

लाल बहादुर शास्त्री राष्ट्रीय प्रशासन अकादमी

L.B.S National Academy of Administration

मसूरी

MUSSOORIE

पुस्तकालय

LIBRARY

अवाप्ति संख्या

Accession No.

274

वर्ग संख्या

Class No.

F-R

पुस्तक संख्या

Book No.

440.03

Ham

DICTIONNAIRE
DES DIFFICULTÉS GRAMMATICALES
ET LEXICOLOGIQUES

COLLECTION « BIEN ÉCRIRE ET BIEN PARLER »

DICTIONNAIRE

DES DIFFICULTÉS GRAMMATICALES

ET LEXICOLOGIQUES

PAR

JOSEPH HANSE

Professeur à l'Université de Louvain



LES EDITIONS
SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

rue de Mercey, 25
AMIENS (Somme) - France

DEPOSITAIRE GÉNÉRAL

Copyright 1949 by
Les Éditions Baude.

**Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.**

*A ma femme,
à Ghislaine et à André.*

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Le programme est peut-être ambitieux. Niera-t-on qu'il doive tenter l'honnête homme?

Qu'on nous entende bien. Il ne s'agit pas, ici, d'enseigner les professionnels. Mais, tout simplement, les « usagers » de la langue, pour reprendre une expression dont la quotidienneté même a quelque chose de rassurant.

Notre Collection s'adresse à tous ceux, à toutes celles qui désirent, de toute leur bonne volonté grande, respecter le génie d'une langue — la langue française — à qui nous devons tant. On naît poète : on devient, on peut devenir charmant causeur, épistolier correct. Il n'est que de s'appliquer. Les collaborateurs de BIEN ÉCRIRE ET BIEN PARLER vous offrent leur aide. Comme la vie en société aurait plus de charme si la conversation et le style tendaient vers une perfection de naturel et d'exquis!

La « suite » des onze ouvrages de notre Collection n'a rien d'une rigoureuse ordonnance. Mais tous s'inspirent d'une commune devise où le bien ne sera jamais l'ennemi du mieux.

En voici la liste :

1. — Entretiens sur l'art d'écrire, *par Arsène SOREIL*;
2. — Initiation pratique au métier d'écrire, 2 vol., *par Gommaire DYKMANS* :
 - * *Bréviaire de la méthode*;
 - ** *Le labeur du style et la technique de l'impression*;
3. — Code de l'orthographe française, *par Maurice GREVISSE*;
4. — Pour enrichir son vocabulaire, *par Arthur MASSON*;
5. — L'art d'écrire une lettre, *par Fernand DESONAY*;
6. — Dictionnaire des difficultés grammaticales et lexicologiques, *par Joseph HANSE*;
7. — La lettre commerciale, *par Jacques SURLEMONT*;
8. — Le rapport, *par Fernand DESONAY*;
9. — La conversation française, *par Georges SION*;
10. — Un art de lire, *par Adrien JANS*;
11. — La parole en public, *par Maurice HIOUGARDY*.

Tel qu'il se présente, ce programme n'est pas exhaustif. Nous l'avons voulu pratique, accessible à tous. Sans jamais verser, d'ailleurs, dans l'ornière de la vulgarisation au rabais.

PRÉFACE

Ce *Dictionnaire* veut être beaucoup plus qu'un recueil d'expressions vicieuses et, d'autre part, à la fois moins et plus qu'une grammaire.

Libéré des cadres normaux de la grammaire, il ne reprend pas les définitions, les exposés d'un intérêt surtout spéculatif, les tableaux des conjugaisons régulières, l'étude systématique des modes et des temps ou des parties du discours, l'analyse des sortes de propositions ou de compléments, ni certaines règles élémentaires qui ne présentent vraiment aucune difficulté.

Mais il retient les questions essentielles que pose l'usage courant : genre et nombre des noms et des adjectifs, accord du verbe, de l'adjectif, du participe, emploi des modes et des temps, des pronoms, des prépositions et des adverbes dans tel ou tel cas précis, concordance, particularités morphologiques, inversion, etc. Il accorde même à quelques-uns des problèmes syntaxiques les plus délicats une place qu'on ne leur réserve pas généralement dans les grammaires. En tâchant de dégager toujours l'essentiel, les principes fondamentaux, il rencontre de nombreux cas d'application pratique et il les examine à la lumière de l'analyse et de l'usage.

Destiné à tous ceux qui désirent « bien écrire et bien parler », ce *Dictionnaire* voudrait faciliter, dans les classes supérieures des humanités, la revision approfondie et systématique des problèmes grammaticaux les plus importants et les plus délicats. Peut-être pourra-t-il permettre à l'étudiant d'acquérir, outre une connaissance plus précise des règles et des conventions, un sens plus nuancé de la langue, une idée plus claire de ses besoins, de ses tendances et de ses variations dans le passé et dans le présent, une conscience linguistique, si je puis dire, qui

le rendra capable de mieux discerner et mieux utiliser les ressources infinies du français.

Mais ce Dictionnaire ne s'occupe pas seulement des difficultés grammaticales. Il examine, dans l'ordre alphabétique, des milliers de questions qui touchent au lexique, à la vie des mots, à la précision et à la variété du langage, à l'orthographe et même à la prononciation.

Ces divers problèmes, quelle qu'en soit la complexité, j'ai tenu à les traiter dans une langue accessible à tous; car je ne crois pas qu'il faille bouleverser et compliquer la terminologie grammaticale et recourir, pour raisonner valablement, à un vocabulaire inintelligible.

Quant au choix des « difficultés » ici exposées, il m'a été inspiré par l'expérience, surtout en ce qui concerne le lexique. J'ai noté les expressions à propos desquelles je constatais, autour de moi ou dans mes lectures, des hésitations, des erreurs, des fautes.

J'ai spécialement voulu porter un jugement sur les termes et les tournures qui sont à la limite du langage correct et du langage populaire. J'ai ajouté à mon information directe celle des recueils de cacologies. Nombreuses sont les expressions qui y restent condamnées bien qu'on ne les entende plus jamais; celles-là, je les ai négligées; mais j'en ai retenu beaucoup d'autres, encore vivantes; je les ai examinées sans parti pris, en linguiste soucieux de connaître et de respecter les nécessités, les tendances, les décisions et les préférences de l'usage actuel; je les ai jugées avec la volonté bien arrêtée de ne tomber ni dans une indulgence excessive ni surtout dans un purisme étroit.

Car s'il est vrai que le français a besoin d'être défendu contre ceux qui le connaissent mal, qui le défigurent par leurs confusions et l'encombrent de mots inutiles, de tours illogiques et de formes incorrectes, il doit l'être aussi contre les puristes, les prétentieux et les censeurs mal informés. Il est consolant de voir le grand public s'intéresser vivement aux problèmes du bien-dire. Mais à côté de linguistes érudits et prudents, trop

d'amateurs, de fantaisistes, de conservateurs obstinés, de proflateurs paresseux, moins modestes que les vrais érudits, se sont érigés en juges et en conseillers, tranchant avec autant d'assurance que d'incompétence dans la chair vive du français d'aujourd'hui. On se rendra compte, en feuilletant ce livre, du nombre incroyable d'erreurs et de condamnations injustifiées qui ont retenu mon attention. Je devrais m'en excuser auprès du lecteur averti, mais il comprendra qu'en m'imposant cette mise au point j'ai cru faire œuvre utile.

Et qu'on n'aille pas croire que ces mauvais juges ne se rencontrent qu'en Belgique. Sans doute ils n'y sont pas rares, et certains d'entre eux sont prêts à qualifier de belgicisms ou de flandricisms des expressions bien françaises, on le verra. Mais le purisme et l'incompétence ont sévi en France comme en Belgique. C'est par centaines qu'on relève, chez des censeurs français, trop souvent suivis par les étrangers, les erreurs et les sévérités excessives.

Parmi les expressions que, dans *La Grammaire des fautes*, Frei analyse avec une finesse souvent remarquable, en se plaçant au point de vue de l'utilité fonctionnelle, il en est un assez grand nombre que, sur la foi de grammairiens français, il considère encore comme fautives, alors qu'il eût pu franchement les déclarer correctes.

Ces puristes et ces incompetents, il était bien inutile de les citer chaque fois que je les prenais en défaut. Je n'ai pas voulu me livrer à une vaine polémique. J'ai seulement attiré l'attention sur quelques-uns d'entre eux, plus ambitieux, plus écoutés ou plus proches de nous. En dénoncer un, c'est d'ailleurs, dans bien des cas, en dénoncer d'autres qui l'ont inspiré ou copié.

Je voudrais demander avec une insistance toute particulière de passer au crible les jugements portés sur des locutions « vicieuses » dans certains manuels de grammaire, de vocabulaire ou de style. Je pourrais citer plusieurs de ces ouvrages, très répandus, qui se trompent jusqu'à une cinquantaine ou même une centaine de fois dans les listes qu'ils présentent.

Comment ne pas s'indigner, comment ne pas tenter de réagir quand on voit condamner ainsi quantité d'expressions indiscutables?

Indiscutables parce qu'elles sont admises par le bon usage. Comment définir celui-ci dans la réalité mouvante et complexe du langage?

Il faut faire entrer en ligne de compte à la fois la tradition, le français parlé par l'homme instruit et cultivé, le français écrit par les bons auteurs modernes, j'entends par ceux qui ont prouvé leur connaissance de la langue et de ses finesses, mais aussi leur amour de la clarté et leur conscience de la valeur sociale du langage, et enfin le français défini et interprété par les meilleurs grammairiens, par l'Office de la langue française et par les bons dictionnaires. Ces diverses sources d'information ne sont pas un luxe si l'on veut tenter de se prémunir contre les erreurs, si faciles à commettre — je m'en rends trop bien compte, hélas! — dans une matière délicate et fuyante, en évolution continuelle, où la raison et la logique ont moins à dire que la psychologie et l'usage.

Parmi les grammairiens et les linguistes, je tiens à signaler tout particulièrement Bally, Bottequin, Bruneau et Heulluy, Brunot, Damourette et Pichon, Dauzat, Deharveng, Frei, Gougenheim, Grevisse, Høfbye, les Le Bidois, Martinon, Michaut et Schricke, Nyrop, Sandfeld, Schöne, Thérive. Ma dette envers eux est immense, je me plais à le reconnaître.

Quant aux dictionnaires, j'ai surtout consulté Littré, le *Dictionnaire général* et le *Dictionnaire de l'Académie française*.

Que Littré rende encore de grands services, des services incomparables, nul ne le conteste. Mais en le consultant il faut se rappeler que la langue a évolué depuis 1875; on ne peut plus aujourd'hui s'en tenir aux décisions de Littré dans les cas litigieux.

Le *Dictionnaire général* de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas date lui aussi du siècle dernier, ne l'oublions pas. Et je voudrais

répondre d'avance à la surprise des linguistes qui me verront citer plus souvent le *Dictionnaire de l'Académie française* (8^e édition, 1932-1935) que les deux autres.

Pour beaucoup de philologues et d'écrivains, le *Dictionnaire de l'Académie* est inexistant ou peu s'en faut: il l'est peut-être même pour certains académiciens, et je me rappelle l'étonnement de l'un d'eux, et non des moindres, à qui je vantais la 8^e édition du Dictionnaire de sa Compagnie.

Évidente est la supériorité de Littré ou du *Dictionnaire général* lorsqu'il s'agit d'étudier l'histoire, les emplois successifs et littéraires ou l'évolution sémantique d'un mot. Mais si l'on cherche une image exacte du français d'aujourd'hui, on ne peut ignorer le *Dictionnaire de l'Académie*. Sans doute il est incomplet, lui aussi, et il n'offre pas la richesse du *Larousse du XX^e siècle*, mais, au point de vue qui nous occupe, il présente infiniment plus de garanties.

Je ne crois pas être suspect de préventions favorables envers l'œuvre linguistique de l'Académie. On m'a appris d'abord à n'en tenir aucun compte. Lorsqu'a paru la *Grammaire de l'Académie française*, je l'ai critiquée avec une sévérité que n'a pas désarmée la seconde édition; on verra que je me refuse d'ailleurs à citer comme une autorité cet ouvrage, auquel l'Académie a eu la faiblesse de laisser attacher son nom. Au moment où j'ai conçu ce travail, je ne connaissais guère, je l'avoue, le *Dictionnaire de l'Académie*. Je l'ai cependant consulté par acquit de conscience, et j'ai constaté qu'en maints endroits cet ouvrage l'emporte sur le *Dictionnaire général*, en matière lexicologique, par sa connaissance de la langue d'aujourd'hui, par l'exactitude de ses définitions et par son libéralisme. Que d'expressions ignorées ou suspectées par le *Dictionnaire général* sont connues ou admises par l'Académie, dont l'œuvre est d'ailleurs beaucoup plus récente!

Dans ces conditions, puisque l'Académie ne peut être soupçonnée d'accueillir trop facilement les tours nouveaux ou populaires, on comprendra que la meilleure réponse que je pouvais

faire aux puristes, c'était, quand je le pouvais, de laisser parler l'Académie elle-même, à défaut de l'Office de la langue française (1). C'est au *Dictionnaire de l'Académie* que j'ai emprunté souvent les appréciations sur le caractère familier ou populaire des expressions. On voudra bien ne pas perdre de vue la gradation qui, en dehors de l'incorrection proprement dite, s'établit entre trivial, vulgaire, populaire et familier. Cette dernière épithète, surtout lorsqu'elle vient de l'Académie, me paraît une restriction peu sévère; une expression familière est reçue dans la conversation; il faut se surveiller davantage dans la langue écrite et lorsqu'on s'adresse à un supérieur.

Un dernier mot à l'intention des grammairiers et des linguistes. Ils pourront observer que, parfois, on tâche ici de nuancer, de préciser, de compléter certaines règles traditionnelles, d'interpréter certains emplois, de justifier certaines tendances. Pourquoi ne pas l'avoir fait plus souvent encore? Pourquoi n'avoir pas poussé plus loin ces analyses? Si je m'étais laissé entraîner dans cette voie, combien de pages, combien de volumes comprendrait ce Dictionnaire? Sans doute j'aurais pu réduire le nombre des remarques pour en développer plus longuement encore quelques-unes. Mais c'eût été renoncer à mon projet primitif, dont l'utilité ne me paraît pas contestable.

Celui qui consultera ce Dictionnaire pourra, s'il est pressé, aller rapidement à l'essentiel. S'il a quelque loisir et quelque désir de raisonner la grammaire, de se familiariser un peu avec la structure même de la langue, peut-être mes commentaires pourront-ils l'aider et le conduire vers des études nettement spécialisées (2). Je n'en demande pas davantage.

(1) Fondé en 1937, l'Office de la langue française a malheureusement ralenti son activité depuis 1940. — Cf. J. HANSE, *L'Office de la langue française. Ses origines, sa mission, ses avis* (dans *Les Études classiques*, 1939, pp. 36-47 et 211-219) et *Consultations grammaticales et lexicologiques* (*Ibidem*, 1939, pp. 496-511).

(2) On trouvera une nomenclature de ces études dans R.-L. WAGNER, *Introduction à la linguistique française*. Lille, Giard; Genève, Droz, 1947.

ABRÉVIATIONS, SIGNES ET RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Les crochets [] n'encadrent pas toutes les expressions qu'il faut éviter ou laisser au langage populaire; ils attirent l'attention sur certaines incorrections qui me paraissent particulièrement blâmables.

Cf. = Voyez (tel auteur, tel ouvrage, telle expression).

Ibidem = au même endroit.

Il n'y a aucune raison de mentionner ici toutes les études qui ont été consultées. Il suffira de donner la liste des ouvrages qui, cités plus souvent que d'autres, le sont d'une manière abrégée, c'est-à-dire :

soit par le nom seul de l'auteur, quand celui-ci n'est repris dans la liste ci-dessous que pour un seul ouvrage ou quand le livre auquel on renvoie est ici le premier cité parmi ceux de cet auteur;

soit par le nom de l'auteur et, en abrégé, le titre de l'ouvrage dans les autres cas.

C'est ainsi que :

Brunot renvoie à *La Pensée et la Langue*;

Brunot et Bruneau, au *Précis de grammaire historique de la langue française*;

BRUNOT, *Observations*, aux *Observations sur la Grammaire de l'Académie française*.

On notera en outre que :

Dict. gén. renvoie à HATZFELD, DARMESTETER et THOMAS, *Dictionnaire général de la langue française*; l'abréviation est parfois D. G. ou Dict. gén., quand j'ai voulu éviter l'abus de l'italique;

Ac. ou Académie, au *Dictionnaire de l'Académie française* (8^e édition);

Office, aux consultations de l'Office de la langue française.



- BAILLY, R., *Dictionnaire des synonymes de la langue française*. Paris, Larousse, 1947.
- BAUCHE, H., *Le Langage populaire*. Paris, Payot, 1946.
- BLOCH, O. et WARTBURG, W. (von), *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 2 vol. Paris, Les Presses universitaires, 1932.
- BOISSON, J., *Les Inexactitudes et Singularités de la langue française moderne*. Bruxelles, Lamertin; Paris, Fischbacher, 1930.
- BOTTEQUIN, A., *Le français contemporain*. Bruxelles, Office de publicité, 1937. Abréviation : F. C.
- Id., *Difficultés et Finesses de langage*. Gand, Éditions Daphné, 1945.
- Id., *Subtilités et Délicatesses de langage*. Paris, Bruxelles, Baude, 1946.
- BRUNEAU, Ch. et HEULLUY, M., *Grammaire pratique de la langue française à l'usage des honnêtes gens*. Paris, Delagrave, 1937.
- BRUNOT, F. et BRUNEAU, Ch., *Précis de grammaire historique de la langue française*. Paris, Masson, 1933.
- BRUNOT, F., *La Pensée et la Langue*, 3^e éd. Paris, Masson, 1936.
- Id., *Observations sur la Grammaire de l'Académie française*. Paris, Droz, 1932.
- DAMOURETTE, J. et PICHON, E., *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, 6 volumes parus. Paris, d'Artrey (le premier volume a paru en 1930; le septième et dernier est sous presse).
- DAUZAT, A., *Grammaire raisonnée de la langue française*. Lyon, IAC, 1947.
- Id., *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 3^e éd. Paris, Larousse, 1946.
- Id., *Études de linguistique française*. Paris, d'Artrey, 1945.
- DEBATY, A., *Les Vendredis d'Agénor Tograff*. Bruxelles, Collection « Voilà », (1943).
- DEHARVENG, J., *Corrigeons-nous! Aide-mémoire et additions*. Bruxelles, Dewit, 1928.
- Id., *Corrigeons-nous!* 6 vol. Bruxelles, Félix (t. I) et Dewit (t. II à VI), 1922-1928.
- Id., *Scrupules de grammairiens*. Bruxelles, Dewit, 1929.
- Dictionnaire de l'Académie française*, 8^e édition, 2 vol. Paris, Hachette, 1932-1935.

- DURRIEU, L., *Parlons correctement. Dictionnaire raisonné de locutions vicieuses et de difficultés grammaticales*. Toulouse, Bureaux de la Presse catholique, (1930).
- ENGLEBERT, O. et THÉRIVE, A., *Ne dites pas... Dites (Belgicismes)*. Bruxelles, Éditions « Labor », sans date.
- FREI, H., *La Grammaire des fautes*. Paris, Geuthner, 1929.
- GOUGENHEIM, G., *Système grammatical de la langue française*. Paris, d'Artrey, 1938.
- ID., *Étude sur les périphrases verbales de la langue française*, Paris, Champion, 1929.
- GRAMMONT, M., *Traité pratique de prononciation française*, 10^e éd. Paris, Delagrave, 1941.
- GREVISSE, M., *Le Bon Usage. Cours de grammaire française et de langage français*, 3^e éd. Gembloux, Duculot; Paris, Geuthner, 1946 (1).
- ID., *Code de l'orthographe française*. Paris, Bruxelles, Baude, 1918.
- HATZFELD, A., DARMESTETER, A. et THOMAS, A., *Dictionnaire général de la langue française du XVII^e siècle à nos jours*, 2 vol. Paris, Delagrave, 1890-1900.
- HAUST, J., *Dictionnaire liégeois*. Liège, Vaillant-Carmanne, 1933.
- HERMANT, A., *Chroniques de Lancelot du « Temps »*. Paris, Larousse, t. I, 1936; t. II, 1938.
- ID., *Lancelot 1937*. Paris, Éd. de la Nouvelle Revue critique, 1939.
- ID., *Xavier ou les Entretiens sur la grammaire française*. Paris, « Le Livre », 1928.
- ID., *Les Samedis de Monsieur Lancelot*. Paris, Flammarion, 1931.
- ID., *Ainsi parla Monsieur Lancelot*. Paris, Albin Michel, 1932.
- ID., *Savoir parler*, Collection « Les Savoirs du temps présent ». Paris, Albin Michel, 1936.
- HØYBYE, P., *L'Accord en français contemporain. Essai de grammaire descriptive*. Copenhague, Høst, 1944.
- JORAN, Th., *Les Manquements à la langue française*. Paris, Beauchesne, 1928.
- LAFAYE, B., *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, 8^e éd. Paris, Hachette, 1903.

(1) La 4^e édition paraît en 1949, au moment où ce Dictionnaire est déjà imprimé. Elle laisse heureusement aux paragraphes leurs numéros. Le lecteur qui consultera cette 4^e édition voudra bien se référer aux paragraphes et non aux pages.

- Larousse du XX^e siècle*, 6 vol. Paris, Larousse, 1928-1933.
Abréviation : Lar.
- LE BIDOIS, G. et R., *Syntaxe du français moderne*, 2 vol. Paris, Picard, 1935-1938.
- LE GAL, E., *Ne dites pas... Mais dites*. Paris, Delagrave, 1946.
Cette édition, qui contient encore maintes erreurs, marque cependant un progrès sensible sur la première, 1924.
- ID., *Écrivez...? N'écrivez pas...?* Paris, Delagrave, 1928.
- ID., *Cent manières d'accommoder le français*. Paris, Nouvelle Librairie française, 1932.
- ID., *Vous pouvez dire... Mais dites mieux...* Paris, Delagrave, 1935.
- ID., *Ne confondez pas*. Paris, Delagrave, 1938.
- LERUITTE, C., *Parlons correctement*. Liège, Éd. Soledi, (1946).
- LITTRÉ, É., *Dictionnaire de la langue française*, 4 vol. et 1 supplément. Paris, Hachette, 1863-1877.
- MARTINON, Ph., *Comment on parle en français*. Paris, Larousse, 1927.
- ID., *Comment on prononce le français*. Paris, Larousse, 1913 (réédition corrigée, 1929).
- MICHAUT, G. et SCHRICKE, P., *Grammaire française. Cours complet*. Paris, Hatier, 1934.
- MOUFFLET, A., *Contre le massacre de la langue française*. Paris, Didier-Privat, 1930.
- ID., *Encore le massacre de la langue française*. Paris, Didier-Privat, 1935.
- ID., *Au secours de la langue française*. Paris, Denoël, 1948.
- NYROP, Kr., *Grammaire historique de la langue française*, 6 vol. Paris, Picard; Copenhague, Høst, 1899-1930.
- SANDFELD, Kr., *Syntaxe du français contemporain*, 3 vol. Paris, Champion (t. I), 1928; Droz (t. II et III), 1936 et 1943.
- SCHÖNE, M., *Vie et Mort des mots*, Collection « Que sais-je? ». Paris, Presses Universitaires de France, 1947.
- TAVERNIER, J.-J., *ABC de la langue française*. Bruxelles, Gand, Éditions « Langues vivantes », (1944).
- THÉRIVE, A., *Querelles de langage*, 1^{re} série, 1929; 2^e série, 1933; 3^e série, 1940. Paris, Stock.
- VAN DAELE, H., *Syntaxe des temps et des modes en français*. Paris, Hatier, 1933.
- VINCENT, Cl., *Le Pêril de la langue française*. Paris, De Gigord, 1925.
- WARTBURG, W. (von) et ZUMTHOR, P., *Précis de syntaxe du français contemporain*. Berne, Éd. A. Francke, 1947.

A

A ou DE. — 1. **Un timbre à dix centimes.** Ceux qui condamnent à tort cette expression et qui y voient même un belgicisme ont une excuse. Les dictionnaires et les grammaires omettent généralement de signaler que, parmi ses multiples fonctions, la préposition **à** peut introduire un complément de prix.

Celui-ci, lorsqu'il dépend d'un verbe, s'exprime sans préposition (avec *payer, valoir, acheter, coûter*, etc.) ou avec **à** : *Je vous le solderai à cinq francs. Je l'ai trouvé à 4 francs 50* (Brunot, p. 685); d'autres expressions interviennent aussi, comme *pour (acheter, avoir, recevoir, donner pour), moyennant*, etc.; jamais *de*.

Mais lorsque le complément de prix est rattaché au nom, emploie-t-on **à** ou **de**? Dans le « Manuel de langue et de style français » conçu par Frey et Guénot selon les directives de Brunot, on lit (éd. 1935, p. 189) : « On se sert de compléments introduits par *de* ou *à* : *Un objet de quatre sous; le livre à trois francs cinquante* ».

Est-ce à dire qu'on a le choix? Il est certain que *de* est beaucoup plus fréquent; *à* peut lui faire concurrence lorsqu'il s'agit d'un prix peu élevé et il s'impose même, semble-t-il, s'il s'agit d'une série, d'une collection nettement déterminée et à bon marché comme dans : *Le livre à trois francs cinquante. « Une robe à cent francs, c'est-à-dire de la série à cent francs, parfois avec une nuance péjorative qu'on trouve moins dans une robe de cent francs. »* (Martinon, p. 91).

On dira donc : *Un livre à (ou de) trois francs cinquante. Ce roman a paru dans la collection du Livre à trois francs cinquante. Une cravate à (ou de) vingt francs. Une cravate de deux cents francs.*

L'expression *Un timbre à dix centimes* est donc admise à côté de *Un timbre de dix centimes*. A. Thérive approuve d'ailleurs : *Un timbre à dix sous, un cigare à un franc* (cf. Englebert et Thérive, p. 58).

Dauzat note aussi, en parlant des emplois de **à** : « On joindra l'expression du prix : *Prendre des billets à dix francs* » (*Grammaire raisonnée*, p. 353).

2. **Au barreau et du barreau.** De même qu'on dit : *Juge au tribunal de...*, *Conseiller à la Cour*, il faut dire : *Il est avocat au barreau de Paris*. Mais : *C'est un avocat du barreau de Paris*.

De est requis pour marquer l'origine : *La cause a été défendue à Angers par un avocat du barreau de Paris* (Office, *Le Figaro*, 19 février 1938).

3. **C'est à vous à, c'est à vous de** sont, en dépit des puristes, deux expressions équivalentes devant un infinitif : « il est impossible », selon Littré, « de fixer entre elles une nuance réelle et fondée sur l'usage ».

« Le choix entre *à* et *de* paraît tout à fait libre (dans ce cas) et dépend surtout de l'euphonie. » (Le Bidois, t. II, p. 701).

4. **La maison DE mes parents. Le fils DE Jules.** Autrefois, la préposition *à* était couramment employée devant le complément d'appartenance. Elle survit dans quelques vieilles locutions. On dit encore notamment : *Un oncle à moi, la bête à bon Dieu*, et, avec le verbe *être* : *Cette maison est à moi*. On emploie aussi *à* devant un pronom, surtout pour préciser ou renforcer un possessif : *Il a un style, une manière à lui* (Ac.). — *C'est mon opinion, à moi* (Ac.). Cf. p. 67, n° 11.

Mais [*La maison à mes parents. Le fils à Jules*] sont aujourd'hui des tours populaires et fautifs.

5. Distinguer : *Une boîte à conserves* (vide) et *Une boîte de conserves* (pleine).

De même : *Une bouteille à vin* ou *de vin*.

6. **A nouveau et de nouveau.** Cf. *Nouveau*.

7. **A ou DE devant un infinitif**, après *aimer, commencer*, etc. Cf. ces verbes à leur rang alphabétique.

8. [*J'ai eu cinq francs à mon oncle*]. Wallonisme pour : *J'ai reçu cinq francs de mon oncle*.

A ou EN. — 1. **A ou en bicyclette.** Parce que *en* = *dans*, les puristes proscrivent *en bicyclette*. Il est vrai que le bon usage distingue *en auto, en voiture, en chemin de fer* et *à cheval*. Toutefois « la bicyclette n'est pas une monture, mais un véhicule, et *en* se justifie », observe Dauzat (*Grammaire raisonnée*, p. 353). On a donc le choix entre *à bicyclette* et *en bicyclette*; cette dernière expression est d'ailleurs employée par bon nombre d'excellents écrivains. On rencontre aussi : *sur sa bicyclette*.

On doit dire : *en tricycle, en triporteur* (DAUZAT, *Études de linguistique française*, pp. 97-98).

Dauzat observe encore : « *A skis*, qu'on a aussi voulu imposer,

est franchement fautif, car le ski est une chaussure et l'on doit dire : *aller en skis* comme *en pantoufles*, *en sabots* et *en palins* » (*Grammaire raisonnée*, p. 353).

On dit : *en selle*.

2. On dit, avec l'article : *Avoir la pipe à la bouche*, *avoir toujours ce mot à la bouche*. On rencontre cependant, chez de bons auteurs, *en* sans article : *la pipe en bouche*.

3. Il faut dire : *Être à la Bourse*, *aller à la Bourse*, et non [*en Bourse*].

4. On a le choix entre *en perfection*, *dans la perfection* et, quoi qu'en disent des puristes exagérément scrupuleux ou mal informés, *à la perfection*. Cette dernière expression est même admise par l'Académie.

5. *Mettre à sa place* ou *en place*. *Être en place*, etc. Parmi les diverses expressions formées avec le mot *place*, on peut noter : *Ce mot, cette réflexion n'est pas à sa place* (au propre ou au figuré). *Cela n'est pas tout à fait à sa place* (en parlant d'une façon d'agir, de parler). — *Se tenir à sa place* (au figuré). *Demeurer en place* (au propre). *Ne pas tenir en place*.

Avec *mettre*, au sens propre, on dit : *Mettre en place un objet* ou *à sa place* ou *en sa place*, mais non : [*à place*];

au figuré, *remettre quelqu'un à sa place*, c'est lui faire la leçon, le rappeler aux convenances, à la bienséance. Dans ce sens également, [*mettre à place*] est fautif, comme au sens propre.

Être en place, en parlant des personnes, a deux sens très différents : « être dans une situation qui donne de l'autorité, de la considération » ou, pour un domestique : « être en service ». Comparez : *Une bonne place, être sans place*.

On dit : *Se mettre à la place de quelqu'un* (ou, expression presque sortie de l'usage : *se mettre en la place de quelqu'un*). Elliptiquement : *A ma place, que feriez-vous?* (Ac.).

En termes de procédure : *Subroger quelqu'un en son lieu et place* (expression archaïque).

6. Dans certaines expressions, on dit *au*, bien que le sens permette d'attendre *en* ou *dans* : *En mon nom et au vôtre*. *Mettre au feu*. *Mettre au monde*. *Mettre aux fers*. *Un enfant au berceau*. *Tomber au pouvoir de*. *Tomber aux mains de* (on rencontre aussi : *dans les mains de*). *Aux heures de découragement*, etc.

7. *A bas* ou *en bas* : cf. plus loin, *A bas de*, p. 25.

8. On peut dire : *Le livre en main* ou *à la main*.

9. [Couper à morceaux] : wallonisme pour *couper en morceaux*.

A et OU pour exprimer une évaluation approximative. — On peut presque toujours employer *ou*.

Pour l'emploi des autres tours (cf. *De*, préposition, 11) :

1. Si les deux nombres sont consécutifs et se rapportent à des êtres qu'on ne peut diviser par fractions, *ou* est le seul tour à recommander. Toutefois on rencontre chez de bons auteurs quelques exemples de *à*, mais il vaut mieux ne pas les suivre.

2. Si ces deux conditions ne sont pas réalisées, on emploie *de... à* ou bien *ou*. L'emploi de *à* seul, dans ce cas, n'est pas logique; mais il s'explique par l'analogie et il est admis par le bon usage et par l'Académie (cf. aussi Martinon, pp. 197-198).

On dira donc :

1. *Il y avait là six ou sept personnes. Un groupe de cinq ou six personnes. Il a été rappelé quatre ou cinq fois. Éviter : [six à sept personnes].*

2. *Ce travail m'a pris de quatre à cinq heures* (l'heure se fractionne) ou *m'a pris quatre ou cinq heures* ou *m'a pris quatre à cinq heures*. De même : *Ce livre coûte de cinq à six francs* ou *coûte cinq ou six francs* ou *coûte cinq à six francs* (le franc peut se fractionner).

Il y avait là de quinze à vingt personnes (nombres non consécutifs) ou *il y avait là quinze à vingt personnes* ou *quinze ou vingt personnes*. (Ce dernier tour est moins recommandable dans ce sens)

De cinq à six cents hommes furent tués ou *Cinq à six cents* ou *Cinq ou six cents*.

Ce livre coûte quinze ou vingt francs n'a pas le même sens, on s'en doute, que *Ce livre coûte de quinze à vingt francs* ou *coûte quinze à vingt francs*. Dans la première phrase, il n'est pas question d'un prix entre quinze et vingt francs, mais d'un des deux prix : quinze ou vingt francs.

Dans certains cas, il va de soi qu'on ne peut supprimer *de*. On dirait, avec un seul nombre : *un groupe de dix personnes*. On devra donc dire : *un groupe de dix à vingt personnes; un groupe de cinq ou six personnes*.

A ou PAR. — *Mangé aux vers, mangé aux mites* ne sont pas incorrects (cf. *Ac.*, à *Mite*), mais fligés. On dit aussi : *par les*.

On peut dire : *Je l'ai entendu dire à mon ami* ou *par mon ami* (cf. *DAUZAT, Gramm. rais.*, p. 353). Cf. *Infinitif*, 2, b.

A BAS DE et **EN BAS DE** peuvent s'employer indifféremment après un verbe de mouvement : *sauter à bas* (ou *en bas*) *du lit, du cheval, d'une échelle.*

De même avec *jeter, se jeter, tomber*, etc.

A BON MARCHÉ. — Cf. *Marché.*

A CAUSE QUE. — Cf. *Cause.*

A CE QUE. — 1. Mieux vaut dire : **de façon que, de manière que**, pour exprimer une conséquence. Toutefois, en dépit de sévères condamnations, d'excellents auteurs (Th. Gautier, Hugo, Stendhal, Flaubert, Maupassant, Gide, Barrès, etc.) ont employé **de façon à ce que, de manière à ce que**, par analogie avec *de façon à* et *de manière à* suivis d'un infinitif : *Je le ferai de manière à ce qu'il croie que tout le monde est de mon côté* (Th. Gautier, cité par Le Bidois, II, p. 489. Voir d'autres exemples dans Sandfeld, II, pp. 410-411, et Grevisse, n° 977, p. 733).

2. Nombreux sont les verbes et les expressions qui se construisent normalement avec à devant un infinitif : *demandeur à faire, chercher à faire, avoir avantage à faire*, etc. Devant un verbe conjugué, l'ancienne langue se contentait généralement de *que* : *Je consens qu'on lui parle de moi* (Racine). *Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse?* (Molière). La langue moderne s'est habituée à introduire à ce devant *que* : *Quel avantage a-t-on à ce qu'un homme vous caresse?* dirait-on aujourd'hui couramment. Les deux tours sont admis. Il ne faut toutefois pas abuser d'à ce que, qui est lourd. Mais il arrive que ce soit le seul tour possible, comme dans cette phrase de Fustel de Coulanges, citée par Le Bidois (I, p. 327) : *La législation athénienne visait manifestement à ce que la fille, faute d'être héritière, épousât du moins l'héritier.*

On trouvera signalées, à leur rang alphabétique, les expressions qui appellent une mise au point.

[A] COMBIEN? [A] DIX. — Ne dites pas : *[A combien êtes-vous?]* Il faut dire : *Combien êtes-vous? Nous sommes dix* et non *[à dix]*.

Toutefois, si l'emploi de à paraît insolite dans des phrases de ce genre où il est simplement question d'exprimer un nombre, il devient correct pour peu qu'on veuille souligner une communauté d'efforts ou de situation. La brochure d'Englebert et Thérive signale que Thérive emploie l'expression *Ils étaient à quatre* (p. 59). Faute de référence, on ne peut vérifier s'il a

voulu exprimer une nuance particulière, comme dans les expressions : *Vivre à quatre* (dans un logement); *se mettre à deux, à trois pour faire quelque chose* (Ac., à *Mettre*); *louer une maison à trois* (Ac., à A).

Cette construction est plus rare avec *être*; mais elle est possible. Comparez ces deux phrases de Littré : *Ils soulevèrent ce fardeau à quatre. A trois que nous étions, nous ne pouvions soulever ce fardeau.* L'Académie (à A) donne l'expression : *Être à deux de jeu.*

A COURT. — 1. **Être court de** (variable) a beau être préféré par des puristes, **être à court de**, qu'ils condamnent, est adopté et préféré par le meilleur usage : *Elle est à court d'argent, d'idées, d'arguments.*

André Gide (*Attendu que*, 1943, pp. 44-45) voudrait sauver la vie à l'expression démodée *être court de* et la prendre dans le sens de « n'avoir plus que très peu de »; tandis qu'*être à court de* voudrait dire « n'avoir plus du tout de » et ne supporterait pas le degré de comparaison.

Je ne crois pas que l'usage actuel fasse cette distinction. *Être court* ou *être à court*, c'est n'avoir pas assez. André Gide avoue d'ailleurs que son interlocuteur n'a pu entendre sans surprise : « Quantité de gens sont plus *courts* que moi ». Le bon usage n'hésite pas à dire : *sont plus à court. Impossible de faire cette dépense : je suis très à court* (Ac.). Donc *être à court de*, tout comme *être court* (qui est vieilli), signifie « avoir peu » ou « n'avoir pas assez ».

On remarque qu'on peut dire sans complément exprimé, si le sens est assez clair : *Je suis à court. Je suis très à court.*

On dit encore : *Avoir la mémoire courte* ou *être court de mémoire*; *avoir l'esprit court* (= borné) ou *être court d'esprit*.

2. [**Demeurer à court, rester à court**] sont à proscrire. Il faut dire : *demeurer court, se trouver court, rester court* (invariables et sans complément). *Elles sont demeurées court* (= elles n'ont plus su que dire, faute de mémoire ou faute d'idées).

3. On dit : **Prendre quelqu'un de court** = ne pas lui laisser assez de temps pour faire la chose dont il s'agit. Ne pas dire : [*prendre quelqu'un à court*].

4. **Couper au court** (= prendre un chemin de traverse pour arriver plus vite) ne se trouve pas dans les dictionnaires. On propose : *couper par le plus court* ou *couper au plus court, prendre le plus court* ou *prendre au plus court*, ce qui n'est

d'ailleurs pas exactement la même chose, car ces quatre expressions comprennent une idée de superlatif qui n'est pas nécessairement dans *couper au court*.

5. [**Être à court d'haleine**] n'est pas non plus dans les dictionnaires. Pour *être court d'haleine*, le *Larousse du XX^e siècle* dit seulement : « Art vétérinaire. *Court* ou *court d'haleine* : se dit d'un cheval atteint de dyspnée, d'asthme ». Mieux vaut donc éviter cette expression et dire *avoir l'haleine courte, la respiration courte* (Ac.). Toutefois [*être à court d'haleine*] me paraît avoir des chances de s'imposer, par suite de la fortune de l'expression *être à court de* (cf. 1).

A LA COMMUNION, A LA MESSE, etc. Il faut dire : *Aller à confesse, aller à la communion, à la messe*; mais on peut dire : *Je vais, j'assiste à vêpres* ou, plus souvent : *aux vêpres*.

A LA TÊTE. — Ne dites pas : [*Avoir mal la tête*]. Dites : *avoir mal à la tête*, non pas : [*à sa tête*]. Cf. *Adjectif possessif*, 1.

A suivi d'un pronom personnel.

1. On dit : *Je lui ai communiqué cette lettre*. Mais on ne peut omettre la préposition à lorsque le participe est employé sans auxiliaire. Il faut dire : *La lettre à moi communiquée, les documents à nous envoyés, un châtimement à eux infligé*.

Il faut reconnaître cependant que ces formes sont généralement étranges. On a la ressource de dire : *La lettre qui m'a été communiquée*, etc.

2. Certains grammairiens condamnent : *Racontez cela à d'autres qu'à moi*. En fait, la répétition de la préposition est facultative après *autre, autre chose* : *Adressez-vous à d'autres que moi ou qu'à moi*. De même : *Les recherches ont été faites par d'autres que lui ou que par lui*.

Cf. *Autre*, 2.

A TERRE et **PAR TERRE** sont à tort distingués par des coupeurs de cheveux en quatre ; l'usage confond les deux expressions : *Se jeter à terre, par terre* (Ac.). Cf. *Terre*.

[**AU COIFFEUR**], **AU BEURRE** (aller). — Cf. *Aller*, 10.

AU REVOIR est concurrencé par *à revoir*, admis par l'Académie. Mieux vaut dire : *au revoir*.

ABAISSE. *S'abaisser*, en parlant des personnes, s'emploie toujours au sens figuré (= s'humilier). Au sens propre, physique, on dit : *se baisser*.

ABAT-JOUR, ABAT-SON, ABAT-VENT sont invariables : *Des abat-jour, etc.*

ABATTAGE, abattement, abattis et abattoir : deux l.

ABATTRE se conjugue comme *battre*.

ABHORRER. — Attention à l'orthographe.

ABÎMER signifie proprement : jeter dans un abîme, culbuter, renverser. Ces sens sont aujourd'hui vieillis, quoi qu'en disent des puristes, et l'on ne doit pas craindre de donner à ce verbe les sens qu'il a pris par extension : maltraiter (*abîmer la figure de quelqu'un*), gâter, salir, endommager beaucoup : *La pluie a abîmé mon chapeau* (Ac.). *L'ouragan abîma les blés* (Ac.). *Cette robe s'abîme à la poussière* (Ac.). *Laisser des meubles s'abîmer à l'humidité* (Ac.).

ABOIEMENT. — L'Académie rejette [*aboïment*].

ABORD. — Cf. *D'abord*.

ABORDER s'emploie normalement avec l'auxiliaire *avoir* : *Nous avons abordé au rivage. Nous avons abordé. Nous avons abordé un rivage* (= toucher). *Ils ont abordé ce vieillard avec respect*. A la forme pronominale : *Ils se sont abordés*.

ABOYER. — On dit : *Ce chien aboie aux voleurs; il aboie après les passants*. Au figuré : *aboyer après quelqu'un*.

ABRACADABRANT est un mot qui date de la fin du xix^e siècle et qui semble venir, comme le mot cabalistique *abracadabra*, du mot grec *abraxas*, fréquemment inscrit sur des pierres ayant servi d'amulettes. Il convient donc proprement à des choses très surprenantes, mystérieuses.

A. Bottequin, dans son intéressant ouvrage *Le français contemporain* (pp. 32-33), critique l'abus de cet adjectif; il demande qu'on ne l'emploie que dans le sens indiqué plus haut et dans la langue familière.

Je crois qu'il est trop sévère et que l'usage est roi. Je ne dirais pas d'un auteur qui écrit sans soin : [*Il écrit d'une façon abracadabrante*], car tel n'est pas le sens de cet adjectif qui dit beaucoup plus. De même, j'hésiterais à dire : « C'est un être *abracadabrant* », pour un être « lunatique, capricieux ».

Mais je dirais : *Une histoire abracadabrante*, c'est-à-dire tellement illogique, tellement surprenante qu'elle paraît extraordinaire. Je parlerais, avec Montherlant, de *projets de*

transport abracadabrants (=étranges) et même, avec René Benjamin (*La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*, Plon, p. 175), de *folles au jugement abracadabrant*.

L'Académie dit d'ailleurs : « *Abracadabrant* : qui est très extraordinaire, très surprenant. Il est familier ». Cette dernière réserve, quand elle vient de l'Académie, toujours un peu conservatrice, ne doit pas être prise à la lettre.

ABSENT. — On dit : être absent d'un lieu; *Être absent de Paris*. Le complément introduit par à est un complément de temps : *Être absent au moment de l'appel. Être porté absent à l'appel*. On ne dira donc pas : *Il a été absent [à] mon cours ce matin*. Comparez : *Il s'est absenté de mon cours*.

ABSOUDRE. — Ind. présent : *J'absous, tu absous, il absout, nous absolvons, vous absolvez, ils absolvent*. — Ind. imparfait : *J'absolvais*. — Futur simple : *J'absoudrai*. — Subjonctif présent : *Que j'absolve*. — Part. présent : *Absolvant*. — Part. passé : *Absous, absoute*.

Le passé simple *J'absolus* (Littré) est rare et rejeté par le bon usage.

ACABIT est masculin : *Un acabit*.

ACANTHE s'écrit avec *th*.

ACCALMIE s'écrit avec deux *c*.

ACCAPARER est transitif direct : *Il accapare tous les privilèges. Il m'a accaparé pendant toute la journée*.

[*S'accaparer de*] est une faute fréquente, née d'une confusion avec *s'emparer de*.

S'ACCENTUER = s'accélérer, se développer, se préciser, devenir plus vif. Cette expression est aujourd'hui fort répandue (cf. LE GAL, *Vous pouvez dire... Mais dites mieux*, pp. 10 et 11) et en train de s'imposer malgré les puristes. Il n'y a pas lieu de s'y opposer.

ACCEPTATION (= action d'accepter) ne peut pas être confondu avec **acception**, qui a deux sens : 1) signification : *Ce mot est pris dans son acception habituelle*; 2) égard, préférence : *Le juge ne doit faire acception de personne ou de personnes* (Ac. au mot *Personne*). Ne pas dire, dans cette expression et dans ce sens : [*faire exception de*].

ACCÈS. — On peut dire : *Cette personne est d'un accès difficile* (cf. *Dict. gén.*).

ACCESSIT. — Pluriel : *des accessits*.

ACCIDENTÉ, comme substantif, est un néologisme qu'on peut aujourd'hui employer dans le sens de « un ouvrier atteint par un accident de travail ». Mais on évitera l'emploi du verbe *accidenter* dans des phrases comme [*Ce chauffeur a accidenté trois personnes. — Il a été accidenté en traversant la rue.*] (Cf. BOTTEQUIN, *Le F. C.*, p. 42).

[**ACCISIEN**] n'est pas dans les dictionnaires. On dira donc : *un commis d'accise*. Cf. *Gabelou*.

ACCOMMODER s'écrit avec deux *c*, deux *m*.

ACCOMPAGNER réclame un complément d'objet direct (*Est-ce que vous m'accompagnez?*), sauf comme terme de musique dans le sens de « faire un accompagnement » : *Ce pianiste accompagne bien. Accompanyer* (ou *s'accompagner soi-même*) *au piano, avec la guitare* (Ac.).

On dirait cependant à un domestique : *Baptiste, accompagnez!* (INGLEBERT et THÉRIVE, *Ne dites pas... Dites, Errata*).

[**ACCONDUIRE**], pour *amener*, était déjà un archaïsme au XVII^e siècle. C'est à tort que les Wallons l'emploient encore.

ACCORD. — 1. On dit : *Ils en sont convenus d'un commun accord*. Et non : [*de commun accord*].

2. On dit : *J'en suis, j'en tombe, j'en demeure d'accord. Je suis d'accord avec lui sur cette question. Nous sommes d'accord* (ou *nous sommes d'accord entre nous*) *sur cette question ou nous en sommes d'accord*.

ACCORD de l'adjectif qualificatif.

Pour les adjectifs composés, cf. *Adjectifs composés*.

L'adjectif qualificatif s'accorde en genre et en nombre avec le nom ou le pronom auquel il se rapporte.

1. *On n'est pas toujours jeune et belle. Quand on est seules comme nous.* L'adjectif en rapport avec *on* se met parfois au féminin ou au pluriel. Cf. *On*, 1.

2. *Soyons modeste, se dit-il. Dans notre désir de leur être agréable, nous avons décidé... Vous êtes fâchée?* — Si *nous*, *vous* ne désignent qu'une seule personne (*nous* de modestie ou de majesté, *vous* de politesse), l'adjectif reste au singulier.

3. *Les seizième et dix-septième siècles.* Les adjectifs restent au singulier avec un nom pluriel, lorsqu'ils se rapportent chacun à un seul des êtres, à une seule des choses ou des idées

que désigne ce nom : il n'y a qu'un seizième siècle et un dix-septième.

Mais on dira plus souvent : *Le seizième et le dix-septième siècle* (ou *le seizième siècle et le dix-septième*).

De même : *Les codes civil et pénal, les histoires ancienne et moderne*, mais plus souvent : *Le code civil et le code pénal, l'histoire ancienne et l'histoire moderne*. Cf. Article, 4, Répétition, d et e.

4. La couleur peut être indiquée par :

a) un adjectif simple ; il s'accorde : *Une robe verte. Des cheveux châains* (cf. ce mot).

b) deux mots dont l'un complète l'autre ; s'il y a ellipse de *d'un*, les deux mots restent invariables : *Des cheveux châtain clair* (= d'un châtain clair). *Des étoffes jaune paille*.

On distinguera : *des écharpes brunes, des écharpes de couleur brune*.

Notez : *des maillots couleur de chair* ou *couleur chair*.

On écrit également : *des cheveux noir de jais; une robe vert de mer*. Dans : *des salons blanc et or, des étoffes rayées blanc et noir*, le français laisse généralement invariables les expressions composées désignant la couleur (cf. Brunot, p. 681).

c) un nom ; il reste invariable : *Des rubans amarante. Des paletots marron. Des gants paille*. (Certains grammairiens proposent l'accord en nombre, mais pas en genre. L'usage ne leur donne pas raison). Pour : *des courtiers marrons*, cf. *Marron*.

Cramoisi, écarlate, mauve, pourpre, rose, varient.

Orange et aurore restent plutôt invariables (bien que les grammairiens Le Bidois les donnent comme variables, II, p. 149, et que des écrivains les fassent varier).

5. *Ces livres coûtent cher* : les adjectifs pris adverbialement restent invariables. C'est le cas dans les expressions *voler bas, sentir bon, coûter cher, couper court, demeurer court, voir clair, sonner creux, filer doux, marcher droit, tomber dru, frapper dur, chanter faux, se faire fort, parler haut, haut les mains*, etc.

Cf. ces adjectifs à leur rang alphabétique.

6. *Avoir l'air*. L'adjectif s'accorde avec le sujet (*avoir l'air* = sembler, paraître), à moins qu'il ne s'agisse de personnes et que *air* ne signifie nettement *mine, physionomie, allure* (= avoir un air).

Cette maison a l'air caduque. — *Ces propositions ont l'air sérieuses*. — *Cette femme a l'air bossue*. — *Cette enfant a l'air mal faite*. — *Ces jeunes filles ont l'air hautain*.

7. *Des bas de soie tachés; Des bas de soie artificielle* : il faut voir le sens. De même : *Une collection de tableaux tout à fait complète. Une multitude de plantes aquatiques.*

Si le nom introduit par *de* est en apposition à l'autre, l'accord se fait de préférence avec le nom qui attire l'attention, c'est-à-dire généralement avec le premier : *Quel monstre de femme! Cette canaille de Pierre.* Notons cependant qu'on dira : *Cette canaille de Pierre est venu ou est venue.* Michaut et Schricke préfèrent *est venu* (p. 337).

8. *Des plus, des moins, des mieux* : *des plus difficiles* ou *des plus difficile*?

a) L'adjectif s'accorde toujours en genre avec le nom ou le pronom qui précède : *Elle est des plus loyale(s).*

b) Il doit rester invariable quand il se rapporte à un pronom neutre ou à un verbe : *Cela est des plus immoral. Il lui était des plus difficile de s'abstenir.*

c) Il s'accorde toujours, en genre et en nombre, avec un nom ou un pronom au pluriel : *Ces gamines sont des plus joviales. Ils sont des plus aimables.*

Tout cela est très clair et très logique. La difficulté n'apparaît donc que dans le cas suivant : *lorsque le nom ou le pronom est au singulier* (sauf s'il s'agit d'un pronom neutre), peut-on laisser l'adjectif au singulier ou faut-il le mettre au pluriel?

1) Les partisans de l'accord en nombre avec le pluriel *des plus* ont pour eux le grand nombre, la qualité (la plupart des grammairiens et des bons écrivains), le sens premier de l'expression et la tradition. *Des plus*, dit l'Académie = parmi les plus : *Il est des plus difficiles. Ce travail est des plus difficiles* (Ac.).

2) Les partisans du singulier considèrent, plutôt que la tradition, la tendance moderne qui se fait jour dans l'usage quotidien. *Des plus* tend à être regardé comme un adverbe d'intensité correspondant à *extrêmement*.

Si le pluriel est fréquent chez les écrivains, on en trouvera peu d'exemples avec un adjectif en *-al* devenant *-aux*. On dirait que les partisans de l'accord hésitent devant un pluriel que l'oreille perçoit.

Il y a plus : la langue parlée actuelle emploie même *des plus* devant un adverbe, pour porter celui-ci au plus haut degré. *Il travaille des plus sérieusement, Cela s'est terminé des plus tragi-*

quement ne tarderont guère, je pense, à se faire admettre par le meilleur usage.

On peut donc, semble-t-il, au nom des tendances de la langue actuelle, écrire : *Cet homme est des plus aimable, des plus loyal. Cette femme est des plus intelligente.*

D'après Brunot, « l'orthographe de l'adjectif est douteuse dans : *Cette question est des plus discutables*. Compare-t-on la question à d'autres problèmes, ou veut-on exprimer que la qualité est portée à son plus haut degré? Les deux interprétations sont possibles : *discutable* peut donc ou non prendre une *s* : *Tu as été des plus aimable avec elle* (H. BERSTEIN, *Le Marché*, III, 3). Dans certains cas, on n'hésitera pas à dire : *C'est un homme des plus loyal* » (p. 692).

L'Office de la langue française s'est rallié à cet avis de Brunot (*Le Figaro*, 17 décembre 1938). Mais en fait, dans bien des cas, la nuance devient insaisissable : *Ce pays est des plus fertile(s)* veut dire tout aussi bien : *parmi les plus fertiles* que : *extrêmement fertile*.

CONCLUSION : Tout le monde ne sent pas de la même façon cette expression. Dans la plupart des cas, on a le choix, selon moi. Lorsque le sens impose nettement l'idée de comparaison, on préférera le pluriel; lorsqu'on perçoit l'expression comme l'équivalent d'*extrêmement*, le singulier me paraît se recommander, mais je rappelle que la plupart des grammairiens et des écrivains mettent le pluriel, même dans ce cas.

9. Si l'adjectif se rapporte à plusieurs noms qui suivent : a) l'adjectif attribut se met au masculin pluriel si un des sujets au moins est masculin; il se met au féminin pluriel si tous les sujets sont féminins : *Nombreux sont les garçons et les filles qui...*

b) l'adjectif épithète se répète généralement devant chaque nom : *Un bon dîner et une bonne bouteille. Mon petit garçon et ma petite fille. Cher papa et chère maman.*

On dit toutefois : *Un certificat de bonne vie et mœurs* (locution figée). Remarquez l'accord de *bonne* avec *vie*.

On peut dire aussi « à la rigueur, avec des mots abstraits indéfinis, de sens voisins, *en pleine liberté et indépendance* », observe Martinon, qui ajoute trop sévèrement : « mais c'est tout juste » (p. 84, note).

Si les deux substantifs coordonnés représentent une même personne, l'adjectif est traité comme s'il n'y avait qu'un nom : *Mon cher collègue et ami.*

10. Si les noms précèdent l'adjectif :

A. Lorsqu'ils sont unis par et :

1) L'attribut du sujet suit les mêmes règles d'accord que s'il précède le verbe (cf. 9, a) : *Son oncle et sa tante sont trop indulgents. Ses bas et sa robe sont déchirés.* Il n'est pas nécessaire de placer en second lieu le nom masculin.

2) L'adjectif (apposé, épithète ou attribut du complément) placé près du deuxième nom ou séparé de celui-ci simplement par un adverbe s'accorde d'après les principes suivants :

a) S'ils sont du même genre, on fait l'accord avec l'ensemble : *Il a trouvé la rue et la place encombrées. Un costume et un chapeau tout neufs. Une robe et une toque vertes.*

Toutefois, du moins quand les noms sont abstraits, on trouve l'accord avec le dernier; on peut éviter de la sorte le heurt d'un singulier et d'un adjectif pluriel en -aux. Mais on se gardera de toute équivoque : *Il a soulevé l'indignation et la colère générale(s). Sa taille et sa démarche majestueuse* (Martinon, p. 84). *La vanité et la jalousie persane* (Montesquieu). — *L'esprit et le caractère national* (nationaux est d'ailleurs correct).

b) S'ils sont de genres différents, l'adjectif se met au masculin pluriel. Par souci d'harmonie, on préfère généralement placer le nom masculin près de l'adjectif, surtout si une différence sensible de prononciation marque le féminin de celui-ci. Ce souci n'est pas impératif, il faut le reconnaître. Et l'ordre des noms n'est pas toujours indifférent. On trouve aussi l'accord avec le nom le plus proche, mais ici encore il faut éviter l'équivoque. *Un manteau et une robe clairs*, ou mieux : *Une robe et un manteau clairs* (dans la langue parlée, l'équivoque subsisterait; mieux vaudrait répéter l'adjectif). *Les matières et les sujets inscrits au programme.*

Si, par souci d'harmonie, on se refuse à dire : *des bas et une robe gris*, on ne peut dire, sous peine d'équivoque : *une robe et des bas gris*, car rien ne montre alors que l'adjectif se rapporte aux deux noms. Le mieux est donc de répéter l'adjectif : *Une robe grise et des bas gris.*

Mais l'accord avec le nom le plus rapproché ne pourra choquer personne ni provoquer d'équivoque dans des phrases comme celles-ci : *Il a montré un sang-froid et une présence d'esprit étonnante. J'ai rarement vu un désordre et une agitation pareille. Il apporte à ce travail une attention et un soin extraordinaire. Ils montrent une opiniâtreté, un acharnement égal de part et d'autre.*

On remarquera que, dans ces divers exemples, la parenté de sens entre les noms empêche l'équivoque.

B. Lorsque les noms sont **synonymes** ou en **gradation**, lorsque le dernier attire particulièrement l'attention, l'adjectif s'accorde avec le plus rapproché.

Lorsqu'ils sont unis par **avec, comme, ainsi que, etc.**, l'accord se fait avec le premier, à moins que la conjonction n'ait le sens de *et*.

On verra (pp. 47, 48) que ce sont les mêmes principes qui régissent l'accord du verbe : *Un repos, un calme absolu. Une cruauté, une férocité peu commune. Une complaisance, une générosité exceptionnelle.* — *Il a remis une rédaction ainsi qu'une dictée remplies de fautes.* — *L'autruche a la tête, ainsi que le cou, garnie de duvet.* — *Le pêcheur avec sa femme, attentifs et silencieux, réparaient les filets.* — *Le général, avec ses officiers, immobile et anxieux, attendait le passage de l'Empereur.*

C. Si les deux noms sont unis par **ou**, l'adjectif peut toujours s'accorder avec le dernier, à moins qu'il n'y ait lieu d'éviter une équivoque : *Il voulait donner à son fils un métier ou une situation lucrative.* — *Il a la main droite ou la main gauche foulée.* — *Il y aura de la viande ou du poisson grillés.*

11. Avec **il n'y a de... que**, l'accord de l'adjectif est facultatif : *Il n'y a d'intéressant(e) que la première partie.* Cf. *De*, 3.

Avec **ce qu'a de**, l'adjectif reste invariable : *On voit ce qu'a de nouveau cette théorie. Remarquons ce que ces démarches ont d'anormal.*

Avec **tout ce qu'il y a de**, l'adjectif reste ordinairement invariable : *Elle est tout ce qu'il y a de plus sérieux.* Mais on entend aussi : *J'ai rencontré une personne tout ce qu'il y a de plus charmante.* *Elle est tout ce qu'il y a de plus intelligente* (cf. Høfbye, pp. 78 et 120).

12. **Accord avec un titre.** Cf. *Accord (du verbe)*, A, 13.

13. Pour les cas spéciaux : *bon premier, court, demi, feu, fort, frais, franc de port, gens, grand, nouveau, mort-né, nu, plein, possible, etc.*, cf. ces mots.

ACCORD DU PARTICIPE PASSÉ. — Cf. *Participe passé*.

ACCORD DU VERBE. — Il se fait en nombre et en personne avec le sujet. Celui-ci répond à la question : *Qu'est-ce qui?* ou *qui est-ce qui?*

A ce principe général, il est nécessaire d'ajouter de nom-

breuses règles particulières, que nous grouperons sous trois rubriques :

A. Il n'y a qu'un seul sujet.

B. Il y a plusieurs sujets.

C. Quelques cas spéciaux (indépendants du nombre des sujets).

A. IL N'Y A QU'UN SEUL SUJET.

1. **Accord avec le terme au pluriel placé après le sujet** (*ceci, cela, tout ce que*) **et le verbe être**. On trouve dans Littré (Suppl.) : *Ceci sont* (ou *est*) *plutôt des souhaits que des projets. Ceci sont les données que je peux supposer. Tout cela ne sont* (ou *n'est*) *pas des preuves. Tout cela sont des folies*. On a donc le choix entre le singulier et le pluriel.

De nos jours, on emploiera plutôt le pluriel en ajoutant *ce* : ***Ceci, ce sont les données... Tout cela, ce sont des folies***. De même, au lieu de dire, comme Rousseau : *Tout ce que vous voyez sont des plantes sauvages* (tour qui reste correct), on dira de préférence : *Tout ce que vous voyez là, ce sont des plantes sauvages*.

Même remarque pour les tours où, au lieu de *ceci, cela*, on a un nom singulier suivi du verbe *être* et d'un pluriel. L'usage a hésité entre le singulier et le pluriel pour le verbe. Pascal a écrit : *La plus grande des preuves de Jésus-Christ sont les prophéties et Le plus grand des maux est les guerres civiles*. On dirait plutôt aujourd'hui : ***ce sont***, dans les deux cas. Pour l'emploi de *c'est* ou de *ce sont*, cf. p. 51.

2. Le sujet est un nom collectif.

a) Si le nom collectif n'a pas de complément, c'est lui qui détermine normalement l'accord. Seul *la plupart* est suivi du pluriel : ***La foule se pressait sur la place. La plupart se font des illusions***.

Quand il apparaît clairement qu'un complément pluriel est sous-entendu, c'est le sens qui détermine l'accord, comme ci-dessous (b) : *Les tribus se révoltèrent, mais bientôt une partie se soumirent. La plupart de ces fautes prouvent plus d'irréflexion que d'ignorance; un grand nombre sont des fautes d'inattention* (le singulier serait ici inacceptable devant un attribut au pluriel).

b) Si le collectif est suivi d'un complément, l'accord — parfois très hésitant, même chez de bons écrivains — est réglé par le sens; il se fait avec le collectif si l'on souligne la

totalité, le groupement (cf. aussi 3); il se fait avec le complément si l'on considère plutôt les êtres individuellement : *Un torrent de pensées me roulait dans la tête. Au coup de fusil, une bande d'oiseaux s'élança de l'arbre. Le gros des troupes a quitté la ville. — Une troupe de canaris sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique* (on voit l'influence de l'apposition : *tous rangés à la file*). *Une foule d'officiers de tous grades arrivaient chaque jour. — Maintenant, d'ailleurs, la foule des professeurs et des surveillants arrivait* (E. ESTAUNIÉ, *L'Empreinte*, p. 13). — Le reste des naufragés a péri ou **ont** péri (Littré).

Si, après une de ces expressions, le verbe *être* est suivi d'un nom pluriel, on met le verbe au pluriel : *Dix élèves de cette classe sont intelligents, le reste sont des ignorants*. On dirait d'ailleurs couramment : *les autres sont des ignorants* ou *le reste, ce sont des ignorants*.

Après **la plupart**, le verbe s'accorde toujours avec le complément de cette expression : *La plupart du temps se passe à discuter. La plupart des élèves le savent*.

Après **le surplus**, on emploie le singulier : *Le surplus des produits sera vendu à l'étranger*.

La *Syntaxe* des Le Bidois (II, p. 155) énonce une règle spéciale, que je crois inutile, pour **armée**; après ce mot, le verbe resterait au singulier : *L'armée des Barbares, au contraire, n'avait pu maintenir son alignement* (FLAUBERT, *Salammbô*, ch. 8). Il n'y a là rien de particulier : on envisage évidemment la totalité de l'armée, une masse alignée qui rompt son alignement. Je ne vois rien d'« exceptionnel » dans cette phrase de Claudel : *Et l'armée de tous les saints, portant des flambeaux dans leurs mains, s'avancent à ma rencontre* (*Partage de midi*. Cantique de Mesa); l'apposition marque bien qu'on voit les individus plutôt qu'une masse confuse. Høfbye (p. 284) donne cet exemple de J. Lorrain : *Toute une armée d'énormes chauves-souris... suçaient mon sang*. Le pluriel est régulier, selon le principe général.

Les mêmes grammairiens Le Bidois ajoutent : « Cependant, si le mot *armée* est suivi d'une énumération, on met plutôt le pluriel : « Toute leur armée, officiers, sous-officiers et soldats,... **se firent** un plaisir de s'y conformer » (ANATOLE FRANCE, *L'Ile des Pingouins*, Préface). Il n'y a pas lieu, ici non plus, de prévoir une règle particulière. L'apposition entraîne le pluriel.

Après **ce qui reste**, **tout ce qui reste**, l'idée peut aussi

déterminer l'accord, mais on emploie aujourd'hui plus souvent le singulier : *Ce qui restait d'habitants s'est enfui.*

Ce qu'il (y) a de, tout ce qu'il (y) a de s'employaient couramment au XVII^e siècle avec un complément pluriel qui déterminait l'accord : *Presque tout ce qu'il a de beautés sont dérobées* (SCUDÉRY, *Observations sur « Le Cid »*). Il est certain qu'on dirait de préférence aujourd'hui : *Presque toutes ses beautés sont dérobées*. Sainte-Beuve a cependant écrit : *Tout ce qu'il y avait de gens éclairés l'accueillirent, l'exallèrent* (cité par Le Bidois, II, p. 158). Cf. *Tout*, 21. Pour l'adjectif, cf. p. 35.

3. Le sujet est un adverbe de quantité (*trop, beaucoup, assez, peu* (cf. 7), *tant*, etc.) **ou une locution de quantité formée d'un nom sans article** (*force, quantité, nombre, bon nombre*) : l'accord se fait avec le complément de cet adverbe ou de cette locution; si ce complément n'est pas exprimé, il est, comme avec *la plupart*, censé être au pluriel : *Nombre de témoins ont pu le voir. Beaucoup de temps se perd. Nombre déjà l'ont fait.* Comparez avec les phrases suivantes (règle énoncée plus haut, 2, b) : *Le nombre de ses ennemis a doublé. Le plus grand nombre de ses fautes sont des fautes d'inattention. Un grand nombre de soldats fut blessé ou furent blessés.* Cf. cependant la restriction qui suit (4).

Si l'expression de quantité a un complément constitué par **nous, vous**, le verbe reste normalement à la troisième personne : *Beaucoup de vous se plaignent* (cf. plus loin, 12).

4. Si le véritable sujet est l'idée même de quantité exprimée par l'adverbe ou le collectif, on met le verbe au singulier. Cet accord est tout à fait logique. Le pluriel créerait d'ailleurs une équivoque : *Trop de plaisirs est malsain. Beaucoup de cierges valait mieux. Un grand nombre de fonctionnaires est un fardeau pour l'État* (= un trop grand nombre).

On peut intercaler un démonstratif : *Trop de plaisirs, c'est malsain. Beaucoup de cierges, cela valait mieux.*

5. Nombre pluriel. Bien qu'on dise évidemment : *Trois nous l'ont déjà dit*, le verbe *être* reste au singulier après un nombre pluriel pensé comme une seule unité globale et suivi d'un attribut singulier, comme dans ces phrases : *Cinq mille francs est une somme* (on peut dire : *c'est*). *Vingt ans est un bel âge.* Mais : *Dix ans sont passés depuis lors. Cinq mille francs sont vite dépensés.*

Si le nombre pluriel est précédé d'un article ou d'un démonstratif, le pluriel s'impose : *Ces mille francs sont une somme.*

Notons aussi qu'on dira, selon un principe semblable : *1940 l'a vu fuir.*

C'est le terme marquant un **laps de temps** qui détermine l'accord dans des phrases comme celle-ci, et non son complément : *Quatre années d'angoisse ont miné sa santé.* Mais on dira : *Un repos de trois jours lui est nécessaire.*

6. Rien d'arbitraire dans les accords suivants :

a) **Plus d'un** est suivi du singulier, à moins qu'il ne soit répété ou qu'il n'exprime la réciprocité : *Plus d'un malheureux se plaignit. Plus d'un malade, plus d'un infirme lui ont voué une infinie gratitude. Plus d'un fripon se dupent l'un l'autre.*

On mettrait aussi le pluriel si un détail de la phrase exprimait nettement l'idée de multiplicité, de diversité : *Plus d'un de ses condisciples se justifiaient par des excuses diverses.*

b) **Pas moins de** + un pluriel est suivi du pluriel : *Pas moins de quatre pages sont nécessaires pour décrire en copieux et minutieux détails la personne de Balhazar Claës* (Ph. BERTAULT, Balzac, p. 87); l'idée est bien que quatre pages sont nécessaires; ce tour paraît d'ailleurs encore un peu insolite.

c) **Moins de deux** est toujours suivi du pluriel. Cette expression ne s'emploie qu'en parlant de choses qui se divisent; elle indique plus que l'unité : *Moins de deux mois sont passés.*

7. **Peu.** On dit, en accordant avec le complément (cf. plus haut, 2) : *Peu de monde a su mon arrivée. Peu de gens l'ont vu.*

Le peu (ou *ce peu, mon peu*) : l'accord est réglé par le sens. Il faut donc discerner si l'on insiste particulièrement sur *le peu* ou sur son complément. En cas d'hésitation, on peut voir s'il est possible de supprimer *le peu* de sans que la phrase devienne inintelligible; dans ce cas, l'accent principal est généralement sur le complément (pas toujours : cf. le premier exemple ci-dessous).

Le peu d'observations que je fis à cette occasion s'est effacé de ma mémoire (ou *se sont effacées*). — *Son peu de connaissances a déterminé son échec. Le peu d'exigences que montrait celle servante me l'a fait engager.* — *Le peu de témoins que j'ai interrogés m'ont ou ne m'ont pas assez éclairé.* Le sujet est : *les témoins* qui ont été interrogés. Pour insister sur le petit nombre, on dirait : *Les rares témoins que j'ai interrogés...* — **Un peu de** s'emploie normalement avec un complément singulier : *Un peu d'indulgence montrée à propos peut faire beaucoup de bien.*

8. **La (une) moitié, le tiers, une douzaine, etc.** En théorie, si ces collectifs sont pris dans un sens précis, pour

exprimer un nombre exact, l'accord se fait avec le collectif; s'ils désignent un nombre approximatif, l'accord se fait avec le complément du collectif : *La moitié des actionnaires a rejeté les propositions. La moitié des assistants protestèrent. Une douzaine de ces brochures vous coûtera cent francs. En six mois, une douzaine de servantes se sont succédé chez elle.*

On ne peut dire cependant que les écrivains suivent toujours cette règle. Il semble plutôt que ces expressions soient traitées en fait comme les autres collectifs. C'est le sens qui détermine l'accord : le singulier souligne le groupe, il attire l'attention sur la masse formant un tout ou sur le nombre exact; le pluriel, au contraire, fait penser surtout aux individus qui constituent ce tout.

« Si la fraction est au pluriel, et que le deuxième terme soit au singulier, c'est le pluriel qui domine dans la plupart des cas » (Hélybue, p. 292) : *Les deux tiers du pays étaient occupés.*

Si la fraction est au pluriel et que son complément, également au pluriel, soit d'un genre différent, l'attribut ou le participe s'accorde généralement avec le complément (il peut cependant s'accorder avec la fraction) : *Les deux tiers des maisons ont été détruites* ou *détruits* (Hélybue, p. 296).

9. **Et demi.** Cf. *Heure*, 4. On écrit : *Huit heures sonnaient.* Mais : *Huit heures et demie sonnait.* -- *Midi sonnait. Midi et demi sonnait.*

On dit évidemment : *Une semaine et demie s'est écoulée. Un mètre cube et demi de terre a été retiré* (DAUZAT, *Grammaire raisonnée*, p. 448). Avec un complément pluriel : *Un mètre cube et demi de décombres a été retiré* (ou *ont été retirés*).

Si le complément n'est pas répété, on préférera le singulier : *Le déblaiement des décombres se poursuit, et ce matin un mètre cube et demi a été retiré.* On pourrait cependant concevoir l'accord avec le complément sous-entendu (cf. *Le français moderne*, avril 1910, p. 164).

10. **Pourcentage.** Après une expression de pourcentage (cf. Hélybue, pp. 297-299), bien que l'usage soit flottant :

a) Si le nom complément est au pluriel, on mettra le verbe au pluriel : *Quatre-vingts pour cent des maisons furent détruites* ou *sont branlantes.*

L'attribut, ou le voit, s'accorde avec le complément de l'expression.

b) Si le nom complément est au singulier, Dauzat estime que le verbe doit se mettre au singulier : *Vingt pour cent de*

la population **s'est abstenue** (*Grammaire raisonnée*, p. 448).

Høbybye trouve que telle est la règle générale, mais il cite (p. 298) plusieurs exemples où le verbe se met au pluriel, notamment : **61 % de la population française sont accaparés par l'industrie, le commerce...** (J. Bainville).

On observe que l'attribut s'accorde avec le complément si le verbe est au singulier (tendance générale), et est au masculin pluriel si le verbe est au pluriel.

Cependant Høbybye donne des exemples où l'attribut est au masculin singulier après un complément féminin (**20 % de l'essence est exporté**). Comparez à la phrase de Dauzat celle-ci, extraite de *L'Humanité* (30-12-18) : **Celui qui ne veut pas que 90 % de la population soit terrorisé par de petites bandes de gens armés.**

Évidemment, si l'expression de pourcentage est précédée de *les*, ou de *ces*, on met le verbe au pluriel et l'attribut au masculin pluriel : **Les 27 % de notre sol jadis étaient boisés** (Høbybye, p. 298).

Si l'attribut est un substantif pluriel, le verbe se met au pluriel : **10 % de la population sont des analphabètes** (Høbybye).

c) S'il n'y a pas de nom complément, on met le verbe au singulier : **Quel pourboire donnez-vous? — Dix pour cent est assez.** On emploiera le pluriel si un complément pluriel est nettement sous-entendu.

d) Si on emploie *sur* au lieu de *pour*, on dit naturellement, en mettant *sur cent* après le nom : **Une maison sur cent a été construite après la guerre** (Høbybye).

11. Le sujet est le pronom relatif *qui*.

Règle générale : l'accord se fait en nombre *et en personne* avec l'antécédent : **C'est moi qui l'ai fait. Il n'y a que nous qui puissions lui rendre ce service.** Si l'antécédent représente celui à qui l'on s'adresse, le verbe se met à la deuxième personne : **Mon cher ami qui m'écoutez...**

CAS SPÉCIAUX :

a) Lorsque le relatif est précédé d'un attribut (de la 3^e personne) qui se rapporte à un pronom personnel de la 1^{re} ou de la 2^e personne, comment faire l'accord en personne?

Les grammairiens font des distinctions subtiles et qui ne concordent pas toujours. Certains proposent de considérer comme antécédent effectif l'élément auquel l'esprit attache le plus d'importance. Mais cela n'est pas toujours facile à discerner. L'usage est d'ailleurs hésitant.

Soucieux d'être ici le plus pratique possible, j'observerai que l'accord avec l'attribut (troisième personne) est toujours permis et, dans certains cas, est nettement préférable :

Je ne suis pas celui qui vous a offensé. Je suis un naïf qui croit tout ce qu'on lui dit. — *Vous êtes l'ouvrier qui a fait cette réparation.* Dans ces divers cas, le verbe se met régulièrement à la troisième personne. L'accord avec le sujet de la proposition principale, sans être à conseiller, se rencontre cependant si l'attribut est représenté par un démonstratif (cf. *Je suis celui qui suis* à côté de : *Je suis celui qui tient le globe*) ou par un nom précédé de l'article défini (cf. des exemples dans Høfby, p. 113) ou indéfini (Høfby, pp. 111-112).

Hésitation aussi si l'attribut est un nom propre non précédé d'un démonstratif. Mais on préférera : *Je suis ce Dupont qui vous a écrit plusieurs fois.* — Dans une question, on dira : *Êtes-vous ce Dupont qui m'a écrit?*

Vous êtes les seuls qui me soient fidèles. Après *le seul, le premier, le dernier qui*, etc., bien qu'il y ait fluctuation, la troisième personne est plus fréquente. L'Office note en effet que *Vous êtes les seuls qui me soyez fidèles* se rencontre plus rarement aujourd'hui (*Le Figaro*, 8 avril 1939).

Vous êtes les seuls correspondants qui se soient permis cette allusion (on peut dire aussi : *qui vous soyez permis*). *Nous sommes les deux délégués qui ont été désignés* (on dit également : *qui avons été*).

Nous sommes beaucoup ou toute une bande ou dix camarades qui avons décidé de participer à cette excursion. *Nous sommes des milliers en France qui pensons de même.* Voilà les seuls cas où l'accord avec le pronom personnel est plus fréquent, sans être toutefois absolument obligatoire : c'est lorsque l'attribut est formé d'un numéral cardinal (comme *deux, trois*, etc.) sans article ni démonstratif (attention à cette condition), ou d'un élément semblable, comme *beaucoup, quelques-uns, un certain nombre* (cf. cependant des accords avec l'attribut — 3^e personne — dans Nyrop, V, p. 98, et Høfby, pp. 111-112).

b) Après *un de, un des*.

L'accord en *personne*, quand le sujet du verbe principal est une première ou une deuxième personne, se fait avec l'attribut (3^e personne) : *Vous êtes un de ceux qui ont le mieux travaillé.*

L'accord en *nombre* doit se faire selon le sens; celui-ci indique si le relatif se rapporte à *un* ou au pluriel qui le suit, si l'action ou l'état concerne un seul être ou plusieurs.

Litté a voulu justifier des phrases comme celle-ci : *Votre*

ami est un des hommes qui doit le moins compter sur moi; on veut, dit-il, mettre à part votre ami, on veut dire : est parmi les hommes un qui. Je sais que l'on peut mettre ainsi l'accent sur l'un. Mais le tour adopté, *un des... qui*, ne marque-t-il pas une orientation différente de la pensée?

Il paraît plus logique de s'en rapporter au principe énoncé plus haut. En fait, on mettra généralement le verbe au pluriel; le singulier se justifiera si *un* correspond à peu près à *celui*.

Cette équivalence étant impossible dans l'expression *un de ceux*, celle-ci est toujours suivie du pluriel.

Il prit un des chemins qui conduisent au sommet (on ne pourrait dire : celui des chemins qui conduit...).

Il répondit à un des juges qui l'interrogeaient ou l'interrogeait, selon le sens. Le singulier signifie : à celui des juges qui l'interrogeait.

L'astronomie est une des sciences qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. On veut dire : elle compte parmi les sciences qui font le plus d'honneur. L'Académie (à *Plus*) laisse néanmoins le choix dans cette phrase entre *qui font* et *qui fait*, tout en ajoutant que le pluriel « est plus usité ». Il me semble que le singulier est illogique dans ce cas-ci; pour exprimer l'idée qu'implique ce singulier, on dirait : *est la science qui fait... ou est celle des sciences qui fait...*

On trouve d'ailleurs beaucoup d'accords illogiques, même chez de bons écrivains (cf. Fløybye, pp. 282-283).

Après *un de ces... qui*, on met le pluriel ou le singulier, selon le sens : *Valéry est un de ces auteurs qui recherchent volontiers la subtilité.* (L'antécédent de *qui* est bien *ces auteurs*, dont fait partie Valéry). Mais : *Je me suis adressé à l'un de ces employés, qui m'a fort bien reçu.* Remarquez dans ce dernier cas la virgule, qui souligne que le relatif n'est pas en rapport avec le nom pluriel (en parlant, on ferait une pause après *employés*).

Un de ceux qui se sont abstenus : pluriel après *un de ceux qui*. Mais après *un de ceux-là, un de ceux-ci*, il peut y avoir accord avec *un* ou avec le démonstratif, selon le sens : *C'est un de ceux-là qui me représentera.* Le coupable est encore *un de ceux-là qui ont déjà été pris en défaut*.

12. Si le sujet est formé d'un groupe dont le deuxième terme est *nous, vous*, l'accord se fait normalement avec le premier terme : *Chacun de nous en a entendu parler. Qui de vous s'en étonnera? Beaucoup d'entre vous regrettent ce temps-là. La plupart d'entre nous sont atteints par cette mesure.*

Tel est certainement l'usage. Dauzat paraît exagérer lorsqu'il affirme que, si celui qui parle est lui-même atteint par la mesure, l'accord avec *nous* « s'impose ». De même, selon lui, dans le troisième exemple, il faudrait *regrettez*, du moment que l'interlocuteur regrette lui aussi ce temps-là. (Cf. *Grammaire raisonnée*, p. 450). Certes, un tel accord est possible, dans ce cas, mais on ne peut dire qu'il s'impose. La 3^e personne reste toujours possible.

Après *ceux d'entre vous qui*, l'accord se fait tout naturellement avec *ceux* : *Ceux d'entre vous qui auront le mieux répondu*.

13. Accord du verbe et de l'adjectif avec un titre de livre (ou d'œuvre d'art).

a) Quand le titre ne contient qu'un seul nom principal, nom propre ou nom commun précédé de l'article, c'est ce nom qui détermine normalement l'accord : « *Esther* » **a été écrite** pour Saint-Cyr. « *Notre-Dame* », **contemporaine** de Delacroix (THIBAUDET, *Histoire de la littérature*, p. 250. — Les autres citations du même auteur dans cet article seront indiquées par T., H. l.). De nombreuses « *Notre-Dame* », **illustrées** par les meilleurs artistes romantiques (T., H. l., p. 250). Les « *Paroles d'un Croyant* » sont **inspirées** en partie du « *Livre des Pèlerins Polonais* » (T., H. l., p. 258). L'« *Histoire des Croisades* », **écrite** avec ferveur (T., H. l., p. 266). Les « *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* », **complétés** par les « *Feuilles détachées* » (T., H. l., p. 354). « *Les Fleurs du mal* » ne peuvent être mises dans toutes les mains. « *Madame Bovary* » fut **publiée** en 1857.

Évidemment, par un louable souci d'éviter une amphibologie, on écrira : « *Les Misérables* », **relié** en maroquin.

b) Si le nom commun n'est pas précédé de l'article, le verbe et l'adjectif ou le participe se mettent de préférence au masculin singulier : « *Volupté* » **est écrit** dans l'ombre de Lamennais (T., H. l., p. 259). Des « *Quatre Évangiles* » (de Zola), « *Fécondité* » lui **a été suggéré** par sa paternité tardive... « *Justice* » enfin **n'a pu être écrit** (T., H. l., p. 374). « *Vers de Circonstance* » nous **indique** de quoi il était capable (T., H. l., p. 481). « *Terrains à vendre au bord de la mer* », **publié** un quart de siècle après, en partie autobiographique, **est** le procès-verbal serré d'une existence (T., H. l., p. 378). « *Vie des Martyrs* » était **porté** par l'immense faveur, alors, de Dostoïevsky (T., H. l., p. 541).

c) Si le titre est formé de plusieurs noms coordonnés, l'accord se fait généralement avec le premier (nom propre ou nom

commun précédé de l'article) : « *Le Laboureur et ses enfants* » **est** une jolie fable. « *Les Voleurs et l'âne* » **sont** une des rares fables politiques du livre premier (Michaut). « *Bouvard et Pécuchet* » **est** inachevé.

C'est ainsi qu'on écrit aussi : **Le** « *Tite et Bérénice* » de Corneille (MORNET, *Racine. Théâtre*, p. 367).

Lorsqu'il s'agit de deux noms communs sans article, l'usage n'est pas facile à déterminer. Hélybte (p. 310) cite : Dans « *Salons et Journaux* », **publié** en 1917 (ABRAHAM, Proust, 17). A son avis cependant, « on dit probablement : « *Emaux et Camées* » **parurent** (ou ont été écrits) en 1852. « *Odes et Ballades* » **parurent** (ou ont été écrites) en 1852 ». Je ne sais sur quoi il fonde ce « probablement ». En réalité, on ajoute généralement l'article : *Les « Emaux et Camées »* (1852, accrus en plusieurs éditions jusqu'en 1872) illustrent cette nouvelle manière (R. JASINSKI, *Histoire de la littérature française*, t. II, p. 571). — *Les « Emaux et Camées »* ... ont été longtemps l'objet de malentendus (T., H. I., p. 183).

d) Si le titre est une proposition, c'est le sujet de cette proposition qui détermine généralement l'accord : « *Les Affaires sont les affaires* »... **ont** mérité de rester... une des grandes pièces du répertoire (T., H. I., p. 504). « *Les Affaires sont les affaires* »... **créent**... un type inoubliable (JASINSKI, *Hist.*, t. II, p. 627). Thibaudet écrit cependant, sous l'influence de l'attribut *un livre* : « *Les Dieux ont soif* » **est** un livre d'une maîtrise absolue (p. 504).

e) Si le titre est formé d'un complément : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, le verbe se met évidemment au singulier. Quant à l'adjectif ou au participe, il peut se mettre par attraction au genre du nom principal : « *De l'Allemagne* », une fois **utilisée**, a été de moins en moins lue (T., H. I., p. 51). Mais on dira plutôt : *Le livre « De l'Allemagne »* a paru en 1810 (Jasinski, t. II, pp. 409-410), *Le traité « De l'idéal dans l'art »* (Id., p. 646).

B. IL Y A PLUSIEURS SUJETS.

1. Le verbe se met au pluriel, sauf dans les cas énumérés ci-dessous : *Mon père et ma mère* **sont** âgés.

2. Si les sujets ne sont pas de la même personne, le verbe se met au pluriel, à la personne qui a la priorité; la première a la priorité sur les deux autres et la deuxième sur la troisième : *Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons* (La Fontaine).

Vous et moi les accompagnerons. Vous et lui irez (ou Vous et lui, vous irez) trouver le directeur.

La personne qui détermine l'accord est fréquemment rappelée par un pronom pluriel qui résume les sujets.

On notera que le pluriel est régulier dans tous les cas, même s'il y a exclusion d'un des sujets (cf. 10 et 11) : *Lui ou moi irons visiter cette famille. Je me suis promis que lui ou moi sortirions de votre maison* (STENDHAL, *Le Rouge et Le Noir*, cité par Høybye, p. 265).

Cependant ce pluriel, dont la littérature offre maints exemples, paraît parfois étrange.

Il reste alors à dire : *que lui ou moi nous sortirions...* ou mieux : *que l'un de nous, lui ou moi, sortirait* (accord avec *l'un*).
-- *Pierre ou moi, l'un de nous deux sera nommé président.*

Dauzat a cependant déclaré dans *Le français moderne* (1948, p. 141) que, dans le cas où les deux sujets s'excluent, tous ceux à qui il a posé la question ont répondu : *Mon père ou moi viendra*. Je dirais : *Mon père ou moi, l'un de nous viendra*.

De même, au lieu de [*Ni vous ni moi ne serons nommés présidents de cette société*], on écrira : *Ni vous ni moi, aucun de nous ne sera nommé président* ou simplement : *Aucun de nous deux ne sera nommé président*.

« Dans la phrase *Mais je pense que ni vous ni personne n'aura finalement à se réjouir de la résurrection d'une vieille haine assoupie* (J. et J. THARAUD, *Quand Israël n'est plus roi*, p. 139), le verbe s'accorde avec le dernier sujet parce que celui-ci inclut l'autre sujet et domine dans la pensée. » (Grevisse, p. 603, n° 818).

Lorsque, par une **comparaison** ou une autre proposition ou un mot comme *autre*, on introduit une autre personne, il n'est pas régulier de faire l'accord avec celle-ci : *Un garçon comme vous ne devrait pas agir de la sorte. Un vieux professeur comme moi est habitué à ces sortes de choses. Des gens comme vous n'ont rien à craindre*.

De même : *Le vieux professeur que je suis, et qui en a déjà tant vu, ne s'émeut pas pour si peu*.

Ou encore : *Personne d'autre que moi ne serait aussi indulgent. J'aime mieux que ce soit lui que moi qui l'ait fait*.

3. La position des sujets peut modifier l'accord :

a) Si un seul des sujets précède le verbe, c'est celui-là qui détermine l'accord : *La justice l'exige, et la charité*.

b) Si tous les sujets suivent le verbe, l'accord peut se faire

avec tous les sujets ou avec le premier : *A quoi **ont** servi votre bonne volonté et votre complaisance?* ou *A quoi **sert** ici la bonne volonté et la complaisance?* (Martinson, p. 326). *Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force, les emprisonnements, le rapt et le divorce* (RACINE, *Brilannicus*, 1047-1048). *Demain **viendra** l'orage, et le soir et la nuit* (Hugo, cité par Le Bidois, II, p. 172). *Une grande révolution commençait; quel en **serait** le progrès, l'issue, les résultats?* (Michelet, cité par Brunot, p. 268).

Le singulier laisse à chacun des sujets son indépendance, il souligne le premier ou il marque qu'on ne considère pas les sujets en bloc.

Cf. plus loin, *Cas spéciaux* : *Qu'importe, n'importe, peu importe, Vive, N'était, Reste, Soit, Mieux vaut*, pp. 53-55.

4. Si les sujets *non coordonnés* sont à peu près **synonymes** ou **en gradation**, ou si le dernier attire particulièrement l'attention, le verbe s'accorde avec le plus rapproché : *Si pourtant ce respect, si celle obéissance **paraît** digne à vos yeux d'une autre récompense* (Racine). *Une parole, un geste, un regard **console** le malheureux. La voix de son fils, une pression de ses doigts, sa seule présence **réussissait** toujours à l'apaiser* (G. BERNANOS, *La Joie*, ch. I, p. 8).

L'accord se fait encore avec le sujet le plus proche lorsque les sujets, même s'ils sont coordonnés, désignent **le même être** ou sont réunis en un seul concept : *C'est un fourbe et un traître qui l'a accusé. Bien écouter et bien répondre **est** une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation* (La Rochefoucauld). Mais : *Promettre et tenir **sont** deux* (Ac.).

Si les sujets sont unis par **et surtout**, l'usage hésite, mais le pluriel n'est pas rare : *Le succès (du premier volume des *Thibault*) a été pour quelque chose dans la mise en chantier des cycles actuels. La suite, et surtout la longue interruption, **ont** inquiété* (THIBAUDET, *Histoire de la littérature*, p. 545). *L'âge et surtout l'influence de sa seconde femme, Mathilde, **paraît** avoir changé beaucoup les dispositions de Henri 1^{er} l'Oiseleur* (cité par Hôlybye, p. 237).

5. Si les sujets sont annoncés ou repris par un mot au singulier comme **personne, tout, rien, cela**, etc., le verbe s'accorde avec ce mot : *Femmes, moine, vieillards, tout **était** descendu. Rien, ni les prières de sa mère, ni les supplications de ses enfants, n'a pu l'ébranler.*

6. *Sujets unis par comme, avec, ainsi que*, etc. : le verbe se met au pluriel si l'action a vraiment deux sujets, comme si

ces derniers étaient unis par *et*. S'il y a au contraire une idée nette de comparaison ou de simple accompagnement, il n'y a en réalité qu'un sujet et celui-ci règle l'accord.

Le singe avec le léopard gagnaient de l'argent à la foire (La Fontaine). Remarquez l'absence de virgules.

Rodolphe, avec Madame Bovary, était monté au premier étage de la mairie (Flaubert). Remarquez l'emploi des virgules, qui sont à conseiller dans ce cas, sans toutefois s'imposer.

7. *Sujets unis par mais encore* : généralement accord avec le dernier sujet (car il y a gradation) : *Non seulement toutes ses richesses et tous ses honneurs, mais encore toute sa vertu s'évanouit*. Le pluriel se rencontre cependant : *C'est dans cette épreuve que se sont manifestées* (ou que *s'est manifestée*) *non seulement sa fidélité, mais encore toute son affection*.

8. *Sujets unis par non, et non, moins que, plus que, non plus que, plutôt que, non moins que*, etc. Dans tous ces cas, il est clair qu'on insiste sur le premier sujet; parfois même c'est le seul sujet réel. Il est donc régulier d'accorder avec le premier sujet : *C'est la vertu, et non les richesses, qui grandit l'homme*. *Sa crédulité, non moins que ses dépenses luxueuses, l'a ruiné*. Je préférerais cependant dire : *Sa crédulité l'a ruiné, non moins que ses dépenses luxueuses*.

On dira de même théoriquement et correctement : *C'est le ministre, et non ses bureaux, qui est responsable*; mieux vaut dire : *C'est le ministre qui est responsable, et non ses bureaux*. De même, au lieu de dire, toujours correctement en théorie : *Ce n'est pas les bureaux, mais le ministre, qui est responsable* ou *Ce sont bien moins les bureaux que le ministre qui est responsable* (remarquez ici l'accord logique avec le second sujet), on dira : *Ce ne sont pas les bureaux, c'est le ministre qui est responsable* ou *Ce sont bien moins les bureaux qui sont responsables que le ministre lui-même* (cf. Martinon, pp. 327-328).

Inversement, après *ou même, ou plutôt, ou pour mieux dire*, etc., c'est le second terme qui commande régulièrement l'accord : *Si les bureaux, ou plutôt le ministre, est responsable*.

9. Répétition de *chaque, tout, nul, aucun*, devant plusieurs sujets *non coordonnés* : le verbe s'accorde de préférence (pas nécessairement, car l'usage hésite) avec le sujet le plus rapproché. Le pluriel se rencontre, mais il n'est pas à conseiller, vu le sens distributif : *Chaque parole, chaque geste a sa signification. Chaque état, chaque âge a ses devoirs*.

Même si les sujets sont *coordonnés*, on met régulièrement

le verbe au singulier, à cause du sens distributif, surtout s'il est suivi d'un possessif. Martinon déclare : « A côté de : *Chaque garçon et chaque fille auront un livre*, on dit également : *aura un livre*, car on dirait certainement : *Chaque garçon et chaque fille aura son livre*, comme on dit de préférence : *Chaque état et chaque âge a ses devoirs*, à cause de la différence des devoirs » (p. 326).

Michaut et Schricke disent aussi (p. 413) que le verbe *peut* rester au singulier si plusieurs sujets, même coordonnés, sont accompagnés d'un mot de sens distributif, *tout*, *chaque*, etc. : *Chaque âge et chaque situation a ses plaisirs* (ou *ont leurs plaisirs*). On remarquera que ces grammairiens laissent le choix, tandis que Martinon, dans cette phrase, préférerait le singulier. Et Høfbye (p. 218) va même plus loin, puisqu'il n'aligne que des exemples du singulier avec *chaque* et *tout* : *Tout le succès et tout le secret du vote du 20 décembre est là* (Hugo). Observons, à propos d'un des exemples cités plus haut, qu'on ferait mieux de ne pas dire : [*Chaque garçon et chaque fille auront leur livre*], parce qu'il y aurait équivoque; en effet la langue parlée ne distingue pas entre *leur livre* et *leurs livres*. On dirait, pour être plus clair : *aura* ou *auront un livre* ou mieux : *aura son livre*.

10. *Sujets unis par ou* : le verbe se met au pluriel, à moins que les deux sujets ne s'excluent mutuellement ou qu'on ne souligne l'idée de disjonction ou d'opposition (= c'est l'un ou l'autre); dans ce cas, l'accord se fait avec le dernier (si les sujets ne sont pas de la même personne, cf. p. 46) : *La peur ou la misère ont fait commettre bien des fautes*. (On peut dire : *Toutes deux ont fait commettre...*) — *Quel charme ou quel poison en a-t-elle la source?* (Racine. — Un des deux seulement en a-t-elle la source. La disjonction est flagrante).

Je ne sais si c'est votre titre ou vos protecteurs qui l'ont impressionné favorablement. Si le sujet pluriel précédait le sujet singulier dans cette phrase, le verbe devrait être théoriquement au singulier; en fait, on exprime l'idée autrement, soit en plaçant le singulier en premier lieu, soit en disant : *Je ne sais si ce sont vos protecteurs qui l'ont impressionné favorablement ou si c'est votre titre*.

Tel ou tel est généralement suivi d'un singulier : *Telle ou telle suggestion a été retenue*. Cf. *Tel*, 5.

Après *tantôt... tantôt*, le verbe est soit au pluriel, soit, plus souvent, au singulier : *Tantôt un client, tantôt un fournisseur vient* (ou *viennent*) *me déranger*.

11. *Sujets unis par ni* : même règle. On notera toutefois

que le pluriel l'emporte; l'accord avec le dernier sujet se fait normalement si l'on souligne la disjonction; il s'impose si l'on ne peut vraiment rapporter l'action ou l'état qu'à un seul des sujets ou bien si le second sujet est ou contient un mot comme *personne, aucun, rien* : *La plainte ni la peur ne **changent** le destin* (La Fontaine). — *Ni Pierre ni Paul ne **sera** président de celle société. Ni lui (ou ni vous) ni personne ne s'en **préoccupe**.*

Si les sujets ne sont pas de la même personne, cf. 2.

Fluctuation après **aucun... aucun, nul... nul**, etc.; le singulier paraît plus fréquent, mais le pluriel peut se justifier.

Høfby (p. 253) constate cet usage et cite notamment ces deux phrases de F. Mauriac dans *Le Désert de l'amour* (pp. 50-51) : *En dépit de leur silence, le temps seul tissait entre eux une trame qu'**aucun** mot, qu'**aucun** geste n'**eussent** pu rendre plus résistante.* — *Pas un amour, pas une amitié qui n'**ait** traversé notre destin sans y avoir collaboré pour l'éternité.*

12. L'un et l'autre. Ni l'un ni l'autre. L'un ou l'autre.

a) Après **l'un et l'autre**, *pronom*, on a le choix entre le singulier et le pluriel; la distinction de sens établie à ce propos par des grammairiens n'est pas fondée. Le pluriel est plus fréquent : *L'un et l'autre **est** venu ou **sont** venus.*

b) Après **l'un et l'autre**, *adjectif*, le *nom* qui suit est normalement au singulier, bien que le pluriel se rencontre chez des écrivains. Si le nom est au pluriel, le *verbe* se met aussi au pluriel : *L'un et l'autre **facteurs ont** concouru à le **produire*** (SAUSSURE, *Cours de linguistique*, p. 179). Mais si le nom est au singulier (ce qui est plus normal), le verbe se met au singulier ou au pluriel (le singulier étant cependant plus fréquent) : *L'un et l'autre **consul vous avaient** prévenue* (Racine). — *L'une et l'autre **saison est** favorable* (Ac.). — Cf. à L'un des observations sur la fréquence de ces tours.

c) Après **ni l'un ni l'autre**, le verbe se met au singulier ou au pluriel, sans qu'on puisse la plupart du temps faire une distinction réelle de sens; le singulier est plus fréquent : *Ni l'un ni l'autre ne **voulut** me croire ou ne **voulurent** me croire.* — On écrira : *Ni l'un ni l'autre ne **sera** nommé président* (cf. 11).

d) Après **l'un ou l'autre**, suivi ou non d'un substantif, le verbe se met plus souvent au singulier qu'au pluriel : *L'une ou l'autre **expression est** permise. L'un ou l'autre **vous gardera** rancune. L'un ou l'autre **se dit**.* Évidemment, le pluriel ne serait pas une faute puisque, si l'on peut traduire : « l'un des deux se dit » on peut dire également : « les deux se disent », mais le

singulier est beaucoup plus fréquent et exprime mieux la disjonction.

Cf. à *L'un* des remarques sur l'emploi de ces diverses expressions.

e) **L'un après l'autre.** On ne dit guère : *une lampe après l'autre s'alluma* (singulier). On recourt plutôt à d'autres tours : *Les lampes s'allumèrent l'une après l'autre. Une à une, les lampes s'allumèrent.*

C. QUELQUES CAS SPÉCIAUX.

Nous groupons ici des cas particuliers qui peuvent se présenter avec un seul ou plusieurs sujets.

1. C'est.

a) **Devant un pluriel de la 3^e personne** (nom ou pronom), on peut employer *c'est* ou *ce sont*; il n'y a de restriction que devant *eux* (cf. ci-dessous).

C'est était courant dans la langue classique; il ne l'est pas moins aujourd'hui dans la langue familière, mais l'usage normal emploie plus fréquemment *ce sont*.

Certains grammairiens, raisonnant sur un petit nombre d'exemples choisis avec intention, prétendent que le choix doit être dicté par la pensée (portée plus ou moins grande du démonstratif). C'est l'avis des Le Bidois (I, pp. 118-120), reprenant une explication du xix^e siècle. Je crois que *c'est*, dans la pensée des écrivains qui l'emploient, lorsqu'ils y mettent une intention, est aujourd'hui tantôt familier, tantôt distingué, en conséquence de la fréquence notée plus haut dans la langue classique et dans la langue familière. Il est parfois préféré aussi par l'oreille.

Le singulier s'impose devant un pronom de la 1^{re} ou de la 2^e personne : *C'est nous, c'est vous*.

Évidemment, on dira devant une préposition : *C'est d'eux seuls que dépend la décision* (*Eux* est ici complément).

Si on dit très bien *ce sont eux* ou *c'est eux qui l'ont fait*, il est certain que la langue opte franchement pour *c'est* devant *eux*, à l'indicatif présent : 1) dans une interrogation; 2) souvent aussi à la forme négative; 3) dans tous les cas, lorsque le pronom relatif qui suit est complément d'objet direct : *Est-ce eux? Est-ce nos amis?* (Bruneau et Heulluy, p. 214). *Est-ce eux qui l'ont dit? Ce n'est pas eux. Ce n'est pas eux qui l'ont fait. C'est eux ou Ce sont eux qui l'ont fait. C'est eux que j'accuse.*

Avec *bien*, on dit aussi de préférence *c'est* : *C'est bien eux qui l'ont fait*.

Comparez : **Ce sont** ou **c'est** les enfants qui l'ont dit, que j'ai adoptés. **C'est** ceux-là ou **Ce sont** ceux-là qui se plaignent le plus. **C'est** ou **ce sont** les miens.

b) Devant **plusieurs noms** au singulier ou dont le premier est au singulier, on emploie plutôt le singulier. Le pluriel se rencontre cependant, même sous la plume d'écrivains distingués. Ce pluriel s'impose si l'énumération développe un pluriel ou un collectif qui précède :

C'est la gloire et les plaisirs qu'il a en vue (Littre). — **Ce sont** le goût et l'oreille qui décident (Littre). — **Il y a cinq parties** du monde : **ce sont** l'Europe, l'Asie, etc. — **Un seul groupe** s'avance, causant. **C'étaient** le Ministre, le Père Joussetin; le Procureur, le Père Darbois, et le Préfet des études, le Père Sixte (E. ESTAUNIÉ, *L'Empreinte*, ch. I, p. 13).

c) **Si ce n'est** (= excepté) reste au singulier : **Si ce n'est ses collaborateurs**, qui pourra le faire?

d) On dit : **C'est onze heures** qui sonnent; mais on dirait : **Ce sont** (ou **c'est**) **dix heures** qui m'ont paru longues.

De même : **C'est cent mille francs** environ qui me sont nécessaires (H. Becque, cité par Grevisse, n° 809, p. 591; idée d'une somme). Mais : **J'ai acheté des livres pour deux cents francs; ce sont** (ou **c'est** — cf. règle générale) **deux cents francs** que je ne regrette pas.

Donc, on emploie le singulier dans l'indication de l'heure, d'une somme, d'une durée, quand le terme qui suit le verbe *être* est pensé comme exprimant un singulier, un tout, une quantité globale. Grevisse cite encore (p. 591) : **La rançon de saint Louis avait coûté huit cent mille besants : c'était** environ neuf millions de la monnaie qui court actuellement (Voltaire). — **C'eût été** là assurément quatorze ans de perdus (Vigny). Il ajoute ces phrases, où « l'attribut est pensé comme une pluralité » : **C'étaient** quatre-vingts ou cent personnes établies à demeure. — **Ce furent** quatre jours bien longs qu'il eut à passer.

e) **Formes cacophoniques.** Il est certain que plusieurs formes de la conjugaison de *c'est* sonnent d'une façon très désagréable. Il n'est pas possible de préciser avec netteté les limites fort subjectives de l'euphonie et de la cacophonie.

Ainsi Martinon admet très bien, mais au singulier seulement, les formes composées : **C'a été** ou **c'aurait été** une erreur (p. 120). Le pluriel est-il toujours condamnable? Je ne le pense pas; si l'on peut employer les formes **c'avait été**, **c'aurait été**, on peut certainement employer les formes qui se prononcent de

même : *ç'avaient été, ç'auraient été d'excellents ambassadeurs.*

Il est certain que l'euphonie condamne : [*Furent-ce, seront-ce*]. Les grammairiens conseillent donc de recourir à *Fut-ce* ou *sera-ce* : *Fut-ce mes sœurs qui le firent?* (Littré). J'avoue que, pour éviter un tel rapprochement, je préférerais exprimer l'interrogation autrement, avec *est-ce que* : *Est-ce que ce sont mes sœurs qui l'ont fait?* Martinon rejette aussi comme absolument inusitées les formes composées interrogatives : *A-ce été, ont-ce été*, etc. (p. 121). Je crois qu'il n'a pas tort. D'autre part il n'est pas choqué par les tours où *devoir, pouvoir* s'emploient comme auxiliaires entre *ce* et *être*. Il admet *Ç'a dû être une erreur*, et il a raison.

Avec *devoir, pouvoir* et *ce ne saurait*, on a le choix : *Ce doivent* (ou *ce doit*) *être vos parents. Ce peuvent* (ou *ce peut*) *être eux.*

f) *Fût-ce* a pris le sens de *même* et reste invariable : *Toutes les choses de la campagne, fût-ce les plus charmantes* (J. Romain, cité par les Le Bidois, II, p. 174). Høfybye (p. 94) observe que Bally voit un lapsus orthographique dans la phrase suivante : *D'Annunzio vit tous ses actes, fût-ce les plus cérébraux*. Bally déclare qu'il aurait écrit *fussent*. Høfybye n'a pourtant relevé qu'un seul exemple d'accord en face de cinq autres où l'expression paraît figée et reste invariable.

On laissera aussi invariable *ne fût-ce que* : *Vous avez refusé de renouer avec eux, ne fût-ce que de simples relations de politesse* (Boylesve, cité par Høfybye, p. 94).

2. *N'était, n'eût été* peuvent s'accorder avec le sujet pluriel qui suit ou rester invariables, soit par assimilation aux prépositions (*à part, sauf*) qu'ils remplacent, soit parce qu'on les considère comme des locutions figées. L'accord paraît plus fréquent d'après les exemples littéraires cités par Grevisse (p. 604, n° 820) et par Høfybye (pp. 96-97) : *N'était ses pieds couleur de chair* (Hugo). *N'était son regard et sa voix mouillée, tout, en son corps, sent précocement le cadavre* (G. Duhamel). *N'eût été ses cheveux blancs* (Nyrop, t. V, p. 112). *N'était la curiosité, l'attente, l'espoir, il semble par instants que tout nous invite à quitter la vie* (A. GIDE, *Attendu que*, p. 46). — *N'étaient les précieux tapis de soie par terre* (Loti). *N'eussent été les pins jaillissants* (L. Daudet). *N'eussent été les fumées des toits* (J. et J. Tharaud).

Il ne peut être question d'accord, à la 1^{re} ou à la 2^e personne. On écrira : *N'était lui et moi. N'était vous et votre frère, comme Si ce n'était vous et votre frère.*

3. **Verbe impersonnel** avec *il*; le singulier s'impose : *Il arrive des malheurs. Il y a eu deux morts et un blessé.*

4. **Qu'importe** devant un pluriel reste généralement au singulier, à moins qu'il ne soit accompagné d'un complément d'objet indirect; dans ce dernier cas, la locution paraît moins figée (il y a cependant quelque flottement chez les écrivains, d'autant plus que la langue parlée ne perçoit pas la différence au présent et à l'imparfait) : *Qu'importe ces lamentations?* —

Que m'importent ces lamentations?

On trouverait aussi l'inverse : *Mais qu'importaient ces vœtilles?* (A. GIDE, *Les Caves du Vatican*, p. 203). — *Que m'importe tous vos autres serments?* (HUGO, *Hernani*, V, 6).

Peu importe reste invariable; « l'accord ne se fait guère que si la présence d'un complément vient attirer l'attention sur le verbe : *Peu lui importent les conséquences de sa conduite* » (Le Bidois, II, p. 173).

N'importe reste invariable : *N'importe quels ouvriers le feront mieux que lui.*

5. **Vive** peut s'accorder avec le sujet postposé ou reste invariable comme interjection (= bravo). Il vaut certainement mieux le laisser invariable quand il n'est pas possible d'y retrouver l'idée de vie : *Vive ou vivent les Français!* — *Vive les vacances!*

Cf. *Vivre*.

6. **Reste**, placé en tête de la proposition, peut être considéré comme invariable ou s'accorder avec le nom qui suit. L'invariabilité peut s'expliquer par la tendance à considérer *reste* comme une locution figée ou comme un impersonnel avec ellipse de *il*. Grevisse (n° 820, p. 605) donne un exemple de Lacroix : *Restait ces gens de Poitiers*, mais il ajoute que l'accord est plus fréquent et il cite notamment : *Restent les films composés par des spécialistes modernes* (Duhamel). *Restaient à traverser un matin et une après-midi* (J. Green). — Cependant Høfbye (p. 97) ne cite que des exemples où cette expression demeure invariable. On a donc le choix.

Si *reste* est suivi de plusieurs sujets, il peut, suivant le principe énoncé plus haut (B, 3), se mettre au pluriel ou s'accorder avec le premier sujet.

7. **Soit** reste invariable :

a) Quand il énonce une alternative : *Soit les uns, soit les autres.*

b) Quand il introduit une seule hypothèse (= *Supposons*) :
Soit deux droites parallèles.

Les exemples d'accord dans ces deux cas appartiennent surtout à l'ancienne langue.

c) Dans le sens de « c'est-à dire » : *Quinze enfants, soit dix garçons et cinq filles.*

8. **Mieux vaut**, tenant la place d'*il vaut mieux*, tend à rester invariable. De même qu'on dit : *Mieux vaut souffrir que mourir*, on dira : *Mieux vaut des souffrances que la mort*, à côté de *Les souffrances valent mieux que la mort*.

ACCOUCHER. — On dit : *Accoucher d'un garçon, d'une idée. Elle est accouchée. Elle a accouché très courageusement. Il a accouché d'un beau projet.* Ce verbe n'est transitif direct que dans le sens de : « aider à accoucher » : *C'est cette sage-femme qui l'a accouchée.*

On dit : *Elle s'est accouchée elle-même* (Ac.), mais non pas : *Le chirurgien l'assistait quand [elle s'est accouchée]*; il faut dire : *quand elle a accouché.*

On dit au figuré : *faire accoucher les esprits* (Ac.).

[**ACCOURCIR**] a été autrefois employé à côté de *raccourcir*. Ce dernier est seul en usage aujourd'hui.

ACCOURIR se conjugue théoriquement avec *avoir* pour marquer l'action, avec *être* pour marquer l'état résultant de l'action accomplie. Telle est la distinction faite par les grammairiens. L'Académie donne ces exemples : *Il est accouru au bruit. Je suis accouru pour la fête. Ses amis ont accouru pour le féliciter de son succès*; on peut voir que la distinction n'est pas toujours facile. La langue vivante donne d'ailleurs à *être*, dans tous les sens, une nette préférence.

ACCOUTUMÉE. — Dites : *à l'accoutumée*. Bien qu'on dise : *d'habitude*, ne dites pas : *[d'accoutumée]*.

ACCOUTUMER se construit avec *à* : *Accoutumer les enfants au travail, à travailler. Je suis accoutumé à ses colères, à travailler, à me contraindre.*

[*Être accoutumé de quelque chose, de faire quelque chose*] est vicilli.

On dit de même : *s'accoutumer à quelque chose, à faire quelque chose*. Leruitte veut qu'on dise : *[s'accoutumer de faire quelque chose]*. Le tour est signalé par Littré, mais il est vicilli.

Avoir accoutumé de faire, recommandé aussi par Leruitte,

se rencontre encore, mais l'Académie note avec raison que le tour est vieilli : *L'automne n'a pas accoutumé d'être si pluvieux* (Ac.). On remarque que l'expression, qui ne s'emploie qu'aux temps composés, a un sens présent : avoir coutume. Elle n'est certainement plus très vivante.

ACCROCHE-CŒUR. --- Pluriel : *des accroche-cœurs*.

ACCROCHER. --- Cf. *Après*, 7.

ACCROIRE ne s'emploie qu'à l'infinitif avec *faire* : *Il nous en fait accroire* (= faire croire ce qui n'est pas).

ACCROÎTRE. --- Dictionnaires et grammaires se taisent ou se contredisent relativement à l'accent circonflexe dans la conjugaison de ce verbe.

Comme l'accent circonflexe dans la conjugaison de *croître* a pour but d'empêcher la confusion avec les formes du verbe *croire*, l'emploi en est plus restreint dans la conjugaison d'*accroître*. On ne l'y mettra donc que là où il apparaît aussi dans les verbes en *-aître*, c'est-à-dire devant *t* et, cela va de soi, aux deux premières personnes du pluriel du passé simple : *J'accrois, il accroît, j'accroîtrai. J'accrus, nous accrûmes, vous accrûtes, ils accrurent. Qu'il accrût. Accru, accrue*. Auxiliaire : cf. *Croître*.

ACCUEIL. --- Dans *Réserver un bon accueil à quelqu'un*, le verbe *réserver* doit conserver son vrai sens. On peut donc dire : *Il nous attendait et nous réservait un accueil chaleureux. Mais on dira : Son arrivée m'a surpris; toutefois je n'en ai rien laissé paraître et je lui ai fait bon accueil (ou un bon accueil).*
Cf. *Réserver*.

ACCUEILLIR. -- Se conjugue comme *cueillir*.

ACCUSER RÉCEPTION. --- On dit : *J'ai reçu la lettre par laquelle vous accusez réception de mon paquet. Accusez-moi réception de mon paquet* ou, absolument : *Accusez-moi réception* (Ac.).

ACHALANDÉ : qui a beaucoup de chalands, c'est-à-dire d'acheteurs. Une boutique bien *achalandée* est donc une boutique fort fréquentée. C'est à tort que ce mot est pris, par extension, dans le sens de : *pourvu de marchandises variées*.

ACHETER. --- On dit sans équivoque : *J'ai acheté une poupée à ma fille. J'ai acheté ce châle à ce marchand*. Mais, pour éviter l'équivoque, on dira : *J'ai acheté ce meuble pour mon frère*.

ACOLYTE. --- Attention à l'orthographe : *Un acolyte*.

ACOMPTE (un c). — *Voici un acompte* (nom) *de cent francs*. Mais : *Voici cent francs, à compte sur c qui vous est dû* (locution adverbiale). — *Il a donné mille francs à compte* (Ac.).

A CONDITION QUE. — Cf. *Condition*.

A-CÔTÉ peut s'employer comme nom : *Un à-côté. Des à-côtés* (Thérive le laisse cependant invariable).

A-COUP. — *Un à-coup, des à-coups. Travailler par à-coups*.

ACOUSTIQUE est adjectif (*Cornet acoustique*) ou nom féminin. (*Cette salle a une bonne acoustique*).

ACQUÉREUR est un nom masculin. On dit donc : *Cette femme est acquéreur. Elle s'est rendue acquéreur de cet immeuble*.

ACQUÉRIR. — Ind. présent : *J'acquiers, il acquiert, nous acquérons, ils acquièrent*. Ind. imparfait : *J'acquerrais*. Passé simple : *J'acquis*. Futur : *J'acquerrai*. Subjonctif présent : *Que j'acquière, qu'il acquière, que nous acquérions, qu'ils acquièrent*. Part. prés. : *Acquérant*. Part. passé : *Acquis, acquise*.

ACQUIESCER. — On dit : *acquiescer à un désir*. Attention à la cédille devant *a* ou *o* : *Nous acquiesçons*.

ACQUIS, ACQUIT. — *Avoir de l'acquis* (= des connaissances acquises). — *Signer un acquit, pour acquit*.

Par acquit de conscience a deux sens : 1) pour ne pas charger sa conscience; 2) négligemment, comme pour s'en débarrasser.

Cette expression est correcte, quoi qu'en disent les puristes qui recommandent des tours désuets et notamment : *pour l'acquit de sa conscience*. Mais cette dernière expression, de moins en moins vivante, n'a plus que le premier des deux sens indiqués : *Je vous donne cet avertissement pour l'acquit de ma conscience*. On dirait plus souvent : *par acquit de conscience*.

Dans le second sens, on dira avec Montalembert (blâmé à tort par Durrieu) : *A vrai dire, je ne fais de la politique que par acquit de conscience et faute de mieux*.

On rencontre aussi dans ce sens : *par manière d'acquit ou par manière d'acquit de conscience*; mais ces expressions ne sont guère usitées.

ACROSTICHE est masculin : *Un acrostiche*.

ACTER est admis par l'usage. Il signifie « prendre acte de ».

ACTIVER. — On dit très bien : *activer le feu, activer les préparatifs*.

S'activer est-il incorrect? A. Hermant le prétend. Au lieu de dire : *La cuisinière s'active autour de son fourneau*, il voudrait qu'on dît : *s'affaire* (*Chroniques de Lancelot*, t. II, pp. 41-42). A. Daudet a cependant écrit : *Il s'interrompt pour donner des ordres, s'activer le long de la voie* (*Port-Tarascon*, Avant-Propos, Flammarion, 1931, p. 14); M. Prévost : *Plus mon esprit s'activait* (*L'Homme vierge*, p. 10) et Claudel : *Tout un peuple industriel s'active dans les demi-ténèbres* (*Le Soulier de salin*, éd. pour la scène, 1944, p. 12).

ADAGIO. — Certains termes de musique, qui sont proprement des adverbes, s'emploient aussi comme noms. S'ils indiquent le mouvement, ils restent invariables; s'ils indiquent les airs mêmes joués dans ce mouvement, ils prennent *s* au pluriel : *De beaux adagios, de beaux andantes*. — *Les orchestres transforment si souvent les largos en andantes et les moderatos en allegros* (Jean SCHLUMBERGER, dans *Le Littéraire*, 5 avril 1947).

ADHÉRANT est un participe présent. **Adhérent**, un adjectif ou un substantif.

ADJECTIFS COMPOSÉS.

1. Des filles **sourdes-muettes**. Les deux adjectifs qualifient le nom et varient : *Ils tombent raides morts*.

Remarques : a) *Mort* est invariable dans **mort-née, mort-nés** (probablement sous l'influence de *nouveau-né*).

b) *La cour grand-ducale* : le premier mot reste invariable dans les dérivés des mots composés. Cependant **franc-comtois** fait au féminin *franc-comtoise* et au pluriel *francs-comtois, francs-comtoises*.

c) *Les guerres franco-allemandes* : le premier élément, à forme abrégée en *o*, reste invariable. De même : *électrodynamique, électrodynamiques*.

2. Des filles **court-vêtues**. Le premier adjectif a une valeur adverbiale; le second élément seul varie, comme dans : *Des attaques sous-marines*. De même : *des princes tout-puissants* (pour *des reines toutes-puissantes*, cf. *Tout*). *Nous sommes fin prêts. Elle est fin seule*. On rencontre cependant l'accord chez de bons écrivains : *fins prêts, fine seule*.

Exceptions : a) **Nouveau**, malgré sa valeur adverbiale varie dans les composés, sauf dans *nouveau-né, nouveau percé* (celui-ci est rare) : *Des enfants nouveau-nés. Des vins nouveau percés* (Littré). Substantivement : *Une nouveau-née. Une nouvelle venue. Les nouveaux mariés*.

b) De même, suivant un ancien usage, il y a accord des deux éléments dans certaines expressions : *Des fleurs fraîches écloses, fraîches cueillies. Des fenêtres larges ouvertes, grandes ouvertes. Les grands blessés. Ils sont arrivés bons premiers. Les enfants premiers-nés, derniers nés.* (On rencontre aussi, à côté d'aînée et de cadette, première-née, dernière-née.)

3. Cf. *Demi, Nu, Haut, Fin* et, pour les adjectifs exprimant la couleur, *Accord de l'adjectif*, 4.

ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS. — Répétition de *ce, cet, celle, ces* : on appliquera les règles valables pour la répétition de l'article. Cf. *Article*, 4.

ADJECTIF POSSESSIF. — 1. J'ai mal à la tête, et non [*à ma tête*].

En principe (car il y a quelque complexité dans les règles et du flottement dans l'usage), on remplace l'adjectif possessif par l'article défini quand le rapport de possession est assez nettement indiqué par le sens général de la phrase; c'est le cas notamment devant les noms désignant une *partie du corps* (ou une faculté de l'esprit) ou une chose inséparable de la personnalité du possesseur : *Ils ouvrent la bouche; il a mal aux dents; il a la fièvre.*

Si le possesseur doit être indiqué pour le sens (parce que l'action exercée par lui pourrait tout aussi bien être exercée sur une autre personne, ou parce que le possesseur n'est pas le sujet) on l'indique par un pronom personnel : *Je me suis blessé à la main. Il se coupe les ongles. On lui prend la température.*

Le possessif se rencontre cependant parfois là où, d'après ces principes, il faudrait normalement l'article défini : *Il frotte ses mains* (La Bruyère) à côté de la forme régulière : *Il se frotte les mains*. Les exceptions étaient plus fréquentes encore au *xviii^e* siècle qu'aujourd'hui. Il est donc bien clair qu'une latitude subsiste. Voyez cette phrase où Duhamel emploie les deux tours : *C'est sans doute le mot de médecin qui me sortirait du cœur et qui monterait à mes lèvres* (*Paroles de médecin*, p. 197). Il aurait pu dire : *et qui me monterait aux lèvres*.

L'emploi du possessif est notamment presque toujours possible quand le sujet est le nom de la chose possédée : *Sa tête tournait, son cœur battait. Mes cheveux se dressent*, à côté de : *La tête lui tournait, le cœur lui battait. Les cheveux me dressent sur la tête.*

L'usage établit toutefois des distinctions. C'est ainsi qu'on

dirait avec l'article et le pronom : *La tête me fait mal; la langue lui démange; la vie lui sortait par tous les pores.*

Mais on dirait, avec le possessif : *Son regard s'assombrit* (impossible d'employer le pronom *lui*). *Son cœur ne bat plus. Sa fièvre redoublait. Ses dents étaient aiguës, son nez était crochu; son nez était cassé; ses yeux étaient glauques* (remarquez surtout l'emploi du possessif dans le dernier cas : sujet [chose possédée] + être + attribut). *Sa paupière palpite* (Ac.).

Autrefois on disait : « Les gencives *lui* étaient enflées » (Montaigne). « La fièvre *lui* avait redoublé » (M^{me} de La Fayette). Exemples cités par Damourette et Pichon, t. VI, p. 625).

En dehors de ces derniers cas, l'emploi du possessif est obligatoire :

- a) pour éviter une équivoque;
- b) quand on veut insister;
- c) quand le nom de la chose possédée est qualifié (cf. les nuances accompagnant les exemples);
- d) pour souligner le caractère habituel d'un acte ou d'un état;
- e) dans certaines expressions.

Exemples :

a) *Ils ont gâché leur vie.* — *J'ai vu mon bras s'enfler.*

Le médecin dira : *Donnez-moi votre bras.* Et le gantier : *Donnez-moi votre main.* Pourquoi? Parce que les expressions : *Donnez-moi le bras, donnez-moi la main* ont un autre sens qu'il faut écarter lorsqu'il s'agit du médecin ou du gantier. D'où l'emploi du possessif pour éviter l'équivoque. C'est aussi pourquoi on dit au figuré : *offrir sa main à quelqu'un* (= lui demander de l'épouser), *accorder sa main à quelqu'un* (= consentir à l'épouser). Cf. Le Bidois, t. I, p. 204, et Sandfeld, t. I, p. 218.

De même, s'il le faut, on recourra au possessif pour éviter l'équivoque que peut faire naître l'expression *montrer les dents* (prendre un air menaçant) : *Il (rit et) montra ses dents.*

b) *Je l'ai vu de mes (propres) yeux.* — *Je l'ai entendu de mes (propres) oreilles.* — *Elle laissa sa main dans la mienne* (le possessif s'emploie pour marquer l'opposition). — *Il frappait sa poitrine* (plus expressif que : *Il se frappait la poitrine*).

c) *Elle leva ses bras chargés de bracelets.* — *Rouvre tes yeux qu'emplit la lueur du tombeau.* — *Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes* (Racine). *Marco cligne ses beaux yeux sous la verrière de l'atelier* (COLETTE, *Le kipi*, p. 38).

Ici, cependant, une remarque s'impose.

La présence de la qualification n'entraîne pas l'emploi du possessif quand un verbe comme *avoir*, même sous-entendu, suggère nettement l'idée de possession : *Elle avait les yeux mouillés de larmes. Elle restait attentive, les yeux levés, l'oreille tendue.* Dans ce dernier exemple on peut en effet sous-entendre : *ayant*. Mais on ne pourrait le faire pour les quatre exemples cités plus haut : *Elle leva... — Rouvre... — Triste... — Marco...* D'où la nécessité d'employer dans ces quatre phrases le possessif.

En cas d'hésitation, on confirmera ce critère par un autre, plus délicat, mais plus sûr. L'usage normal est, nous l'avons vu, d'employer l'article avec une partie du corps ou une faculté de l'esprit. Pour que la qualification fasse déroger à cette règle et employer le possessif, il faut qu'elle apparaisse comme une simple qualification, une simple épithète ajoutée au nom. Si la qualification paraît au contraire indispensable pour que la phrase ait un sens précis, elle n'a plus aucun effet sur l'emploi de l'article ou du possessif, et l'on suit la règle : emploi de l'article.

On pourrait dire : *levant les yeux*. La qualification ajoutée, simple épithète, entraîne donc l'emploi du possessif : *Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes.*

La phrase : *Elle avait les yeux* (avec un article défini) n'aurait au contraire aucun sens. L'adjectif est ici nécessaire pour que la phrase ait un sens; il n'a plus la simple valeur d'une épithète ajoutée et il n'entraîne donc aucune exception à la règle générale de l'emploi de l'article. C'est pourquoi l'on dit : *Elle avait les yeux mouillés de larmes.*

On expliquera de même : *Il a les cheveux blancs. Elle a le bras long. Ils ont le cœur bien placé* (qualifications nécessaires) et : *Elle renversa son cou blanc. La queue en cercle sous leurs ventres palpitants* (simples épithètes).

Ces exemples pourraient très bien s'expliquer par la présence ou l'absence d'*avoir*. Le second critère paraît nécessaire pour ceux-ci : *J'ai reçu un coup sur l'œil gauche. Pliez le bras droit* (l'adjectif est nécessaire pour que la désignation soit assez précise; il n'a donc pas la simple valeur d'une épithète).

La règle reste la même si la qualification se présente sous la forme d'une proposition relative. Comparez *J'ai les jambes toutes molles* et *J'ai les jambes qui flageoient*.

d) *J'ai ma migraine* (habituelle). — *J'ai encore mal à ma jambe* (celle qui me fait souffrir habituellement). On voit la

précision qu'apporte alors le possessif. Mais, si l'on peut dire à **ma** jambe, à **mon** bras, à **mon** doigt, etc., pour désigner telle partie du corps bien connue ou habituellement souffrante et que l'on distingue des autres parties semblables, on ne peut dire en aucun cas : [*J'ai mal à ma tête*], puisqu'on n'a qu'une tête. On pourra dire pour marquer l'habitude : *J'ai mon mal de tête*.

On dira de même, suivant qu'on marque ou non l'habitude : *Il s'en allait de son pas lent* (ou : *d'un pas lent*). — *Il me répondit de son air doux* (ou : *d'un air doux*). — *Il faisait sa* (ou : *une*) *petite promenade*.

Lorsqu'on dit : *Cet enfant a toutes ses dents*, on entend : toutes celles qu'il doit avoir. Le sens ne paraîtrait d'ailleurs pas clair si l'on employait l'article défini.

e) Parmi les expressions, on peut noter : *Essuyez-vous les pieds* ou *Essuyez vos pieds*. — *J'y perdrai la raison, la tête*. *J'y perdrai mes cheveux*. — *N'en faire qu'à sa tête*. — *Elle donne la main à son enfant*. *Elle accorde sa main à ce prétendant* (cf. plus haut, a, p. 60).

On pourrait signaler plusieurs expressions où l'emploi de l'article avec *avoir* (qui précise suffisamment, sans équivoque, l'idée de possession) a comme correspondant l'emploi du possessif avec un autre verbe comme *tenir*, *prendre*, *saisir*, *porter* : *Elle a un enfant sur les bras*. *Elle le porte dans ses bras, sur ses bras, entre ses bras*. *Elle le tient, le serre dans ses bras*.

L'Académie donne les expressions : *Tendre les bras à quelqu'un*, *Ouvrir ses bras à quelqu'un*. L'emploi du possessif dans cette dernière expression paraît encore s'expliquer par un souci de clarté.

Notons aussi les expressions : *Avoir* ou *se mettre* *quelqu'un* ou *quelque chose* *sur les bras*. *Elle a un poids sur le cœur*. Comparez : *Elle le tient sur son cœur, sur sa poitrine*.

REMARQUE. — A propos de cette dernière expression, notons que Sandfeld se trompe (t. I, p. 219) lorsqu'il déclare : « l'emploi du possessif prévaut quand le nom qui marque une partie du corps est régi par une préposition locale ». Dans les exemples qu'il cite : *Elle tenait sur ses genoux son petit garçon* (Colette), *Il lui prit les mains et l'assit sur ses genoux* (Theuriel), *Elle avait saisi le Livre dans ses bras et... le portait levé sur sa tête* (Tharaud), *Il laissait les oiseaux venir becqueter les yeux sur sa tête* (Lichtenberger), *Elle posa un doigt sur ses lèvres* (Zola), *Elle mit simplement les mains devant sa figure*, etc., on emploierait l'article avec *avoir*, malgré la « préposition

locale ». C'est que l'idée de possession et la désignation du possesseur sont assez nettement indiquées quand le verbe est *avoir*, tandis que le souci d'éviter une équivoque, même apparente et absurde, entraîne parfois l'emploi du possessif avec d'autres verbes. Le possessif s'explique, dans d'autres exemples, par la qualification (cf. c) : *Elle avait un bouton sur la joue gauche* (qualification nécessaire). *Elle avait la face entre les mains. Elle avait la face entre ses deux mains jointes* (simple épithète ajoutée).

APPLICATION. — Je n'ai pas voulu entrer dans toutes les nuances possibles. Et pourtant ces distinctions paraissent si subtiles qu'exceptionnellement je crois devoir ajouter encore quelques phrases empruntées à un auteur moderne (G. BERNANOS, *La Joie*, Ed. Soledis) :

P. 188 : *Elle ne semblait pas l'entendre, bien qu'elle ne le quittât pas de son regard sérieux, attentif* (cf. c; épithète qualifiant le nom; on dirait, sans épithète : *du regard*). *Et tout à coup sa voix s'éleva* (emploi impossible de *lui* avec un pronominal; le possessif est nécessaire si on n'exprime pas la possession par un complément déterminatif : *la voix de Mademoiselle de Clergerie*), *remplit le silence d'un timbre si pur, si déchirant, qu'il ferma les yeux malgré lui, pour mieux en sentir la profonde vibration dans sa poitrine* (suppression d'équivoque et insistance).

P. 196 : *Et il l'apaisait d'un geste de sa pauvre main déjà rouge et gonflée* (cf. c), *il riait de son rire silencieux* (cf. d). ... « Non et non! » *fit-elle entre ses dents, non!* (insistance).

P. 198 : *Elle chiffonnait du bout des doigts le rideau de tulle, elle voyait grandir son pâle visage* (nécessité d'indiquer le possesseur) *dans la vitre*.

P. 179 : *Ses mains qui repoussaient délicatement la couverture jusqu'aux bras de l'infirme frémissaient d'impatience et de fatigue* (lui aurait l'air de renvoyer à *infirme*, à première vue : *Les mains... lui frémissaient*). *En se penchant vers la ruelle, ses genoux plièrent, elle n'eut que le temps d'appuyer son coude au chevet du lit* (les genoux lui plièrent serait correct; nous avons vu que le possessif s'emploie souvent, sans être obligatoire, quand le sujet est le nom de la chose possédée; le *coude* paraîtrait plus normal que *son coude*, mais on a vu que l'usage n'est pas très stable; *son coude* fait écho à *ses genoux*).

P. 186 : *Son admirable regard parut s'assombrir*. On ne peut écrire, sans changer le sens : *L'admirable regard lui parut s'assombrir*.

P. 192 : *Elle s'arrêta sur le seuil, et hochant sa tête rieuse* (cf. c), *les bras serrés sur sa poitrine, elle dit en haussant les épaules.* -- On dirait normalement : *serrés sur la poitrine*; on trouverait d'ailleurs d'autres textes où le possessif suit l'article, sans raison particulière : *Il est à la maison, assis par terre, les pieds dans ses mains* (R. ROLLAND, *L'Aube*, p. 32).

2. **Elle a déchiré sa jupe**, plutôt que : *Elle s'est déchiré la jupe.*

Certains grammairiens étendent aux parties du vêtement la règle de la substitution de l'article défini au possessif. Et cependant l'usage normal est d'employer l'adjectif possessif avec les parties du vêtement : *En s'essuyant la main à son tablier* (G. DUHAMEL, *La Pierre d'Horeb*, p. 12). *Sa chemise mouillée lui glaçait les épaules et la poitrine* (E. Pérochon, cité par Sandfeld, I, p. 216). *Il n'a pas six sous dans sa poche* (DIDEROT, *Le Neveu de Rameau*, début). *Je m'essuyais les doigts sur le fond de ma culotte* (G. DUHAMEL, *Confession de minuit*, ch. I).

Toutefois, dans de nombreux cas, on peut employer l'article au sens possessif, soit par analogie, soit par attraction lorsqu'il est question, dans la même proposition, d'une partie du corps. C'est ainsi qu'on dit par analogie : *Il s'est sali la chemise, elle s'est déchiré la jupe, on lui a déchiré le pantalon*, à côté de : *Il a sali sa chemise, elle a déchiré sa jupe, on a déchiré son pantalon.*

On dira donc : *Il a un laissez-passer dans sa poche.* On peut dire aussi, avec *en* : *en poche. Avoir de l'argent en poche* (cf. *En*).

Une attraction peut se produire s'il est en même temps question d'une partie du corps : A côté de *Il a les mains dans ses poches*, *Tenir les mains dans ses poches* (Dict. gén.), on dit : *Il a ses mains dans ses poches* ou plus souvent : *Il a les mains dans les poches.* Ce dernier tour s'emploie surtout lorsqu'il s'agit d'un état qui dure. On dirait plutôt, avec *mettre* : *Il met ses mains dans ses poches.* De même, on dira : *Il mit sa pipe entre ses dents* et : *Il avait la pipe aux dents, le cigare à la bouche.* Nous en revenons ainsi à remarquer une fois de plus l'emploi de l'article au lieu du possessif avec un verbe comme *avoir*.

On dit aussi par attraction : *Mettre son drapeau dans sa poche*, et, malgré *avoir*, pour préciser et insister : *N'avoir pas sa langue dans sa poche.*

Ne dites pas : [*Il a les mains en poches*]. On peut dire, s'il ne s'agit que d'une poche, suffisamment déterminée par

le contexte : *Il tient la main droite en poche* (ou : *Il tient sa main droite dans sa poche*).

On peut noter aussi les expressions : *Mettre la main à la poche. Mettre ou fourrer quelque chose en poche, dans sa poche ou dans ses poches.*

On trouve aussi : *Les mains aux poches* (ALAIN-FOURNIER, *Le Grand Meaulnes*, p. 41).

On dit avec l'article : *saisir quelqu'un au collet, par la manche, par le bouton*, etc., soit par analogie avec les parties du corps, soit plutôt parce que la place du possessif serait dans le complément sous-entendu : *de son veston, de son vêtement.*

Une remarque encore. Si l'on dit : *Il porte l'épée avec aisance*, c'est qu'il s'agit là d'une expression courante et d'un rapport de possession assez nettement établi. On dirait : *Il apporte son épée à la caserne. Il offre son épée au vainqueur.*

3. Il y a une familiarité assez désinvolte dans *Mon cher Monsieur*; on ne dit pas : [*Ma chère Madame, ma chère Mademoiselle*]. Sur ces questions, cf. F. DESONAY, *L'Art d'écrire une lettre*, pp. 157-159.

4. Dans l'armée de terre ou de l'air, on dit à un supérieur, officier ou adjudant : *Mon* + le grade : *Mon lieutenant*. Mais *Monsieur le Maréchal*.

A un inférieur, on dit : *Lieutenant*.

Si un civil parle à un officier, il dit *Monsieur*; s'il veut être aimable ou respectueux, il dit aussi : *Mon capitaine*. Le nom du grade sans l'adjectif possessif marque la familiarité.

Dans la marine, on n'emploie pas l'adjectif possessif devant le nom du grade.

5. On dit : *Sa Sainteté, Sa Majesté (Leurs Majestés), Son Altesse, Son Excellence, Sa Grandeur*. Quand on parle directement à la personne, on dit généralement : *Très Saint Père, Sire, Excellence, Éminence, Monseigneur*.

A une femme, fût-elle reine, on dit : *Madame*.

6. On dit très bien : *Je suis vôtre* (accent circonflexe). *Elle est mienne. Je le regarde comme mien. Je fais mienne celle réponse.*

On ne dit plus guère : *Un mien ami, une chose sienne*. On dit : *un de mes amis; une chose à lui, à elle.*

7. Cf. *Leur*. Pour l'emploi de *leur* ou de *leurs*, cf. ci-dessous, 10.

8. Sur le remplacement de l'adjectif possessif par *en* avec les noms de choses, cf. *En*.

9. **Répétition de l'adjectif possessif.** Mêmes règles que pour la répétition de l'article. Cf. p. 99.

Formules toutes faites : *en son lieu et place, répondre en mon nom et place.*

Il prend sa canne et son chapeau (deux objets). *Ses bons et loyaux services* (unité de l'objet dans la pensée). *Tes père et mère* (un tout, dans la pensée). *Ton collègue et ami* (un seul être). *Leur mère, sœur, tante et cousine* (formule de faire-part).

10. **Singulier ou pluriel de l'adjectif possessif et du nom :** *Ils ont ouvert leur parapluie.* Il n'y a d'hésitation possible que dans le cas où chaque personne possède un être ou un objet, comme dans cet exemple.

On écrit évidemment : *Ces enfants sont sortis avec leur tante*, s'il s'agit d'une seule tante commune; *Ces enfants sont sortis avec leurs tantes* : le pluriel est le seul moyen d'indiquer qu'il y a plusieurs tantes, soit plusieurs tantes communes, soit des tantes respectives. De même : *Ils ont été rendus à leurs mères*, si ce ne sont pas des frères.

Mais dans : *Tous deux ont ouvert leur parapluie*, la pluralité des parapluies est évidente, même avec un singulier, et la nécessité d'employer le pluriel n'apparaît pas comme dans le cas précédent. Que faut-il faire? Les grammairiens hésitent, tout comme l'usage.

A. A ceux qui désirent une règle simple et qui ne s'embarassent pas de nuances, on peut laisser le choix et se contenter de dire, comme les Le Bidois (I, p. 197) : « Sur ce point l'usage est variable; tantôt *leur* reste au singulier : *Sept petits chacals se tenaient... assis sur leur derrière* (France); d'autres fois, il est au pluriel : *L'écume de la mer collait sur leurs échine* (Leconte de Lisle). » Cette latitude paraît confirmée par les décisions opposées des grammairiens qui veulent légiférer.

Michaut et Schricke (p. 317) et Martinon (p. 146) veulent qu'on emploie toujours le *pluriel* si l'on désigne plusieurs objets particuliers, même si chaque personne n'en possède qu'un. C'est aller contre l'usage. Celui-ci « met très souvent au *singulier* le nom qui marque la chose possédée » (Sandfeld, I, p. 187).

B. A ceux qui voudraient s'en rapporter à un principe logique général, on peut dire :

1) Si l'attention est portée sur le sens collectif, sur la pluralité, on emploie le pluriel. Dans la phrase de Leconte de Lisle, on montre les échine. *Leurs visages portaient la marque de la fatigue.*

2) Si l'attention est portée sur le sens distributif, si surtout on souligne l'idée de « chacun le sien », on emploie le singulier : *Les alouettes font leur nid* (La Fontaine). *Ces deux amis ont perdu leur mère.*

Le principe est net, en théorie; mais dans la pratique on sera souvent heureux de s'autoriser des fluctuations de l'usage pour sortir d'hésitation.

C. Il faut en outre observer que, dans certains cas, l'amphibologie résulte aussi bien du singulier que du pluriel. Si vous écrivez : *Ils sont allés se promener avec leur fiancée* (= chacun avec la sienne), on pourra vous demander s'ils n'en ont qu'une pour eux deux; mais, si l'on raisonne de la sorte, le pluriel peut laisser entendre que chacun a plusieurs fiancées.

Le mieux est alors de s'exprimer autrement : *Ils sont allés se promener chacun avec sa fiancée.* Pour l'emploi du possessif avec *chacun*, cf. ce mot, p. 168.

D. Avec des **noms abstraits**, le singulier est normal; le pluriel n'est obligatoire que dans les cas où il s'emploierait même avec un possesseur singulier : *Sacrifiez à la patrie vos amours et vos haines* (on dirait : *Sacrifie les amours et les haines*). Mais : *Manifestez votre amour pour la vertu, votre haine pour les vices.*

E. Si le possesseur est **un collectif**, on appliquera les mêmes règles que pour l'accord du verbe (cf. p. 36) : *La foule des révoltés redoubla ses clameurs.* — *Une multitude de révoltés redoublèrent leurs clameurs.*

REMARQUE. On dira : *Vous n'en faites tous qu'à votre tête* (locution toute faite). — *Rendons service à notre prochain* (le mot ne s'emploie pas au pluriel). — *Nous avons ri à leurs dépens* (le nom n'a pas de singulier). — *Nous avons échangé nos cartes* (idée de pluriel; réciprocité).

11. **Sa mère à lui.** Lorsque l'adjectif possessif n'exprime pas assez nettement ou assez fortement le possesseur, on ajoute à + le nom du possesseur ou un pronom qui le représente : *Elle se promenait avec sa mère à lui. La terre, notre mère à tous. Elle est exactement à notre mesure, à nous autres Français. Notre aîné à tous deux. Nos amis, à M. Dupont et à moi, pensaient tout autrement.* Ces tours sont très vivants dans la langue parlée et se rencontrent aussi dans la littérature. On dit également : *Un ami à moi.*

12. « **Après les formules impersonnelles**, où le possesseur

n'est désigné ni par un nom ni par un pronom, l'adjectif correspondant est généralement *son, sa, ses* ou *notre, nos* (de préférence *notre, nos*, dans des propositions différentes) : *Il faut veiller à ses intérêts* ou à *nos intérêts*. — *C'est une imprudence de confier l'administration de nos biens* (plutôt que : *ses biens*) à ceux qui ont des intérêts contraires à *nos intérêts* (plutôt que : *ses intérêts*). » (Michaut et Schricke, p. 315).

13. Chacun et l'adjectif possessif. Cf. *Chacun*, p. 167.

14. Le possessif après *chaque* : cf. *Accord* (du verbe), B, 9.

15. L'adjectif possessif en rapport avec *on* : cf. *On*, 3.

ADJECTIF VERBAL. — Cf. *Participe présent*.

S'ADJUGER. — Des puristes ont déconseillé ou condamné l'emploi de *s'adjuger*. « Dire correctement : « il a remporté, gagné, obtenu le premier prix ». On ne s'adjudge pas un prix, ce sont les autres qui vous l'adjugent, qui vous le décernent. » (Boisson, pp. 14-15). L'Académie admet cependant l'emploi d'*adjuger* et de *s'adjuger* « en parlant de certaines choses qui sont accordées à un de ceux qui pouvaient y prétendre : *On lui adjugea le prix à l'unanimité. Il s'adjudgea la meilleure part* ».

ADMETTRE QUE est suivi du subjonctif ou de l'indicatif. Il faut voir le sens. *Admettons* (= supposons) *que cela soit vrai*. — *J'admets* (je reconnais pour vrai) *que c'est probable*. Mais avec une négation, on emploie le subjonctif : *Je n'admets pas qu'il en soit ainsi*.

ADORER. — 1. *Adoré de* ou *par*. Devant le complément d'agent du verbe passif, *de* s'emploie plutôt avec les verbes pris au sens figuré (aimer extrêmement) et *par* avec les verbes pris au sens propre (honorer par un culte). Comme on dit : *accablé de honte, accablé par les ans*, on dira : *Il est adoré de ses condisciples. Le soleil a été adoré par certaines peuplades*.

2. *Adorer, devant un infinitif*, se construit sans préposition : *Il adorait y écrire, s'y battre, dominer* (R. BENJAMIN, *La prodigieuse vie d'H. de Balzac*, Plon, p. 302).

ADVENIR. — Auxiliaire *être* : *Qu'est-il advenu*?

Emploi du mode après *il advient que*. Cf. *Arriver*, 2.

ADVERBES EN -MENT. — Alors qu'on écrit *résolument, prétendument*, etc., l'accent circonflexe est maintenu dans : *assidûment, congrûment, continûment, crûment, dûment, indûment, goulûment, incongrûment, nûment*.

AÉRODYNAMIQUE, appliqué à la carrosserie des autos, a fait bondir les linguistes. « Ce terme ne veut absolument rien dire, et il est d'un pédantisme effarant », notait André Thérive (*Querelles de langage*, 3^e série, p. 167). Proprement il devrait signifier : « qui se meut avec la force de l'air ». Or il signifie : « qui a une forme étudiée en fonction de la force de l'air ».

Le *Larousse du XX^e siècle* ne connaît pas encore ce sens. D'après lui, *aérodynamique* signifie, comme adjectif : « qui a trait à l'étude de l'air en mouvement » (*un laboratoire aérodynamique*) et comme nom féminin : « la science qui étudie l'air en mouvement, ses vitesses, ses pressions et son action sur les corps de formes diverses ».

Lorsqu'on a parlé d'une voiture aérodynamique, on a donc vraisemblablement voulu dire : construite d'après l'aérodynamique.

On aura beau railler. Le terme est bien lancé et il ira loin. On peut dire que l'usage l'a adopté.

AÉRONEF est masculin (Ac.) : *Un aéronef*. En vain Abel Hermant a souhaité qu'on donnât à ce nom le genre de *nef* (*Lancelot*, 1937, p. 254). Le mot, qui englobe ballons et avions, a subi l'influence d'*aéroplane* et d'*aérostat*, observe Dauzat (*Études de linguistique française*, p. 171).

[**AÉROPAGE**] est fautif. On dit : *un aréopage*.

AÉROPLANE est masculin : *Un aéroplane*.

AÉROPORTÉ est entré dans l'usage : *Des troupes aéroportées*.

AFFABULATION. FABULATION. — Le mot *fabulation* se rencontre encore, bien qu'il soit ignoré par Littré, le *Dict. gén.*, l'Académie et Dauzat (*Dict. étym.*) : *Ce roman est une fabulation parfaite de sa doctrine* (Ph. BERTAULT, *Balzac*, p. 138). On n'a plus ici le sens donné par Bescherelle et par le *Larousse du XX^e siècle* : « figure par laquelle on donne comme réel et sérieux ce qui est imaginaire », mais plutôt le sens de « mise en fable ».

Affabulation désigne, selon Littré, le *Dict. gén.*, Thérive et Deharveng (p. 129), la *moralité* qui s'ajoute à l'aventure ou à l'apologue imaginés. On rejette ainsi le sens de *sujet*, d'*intrigue*. L'Académie, greffier plus fidèle de l'usage, écrit cependant :

« *Affabulation*, n. f. Terme d'histoire littéraire. Partie d'une fable, d'un apologue, qui en explique le sens moral. On emploie plus souvent dans ce sens le mot *Moralité* ou *Morale*.

» Il sert aussi à désigner la trame d'un récit, l'intrigue d'une pièce. *Voici en deux mots l'offabulation de cette comédie.* » On dira plus souvent : *la trame.*

AFFAIRE. — **A. Avoir affaire et Avoir à faire.** Ces deux expressions correctes ont été fort discutées, et l'on voit un linguiste comme Bottequin, qui n'a rien d'un puriste, condamner la forme *avoir à faire* à et prétendre que l'usage actuel n'admet qu'une forme : *avoir affaire à* (*Le français contemporain*, p. 65). L'expression *avoir à faire* demande, dit-il, un complément d'objet direct (p. 274) : *J'ai à faire un long rapport sur cette question.*

Depuis lors, l'Office de la langue française s'est occupé de la question (cf. *Le Figaro*, 5 février 1938).

1. On peut écrire : *Avoir affaire à quelqu'un* ou *avoir à faire à quelqu'un*; *Avoir affaire à quelque chose* ou *avoir à faire à quelque chose.*

« La forme primitive, et qui reste bonne, disons même meilleure, est *avoir affaire*... Cependant, on trouve *avoir à faire à* dans l'œuvre des meilleurs écrivains, dans Voltaire, par exemple. Les divergences ou les hésitations nous obligent à accepter les deux orthographes. » (L'Office).

Comme l'Office ne parle pas des expressions *avoir à faire à quelque chose* et *avoir affaire à quelque chose*, cautionnons-les par trois exemples : *Il est d'ailleurs impossible d'affirmer ici que nous avons affaire à un établissement nouveau* (BRUNOT et BRUNEAU, *Précis*, p. 231). *Avoir affaire à forte partie* (Ac., à *Partie*). — *On a à faire au « de » partitif* (Le Bidois, I, p. 89).

Si *faire* a un complément d'objet direct exprimé, on voit le sens différent : *J'ai une réparation à faire à cette maison. J'ai quelque chose à faire à mon toit.*

2. A côté d'*avoir affaire à* et d'*avoir à faire à*, on écrit aussi : *avoir affaire avec* et (malgré le silence des linguistes) : *avoir à faire avec*. Mais les linguistes font une distinction, selon qu'on emploie *avec* ou *à* :

a) « *à* est plus général. *On a affaire à quelqu'un* pour toutes sortes de choses », dit Littré, pour lui parler, pour traiter avec lui. Nulle idée d'intérêts communs, de réciprocité. « *On a affaire à quelqu'un* que l'on connaît peu, que l'on ne rencontre pas souvent » (Bottequin).

Remarquons en passant que la même expression se dit aussi par menace : *Il aura affaire à moi* (on ne pourrait dire *avec*, dans ce sens) ou *à faire à moi.*

b) *avec*, lui, implique « réciprocité » (Littré), « relations suivies, intérêts communs, discussion ou différend. De toute façon, on n'a affaire qu'*avec* quelqu'un que l'on connaît bien » (Bottequin).

Le Larousse du *X^e siècle* croit qu'*avoir affaire avec* quelqu'un suppose toujours un différend : *Avoir affaire avec des fripons*. C'est limiter abusivement l'emploi de cette expression. (D'ailleurs, ne dirait-on pas tout aussi bien : *à des fripons*?)

Je crois qu'on marquerait mieux la distinction entre *à* et *avec* en disant : *à*, plus général, implique surtout l'idée d'« être en présence de, rencontrer, traiter avec, une fois en passant » (ou bien, nous l'avons vu, l'idée de menace); *avec*, celle d'intérêts à débattre, de lutte à soutenir, d'entretien prolongé ou habituel : *J'ai eu affaire* (ou *à faire*, cf. 1) *à un agent grossier*. On dit de même : *avoir affaire* (ou *à faire*) *à quelque chose, à une difficulté* (cf. 1).

J'ai affaire avec lui tous les jours. J'ai affaire avec mon directeur. Il me paraît clair qu'on peut aussi remplacer *affaire* dans ces expressions par *à faire*. *Avoir à faire avec* quelqu'un peut s'expliquer par l'ellipse du complément d'objet direct de *faire* : *J'ai quelque chose à faire avec lui*. On rencontre sans étonnement, lorsque ce complément direct est exprimé, *avec* suivi d'un nom de chose (*Avoir quelque chose à faire avec telle chose*) : *Que peut avoir à faire avec le désespoir une pauvre fille de ma sorte?* (G. BERNANOS, *La Joie*, p. 217).

3. *Avoir affaire de* quelqu'un ou de quelque chose (écrit parfois : *avoir à faire de*, et c'est correct aussi, note Littré) est une expression devenue très rare. On dit aujourd'hui : *avoir besoin de*. L'Académie donne cependant l'expression : *Qu'ai-je affaire de toutes ces querelles?* = Ai-je à m'en occuper?

B. Affaires. 1. On écrit : *un homme d'affaires*.

2. *Affaires* peut-il s'employer au féminin pluriel dans le sens de « effets, vêtements, objets » : *Ranger ses affaires?* (Cf. BOTTEQUIN, *F. C.*, pp. 66-69). Les dictionnaires ne signalent pas cette acception, sauf le Larousse. Ce n'est pas un belgicisme. On la rencontre en France et on la relève dans un texte du *XIII^e siècle* : *Livres, reliques, vestimenz — Ovec maintes autres affaires — Qui a lui furent necessaires*. Cette extension de sens est d'ailleurs normale. Mais, par horreur des mots imprécis, on peut l'éviter, sans la considérer comme un barbarisme. Proust n'a pas craint d'écrire : *Tandis qu'il remet ses affaires à l'ouvreuse* (*A la recherche...*, t. V, 1^{re} partie, p. 46).

AFFECTER peut-il signifier *altérer*? Peut-on dire : *Cette discussion a affecté notre amitié*? Je crois qu'on peut le dire, au figuré. Le *Dict. de l'Académie* donne la définition suivante : « Terme de médecine. Faire sur quelque partie de l'organisme une impression qui l'altère : *Ce remède affecte le poulmon*. Figurément : faire sur l'âme une impression qui cause de la douleur, du chagrin, émuouvoir, affliger : *Cet événement l'a beaucoup affectée. Il a été vivement affecté de cette nouvelle*. » Mais il est normal de donner aussi à ce verbe un autre sens figuré (altérer), où l'on retrouve l'équivalent du sens propre.

AFFECTIONNER est correct : aimer avec attachement. *Affectionné* peut s'employer dans les formules de politesse, à la fin des lettres, pour signifier « qui a de l'affection pour » : *Votre affectionné serviteur* (Ac.). *Votre affectionné* (Ac.).

AFFIDÉ = à qui l'on se fie, surtout pour quelque mauvais coup. « Il se prend toujours en mauvaise part. » (Ac.). Ne pas confondre avec *affilié*.

AFFILER, EFFILER : *Une lame affilée* (= aiguisée), *une langue bien affilée* (= qui aime à médire; ou : qui parle facilement et beaucoup). *Effiler* = défaire fil à fil : *Effiler une toile, de la charpie*.

AFFIRMER que. — Cf. *Croire*.

S'affirmer est condamné à tort par certains puristes. On peut dire : *Le succès s'affirme* (cf. BOTTEQUIN, *Le F. C.*, pp. 38-41). Voir sur cette expression LE GAL, *Vous pouvez dire... mais dites mieux* (pp. 11-13).

AFFLUANT, participe présent. *Affluent*, nom ou adjectif.

AFFLIGER. — On dit : *Je suis affligé* ou *Je m'afflige de lui avoir fait du tort*. Si le sujet change, on emploie *que* et le subjonctif : *Je suis affligé ou je m'afflige que vous vous mépreniez à ce point*. On rencontre aussi *de ce que*, généralement avec l'indicatif, parfois avec le subjonctif. Ces tours sont corrects.

AFFOLEMENT. — Une l. De même : *affoler, raffoler*.

S'AFFRANCHIR se rendre libre : *S'affranchir de toute règle*. Il ne faut pas employer ce verbe dans le sens de « s'enhardir, se mettre à l'aise »; c'est du wallon.

AGENDA. — Pluriel : *des agendas* (*gen* se prononce *gin*).

AGENT ne s'emploie au féminin *agente* qu'en mauvaise part :

Je découvris que, dans cette intrigue, elle était la principale agente (Ac.). On pourrait dire aussi : le principal agent.

On dit : une femme agent de police, agent d'assurances, etc.

AGGRAVER. — Deux *g*.

AGIR. — 1. L'expression **en agir** est devenue correcte. Sans doute elle est étrange. Logiquement il faut dire : *Il a bien ou mal agi avec moi (ou envers moi ou à mon égard)*. Si l'on dit *user de* et donc *en user ainsi, bien, mal, légèrement, etc.*, on ne peut normalement employer *en agir*, contre lequel Racine déjà réagissait. Cela n'a pas empêché cette expression de s'imposer. Littré, qui la condamne, cite : *Les conjurés en agissent rondement les uns avec les autres* (Voltaire) et *C'est ainsi qu'en agiraient les royalistes* (Chateaubriand). Et Musset écrit : *Fou que je suis, cela prouve qu'elle m'aime! elle n'en agirait pas si familièrement avec moi* (Barberine, III, 9). Voir des exemples de cet emploi dans Deharveng, pp. 10-11, et Grevisse, n° 504, p. 362.

2. On dit aujourd'hui avec *il* : *L'affaire dont il s'agit*.

AGISSEMENTS ne s'emploie qu'au pluriel. Quant au sens, le *Dict. gén.* donne une définition trop large : « l'ensemble de la manière d'agir dans un cas donné ». L'Académie dit mieux : « Ensemble de manœuvres plus ou moins blâmables pour arriver à un but : *Agissements suspects, frauduleux. Les agissements d'un individu, d'un parti* ».

AGONISER, AGONIR. — Le premier signifie : « être à l'agonie »; le second veut dire : « accabler de » et ne s'emploie qu'avec un complément circonstanciel : *Il m'a agoni de sottises, de reproches, d'injures, de malédictions*.

AGRAFE, AGRAFER. — Un *q*, une *f*.

AGRANDIR. — Un *g*.

AGRÉER. — Ind. prés. : *J'agréee*. Futur : *J'agréerai*.

AGRÉATION. — Le français emploie encore *agrée* pour « trouver bon, approuver, ratifier », mais il a laissé tomber le substantif *agrération*; celui-ci a été conservé en Belgique, où l'on parle de *l'agrération* de certificats d'études.

Quant à **agrégation**, il désigne tout autre chose et notamment, en France comme en Belgique, l'épreuve universitaire qui confère le titre d'agrégé, l'aptitude à enseigner dans certains lycées (en Belgique, dans un athénée) ou une Faculté.

AGUICHER semble bien entré dans l'usage (= attirer par un manège d'agaceries). A peine s'il reste familier, note Dauzat dans ses *Études de linguistique française*, p. 172.

AIDER et **AIDER** à.

1. Les dictionnaires conservent la distinction suivante, dont le bon usage ne se préoccupe pas toujours :

Aider quelqu'un = l'assister, le secourir (sens général).

Aider à quelqu'un = partager avec lui momentanément le travail, et surtout la peine physique : *Il faut aider son prochain. Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire* (La Fontaine). L'Académie observe, à propos d'*aider à* : « Ce tour tend à vieillir. On dit encore : *Aidez-lui à soulever ce fardeau* ».

On peut toujours dire *aider quelqu'un*, quel que soit le sens.

Quant à *aider à quelqu'un*, on peut se passer de cette expression; si on l'emploie, il faut lui garder le sens indiqué. Dans *Varouna* (1941, p. 3), Julien Green parle de quelqu'un qui, en agitant sa lanterne parmi les rochers, « aidait ainsi aux pauvres voyageurs en péril de mer ». Il faudrait : *les*.

2. *Aider une chose* signifie aussi : la seconder, la favoriser : *Cette méthode aide la mémoire* (Ac.).

« *Aider à une chose* se dit de ce qui concourt à l'exécution, à la réalisation de cette chose : *Ceci aidera au succès de l'affaire*. » (Ac.). Ce tour paraît s'imposer encore avec un mot qui exprime le but à atteindre. — On dit aussi très couramment : *Cela aide à la digestion* (Ac.).

L'expression *aider à la lettre* signifie : « suppléer à ce qui manque dans une phrase, dans un passage obscur ou défectueux ».

AÏEUL fait au pluriel **aïeuls** dans le sens de *grands-parents*, **aïeux** dans le sens d'*ancêtres*.

AIGLE est masculin : *L'aire d'un aigle. Cet homme est un aigle*, etc. Il ne s'emploie au féminin que :

1) pour désigner expressément la femelle : *Cette belle aigle pondit deux œufs* (Ac.);

2) en termes d'armoiries et de devises : *D'azur à l'aigle éployée d'argent* (Ac.). *Les armes de l'Empire français étaient une aigle tenant un foudre dans ses serres* (Ac.). — *L'aigle impériale*, les armes de l'Empire d'Autriche qui étaient une aigle à deux têtes (Ac.). On dit cependant : *l'aigle noir de Prusse, l'aigle blanc de Pologne*;

3) pour désigner les enseignes des légions romaines (sur-

montées d'un aigle) : *L'aigle romaine, les aigles romaines* (Ac.). De même : *l'aigle française, les aigles françaises*, pour désigner les drapeaux de l'armée impériale.

AIGU. — Féminin : *aiguë*.

AIGUIÈRE — On se demande quelle autorité pourraient invoquer ceux qui condamnent ce mot bien français et lui préfèrent *pot à eau*.

AIL. — Bien que les puristes veuillent maintenir l'ancien pluriel *des aulx*, qui a le tort d'être équivoque pour l'oreille, on ne craindra pas de dire : *des ails*.

AILLEURS. — 1) **D'ailleurs** a un sens très voisin de « en outre », « de plus ». Mais tandis que ces deux expressions n'expriment qu'une addition, *d'ailleurs*, du moins en théorie, implique l'idée d'une restriction, d'une nuance, de quelque chose d'espèce différente (d'autre part, d'un autre côté) : *Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux* (Racine). — *Je n'irai pas; d'ailleurs ce n'est pas ma place* (en disant cela, j'ajoute une raison qui vient, non pas justifier ma décision, mais s'y ajouter, la confirmer).

2) **Par ailleurs** signifie :

a) par une autre voie : *Il faut faire venir vos lettres par ailleurs*;

b) d'autre part, d'un autre côté, pour le reste, d'ailleurs. Cet emploi est condamné par les puristes, mais à tort, car le bon usage l'autorise : *Je l'ai trouvé très irrité et, par ailleurs, décidé à se retirer* (Ac.). Nous lui savons surtout gré (à Madeleine Béjart) d'avoir été la « soubrette » du théâtre de Molière... *C'était par ailleurs une femme de tête très entendue aux questions d'argent* (R. DOUMIC, « *Le Misanthrope* » de Molière, p. 22).

AIMER. — 1. *Aimer* + **infinitif**. Malgré le silence ou les interdictions de dictionnaires qui font autorité, on a le choix entre *aimer à* (tour habituel), *aimer* sans préposition et *aimer de*. Ce dernier tour reste vivant, mais il est de moins en moins employé et Dauzat le considère même comme vulgaire (*Grammaire raisonnée*, p. 356).

2. **Aimer que** et **aimer à ce que** sont suivis du subjonctif. La seconde expression est influencée par *aimer à* suivi d'un infinitif; elle tend à se répandre, malgré sa lourdeur déplaisante. Elle reste encore suspecte, et on dira de préférence : *J'aime qu'on soit sincère*.

3. Aimer mieux que.

a) Si *que* relie deux infinitifs, on peut mettre *de* devant le second : *Il aime mieux faire cela que faire, que de faire autre chose* (Liltré). L'usage ne s'embarrasse pas de la distinction de sens faite par Martinon entre les deux tours (p. 438, note; *de* marquerait une préférence exclusive : *J'aime mieux lire que de jouer* voudrait dire qu'on n'aime pas le jeu; *J'aime mieux lire que jouer* voudrait dire qu'à ce moment on aime mieux lire).

On peut dire aussi, en commençant la phrase par *plutôt que* : *Plutôt que de jouer, j'aime mieux lire.*

b) Si les deux termes de la comparaison sont exprimés par *que* + le subjonctif, on obtient : [*J'aime mieux qu'il parte que qu'il reste*], ce qui est inacceptable. On tourne donc la phrase autrement :

1. On peut dire : *J'aime mieux qu'il parte que s'il reste.* Ce tour est classique, mais il paraît plus littéraire que vivant.

2. On recourt plus fréquemment à la périphrase : *que de voir, que de savoir* : *J'aime mieux qu'il parte que de le voir rester* (*de* est obligatoire si le premier terme de la comparaison n'est pas lui aussi un infinitif), ou l'on emploie deux infinitifs : *J'aime mieux le voir partir que rester* (ou *que le voir rester* ou *que de le voir rester*).

On remarquera que, si l'on disait : [*J'aime mieux qu'il parte que de rester*], il y aurait équivoque, car *rester* pourrait être rapporté à *je*, sujet du verbe principal. C'est pourquoi on ne dirait pas non plus : [*J'aime mieux qu'il parte plutôt que de rester*]. On recourrait au contraire sans inconvénient à ce tour s'il y avait identité de sujet entre *j'aime mieux* et les deux infinitifs, comme plus haut : *J'aime mieux lire que jouer* ou *que de jouer*; on peut dire aussi, on l'a vu : *Plutôt que de jouer, j'aime mieux lire.* De même on dira : *J'aime mieux m'en aller que m'humilier de la sorte* ou *que de m'humilier*; ou bien *Plutôt que de m'humilier de la sorte, j'aime mieux m'en aller.*

On dirait aussi, parce que la phrase n'est pas équivoque : *J'aime mieux qu'il s'en aille que de se faire tuer. J'aime mieux que vous jouiez que de perdre ici votre temps*; toute équivoque est dissipée par *se* et *votre*.

AINSI. — 1. Ne dites pas : [*Je n'ai jamais vu un homme ainsi, des choses ainsi*]. Dites : *un homme semblable, de telles choses.*

2. Wallonisme aussi : [*Vous parlez, ainsi?*] pour : *Ainsi vous parlez? Vous parlez donc?* Ce n'est qu'en tête de la pro-

position qu'*ainsi* marque la relation, la conséquence : *Ainsi vous refusez?* (Ac.).

3. Malgré l'autorité de G. Duhamel, je ne dirais pas : *Elle espère, par ainsi, enseigner à certaines âmes fortes...* (*Biographie de mes fantômes*, p. 65). Ne suffit-il pas de dire : *Elle espère ainsi enseigner...*?

AIR. — **Avoir l'air.** Cf. *Accord de l'adjectif*, p. 31.

[**AJOUTE**], nom féminin, est un belgicisme. Il faut dire : *addition, correctif, supplément* (à un écrit, à un imprimé); *une allonge* ou *une rallonge* (à une table).

Le mot *ajouté* (avec un accent) existe en langage d'imprimerie pour désigner une addition à un manuscrit, à une épreuve : un *ajouté*.

ALÈNE s'écrit avec un accent circonflexe.

ALENTOUR signifie « aux environs » (Ac.) : *Les bois d'alentour.* — *Les oiseaux volent alentour.* Dans ce dernier cas, parce que l'adverbe n'est pas précédé de la préposition *de*, on peut écrire à l'entour : *volent à l'entour.* — *Rôder à l'entour* ou *rôder alentour.* [Alentour de et à l'entour de] sont à éviter. Dites : *autour de + un complément* : *Il rôde autour du parc.*

Alentour est aussi employé comme nom singulier ou pluriel, avec article : *Les alentours d'un sujet.* — *La route en est emplie, l'alentour illuminé* (PESQUIDOUX, *Chez nous*, II, p. 120).

ALLÈGEMENT et **ALLÈGREMENT** s'écrivent avec un accent aigu.

ALLÉGRO. — Pluriel. Cf. *Adagio*.

ALLÉLUIA. — Pluriel : *des Alléluias*.

ALLER. — 1. **Conjugaison** : Ind. présent : *Je vais* (et non : « Je vas »), *tu vas*, *il va*, *nous allons*, *ils vont*. Imparfait : *J'allais*. — Passé simple : *J'allai*. — Futur simple : *J'irai*. — Subjonctif présent : *Que j'aille, que nous allions, qu'ils aillent*. — Impératif présent : *Va, allons, allez*. Notez : *Vas-y* (avec s). Devant *en* ou *y* + *infinitif* et devant la préposition *en*, on écrit *va* comme devant tout autre mot commençant par une voyelle. *Va en chercher, Va y voir* (plutôt que *vas-y voir* qui a ses partisans). *Va en savoir des nouvelles* (Ac.). *Va en paix. Va entendre ce qu'il dit. Va ouvrir*.

L'impératif de *s'en aller* est : *va-t'en* (l'apostrophe du pronom personnel élide rend impossible l'emploi d'un second trait

d'union), *allons-nous-en, allez-vous-en*. Comparez *s'en déshabiller* : *déshabillez-l'en, déshabillez-vous-en*.

2. Aux temps composés et au passé simple, **aller** peut être remplacé par **être** : *Je n'y suis jamais allé* ou *Je n'y ai jamais été qu'un hiver*. *J'y allai, il s'en alla, j'allai le voir* ou *J'y fus, il s'en fut, je fus le voir*. *J'allai* ou *Je fus me coucher*.

Pour *Allez vous coucher*, cf. *Coucher*.

3. **Je m'en suis allé** est une forme tout à fait normale, puisque, dans *s'en aller*, *en* n'est pas soudé au verbe comme c'est le cas dans *s'enfuir*. Cependant, sous l'influence de la forme parallèle *Je me suis enfui*, le type **Je me suis en allé** est devenu courant et correct, sauf à l'impératif où l'on doit dire : *Va-l'en, allons-nous-en, allez-vous-en* (cf. DAUZAT, *Études de linguistique française*, pp. 93-94).

4. Ne dites pas : [*Comment va?*] (langage populaire ou négligé) ni [*Comment (vous) va-t-il?*] Dites : **Comment cela va-t-il? Comment allez-vous?**

5. Ne pas employer *venir* pour *aller* : ***J'irai vous voir demain; j'arriverai à six heures***. Cf. *Venir*, 5.

6. **Aller** (ou *marcher*) **sur ses trente ans** n'est pas un belgicisme; cette expression est correcte : *Cet enfant va sur quatre ans, sur ses quatre ans* (Ac.).

7. Certains puristes condamnent : **Je m'en vais vous le dire**. Ils ont tort. L'auxiliaire *s'en aller*, autrefois très courant, s'emploie encore à la première personne du singulier : *Je m'en vais vous le démontrer*. — L'Académie donne encore l'exemple, aujourd'hui étrange : *Il s'en va mourir* = Il est en train de mourir.

8. *Aller* s'emploie comme auxiliaire au présent et à l'imparfait de l'indicatif pour marquer un futur prochain : ***Je vais vous le dire***. *Ils vont s'en aller*. *Il allait bientôt montrer de quoi il était capable*.

L'impossibilité d'employer *aller* dans ce sens au subjonctif et au conditionnel oblige à recourir à un autre tour, comme *devoir* (cf. ce mot, 5), *être sur le point de*. Mais l'emploi de *vouloir* au lieu d'*aller* est fautif (cf. ce verbe).

On ne confondra pas cet emploi d'*aller*, pour marquer un futur prochain, avec son emploi, à tous les temps et à tous les modes, pour souligner le caractère hypothétique, éventuel de la proposition : *S'il allait ne pas venir! Si vous dites cela, que n'ira-t-il pas encore s'imaginer? Que voulez-vous qu'il aille*

encore imaginer? — Quoi? vous iriez aïre à la belle Émilie Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie? (MOLIÈRE, Le Misanthrope, I, 1).

Notons aussi l'emploi d'*aller* à l'impératif négatif, devant un infinitif, pour donner plus de force à l'affirmation : *N'allez pas vous imaginer...* (Ac.).

9. *Aller* et *s'en aller* s'emploient encore avec le participe en -ant pour marquer la continuité et la progression de l'action : *Le mal va croissant. Il s'en va mourant.* Il est clair que, dans cette dernière expression, on n'exprime pas deux actions. Mais dans d'autres cas les deux actions peuvent se combiner. « Quant au tour *s'en aller chantant*, il n'est pas du tout synonyme de *s'en aller en chantant*; malgré l'apparence, il n'énonce pas en réalité deux actions, mais une seule que le verbe auxiliaire *aller* présente sous l'aspect de continuité intensive. » (Le Bidois, I, p. 480).

10. [**Aller au coiffeur**]. Ne dites pas : [*Je vais au coiffeur, au médecin*]. Dites : *chez le coiffeur*, etc.

N. B. — a) On dit : *Pour cela, il faut aller au ministre, à l'évêque*, dans le sens de « s'adresser à ».

b) *Aller au beurre, à l'eau*, etc. peuvent se dire pour « aller en quelque endroit afin de s'y pourvoir de beurre, d'eau, etc. ».

11. **Aller à confesse, à la communion.** Cf. A, p. 27.

12. **Aller doucement.** Cf. *Doucement*.

13. **Aller avec.** Cf. *Avec*, 1.

14. **Faire aller quelqu'un** est admis par l'Académie comme familier, dans le sens de « leurrer quelqu'un par des promesses illusoires; quelquefois obtenir des services qu'il ne doit pas : *Il s'entend à faire aller son monde. Il m'a bien fait aller. Comme elle le fait aller!* » — Cette expression s'emploie aussi dans le sens plus général de « tromper, se moquer de ».

15. Dans **faire s'en aller quelqu'un ou quelque chose**, le pronom réfléchi peut être omis : *Faire en aller les punaises, les rousseurs, la fièvre* (Ac.). *Un acide pour faire en aller les taches* (Ac.).

ALLONGER. — Littré et le Père Deharveng condamnent : *Les jours allongent*. Certes on peut continuer à dire : *Les jours s'allongent*, mais le bon usage a depuis longtemps adopté *allongent*, par analogie avec *diminuent* : *Il fera longtemps clair ce soir; les jours allongent*. Ainsi commence un des poèmes

du recueil de Madame de Noailles : *Le Cœur innombrable*. Et F. Mauriac écrit : *Comme les jours avaient allongé* (*La Robe prétexte*, p. 21). L'expression est d'ailleurs approuvée par Thérive (cf. Englebert et Thérive, p. 59).

ALLUMER = enflammer une chose. On a condamné, sous prétexte de pléonasme : *allumer la lumière*. On dit cependant très bien : *allumer le feu, du feu, l'électricité* (cf. Ac.), à côté de : *allumer le bois, le poêle, la lampe*. On peut donc dire *allumer la lumière*, aussi bien qu'*éteindre la lumière*.

Ne dites pas, comme les Wallons : [*Il allume*] pour : *Il éclaire*, en parlant de la foudre.

ALLURE = façon de marcher ou d'aller. A *toute allure* paraît donc n'avoir aucun sens. Il faudrait dire : à *vive allure*. Mais à *toute allure* paraît aussi acceptable qu'à *toute bride*, à *toutes jambes*.

ALLUVION est féminin : *Des alluvions argileuses*.

ALORS = En ce temps-là, à ce moment-là, en ce cas-là. Il ne faut pas l'employer pour *ensuite* ou *puis* dans une phrase comme celle-ci : *Il regarda son auditoire, puis il s'écria...*

ALORS QUE (= lorsque, tandis que) est suivi de l'indicatif ou du conditionnel, selon le sens : *Alors qu'il était trop tard...* — *Alors qu'il aurait fallu dire...* **Alors même que** : cf. *Lors*.

ALTERNATIVE = 1) Succession de choses qui reviennent à tour de rôle : *Des alternatives de chaud et de froid* (Dict. gén.). — *Une alternative à peu près égale de succès et de revers* (Dict. gén.). Le mot s'emploie volontiers au pluriel dans ce sens.

2) Obligation de choisir entre deux choses, deux partis à prendre : *Il se trouvait dans l'alternative de se soumettre ou de démissionner*. Dans ce sens, le singulier s'impose, puisqu'une alternative présente toujours deux termes, deux solutions, deux partis. Cependant, beaucoup de gens distingués disent ou écrivent : [*devant deux alternatives* ou : *une double alternative*]. Les auteurs du *Dict. gén.* ont eux-mêmes commis la faute, bien que leur définition du mot soit tout à fait juste; ils écrivent, au mot *dilemme* : « raisonnement où l'on ramène tous les cas à deux alternatives entre lesquelles il faut absolument choisir, l'une étant vraie si l'autre est fausse, etc. ». Proprement, on ne peut parler de deux alternatives que s'il y a choix entre quatre partis.

On dira donc : *Il a dû choisir entre deux solutions, deux partis; il s'est trouvé en présence de deux éventualités*.

Pour la distinction entre *alternative* et *dilemme*, cf. ce mot.

ALVÉOLE est masculin : *Un alvéole*.

AMADOU est masculin.

AMALGAME est masculin : *Un amalgame*.

AMATEUR ne change pas au féminin : *Une femme amateur de chevaux. Elle est amateur de timbres-poste*.

AMBAGES est féminin pluriel (= détours).

AMBASSADEUR. — Féminin : *ambassadrice*.

AMBIANCE : « ce néologisme inutile, ce barbarisme scientiste », comme l'appelle fougueusement A. Hermant (II, p. 363), est admis aujourd'hui à côté de *climat*, dans le sens de : milieu matériel, intellectuel ou moral (Ac.).

Ambiant = qui entoure, qui circule autour (Ac.) : *La température ambiante, les influences ambiantes, l'air ambiant* (Ac.). On voit le pléonasme vicieux de l'expression : [*milieu ambiant*]. Ne dites donc pas : *Il subit l'influence [de son milieu ambiant]*. Dites : *de son milieu* ou : *de son ambiance* ou : *l'influence ambiante*. Mais on parlera fort bien de *l'atmosphère ambiante*.

AMBIGU. — Féminin : *ambiguë*.

AMEN est invariable : *Des amen*.

AMERRIR. — *Amérir* est recommandé par l'Office de la langue française, de préférence à *amerir*, formé sur *atterrir*. « Si terre a deux r, mer n'en a qu'une. » (*Le Figaro*, 27 mai 1939).

La forme *amerir* est cependant suffisamment justifiée par l'analogie et par sa diffusion. L'Académie l'a adoptée et l'a définie : « Reprendre contact avec la mer et, par extension, avec l'eau ». On peut donc dire d'un hydravion qu'il *amerit* lorsqu'il se pose sur un lac ou sur un fleuve.

[**AMERTUMER**]. — Le verbe [*s'amertumer*] fait partie du vocabulaire « décadent » de la fin du siècle dernier. Il est mort et on ne le regrette pas.

AMÉTHYSTE. — Attention à *thy* et au genre : *une améthyste*.

AMIDONNER = enduire d'amidon : *Un bandage amidonné*. Mais en parlant du linge, d'une dentelle, on dit **empesé** : *Un col empesé. Empeser un plastron de chemise*.

[AMIGO] n'est pas français. Dites : *Il a été conduit au violon.*

[AMITIEUX] est un terme wallon. Ne dites pas : *Cet enfant est [si amiteux!]* Dites : *si affectueux.*

AMMONIAC, adjectif, fait au féminin *ammoniaque*. Le nom **ammoniaque** est féminin, d'après l'Académie, mais elle ajoute : « Quelques-uns le font masculin : *Cet ammoniaque est très fort* ».

AMNISTIE (f.) ne peut être confondu avec *armistice* (m.).

A MOINS QUE est suivi du subjonctif, normalement accompagné du *ne* dit explétif : *à moins que vous ne lui parliez*, il y a une tendance à omettre *ne*, mais mieux vaut l'employer. Dans un même roman, F. Mauriac l'emploie ou l'omet, sans que l'on puisse dire pourquoi : *A moins que Landin fût allé se coucher en oubliant d'éteindre.* — *A moins que ce ne soit par discrétion* (*Les Chemins de la mer*, pp. 105 et 154). — Devant un infinitif, on dit : *à moins que de* ou, plus souvent : *à moins de...* *A moins que de le quereller. A moins d'être fou.*

AMOLLIR s'écrit avec deux *l*.

AMOUR est masculin : *Son vif amour de la liberté. Peindre, sculpter de petits Amours* (l'Académie met dans ce cas une majuscule).

Au sens de « passion d'un sexe pour l'autre », il est, d'après l'Académie, *parfois* féminin au singulier en poésie et *presque toujours* féminin au pluriel, même en prose; ajoutons : surtout s'il y a emphase : *Un premier amour* (Ac.). *Une amour violente* (Ac.). *De folles amours* (Ac.). *Il a eu dans sa vie deux grands amours.*

AMPHITRYON. — Attention à l'orthographe.

AMUSETTE = petit amusement. Ce mot se dit d'une chose ou parfois, au figuré, d'une personne, qui *procure* l'amusement. Dans leur édition des *Femmes savantes*, M. et M^{me} Crouzet (Didier, p. 49), à propos du vers 366 :

Henriette, entre nous, est un amusement,
écrivent : « Nous dirions plutôt aujourd'hui *une amusette.* »

Mais jamais ce mot ne désigne, comme en Belgique et dans le nord de la France, une personne frivole, *qui s'amuse* à des bagatelles.

AN, ANNÉE s'emploient indifféremment l'un pour l'autre, sauf dans certaines locutions consacrées, dit Littré. Duhamel déclare adopter *pour son usage* la distinction suivante : « La

terminaison *ée* caractérise en général ce qui est contenu dans un récipient : la bouchée, la cuillerée, l'assiettée, la charretée, c'est la quantité de substance que peut contenir la bouche ou la cuiller, l'assiette ou la charrette. A mon sens, l'année, c'est le contenu d'un an. Je dirai donc à l'occasion : *Il est mort à l'âge de cinquante ans. Il avait passé à Paris dix années de sa jeunesse* » (*Chronique des saisons amères*, p. 26). On écrit : *en l'an 1940*.

ANA (= recueil d'anecdotes, de bons mots) est invariable d'après les autorités (*Ac.*, *Littre*, *Dict. gén.*, etc.) : *des ana*. Toutefois l'usage est hésitant et, par analogie avec les mots français formés d'un pluriel neutre latin et qui prennent une *s* au pluriel, comme *opéra*, *agenda*, on ne devrait pas craindre d'écrire : *des anas*.

ANAGRAMME est féminin : *Une anagramme n'est pas un acrostiche*.

ANANAS s'écrit toujours avec *s* : *Un ananas*.

ANCRE est féminin : *Une ancre*.

ANDANTE. — Cf. *Adagio*.

ANGELET ou *angelot* : petit ange.

ANGORA est invariable d'après Littré et le *Dict. gén.* L'usage actuel n'hésite pas à le faire varier : *Des chats angoras, des angoras*.

ANICROCHE est féminin. *Une anicroche* == un petit obstacle.

ANIS désigne la plante dont on fait une boisson; celle-ci s'appelle de l'anisette et non pas [de l'anis].

ANNEXIONNISTE devra figurer (avec deux *n*), comme nom et comme adjectif, dans la prochaine édition du *Dict. gén.* et dans celle du *Dictionnaire de l'Académie*.

ANNONCIER = celui qui est chargé des annonces, dans un journal (Larousse) ou ailleurs, dans un spectacle par exemple (cf. *CLAUDEL, Le Soutier de satin*, passim).

Annonceur est un vieux mot qui désignait celui qui annonçait au public le spectacle du lendemain; il s'emploie aujourd'hui pour désigner celui qui paye l'insertion d'une annonce. Cet emploi n'est pas enregistré par les dictionnaires.

ANNOTER = joindre à un texte des remarques explicatives ou

critiques : *Annoter un livre*. On ne peut donc pas dire : [*J'ai annoté ces indications dans mon carnet*]. Il faut dire : *J'ai noté...*

ANOBLIR (sens propre) ne peut être confondu avec **ennoblir** (sens figuré) : *Le roi anoblit. Les vertus ennoblissent l'homme*. De même, *anoblissement* et *ennoblissement*.

ANTAN. — On sait que, dans le fameux vers de Villon : *Mais où sont les neiges d'antan?*, ce dernier mot signifie : l'année précédente (*ante annum*). Les puristes et les dictionnaires officiels refusent de lui reconnaître un autre sens. Et pourtant, par un glissement naturel, *antan* a pris la signification de *jadis*. Journalistes, critiques, romanciers, académiciens l'emploient aujourd'hui dans ce sens, et il ne faut pas craindre de les imiter. On pourrait citer les exemples par dizaines. Je me borne à trois : Dans *La Gazette des Lettres* du 13 avril 1946, p. 7, *Un point d'histoire*, on parle des Académiciens exclus dans le passé (au xvii^e et au xviii^e siècle) et on dit : *les exclus d'antan*. — Romain Rolland, dans *Beethoven, La neuvième symphonie*, montre comment cette œuvre s'enrichit de souvenirs des années lointaines et il dit : *C'est le déroulement des ombres et des reflets d'antan* (p. 33). — René Dounie l'emploie aussi dans le même sens : *Élégance d'antan* (= de jadis, d'autrefois), *ridicules d'aujourd'hui* (« *Le Misanthrope* » de Molière, p. 95).

ANTHRACITE est masculin : *Du gros anthracite*.

ANTI se joint à un nombre considérable d'adjectifs et à quelques noms, toujours sans trait d'union : *antialcoolique, antipathie, antifrçais, antiphrase*, etc.

ANTIAÉRIEN s'est introduit dans l'usage : *canon antiaérien, défense antiaérienne*.

ANTICHAMBRE est féminin : *Une antichambre*.

[**ANTICIPATIVEMENT**] est ignoré par les dictionnaires. Le *Larousse du XX^e siècle* signale seulement : *anticipatif* = qui anticipe. On ne dira donc pas : [*Payer anticipativement*] pour : *Payer d'avance, Payer par anticipation*.

ANTICIPER. — 1. Transitif direct (= devancer) : *Anticiper l'avenir, anticiper tel temps, anticiper tel jour, un paiement. Il a anticipé le paiement, il l'a anticipé de huit jours* (Ac.). *Anticiper un appel* (en langage juridique). *Une douleur anticipée, des regrets anticipés, des remerciements anticipés, une connaissance anticipée de ce que l'on devrait encore ignorer* (Ac.).

2. Anticiper sur : *Anticiper sur ses revenus* (les dépenser par avance), *sur les faits* (en racontant des faits qui devraient chronologiquement se situer dans la suite) : *Je ne veux pas anticiper sur ce que j'aurai à raconter dans un moment.*

Cette expression a même un sens élargi où il n'est plus question de temps : « empiéter dans le temps ou dans l'espace » (Larousse); « usurper, empiéter » (Ac.) : *Anticiper sur les droits de quelqu'un. Anticiper sur son voisin. Vous anticipez sur ma terre* (Ac.).

ANTIDATER offre une confusion regrettable. Le vrai sens, d'après le Code aussi bien que d'après la logique et les dictionnaires, est : « mettre sur un écrit une date antérieure à la date véritable ». Un livre paru en janvier et daté de l'année précédente pour pouvoir prétendre à un prix littéraire est *antidaté*.

Mais on emploie couramment ce mot dans un sens tout opposé et, d'un journal portant la date du lendemain (et qui est donc *postdaté*) on dit, dans le monde des journalistes, qu'il est *antidaté*.

ANTIDOTE est masculin : *Un antidote*.

ANTIPATHIE. — Pas d'y (préfixe *anti*). Comparez et opposez : *sympathie*.

AOÛT se prononce *ou*. Voir notamment un jugement sévère de Martinon (*Comment on prononce le français*, pp. 39 et 329) sur ceux qui croient se distinguer en prononçant *a* et *t*.

APAISEMENT. — Le mot est évidemment français (= action d'apaiser ou résultat de cette action), et l'on parle fort bien de *l'apaisement des flots, des troubles, des esprits, des passions*.

Mais aucun dictionnaire français ne signale les expressions (courantes en Belgique) : *avoir ses apaisements* (= être rassuré) ou *donner des apaisements* (= rassurer). Le P. Deharveng, après les avoir dénoncées comme des belgicisms, les a rencontrées dans plusieurs journaux et revues de France. Il a cité notamment (t. II, pp. 16-17) : *donner des apaisements* (Pertinax), *donner tous apaisements* (V. Bérard), *avoir tout apaisement* (Loucheur), *avoir tous ses apaisements* (Yves de La Brière), *donner complet apaisement* (R. Poincaré).

Il n'en a pas moins continué à déconseiller ces expressions. Cette sévérité est excessive, et je trouve qu'*avoir ses apaisements* et *donner des apaisements* se justifient tout autant qu'*avoir des soucis* et *donner des soucis*.

APANAGE (masculin). — Parmi les acceptions de ce mot, notons :
« ce qui appartient en propre à une personne, soit en bien
soit en mal » : *La raison est l'apanage de l'homme.*

[*Apanage exclusif*] est donc un pléonasme.

APARTÉ : *Un aparté, des apartés.*

A PEINE. — Cf. *Inversion du sujet.*

APERCEVOIR. — Un seul *p*. Attention à la cédille devant *o* et
devant *u* : *J'aperçois, aperçu.*

APHTE est masculin : *Un aphle.*

APLANIR. — Un seul *p*.

APOGÉE est masculin : *Un apogée.* Continuant une vieille tra-
dition, des écrivains le font à tort du féminin.

APOCRYPHE se dit par extension des écrivains, des œuvres ou
des nouvelles dont l'autorité est suspecte et dont il convient
de douter.

APOLOGUE est masculin : *Un apologue.*

APOSTER. — Un seul *p*.

APPARAÎTRE se conjugue théoriquement avec *avoir* pour
marquer l'action, et avec *être* pour marquer l'état résultant de
l'action. En fait, dans le bon usage actuel, *être* tend à l'emporter,
quel que soit le sens. L'Académie écrit, sans établir de dis-
tinction : *Le spectre qui lui avait apparu, qui lui était apparu.*
Il est certain qu'au passé composé on hésiterait davantage
devant l'hiatus de : *a apparu*. A. de Saint Exupéry écrit :
*Quand en décembre 1940 j'ai traversé le Portugal pour me rendre
aux États-Unis, Lisbonne m'est apparue comme une sorte de
paradis clair et triste* (Début de *Lettre à un olage*, p. 9). Il ne
s'agit évidemment pas de l'état résultant de l'apparition.

APPARENCE. — Des « linguistes » veulent établir une distinction
entre *Il n'y a plus apparence de maladie* (= on ne trouve plus à
quelqu'un l'air malade) et *Il n'y a plus trace de maladie*.

Au mot *Apparence*, l'Académie déclare pourtant : « Il
signifie quelquefois Marque, trace de quelque chose. *Ils n'ont
plus aucune apparence de liberté. Il ne reste à cette femme aucune
apparence de beauté.* »

On peut donc dire : *Il n'y a plus apparence de maladie*, aussi
bien dans le sens : « il n'y a plus de signe, de marque extérieure »
que dans le sens : « il n'y a plus de trace ».

En fait d'ailleurs, les deux sens se rejoignent presque toujours.

APPARENTER. — On dit : *Il est bien apparenté. Il s'est bien apparenté.* — *Il est apparenté à des magistrats* [non pas : *avec*].

APPAROIR = être manifeste. Ce verbe s'emploie à l'infinitif et surtout à la 3^e personne du singulier de l'ind. prés. : *Il appert.*

APPÂT, APPAS. — *Appât* a un sens propre (= pâture pour attirer le gibier, les poissons, les oiseaux. — Cf. *Appâter des oiseaux*) et un sens figuré (= ce qui attire) : *Le poisson a avalé l'appât* (Ac.). *L'appât du gain* (Ac.).

Le *pluriel* est, au sens propre, *appâts* et, au sens figuré, *appâts* (théoriquement correct, mais rare aujourd'hui) ou *appas*, qui peut signifier « ce qui tente »; il s'emploie spécialement dans des expressions comme *Les appas de la volupté, de la gloire, de la vertu* (*Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas*, dit Tartuffe) et signifie particulièrement : « Attraites, charmes extérieurs d'une femme » : *Se prendre aux appas d'une femme.*

C'est donc abusivement que certains auteurs ont employé *appas* au singulier.

APPENDICE est masculin, mais **appendicite** est féminin. Prononcer *in*.

APPÉTIT. — On peut dire : *demeurer, rester sur son appétit.*

APPLAUDIR. — L'usage actuel établit entre *applaudir* et *applaudir* à une distinction que ne signale pas le *Dict. gén.*

Pour celui-ci, *applaudir* a un sens propre (= battre des mains en témoignage de vive approbation) et un sens figuré (= témoigner une vive approbation). Dans les deux sens, il peut s'employer avec ou sans *à*, que le complément représente quelqu'un ou quelque chose. C'est là l'usage classique, et pas un seul des exemples du *Dict. gén.* n'est postérieur à Voltaire.

L'usage actuel est certainement différent. Je ne crois pas qu'on puisse l'exprimer aussi simplement que tel chroniqueur du *Littéraire* (Jean FONTAINE, *Le français, langue vivante, Le Littéraire*, 25 janvier 1947). Pour lui, on applaudit une personne (un acteur), et on applaudit à une chose (à une comédie, à une réplique).

L'Académie est certainement beaucoup plus près d'une définition exacte du sens et de l'usage d'aujourd'hui lorsqu'elle écrit dans son *Dictionnaire* :

« *Applaudir*, *v. intr.* Battre des mains en signe d'approbation. (C'est aussi la définition de Littré, plus exacte que celle du *Dict. gén.* qui ajoute : *vive*) : *J'étais hier au spectacle, on applaudit beaucoup.*

Il est aussi *transitif* dans ce sens (donc au sens propre) : *Applaudir une pièce. Applaudir les acteurs, les comédiens.*

Il signifie aussi (sens figuré) : donner son complet assentiment à *une chose* et, en ce sens, il est le plus souvent précédé (entendons : accompagné) de la préposition à : *Applaudir à un projet. Applaudir à une proposition.* »

Pour être plus exact encore, il suffirait de mieux définir et d'étendre aux personnes l'emploi figuré : accueillir par des applaudissements, témoigner une vive approbation, donner un complet assentiment. louer, féliciter, approuver. Il est vrai que, dans ces divers sens figurés, la langue classique disait : *applaudir quelqu'un* ou *quelque chose*, ou bien : *applaudir à quelqu'un* ou *à quelque chose*. Mais la langue actuelle, dans ce sens figuré de louer, approuver, féliciter, dit plutôt : *applaudir quelqu'un* et *applaudir à quelque chose* : *J'ai, par la suite, applaudi de grand cœur à la construction des cités universitaires* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 222).

En résumé, on dira :

1) Au sens propre : *applaudir quelqu'un* ou *quelque chose*. Absolument : *applaudir*.

2) Au sens figuré : *applaudir quelqu'un*, *applaudir à quelque chose*.

Cependant, on ne peut dire [*Applaudir à quelqu'un de quelque chose*]. On dit : *Je l'applaudis de son choix*.

REMARQUES : 1. Le bon usage actuel ne recule pas devant le pléonasme de l'expression : *Applaudir des deux mains*.

2. **S'applaudir** = s'applaudir soi-même, se vanter, se glorifier, ou tout simplement : s'estimer heureux : *Il est seul à s'estimer et à s'applaudir. C'est un homme qui s'applaudit sans cesse* (Ac.). *Loin de me reprocher ces sentiments, je m'en applaudis* (Ac.). *S'applaudir des bontés de quelqu'un, de son accueil* (Ac.). *Je m'applaudis de votre succès*.

Comme on ne dit pas : [*applaudir à quelqu'un de quelque chose*], il est clair que *se*, dans *s'applaudir de quelque chose*, n'est pas complément d'objet indirect, mais complément d'objet direct. Le participe s'accorde donc toujours avec le pronom réfléchi : *Ils se sont applaudis de notre succès*.

APPOINTEMENTS, dans le sens de : « rétribution fixe annuelle ou mensuelle d'un employé », s'emploie aujourd'hui au pluriel.

APPORTER, où l'on retrouve l'idée de *porter*, ne peut être confondu avec *amener*, où l'on retrouve l'idée de *mener* : *Je vous l'amènerai par la main. Je vous apporterai ce livre.*

APPRENDRE. — On dit : *apprendre un métier, la reliure* par exemple, et non [*apprendre le relieur*].

APPROCHER. — Dans le sens de « s'avancer auprès de, se mettre près de », on a le choix entre *approcher quelqu'un, approcher de quelqu'un, s'approcher de quelqu'un* : *Tous ceux qu'il approche, tous ceux de qui il approche ou de qui il s'approche.*

Avec un nom de chose, on dit *approcher de* ou *s'approcher de* : *Approcher du bord, s'approcher du bord.* — *Approcher quelque chose* a un autre sens; il signifie « mettre près » : *Approchez celle chaise.*

Dans le sens d'« avoir un accès libre et facile auprès d'un grand personnage », on dit *approcher quelqu'un* : *Il est difficile d'approcher le ministre.*

APPUI-MAIN. — L'Académie donne comme pluriel : *des appuis-main*. Ce pluriel est tout à fait régulier : dans un nom composé de deux noms dont l'un est complément de l'autre, le complément reste invariable. Toutefois la logique peut justifier la suggestion des grammairiens Le Bidois qui préconisent : *des appuis-mains* (II, pp. 137-138).

APRÈS marque :

a) un rapport de postériorité, soit dans le temps, soit dans l'espace : *Après avoir chanté. Après boire* (qu'il faut préférer à *Après avoir bu*, d'après l'Académie. Cette préférence doit être réduite à des expressions comme *chanter, discuter après boire*). — *Après la maison est un beau jardin. Après ce vestibule est un magnifique salon* (Ac.). On dit aussi : *Derrière la maison, derrière ce vestibule.*

b) la poursuite, le désir de se rapprocher : *Courir après quelqu'un ou quelque chose... Soupirer, languir après quelque chose. Aboier après quelqu'un.*

Comparez : *Courir derrière quelqu'un*, qui marque seulement la position, et *courir sur quelqu'un*, qui marque la direction. Voir plus loin, 3.

Voici quelques cas particuliers :

1. **Attendre après** *quelqu'un* ou *quelque chose* marque le besoin qu'on a de la personne ou de la chose qu'on attend,

ou l'impatience avec laquelle on attend : *Il y a longtemps qu'on attend après vous* (cette expression est donnée par l'Académie; et pourtant Tavernier se réclame de l'Académie pour condamner : *J'attends après vous depuis une heure*). *Il y a une heure que j'attends après lui*. *Il y a longtemps qu'on attend après*. *On n'attend plus qu'après cela pour partir*. *J'attends après cette somme*. *Cette somme est une bagatelle et je n'attends pas après*.

On peut d'ailleurs dire également : *Il y a une heure que j'attends mon ami*. *J'attends cette somme avec impatience*.

Mais la même expression *attendre après* est une faute dans le sens général de « demeurer en un lieu pour la venue de quelqu'un ou de quelque chose ». Ne dites donc pas : [*J'attendrai après vous jusqu'à telle heure*. *J'attends après mon tram, qui doit passer dans deux minutes*]. Dites : *Je vous attendrai...* *J'attends mon tram*.

2. [**Chercher après** quelqu'un ou quelque chose]. Cette expression, fort répandue en Belgique, en Wallonie comme en Flandre, y est considérée comme un flandricisme. Elle a, dans certaines régions flamandes, un correspondant *achter iets zoeken*; mais celui-ci n'appartient pas au bon flamand, qui dit : *naar iets zoeken*. D'autre part, [*chercher après quelqu'un*] appartient au langage populaire parisien (cf. BAUCHE, *Le langage populaire*, p. 123) et est dénoncé par Le Gal.

Que s'est-il passé? Est-ce l'expression dialectale flamande *achter iets zoeken* qui a passé dans le français de Belgique?

C'est possible, mais il se peut aussi que l'expression populaire française se soit répandue en Belgique: à moins que, comme je le crois, le peuple de Belgique, comme celui de Paris, n'ait spontanément créé cette expression : puisqu'on dit *demandeur après*, *courir après*, *attendre après*, il est tout naturel de dire [*chercher après*].

Il ne s'agirait donc pas d'un tour venu du flamand, mais d'une expression spécifiquement française qui aurait donné naissance à l'expression flamande.

Faut-il condamner sévèrement [*chercher après*]? Je ne le pense pas. Comme je viens de le dire, cette expression n'est pas plus anormale que *demandeur*, *attendre*, *courir après*. S'il faut la condamner, ce n'est pas au nom de la logique, mais au nom du bon usage. Or il est naturel qu'elle participe à la fortune des expressions parallèles, qui sont entrées dans le bon usage. Je n'emploierais pas encore l'expression [*chercher après*], mais je parierais volontiers qu'elle s'imposera. Déjà la brochure d'Englebert et Thérive (p. 58) la cite avec la caution de

l'Académie. Je ne l'ai cependant pas trouvée dans la 8^e édition du Dictionnaire de l'Académie.

L'expression [voir après] m. semble mériter les mêmes commentaires, avec moins d'indulgence.

3. **Courir après** peut s'employer avec ou sans complément : *Courir après un voleur, après les honneurs. Les uns attendent les emplois, les autres courent après* (Ac.).

Le P. Deharveng a relevé aussi chez des écrivains français l'expression *Il m'a couru après* (parallèle à : *il m'a couru sus*).

Courir après peut s'employer également au figuré en parlant des amoureux qui se recherchent. Louis Veuillot dit de sa servante : « Si elle chasse François, il deviendra si beau, si beau, que ce serait des pleurs éternels, et elle finira par *courir après* » (cité par Deharveng, p. 22).

4. **Crier après** n'a pas le sens d' « appeler », mais de : *gronder, crier contre*. L'expression doit être suivie d'un complément.

Ne dites pas : [*Il m'a crié après*]. Dites : *Il a crié après moi*.

Par analogie on dit aussi : [*Être furieux après quelqu'un*], mais je n'oserais recommander ce tour et je dirais : *Être furieux contre quelqu'un*.

5. **Demander après quelqu'un**. Expression correcte et qui signifie : « s'informer où il est », ou bien « désirer qu'il vienne ».

6. **Être après quelqu'un** (= s'en occuper sans cesse, le harceler) est admis par l'Académie.

Se mettre après quelqu'un = le chagriner, le maltraiter (Ac.).

7. **Être après à faire quelque chose** = y travailler actuellement (Ac.). L'expression, condamnée par certains grammairiens, est correcte, mais vieillie. *Je suis après à écrire*. (Ac.).

Notons l'emploi chez André Gide de l'expression **en être après quelque chose**, dans le sens de « en être à », « être occupé par » : *Copeau s'étonnait que j'en sois encore après le « Journal » de Stendhal* (*Journal*. La Pléiade, p. 173).

Être après quelque chose, vieilli aussi, a le même sens qu'*être après à faire quelque chose* (Ac.) : *J'ai trouvé que mon avocat était après mon affaire* (Ac.).

Que faut-il penser de l'expression : *être après quelque chose* substituée à *être à, être sur*? Les grammairiens condamnent généralement : *La clef est [après la porte]* (pour : *sur la porte*); *avoir une tache [après son habit]* (pour : *à ou sur son habit*);

accrocher son chapeau [après le portemanteau] (pour au portemanteau).

Ces tours appartiennent à la langue populaire, et non à la langue distinguée. Littré cependant s'étonne avec raison qu'on admette *Il est après sa toilette* et qu'on rejette *La clef est après la porte*. Ces deux locutions, dit-il, sont, à part le sens figuré, identiques grammaticalement et toutes deux fondées sur ce que *après*, étymologiquement, signifie : à près, touchant à, tenant à.

8. **Languir après quelque chose** = désirer vivement une chose qui tarde à venir et dont on a besoin. Expression théoriquement équivalente à *Attendre après quelque chose*, mais plus forte en réalité.

9. **Soupirer après** est correct : *Il soupire après cette succession* (Ac.).

10. On dit : **A cela près**.

APRÈS QUE réclame l'indicatif : *Après qu'il eut broulé, trotté, jait tous ses tours...* L'emploi du subjonctif s'explique par la confusion entre les formes du passé simple et celles du subjonctif imparfait et par l'influence d'*avant que*. C'est une faute cependant très répandue et qui se retrouve chez d'excellents écrivains. G. Duhamel écrit : *S'il leur fallait se séparer maintenant, après qu'ils aient versé leur sang sous le même déluge de feu, ... ils auraient le sentiment de perdre...* (Lieu d'asile, p. 107). On attendait : *après qu'ils ont versé* ou mieux : *après avoir versé*, puisque la principale et la subordonnée ont le même sujet.

APRÈS-DEMAIN s'écrit toujours avec un trait d'union.

APRÈS-DÎNER, nom composé masculin, fait au pluriel : *après-dîners*.

Le trait d'union n'a sa raison d'être que lorsqu'on est en présence du nom composé : *Je viendrai cet après-dîner*. Mais on écrit : *Je viendrai après dîner*, parce qu'il n'y a ni article, ni déterminatif, ni nom composé.

L'Académie admet encore, à côté d'*un après-dîner*, la vieille forme *une après-dînée*.

APRÈS-MIDI est masculin (à cause de l'influence de *midi*) ou féminin (peut-être par analogie avec *malinée, soirée*). Il reste invariable : *des après-midi*.

On écrit : *Je viendrai cet ou cette après-midi ou l'après-midi* (il s'agit du nom, avec article ou démonstratif),
mais sans trait d'union : *J' viendrai après midi, demain après midi* : *Ça date de trois heures après midi* (COLETTE, *Julie de Carneilhan*, p. 10).

APURER. ÉPURER. — *Apurer un compte* (= vérifier et arrêter),
épurer de l'huile, épurer les mœurs (= rendre pur ou plus pur).

AQUILIN ne s'emploie pas au féminin, d'après l'Académie.

ARAIGNÉE. — On écrit : *une toile d'araignée, des toiles d'araignée* (Ac., à *Araignée*) ou (je préfère cet accord) : *des toiles d'araignées* (Ac., à *Toile*).

ARBORER. — On *arbore*, au sens propre, un mât, un drapeau; au sens figuré, avec une idée d'ostentation, des lunettes, des bijoux, une décoration, des opinions, etc. Mais on n'*arbore* pas un jardin ou une colline (belgicisme). Il faut donc dire : *une colline plantée d'arbres*.

ARCANE est masculin : *Les arcanes troublants de la diplomatie*.

ARC-EN-CIEL. — Pluriel : *des arcs-en-ciel* (on ne lie pas l's).

[**ARCHELLE**] n'est pas français.

ARDOISIER : celui qui exploite une ardoisière ou qui y travaille.
L'ouvrier qui place des ardoises ou des tuiles sur un toit s'appelle un *couvreur*.

ARGILE est féminin.

ARGUER, « tirer argument de », se prononce : argu-é. Dans toute la conjugaison on entend l'*u* du radical *argu-*. Mais les grammairiens ne sont pas d'accord sur l'orthographe, pas plus que les écrivains. L'Académie et le *Dictionnaire général* restent muets sur ce point. Le tréma n'est obligatoire dans aucun cas.

1. Il conviendrait de mettre un tréma sur l'*e* caduc et même sur l'*i* qui suivent le radical, pour attirer l'attention sur la prononciation de l'*u*. L'accord paraît plus facile à réaliser cependant pour : *J'arguë* que pour : *Nous arguons*.

2. Il ne peut être question, à mon sens, de mettre un tréma sur les autres voyelles qui suivent *u* dans : *arguer, argué, nous arguons, arguant*. Le tréma ne se met pas en français sur une voyelle prononcée *é*, pas plus que sur *a* ou *o*.

Litré (après avoir donné les formes *j'arguë, tu arguës*,

il *arguë*) souhaitait qu'on écrivît : [*argüer, argüant, argüé*] avec un tréma sur u. L'usage ne l'a pas suivi.

ARMÉE. — Cf. *Accord (du verbe)*, A, 2.

ARMISTICE est masculin : *Un armistice*. Ne pas confondre avec une *amnistie*.

ARÔME masculin, s'écrit avec un accent circonflexe (Ac.). Mais *aromate, aromatiser, aromatique* n'en ont pas.

ARRANGER et **RANGER**. — D'après maints auteurs, on ne peut dire : *Je dois encore arranger ma chambre ce matin*. On dira : *ranger*.

Arranger peut signifier : « mettre dans un certain ordre, dans l'ordre convenable » : *Arranger des livres, un mobilier, un appartement* (Ac.). L'Académie définit aussi *ranger* : « mettre dans un certain ordre, dans un certain rang. *Ranger des livres. Ranger des papiers. Ranger des meubles* ». Il conviendrait d'employer plutôt *ranger* dans le sens de « mettre en ordre », rétablir l'ordre qui a été dérangé : *Ranger une chambre, un cabinet, une bibliothèque* (Ac.).

Cette distinction traditionnelle entre *arranger* et *ranger une chambre* est cependant aujourd'hui beaucoup moins sûre et moins nette qu'on ne le prétend. Nous venons de voir que l'Académie définit de la même façon les deux verbes. Au verbe *faire*, elle emploie *arranger* là où *ranger* serait requis par les puristes : « (*Faire*) signifie aussi disposer, arranger, mettre dans l'ordre convenable. *Faire une chambre. Faire un lit...* ». *Faire une chambre*, c'est bien ici ce que les puristes appellent la *ranger*; mais on voit que l'Académie dit : l'*arranger*.

Arranger peut se prendre ironiquement au sens de « mal-traiter, causer du dommage » : *La pluie vous a bien arrangé* (Ac.). « Il signifie aussi Dire son fait à quelqu'un, le traiter comme il le mérite : *Je l'ai arrangé de la belle manière*. » (Ac.). Il se dit aussi des choses, dans le sens de « être commode, agréable » : *Cela m'arrange tout à fait* (Ac.).

ARRÊTER ne signifie *cesser* que lorsqu'il est employé absolument, dans le sens de « cesser de marcher, de parler, d'agir » : *Arrête!* (ou *Arrête-toi*).

On ne peut donc dire : [*Il n'arrête pas de plaisanter*]. On dira : *Il ne cesse (pas) de plaisanter*.

Arrêter que ne peut être suivi du subjonctif. On dit : *Il a été arrêté qu'on ne passerait plus* (futur du passé) *par cette rue*.

ARRHES, féminin pluriel = acompte pour assurer l'exécution d'un contrat.

ARRIVER. — 1. Auxiliaire *être* : *Je suis arrivé. Il est arrivé plusieurs accidents.*

2. **Il arrive que** est suivi de l'indicatif ou du subjonctif : l'indicatif présente le fait énoncé comme une réalité qui est arrivée ou qui arrive parfois; le subjonctif marque un fait simplement possible et correspond davantage à « il peut se faire » : *Il arriva que je le rencontrai. Il arrive qu'on croit cerner dans la haute luzerne un coq magnifique, et c'est une faisane toute grise qui s'envole* (G. BERNANOS, *La Joie*, p. 182). *Il arrive qu'elle sorte le soir. Il arrive que nous soyons en retard.*

3. On rencontre **arriver à ce que** : *Nous voudrions arriver à ce que chacun fasse son possible.*

4. Ne dites pas : [*Mon ami, que j'attends, n'arrive pas souvent*], expression absurde. Dites : *Il tarde à venir.*

5. **Ce qu'il arrive** ou **ce qui arrive**. Cf. *Ce qui*, 3, p. 164.

S'ARROGER. — Accord du participe passé avec le complément d'objet direct, si celui-ci précède : *Elles se sont arrogé des droits. Les droits qu'il s'est arrogés.*

[**ARSOUILLE**] appartient depuis longtemps à la langue populaire.

ARTICLE. — Nous devons bien renvoyer aux ouvrages spéciaux pour l'emploi de l'article, surtout devant les noms propres. C'est une question d'usage, qui arrête d'ailleurs surtout les étrangers (cf. J. ANGLADE, *Notes sur l'emploi de l'article en français*, Paris, Didier, 1930).

1. Emploi de l'article au lieu de l'adjectif possessif. Cf. *Adjectif possessif*, 1, 2.

Contraction de l'article dans un titre. Cf. *Titre*.

2. **Le plus** ou **la plus aimée**. L'article défini devant **plus**, **moins**, **mieux**, suivis d'un adjectif ou d'un participe.

Les grammairiens maintiennent une distinction que les écrivains classiques n'observaient pas toujours et dont les modernes s'affranchissent volontiers.

En principe, la distinction est claire :

A. Accord de l'article avec le nom quand on compare des êtres différents : *Cette malade est la plus fiévreuse que j'aie à soigner pour le moment.* On peut ajouter : de toutes, entre toutes celles...

B. Invariabilité de l'article quand il y a comparaison entre les différents degrés de la qualité dans un même être : *C'est hier qu'elle a été le plus fiévreuse* (= tout particulièrement fiévreuse). On peut déplacer l'adjectif et le faire suivre d'*au plus haut degré* : « fiévreuse au plus haut degré ».

En fait, l'usage courant transgresse constamment cette règle. Les écrivains l'observent davantage, mais pas toujours. Il leur arrive de l'appliquer dans son esprit plutôt qu'à la lettre et d'écrire comme Voltaire : *Le roi dont la mémoire est le plus révérée*, avec sans doute la nuance : « révérée au plus haut degré, tout particulièrement ». Plus souvent, ils font l'accord par attraction, même quand il n'y a pas comparaison avec d'autres êtres.

Je crois qu'on exagère le bénéfice que la langue peut tirer du respect rigoureux de cette règle; l'accord se fera de plus en plus, même quand il y a comparaison.

On observera d'autre part que la stricte application du principe entraîne dans certains cas une latitude. L'Académie, après avoir donné (à *Plus*) l'exemple : *C'est la femme du monde la plus vertueuse*, écrit : *De ces deux sœurs, la cadette est celle qui est le plus aimée, la plus aimée*. C'est que, bien qu'il y ait comparaison entre des êtres différents et que l'accord soit donc normal, on peut déplacer l'adjectif et le faire suivre d'*au plus haut degré*; l'invariabilité se justifie donc elle aussi. Tandis qu'on ne pourrait transformer de la sorte la première phrase : *C'est la femme du monde la plus vertueuse*. D'où l'accord.

N. B. -- a) *C'est la femme que j'ai le plus aimée* (Ac.). *Ceux même qui s'étaient le plus divertis*. L'article reste invariable parce que le superlatif modifie un verbe; le participe ne peut être assimilé ici à un adjectif.

b) *Ceux qui crient le plus fort*. L'article reste invariable devant un adverbe. Mais si cet adverbe modifie lui-même un adjectif ou un participe, on accorde souvent l'article si la comparaison porte sur des êtres différents : *Les Égyptiens et les Chaldéens sont les nations les plus anciennement policées* (Littré). Il serait certes normal d'écrire *le plus*, comme dans : *Les compliments le plus joliment tournés* (= policées le plus anciennement, tournés le plus joliment); mais on voit ici également la tendance à l'accord dans tous les cas devant un adjectif.

c) On accordera toujours l'article après un adjectif possessif,

dans des expressions comme celles-ci : *l'assurance de mes sentiments les plus distingués, mon amitié la plus affectueuse.*

3. Article partitif : *du, de ' , des.*

L'article partitif marque une partie indéterminée ou un degré indéterminé de l'espèce désignée par le nom : *Boire du lait, de la bière. Manger du raisin, des raisins. Il montre du courage. Il a de la fièvre. Manger du veau. Il y a du poisson, de la truite dans cette rivière. Il y a du révolutionnaire en lui.*

Il importe d'observer qu'au pluriel l'article indéfini et l'article partitif se confondent dans leur forme (*des*) et dans leur syntaxe. Les règles d'emploi de l'article partitif valent donc pour l'article indéfini *des*.

Il faut tenir compte des cas suivants :

A. Après un nom, un verbe ou un adverbe de quantité, quand la préposition *de* est normalement exigée, on n'emploie pas *du, de la, des* : *Une bouteille de vin. Vivre de pain. Beaucoup, peu, plus, moins, autant de gens ou de vin. Autant il a de vivacité, autant vous avez de nonchalance. Nombre de gens.*

REMARQUES : 1. On dit avec *bien* : *Bien du monde, bien des braves gens.* Mais : *bien d'autres.* Cf. *Bien, 3.*

2. *Du, de la, des* reparaissent et signifient clairement *de ce, de celle, de ces*, si le substantif est suivi d'une détermination : *Une bouteille du vin que vous avez acheté l'an dernier. Vivre du pain qu'on reçoit. Beaucoup des livres que vous avez achetés sont intéressants.* Mais : *Beaucoup de livres, qui étaient détériorés, ont été remplacés.* (La relative est explicative. et non déterminative.)

B. Devant un adjectif suivi d'un nom :

a) En théorie, d'après une règle qui n'a d'ailleurs été vraiment généralisée qu'après le XVII^e siècle, on emploie simplement *de*.

Cette règle est conservée dans la plupart des grammaires actuelles, et pourtant elle n'est guère observée que dans la langue très surveillée. Les bons écrivains, comme la langue courante, emploient régulièrement la forme complète, parfois à côté de l'autre. *Du, de la* sont plus usuels et semblent même s'imposer devant des noms abstraits; *des*, beaucoup moins fréquent dans la langue littéraire, est fort répandu dans la langue parlée. On dira donc : *Boire de ou, plus clairement, du bon vin. — C'est bien bon, du bon vin!* (Hugo). — *Faire de la bonne besogne, faire de bonne besogne* (Ac.). — *De la grande éloquence. — De la bonne humeur* (mais, en vertu de la règle précédente : *Il fait preuve de bonne humeur*). — *De pareils dévouements.* —

De petits (ou *de tout petits*) *camarades*. (De bons auteurs écrivent parfois *des* dans des expressions de ce genre). — *J'ai eu affaire à de bonnes gens*. — *J'ai mangé de bonnes cerises*, mais : *J'ai mangé des bonnes cerises que vous m'avez apportées hier* (cf. A, Remarque 2).

Bien que la règle exige théoriquement : *De petits enfants, de petites filles*, on écrit *des* quand l'expression forme une sorte de nom composé : *Des petites filles se retournaient pour me voir* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 24). Mais on dira, parce que *petits* a là une valeur spéciale et qu'il ne s'agit plus d'une sorte de nom composé : *Mon Dieu! que cette femme a de petits enfants!*, c'est-à-dire : des enfants qui sont encore petits (cf. Le Bidois, I, pp. 86-87). On écrit d'ailleurs aussi *de* sans intention spéciale : *De petits enfants voient cela, rien...* (A. GIDE, *Journal*, p. 71).

b) Quand le nom est représenté par *en*, la règle traditionnelle est plus résistante. Mieux vaut donc employer simplement *de*. Il faut même le faire, d'après Martinon (p. 65), devant un participe : *Avez-vous du vin? J'en ai de bon*. — *Parmi ces chapeaux, il y en a de noirs et de bleus*. — *J'en apprends de bonnes*. — *Désirez-vous des livres? J'en ai de très intéressants. Il y en a de brochés et de reliés*.

On rencontre du, de la, des : *Il y en a de toute sorte : des ronds et des bombés, des tressés*, etc. (PESQUIDOUX, *Chez nous*, II, p. 126). *On dressa des pavillons dans les prairies d'alentour; il y en avait des jaunes, des blancs, des rouges, plus de cinq cents* (Ch.-V. LANGLOIS, *La Vie en France au moyen âge*, t. I, 1926, p. 133).

c) Quand l'adjectif fait habituellement corps avec le nom (ce qui n'est pas toujours facile à déterminer), on emploie l'article partitif complet : *Des jeunes gens. Du bon sens. Des bons mots* (on entend aussi : *de bons mots*). *Des bonnes œuvres* (ou : *de bonnes œuvres*). *Des petites filles. Des petits pois*.

Mais : *de bons jeunes gens*, parce qu'un autre adjectif intervient.

C. Avec une négation, on fait la distinction suivante :

a) On emploie simplement *de* si la négation est absolue, si l'on nie sans réserve : *Il n'a plus de fièvre*. Cet usage est constant.

b) L'article partitif plein s'emploie (théoriquement du moins) si la négation, ne portant que sur une partie de l'idée exprimée, contient implicitement une affirmation avec restriction : *Il ne réclame pas du pain et du beurre, mais du gâteau*

(= Il réclame quelque chose, mais non du pain; on souligne l'opposition). *Je n'ai pas des regrets, mais des remords* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 129). — *Je ne vous ferai pas des reproches inutiles* (dans le sens : Je vous ferai des reproches, mais qui ne seront pas inutiles). — *Il n'avait pas des outils à revendre*, (dans le sens : Il avait des outils, mais pas à revendre). — *Je ne prendrai pas de la peine pour rien* (si l'on veut dire : Je prendrai de la peine, mais ce ne sera pas pour rien).

c) Il importe d'ailleurs toujours de voir le sens de la phrase. Il suffit d'un mot de valeur négative pour qu'on dise *de* : *Un jour et une nuit sans prendre de repos*. Et d'autre part, la négation peut n'être qu'apparente et constituer une simple figure de style; on emploie alors la forme pleine : *N'a-t-il pas de la santé, de la fortune, des amis?* (Le Bidois, I, p. 90).

d) Après *Ce n'est pas* on emploie *du, de la, des* : *Ce n'est pas du café. Ce ne sont pas des raisins*.

e) Avec *ne... que* (= seulement), on emploie aussi *du, de la, des*, comme dans une proposition affirmative : *Il ne prend que du lait et des biscuits (et de légers biscuits)*.

Quand le nom précède *que*, on distingue : la forme normale reste *du, de la, des*; quand on emploie *de*, on semble recourir plutôt à un tour négatif, corrigé ensuite par *sauf, si ce n'est* : *Il ne prend du lait qu'au petit déjeuner* (= il prend du lait au petit déjeuner seulement). *Il ne prend de lait qu'au petit déjeuner* (= il ne prend pas de lait, sauf au petit déjeuner). *Je n'ai d'espoir qu'en vous* (= Je n'ai pas d'espoir, si ce n'est en vous).

4. Répétition de l'article.

a) **Devant des noms.** 1. En principe, lorsque l'article est employé devant le premier nom, il s'emploie devant chacun des noms de la série : *Que désormais le ciel, les enfers et la terre Unissent leur fureur à nous faire la guerre* (CORNEILLE, *Horace*).

Dans une énumération, on omet souvent l'article devant tous les noms pour donner au style plus de vivacité : *Femmes, moine, vieillards, tout était descendu* (La Fontaine).

2. Cas où l'article ne se répète pas.

La fièvre aphteuse ou cocotte. Le crotale ou serpent à sonnettes. — Un collègue et ami. L'empereur et roi. — Les frères et sœurs. Les arts et métiers. Les us et coutumes. Les allées et venues. Les voies et moyens. Aux officiers, sous-officiers et soldats. Les parents et amis sont invités. Inspecteur des eaux et forêts. Entrée

interdite aux mendiants et colporteurs (on pourrait dissocier les deux catégories et dire : *et aux colporteurs*). *Les bourgmestre et échevins* (remarquez l'article pluriel). *Tes père et mère honoreras*, formule archaïque, dont il faut rapprocher : *Les père et mère de cet enfant*. *Les oncle et tante maternels* (Michaut, p. 283) : un seul article suffit, si le second nom est l'explication du premier, s'il désigne le même être, la même chose, la même idée, ou s'il forme avec le premier nom un tout, un ensemble, un groupement étroitement uni dans la pensée. Toutefois, l'emploi d'un article unique à la forme du singulier demande que les noms soient du même genre.

b) Dates et jours de la semaine.

On dira : *Le 15 et le 16 janvier* ou (surtout si l'on veut marquer un tout) : *les 15 et 16 janvier*. *Aux premières auditions publiques, les 5 et 20 novembre 1825* (Romain ROLLAND, *Beethoven. Les derniers quatuors*, p. 217).

On dit au choix : *Le mardi et le vendredi de chaque semaine*; *Les mardis et les vendredis* (au pluriel); *Les mardi et vendredi de chaque semaine* (cette dernière expression est donnée par Brunot, p. 166). D'après les Le Bidois (I, p. 50), on peut écrire : *Les lundis, mercredis et vendredis de chaque semaine*. J'avoue que ces pluriels, joints à *chaque semaine*, me paraissent étranges. Je supprimerais ce complément.

Avec *ou*, on répète l'article également : *Le 15 ou le 16 janvier*. Mais on peut très bien justifier l'emploi d'un seul article, puisqu'il n'y a qu'un jour : *On le transporta le 4 ou 5 mai à Baden* (Romain ROLLAND, *Beethoven. Les derniers quatuors*, p. 111).

c) Devant des adjectifs non coordonnés.

Si l'article est employé devant le premier adjectif, il sera répété devant les autres : *La bonne, la charmante femme*.

d) Devant des adjectifs coordonnés placés devant le nom.

1. L'article est répété si les adjectifs qualifient des êtres (ou objets) différents : *Le grand et le petit commerce*. *Un bon et un mauvais goût*. *Le premier et le deuxième cheval*. *Au dix-septième et au dix-huitième siècle*. On constate que le substantif reste au singulier. Sans doute on rencontre le pluriel : *Le pivot de l'œuvre, c'est donc, dès l'origine, le premier et le dernier morceaux* (R. ROLLAND, *Beethoven. Les derniers quatuors*, p. 105). *Quant à la seconde et à la troisième lettres* (H. MONDOR, *Vie de Mallarmé*, p. 59). Mais c'est, je crois, inadmissible. Dirait-on : [*le premier et le dernier chevaux*]?

Au lieu du tour normal : *Au dix-septième et au dix-huitième siècle*, on dit aussi, avec le pluriel de l'article et du nom et les deux adjectifs au singulier : *Les dix-septième et dix-huitième siècles*, comme on dit *Les langues latine et grecque* (cf. e).

Strictement, cela ne se justifie que si les deux siècles sont pris comme un tout; mais il faut reconnaître que ce tour est fort en faveur aujourd'hui et admis par d'excellents auteurs, écrivains ou grammairiens, même quand il n'y a aucune nuance de ce genre. Sans doute on ne se risque pas à dire : [*Les premier et deuxième chevaux*], mais on dit : *Les premier et deuxième actes*.

Il faut s'incliner devant l'usage, quand il a une telle fréquence; mais on ne doit pas renoncer au tour irréprochable : *Le premier et le deuxième acte*, à moins qu'on ne veuille marquer que ces deux actes forment un tout dans la pensée.

Notons ici qu'il est logique de mettre au pluriel un troisième adjectif qui suit le nom et qui détermine les deux groupes : *La première et la deuxième déclinaison latines. Les première et deuxième déclinaisons latines*.

2. On dira sans répéter l'article : *Le vif et durable succès. Un rare et beau sujet* (un seul succès, un seul sujet). — *Les sages et zélés citoyens* (il n'y a qu'une classe, qu'un groupe envisagé).

e) Lorsque les adjectifs coordonnés suivent le nom, le principe reste le même. Si les personnes ou les choses sont considérées comme un bloc, on met le nom au pluriel et on ne répète pas l'article; si elles sont « conçues comme étant en opposition, alors la dualité des choses entraîne naturellement celle de l'article qui les accompagne » (Le Bidois, I, p. 52) : *Les lois divine et humaine interdisent le vol. — La loi divine et l'humaine* (ou mieux : *et la loi humaine*) *sont parfois en opposition. Les factions guelfe et gibeline déchirèrent l'Europe. La faction guelfe et la gibeline* (ou mieux : *et la faction gibeline*) *étaient aux prises. Les historiens anciens et modernes sont d'accord sur ce point*.

L'usage actuel ne s'embarrasse guère de cette théorie, il faut le reconnaître, et l'on trouve, approuvées par d'excellents linguistes, des expressions comme celles-ci, même si les choses n'y sont pas considérées comme un tout : *Les flottes anglaise et française. Les pouvoirs spirituel et temporel. Les civilisations latine et scandinave* (cf. Nyrop, V, p. 92, et aussi BRUNOT, *La Pensée et la langue*, p. 647, et *Observations*, p. 40).

C'est ainsi qu'on peut considérer comme corrects les divers

tours : *L'histoire ancienne et moderne. L'histoire ancienne et la moderne. Les histoires ancienne et moderne.* Mais je conseille : *L'histoire ancienne et l'histoire moderne*, tour préféré par les écrivains qui se surveillent.

ARTICULET, signalé par Larousse (= petit article), ne l'est ni par l'Académie ni par le *Dict. gén.*

ARTISAN. Féminin : *Artisane* (Ac.).

ARTISTE peut être adjectif dans le sens de « qui a du goût pour les arts » : *Un tempérament artiste.*

ARTISTEMENT et **ARTISTIQUEMENT**. — Ce dernier adverbe n'est signalé ni par l'Académie ni par le *Dictionnaire général*. On le rencontre cependant et il est mentionné par le Larousse du *XX^e siècle* avec le sens : d'une manière artistique. *Meubler artistiquement sa maison* (on pourrait dire : *artistement*).

L'adjectif **artistique** a paru nécessaire et a été admis par l'Académie en 1878 pour qualifier, non pas la personne (ce rôle revient à l'adjectif *artiste*), mais son œuvre, son genre d'occupation. On parlera de *richesses artistiques, sociétés artistiques, voyage artistique, soirée artistique*, etc.

L'adverbe **artistement** garde au contraire sa valeur générale (.- avec art) et peut s'appliquer à la manière de travailler ou à l'œuvre : *Travailler artistement. Un ouvrage artistement travaillé. Cela est artistement combiné* (Ac.). L'adverbe *artistiquement* ne paraît pas nécessaire. Il suivra cependant la fortune de l'adjectif *artistique*.

ASCENSION. — Adjectif : **ascensionnel**; deux *n*.

ASPIRER .- tendre vers, porter son désir vers quelque chose : *Aspirer à un emploi, à l'empire, au ciel, aux honneurs, à se distinguer, à plaire.*

ASSAILLIR. — *J'assaille, nous assaillons.* — *J'assaillais, nous assaillions.* — *J'assaillis.* — *J'assaillirai.* — *Que j'assaille, que nous assaillions.* — *Assaillant.* — *Assailli.*

ASSENER [et non *asséner*] = porter un coup violent bien dirigé : *J'assène, nous assenons, j'assènerai.*

ASSEOIR. — Ind. présent : *J'assieds, il assied, nous asseyons, ils asseyent.* - - Imparfait : *J'asseyais, nous asseyions.* — Passé simple : *J'assis.* — Futur : *J'assiérai.* — Subj. présent : *Que j'asseye, que nous asseyions.* — Part. prés. : *Asseyant.* — Part. passé : *Assis.*

Il est préférable d'éviter les formes en *-oi*, bien qu'elles soient strictement correctes (*J'assois, nous assoyons. J'assoyais. J'assoirai. Que j'assoie, que nous assoyions*).

ASSEZ marque la suffisance ou le maximum tolérable (*C'est assez*), une atténuation (*C'est assez l'usage*), un renforcement (*Voilà qui est assez plaisant*) ou une évaluation relative (*Assez souvent*).

Le contexte doit préciser le sens de : *J'en ai assez*. L'exclamation marquera nettement le sens de : *J'en ai trop. Il faut que cela cesse*. En effet, la langue parlée emploie encore couramment *assez* pour marquer un très haut degré, dans des phrases de valeur exclamative ou interrogative : *Suis-je assez malheureux?* (Ac.).

1. Peut-on dire : [*Il a de l'argent assez. Il est riche assez*] ? Ce tour, fort répandu aujourd'hui dans le français populaire, remonte au moyen âge et a été fort employé à l'époque classique. Mieux vaut dire cependant : *Il a assez d'argent. Il est assez riche*.

2. Après *assez*, la conséquence est introduite par *pour que* et le subjonctif ou, si elle n'a pas de sujet propre, par *pour* et l'infinitif : *Il était assez malade pour qu'on dût le transporter à la clinique. Il était assez malade pour être évacué vers l'arrière*.

[*Assez... que pour*] est incorrect. Ne dites pas : [*Il fut assez heureux que pour réussir*]. Dites : *Il fut assez heureux pour réussir*. Les classiques employaient *assez... de, assez... que de*.

Sur l'emploi de la négation après *assez... pour*, cf. *Pour*, 7.

3. Après *c'est assez que*, pour préciser *ce*, on emploie le subjonctif : *C'est assez que vous soyez averti* (Ac.). Devant l'infinitif on emploie *assez de* (préférable à *assez que de*) : *C'est assez de le demander*.

La conséquence s'exprime, comme plus haut, par *pour* ou *pour que* : *C'est assez pour être reçu. C'est assez pour qu'on vous entende*.

4. Cf. *Pour*, 7.

ASSEZ BIEN marque la *qualité* (= d'une manière satisfaisante, suffisante), et non la quantité. Cet emploi d'*assez* pour marquer la quantité est donné par Deharveng et par les Le Bidois (II, p. 594) comme « un belgicisme notoire ». Thérive y voit un provincialisme français (cf. Englebert et Thérive, p. 14). Quoi qu'il en soit, ne dites pas : [*Assez bien de renseignements, assez bien de monde. — Y avait-il beaucoup de gens? Assez bien*]. Il faut dire : *assez* (ou familièrement : *pas mal*) *de renseignements, de monde. — Y avait-il beaucoup de gens? Il y en*

avait **assez** ou (sans la négation *ne*) : *Il y en avait pas mal*, ou simplement : *Assez* ou : *pas mal*.

N. B. — « *Pas mal* appartient à la langue parlée, il vaut mieux ne pas l'écrire », dit l'Office (*Le Figaro*, 27 mai 1939), trop sévèrement.

ASSIDÛMENT s'écrit avec un accent circonflexe, d'après l'Académie. Pourquoi ne le supprime-t-elle pas, comme dans *résolument*, *ingénument*?

ASSISTER peut s'employer pour *aider* dans diverses expressions : *Assister les pauvres. Assister ses amis de son crédit. Assister quelqu'un dans sa maladie. Se faire assister par quelqu'un.* Il signifie encore : accompagner quelqu'un pour lui prêter son concours : *Il comparait assisté de son avoué.*

ASSONANCE, ASSONANT s'écrivent avec une seule *n*. On se demande pourquoi les dictionnaires ignorent généralement le verbe *assoner*. Marouzeau écrit : *assonner*.

ASTÉRISQUE est masculin : *Un astérisque.*

ASTICOTER est français (plutôt familier). Il signifie : « contrarier, tracasser quelqu'un sur de petites choses » (Ac.) : *Il ne cesse d'asticoter ces enfants. Il est toujours à m'asticoter* (Ac.). *Ils ne cessent de s'asticoter* (Ac.).

ASTRAL. - Pluriel : *astraux*. L'Académie et le *Dict. gén.* ne donnent pas le pluriel de cet adjectif.

ATERMOIEMENT. -- Pas d'accent circonflexe.

ATHÉNÉE est masculin : *Un athénée*. Prononcez l'*é* de la deuxième syllabe.

ATMOSPHÈRE est féminin : *Une atmosphère.*

ATOUT. -- Ne dites pas, comme en Wallonie : *Il a trois [triumphes] dans son jeu*. Dites : *trois atouts. Un atout. Le roi d'atout. Jouer atout. Avoir tous les atouts dans son jeu.*

ATTAQUE, ATTEINTE. -- On dit : *Il a eu une attaque d'apoplexie, de paralysie* ou simplement : *une attaque*.

On parle aussi (avec complément) d'une *attaque* de goutte, d'épilepsie, de nerfs.

On se gardera donc de dire : [*Il a eu une atteinte*]. L'Académie donne cependant les exemples suivants, où *atteinte* est accompagné d'un complément : *Il eut une légère atteinte de goutte, une atteinte de gravelle.*

ATTEINDRE et **ATTEINDRE A.** — *Atteindre* peut toujours s'employer, qu'il y ait effort ou non.

Atteindre à ne peut s'employer que pour souligner l'effort, la difficulté (*atteindre* restant correct d'ailleurs dans ce sens également) : *Atteindre au rayon le plus élevé. Atteindre à la perfection.* — *C'est dans la peinture du paysage... qu'il atteint le plus sûrement à la perfection* (G. DUHAMEL, *Discours de réception*, p. 29).

Conjugaison. Il faut surtout noter la chute du *d* au présent de l'indicatif (verbes en *-indre* et en *-soudre*) : *J'atteins, il atteint, nous atteignons.* Imparfait : *J'atteignais.* — Passé simple : *J'atteignis.* — Futur simple : *J'atteindrai.* — Subj. prés. : *Que j'atteigne, que nous atteignons.* — Part. prés. : *Atteignant.* — Part. passé : *Atteint.*

ATTENDRE. — On peut dire : *Attendez demain pour faire cette promenade* ou : *Attendez à demain pour...* — *Attendez le dernier jour* ou : *Attendez au dernier jour pour faire cette démarche.*

On a dit autrefois : *Attendez à faire. J'attends à partir qu'il fasse moins chaud* (Ac.). Ce tour est vieilli et l'on dit : *pour partir.*

Attendre après. Cf. *Après*, 1.

S'attendre. *S'attendre à une chose* = la regarder comme probable. *S'y attendre* fait à l'impératif : *Attends-l'y, attendez-vous-y* et non [*Attendez-y-vous*].

S'attendre que.

a) *S'attendre que* est suivi de l'indicatif (futur ou futur du passé) ou bien du subjonctif : *Je m'attends qu'il viendra* ou : *qu'il vienne*; *je m'attendais qu'il viendrait* ou : *qu'il vînt.*

b) *Ne pas s'attendre que* est suivi du subjonctif (l'indicatif est beaucoup plus rare) : *Je ne m'attends pas qu'il vienne.*

S'attendre à ce que et *ne pas s'attendre à ce que* sont suivis normalement du subjonctif : *Il s'attend à ce que je revienne* (exemple de l'Académie au mot *ce*; on voit donc que l'expression, condamnée par maints puristes, est correcte. Cf. d'ailleurs dans Grevisse, n° 999, des exemples de L. Daudet, A. France, A. Maurois). *Ne vous attendez pas à ce qu'il vienne.*

L'indicatif (futur ou futur du passé) est très rare chez les auteurs et à déconseiller.

ATTENDU. — Cf. *Part. passé*, p. 506.

ATTENTAT s'emploie tantôt avec *contre*, tantôt avec *à*. L'Aca-

démie donne les exemples : *Un attentat contre la sûreté de l'État. Attentat à la pudeur. C'est un attentat à nos droits, à nos privilèges. — Un attentat actuel ou virtuel à leur liberté* (Sirius, dans *Une semaine dans le monde*, 5 avril 1947, p. 1).

ATTENTION. — 1. Dans une liste d' « expressions vicieuses », je relève : **Attention à la couleur.** Il faudrait dire : *Prenez garde à la peinture.* L'expression incriminée est cependant correcte (cf. *Couleur*). L'emploi d'*attention*, elliptiquement, pour *Faites attention* est admis par l'Académie et le *Dict. gén.*

2. Ne dites pas : [*Prenez attention*]. Dites : *Faites attention. Attention. Prenez garde.*

On dit : *Faites attention que cela est impraticable* (Ac.; ne perdez pas de vue). *Faites attention qu'on soit content de vous* (faites en sorte que). *Faites attention qu'on ne vous surprenne pas.*

On rencontre aussi *Faites attention à ce que : Elle ne faisait pas toujours attention à ce qu'il n'y eût personne dans la chambre voisine* (Proust, cité par Sandfeld, II, p. 39).

3. Ne dites pas non plus : [*Une faute d'attention*], mais : **une faute d'inattention.** Sans article, on dit très bien : *Il n'a pas retenu ce que j'ai dit, faute (= manque) d'attention.* Cf. *Faute.*

ATTIRANCE est défini par l'Académie : « charme particulier de certaines choses ou de certains êtres qui attire à eux les gens ou les bêtes » : *L'attrance de la mer. L'attrance d'un maître.*

ATTRAIRE. - On dit en Belgique : *attirer en justice.*

Le *Dictionnaire de l'Académie* ignore ce verbe. Thérive le considère comme « correct et littéraire » (cf. Englebert et Thérive, p. 59).

Attraire est un vieux verbe français qui signifiait *attirer* et qui semble sorti de l'usage courant. *Attraire en justice* n'est pas un barbarisme. Je conseillerais cependant de dire : *citer en justice, traduire en justice, intenter une action à quelqu'un.*

ATTRAPER. - Deux *t*, un *p*. On dit très bien au figuré : *J'ai attrapé un coup, un rhume, une maladie.*

[**AUBETTE**]. - Ce mot n'est pas un belgicisme, quoi qu'on dise. C'est un mot authentiquement français, qui désignait une guérite élevée, un abri, un poste d'observation, le bureau où les gradés allaient recevoir les ordres (cf. G. COHEN, *Mélanges Antoine Thomas*, 1927, pp. 109-120). Il subsiste aujourd'hui comme provincialisme français (cf. Englebert et Thérive, p. 16)

et particulièrement en Belgique, dans un sens élargi et que le bon usage n'admet pas. Il faut dire, selon les cas : *un kiosque, un abri, une buvette, un refuge*.

AUCUN. — Quelques écrivains, par archaïsme, emploient *aucun* devant un pluriel : *aucunes preuves*. Cet emploi est correct mais un peu insolite. Toutefois on mettra *aucun* au pluriel devant des noms qui ne s'emploient qu'au pluriel ou qui changent de sens au pluriel : *Sans aucuns frais. Sans aucuns ciseaux*. Et aussi dans l'expression *d'aucuns*, qui s'emploie surtout comme sujet : *D'aucuns disent, d'aucuns pourront se plaindre*.

AUCUNEMENT a proprement un sens positif : en quelque façon. *S'il en est aucunement question*. Mais il est tout à fait vieilli dans ce sens.

Avec *ne* ou *sans*, il a pris tout naturellement un sens négatif (= nullement) : *Il n'en a aucunement été question. C'est un simple fait qu'il avance, sans prétendre l'expliquer aucunement*.

On peut employer *aucunement* en guise de réponse : *Vous l'avez déjà dit. — Aucunement*. Le sens négatif est alors certain.

On n'hésite pas à dire actuellement : *Il s'agit là de documents officiels, mais aucunement de papiers intimes*, parce que *mais* tient la place d'une négation. De là l'emploi plus discuté dans d'autres phrases semblables, avec *et* au lieu de *mais*. Tout cela me paraît normal. Mais je n'approuverais pas une phrase comme celle-ci : [*Aucunement troublé*] *par cette nouvelle, il continua*. Je dirais : *Nullement troublé*.

AU-DELA. — Cf. *Delà*.

AUDIT s'écrit en un mot : *Audit lieu* (Ac.).

AUGMENTER. — Auxiliaire : *La patronne a augmenté le prix de la pension*. — *Les prix ont augmenté brusquement* (action). — *La pension est encore augmentée* (état, résultat de l'action).

L'Académie ne connaît que l'auxiliaire *avoir* dans ses exemples : *La vie a augmenté dans des proportions considérables*.

AUGURE est masculin : *Un heureux augure*.

AUJOURD'HUI. — *Au jour d'aujourd'hui* est assurément un pléonasme, mais que le bon usage a adopté pour marquer l'opposition avec le temps passé : *Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui* (Lamartine).

On dit : *Jusqu'aujourd'hui* ou : *jusqu'à aujourd'hui* (Ac.). — *D'aujourd'hui en quinze*. Cf. cependant *Date*, 2.

Notons l'emploi curieux de l'expression *d'aujourd'hui* pour *aujourd'hui*. Emploi parallèle à *de tout le jour*. On connaît le vers de Racine : *Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui* (*Andromaque*, v. 264). L'Académie donne l'exemple : *Il ne viendra pas d'aujourd'hui* et cet autre, qui lui n'a rien d'étrange : *Il ne m'a pas quitté de tout le jour*.

AULNE peut aussi s'écrire aune (Ac.).

AUPARAVANT est adverbe et non préposition : *Un mois auparavant* (ou : *Un mois avant*). Ne dites pas : [*Auparavant de partir* ni : *Auparavant que vous partiez*]. Dites : *Avant de partir* ou *Avant que vous partiez*.

[AU PLUS... AU PLUS.]. -- Cf. *Plus*.

AUPRÈS. — 1. Ne dites pas : [*Mettez encore quelques francs auprès*], dans le sens de : *en plus*. Dites : *Ajoutez encore quelques francs*.

2. **Auprès de** et **au prix de** ont, entre autres sens, celui de : « en comparaison de ». Toutefois *auprès de* est plus usité. *Au prix de*, aujourd'hui archaïque pour marquer la comparaison, ne s'emploie plus guère que dans la langue écrite et ne se dit que de choses qui ont un prix, qui coûtent, ou de personnes et de choses qu'on apprécie favorablement. Il peut d'ailleurs toujours être remplacé par *auprès de*.

On dira : *Mes malheurs actuels ne sont rien auprès de ceux qui m'attendent*. On ne pourrait dire : *au prix de*, car on n'apprécie pas favorablement des malheurs. -- *La fortune n'est rien auprès de* (ou *au prix de*) *la santé*.

La langue usuelle réserve *au prix de* pour marquer le moyen, le prix qu'on paye au figuré pour des choses agréables, plutôt que la comparaison : *Il y est parvenu au prix de douloureux efforts*. -- *J'ai acheté cette tranquillité au prix de quelques sacrifices*.

AUSPICES, masculin pluriel : *Sous d'heureux, sous de fâcheux auspices*.

AUSSI. — 1. **Aussi** et **si** se joignent à des qualificatifs (ou à des participes pris adjectivement) et à des adverbes. Cf. *Si*, *B*.

Si marque l'intensité. *Aussi* implique comparaison; il est normalement suivi de *que*, mais il peut également s'employer avec ellipse du deuxième terme de comparaison : *Un ouvrage si connu!* — *Un si gentil garçon!* — *Un livre aussi connu que celui-là.* — *Il est toujours aussi travailleur. La prudence s'impose*

dans une matière si délicate ou aussi délicate ou aussi délicate que celle-là.

Dans : *La crise était si grave qu'il a fallu intervenir*, on dit *si*, malgré la présence de *que*, parce qu'il ne s'agit pas d'une comparaison.

2. *Aussi*, modifiant un verbe exprimé ou sous-entendu, signifie « également », « en outre ». Dans ce sens, *aussi* suit le verbe : *Vous le voulez, je le veux aussi.* — *Vous le voulez, moi aussi.* — *Il écrit, il dessine aussi.*

Dans certains cas, *aussi* marque un simple rapport entre une proposition et celle qui précède : *Il aurait eu tort d'en user de la sorte, aussi ne l'a-t-il pas fait* (Ac.). *Il a été volé la nuit, mais aussi pourquoi n'a-t-il personne pour garder sa maison?* (Ac.). *Que voulez-vous! Vous le pillez aussi par trop, cet homme!* (Balzac, cité par les Le Bidois, II, p. 247).

Comparez avec l'emploi d'*aussi* dans le sens de : « C'est pourquoi, à cause de cela », en tête de la proposition : *Il sert un maître qui le traite mal, aussi le veut-il quitter* (Ac.). *Ces étoffes sont belles, aussi coûtent-elles cher* (Ac.). *Il en use mal avec tout le monde, aussi tout le monde l'abandonne* (Ac.).

Avec une négation, on emploie généralement *non plus* dans le sens d'« également » : *Il travaille aussi. Il ne travaille pas non plus* (cf. *Non*, 10).

Avec *ne... que*, qui a un sens affirmatif (= seulement) et une forme négative, la langue hésite entre *non plus* et *aussi* : *Je ne fais non plus que lire*; ou : *Je ne fais aussi que lire* (Littré).

3. L'emploi de *si* (marquant l'intensité) et de *aussi* (marquant la comparaison) devant un adjectif comme *chaud* ou *froid* (*Le temps est aussi froid qu'hier. Le temps est si froid!*) s'est étendu aux expressions *avoir chaud, froid; faire chaud, froid : J'ai aussi chaud que vous. Il fait si chaud!*

Par analogie, on emploie les mêmes adverbes avec les expressions *avoir faim, soif*, etc., bien qu'elles comprennent un nom et non plus un adjectif : *J'ai aussi faim que vous. J'ai si faim que j'en ai mal à la tête.* De même : *J'ai aussi mal, aussi sommeil que vous.*

Des grammairiens protestent. Au lieu de *J'ai si faim*, Durrieu (p. 372) veut qu'on dise : *J'ai si grand-faim, j'ai tellement faim*. Sans doute ces tours sont élégants et le second est répandu, mais l'expression *J'ai si faim* est entrée dans l'usage (cf. Michaut, p. 505, et Martinon, pp. 94 et 523; cf. *Faim*).

De même *J'ai si mal, j'ai si peur, j'ai si soif, il est si en*

colère, si au courant, peuvent être considérés comme corrects.

Quant à *J'ai aussi faim que vous*, il est contesté davantage encore, notamment par les Le Bidois : « Seule la langue populaire (ou familière) dit : *J'ai aussi soif (aussi faim, aussi sommeil, que vous*; la langue correcte dit : *J'ai autant soif*, etc. (II, p. 257). » Je crois que cette dernière expression ne s'entend guère. Au lieu de : *J'ai autant soif que vous*, on dirait : *J'ai soif autant que vous*. — Je doute d'ailleurs que l'expression *J'ai aussi soif que vous* soit réservée vraiment à la langue familière.

4. A côté des *tours concessifs* avec *si*, qui sont à préférer : *Si prudent qu'il soit, Si prudent soit-il*, on entend et on rencontre, même sous la plume de bons écrivains, les tours avec *aussi* suivi du subjonctif : *Aussi prudent qu'il soit* et *Aussi prudent soit-il*.

La première expression n'est pas rare chez François Mauriac : *Aussi bonne chrétienne que tu fusses* (*Le Nœud de vipères*, p. 111). — *Aussi saoul qu'il fût* (*Les Chemins de la mer*, p. 286). — *Aussi exigü que fût le salon, il ne trouvait pas grâce devant ma tante* (*La Robe prétexte*, p. 57).

Les frères Tharaud emploient la seconde : *Ils restaient juste le temps de ramasser un pécule, aussi léger fût-il* (*Quand Israël est roi*, p. 37).

Le P. Deharveng a donc tort de dire de ces deux tours : « C'est du... belge » (II, p. 72). Mais ils sont encore un peu insolites, bien que Grevisse les signale chez plusieurs « écrivains considérables » (n° 1031, p. 789).

5. C'est une faute de dire *pour si* au lieu de *si* : [*Cette histoire, pour si absurde qu'elle soit*]. Il y a là un pléonasmе, car il faut dire : *pour absurde qu'elle soit* ou *si absurde qu'elle soit*. Cf. *Pour*, 1.

6. On ne dira pas : [*Aussi vite qu'il sera là*] ni : [*Si vite qu'il sera là*], mais : *Dès qu'il sera là*.

7. Souvent dans une proposition négative, rarement dans une interrogative, l'adverbe de comparaison *aussi* (qui reste correct et fréquent) est remplacé par *si* devant un adjectif : *Il est aussi orgueilleux qu'ignorant. Il n'est pas si habile* (ou *aussi habile*) *que son frère. Avez-vous jamais rien vu d'aussi beau* (ou *de si beau*)? On voit ici l'interrogation tendre vers la négation.

Devant un adverbe, on rencontre également *si* : *Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez?* (CORNEILLE, *Le Cid*, II, 5). La langue actuelle préfère cependant *aussi* : *Il ne travaille pas aussi soigneusement que je le voudrais. Il n'est pas aussi*

bien qu'hier. Mais si reste possible : *Il ne se porte pas si bien que cela* (Ac.).

On emploie *si* pour *aussi*, bien qu'il n'y ait pas de négation, dans *si peu que rien, si peu que vous voudrez* = *aussi peu que vous voudrez, très peu*.

8. Ne dites pas : [*Il est si tellement content!*]. Dites : *Il est si content!* ou : *Il est tellement content!*

AUSSI. AUSSI BIEN. — Cf. *Inversion* (du sujet).

AUSSI BIEN, comme gallicisme, a le sens de : « après tout, tout compte fait » : *Qu'il y aille! Aussi bien, je m'en désintéresse* = Quelles que soient les conséquences, je m'en désintéresse.

Il sert, dit l'Académie, « à rendre raison d'une proposition précédente : *Je ne veux point y aller, aussi bien est-il trop tard. Je n'ai que faire de l'en prier, aussi bien ne m'écouterait-il pas. Aussi bien, il n'en fera rien* ». On voit cependant qu'*aussi bien* n'est pas exactement synonyme de *car* ou d'*en effet*; la nuance concessive indiquée plus haut est sensible.

AUSSITÔT. — 1. **Devant un nom** : a) *suivi d'un participe*.

On peut employer *aussitôt* devant un nom suivi d'un participe, pour marquer la postériorité immédiate : *Aussitôt votre lettre reçue, j'ai fait votre commission* (Ac.). *Aussitôt sa mission remplie, il partit. Aussitôt ses devoirs finis...* On emploie aussi, et même plus fréquemment, *sitôt* : *Sitôt la lettre reçue*, etc.

La construction régulière, plus longue et plus lourde, serait : *Aussitôt que* (ou *Sitôt que*) *sa mission fut remplie...*

b) *sans participe*. Les grammairiens Le Bidois (II, p. 617) n'admettent l'emploi d'*aussitôt* et de *sitôt* comme prépositions, devant un nom sans participe, que « si le nom régi par *aussitôt* est un nom d'action (*aussitôt son lever, aussitôt l'ouverture*), et surtout quand il convient de souligner vivement le caractère immédiat et brusque d'une action ».

Le bon usage est cependant plus tolérant; il n'exige pas que le nom exprime une action : *Aussitôt le jour* (Littré).

Nyrop déclare que « l'emploi prépositionnel de ces deux adverbes est maintenant très général » malgré les protestations des « grammairiens pédants » (t. III, p. 661). Il cite entre autres exemples (cf. aussi t. VI, p. 64) : *Sitôt ces tristes paroles, elle aurait voulu les retenir* (A. Daudet). — *Sitôt les vacances* (A. Daudet). — *Sitôt le dessert* (R. Martin du Gard).

On a donc le choix entre : *Aussitôt* (ou *sitôt*) *mon retour*,

aussitôt après mon retour, dès mon retour. — Aussitôt le jour, sitôt le jour, dès le jour.

2. **Devant un participe :** *Aussitôt arrivés. Aussitôt qu'arrivés.*

Des puristes ont condamné à tort le premier tour, admis par le bon usage et par l'Académie. On peut dire : *Aussitôt arrivés* ou *aussitôt qu'arrivés*.

Quant à l'ellipse du sujet dans la dernière expression, rappelons le vers du *Cid* : *J'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés*, mais cette construction est inutile et peu courante : *Toute idée de vitrine, aussitôt que conçue, donne lieu à l'établissement d'une maquette* (F. AMBRIÈRE, *La Vie secrète des grands magasins*, p. 70).

Je ne dois pas insister sur l'emploi d'*aussitôt* devant un participe, dans des phrases comme celles-ci : *Aussitôt dit, aussitôt fait. Aussitôt pris, aussitôt pendu* ou *Sitôt pris, sitôt pendu*.

3. **Aussitôt et aussi tôt.** Quand on exprime nettement une comparaison, on écrit *aussi tôt* en deux mots; il est d'ailleurs aisé de voir que l'expression s'oppose alors à *aussi tard* : *Il accourut aussitôt. Aussitôt qu'il m'aperçut. Je n'arriverai pas aussi tôt que* (ou *si tôt que*) *je l'avais espéré*.

AUTANT. AU TEMPS. — En termes militaires ou en termes de gymnastique, « pour commander de revenir à la position précédente en vue de recommencer le mouvement » (Ac.), on dit : *Au temps*. Remarquez l'orthographe.

Reconnaissons avec Thérive (*Querelles*, t. II, p. 26) qu'il serait pourtant bien naturel d'écrire *autant*, car chacun comprend aujourd'hui : *refaites-en autant*.

AUTANT et TANT.

1. Les règles d'emploi de ces deux adverbes s'inspirent des principes valables pour *aussi* et *si* (cf. *Aussi*) : *autant* correspond à *aussi*, et *tant* à *si*. Ils s'emploient avec des verbes ou avec des noms introduits par *de* : *Il travaille autant que vous. Il a autant de mérite que vous. — Il a tant de travail! Il travaille tant!* — *Il ne travaille plus autant* (sous-entendu : qu'auparavant). *Je le défends autant que je puis* (Ac.). *Autant que j'en puis juger. Autant que faire se peut*.

Notons l'emploi d'*autant* devant un nom, sans second terme de comparaison, dans le sens de « le même nombre » : *Ses réflexions sont autant de sottises. Tous ses discours sont autant d'impostures* (Ac.). *On attend ses décisions comme autant d'oracles*.

Il n'est pas inutile d'observer qu'après *autant* on n'emploie pas l'article partitif *du, de la, des*. On emploie seulement *de*. On ne dira pas, comme tel écrivain belge : *Autant le publiciste a [de la] bravoure, autant le poète a de charme*. Il faudrait : *de bravoure, comme de charme*.

Autant vaut est souvent réduit à *Autant* : *Autant (vaut) faire cela sur-le-champ que (de) différer. Il a perdu neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs, autant dire mille francs* (Ac.). *Autant vaut que vous ne vous en occupiez plus* (subjonctif). Cf. *Valoir*.

Autant vaut s'emploie aussi absolument (= peu s'en faut) : *Cela est fini, ou autant vaut* (Ac.). *C'est un homme mort, ou autant vaut* (Ac.).

2. Dans une comparaison, *autant* est souvent remplacé par *tant* après une négation : *Il ne me plaît pas autant ou tant que son voisin. Il n'a pas autant ou tant de goût que son frère. Jamais il n'avait montré autant ou tant de courage*. Lorsqu'il s'agit d'exprimer l'idée de « tellement », plutôt qu'une comparaison véritable, on emploie *tant* pour modifier le verbe à la forme négative : *Ne parlez pas tant*.

Tant peut aussi remplacer *autant* dans quelques expressions comme *tant qu'il peut* ou *tant pour... que* : *Il travaille tant (ou autant) qu'il peut. Tant (ou autant) pour ce motif que pour un autre*.

Tant doit s'employer dans *tant bien que mal, tous tant que nous sommes*, et dans le sens d'« aussi longtemps que » : *Tant qu'il pleuvra, les réparations ne pourront se faire*.

3. Devant *que*, au lieu de *aussi* précédant un qualificatif ou un participe, on peut employer *autant* après ce qualificatif : *Il est modeste autant qu'habile* ou *Il est aussi modeste qu'habile*.

Il peut aussi le précéder, mais jamais immédiatement : *Il est autant que vous sensible à cette injure* ou *Il est aussi sensible que vous à cette injure*.

Avec *le*, représentant l'adjectif, on emploie *autant* : *Il l'est autant que vous*.

4. Remarque importante. On ne peut jamais employer *autant* pour désigner une quantité qu'on ne veut ou ne peut préciser. On ne dit pas : *Supposons que je vous donne [autant] et [autant] à votre ami*. Il faut dire : *tant et tant*. *Supposons que ce meuble coûte tant et le transport tant. Vous gagnerez tant par mois. Payer tant la ligne. Un marchand chez qui on payait à tant par mois* (A. DAUDET, *Sapho*, ch. III). Dans ce dernier exemple, à *tant* = à raison de tant...

dans une proposition négative qui s'oppose à une précédente. Citons trois auteurs français : « Il (Bossuet, en 1660) prépare ses sermons, c'est-à-dire qu'il les écrit avec soin. Ils sont touffus, trop abondants, trop nourris. Il n'oublie pas *pour autant* les leçons de Vincent de Paul, et il traverse toute cette riche matière d'une volonté de simplicité évangélique. » (J. CALVET, *Bossuet, l'homme et l'œuvre*, Paris, Boivin, 1941, p. 113). — « Un, des, ôtent aux noms propres qui en dépendent ce qu'ils auraient, sans cela, de trop individuel, et en font des noms généraux, mais d'une généralité si l'on peut dire spéciale, car ces noms ne perdent pas *pour autant* tout rapport avec les individualités particulières qu'ils désignent. » (Le Bidois, I, p. 70). — « Si la valeur propre des sermons préoccupe au plus haut degré l'éditeur, il n'en néglige pas *pour autant* la forme. » (R. BOSSUAT, *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XXVI, 1948, p. 171).

On voit combien est injustifié le mépris de Martinon qui déclare : « Je ne dis rien de *pour autant* au sens de *pour cela*. qui est purement dialectal et nullement français » (p. 519, note 1), Cf. *En, adverbe ou pronom*, 4.

5. **D'autant.** Cette locution adverbiale s'emploie d'une manière absolue, comme complément de mesure signifiant « dans la même proportion » : *Donnez cent francs, vous serez quitte d'autant* (Ac.). *On a élevé cette maison d'un étage et baissé cette autre d'autant* (Ac.). *Cela nous soulage d'autant* (Ac.). *Il parle beaucoup, mais il mange d'autant* (Ac.).

Dans ces divers exemples, on voit nettement le rapport entre deux actions. L'expression **boire d'autant**, qui est d'ailleurs rare, s'emploie sans qu'un tel rapport soit clairement établi et signifie : « boire beaucoup » (Ac.) : *Ne songeons qu'au plaisir et buvons d'autant* (Ac.).

AUTARCIE. — Après une période d'hésitation, *autarcie* l'a emporté sur [*autarchie*] pour désigner l'état d'un pays qui se suffit à lui-même.

Il fallait en effet représenter le grec *autarkeia* : état de celui qui se suffit à lui-même (*arkein* = suffire) et non *autarchia* : pouvoir absolu, pouvoir personnel (comparez *monarchie*, où l'on retrouve *-archie* avec son idée de commandement).

On peut consulter à ce propos : *Le français moderne*, avril 1938, p. 204, *La Revue Universitaire*, mai 1938, pp. 422-423, et surtout DAUZAT, *Études de linguistique française*, pp. 197-199.

AUTEUR n'a pas de féminin, bien que *Damourette* emploie

autrice dans *Le français moderne*, t. III, 1935, p. 71. On dira : *Une femme auteur* ou *Cette femme est l'auteur réputé d'un joli roman*.

AUTOCLAVE est masculin : *Un autoclave*.

AUTODAFÉ. — *Un autodafé, des autodafés*.

AUTOMNAL. — Pluriel : *automneaux*.

AUTOMNE, féminin selon Vaugelas, est aujourd'hui masculin : *Un automne merveilleux*. On dit : *en automne, à l'automne*.

AUTOMOBILE et **AUTO**, après avoir été des deux genres, s'emploient actuellement d'habitude au féminin.

AUTOMOTRICE. MICHELINE. AUTORAIL. — Pour désigner la voiture automotrice qui roule sur rails, on a hésité entre *autorail*, formé vers 1925, *automotrice*, emprunté au langage des techniciens, et *micheline*, préféré par le grand public.

Autorail, adopté par plusieurs Compagnies, a été blâmé par Dauzat. Il a reproché à ce mot de ne correspondre à aucun des trois types de noms formés avec *auto* : le préfixe n'y a pas le sens de « soi-même » (comparez *automobile*); d'autre part, un *autorail* n'est pas un rail qui est une *auto* (comparez *autocar*) ni un rail pour autos (cf. *autostrade*).

« Le public, a observé le même auteur, emploie plus volontiers *micheline* depuis 1932 environ, parce que les premières voitures de ce type étaient montées sur pneus Michelin ».

Cf. *Le français moderne*, janvier 1938, p. 56; *Revue Universitaire*, décembre 1937, pp. 420-421; DAUZAT, *Études de linguistique française*, pp. 199-200.

AUTOSTRADE est féminin, comme *autoroute* : *Une autostrade*.

AUTOUR. — Cf. *alentour*.

AUTRE. — 1. Quelques expressions : *J'en ai vu bien d'autres* (= des choses plus étranges ou plus désagréables). *Il n'en fait jamais d'autres* (= il fait toujours de pareilles sottises). *Il en sait bien d'autres* (= il a bien d'autres malices). *En voici bien d'une autre* (= voici une chose encore plus surprenante, à laquelle on ne s'attendait pas). *C'est une autre paire de manches* (= une autre affaire). *Nous autres Français, Nous autres, vous autres* (cf. plus loin, 5). *L'un dans l'autre, l'un portant l'autre* (= en compensant l'un avec l'autre) : *Ces objets coûtent tant, l'un dans l'autre* (Ac.). *Comme dit l'autre* (= comme on dit)

est cité par l'Académie comme populaire; disons plutôt qu'il est familier. *Autre chose de plus beau. Autre part* (= ailleurs). *L'autre jour* (= un jour récent, indéterminé). *Les deux autres* (*autre* suit le nom de nombre). *Les autres chemins* (*autre* précède). *Les deux autres chemins*.

2. Répétition de la préposition après *autre que*.

Les remarques ci-dessous ne sont valables que si *que* est en rapport avec *autre*. On dira : *Je n'ai jamais eu à me plaindre autant d'un autre que de lui*, car dans cette phrase *que* est en rapport avec *autant* et non avec *autre*; comparez : *à me plaindre d'un autre autant que de lui* (ou *de Pierre autant que de Paul*).

Quant à la répétition de la préposition après *autre que*, devant un nom ou un pronom, elle ne s'impose jamais. Elle a même été tenue pour incorrecte, notamment par Le Gal. Martinon ne l'admet que si on peut sous-entendre le verbe devant le second terme : *J'aime mieux avoir affaire à d'autres qu'à vous* (que d'avoir affaire à vous); mais : *Adressez-vous à d'autres que moi. Je n'ai pas besoin d'une autre récompense que celle-là* (p. 169).

D'après les Le Bidois, « il paraît plus correct de ne pas répéter la préposition après *que* », mais cette répétition marque plus nettement la fonction du second terme de comparaison (II, p. 731).

Quant à Grevisse, il déclare : « Lorsque *autre, autre chose*, régimes d'une préposition, sont suivis de *que*, la répétition de la préposition est facultative » (p. 673, n° 910). Si A. France a écrit : *(Elle) venait pour un autre que pour moi* (*La Rôtisserie*, p. 252), dans un cas où l'on ne peut sous-entendre le verbe, on peut dire : *Adressez-vous à d'autres que moi* ou *qu'à moi*.

Il y a aussi répétition, bien qu'aucun verbe ne soit sous-entendu, dans ce vers de Molière : *Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère* (*Tartuffe*, 818).

3. Le pluriel de *un autre* est *d'autres* : *D'autres sont venus; et non : [des autres]. Je ne connais pas d'autres raisons* (ou *d'autre raison*, selon la pensée) *que celle-là. J'en ai vu d'autres, bien d'autres*.

Aucun autre. Pluriel : *plusieurs autres*.

4. *Personne autre* et *rien autre*, corrects, se rencontrent dans la langue littéraire. On dit et on écrit beaucoup plus souvent : **personne d'autre, rien d'autre**.

On doit dire : *quelque chose d'autre, quelqu'un d'autre*.

5. **Nous autres, vous autres** sont corrects pour souligner

l'opposition : *Vous partez? Nous autres, nous restons. Nous autres, gens du Nord, nous... Nous autres femmes... On ne dit pas : [eux autres].*

6. Cf. *L'un et Entre (entre autres).*

7. Omission de *pas* devant *autre que*. Cf. *Nc*, 9, p. 456.

AUTRE CHOSE est considéré comme un composé indélini quand *chose* n'a plus sa valeur propre. L'adjectif qui suit est au masculin et s'unit à *autre* par *de* (comme après *quelque chose*) : *Autre chose de beau. Je voudrais autre chose de plus grand.*

Mais on dira : *Quelle autre chose désirez-vous? Toute autre chose me serait plus légère.*

On peut dire : *Autre chose* est de dire ceci *que* d'affirmer cela ou, en répétant *autre chose* : *Autre chose* est de dire ceci, *autre chose* d'affirmer cela. *Autre chose* est une simple affirmation, *autre chose* est une affirmation avec serment (Ac.).

Quant à l'emploi de *autre* tout seul, dans ce cas, il n'étonne pas devant un substantif dont il est l'attribut : *Autre est votre situation, autre celle de votre sœur.* Mais il est moins courant devant un infinitif : *Autre est promettre, autre est donner* (Ac.). *Autre est de savoir en gros l'existence d'une chose, autre d'en connaître les particularités* (Chateaubriand, cité par Grevisse, p. 329, n° 458).

AUTREFOIS. — Ne confondez pas *autrefois* (adverbe), *d'autrefois* et une (ou quelque) *autre fois* : *Un homme d'autrefois* « désigne un homme d'une grande austérité » (Ac.). *Il y avait autrefois. Vous viendrez une autre fois, d'autres fois.*

AUTRUI ne se dit que des personnes. Il s'emploie presque uniquement avec une préposition et ne peut être accompagné d'un article ni déterminé : *Le bien d'autrui. Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. Aux dépens d'autrui. Être plus exigeant pour autrui que pour soi-même.* On le trouve encore, mais rarement, comme complément d'objet direct : *Amuser autrui.* Plus rarement encore comme sujet : *Là où autrui nous croit coupables, nous nous trouvons innocents* (E. Jaloux, cité par Grevisse, n° 583, p. 404).

AUXILIAIRES. — On trouvera, à leur rang alphabétique, les verbes qui appellent une observation à propos de l'emploi des auxiliaires.

Il suffira d'attirer ici l'attention sur le fait qu'à la forme pronominale on emploie l'auxiliaire *être*.

On ne peut évidemment sous-entendre l'auxiliaire que si plusieurs verbes se suivent avec le même sujet, non répété, et si l'auxiliaire sous-entendu vient d'être employé : **Après avoir appelé, crié et s'être fâché.** Proust écrit incorrectement : *Tous les matins, après avoir embrassé sa nièce, s'être inquiété des travaux de mon ami Bloch et donné à manger à ses chevaux (A la Recherche du temps perdu, t. V, 2^e partie, p. 76). Il faudrait : et avoir donné...; on ne peut sous-entendre avoir, puisque l'auxiliaire exprimé en dernier lieu est être.*

AVAL. — Pluriel : des *avals*.

AVANCE. — 1. **D'avance, à l'avance et par avance** peuvent aujourd'hui s'employer indifféremment. C'est en vain qu'on a voulu rejeter à *l'avance* et découvrir une nuance spéciale d'empressement dans *par avance*. L'Académie dit : *payer d'avance ou par avance; je m'en réjouis d'avance ou par avance.* De nombreux et excellents auteurs disent aussi : à *l'avance*.

2. Il est certain qu'il y a un pléonasme dans : *prévenir d'avance, prévoir d'avance, prédire d'avance, pressentir d'avance.* Aussi ces expressions ne sont-elles pas à recommander. Mais on ne peut non plus les considérer comme fautives, vu que l'usage les a, semble-t-il, adoptées et qu'on les rencontre chez plusieurs bons auteurs (cf. BOTTEQUIN, *Difficultés*, pp. 65-66). L'Académie admet : *avertir d'avance.*

3. Plutôt que : [**Il n'y a pas d'avance**], dites : *C'est peine perdue, c'est inutile, cela ne sert à rien, cela n'avance à rien, cela ne m'avance pas.*

4. On dit fort bien : *Il n'est pas l'heure : vous êtes en avance* (Ac.) ou *Vous avez une heure d'avance* (ou *Vous avez de l'avance*) sur les autres ou *Vous arrivez en avance.*

Être en avance peut aussi avoir un sens tout différent : « Avoir fait une avance de quelque somme » : *Être en avance de cinq cents francs avec quelqu'un.*

S'AVANCER ne peut plus s'employer dans le sens de *s'écarter*. On ne dira pas : [*Il est temps. Avancez-vous*].

AVANT. — 1. Cette préposition peut s'employer comme **adverbe**, au lieu d'*auparavant* : *Quelques jours avant* ou *Quelques jours auparavant* (Office, *Le Figaro*, 31 déc. 1938).

2. *Avant* reste invariable dans les **composés** : *des avant-gardes, des avant-goûts.*

3. **Avant-hier** (prononcer le *t*) s'écrit avec un trait d'union : *Il partit avant-hier. Il est arrivé d'avant-hier ou depuis avant-hier.*

4. **Avant que... ne.** L'emploi de *ne* explétif est facultatif après *avant que* : *Avant qu'il fasse* ou *qu'il ne fasse froid* (Ac.). C'est donc à tort qu'on croit mieux faire ou introduire une nuance en employant *ne*. Remarquez l'emploi du subjonctif. On ne dit plus « devant que » ni « auparavant que ». Si la principale est négative, *avant que* peut se réduire à *que* suivi de *ne* (toujours avec le subjonctif) : *Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné* (Molière). — *Ne partez pas avant que tout soit terminé* ou *avant que tout ne soit terminé* ou *Ne partez pas que tout ne soit terminé.*

5. **Avant de.** Devant un infinitif, on emploie *avant de*, plutôt qu'*avant que de*, fort vieilli : *Avant de venir me voir, vous examinerez la question.* Remarquez que la principale et la subordonnée ont le même sujet. Si les sujets diffèrent, on dira : *Avant que vous veniez me voir, je tiens à vous avertir...*

6. **Avant-midi.** Le silence des dictionnaires et des auteurs français condamne ce nom composé, parallèle au nom bien français *après-midi*. Il est courant en Belgique et il n'y a pas à en rougir. Si l'on veut être à l'abri de tout reproche, au lieu de : *Je viendrai dans l'avant-midi; Il reçoit tous les avant-midi*, on dira : *le matin, dans la matinée, tous les matins* ou *Je viendrai avant midi.*

7. **Avant-scène** est féminin : *une avant-scène.*

8. **Avant et devant.** *Avant* s'oppose à *après* et marque le temps. *Devant* s'oppose souvent à *derrière* et marque le lieu; il signifie aussi « en face de ».

En principe donc, si je dis qu'on place l'article *avant* le nom, je pense à la langue parlée et je veux dire que l'article est prononcé avant le nom; si je dis qu'on le place *devant* le nom, je pense à la langue écrite.

En fait, on voit que dans ce cas les deux formes sont possibles. Mais on dira : *Je marcherai devant vous. — J'irai le voir avant vous.*

C'est peut-être parce que les deux sens sont possibles qu'on dit également : *Mettre la charrue avant les bœufs* ou *devant les bœufs* (cf. Dict. gén., à *Avant* et à *Charrue*).

On dit : *La dernière maison avant le carrefour*, parce qu'on veut dire (sens temporel) : « avant d'arriver au carrefour ».

9. **Être en avant de** : *Cet auteur était fort en avant de son siècle* (Ac.) ou *Il avait de l'avance sur son siècle* ou *Son génie a devancé son siècle*.

AVANT-COUREUR. — Au féminin, on dit *avant-courrière*.

AVATAR est un mot emprunté il y a un siècle au sanscrit *avātara*, proprement « descente » (du ciel à la terre); il désigne les incarnations successives des divinités chez les Hindous. Il comprend l'idée de transformation, de changement et, « par extension, dit l'Académie, il signifie familièrement changement ou transformation d'un objet ou d'un individu qui en a déjà subi plusieurs ». Il peut donc s'appliquer dans ce sens non seulement aux personnes qui ont changé plusieurs fois d'aspect physique, moral ou social, de profession, d'opinion, de parti, mais aussi — quoi qu'en disent certains puristes et même l'Office (*Le Figaro*, 9 avril 1938) — aux objets, aux choses qui se transforment. On parlera donc des *avatars* de tel politicien versatile ou arriviste ou bien des *avatars* d'un thème littéraire, des *avatars* ou même de l'*avatar* d'un mot qui change de sens. Expliquant que *j'ai, tu as* ont perdu, comme auxiliaires, le sens de possession et l'idée d'indication du temps présent pour ne plus présenter dans *j'ai aimé* que l'idée d'*aimer* sous le jour d'un passé, les grammairiens Le Bidois écrivent : *Curieux avatar sémantique* (I, p. 413).

De cette idée de transformation, de changement, il n'y a pas tellement loin à celle d'*aventures*, qu'impose aisément un voisinage de forme. A. Bottequin, qui n'a rien d'un puriste, voit dans cet emploi « une grossière impropriété » (*Le français contemporain*, p. 101); c'est un bien gros mot. Il veut qu'on dise : « Depuis notre dernière rencontre, j'ai eu toutes sortes de *tracas*, d'*ennuis*, d'*aventures* », et non d'*avatars*.

Malgré le nombre et l'autorité des critiques, j'accueillerais sans chagrin, je l'avoue, l'emploi d'*avatars* dans le sens d'*aventures* ou, par une nouvelle extension, de : *soucis*, *tracas*, *ennuis*, *vicissitudes*, *bouleversements liés à une suite de péripéties*.

Je souscrirais au contraire à la condamnation d'*avatars* dans le sens d'*avaries*, emploi qui me paraît d'ailleurs rare et que l'Office explique par l'influence probable d'*avarie* et surtout de l'argot *avaro* (= avarie), peut-être aussi d'*aventures*. Bottequin veut qu'on dise : « Ces colis ont subi beaucoup d'*avaries* pendant leur transport », et non « beaucoup d'*avatars* » (p. 277). Fort bien. *Avarie* dit en effet tout autre chose. Mais dans le sens de « péripéties, aventures, etc. » (cf. plus haut),

je crois qu'*avatar* ne choque plus personne, sinon quelques initiés : *Si pour ma part je ne m'intéresse plus aux avatars d'une voiture de touriste qui croit avoir bafoué le désert et ses hommes parce qu'elle a fait Alger-Gao...* (J. PEYRÉ, *Sahara éternel*, 1944, p. 14).

AVÉ reste invariable : *Des Avé*.

AVEC. — 1. **Et moi avec.** L'emploi d'*avec* sans complément est correct, mais il appartient plutôt à la langue familière. Le Père Deharveng a réuni une centaine d'exemples tirés des meilleurs prosateurs; dans la plupart, il est vrai, le complément sous-entendu (nom de personne ou de chose) a été employé précédemment (parfois sous forme de préposition). Si cette condition est réalisée, on peut donc dire et même écrire *et moi avec* : *Vous vous feriez blâmer, et moi avec.* — *Il a pris mon manteau et s'en est allé avec* (Ac.). — *Il a été bien traité et il a encore eu de l'argent avec* (Ac.).

Aller, venir avec. On peut donc dire aussi, mais en langage familier : *Nous allons à la plage. Est-ce que vous venez avec?* puisque le complément a été énoncé précédemment. Mais on ne dira pas directement : [*Venez-vous avec?*] pour : *Venez-vous avec nous? Nous accompagnez-vous?*

2. **Déjeuner avec du chocolat.** Selon plusieurs grammairiens, cette façon de parler est incorrecte. Il faudrait dire : *déjeuner, dîner, souper avec des amis*, mais : *déjeuner d'un croissant, dîner d'un potage et d'un légume*. Le bon usage n'hésite cependant pas à substituer *avec* à *de* dans ces expressions. Déjà le P. Deharveng (p. 35) avait relevé cet emploi d'*avec* chez d'excellents auteurs. Grevisse (n° 930, p. 696) ajoute de nouvelles références : *Déjeuner avec du beurre et des radis* (Ac., au mot *Radis*). *Déjeuner avec du chocolat* (Dict. gén.). Il cite Molière, Rousseau, Musset, Flaubert, Montherlant, Bazin, Loti, qui ont employé ce tour.

3. Ne dites pas : [*Il ne se voit plus avec son frère*]; dites : *Il ne voit plus son frère. Son frère et lui ne se voient plus.*

4. Martinon déclare : « La langue parlée abuse un peu d'*avec* : *être sévère avec quelqu'un* au lieu de *pour* ou à l'égard de; — *dîner avec un poulet*; — *payer avec son argent*; — *saluer avec la main*; — *commencer ou finir avec quelque chose*; — *arriver avec un train*, ne sont pas très bien dits » (p. 574).

Plusieurs de ces expressions me paraissent autorisées par

l'usage. Les grammairiens Le Bidois, qui déconseillent sévèrement : *déjeuner avec un morceau de pain*, expression correcte, nous l'avons vu (n° 2), citent parmi leurs exemples (p. 718) : *On devait même acheter, avec l'argent de l'oncle, une petite maison de campagne* (Maupassant). — *Sans parler, avec sa main, il nous faisait signe* (A. Daudet).

Si d'ailleurs on peut dire : *Écrire avec une plume* ou *Avec de l'argent je l'obtiendrai* (Ac.), il est clair qu'on peut dire : *payer avec son argent, saluer avec la main*.

D'autre part, *avec* peut signifier à l'égard de. Littré cite l'exemple : *Contracter une dette avec le malheur*. Ne peut-on autoriser de même : *Être bon ou sévère avec quelqu'un* (à côté de : à l'égard de quelqu'un, pour quelqu'un)? J'avoue cependant que je n'ai pas trouvé ces expressions chez de bons écrivains.

Je crois comme Martinon qu'il faut proscrire : [*commencer ou finir avec quelque chose; arriver avec un train*]. On dira : *commencer par quelque chose, arriver à tel train ou par tel train*.

On voit apparaître là une tendance à employer *avec* au lieu de *par*. Tendance régulière : *avec* exprime l'instrument, le moyen qu'on emploie pour faire quelque chose. Mais cette tendance est plus forte en Belgique qu'en France, sous l'influence du flamand. Cf. *Commencer*, 3, p. 187.

Certains puristes condamnent : *Vous allez vous attirer des ennuis avec votre franchise*. Ce tour est pourtant bien français. Le *Dict. gén.* donne les exemples : *Il m'importune avec ses questions. Avec le temps, on vient à bout de tout. Et l'Académie : Avec cela vous êtes sûr de réussir. Nous en viendrons à bout avec le temps*. Dans ces phrases, il y a indication du moyen.

Mais on se gardera de dire : *Vous allez vous enrhummer [avec ce temps]*. On dira : *par ce temps*.

L'usage français n'admet pas : *Envoyer des marchandises [avec] le chemin de fer*. On dit : *par le chemin de fer*.

5. *Avec* peut signifier parfois *malgré* : *Avec tout le respect que je vous dois* (Ac.). *Avec cela, avec tout cela* peuvent signifier « malgré cela » : *Avec cela, on ne me fera jamais admettre sa bonne foi*.

6. Il ne faut pas employer *avec* au lieu de *sans* et dire : *Je suis revenu [avec rien]*.

7. *D'avec* souligne la séparation : *Distinguer l'ami d'avec le flatteur* (ou *du flatteur*). *Séparer l'or d'avec l'argent* (ou *de l'argent*). *Divorcer d'avec*. Cf. *Divorcer*.

8. Cf. *Causar, connaissance, fâcher, fiancer, marier*.

AVÉRER = vérifier, reconnaître ou faire reconnaître pour vrai.
Ce verbe s'emploie :

1) à l'infinitif et au participe passé : *C'est une chose qu'on ne peut avérer* (Ac.). *C'est un fait avéré* (Ac.).

2) à la forme pronominale. Ici les linguistes sont en désaccord.

On ne peut suspecter ce verbe dans le sens primitif de *se faire reconnaître pour vrai, pour réel* : *Cette nouvelle s'avère*. Cet emploi est d'ailleurs rare.

Mais *s'avérer* se rencontre constamment dans un sens plus général : *se montrer vraiment, se confirmer* (notions que Brunot lui donne le sens trop faible de *passer pour*, p. 618. *S'avérer* marque plus que l'apparence). Bottequin (*Le F. G.*, pp. 102-106) déconseille cet emploi, après l'avoir observé chez des linguistes comme Dauzat, Le Bidois, Thérive : *Les cœurs d'or s'avèrent des égoïstes frivoles* (Thérive). Pourquoi ne pas suivre de telles autorités et d'autres, que cite notamment Grevisse (n° 701, 5, pp. 500-501)? Je n'hésiterais pas à dire : *Il s'avère intelligent. Ce produit s'avère excellent*. Il y a en fait catachrèse, c'est-à-dire oubli du sens premier. Toutefois la catachrèse n'est peut-être pas complète et l'on peut encore être choqué par le voisinage de *s'avérer* (où l'on retrouve *vrai*) et d'adjectifs comme *vrai* et *faux*. J'hésiterais à dire : *Cette nouvelle s'avère vraie, inexacte ou peu probable*.

J'hésiterais, dis-je; mais je n'oserais considérer ces expressions comme fautives, car celui qui les emploie a simplement perdu tout à fait de vue le sens premier, fortement affaibli chez tous. Littré cite ce texte d'Amyot : *Le bon jugement de l'un est tesmoigné... et l'erreur de l'autre adveré*.

AVEU. — L'usage français semble ignorer les expressions assez répandues en Belgique : *être en aveu, entrer en aveu*. On dit : *avouer, faire des aveux, faire l'aveu de sa faute*.

Un **homme sans aveu** est proprement un homme qui n'est avoué, reconnu, protégé par aucun seigneur féodal. D'où le sens actuel : un homme que personne ne veut reconnaître comme honorable.

AVIS. — **Être d'avis que**. Cf. *Être*, 8. Après **m'est avis que**, on emploie l'indicatif ou, s'il s'agit d'un fait éventuel, le conditionnel.

AVISER. — Dites : *Aviser que* (et non de ce que).

AVISO. — Pluriel : *des avisos*.

AVOCAT a pour féminin *avocate*.

AVOIR. — 1. **Conjugaison.** Attention au subjonctif présent : *Que j'aie, que tu aies, qu'il ait* (avec *t*), *que nous ayons, que vous ayez* (sans *i*), *qu'ils aient*. Impératif présent : *Aie, ayons, ayez*.

2. **Avoir affaire.** Cf. *Affaire*.

3. **Avoir l'air.** Cf. *Accord de l'adjectif*, 6.

4. **Avoir besoin de.** Attention à l'emploi de *dont*. Puisqu'on dit : *J'ai besoin de ce livre*, on doit dire : *Le livre dont j'ai besoin*. Il faut donc éviter : [*Le livre que j'ai besoin*].

5. [**Avoir bon**]. [**Avoir de bon**].

[**Avoir bon**] est considéré par Thérive comme un belgicisme antifrçais (cf. Englebert et Thérive, p. 18). « Antifrçais », c'est peut-être beaucoup dire. Il n'en reste pas moins que l'expression est incorrecte. Il faut dire : *Je suis bien, j'ai du plaisir, j'éprouve du bien-être*, etc.

[**Avoir de bon**] est certainement un belgicisme d'origine flamande, mais répandu en Wallonie comme en Flandre. Au lieu de : [*J'ai encore un coup de bon, un franc de bon*], on dira : *J'ai encore droit à un coup, à un franc. J'ai encore un coup à jouer, un franc à percevoir, telle somme à recevoir*.

Mais on dit très bien, dans un tout autre sens : **Il a cela de bon que...** (Ac.) — il a cette qualité que..., il a cela qui est bon que...

6. **Avoir beau** est évidemment correct : *Ils eurent beau se plaindre, on ne les écouta pas*.

7. **Avoir plus court.** Cf. *Court*, 5.

8. [**Avoir dur**]. Ne dites pas : [*J'ai dur de retenir cette distinction. Il a dur dans les montées*]. Dites : *Je retiens difficilement ou avec peine ces distinctions. Il monte avec peine*, etc.

9. [**Avoir facile, avoir difficile**]. Parce qu'on entend souvent en Belgique : [*Il a facile à, de*] et même [*pour*], on dénonce fréquemment comme des belgicismes les expressions : [*Il a facile. Il a facile à dire cela. Il a facile de ou pour ne pas se tromper. Il a difficile. Il a difficile à ou de ou pour s'habituer. Il l'a eu facile*].

En réalité, [*avoir facile*] et [*avoir difficile*] s'entendent en France, mais n'appartiennent pas au français correct.

Le P. Deharveng (cf. t. II, pp. 36-37) a rencontré cependant : *Les médecins ont bien facile*, chez Lenotre, et un tour voisin chez Vuillot : *On a plus aisé de deviner*.

Ajoutons qu'au début du deuxième point du *Panegyrique*

de saint Gorgon, Bossuet écrit : « Saint Gorgon ne l'a pas eu si aisé » (cf. *Œuvres oratoires* de Bossuet, édition Lebarq, Urbain et Levesque, Paris, Desclée, t. I, 1914, p. 40).

Dans *Cécile parmi nous* (ch. XXIV, éd. du Mercure de France, p. 252), G. Duhamel fait dire à l'abbé Scholaert : *Ne prononcez pas votre nom. J'aurai plus facile à juger si je ne sais pas votre nom*. Est-ce à dessein? Sans doute il vient de dire de cet abbé : « Bègue et bougon, peu soucieux de déguiser le rustique accent du Nord qui lui restait de son enfance passée dans la Flandre française »; mais il ne s'agit pas ici d'accent.

Damourette et Pichon (t. II, p. 19, n° 497, 4^o) citent également sans commentaire particulier, comme s'ils la trouvaient normale, cette phrase : *Il avait difficile de remuer la main droite*.

On peut donc manifester quelque indulgence à l'égard d'*avoir facile à ou de*, mais on évitera quand même soigneusement ces expressions.

On dira : *Cela lui est facile à dire. Il est facile de dire cela. Il lui est facile de ne pas se tromper. Vous le ferez facilement. Vous l'obtiendrez facilement ou avec facilité. Il étudie avec facilité. Tout le monde n'a pas la même facilité. Il n'a pas eu pareille facilité. Nous aurons la facilité de nous voir tous les deux jours. — Il s'habitue malaisément, difficilement, avec peine. Il a du mal (ou de la peine) à s'habituer. Il marche difficilement. Il a de la difficulté à marcher. Il éprouve ou il trouve de la difficulté à marcher. Cela ne fait pour vous aucune difficulté. Il est difficile de s'habituer.*

10. Notons l'emploi d'*avoir pour* dans l'expression **avoir pour agréable** (= comme agréable) : *Il ne fera cela qu'autant que vous l'aurez pour agréable* (Ac.).

11. **En avoir à quelqu'un** = en avoir contre quelqu'un, être irrité contre quelqu'un, en vouloir à quelqu'un, et non pas : s'adresser à quelqu'un.

12. **Avoir à + infinitif** marque l'obligation, la nécessité, la disposition où l'on est de faire ce que l'infinitif signifie : *J'ai à faire un travail important ou J'ai un travail important à faire. J'ai à faire une visite* (Ac.). *Il a bien des choses à nous apprendre* (Ac.). *Je n'ai pas à répliquer.*

N'avoir qu'à signifie « il suffit de » : *Il n'a qu'à parler pour être obéi.*

Sur l'accord du participe passé dans *avoir eu à*, cf. *Part. passé*, p. 519.

13. Ne dites pas : [*Je vous aurai*] ou [*Je vous raurai*] pour *Vous me le payerez*.

15. Ne dites pas : [*J'ai le temps long*]. Dites : *Le temps me paraît long*.

AVOUER. — Michaut et Schricke (p. 216) conseillent de mettre un tréma sur l'*i* des désinences en *-ions*, *-iez*. Ce n'est pas l'usage et cela paraît bien inutile. Écrivez : *Nous avouions*, *vous avouiez*. — Futur : *J'avouerais*.

AXIOME (masculin) s'écrit sans accent circonflexe, bien qu'on prononce *o* fermé.

AYANT CAUSE, AYANT DROIT font au pluriel, comme noms, selon un ancien usage : *les ayants cause*, *les ayants droit*.

B

BABIOLE est français; il se dit d'un jouet d'enfant et aussi de choses puériles ou sans grande valeur : *Il ne s'amuse qu'à des babioles* (Ac.). *Acceptez ce petit présent, ce n'est qu'une babiole* (Ac.).

BÂBORD. — Accent circonflexe.

BABY. — Pluriel : *des babys* (parfois, à l'anglaise : *babies*).

BAC. — [*Bac à ordures*]. On dit en France : *panier aux ordures* et plus souvent : *boîte à ordures* ou *poubelle*.

Ne pas parler de [*bac à charbon*] pour le *chandrier* (dans lequel tombent les cendres du charbon) ou pour le *seau à charbon*, qu'on appelle à tort, en Belgique, *une charbonnière*.

BACCHANAL. BACCHANALE(S). — *Un bacchanal* (sans pluriel) = un grand bruit, un tapage : *Faire du bacchanal* ou *Faire bacchanal* (Ac.).

Les bacchantes (f. pl.) = les fêtes religieuses que les anciens célébraient en l'honneur de Bacchus.

Une bacchanale = 1) représentation d'une danse de bacchantes et de satyres : *La bacchanale de Poussin* (Ac.);

2) danse bruyante et tumultueuse dans un ballet, dans un grand opéra : *Le second acte de ce ballet, de cet opéra est terminé par une bacchanale* (Ac.);

3) débauche faite avec grand bruit.

BACILLE (prononcer *il*) est masculin : *Un bacille*.

BÂCLER. — Accent circonflexe.

BACTÉRIE est féminin : *Une bactérie*.

BADINER est proprement intransitif : *Il ne badine pas. C'est un homme avec lequel il n'y a pas à badiner* (Ac.). Le *Dict. gén.* admet cependant l'emploi transitif dans la langue familière : *Badiner quelqu'un* = le plaisanter agréablement.

BADAUD, nom ou adjectif, fait au féminin *badaude*.

BAFOUER. — Une *f*.

BAGOU. — Telle est l'orthographe de l'Académie : *Il n'a que du bagou.*

BAIGNER, sans complément d'objet direct, signifie « être entièrement plongé dans un liquide » : *Ces concombres baignent dans le vinaigre* (Ac.). Par image : *Être baigné de sueur* (Ac.).

On doit donc dire : *Je vais me baigner. Faire baigner les chevaux* (Ac.). *Baigner un enfant* (Ac.).

BAIL. — Pluriel : *des baux.*

BÂILLER, BAILLER, BAYER.

Bâiller (accent circonflexe sur *a*) de sommeil, de fatigue, de faim, d'ennui : *Bâiller sa vie* (Chateaubriand). *Un bâillement. Bâilleur, bâilleuse.*

Bailler, vieilli = donner (*bailler un soufflet*; cf. *un bailleur de fonds*). Ce verbe ne s'emploie plus guère que dans : *Vous me la baillez bonne, vous me la baillez belle* (= dire une chose incroyable, chercher à en faire accroire). *Vous me l'avez baillé belle* (participe invariable).

Bailleur = qui donne à bail; féminin : *bailleresse* (s'oppose à *preneur, preneuse*).

Ancien terme de droit : *la baillée.*

Bayer ne se dit plus guère que dans l'expression *Bayer aux corneilles* = perdre son temps et regarder niaisement en l'air. — *Bayer* est un vieux mot français (cf. *béer, béant*) qui signifie : « tenir la bouche ouverte (cf. *bouche bée*) en regardant longtemps quelque chose ».

BÂILLON. - Accent circonflexe sur *a* : *Un bâillon. Bâillonner. Débâillonner.*

BAIN. - On écrit : *une salle de bains* ou *une salle de bain.*

BAIN-MARIE. - Pluriel : *Des bains-marie.*

[**BAISE**], nom féminin formé sur une forme verbale, n'est pas français. Il faut dire : *un baiser.*

BAISSER. - Auxiliaire : *Il a baissé les yeux. Il a baissé ses prix. Les prix ont baissé subitement* (action). *Les prix sont baissés* (état).

BAKÉLITE est féminin : *la bakélite.*

BALADER, sans être admis par l'Académie, appartient à la langue très familière, surtout comme verbe pronominal : *se*

balader. D'où le nom **baladeuse**, désignant une voiture de train prise en remorque ou une lampe électrique qu'on peut déplacer. Et aussi **balade**, dans le sens de « promenade » (cf. DAUZAT, *Dict. étym.*).

BALAI. — Pas d's au singulier.

BALAYER peut conserver *y* devant *e* : *Il balaye.*

BALLOTTER. — On rencontre souvent ce mot écrit avec un *t*. Par exemple, par Louis Jouvet (*Réflexions du comédien*, p. 197). L'orthographe normale est *balletter*, avec deux *l* et deux *t*.

BANAL. — Dans le sens qu'il a dès le XIII^e siècle (= qui appartenait au seigneur féodal et dont l'usage était imposé aux serfs, moyennant redevance), *banal* fait au masculin pluriel *banaux* : *Moulins, jours banaux.*

La langue hésite pour le pluriel, au sens figuré. Mais l'Académie, dans ce sens, écrit : *Des compliments banals.*

BANCAIRE. — Cet adjectif ne se trouve ni dans le *Dictionnaire de l'Académie* ni dans le *Dictionnaire général*. Il est cependant régulier et admis par l'usage : *Régime bancaire.*

BANCAL. — Pluriel : *bancals.*

BANNIÈRE. — Deux *n*.

BANQUETER. — *Il banquette.*

BARBOTER (un seul *t*) signifie : 1) s'agiter dans l'eau en la faisant jaillir, en la troublant; 2) s'embrouiller dans ce qu'on fait, dans ce qu'on dit : *Barboter dans ses explications.* Il ne signifie pas : « gronder ».

Il est vieilli dans le sens de « marmotter » : prononcer d'une manière défectueuse.

BARDER ne peut s'employer correctement dans le sens de « faire du tumulte ».

BARÈME. — Accent grave.

BARONNIE. — Deux *n*.

BAS. — 1. Ne dites pas : [*Sauter* (ou *tomber*) *bas du lit*]. Dites : *à bas du lit* ou *en bas du lit*. Cf. A, p. 25.

2. Il est correct de dire *en bas de* pour *au bas de* : *Il était en bas de la colline* (Ac.) ou *au bas de la colline*.

3. Ne dites pas : [*A bas les mains!*] Dites : *Bas les mains!* Mais : *A bas les affameurs!*

BASER = **fonder**. — Sans doute, *fonder*, malgré son grand âge, est toujours vivant, tant au sens figuré qu'au sens propre.

Au figuré, il a été concurrencé par *baser*. Peu de mots ont été attaqués autant que ce dernier verbe. Et cependant il est bien formé : il y a entre *base* et *baser* le même rapport qu'entre *fond* et *fonder*. Est-il inutile? Je crois qu'il fait double emploi avec *fonder*, mais il y a tant de synonymes!

Quoi qu'il en soit, malgré l'obstruction de l'Académie, *baser* est entré dans le bon usage actuel, de même que *se baser sur* (cf. Office, *Le Figaro*, 1^{er} juillet 1939).

BASTINGAGE est employé souvent, même par de bons écrivains (citons A. DAUDER, *Port-Tarascon*, éd. 1931, p. 67, et J. GIRAUDOUX, *Suzanne et le Pacifique*, ch. III, pp. 53 et 71), pour désigner le *parapet* d'un navire. Le terme a cependant une signification technique précise, que l'Office voudrait voir respecter : « Il ne concerne que la marine de guerre et (désigne) le coffre des hamaes, qui a d'ailleurs aujourd'hui complètement disparu du pont du navire » (*Revue Universitaire*, 1937, p. 212).

Puisque ce coffre a disparu, le mot est disponible. Pourquoi donc s'opposer à l'emploi si répandu de *bastingage* dans le sens de *parapet*? Il y a là une extension de sens bien naturelle; en effet, le *bastingage* était « une espèce de parapet qu'on formait autour du pont supérieur d'un vaisseau avec les hamaes de l'équipage pour se garantir de la mousqueterie et de la petite mitraille de l'ennemi » (Ac.).

BASTRINGUE. — Le mot est français, mais du maculin : *un bastingue*. Il ne désigne pas de vieux objets, mais un bal de guinguette ou de cabaret (ou un outil à forer de petits trous).

BATEAU. — Pas d'accent circonflexe.

Genre des noms de bateaux : cf. *Genre*.

On écrit : *un bateau à voiles*, *un bateau à vapeur*, *un bateau à rames*, *un bateau de pêche*.

BÂTIR, BÂTIMENT : accent circonflexe.

BÂTON : accenti circonflexe.

BATTRE. — 1. Ind. prés. : *Je bats*, *il bat*, *nous battons*. Passé simple : *Je battis*. Futur : *Je battrai*. Part. passé : *Battu*.

2. L'expression **battant neuf** s'accorde d'une manière fort capricieuse. Grevisse (n° 772, p. 559) observe que *battant* est le plus souvent invariable, même lorsque *neuf* varie. Il cite : *des monuments battant neufs*, *la façade battant neuf*, *des édifices*

battant neufs, des meubles battant neuf. Je préférerais laisser *battant* invariable et accorder *neuf* : *Une enseigne battant neuve.*

3. *A sept heures battantes* ou *battant*. Cf. *Participe présent*, D. On dit : *une pluie battante*.

4. **Battre les oreilles** = les fatiguer par des répétitions ennuyeuses. On peut donc souligner l'idée de répétition en disant : *Il m'en a rebattu les oreilles*. Mais on ne dira pas : [*Rabattre les oreilles*].

5. **Battre son plein**. (Pluriel : *battent leur plein*). Des linguistes improvisés ont voulu voir dans cette expression le nom *son* suivi de l'adjectif *plein* (allusion à un tambour, ou à une cloche, ou aux instruments de batterie dans un orchestre).

S'il en était ainsi, il faudrait dire : *Les discussions [battent son plein]*.

En réalité, cette métaphore est empruntée au vocabulaire maritime. *Plein* y est substantif et *son*, adjectif. *Plein*, dit Littré, « terme de marine. Plein de la mer, moment où la marée est arrivée à sa plus grande hauteur ». Le *Dict. gén.* et l'Académie notent l'emploi de *plein* comme nom masculin pour désigner « l'état de ce qui est plein » : *La mer bat son plein. La lune est dans son plein*.

Il faut donc dire : *Les discussions battent leur plein*. Sur cette question, cf. BOTTEQUIN, *Le F. C.*, pp. 115-125; *Le français moderne*, 1936, pp. 363-365; l'Office, dans *Le Figaro*, 15 juillet 1939.

BAYER. — Cf. *Bailler*.

BAZAR. — Pas de *d*. [*Bazarder*] est populaire.

BÉANT, *bée* sont les seules formes qui subsistent, comme adjectifs, de l'ancien verbe *béer* (= être grand ouvert) : *Un trou béant, bouche bée*.

BÉAT peut encore s'employer dans un sens respectueux (= bienheureux, béatifié, celui qui est tout ravi en Dieu), mais il s'emploie surtout avec ironie : *Air béat. Ton béat. Une figure béate* (Ac.).

BEAU. — **BEL, NOUVEL, FOL, MOL, VIEIL.** — Sauf dans les locutions *bel et bon, bel et bien* et dans *Charles le Bel, Philippe le Bel*, ces formes s'emploient normalement devant un nom masculin singulier à initiale vocalique. Mais si une seconde

épithète précédée de *et s'intercale entre beau, etc.*, et le substantif commençant par une voyelle, faut-il dire : *Un bel et charmant enfant* ou *Un beau et charmant enfant*? Les deux formes se disent, note Dauzat, après avoir consulté l'Office de la langue française (cf. *Le français moderne*, juin-juillet 1938, p. 212) : la première, dit-il, est plus traditionaliste et un peu archaïsante; elle s'explique par une anticipation : quand on prononce le premier adjectif, le nom est déjà en vue; la seconde tournure paraît à Dauzat plus moderne, plus vivante.

Si les adjectifs suivent le nom ou si celui-ci commence par une consonne, force est d'employer *beau*, dit l'Office : *Un ami nouveau et charmant. Un beau et charmant garçon.*

On fera bien en effet de s'en tenir à cette règle, bien que des écrivains emploient *bel, mol, etc.*, sans tenir compte d'autre chose que de la voyelle initiale du mot suivant.

BEAUCOUP, pris absolument pour *plusieurs*, peut s'employer comme complément aussi bien que comme sujet : *Beaucoup s'en plaignaient. J'en connais beaucoup qui... Chez beaucoup. Pour beaucoup.*

Beaucoup, de beaucoup. Bien.

1. *Il s'en faut beaucoup* ou *de beaucoup*. L'Académie paraît encore réserver la première expression à une différence de qualité et la seconde à une différence de quantité : *Le cadet n'est pas si sage que l'aîné, il s'en faut beaucoup. Vous croyez n'avoir tout rendu, il s'en faut de beaucoup.*

En fait, la deuxième expression est aujourd'hui la plus courante, dans les deux sens. La première expression reste cependant tout à fait correcte (à côté de *il s'en faut bien* et *il s'en faut de beaucoup*) quand il n'est pas question de quantité (cf. Martinon, pp. 505-506).

2. Lorsqu'on veut renforcer une comparaison d'inégalité, il faut distinguer :

a) Avec un **adverbe de comparaison**, on emploie *bien* ou *beaucoup* : *Il travaille bien mieux ou beaucoup mieux que vous.*

Toutefois on doit employer *bien* devant *pis* et *davantage*.

b) Avec un **adjectif au comparatif**.

1) Devant ce comparatif, on peut employer *bien, beaucoup, de beaucoup* ou *autrement* (sur l'emploi d'*autrement*, cf. Brunot, p. 739) : *Il est bien, beaucoup, de beaucoup ou autrement plus grincheux qu'avant sa maladie.* On dit aussi : *infinitement plus.*

Toutefois on préfère *bien moindre* et on doit dire *bien pire*.

2) *Après ce comparatif, on doit employer de beaucoup.*

En effet, comme on dit : *Cette table est plus longue que l'autre de trois mètres*, il faut dire : *Vous êtes plus savant de beaucoup* (Ac.).

On emploie aussi *de beaucoup* après un **verbe** exprimant une idée de comparaison : *Ce projet l'emporte de beaucoup sur l'autre. Il surpasse de beaucoup son concurrent.*

c) Lorsque *beaucoup* précède ou suit un superlatif, il doit être accompagné de la préposition *de* : *Il est de beaucoup le plus savant. C'est le plus certain de beaucoup.*

3. Devant un nom abstrait, *bien de* (suivi de l'article) introduit un élément d'appréciation plus subjectif (admiration, sympathie, etc.) que *beaucoup de*, qui exprime simplement la quantité. Comparez : *Il a bien du courage, il a beaucoup de courage. Il a bien de l'esprit, il a beaucoup d'esprit.*

4. Avec les adjectifs et les adverbes au positif, on emploie *bien* (ou *très*) et non *beaucoup* : *Vous êtes bien aimable. C'est bien loin.*

Après le verbe *être* précédé du pronom *le* représentant un adjectif, on emploie *beaucoup* : *Dévoué, il l'est beaucoup.*

5. **Beaucoup trop.** Bien qu'on dise *rien de trop, plusieurs de trop*, on dit *beaucoup trop, un peu trop*. Cf. *Trop*.

6. « Familièrement on dit **merci bien** et même **merci beaucoup**, où *merci* tient la place de *je vous remercie* » (Martinon, p. 506, note). Cf. *Merci*.

7. Cf. *Accord du verbe*, A, 3, 4.

BEC. — On dit et on écrit familièrement : *Laisser, tenir quelqu'un, être, rester le bec dans l'eau* (= dans l'attente, dans l'incertitude, dans l'embarras).

Mais on ne peut employer, comme en Belgique, les expressions *Avoir* ou *Être le bec dans l'eau* pour signifier qu'on ne sait que répondre, qu'on a le sifflet coupé (cf. Deharveng, pp. 41-42, et Englebert et Thérive, p. 19 et Errata). Dire : *demeurer court, rester court* (cf. *Court*).

BECQUETER : *Il becquette.*

BÉGAIEMENT s'écrit avec *ie*.

BEIGNET. — On peut dire : *Nous avons mangé des beignets ou des beignets de pommes* (Ac.) ou *des beignets aux pommes* (Littré).

BÉLITRE. — L'Académie écrit : *belître*. Le Dictionnaire général et Littré : *bélître*. L'usage moderne est en faveur de cette dernière forme.

BÉNÉDICTÉ. — Pluriel : *des bénédicités*.

BENÊT est inusité au féminin. Ne pas dire : [*bénêt*].

BÉNIN, féminin *benigne*, a un sens sympathique : *une humeur benigne* (= indulgente), *un hiver bénin* (= doux), *une tumeur benigne*.

C'est à tort que, par extension et peut-être sous l'influence de *benêt*, on lui a donné parfois le sens de « niais ».

BÉNI. BÉNIT. — 1. **Bénit** (féminin *bénite*) ne s'emploie que comme épithète ou avec *être* et uniquement pour des objets consacrés par la bénédiction du prêtre. L'ensemble de ces conditions doit être rempli : *Cierge bénit. Eau bénite. Les drapeaux ont été bénits* (Ac.). *Les drapeaux furent bénits par le prêtre* (Dict. gén.).

2. **Béni** s'emploie dans tous les autres cas : *Le prêtre a béni l'assistance* (Ac.), *l'eau, les médailles. La foule, bénie, se prosterner. Les époux furent bénis* (le sujet est un nom de personne). *Il a béni ses enfants avant de mourir*.

3. Notons cependant qu'au passif, lorsque le sujet désigne un objet béni, apparaît une hésitation compréhensible; des écrivains et des grammairiens écrivent *béni*, parce qu'ils perçoivent une forme verbale plutôt qu'une épithète : *Cette médaille a été bénie par le pape*. On écrira : *Le mariage sera béni par le curé de la paroisse*; il ne s'agit pas d'un objet.

BERCAIL n'a pas de pluriel.

[**BERCE**] est un provincialisme français. Dire : *berceau*.

BESICLES (sans accent) est du féminin pluriel et ne s'emploie plus que par ironie (= grosses lunettes). [*Bésicles*] est l'ancienne forme, conservée dans des patois.

BESOGNEUX. — On peut écrire aussi : *besoigneux* (Ac.).

BESOIN. — 1. Puisqu'on dit : *Avoir besoin de quelque chose*, il faut dire : *Le livre dont j'ai besoin. Je n'ai besoin de rien* et non : [*Je n'ai rien besoin*].

2. *Il est besoin* ne s'emploie guère que dans une interrogation ou avec une négation : *Est-il besoin de...? — Qu'est-il*

besoin de...? — Qu'est-il besoin que...? — Il n'est pas besoin de ou que... — Point n'est besoin d'y aller.

On emploie aussi de plus en plus, malgré le silence des dictionnaires, *il n'y a pas besoin de...* et *y a-t-il besoin de...*

3. Après les expressions *avoir besoin, être besoin*, on emploie *de* et l'infinitif ou, quand il est nécessaire d'exprimer le sujet du verbe subordonné, *que* et le subjonctif : *Elle a besoin d'être vue, de se montrer, qu'on la voie. Est-il besoin que vous y alliez?*

BÉTAIL. BESTIAUX. — **Bestiaux** (pluriel sans singulier) peut désigner l'ensemble des bêtes d'une exploitation rurale, en exceptant la volaille, à condition que cet ensemble comprenne du gros bétail (chevaux, bœufs, vaches); il peut aussi désigner simplement le gros bétail. **Bétail**, collectif sans pluriel, convient aussi bien au *gros bétail* qu'au *petit bétail* (moutons, chèvres, cochons).

BÊTE. — On écrit : *une peau de bête, des peaux de bêtes* (Ac.).

BICYCLETTE. — On peut dire : *aller à bicyclette* ou *en bicyclette*.

BIEN. — 1. On dit : *C'est bien dommage* ou *c'est très dommage*. — *J'ai bien faim, j'ai bien peur*, etc., peuvent être remplacés par : *J'ai très faim, très peur*, etc. Cf. *Très*, 2.

2. « **C'est bien mauvais** peut choquer le puriste par le fait que l'adjectif *mauvais* est modifié à l'aide de l'adverbe *bien*, exprimant précisément l'idée contraire! — Mais le tour est devenu courant. Effet de l'usure des mots; effet surtout de la tendance qu'ont beaucoup d'entre eux à devenir de simples « outils » : on ne voit plus dans *bien* qu'un superlatif, synonyme de *très*. » (L'Office, *Le Figaro*, 22 avril 1939). De même : *Il a bien mal fini*.

3. **Bien des.** A côté de : *J'ai beaucoup de peine* on dit, en introduisant un élément d'appréciation plus subjectif : *J'ai bien de la peine*. Cf. *Beaucoup*, 3. Cette substitution de *bien* à *beaucoup* n'est pas possible avec *en*. On dit : *J'en ai beaucoup*. Mais on peut dire : *J'en ai bien quelques-uns*, car *en* se rattache alors à *quelques-uns*.

Après *bien*, on emploie l'article partitif complet : *bien des raisons*. Mais devant un adjectif, faut-il dire : *Bien des* ou *bien de*? On sait que, devant un adjectif, *des* est généralement réduit à *de* : *Des raisons, de bonnes raisons*. C'est pourquoi des grammairiens exigent : *Bien de bonnes raisons*. La langue actuelle emploie plutôt *des* (cf. Nyrop, V, p. 185, et Grevisse).

n° 329, note) : *Bien des mauvais livres. Il y a bien des braves gens en ce monde.* Mais on dit avec autres : *bien d'autres raisons.*

4. **Bien** s'emploie adjectivement comme épithète ou comme attribut ou avec un indéfini : *Un homme bien, une femme très bien. Il est bien* (= 1° en bonne santé; 2° distingué, moralement ou socialement estimable; cf. *Un homme bien*). *Quelqu'un de bien, de très bien.*

On distinguera : *C'était un homme bien* (cf. plus haut) et *C'était bien un homme* (= réellement); *Je l'ai trouvé bien* (= en bonne santé) et *Je l'ai bien trouvé, mais...* (*bien* = c'est vrai).

On dit aussi : *Ceci est bien. Tout est bien. Être bien en terres, dans ses affaires, dans un fauteuil. Être bien auprès de ses chefs* (= avoir leur estime). *Être bien avec quelqu'un* (= en bons termes). *Il est bien de...* (= il est juste, convenable de).

5. **Mais bien**, après une proposition négative, souligne une opposition : *Ce n'est pas un volume, mais bien une plaquette.*

6. [**Moi bien**]. Dans ce sens, *bien* ne peut se placer après le deuxième élément de l'opposition. On ne dira donc pas : [*Il ne veut pas y aller, moi bien! Ce mets ne lui plut pas, mais le dessert bien*]. Cela semble du flamand francisé. Il faut dire : *moi, si... le dessert, si.*

7. L'interjection s'écrit *Eh bien* ou *Hé bien*, non pas [*Et bien*]. Cf. *Eh bien*.

8. *Bien* peut prendre dans une même phrase, selon le contexte ou l'intonation, des valeurs différentes.

Il éprouve bien des difficultés peut signifier : « il éprouve beaucoup de difficultés », tandis qu'avec une légère pause après *bien* accentué, le sens concessif *quoique* apparaît dans la phrase suivante : *Il éprouve bien des difficultés, mais il ne se décourage pas.*

C'est bien fait peut signifier : « c'est fait correctement, selon les règles » ou : « je suis content de le voir en vilaine posture ».

9. **Bien** et **beaucoup**. Cf. *Beaucoup*.

10. **Aussi bien**. Cf. p. 111.

11. **Assez bien**. Cf. *Assez*.

12. **Aller bien**, dans le sens de « être en bonne santé », ne s'emploie qu'aux temps simples; aux temps composés l'expression est remplacée par *être bien* : *Je vais bien. J'ai été bien pendant quelque temps* et non [*J'ai bien été pendant quelque temps*].

BIEN QUE. — 1. Cette conjonction est suivie du *subjonctif*. Cf. au mot *Quoique* ce qu'il faut penser de l'emploi de l'indicatif ou du conditionnel.

2. *Bien que, quoique, encore que* peuvent être suivis d'un participe présent ou passé, dont le sujet, non exprimé, est le même que celui de la principale : *Quoique étant souffrant, je suis sorti. Bien qu'ayant vécu chez eux, tu connais mal ces ennemis du genre humain* (A. France, cité par Grevisse, qui donne d'autres exemples, n° 1032, p. 791. Cf. aussi Le Bidois, II, p. 506, et Sandfeld, I, p. 396).

3. Ces mêmes conjonctions s'emploient aussi en sous-entendant le verbe *être* et son sujet : *Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment* (Corneille). — *Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé* (Racine). — *Bien que philosophe, M. Homais respectait les morts* (Flaubert). — *Les lumières éclairaient vivement le trottoir, bien que d'une façon oblique* (= bien que ce fût d'une façon oblique; phrase de J. Romain citée, avec d'autres, par les Le Bidois, II, p. 506).

4. La vieille expression française *malgré que j'en aie*, dont il sera parlé à *Malgré*, a donné naissance à *quoi que j'en aie* et à [*bien que j'en aie*]. Cette dernière expression est encore rare chez les bons écrivains. Sandfeld (II, p. 393) cite Verlaine et Bourget. Je pense qu'il n'y a donc aucune raison de l'accueillir, car elle est rebelle à toute analyse. *Malgré qu'il en ait* = quelque mauvais gré qu'il en ait. — *Quoi qu'il en ait* (*quoi que s'écrivant en deux mots*) = qu'il en ait n'importe quel dépit, quelle pensée. Cette expression est devenue correcte (cf. *Quoique*, 2). Mais des auteurs ont le tort de l'employer en écrivant *quoique* en un mot. On voit par là comment on en arrive à employer abusivement [*bien qu'il en ait*].

BIEN-AIMÉ s'écrit avec trait d'union, d'après l'Académie. Elle ajoute : « On écrit aussi *bienaimé* ».

BIENS-FONDS ne s'emploie qu'au pluriel (= biens immeubles, comme les terres, les maisons).

BIENTÔT et **BIEN TÔT** n'ont pas le même sens : *Vous aurez bientôt fini* (= dans peu de temps). *Vous arrivez bien tôt ce matin* (= fort tôt).

Très bientôt appartient à la langue familière.

BIÈRE. — On peut dire familièrement : *Ce n'est pas de la petite bière* = ce n'est pas une bagatelle.

BIFTECK. — Telle est l'orthographe à conseiller; c'est celle de l'Académie.

Pluriel : *des biftecks*. On écrit aussi, comme André Gide (*Attendu que*, p. 38) : *un beefsteck aux pommes*; et ceux qui veulent montrer qu'ils savent l'anglais écrivent : *beefsteak*.

BIFURQUER peut se dire d'un chemin, d'une route ou d'une personne : *La route bifurque* (Ac.). — *Il bifurqua à cet endroit de la route* (Ac.). — *Mes parents avaient décidé qu'après la troisième, je bifurquerais. Bifurquer, c'était abandonner résolument les Lettres pour se consacrer tout entier aux Sciences* (M. DONNAY, *Le Lycée Louis-le-Grand*, p. 127).

Le *Dictionnaire général* donne, à côté de : *La route bifurque*, l'exemple : *La route se bifurque*. On dit plutôt : *bifurque*.

BIJOU. — Pluriel : *des bijoux*.

BILLE peut s'employer pour désigner une traverse de chemin de fer. Thérive cite même ce mot (féminin) comme correct et littéraire (Englebert et Thérive, p. 59).

Prendre la bille fine ou *fin*. Cf. *Fin*, 3.

BILLION, avec *i* devant *on*, est synonyme de *milliard*. Ne pas confondre avec *billon*, désignant une menue monnaie.

BIMENSUEL, BIHEBDOMADAIRE, BISANNUEL. — L'erreur de beaucoup de gens, dans l'emploi de ces termes, s'explique aisément. *Biheddomadaire, bimensuel* = qui se produit ou paraît deux fois par semaine ou par mois; tandis que *bisannuel* = 1) qui revient — non pas deux fois par an, ce qui se traduit par un mot spécial : *semestriel* — mais tous les deux ans; 2) qui vit deux ans : *plante bisannuelle*.

Bimestriel = qui se produit ou paraît tous les deux mois. Il y a tendance à le remplacer par *bimensuel*, qui prend ainsi une signification (= tous les deux mois) analogue à celle de *bisannuel*.

On fera bien de s'en tenir à la signification traditionnelle et on retiendra la série : *quotidien, bihebdomadaire, hebdomadaire, bimensuel* (ou *semi-mensuel*), *mensuel, bimestriel, trimestriel, semestriel, annuel, bisannuel*.

BISAÏEUL. — Pluriel masculin : *Des bisaïeuls*.

BISQUER. — *Cela va la faire bisquer*. L'expression est fort répandue en Belgique, mais les délicats la considèrent comme un belgicisme. Il faudrait dire : *la dépiler*.

Ce verbe est cependant bien français, attesté dès le

xviii^e siècle et admis par les bons dictionnaires, du moins comme populaire. Il signifie « avoir du dépit, de l'humeur » (Ac.) : *Il va encore bisquer. Cela va le faire bisquer.*

BITTE = borne qui, placée sur un quai, sert à amarrer les bateaux. Cf. *Borne*.

BITUMER. — On dit : *un trolloir bitumé* ou *bituminé*.

BLAGUE (*dire des blagues*), *blaguer*, *blagueur* sont admis par l'Académie.

BLANC-SEING. — Pluriel : *des blancs-seings*.

BLESSÉ (*léger, grand*). — Il ne paraît pas plus anormal de parler de *blessés légers* ou de *blessés graves* que de *grands blessés*, de *grands malades* (cf. *Grand*).

BLEU, adjectif ou nom, fait *bleus* au pluriel : *Des manteaux bleus. Avoir des bleus sur le corps* (Ac.).

[**BLINQUER**]. — Belgicisme, venu du néerlandais *blinken*, briller.

BLOQUER, dans le sens d'*étudier (avec acharnement)*, appartient à l'argot des écoles belges : [*Cet étudiant est un bloqueur*].

BOIRE. — D'après certains puristes, il faudrait dire : *prendre* et non *boire* du café, du thé, du chocolat, mais *boire* de l'eau, de la bière, du vin. Distinction arbitraire et ridicule. L'Académie dit : *Prendre du café. Boire du café au lait (à Café). Boire du thé. Prendre du thé (à Thé).*

Après boire. Cf. *Après*, a, p. 89.

BOÎTE s'écrit avec un accent circonflexe. Mais non : *boiler, boileux, boiterie*. — On écrit : *emboîter, déboîter*.

BON. — 1. L'Académie cite, comme synonyme de *se donner du bon temps*, *avoir bon temps* = se divertir, se récréer. Mais on ne peut dire : [*J'ai bon*] pour : *Je suis bien, je suis heureux, j'ai chaud*.

2. Ne pas dire : [*C'est bon que*] *vous le sachiez*. On dit : *Il est bon que vous le sachiez*. On ne dit pas non plus : [*C'est bon que vous l'avez avoué*] pour *Heureusement que vous l'avez avoué*.

3. **Il fait bon** = la température est douce, agréable : *Il fait bon en cet endroit*.

4. **Il fait bon**, suivi d'un infinitif, se construit normalement sans *de* : *Il fait bon marcher, se promener, courir* (Ac.). *Il ne*

fait pas bon s'y froter (Ac.). *Il ne fait pas bon avoir affaire à cet homme* (Ac.).

Toutefois Grevisse note (p. 552, n° 765) : « Le tour **Il fait bon de**, formé par analogie avec *il est bon de*, se répand de plus en plus : *Il devait faire bon de connaître...* (H. Bordeaux). *Il ne fait pas bon d'être l'oncle d'un failli* (É. Henriot). *Il ne fait pas bon d'avoir affaire à vous* (P. Morand). *Il fait bon de vivre* (M. Arland) ».

5. On a le choix entre **Tout de bon**, pour *tout de bon* et pour *de bon* (= sérieusement) : *Partir pour de bon*. Cf. *Pour*, 13.

6. Ne dites pas : *J'ai encore [vingt francs de bon]*. Dites : *J'ai encore droit à vingt francs. On me doit encore vingt francs.*

7. **Le comparatif** de *bon* est *meilleur*. Le français répugne à mettre *plus* immédiatement devant *bon* pour former le comparatif de l'adjectif. On dit : *Il n'est plus bon à rien* (aucun comparatif). — *Plus il est bon, plus il est dupe. Des copies plus ou moins bonnes* (*plus* ne précède pas immédiatement *bon*). *Il est plus bon vivant, plus bon enfant que moi* (*bon* forme des noms composés).

a) Peut-on dire, quand *bon* est opposé symétriquement à un autre adjectif : **Il est plus bon que sage**? On ne peut dire : [*Il est meilleur que sage*], observe Martinon (p. 95). Il propose *Il est bon plus qu'il n'est sage* et aussi *Il est plutôt bon que sage*, qui n'a cependant pas le même sens. Comme W. von Wartburg (*Précis*, n° 282) et les Le Bidois (II, p. 276), je crois qu'on peut tolérer *Il est plus bon que sage*, à cause de la nuance exprimée.

Ne dites pas : [*Il est meilleur administrateur que technicien*]. Dites : *Il est meilleur comme administrateur que comme technicien* ou : *Il est plutôt bon administrateur que bon technicien*.

b) Ne dites pas non plus : [*de plus en plus bon*], ni [*de meilleur en meilleur*], bien qu'on dise : *de mieux en mieux*. Dites : *Il devient toujours meilleur, il ne cesse de s'améliorer*, etc.

c) Martinon condamne encore (p. 95, note) : *Vous êtes bien bon de parler tant, et moi je suis encore meilleur de vous écouter*. Cela me paraît sévère. On peut dire assurément : *et moi je le suis encore davantage*. Mais de même qu'on dirait : *Vous êtes bien naïf, et moi je suis encore plus naïf*, ou : *et moi je le suis encore davantage*, n'a-t-on pas le choix aussi entre les deux tours : *et moi je suis encore meilleur* ou *et moi je le suis encore davantage de vous écouter*?

d) En langage familier, lorsqu'on donne à *bon* le sens péjoratif de « crétule, naïf », on dit parfois : *plus bon. Vous êtes bon, vous!* — *Et vous, vous êtes encore bien plus bon!* — Mieux vaut répondre : *C'est vous qui êtes bon* ou : *Et vous l'êtes encore davantage!*

e) Faisant écho à : *Vous en avez de bonnes!* on peut dire : *Et vous en avez de meilleures encore!* (Martinon, p. 95).

8. **Bon premier.** Les deux mots varient : *Ils sont arrivés bons premiers* (DAUZAT, *Grammaire raisonnée*, p. 441).

BONACE, nom féminin = 1) état de la mer pendant un calme plat; 2) tranquillité, repos.

BONASSE = trop bon.

BONBON, mot emprunté au langage enfantin (répétition de *bon*), désigne une friandise de confiseur. En Belgique, ce terme s'emploie abusivement pour *biscuit*.

BONHEUR. — Quoi qu'affirme Littré, on ne dit pas : [*De bonheur*]' *j'étais là*; on dit : **Par bonheur.**

BONHOMME. — Pluriel : *des bonshommes.* — *Bonhomie* : une *m.*

BONI. — *Un boni, des bonis.* Notez qu'on ne dit pas : [*un mali*], mais : *un déficit, des déficits.*

BON MARCHÉ ou à **bon marché.** — Cf. *Marché.*

BONNETERIE. — Un seul *t.*

BON PREMIER. — On écrit : *Ils sont arrivés bons premiers.* Cf. *Bon*, 8.

BORÉAL. — Pluriel hésitant et rare : *boréals* ou *boréaux.*

BORNE. — Les espèces de bornes qui, sur les quais, servent à amarrer les bateaux s'appellent des *biltes* (cf. Maurice SCHÖNE, *A l'Office de la langue française, Revue Universitaire*, 1941, p. 24).

BOSELER, BOSSUER. — *Bosseler* = proprement, travailler en bosse, en relief, les pièces de vaisselle, d'argenterie. — *Bossuer* = déformer par des bosses : *Le bord de son chapeau est bossué. Ce plat d'argent s'est bossué en tombant.* Dans ce dernier exemple, on dirait tout aussi bien aujourd'hui, d'après l'Académie et le *Dict. gén.* : *Ce plat s'est bosselé en tombant.* En effet, *se bosseler*, à la forme pronominale = *se bossuer*. L'Académie observe d'ailleurs qu'en dehors même de la forme pronominale, *bossuer* « est souvent remplacé aujourd'hui par

bosseler ». Mais *bosseler* ne peut l'être par *bossuer*; c'est *bosseler* qu'il faut dire en parlant de vaisselle « travaillée » en *bosses*. Le part. passé *bosselé* se dit aussi de certaines feuilles de plantes qui ont des saillies creuses en dessous : *Les feuilles des choux sont bosselées* (Ac.). Dans ce sens non plus, on ne dirait pas *bossué*. Mais *bosselé* et *bossué* peuvent se dire de toutes sortes de choses qui présentent des inégalités, des bosses. A. Bottequin cite (*Subtilités*, pp. 38-39) : *des cèpes bosselés* (Bedel), *un pavé bosselé* (Van der Meersch), *un pays bossué*, *une tête bossuée*, *un large dos bossué*, *un champ bossué* (Duhamel), *une plaine bossuée* (Pesquidoux), *une chaussée bossuée* (J. Romains), et même *une peau bossuée* (R. Martin du Gard).

Conclusion : *bosseler* a deux sens propres; en dehors de cela, *bosseler* et *bossuer* sont synonymes et d'un emploi très large.

BOUCAN (= tapage) appartient à la langue populaire.

BOUCHE. --- A la bouche. Cf. A, p. 23.

Bouche-trou. Pluriel : *des bouche-trous*.

BOUDHA. --- On peut écrire ce mot avec deux *d*, mais on l'écrit couramment avec un seul *d*. On écrit *boudhique*, *bouddhisme*.

BOUDIN. --- On discute sur les origines de l'expression populaire : *s'en aller, tourner ou finir en eau de boudin* (= finir sans résultat, aboutir à une chose sans valeur, comme l'eau dans laquelle on a cuit le boudin). On la fait venir de deux locutions que l'usage actuel n'admet certainement pas : *s'en aller en aune de boudin* ou *en os de boudin* (chose inexistante; l'expression aurait été déformée à une époque où l's du mot *os* était muette).

BOUGER. --- 1. On a dit correctement, autrefois : [*bouger quelque chose*], [*bouger les pieds*] et aussi : [*se bouger*].

Aujourd'hui, la langue populaire dit : [*bouger ses pieds, ses mains; bouger un objet*]; le bon usage dit : *remuer les pieds, déplacer un objet*. L'analogie avec *se remuer* (car on peut dire : *Ne remuez pas* ou : *Ne vous remuez pas comme cela*) favorise encore l'expression [*se bouger*], qui est actuellement fautive.

2. *Bouger* s'emploie seul ou avec *de* : *Ne bougez pas. S'ils bougent, c'est à moi qu'ils auront affaire* (Ac.). *Ne bougez de là* (Ac.).

On ne dit pas : [*bouger à quelque chose*]. On dit : **Toucher à quelque chose. Ne touchez pas à cela. N'y touchez pas.**

3. *Ne pas* ou *ne* avec *bouger*. Cf. *Ne employé* seul, 2.

BOUILLIR. --- En dehors de l'indicatif présent : *Je bous, tu bous,*

il bout, et de l'impératif : *bous*, il n'y a aucune forme irrégulière dans la conjugaison de ce verbe (comparer : *dormir*). A côté du participe présent *bouillant*, on a : *nous bouillons, ils bouillent; je bouillais, nous bouillions; que je bouille*. Le futur est normal : *je bouillirai*; le passé simple : *je bouillis*; le participe passé : *bouilli*. — Noter : *du bouilli*.

BOULE ne peut s'employer ni pour désigner un *chapeau melon* ni pour *bonbon*, sauf pour les *boules de gomme*.

BOULOT, adjectif (= petit et gros). Féminin : *boulotte*.

Comme nom (= travail), il n'appartient qu'à la langue populaire. De même le verbe [*boulotter*] = manger.

BOURGMESTRE. — En parlant du chef d'une commune *belge*, il faut dire : *le bourgmestre*, et non pas : *le maire*. On dit : *Madame X est bourgmestre de cette commune. Une femme bourgmestre*.

BOURRELER. — *Il bourrelle*.

BOURSE. — Dites : *Aller, être à la Bourse* et non [*en Bourse*].

BOURSOUFLEUR. — Une *f*.

BOUSILLER est admis par l'Académie dans le sens de « gâcher un travail, exécuter un ouvrage avec négligence » : *Il bousille l'ouvrage* (Ac.). Mais on laissera à la langue populaire l'emploi de ce verbe dans le sens de « tuer ».

[**BOUSTIFAILLE**] est un mot populaire à proscrire.

BOUTE-EN-TRAIN. — Invariable : *des boute-en-train*.

BOUTEFEU s'écrit aujourd'hui en un mot (*des bouleteux*) et se dit figurément de celui qui excite des querelles.

BOUTEILLE. — Ne dites pas : *Le médecin lui a prescrit [une bouteille]*. Dites : *une potion*.

Vert bouteille s'écrit sans trait d'union (Ac.) : *Des étoffes vert bouteille*.

BOUTE-SELLE. — Pluriel : *des boute-selles*, d'après Littré. Le Dictionnaire Larousse le laisse invariable : *des boute-selle*, ce qui paraît plus normal d'après le sens : sonneries pour avertir de bouler (mettre) la selle et de monter à cheval. Le *Dict. gén.* et l'Académie n'indiquent pas la forme du pluriel.

BOUTONNER est intransitif dans le sens d'« avoir des boutons,

former des boutons » : *Son visage boutonne. Les rosiers Boulonnent.*

Il signifie, transitivement, « fixer par un ou des boutons » : *boulonne un corsage, un pantalon.* On dit donc : *Ce corsage se boulonne par derrière.* Mais la langue remplace parfois le pronominal par l'intransitif et, de même qu'on dit : *Cette porte ferme mal* (Ac.), *Les soldats fatiguèrent beaucoup dans cette marche* (Ac.), on dit, d'après Larousse et Brunot (p. 369) : *Ce corsage boulonne par derrière.* Je n'ai pas trouvé d'autres références qui cautionnent cette expression.

BOW-WINDOW (= fenêtre, baie) est masculin.

BRABANT. — Bien que ce nom désigne une espèce 'de charrue métallique, il est du masculin, comme le nom de la province belge.

[**BRADERIE**]. — Dans la région de Lille comme en Belgique, on parle de *braderie* = vente à bas prix, accompagnée de fêtes. [*Braderie*] et [*brader*] ne sont pas admis par le bon usage français.

BRAIRE : *Il braie, ils braient; il brayait, ils brayaient; il braira, ils brairont; il brairait, ils brairaient; il a braie; brayant.*

BRAQUE, nom masculin, désigne une sorte de chien de chasse et, au figuré, un homme étourdi, écervelé. L'Académie admet, dans le langage familier : *C'est un braque, un vrai braque. Il ou elle est braque.*

BRAS. — 1. On dit : *Il s'est cassé le bras, Il est blessé au bras*, et non [*Il a cassé son bras, Il est blessé à son bras*]. Cf. p. 59.

Notons les expressions : *Elle portait un enfant sur ses bras, entre ses bras, dans ses bras* (Ac.). *Se jeter dans les bras, entre les bras de quelqu'un* (Ac.). *Tendre les bras à quelqu'un* (Ac.). *Ouvrir ses bras à quelqu'un* (Ac.). *Avoir quelqu'un ou quelque chose sur les bras* = en être chargé, en être importuné, avoir à se défendre contre. *Se mettre quelque chose sur les bras.*

Cf. Adjectif possessif, 1, e, et Remarque, p. 62.

2. D'après l'Académie elle-même et le *Dict. gén.*, on peut dire : (*être*) **en bras de chemise**, aussi bien qu'*en manches de chemise*. Cette expression suppose qu'on porte un gilet. Si l'on n'a que la chemise et le pantalon, on est *en corps de chemise* (cf. COLETTE, *Julie de Carneithan*, p. 160).

3. On peut dire aussi : *Avoir les bras retroussés* ou *les manches retroussées*.

4. *Porter, saisir, tenir quelqu'un à bras-le-corps*, c'est-à-dire au moyen du bras ou des bras passés autour de ses reins.

BRÈCHE-DENT. — Invariable et des deux genres : *Cette femme est brèche-dent. Des brèche-dent.*

BREDOUILLE. : *Ils sont rentrés bredouilles.*

BRETTE est proprement le féminin de *Bret*, breton. Ce mot a désigné une vache *bretonne* et désigne encore, dans certaines régions de France, une vache laitière. Il a aussi désigné, on ne sait pourquoi, une longue épée de combat. D'où le mot *breilleur*, qui aime à se battre à l'épée. Cela peut nous expliquer comment *brette*, en Belgique, signifie « querelle, dispute ». Cet emploi n'est pas français.

BREVETER. — *Je brevète.*

BRICOLE se dit en langage populaire pour une petite chose, un délit considéré comme léger, sans importance. L'Académie enregistre l'emploi populaire du pluriel *bricoles* dans le sens de « travaux menus, sans importance, accessoires » : *Ces ouvriers n'ont eu à faire en cet endroit que des bricoles* (Ac.).

Bricoler, dans le langage populaire, c'est « faire toute sorte de petites besognes » : *Cet ouvrier n'a pas de métier, il bricole par-ci, par-là* (Ac.).

BRIQUE. — L'Académie écrit : *bâtir en briques; maison de brique ou maison de briques*. L'usage est en effet flottant. Bernanos écrit, dans *La Joie* : *les maisons de brique* (p. 167) et *cloison de briques* (p. 169). André Maurois (*Espoirs et souvenirs*) écrit : *deux ravissantes maisons de briques roses* (pp. 14 et 24).

On dit : *une brique de savon*.

On écrit *briquette* (deux t), mais *briqueterie* (un t).

BRISE-GLACE. — *Un ou des brise-glace.*

BRISE-LAMES. — *Un brise-lames. Des brise-lames.*

[**BRISE-VUE**] n'est pas français. — On dit : *un ou des brise-bise* = petit rideau garnissant la partie inférieure d'une fenêtre.

BROCHER. — L'Académie admet « figurément et familièrement » **brocher une tâche, un travail**, dans le sens de « faire à la hâte » : *Il ne prend pas le temps nécessaire, il ne fait que brocher la besogne* (Ac.). *Il a broché ce mémoire en quatre heures* (Ac.). *Cet écolier broche ses devoirs* (Ac.).

On dit plus souvent : *bâcler une besogne, un devoir*.

BROSSER. — L'Académie admet, comme très familier, *se brosser le ventre* dans les sens de « n'avoir pas de quoi manger », « être obligé de se passer de quelque chose ».

Mais il faut laisser à l'argot estudiantin l'expression [*brosser un cours*].

BROUILLAMINI. — Cf. *Embrouillamini*.

BROUILLON. — On écrit : *Un cahier de brouillons*.

BROUTILLES ne s'emploie qu'au pluriel (= menus branchages, choses de peu d'importance).

BRUIRE. --- A côté des formes régulières *il bruit, il bruissait, ils bruissaient, bruissant*, on emploie à tort l'ancienne forme [*bruyait*] et la forme analogique [*bruissa*], comme si le verbe était [*bruisser*]. Des écrivains ont écrit : *ils bruissent, qu'il bruise, il bruira*.

BRÛLE-BOUT. — On écrit : *un brûle-bout, des brûle-bouts*, mais : *un ou des brûle-tout*.

BRÛLE-GUEULE. — *Un ou des brûle-gueule*.

BRÛLE-PARFUM. — *Un ou des brûle-parfum*.

BRÛLER s'emploie mal en Belgique, dans certains jeux. Il ne faut pas dire : [*Ça brûle*], mais : **Vous brûlez** = Vous approchez de l'objet ou de l'idée.

On peut très bien dire **brûler du café** : « donner aux grains du café le degré de cuisson nécessaire » (Ac.), le torréfier.

BU. --- On dit qu'un homme *a bu* ou qu'il est ivre, gris, soûl, mais non qu'il [*est*] *bu*, expression française, mais populaire.

BÛCHER peut s'employer familièrement dans le sens de « travailler avec acharnement à une chose du domaine intellectuel » (Ac.) : *Bûcher son devoir de calcul* (Ac.). *Il bûche toute la journée*.

BUDGET s'écrit avec *g*.

BUFFLE. --- Deux *f*.

BULBE est masculin : *Un bulbe*.

BUSE désigne plusieurs sortes de tuyaux, mais il faut dire : *un tuyau de poêle* et, pour une coiffure, *un chapeau haute forme* (Proust, *A la Recherche*, V, 2^e partie, p. 109) ou *un (chapeau) haut de forme*.

Les dictionnaires ignorent aussi le terme d'argot [*buser*]. Il faut dire : *faire échouer*. [*Être busé*] doit être remplacé par *échouer*, *être refusé*.

BUT. — Des puristes sévères et même des linguistes plus tolérants se sont acharnés à condamner trois expressions au nom du sens premier de ce mot : terme qu'on se propose d'atteindre.

« Il désigne au figuré la fin que l'on se propose, la principale intention que l'on a » (Ac.). D'où les expressions non contestées : *Tendre à un but, vers un but. Il a son but. Atteindre son but. Aller à son but* (Ac.).

Mais on condamne : *dans le but de, poursuivre un but, remplir un but*, parce qu'on ne peut être dans un but, dans une intention, poursuivre un but qui ne se déplace pas, ni remplir un but, qui est un point.

Or ces trois expressions peuvent très bien se défendre logiquement, pour peu qu'on invoque l'analogie, et elles ont pour elles de bons répondants.

1. **Dans le but.** Nul ne conteste les expressions *dans le dessein de, dans la vue de, dans l'intention de*, où *dans* est pris pour *avec*, observe l'Académie. Si l'on se reporte au sens figuré de *but*, « fin, intention », il est clair qu'on peut dire : *dans le but de*. Grevisse (n° 934, p. 701) déclare : « Il est hors de doute que *dans le but de* est pleinement reçu par le bon usage actuel » et il cite Chateaubriand (*Dans le but de rompre une majorité*), Flaubert (*Dans le seul but de lui complaire*), L. Daudet (*J'ignore dans quel but*), Montherlant, J. Renard, P. de Nolhac.

2. **Poursuivre un but.** L'Académie admet l'expression, lorsqu'elle déclare au mot *poursuivre* : « signifie aussi Rechercher avec ardeur quelque chose, employer ses soins assidus pour l'obtenir. *Poursuivre un but, un avantage, un résultat, une entreprise* ».

3. **Remplir un but** n'est pas plus difficile à expliquer. *Remplir* signifie au figuré « exécuter, accomplir, effectuer, réaliser » (Ac.); *remplir un but* n'est pas plus étrange que *remplir un dessein* ou *remplir son devoir*. Littré, qui condamnait cette expression, « qu'on entend, et qu'on lit tous les jours », disait-il en 1863, devait bien reconnaître qu'elle n'était pas récente et il citait Saint-Simon (*Il avait très industrieusement et très frauduleusement rempli le but*) et J.-J. Rousseau (*Je ne remplirais pas le but de ce livre*).

On pourra consulter sur ces questions : BOTTEQUIN, *Le*

français contemporain, pp. 126-135, Deharveng, t. IV, pp. 151-152, et E. LE GAL, *Cent manières d'accommoder le français*, p. 37.

BUT et **BUTTE**. — On dit *aller droit* (invariable) **au but**; *faire une chose de but en blanc* (= brusquement, sans préliminaire ni formalités).

Mais on écrit : **être en butte** aux railleries, aux attaques (= être la cible, le point de mire, sur une *butte*, une éminence).

BUTER et **BUTTER**. — *Butter* des légumes, des terres = faire des buttes. --- **Buter** contre quelque chose, **se buter** l'un contre l'autre, **se buter** à une difficulté (= s'obstiner, s'opiniâtrer). D'où : un enfant **buté** = têtù, opiniâtre.

BUVARD. --- D'après le *Dictionnaire de l'Académie* et le *Dictionnaire général*, on dit : un papier *buvard*. Comme nom, un *buvard* = une sorte de portefeuille, de sous-main ou d'album contenant des feuilles de papier buvard.

C

ÇA. — 1. **Ça**, pronom, peut remplacer *cela*, surtout dans la langue familière. Il ne faut pas considérer cet emploi comme vulgaire. F. Mauriac, dans *Le Désert de l'amour*, p. 202, fait dire à un docteur : *Tout cela est loin de moi... Tout cela est bien fini... Mais ça n'a rien à voir.* Et sa femme déclare : *Le dérangement vaut bien ça.* Voir quelques expressions, p. 158.

2. [**Ça mieux**]. En Belgique, on abuse du pronom *ça*. On l'emploie notamment, suivi de *mieux* ou de *plus*, là où il faudrait dire *d'autant mieux*, *d'autant plus* : *Je me lèverai [ça plus tôt]*. Il faut dire : *d'autant plus tôt*.

C'est à tort aussi qu'on le place comme complément d'objet direct, en tête d'une proposition, sans le répéter sous la forme d'un pronom personnel. On ne peut dire : [**Ça, je sais**]. Il faut dire : *Je le sais* ou *Cela* (ou *ça*), *je le sais*.

3. [**Ça est beau**]. Il faut éviter d'employer *ça* immédiatement devant le verbe *être*. On dit : *c'est, c'était, ce fut, ce sera*. Aux temps composés : *ç'a été* (attention à la cédille), *ç'aurait été*; sans cédille : *c'eût été*.

On dit aussi, surtout dans la langue familière, *ça doit être, ça peut être*, à côté de *ce*. F. Mauriac écrit à quelques lignes de distance : *Ce pouvait être la mort* et (c'est un docteur qui parle) : *Ça ne peut être qu'un accident* (*Le Désert de l'amour*, p. 203).

4. **Ça dépend**. Cette expression familière est devenue si indépendante qu'elle s'emploie sans complément dans le sens de « peut-être » : *Viendrez-vous? — Ça dépend*. André Thérive approuve sans réserve cet emploi familier et d'autres comme : *Ça dépend comment, ça dépend avec qui*, et même *ça dépend qui, ou quoi, ça dépend où* : *J'irais bien voir, mais ça dépend où* (*Querelles de langage*, 3^e série, pp. 83-84).

5. [**Ça fait que**]. Cf. [**Cela fait que**], au mot *Ceci*.

6. **Çà**. Il faut se garder de confondre *ça* avec l'adverbe et l'interjection *çà* (accent grave) : *Çà et là*. — *Ah! çà, pour qui me prenez-vous? — Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.*

CABOSSER = faire des bosses à un objet de façon à le déformer :
Il a cabossé son chapeau (Ac.).

CACHE-COU reste invariable, comme *cache-nuque*, *cache-pot*,
cache-poussière : *des cache-cou*.

CACHETER. — *Je cachette*.

CACHOTTIER, *cachotterie* et le verbe *cachotter* s'écrivent avec deux *t*.

CADAVÉREUX : *Un teint cadavéreux, une mine cadavéreuse, une odeur cadavéreuse*, mais : *une rigidité cadavérique*.

CADEAU. — On dit : *faire cadeau d'un livre à quelqu'un; faire un cadeau*.

CADUC. — Féminin : *caduque*.

CAFÉ. — On peut dire : *brûler ou torréfier du café*. Cf. *Brûler*.

[**CAFOUILLER**, **CAFOUILLAGE**], cités par le *Larousse du XX^e siècle* comme termes d'argot sportif, ne sont pas français. L'Académie et le *Dict. gén.* mentionnent seulement le verbe *farfouiller* qui est familier et qui signifie « fouiller dans quelque chose avec désordre et en brouillant tout ce qui s'y trouve » : *Farfouiller dans une armoire*.

CAHOT. — Distinguez : *Les cahots d'une voiture*. — *Ce pays est dans le chaos* (= dans la confusion).

CAILLOU. — Pluriel : *des cailloux*.

CAL. — Pluriel : *des cals*.

CALÉ. — Cf. *Caler*.

CALEÇON peut s'employer indifféremment au singulier ou au pluriel : *être en caleçon* ou *en caleçons*; *porter un caleçon* ou *des caleçons*.

CALEMBOUR n'a pas de dérivé. On dit : *Un faiseur de calembours, un diseur de calembours*.

CALEPIN, petit carnet de poche, ne peut désigner un *cartable* d'écolier ou une *serviette*.

CALER. — 1. Bien qu'il y ait plus d'un siècle que les enfants disent [*caler une bille*], cette expression n'est pas admise.

2. On laissera aussi à l'argot étudiantin le mot *calé* dans le sens de « fort dans une branche » : *Il est [calé] en grec*.

3. Bien qu'on ait employé couramment *caler* au *xvi^e* siècle dans le sens de « rabattre de ses prétentions, se radoucir, parler avec moins de hauteur », l'Académie n'admet plus cet emploi que comme populaire : *Il fut obligé de caler*. Elle admet comme familière dans ce sens l'expression *caler la voile*.

Ne pas confondre avec *caner*.

CALLISTHÉNIE. — Outre l'orthographe, on remarquera la signification de ce mot, qui n'est pas synonyme de *danse*. Le *Larousse du XX^e s.* le définit : ensemble d'exercices physiques appropriés au développement des enfants des deux sexes (exercices *callisthéniques*).

CALOTTE et **CALOTTER** peuvent s'employer familièrement en parlant d'une tape donnée sur la tête.

CALVILLE. — On dit : *Un calville* (Ac.) *blanc, rouge* (variété de pomme); *des calvilles*.

CANARD a pour féminin *cane* (une *n*). Peut-on dire : *des œufs de canard*? Sans doute on dira plus exactement : *des œufs de cane*. Toutefois, si l'on observe que *canard* ne désigne pas proprement le mâle, mais l'espèce, on reconnaîtra que l'expression **des œufs de canard** n'est pas absurde comme : *des œufs de coq*. L'Académie écrit avec raison (au mot (*Euf*) : *Œuf de poule, de canard, de pigeon*.

Canard s'emploie aussi correctement pour désigner une fausse nouvelle, un journal éphémère et sans valeur, un morceau de sucre trempé dans du café ou de la liqueur.

CANDÉLABRE. — Noter l'accent aigu.

CANER est admis par l'Académie comme familier dans le sens de « reculer devant le danger ». Elle emploie dans le même sens *faire la cane*.

CANICULE. — On n'emploiera pas ce mot au pluriel, comme on le fait en Belgique, pour désigner la période de grande chaleur appelée *la canicule*.

CANNELLE. — Deux *n*.

CANNER. — On dit : *canner des sièges* (en garnir le fond avec des lanières entrelacées). On ne peut employer *canner* dans le sens de « céder ». Cf. *Caner*.

Canné et **cannelé** : *Un siège canné*. Mais : *Une colonne cannelée* (où il y a des *cannelures*, moulures creuses).

CANONNADE. — Attention à l'orthographe. De même : *canonner, canonnier*.

CANTAL. — Pluriel *des cantals* (fromages d'Auvergne).

CANTONNER, *cantonnement*, *cantonnier* : deux n.

Mais : *cantonade*, *cantonal*.

CAPABLE. — On peut dire : *Un homme capable* (= habile, intelligent) et, dans le même sens : *Cet homme est assez capable*. Mais ne dites pas : [*Il est si têtu qu'il est assez capable de ne pas venir*]. On dira : *qu'il est capable de ne pas venir*.

CAPILOTADE. — *Mettre en capilotade* = mettre en piteux état, déchirer en paroles ou en actions.

CAPON = poltron (et non « drôle » ou « espiègle »).

CAPOT, adjectif, est invariable : *Je les ai faits capot. Nous sommes demeurées capot* (= confuses, interdites) *de nous voir reconnues*.

CAQUETER. — *Il caquette*.

CAR reste invariable comme nom : *Avec ces getus retors, il y a toujours des si et des car*.

Car et parce que. La querelle suscitée par *car* au XVII^e siècle n'est pas encore éteinte. Les écrivains ne font pas toujours la distinction que font les grammairiens entre *car* et *parce que*.

« *Car* n'introduit que l'explication, la raison du fait qui vient d'être énoncé dans la phrase précédente » ; « *parce que* amène régulièrement la présentation de la cause effective ». « Ainsi, dans cet exemple : « Leurs camarades les croient riches, *Parce qu'ils se lavent les mains* » (SULLY PRUDHOMME, *Solitudes*), la subordonnée est présentée comme énonçant la cause qui produit, dans l'esprit des petits pauvres, cette opinion sur leurs camarades plus fortunés. Au contraire, quand Hugo écrit : « Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, *car il pleure* », il n'énonce pas la cause, mais la raison qui justifie son conseil. » (Le Bidois, II, pp. 452-453).

Résumons : *car* introduit la raison, l'explication d'une assertion, d'un conseil qu'on vient d'exprimer ; *parce que*, qui précède ou qui suit la principale, présente la cause réelle d'un fait, d'une croyance, etc. : *Paul ne nous accompagnera pas aujourd'hui, parce qu'il est malade. Parce qu'il est malade, Paul ne nous accompagnera pas aujourd'hui. Mon ami est certainement fatigué, car il est plus nerveux que d'habitude*.

Car en effet. *En effet* signifie proprement : en réalité, réellement, effectivement : *Est-il malade? — Il l'est en effet. En effet* est alors adverbe.

Il peut aussi devenir conjonction et marquer la cause, comme *car* : *Son échec n'est pas étonnant; en effet, il n'a guère travaillé ou : il n'a guère travaillé en effet* ou (après une virgule au lieu d'un point-virgule ou de deux points) *car il n'a guère travaillé*.

On voit que *car en effet* est un pléonisme, sauf dans le cas où *en effet* a son sens adverbial : *Car en effet, Chrétiens, la seule immensité de cette douleur lui aurait donné la mort* (BOSSUET, *Sermon pour le Vendredi saint*, 1662) = *car* effectivement, réellement.

CARACAL. — Pluriel : *des caracals* (sortes de lynx).

CARACOLE = 1) spirale; 2) mouvement circulaire qu'on fait exécuter à un cheval (cf. *caracoler*). Pour désigner le mollusque à coquille, dites : un *escargot*, un *limaçon* ou un *colimaçon*.

CARAMEL est masculin : *Un caramel*.

CARBONADE ou **CARBONNADE.** — Le mot, considéré parfois comme un belgicisme, est dans le *Larousse du XX^e siècle* : « Nom féminin. Préparation de viande grillée sur les charbons : *Une carbonade de mouton*. — Ragoût en usage dans le midi de la France », et qui ressemble aux carbonades flamandes.

CARBONARO. — Pluriel : *des carbonari*.

CARNASSIÈRE = sac, filet dans lequel le chasseur met son gibier. Il ne faut donc point parler de la *carnassière* d'un écolier, mais de son *cartable*, de sa *serviette*.

CARNAVAL -- Pluriel : *des carnivals*.

CAROTTE. — Une *r*, deux *t*.

Les noms **carottier**, **carotière** et **carotteur**, **carolleuse** désignent celui ou celle qui *carotte*. Le verbe **carotter** est admis comme terme familier par l'Académie dans le sens de « jouer mesquinement, ne hasarder que peu d'argent à la fois ». La langue populaire a employé *carotter* (*quelqu'un*), *lirer une carotte* (*à quelqu'un*) dans les sens de « obtenir de l'argent par un mensonge » (*Carotter vingt francs à quelqu'un*), « tromper, simuler pour éviter une corvée ».

CARROUSEL. — Deux *r*, une *s*.

CARTE. — Les dictionnaires donnent : *carte postale* et *carte-lettre*, mais non [*carte-vue*]. Ce belgicisme sera remplacé par *carte postale illustrée* ou même par *carte illustrée* (cf. Englebert et Thérive, p. 22 et *Errata*).

[CARTER]. — Ce verbe n'est pas français. Il faut dire : *battre les cartes, mêler les cartes*.

CARTOUCHE est masculin comme terme d'archéologie ou d'architecture.

CAS. -- 1. Dites : *faire cas, faire grand cas de quelqu'un* ou *de quelque chose*. Toutefois on rencontre aussi, chez Thérive notamment : *faire du cas de quelqu'un* (cf. Englebert et Thérive, p. 59).

2. On peut dire : *en tout cas* (singulier sans article) ou : *dans tous les cas* (pluriel avec article).

3. *Au cas où, pour le cas où* et *dans le cas où* sont suivis du conditionnel.

Au cas que et *en cas que*, plus rares, sont suivis du subjonctif : *Au cas où une complication se produirait, faites-moi venir* (Ac.). — *En cas qu'il vienne* (Ac.). — *Au cas qu'ils eussent lieu de s'appeler* (A. Hermant, cité par Grevisse, n° 1040, p. 801). Cf. Martinon, p. 430, note, et Sandfeld, II, p. 353.

4. Il faut proscrire les tours [*pour en cas*], [*si en cas*] et [*pour si en cas*].

CASSE dans les noms composés.

1. Invariables : *casse-cou, casse-tête, casse-croûte*.

2. Complément avec *s* au singulier comme au pluriel : *casse-noisettes, casse-pierres*.

CASSETTE = petit coffre; à ne pas confondre avec *plumier*.

CASSONADE. --- Une *n*.

[CASTAR] n'est pas français.

CASUEL, comme adjectif, signifie, non pas : « fragile, cassant, qui se casse facilement », mais : « qui dépend d'un cas, qui peut arriver ou ne pas arriver, qui peut être révoqué » : *Une recette casuelle, un emploi casuel*.

CATACLYSME remonte par le latin à un mot grec qui implique l'idée d'inondation. C'est pourquoi Abel Hermant a prétendu qu'on ne devrait employer ce mot que pour désigner des catastrophes où l'eau joue un grand rôle (*Lancelot*, 1937, p. 189). Scrupule pédant. L'Académie définit le mot : « Bouleversement physique produit par un tremblement de terre, une inondation, etc. Par extension il se dit d'un grand bouleversement dans un État : *Cette révolution fut un cataclysme*. »

CATAPALQUE. — Cf. *Cénotaphe*.

CATARRHE (masculin). — Attention à l'orthographe.

CAUSE. — 1. *Pour cause de*. Dites : *Je n'ai pu le faire pour cause de maladie* [et non : *pour cause de sant.*].

2. *A cause que*. L'emploi de cette locution n'était pas rare à l'époque classique. Elle a été l'objet d'une désaffection dans la suite et a été considérée comme familière ou même populaire. Certains écrivains l'ont cependant reprise, et parfois même par archaïsme, pour faire distingué. Littre ne craignait pas d'écrire : « Elle doit être conservée, étant appuyée par de bons auteurs, et, dans certains cas, d'un emploi préférable à *parce que*. »

On ne peut donc la considérer comme incorrecte, mais elle paraît aujourd'hui un peu étrange. Mieux vaut l'éviter.

CAUSER. — 1. *Causer* peut s'employer absolument, dans le sens de « s'entretenir familièrement » : *Ils ont été une heure à causer ensemble. C'est assez causé* (Ac.).

2. On peut dire indifféremment : *Causer affaires, causer littérature* ou *causer d'affaires, de littérature*. De même : *parler littérature* ou *de littérature*.

3. On ne dira pas : [*causer français* ou *causer le français*]. Ce sont des expressions populaires, bien qu'elles gagnent du terrain. Il faut dire : *parler* (cf. ce verbe).

4. On ne peut dire : [*causer quelqu'un*].

Quant à *causer à quelqu'un*, que Corneille, Rousseau et beaucoup d'écrivains ont employé, il vaut mieux l'éviter, selon le bon usage actuel. Mais il est certain que cette forme s'imposera de nouveau, entraînée par *parler à*.

En attendant, évitez de dire : *Je lui ai causé* et *Ils se sont causé*. Dites : *Causer avec quelqu'un; j'ai causé de ce projet avec lui; ils se sont parlé; il en a causé avec moi; il m'en a parlé; ils en ont causé ensemble; ils ont causé l'un avec l'autre*.

Précisons que, dans le sens d'« occasionner », on dit : *Causer des désagréments à quelqu'un*.

CE, CELA et **IL** devant être + un adjectif attribut. — Pour annoncer quelque chose qui suit, on emploie *il*; mais *ce* gagne du terrain sur *il* et s'emploie surtout si l'on veut insister sur l'adjectif : *Il est utile de réfléchir.* — *C'est évident qu'il a raison. C'est regrettable qu'il ait mal compris ma pensée.* Ce dernier tour est considéré à tort comme populaire. On ne dit guère : *Cela*.

Pour représenter quelque chose qui *précède*, on emploie *ce* : *Faut-il en parler? C'est inutile*. Pour insister, on dira très bien : *Cela est inutile*, mais non : [*Ça est inutile*]. Cf. *Ça*, 3.

Avec *vrai*, on peut dire : *Il me l'a demandé, c'est vrai, cela est vrai*, ou *il est vrai*.

Dans le deuxième terme d'une comparaison, on peut employer *ce* ou *il* : *Ces malades s'agitent plus qu'il n'est souhaitable* ou : *que ce n'est souhaitable*.

CECI, CELA. — En principe, *ceci* désigne les choses rapprochées ou dont il va être question; *cela*, les choses éloignées ou dont il vient d'être question; s'il y a opposition, *cela* désigne la chose la plus éloignée et *ceci* la plus proche. Mais *cela* tend à l'emporter de plus en plus sur *ceci*, même dans la langue écrite; la distinction est toutefois maintenue quand il y a opposition. — On a vu que *cela*, du moins quand il n'est pas opposé à *ceci*, est souvent réduit à *ça*. Cf. p. 151 et ci-dessous.

Dites *ceci* de ma part à votre ami : *qu'il se tienne tranquille* (Ac.). — *Ceci est mon testament*. — Mais La Bruyère écrivait : *La vertu a cela d'heureux qu'elle se suffit à elle-même*. — *Cela lui plaisait que les balles eussent ce joli son de guêpe* (R. Dorgelès; cité par Le Bidois, I, p. 110). *Que votre ami se tienne tranquille : dites-lui cela de ma part* (Ac.). *Ceci est à moi, cela est à vous*. — *Ceci tuera cela. Le livre tuera l'édifice* (Hugo).

Cela fait que. — Mieux vaut éviter de dire : [*Cela fait que je partirai demain*]. Dites : *Je partirai donc demain*.

[*Cela ne vient pas à*]. — Ne dites pas : [*Oh! cela ne vient pas à huit jours*]. Dites : *Je puis attendre huit jours* ou : *Huit jours ne font rien à l'affaire*.

CELA ou ÇA dans quelques expressions : *C'est cela, dis-le-lui toi-même*. — *C'est toujours cela* (= toujours autant), *c'est toujours cela de fait*. — *Avec ça il avait l'air furieux* (= en outre). *Avec tout ça* (= malgré cela), *vous n'avez pas fait ce que je vous ai dit*. Familièrement : *Avec ça que je ne l'aurais pas deviné!* (= Si vous pensez que, si vous vous imaginez que). — *Rien que ça!* — *Comme ça*. — *Il n'y a que ça*. — *Pour ça*. — *Sans ça* (cf. Le Bidois, I, pp. 111-112).

CELER s'écrit avec *e*; *è* devant une syllabe muette : *Je cèle, je cèlerai*.

CELUI. — **Son emploi.** On a voulu limiter l'emploi de *celui*, *celle*, *ceux* aux tours *celui de* et *celui qui* (*que*, *à qui*, etc.).

En fait, on peut employer *celui* devant un participe complété, devant des prépositions, et même, sous certaines réserves, devant un adjectif :

1. Devant un participe. Malgré les nombreuses condamnations de grammairiens, l'Office (*Le Figaro* . 31 décembre 1938) s'est rallié à l'usage d'un grand nombre d'excellents écrivains. On peut dire : *Celles faites à la main* (à côté de : *celles qui sont faites à la main*). *Ceux marqués d'un astérisque. Ceux y séjournant temporairement.*

On remarquera toutefois que ce tour, qui allège la phrase sans lui enlever de sa clarté, n'est vraiment vivant et correct que si le participe est accompagné d'un terme qui le complète. On ne dira pas : [*Les livres abîmés et ceux perdus*]. Mais on pourra dire : *et ceux égarés dans le déménagement ou et ceux perdus précédemment. Les auteurs que nous allons voir et ceux déjà mentionnés.*

2. Devant des prépositions : *Ceux de valeur et ceux à quatre sous. Laquelle voulez-vous, celle en bleu ou celle en rouge? Les besognes faites et celles à faire. Parmi les distinctions qu'il fait, retenons celle entre le conte et la nouvelle. Les paquets pour la vente et ceux pour l'étalage. Il a perdu ses préventions contre les principes, mais il a gardé celles contre l'homme. L'étude sur l'homme et celle sur son style. La maison en briques et celle avec un toit rouge.*

Voilà des phrases comme on peut en entendre couramment. Si l'on veut des exemples littéraires, on en trouvera signés Pesquidoux, Gide, Zola, Daudet, Bourciez, Bally, Gyp, A. Hermant, Jeanroy, Voltaire, Brunot, etc., dans Grevisse (n° 515, p. 368), Sandfeld (I, p. 235), Le Bidois (I, p. 103), Brunot (pp. 634-635).

3. Devant un adjectif, on rencontre moins d'exemples de cet emploi. D'une manière générale, il convient de n'employer ce tour que :

a) si l'adjectif est suivi d'une proposition relative ou d'un complément prépositionnel qui se rapporte à *celui*;

b) si l'adjectif est lui-même complété.

On voudrait justifier ce tour dans certains cas par un souci de clarté. Je crois qu'il peut toujours se remplacer aisément par un autre, non discutable.

On trouvera des exemples chez les grammairiens cités plus haut. Bornons-nous à quelques phrases : *La poussière blanche du plâtre et celle rouge des briques* (P. Hamp). Cette phrase est

citée par W. von Wartburg (*Précis*, n° 843, a), qui l'appelle « un cas-limite »; je crois qu'il suffirait de placer *rouge* entre deux virgules ou, dans la langue parlée, entre deux pauses, pour la rendre normale sans réduire par là l'opposition entre les deux couleurs. *Votre exemple et celui, si généreux, qu'a donné votre lettre* (Litré). Voir plus bas (5) un exemple de l'Académie. *Les vieux serviteurs de sa mère et ceux plus jeunes qui lui sont attachés* (Sand). Ce dernier exemple est cité par Brunot, p. 634, qui cite encore : *Ces fleurs embaumées, mêlant leur arôme à celui plus fort des ifs* (Daudet). *Toutes celles inhérentes à notre nature* (Comte). Dans ce dernier cas, le complément de l'adjectif rend le tour assez normal (cf. ce qui a été dit du participe).

Naturellement, nul ne pense à dire : *Vous m'offrez deux roses, je prends [celle jaune]*; on dit : *la jaune*. Chaque fois qu'il est possible d'employer l'article, c'est lui qui s'impose, à cause de son aptitude à donner à l'adjectif une valeur de substantif : *Lisez les bons auteurs, et non les médiocres*.

4. On pourrait aussi noter l'emploi de *celui* devant une proposition introduite par *que* et qui en détermine le sens. Sandfeld (I, p. 235) donne ces deux exemples : *Une crainte le troublait pourtant, celle que Savinien ne vînt à connaître son passé* (Coppée). *L'autopsie comporte certaines particularités, dont celle que M. de Bligneul est peut-être mort de mort naturelle* (Régnier). On se rend compte qu'on dirait plutôt, dans ce dernier cas : *celle-ci*.

5. Le complément introduit par *de* après *celui* n'est pas seulement un nom ou un pronom, il peut être aussi un infinitif. Comme on dit : *Ce n'est pas mon livre, c'est celui de mon ami*, on peut dire également : *Le plaisir de donner, plus doux que celui de recevoir* (Le Bidois, I, p. 100). *Si je n'ai pas le goût de sortir, j'ai celui de travailler*. On a critiqué cette phrase et proposé : *j'ai le goût de travailler*. L'Académie ne craint pas d'écrire, dans la Préface de son Dictionnaire (p. iv) : *Au souci de rajeunir son Dictionnaire, l'Académie a joint celui, non moins vif, de lui conserver sa physionomie*.

Omission de celui. Sans jamais s'imposer, soulignons-le, elle se rencontre notamment :

1) après *être*, *sembler*, etc., devant un complément déterminatif : *Ses réflexions sont d'un homme désabusé*. On dirait plus souvent : *sont celles d'un homme désabusé*;

2) devant un second complément déterminatif coordonné :

L'invasion allemande bouleversa la face de la France et du monde (G. DUHAMEL, *Civilisation*, p. 89). On se gardera de l'équivoque et de l'absurdité. On dira : *Le livre de Pierre et celui de Paul. Ma femme et celle de mon ami*;

3) quand on veut faire bref, surtout après *que* comparatif : *Je n'ai d'autre désir que de vous être agréable.*

Répétition de celui. On dit fort bien : *Ceux de France et de Navarre*, mais *celui* doit se répéter devant un complément déterminatif lorsque la clarté l'exige ou qu'il faut distinguer chaque point.

Celui qui. — On peut dire : *Il fait celui qui ne comprend pas. Elle a fait celle qui était surprise.* — Cf. Accord (du verbe), A, 11.

Ne pas dire : *Il y en a* (ou *j'en connais*) [*de ceux*] *qui...* Dire : *Il y en a* (*j'en connais*) *qui...*

CELUI-CI, CELUI-LÀ. — En principe, *celui-ci* désigne ce qui est le plus rapproché ou ce dont il va être question et *celui-là* ce qui est le plus éloigné ou ce dont il a été question. Toutefois, dans l'usage actuel, cette distinction est souvent négligée et les formes en *là* tendent à l'emporter, à moins qu'on ne veuille souligner une opposition (cf. *Ceci*).

C'EN EST FAIT DE. — Proprement, on dit : *c'est fait de telle chose, de telle personne* = cette chose est finie, perdue, cette personne est perdue. Mains grammairiens ont condamné le pléonisme introduit dans cette expression par *en*; cependant cette expression est devenue correcte. Le P. Deharveng cite des phrases de bons écrivains, Bremond, Veuillot, Michelet, Sainte-Beuve, Théry, A. France (pp. 55-56) : *C'en était fait de la scolastique*. L'Académie écrit : *C'en est fait de nous*.

C'en est fait s'emploie sans complément dans le même sens, et cet emploi n'est pas contesté : *C'en est fait, je m'expatrie* (Littré) = la chose est décidée. *Mais puisque c'en est fait, le mal est sans remède* (Corneille) = la chose est accomplie.

CE N'EST PAS QUE, CE N'EST POINT QUE, introduisant un verbe, sont suivis du subjonctif : *Ce n'est pas que je sois très content de lui* (= Je ne suis pas très content).

Avec *ne*, l'idée exprimée dans la subordonnée ne correspond plus à une négation, mais à une affirmation (les deux négations se détruisent) : *Ce n'était pas qu'elle ne trouvât dans son cœur un semblant d'affection pour la petite Hélène* (= certes, elle trouvait) *ni qu'elle manquât à la cajoler dans ses moments de bonne humeur* (= elle n'y manquait pas). (J. GREEN, *Varouna*, p. 91.)

On interprétera de même la cause niée par cette expression : *Il se plaint toujours; ce n'est pas qu'il ait particulièrement à se plaindre de la Providence, mais il est très égoïste* (= s'il se plaint, ce n'est pas parce qu'il a particulièrement à se plaindre, car en réalité il n'a pas à se plaindre; c'est parce qu'il est très égoïste). Cf. *Ne pas que*, p. 464.

CÉNOTAPHE, nom masculin, désigne un tombeau vide (grec *kenos*), un monument élevé à la mémoire d'un mort et qui ne contient pas son corps. Il ne faut pas employer ce mot dans le sens de tombeau ou de **catafalque** = estrade décorative élevée dans une église lors d'une cérémonie funèbre. Quant à **sarcophage**, après avoir autrefois désigné le tombeau où les anciens mettaient les morts qu'ils ne voulaient pas brûler, il désigne aujourd'hui, par extension, la partie qui, dans un monument funéraire, simule en pierre un cercueil.

CENSÉ et **SENSÉ**. — *Censé* = réputé, considéré comme (ancien verbe *censer*, du latin *censere*, estimer, juger) : *Il est censé coupable*.

Sensé = qui a du bon sens, qui est conforme au bon sens : *Un homme sensé, un projet sensé*.

CENSÉMENT. — Sait-on que cet adverbe est déclaré populaire par Littré, par Dauzat, par le *Dict. gén.*, et même par le *Larousse du XX^e siècle*? L'Académie ne fait cependant aucune réserve et le définit fort bien : « par supposition ou en apparence ». *C'est vous, censément, qui achetez, mais en réalité, c'est moi* (Ac.). *Je suis censément le directeur dans cette affaire* (Ac.).

CENT prend s quand il est multiplié par un nombre et qu'il termine le nom de nombre : *Trois cents. Deux cents francs. Deux cent dix. Les quatre cent mille francs. Il fait les cent pas*.

Si l'on écrit : *deux cents millions, trois cents milliards*, c'est parce que *million, milliard* sont des noms, tout comme *millier*.

On écrit : *Des mille et des cents* (= centaines). *Trois cents de fagots* (plus précis que : *trois centaines*). — *Page deux cent, le vers deux cent, l'an deux cent* (= deux centième). — *Cinq cents* (*cent* signifie ici « le centième du florin »).

CENT UN, etc. -- Et ne s'emploie que pour joindre un aux dizaines (sauf *quatre-vingt-un*) et dans *soixante et onze*. On écrit donc : *cent un, cent vingt* (sans trait d'union), *cent et quelques francs; cent trente-quatre mille cinq cents livres, sept cent quatre-vingt-deux livres* (Mauvois, Chateaubriand, pp. 73 et 81). De même : *la cent trente-cinquième partie*. — Cf. *Mille*, 5.

On dit *cent et un* dans un sens indéterminé : *Il vous contera cent et une histoires.*

On dit aussi avec *et* : *quarante et quelques, cinq cents et quelques francs* (remarquez l'accord de *ce* !).

N. B. — **Pour cent.** On dit : à cinq pour cent et non [à cinq du cent], très répandu cependant.

CENTRAL. — Pluriel : *centraux*.

CENTRALISER = ramener à un centre, à une direction unique : *Centraliser le pouvoir, centraliser tous les services d'une administration.*

Peut-on dire : **centraliser des renseignements**? Oui. Le Dictionnaire de l'Académie donne parmi ses exemples : *C'est ici que tous les renseignements venant des pays étrangers sont centralisés.*

CENTRIPÈTE (et non : *centripède*) = qui tend à se rapprocher (latin *petere*) du centre.

CEP signifie « pied de vigne », et non « piège à moineaux ».

CEPENDANT a aujourd'hui une valeur adversative : *Il se plaint, et cependant il a de la chance.* Primitivement il signifiait « pendant ce temps, en attendant » : *Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant, promenez-vous ici* (Molière). Ce sens n'est plus vivant.

Cependant que, qui signifie *pendant que*, est resté plus vivant, bien qu'il vieillisse aussi et appartienne exclusivement à la langue littéraire : *Cependant qu'il parlait comme un notaire, les cinq femmes poussaient des cris* (M. Barrès, cité par Le Bidois, II, p. 420).

CE QUE exclamatif appartient au langage vulgaire, dit Brunot (p. 114). L'expression est assurément curieuse et plutôt familière, mais on la rencontre sous d'excellentes plumes : *On n'imagine pas ce que c'est difficile de le voir* (A. Gide, cité par Grevisse, n. 845, qui donne aussi un exemple d'A. France. Cf. dans Le Bidois, I, p. 115, des exemples de Bazin, Maurois, Proust). *Ce que vous m'amusez!*

Ce que c'est que de nous! est correct.

CE QUI et **CE QU'IL** devant un verbe impersonnel ou devant un verbe qui peut être construit impersonnellement. La confusion, favorisée par la prononciation, est courante.

1. Il faut toujours écrire, avec *falloir*, *ce qu'il* : *Vous ferez tout ce qu'il faut*.

2. Avec *plaire*, la confusion est fréquente et se trouve chez de bons auteurs; mais il convient d'employer *ce qu'il* quand on veut sous-entendre après *plaire* l'infinitif du verbe employé précédemment : *Je ferai ce qu'il me plaira* (de faire). *Il fait de ses amis tout ce qu'il lui plaît* (Ac.). — *Je ferai ce qui me plaira* n'a d'ailleurs pas proprement le même sens (= ce qui me sera agréable, ce qui me donnera du plaisir).

Comparer : *Je dépense l'argent qu'il me plaît* (de dépenser). On ne pourrait évidemment dire ici : *qui me plaît*.

3. Devant les autres verbes, on peut employer *ce qui* ou *ce qu'il*. Certains théoriciens font des distinctions dont les bons écrivains ne se préoccupent pas toujours. Si l'on considère les exemples présentés par Grevisse, n° 548, p. 383, Le Bidois, I, pp. 314-315, Sandfeld, II, pp. 167-169, Nyrop, V, p. 326, on trouve en effet : *Préparez-vous à ce qui me reste à vous dire* (Becque), *Poil de Carotte sait ce qui lui reste à faire* (J. Renard), cités par les grammairiens Le Bidois, qui écrivent : *Vous oubliez ce qu'il reste à dire*. Comparez dans Sandfeld : *Les quelques jours qu'il lui restait à vivre en France* (l'abbé) et *Les quelques jours qui lui restaient à vivre en Allemagne* (Cassou).

Mieux vaut éviter le tour : *Qu'est-ce qu'il arrive?* En effet, dans l'interrogation introduite par *qu'est-ce*, on trouve plus souvent *qui* : *Qu'est-ce qui arrive?* *Qu'est-ce qui se passe?*; on rencontre cependant *qu'il*; cf. Sandfeld, II, p. 169.

-CER. — Les verbes en *-cer* exigent une cédille devant *a* ou *o* : *Nous commençons, nous acquiesçons*.

CÉRÉMONIAL. — Pluriel : *des cérémonials*.

CERF. — Il n'y a plus guère que les puristes qui exigent qu'on ne prononce pas *f* au pluriel. « On entend l'*f* aux deux nombres » (DAUZAT, *Grammaire*, p. 103).

Féminin : *biche*. *Cerf* s'emploie comme terme générique.

CERTAIN. 1. Chacun connaît la distinction entre : *Certain soir, Avoir une certaine autorité* (indéfini, petite quantité) et : *Une autorité certaine* (qualificatif = assuré).

2. **Un certain** marque une quantité indéterminée, mais appréciable : *J'ai pour lui un certain respect*, mais peut marquer aussi, en même temps que l'indétermination, une nuance dédaigneuse : *On lit dans une certaine presse*. — *Un certain Durand est venu me voir*.

3. On rencontre encore, devant un nom pluriel, **de certains** mis pour *certains* : *Il y a certaines choses, de certaines choses pour lesquelles on éprouve de la répugnance* (Ac.).

Ce tour était autrefois très vivant. Il ne l'est plus guère et n'est pas à conseiller.

4. Le **pronom certains** (au pluriel) a aussi un féminin *certaines*, mais assez rare. Il faut que le contexte implique ce genre : *Certaines de vos compagnes se sont distinguées*.

Ce pronom peut être sujet ou complément : *Certains disent. Aux yeux de certains*. — Comme attribut, *certain* est généralement qualificatif (cf. 1) : *Nous sommes certains qu'il réussira*.

CERTAINEMENT QUE s'emploie avec l'indicatif ou le conditionnel, selon le sens : *Certainement qu'il viendra. Certainement qu'il irait se plaindre*.

CESSER. — 1. **Auxiliaire** : Des grammairiens (tels les Le Bidots, I, p. 418) rangent ce verbe parmi ceux qui se conjuguent avec *avoir* quand on marque l'action, avec *être* lorsqu'on marque l'état résultant de l'action : *Tout travail a cessé ce jour-là. Tout travail est cessé dans les ateliers*.

On ne trouverait cependant plus guère d'exemples avec *être*, dans la langue actuelle. Le *Dict. général* cite deux exemples classiques : *Ma surprise est cessée* (Bossuet). *Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées* (Racine). L'Académie ne donne d'exemples qu'avec *avoir* : *Le bruit a cessé, sa fièvre a cessé*.

La construction avec *avoir* peut s'employer dans tous les cas. Elle s'impose pour une personne : *Elle a cessé de...*

2. **Cesser** ou **Ne pas cesser de** + infinitif; cf. *Ne employé seul*, 3.

3. Notez l'expression : *Toutes affaires cessantes*.

C'EST. — 1. Dans les constructions *c'est moi* (ou *un tel*) *qui* ou *que* et *c'est* + préposition + complément + la conjonction *que*, *c'est* reste normalement au présent : *C'est moi qui y suis allé*. — *C'est la cuisinière qui préparait nos repas. Dans ce cas, c'est lui qui nous accuserait*. — *C'est lui que j'ai vu*. — *C'est pour vous que je le ferai*.

Si le verbe subordonné qui suit est à un temps simple, on peut mettre *c'est* au même temps. Il semble qu'on souligne ainsi davantage la valeur de ce temps : *C'était la cuisinière qui préparait nos repas* me paraît exprimer plus que la simple énonciation du fait et souligner la valeur de l'imparfait (description, répétition). — *Ce sera lui qui le dira* place immédiatement la réflexion sur le plan du futur.

La nuance est cependant ténue, et je ne crois pas qu'on en perçoive nettement une dans la phrase : *Dans ce cas, **ce serait** lui qui nous accuserait.*

Lorsque *c'est* se trouve dans une subordonnée, il doit se mettre à l'indicatif, au conditionnel ou au subjonctif, comme le ferait n'importe quel autre verbe subordonné : *Parce que **c'est** lui qui l'a dit.* — *Quand même **ce serait** lui qui l'aurait dit.* — *Bien que **ce soit** lui qui l'a dit.* *Bien que, généralement, **ce fût** la cuisinière qui préparât nos repas.* — *Si **c'était** lui qui l'avait dit, je ne m'en étonnerais pas.* *Si **ç'avait été** lui qui l'avait dit, je ne m'en serais pas étonné.* *Comme si **ç'avait été** la roue de la fortune qui glissait sur ces rails* (J. et J. Tharaud, cités par Grevisse, n° 1013, p. 774). -- *Je voudrais que ce ne **soit** pas lui qui l'a dit.*

On remarquera que, si on emploie le subjonctif ou le conditionnel dans la première subordonnée, on l'emploie normalement aussi dans la seconde : *Que ce **soit** vous qui **ayez** dit cela, je ne m'y attendais pas.*

Pour l'emploi du mode après *si c'était... qui, si ç'avait été... qui*, cf. *Si, C, 3*; après *quoique*, cf. *Quoique, 4*.

Observons aussi l'emploi de *c'était* dans des phrases comme celles-ci, où l'on présente une explication ou un exemple d'un fait passé qui vient d'être énoncé : *On sonna. **C'était** le livreur qui apportait les marchandises.* — *Des cris retentirent dans la cour. **C'étaient** les deux frères qui se disputaient.* — *Aussitôt, les solliciteurs l'assaillirent : **c'étaient** un ancien collègue, un ami, un cousin éloigné, un fournisseur, qui venaient présenter des requêtes.*

2. Après *c'est* suivi d'un attribut, le nom qui précise ensuite l'idée de *ce* est précédé d'une virgule ou, généralement, de *que* : *C'est un grand défaut, l'**avarice** ou C'est un grand défaut **que l'avarice**.* *Ce fut un magnifique orateur **que Cicéron** (Ac.).*

Si *ce* est précisé par un infinitif, celui-ci est précédé de la préposition *de* : *C'est fou **de faire** cela. C'est amusant **de l'entendre**.*

Si l'attribut est représenté par un nom, avec ou sans article, ou par un infinitif, accompagné ou non d'un attribut ou d'un complément, on emploie *que* ou, plus souvent, *de* ou *de*. *Que* (sans *de*) est considéré par des grammairiens comme archaïque. On le rencontre encore cependant : *Ce serait assurément une erreur **que vouloir** éprouver à la lecture d'Anatole France certaines émotions que nous donnent les romanciers que je dirai torrentiels* (G. DUHAMEL, *Revue de Paris*, juin 1945,

p. 4). Voir un autre exemple dans *La Folle de Chaillot* de Giraudoux, p. 18. Généralement on dit *que de* ou *de* : *C'est une belle chose que de garder le secret* ou *de garder* (Ac., à Que). *C'est folie que d'entreprendre cela* (Ac., à De). *C'était merveille de le voir* (La Fontaine). *C'est se tromper que de croire* ou *de croire...* (Ac., à Que). *C'est être fou que d'entreprendre cela* (Ac., à De). *C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela* (Molière).

Si l'attribut est un adverbe de quantité (*assez, trop, etc.*), on emploie *que de* ou, de préférence, *de* (cf. Martinon, p. 124) : *C'était peu pour lui d'avoir obtenu cet avantage* (Ac., à De). — *C'est beaucoup déjà de me le promettre.*

Avec *voilà ce que c'est* : *Voilà ce que c'est que de désobéir* (Ac.). *Voilà ce que c'est que de faire l'impertinent* (Ac.). On rencontre aussi de : *Voilà ce que c'est de s'engager trop vite* (R. ROLLAND, *La Nouvelle journée*, Ed. Cahiers de la Quinzaine, p. 122).

3. **C'est, ce sont.** Cf. *Accord* (du verbe), p. 51.

4. **C'est-à-dire.** N'omettez pas les deux traits d'union.

5. [**C'est aujourd'hui deux ans**] est incorrect. Dites : *Il y a aujourd'hui deux ans.*

6. **C'est à vous à ou de.** Cf. A, p. 22. Cf. aussi De, 6.

C'est à vous que. On peut dire logiquement, et on a dit autrefois : *C'est vous à qui je parle* ou *dont je parle*. Ce tour est cependant rare aujourd'hui.

Actuellement on dit : *C'est à vous que je parle. C'est de lui que je parle.*

7. **Ce n'est pas que.** Cf. *Ce n'est*, p. 161.

8. [**C'est ça que**]. Ne dites pas : [*C'est ça qu'il est parti*]. Dites : *C'est pour cela (pour celle raison) qu'il est parti.*

9. **C'était septembre** est correct à côté de : *C'était en septembre* : *C'était septembre et c'était la Provence*, écrit A. Daudet au début de *Port-Tarascon*.

CEUX. — Ne dites pas : [*Il y en a de ceux qui*]. Dites : *Il y en a qui, j'en connais qui.*

Cf. *Celui*.

CHACAL. — Pluriel : *des chacals*.

CHACUN n'a pas de pluriel et ne s'accorde qu'en genre : *Interrogez ces filles chacune à part.*

Il ne s'emploie plus comme adjectif. On dit : *chaque année*.

1. **Chacun et l'adjectif possessif.**

A) Quand *chacun* ne correspond pas à un pluriel qui précède,

on emploie *son, sa, ses* : *Chacun a ses défauts. Chacun à son tour. Chacun de nous fera son devoir.*

B) Quand il renvoie à un pluriel qui le précède :

a) Lorsque ce pluriel est de la 1^{re} ou de la 2^e personne, on emploie *notre, votre*, devant un nom singulier et *nos, vos*, devant un nom pluriel : *Lui et moi avons fait chacun notre possible. Nous irons chacun de notre côté.* La littérature offre des exemples de : *chacun de son côté*. Ils restent insolites.

Des grammairiens semblent trouver normal l'emploi du pluriel au lieu du singulier : *Nous gagnâmes chacun nos places.* De tels exemples sont très rares. Le pluriel implique normalement que chacun a plusieurs places. C'est pourquoi on dira : *Nous avons chacun nos difficultés* (cf. *J'ai des difficultés*), mais : *Nous gagnâmes chacun notre place.* Nul ne dirait en effet : *Nous monterons chacun [nos chevaux]*. Il faut dire : *Nous monterons chacun notre cheval.*

On dira de même : *Nous vous renverrons chacun à votre place.*

b) Lorsque ce pluriel est de la 3^e personne, on a le choix entre *son, sa, ses* ou *leur, leurs*; affaire d'attraction ou de clarté.

Il y a un cas où *son, sa, ses* paraît s'imposer : c'est lorsque chacun est en rapport avec un verbe au participe présent : *On ne les comprenait plus, chacun parlant sa langue.* — *Ils se taisaient, ruminant, chacun à sa façon, ces histoires admirables* (R. ROLLAND, *Jean-Christophe*, I, p. 43).

Les grammairiens qui essayent de donner des règles ou des indications plus précises ne s'accordent pas. Les uns considèrent que *son* est plus répandu; d'autres, plus près de la vérité, je pense, croient que *leur* est plus fréquent, du moins devant un complément d'objet direct. Brunot déclare avec raison (p. 131) : « *Ils ont bu chacun sa bouteille* ou *Ils ont bu chacun leur bouteille*. Les deux façons de parler sont acceptables ». Je préférerais dire : *une* ou *sa*, du moins en parlant, car à l'audition on ne sait s'il s'agit de *leur bouteille* au singulier ou de *leurs bouteilles* au pluriel.

Brunot ajoute (p. 132) : « Treize cavaliers attendent, et il n'y a que douze chevaux; *ils n'ont pas chacun son cheval*. — *Chacun leur cheval* signifierait plutôt qu'ils n'ont pas *chacun* le cheval qu'ils ont l'habitude de monter. » Cette distinction me paraît spéculative et la langue ne s'en préoccupe pas.

On dira donc : *Ils ont apporté chacun leur part* (ou *sa part*). *Ils sont montés chacun sur son cheval* (ou *sur leur cheval*). *Ces gravures doivent être remises chacune à sa place* (ou *à leur place*).

Voici un exemple où l'on voit bien *sa* préféré à *leur* : *Les*

douze personnages qui ont été finalement retenus et que l'on va entendre ont chacun *sa* physionomie nette et distincte, avec un air de famille qui est celui de leur temps (Ch.-V. LANGLOIS, *La Vie en France au moyen âge*, t. II, 1926, n. XXIII).

« Plus chacun est éloigné des mots au pluriel, plus on préfère l'adjectif d'un seul possesseur : *Ils sont venus enchérir, chacun pour son compte*, plutôt que *chacun pour leur compte* qui, sans être incorrect, paraît choquant. » (Michaut et Schrieke, p. 316). « Choquant », c'est beaucoup dire; il s'agit d'une simple préférence des puristes pour le singulier. Je me demande cependant si le singulier n'est pas recommandable dans cette phrase, parce que *chacun* et son complément viennent s'intercaler comme dans une incise.

On peut d'ailleurs observer avec Martinon (p. 167) que, si la partie de la phrase qui précède *chacun* se suffit à elle-même, on emploie presque toujours l'adjectif d'un seul possesseur : *Les riches doivent tous contribuer à l'entretien des malheureux, chacun selon sa fortune*. (Cf. plus haut : *son* avec un participe présent.)

D'autre part, si le nom accompagné du possessif est au pluriel lui aussi, comme le verbe de la troisième personne, il me semble qu'on emploie *leurs* plutôt que *ses* : *Ces enfants ont mangé chacun sa pomme* (plutôt que : *chacun leur pomme* qui est équivoque, mais permis). *Ils ont mangé chacun leurs pommes. Ils ont eu chacun leurs difficultés.*

N. B. — On s'inspirera des mêmes règles pour l'emploi de *le sien*, *le leur*, après *chacun*.

2. **Emploi du pronom personnel *le*, *lui* ou *les*, *leur*.** On retrouvera les mêmes latitudes dans cette note de Martinon (p. 167) : « On dit même, avec le pronom personnel : *Ils soutenaient chacun l'opinion qui leur paraissait la meilleure. Ils s'en tenaient chacun à l'opinion qui leur ou qui lui paraissait la meilleure. Ils doivent tous profiter de vos observations, chacun en ce qui le concerne.* »

3. **Emploi de *soi* ou de *lui*.**

On emploie *soi* et non *lui* pour renvoyer à *chacun* indéterminé, employé comme sujet : *Chacun travaille pour soi. Chacun pense du bien de soi.*

Si *chacun* n'a pas un sens tout à fait général, l'usage hésite entre *soi* et *lui*. Voici quelques nuances de cet emploi :

a) « S'il s'agit de quelque cas particulier, à l'ordinaire on préfère *lui* : *Après cette conversation, chacun s'en retourna chez*

lui. Toutefois, ce dernier personnel s'évite, s'il est fait, dans le voisinage, mention de quelque personne à laquelle *lui* pourrait paraître se rapporter; voici une phrase où il y a, de ce fait, apparence au moins d'équivoque : *Après s'être tous disputés avec Paul, chacun retourna chez lui*; ici, *chez soi* serait plus clair. » (Le Bidois, I, p. 152).

b) Si *chacun* se rapporte à un sujet pluriel précédent et si le verbe de la proposition est au pluriel, on emploie souvent *soi*, mais *eux* est fréquent aussi : *Ils retournèrent chacun chez soi* (ou *chez eux*, déclare Nyrop, V, p. 250).

c) Si *chacun* sujet est accompagné d'un complément, on rencontre encore *soi*, mais il vaut mieux employer *lui-même*, *elle-même* : *Chacun de ces hommes travaille pour lui-même*. *Chacun de vous pense du bien de lui-même*.

4. **Un chacun, tout un chacun**, sont des archaïsmes qui appartiennent plutôt de nos jours à la langue familière ou même populaire. Le second s'est aussi maintenu dans le style juridique : *Il faut respecter les droits d'un chacun*. *Pleine et entière liberté est laissée à tout un chacun*. Dans les deux cas, on dira plus élégamment : *chacun*.

5. Familières également, sinon vulgaires, les expressions avec le possessif : *Chacun emmène sa chacune*. *Chacun avec sa chacune*.

6. **Chacun et chaque.**

A. *Chaque* est adjectif et, en dépit de la tendance actuelle et de quelques défaillances d'écrivains, il doit être suivi immédiatement d'un nom singulier : *Ces cravates coûtent cent francs chacune* ou *chacune cent francs* ou *cent francs pièce* ou *cent francs la pièce* ou *cent francs l'une* ou : *Chaque cravate coûte cent francs* ou *Chacune de ces cravates coûte cent francs*.

Il est ridicule de vouloir proscrire, comme le fait un grammairien improvisé : *Chaque livre que j'ai choisi*, sous prétexte que seul *chacun* peut se rattacher à un pronom relatif.

B. Malgré la fréquence de ces tours dans la langue familière et leur présence même chez quelques bons écrivains, on fera mieux de ne pas dire : *Chaque cent mètres, chaque dix minutes*. On dira : *tous les cent mètres, toutes les dix minutes* ou *de dix en dix minutes, de cent en cent mètres*.

On entend aussi : **Chaque septième jour**, qui me paraît encore discuté, à tort, selon moi.

C. **Entre chaque (+ nom) et entre chacun de** sont assurément étranges, car après *entre* on attendrait un pluriel.

Mais ces tours, extrêmement commodes, paraissent adoptés par l'usage. On les rencontre chez de bons écrivains : *La galerie des portraits de la famille de Silva... Entre chaque portrait une panoplie complète* (HUGO, *Hernani*, Indication du décor de l'Acte III). — *Eh bien! reprit la nourrice, poussant des soupirs entre chaque mot* (FLAUBERT, *Madame Bovary*, II, 3). — *Entre chaque morceau, on absorbait de la bière* (ROMAIN ROLLAND, *Jean-Christophe*, *L'Aube*, p. 128). On voit que ce tour se glisse dans la littérature, même quand il serait si simple d'employer *après*; *entre* marque qu'on pense à une couple que vient séparer quelque chose, et *chaque* introduit l'idée de répétition, qui ne serait pas exprimée par *entre deux mots*, *entre deux morceaux*. On dit de même : *Entre chacun des portraits, entre chacun des morceaux*.

André Thérive, qui se fait le défenseur de cette expression (3^e série, pp. 58-60), note que, si l'on se refuse à dire : *Il y a conflit entre chaque génération*, il faut se résoudre à dire : *entre deux générations quelconques se suivant l'une l'autre ou se succédant*. C'est peut-être un peu tendancieux, car on dirait très bien : *Il y a toujours conflit entre deux générations qui se suivent*, ou *entre deux générations consécutives*.

D. **Accord du verbe et emploi du possessif** après deux sujets précédés de *chaque*. Cf. **Accord** (du verbe), pp. 48-49.

CHAHUT est admis comme très familier par l'Académie : « Danse désordonnée. Par extension, il signifie Désordre, tumulte d'écoliers ». Cette admission implique celle du verbe *chahuter*, sous la même réserve.

CHAÎNE prend un accent circonflexe. De même : *enchaîner*, *déchaîner*.

CHAMBRE. — *En chambre* peut se dire pour un ouvrier qui travaille chez lui sans tenir boutique : *un ouvrier en chambre*, *travailler en chambre*; mais pour un malade on dit : *être dans sa chambre*, *garder la chambre*.

Pommes de terre en robe de chambre. Cf. *Robe*.

CHAMPION. — On dit de plus en plus : *une championne*.

CHANDELLE. — Ne pas confondre la *chandelle* (de suif) avec le *cierge* ou la *bougie*.

On écrit : *C'est une économie de bouts de chandelles* (Ac., à *Chandelle*) ou *C'est une économie de bouts de chandelle* (Ac., à *Bout*, I, p. 165, col. 3).

CHANGER. — 1. **Auxiliaire** : Elle *a* **changé** de robe (action). Elle *a* **bien changé** en quelques jours (action). --- Elle **est** *bien changée* (état résultant de l'action).

2. A côté de : **changer de vêtements**, on peut dire absolument : Je *suis rentré* chez moi pour **changer** (Ac.) et, d'après Littré, on peut employer aussi **se changer** dans le même sens : Vous *êtes mouillé* : **changez-vous**. Ces trois tours sont vivants.

On dit aussi : Ce *malade a assez transpiré*, il est temps de **le changer** (Ac.).

3. **Changer contre**. On dit : **Changer** ou **Échanger** un objet **contre** un autre. -- **Changer contre** signifie en effet « échanger contre » (Dict. gén.) : Il *a changé ses tableaux contre des meubles* (Ac.).

4. On dit aussi : **Changer** un billet de cinq cents francs. **Changer** de domestiques. **Changer** son personnel, sa maison. **Changer** la dentelle d'une robe.

5. **Changer en** -- transformer : Aux noces de Cana, Jésus-Christ *changea l'eau en vin* (Ac.). La femme de Loth fut *changée en une statue de sel* (Ac.). Circé *changea en bêtes* les compagnons d'Ulysse.

Avec un article défini, on emploie théoriquement à au lieu de en; mais cet emploi est rare : Dans le sacrement de l'Eucharistie, le pain est *changé au corps* de Notre-Seigneur (Ac.). Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice *change le nom* de reine *au nom* d'impératrice (Racine) -- en celui d'impératrice.

CHANT. -- **Poser de chant**. Dans la dernière édition de son dictionnaire, l'Académie a rétabli la forme normale *chant* (qui remonte par le latin au grec *kanthos* : coin d'un objet) dans l'expression : poser une planche, un livre, une brique *de chant* -- les poser de manière que le sens de leur largeur soit vertical et le sens de leur longueur horizontal.

CHANTEUR. -- Féminin : chanteuse. Le féminin *cantatrice* est un mot emprunté à l'italien; chanteuse ne paraissant plus assez distingué, on a dit *cantatrice* pour les chanteuses d'opéra.

CHAQUE. -- Cf. Chacun et Accord du verbe, B, 9, p. 48.

CHAR, chariot, charrette. -- Tous les mots de la famille de *char* prennent deux *r*, sauf *chariot*.

CHARCUTER. -- Si, étymologiquement, un *charcutier* est un marchand de chair cuite, *charcuter* est loin de ce sens. Il signifie

aujourd'hui « découper maladroitement de la viande » (Ac.) : *Charculer une volaille*. Il se dit aussi par extension, en langage familier, d'un chirurgien malhabile : *Charculer un bras* (Dict. gén.).

CHARRIER signifie proprement : *Mener en chariot*; d'où, en argot, [*charrier quelqu'un*] = le mener en chariot, le faire marcher, se moquer de lui, abuser de sa crédulité; pris absolument = exagérer, plaisanter.

On entend dire souvent en Belgique : [*charrier dans les bégonias*]. L'expression française, d'ailleurs populaire, est [*cherrer dans les bégonias*].

Cherrer, d'après le *Dictionnaire étymologique* de Dauzat, est une variante dialectale de *charrier*. En France, le peuple dit souvent, sans complément, [*tu cherres*] au lieu de [*tu charries*]. — [*Cherrer dans les bégonias*] veut sans doute dire : aller sur les plates-bandes, dans le terrain défendu; d'où : exagérer (cf. Thérive, 3^e série, pp. 145-146).

CHASSE dans les *noms composés*.

1. Invariables : *chasse-ennui*, *chasse-marée*, *chasse-neige*.
2. Complément avec *s* au singulier comme au pluriel : *chasse-mouches*, *chasse-pierres*.
3. Complément avec *s* au pluriel seulement : *chasse-clou*, *chasse-pointe*. *Des chasse-pointes*.

CHASSER. — Ne dites pas : [*Le vent chasse. Il chasse par la fenêtre*]. Dites : *Le vent souffle (par la fenêtre)*.

CHASSEUR, féminin : *chasseuse*. *Chasseresse* est littéraire (*Diane chasseresse*).

CHÂTAIGNE : fruit du châtaignier; nom général donné aussi à la châtaigne des bois, fruit d'une variété sauvage. Le *marron* désigne non seulement la grosse châtaigne luisante, fruit du marronnier d'Inde qu'on trouve au bord des routes, mais des variétés comestibles plus estimées : *Une volaille farcie aux marrons. Une purée de marrons. Des marrons bouillis, grillés, rôtis, glacés*.

L'enveloppe épineuse de la châtaigne s'appelle la *bogue*.

CHÂTAIN ne s'emploie guère qu'au masculin, dans certaines locutions : *Poil châtain, cheveux châtains* (Ac.). « On dit quelquefois au féminin *châtaine* », observe l'Académie. « Un féminin analogique *châtaine* se développe depuis un siècle », dit également Dauzat (*Grammaire raisonnée*, p. 119).

Châtain est invariable en composition : *Des cheveux châtain foncé*.

CHÂTEAU FORT. Pluriel : *des châteaux forts*. L'as de trait d'union.

[**CHATOUILLE** (*une*)] : provincialisme pour : *un chatouillement*.

CHATOYER s'écrit sans accent circonflexe.

CHAUD-FROID. — Ainsi s'écrit maintenant le nom de la préparation culinaire attribuée au cuisinier français *Chaufroix*.

CHAUSSÉ-TRAPE. — *Une chausse-trape, des chausse-trapes* (un p).

CHAVIRER. — Auxiliaire : *La barque a chaviré sous le coup* (action). — *La barque est chavirée* (état).

CHEF n'a pas de féminin.

CHEF-D'ŒUVRE. — Pluriel : *des chefs-d'œuvre*.

CHEMIN. -- Cf. *Savoir*, 11.

CHEMINEAU, CHEMINOT. — *Chemineau* : vagabond. *Cheminot* : employé de chemin de fer.

CHEMISE (*En bras, en corps de*). — Cf. *Bras*.

CHÊNE s'écrit avec un accent circonflexe. — *Chêne-liège*. Pluriel : *des chênes-lièges*.

CHER. — Adjectif : *Des livres chers, ils sont chers*.

Adverbe : *Ces livres coûtent cher. Je les ai achetés cher, vendus cher. Il me les paiera cher. Il a vendu bien cher sa vie*. Invariable aussi dans : *Je ne veux pas cette étoffe. Vous la faites trop cher* (Ac., article *Faire*).

CHERCHER. — 1. On dit : *Chercher à faire quelque chose*.

2. Dites : *Il m'en veut, il cherche à me prendre en défaut et non pas : [Il me cherche]*.

3. **Chercher à ce que** se rencontre à côté de **chercher que** : *Cherchez (à ce) qu'on soit content de vous*.

4. [**Chercher après**]. Cf. *Après*, 2.

CHEVAUCHER = aller à cheval, être à califourchon sur. On peut dire : *Cet enfant chevauche un mulet, un bâton ou : sur un mulet, sur un bâton*.

Ce verbe s'emploie, au figuré, pour deux pièces qui se croisent, qui sont à cheval l'une sur l'autre : *Ces tuiles, ces ardoises ne chevauchent pas régulièrement. Des dents qui chevau-*

chent. Les lignes chevauchent dans cette page, ou : chevauchent l'une sur l'autre.

La forme pronominale est donc inutile; on rencontre cependant *se chevaucher* chez de bons auteurs (cf. LE GAL, *Cent manières*, p. 45).

CHEVAU-LÉGER. — Pluriel : *des cheveu-légers* (Ac.).

CHEVEU. — Un manuel scolaire déclare qu'on ne peut dire : *Elle est sortie en cheveux*. Il veut qu'on dise : *nu-tête*. Toujours le même purisme et la même obsession du sens premier. On nous dira qu'à moins d'être chauve, une femme est en cheveux. Mais l'usage français a depuis longtemps adopté l'expression *Être en cheveux* dans le sens d'être *nu-tête* (cf. Ac., à *Cheveu*). Cf. *Dresser*.

CHEVRETTE = petite chèvre (féminin de *chevreau*) ou femelle du *chevreuil*. Le petit du chevreuil s'appelle un *faon* (prononcer : fan).

CHEZ. — Dites : *Je vais chez le coiffeur*. Cf. *Aller*, 10.

Ne pas confondre *chez* (marque la demeure ou le séjour) et *près de*. *Viens chez moi* et *Viens près de moi* n'ont pas le même sens.

Ne dites pas : *Un élève [de chez les] Jésuites*. Dites : *des Jésuites*.

CHIC n'est pas seulement un nom : *Avoir du chic*; il s'emploie aussi comme adjectif *invariable* (Ac.) : *Des femmes chic* (= élégantes). On rencontre cependant *chics* au masculin pluriel.

L'emploi familier de *chic* est admis par l'Académie : « qui est digne de sympathie par son caractère, sa manière d'agir : *C'est un chic bonhomme!* ».

CHICORÉE (*de Bruxelles*). — Des puristes belges veulent qu'on dise *endive*, comme on le fait en France. En réalité, on distingue la *chicorée sauvage* et la *chicorée endive*. C'est la première qui, cultivée d'une certaine façon, constitue la *chicorée de Bruxelles* (*witloof* en flamand). Le *Larousse du XX^e siècle* en fait la remarque et ajoute : « La *chicorée endive* comprend les *chicorées frisées* et *scaroles* cultivées dans les jardins ».

Je sais bien qu'*endive* peut servir de « terme générique par lequel on désigne les chicorées et les scaroles qu'on cultive dans les jardins » (Ac.); mais mieux vaut, du moins en Belgique, employer un terme particulier (*chicorée de Bruxelles*) pour une espèce particulière.

Notons qu'aucun dictionnaire français ne donne à **chicon**

le sens de chicorée de Bruxelles, comme on le fait en Wallonie. *Chicon* désigne en France la laitue romaine.

CHIFFE (=: étoffe de mauvaise qualité). On dit : *Cet homme est une chiffie. Il est mou comme une chiffie.*

CHIFFONNER. — M. Schöne, dans *Le français moderne* (XVI, 1948, p. 234), critique l'emploi de ce verbe par un auteur belge. Il écrit : « *Chiffonner*, dans son emploi « familier », n'admet point, chez nous, le sens *préoccuper* ».

Sévérité excessive. Littré accueille sans réserve cet emploi figuré dans le sens de « chagriner, intriguer ».

L'Académie (comme d'ailleurs le *Dict. gén.*) dit également : « Fig. et fam. *Cela le chiffonne*, cela le contrarie ».

Notons aussi l'emploi intransitif dans le sens de « s'occuper à de petits travaux d'aiguille » : *Elle aime à chiffonner.*

CHIFFONNIER, CHIFFONNIÈRE. — Deux *n*, comme dans *chiffonner*. -- Pour désigner une sorte de petit meuble à tiroirs, l'Académie ne connaît que le nom masculin *un chiffonnier* (qui peut aussi désigner celui qui ramasse des chiffons). Littré admet en outre *chiffonnière*, « beaucoup moins usité », dit-il. Le *Dict. gén.*, lui aussi, déclare vieilli ce féminin. Le *Larousse du XX^e siècle* accueille encore les deux formes. En Belgique, le féminin reste plus vivant que le masculin pour désigner un meuble.

CHIPER (un *p*) est admis par l'Académie comme populaire : « dérober un objet de peu de valeur ».

CHIPOTER. Chipotier, chipotière, [chipoteur].

L'Académie donne à *chipoter* le sens de « manger du bout des dents » et celui de « faire des difficultés pour des riens, marchander de façon mesquine ». Littré connaît d'autres sens, qui sont encore courants : « faire un travail, une besogne avec négligence ou lenteur », « s'arrêter à des riens ».

L'action de chipoter s'appelle *chipotage*. Celui (celle) qui ne fait que chipoter s'appelle *un chipotier (une chipotière)*, et non [un *chipoteur, une chipoteuse*].

CHIQUE et CHIFFE. -- Cf. *Chiffe*. Ne pas dire : *Il est mou comme [une chique]*. On dit : *comme une chiffie*.

CHIROMANCIE. --- Prononcer *k* au début du mot.

CHOCOLAT. -- On dit : *Une tablette de chocolat, un bâton de chocolat.*

CHOIR est pour ainsi dire sorti de l'usage courant. La forme la plus employée est l'infinitif, surtout avec *faire* et *laisser*. Les formes du présent : *Je choisis, tu choisis, il choisis, ils choisissent*, sont rares. Passé simple : *Je chus*. Part. passé : *Chu, chue*. Aux temps composés, très peu employés, on dit : *il est chu* (état; valeur plaisante). Le futur *cherra* n'est plus connu que par le conte du *Petit chaperon rouge*. *Je choirai* est rare et ironique.

CHOISIR. — Ne dites pas : [*Il a été choisi gouverneur*]. Dites : *Il a été choisi pour gouverneur*.

CHOQUER. — On peut dire : *Choquer les verres en trinquant* et absolument : *Voulez-vous choquer?* (Dict. gén.).

CHORAL. — Pluriel de l'adjectif : *choraux*.

Pluriel du nom (chant religieux) : *des chorals*.

CHOSE. — 1. *Chose* reste féminin dans des phrases comme : *Toute autre chose me plairait mieux. Quelle autre chose me plairait mieux? Quelque chose que je lui aie dit* (= quelle que soit la chose que).

2. *Chose* forme avec *autre* et *quelque* des indéfinis, et avec *grand* et *peu* de des expressions composées où il a perdu également sa valeur et son genre propres : *Je cherche autre chose d'aussi beau. Je cherche tout autre chose* (cf. *Tout*, 5). *Quelque chose de beau. Il n'a pas fait grand-chose de bon*. On observe que l'adjectif est introduit par *de*.

3. On peut dire très familièrement (Dict. gén.) : *Il est tout chose* (= il est décontenancé; ou : il a l'air souffrant).

4. On ne dit pas élégamment : *C'est toujours la même chose avec lui*. On dit : *Il est incorrigible, il est toujours le même*, etc.

CHOU. — Pluriel : *Des choux*. — *Un chou-fleur, des choux-fleurs* (mais : *chou vert, rouge, sans trait d'union*).

CHRÊME (huile sacrée). — On écrit avec accent circonflexe : *le saint chrême*.

CHROME. — Pas d'accent circonflexe.

CHROMO. — Le *Dict. gén.* et l'Académie ne connaissent que le nom féminin *chromolithographie*. Il existe aussi cependant une forme abrégée, beaucoup plus répandue, *chromo*. Le *Larousse du XX^e siècle* donne ce mot comme féminin et ajoute : « L'usage a fait à tort ce mot du masculin ».

Chez les écrivains, il y a flottement. Mais dans la langue courante, on peut dire que le mot est masculin; ceux qui le font du féminin le font par affectation ou par souvenir du mot primitif, ignoré de la plupart des gens.

N'hésitons pas à dire : *un chromo*.

CHRYSLIDE. — Attention à l'orthographe.

CHRYSANTHÈME est masculin : *Un chrysanthème*.

CI. — Sauf dans l'expression : *ci, dix francs*, *ci* est précédé ou suivi d'un trait d'union : *ci-annexé, ci-joint, ci-inclus* (accord : cf. *Participe passé*), *ci-devant, ci-contre, ci-après, ci-gît*, etc., et *cel homme-ci, celui-ci, ces deux-ci, de-ci, de-là, par-ci, par-là*. — Cf. *Là*.

CIEL. « *Cieux* est trop spécialisé au sens collectif (firmament) et plus encore au sens figuré (paradis) pour ne pas être ridicule dans d'autres emplois. » (A. DĄCZAT, *Le français moderne*, IX, 1941, p. 158).

On dit donc *des ciels* en parlant de lits, de tableaux, de carrières, de machines à vapeur (dessus du fourneau) et dans le sens de dais de procession : *des ciels de lit*.

On dit aussi (terme d'astronomie ancienne) : *Les sept ciels des sept planètes*. L'Académie dit cependant : *Les cieux des planètes*.

Ciels désigne également des parties du ciel perçues dans leur aspect pittoresque : *Les soleils mouillés de ces ciels brouillés* (BAUDELAIRE, *Invitation au voyage*). — *De calmes miroirs d'eau reflètent des ciels qui sont parfois voilés* (J. DE LACRETELLE, *Discours de réception à l'Ac. fr.*). — *Je n'aime pas les ciels grisâtres. Il faisait un temps magnifique, un de ces ciels où c'est un bonheur qu'il y ait des flocons de nuages...* (ARAGON, *Les Voyageurs de l'impériale*, p. 11).

Dans le sens de « climat », *ciel* fait *ciels* ou *cieux* : *Les ciels de l'Angleterre et de l'Écosse* (Michaut, p. 124). — *Aller sous d'autres cieux* (*Ibidem*). — *Pour aller construire son nid sous les cieux qu'il préfère* (P. Hazard, dans la *Revue des deux mondes*, t. XXXVII, p. 429). Il me semble que les écrivains préfèrent *cieux* dans les expressions où, tout en évoquant l'idée de « climat », le mot évoque aussi celle d'une partie du ciel, distinguée selon le pays qu'elle couvre : ce qui est notamment le cas avec la préposition *sous*.

Toutefois, en langage d'aviation, la forme *ciels* l'emporte

et l'on dit : *Air-France dans tous les ciels*. — *Notre avion a traversé les ciels de France, de Suisse et d'Italie*.

CI-JOINT, CI-INCLUS. — Cf. *Participe passé*, règles particulières, 1, d, p. 507.

CIME. — Pas d'accent circonflexe.

CINQ. — On prononce *k* dans : *le cinq mai, page cinq, j'en ai cinq, cinq pour cent, cinq sur cinq, cinq enfants*. Mais *q* ne se prononce pas dans le nom propre *Cin(q)-Mar(s)* ni devant un pluriel commençant par une consonne : *cin(q) francs, cin(q) cents, les cin(q) derniers*. Cf. MARTINON, *Comment on prononce le français*, p. 287 : « *Cinque francs*, très répandu, est particulièrement désobligeant pour une oreille délicate. » (note 2).

CINTRE (masc.) = dispositif en bois ou en métal servant à suspendre les habits en leur gardant leur forme (Ac.). Ne dites pas, comme certains Wallons : [*des s*, prononcé *ess'*] pour : *des cintres*.

CIRCONCIRE. — *Je circoncis, nous circoncons. Je circonçais. Je circonçais, nous circonçîmes*. Subj. présent : *Que je circonçise*, etc. Participe présent : *Circonçisant*. Part. passé : *Circonçis, circonçise*.

CIRCONVENIR se conjugue comme *venir*. Auxiliaire *avoir*.

CISEAUX. — On dit : *un ciseau de menuisier, de sculpteur*; mais il reste préférable de dire : *des ciseaux de couturière* (pluriel à cause des deux lames).

CISELER. — *Je cisèle*.

CITRONNADE. — Deux *n*.

CIVIL. — Notons quelques expressions : *L'état civil, officier de l'état civil* (sans trait d'union). — *Les droits civils et politiques*. — *Se porter partie civile. Poursuivre quelqu'un au civil et au criminel*.

Civil peut s'opposer à *religieux* : *La société civile* (laïque), *un mariage civil*.

Il s'oppose plus ordinairement à *militaire* : *Les professions civiles. Le courage civil*. Substantivement : *Un civil* = quelqu'un qui n'est pas militaire. « *S'habiller en civil* = quitter l'uniforme » (Dict. gén.). Lorsqu'on parle de *costumes civils*, c'est par opposition aux uniformes. Cf. *Laïque*, opposé à *religieux*.

CLAIR-OBSCUR. — *Un clair-obscur, des clairs-obscur*s.

CLAIRSEMÉ s'écrit en un mot.

[**CLAPETTE**] est un belgicisme, hérité d'ailleurs du vieux français et pris au figuré. Il faut dire : *une bavarde*.

[**CLAPPER la porte**] est du wallon. On dit : *claquer la porte*. On dit : Il fait *clapper sa langue* = faire entendre un clappement.

CLARIFIER, CLARIFICATION. -- D'après les dictionnaires, ces mots ne s'appliquent qu'à un liquide, à un sirop.

En dehors de cet usage, ce sont des « mots pédantesques » et du jargon diplomatique, déclare André Thérive (3^e série, p. 118); il préfère *éclaircir* et *éclaircissement*. Est-il vraiment pédant de souhaiter la *clarification* des rapports entre deux gouvernements? Si l'on dit : *clarifier de l'eau*, pourquoi ne dirait-on pas au figuré, dans le même sens de « rendre plus clair » : *clarifier la situation*?

CLARINETTE est toujours féminin, même lorsqu'il désigne le musicien : *Une clarinette solo*.

CLASSE. --- Cf. *Donner*.

CLEF. -- On écrit aussi : *clé*.

CLENCHE. -- On dit : *la clenche* d'une porte, et non pas : [*la cliche*]. Mieux vaut ne pas dire : [*la clinche*], bien que le mot soit répandu et donné par le *Larousse du XX^e siècle*.

Le mot *clenche* ne peut désigner la *poignée*. La *clenche* désigne proprement la pièce horizontale qu'on lève ou qu'on abaisse sur le mentonnet et qui, tombée dans celui-ci, tient la porte fermée.

CLIMAT peut s'employer dans le sens figuré d'atmosphère morale, de milieu, d'ambiance (cf. BOTTEQUIN, *Subtilités*, pp. 41-52). Cf. *Ambiance*.

CLIMATÉRIQUE ne vient pas de *climat*; il vient d'un mot grec : *klimaktêrikos*, latin *climactericus* = qui va par échelons.

On appelle *années* ou *époques climatériques* les époques critiques de la vie humaine, échelonnées suivant des multiples de 7 ou de 9, et difficiles à franchir : *Les États ont leurs années climatériques* (Voltaire). « On dit plutôt aujourd'hui *critique* » (Ac.).

Climatérique a pris, il y a un siècle, le sens de « relatif au climat ». Certains ont voulu éviter cette confusion. On a proscrit *climatérique* dans ce nouveau sens et proposé **climatique**.

L'Académie a tranché la question en disant : « *Climatérique*, ou plus rarement *climatique* : qui a rapport au climat. *Les conditions climatériques d'un pays* ». On dit aussi : *station climatérique* == réputée pour son climat.

Enfin, **climatologique** == relatif à l'étude des climats (*études climatologiques*) ou qui dépend du climat (*influences climatologiques, conditions climatologiques*).

CLIMATISER s'impose comme néologisme technique, dans le sens de : maintenir dans une salle une température constante, dans des conditions hygiéniques.

CLIN D'ŒIL. -- Pluriel : *des clins d'œil*. On peut dire aussi, si l'on considère les deux yeux : *des clins d'yeux* (Littré).

CLIQUES. -- L'Académie admet l'expression familière : *Prendre ses cliques et ses claques* == s'en aller en emportant ce que l'on possède.

CLIQUETER. -- *Il cliquette*.

CLOCHE, CLOQUE. -- Il est également correct de dire : *J'ai des cloches ou des cloques aux mains*, en parlant d'ampoules de la peau.

CLORE. -- 1. **Conjugaison** : *Clore* ne s'emploie qu'aux formes suivantes : *Je clos, tu clos, il clôt* (rarement : *ils closent*). -- *Je clorai*, etc. -- *Je clorais*, etc. -- *Clos* (impératif). -- *Que je close*, etc. -- *Closant* (rare). -- *Clos, close*.

2. **Clore un débat**. L'Office de la langue française (*Le Figaro*, 26 mars 1938) a condamné *clôturer*. Il veut qu'on dise *clore un débat*, bien qu'on dise : *la clôture d'un débat*. L'Office réagit en effet contre la tendance actuelle à former de nouveaux verbes en *-er* pour remplacer ceux que l'on ne sait plus conjuguer. Je comprends mieux sa sévérité pour *émotionner*. *Clôturer* n'est d'ailleurs pas nouveau. D'après le *Dictionnaire étymologique* de Dauzat, il a été employé en 1795 au sens parlementaire.

CLÔTURER. -- Voir ce qui vient d'être dit à propos de *clore un débat*.

Bien que l'Académie ignore *clôturer*, je ne vois pas pourquoi ce verbe ne pourrait s'employer dans le sens de « entourer d'une clôture » (*clôturer une prairie*) ou de « mettre fin à » (*clôturer un compte, un inventaire, un débat*).

CLOU. -- 1. On peut dire familièrement *un clou*, pour *un furoncle*.

2. On dit très bien : *C'est le clou de la fête*. Simple image pour désigner ce qui accroche l'attention, le succès.

COASSER et **CROASSER** : Les *coassements* de la grenouille, du crapaud; les *croassements* du corbeau.

COCHON, comme substantif, a *truie* pour féminin; comme adjectif, il fait *cochonne*, mais la forme est triviale.

CŒUR. — On dit : *Savoir par cœur, apprendre par cœur, réciter par cœur, dîner par cœur* (se passer de dîner); mais on ne dit pas : [Un par cœur] pour une leçon de mémoire.

COGNER. — Le *Larousse* du XX^e siècle admet : *Cogner un passant* (le heurter). La langue châtiée dit : *se cogner* (*se cogner la tête*) à, contre ou sur ou *Cogner contre, à, sur. Se cogner contre quelque chose* (Ac.). *Il s'est cogné la tête contre la muraille* (Ac.). *Cogner contre la muraille, sur le plancher, à la porte* (Ac.).

Le peuple dit : [Cogner quelqu'un] = le battre, le heurter; [se cogner] = se battre.

COI. — Féminin : *Coite*.

COÏNCIDANT. — Le participe présent est *coïncidant*; l'adjectif, *coïncident*; le nom, *coïncidence*.

COLÈRE. — On dit : *Être (se mettre) en colère contre quelqu'un* et non [après quelqu'un].

COLÉREUX est admis par l'Académie comme familier à côté de *colérique*. On peut aussi employer *colère* comme adjectif : *Une femme colère. Il est fort colère* (Ac.). *Ils sont colères*. Pratiquement, ces 3 adjectifs ont aujourd'hui le même sens : qui est sujet ou prompt à se mettre en colère. Aucun d'eux ne signifie : qui est en colère.

COLIMAÇON. — Synonyme de *limaçon*. Cf. *Escalier*.

COLIS s'écrit avec *s* : *Un colis*.

COLLÉGIAL. — Pluriel : *collégiaux*.

COLLÈGUE et **CONFRÈRE**. — On appelle *collègue*, d'après l'Académie, « celui qui exerce une fonction rémunérée par l'État, par rapport à ceux qui exercent cette même fonction », *confrère* « celui qui fait partie d'une compagnie, d'une société religieuse, littéraire, artistique, etc. ».

On peut conclure, déclare Bottequin (*Difficultés*, p. 87), après avoir élargi son information, « qu'on est *collègues* dans les professions officielles; les fonctionnaires (civils et militaires),

ministres, députés, magistrats, professeurs, etc. On est *confrères* dans les professions dites libres : médecins, dentistes, avocats, ingénieurs, journalistes, membres d'une Académie, d'une commission ou groupe scientifique, géomètres, comptables, experts, hôteliers, commerçants, industriels, etc. ».

Ajoutons que, du moment qu'il s'agit de désigner ceux qui appartiennent à un même employeur, on dira parfois, avec une certaine prétention : *mon collègue*. Sont à la fois *confrères* et *collègues* deux médecins ou deux prêtres, professeurs dans une même université.

COLLETER. — *Je collette* (= saisir violemment au collet, chercher à terrasser, attaquer violemment). *Se colleter avec* = lutter.

COLLISION et **COLLUSION.** — *Collision* = choc; *collusion* = entente secrète (pour tromper quelqu'un).

COLLOQUER a plusieurs sens et notamment ceux de « placer tant bien que mal », « donner pour se débarrasser » : *Il m'a colloqué un objet sans valeur* (Ac.). Mais il ne peut signifier « interner, séquestrer, emprisonner », et moins encore « bavarder, causer ».

COLONEL. — Féminin : *la colonelle*.

COLONNADE. — Deux *n*.

COLOPHANE est féminin : *La colophane*.

COLOSSAL. — Pluriel : *colossaux*.

COLORER, COLORIER. — *Colorer* = donner de la couleur à : *Le soleil colore le raisin. Colorer un verre en bleu. Un style coloré.*

Colorier = appliquer des couleurs *sur une carte, sur un dessin*.

Les substantifs correspondants sont : *coloration* et *coloriage*.

COMBATIF. — Un seul *t* (Ac.).

COMBATTRE. — Cf. *Battre*, conjugaison.

COMBIEN. — 1. Ne dites pas : [*A combien êtes-vous?*] Dites : *Combien êtes-vous?* Cf. *A combien*, p. 25.

2. [*Combientième*] n'est pas français et n'est pas défendable. Les délicats disent : *Le quantième es-tu?* La langue familière, elle, dit simplement : *Le combien es-tu?* Je n'oserais vraiment plus considérer cela comme une faute grossière, étant donné la fréquence de cette expression. Et cependant ce tour

est deux fois anormal, puisqu'on emploie comme nom le mot *combien*, qui est un adverbe, et qu'on attend comme réponse un ordinal (*Je suis le quatrième*, et non « le quatre »). En attendant que l'expression ait ses lettres de noblesse, on peut dire, sans prétention et avec la certitude d'être correct : *Quelle place as-tu?* — Pour demander la date, cf. *Date*, 6.

3. Cf. *Inversion*, C, 1.

COMME, comment et combien. --- Autrefois, on se servait de *comme* au lieu de *comment* dans l'interrogation, directe ou indirecte. La langue moderne emploie régulièrement *comment* : *Comment le savez-vous? Je ne sais comment il le sait.* Dans l'interrogation indirecte, on emploie encore *comme* : *Vous savez comme il s'est conduit envers moi* (Ac.). Voilà *comme il faut faire*. Mais on dit généralement : *comment*.

On dit encore : *Dieu sait comme. Il a vécu Dieu sait comme.*

Comme (= combien) subsiste aussi dans des tours exclamatifs : *Comme la vie est belle! Comme il faut peu de temps pour changer toutes choses! Voyez comme l'homme est petit! Comme il est changé!* --- *Comme* exprime alors la quantité.

Quelques emplois de la conjonction *comme*, en dehors de la valeur temporelle ou causale :

1. Deux sujets unis par *comme*. Cf. *Accord* (du verbe), B, 6.

2. **Comme de raison** (= évidemment) et **comme de bien entendu** sont signalés par les Le Bidois (II, p. 691) comme des « locutions plus ou moins familières ». Elles sont courantes. La première est donnée par le *Dictionnaire général* avec le sens de « comme il est juste » et est même recommandée par des puristes. Elle n'a donc rien de familier. L'usage semble avoir admis aussi la seconde.

3. **Comme de juste** est condamné à tort par de nombreux linguistes. Ils veulent qu'on dise : *comme il est juste*. Le bon usage emploie *comme de juste*, non seulement dans ce sens, mais aussi dans l'acception de : évidemment, naturellement. (Cf. Académie, à *De*; Deharveng, p. 65; Grevisse, n° 923, p. 688; Le Bidois, pp. 690-691; BOTTEQUIN, *Subtilités*, pp. 57-64.)

[**Comme de vrai**] est incorrect. Cf. *Vrai*.

4. **Comme deux gouttes d'eau.** *Ces jumeaux se ressemblent comme deux gouttes d'eau* : image expressive et correcte. Mais peut-on dire avec Molière : *Il lui ressemble comme deux gouttes d'eau?* Le Père Deharveng a justifié ce tour en citant Molière, Saint-Simon, Voltaire et Lucien Dubech (p. 66). Thérive

l'approuve également (cf. Englebert et Thérive, p. 61). Je sais bien que le verbe qui vient d'être exprimé est *ressembler*, et non *se ressembler*. Mais je crois que, dans cette phrase comme dans la précédente, on sous-entend naturellement : *se ressemblent*.

5. **Comme si**, introduisant une proposition comparative conditionnelle, est suivi de l'*indicatif imparfait* (quand la condition se rapporte au présent ou au futur) ou *plus-que-parfait* (quand la condition se rapporte au passé). L'*indicatif plus-que-parfait* peut être remplacé par le *subjonctif plus-que-parfait* à sens de conditionnel passé : *Il fait des projets comme s'il ne devait jamais mourir. — Il faisait des projets comme s'il n'avait jamais dû mourir ou comme s'il n'eût jamais dû mourir. — Elle continuait de répéter : « S'il m'a fait ça! », comme si ce n'eût pas été à lui d'abord que le malheureux eût fait ça!* (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 48). *Il bégayait, bredouillait, sans réussir à se taire, comme si le regard prodigieusement attentif du maître lui eût arraché ce pauvre aveu* (G. BERNANOS, *La Joie*, p. 146; cf. aussi pp. 144 et 184).

Que, remplaçant *comme si*, est suivi du *subjonctif* : *Vous craignez de le laisser partir seul, comme s'il était imprudent et qu'il fallût le surveiller* (emploi du *subjonctif imparfait*, pour remplacer un *indicatif imparfait*). *Elle avait les yeux rouges comme si elle avait beaucoup veillé ou qu'elle eût pleuré.*

Comme si peut commencer une phrase, mais il joue alors exactement le même rôle et se construit de même que dans les exemples précédents : *Mais elle était triste, il l'avait réveillée, rendue attentive à cette voix inconnue, à ses gestes, à son silence même... Comme si cet homme eût été un autre que celui qui habitait au dedans d'elle à tous les moments de sa vie* (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 156).

Comme si est ainsi devenu aisément — d'abord par ellipse, puis par extension — une simple particule exclamative : *Comme s'il pouvait avoir tort! Comme s'il ne s'était jamais trompé!* On emploie dans ce cas l'*indicatif imparfait* ou *plus-que-parfait*. Toutefois, on remarque que la proposition n'est subordonnée qu'en apparence et qu'elle n'exprime aucune condition = *Peut-il avoir tort? Ne s'est-il jamais trompé?* Le conditionnel pourra donc s'employer quand il serait normalement employé dans la principale équivalente : *Comme si vous n'auriez pas pu me le dire plus tôt!* (= *N'auriez-vous pas pu me le dire plus tôt?*). — *Comme si vous n'auriez pas dû terminer ce travail dès hier!* (= *Vous auriez dû le terminer dès hier*). — *Comme si vous ne*

devriez pas donner l'exemple! (= Ne devriez-vous pas donner l'exemple?).

6. **Comme si de rien n'était** = comme si la chose dont il s'agit n'était pas arrivée : *Après cette querelle, ils se sont parlé amicalement comme si de rien n'était* (Ac.).

7. **Comme qui**. La *Syntaxe* des Le Bidois signale (II, p. 385) le tour *comme qui* = comme celui qui : *Le corps un peu penché comme qui va tomber* (Loti). Le plus souvent, ce tour se présente dans l'expression *comme qui dirait* (= comme si on disait, pour ainsi dire) : *Invité comme qui dirait à titre amical* (J. Romains). Cette expression est accueillie par le *Dict. gén.*

8. **Comme tout** était déjà répandu et condamné au XVIII^e siècle comme un provincialisme. Il est vrai que l'expression *Cet homme est riche comme tout* est étrange. Et il est si facile de dire : *très riche, extrêmement riche*. Cependant les grammairiens Le Bidois (I, p. 244) apprécient vivement cette « locution fort expressive de la langue familière, *comme tout*, qui signifie, après une qualité énoncée, que celle-ci est à un degré éminent : *Il est maigre comme tout, ce paroissien-là!* (Hugo, *Misérables*, IV, 6, ch. 2); *J'aurai l'air misère (misérable) comme tout* (MAUPASSANT, *La parure*) ». Les exemples cités ne montrent-ils pas que cette expression appartient plutôt à la langue populaire?

COMMÉMORER = rappeler par une cérémonie le souvenir d'une personne ou d'un fait. On ne dira donc pas, sous peine de pléonasme : [*Commémorer le souvenir, la mémoire*]. On dira : *commémorer la naissance, une victoire, un grand homme*. Mieux vaut dire donc : *célébrer un anniversaire, fêter le centenaire de tel événement*.

Le substantif est *commémoration* : *La commémoration des morts*. Il se dit aussi, de même que *commémoraison* ou *mémoire* (féminin), pour désigner la mention que l'Église fait d'un saint le jour de sa fête, lorsque celle-ci est en concurrence avec une fête plus solennelle : *L'Église fait aujourd'hui commémoraison de tel saint* ou « *fait aujourd'hui mémoire de tel saint*. Elle en fait commémoration dans l'office du jour » (Ac.).

COMMENCER. — 1. Auxiliaire : *La séance a commencé à deux heures précises* (action). — *Vous arrivez trop tard. La séance est commencée* (état).

2. **Commencer à** ou **de** + *infinitif*. Des grammairiens ont cherché à établir des nuances de sens entre *commencer à*

et *commencer de*. Les deux formes s'emploient indifféremment avec, semble-t-il, pour *commencer à*, une préférence qui n'a rien d'une obligation : *Il commence à* (ou *de*) *s'habiller*. *Il commence à aller mieux* (ou, pour éviter l'hiatus : *il commence d'aller mieux*).

3. **Commencer par** n'exprime pas le début d'une action, mais sa place au début d'une série : *Commencez par n'en plus parler*. *Commencez par faire ce qu'on vous a dit*. *Commencez par cela*, et non : [*Commencez avec cela*], qui est un *flandricisme*.

COMMERCE à céder. — Telle est l'expression correcte pour l'abandon d'un commerce. On peut cependant *remettre un commerce à quelqu'un*, mais dans le sens : lui en confier la direction (cf. Deharveng, p. 232).

[**COMMINER**] (= menacer) n'est plus employé. Mais l'adjectif subsiste : *Une clause comminatoire, une sentence comminatoire* (= contenant la menace d'une peine, en cas de contravention). Il a même un sens élargi, admis par l'Académie, et se dit de ce qui implique, contient une menace : *Propos comminatoires. Ton comminatoire*.

COMMIS n'a pas de féminin officiel. Mauriac emploie *commise* pour une vendeuse dans une librairie (*Les Chemins de la mer*, p. 255).

COMMUNION. — On dit : *aller à la communion, aller communier*. Cf. p. 27.

COMMUNIQUER. — Participe : *communiquant*. Adjectif : *communiquant* : *Vases communicants*.

COMPARAISONS. — Cf. *Ne* explétif (dans la proposition qui exprime le deuxième terme), p. 457.

COMPARER À ou **AVEC.** — Littré déclare : « *Comparer à* se dit plutôt quand on veut trouver un rapport d'égalité. *Comparer avec* se dit plutôt quand on confronte, quand on recherche les dissemblances et les ressemblances ». Cette distinction est maintenue par le *Dict. gén.* et, avec un peu plus de souplesse, par l'Académie.

On peut distinguer trois sens :

1) Confronter, examiner les rapports de ressemblance et de différence; en ce sens on peut dire *à* ou *avec* : *Nous comparerons la traduction avec l'original* (Ac.). *Je n'ose me plaindre, quand je compare mon sort à celui de ces infortunés* (Ac.).

On dit : *Comparer plusieurs auteurs, les comparer entre eux*

(Ac.). *Comparer des écritures* (Ac.). *Comparer deux choses ensemble* (Dict. gén.).

2) « Rapprocher, avec la pensée d'égaliser » (Ac.); on dit alors surtout à (mais on dit aussi *avec*) : *Gardez-vous de comparer Lucain à Virgile* (Ac.). *Osez-vous bien vous comparer à un si grand homme?* (Ac.). *On est forcé d'être modeste quand on se compare avec lui* (Ac.; cet exemple me paraît mal choisi : je crois qu'on a ici le premier sens). *Les médecins ont montré que leur profession ne pouvait et ne devait se comparer avec nulle autre* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 38; le sens est bien : être égalée à nulle autre).

3) Rapprocher de quelque chose d'analogue, mais qui est d'une nature ou d'une espèce différente, pour souligner un trait commun; en ce sens on dit toujours à : *On compare les conquérants à des torrents impétueux* (Ac.).

COMPAROIR ne s'emploie qu'à l'infinitif présent et comme adjectif verbal (*la partie comparante*), et uniquement en termes de procédure : *Être sommé de comparoir*. Ce verbe est vieilli et remplacé couramment aujourd'hui par *comparaître*.

Substantif : *comparution*.

COMPATIR s'écrit sans accent circonflexe. Participe présent et adjectif : *compatissant*.

COMPENDIEUSEMENT, d'après son étymologie, signifie « en abrégé ». Comment en est-il venu à signifier : longuement, minutieusement? Les linguistes ne sont pas d'accord pour expliquer cette évolution. Celle-ci s'est peut-être faite sous l'influence de la longueur et de la lourdeur de cet adverbe, ou par analogie avec *copieusement*. Quoi qu'il en soit, il faut s'en tenir à la seule acception : « en abrégé, brièvement ». Mieux vaut encore ne pas employer cet adverbe lourd et devenu équivoque.

COMPÉTENCE signifie « droit de connaître de, aptitude à parler sur » : *Reconnaître, décliner la compétence d'un tribunal, d'un critique littéraire*.

Il n'y a donc aucune raison d'employer le *pluriel* dans le sens d'*attributions*. D'autant plus que la langue familière dit déjà couramment *les compétences* pour désigner « les personnes compétentes » (Office, *Revue Universitaire*, avril 1938, p. 339).

On dit donc familièrement : *J'ai consulté des compétences*; plus élégamment : *des personnes compétentes*. Mais on se gardera de dire : *Ils sont sortis [de leurs compétences]*. On dira : *de leur compétence* ou *de leurs attributions*.

COMPLÉMENT commun à deux verbes. — Le tour est régulier si chacun des deux verbes peut avoir ce complément sous cette forme.

Ne dites pas : [*Il entre et sort de la gare*]. Dites : *Il entre dans la gare et en sort*. En vertu du même principe, on répète le pronom lorsqu'il est, sous une même forme, complément direct et complément indirect. On ne peut dire : [*Il nous a calomniés et fait du tort*]. Il faut dire : *Il nous a calomniés et nous a fait du tort*.

COMPLÉMENTS d'un même verbe. — En principe, d'après les grammairiens, on ne peut associer que deux noms, deux pronoms, deux infinitifs sans préposition, ou deux infinitifs avec préposition (cf. Michaut, p. 404).

En fait, la règle n'était pas respectée par les écrivains du XVII^e siècle, elle ne l'a guère été au XIX^e siècle, et elle l'est moins encore de nos jours (cf. les nombreux exemples recueillis par le Père Deharveng dans *Scrupules de grammairiens*, 1^{re} série, pp. 5-24). On dira donc :

Il aimait les préceptes, les sentences et à moraliser sur la guerre (Sainte-Beuve). — *Je trouve les vers plus tendres que la prose et qu'ils font bien mieux pleurer* (Flaubert). — *J'ai dit mon retour à Combourg et comment je fus accueilli par mon père* (Chateaubriand). — *Il paraissait contrarié d'être venu et que je fusse là* (Iluo). — *Je m'étonnais de son aménité et que ses yeux fussent rougis par les larmes* (MAURIAC, *La Robe prétexte*, p. 24).

COMPLÉTAGE. — L'Office de la langue française a approuvé ce mot nouveau dont se sert l'administration pour marquer l'action de compléter (*complément* marque le « résultat de l'action », ce qui s'ajoute) : le *complétage* d'une carte, d'un dossier, c'est leur mise à jour.

Le substantif [*complètement*] a été écarté à cause de son voisinage avec l'adverbe *complètement* (*Revue Universitaire*, février 1938, pp. 126-127).

COMPOTE. — On écrit : *une compote de pommes, de poires, etc.*

COMPRENDRE est suivi de l'indicatif, du conditionnel ou du subjonctif. Il faut voir le sens : *Je comprends* (= je ne m'étonne pas) *qu'il le fasse*. *Vous comprenez* (= vous saisissez) *que cela doit m'inquiéter* (Ac.), *que cela se saurait* (éventualité). Avec une négation : *Je ne comprends pas qu'on puisse être fâché de cela* (Ac.).

[**COMPRESSER**] n'est pas français. On dit : *Comprimer*.

COMPRIS, NON COMPRIS. — Cf. *Participe passé*, p. 506.

COMPTE. — 1. **Au bout du compte** ou **en fin de compte** : tout considéré, après tout, pour conclure. Il ne semble pas qu'on puisse dire élégamment : *à la fin du compte*.

2. **Se rendre compte que** (+ l'indicatif) est employé par de très nombreux écrivains modernes et recommandé par l'Office de préférence à *se rendre compte de ce que*. Malgré la condamnation de certains puristes, on dira : *Ils se sont rendu compte* (participe invariable) *qu'on les trompait*.

3. **Compte-gouttes** est invariable, car il s'écrit logiquement avec *s* au singulier : *Un compte-gouttes, des compte-gouttes*. Telle est l'orthographe de l'Académie, à *Compte-gouttes*. C'est sans doute par erreur qu'elle écrit, à *Poire* : *La poire en caoutchouc d'un pulvérisateur, d'un compte-goutte*.

COMPTE RENDU s'écrit sans trait d'union, d'après l'Académie et le *Dict. gén.* Mais d'excellentes revues françaises adoptent le trait d'union. On a donc le choix. L'uriel : *des comptes rendus*.

COMPTER. --- On dit : *Il compte partir*. (Le tour *Il compte de partir*, fréquent au XVII^e siècle, est aujourd'hui vieilli.)

CONCERT. -- **De concert** et **de conserve**, malgré leur différence originelle de sens, ont inévitablement fini par se rapprocher.

Proprement, *de conserve* est une expression maritime. *Naviquer de conserve, aller de conserve, être de conserve*, se disent des navires qui font route ensemble pour se secourir mutuellement. On a dit au figuré, en parlant de personnes qui faisaient route ensemble : *Aller de conserve* = *de compagnie* (*Dict. gén.*). Mais l'Académie admet l'emploi de cette expression au sens figuré, dans un sens très large : agir, opérer d'accord avec quelqu'un.

De concert a aussi un sens très large : en commun accord, en intelligence. *Ils étaient de concert* (Ac.). *Ils ont fait cela de concert* (Ac.). *Agir de concert avec quelqu'un* (Ac.).

CONCERTO. — *Un concerto, des concertos*.

CONCEVOIR QUE est suivi de l'indicatif, du conditionnel ou du subjonctif selon le sens : *Je conçois* (= je ne m'étonne pas) *que des précautions soient prises*. — *Je conçois qu'il n'ait pas été satisfait de votre conduite* (Ac.). — *Tu conçois bien* (tu saisis bien) *que je ne me laisserai pas faire, qu'il ne se serait pas laissé faire*. Avec une négation : *Je ne conçois pas qu'on l'ait fait attendre*.

CONCLURE. — Attention au futur : *Je conclurai*; au passé simple : *Je conclus*; et au participe passé : *Conclu*.

CONCORDANCE DES TEMPS. — Bien que Brunot ait déclaré : « Ce n'est pas le temps principal qui amène le temps de la subordonnée, c'est le sens. Le chapitre de la concordance des temps se résume en une ligne : Il n'y en a pas » (p. 782), on pourra, si la subordonnée est **au subjonctif**, s'en référer aux exemples suivants. Les bons écrivains peuvent s'affranchir de ces principes avec plus de liberté que le commun des mortels, pour exprimer des nuances de sens.

Il s'agit d'observer : 1) si le verbe *principal* est au présent, au passé ou au futur; 2) si l'action *subordonnée* est présente, passée ou future *par rapport au fait de la principale*.

Je regrette (temps présent) qu'il *soit venu* hier (antériorité).

Je regrette (temps présent) qu'il *vienn*e à ce moment (simultanéité).

Je regrette (temps présent) qu'il *vienn*e demain (postériorité).

Je regretterai (temps futur) qu'il *soit venu* aujourd'hui (antériorité).

J'attendrai (temps futur) qu'il *vienn*e ce jour-là (simultanéité).

Je demanderai (temps futur) qu'il *vienn*e le lendemain (postériorité).

J'ai regretté (temps passé) qu'il *fût venu* la veille (antériorité).

J'ai regretté (temps passé) qu'il *vînt* ce jour-là (simultanéité).

J'ai regretté (temps passé) qu'il ne *vînt* que le lendemain (postériorité).

REMARQUES. 1. Après un conditionnel présent, le subjonctif imparfait peut être remplacé par le présent. Littré conseille même cette substitution : *Je voudrais qu'il vînt* ou *qu'il vienn*e.

2. On sait que l'imparfait du subjonctif est tombé en désuétude et que le plus-que-parfait participe à sa défaveur. Pratiquement, la 3^e personne du singulier subsiste seule.

Lorsque donc la règle de concordance exige des formes que notre oreille trouve étranges, le bon usage d'aujourd'hui les remplace par des formes du subjonctif présent ou du subjonctif passé, ou il recourt à d'autres tournures. On ne dira pas : *Il souhaitait que j'achetasse ce livre*. On dira : *Il souhaitait que j'achète ce livre* ou *Il souhaitait de me voir acheter ce livre*.

Même à la troisième personne, on s'affranchit aisément de la règle de concordance, surtout au pluriel : *Il se réfugia dans l'omnibus pour attendre que M^{me} Révolou et Rose aient achevé la tournée des fournisseurs* (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 161). *Elle avait hâte qu'on remette tout en ordre* (G. BEAUMONT, *L'Enfant du lendemain*, p. 35).

3. Parmi les exceptions, notons les cas suivants : *Il n'est pas certain qu'il fût docteur* (imparfait, rare, amené par la correspondance avec un imparfait : il n'était peut-être pas docteur). Mais : *Il n'est pas certain qu'il ait fréquenté l'Université* (correspondant à *Il n'a pas fréquenté...*).

Ce livre lui a été ou lui sera trop utile pour qu'il consente maintenant à s'en priver quelques jours (présent pour marquer que le fait subordonné, postérieur à un passé, ou antérieur à un futur, est vraiment présent).

Je désire que vous ayez lu ce livre avant la semaine prochaine (emploi du subjonctif passé au lieu du subjonctif présent, pour une action future, lorsqu'on veut marquer l'achèvement de l'action). De même : *J'attendrai qu'il m'ait écouté. Je craignais qu'il n'eût terminé avant mon arrivée* (plus-que-parfait avant un temps passé pour marquer l'action achevée, même postérieure. Cf. Dauzat, p. 235). On voit l'équivalence de ces temps avec le futur antérieur et le futur antérieur du passé.

En est-il un seul parmi nous qui consentit? (Ac.) = qui consentirait; le subjonctif imparfait ou plus-que-parfait prend la valeur d'un conditionnel après un présent ou un futur. *On craint que la guerre, si elle éclatait, n'entraînât des maux incalculables* (Litttré).

Si l'on veut éviter l'emploi du subjonctif imparfait ou plus-que-parfait, on emploiera, dans la première de ces deux phrases, le conditionnel : *En est-il un seul qui consentirait ou qui aurait consenti?* En effet, le subjonctif n'est pas obligatoire après un seul qui (cf. *Subjonctif*, 2, B). Mais après *craindre* (2^e exemple), le subjonctif est obligatoire. On emploiera donc le subjonctif présent (*n'entraîne*) ou on tournera la phrase autrement : *On craint de voir la guerre, si elle éclatait, entraîner...*

CONCRET. — Féminin : *concrète*.

CONCRÉTER (= rendre concret, solide) est concurrencé par *concrétiser*, qui est entré dans le bon usage. Le substantif *concrétion* maintient l'habitude de dire : *Le froid concrète la plupart des liquides. Les liquides se concrètent* (= s'épaississent,

se solidifient); mais, quand il s'agit d'une idée, d'un concept, on a le choix entre les deux verbes.

CONCURRENCE. — Deux r.

A CONDITION QUE, SOUS CONDITION QUE, sont suivis du *subjonctif*, ou, pour présenter la condition avec plus d'énergie, de l'*indicatif futur* : *Je vous donne cet argent à condition que vous **partiez** demain* ou, en soulignant la condition et la conviction qu'elle se réalisera : *à condition que vous **partirez** demain*.

*Je vous donne les mille francs que vous me demandez, à condition que vous me **fournirez** une caution sérieuse. — On me recommande de prendre de l'exercice; je le ferai volontiers, à condition qu'il **fasse** beau. Avec un futur du passé : Elle n'autorisa l'impression du premier (recueil) qu'à condition que l'auteur le **signerait** (Ac., Grammaire, 1932, préface, p. vii).*

A la condition que, sous la condition que, sont suivis parfois du *subjonctif*, mais plus généralement de l'*indicatif futur* : *Je fais cette démarche à la condition qu'il me **laissera** les mains libres. Je la faisais à la condition qu'il me **laisserait** les mains libres (futur du passé).*

CONDITIONNER = pourvoir une chose des qualités requises : *Bien conditionner une étoffe. Marchandises bien conditionnées, mal conditionnées (Ac.). Un ouvrage bien conditionné (Dict. gén.).*

En termes de philosophie : « être la condition d'un fait ». *Une proposition qui en conditionne une autre (Ac.). Des propositions conditionnées (Dict. gén.)* = soumises à certaines conditions.

CONDITIONNEL — Les formes du conditionnel expriment parfois un *indicatif futur du passé* ou *futur antérieur du passé* : *Je croyais qu'il viendrait, qu'il serait arrivé.*

Le conditionnel passé deuxième forme se conjugue comme le plus-que-parfait du *subjonctif* : *J'eusse entendu, il eût entendu, il fût revenu*. Cf., notamment, pp. 185 et 661.

Au lieu de dire logiquement, et correctement d'ailleurs : *Je voudrais avoir été là*, on dit souvent, et non moins correctement : *J'aurais voulu être là* (cf. Le Bidois, II, p. 743). *J'aurais mieux aimé qu'il n'acceptât pas.*

CONDOLÉANCE. — Faut-il écrire, comme le dit Grevisse (n° 219, p. 162), *des lettres de condolérance*? L'Académie écrit, au mot *condolérance* : « expression de la part qu'on prend à la douleur de quelqu'un : *Lettre de condolérance. Nous lui avons*

adressé nos compliments de condoléance ». Mais elle ajoute avec raison : « Il s'emploie surtout au pluriel : *Exprimer à quelqu'un ses condoléances* ». Et au mot *lettre* : « *Lettre de condoléance ou de condoléances* ».

CONDOTTIERE. — Pluriel : *des condottieri*.

CONDUIRE. — *Je conduis. Je conduisis. Que je conduise. Conduit, etc.*

CÔNE : accent circonflexe. Mais : *conique*.

CONFÉRENCE. — Les puristes ne veulent connaître que l'expression : *faire une conférence*. Mais, puisqu'on dit très bien *donner un cours* (cf. *Cours*), je ne vois pas quelle faute on ferait en disant avec l'Académie (au mot *Donner*) : *donner une conférence*.

CONFESSE ne s'emploie qu'avec *à* ou *de* et sans article : *Aller à confesse, être à confesse, revenir de confesse, retourner à confesse*. On dit : *se confesser, aller se confesser*.

CONFIANCE. — De bons dictionnaires ignorent et maints grammairiens proscrivent l'expression **faire confiance à**.

Elle est en effet relativement récente et se trouve dans le supplément de Littré, qui cite deux exemples empruntés à des actes judiciaires.

Cette expression est certainement entrée dans l'usage. Elle prend place dans une série très riche où l'on trouve : *faire envie à, faire honte à, faire part à, faire suite à, etc.* (Cf. l'Office, *Le Figaro*, 29 juillet 1939).

CONFIDENTIEL s'écrit avec *t*. Féminin : *confidentielle*.

CONFIRMER. — En parlant du sacrement de confirmation, on distingue : *L'évêque m'a confirmé tel jour et : J'ai été confirmé tel jour*. Ne dites donc pas : [*J'ai confirmé*].

CONFLUANT, participe présent. **Confluent**, nom ou adjectif.

[**CONFUSIONNER**]. — Ne dites pas : [*Vous me confusionnez*]. Dites : *Vous me remplissez de confusion. Vous me rendez confus*.

CONGELER. — *Je congèle*.

CONGRÛMENT. — Souhaitons la disparition de l'accent circonflexe maintenu par l'Académie.

CONJECTURE et **CONJONCTURE.** — **Conjecture** = supposition, opinion fondée sur des apparences : *Tirer une conjecture*

de... Conjoncture = concours de circonstances, occasion : *Dans la conjoncture présente*; ensemble des éléments qui déterminent la situation économique d'un pays.

CONNAISSANCE. — N'en déplaise aux puristes, on peut dire : *faire la connaissance de quelqu'un, faire sa connaissance*, aussi bien que *faire connaissance avec lui ou nous avons fait connaissance* (cf. Ac. et Deharveng, pp. 70-71). Grevisse (n° 930) observe qu'on trouve aussi *faire connaissance de* : A Lyon, il fit connaissance du fils du libraire Ballanche (A. Maurois).

CONNAÎTRE. — Comme dans tous les verbes en *-âtre*, on conserve l'accent circonflexe sur l'*i* devant *t*. Ne pas dire : [*Il s'est donné à connaître*]. Dire : *Il s'est fait connaître*.

1. Un grammairien défend de dire : *Je ne te connais ni d'Ève ni d'Adam* et exige : *ni des lèvres ni des dents*! Faut-il souligner qu'il a tort? L'expression qu'il propose n'a aucun sens, tandis que la première, admise d'ailleurs par le bon usage, veut dire : Je ne le connais pas du tout, je ne l'ai même jamais connu, je n'ai jamais eu avec lui aucun rapport, si lointain soit-il.

2. **Connaître et savoir.** — Ces deux verbes peuvent, dans de nombreux cas, s'employer indifféremment. On notera cependant la distinction suivante :

Connaître sa leçon = être au courant de la leçon qu'on doit apprendre. La *savoir*, c'est être capable de la réciter.

De même : « *Connaître une prière*, c'est être informé qu'elle existe, l'avoir déjà entendue, l'avoir lue. *Savoir une prière*, c'est l'avoir confiée à la mémoire, c'est être capable de la dire sans hésitation » (Deharveng, pp. 251-252).

Mais s'il faut maintenir cette utile distinction, il faut savoir que les deux verbes peuvent s'employer en parlant de sciences, de langues ou d'arts que l'on a étudiés, auxquels on s'entend bien : *Connaître ou savoir le grec, le violon, les mathématiques*. Devant un infinitif, on emploie *savoir* : *Savoir parler le grec, savoir jouer du violon*.

On dit : *Je connais cet homme, ce pays, ce mot, cette plante. Il ne connaît pas sa main droite de sa main gauche. Je sais ou je connais un habile horloger qui demeure près d'ici*.

3. **Connaître et connaître de.** — Distinguer : *connaître une affaire* (= en avoir une idée plus ou moins complète) et *connaître d'une affaire* (= avoir autorité ou compétence pour en juger) : *Les affaires dont ce tribunal connaît. Nous en croirons*

les gens auxquels il appartient naturellement d'en connaître (Pascal).

4. **Connaître quelque chose à un sujet** = être plus ou moins capable d'en juger.

5. **Se connaître à quelque chose ou en quelque chose** = savoir en bien juger. *Je me connais à cela. Je m'y connais. Je me connais en cela.* Mais on dit aussi : *Je m'y connais en cela* (cf. Grevisse, n° 504, p. 362).

CONSCIENCE, CONSCIENCIEUX, CONSCIENCIEUSEMENT. — Attention à l'orthographe. Pensez au mot *science*.

CONSEILLER. — On dit : *Conseiller quelqu'un*. Mais si le complément d'objet exprimant la chose conseillée est exprimé, on dit : *Conseiller une chose à quelqu'un, conseiller à quelqu'un de faire quelque chose.*

D'où le traitement du participe passé : *On nous a mal conseillés. On nous a conseillé de venir. Les démarches qu'on nous a conseillé de faire. Les livres qu'on m'a conseillés.*

CONSENTIR a un complément d'objet direct comme terme de droit : *Consentir la vente d'une terre, un traité, une hypothèque. Consentir l'impôt* (= accepter). On dit aussi : *Une vérité consentie par tous.*

Les classiques disaient, même en dehors de cet emploi spécial : *Consentez-vous cet effort?* — *Il (le trône) est à l'un de nous, si l'autre le consent* (Corneille). Cette construction se rencontre encore parfois de nos jours : *Consentir une faveur.* Grevisse (n° 599) cite A. France (*consentir des souffrances*), M. Prévost (*consentir une explication*) et Boylesve. Le peuple lui aussi emploie cette expression. Elle reste donc défendable. Mais on dit plutôt **consentir à** : *Consentir au mariage. J'y consens.*

Devant un infinitif, *consentir de* (classique) a fait place à *consentir à* : *Je consens à l'oublier.*

Devant un subjonctif, on a le choix entre **consentir que** (plus littéraire) et **consentir à ce que** (indiscutablement correct lorsqu'il s'agit du présent ou de l'avenir) : *Je consens que vous y alliez ou à ce que vous y alliez.*

CONSÉQUENT = logique, qui agit avec esprit de suite : *Tirer une conclusion conséquente aux prémisses* (Dict. gén.). — *Cette femme n'est pas conséquente avec elle-même. Il est conséquent dans ses projets. Sa conduite est conséquente à ses principes* (Ac.).

Une affaire de conséquence est une affaire d'importance, qui a de graves conséquences. C'est ainsi qu'on a été amené à parler d'[*Une affaire conséquente*]. Ce barbarisme est fort répandu en France depuis plusieurs siècles. Il l'emportera probablement. Je l'ai trouvé plusieurs fois dans la traduction de Sarn, de Mary Webb, par Jacques de Lacretelle : [*Ils (ces fermiers riches) donnent de meilleurs gages que les gens moins conséquents*]. (p. 164). Loin d'admettre cet emploi, les bons dictionnaires le déclarent fautif. Mieux vaut dire : *Une affaire importante, considérable; des frais élevés; une personne riche, influente, etc.*

CONSIDÉRER. — Ne dites pas, malgré l'exemple de quelques auteurs : [*On le considère très habile. Je considère cela impossible*]. Dites : *On le considère comme très habile. Je considère cela comme impossible.*

CONSIGNER. — On peut dire : *consigner quelqu'un à sa porte* (= donner ordre qu'il ne soit pas reçu) ou, par analogie avec *interdire* : *consigner sa porte à quelqu'un*. L'Office recommande le premier tour (*Le Figaro*, 14 mai 1938). L'Académie accepte les deux.

CONSOMMER et **CONSUMER** ont été autrefois employés l'un pour l'autre. La langue distinguée actuelle tend à les distinguer.

Consumer indique plus nettement une action nuisible, un dépérissement, un gaspillage, une destruction, sans l'idée d'utilité que suppose **consommer**. Celui-ci signifie : 1) amener à son accomplissement définitif : *consommer un crime, un sacrifice, la ruine, le mariage*; 2) détruire et dénaturer par l'usage, amener quelque chose à la destruction en en prenant la substance pour son usage : *consommer du vin; faire consommer de la viande* (Ac.: la faire tellement cuire que presque tout le suc soit dans le bouillon; d'où : *un consommé*); 3) il se dit aussi absolument : *Nous avons consommé dans tel café. On consomme beaucoup dans cette maison* (Ac.).

On dira donc : *Le feu a consumé cet édifice. La rouille consume le fer. Il a consumé sa fortune. Les soucis nous consomment. Être consumé par la fièvre.*

Le premier sens de *consommer* : amener à son accomplissement définitif, autorise l'emploi de l'épithète *consommé* dans le sens de « parfait, achevé ». *Une méchancelé consommée, un art consommé, un cultivateur consommé* (cf. BOTTEQUIN, *Subtilités*, p. 74).

CONSONANCE, consonant. — Une *n*.

CONSONNES. - - **Genre.** Chacun dit : un *a*, un *e*, etc. On dit aussi : un *be*, un *je*, un *se*. Mais si l'on dit : *bé*, *effe*, etc., quel est le genre des noms de consonnes? Il y a quelque flottement. L'usage académique est simple cependant : les noms des consonnes sont masculins quand ils commencent par une consonne, et féminins (sauf *x*) quand ils commencent par une voyelle. *F*, *h*, *l*, *m*, *n*, *r*, *s* sont donc du féminin. — Toutefois l'usage tend de plus en plus à donner à toutes les consonnes le genre masculin.

[CONSULTE] est vieilli pour désigner une *consultation*.

CONSUMER. — Cf. *Consommer*.

CONTENEUR. - - « Les grandes caisses en usage dans les chemins de fer pour les déménagements s'appelaient naguère des *cadres*. On a abandonné ce mot pour le mot anglais *container*. Influence du vocabulaire international. Mais si on délaisse *cadre*, pourquoi ne pas franciser le nouveau mot en prononçant et en écrivant *conteneur*? » (Office, *Le Figaro*, 19 février 1938. Cf. *Revue Universitaire*, avril 1939, p. 339).

CONTENT. --- *Je suis content que* ou *de ce que*. Cf. *Heureux*.

CONTENTER. On dit : *se contenter de quelque chose*.

CONTESTE est féminin.

CONTESTER QUE est normalement suivi du subjonctif (verbes de négation ou de doute) : *Je conteste qu'il en soit ainsi*. *Je conteste qu'il n'ait pas été averti* (- - Je refuse d'admettre qu'il n'a pas été averti).

Après *ne pas contester que*, *ne pas nier que*, le subjonctif peut être accompagné de *ne* : *Je ne conteste pas qu'il n'ait fait son possible*.

Ce *ne* explétif (qui ne nie pas la subordonnée) est assez souvent omis : *Je ne conteste pas qu'il soit malade*. *Personne ne conteste qu'il y ait dans son œuvre immense des passages condamnables* (P. BERTAULT, *Balzac*, p. 222). Inutile, je crois, de chercher la nuance qu'on peut exprimer par cet emploi ou cette omission. Tels grammairiens, comme Michaut et Schricke, déclarent : « On met *ne* si l'on tient à souligner l'incertitude » (p. 519). D'autres, comme Damourette et Pichon, affirment : « En sémantique brute, la présence de *ne*, loin de nier le fait, lui donne un caractère de certitude » (VI, p. 148)... Bornons-nous à noter le flottement d'un usage indifférent.

Pour insister sur la certitude, sur la réalité du fait exprimé

dans la subordonnée, certains écrivains emploient l'indicatif : *Je ne conteste pas qu'il est travailleur, qu'il réussira*. Le conditionnel, beaucoup plus rare, pourrait exprimer un fait hypothétique : *Je ne conteste pas qu'il ferait mieux encore à l'occasion*.

Ne pas confondre avec l'emploi du conditionnel, à sens d'indicatif futur du passé, après un temps passé : *Je ne contestais pas qu'il n'en fût ainsi, qu'il en fût ainsi, qu'il en était ainsi, qu'il réussirait*.

CONTINUER à ou **de**. --- Les deux tours sont corrects et équivalents devant un infinitif.

Parfois l'oreille choisit; on préfère, par exemple : *Il continuait de*, pour éviter *a - à*.

On commence par une chose, on continue par une autre. Après *commencer par* suivi d'un infinitif, on emploie parfois *continuer par* devant un autre infinitif, pour marquer un second stade.

CONTINUÛMENT = d'une manière continue, ininterrompue. Souhaitons la disparition de l'accent circonflexe.

CONTORSIONNER est condamné par des linguistes comme inutile. Mais *se tordre* a-t-il la force et la valeur péjorative de *se contorsionner*? Si l'on rejette cette dernière expression, il faudra recourir à la périphrase *faire des contorsions*.

CONTRAINDRE à ou **de** + **infinitif**. --- C'est à l'oreille à décider; les deux tours ont le même sens : *Les circonstances l'ont contraint à (ou de) prendre cette mesure*.

Au passif, une distinction est possible. Si *contraint* a un complément d'agent, on doit employer **à**; sinon, on emploie **de** (cf. *Obliger*) : *La ville fut contrainte de se rendre. Il a été contraint par les circonstances à prendre cette mesure*.

Conjugaison : *Je contrains, il contraint, nous contrainçons. Je contraignais, nous contraignions. Je contraignis. Je contraindrai. Que je contraigne, que nous contraignions. Contraignant. Contraint.*

CONTRAIRE = directement opposé à, en désaccord, défavorable, nuisible, hostile : *Le froid et le chaud sont contraires. Des intérêts contraires. Courir en sens contraire. Un homme qui a toujours des idées contraires. Un événement contraire aux prédictions. Un acte contraire à la loi. Une personne contraire à une autre. Un sort contraire.*

Des jugements, des propositions contraires (dont l'une affirme ce que l'autre nie).

Ne dites pas : [*J'ai pris un train contraire, un chemin contraire. J'ai mis une adresse contraire*]. Ce sont d'affreux belgicismes. Dites : *Je me suis trompé de train, de chemin. J'ai mis une mauvaise adresse, une adresse inexacte.*

CONTRAIREMENT s'emploie aujourd'hui avec à; il signifie : « d'une manière contraire, c'est-à-dire directement opposée à » : *Agir contrairement aux dispositions de la loi. J'ai constaté, contrairement à ce que vous m'avez dit (Ac.). — Contrairement à l'impulsion donnée (Dict. gén.).*

S'il s'agit d'une simple différence, dira-t-on : *Cette année, contrairement aux autres années?* On pourra dire : *au contraire des autres années*, puisque l'Académie donne cet exemple : *Il s'est enrichi au contraire de son frère, qui a toujours été dans la gêne.* Il semble donc qu'on ait tort de condamner *contrairement aux autres années* et d'exiger à la différence des autres années.

CONTRALTO. -- Pluriel : *des contraltos.*

CONTRAVIS et non [*contre-avis*].

CONTRE dans les composés. — Voici, d'après le Dictionnaire de l'Académie, l'orthographe des composés les plus courants. On remarquera que certains seulement s'écrivent avec un trait d'union (c'est presque toujours le cas si le deuxième élément commence par une voyelle). Si le deuxième élément est un nom, lui seul varie au pluriel : *une contre-épreuve, des contre-épreuves.*

Contre-accusation, contre-amiral, contre-appel, contre-approches, contre-attaque, contre-courant, contre-digue, contre-enquête, contre-épreuve, contre-expertise, contre-fil, contre-indication, contre-indiquer, contre-jour, contre-marée, contre-mine, contre-mur, contre-pied, prendre le contre-pied, à contre-poil, contre-révolution, contre-torpilleur.

Contrebalancer, contrebande, en contrebas, contrebasse, contrebatterie, contrebattre, contrecarrer, contrechâssis, à contrecœur, contrecoup, contredanse, contredire, sans contredit, contrefaçon, contrefaire, contrefacteur, contrefort, contremaître, contremander, contremarche, contremarque, contrepartie, contrepoids, contrepoin, contrepoison, contreprojet, contreproposition, contrescarpe, contresens, contresigner, contretemps, contrevenant, contrevenir, contrevent, contrevérité, contrordre.

Remarques. 1. Les dictionnaires n'adoptent pas toujours cette orthographe officielle. Et les écrivains hésitent parfois.

C'est ainsi que **contresens** est souvent écrit avec un trait d'union (cf. DUHAMEL, *La Passion de Joseph Pasquier*, p. 130; Le Bidols, II, p. 202 : *écrire à contre-sens*; PLATTARD, *La Vie et l'Œuvre de Rabelais*, p. 75; R. ROLLAND, *L'Aube*, p. 41, etc.).

2. Nombreux sont les composés plus ou moins répandus et que l'Académie ne mentionne pas. Qui hésiterait à parler de *contre-offensive* ou de *contre-manifestation*? Le *Dictionnaire général*, qui mentionne encore l'orthographe ancienne : *contre-balancer*, *contre-bas*, *en contre-bas*, *contre-batterie*, *contre-battre*, *contre-châssis*, à *contre-cœur*, *contre-coup*, *contre-partie*, *contre-projet*, *contre-proposition*, *contre-vérité*, donne aussi, entre autres composés : *contre-basson*, à *contre-bord*, *contre-caution*, *contre-chambrante*, *contre-critique*, *contre-déclaration*, *contre-défense*, *contre-manœuvre*, *contre-opposition*, *contre-ouverture*, *contre-pente*, *contre-peser*, *contre-riposte*, *contre-visite*. Il écrit : *contre-ordre*.

CONTRE, préposition, ne marque pas la comparaison. On ne compare pas une chose [*contre*] une autre, mais à une autre, ou avec une autre. Cf. *Comparer*.

Cf. *Fâcher*.

L'Académie a raison d'adopter le pluriel dans l'expression *Aller contre vents et marées*.

CONTRE, adverbe, n'est pas aussi rare qu'on le dit. Voici quelques exemples de l'Académie : *Parler pour et contre* (on dit aussi : *le pour et le contre, il y a du pour et du contre*). *Quand on fit cette proposition, tout le monde s'éleva contre*. *Pour moi, je suis contre*. *Je n'ai rien à dire contre*.

Notons en outre : *ci-contre*, *tout contre* (= tout près : *J'étais tout contre*) et *là contre*. Cf. *Là*.

PAR CONTRE a été condamné par maints puristes, depuis Voltaire; Littré et A. Hermant ne toléraient cette expression que dans la bouche des commerçants.

L'Office a déclaré (dans le *Figaro* du 3 décembre 1938) : « Le tort du journalisme est de se servir de *par contre* presque toujours comme d'une transition passe-partout, sans tenir compte de son sens. Il suffirait donc, pour la faire admettre des puristes, de s'inspirer de Littré lui-même : elle « peut se justifier grammaticalement... »; on n'a qu'à lui donner le sens de *contrairement*, en l'employant à bon escient ».

Le *Dict. gén.* dit : « *Par contre* = en compensation, en revanche ».

Notez que *contrairement* n'a pas le même sens et se construit

avec à et un complément, tandis que *par contre* s'emploie absolument. Employez donc *par contre*, avec les meilleurs écrivains, dans le sens de « en revanche, en compensation » : *S'il est laid, par contre il est intelligent* (Dict. gén.). — *Par contre, je ne suis plus trop rassuré en face de moi-même* (A. FRANCE, *Le Livre de mon ami*, p. 174).

Ce n'est pas assez dire, je crois. Il est certain qu'*en revanche*, *en compensation* et *au contraire* impliquent une idée qui ne convient pas toujours. André Gide observe avec raison que *par contre* s'impose dans certains cas : « Trouveriez-vous décent qu'une femme vous dise : « Oui, mon frère et mon mari sont revenus saufs de la guerre; *en revanche* j'y ai perdu mes deux fils »? ou « La moisson n'a pas été mauvaise, mais *en compensation* toutes les pommes de terre ont pourri »? (*Attendu que*, p. 89).

CONTREBASSE. - - Une *contrebasse* désigne aussi bien le musicien que l'instrument.

CONTREDIRE. - Conjugaison : cf. *Dire*. Attention : *Vous contredisez*.

CONTREFAIRE. - Conjugaison : cf. *Faire*. On dit donc : *Vous contrefaites*.

CONTRESENS. - Cf. *Contre* dans les composés, Remarques, 1.

CONTREVENIR se conjugue comme *venir*.

CONTRIBUER. Quoi qu'en dise Michaut (p. 216), écrivez sans tréma : *nous contribuons*.

CONTROUVER. - Par une collision avec *contre* et peut-être avec *contredire*, ce verbe est souvent employé, mais à tort, dans le sens de *démentir*. Son vrai sens, bien que peu de gens le perçoivent encore, est : inventer, principalement dans le dessein de nuire. Une *nouvelle controuvée* est donc une nouvelle inventée de toutes pièces.

CONTUMACE : 1) nom féminin : *Être en état de contumace*; 2) adjectif : *Un accusé contumace*; 3) nom masculin ou féminin = celui qui est en état de contumace : *un ou une contumace*. Dans les deux derniers sens on dit aussi *contumax*, d'après le *Dictionnaire général* et *Littre* : *Un accusé contumax. Elle a été déclarée contumax*.

CONVAINCRE se conjugue comme *vaincre*. Attention aux formes : *Je convaincs, il convainc, nous convainquons*.

Participe présent : *convainquant*; adjectif : *convaincant*. Des arguments *convaincants*.

CONVENIR se conjugue comme *venir*.

1. **Auxiliaire.** D'après l'Académie, il prend l'auxiliaire *avoir* quand il signifie « être approprié à, plaire, être à propos », et *être* dans les sens de « tomber d'accord, faire une convention » : *Cette maison m'a convenu*. — *Il est convenu de sa méprise. Ils sont convenus de se faire*.

Les écrivains les plus exemplaires emploient cependant de plus en plus *avoir* dans tous les cas : *Ils avaient convenu de se retrouver à Rome* (Romain ROLLAND, *La Nouvelle journée*, Cahiers de la Quinzaine, p. 26).

2. **Convenir que** (= faire un accord) se construit avec le subjonctif ou l'indicatif, selon la nuance exprimée : *Ils conviennent que chacun suive son tour* ou, si l'on veut souligner la réalité : *que chacun suivra son tour*.

On dit : *Convenez (reconnaissez) que vous avez tort*.

CONVERGER. — Participe : *convergeant*. Adjectif : *convergent*.

CONVOLER, d'après l'Académie, est familier et signifie « contracter un nouveau mariage, en parlant d'une femme » : *Cette veuve ne sera pas longtemps sans convoler*. Le *Dictionnaire général* fait les mêmes restrictions, sauf qu'il ne considère pas ce verbe comme familier : « Aller vers (un homme qu'on épouse) : *Convoler dans les bras de quelqu'un* ». Cette définition permettrait donc l'extension de sens que prend parfois ce mot; mais le *Dict. gén.* ajoute : « Spécialement, en parlant d'une veuve qui se remarie : *Convoler en secondes, en troisièmes noces. Elle vient de convoler.* »

COQ-À-L'ÂNE. — Pluriel : *des coq-à-l'âne*.

COQUECIGRUE est féminin. Il désigne un animal chimérique, une baliverne, un conte en l'air et, par extension, une personne qui ne dit que des contes en l'air, une personne niaise. Ce dernier sens n'est pas enregistré par l'Académie; mais il l'est par Le Gal : « personne qui ne dit que des balivernes », le *Dict. gén.* dit : « Fig. *Il raisonne comme une coquecigrue.* »

COR. — On écrit : *à cor et à cri* (= en insistant bruyamment). Remarquer le singulier de *cri*.

CORAIL. — Pluriel : *des coraux*.

CORBEAU. — Le corbeau *croasse*.

CORELIGIONNAIRE. — Attention à l'orthographe; pas de double *r* ni d'accent.

CORINTHE. — Par une métonymie correcte, mais qui n'est pas mentionnée dans les dictionnaires officiels, on dit : *des corinthes* pour : *des raisins secs, des raisins de Corinthe*.

CORNER. — On peut dire :

1. *L'automobiliste a corné à temps* (*corner* = sonner d'un cornet ou d'une corne).

2. *Corner les pages d'un livre* (Ac.). *Corner une carte de visite* (= plier le coin; *faire une corne à une feuille, à une carte*).

COROLLE. — Une *r*, deux *l*.

CORPS (de chemise). — Cf. *Bras*.

CORSETER. — *Je corsèle*.

CORROMPRE. — Conjugaison : cf. *Rompre*.

CORVÉE. — Ne dites pas : [*J'ai fait corvée*] pour : *J'ai fait buisson creux*.

[**COSTAUD**] (= fort, trapu) est de l'argot.

COTE, sans accent circonflexe : *la cote foncière, la cote mobilière* (quote-part imposée à chaque contribuable); *une cote d'altitude; la cote de la Bourse; la cote d'un dossier; la cote d'un cheval* (en termes de courses); dans le langage des écoles, *la cote d'un devoir*; d'où *la cote d'amour* (appréciation favorable inspirée par le sentiment). L'expression *la cote d'un devoir*, courante en Belgique, est signalée aussi par le *Larousse du XX^e siècle*. On dit cependant généralement en France : *la note d'un devoir. Noter un devoir*.

Une cote mal taillée = un arrangement sans égard à ce qui peut appartenir rigoureusement à chacun (Ac.).

Le verbe **coter** a des sens qui correspondent à ceux de *cote*. L'Académie accepte le sens correspondant à *noter* : « Il signifie par extension Placer quelqu'un au rang qui lui convient d'après son mérite. *Il est bien coté dans son administration*. Il est familier. »

CÔTE. — On écrit notamment, avec l'accent circonflexe : *une côte de bœuf, de melon, se tenir les côtes; du velours à côtes; côte à côte; grimper la côte; être à mi-côte; habiter la côte; la Côte d'Azur*.

CÔTÉ. — A. Bottequin (*Le français contemporain*, pp. 173-178)

a examiné quelques expressions qui sont condamnées par les puristes.

1. **Être à son côté ou à ses côtés.** On ne peut être, au sens propre, aux côtés de quelqu'un. Le bon usage reçoit cependant *J'étais à son côté, à ses côtés* (Ac., au mot *Côté*) et *Restez à ses côtés, à côté d'elle* (Ac., à A).

2. Il peut paraître déraisonnable de parler du **côté de devant, du côté de derrière**. Ces expressions sont cependant correctes; l'Académie les admet.

3. On peut écrire indifféremment **de tout côté ou de tous côtés**. Ne pas dire : [*Il est connu tous côtés*]. Dites : *partout*.

4. **Mettre de l'argent de côté**, condamné par Joran, est très correct.

5. On dit **un point de côté**, et non [*une pointe de côté*].

6. **A côté de** peut aussi bien se dire qu'en comparaison de.

7. **Un à-côté, des à-côtés**. Cf. *A-côté*.

8. On dit : **Se tenir les côtés de rire** ou plus souvent : *se tenir les côtes de rire* (rire aux éclats).

COTEAU. — Pas d'accent circonflexe.

CÔTOYER, COUDOYER s'emploient couramment l'un pour l'autre pour exprimer l'idée commune de voisinage : *Coudoyer le bonheur, coudoyer la gaillite* (Ac.). *Côtoyer le ridicule* (Dict. gén.).

Parmi les nuances spéciales de *coudoyer*, on peut noter le contact physique au sens propre (pousser quelqu'un du coude), ou l'idée de violence : *Coudoyer quelqu'un dans une cohue*.

Côtoyer, qui remplace souvent *coudoyer*, a un sens propre, lui aussi : « marcher, aller le long de » : *Il côtoyait une rivière; le navire côtoyait le rivage. Ils côtoient un précipice* (cf. BOTTEQUIN *Subtilités*, pp. 78-85).

COTTE (deux t), mais **cotillon**.

COUCHER. — **Allez vous coucher.** Dans le sens de « se mettre au lit », on dit : *se coucher*. Comme le pronom réfléchi ne peut s'omettre après *aller*, on doit dire : *Allez vous coucher*. Cette expression s'emploie aussi très familièrement (l'Académie dit : en langage populaire) dans le sens de : *Allez-vous-en, laissez-moi tranquille*.

COUCI-COUCI ou **COUCI-COUCÀ** = à peu près; ni bien ni mal; comme ci, comme ça : *Les affaires vont couci-couci. Êtes-vous content?* — *Couci-couça*.

COU-DE-PIED. — Telle est la forme actuelle. On ne dit plus [coude-pied] ni [cou-du-pied] pour désigner la cambrure du pied.

COUDRE. --- Noter les formes : *Je couds, tu couds, il coud, nous cousons, vous cousez, ils cousent. Je cousais. Que je couse. Je cousis* (passé simple). *Je coudrai. Cousant. Cousu.*

COULEUR. — 1. On condamne : *Être d'une belle couleur de chair*. L'expression correcte, d'ailleurs vieillie, est : *Être d'un beau couleur de chair*. Cet emploi de *couleur* au masculin dans des expressions comme *le couleur de rose, de chair, etc.*, est sorti de l'usage.

Notons : *Des pensées couleur de rose, des rubans couleur de feu.*

2. J'ai signalé (cf. *Attention*) la condamnation injustifiée d'*Attention à la couleur* (= Prenez garde à la peinture). **Couleur** peut très bien désigner la substance qu'on applique sur certains objets pour leur donner une couleur artificielle : *Mettre en couleur un parquet* (Dict. gén. et Ac.). *Broyez les couleurs* (Ac.). *L'air mange les couleurs* (Ac.).

3. **Adjectifs de couleur.** Cf. *Accord* (de l'adjectif), 4.

COULIS ne s'emploie que dans l'expression : *Vent coulis* = qui se glisse par des fentes.

COUP. -- Cf. *Tout*, 14 (*tout à coup, tout d'un coup*) et *Monter*.

COUPE. -- **Une coupe sombre**, au sens figuré = des coupures, des suppressions importantes pratiquées dans un écrit, ou une élimination énergique d'une partie d'un personnel. Ce sens est entré dans l'usage. Il est curieux cependant de remarquer qu'au sens propre, une *coupe sombre*, appelée aussi *coupe d'ensemencement*, est, d'après Littré, une coupe au premier degré (de manière à laisser la forêt sombre); elle peut être suivie d'une coupe claire, d'une coupe définitive et enfin d'une coupe de nettoyage. Le *Dictionnaire général* dit cependant : « *Coupe sombre* : où l'on abat tous les arbres »; et cela montre bien l'évolution du sens, au propre comme au figuré.

Une coupe réglée = celle où l'on coupe chaque année une portion de bois déterminée; au figuré : prélèvement périodique fait indûment sur un peuple, sur un individu : *Mettre une province, un homme en coupe réglée* = leur imposer périodiquement des sacrifices onéreux.

COUPE dans les noms composés.

1. Invariables : *coupe-air, coupe-file, coupe-gorge, coupe-paille, coupe-papier, coupe-pâte, coupe-vent.*

2. Complément avec **s** au singulier comme au pluriel : *coupe-cors, coupe-ongles, coupe-légumes, coupe-racines.*

3. Complément avec **s** au pluriel : *coupe-bourse, coupe-cercle, coupe-circuit, coupe-jarret, coupe-queue.*

4. **Coupe-cigares** n'est ni dans le *Dictionnaire de l'Académie* ni dans le *Dict. gén. Le Larousse du XX^e siècle* donne : « Coupe-cigare ou coupe-cigares, n. m. invariable ». On doit certainement écrire : *des coupe-cigares*. J'écrirais aussi : *un coupe-cigares*.

COUPER. — 1. On peut dire : *Couper les cartes. C'est à vous de couper.*

2. On dit : *Couper* [et non : *découper*] **un livre**, les *feuillet*s, les *pages d'un livre*. — On *découpe un article* de journal; cet article découpé s'appelle une *coupure*.

3. Des puristes blâment l'expression : *Se faire couper les cheveux*. Elle est adoptée par le bon usage et même par l'Académie; elle se dit des hommes comme des femmes.

Des cheveux coupés court (ou *courts*?) Cf. *Court*.

4. Des linguistes (tel M. Schöne dans *Le français moderne*, X, 1942, p. 89) blâment l'emploi du verbe *couper* au lieu de *moissonner* ou de *faucher*. Le bon usage n'a pas ce scrupule. L'Académie et le *Dict. gén.* écrivent : *couper les blés*. On peut dire : *couper les blés* ou *le blé, couper les foins, couper l'herbe*.

On connaît l'expression : *Couper l'herbe sous le pied à quelqu'un* = le supplanter. C'est ainsi qu'elle est employée couramment (cf. *Je lui ai coupé l'herbe sous le pied*) et qu'elle est citée par l'Académie, tandis que le *Dict. gén.* lui donne une forme moins courante : *Couper l'herbe sous les pieds de quelqu'un*.

5. On distinguera soigneusement pour l'accord : *Elle s'est coupé les ongles, Elle s'est coupé une robe* et *Elle s'est coupée à la main*.

COUPLE. — **Un couple** = mâle et femelle, ou deux êtres unis par l'amitié ou l'intérêt, ou dans le travail : *un couple d'amis, de pigeons; un couple de chevaux attelés à la même voiture*.

Une couple = réunion accidentelle de deux choses de même espèce : *une couple de serviettes*. S'il s'agit de choses qui sont toujours deux par deux, on dit : *une paire* (de gants, de bas, de boucles d'oreilles).

COUPON. — Peut-on dire : *un coupon de chemin de fer*?

L'Office déclare : « *Le coupon* est détachable d'une souche ou d'un titre; cette condition se maintient dans l'administration

des chemins de fer avec le *coupon* donnant droit à une couquette » (*Revue Universitaire*, février 1938, p. 126). En dehors de ce cas et de quelques autres où il s'agit d'une feuille détachable d'une souche, on dit : **un billet de chemin de fer**. L'Office conseille de dire : **un ticket de quai** (on dit cependant couramment en France : *un billet de quai*). Il y a en effet une considération de valeur que fait valoir l'Office. Le *billet* a plus de valeur que le *ticket*. C'est pourquoi on dit aussi normalement un *ticket d'autobus*, de *tram* et un *billet de banque*, de *théâtre* (cf. *Revue Universitaire*, février 1938, p. 126).

COUQUE n'est signalé ni par l'Académie ni par le *Dict. gén.* Il n'a pour lui que l'autorité d'un usage dont la qualité est difficile à déterminer, et l'autorité assez faible du *Larousse* : « sorte de gâteau qu'on sert au déjeuner ou le soir pour prendre le thé ». Il s'agit de sortes de petits pains que l'on peut beurrer.

On parle, dans un autre sens, de *couque de Dinant* ou de *Reims*.

COUR. — On dit : *Jouer dans la cour*, *se rendre dans la cour de l'école*, et non [sur].

COURBATU = qui souffre d'une courbature, (d'une lassitude extrême dans tout le corps). On peut dire aussi, et l'on dit de plus en plus : **courbaturé**, néologisme inutile, mais admis par l'usage et par le *Dict. général*.

[**COURERIE**], fort répandu en Belgique, doit être proscrit.

COURIR. — 1. Conjugaison. — Présent : *Je cours, il court, nous courons*. Futur : *Je courrai*. Passé simple : *Je courus*. Subjonctif présent : *Que je coure, que nous courions*. Auxiliaire *avoir*.

2. Notez la différence dans l'orthographe : *Coureur, courrier, chasse à courre*.

3. *Courir après* est correct. Cf. *Après*.

COURS. — **Donner un cours**, etc.

Expressions à employer : *faire, donner, avoir*, avec un article ou un déterminatif : *faire un cours, faire la classe; donner un cours, une leçon* (je n'ai pas rencontré : *donner la classe*); *avoir un cours*; et aussi : *professer un cours; suivre un cours*.

On observera qu'en France, l'expression *faire la classe* s'emploie aussi pour les classes supérieures de l'enseignement moyen.

Deharveng, après avoir condamné l'expression *donner un cours* (*Corrigeons-nous*, t. II, 1923, p. 12), l'a rencontrée chez

M^{me} de Staël, Sainte-Beuve, Bourget, F. Lefèvre, F. Strowski et Baudrillard (cf. *Aide-mémoire*, p. 132, et t. II, 1926, p. 13).

On n'oubliera pas que les expressions **donner cours** et **avoir cours** s'emploient dans d'autres sens : *Donner cours à quelque chose, à ses larmes, à la monnaie étrangère. Une expression qui n'a plus cours, une monnaie qui a cours.*

Au lieu de : [*Nous avons cours ce matin; M. X fait cours à 10 heures*], on dira : *Quels cours avez-vous ce matin? Nous avons un cours de droit public et un cours de médecine légale. Qui vous fait (ou vous donne) un cours aujourd'hui? M. X nous fait ou nous donne un cours (ou son cours) à 10 heures.*

Peut-on dire : *Il y a cours à 8 heures?* L'omission de l'article est ici normale, comme dans d'autres expressions où intervient *il y a* : *Il y a marché, il y a fête, il y a sujet de vous plaindre, il y eut discussion, il y aura conflit, bataille, etc.*

COURT. — Cf. *A court*, p. 26.

1. On notera un certain nombre d'expressions où *court* reste **invariable** : *demeurer, rester, se trouver court* [et non : *à court*]; *être à court, être à court de* (cf. 4); *tenir quelqu'un de court* (= le tenir serré, au sens propre et au sens figuré, lui donner peu de liberté), *pour le faire court* ou *pour faire court* (= pour abrégé), *couper court* (abrégé), *couper court à quelque chose* (en finir), *tourner court, trancher court quelque chose, arrêter court quelqu'un, s'arrêter court, la vérité tout court.*

Il veut la faire courte et bonne = il mène joyeuse *vie*, mange sa fortune et ruine sa santé.

2. **Couper court.** Il est clair que *court* est adverbe, et donc invariable, dans une phrase comme celle-ci : *Elle venait de faire couper court sa belle chevelure.* L'Académie écrit : *Il lui coupa les cheveux court.*

Certains accordent *court* lorsqu'il est juxtaposé à un participe passé. C'est ainsi que G. Duhamel écrit : *Sur ses cheveux coupés courts* (*La Passion de Joseph Pasquier*, p. 128); *Un homme très grand, très gros, aux cheveux coupés courts* (*Biographie de mes fantômes*, p. 182). De même : *Ses abondants cheveux frisés et coupés courts* (G. MONGRÉDIEN, *La Vie littéraire au XVII^e siècle*, p. 23).

Il me semble cependant que, là encore, *court* doit être de préférence considéré comme adverbe : *Des cheveux coupés court, des arbres taillés court.* — *Des cheveux... coupés court et frisés* (COLETTE, *Julie de Carneilhan*, p. 6). *Ses cheveux... coupés court sur le front* (A. GIDE, *Journal*, p. 291). En effet *coupé*

court ne peut être logiquement assimilé à des composés comme *sourd-muet*. On ne veut pas dire que les cheveux sont coupés *et courts*. On s'explique également fort bien l'invariabilité dans cette phrase : *Les cheveux touchés de henné, frisés très serrés, en éponge, sur le front, comme la reine d'Angleterre, bouclés court sur la nuque...* (COLETTE, *Le képi*, p. 14).

L'invariabilité s'impose évidemment dans une phrase comme celle-ci : *La vue qu'on aurait de la fenêtre est coupée court par deux ou trois sapins* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 283).

Couper au court. Cf. *A court*, 4, p. 26.

3. **Court-vêtu**. Dans cette expression, *court* est certainement invariable. Littré écrit l'expression sans trait d'union. Le *Dictionnaire général*, l'Académie et la plupart des écrivains actuels mettent un trait d'union : *Des filles court-vêtues*. Mieux vaut les imiter. Il y a cependant quelque flottement, et le trait d'union peut être considéré à la rigueur comme facultatif : *Elle était court vêtue* (G. DUHAMEL, *La Passion de Joseph Pasquier*, p. 46).

4. **Être à court**. On a vu que, si l'on ne peut dire [*rester, demeurer, se trouver à court*], on dit très bien, aujourd'hui, malgré les puristes : *Être à court d'argent, d'arguments* ou, si le sens est assez clair : *Je ne l'ai jamais vue à court*. Il reste évidemment possible de dire : *Elle est courte d'argent*, mais cela ne se dit guère. Cf. *A court* de, 1 et 5, pp. 26-27.

5. **Avoir plus court** est considéré par certains auteurs comme un wallonisme. L'expression a cependant pour elle l'autorité suffisante du *Dictionnaire général* : *Il a plus court d'agir ainsi*. Le P. Deharveng (t. II, p. 37) cite : *Si je voulais continuer à le voir, j'aurais plus court de rester à Paris* (A. DUMAS, *Le Demi-Monde*, IV, 1). Dans Littré, on trouve : *C'est là notre plus court*. Le *Dict. gén.* dit aussi : *Votre plus court est de ne dire mot et Le moyen le plus court est de...*

6. Ne dites pas : [*J'ai — ou : Il y a — un franc trop court*].

C'est du flamand. Dites : *Il me manque un franc. Il manque un franc*.

7. **Un court-pendu** (variété de pommes), *des court-pendus*.

L'Académie donne : *un capendu*.

COURTINE s'emploie encore en parlant d'un ouvrage de fortification, mais il est vieilli dans le sens de rideau de lit.

COURTISER ne s'emploie pas sans complément d'objet direct. On ne dit pas [*Il courtise*] pour : *Il est fiancé*. On dit : *Courtiser une jeune fille* (lui faire la cour).

COUSSIN ne peut être confondu avec « oreiller ».

COÛTER. — 1. **Coûte que coûte** reste invariable.

2. **Coûté.** Cf. Accord du *Participe passé*, p. 509.

COUTEAU. — L'expression **Être à couteaux tirés** ne s'emploie qu'au pluriel : *Ces deux hommes sont à couteaux tirés. Pierre est à couteaux tirés avec Jean.*

[**COUVERTE**] est vieilli dans le sens de « couverture ».

COUVRE. — L'Académie cite les noms composés suivants, dans lesquels le nom complément prend la marque du pluriel : *Un couvre-chef, couvre-feu, couvre-lit, couvre-nuque, couvre-pied.* Pluriel : *des couvre-chefs, des couvre-feux* (Littre : *des couvre-feu*).

Le *Dict. gén.* donne : *un couvre-pied ou un couvre-pieds* et cite quelques néologismes techniques : *Un couvre-plat, des couvre-plats.*

CRAINdre. — 1. Conjugaison. Noter les formes : *Je crains, tu crains, il craint, nous craignons. Je craignais, nous craignions. Je craignis. Je craindrai. Que je craigne, que nous craignions. Craignant. Craint.*

2. **Craindre que** est suivi du subjonctif.

a) Employé *affirmativement*, il est suivi de *ne* explétif ou, si le sens l'exige, de la négation *ne... pas* : *Je crains qu'il ne vienne* (= je crains sa venue). — *Je crains qu'il ne vienne pas* (= je crains que sa venue ne se produise pas).

Le *ne* explétif est parfois omis par de bons écrivains. Mieux vaut cependant l'employer.

b) Employé *négativement*, *craindre* ne peut régulièrement être suivi de *ne* explétif :

Je ne crains pas qu'il fasse cette faute. — Je ne crains pas que ce projet n'aboutisse pas.

c) Employé *interrogativement*, avec ou sans négation, il peut être suivi de *ne* explétif; celui-ci est le plus souvent omis. *En théorie*, il faut voir si le véritable sens de la principale est affirmatif (alors on emploie *ne*) ou s'il est négatif.

Craignez-vous qu'il ne vous trompe? (= vous craignez que...). On dit cependant aussi : *Craignez-vous qu'il vous trompe?* — *Craignez-vous qu'il vienne?* (*Dict. gén.*). — *Ne craignez-vous pas qu'il ne vienne* ou *qu'il vienne?* (Littre). — *Craignez-vous qu'il ne soit pas content?* — *Ne craignez-vous pas qu'il ne soit pas reçu?* On aura soin de ne pas confondre *ne pas* avec *ne* explétif.

CRAINTE. — 1. **Crainte de** peut remplacer dans la crainte de,

mais il ne peut s'employer que devant un nom de chose ou un infinitif : *Crainte de malheur, d'accident, de pis* (Ac.). *Crainte d'apprendre plus qu'on ne voulait savoir* (Rousseau, cité par le *Dict. gén.*).

2. On dit **dans la crainte que** ou **de crainte que** (parfois aussi, comme les écrivains classiques : *crainte que*). Ces locutions sont suivies de *ne* et du subjonctif : *De crainte qu'on ne vous trompe* (Ac.). Cf. *Craindre*, 2.

Comme avec *craindre*, distinguez bien *ne* explétif et la négation *ne pas* : *Je prendrai encore un livre de crainte que celui-là ne soit ennuyeux*; mais : *de crainte que celui-là ne soit pas intéressant*.

[**CRAMIQUE**] est un mot *belge* pour désigner un pain aux raisins.

CRAQUE, nom féminin, est accueilli par l'Académie, qui le déclare populaire : « menterie, hâblerie débitée dans le dessein de se jouer de quelqu'un » (Ac.).

CRASSE peut être nom ou adjectif. Comme adjectif il ne s'emploie pas au masculin : *Une ignorance crasse*.

CRASSET est donné par le *Larousse du XX^e siècle* à côté de **cracet** et de **chaleil**, désignant une ancienne lampe où la mèche brûle à l'air libre.

CRÉATOLOGIE : mot créé par l'Office de la langue française, à la demande des vétérinaires, pour désigner la connaissance des viandes.

CREDO est invariable : *Des Credo*. Avec minuscule : *Son credo politique*.

CRÉER conserve partout é. Présent : *Je crée*. Futur : *Je créerai*.

CRÈME s'écrit avec un accent grave. Mais il y a un accent aigu dans les composés : *crémer, crèmerie, crémeux, crémier, écrémer*. — Notez : *des gants crème*.

CRÉOLE : personne de race blanche née aux colonies.

Ne pas confondre avec **métis** (féminin *métisse*) = personne issue de deux races différentes (« spécialement, qui est né d'un blanc et d'une femme de couleur, ou d'un homme de couleur et d'une blanche », Ac.) et avec **mulâtre** (*un* ou *une*) = personne issue d'un métissage entre blanc et nègre.

CRÉOSOTE est féminin : *La créosote*.

CRÉPUSCULE peut se dire de l'aube, de l'aurore, d'après l'Académie. On fera bien toutefois d'éviter l'équivoque. — *C'était le crépuscule d'un beau matin de septembre* (ALAIN-FOURNIER, *Le Grand Meaulnes*, p. 362).

CRESCENDO. — Pluriel : cf. *Adagio*.

CRÈVE-CŒUR. — Invariable : *Un* ou *des* crève-cœur.

CRI. — *A cor et à cri*. Cf. *Cor*.

CRIER. — Peut-on dire : *crier quelqu'un*?

On dit : *crier quelque chose (à quelqu'un)*, *crier une marchandise* (la vendre aux enchères, courir les rues pour la vendre : *crier de vieux habits, un journal*). On a dit autrefois : *crier quelqu'un*, dans le sens de « le réprimander en criant » : *Pourquoi me criez-vous?* (Molière). Mais ce tour est aujourd'hui vieilli. On ne le rencontre plus que rarement, par exemple : *Allant d'un étage à l'autre et criant ses servantes* (J. GREEN, *Varouna*, p. 91). On dirait plutôt de nos jours : *crier contre, crier après* (= gronder). Cf. *Après*, 4.

CRIN pour *coupure, entaille, bâton de chocolat*, est du wallon.

CRISTALLISER. — 1. Ce verbe est régulièrement transitif : *Cristalliser du sucre* (amener à l'état de cristaux). D'où l'emploi au passif : *du sucre cristallisé* et à la forme pronominale, avec sens passif : *se cristalliser. Des substances qui se cristallisent*.

2. Mais **cristalliser** peut s'employer aussi intransitivement au sens de *se cristalliser* (se former en cristaux) : *Des substances cristallisent quand...*

3. Plus libérale que le *Dict. gén.* et même que le *Larousse du XX^e siècle*, l'Académie enregistre et admet l'usage actuel, au sens figuré : « se dit figurément d'un sentiment qui peu à peu se précise et s'accroît, et aussi de celui chez qui se produit ce phénomène ». On peut donc parler de *souvenirs cristallisés* (Lar.), mais aussi de personnes qui *cristallisent* dans une communauté de sentiments, comme dans cette phrase d'André Maurois : *Tous les quartiers de Paris cristallisaient soudain en une masse unique, en un sentiment unanime* (*Espoirs et souvenirs*, p. 20).

CRITIQUABLE, formé sur *critiquer*, s'écrit avec *qu*.

CROASSER se dit des corbeaux. Cf. *Coasser*.

CROCHETER = ouvrir à l'aide d'un crochet : *Il crochète une*

serrure, une porte (= il la force). Ce verbe ne peut signifier :
« faire du crochet, des travaux au crochet ».

CROIRE. — 1. **Conjugaison.** Noter les formes : *Je crois, nous croyons, ils croient.* — *Je croyais, nous croyions.* — *Que je croie, que nous croyions.*

2. **Croire que.** Sauf pour souligner des nuances spéciales (réalité par l'indicatif; doute par le subjonctif), on dit :

a) *Je crois qu'il viendra.* — *Je crois qu'il pourrait faire mieux.* — *Je crois qu'il serait venu si on le lui avait permis.*

Si vous croyez qu'il fasse mieux que moi (c'est le seul cas -- après *si* -- où l'on emploie le subjonctif après *croire* à la forme affirmative) ou : *Si vous croyez qu'il ferait mieux que moi* ou, pour souligner la réalité, la probabilité : *Si vous croyez qu'il fera mieux que moi.*

b) *Je ne crois pas qu'il vienne* (pour souligner la conviction : *qu'il viendra*. L'indicatif se rencontre même sans cette nuance).

c) *Croyez-vous qu'il vienne? Ne croyez-vous pas qu'il viendra?* On rencontre cependant, sans que l'on puisse y voir une nuance spéciale d'affirmation qui justifierait tout à fait le mode indicatif : *Croyez-vous qu'il viendra?*

Normalement : *Crois-tu que je n'ai pas souffert, moi aussi?* insiste sur la réalité de la souffrance et souligne qu'on a souffert : *Tu sais bien que j'ai souffert. Crois-tu que je n'aie pas souffert?* insiste sur l'idée que l'interlocuteur se fait de la réalité de cette souffrance, sur le doute dont elle est l'objet dans sa pensée.

3. Croire et croire à.

Croire une chose (une affirmation), c'est la tenir pour véritable : *Je crois ce qu'il dit.*

Croire à une chose, c'est y ajouter foi, avoir confiance dans cette chose, s'y fier : *Je ne crois plus à ses promesses, à ce qu'il dit, à l'efficacité de ce remède.* — *Croire au rapport, au témoignage de quelqu'un* (Ac.). *Il proteste de son innocence, mais je n'y crois pas* (Ac.) = je ne la tiens pas pour réelle, je ne m'y fie pas.

Croire quelqu'un, c'est le tenir pour sincère, véridique, ajouter foi à ce qu'il dit : *Il ne faut pas croire les menteurs. Il ne croit point les médecins.* — *En croire quelqu'un, en croire quelque chose* = s'en rapporter à quelqu'un, à quelque chose.

« **Croire à quelqu'un**, c'est croire à son existence : *Croire aux sorciers*, c'est croire qu'il y en a; *Croire les sorciers*, c'est croire ce qu'ils disent. » (Littre). On emploie aussi *croire à*

une catégorie de personnes dans le même sens que croire à quelque chose = y ajouter foi : Croire aux astrologues, aux voyants (Ac.). Je crois mon médecin = je suis ses prescriptions. Je crois aux médecins = j'ai foi en leur science, j'ai confiance en eux.

On dit aussi : « Croire en quelqu'un, avoir confiance en lui, en ses talents, en sa parole » (Ac.). Quant à Je crois en Dieu, il signifie : Je crois à son existence et j'ai confiance en lui.

Croire en quelque chose, en une science exprime la confiance, comme Croire en quelqu'un ou Croire à une catégorie de personnes : Croire en la médecine (Lar.) signifie « avoir confiance dans la médecine ».

CROÎTRE prend un accent circonflexe quand *i* est suivi d'un *t* (il croîtra, croître) et dans toutes les formes qui se prononcent comme celles du verbe croire (Je crois, je crus, etc.), sauf au participe passé où l'accent circonflexe ne se met qu'au masculin singulier (crû, crue, crus, crues). La rivière est crue (Ac.); être marque ici l'état. Les eaux ont crû fortement en deux jours (action).

[**CROLLE** et **CROLLER**] ne sont pas français. Il faut dire : boucle, boucler, friser; pour du bois : des copeaux. — [Crolle] et [croller] sont des flandricismes répandus jusqu'au seuil de la France.

CROQUE dans les noms composés. On écrit, d'après l'Académie : un croque-mitaine, un croque-mort, un croque-note. Pluriel : des croque-mitaines, des croque-morts, des croque-note ou des croque-notes. Le Dictionnaire général ajoute notamment : un croque-noisette, un croque-noix.

CROUSTILLANT, CROUSTILLEUX. — Croustilleux = libre, un peu licencieux : Une anecdote croustilleuse.

Croustillant = qui croque sous la dent comme de la croûte. Cet adjectif a signifié autrefois : croustilleux. Le Dict. gén. le déclare vieilli dans ce sens. La langue actuelle lui rend cependant volontiers cette acception.

CRU. — 1. L'adjectif cru signifie « qui n'est pas cuit, qui n'est pas adouci » : Des légumes crus, en termes crus, des couleurs crues. Et même : La lune... si claire encore qu'elle projette des ombres crues (PESQUIDOUX, Chez nous, II, p. 127).

Ne dites donc pas : [Il fait cru]. C'est du belge. Dites : Il fait humide (et froid).

2. Adverbe : **crûment**. Cf. *Assidûment*.

3. Le nom **cru** n'a pas d'accent circonflexe : *Un vin d'un bon cru. Des auteurs du cru* (= du pays même).

4. **Crû** : le participe masculin singulier de *croître* prend un accent circonflexe.

CRUCIAL a certainement dépassé le sens de « qui est en forme de croix » (*une incision cruciale*). Il a, en français comme en anglais, le sens de « décisif ». *Les années cruciales de sa vie, une expérience cruciale* (allusion au carrefour, où il faut choisir entre les chemins qui se croisent?). *Une intrigue ne doit pas être considérée comme le point crucial par où l'on puisse apprécier la valeur romanesque* (Ph. BERTAULT, *Balzac*, p. 204). Cet exemple permet de voir comment, par une nouvelle et légère extension de sens, *crucial* peut prendre la signification de « capital, le plus important »; c'est ainsi qu'on parle d'une *question cruciale*.

CUEILLIR. — Imparfait : *Nous cueillions*. Futur : *Je cueillerai*. Attention à l'u devant e dans toute la conjugaison.

CUILLER ou **CUILLÈRE** désigne l'objet et ne peut être confondu avec *cuillerée* (= le contenu).

CUISSEAU de veau; **CUISSOT** de chevreuil, de cerf, etc.

CULOTTE. — On dit : porter *une culotte* ou *des culottes*; *mettre sa culotte* ou *ses culottes*.

CULTUREL est un néologisme correct qui signifie : relatif à la civilisation (cf. BORTEQUIN, *Difficultés*, pp. 92-94). Il se dit d'un accord, d'un rôle, d'une activité, d'un centre, etc.

[**CUMULET**] n'est pas français. Il faut dire : *culbute* ou *cabriole*.

CURE-DENT. — *Un cure-dent* (sans s); *des cure-dents*.

CURER, ÉCURER, RÉCURER.

Dans son emploi général, **curer** se dit de quelque chose de creux que l'on débarrasse de la vase, des immondices, de matières sales : *Curer un puits, un fossé, un étang, un égout. Se curer les dents, les oreilles.*

Écurer = curer complètement (en frottant avec du sable, du grès, etc.); il se dit surtout des ustensiles de cuisine : *écurer de la vaisselle*. Faire reluire : *écurer ces chaudrons, ces poêlons, ces chandeliers.*

Ne pas confondre avec : *laver la vaisselle*. — *Laver* = nettoyer avec de l'eau ou avec quelque autre liquide.

Le *Dict. gén.* me paraît avoir tort lorsqu'il fait pratiquement d'*écurer* le synonyme de *curer* et donne comme exemples : *écurer un puits, écurer ses dents.*

Récurer = « curer, nettoyer complètement en frottant. Il se dit surtout des ustensiles de cuisine : *Récurer une casserole* » (Ac.). Pratiquement, *récurer* = *écurer*.

CURIEUX. — Ne pas dire : [*Je suis curieux s'il viendra*]. Dire : *Je suis curieux de voir (ou de savoir) s'il viendra.*

CUVIER. CUVELLE. — Le grand baquet où l'on fait la lessive s'appelle un **cuvier**.

Le mot **cuvelle** (qui a désigné autrefois en français une petite cuve) désigne un bac où l'on broie des matériaux. Seul, le *Larousse du XX^e siècle* le mentionne et admet *cuvier* parmi ses acceptions. Les autres dictionnaires ne connaissent que *cuve*, *cuvier*, *cuvelle* (vase large et peu profond).

CYMBALES (fém. pl.) = instrument formé de deux plaques de métal sonore. Ne pas confondre avec **timbale**, qui signifie : 1) sorte de grand tambour semi-sphérique; 2) gobelet de métal. Pensez au *t* initial de *timbale*, *tambour*, *tasse*.

D

D'ABORD . pour commencer : *Vous passerez d'abord. On ne peut employer d'abord pour « donc » ou « dans ce cas » dans des phrases comme : Et moi donc! Allez-y donc! — [D'abord que] est vieilli.*

DADAIS n'a pas de féminin. Il signifie : jeune homme niais.

DAHLIA . — Pluriel : *des dahlias*. Attention à *h* devant *l*.

DAIGNER . -- On dit : *Daignez m'entendre*, sans préposition.

DAIM . -- Féminin : *daine*.

DAME . -- Bien qu'un personnage du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* dise : [*Il est heureux avec sa dame et sa demoiselle*], ce n'est pas là un belgicisme, mais une expression populaire toute parisienne. Considérée par le peuple comme polie et distinguée, elle est incorrecte en bon français. On n'emploie pas l'adjectif possessif avec ces deux mots. On dit : *J'ai vu M. X avec sa femme et sa fille. — Mes respects à Madame X ou à Mademoiselle X, ou à Mademoiselle votre fille. Familièrement, entre intimes : Mes amitiés à la femme.*

On parle cependant, lorsqu'il s'agit des romans courtois du moyen âge, de l'amour du chevalier et de sa *dame*, c'est-à-dire de son amie ou de son amante.

On ne dit pas non plus : [*Mes respects à Madame*]. Seuls les domestiques diront : *Je l'ai demandé à Madame*. Et l'on dira à un domestique seulement : *Je suis sorti avec Madame*; à une autre personne on dira : *avec ma femme*.

Avec un démonstratif, un article ou un nom de nombre, on peut employer *dame* ou *demoiselle* : *Cette dame. C'est une aimable dame. Une jeune dame. Les dames de la ville. Être galant avec les dames. Les dames de cette confrérie. Les Dames de charité.* On dit aussi : *Coiffeur pour dames*.

Mais on dit : *une femme du monde*.

Ne pas dire : [*Messieurs, dames*]. Cf. *Messieurs*.

DAME-JEANNE . — Pluriel : *des dames-jeannes*.

DANS . -- 1. **Dans le journal**. D'après Littré (à *Sur*), on dit : *J'ai lu cela sur le journal*, si l'on veut marquer que le journal

était étendu devant soi, comme on dit : *Lire une inscription sur un mur, lire quelque chose sur une affiche* : « On pourra bien dire *sur* en parlant de ce qui est étendu sur une surface. Autrement on dira *dans* : *Lire dans un livre, dans un journal* ». L'expression *sur un journal* s'étant répandue dans le peuple au lieu de *dans un journal*, le bon usage l'évite aujourd'hui, et je ne crois pas qu'on se préoccupe de la distinction faite par Littré. On dira dans tous les cas : *J'ai lu dans le journal* (cf. BOTTEQUIN, *Subtilités*, pp. 235-237).

2. **Dans le tram** s'impose. Mais on dira : *sur la plate-forme*.

Ne dites pas : *se promener [dans le soleil]*; dites : **au soleil**.

Dites : *s'asseoir dans la prairie* et non : *[sur la prairie]* (cf. DAUZAT, *Grammaire*, p. 360).

3. **Dans un fauteuil** est beaucoup plus courant que **sur un fauteuil**, et c'est assez logique, puisqu'un fauteuil présente une sorte de creux dans lequel on s'assied : *Je m'installe dans un fauteuil*.

Sur devrait exprimer plutôt, logiquement, l'idée de « sur le bord » : *Vous ne tenez pas sur votre fauteuil*. Toutefois, la langue littéraire et la langue usuelle emploient *sur* au lieu de *dans* sans nuance apparente, au point qu'on peut dire que les deux expressions sont synonymes (cf. GREVISSE, n° 934, pp. 701-702). *La sage-femme de garde somnolait sur un fauteuil* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 228).

On dit : *sur une chaise, un canapé, un divan, un sofa*.

4. **Dans la rue**. On dit : *en pleine rue*, mais on ne dit pas : *[Je l'ai rencontré en rue]*. Il faut dire : *dans la rue*.

Quant à l'expression **sur la rue**, elle s'emploie lorsqu'il s'agit d'une maison, d'une fenêtre ayant vue sur la rue : *Une maison qui donne sur la rue. Un appartement sur la rue* (Ac., à Rue). *Il a deux fenêtres sur la rue* (Ac., à Sur). *Avoir pignon sur rue*.

On dira donc : *Les enfants jouent dans la rue*, comme on dit : *dans la cour*.

J'observe cependant que Dauzat, dans sa *Grammaire raisonnée* (p. 359), accueille et distingue : « *Rencontrer quelqu'un en chemin* (imprécis) et *sur le chemin* (localisation) ».

On dit : *Je demeure dans la grand-rue, (au) numéro Y* ou, avec le nom de la rue : *Je demeure rue X, numéro Y*. Mais : *Je demeure dans ou sur une avenue, sur un boulevard, sur une place*, et en précisant : *Je demeure avenue X, boulevard X, place X*. Cf. Martinon, p. 578.

A la rue. Il est clair qu'on dit très bien : *On a jeté ce*

malheureux à la rue. Si on la renvoyait, elle serait à la rue.

5. **Dans les quarante ans.** On peut dire, avec un verbe comme *avoir*, *coûter* : *Il a dans les quarante ans* (= environ). *Ce vêtement coûtera dans les huit cents francs.* Cet emploi est discuté, mais il est admis par Brunot (p. 115) et les Le Bidois (II, p. 717).

6. On a pu dire autrefois : [*Les souliers qu'il a dans les pieds*]. Il faut dire : *qu'il a aux pieds*.

7. **Dans et en.** Cf. *En*, préposition.

Notez la différence de sens entre : *Je lirai ce livre dans deux jours* (= après-demain; réponse à : Quand?) et : *Je le lirai en deux jours* (réponse à : En combien de temps? La lecture durera deux jours).

Dans un moment = bientôt. Cf. *En*, préposition, 3, b.

DANTE. -- Bien que de bons auteurs fassent la faute, ne dites pas : [*Le Dante*]. L'italien emploie l'article défini devant un prénom féminin et devant un nom de famille, mais non devant un prénom masculin. On dit aussi en français : *La Giovanna*. *L'Arioste. Les tableaux du Corrège. Dante. Les œuvres de Dante.*

DATE. -- 1. **Les noms des mois** ne prennent généralement pas de majuscule en français (sauf s'ils sont le premier mot de la phrase) : *Le 6 juin 1944, le premier mai, le 5 et le 6 juin ou les 5 et 6 juin.* (Cf. *Majuscules*). Il n'est pas incorrect de dire : *le 6 de juin*, mais ce tour est archaïque.

Notez qu'on prononce : le sis' juin, le dis' juillet, le cinq' septembre, le neuf' décembre. -- 1909 se prononce : dis' neu(f) cent neuf' ou : mil neu(f) cent neuf'.

2. **Emploi de l'article devant les noms des jours.**

Pour le nom du jour où l'on est : *Jeudi, 15 juin. Ce jeudi, 15 juin. Paris, le 15 juin 1944.* Remarquez la virgule.

Pour une date dans la huitaine ou dans la quinzaine, passée ou future, on se contente du jour, sans article : *Je viendrai jeudi, jeudi prochain, d'aujourd'hui en huit, de jeudi en huit.* On rencontre cependant : *Jeudi en huit*, admis par Martinon (p. 50). -- *Hier, mardi. Mardi dernier. Mardi soir. Il y a eu mardi huit jours. Demain matin. Demain soir. Hier matin, hier soir ou hier au soir.* Cette dernière expression est condamnée à tort; elle est admise par l'Académie.

Pour une date précise plus éloignée : *Je viendrai le samedi 13 octobre. Le 10 au matin. Le 15 au soir. Le lundi de Pâques (18 avril). Il est tombé malade le jeudi et il est mort le dimanche. Le 15 courant.* Plus rarement : *le 19 du courant* (A. DAUDET,

Port-Tarascon, 1931, p. 263); *le cinq du courant* (Ac.).

3. **Les noms des jours** prennent la forme du **pluriel** comme les autres noms communs : *Ouvert tous les lundis, de 9 à 12 heures. Fermé les samedis après midi. Reçoit le lundi et le mercredi, de 14 à 18 heures. Les lundi et mercredi de chaque semaine. Tous les lundis matin* (= au matin). On écrit aussi : *tous les lundis matins*. Grevisse (n° 916, p. 679) cite des exemples de Becque, Alain-Fournier, Daudet, Maurois.

4. Les expressions correctes : *Je voudrais être à demain, être à dimanche ou au dimanche, au 6 juin, le 6 de juin, au 6 de juin* paraissent aujourd'hui vieilles. Le bon usage préfère : *Nous sommes dimanche, lundi, nous sommes le lundi 6 (juin), le 6 (juin), c'est aujourd'hui le 6 (juin), je voudrais être demain*.

5. On dit normalement, avec *de* et *en* : *D'aujourd'hui en huit, de demain en quinze* (cf. plus haut, n° 2).

6. **Pour demander la date.** Le problème est délicat. En effet, certains tours recommandés par les grammairiens ne s'emploient pour ainsi dire jamais : *Quel est le quantième?* (Littré). *Quel quantième (ou quelle date) est-ce aujourd'hui?* (Le Bidois, II, p. 599). *Quel quantième tenons-nous?* (Littré). *Quel quantième du mois avons-nous?* (Dict. gén.). *A quel quantième du mois sommes-nous?* (Ac.). *Quel est le quantième du mois?* (Ac.).

Les quatre tours suivants sont également recommandés (cf. Grevisse, n° 845, p. 628; Martinon, p. 503; THÉRIEVE, *Quelles*, III, p. 20) : *Quel jour du mois sommes-nous? ou avons-nous? ou est-ce aujourd'hui? A quel jour du mois en sommes-nous?*

Si l'on supprime *du mois* dans les trois premières questions, le tour est plus courant, mais il peut être équivoque : dans certains cas, on semblera demander le nom du jour (lundi, mardi, etc.) plutôt que la date.

On dit couramment : *Le combien sommes-nous?* Cette expression paraît ici moins anormale que lorsqu'il s'agit d'une place (cf. *Combien*), puisque, sauf pour le premier du mois, on répond : *Nous sommes le dix*. — Pour être à l'abri de tout reproche, dites : *Quel jour* (ajoutez : *du mois*, si vous craignez l'équivoque) *sommes-nous?* (Martinon) ou *est-ce aujourd'hui?* (Ac.).

D'AVANCE. — Cf. *Avance*.

D'AUTANT (PLUS QUE). — Cf. *Autant*.

DAVANTAGE ou PLUS. — 1. **Davantage** modifie régulièrement un verbe : *J'aurais voulu faire davantage pour vous*.

Plus peut modifier un adjectif, un adverbe ou un verbe. On pourrait donc dire aussi : *J'aurais voulu faire plus pour vous.* -- *Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite...* (RACINE, *Britannicus*, 1159).

On dira : *Il m'intéresse autant que son frère, sinon davantage* (on pourrait dire, mais on dira moins : *sinon plus*; avec *plus*, on dirait plutôt (cf. 2) : *sinon plus encore*). *Ce livre est aussi intéressant que l'autre, sinon plus* (ici, on doit employer *plus*, parce qu'il modifie un adjectif sous-entendu).

On doit dire : *Il est plus patient*, et non [*davantage patient*]. Écrivez **plus** lentement.

Devant un complément introduit par *de*, l'emploi de *davantage* est vieilli sans être tout à fait disparu; l'usage est d'employer *plus* : *J'ai plus d'argent*.

Davantage sera préféré à *plus* dans des phrases négatives, pour éviter une équivoque : *A aucun moment il n'avait davantage eu confiance*.

2. Toutefois, en dehors même des cas où l'adverbe modifie un verbe, on a le choix entre **plus** et **davantage** : 1) quand le complément est représenté par *en*; 2) quand l'adjectif est représenté par *le* en fonction d'attribut. Dans ces cas, *davantage*, parce qu'il a plus de corps, est généralement préféré à la fin de la proposition; si l'on emploie *plus* à cet endroit, on le renforce volontiers par un autre mot comme *encore*, *bien* : *Vous montrez de la patience, il en a montré davantage* (ou : **plus encore**, ou : **bien plus**; on peut dire aussi : **bien davantage**). *Vous êtes patient, mais votre ami l'est davantage* (ou : **bien plus**, ou : **plus encore**, ou : **bien davantage**).

3. « On dit de même : *Il n'en fera pas davantage*, plus élégamment que : *Il n'en fera pas plus*, mais : *Il n'en fera ni plus ni moins*, *il n'en sera ni plus ni moins*. » (Martinon, p. 508).

4. **Davantage que**, courant à l'époque classique, a été condamné par les grammairiens modernes. On trouve des auteurs qui l'emploient encore (cf. Grevisse, n° 846, p. 629, et Le Bidois, II, p. 283). Les exemples cités, ajoutés à ceux qu'on peut trouver dans la langue usuelle, sont assez nombreux pour montrer que l'expression n'est pas incorrecte; pas assez pour prouver qu'elle reste vraiment vivante. On dira donc de préférence : **Plus que vous. J'en ai plus que lui. Ils ont bien plus besoin de repos que de médicaments.**

5. **Davantage** peut signifier **le plus**, quoi qu'en dise Le Gal. Ce tour classique est resté assez vivant : *Ils s'empressaient à qui lui plairait davantage* (Ac., à A).

6. Ne pas confondre avec **d'avantage**, où l'on retrouve *avantage* : *Il n'avait pas d'avantage à faire cette démarche.*

D'AVEC. — Cf. *Avec*, 7.

DE, particule nobiliaire, doit s'appuyer sur un prénom, un titre, Monsieur, Madame, Mademoiselle ou Monseigneur : *Alfred de Vigny, le comte de Vigny, Madame de Vigny*. Mais : *Vigny est un poète romantique. Les œuvres de Vigny. Les Orléans. Ses deux fils Aumale et Joinville.*

EXCEPTIONS. *De* est maintenu : 1) Devant les noms d'une syllabe et généralement aussi devant les noms de deux syllabes dont la seconde est muette : *de Thou a bien écrit* (on dit toutefois : *Retz*); *j'ai vu de Sèze* (exemples de Littré); Joseph de Maistre voulait cependant qu'on écrivit : *Enfin Maistre a paru.*

Tout le monde ne dit-il pas : *de Gaulle*? Et tout le monde a raison contre Jean-Richard Bloch qui, dans ses *Commentaires d'Europe*, supprime couramment la particule : *Le seul traité que Gaulle eût accepté de conclure*. Il paraît, selon Gérard Bauër, que « les salons disent *Gaulle* et le peuple *de Gaulle* » (cf. René Groos, *Querelle de mots*, dans *La Gazette des Lettres*, 27 avril 1946). S'il en était ainsi, les salons auraient tort, tout simplement.

2) Généralement aussi devant les noms qui commencent par une voyelle ou une *h* muette : *Le romancier d'Urfé. D'Alembert a dirigé l'Encyclopédie*. Ces noms, lorsqu'ils sont compléments, peuvent être précédés d'une préposition et même de la préposition *de* qui introduit le complément : *L'Armorial de d'Hozier; le fils de d'Orléans* (exemples de Littré); *les Mémoires de d'Argenson; le Goethe de d'Harcourt* (exemples des Le Bidois, I, p. 35); *le roman de d'Urfé*.

N. B. — 1. Dans les autres cas, on hésite à employer la préposition *de* devant la particule *de* non élidée. **De de** paraît choquant, non sans raison. On se tire donc d'affaire en usant du titre ou du prénom. Au lieu de : [*Les œuvres de de Broglie, le livre de de Gaulle*], on dira : *les œuvres du duc de Broglie; le livre du général de Gaulle*.

Mais on a vu qu'on dit sans difficulté, puisque la particule tombe : *Les œuvres de Vigny. Les « Caractères » de La Bruyère. La vie de La Fontaine, de Musset.*

2. **Du, des** ne s'omettent jamais : *Du Bellay est un grand poète. Les œuvres de du Bellay. La vie de des Essarts.*

3. L'addition du titre devient nécessaire pour empêcher

l'équivoque, lorsque le nom de famille est aussi un nom de lieu : *Le complot du duc de Vendôme*. « *Le complot de Vendôme* prêterait à confusion » (Le Bidois, I, p. 35).

DE. — Remarques diverses :

1. Le complément déterminatif indiquant la **matière** s'introduit par *de* ou *en* : *Une table de marbre* ou : *Une table en marbre*. Ce dernier tour, qui est encore condamné ou ignoré par des puristes, est certainement correct ; dans certains cas il est même le tour normal : *Une montre en or* ; *une casserole en aluminium* ; *une grille en fer forgé* ; *un étui en écaille* ; *un rond de serviette en ivoire*, etc.

« En cas d'hésitation, déclare même Dauzat, on préférera *en*. » (*Grammaire raisonnée*, p. 358).

2. On emploie *de* dans certaines expressions familières : *Un drôle de corps*. *Un coquin (ou un amour) d'enfant*. *Sa folle de mère*. *Quel chien de métier !* *Un saint homme de chat*.

3. **Devant un adjectif ou un participe passé.**

a) *De* est facultatif entre une indication de nombre suivie d'un nom et un adjectif ou un participe passé marquant un état, avec des verbes comme *être*, *il y a*, *se trouver*, *avoir* ou avec *voici*, *voilà*. *De* sert à présenter l'adjectif avec une valeur d'attribut, il le détache davantage ou il sert simplement de ligature : *Il y eut mille soldats de tués* (ou : *mille soldats tués*). *Il a cinq jours (de) livres par mois*. *Voilà une classe (de) passée*. *Il lui reste un bras (de) libre*.

En fait, plus l'adjectif est détaché, présenté avec une valeur d'attribut, plus il paraît normal d'employer *de* : *Il y eut mille hommes de tués* (Ac.) = qui furent tués.

b) Lorsque le nom est remplacé par *en*, on emploie *de*, qui souligne la mise en relief, l'opposition : *Sur deux cents députés, il y en avait seulement cent vingt de présents*. *Des dix volumes de cette collection, j'en ai trois de reliés*. Notez aussi : *J'en ai vu peu d'aussi charmantes*.

Notons le proverbe : *Un de perdu, dix de retrouvés*.

c) Devant les adjectifs, les participes passés et les adverbes *plus* et *moins*, se rapportant à *ceci*, *cela* ou à une expression indéfinie comme *quoi*, *qui*, *personne*, *aucun*, *quelqu'un*, *quelque chose*, *grand-chose*, *rien*, on emploie *de* : *Quoi de plus beau ? Rien de plus*. *Quelque chose de moins*. *Quelqu'un d'influent*. *Rien de grave*. *Rien d'autre* (on rencontre aussi *rien autre*, plus rarement). *Rien de moins* (ne pas confondre avec *rien moins*

que; cf. Rien). *Personne d'autre* (bien qu'on écrive aussi, beaucoup moins fréquemment : *personne autre* et que, devant un autre adjectif, on omette parfois de : *Il n'y a personne (de) si peu instruit qui ne sache...*). *Ceci de bon*.

d) Avec **il n'y a**, si l'adjectif ou le participe est placé avant le nom, il est nécessairement précédé de la préposition *de* : *Il n'y a d'important que la bonne volonté. Il n'y avait plus d'éclairé sur la place que la lucarne de Binet* (Flaubert, cité par Le Bidois, II, p. 688). *Il n'y a de vrai que la richesse* (Musset). *Il n'y a d'assuré que la mort* (W. VON WARTBURG, *Précis*, n° 1062).

On observera que, d'après ces exemples, l'adjectif ou le participe reste invariable comme attribut de *il*. On peut aussi faire l'accord avec le nom qui suit et qui est ainsi déterminé. Høfby (p. 180) considère que « d'ordinaire il y a accord » et il cite, d'après Tobler : *Il n'y a d'intéressants que les personnages compliqués. Il n'y avait de vivantes que les deux sentinelles de la prison. Il n'y avait d'un peu riante et vivante que la partie occupée par l'ambassadeur*.

e) *De* s'emploie aussi pour introduire l'attribut après *traiter*, *qualifier*, etc. : *Traiter quelqu'un de fourbe. Trailé de plagiaire, il riposta*.

f) La Syntaxe des Le Bidois (II, p. 689) considère comme très familier le tour : *J'en ai une, d'idée. Que j'en trouve encore une, de montre!* Cet emploi devant un nom, après *en...* *un* est très vivant et très expressif et je ne le condamnerais pas.

« Plus vulgaire encore (ajoute le même ouvrage, non sans sévérité) est l'emploi de *de* après un représentant possessif : *Je préférerais la mienne, de mort* (Céline). »

4. *De* s'emploie dans un grand nombre de **gallicismes** : *Ce que c'est que de nous!* (on peut dire : *que nous*). *On dirait d'un enfant* (à côté de : *On dirait un enfant*). *Si j'étais de vous* (= si j'étais à votre place). *Si j'étais vous* a normalement un autre sens : « Si j'étais l'homme que vous êtes » (comparer : *Si j'étais votre père*). *Si j'étais que de vous* (correct, mais vieilli). *C'est à moi de jouer ou à jouer. Il est d'un triste! J'ai fait de mon mieux. Peste soit du bavard! J'ai agi de moi-même. C'est de ma faute* (cf. *Faute*). *Comme de juste* (cf. *Juste*). *Et d'un! Et de deux! Il ne fait que d'arriver* (cf. *Faire*, 8), etc.

5. **Après un pronom interrogatif**, devant chacun des termes d'une *alternative* marquée par *ou* :

a) *de* doit s'employer immédiatement après *qui* interrogatif : *Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?* (La Fontaine).

On dit avec un pluriel : *qui de vous, qui d'entre vous, qui parmi vous?*

b) *de* est facultatif après un autre pronom interrogatif. *Lequel des deux, Corneille ou Racine, fut le plus original? Ou : Lequel des deux, de Corneille ou de Racine, fut le plus original? ou : Lequel des deux fut le plus original, de Corneille ou de Racine? - Qu'aimez-vous mieux, (de) partir ou (de) rester?*

6. **Devant un infinitif.** — Quelques cas :

a) *C'est à vous à* ou *de* : cf. A, p. 22.

b) *C'est* ou *Il est honteux de mentir* : cf. Ce. Remarquez qu'on dit, lorsque l'infinitif sujet est énoncé en premier lieu : *Mentir est honteux*. Si l'attribut est aussi un infinitif, on emploie généralement *c'est* : *Partir, c'est mourir un peu. Vouloir, c'est pouvoir*. Ce est fréquemment omis quand une négation accompagne le verbe être : *Permettre n'est pas exiger*.

C'est folie, c'est fou d'entreprendre cela. Cf. *C'est*, 2.

c) *De* est normal devant un infinitif placé en tête de phrase, à moins qu'on n'exprime une idée générale, une appréciation sentencieuse, comme c'est le cas dans les exemples précédents. De n'est d'ailleurs pas strictement obligatoire. En outre, l'infinitif est souvent repris après *ce* ou *cela* : *De l'avoir rencontré nous rendait heureuses* ou *De l'avoir rencontré, cela nous rendait heureuses*.

d) *De* est facultatif devant l'infinitif amené par *que*, dans le second terme d'une phrase de préférence : *Il aime mieux se soumettre que (de) se démettre. Autant faire cela sur-le-champ que (de) différer*. — *Plutôt souffrir que mourir*. Il est nécessaire si le premier terme de la comparaison est représenté par *ceci*, *cela* : *Cela vaut mieux que de se plaindre*. Cf. *Valoir*, 2.

On dit : *Je ne demande qu'à le faire*. Mais avec mieux : *Je ne demande pas mieux que de le faire*.

e) Après *à moins que*, l'infinitif est précédé de *de* : *Je ne pouvais pas lui parler plus nettement, à moins que de le quereller* (Ac.). On dit d'ailleurs plutôt : *à moins de le quereller*.

7. *De* ou *par* devant le **complément d'agent du verbe passif**. L'usage n'est pas soumis à des règles fixes. Il y a d'autant plus de flottement que les tendances de la langue classique ne correspondaient pas exactement aux nôtres; beaucoup d'écrivains actuels montrent un faible pour *de*.

De s'emploie surtout lorsqu'il s'agit d'exprimer, plutôt qu'une action même, la conséquence de cette action, l'état où elle a mis le sujet, « un phénomène considéré dans sa durée.

C'est pour cette raison que les verbes qui expriment un sentiment, c'est-à-dire un acte qui comporte par nature une certaine durée dans le temps, se font suivre généralement de la préposition *de* » (Le Bidois, II, p. 706).

Par s'emploie au contraire quand on souligne l'action dans sa réalisation même ou avec des verbes qui énoncent une activité matérielle.

Autre distinction, conséquence de ce qui précède : *de* est plus fréquent avec un nom d'agent inanimé, un nom de chose, et *par* avec un nom d'agent animé (puisque dans ce dernier cas il s'agit d'énoncer une activité physique, une action).

Flots profonds redoutés des mères à genoux (Hugo).

Il est adoré *de* ses condisciples (état; sentiment). Le soleil était adoré *par* certaines peuplades (action). — *Effrayé de son acte. Effrayé par l'auto, par le cheval* — *La tête enveloppée d'un linge blanc. Le vase enveloppé par les déménageurs.* — *Approuvé de tout le monde. Approuvé par son auditoire.*

Par s'emploie aussi plus souvent devant un complément accompagné de l'article défini, d'un qualificatif ou d'une détermination précise : *La place était encombrée de curieux. La place était encombrée par les curieux du voisinage, par tous ces curieux.* Cf. Grevisse, n° 205, p. 153.

8. Ne dites pas : [*Je ne puis pas de mon père. Je dois manger de la viande du docteur. Je suis venu de pied*]. Dites : *Je n'ai pas la permission de mon père. Mon père me le défend.* — *Je dois manger de la viande par ordre du docteur. Le docteur m'a prescrit de manger de la viande.* — *Je suis venu à pied.*

9. *De par* est correct : *De par le monde* = quelque part dans le monde (Ac.). *De par le roi* : cf. *Par*.

10. *De ce que*. Suivant le même processus qui a été signalé à propos d'*à ce que*, la langue moderne s'est habituée à employer *de ce que* au lieu de *que* après des expressions qui réclament *de* devant un infinitif. Hugo écrivait : *Honteux de n'avoir pu ni punir ni charmer, Qu'on m'ait fait pour haïr, moi qui n'ai su qu'aimer* (*Hernani*, III, 4). On entendrait aujourd'hui : *honteux de ce qu'on m'a fait* (ou *de ce qu'on m'ait fait*).

Il faut éviter l'abus de cette tournure, souvent lourde; mais elle ne peut être considérée comme incorrecte. On trouvera d'ailleurs à leur rang alphabétique les mots qui réclament une observation à ce propos.

Pour l'emploi du *mode*, tandis qu'avec *que* employé seul après des verbes ou des expressions de sentiment, exprimant

la crainte, l'indignation, le plaisir, le regret, on met toujours le subjonctif, après *de ce que* on met normalement l'indicatif; on peut aussi, à l'exemple de bons auteurs, mettre le subjonctif : *Je m'étonne qu'il ne soit pas venu*; ou : *de ce qu'il n'est pas venu*; ou : *de ce qu'il ne soit pas venu*. — Indigné de ce que sa mère... *se permit de critiquer ce visage* (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 11).

Cf. *Heureux, regretter, informer, (rendre) compte*, etc.

11. De dans une évaluation approximative : cf. p. 24. Il convient de n'employer *de* ... à que si le bon sens permet de concevoir un intermédiaire entre les deux nombres. *Ce livre coûte de cinq à six francs. Il y avait là de quinze à vingt personnes*. Michaut et Schricke admettent : *J'attends de cinq à six personnes* (p. 529). Grevisse (n° 915, p. 676, note) cite aussi des emplois semblables chez Voltaire, Stendhal, Flaubert, Barrès, Barbey d'Aurevilly. Je dirais cependant : *J'attends cinq ou six personnes*.

12. *Dîner de ou avec*. Cf. *Avec*, 2.

De beaucoup. Cf. *Beaucoup*.

Il fait bon de. Cf. *Bon*, 4.

De certains. Cf. *Certains*.

Cf. aussi *Article partitif*, *Date* (5, *d'aujourd'hui en huit*), *Aujourd'hui*, *Prépositions*, B, *Répétition*.

DÉBARRAS, DÉBARRASSER. -- Attention aux deux *r*.

DÉBITEUR a deux féminins. *Débiteuse* = 1) qui colporte, au figuré et en mauvaise part, des mensonges, des nouvelles; 2) qui conduit les clients à la caisse. Dans ce dernier sens, on emploie aussi abusivement *débitrice*, note l'Académie. Dauzat observe cependant qu'à Paris l'employée qui débite s'appelle *débitrice*. « *Débiteuse*, dit-il, serait préférable, mais l'usage de *débitrice* paraît trop ancré pour qu'une substitution paraisse possible. » (*Le français moderne*, janvier 1940, p. 6).

La personne qui doit, qui a une dette, est *débitrice*.

Notons qu'en Belgique *débileuse* résiste beaucoup mieux dans son sens normal, pour désigner l'employée qui débite.

DÉBLATÉRER. - Le *Larousse du XX^e siècle* donne l'expression *déblatérer quelque chose* = déclamer violemment : *Déblatérer des sottises*. Cette expression n'est signalée ni par l'Académie ni par le *Dict. gén.*

L'expression à recommander est *déblatérer contre quelqu'un* ou *contre quelque chose* = parler longtemps et avec violence contre... : *Il a passé deux heures à déblatérer contre moi* (Ac.).

Il n'a cessé de débâter contre vous (Dict. gén.). *Ils n'ont cessé de débâter contre une réforme pour laquelle nous ne les avons pas assez consultés* (R. KEMP, *Le mal de la Comédie-Française*, dans : *Une semaine dans le monde*, 5 avril 1947).

DÉBORDER s'emploie intransitivement ou avec un objet direct.

Cette pierre débord l'autre de trois centimètres (Ac.; dépasse le bord de l'autre). *La première ligne de l'ennemi débordait la nôtre* (Ac.; était plus étendue que la nôtre). *Notre aile gauche était débordée* (Ac.). *Déborder un drap, une couverture* (tirer du bord). *Son lit est débordé*. Au sens figuré : *Les chefs furent débordés* (Ac.). ...*Dont l'intérêt débord*, en les contenant, tous les intérêts individuels (G. DUDAMEL, *Paroles de médecin*, p. 34).

Intransitivement : *La rivière a débordé*. Elle est maintenant débordée. *L'eau débord* du verre.

DEBOUT reste invariable. Pensez à : *Elles étaient debout*.

DÉBRIS s'écrit avec s : *Un débris*.

DÉBUT. - - On dit : *Au début de la maladie*. Dès le début de sa harangue. De même, absolument : *Au début*. Dès le début.

DÉBUTER a conservé, comme les verbes *commencer*, *continuer*, *finir*, etc., la faculté de s'employer avec *par* et un infinitif comme avec un substantif : *Il débuta ce jour-là par brûler la patente du comte* (Stendhal, cité par les Le Bidois, II, p. 704).

DEÇÀ ne s'emploie guère que par opposition à *delà* : *Deçà, delà; jambe deçà, jambe delà* (= à califourchon); *aller deçà, delà* ou : *deçà et delà* et dans l'expression : *en deçà de* (= de ce côté-ci), opposée à *au-delà*.

DÉCADE. — Bien que ce mot signifie « dizaine » et puisse s'employer pour désigner une série de dix (soldats, livres, chapitres, etc.), il s'emploie surtout comme terme de chronologie et désigne alors nécessairement une période de dix jours.

Pour une période de dix ans, journalistes et écrivains n'ont pas craint d'employer aussi *décade*. Mais l'administration des tabacs a conservé et rappelé à tous le sens réel de *décade* : période de dix jours. Mieux vaut maintenir ce sens traditionnel et ne pas suivre ceux qui emploient *décade* dans le sens de « distribution », allant jusqu'à parler, note Schöne (p. 104), « de quatre, voire de cinq décades dans un mois ».

Pour une période de dix ans, si on renonce à *décade*, que dira-t-on? On peut parler de *période décennale*. On élargit

parfois le sens de **décennie**, terme technique qui signifie proprement : période de dix ans, nombre d'années que l'on compte pour exploiter un bois ou une partie de forêt » (*Larousse du XX^e siècle*). G. Duhamel emploie *décennie* dans ce sens élargi. Il parle des événements qui ont « pendant les dernières *décennies*, modifié sans retour les conditions de ce qu'on pourrait appeler le phénomène colonial » (*Le grand domaine sous l'orage*, dans *Le Figaro*, 2 juillet 1948).

DÉCAMPER : Ils *ont décampé au plus vite* (action). — *L'armée est décampée* (état). *L'ennemi était décampé, avait décampé quand nous arrivâmes*. Cet exemple de l'Académie montre que la nuance est parfois très faible.

DÉCARCASSER -- dépouiller de sa carcasse (Lar.).

[*Se décarcasser*] est populaire. Dites : *se démener*.

DÉCÉDER. — Auxiliaire *être*.

[**DÊCHE**] est un mot populaire.

DÊCHOIR. --- Ind. prés. : *Je dêchois, il dêchoit, nous dêchoyons, ils dêchoient*. Passé simple : *Je dêchus*. Futur : *Je dêchoirai*. Conditionnel : *Je dêchoirais* (*Je dêcherrai, je dêcherrais* sont rares et archaïques). Subj. prés. : *Que je dêchoie, qu'il dêchoie, que nous dêchoyions*. Part. passé : *dêchu*.

Michaut (p. 227) donne aussi l'imparfait : *je dêchoyais, nous dêchoyions*, ainsi que l'impératif présent : *dêchois*, en notant leur rareté. Le participe présent est inusité.

L'auxiliaire est *avoir* ou *être*, selon la nuance : *Il est bien dêchu de son crédit* (= il est dépossédé; état). — *Depuis ce moment il a dêchu de jour en jour* (accomplissement de l'action).

DE-CI, DE-LÀ s'écrit avec deux traits d'union (souvent omis, à tort, par de bons écrivains), comme *par-ci, par-là* : *Aller de ci, de-là*. On dit aussi *deçà, delà* : *Aller deçà, delà ou deçà et delà* : *Il va deçà et delà pour chercher fortune*.

DÉCIDER. - 1. **Devant un infinitif** : Si *décider* est à la voix active et n'a pas de complément d'objet direct de personne, il se construit avec *de* : *Nous décidâmes de partir sur-le-champ* (Ac.).

Si ces deux conditions ne sont pas réalisées, c'est-à-dire s'il est employé avec *être* ou bien s'il a un complément d'objet direct de personne ou, conséquemment, s'il est à la forme pronominale (*se décider*), *décider* se construit normalement

avec à : *Je suis décidé à tout entreprendre* (Ac.). — *Vous vous êtes donc décidé à rester?* (Flaubert). — *Cette raison m'a décidé à partir* (Ac.).

On rencontre cependant *être décidé le*, comme dans cette phrase de F. Mauriac : *J'étais décidé d'aller à la limite de mes forces* (*Les Chemins de la mer*, p. 153).

On dit : *être décidé à ce que*. Par exemple : *Je suis bien décidé à ce qu'il m'entende* (subjonctif).

2. **Décider que** ne peut être suivi du subjonctif : *Nous décidons que vous partirez demain. Nous avons décidé qu'il partirait.*

DÉCIMER. — Qui pense encore au sens premier : « punir de mort une personne sur dix » ? L'Académie fait une concession : « Il signifie par extension faire périr un certain nombre de personnes sur un nombre beaucoup plus grand. *Ce fléau a décimé la population. La tuberculose a décimé cette race. Ce régiment fut décimé par le feu de l'ennemi* ». D'après ces exemples eux-mêmes, je crois qu'il faut remplacer, dans la définition de l'Académie, « un certain nombre » par « un très grand nombre ».

DÉCLENCHER doit s'écrire avec *e*, et non avec *a*, dit l'Office, avec raison (*Le Figaro*, 9 avril 1938). On rencontre cependant de plus en plus *déclancher* : *Il se propose de déclancher ou de faire déclancher contre son rival une campagne de presse* (G. DUHAMEL, *La Passion de Joseph Pasquier*, p. 124).

DÉCLINER. — On peut dire : *Décliner* (= refuser) *une invitation; décliner* (= rejeter) *toute responsabilité.*

DÉCOMBRES est du masculin pluriel.

DÉCOMMANDER. — On *décommande* quelque chose, un repas, une voiture, un déménagement. Mais par analogie on a dit, malgré les puristes : *décommander des invités* (l'expression est dans le Dictionnaire de l'Académie), *des déménageurs*. — *Contremander des invités*, recommandé par les puristes, tombe en désuétude.

DÉCOUPER. — Cf. *Couper* (un livre). On dit : *découper une volaille, un rôti, un jambon, une figure* (en suivant les contours), *un article; découper un profil.*

DÉCOUPLÉ. — Properment, *découpler des chiens* = détacher les chiens couplés, pour qu'ils courent après la bête. *Être découplé* = être rendu libre dans ses mouvements, être souple, avoir les membres bien dégagés, les mouvements aisés. Tels sont

les seuls sens admis par l'Académie et le *Dict. gén.* Toutefois, Littré donne une définition plus complète : « *Être bien découpé*, avoir un corps libre et agile en ses mouvements et de belle taille ». Il ne faut pas hésiter à donner à cette expression le sens : de belle taille, qui n'est pas son sens premier mais son sens habituel, même dans la langue écrite (cf. les exemples de Littré).

DÉCRÉTER QUE ne peut être suivi du subjonctif. Cf. *Décider*, 2.

DÉCRÉPI, DÉCRÉPIT. - - *Décrépi* = dont le *crépi* est enlevé : *Une façade décrépie.* --- Mais : *Un vieillard décrépit* = qui est dans la *décrépitude* (déchéance physique très nette qui provient d'une vieillesse extrême). *Un chêne décrépit.* *Une maison décrépite* = qui a pris, par l'effet du temps, une apparence chétive.

DÉCROÎTRE se conjugue comme *accroître*. Auxiliaire *avoir* ou *être*, selon qu'on marque l'action ou l'état.

DEDANS. - L'Académie écrit maintenant avec un trait d'union **au-dedans** et **au-dedans de**. L'usage hésite et n'attache pas d'importance à cette futilité. Dans un même ouvrage (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*), on lit : *au dedans d'elle* (p. 156); *au-dedans de moi* (p. 197); *au dedans de lui* (p. 213).

En dedans s'écrit sans trait d'union (Ac.).

Là-dedans, par-dedans, avec un trait d'union (Ac.).

DÉDIRE (SE). Conjugaison : cf. *Dire*. Attention à *dédisez*.

DÉDOUBLER et DOUBLER. - Peut-on parler du *dédoublement* d'un train ou d'un train *dédoublé*? Oui.

Sans doute, c'est *doubler* qui signifie proprement « rendre double, multiplier par deux ». *Doubler les rangs* = « mettre sur deux rangs des soldats qui n'étaient que sur un seul, sur quatre rangs les soldats qui étaient sur deux » (Ac.). L'action de doubler ainsi les rangs s'appelle le *doublement*.

Mais *dédoubler* a plusieurs sens, d'après l'Académie :

1) Ramener à l'unité ce qui était double : *dédoubler les rangs, les files*, c'est donc le contraire de les doubler.

2) Faire deux tous d'un seul : *Dédoubler un régiment. Dédoubler une classe dans un lycée.* --- *Le dédoublement d'un régiment, d'une classe, d'un service administratif.*

3) « En termes de Chemins de fer, *Dédoubler un train.* Faire partir, presque à la même heure, à cause de l'affluence des

voyageurs, deux trains au lieu d'un pour la même destination. • (Ac.). — *Le dédoublement d'un train.*

4) « En termes d'Arts, *dédoubler une pierre* = la séparer, la partager en deux dans toute sa longueur. » (Ac.)

5) Dégarnir de sa doublure : *Dédouler un habit.*

Notons aussi l'expression : *le dédoublement de la personnalité*

DE FAÇON À CE QUE. — Cf. *A ce que*, p. 25.

DÉFAILLIR n'est plus guère usité, dit l'Académie, qu'à l'infinitif, au pluriel de l'indicatif présent (*Nous défailions*), à l'imparfait (*Je défailiais, nous défailions*), au passé simple (*Je défailis*), au participe présent (*Défaillant*). D'autres formes se rencontrent cependant. Elles sont toutes sur le type *assaillir*, et l'on ne dit plus guère, malgré les puristes : *Je défaus*; le cœur lui *défaut*; on dit : *Je défaill*; le cœur lui *défaill* et au futur : *Je défailirai*.

DÉFAIRE se conjugue comme *faire*.

DÉFAUFILER, signalé par le *Larousse du XX^e siècle*, ne l'est ni par le *Dict. gén.* ni par l'Académie. Des puristes veulent qu'on dise : *éfaufiler*. Mais ce dernier verbe signifie « défaire la trame d'un tissu en tirant les fils » : *Éfaufiler un ruban. Une étoffe qui s'éfaufile* (Ac.).

Je ne vois pas quel crime on commet en opposant à *faufiler* le verbe *défaufiler* = enlever la faufilure : *Défaufiler une jaquette* (Lar.).

DÉFENDEUR, s'opposant dans le langage juridique à *demandeur*, fait au féminin *défenderesse*.

DÉFENDRE ne peut être suivi de *ne* explétif : *J'ai défendu qu'on me dérangeât*.

DÉFENSEUR n'a pas de féminin.

DÉFICIENCE est un néologisme qui n'est admis ni par l'Académie ni par le *Dict. gén.* Il est cependant passé dans l'usage.

DÉFICIT : *Des déficits*.

DÉFIER. — *Je vous défie à boire cette bouteille* et *Je vous défie de boire cette bouteille* n'ont pas le même sens. **Défier à** = provoquer; **défier de** = mettre quelqu'un au défi, en laissant entendre qu'on le croit incapable de réussir.

DÉFILER. — C'est un pléonasme d'ajouter : *successivement*. Dites : *Ils défilèrent dans le bureau du directeur*. Mais on dira

au sens figuré : *Ils se sont défilés* (= dérobés) *l'un après l'autre* (Ac.).

DÉFINITIF. --- Ne dites pas : [*en définitif*]; c'est une expression correcte (= en jugement définitif), mais tombée en désuétude. Dites : *en définitive* (= en sentence définitive).

[**DÉFRANCHIR**]. --- [*Il est tout défranchi*] est du wallon pour : *Il a perdu toute confiance*. [*Désaffranchir*] n'est pas français.

DÉFRISER ne signifie pas seulement : défaire ce qui était frisé. Familièrement, il signifie aussi : déconcerter (Ac.), désappointer (Dict. gén.) : *Il fut tout défrisé par cette nouvelle* (Ac.). *Cela vous défrise* (Dict. gén.).

DÉFUNT. --- *Ma défunte mère, défunt mon père* sont admis par l'Académie. On dit aussi régulièrement : *Défunte ma mère*.

DÉGAINE. --- On écrit sans accent circonflexe **dégainer** (tirer de la gaine) et **dégaine** (lournure, façon de se tenir ridicules).

DÉGÂT s'écrit avec un accent circonflexe.

DÉGELER : *Il dégèle*.

DÉGÉNÉRER se conjugue avec *avoir* pour marquer l'action, *être* pour marquer l'état résultant de l'action : *Cette race a bien dégénéré, est bien dégénérée* (Ac.).

DÉGOÛTER et **DÉGOUTTER.** --- Ne pas confondre : *Son aspect me dégoûte.* --- *L'eau dégoutte du toit. Des feuilles dégouttantes de pluie.*

Dégoût s'écrit avec un accent circonflexe.

DÉGRAFER *une robe*, et non : [*désagrafer*].

DEHORS. --- L'expression **en dehors de** peut très bien s'employer dans le sens de « à l'insu de, sans le consentement de » : *Cela s'est fait en dehors de moi* (Englebert et Thérive, p. 61).

Au-dehors s'écrit avec un trait d'union d'après la 8^e éd. du Dictionnaire de l'Académie.

DÉJETER : déformer une chose de manière qu'elle se porte plus d'un côté que de l'autre : *L'humidité déjette le bois*.

Ne dites donc pas : [*Des livres déjetés sur son pupitre*]. Dites : *Des livres jetés pêle-mêle* ou : *en désordre*.

DÉJEUNER, DÎNER, SOUPER n'ont pas le même sens à Paris qu'en province et notamment en Belgique. Les Parisiens disent : *le petit déjeuner* du matin, *le déjeuner* de midi, d'une heure,

le dîner de sept, huit heures du soir, *le souper* de minuit, à la sortie du théâtre. En principe, *dîner* a toujours désigné le repas principal, dont l'heure a peu à peu reculé. Ainsi le mot *souper*, qui désignait le repas du soir (où l'on mangeait la soupe, c'est-à-dire la tranche de pain trempée dans le potage), a désigné un repas de plus en plus tardif.

Il n'y a aucune faute à employer ces termes dans le sens propre à chaque région.

Pour l'emploi d'*avec*, cf. ce mot, 2.

Cf. *Rester*, 5.

DELÀ = plus loin que, de l'autre côté de : *delà les monts*.

L'Académie écrit : **au-delà**, **au-delà de** et **par-delà** avec un trait d'union.

Le trait d'union, qui n'a d'ailleurs été introduit que dans la 8^e éd. du Dictionnaire, est certainement facultatif dans *au-delà* et *au-delà de*. Nombreux sont les écrivains qui l'omettent. Cf. PESQUIDOUX (*Chez nous*, II, p. 203), MURET (*Grandeur des élites*, p. 288), J. GREEN (*Varouna*, p. 93), BAINVILLE (*Napoléon*, p. 579), F. MAURIAC (*Les Chemins de la mer*, pp. 158, 178, 224, 255), BERNANOS (*La Joie*, ch. II, pp. 34, 39, 229), GIRAUDOUX (*La Folle de Chaillot*, p. 32), Germaine BEAUMONT (*L'Enfant du lendemain*, p. 14), A. MAUROIS (*Espoirs et souvenirs*, p. 14).

Le substantif prend un trait d'union : *La pure lumière de l'au-delà des troupeaux humains et de leurs combats* (Romain ROLLAND, *Beethoven, Les derniers quatuors*, p. 54).

DÉLATEUR. — Féminin : *délatrice*.

DÉLICE est masculin au singulier et féminin au pluriel. On dit cependant, pour ne pas choquer l'oreille : *Un de mes plus grands délices*, bien qu'on dise : *De grandes délices*.

DEMAIN. — On a voulu condamner *Demain soir*, qui n'est pas plus incorrect que *Lundi matin*, *hier matin*. « On dit *Demain au matin* et, plus ordinairement, *Demain matin* », dit même l'Académie (à *Matin*).

On peut donc dire aussi *Demain au soir* ou *Demain soir*. *De demain en huit*. Cf. *Date*, 2.

DEMANDER. — 1. **Demander à** et **demander de** (+ infinitif) ne peuvent s'employer indifféremment.

Demander à s'emploie si la même personne est sujet des deux verbes : : *Je demande à parler*.

Demander de ne peut s'employer dans ce cas-là. On ne

dirait plus, avec Littré : [*Il demandait d'être reçu dans cette compagnie*]. On emploie *de* quand les deux verbes n'ont pas le même sujet; le sujet du verbe subordonné est exprimé comme complément de *demandar* : *Je vous demande de m'écouter*.

2. **Demandar que.** Au lieu de : *Je vous demande de m'écouter*, on peut dire, avec *que* et le subjonctif : *Je demande que vous m'écoutiez*.

Ne pas demander mieux que. Il est certain qu'on ne dit pas : « Je ne demande pas mieux *que* qu'il réussisse ». Pour éviter la rencontre de ces deux *que*, dont le premier est amené par l'adverbe de comparaison et dont le second introduit la subordonnée, on recourt à un infinitif : *Je ne demande pas mieux que de le voir réussir*. On dit aussi, malgré les puristes, avec un seul *que* jouant un double rôle : *Je ne demande pas mieux qu'il réussisse* (cf. Le Bidois, II, p. 282, Grevisse, n° 975, 1, et Sandfeld, II, p. 3).

3. **Demandar à ce que.** Cette forme, fréquente dans la langue parlée, et qui s'est introduite aussi dans la langue littéraire, ne peut se justifier — sans jamais se recommander, à mon sens — que si le sujet du verbe subordonné n'est pas exprimé comme complément de *demandar* : *Je demande à ce que vous m'écoutiez* (comparer : *Je demande à être entendu*). On dira mieux : *Je demande que vous m'écoutiez*.

Mais il est incorrect de dire : [*Je vous demande à ce que vous reveniez avec moi. Il m'a demandé à ce que je revienne avec lui*]. On dira : *Je vous demande de revenir avec moi* ou : *Je demande que vous reveniez avec moi*. Cf. plus haut, 1.

4. **Demandar après quelqu'un** est correct et signifie : s'informer où il est, désirer qu'il vienne. Cf. *Après*, 5.

DEMANDEUR. — Féminin : *demandeuse* dans l'emploi ordinaire; *demanderesse* en langage de procédure (= qui intente un procès).

DÉMANTELER : *Ils démantèlent la place forte*.

DÉMARQUAGE (avec *qu*) = action de *démarquer*, de démunir une chose de sa marque. « Il se dit quelquefois au sens figuré de modifications par lesquelles on s'approprie frauduleusement l'œuvre d'un autre : *Il y a là un démarquage impudent*. » (Ac.).

DE MÊME QUE, placé en tête de la phrase, appelle plus loin de même ou ainsi : *De même qu'un poison subtil se répand dans les veines, de même (ou ainsi) les passions s'insinuent dans l'âme* (Dict. gén.).

Sandfeld (t. II, pp. 433-434) cite quelques exemples de la construction : **de même** (sans *que*)... **de même** : *De même une grande lassitude m'incline à rallier mes forces, de même un désespoir profond fait refleurir dans ma mémoire les strophes de l'hymne à la joie* (G. DUHAMEL, *Lettres au Patagon*, p. 174). Ce tour reste exceptionnel.

DÉMÉNAGER. — Auxiliaire *avoir* pour marquer l'action, *être* pour marquer l'état résultant de l'action accomplie : *Ils ont déménagé le 14 août. Ils sont maintenant déménagés.*

On peut dire familièrement : *Sa raison (ou sa tête) déménage*; « se dit d'une personne dont la raison s'égare. Plus familièrement, *Il déménage, il déraisonne* » (Ac.).

DÉMENTIR se conjugue comme *mentir* : *Je démens*, etc. Part. pas. : *démenti, démentie*.

Pour l'emploi du mode *et de ne* explétif après *démentir que*, cf. *Contester*.

DEMEURE, avant de signifier « séjour, habitation », a signifié « retard ». C'est ce sens qu'il a encore (ou qu'il doit avoir) dans l'expression : **Il y a péril en la demeure** -- il y a péril dans le fait de demeurer ou d'attendre, le moindre retard peut causer préjudice. *Ne nous hâtons pas. Il n'y a pas péril en la demeure.*

Ne dites pas : [*Il y a péril dans la demeure*]. S'il y a un péril dans l'habitation, dites, pour éviter toute équivoque : *Il y a péril dans la maison*.

DEMEURER. --- **Auxiliaire**. Ce verbe peut signifier « habiter », « tarder », « employer plus ou moins de temps à faire quelque chose ». Dans ces divers sens, il se conjugue avec *avoir*, dit l'Académie : *J'ai demeuré dans telle rue, à l'hôtel. Sa plaie a demeuré longtemps à guérir. Il n'a demeuré qu'une heure à faire cela* (Ac.). Dans ce dernier sens, on peut cependant dire aussi : *Il est demeuré une heure à lire la lettre* (Dict. gén.).

Dans le sens de « s'arrêter, rester en quelque endroit, en un certain état, se fixer », il se conjugue avec *être* : *Mon cheval est demeuré en chemin* (Ac.). *De nombreux prisonniers sont demeurés au pouvoir de l'ennemi. Il est demeuré trois mille hommes sur la place. Une pièce qui est demeurée au théâtre. Force est demeurée à la loi. Les choses en sont demeurées là. Je reprends où j'en étais demeuré.*

Cf. *Court* (*Demeurer court*) et *Dans*, 4.

DEMI, placé devant le nom ou l'adjectif, s'y rattache par un trait d'union et reste invariable : *Deux demi-heures. Des gaufres demi-cuites. Les paupières demi-fermées.*

Après le nom, il s'y rattache par *et* (pour indiquer une demi-unité qui s'ajoute) et s'accorde, en genre seulement, avec ce nom : *Deux heures et demie. Minuit et demi. Midi et demi. Une livre et demie.*

Je ne crois pas qu'on puisse dire : *un demi-ouvrier*. Dites : *un aide-ouvrier*. On dit *un demi-savant* pour désigner un pré-tentieux qui se croit savant.

Comme **noms**, *demi* et *demie* sont variables : *Quatre demis valent deux unités. Cette pendule sonne les demies. La demie de trois heures vient de sonner* == trois heures et demie viennent de sonner. Cf. *Heure*, 4.

A demi reste invariable. Le trait d'union est obligatoire devant un nom; il s'omet devant un adjectif : *Des malheureuses à demi mortes de faim. A demi mot.*

Semi s'emploie au lieu de *demi* devant un adjectif ou un nom, surtout dans le langage technique, scientifique. Il reste invariable et est suivi d'un trait d'union : *le semi-artisanisme, des publications semi-hebdomadaires* (qui paraissent deux fois par semaine), *des fêtes semi-doubles, une parabole semi-cubique.*

Mi. Cf. ce mot.

DEMOISELLE. Cf. *Dame*.

DÉNATALITÉ, malgré le silence des dictionnaires, est admis par le bon usage dans le sens de « diminution des naissances ».

DÉNIGRER. - Je lis quelque part : [*Il cherche à en dénigrer les moindres fautes*]. Barbarisme. On dit : *dénigrer un homme* (dire du mal de quelqu'un, entacher sa réputation), *dénigrer un ouvrage*, et par extension *dénigrer une chose, un cadeau, la conduite de quelqu'un*, etc., le complément étant une chose qui devrait être appréciée et *dénigrer* signifiant « déprécier, rabaisser ». Je dirais donc : *Il cherche à dénigrer cet ouvrage, à en souligner les moindres fautes.*

DÉNOMMER. -- Deux *m*. **Dénomination** : une *m*.

DÉNOUEMENT s'écrit avec *oue* sans accent circonflexe (Ac.).

DE NOUVEAU. - Cf. *Nouveau*.

DENTAL, - Pluriel : *dentaux*.

DENTÉ ne se dit pas seulement d'une *roue*, mais aussi d'une

feuille ou d'une *fleur* dont le bord est découpé en pointes serrées les unes contre les autres : *Le calice des fleurs de l'olivier est denté* (Ac.). *Feuille dentée* (Ac.). On peut dire aussi dans ce cas **dentelé** (cf. Ac. et Dict. gén.) : *Une feuille dentelée*.

Pour une médaille ou une pièce de monnaie dont le bord est découpé en petites dents fines et serrées, on dit *dentelé* : *Une médaille dentelée* (Ac.).

DENTITION = proprement, la formation des dents. Des lexicographes condamnent l'expression : *Il a une belle dentition*. Il faudrait dire régulièrement : *Il a une belle denture*. L'Académie accepte *dentition* comme synonyme de *denture*. Elle ne fait par là qu'enregistrer l'usage, non seulement de la langue populaire, mais même de la langue distinguée et de la langue littéraire. Dauzat va même plus loin; il se « refuse énergiquement à employer *denture*, qui est sorti de l'usage courant : car on parle pour être compris et le Français moyen risquerait de comprendre *denture* = dentier » (*Le français moderne*, t. VI, octobre 1938, pp. 367-368).

Cette affirmation me surprend. **Dentier** et **denture** sont encore nettement distincts; le premier désigne l'appareil artificiel, le second l'ensemble des dents, l'ordre dans lequel elles sont rangées.

Je ne crois pas que les Français aient peur d'employer *denture* : *L'un d'eux fait une fluxion et nous lui soignons sa denture* (G. DUHAMEL, *Lieu d'asile*, p. 105).

En Belgique, la distinction subsiste encore nettement entre les trois termes.

D'ENTRE --- Cf. *Entre*.

DÉNUEMENT s'écrit avec *ue*.

DE PAR. — Cf. *Par*.

DÉPAREILLER, DÉPARER, DÉPARIER, DÉSAPPARIER. —

Ceux qui ont prétendu séparer nettement **dépareiller** et **déparier** auraient bien fait de consulter l'Académie. D'après celle-ci, « *dépareiller* = de deux choses pareilles en ôter une et ne point la remplacer, ou la remplacer par une autre qui n'a pas la forme ou la couleur convenable : *Cette femme avait mis des gants dépareillés : l'un était d'un jaune pâle et l'autre d'un jaune foncé*. » *Un gant dépareillé*.

Dans ce sens, on peut dire aussi *déparier*; ce verbe ne s'impose pas. L'Académie précise même : « on dit plutôt *dépareiller* ».

Dépareiller « se dit également d'un plus grand nombre de choses pareilles, dont on ôte une ou plusieurs : *Il vient de perdre un de ses chevaux, son bel attelage est dépareillé. Dépareiller une douzaine de mouchoirs.* » (Ac.). *Un tome dépareillé est un « tome dissemblable aux autres tomes d'un ouvrage qui en contient plusieurs »* (Ac.).

Déparier « signifie aussi : séparer l'un de l'autre le mâle et la femelle de certains animaux : *Déparier des pigeons* » (Ac.). Mais dans ce sens « on dit plutôt *désapparies* ».

Ainsi donc, *déparier* est souvent remplacé, soit par *dépareiller*, soit par *désapparies*.

Déparer = dépouiller de ce qui pare, enlaidir : *Déparer la marchandise. Ce trait ne déparerait pas la vie d'un grand homme.*

DÉPART. — On peut dire : *Être sur son départ* (Ac.) = être près de partir.

Notez l'expression : *Faire le départ du bon et du mauvais* (= la séparation).

DÉPARTIR se conjugue comme *partir* : *Il ne se départ pas de son calme, nous ne nous départons pas, il ne se départait pas...*

D'excellents écrivains conjugent ce verbe comme *finir*. Leur exemple n'est pas à suivre.

DÉPASSER LES BORNES est autorisé par l'usage moderne à côté de : *passer les bornes* (Office, *Le Figaro*, 14 mai 1938).

DÉPÊCHER. — Ne dites pas : [*Il s'est dépêché à en finir*]. Dites : *Il s'est dépêché d'en finir.*

Ne dites pas : [*Il s'est dépêché vite*]. Dites : *Il s'est dépêché. Il s'est fort dépêché.*

On peut dire, sans complément : *Dépêchez ou Dépêchez-vous.*

DÉPENDRE. — Conjugaison : cf. *Pendre*. N. B. *Je dépends* (avec *d*).

Après **Il dépend de** (moi, toi, etc.) **que**, pris affirmativement, on emploie le subjonctif (sans *ne* explétif) : *Il dépend de vous que cela se fasse ou ne se fasse pas.*

Après la même expression employée négativement ou interrogativement, les écrivains emploient souvent *ne*. Comme l'usage est flottant et que ce *ne* n'a aucune raison d'être, mieux vaut le supprimer, pour être plus clair : *Il n'a pas dépendu de moi que cela se fît.*

DÉPENS ne s'emploie qu'au pluriel : *Aux dépens de.*

DÉPISTER a deux sens contradictoires : 1) découvrir, suivre la piste : *Dépister un lièvre, un criminel*; 2) détourner de la piste, mettre en défaut : *Dépister les agents lancés à ses trousses, dépister les poursuites de la police.*

DÉPÎT. — **En dépit que** ne s'emploie que dans l'expression *en dépit que j'en aie (qu'il en ait, etc.)* — malgré moi (lui, etc.), malgré que j'en aie, sans tenir compte de ce que je pourrais faire pour m'y opposer.

DÉPLAIRE. — Participe passé invariable : *Ils nous ont déplu. Ils se sont déplu.* Cf. p. 522. Conjugaison : cf. *Plaire.*

DÉPOSER LES ARMES peut, quoi qu'en dise Boisson (p. 37), être pris dans le sens de : cesser le combat, la lutte (cf. *Dict. gén.*).

DÉPÔT a un accent circonflexe.

DEPUIS marque le point de départ. Il n'y a aucune incorrection à dire : *depuis toujours* (Office, *Le Figaro*, 12 novembre 1938), pas plus que : *depuis un temps infini* (Ac.). Y eût-il un contresens, l'Office déclare : « D'ailleurs, lorsqu'une locution est non seulement comprise, mais acceptée de tout le monde, on ne saurait la condamner. » — *Depuis* est régulièrement suivi d'un adverbe de temps : *depuis peu, depuis lors.*

On dit aussi : *Depuis Aristote, depuis son retour, depuis le premier jusqu'au dernier* (Ac.) ou : *du premier au dernier.*

On dit également : *Depuis le Rhin jusqu'à l'Océan. Radiodiffusion de « Carmen » depuis le théâtre de l'Opéra. Radiodiffusion de tel discours depuis tel poste* (Office, *Le Figaro*, 25 juin 1938).

Quant à l'expression : *La famille, depuis le perron, nous observait* (F. MAURIAC, *Le Nœud de vipères*, p. 81), *Depuis ma fenêtre, je regardais les passants*, les Le Bidois la condamnent (II, p. 721). André Gide écrit cependant : « J'étais d'abord gêné par les cartes postales de Suisse représentant « le mont Blanc depuis Genève »; j'ai presque cessé de l'être depuis que Barrès s'est permis couramment d'écrire : « depuis la fenêtre » ou « depuis la Chambre des députés »; et tant d'autres écrivains ensuite » (*Attendu que*, p. 40). Le tour reste un peu étrange et l'on dira plutôt : *de ma fenêtre*. Mais, adopté par de bons auteurs, il ne peut plus être considéré comme incorrect.

Ne dites pas : [*J'y suis déjà deux ans*]. Dites : *depuis deux ans.*

DEPUIS QUE n'est pas suivi de *ne* explétif. Il prend ou non la négation, selon le sens : *Depuis qu'il est revenu, il est tout trans-*

formé. Depuis que nous ne nous voyons plus. Avec un temps composé, la négation est généralement (pas nécessairement) réduite à ne : Depuis que je ne l'ai vu (Ac.). Depuis que je n'ai mis les pieds chez lui.

DÉRANGER. - On dit : *Un estomac dérangé. Sa santé se dérange. Il a l'esprit un peu dérangé (Ac.).*

Mais *Être dérangé* (ou *avoir le corps dérangé*), ce n'est pas souffrir d'un mal quelconque, c'est *avoir la diarrhée*.

DÉRISOIRE -- qui tient de la dérision. Or le mot **dérision** implique l'idée d'une moquerie injurieuse, accompagnée de mépris. On dira donc : *des offres dérisoires, des propositions dérisoires* (- faites, ou qu'on dirait faites, par moquerie injurieuse).

DERNIER. - 1. Ne dites pas : [*C'est le dernier de tout*]. Dites : *C'est la fin de tout*.

2. On dit très bien : *Vous n'aurez pas le dernier mot avec lui* ou, avec ellipse : *Vous n'aurez pas le dernier avec lui* (- répliquer le dernier, porter le dernier coup à l'adversaire).

3. Après **le dernier** ou **un des derniers**, le subjonctif peut exprimer un élément subjectif d'appréciation : possibilité, intention, affirmation nuancée, etc. : *C'est la dernière personne à qui je veuille adresser une telle demande*.

Mais on dira, pour souligner la certitude, la réalité : *C'est la dernière personne que j'ai consultée, que je recevrai*.

Le conditionnel marquera un fait hypothétique : *C'est le dernier qui consentirait à faire cette démarche*. Cf. *Subjonctif*, 2, B.

DERNIER-NÉ varie dans ses deux éléments : *La dernière-née. Les enfants derniers-nés*.

DERRIÈRE. L'Académie donne l'expression *Avoir les mains derrière le dos*. Tavernier la condamne à tort, comme tant d'autres tours corrects, et veut qu'on dise : *au dos*!

Sur le derrière. Le *Dict. gén.* et l'Académie mentionnent les expressions *Le derrière d'une maison. Être logé sur le derrière*.

Au derrière. On peut dire : *Mettre le feu au derrière de quelqu'un* (*Dict. gén.*) = le pousser vivement. On peut donc dire : *Il court comme s'il avait le feu au derrière*. Mais cela ne justifie pas les expressions [*Courir au derrière de quelqu'un. Lui mettre la police au derrière*].

Par-derrière est une locution adverbiale : *Il le saisit par-derrière (Ac.). Il fut blessé par-derrière (Ac.).*

DES. — Cf. Article, 3, pp. 97-99.

DÉSARROI s'écrit avec deux *r*.

DESCENDRE se conjugue comme *rendre*.

Auxiliaire. On dit : *On a descendu les meubles dans la cour* (le verbe est transitif). — *Il a descendu bien promptement* (on souligne l'aspect de l'action). *Le thermomètre a descendu de quatre degrés depuis hier* (Ac.). Mais on emploie plus couramment *être*, quelle que soit la nuance, et même on doit le faire quand on veut exprimer l'état résultant de l'action : *Je suis descendu par le grand escalier. La malade est maintenant descendue dans la salle commune.*

L'Académie admet qu'on dise : *Le baromètre baisse* ou *Le baromètre descend*.

DÉSESPÉRANCE : état d'une âme qui a perdu l'espérance. *Dans cet état de désespérance il ne tenait plus à la vie* (Ac.).

DÉSESPÉRER QUE est suivi du subjonctif : *Je désespère que cette affaire réussisse* (Ac.). *Je ne désespère pas qu'il réussisse* (Dict. gén.) ou *qu'il ne réussisse*. Cf. *Douter*.

DÉSERTEUR n'a pas de féminin, d'après l'Académie.

DESIDERATUM. — Pluriel (plus fréquent que le singulier) : *Des desiderata*.

DÉSINTÉRESSEMENT. — Attention à l'orthographe.

DÉSIRER. — On disait autrefois : *Il désirait partir* ou *Il désirait de partir*. La construction avec *de* reste correcte, mais elle a aujourd'hui un air plutôt affecté. On dit généralement : *Je désire partir*. En tout cas, il n'y a aucune différence de sens entre les deux constructions.

On dit, avec le subjonctif : *Je désire que vous partiez*.

DE SITÔT s'écrit en deux mots, et non en trois, et ne s'emploie qu'avec la négation : *Il ne partira pas de sitôt* (= pas prochainement).

DÉSOBÉI. — Bien qu'on ne dise pas : [*Désobéir quelqu'un*], on peut employer *désobéir* au passif, sans exprimer de complément d'agent : *Je suis désobéi*.

DES PLUS + adjectif. — Cf. *Accord* (de l'adjectif), 8.

DÈS QUE ne peut être suivi du subjonctif.

DESSILLER. — Deux *s*, deux *l*.

DESSOUS. — **Au-dessous, en dessous :** « Les deux expressions ne sont pas synonymes. *En dessous* indique la partie d'un objet qui est en dessous : *Un pain brûlé en dessous* (Littré); *au-dessous* semble indiquer une partie de l'espace indépendante de l'objet considéré : *La citadelle est sur la colline; la ville s'étend au-dessous*. — *L'eau ne nous venait que jusqu'au-dessous du genou* (Littré). — *En dessous* implique parfois un point de vue moral qu'*au-dessous* ne comporte pas : *Regarder en dessous*. — *Être en dessous* — être morne et dissimulé (Littré). » (Office, *Le Figaro*, 25 juin 1938).

En dessous — du côté de dessous, vers ou dans la partie de dessous (Ac.) : *Ces clous sont rivés en dessous. Un vêtement qui se porte en dessous* (on dit aussi : *un vêtement de dessous, des dessous élégants*). L'Académie donne encore, à côté de *Regarder en dessous* : *Avoir le regard, la mine en dessous. Être en dessous. C'est un homme en dessous* (ces diverses expressions se disent d'une personne sournoise, qui regarde obliquement, en baissant les yeux). — On peut dire : *Être dans le troisième dessous* (être bas dans ses affaires).

Dessous peut être aussi préposition : *Cherchez dessous la table*.

On écrit : *faire sortir une armée de dessous terre; par-dessous le bras; par-dessous jambe ou par-dessous la jambe*.

Au-dessous : La définition de l'Office n'est pas heureuse. L'Académie dit mieux : plus bas que. — *Au-dessous de* peut aussi s'employer figurément : *Il est resté bien au-dessous de son concurrent. Cela est au-dessous de l'idée que je m'en faisais. Au-dessous de cinquante ans, au-dessous du prix. Être au-dessous de tout* (n'avoir aucune valeur).

Ne dites pas : [*Un dessous de tasse*] ni : [*Une sous-tasse*]; et, ce mot. Dites : *Une soucoupe*.

DESSUS. — « On dit : *Vous m'avez marché dessus*, mais on ferait mieux de dire : *Vous m'avez marché sur les pieds* ou : *Vous avez marché sur ma robe*. » (Martinon, p. 492). Je crois en effet que la première expression est vulgaire.

On écrit : *là-dessus, au-dessus, par-dessus* : *Donne-le-moi par-dessus le marché* [et non : *au-dessus du marché*], *en dessus, de dessus* : *La boîte est dorée en dessus*. — *Ote-moi cela de dessus la table*.

DÉSUET, — qui a cessé d'être en usage : *Locution, tournure désuète* (Ac.).

DE SUITE. -- De bons écrivains modernes se moquent de la distinction théorique entre *de suite* et *tout de suite* (cf. BOTTEQUIN *Difficultés*, pp. 164-165). Les deux veulent dire : « sur l'heure, immédiatement ».

De suite peut en outre avoir le sens de « sans interruption, l'un après l'autre » ; le contexte l'indiquera : *Le chauffeur de taxi qui a conduit sa voiture dix heures de suite* (Duhamel). Si le contexte n'est pas clair, on peut dire : *à la suite, sans interruption*, etc. Cf. *Tout*, 17.

DÉTENTEUR. — Féminin : *détentrice*.

DÉTESTER se construit avec ou sans *de* devant l'infinitif : *Il détestait parler en public. Je ne déteste pas d'accompagner les chasseurs.* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 123).

DÉTONER = faire subitement explosion; **détonner** = sortir du ton qu'on doit garder pour chanter juste ou, au figuré, rompre désagréablement le ton général d'un ouvrage, d'un milieu.

DÉTRACTEUR n'a pas de féminin.

DÉTRIPLER n'est pas signalé par l'Académie. Le *Dict. gén.* donne ce verbe comme « terme militaire : remettre double ou simple (ce qui était triple). Spécialement : *détripler les files d'un bataillon* ».

DEUIL. — On dit : *Être en deuil de quelqu'un*, et non : [*pour quelqu'un*].

DEUX. — 1. **Nous deux, eux deux.** Cf. *Nous*, 3, et *Eux*.

2. **Deux fois plus cher.** Voici deux objets. Le premier coûte 6 francs, le second 12. Vous direz très bien que le second est *deux fois plus cher* que le premier et que celui-ci est *deux fois moins cher* que l'autre. Expressions correctes et à conseiller (bien qu'en stricte logique on doive dire : *une fois plus cher* et *une fois moins cher*). Si un troisième objet coûte 18 francs, ne dit-on pas qu'il coûte *trois fois plus cher*?

DEUXIÈME, second. — Ne vous laissez pas impressionner par ceux qui prétendent qu'il faut dire *second* quand il est question de deux personnes ou de deux objets et *deuxième* s'il y en a davantage. *Second* et *deuxième* se valent. Littré déclarait : « C'est *second* qu'on emploie le plus souvent ». La langue populaire parisienne ne connaît plus guère ce mot (cf. Bauche, p. 73).

DEVANCER. — On dit : *Son génie a devancé son siècle* (Ac.)
ou : *Cet homme était fort en avant de son siècle* (Ac.).

DEVANT. — **Au-devant de** = à la rencontre de (et non pas : en avant de). N'écrivez donc pas, comme René Barjavel dans *Ravage* (p. 237) : [*« Quand, parti au devant de tous, il restait trop longtemps sans revenir... »*]. Et n'oubliez pas le trait d'union.

DEVENIR. — Auxiliaire *être*.

DEVIN. — Féminin : *devineresse*. Ces mots s'appliquent à ceux qui se piquent de découvrir, par des moyens surnaturels, les choses cachées. En dehors de ce sens, on dit **devineur** et *devineuse* : *Un devineur de rébus* (cf. *Dict. gén.*).

Substantif de *deviner* = *divination*.

DEVINETTE. — Ce mot a été donné comme un belgicisme. C'est un mot bien français, mais relativement récent (1864, d'après Dauzat) et que le *Dict. gén.* n'a pas encore accueilli. L'Académie a été plus libérale : *Devinette* = question à deviner par manière de jeu. *Proposer une devinette* (Ac.).

DEVINEUR. — Cf. *Devin*.

DÉVISAGER peut très bien s'employer dans le sens de « considérer, envisager, regarder avec attention », sans aucune intention d'hostilité ou d'impertinence. On peut *dévisager* une chose, comme une personne. Tel est l'avis de nombreux écrivains comme Thérive, Mauriac, M. Prévost, Giraudoux, Duhamel, Colette, celui aussi du *Dictionnaire général* et de Bottequin (*Subtilités*, pp. 101-105). L'Académie reconnaît d'ailleurs à **se dévisager** un sens plus large, qui n'a rien de péjoratif : « chercher à se reconnaître mutuellement ». On peut étendre encore le sens : « se regarder avec attention ».

DEVOIR. — 1. N'écrivez pas : [*Dusse sa modestie en souffrir*]. Écrivez : *Dût* (subjonctif imparfait).

2. Le participe passé **dû** prend un accent circonflexe au masculin singulier : *Il a dû partir. Les égards dus aux supérieurs. La somme due.*

3. **Ce doit être** suit la même règle que *c'est* (cf. *Accord du verbe*, C, 1) : *Ce doivent* (ou : *ce doit*) *être vos amis.*

4. Déplacement de la négation. Cf. *Ne pas*, 2, e.

5. **Devoir**, suivi d'un infinitif, ne marque pas seulement l'obligation, la nécessité : *Je dois partir ce soir.* Il s'emploie

aussi comme auxiliaire pour exprimer « ce qui paraît vraisemblable, probable, plus ou moins certain » (Ac.) : *La campagne doit être belle maintenant* (Ac.). *Le courrier doit être ici dans peu de jours* (Ac.). *Il doit y avoir demain une assemblée générale* (Ac.). *Il a dû partir ce matin* (Ac.). *Le législateur doit avoir prévu ce cas* (Ac.).

L'avant-dernier exemple nous intéresse particulièrement. *Devoir* peut marquer la probabilité, non seulement dans le présent mais aussi dans le futur (2^e et 3^e ex.) et même dans le passé. On dit : *Il doit être parti ce matin. Il doit s'être trompé. Il doit m'avoir dit*. En Belgique, on dit souvent dans ce cas : ***Il a dû partir. Il a dû se tromper. Il a dû me dire***. C'est *devoir* qui est mis à un temps passé, au lieu de l'infinitif. On a dénoncé ce tour comme un wallonisme. Damourette et Pichon le notent cependant en France (t. V, pp. 153-154) et Le Gal observe qu'il a « fini par s'imposer presque exclusivement dans le langage courant » (*Vous pouvez dire, mais dites mieux*, p. 43). On voit que l'Académie elle-même dit : *Il a dû partir ce matin*, dans une série d'exemples, notons-le, où *devoir* exprime la probabilité, la vraisemblance, et non pas l'obligation.

Toutefois il conviendra d'éviter l'équivoque. Non éclairée par un contexte, cette phrase signifierait normalement : « Il a été dans la nécessité de partir ». Pour exprimer sans équivoque la probabilité, on dirait mieux dans ce cas : ***Il doit être parti ce matin***.

Devoir marque aussi l'intention : *Je dois aller demain à la campagne* (Ac.). Ici encore, il faut que les circonstances indiquent clairement qu'on n'exprime pas l'obligation. D'autre part, on observera que cette phrase ne correspond pas à un simple futur : *J'irai demain à la campagne*. L'emploi de *devoir* peut exprimer, là encore, une nuance de probabilité.

Aller ne peut s'employer comme auxiliaire (pour marquer un futur) au subjonctif et au conditionnel. On dit : *Je vais y aller, je vais sortir*; mais personne ne pense à dire : [*Quoique j'aille y aller, quoique j'aille sortir*]. D'autre part : *Quoique j'y aille, quoique je sorte* peuvent créer une équivoque et seront normalement interprétés comme des présents. Comment donc exprimer dans ce cas le futur? A un correspondant qui considèrait comme normal l'emploi de *vouloir* quand *aller* est impossible et qui proposait : ***Je ne crois pas qu'il [veuille] pleuvoir***, A. Dauzat, rejetant l'emploi de *vouloir* comme simple auxiliaire, a déclaré : « En cas de défaillance d'*aller*, c'est *devoir* (nos collaborateurs Ch. Bruneau et M. Schöne sont

du même avis) qui le remplace comme auxiliaire du futur, rôle qu'il a largement tenu dans l'ancienne langue » (*Le français moderne*, X, 1942, p. 132). On dira donc : *Quoique je **doive** y aller un de ces jours ou quoique j'**aie** l'intention d'y aller* (cf. Martinon, p. 417, note 1). *Je ne crois pas qu'il **doive** pleuvoir*.

Après *si*, l'emploi de *devoir* souligne l'éventualité, en même temps qu'il marque plus nettement le futur : *Si cela **doit** se reproduire, j'interviendrai. S'il **devait** venir demain, je lui en parlerais. S'il **doit** revenir seulement à cinq heures, ce n'est pas la peine que nous l'attendions* (Brunot, p. 889).

Que penser enfin d'une phrase comme : **J'ai dû rire en écoutant cette histoire**? Il y a longtemps que l'on a critiqué, comme particulièrement répandues dans le nord de la France et en Belgique, des phrases de ce genre, où *j'ai dû* se substitue à *j'ai été obligé* : *Il m'a tellement importuné que j'ai dû le mettre à la porte*. On a dit que ce tour indique qu'on a dû faire telle chose, mais non pas qu'on l'a faite. Quelqu'un s'y trompe-t-il cependant? Et l'idée d'obligation n'est-elle pas associée à celle de *devoir*?

Quoi qu'il en soit, le tour passif *être obligé de* est plus fréquent en France. Gougenheim, dans son *Étude sur les périphrases verbales de la langue française*, 1929, p. 201, cite cependant une phrase de Maupassant : *Nous **dûmes** alors tirer le canot à terre*.

Mais on se gardera d'employer *devoir* pour n'exprimer aucune obligation et de dire : *J'ai dû rire* dans le sens de : *J'ai ri*.

DÉVOT. — Pas d'accent circonflexe.

DIABLE. — On emploiera sans crainte les expressions suivantes, données par l'Académie : *Ce diable d'homme. Cette diable de femme* (ces expressions peuvent se dire en bonne ou en mauvaise part; souvent cependant elles se disent par dépit). *Une diable d'affaire. Une diable de pluie.* — *Un vent, une pluie du diable* (dans le sens d'« excessif, très violent, etc. »). *Un tapage de tous les diables. Il a un esprit de tous les diables. Il avait une peur du diable* (= extrême; ne pas confondre avec : *Il avait peur du diable*).

On remarque, dans les expressions ci-dessus, l'emploi de *diable* au féminin. Cependant on peut aussi employer *diablesse* comme nom féminin, dans le même sens, souvent pour désigner une femme méchante ou acariâtre, parfois aussi en bonne part ou plaisamment : *Une diablesse de femme*.

Sans *de* et un nom qui suit, on emploie *diablesse* : *Une diablesse, une pauvre diablesse.*

On dit : *Du (parfois au) diable si on m'y reprendra.* Cf. *Si*, C, 2.

DIACONAL = qui a rapport à l'office de diacre. Pluriel : *diaconaux*.

DIAMÉTRAL. — Pluriel : *diamétraux* (= qui a rapport au diamètre).

D'ICI À. — Cf. *Ici*.

DIFFÉRENT, adjectif, ne peut être confondu avec le substantif *différend* (= contestation) ni avec *différant*, participe présent.

Différents, placé sans article *devant* un nom pluriel, signifie « plusieurs », mais présente ces personnes ou ces choses comme distinctes. Comparer : *Je me suis adressé à différentes personnes* et : *J'ai consulté des sources différentes.*

DIFFICILE. — Évitez la faute grossière et très répandue : [*J'ai difficile (de) marcher*]. Dites : *Je marche difficilement, avec difficulté, avec peine. Il m'est difficile de marcher.*

Cf. *Avoir*, 9. Cf. aussi *Faire*, 11.

Pour *difficile* à, cf. *Facile*, 2.

Ne dites pas : *Il n'est pas difficile [à] comprendre que le travail abrège les journées.* Dites : *de comprendre.*

DIFFICULTUEUX ne peut se dire que d'une personne, d'un caractère, d'un esprit : *C'est un homme fort difficultueux. C'est un esprit difficultueux* (Ac.) = qui allègue des difficultés, qui fait des difficultés sur toutes choses.

DIGESTIBLE = qui peut être digéré : *Un aliment digestible.* — **Digestif** = qui sert à la digestion : *Organes digestifs.*

DILEMME. — Ce mot est souvent pris dans un sens évolué, que les théoriciens rejettent. Il désigne proprement un *raisonnement* présentant au choix de l'adversaire deux propositions, dont l'une est nécessairement vraie et l'autre fausse, et qui ont une même conclusion. Cf. *Alternative*.

En réalité, il signifie souvent : *une alternative très difficile ou impossible à résoudre.* Ainsi M. Paul Dottin, professeur à l'Université de Toulouse, écrit dans sa traduction des *Papiers posthumes du Pickwick-Club* de Dickens (Ed. *Nouvelle Revue Critique*, p. 178; on vient de demander à M. Pickwick s'il est pour l'un ou pour l'autre des candidats) : *Comme ni*

M. Pickwick ni ses compagnons ne s'intéressaient particulièrement à l'un ou l'autre candidat, il leur était difficile de répondre. Dans ce dilemme, M. Pickwick pensa à son nouvel ami (pour se tirer d'embarras).

Et Benjamin, dans *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*, p. 47 : *Que faire d'ailleurs? Il se trouvait devant ce dilemme : ou écrire encore pour écrire; ou attendre d'avoir vécu, mais vivre... comment? Il ne pouvait plus vivre sans écrire.*

André Gide : *Je m'agite dans ce dilemme : être moral; être sincère. La morale consiste à supplanter l'être naturel .. Mais alors on n'est plus sincère (Journal, La Pléiade, p. 29).*

Ou encore J. J. Tharaud, présentant *Le Chemin d'Israël* dans *Lisez Plon*, n° 5 (1947-1948) : *Prendre parti dans un camp ou dans l'autre, être philosémite ou bien antisémite, j'avoue que jamais ce dilemme ne s'est présenté à mon esprit.*

Martinon l'emploie même dans le sens de « simple alternative », sans aucune idée de difficulté : « *Ou non* représente aussi une proposition négative complète, coordonnée et opposée à la précédente, en cas de dilemme : *irez-vous ou non? je me demande s'il faut y aller ou non* » (*Comment on parle en français*, p. 528).

DILETTANTE. — Pluriel : *des dilettanti* ou plutôt : *des dilettantes*.

DIMINUER. — Auxiliaire : *avoir* pour marquer l'action; *être* pour marquer l'état résultant de l'action accomplie (Grevisse, n° 658) : *La chaleur a brusquement diminué.* — *Maintenant qu'elle est fortement diminuée.* On pourrait dire, sans que le sens fût vraiment changé : *Maintenant qu'elle a fortement diminué.* Mais on ne pourrait employer *avoir* dans cette phrase de Bossuet, citée par le Dict. gén. : *Son royaume est diminué de dix tribus.*

DÎNER. — Cf. *Avec, Déjeuner et Rester*, 5.

DIPLÔME : accent circonflexe, comme dans *diplômer*.

DIPLOMATE, DIPLOMATIE, DIPLOMATIQUE s'écrivent sans accent circonflexe.

DIPTYQUE. — Attention à l'orthographe.

DIRE. — 1. Conjugaison de *dire* et de ses composés.

Dites ne se retrouve que dans la conjugaison de *redire*. On doit dire : *Vous contredisez, interdisez, médisez, prédisez, vous vous dédisez.*

2. On dirait de. La langue distinguée conserve avec raison

ce gallicisme (= on dirait que cela est de), *on dirait de, on eût dit de*, dans des phrases comme celles-ci : *On dirait d'un fou.* — *On dirait d'une main qui se pose sur mon épaule* (F. MAURIAC, *Le Nœud de vipères*, I, p. 20).

Dans ces phrases, la suppression de la préposition *de* est correcte : *On dirait d'un fou* ou : *On dirait un fou* (Ac.).

Sur le type *on dirait de*, s'est formé --- favorisé par *j'en jurerais* — *on jurerait de* (alors que Littré cite seulement : *je ne jurerais pas que*) : *Le vent remue si doucement les feuilles qu'on jurerait d'un bruit de pas* (F. MAURIAC, *Genitrix*, VIII).

3. **Dire** peut être un verbe d'énonciation ou un verbe de commandement.

Dans le premier cas, il est suivi : a) pour le passé ou le présent, d'une proposition infinitive ou d'une proposition à un mode personnel : *Il dit avoir entendu. Il dit être malade* ou : *Il dit qu'il a entendu. Il dit qu'il est malade. Il dit qu'on vous a prévenu. Il dit qu'il l'aurait fait, s'il en avait eu le temps* (le conditionnel ne peut être remplacé par l'infinitif);

b) pour le futur, d'une proposition à un mode personnel : *Il dit qu'il viendra demain. Il disait qu'il le ferait volontiers.*

Dans le second cas (verbe de commandement), il est suivi de l'infinitif avec *de* ou du subjonctif : *Dites-lui qu'il vienne* ou *Dites-lui de venir*.

Je ne dis pas que peut être suivi du subjonctif (on hésite à affirmer) ou de l'indicatif (on fait nettement une mise au point) : *Je ne dis pas qu'il l'ait fait volontairement* et *Je ne dis pas qu'il l'a fait volontairement* n'ont pas le même sens.

4. Après **on dirait que, vous diriez que** (= il semble), on emploie l'indicatif : *On dirait qu'il va mieux.*

5. **Trouver à dire** peut signifier « trouver à reprendre, à blâmer » : *Que trouvez-vous à dire à cette action?* (Ac.). « On dit plus ordinairement **Trouver à redire** » (Ac.).

6. **Je me suis laissé dire telle chose** = « J'ai entendu dire telle chose, mais sans y ajouter grande foi » (Ac.).

DIRECTIVES n'est pas accueilli par le *Dict. gén.* L'Académie, plus libérale, admet ce mot, mais seulement au féminin pluriel : indications générales données par une autorité, un supérieur ou un courant d'opinion. Le *Larousse du XX^e siècle* donne *directive*, fém. singulier, mais son exemple est du pluriel.

Il est certain que le mot est courant au pluriel, comme *instructions*, dans le sens indiqué : *Pourquoi irait-il demander des directives intellectuelles ou morales à un intrus?* (MAUROIS,

Espoirs et souvenirs, p. 42). Le *Dict. étym.* de Dauzat donne *directive*.

DISCONVENIR, opposé à **convenir**, ne s'emploie guère dans le sens de « ne pas convenir à ». On dit plutôt : *Cette affaire ne nous convient pas, ne nous a pas convenu*. Le sens vraiment vivant est : « ne pas être d'accord, nier » ; *Il n'en est pas convenu* (Ac.). *Nous ne sommes pas convenus de ses mérites*. On emploie alors l'auxiliaire *être*.

Disconvenir que. Mêmes règles que pour *contester* : *Je ne disconviens pas qu'il n'ait raison ou qu'il ait raison ou qu'il a raison. Vous ne sauriez disconvenir qu'il vous a parlé* (Ac.).

Disconvenir de : *Vous ne sauriez disconvenir de m'avoir dit cela* (Ac.).

DISCRIMINER. — Le français connaît **discrimination**, action de distinguer avec précision : *Faire la discrimination de telles ou telles choses mêlées* (Ac.). *Il y a là une discrimination difficile à opérer* (Ac.).

Mais le verbe **discriminer**, bien qu'il se rencontre en France, y est moins répandu qu'en Belgique et n'est pas accueilli par les dictionnaires, sauf par le petit Larousse, 1948.

DISCURSIF a signifié d'abord et signifie encore en langage philosophique : qui procède par étapes, par raisonnement, logiquement (latin *discursus*) : *Un raisonnement discursif, une connaissance discursive* (c'est-à-dire : non intuitive).

Mais, sous l'influence de **cursif**, ce mot a pris le sens de : qui court à droite et à gauche, qui se disperse, vagabond. *Une intelligence discursive* est donc le contraire d'une intelligence qui procède avec méthode. Ce sens tout opposé au premier est actuellement le plus vivant. Gare toutefois à l'équivoque!

DISGRACIER. — Pas d'accent circonflexe.

DISPARAÎTRE : *Ces gens ont disparu* (action) à l'horizon. *On ne les voit plus ; ils sont disparus* (état résultant de l'action).

DISPARATE, comme nom, est féminin : *une disparate*.

DISPOS n'a pas de féminin officiel (certains auteurs écrivent cependant : *dispose*) : *Il est frais et dispos. Des soldats dispos* (dans de bonnes dispositions pour agir).

DISPUTER. — 1. **Disputer quelque chose à quelqu'un** ==

contester : *Ils lui ont disputé son droit.* On dit aussi : *disputer le droit, l'autorité de quelqu'un.*

2. **Disputer quelqu'un** est admis par le *Dict. gén.* comme familier, dans le sens de : quereller. Il cite cet exemple de Saint-Simon : *Madame de Pontchartrain le disputa.* Ceux qui surveillent leur langage ne diront peut-être pas : *Sa mère l'a disputé.* Ils diront : *l'a grondé.*

3. **Se disputer** (= se quereller), rejeté par Littré, est admis par l'Académie comme familier et par le *Dict. gén.* sans restriction. L'expression est certainement admise par le bon usage : *Ils se sont disputés. Il s'est disputé avec son frère.* L'expression *se disputer quelque chose* n'est pas contestée : *Ils se disputent sa main* (Ac.). *Mille objets se disputaient nos regards* (Ac.).

4. **Disputer ; disputer de quelque chose** : *On dispute des goûts avec fondement* (La Bruyère). — *Je viens pour vous combattre et non pour disputer* (Voltaire). Dans ce cas, on voit que *disputer* signifie plutôt : « discuter », parfois avec un sens plus fort.

DISSENSION, DISSENTIMENT. — Un *dissentiment* est une différence de manière de voir, de juger. Une *dissension*, c'est un « dissentiment violent, mais passager, d'opinions, de sentiments, d'intérêts entre deux ou plusieurs personnes » (Ac.).

DISSIMULER. — 1. **Dissimuler que** veut le subjonctif : *Il dissimula qu'il eût eu part à cette affaire* (Littré). *Il faudra dissimuler que nous en ayons été informés* (Lar.).

2. Après **ne pas dissimuler que**, on emploie :

l'indicatif : *Je ne dissimule pas que j'ai changé d'avis* (Littré);

le subjonctif, ordinairement avec **ne** : *Je ne dissimule pas qu'il n'en soit ainsi* (Littré);

le conditionnel : *Je ne dissimule pas que je préférerais être loin d'ici.*

3. Après **ne pas se dissimuler que**, on emploie aussi le subjonctif avec **ne**, l'indicatif ou le conditionnel : *Je ne me dissimule pas que mes sentiments ont beaucoup changé* ou *n'aient beaucoup changé* (Littré). *Je ne me dissimule pas qu'il y aura des difficultés à vaincre* (Littré). *Il ne se dissimule pas qu'on le lui reprocherait bientôt.*

DISSONER, dissonance s'écrivent avec une *n*.

DISSOUDRE. — Ind. prés. : *Je dissous, tu dissous, il dissout, nous dissolvons.* — Ind. imparf. : *Je dissolvais.* — Pas de passé

simple. — Futur : *Je dissoudrai*. — Subj. prés. : *Que je dissolve*.
 — Part. prés. : *Dissolvant*. — Part. passé : *Dissous, dissoute*.
 Ne pas confondre avec l'adjectif *dissolu* (débauché).

DISSYMMÉTRIE. — Telle est l'orthographe de l'Académie.

DISTINGUER. — On peut dire : *distinguer une chose* (ou *une personne*) *d'une autre* ou *d'avec une autre*. L'Académie donne les exemples suivants : *Je sais vous distinguer de lui*. — *Distinguer l'ami d'avec le flatteur* (au mot : *Avec*). — *Nous étions si éloignés que nous ne pouvions distinguer la cavalerie d'avec l'infanterie*. — *Cet aveugle distingue par le toucher une pièce d'or d'une pièce d'argent*. — *Distinguer la fausse monnaie d'avec la bonne*.

Avec le substantif **distinction**, on dit : *La distinction de ses intérêts d'avec les miens* ou : *entre ses intérêts et les miens*.

DISTINGUO. — *Un distinguo, des distinguos*.

DISTRAIRE : *Je distrais, nous distrayons, ils distraient. Je distrayais. Que je distraie, que nous distrayions. Distrayant. Distrait*.

DIT se joint à l'article défini pour former : *ledit, ladite, dudit, audit, à ladite, lesdits, auxdits*, etc.

On écrit aussi : *susdit. A l'article susdit*.

DIVERGEANT, participe; **divergent**, adjectif; **divergence**, nom.

DIVERS. — Même remarque que pour **différent** : *Il a parlé à diverses personnes* (= il a parlé à quelques personnes). **Divers** auteurs ont prétendu... — *En des endroits divers*.

DIVORCER. — 1. Quoi qu'en disent certains puristes, les meilleures autorités admettent **divorcer d'avec** aussi bien que **divorcer avec** : *Ainsi donc, la civilisation divorçait d'avec elle-même* (G. DUHAMEL, *Discours de réception*, 1936, p. 19). *Elle a divorcé d'avec lui* (Ac.). *Divorcer avec le monde* (Dict. gén.).

On dit aussi, avec le participe passé sans auxiliaire, **divorcé avec**, **divorcé d'avec** ou même **divorcé de**. Cette dernière expression semble ignorée par plusieurs linguistes; Abel Hermant l'accueille cependant (I, p. 255). Elle favorise *divorcer de*, qui se rencontre.

Avec le substantif, on emploie **avec** ou **d'avec** : *le divorce avec* ou *le divorce d'avec*.

2. **Auxiliaire** : *avoir* pour marquer l'action, *être* pour marquer l'état résultant de l'action accomplie : *Ils ont divorcé*

l'an passé. — *Ils sont divorcés depuis plusieurs mois.* Ne pas dire : [*se divorcer*].

DIX. — On écrit : **dixième** et : **dizaine**. Dans : *le dix juillet*, on prononce régulièrement en France (jamais en Belgique) : *dis'*. Cf. *Cinq*.

DOCTEUR peut très bien se dire pour « médecin », quoi qu'en pensent des auteurs belges.

Le féminin *doctoresse* est correct, mais seulement pour les diplômées en médecine. Il est peu employé en France, peut-être parce que le suffixe *-esse* paraît ironique ou péjoratif; aussi parce que les femmes ne semblent pas toujours désireuses de féminiser leurs titres scientifiques. Certains Français disent même : [*« Madame la docteur »*] ou écrivent : [*« Madame la docteure »*], note A. Dauzat, qui s'en indigne (*Le français moderne*, janvier 1939, p. 46).

On peut donc dire, là où l'usage l'admet : *une doctoresse*. Sinon, que l'on dise : *une femme docteur* ou : *Madame X est un bon docteur*; et toujours : *est docteur ès lettres*.

DOCUMENTISTE a été approuvé en juin 1939 par l'Office de la langue française pour désigner un « conservateur de documents » (cf. *Nouvelles littéraires*, 11 mai 1940).

DOGE. — La femme d'un *doge* s'appelait une *dogaresse*.

DOIGT DE PIED, pour *orteil*, est admis par l'Académie. Cette expression n'est donc ni une incorrection ni un belgicisme.

DOMMAGE QUE est correct en tête de la proposition : *Dommmage qu'il soit arrivé trop tard* ou : *C'est dommmage qu'il soit arrivé trop tard*.

On a le choix entre *c'est dommmage que* et *il est dommmage* : *C'est dommmage que vous n'ayez point appris cela plus tôt* (Ac.). *Il est bien dommmage que vous n'ayez pu arriver à temps* (Ac.).

Le subjonctif peut être remplacé par l'indicatif, lorsqu'on veut insister sur la réalité du fait. Dans la fable *Le gland et la citrouille* de La Fontaine, Garo se dit : *C'est dommmage, Garo, que tu n'es point entré Au conseil de celui que prêche ton curé*. Cet emploi est assez rare.

On dit, sans que : *C'est dommmage, c'est grand dommmage, c'est bien dommmage*.

DONATEUR. — Féminin : *donatrice* (une n).

DONNER. — 1. **Étant donné.** Cf. *Participe passé*, Règles particulières, 1, c. **Donné à**, cf. *Ibidem*, 10, Rem., b.

2. **Donner un cours, une conférence.** Cf. ces mots.

3. **Donnez-vous la peine de vous asseoir** est correct, autant que : *Prenez la peine de vous asseoir.*

4. Dites : **Donnez-m'en** et non : [*Donnez-moi-z'en*].

5. [**Donner un pas de conduite**]. Cf. *Pas*, nom, 3, p. 531.

DONT. — 1. Ce pronom relatif peut s'employer non seulement pour les animaux et les choses, mais aussi pour les personnes : *Le chien, la maison dont vous me parlez. Des livres dont beaucoup sont remarquables. L'homme dont vous me parlez (ou : de qui vous me parlez).*

2. Il s'emploie en principe partout où l'on emploierait la préposition *de*. La langue d'autrefois s'en servait dans des cas où la langue contemporaine ne le fait plus. Ainsi, en dehors de certains emplois signalés plus bas :

a) Pour marquer le complément d'origine, on ne dirait plus : [*L'homme dont j'ai reçu une lettre*]; on dit : **de qui**. Comparer : *L'homme dont j'ai ici la lettre.*

b) Pour marquer l'instrument, le moyen, l'agent, les classiques pouvaient dire : *Le collier dont je suis attaché* (La Fontaine); nous dirions : **au moyen duquel**. — *J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée* (Racine); nous dirions : **par qui** ou : **par lequel** (on dit : *Je suis menacé par cet enfant*). Dans ce dernier cas, nous dirions cependant, pour remplacer un nom de chose : *Le malheur dont je suis menacé* (on dit en effet avec *de* : *Je suis menacé d'un malheur*). — *Cette seconde magnificence, dont les âmes ferventes découvrent chaque jour quelque nouvelle raison d'être éblouies* (G. DUHAMEL, *Discours de réception*, p. 15); on peut dire : *Je suis ébloui de cette magnificence.*

c) Dans une incidente ou après *c'est*, on disait autrefois : *C'est dont je ne veux point de témoin que Valère* (Corneille). *Madame la duchesse a remis la partie à dimanche prochain, dont j'ai une fort grande joie* (La Bruyère). Dans ces deux cas, nous dirions : **ce dont** (cf. Le Bidois, I, pp. 306-307).

Mais avec *voilà* on dit : **Voilà dont** (ou *de quoi*) *je m'étonne.*

3. Le nom auquel *dont* sert de complément déterminatif doit être sujet, attribut ou complément d'objet direct; le pronom *dont* ne peut en principe dépendre d'un nom précédé d'une préposition (cf. cependant les remarques ci-dessous et 6, b).

Ne dites pas : [*L'homme dont j'ai marché sur les pieds*]. Dites : *L'homme sur les pieds de qui* (ou *duquel*, moins bien) *j'ai marché*.

De même, au lieu de : [*L'homme dont je nuis aux intérêts*], il faut dire : *L'homme aux intérêts de qui* (ou *duquel*) *je nuis*. Cf. *Lequel*, A, 1.

Ou encore, au lieu de : [*Des griefs dont vous n'êtes même pas certain de la pertinence*], on dira : *Des griefs de la pertinence desquels vous n'êtes même pas certain*.

De même, si l'on dit fort bien : *Je vais chez l'ami dont vous avez reçu des nouvelles*, on ne dira pas : [*Je vais chez l'ami dont vous vous inquiétez du sort*]; on dira : *Je vais chez l'ami du sort de qui vous vous inquiétez*, ou, plus élégamment : chez l'ami *dont le sort* vous inquiète.

REMARQUES. — a) On peut dire : *Un homme dont la présence d'esprit est surprenante*, parce que *dont* n'est pas complément du nom (*esprit*) précédé de la préposition, mais de l'expression composée qui forme le sujet : *la présence d'esprit*.

De même on dit très bien : *Elle, si innocente, dont nous surveillons jusqu'aux pensées* (= même les pensées); *des difficultés dont on ne viendra jamais à bout*; la locution prépositive à *bout (de)* se combine très bien avec *dont* (cf. Sandfeld, II, p. 190).

b) On peut dire aussi : *Un cavalier dont le manteau flotte sur les épaules*, parce que *dont* ne se rapporte pas seulement au complément prépositionnel, mais aussi au sujet. Il faut toutefois qu'il n'y ait pas d'équivoque possible et que la phrase ne paraisse pas trop lourde et trop compliquée.

c) Il n'y a aucune incorrection ni aucun inconvénient à dire : *C'est un homme dont l'ambition a ruiné la fortune* (*dont* étant à la fois complément du sujet et du complément d'objet direct). De même : *Cette morale janséniste dont l'intransigeance est à la fois la gloire et le défaut* (cf. Le Bidois, I, p. 305, et Sandfeld, II, pp. 190-191); *dont* complète sujet et attribut.

4. Quand *dont* est suivi de deux propositions, la construction, sans être incorrecte, est facilement lourde. On peut dire, quoi qu'ait prétendu Abel Hermant (« C'est, entre les horreurs d'aujourd'hui, l'une de celles qui attristent le plus aux champs élysées les trépassés d'une certaine culture et qui datent déjà d'un certain temps. » II, p. 308) : *Cet enfant dont je sais qu'il a été malade* (cf. *Je sais de cet enfant qu'il a été malade* ou : *Je sais, à propos de cet enfant, qu'il a été malade*), mais il est

plus simple de dire : *Cet enfant qui, je le sais, a été malade.* Il n'y a aucune inélégance dans ces phrases (citées et approuvées par les Le Bidois, I, pp. 324-325) : *Un luxe dont j'imagine aujourd'hui qu'il devait être affreux* (Mauriac). *La guerre dont on peut toujours se flatter qu'elle éclatera sur d'autres* (Jaurès). *C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait épousé les intérêts* (Lesage). *Telle est cette pièce où il y a tant de choses, et dont je me demande vraiment pourquoi elle n'est pas meilleure* (H. Bidou).

5. Il est incorrect d'employer *dont* devant un sujet, lorsque la proposition relative contient un pronom personnel qui renvoie à l'antécédent : Au lieu de : [*Les enfants dont les parents les ont bien élevés*], [*L'enfant dont le père a travaillé pour lui*], on dit, avec un autre relatif et un adjectif possessif : *Les enfants que leurs parents ont bien élevés, L'enfant pour qui son père a travaillé.*

6. a) La relative ne peut commencer par *dont* si elle contient un adjectif possessif en rapport avec l'antécédent. Cela ferait en effet un pléonasme, *dont* et l'adjectif possessif marquant tous deux l'appartenance. Ainsi on ne dit pas : [*Voici l'homme dont ses amis ont besoin*], [*L'enfant dont ses parents se sont sacrifiés*], [*Un méchant dont chacun vante les remords de sa conscience*]; on dit : *Voici l'homme nécessaire à ses amis, L'enfant pour qui ses parents se sont sacrifiés, Un méchant dont chacun vante les remords de conscience* (cf. Le Bidois, I, p. 304. II, p. 400; Martinon, p. 221).

b) Bien que *dont* ne puisse dépendre uniquement d'un complément prépositionnel, Grevisse admet que *dont* dépende d'un complément déterminatif accompagné d'un possessif (n° 560, p. 389) et il cite : *On a peine à placer Osymandias dont nous voyons de si belles marques de ses combats* (Bossuet). *Celui dont les larmes ont effacé l'histoire de ses péchés* (Massillon). *Une nation dont la diversité de ses parties s'arrangent* (P. Valéry). *Un vieux poète, dont on ignore le temps de sa mort* (Montesquieu). Il faut reconnaître que, pour éviter de telles rencontres, il faudrait changer tout à fait la construction, d'ailleurs très lourde. Pourquoi ne pas le faire, au bénéfice au moins de l'élégance?

N. B. — Il n'y a évidemment aucune incorrection dans la phrase suivante : *C'est ce jeune homme dont je vous ai dit qu'il avait perdu sa mère.* En effet, le possessif n'est pas dans la relative introduite par *dont*.

7. *Dont* complément d'un nom de nombre ou d'un indéfini numéral.

a) Il s'emploie très bien si cette expression est sujet : *Prenez soin de ces livres, dont deux sont très rares ou dont quelques-uns sont fort rares.*

b) Si cette expression est attribut ou précise *il*, l'emploi de *dont* paraît aujourd'hui insolite, parce qu'il vient se superposer à *en*. On ne dirait plus : [*Elle demandait cinq villes, dont Metz en était l'une* (Malherbe)] ni : [*On nous avait prédit une série de malheurs dont il en est déjà arrivé deux*]. Il est d'ailleurs si simple de dire : *dont l'une était Metz, dont deux sont déjà arrivés.*

c) Si cette expression est complément d'objet direct ou en rapport avec *il y a*, on ne peut recourir aussi facilement à un autre tour. La langue châtiée a surtout le souci d'éviter que *dont* ne soit doublé de *en*, comme dans [*Un voyage dont j'en connais les difficultés*]. *En* est donc parfois supprimé.

On dirait : *Veut-il un livre? Je lui en donnerai un. Il y en a un à sa disposition.* On est ainsi amené à dire : *Son maître prévient le danger, en portant avec lui des morceaux de viande ou des animaux vivants, comme des agneaux, des chevreaux, dont il lui en jette un pour calmer sa fureur* (Buffon). — *Vingt ou vingt-cinq volumes dont il y en a bien une dizaine sur l'histoire de la littérature* (Brunetière).

Ces deux phrases sont citées et approuvées par les Le Bldois (I, p. 304), pour qui *dont* et *en* ne représentent pas les mêmes noms, « pour le sens, de la même manière et sous le même rapport »; *dont* = parmi lesquels; *en* = desquels; « il n'y a pas là réellement de superfétation ». On dirait très bien : *Toutes ces raisons, dont il n'y en a pas une qui soit acceptable...*

On trouve aussi, approuvés par certains grammairiens, des tours où l'on supprime *en*. Grevisse (n° 558, p. 388) cite six phrases, entre autres : *Puis on répandit devant eux des saphirs dont il fallut choisir quatre* (Maupassant). *Pour beaucoup de raisons dont je ne puis me dispenser de vous indiquer deux ou trois* (Brunetière). *Elle me nommait ses amies, dont je connaissais quelques-unes* (Maurras). *Des souvenirs dont nous avons noté quelques-uns* (Thérive).

On en voudrait davantage pour être convaincu, surtout lorsque le complément d'objet direct est vraiment un adjectif cardinal (*un, deux*, etc.). Quoique Grevisse ait renoncé à cette distinction, il me semble qu'on peut continuer à dire que la langue recourt plus facilement à *dont*, en supprimant *en*,

lorsque *dont* est complément d'un pronom indéfini numéral, lui-même complément direct (cf. les deux derniers exemples).

8. *Dont* employé sans verbe. Nul ne conteste les tours : *Dont acte* (= et de cela je vous donne acte); *C'est mon ami qui l'a dit, dont voici les propres termes*. Mais on a contesté (cf. Tavernier, Leruitte) des phrases comme : *J'ai parlé à quelques personnes, dont votre ami*. *Dont* a alors le sens de : *parmi lesquelles*. Ce tour, qui me paraît admis par le bon usage actuel, est autorisé par les Le Bidois (II, p. 392).

9. **Dont et d'où.** Avec des verbes comme *venir, sortir, partir, descendre*, etc., **d'où** se dit des *choses* pour marquer l'éloignement, le point de départ : *D'où venez-vous? Voilà d'où vient cet usage. La ville, le point, le principe d'où je pars*.

De même : *Un appartement d'où la vue était fort belle. Un fait d'où je conclus*.

La langue littéraire emploie cependant parfois aussi **dont** par archaïsme, au lieu de *d'où* : *Le jardin dont vous venez de sortir. L'île dont je suis revenu*.

Mais normalement, *dont* se dit des personnes ou pour remplacer un mot comme *la famille, la race*; il marque la descendance : *La race dont vous descendez. La famille dont il sortait*. On emploie aussi *d'où* : *La famille d'où il est sorti* (Ac., à *Sortir*).

Dont suppose un antécédent. S'il n'y en a pas d'exprimé, on emploie *d'où* : *Rappelez-vous d'où vous êtes issu. D'où venez-vous? D'où il suit. D'où il résulte. D'où je conclus*.

10. **C'est de lui que je parle**, et non [*dont je parle*]. Cf. *C'est*, 6.

DORLOTER. — Un *l*.

DORMIR. — Noter les formes : *Je dors, il dort. Je dormis. Dormant, Dormi*.

Cf. *Participe passé*, p. 508 : *Combien d'heures avez-vous dormi?* (invariable).

DOUBLE. — **Mettre les bouchées doubles**. Cf. *Mettre*, 11.

DOUCEÂTRE. — Attention à l'orthographe.

DOUCEMENT. — **Aller, marcher doucement** (au figuré) = aller mal, médiocrement : *Comment va le malade? Doucement, très doucement* (Ac.). *Cette affaire marche-t-elle? Tout doucement* (Ac.).

Il s'agit là d'euphémismes, et non pas d'expressions réservées à la langue populaire.

DOUCEUR. — Des puristes condamnent l'emploi de **douceurs** dans le sens de *friandises*. Cet emploi est admis par l'Académie : *Durant ma maladie, il m'apportait chaque jour des douceurs. Acheter des douceurs à un enfant.*

DOUTE. — 1. **Nul doute que, point de doute que, il n'y a pas de doute que, il ne fait pas de doute que, il n'est pas douteux que,** sont régulièrement suivis du subjonctif avec *ne* : *Nul doute qu'il ne soit trop tard.*

Ne est parfois omis, surtout pour insister sur la réalité du fait. Pour la même raison, on emploie parfois l'indicatif : *Il n'est pas douteux qu'il s'est trompé.*

Le conditionnel s'emploie si le fait est hypothétique : *Nul doute qu'il arriverait trop tard (si on ne le bousculait pas un peu). Il n'est pas douteux qu'avec un peu de bonne volonté ils s'entendraient mieux (= s'ils y mettaient un peu de bonne volonté).*

2. **Il est sans doute que** (vieux), **sans doute que, il est hors de doute que** sont suivis de l'indicatif ou, si le fait est hypothétique, du conditionnel : *Il est hors de doute qu'il viendra nous voir. Sans doute qu'il pourrait faire mieux (s'il le voulait, s'il s'y prenait mieux, etc.).*

3. **Sans doute.** Cf. *Sans*, 4.

DOUTER. — 1. On dit **douter de** devant un nom ou un infinitif : *Je doute de sa bonne foi. Je doute de l'avoir dit.*

2. **Douter que** (*mettre en doute*). Pour l'emploi du mode, cf. *Contester*. En ce qui concerne l'emploi de *ne* explétif après **ne pas douter que** ou **il n'est pas douteux que,** on peut observer que son omission marque mieux encore la certitude :

Je doute qu'il vienne bientôt. Je doute qu'il n'ait pas fait son possible (la négation ne pas est ici nécessaire : Je puis difficilement croire qu'il n'a pas fait son possible).

Je ne doute pas qu'il ne vienne bientôt ou *qu'il n'ait fait son possible* (forme normale).

Je ne doute pas qu'il vienne (l'omission de *ne* est facultative; elle peut se recommander si on veut souligner la certitude).

Je ne doute pas qu'il viendra (la certitude est encore davantage soulignée).

Je ne doute pas qu'il pourrait faire mieux (fait hypothétique; on sous-entend : s'il le voulait, etc.).

De même : *Je ne doutais pas qu'il ne vînt bientôt, qu'il vînt, qu'il viendrait, qu'il aurait pu faire mieux.*

3. **Douter si** s'emploie avec l'indicatif ou le conditionnel,

selon le sens : *Je doute si je serai en mesure d'accomplir ma promesse. Ingrat, je doute encore si je ne l'aime point* (RACINE, *Andromaque*). *Je doute si j'obéirais à un tel ordre.*

4. **Se douter que** est suivi de l'indicatif : *Je me doute* (= je pense) *qu'il s'est trompé.*

[**DRACHE**] est un mot belge. Il faut dire : **averse**.

N. B. — *Il pleut à verse* et non [*Il drache*].

DRAP. — On abuse en Belgique de ce mot, employé sans complètement pour désigner ce qu'il faut appeler des *draps de lit*, *les draps d'un berceau*, *le drap mortuaire*, etc.

L'Académie écrit : *Un fabricant de drap*, mais *Un marchand de draps*.

DRASTIQUE se dit proprement d'un purgatif. L'Académie semble en autoriser l'emploi dans un sens plus large, puisqu'elle déclare : « Se dit d'un remède très agissant, énergique, spécialement de certains purgatifs ». Elle admet aussi le substantif *Un drastique*.

DRESSER. — On peut dire : *Cela (m'a) fait dresser les cheveux* ou : *Cela (m'a) fait dresser les cheveux sur la tête.* — *Les cheveux me dressent sur la tête* ou plus souvent : *Mes cheveux se dressent.* — *Les cheveux dressés* ou : *Les cheveux dressés sur la tête.*

DRÈVE, en Belgique et dans le nord de la France = allée bordée d'arbres. Il n'y a aucun inconvénient à employer ce mot, là où il est courant, compris de tous.

[**DRINGUELLE**] est un germanisme qu'ignorent les Français. Il faut dire : un *pourboire*, une *gratification*.

DROIT. — On dira à des jeunes filles : *Marchez droit devant vous* (adverbe; *directement*). *Allez droit au but.*

Mais on leur demandera de se tenir *droites* (comme on dirait : *Tenez-vous assises, courbées*).

DROLATIQUE n'a pas d'accent circonflexe.

DRÔLE (accent circonflexe. Prononcer *au*). On dit très bien : *Avoir une idée drôle* ou *Avoir une drôle d'idée* (= bizarre, amusante).

Mais le substantif **un drôle** (féminin *drôlesse*) a un autre sens. Il désigne un fripon, un coquin, une personne méprisable : *Une drôlesse de servante.*

Ne dites pas : [**Je me sens tout drôle**] pour : *Je suis souffrant, Je ne me sens pas bien.*

DRU. — On écrit normalement : *La neige tombe dru*, mais on écrit parfois aussi : *La neige tombe drue.*

DRUIDE. — Féminin : *druidesse.*

DÛ. — **Chacun son dû** (accent circonflexe). — Cf. *Devoir.*

DUCASSE, employé encore dans le Hainaut, est un vieux mot français du Nord. Il n'appartient pas au français courant.

DÛMENT s'écrit avec un accent circonflexe.

DUPLICATA. — Bien qu'un singulier *duplicatum* ait été formé sur *duplicata*, le bon usage continue à dire : *un duplicata*. Peut-on mettre *s* au pluriel? Étymologiquement, ce mot est un pluriel; c'est pourquoi, en théorie, il reste invariable : *un* ou *des duplicata* (Ac.). L'Office de la langue française, interrogé sur ce pluriel, déclare : « Littre regrettait déjà qu'on ne pût dire « des duplicatas », comme on dit « des opéras », la situation étant exactement la même dans les deux cas » (*Le Littéraire*, 27 mars 1946). On remarquera que l'Office se borne à ce rappel, sans oser recommander le pluriel en *s*.

DUR. — Cf. *Avoir.*

Dur reste invariable dans des phrases comme : *Ils frappent dur.*

DURANT, PENDANT. — Ceux qui aiment à conserver les nuances pourront réserver **durant**, conformément à son étymologie, pour exprimer la durée entière et **pendant** pour un moment, une portion de cette durée (à moins de renforcer *pendant* par *tout*) : *Il est resté debout durant la cérémonie. Il est sorti pendant la cérémonie.*

Notez les expressions : *Sa vie durant. Six ans durant* (Ac.), ou mieux : *Six années durant.*

DYSENTERIE. — Attention à l'orthographe.

E

É FERMÉ (*é*). — Les **verbes en -er** qui ont un *é* fermé à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif changent cet *é* en *è* ouvert devant une syllabe muette finale. Ils conservent donc *é* au futur simple et au conditionnel présent : *J'espère, j'espérais, j'espérerai, j'espérerais*. Cf. p. 741.

Les **verbes en -éer** conservent l'*é* dans toute leur conjugaison : *J'agrée, je crée*.

EAU. — On écrit : *une ville d'eaux*.

EAU DE BOUDIN. — Cf. *Boudin*.

ÉBÈNE est féminin.

ÉBONITE est féminin.

ÉBOULER, ÉCROULER. — Certains linguistes exagèrent la réelle différence d'emploi entre ces deux verbes.

S'écrouler se dit d'une construction qui tombe soudainement de toute sa masse : *un mur, une maison, un échafaudage* et, au figuré, *une fortune, un empire s'écroulent*.

S'ébouler ne se dit pas seulement de la terre, mais aussi d'une muraille ou d'objets entassés, comme une pile de bois. Le sens est toutefois différent; il ne s'agit pas d'une chute soudaine et bruyante, mais d'un affaissement, d'un glissement sur une pente, ou d'une désagrégation jusqu'à la ruine : *Le torrent a fait s'ébouler cette butte. Ces terres, ce tas de sable sont prêts d'ébouler* (Ac.). On remarque dans ce dernier exemple l'emploi sans pronom réfléchi. On peut dire en effet : *Le mur a éboulé* ou *s'est éboulé*.

ÉCAILLE. — On parle des écailles d'un poisson, d'une moule, d'une huître, d'un serpent, d'un papillon; mais on dit la *coque*, la *coquille* (ou parfois l'*écale*) d'un œuf.

ÉCALE (féminin) = 1) enveloppe extérieure qui renferme la coque dure de certains fruits : amandes, noisettes, noix (on dit aussi : *le brou*, pour les mêmes fruits); 2) gousse (ou cosse) des pois, des fèves, des haricots. Ces deux sens sont admis par

l'Académie. Le *Dict. général* en ajoute un troisième, peu usité, dit-il : coquille d'œuf. Le *Larousse du XX^e siècle* en signale un quatrième : pellicule qui se détache des pois que l'on fait cuire.

ECCHYMOSE (féminin). — Attention à l'orthographe.

ÉCHAPPATOIRE est féminin : une *échappatoire*.

ÉCHAPPER. — A. Emploi de l'*auxiliaire* :

1) **Avoir** dans le sens de « n'avoir pas été vu, saisi, remarqué » : *Votre observation m'avait d'abord échappé. Le véritable sens avait échappé à tous les traducteurs.*

2) **Être** (généralement) dans le sens de « être fait par mégarde, par imprudence » : *Cela m'est échappé* (= Je l'ai dit sans le vouloir). — *Quelques fautes vous sont échappées par-ci, par-là* (= Vous avez fait quelques fautes par négligence). A un correcteur qui aurait négligé de souligner quelques fautes, on dirait : *vous ont échappé* (= Vous ne les avez pas remarquées; cf. 1).

3) Dans les autres sens, **avoir** pour marquer l'action, **être** pour marquer l'état résultant de l'action accomplie : *Cela m'a échappé de la mémoire* ou : *Cela m'est échappé de la mémoire*. — *Un cri lui a échappé, lui est échappé* (Ac.). — *Seigneur, quelque Troyen vous est-il échappé?* demande Andromaque. — *Il a échappé à la prison, à la honte*. — *Ceux qui sont échappés du naufrage*. — *Ils ont échappé de prison* (*échapper de* peut signifier : « s'évader ») ou *Ils sont échappés de prison* ou *Ils se sont échappés de prison*.

B. **L'échapper belle.** — *L'* représente proprement *la balle*, qui était belle, facile à renvoyer, et qu'on a « échappée », c'est-à-dire, selon un ancien sens, évitée, manquée. Mais l'expression est aujourd'hui figée : *Il l'a échappé belle* (Ac.). *Nous l'avons échappé belle*. Certains grammairiens (tels les Le Bidois, t. II, p. 184) recommandent cependant l'accord : *échappée*.

ÉCHAUFFOURÉE. — Deux *f*, une *r*.

ÉCHO. — **Se faire l'écho de** (= répéter) est une expression verbale où *fait* et *écho* restent normalement invariables : *Ils se sont fait l'écho de cette calomnie. Elle s'en est fait l'écho.*

Il arrive qu'on mette **échos** au pluriel pour marquer la répétition, la séparation des actes : *Tous se faisant tour à tour les instruments de la haine et de l'envie et les échos de l'ignorance* (La Harpe, cité par Durrieu, p. 142). Il faudrait écrire alors :

Ils se sont faits les échos. Mais l'usage est d'écrire : Ils se sont fait l'écho. Tous se faisant... l'écho de l'ignorance.

ÉCHOIR n'est usité qu'à l'infinitif et aux formes suivantes :

Ind. présent : *Il échoit* (*échet* est vieilli), *ils échoient*. — Passé simple : *Il échu*. — Futur : *Il échoira*, *ils échoiront* (rares et archaïques : *Il écherra*, *ils écherront*). — Cond. prés. : *Il échoirait*, *ils échoiraient* (ou, rares : *Il écherrait*, *ils écherraient*). — Part. prés. : *Échéant*. — Part. passé : *Échu*, *échue*.

Auxiliaire : *être*.

ÉCHOPPE. — Deux *p*.

ÉCHOUER. — Auxiliaire : *Le navire a échoué* ou *est échoué* sur un banc de sable en vue des côtes.

Avoir marque l'action; **être**, l'état qui résulte de l'action accomplie.

On peut dire aussi **s'échouer** : *Le navire s'est échoué*.

Au sens figuré, on ne dit pas d'une personne ou d'une entreprise qu'elle est échouée. On dit toujours : *a*.

ÉCLAIRER. — A en croire Durrieu (p. 142), on ne peut dire : *Éclairer quelqu'un avec une bougie*, parce que « *Éclairer*, c'est ôter l'obscurité, c'est répandre la clarté sur quelque chose : Le soleil *éclaire* toutes les planètes; une lampe *éclaire* la chambre, l'escalier. Mais on ne répand pas de la clarté sur une personne, mais autour d'elle pour rendre visible quelque chose. » Purisme. La construction recommandée par Durrieu, *éclairer à quelqu'un* (= mettre en état de voir clair), est vieillie, et l'on dit aujourd'hui : *éclairer quelqu'un, éclairer quelque chose : Éclairer une personne qui descend dans une cave* (Ac.). *Cette découverte a éclairé bien des points restés jusqu'ici obscurs* (Ac.).

Notez aussi l'emploi sans complément : *Allez éclairer* (Ac.). *Éclairez* (Ac.).

ECLATER ne s'emploie plus à la forme pronominale; on dit : *Éclater de rire. Sa colère a éclaté. Ce bois a éclaté*.

ÉCLORE. — 1. Se dit du poussin (= sortir de l'œuf) ou de l'œuf (= s'ouvrir); par analogie, de ce qui s'ouvre, fleurit, s'épanouit.

2. **Conjugaison** : se conjugue comme *clore*. A l'indicatif présent, l'Académie écrit : *il éclot*, mais de bons grammairiens recommandent l'accent circonflexe : *il éclôt* (comme *il clôt*). *Et la terre a senti qu'une aurore inconnue éclôt* (PESQUIDOUX, *Chez nous*, II, p. 126).

Pour remplacer les formes verbales manquantes, on dit « faire éclosion » : *Les œufs firent éclosion.*

3. **Auxiliaire.** D'après la plupart des grammairiens, *éclore* se conjugue toujours avec *être*; en fait, la langue usuelle emploie souvent *avoir* pour marquer l'action considérée dans son accomplissement, et *être* pour marquer l'état résultant de l'action accomplie : *Les œufs ont éclos ce matin. Les coquelicots et les bleuets sont éclos.* Nyrop (t. VI, p. 209) donne les exemples suivants : *Les fleurs ont éclos pendant la nuit. Les fleurs sont écloses depuis ce matin.*

ÉCORCE. — Durrieu condamne **pelure d'orange** (p. 143). Sans doute, on dit correctement : *une écorce d'orange, de citron*, l'écorce étant épaisse par définition. Mais l'Académie admet, tout comme l'usage, *pelure d'orange*, à côté de *pelure de poire, de pêche, d'oignon.*

ÉCOSSER. — On dit : *écosser des petits pois* (enlever la cosse, et non pas [*l'écosse*], comme dit le peuple).

ÉCRABOILLER, sous l'influence d'*écraser*, a remplacé dans l'usage courant **écarbouiller**, plus difficile à prononcer et tombé en désuétude. On entend les néologismes **écrabouillage** et **écrabouillement**. Ce dernier paraît jouir d'une préférence.

ÉCRÉMER. — Deux accents aigus.

ÉCRITOIRE est féminin. *Une écritoire* était autrefois un petit meuble qui contenait les choses pour écrire. Des puristes refusent de lui donner le sens d'*encrier*. C'est pourtant bien un sens que ce mot a aujourd'hui, d'après l'Académie et le *Dict. gén.*

ÉCURER. — Cf. *Curer.*

ÉDUIQUER. — Certains auteurs, depuis Voltaire, raillent l'expression : *éduquer un enfant*. Et cependant elle est bien française et reçue par l'Académie : *Un enfant bien éduqué ou bien élevé.*

EFFICIENCE, ignoré par l'Académie et le *Dict. gén.*, est donné par le *Larousse du XX^e siècle* avec le sens de : rendement, effet utile d'une machine, d'un homme. Le mot est certainement très répandu : *Les grands classiques... croient à la mission moralisatrice, à l'utilité, à l'efficiencia de la littérature sur les mœurs* (G. MONGRÉDIEN, *La Vie littéraire au XVII^e siècle*, p. 155). Dans une de ses chroniques, Desonay déclare : « Je lui préfère *efficace*, qui est substantif féminin; mais, s'il m'arrive de glisser

efficace dans un article, j'ai tout lieu de craindre que le typo ne me remplace ce mot, jugé insolite, par le rassurant *efficacité* (Défendre le français, dans *Le Soir*, 19 avril 1947). Et il ajoute qu'il préfère *efficace* à *rendement* parce que l'idée d'*effet* réellement produit est mieux marquée par la parenté entre les deux mots *efficace* et *effet*.

Cette dernière remarque me paraît juste, mais j'en ferais bénéficier *efficience*, qui rappelle *effet*, lui aussi. Quant à *efficace*, je crois bien que c'est le typo qui a raison. Le nom *une efficace*, selon l'Académie, est vieux et s'emploie en parlant de choses religieuses : *L'efficace de la grâce*. Et même dans cet emploi, il est concurrencé victorieusement par *efficacité* : *L'efficacité d'un remède, d'une loi, de la grâce* (Ac.).

Efficace se rencontre cependant, reconnaissons-le, dans le sens large d'*efficacité* : *Mais, que la médecine ne l'oublie pas, elle doit rester indépendante, à peine de s'avilir et de perdre l'efficace en même temps que l'autorité* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 40).

Ajoutons que la création du substantif *efficience* à côté de l'adjectif bien français *efficient* (= qui produit un certain effet) est tout à fait normale.

EFFILER. — Ne dites pas : [Il a la langue bien **effilée**]. Cf. *Affiler*.

EFFLUVE est masculin : *Un effluve*.

EFFORCER. — **S'efforcer** se construit généralement avec *de* devant un infinitif : *S'efforcer de soulever un fardeau*. La construction avec *à* n'est pas rare et n'exprime pas toujours une nuance particulière; elle ne s'impose jamais; elle souligne parfois la difficulté : *Je m'efforçais à (ou de) ne pas laisser paraître ma colère*.

Ce verbe ne s'emploie qu'absolument ou avec un infinitif : *Je m'efforcerai* ou : *Je m'efforcerai de le faire*.

Accord du participe : *Elles se sont efforcées de...*

EFFRAIE. — Cf. *Orfraie*.

ÉGAL. --- 1. L'expression **d'égal à égal** peut toujours rester invariable. Toutefois l'usage moderne accorde volontiers chaque adjectif de cette expression avec le nom auquel il se rapporte : *Il traite avec elle d'égal à égale. Elle le traitait d'égale à égal*.

2. **N'avoir d'égal que.** Comment accorder *égal* si cette expression réunit deux noms de genres différents?

L'accord avec le sujet d'*avoir* est cautionné par l'usage, sinon par la logique : *Mon estime n'a d'égal(e) que mon amour* (Sardou). Cet exemple est cité par G. et R. Le Bidois (II, p. 152), qui ajoutent : « Cet accord se justifie par le sens de l'expression, qui revient à dire : *n'est égal(e) qu'à*, etc.; de plus, il nous paraît s'expliquer encore par la place et le rôle prédominant du nom ainsi mis en vedette. On trouve pourtant parfois un autre accord : *La prétention de penser par soi-même n'a d'égal que le peu de souci de penser en effet et une certaine impuissance à le faire* (FAGUET, *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, t. II, p. xii). Ce qui explique — sans peut-être le justifier — un pareil accord, c'est, soit la supposition ici du mot *rien* (*n'a rien d'égal*), soit l'importance du membre de phrase introduit par *que* et la force avec laquelle il s'impose à l'esprit de l'écrivain. Mais l'autre accord est certainement celui auquel on s'attend plutôt ».

Cela mérite examen. Comment Faguet a-t-il fait l'accord? Trouve-t-on ici le neutre (*rien d'égal*) et l'invariabilité de l'adjectif?

C'est douteux. En tout cas, on ne peut dire que l'usage traite ainsi cette expression; sinon il laisserait *égal* invariable, même entre deux féminins.

L'explication à retenir pour la phrase de Faguet est donc l'accord avec le nom qui suit immédiatement *que*. Personnellement, au seul point de vue logique, c'est à cet accord que je m'attendrais, au contraire des Le Bidois. Il me semble en effet que si l'on dit : *Sa vanité n'a d'égal que son sans-gêne*, on ne veut pas dire : *Elle est égale à son sans-gêne seulement*, mais : *Elle est si grande que seul son sans-gêne lui est égal*. (Elle a seulement son sans-gêne comme égal. Elle n'a que son sans-gêne qui lui soit égal.)

Cependant l'usage laisse le choix; en effet, frappé par le premier nom, mis en vedette en tête de la phrase, il accorde volontiers *égal* avec ce nom, d'autant plus facilement que l'autre n'est pas encore exprimé.

3. **Cela m'est égal** (ou familièrement *Ça m'est égal*) peut très bien se dire pour marquer l'indifférence, mais non pour accepter une proposition gentille, agréable. Dans ce dernier cas, on doit dire, plus poliment : *Volontiers* ou : *Avec plaisir*.

ÉGALISER = rendre égal. Il a toujours comme complément un nom de chose : *Égaliser les parts, les cheveux, les conditions*.

Il signifie aussi « rendre uni, plan » : *Égaliser un terrain, un chemin, une allée* (Ac.).

ÉGOUT. — Pas d'accent circonflexe.

ÉGOUTTER. — Deux *l*.

ÉGRENER peut s'écrire aussi **égrainer** (Ac.).

EH BIEN ou **HÉ BIEN**; non pas [Et bien]. Des grammairiens ne donnent pas *Hé bien*, rare et ignoré par l'Académie. Cette interjection est admise par Littré; elle sert, dit le *Dict. gén.*, à appuyer sur ce qu'on va dire ou à exprimer l'interrogation.

ÉLANCER, ÉLANCEMENT. — Cf. *Lancement*.

ÉLASTIQUE est masculin : *Un élastique*.

ÉLECTRO et ses **composés**. -- On écrit : *un électro-aimant* (Ac. et D. G.) ou *électroaimant* (D. G.); *électro-chimie* (Ac. et D. G.) ou *électrochimie* (D. G.); *électro-chimique* (Ac. et D. G.) ou *électrochimique* (D. G.); *électroculer*, *électrocution*; *électrode*; *électro-dynamique* (Ac. et D. G.) ou *électrodynamique* (D. G.); *électrogène*; *électrolyse*; *électro-magnétique* (Ac. et D. G.) ou *électromagnétique* (D. G.); *électro-magnétisme* (Ac. et D. G.) ou *électromagnétisme* (D. G.); *électromètre*; *électromoteur* (D. G.); *électro-négatif* (Ac. et D. G.) ou *électronégatif* (D. G.); *électrophore*; *électrophysiologique* (D. G.); *électro-positif* (Ac. et D. G.) ou *électropositif* (D. G.); *électroscope*; *électro-statique* (Ac. et D. G.) ou *électrostatique* (D. G.); *électro-thérapie* (Ac.) ou *électrothérapie* (D. G.); *électrolypie*. On voit que l'Académie voudrait généraliser le trait d'union quand *électro* est joint à un mot qui s'emploie tout seul dans ce sens-là : *électro-métallurgie*, *électro magnétique*, etc. Mais l'usage courant tend à supprimer le trait d'union.

Qu'ils soient écrits ou non avec un trait d'union, ces composés ne varient que dans leur deuxième élément : *Des électro-aimants*.

ÉLIRE se conjugue comme *lire*. Attention au passé simple : *J'élus*.

ÉLYTRE est plutôt masculin : *un élytre*. L'Académie reconnaît que « quelques-uns font ce mot féminin ».

EMAIL. -- Pluriel : *des émaux*. Toutefois, consulté par une grande maison de parfumerie sur le pluriel du nom *email* désignant certain produit à l'usage de la toilette féminine, l'Office de la langue française a opté pour **émails**, qu'on lui proposait. La forme ancienne **émaux** a en effet un autre sens (cf. *Revue Universitaire*, octobre 1937).

EMBALLER. — L'Académie admet les deux emplois suivants dans la langue familière :

1) « ravir de surprise, d'admiration, entraîner : *Son discours nous a emballés* »;

2) **s'emballer** : « s'exalter d'une façon irréfléchie pour ou contre quelqu'un ou quelque chose », s'emporter.

EMBARQUER. — On peut dire : *J'embarquerai* ou *Je m'embarquerai pour le Congo*. Au figuré, on dit toujours : **s'embarquer**.

EMBARRAS. — Ne dites pas : [**Il fait de ses embarras**]. Dites : *Il fait de l'embarras, des embarras, ou ses embarras* (= Il cherche à se faire remarquer). On dit très bien : *Un faiseur d'embarras*.

EMBARRASSER s'écrit avec deux *r* et deux *s*.

EMBELLIR. — Auxiliaire : *avoir* marque l'action, *être* l'état résultant de l'action accomplie : *Cette jeune fille a embelli au cours de ces derniers mois. — Elle est singulièrement embellie depuis deux ans.*

Comme transitif, il se conjugue avec *avoir* : *Nous avons embelli notre jardin.*

Le substantif **une embellie** est français : *Nous avons profité de cette embellie pour faire un tour de promenade, pour sortir* (Ac.).

EMBERLIFICOTER (= embrouiller, embarrasser) est français; familier, d'après l'Académie.

EMBÊTER, EMBÊTANT, EMBÊTEMENT, S'EMBÊTER sont très familiers (Ac.).

EMBLÈME est masculin : *Un emblème*.

EMBOBELINER = séduire par des paroles captieuses, enjôler (enlacer, comme le fil enlace la bobine). On dit aussi familièrement : **embobiner** (Ac.).

EMBOÎTER. — Accent circonflexe (comme dans : *une boîte*).

EMBONPOINT. — Attention à l'orthographe.

EMBROUILLAMINI. — Le *Dict. gén.* donne un *brouillamini* (familier) et un *embrouillamini* (trivial) = confusion où l'on ne se reconnaît plus. L'Académie donne les deux mots comme familiers. On peut dire aussi : *un embrouillement*.

ÉMÉRI. — Cf. *Papier*.

ÉMÉRITE. — *Emeritus* voulait dire, à Rome : « qui a accompli son service militaire et obtenu un congé honorable » (latin *mereri* = mériter; par extension : servir dans l'armée). Le mot **émérite** s'est dit, par extension, de certains fonctionnaires en retraite, jouissant des honneurs de leur titre.

A cause du radical *mérite* et sans avoir égard au préfixe *ex* (en dehors), on a changé le sens de l'adjectif *émérite*; on parle depuis longtemps d'un *philologue émérite*, d'un *buveur émérite* (Ac.) ou d'un *professeur émérite*, dans le sens de « remarquable » et non de « retraité ». Sans doute, il y a là un abus, que condamne l'Office (*Le Figaro*, 9 avril 1938). Mais ne doit-on pas s'incliner devant l'usage, qui s'est laissé entraîner dans un phénomène très courant d'étymologie populaire? Je crois donc qu'on peut dire avec Taine : *Un charpentier, un potier ou un maletot émérite* (*Histoire de la littérature anglaise*, t. IV, p. 90) et avec Duhamel : *J'ai, pendant la fin de mes études, suivi parfois la consultation de Doleris, accoucheur émérite* (*Biographie de mes fantômes*, p. 187).

ÉMERVEILLER. — S'émerveiller que ou de ce que. Mêmes règles que pour s'étonner. Cf. Étonner.

ÉMINENT. — Il ne faut pas confondre : un *péril éminent* (= considérable), expression d'ailleurs peu employée, et un *péril imminent* (= tout proche). Cf. *Inminent*.

EMMENER = mener avec soi dans un autre lieu. On *emmène* son chien; on *emporte* son parapluie.

EMMI (= dans, au milieu de) est vieilli : *Emmi les lois*.

EMMITOUFLER. -- Deux *m*, une *f*.

EMMURAILLER (entourer de murs) est vieilli en France. Il est remplacé par **murer** qui, au sens de : boucher par un mur (*Murer une porte, une fenêtre*), ajoute celui d'entourer de murailles : *Murer un terrain* (Ac.).

Quant à **emmurer**, il signifie plutôt : enfermer (un prisonnier, par exemple) entre des murs : *Les emmurés de Carcassonne*.

ÉMOLUMENT. -- L'Académie ne connaît ce mot qu'au pluriel, dans tous les sens.

Le *Dict. gén.* connaît le singulier comme terme de droit : 1) Revenu casuel d'une charge, par opposition au revenu fixe. Spécialement : honoraires accordés aux officiers ministériels.

2) **Avantage, profit, revenant légalement à quelqu'un.** Spécialement : part des bénéfices de la communauté revenant à chacun des deux époux. Le Code civil parle en effet de l'*émolument* de la femme mariée.

Quant au pluriel *émoluments*, il a par extension, selon Littré et le *Dict. gén.*, le sens d'*appointements*, de traitement fixe. L'Académie a tort quand elle déclare, au mot *émoluments* : « En termes d'administration publique, il désigne l'ensemble des sommes que touche un fonctionnaire quand, à son traitement fixe, soumis à une retenue pour pension civile, viennent s'ajouter des indemnités, des allocations non soumises à cette retenue. On n'emploie jamais ce mot quand on parle seulement de traitement fixe ». L'usage ne s'embarrasse plus guère de cette restriction.

[**ÉMOTIONNER**] est tout à fait inutile; je le condamnerais. Le succès de ce verbe est dû à l'ignorance de la conjugaison d'**émouvoir**, qui se conjugue comme *mouvoir* (cf. ce verbe). Le participe passé *ému* n'a pas d'accent circonflexe.

EMPAQUETER. — J'empaquette.

EMPÊCHER. — 1. La signification étymologique de ce verbe « mettre une entrave aux pieds de quelqu'un », se retrouve dans l'expression, aujourd'hui vieillie : **empêcher quelqu'un**, sans un infinitif complément. Elle signifiait « entraver, embarrasser, empêtrer quelqu'un ». On ne dit plus : [**Ma crainte m'empêchait**] ni : *Oui, j'ai juré sa mort, rien ne peut [m'empêcher]* (MOLIÈRE, *Sganarelle*). Dans cette acception, on n'emploie plus que le passif, dans la formule **être empêché**, signifiant « n'être pas libre, être retenu par ses occupations » : *Dis-lui que je suis empêché* (MOLIÈRE, *L'Avare*). L'Académie dit encore : *En recevant cette proposition, il fut bien empêché*; on dirait plutôt : *il fut bien embarrassé*.

« Ce passif est encore en usage avec la formule **empêché**, comme on dit *excusé*, pour justifier une absence » dans le procès-verbal d'une assemblée (Office, *Le Littéraire*, 27 mars 1946). On dira aussi : « *Pour le ministre empêché* (Ac.), *Pour le préfet empêché* (Ac.). On peut dire : *Il a les mains empêchées* (Ac.).

Avec un infinitif, on emploie de : *Il se trouva fort empêché de lui répondre* (Ac.). *Je l'empêcherai bien de faire ce qu'il dit* (Ac.). On n'emploie plus régulièrement à, bien que l'Académie donne encore l'exemple : *Voilà un homme bien empêché à rendre ses comptes*. Cf. Corneille : *Je serais bien empêché à vous le dire*.

On dit : *ne pouvoir s'empêcher de faire quelque chose.*

2. Littéré a recommandé l'expression [**empêcher quelque chose à quelqu'un**] : *On nous empêcha l'accès de cette maison.* Il cite plusieurs écrivains classiques. Saint-Simon a écrit : *Tallard compta pouvoir empêcher aux ennemis le passage de la rivière.* Cet emploi n'est plus vivant.

On dit **empêcher quelque chose**, sans complément de personne, dans le sens de « rendre une chose irréalisable par l'opposition qu'on y apporte ou l'obstacle qu'on y met » (Ac.) : *Empêcher le jugement d'un procès* (Ac.). *Empêcher un mariage* (Ac.). *Cette muraille empêche la vue* (Ac.).

3. Sans complément indirect de personne, on dit aussi **empêcher de** + infinitif ou **empêcher que** + subjonctif avec ou sans **ne** : *La pluie empêche d'aller se promener* ou *qu'on n'aille se promener* (Ac.). — *Je n'empêcherai pas qu'il ne fasse* ou *qu'il fasse ce qu'il voudra* (Ac.). L'emploi de *ne* paraît légèrement préférable dans la langue surveillée, du moins si le verbe *empêcher* est employé à la forme affirmative. En fait, cependant, on a le choix.

L'indicatif se rencontre après **Cela n'empêche pas que** pour indiquer que l'on constate un fait réel : *Cela n'empêche pas qu'il y aille* (= Ce n'est pas une raison pour qu'il n'y aille pas. Il peut y aller s'il veut). *Cela n'empêche pas qu'il y est allé, qu'il est maintenant ministre* (constatation d'un fait réel).

4. **N'empêche que** et **Il n'empêche que** sont suivis de l'indicatif (ou du conditionnel s'il s'agit d'un fait hypothétique) : *N'empêche que, demain, il sera là le premier.* *N'empêche qu'il serait le premier à nous le reprocher.*

5. L'Académie note l'emploi familier : « **Être empêché de sa personne, de sa contenance** : ne savoir comment se tenir; ou, figurément, être dans un grand embarras d'esprit ».

EMPESER. — On dit : *un col empesé, un plastron empesé trop raide*, et non : [un col amidonné]. Au figuré : *Cet homme est empesé, il a un air empesé, un style empesé.*

EMPHYSÈME (masculin). — Attention à l'orthographe.

EMPIRER. — Auxiliaire : *Son état a empiré subitement* (action). — *Le mal est empiré* (état).

On peut dire **s'empirer** : *Son état s'est empiré.*

EMPLÂTRE est masculin : *Un emplâtre.*

EMPOCHE. — L'Office a conseillé ce nom féminin, de préférence à [enpoche], pour désigner « l'avance qui est faite aux receveurs pour qu'ils puissent s'approvisionner en carnets de tickets » (*Revue Universitaire*, février 1938, p. 127).

EMPORTE-PIÈCE. — *Un mot à l'emporte-pièce* est un mot qui semble taillé à l'emporte-pièce, soit un mot acerbe, soit un mot vif, rapide, qui frappe par sa netteté.

EMPRESSER. — 1. **S'empresser**, signifiant « user de prévenances, de zèle », s'emploie avec *à* (rarement avec *de*) devant l'infinitif complément : *Il s'empressait à deviner ses désirs* (Ac.).

2. **S'empresser**, signifiant « se hâter », s'emploie avec *de* : *Je m'empresserai de l'avertir* (Ac.).

EMPRISE a signifié autrefois « entreprise ». Théoriquement, il signifie encore : « action de prendre, d'acheter des terrains par expropriation, pour travaux d'utilité publique ». Mais ne dit-on pas toujours dans ce cas : **expropriation** ?

Le mot, tombé en désuétude dans cette acception, était donc libre de prendre figurément, par extension de sens, la nouvelle signification de « forte prise, mainmise, ascendant, influence ». L'Académie l'admet, en dépit des puristes, et déclare : « Figurément, il signifie : domination exercée par une personne sur une ou plusieurs autres, et qui a pour résultat qu'elle s'empare de son esprit ou de sa volonté : *L'emprise de cet écrivain sur la jeunesse* ».

EMPRUNTER. — D'après Littré, quand le complément indirect *d'emprunter* est un nom de chose, il faut *de*; quand c'est un nom de personne, on met indifféremment *à* ou *de*.

Le *Dictionnaire général* ne donne d'exemples qu'avec *de*, aussi bien devant un nom de personne que devant un nom de chose.

Une fois de plus, les exemples du *Dictionnaire de l'Académie* reflètent mieux l'usage actuel. *De* ne paraît se recommander devant un nom de chose que si *emprunter* signifie, au figuré : « recevoir de quelque chose, devoir à quelque chose » : *La lune emprunte sa lumière du soleil. Ce raisonnement emprunte de la circonstance présente une nouvelle force* (Ac.). Dans les autres cas, on dit *à* ou *de*, et *à l'emporte* : *Emprunter une somme à quelqu'un (de quelqu'un vieillit dans ce sens). Emprunter une pensée d'un auteur ou à un auteur. Un mot emprunté du latin ou au latin* (Ac.).

EMPUANTIR a remplacé *empuanter* : *Une mare qui empuantit l'air.*

EN, adverbe ou **pronom.** — *En* est proprement un adverbe de lieu et signifie de là (origine, éloignement) : *Il a passé huit jours à la mer et il en est revenu transformé.* Mais, employé pour représenter un nom construit avec la préposition *de*, il exprime à peu près tous les rapports marqués par cette préposition : *J'aime beaucoup Paris et j'en admire les monuments* (Ac.). *Ce chien est méchant, n'en approchez pas. J'en ai deux, beaucoup, quelques-uns, une quantité considérable. Je n'en ai pas.* — *A-t-il de la patience? Il en a. On ne peut en avoir plus qu'il n'en a.* — *C'est triste, mais on n'en meurt pas. J'en mettrais ma main au feu. J'en suis encore tout ému. Vous en avez menti. Il en est certain. Qu'en as-tu fait? J'en perds la tête. Il m'en est plus cher. Je ne l'en trouve que plus sympathique. Il a mal travaillé, mais il s'en repent. Je vous en prie, fermez la fenêtre* (ou : *Fermez la fenêtre, je vous (en) prie*). *C'est plus qu'il n'en faut. Un homme comme on n'en voit plus. Ce livre ne répond pas à l'idée que je m'en étais faite. J'en ai tant vu, de ces gens-là!*

On voit, par la diversité de ces exemples, la diversité des emplois de *en*. Sa syntaxe pose un très grand nombre de problèmes que nous ne pouvons étudier ici dans le détail. Bornons-nous à quelques remarques essentielles :

1. *En* ne s'emploie pas seulement pour désigner des choses, des animaux, des idées (cf. les exemples ci-dessus). Il s'emploie aussi pour désigner des **personnes**, moins qu'autrefois assurément, mais assez souvent encore, quoi qu'en disent certains grammairiens.

On le trouve notamment dans cet emploi avec une valeur partitive : *A-t-il des amis? — Il n'en a qu'un seul* (Ac.). *J'en soupçonne quelques-uns. J'en connais qui... As-tu des frères? — Je n'en ai point. J'en étais.* Cf. *Dont*, 7.

Mais on le trouve aussi, dans plusieurs autres cas, en concurrence avec le pronom personnel : *Que pensez-vous de cet homme? Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui* ou *à m'en plaindre* (toutefois il faut qu'il n'y ait pas la moindre équivoque et qu'en ne puisse paraître avoir, dans une telle phrase, son sens normal : *de cela*). — *Il n'y a qu'à la voir avec son amie; elle en est jalouse.* — *Aimez vos amis, vous en serez aimés* (emploi tout à fait régulier comme complément d'agent d'un verbe affectif à la voix passive). — *Il ne pouvait pas nous empêcher de songer à lui et d'en parler* (encore un emploi tout à fait normal, pour éviter

la répétition du pronom personnel). — *C'est un véritable ami; je ne pourrai jamais oublier les services que j'en ai reçus* (ou : *que j'ai reçus de lui*; complément d'origine).

2. Remplacement de l'adjectif possessif par le pronom *en*, quand le possesseur est *inanimé*.

Le remplacement de l'adjectif possessif par l'article et le pronom *en* s'est fait de tout temps en français. Au XVII^e siècle, on a établi une distinction fondamentale dont le principe subsiste : le possessif s'est appliqué aux personnes et aux choses personnifiées; *en* a été réservé aux choses. Toutefois cette règle ne s'est jamais imposée rigoureusement. L'hésitation se retrouve à l'époque moderne chez les écrivains et chez les grammairiens. Parmi ceux-ci, les uns se contentent de distinctions insuffisantes, d'autres formulent des règles exigeantes qui ne correspondent pas toujours au flottement de l'usage.

Voici quelques principes essentiels :

A. L'emploi de *en* est impossible :

1) si le possesseur est un être animé : *L'homme est un apprenti, la douleur est son maître*;

2) dans des phrases comme les suivantes, où le possesseur et l'objet possédé sont rapprochés dans une même proposition : *La campagne a ses charmes. Nous étudions les causes et leurs effets*;

3) si le nom de la chose possédée est sujet d'un verbe d'action qui a un complément d'objet : *Le feu fut allumé; ses flammes embrasèrent bientôt le bûcher*. On voit l'impossibilité de dire : [*Les flammes en embrasèrent bientôt le bûcher*];

4) s'il est précédé d'une préposition : *J'aime ce parc, j'apprécie la régularité de ses lignes, je ne me lasse pas de ses ombrages*. On ne dira donc pas : [*J'en apprécie la régularité des lignes*].

B. L'emploi du possessif est normal, sans s'imposer, en parlant de choses personnifiées « auxquelles on attribue des vues, une volonté » (Littré), ou en parlant de choses qui peuvent être conçues comme capables de posséder (dans le sens d'*avoir*). Voyez l'emploi des deux tours chez Musset : *Plantez un saule au cimetière. J'aime son feuillage éploré, La pâleur m'en est douce et chère, Et son ombre sera légère A la terre où je dormirai*.

Cet emploi est d'ailleurs restreint par les remarques qui suivent.

C. En effet, à la distinction fondée sur l'idée d'appartenance prise dans un sens très large, s'associent d'autres habitudes fondées sur la fonction du nom qui désigne l'objet possédé

et sur la nature du verbe. Si l'on se place à ce point de vue (cf. A, 3, 4), on peut observer que l'emploi de *en* paraît naturel si le nom de l'objet possédé (celui qui est déterminé par *en*) est :

1) sujet du verbe *être* ou d'un verbe semblable, qu'on pourrait remplacer par *être* : *Ne répondez pas à cette lettre; le ton en est impertinent. Cette entreprise ne me tente guère; le succès m'en paraît trop douloureux;*

2) attribut : *Il n'a pas seulement déclenché la résistance; il en est resté l'âme jusqu'à la victoire* (remarquez que *en* se place devant le verbe);

3) complément d'objet direct : *J'ai vu cette ville, j'en ai admiré les nombreux monuments. Nourri dans le sérail, j'en connais les détours* (Racine).

Ce ne serait pas une faute d'employer le possessif dans ces phrases, parce qu'on peut y retrouver l'idée d'appartenance dont il a été question plus haut. On peut dire : la lettre *a* un ton, l'entreprise *a* du succès, la résistance *a* une âme, la ville *a* des monuments, le sérail *a* des détours. Mais peut-être l'adjectif possessif (*son ton est impertinent*, etc.) soulignerait-il ici d'une manière un peu insolite l'idée de possession.

On observera que, dans le dernier exemple, *en* n'est possible que parce que la première partie de la phrase (celle où se trouve le nom représenté par *en*) est détachée et prend en fait la valeur d'une proposition distincte. Mais il n'y a pas moyen d'employer *en* dans une phrase comme celle-ci : *Je connais le sérail et ses détours*. Cf. A, 2.

D. Si l'idée d'appartenance, telle qu'elle a été définie, ne peut se concevoir, l'emploi de *en* est seul recommandable : *La guerre s'éloignait et le souvenir s'en effaçait* (on ne peut dire que la guerre *a* ou possède un souvenir). *J'ai vu ce monument, j'en ai même une photo* (le monument n'a pas de photo). *Le soin qu'on apporte au travail empêche d'en sentir la fatigue* (Litttré). *Ce métier me pèse, j'en supporte mal l'ennui*.

On remarquera que, dans les phrases suivantes, on n'a pu recourir au possessif parce qu'il n'y a pas d'idée de possession dans le sens qui vient d'être indiqué; d'autre part, *en* est également impossible parce que le mot qu'il devrait déterminer est accompagné d'une préposition; il faut donc s'exprimer autrement et dire : *Je n'aime pas ce travail; je supporte mal la lenteur des recherches qu'il exige; je répugne aux vérifications minutieuses qu'il comporte*.

3. *En* peut se trouver dans la même proposition que le

complément qu'il remplace et qui précède ou qui suit. Il faut se garder du **pléonasmе** d'un tel tour, mais en réalité il s'agit souvent d'une expression plus vive ou d'un effet d'insistance qui a sa valeur propre et qui n'a rien d'un pléonasmе : *On en parlera longtemps, de ce coup-là. Il en faut du courage pour un tel sacrifice! Des précautions, on n'en prend jamais assez! De la prudence, il n'en faut pas trop! Ah! combien j'en ai vu de ces matamores! J'en ai assez de ces gens-là. Il en a fait des suppositions!*

4. En s'emploie dans un assez grand nombre d'expressions qui forment des **gallicismes** et où l'on retrouve parfois, très affaiblie, l'acception « de cela, à cause de cela, par suite de cela » : *En appeler au témoignage de quelqu'un. En arriver là. C'en est assez, c'en est trop. Il en est de vous comme de lui. Il en est de même pour chacun d'entre nous. J'en suis là. Il ne peut en être ainsi. Où en sommes-nous de cette affaire? Ce livre en est à sa quatrième édition. J'en suis à souhaiter qu'il revienne. C'en est fait. J'en serai quitte pour la peur. J'en suis pour mon argent (= je l'ai perdu). En avoir à quelqu'un (= être irrité contre quelqu'un, en vouloir à quelqu'un). En avoir pour son argent. Croyez-m'en. Si vous m'en croyez. Il m'en coûte de l'avouer. Il leur en cuira. Si le cœur vous en dit. Ne pas en croire ses yeux. N'en pas croire ses yeux. Il en dit plus qu'il n'en fait. C'en est fait. N'en faire qu'à sa tête. Il n'en finissait pas. Je veux en finir. Il s'en faut de peu, de beaucoup. En imposer. Je n'en puis plus de fatigue. S'en prendre à quelqu'un de quelque chose. Bien lui en a pris d'avoir été averti à temps (ou Bien lui a pris d'avoir...). S'en rapporter à quelqu'un. En rester là. Il en est resté au romantisme. En être réduit à. S'en retourner. Je n'en reviens pas. Je m'en tiens là. Je m'en tiens à cette citation, à faire telle chose. En user bien ou mal avec quelqu'un. En venir à quelque chose. Voici où je veux en venir. En revenir à quelqu'un ou à quelque chose. S'en remettre à quelqu'un de quelque chose. En vouloir à quelqu'un de ce qu'il fait. En voilà pour une semaine. En voilà une chance! En voilà bien d'une autre!, etc.*

Dans **n'en... pas moins**, en représente « pour cela » : *Il ne dit rien, mais il n'en pense pas moins. Si mes vœux sont tardifs, ils n'en sont pas moins sincères.* Il faut donc éviter d'ajouter, dans la seconde proposition, pour autant qui signifie aussi « pour cela » (cf. *Autant*, 8).

S'en faire (*Il s'en fait, Il ne faut pas s'en faire*). Cette expression n'appartient pas à la langue distinguée, mais il

ne faut pas la juger trop sévèrement. On voit aisément qu'elle provient de : *se faire du mauvais sang, de la bile*; le remplacement d'un complément habituel par *en* n'est pas plus choquant ici que dans : *Je lui en veux* (= du mal), *il ne faut pas m'en conter* (= des sornettes), etc. Je condamnerais plus facilement le tour plus populaire [*Faut pas s'en faire, T'en fais pas*], à cause des ellipses.

5. Le pronom *en* avec un impératif. Notez les formes : *Parles-en. Parle-m'en. Parle-lui-en. Parle-nous-en. Ne m'en parle pas. Ne nous en parle pas. Va-t'en. Allez-vous-en. Va en chercher.*

6. [*Je n'en peux rien*]. Cf. *Pouvoir*.

7. *C'en est fait*. On peut dire non seulement *C'en est fait*, sans autre complément : *Puisque c'en est fait* (= la chose est accomplie), *le mal est sans remède* (Corneille), *C'en est fait* (= c'est décidé), *je m'expatrie* (Litttré), mais aussi, avec un second complément : *C'en est fait de quelqu'un, de quelque chose*, « *C'est fait de moi; C'en est fait de nous* se dit d'un événement malheureux qu'on ne peut empêcher » (Ac.). *C'en est fait de notre tranquillité*. On a donc le choix entre *C'est fait de moi* et *C'en est fait de moi*.

EN, préposition.

1. *En* ou *à*. Cf. *A*, p. 22.

2. *En* ou *de*. Cf. *De*, 1.

3. *En* ou *dans*. En principe, *dans* s'emploie devant un nom précédé d'un article, d'un démonstratif ou d'un possessif : *Dans un livre, dans toutes les villes, dans ce cahier, dans ma cave. Habiter dans l'Italie du Nord.*

En s'emploie avec des noms sans article ou avec des pronoms : *En bateau, en ville. Un travail en chambre. En octobre. En hiver. En Italie. La chose en soi. Il a confiance en vous. Il voit clair en moi.*

Généralement, le nom précédé de *en* ne peut être déterminé par un adjectif ou une proposition relative, à moins qu'il ne soit apposé au sujet ou au complément; le sens de *en* est alors « comme » : *Il agit en maître qui sait ce qu'est la responsabilité ou en maître consciencieux. Nous l'avons traité en ami que nous revoyions avec plaisir.*

On dit toutefois : *en temps voulu* (mais : *au beau temps, au temps chaud*), *en septembre prochain, en bonne justice, en cinq actes, être en bonne santé, écrire en grosses lettres, un ouvrage imprimé en beaux caractères, ces enseignements sont gravés dans son esprit en caractères ineffaçables*, etc.

En ne s'emploie pas devant lequel : L'homme en qui j'ai confiance. L'homme dont ma sœur m'a parlé, dans lequel j'ai pleine confiance...

On trouve *en* au lieu de *dans* :

a) dans des locutions toutes faites : *en l'honneur de, en l'absence de, en l'air, en l'espèce, en mon pouvoir, en toute chose, il y a péril en la demeure, en la personne de, en la (ou en) Chambre du Conseil, en l'an..., en quel temps, en quelle année, en telle année, en la présence de (ou : en présence de), en un seul point, etc.*;

b) dans diverses expressions courantes où il est généralement possible d'employer *dans* : *en l'église de, en un temps..., en des temps, en ce temps-là, en un lieu..., en ces lieux, en cette situation, en cette matière, en l'état où...* (il est toujours permis de dire *dans l'état où*; *dans* est préférable si le nom a un complément : *dans l'état de délabrement où...*), etc.

On remarquera le flottement devant un nom précédé d'un adjectif dit indéfini : *En ou dans chaque cas. J'ai lu en quelque livre ou dans quelque livre* (mais on doit dire : *en quelque sorte*). *En tout cas ou dans tous les cas*. Mais : *en tout état de cause, en toute chose. En toute liberté. En même temps, dans les mêmes circonstances*. Avec l'article indéfini suivi de *même* : *En un même endroit ou dans un même endroit*;

c) chez certains auteurs, même excellents, dans un style plutôt affecté et qu'il vaut mieux ne pas imiter sans discernement. La tendance de l'usage actuel, laissé à lui-même, est de ne pas employer l'article avec *en*, sauf dans les cas signalés plus haut. On n'imitera pas trop docilement des exemples comme ceux-ci, empruntés à André Gide : *Ce n'est qu'en la solitude qu'il trouve un peu de quiétude... Et se laissant vivre en les choses...* (*Journal, La Pléiade*, pp. 36 et 42). On dit généralement : *dans*.

« [Dans le moment], si fréquent dans Goncourt pour *en ce moment* ou *à ce moment-là*, est un pur provincialisme. » (Martinon, p. 35, note 1). **Dans un moment** = bientôt, après un moment.

En huit jours = dans l'espace de huit jours. *Dans huit jours* = au bout de huit jours.

4. A côté de : **En été, en automne** (ou à l'automne), **en hiver**, on dit : **Au printemps**.

De même : **En enfer** à côté de : **Au ciel, au paradis**.

On dit aussi : **En mon nom et au vôtre. Je crois en Dieu et à la vie éternelle**.

5. [En rue]. Cf. *Dans*, 4, *Dans la rue*.

6. Répétition de *en* au gérondif : Cf. *Participe présent*, G.

En tant que de besoin est une vieille formule correcte, mais aujourd'hui réservée à la langue du droit (Office, *Le Figaro*, 9 avril 1938).

ENCHANTEUR. — Féminin : *enchanteresse*.

ENCLAVER. — Ne parlez pas d'un pays *enclavé* [entre] trois ou quatre autres. On parle d'un *terrain* ou d'un *pays enclavé* (ou qui *s'enclave*) dans un autre. **Enclaver**, c'est faire entrer un terrain ou un territoire dans les limites d'un autre. — Par extension, *enclaver un escalier* : le faire empiéter sur l'espace destiné aux appartements, « engager une chose dans une autre en la faisant empiéter » (Ac.). — L'expression *Enclaver des solives, une poutre* nous ramène au sens premier : fixer à l'aide d'une clef, de boulons.

ENCLORE se conjugue comme *clorre*. L'indicatif présent est complet : *J'enclos, tu enclos, il enclôt* (c'est sans doute par erreur que l'Académie omet l'accent circonflexe à la 3^e personne), *nous enclosions, vous enclosez, ils enclosent*.

ENCOIGNURE se prononce *encognure*. L'Académie écrit *encoignure*; le Dict. gén. laisse le choix entre *encoignure* et *encognure*. Le mot désigne à la fois l'endroit où deux murailles font un coin et le meuble qui convient pour être placé dans un tel coin.

ENCONTRE. — On dit : à *l'encontre de* et jamais [à son] ou [à leur *encontre*].

ENCORE. — 1. Employé seul en tête de la proposition, il peut marquer la restriction (= toutefois) : **Encore** faut-il le vouloir.

Après **encore** et **mais encore** ayant ce sens restrictif, l'inversion du pronom personnel (ou de *ce* ou *on*) sujet s'impose. Après **et encore**, qui marque aussi la restriction (et ne signifie pas : *et même*), elle est facultative.

L'inversion ne se fait pas si on intercale après *encore* une proposition conditionnelle (cf. Martinon, p. 271) : **Et encore ne l'a-t-il pas souhaité. Et encore je préfère... Et encore, si vous voulez réussir, il faut le vouloir. Encore, si vous étiez parti plus tôt, vous seriez arrivé à temps.** Cf. *Inversion*, C, 2, 3.

2. **Encore bien.** Ne dites pas : [Il pleuvrait encore bien demain] pour : *Il pleura peut-être demain*.

Ne dites pas : *Il y avait là des enfants*, [et de tout jeunes encore bien]. Dites : *et même de tout jeunes*.

Ne dites pas : [*Encore bien*] *qu'il était là*. Dites : *Heureusement...*

3. **Je l'ai encore dit** = Je l'ai dit une nouvelle fois, et non pas : « déjà ».

4. Ne dites pas : *Il est [encore toujours] malade*. Un des deux adverbes suffit.

5. **Encore que** = bien que, quoique, avec parfois une nuance : et encore est-il vrai que, il faut pourtant reconnaître que... Cette locution s'emploie avec le subjonctif : cf. *quoique*. Le conditionnel est certainement régulier pour marquer l'éventualité ou l'irréalité : *Je ne vais pas, quelle qu'en soit ma secrète envie, mettre vos machines parlantes au bûcher, ... encore que je rencontrerais peut-être l'assentiment d'une partie de l'auditoire* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 205).

On peut, comme après **bien que**, faire l'ellipse du verbe et du sujet : *Et ce souhait impie, encore qu'impuissant* (Corneille). *Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment* (Corneille). On voit ici la forme poétique *encor*.

6. **Encore si** marque une supposition et en souligne la réserve (= si du moins) : *Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage Dont je couvre le voisinage, Vous n'auriez pas tant à souffrir* (La Fontaine). On emploie aujourd'hui plus souvent **si encore** : *Si encore je pouvais le voir! Si encore il pouvait céder sur ce point, on pourrait lui accorder le reste* (Ac.). *Si encore il voulait céder sur ce point! Mais il est si têtu!* On remarque, par ce dernier exemple, que parfois la conséquence n'est pas exprimée après l'hypothèse.

Le tour (avec le verbe à l'imparfait ou au plus-que-parfait) exprime généralement une sorte de regret. On pourrait dire aussi : *Si je pouvais le voir! S'il voulait céder!* Mais l'adjonction d'**encore** souligne la réserve (= mais hélas! il n'en est pas question).

ENCOURIR. — **S'encourir** est français, mais vieilli.

ENDÉANS est une ancienne locution qui est restée vivante en Belgique. Les Français disent : *dans le mois, dans le délai d'un mois*.

EN DÉFINITIVE. — Cf. *Définitif*.

ENDÉVER est français et signifie « avoir grand dépit » : *Il endève de voir qu'on ne lui parle pas. Faire endéver quelqu'un* (Ac.).

ENDROIT. — Cf. *Par.*

ÉNERVER. — A en croire des puristes comme Durrieu (p. 154), on ne pourrait dire : *Reste tranquille, tu m'énerves*. Et pourtant, **énerver** ne signifie pas seulement : détruire l'énergie physique ou morale, abattre (*La grande chaleur énerve les corps*), il a aussi et surtout le sens d'« agacer » en produisant une irritation nerveuse : *Vous m'énerviez avec votre photographe* (Ac.).

EN FACE DE. — Cf. *Face*.

ENFANT. — *Un enfant* (garçon), *une enfant* (fille).

Au sens général, le mot est masculin : *Cet homme a trois petits enfants : deux filles et un garçon*.

Une intimidé **bon enfant**, une brusquerie **bon enfant** : la combinaison *bon enfant* est invariable comme épithète. On peut dire, dans ce sens : *plus bon enfant*.

ENFIN. — [**Enfin bref**] est un pléonasme. Un des deux mots suffit.

Enfin peut en effet s'employer à la fin d'une énumération dans le sens de « pour abréger, pour résumer » : *Il était bon, serviable, affectueux, enfin le meilleur des amis*. Il peut signifier aussi « après tout, en conclusion » : *Puisque enfin vous le voulez. Car enfin que pouvait-il faire? Mais enfin que vous a-t-elle dit?* (Ac.).

[**ENFLAMMATION**] n'est pas français. Dites : *L'inflammation d'une masse de poudre, d'une plaie, qui se sont enflammées*.

[**ENGELER**] est depuis longtemps vieilli.

ENGOUEMENT s'écrit avec *ue* sans accent circonflexe.

ENGRAISSEMENT doit être préféré au néologisme inutile [**engraissage**] : *L'engraissement du bétail*.

N. B. On dit : *le graissage* des roues. Distinguer : *graisser* (cf. *Graisser*) et *engraisser*.

ENIVRER s'écrit avec une *n* (*en* + ivre).

ENLISER, ENLISEMENT s'écrivent maintenant avec *s* intérieur.

ENNOBLIR (sens figuré) s'écrit avec deux *n* (*en* + noble). Au sens propre : *anoblir*.

ENNUYER prend *i* devant *e* : *Il ennuie, il ennuiera; j'ennuyais, nous ennuyions.*

L'expression impersonnelle **Il m'ennuie de** est vieillie.

Ennuyer est transitif direct. On dit donc : *ennuyer quelqu'un* et non pas : [*faire ennuyer quelqu'un*].

Durrieu (p. 155) considère comme une faute : *Je m'ennuie de vous*. Il a tort. L'Académie déclare : « *S'ennuyer de quelqu'un*, éprouver de la contrariété à cause de son absence : *Revenez au plus tôt. Je m'ennuie de vous.* » Ne pas dire : [*après vous*].

On dit aussi *S'ennuyer de quelque chose* : *Je m'ennuie de tout*.

Devant un infinitif, on emploie *à* ou *de* : *Je m'ennuie à attendre, je m'ennuie d'attendre.*

Ennuyant, ennuyeux. — La distinction entre ces deux adjectifs est aujourd'hui plutôt théorique. L'Académie maintient la nuance : « *Ennuyant* ne se dit pas précisément de ce qui cause de l'ennui (sens d'*ennuyeux*), mais de ce qui chagrine, qui importune ou qui contrarie actuellement. » Elle reconnaît que cet adjectif vieillit. Le *Dictionnaire général* donne à *ennuyant* le sens de « qui ennuie ».

ENORGUEILLIR. — Attention à l'orthographe.

ENQUÉRIR se conjugue comme *acquérir*.

ENSUIVRE s'écrit en un mot et ne s'emploie qu'à l'infinitif et aux troisièmes personnes de chaque temps (forme pronominale) : *Il s'ensuivit de grands maux* (Ac.). *Jusqu'à ce que mort s'ensuive* (Ac.). *Tout ce qui s'était ensuivi* (Ac.).

Son complément est *de* : *Un grand bien s'ensuivit de tant de maux* (Ac.). — *Il s'ensuit de là que* (Ac.). On dit aussi très bien : *Il s'ensuit que...* (Ac.). *Si vous établissez ce principe, il s'ensuivra que...* (Ac.).

Certains grammairiens condamnent comme pléonasme : **D'où il s'ensuit** et conseillent de dire : *D'où il suit, il suit de là*. Ces tours sont assurément excellents; mais *d'où il s'ensuit* n'est pas plus incorrect que *Il s'ensuit de là*, et est d'ailleurs admis par l'Académie et par le *Dictionnaire général*.

Il s'ensuit de là a comme correspondant **il s'en ensuit**. L'expression **s'en ensuivre** est donc correcte quand on veut ajouter l'idée d'*en*, de *de là* : *Voilà le principe, la conséquence s'en ensuivra* (Littré). Le *Dict. gén.* cite cette phrase de Bossuet : *Il s'en est ensuivi un changement épouvantable*. Ce tour n'était pas rare chez les classiques; il reste correct, mais il étonne aujourd'hui. On dira : *en découler, en résulter*.

Pour éviter la rencontre désagréable que présente **s'en ensuivre**, on dit couramment (et même parfois des auteurs écrivent) **s'en suivre** : *il s'en suit que, il s'en est suivi que, il ne s'en suit pas que*. « Ni Diderot, ni Rousseau n'ont cessé de nous donner des conseils de vie... *Il ne s'en suit pas que tout Rousseau, que tout Diderot demeure.* » (P. TRAHARD, *Les Maîtres de la sensibilité française au XVIII^e siècle*, t. I, p. 23). Déjà Vigny écrivait : *Il s'en est suivi quelques propos un peu vifs* (Cinq-Mars, ch. XIV).

ENTENDRE. — On dit : *J'entends chanter, j'entends chanter les enfants, j'entends les enfants qui chantent, je les ai entendus chanter.*

Durrieu (p. 156) condamne : *J'entends* (= je perçois) *qu'on parle, J'entends que le coucou chante*. Il veut qu'on dise : *J'entends parler, J'entends chanter le coucou*. J'avoue que ces dernières formes me viennent spontanément à l'esprit. Mais est-ce suffisant pour condamner les deux autres, même si elles sont plus rares? A côté de : *J'entends parler dans la chambre à côté*, Littré donnait l'exemple : *J'entends que vous me dites des nouvelles*. Cette dernière phrase peut servir de caution à : *J'entends qu'on parle, j'entends que le coucou chante*.

Ce qu'il faut conseiller, c'est de prendre garde à l'équivoque. **J'entends que** peut signifier : *Je veux que*, mais il est alors suivi du subjonctif. Si le sens de : *J'entends qu'on se taise* est clair, parce qu'on y perçoit un subjonctif, *J'entends qu'on parle* a besoin d'être éclairé par le contexte.

On dit, avec *entendre* suivi d'un infinitif accompagné d'un complément d'objet direct : *Je les ai entendus chanter une romance* ou : *Je leur ai entendu chanter une romance*. Mais on aura soin d'éviter la construction avec *lui* ou à s'il y a équivoque : *J'ai cru entendre dire à mon père que ma tante viendrait nous voir* peut signifier que c'est mon père qui a dit cela ou que c'est quelqu'un qui l'a dit à mon père. On dira donc, selon le sens : *J'ai cru entendre dire par mon père que...* ou : *J'ai cru entendre quelqu'un qui disait à mon père que...* ou *Si j'ai bien entendu, on a dit à mon père que...* Cf. *Infinitif*.

Pour l'accord d'*entendu*, cf. *Participe passé*, Règles particulières, 1, a et 10.

Entendre la plaisanterie, entendre bien la plaisanterie — prendre bien les choses dites en plaisantant, ne point s'en offenser. De même, **entendre raillerie** (sans article) = ne pas s'offenser des railleries dont on est l'objet : *Il n'entend pas*

raillerie sur ce point ou là-dessus = il est susceptible sur ce point. *Il entend raillerie autant qu'homme de France* (MOLIÈRE, *Les Femmes savantes*, 1322).

On dit aussi, au lieu de *ne pas entendre raillerie* : *ne pas admettre raillerie*. — *Le vieux était solennel, et n'admettait point raillerie sur le respect qu'on lui devait* (R. ROLLAND, *Jean-Christophe*, *L'Aube*, p. 45).

Il n'entend pas raillerie peut avoir un autre sens encore : « Il est sévère et il veut qu'on soit exact » (Ac.).

L'Académie donne aussi les expressions : **entendre plaisanterie** (sans article) et **ne pas entendre plaisanterie**, correspondant respectivement à *entendre raillerie* et à *ne pas entendre raillerie*. Elles semblent beaucoup moins vivantes que celles-ci.

Comme de bien entendu est une expression familière, ignorée par les dictionnaires. Cf. *Comme*, 2.

Je n'y entends goutte. Cf. *Voir*, 6.

EN-TÊTE. — **Un en-tête** = ce qui est imprimé en tête de papiers employés dans l'administration, dans le commerce : *De beaux en-têtes*.

On dit : *du papier à en-tête* (Ac.). A. Daudet a cependant écrit dans *Port-Tarascon* (1931, p. 52) : *Papier à tête*.

ENTÊTER. — On dit : *être entêté de quelque chose, de quelqu'un, d'une opinion, d'un roman, d'un auteur*. L'expression a un sens péjoratif. De même *s'entêter de* (Ac.).

On dit aussi : *s'entêter dans une opinion* et avec un infinitif : *S'entêter à faire quelque chose, à ne pas vouloir faire une chose*.

ENTIÈRETÉ n'est pas un néologisme, comme on le prétend, mais un vieux mot français sorti de l'usage depuis le xvii^e siècle et qui tente de reprendre vie. Il est d'ailleurs inutile. On a déjà, selon le sens : *totalité, intégralité, en entier, dans son entier*.

ENTORSE. — On dit : *se donner une entorse, donner une entorse à la vérité*. Durrieu condamne *faire*. Cf. cependant *Faire*, 17.

ENTOUR. — **A l'entour**. Cf. *Alentour*.

ENTRE. — 1. A en croire Tavernier, cette préposition « ne se dit généralement que de deux personnes ou de deux objets ». C'est faux. *Entre* peut très bien se rapporter à plus de deux êtres et signifier *parmi* : *Vous que l'Orient compte entre ses plus grands rois* (Racine). *Partagez cela entre vous* (Ac.). *Il fut trouvé entre les morts* (Ac.). *Entre quatre murs, entre nous*.

2. **Entre autres** s'écrit sans élision. Certains grammairiens, tels Deharveng (p. 113) et les Le Bidois (I, p. 258 et II, p. 720), prétendent que cette expression doit toujours être en rapport avec un nom ou un pronom exprimé avant ou après elle : *J'ai vu les plus beaux tableaux de Rome, entre autres « la Transfiguration » de Raphaël* (Ac.). *Il a fait, entre autres choses, un poème épique* (Veuillot).

Cette règle est loin d'être observée par tous les écrivains et ne l'est guère dans la langue de tous les jours. Elle tombera sans doute bientôt en désuétude, et il me semble qu'on peut s'en affranchir dès maintenant; il n'y a rien d'excessif d'ailleurs à faire l'ellipse d'un nom facile à suppléer : *Il y avait là, entre autres : MM. X, Y et Z* (= entre autres personnalités, notamment).

A. Gide écrit : *Comme cela différencie! Cela entre autres* (Journal, La Pléiade, p. 30).

3. **Entre parenthèses.** Cf. *Parenthèse*.

4. **Entre chaque portrait, entre chacun des portraits.** Cf. *Chacun*, 6, C.

5. [**Entre l'heure de midi**]. Cf. *Midi*.

6. **D'entre.** Les grammaires signalent l'emploi de *d'entre* (= d'au milieu de) avec un verbe qui veut de : Comme on dit : *J'ai placé mon affaire entre les mains de cet avocat*, on dit avec de : « *On l'a retiré d'entre ses mains*, c'est-à-dire : *de ses mains* » (Ac.).

Mais on omet généralement de mentionner l'emploi de *d'entre* (à côté de : *parmi*, *de*), avec le sens de *parmi*, pour exprimer l'ensemble, devant un complément déterminatif, surtout devant un pronom personnel, après un superlatif ou après des noms de nombre ou certains pronoms.

Parmi ne s'emploie normalement que si l'ensemble désigne une certaine masse, un groupe d'une certaine importance.

De peut convenir pour n'importe quelle quantité.

D'entre peut s'employer même s'il s'agit de deux : *Choisissez lequel d'entre nous vous voulez pour compagnon* (Ac.) ou *lequel de nous*. — *J'écoutais, un jour, deviser deux chirurgiens du plus grand mérite. L'un d'entre eux, homme d'imagination vive et audacieuse...* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 134).

On dira :

après **celui**, **celle**, **ceux**, **celles** : *Celui d'entre nous* (ou : *ceux d'entre nous*). *Ceux d'entre ces blessés qui sont en état de quitter leur lit...* (G. DUHAMEL, *Lieu d'asile*, p. 53);

après **un pronom indéfini** (sauf *on*, *quelque chose*, *tout*, *tous*) : *aucun*, *chacun*, *certain*, *l'un*, *l'un ou l'autre*, *l'autre*, *un autre*, *nul*, *personne*, *plusieurs*, *quiconque*, *rien*, *tel* : *Quelques-uns d'entre eux* (ou *quelques-uns parmi eux*; on ne dit pas : *quelques-uns d'eux*), *chacun d'entre eux* (ou *chacun d'eux* ou *chacun parmi eux*). On dira : *l'un des trois*, *des dix*, mais *l'un de nous* ou *l'un d'entre nous*;

après les pronoms interrogatifs **qui**, **lequel** : *Qui d'entre vous oserait le faire?* *Choisissez lequel d'entre nous vous voulez pour compagnon*;

après **un adverbe de quantité** : *Beaucoup d'entre nous*, *la plupart d'entre nous*;

après **un nom de nombre** : *Deux d'entre vous*;

après **un superlatif** : *Le meilleur d'entre nous*. — « *D'entre est plus expressif que de* » (Bruneau et Heulluy, p. 183).

7. *Entre* dans les **composés**. D'après l'Académie (8^e éd. du Dict.), on écrit avec un trait d'union : *s'entre-déchirer*, *s'entre-détruire*, *un entre-deux*, *s'entre-dévor*, *s'entre-donner*, *une entrevue*, *s'entre-frapper*, *un entre-ligne* (on dit plutôt : *un interligne*), *un entre-nœud* (*des entre-nœuds*), *s'entre-nuire*, *s'entre-soul*, *s'entre-suivre*, *s'entre-luer*.

Les autres mots, d'après l'Académie, s'écrivent sans trait d'union : *entrebâiller*, *s'entrebattre*, *entrechat*, *entrechoquer*, *entrecolonne* (masc.) ou *entrecolonnement*, *entrecôte*, *entrecouper*, *s'entrecroiser*, *entrefaite*, *entrefilet*, *entrelacement*, *entrelac*, *un entrelacs* (on ne prononce pas *cs*), *entrelarder*, *s'entremanger*, *entremêler*, *entremets*, *entremettre*, *entrepont*, *entreposer*, *entrepôt*, *entreprendre*, *entresol*, *entretaille*, *entretenir*, *entrevoir*, *entrevue*.

L'orthographe du *Dictionnaire général* n'est pas toujours conforme à celle de l'Académie dans ces composés. Les écrivains ne sont pas non plus d'accord.

A propos des composés où *entre* est suivi d'une voyelle, observons que l'Académie met une apostrophe dans cinq mots seulement :

S'entr'aimer, *entr'apercevoir*, *s'entr'appeler*, *s'entr'aver*, *s'entr'égorger*.

On écrit en deux mots, sans apostrophe : *entre autres*, *entre eux*, *entre amis*, etc.

On écrit en un mot, sans apostrophe, d'après l'Académie : *s'entr'accorder*, *s'entr'accuser*, *un entracte*, *s'entr'admirer*, *une entraide*, *s'entraider*, *entrouverture*, *entrouvrir*.

ENTRECÔTE est aujourd'hui féminin d'après l'usage général et

la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie* : *une entrecôte*.

ENTREFAITE. — Ne se rencontre plus guère que dans deux expressions : 1) **Dans l'entrefaite** = dans l'intervalle de temps écoulé entre deux faits; 2) **Sur ces entrefaites** = au moment où un fait se produit.

ENTRER, intransitif, se conjugue avec *être* : *Je suis entré*.

Ne pas employer *rentrer* pour *entrer*. Cf. *Rentrer*.

[**Entrer en aveux**]. Cf. *Aveu*.

ENTRE-TEMPS (ou **Entretemps**) est l'altération, par fausse étymologie, de **entre tant**, où *tant* avait une valeur démonstrative (= sur ces entrefaites mêmes). Certains écrivains ont voulu reprendre l'ancienne forme **entretant**. Ils ont tort. Il faut écrire : **entretemps** ou **entre-temps** et de même, avec l'article : **dans l'entretemps** ou **dans l'entre-temps**. — L'Académie écrit *entre-temps* avec un trait d'union.

ENTRETENIR. — On peut dire : **entretenir quelqu'un d'une question**. Ne pas dire : [*au sujet d'une question*]. *J'ai tenu à l'entretenir de ce grave événement* (Ac.). *Ils s'entretenaient de bagatelles* (Ac.).

ENVI. — Dites : *Ils travaillent à l'envi* ou *à qui mieux mieux*, et non pas : [*à l'envie*].

ENVIE. — On dit, d'après le *Dict. gén.* et l'Académie : *avoir envie de quelque chose, de faire quelque chose, avoir grande envie de, avoir bonne envie de, avoir une extrême envie de, mourir d'envie de, j'ai bien envie de* (Ac.), *avoir toutes les envies du monde de* (Molière). On peut dire aussi : *avoir l'envie de faire une chose*. Proust écrit : *Je n'avais plus envie de la voir, ni même cette envie de lui montrer que je ne tenais pas à la voir* (A la Recherche..., t. V, 1^{re} partie, p. 117).

ENVIER. — Quoi qu'on ait prétendu, on peut dire aussi bien : **envier quelqu'un** (ou *porter envie à quelqu'un*) que : **envier quelque chose**.

On peut employer ce verbe dans le sens de « désirer être à la place de quelqu'un » : *J'envie ceux qui sont morts pour la patrie* (Dict. gén.).

On rencontre parfois le tour **envier que** dans le sens de « regretter avec envie que » ; il est suivi du subjonctif : *Ce soir, pendant le dîner, elle enviera qu'il y ait des maisons où l'on boit à la santé des lauréats* (M. DONNAY, *Le Lycée Louis-le-Grand*, p. 197).

ENVIRON. — 1. **Préposition.** Des auteurs restent fidèles à ce tour classique dans le sens de *vers*; il a aujourd'hui un air un peu archaïque et certainement affecté. Dans *Biographie de mes fantômes*, G. Duhamel emploie volontiers cette expression : *Environ ce moment* (p. 31), *environ ce temps* (pp. 54 et 66).

2. **Adverbe** = à peu près.

On peut dire au choix : *Il a environ trente ans* ou : *Il a trente ans environ*. — *Il y a une lampe environ tous les cent mètres* ou : *tous les cent mètres environ*.

On évitera de dire : [*Il a environ trente ou quarante ans*], car dans une telle phrase l'idée d'approximation est exprimée deux fois.

Environs, nom commun, est toujours pluriel : *rester dans les environs*.

Aux environs de se dit normalement de l'espace : *Aux environs de Paris*; mais, en dépit des puristes, il est fréquemment employé au sens temporel, non seulement dans la langue familière, mais par de bons écrivains : *Aux environs de Noël*. *Aux environs du 15 novembre*. *Aux environs de 1900* (cf. des exemples dans Grevisse, n° 937, p. 704).

ENVOÛTER, ENVOÛTEMENT évoquent proprement l'idée d'un maléfice, d'un mal fait à une personne en agissant sur une figure de cire qui la représente (latin *vultus*, visage, image). Mais ces mots ont tout naturellement élargi leur sens. **Envoûter** signifie couramment « dominer, subjuguier », d'autant plus aisément que la plupart des gens, ignorant le sens premier du verbe, pensent à une voûte. Ce nouveau sens est admis par le bon usage.

C'est aussi l'avis d'A. Bottequin (dans *Subtilités*, pp. 128-131), qui cite notamment Brisson, Carcopino, Fernandez, Tharaud, Dorgelès et l'Académie.

ENVOYER. — 1. Conjugaison régulière (*J'envoie, il envoie, nous envoyons; j'envoyais, nous envoyions*), sauf au futur et au conditionnel : *J'enverrai, j'enverrais*.

2. Dans le verbe pronominal qui suit *envoyer*, l'omission du pronom est permise : *Je les ai envoyés (se) promener*. Elle ne peut se faire si elle crée une équivoque.

ÉPATER signifie proprement : priver de l'usage d'une patte; par analogie, on dit : *un verre épaté* (dont le pied est cassé), *un vase à pied épaté*. *S'épater*, c'est tomber à terre, les jambes écar-

tées, tout de son long. *Un nez épaté* est un nez aplati, dont la base est élargie.

Le sens d'« étonner, stupéfier », donné généralement comme populaire, est admis par l'Académie comme très familier : *Sa nerve m'épate*.

Épatant peut donc s'employer familièrement dans l'acception de *renversant*, au sens moral, avec la nuance : qui provoque un étonnement admiratif.

Mais le substantif *épate* est populaire : [*faire de l'épate*].

ÉPERDUMENT s'écrit sans accent circonflexe.

ÉPHÉMÉRIDE, nom féminin, désigne au singulier le livre où sont consignées les prévisions météorologiques pour une année. Il s'emploie surtout au *pluriel* et désigne alors :

1) « des livres ou de simples calendriers dont on détache chaque jour une page et où, généralement, sont rappelés les événements arrivés à la même date » (Ac.);

2) « la publication dans un journal d'événements qui se sont produits à différentes époques, à la date du jour » (*Dict. gén.*);

3) « par extension : ouvrage qui énumère les événements sujets à prévision dans l'année » (*Larousse du XX^e siècle*).

ÉPICES. — Cf. *Pain*.

ÉPIGRAPHE est féminin : *une épigraphe*.

ÉPIGRAMME est féminin : *une épigramme*.

ÉPINGLE. Ne dites pas : [*Une épingle à sûreté*]. Dites : *Une épingle de sûreté, une épingle de nourrice*.

ÉPITAPHE est féminin : *une épitaphe*.

ÉPITHALAME est masculin : *un épithalame*.

ÉPITHÈTE est féminin : *une épithète*.

ÉPLUCHER. - - On *épluche* des légumes, de la salade (= nettoyer en ôtant ce qui est inutile ou mauvais); on *pèle* des pommes de terre.

ÉPOUMONER s'écrit avec une *n* (Ac.).

ÉPOUSSETER. --- *J'époussette*.

ÉPOUX, épouse ne s'emploient qu'en style administratif et en style noble (ou ironiquement) ou au sens figuré. Ne dites pas :

[*Mon épouse. Comment va votre épouse?*] Dites : *Ma femme. Comment va Madame X?* ou, très familièrement : *Comment va votre femme?*

ÉPURER. — Cf. *Apurar*.

ÉQUERRE est féminin : *Une équerre*.

ÉQUINOXE est masculin : *Un équinoxe*.

ÉQUIVALOIR. — On dit : **équivaloir à. Équivalent**, participe. **Équivalent**, nom ou adjectif. *Qualités équivalentes. Employer des équivalents.* -- **Équivalence** : *Il y a (une) équivalence entre ces quantités.*

Conjugaison d'*équivaloir*. Cf. *Valoir*.

ÉQUIVOQUE est féminin : *Une équivoque*.

ÉRÉSIPÈLE et **ÉRYSIPIÈLE (Un)**. — Les deux formes sont admises.

ERRATA. -- **Un errata** (mot collectif) est une liste de fautes d'impression dans un ouvrage. Quand il n'y a qu'une faute à corriger, on emploie le singulier : **un erratum**. -- Pluriel : *des errata* (pour désigner plusieurs listes).

ERREMENTS est le substantif de l'ancien verbe **errer** (latin *iterare* = voyager; cf. *Le Juif errant*). Il signifie donc : la marche habituelle, les procédés habituels, la façon de faire : *Suivre les anciens errements, les vieux errements*; il a souvent, mais non pas nécessairement, un sens péjoratif.

A ne pas confondre, malgré la parenté tout accidentelle, avec **erreur** (latin *error*), substantif du verbe **errer** (latin *errare*) = se tromper. Cette confusion est pourtant si vieille et si naturelle, à cause du voisinage de forme et de sens, qu'elle finira par s'imposer.

On peut dire : *Une erreur involontaire*. Cf. *Involontaire*.

ERRONÉ. — Deux *r*, une *n*.

ÉRUCTER est français, quoi qu'on dise. Il signifie : rendre bruyamment par la bouche les gaz contenus dans l'estomac (Ac.). Il tend à s'employer aussi transitivement dans un sens figuré : *Éructer des injures* (Lar.) = émettre avec violence. Cet emploi reste populaire.

ÈS est une contraction de *en les* : *Maître ès arts. Docteur ès lettres*. Cet archaïsme ne peut donc normalement s'employer

qu'avec un pluriel. Il faut éviter de dire : [*maître ès prose française, docteur ès philosophie*].

Prononcer *s* (*z* devant une voyelle), sauf dans : *Saint-Pierre-ès-liens*.

ESBROUFE s'écrit avec une *f*.

ESCALIER. — On prononce *-lyé*.

1. C'est une faute — mais non un belgicisme, car ce provincialisme se rencontre en France — de prendre le tout pour la partie et l'escalier pour la *marche* ou le *degré*. Ne dites pas : *Attention! Il y a [deux escaliers]*. Dites : *Il y a deux marches*. La théorie ou plutôt la technique établit entre *degré* et *marche* une distinction dont le bon usage ne se préoccupe pas; il emploie d'ailleurs *marche* beaucoup plus fréquemment que *degré*.

2. Les puristes et même les linguistes plus libéraux condamnent le pluriel *les escaliers* au sens du singulier *l'escalier*, ensemble des degrés. Il y a là pourtant un emploi très normal du pluriel pour une chose composée de plusieurs parties semblables, comme dans *ciseaux, lunettes*. Les écrivains ne craignent pas de dire *les escaliers* aussi bien que *l'escalier*. Bottequin (*Subtilités*, pp. 138-140) cite Maurois, Boylesve, Huysmans, Loti, Duhamel, etc. On peut donc dire : *Il a monté l'escalier ou les escaliers. Il est tombé dans l'escalier ou dans les escaliers*.

On dit de même : *Descendre (ou monter) un escalier quatre à quatre* ou *Descendre les escaliers quatre à quatre* et aussi avec ellipse : *descendre (ou monter) quatre à quatre*. Cf. F. Mauriac : *Je descends quatre à quatre dans la rue (La Robe prétexte, p. 132)* et THÉRIEVE, *Querelles de langage*, I, pp. 2-4.

3. On a dit autrefois en France et on dit encore couramment en wallon, dans ce sens : **les montées** = l'escalier.

*Deux servantes enfin, largement souffletées,
Avaient à coups de pied descendu les montées.*

(BOILEAU, *Satire X*).

Le mot **montée** est aujourd'hui vieilli dans ce sens, en France. Il désigne maintenant un petit escalier, dans une maison pauvre, dit Bottequin (p. 140); ce sens est également ignoré par l'Académie et par le *Dict. gén.*

4. **Un escalier en spirale** (Ac.). Ceux qui veulent montrer qu'ils connaissent la géométrie s'étonnent de cette expression, car la *spirale*, disent-ils, s'enroule sur un même plan, à plat,

comme le ressort d'une montre. L'expression est cependant admise par le bon usage et même par l'Académie. On dit aussi, plus fréquemment : **un escalier en colimaçon** (ou *en limaçon* ou *en escargot*. Cf. Ac., à *Escalier*).

ESCLANDRE est masculin : *Un esclandre*.

ESCROC. ESCROQUEUR. — **Escroqueur** est français; il signifie : celui qui escroque (Ac.). **Escroc**, plus fréquent, signifie aussi « celui qui escroque » ou « celui qui a l'habitude d'escroquer ».

ESPACE est masculin, sauf comme terme de typographie (*Mettre une espace entre deux mots*). Comme terme de musique, il est masculin (Ac. et D. G.) = l'intervalle des lignes de la portée.

ESPÈCE, — Ne dites pas : **[Un] espèce d'avocat**. Dites : *Une espèce d'avocat*.

La *Grammaire Larousse du XX^e siècle* (p. 438) et Tavernier condamnent : *Cela n'a aucune espèce d'importance*. Il faudrait dire : *aucune importance*.

Le *Dictionnaire de l'Académie* admet cependant qu'*espèce*, en parlant de choses, signifie : « sorte, qualité » : *Je ne lui ai fait aucune espèce de reproche* (Ac.), ni grave ni léger.

De même, pour dire : *Cela n'a ni une grande ni une légère importance*, on pourra donc dire : *Cela n'a aucune espèce d'importance*. On précise, on insiste davantage.

On peut dire : **de toute espèce** (plus fréquent) ou : **de toutes espèces** : *Il y avait là des gens de toute espèce*.

Plusieurs espèces de + pluriel (ou singulier). Cf. *Sorte*, 2.

Un cas d'espèce est un cas qui ne rentre pas dans la règle générale et qui doit être traité spécialement.

ESPÈCES ne signifie plus couramment « monnaie métallique », comme dans : *En espèces sonnantes et trébuchantes*, mais s'oppose simplement à « en nature ». *Payer en espèces* peut très bien se dire pour un paiement en billets, distingué des paiements en nature ou par chèque. (Office, *Revue Universitaire*, 1938, pp. 339-340).

ESPÉRER. — 1. Ce verbe peut s'employer dans le sens d'*aimer à croire*, non seulement avec un présent ou un futur, mais aussi avec un passé (cf. Littré; Thérive, I, Préface et p. 93; Martinon, p. 437; BOTTEQUIN, *Subtilités*, pp. 145-151) : *J'espère qu'il va bien. J'espère que vous avez réussi*.

2. **Espérer quelqu'un** peut signifier « attendre quelqu'un » :

Je repartis aussitôt pour l'Est où Gabriel nous espérait (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 239).

3. **Espérer de** s'est employé autrefois très couramment devant un infinitif. Aujourd'hui, *espérer* se construit ordinairement sans *de* : *J'espère vous revoir*.

Des écrivains conservent cependant volontiers *de* comme dans la langue classique. Ce tour est particulièrement en faveur si *espérer* est lui-même à l'infinitif, mais il est loin de s'imposer, même dans ce cas. Lorsque *espérer* n'est pas à l'infinitif, de paraît plus affecté : *Je veux espérer (de) vous revoir. J'espérais le revoir. Je puis raisonnablement espérer de vivre* (J. GREEN, *Varouna*, p. 9). *Il aurait pu espérer de le convaincre* (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 213). *Je n'espère pas beaucoup de me justifier* (G. BERNANOS, *La Joie*, p. 188). *Au milieu des malades qu'il espérait de soigner* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 140).

4. **Espérer que** : 1) employé affirmativement, veut l'indicatif; 2) employé négativement, veut le subjonctif; 3) employé interrogativement, est suivi de l'indicatif ou du subjonctif, indifféremment; nécessairement, de l'indicatif futur du passé (conditionnel) s'il est lui-même au passé : *J'espère qu'il viendra*. — *Je n'espère pas qu'il vienne. Je n'espérais plus que le conflit se terminât cette même année*. — *Espérez-vous qu'il vienne?* ou *qu'il viendra?* *Espériez-vous qu'il viendrait?*

Telles sont les règles des Le Bidois (II, p. 357). Il est certain cependant que l'indicatif est devenu courant après *ne pas espérer que*, surtout au futur du passé. Il n'y a aucune raison de s'opposer à cet usage, d'autant plus qu'on l'admet fort bien après *ne pas croire* : *Je n'espérais plus que le conflit se terminerait cette même année*.

Notons qu'après *espérer* employé affirmativement, la proposition subordonnée exprimant un fait hypothétique se met au conditionnel : *J'espère qu'il n'hésiterait pas à le faire si on le lui demandait*. On ne confondra pas ce conditionnel avec le futur du passé : *J'espérais qu'il viendrait. Je n'espérais plus qu'il viendrait*.

ESQUILLE (féminin) - 1) petit fragment d'os fracturé; 2) chacune des extrémités aiguës ou pointues des fibres ligneuses d'une pièce de bois que l'on a brisée.

Ne pas confondre avec **escarre** (féminin) = croûte noirâtre sur la peau, à la suite de la mortification d'un tissu, ou d'une position trop longtemps couchée.

ESQUIMAU. — On dit : *une femme esquimau* (Larousse); cependant on dit aussi : *esquimaude* (Michaut, p. 107).

ESSAYER, comme tous les verbes en *-ayer*, peut conserver *y* devant *e* caduc : *J'essaie* ou *j'essaye*.

On dit : *Essayer un cheval, une robe un pont, ses forces, essayer de l'or* (en vérifier le titre). — *Essayer d'une chose, d'une personne, d'un remède, d'un régime, d'un domestique. Prenez cet homme à votre service, essayez-en deux ou trois mois* (Ac.). — *S'essayer à quelque chose, à la lutte, à la nage*.

Avec un infinitif, on dit : **essayer de** et **s'essayer à** (*Essayer à est vieilli*) : *Essayer de se sauver. S'essayer à sauter*.

Essayer un métier est généralement condamné.

L'Office admet cependant trois formes (cf. *Le Figaro*, 31 décembre 1938), entre lesquelles il est possible d'établir des nuances : **Essayer un métier** = en faire l'essai. **Essayer d'un métier** = l'éprouver, voir s'il est propre à ce qu'on en attend. **S'essayer à un métier** = s'éprouver soi-même, voir si on est capable de l'exercer.

ESSOR s'écrit sans *t*. Il faudrait le rappeler à quelques auteurs comme Gabriel Faure (*Mallarmé à Tournon*, 1946, p. 41).

ESSOUFFLÉ. --- Deux *s*, deux *f*.

ESSUIE-MAIN. --- L'Académie a tort d'écrire : *un essuie-main*, sans *s* à *main*. Au pluriel, elle laisse le choix : *des essuie-main* ou *des essuie-mains*.

Elle écrit de même : *un essuie-plume, des essuie-plume* ou *des essuie-plumes*.

EST-CE QUE ? --- Il ne faut pas considérer comme incorrectes, dans l'interrogation *directe*, les tournures peu harmonieuses : *Quand est-ce que vous partirez ?* (Ac., à *Ce*). *A qui est-ce que je dois m'adresser ?* (Ac., à *Ce*). On peut préférer : *Quand partirez-vous ? A qui dois-je m'adresser ?* Pour la 1^{re} personne, cf. *Interrogation*.

La langue parlée ne recule pas devant la lourdeur de : *Pourquoi est-ce que vous l'avez dit ? Par lequel est-ce qu'on commence ? Qu'est-ce que c'est que cela ?*

On dit plus élégamment : *Pourquoi l'avez-vous dit ? Par lequel commence-t-on ? Qu'est-ce que cela ?* On entend rarement : *Qu'est cela ?*

Germanisme : [*Qu'est-ce que c'est pour un livre ?*] Dites : *Quel est ce livre ? Quel livre est-ce ? Quelle sorte de livre est-ce là ?*

Dans l'interrogation *indirecte*, on n'emploie pas : *est-ce que*.

Ne dites pas : [*Je me demande qu'est-ce qu'il est venu faire*].
 Dites : *Je me demande **ce qu'il est venu faire***. Ni : [*Je voudrais savoir à quoi est-ce que vous pensez*]. Dites : ***à quoi vous pensez***.

ESTER (du latin *stare*, se tenir debout) n'est plus usité que dans les expressions : *ester en justice, en jugement* (= comparaître).

ET. — 1. Lorsque *et* unit des parties de proposition, ces mots doivent appartenir à la même catégorie grammaticale : noms (ou pronoms), adjectifs, etc. *Et* ne peut donc unir un nom et un adjectif, à moins que celui-ci ne soit pris substantivement.

2. Il unit aussi deux *propositions* affirmatives ou deux négatives ou deux propositions dont l'une est affirmative et l'autre négative : *Je l'ai rencontré et je lui ai parlé. Il n'inspirait pas confiance et n'avait pas d'amis. Il se taisait et ne voulait rien entendre. Le soleil ne se montre pas et le vent continue à souffler.*

Il peut unir une relative à un adjectif ou à un élément équivalent : *Tel est cet argument stupide, et qu'il faut cependant rencontrer.*

3. Lorsque la série comprend plus de deux termes, *et* ne se place normalement que devant le dernier; il se répète parfois pour marquer une insistance : *Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent, Et courent se livrer aux mains qui les attendent. — Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port, Sont des champs de carnage où triomphe la mort* (CORNEILLE, *Le Cid*, IV, 3). La virgule précède normalement *et*, *ou*, *ni* et suit le dernier sujet, quand il y a plus de deux termes coordonnés.

C'est aussi pour insister, pour exprimer la force du sentiment ou de la pensée qu'on emploie *et* au début de phrases comme celle-ci : *Et vous voudriez que je me taise!*

4. Lorsque deux propositions en corrélation sont introduites par **plus**, **moins**, **mieux**, l'emploi de *et* est facultatif entre les deux : *Plus je le vois et plus je l'apprécie* (Ac.).

Et ne peut s'employer dans ce cas devant **autant** : *Autant il est actif, autant vous êtes indolent.*

5. Cf. Cent, mille, heure. Cf. aussi Ni, A, 1, remarque.

ÉTAL. — Pluriel : *étaux* (on entend *et* on lit aussi *étals*).

ÉTANT DONNÉ. — Cf. *Participe passé*, p. 507.

ÉTAT s'écrit avec une majuscule pour désigner un pays, une nation, un gouvernement : *Affaires d'État. Les droits de l'État. Servir l'État. La raison d'État.*

État-major : trait d'union. Mais : **État civil**.

ETC. Le Gal prétend que l'expression *et cœtera*, signifiant proprement « et les autres choses », ne se dit que pour les choses. En fait, elle veut dire « et le reste » et s'emploie à la fin d'une énumération, même de noms de personnes. A. Gide écrit : *Taine, Bourget, etc.* (*Journal*, La Pléiade, p. 29).

ÉTIQUETER. — *J'étiquette* (Ac.), *j'étiquetais*.

ÉTONNANT. — On dit : *Quoi d'étonnant qu'il n'ait pas réussi? Rien d'étonnant qu'il ait échoué.*

Inutile d'employer à **ce que**.

On dit aussi : *Quoi d'étonnant si cet élève n'a pas réussi?*

ÉTONNER. — **S'étonner que**, **être étonné que** sont normalement suivis du subjonctif : *Je m'étonne qu'il soit venu.* C'est le tour à conseiller aujourd'hui. On rencontre aussi **s'étonner de ce que**, généralement avec l'indicatif, parfois avec le subjonctif : *Je m'étonne de ce qu'il n'est pas venu* ou (d'après l'Académie, au mot *Ce*) : *Je m'étonne de ce qu'il ne soit pas venu.*

On peut dire : *Je ne m'étonne pas s'il a fait cela, Je m'étonnerais si vous étiez content.*

ÊTRE. — 1. **Conjugaison.** Il suffit de signaler le passé simple : *Je fus, il fut, nous fûmes, ils furent*, le subjonctif présent : *Que je sois, qu'il soit, que nous soyons, qu'ils soient* et le subjonctif imparfait : *Que je fusse, qu'il fût, que nous fussions.*

Il faut écrire : **ne fût-ce** qu'un moment.

2. **J'ai été** = *je suis allé*. — **Je fus le voir** = *J'allai le voir*. Cf. *Aller*, 2.

3. **C'est, ce sont**. Cf. *Accord* (du verbe), p. 51.

Cf. *Est-ce que* et *C'est*.

Ne dites pas : [*Je ne sais pour quand est-ce*]. Dites : *Je ne sais pour quand c'est*.

4. **C'est à moi à ou de**. Cf. *A*, p. 22.

5. **Être [à] dix**. Cf. *A combien?*, p. 25.

Être à = *être en train de* : *Je suis ici à l'attendre* (Ac.).

Être après. Cf. *Après*, 6 et 7.

6. **Être court, être à court**. Cf. *Court*.

7. **Être à lundi**. Cf. *Date*.

8. **Être d'avis que** suit, selon le sens, la règle des verbes d'opinion (cf. *croire*) ou celle des verbes de volonté. Dans ce dernier cas, on emploie le subjonctif : *Je suis d'avis qu'il s'en*

ira demain (= je crois). — *Je suis d'avis qu'il s'en aille* demain (= je souhaite).

9. **Être pour.** On dit très bien : *Je suis pour la liberté. Être pour ou contre.* — *Je n'y suis pour rien.* — *Cela n'est pas pour me déplaire. Le temps n'est pas pour changer. Cet homme est pour partir.*

10. Attention à l'expression **n'être pas sans** + l'infinitif : *Vous n'êtes pas sans savoir* = Vous savez.

11. **Si j'étais de vous.** Telle est la forme à conseiller. Thérive (Englebert et Thérive, p. 62) autorise : *Si j'étais vous* ou *que de vous*; en réalité, on ne dit guère : *que de vous*. D'autre part, *Si j'étais vous*, assurément employé aujourd'hui, reste contesté par les grammairiens (cf. Le Bidois, I, p. 28, et II, p. 90. Cf. plus haut, *De*, 4). *De* peut servir à signaler l'attribut quand celui-ci est un pronom personnel qui s'oppose à un autre pronom personnel sujet. Mais on dirait devant un nom : *Si j'étais cet homme.*

12. Ne dites pas : **Deux et deux [sont] quatre.** Dites : *font quatre.*

ÉTUDE. — Cf. *Maître d'étude*. On écrit : *salle d'étude* ou *salle d'études* (Ac., à *Étude* et à *Salle*).

ÉTUVER. — Faut-il proscrire *étuver* un poulet au profit de *cuire à l'étuvée*? Non, les deux tours sont corrects. *Étuver* peut signifier « faire une étuvée » : *Étuver des pigeons.*

EUPHORIE peut s'employer dans le sens courant de : satisfaction, bien-être, non seulement illusoire, comme le disent les médecins, mais aussi réel (cf. BOTTEQUIN, *Subtilités*, pp. 152-158).

EUS. — Ne dites pas : *J'eus* (passé simple) pour : *J'eusse*, au cond. passé, 2^e forme. Cf. *Avoir*.

EUX deux, trois, etc. — Ces expressions ne s'emploient plus directement juxtaposées au verbe, mais on dit très bien : *Ils l'ont fait à eux deux* ou : *Je travaille avec eux trois* ou : *Il n'y a qu'eux deux qui sachent...* — On ne dit plus [eux autres].

Eux n'y ont rien compris : cf. *Lui*.

[**ÉVALTONNÉ**] n'est plus français. Dites : *Ces jeunes gens sont très évaporés* = ils sont dissipés, ils ont un caractère léger. Le participe passé **éaporé** se prend substantivement : *C'est une évaporée* (Ac.).

ÉVÉNEMENT s'écrit avec deux accents aigus

ÉVITER. — On peut dire sans hésiter, avec les meilleurs écrivains modernes : *Éviter* (aussi bien qu'*épargner*) **quelque chose à quelqu'un.**

Éviter que est suivi du subjonctif, celui-ci est souvent accompagné de *ne* (facultatif); *ne* s'emploie surtout (sans jamais être obligatoire) quand *éviter* est employé affirmativement : *Évitez qu'on (ne) vous entende. Je ne puis éviter qu'il m'entende.*

ÉVOQUER. — Cf. *Invoyer*.

EXALTER s'écrit sans *h*.

EXAUCER et **EXHAUSSER** ne peuvent être confondus.

EXCÉDANT, participe ou adjectif : *Les sommes excédantes.* — **Excédent** est le nom.

EXCELLANT : participe. — **Excellent** : adjectif.

Bien qu'*excellent* marque un degré extrême, on l'emploie au comparatif et au superlatif (cf. Durrieu, p. 172) : *Comme grand capitaine, Épaminondas n'était pas plus excellent que Virgile comme grand poète* (La Rochefoucauld). *Les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes* (Molière). *Il y a des choses très excellentes et très admirables qui échappent à notre vue* (Bossuet). *Les parties les plus excellentes de ce petit chef-d'œuvre* (A. PAUPHLET, *Poètes et romanciers du moyen âge*, p. 433).

EXCEPTÉ. — Cf. *Participe passé*, pp.

Excepté que est suivi de l'indicatif ou du conditionnel, selon le sens : *Ils se ressemblent parfaitement, excepté que l'un est un peu plus grand que l'autre* (Ac.).

EXCEPTION. — Rappelons qu'on dit : *Le juge ne doit faire acception de personne* — Il ne doit marquer de préférence pour personne, il ne peut faire entrer en ligne de compte la qualité de la personne. Cf. *Acceptation*.

Boisson condamne (p. 44) : *Il n'est fait d'exception pour personne* et veut qu'on dise : *Il n'est fait exception pour personne*.

Cette condamnation n'est pas fondée. On dit très bien : *Faire une exception* (= excepter quelqu'un ou quelque chose de la règle) et donc : *Il n'est pas fait d'exception, Il n'est fait d'exception pour personne*.

On ne confondra pas *faire une exception* et *faire exception* (= échapper à la règle) : *Ce mot fait exception ou est une exception*.

EXCESSIVEMENT = trop. Il se prend couramment dans le sens d'*extrêmement*. Phénomène bien banal de l'usure d'un mot. Les puristes s'indignent, et même M. Schöne, qui voit là un « barbarisme » (*Le français moderne*, X, p. 89). Brunot (p. 690) a cependant écrit : « *Excessivement* est à chaque page dans Balzac, avec le sens de *très...* De même chez Flaubert, de même partout ». Et il cite Michelet et A. France. Grevisse (n° 847, p. 631) cite Gautier, A. Daudet, Lemaître, Chardonne, Bedel, Romains, etc.

EXCLURE. — Attention au futur *J'exclurai* et au participe *Exclu* (qui se terminait autrefois par *s*), *exclue*. On ne fera pas la faute de conjuguer *exclure* comme un verbe en *-er*.

EXCUSE. — [*Demander excuse*] est une expression depuis longtemps fort répandue : [*Je vous demande excuse*]. Elle reste cependant populaire, et proscrite à cause de son illogisme. Si l'on est en faute, on dit : *Je m'excuse*, *Je vous demande pardon* (c'est l'offensé qui accorde le pardon; on lui demande donc pardon), *Je vous présente mes excuses*, *Je vous fais mes excuses*, *Je vous en fais mille excuses*, *Excusez-moi*, *Vous m'excuserez*.

L'expression **faire excuse à quelqu'un** est acceptée, mais dans un sens restreint et bien déterminé. L'Académie écrit : « Fam., *Je vous fais excuse*, *je vous fais bien excuse*, s'emploie lorsqu'on veut contredire poliment quelqu'un : *Il n'est pas encore venu ? — Je vous fais excuse, il est venu et il est reparti* ». On peut dire aussi : *Excusez-moi*. Mais la langue ne s'en tient pas à *Je vous fais excuse*. Elle dit plus couramment, sans se soucier de la logique : **Faites excuse** (Dict. gén.).

S'excuser de faire une chose est équivoque, ainsi que le montre Abel Hermant (*Lancelot* 1937, p. 202). « Il est certain, dit-il, que *s'excuser de faire une chose* signifie, dans le bon usage, s'en dispenser (disons mieux : alléguer des motifs pour s'en dispenser); mais, dans l'usage courant, il signifie également le contraire, c'est-à-dire faire une chose en présentant ses excuses. » Je crois que, pour la plupart des gens, cette expression a toujours le deuxième sens. Le premier a beau être le seul que connaissent les dictionnaires, il paraît vieilli.

EXEQUATUR est invariable : *des exequatur*.

EXHALER. — Attention à l'orthographe.

EXHAUSTIF, ignoré par l'Académie et le *Dict. gén.*, est admis par le meilleur usage dans le sens suivant : *Cette énumération*

n'est pas exhaustive = elle ne prétend pas épuiser la liste, être complète. G. Duhamel l'emploie dans le sens d'*épuisant*, *qui absorbe toute l'activité* : « Si, pour tel savant, l'administration est une sorte de retraite, toute critique est inconvenante; mais si l'administration est une charge exténuante, *exhaustive*, alors rien de plus regrettable » (*Chronique des saisons amères*, p. 70). Ailleurs, il parle d'un jeu qui doit demeurer « en deçà de la fatigue *exhaustive* » (p. 17). Cf. aussi *Biographie de mes fantômes*, p. 98 : même sens d'*épuisant*.

EXHORTER. — On dit : *Exhorter quelqu'un à parler*.

EXIGER veut régulièrement le subjonctif. Même exception (indic. futur) que pour *ordonner*.

L'adjectif s'écrit comme le participe présent : *En exigeant. Des supérieurs exigeants.*

Le nom s'écrit : *exigence*.

EXODE est masculin : *Un exode*.

EXORBITANT est formé du préfixe *ex* et de *orbite* (sans *h*).

EXORDE est masculin : *Un exorde*.

EXPATRIATION, et non [expatriement].

EXPÉDIANT, participe; **expédient**, nom ou adjectif (= utile, opportun) : *Il est plus expédient de procéder de telle manière*.

EXPIRER se conjugue avec *avoir* ou avec *être*, suivant qu'on veut exprimer l'action dans son accomplissement ou l'état résultant de l'action accomplie : *Il a expiré à dix heures. Le délai est expiré. Le malade est expiré depuis ce matin.*

EXPOSER. — On dit : *s'exposer à ce que* : *Il s'expose à ce qu'on lui dise*, à côté de : *Il s'expose à s'entendre dire*.

EXPRÈS. EXPRESSÉMENT.

A. **Exprès** (s ne se prononce pas) peut être adjectif, nom ou adverbe.

1. Comme *adjectif*, il signifie : qui est énoncé ou qui énonce d'une manière formelle, c'est-à-dire avec une précision qui ne laisse aucun doute. *Cela est en termes exprès dans le contrat* (Ac.). *La loi est expresse sur ce point* (Ac.). *C'est une condition expresse du marché* (Ac.). *Il avait mission expresse d'agir comme il l'a fait* (Ac.). *Un ordre exprès, une défense expresse, une prière expresse, une intention expresse. S'en expliquer d'une manière expresse* (Littré).

2. Comme *nom*, il s'emploie pour : *un courrier exprès*. L'Académie définit *un exprès* : « celui qui est envoyé spécialement pour porter ou pour recevoir des lettres, des nouvelles, des ordres, etc. : *On a envoyé un exprès pour cette affaire, pour en informer. Cette lettre a été portée par exprès* ». Il faudrait ajouter que, si le mot évoque encore l'idée d'une mission spéciale, il évoque aussi et surtout l'idée de rapidité. J'observe aussi qu'il se dit non seulement du messenger, mais du message lui-même, d'après le *Larousse du XX^e siècle*.

On dira donc : *une lettre portée par un exprès* ou *une lettre portée par exprès*. Deharveng (p. 127) et Grevisse (n^o 345, p. 261, note) donnent : *une lettre par exprès*; nous venons de voir qu'on peut dire également : *un exprès*.

Sur un tel message, *envoyé par exprès*, on écrira : *Exprès* (nom du message lui-même) ou *par exprès*.

A cause de l'idée de rapidité, on dit aussi, mais le bon usage français n'admet pas cet emploi : *un express, une lettre express, une lettre par express*. Proprement, *un express* est un *train express* (mot anglais).

3. Comme *adverbe*, *exprès* veut dire « avec intention spéciale, formelle, à dessein » : *J'ai dit cela exprès pour le piquer* (Ac.). *Je suis venu exprès pour vous voir*.

Pour souligner davantage la même idée, on dit *tout exprès* : *Ils sont venus tout exprès pour me voir*.

Partant des expressions *Une chose faite exprès* ou *Voilà qui est fait exprès*, on s'explique l'emploi du même adverbe, par ellipse du verbe, avec le nom *un fait* : *Par un fait exprès, C'est un fait exprès. C'est comme un fait exprès* (Ac.).

« Il semble fait exprès pour cela » se dit de quelqu'un qui a beaucoup de dispositions naturelles pour ce dont il s'agit. • (Ac.).

N. B. — Au lieu de : *Je l'ai fait exprès*, certaines personnes disent : *Je l'ai fait [par exprès] ou bien [en exprès]*. La première expression est populaire et fautive dans ce sens, la seconde est un wallonisme.

B. Expressément a deux sens :

1. Nettement, en termes exprès, formels : *Cela est énoncé expressément dans le contrat* (Ac.). *Je lui avais commandé, défendu expressément de faire telle chose* (Ac.). *Il me l'a dit expressément*.

2. Il souligne une intention toute particulière, et nettement exprimée; il « sert à exprimer quel dessein spécial on s'est

proposé » (BRUNOT, *La Pensée et la langue*, p. 851) : *Le faire expressément avec l'intention de lui extorquer son consentement* (Brunot).

On dira donc : *Je suis venu exprès pour vous voir* (cf. A, 3). En insistant : *Je suis venu tout exprès pour vous voir* ou, parce que le dessein (*pour vous voir*) est précisé : *expressément pour vous voir*.

Avec le mot *intention*, on ne pourra employer l'adverbe *exprès*, qui signifie, on l'a vu : avec intention formelle. On dira : *Il est intervenu exprès ou expressément pour vous être agréable. Il est intervenu expressément avec l'intention de... ou Il est intervenu avec l'intention expresse de...*

Si le dessein n'est pas précisé, on ne peut employer *expressément* : *Je suis revenu exprès le lendemain* ou, pour insister : *Je suis revenu tout exprès le lendemain*. Tel semble bien l'usage actuel, bien que le *Dict. gén.* cite encore cet exemple de Molière : *Une branche admirable, Choisie expressément de grandeur raisonnable* (*L'Étourdi*, IV, 7).

EXQUISÉMENT. — L'Académie écrit : **exquisément**. Mais Littré et le *Dict. gén.* écrivent : **exquisement**.

EXSANGUE s'écrit avec *xs*.

EXTÉRIEUR, comme *intérieur*, prend parfois des degrés de comparaison : *plus, moins, aussi extérieur, le plus extérieur*.

EXTRA. — Comme *préfixe*, il se joint à beaucoup d'adjectifs pour marquer soit le fait d'être en dehors de quelque chose, soit un superlatif : *extra-légal, extra-statutaire, extra-fort, extra-lucide, extra-fin*. Telle est l'orthographe de l'Académie, qui n'écrit en un mot que : *extraordinaire, extrajudiciaire*.

Comme *adjectif*, on peut dire : *un vin extra, la qualité extra*. *Extra* reste invariable.

Comme *nom*, également invariable (bien que des écrivains le fassent varier. Cf. M. PAGNOL, *Fanny*, I, 2), *un extra* désigne ce qui est en dehors des habitudes courantes (*Faire des extra*) ou une personne à laquelle on recourt pour un service supplémentaire : *On adjoignit deux extra aux domestiques de la maison* (Ac.).

EXTRAVAGANT, nom ou adjectif. **Extravagant** : participe d'*extravaguer*.

EXTRÊME. — Bien que cet adjectif exprime l'idée de la dernière limite, du plus haut degré, on dit parfois *le plus extrême* : *Les maux les plus extrêmes*. On dit très bien : *aussi extrême*.

EXTRÉMITÉ. — Vincent, Boisson et d'autres condamnent le pléonasme : *Il est à la dernière extrémité*. Il faudrait dire : *Il est à l'extrémité*, ce qui ne se dit plus guère, ou : *Il est à toute extrémité*, expression beaucoup plus courante. L'Académie admet cependant les expressions : *Il est réduit à l'extrémité* et : *Il est réduit à la dernière extrémité* (= il est dans un très triste état). On dit très bien aussi, malgré les puristes : *Être à la dernière extrémité* (Dict. gén.). *On ne peut faire telle chose qu'à la dernière extrémité*.

EXUBÉRANT. — Attention à l'orthographe.

EXULTER et **EXULTATION** sont français, faut-il le dire?

EX-VOTO est invariable : *des ex-voto*.

F

FABULATION. — Cf. *Affabulation*.

FACE. — 1. **En face de, en face.** Normalement on dit, avec un nom de lieu : *En face du théâtre, en face de la mairie*. Des linguistes comme Le Gal, A. Hermant et Martinon condamnent : *en face le théâtre*. L'expression est cependant déjà ancienne et est employée par de bons écrivains : « On dit aussi aujourd'hui *en face le ministère*; *en face* est devenu une véritable préposition simple » (F. Brunot, p. 429, note).

2. **En face, en face à, à la face de.** On dit : *Regarder la mort en face, le péril en face* (Ac.). — *Il demeure en face. Ils avaient le soleil en face. La maison d'en face* (Ac.). Martinon (p. 492) blâme à tort cette dernière expression pour proposer : *La maison en face*.

Dire, faire quelque chose en face à quelqu'un, à la face de quelqu'un (Dict. gén.) = devant la personne.

A la face de ne s'emploie guère qu'au figuré : *A la face de l'univers, de toute la terre* (Ac.).

3. **Face à. Faire face à :** *Ils restèrent face à l'ennemi* (Ac.). On dit : *faire face à un adversaire, à des assaillants, à ses engagements. Sa maison fait face à la mienne*.

4. **De face** = du côté où l'on voit toute la face, tout le devant : *Voir un édifice, une statue de face. Être posé de face*. Ne dites pas : [*Ils avaient le soleil de face*]. Dites : *en face* (cf. 2).

5. **Face à face.** *Nous nous sommes rencontrés face à face* (Ac.). *Se trouver face à face avec quelqu'un* (Ac.). *Nous voilà face à face avec la vérité*.

FACE-À-MAIN. — *Un face-à-main, des faces-à-main* (Ac.).

FÂCHER. — 1. Ne dites pas : [*Se fâcher* (ou *être fâché*) *sur* *quelqu'un* ou *après quelqu'un*]. Employez *contre* ou *avec* en respectant la nuance suivante : *Se fâcher (être fâché) contre* *quelqu'un* = se mettre (ou être) en colère contre *quelqu'un*. — *Se fâcher avec* *quelqu'un* = se brouiller avec lui. — *Être fâché avec* *quelqu'un* = être en désaccord, en bouderie avec lui. *Avec* implique donc un désaccord moins vif, mais peut-être plus prolongé.

2. On dit : *Je suis fâché de ce qu'il a fait* (= de cette chose qu'il a faite). *Je suis fâché de ce qu'il est parti* (tour considéré comme normal par Frei (p. 212) = du fait qu'il est parti). On dit plus élégamment : *Je suis fâché qu'il soit parti. Je suis fâché qu'on vous ait fait attendre, que vous ne m'ayez pas prévenu.*

FACIAL. — Pluriel : *facials*, d'après Michaut, p. 124. Il paraît plus conforme à l'usage de dire : *faciaux*.

FACIES est masculin : *Son facies* (prononcer è-s) *est mauvais.*

FACILE. 1. [Avoir facile]. [Faire facile]. Cf. *Avoir*, 9 et *Faire*, 11. — Ne dites pas : [Vous avez facile de l'en persuader]. Dites : *Vous l'en persuaderez facilement. Il vous est facile de l'en persuader.*

2. **Facile à.** *Facile* peut avoir un sens actif (= qui fait quelque chose sans peine) : *Un génie facile, une plume facile* (Diet. gén.) ou un sens passif (= qui se fait sans peine) : *Ce devoir est facile. Il étudie une leçon facile.*

Si l'on en croit certains auteurs (Martinon, p. 442; Durrieu, p. 177), l'infinitif qui suit *facile* à doit avoir un sens passif : *Cela est plus facile à dire qu'à faire.*

Je ne le crois pas :

1) En parlant de personnes, on ne doit pas se soucier du sens actif ou passif de l'infinitif : *Des gens faciles à convaincre. Un homme facile à vivre* (Ac.). *On a toujours de la sympathie pour les gens faciles à vivre* (G. REYNIER, « Les Femmes savantes » de Molière, p. 224). *Il ne faut pas être si facile à croire* (Ac., au mot *Croire*). *De véritables gens de bien, faciles à recevoir les impressions* (Molière). *Henri III, le plus facile des hommes à se consoler* (Littre).

2) Mais des grammairiens, parfois silencieux sur cet emploi de *facile* se rapportant à des personnes, émettent des restrictions lorsque l'adjectif se rapporte à des choses. Littre dit : « *Facile à*, en parlant des choses, avec un verbe à l'infinitif, se dit de ce qui se fait sans peine; et alors le verbe prend la signification passive ». C'est pourquoi Martinon, Durrieu et d'autres n'admettent après *facile* à qu'un verbe transitif direct, « qui prend alors le sens passif » (Durrieu), et rejettent tout verbe pronominal, parce que ces verbes pronominaux n'ont « pas de passif possible » (Martinon). Au lieu de : *Un objet facile à se procurer, un spectacle facile à se représenter*, il faudrait dire, avec *il est facile* : *Un objet qu'il est facile de se procurer; des*

spectacles qu'il est facile de se représenter. Je ne songe pas à discuter la correction de ces derniers tours; mais je considère comme correct, en pure logique, et comme admis d'ailleurs par l'usage familier et la langue parlée, sinon par l'usage littéraire, le tour incriminé : *Des spectacles faciles à se représenter.* Je trouve en effet :

a) qu'il n'y a pas de raison d'appliquer ici une règle différente selon qu'il s'agit de choses ou de personnes;

b) que le principe même du sens passif, sur lequel se fondent les grammairiens, est fort discutable. Brunot (p. 367) a refusé de voir un sens passif dans des expressions comme : *facile à admettre, raide à monter, superbe à voir.* Je crois qu'en disant : *Un travail facile à faire, un objet facile à se procurer,* on pense à un verbe actif : « Un travail qu'on fait facilement, qu'il est facile de faire, un objet qu'on se procure facilement ». Il n'y a donc pas lieu, à mon humble avis, de s'embarrasser du prétendu sens passif de l'infinitif. — Mêmes observations pour *difficile à.*

3. Remarquez qu'on dit : *Cela est facile à faire, Cela vous est bien facile à dire,* mais avec l'impersonnel : *Il est facile de faire cela.*

DE FAÇON QUE. — On a souvent condamné, et en termes énergiques, la locution **de façon à ce que**. Elle ne peut cependant plus être considérée comme incorrecte, après avoir été employée par Chateaubriand, Stendhal, Th. Gautier, Maupassant, Barrès, Dorgelès et d'autres (cf. Grevisse, n° 977, p. 733; Sandfeld, II, p. 410; Le Bidois, II, p. 489).

Cependant, pour des raisons d'euphonie, je lui préférerais *de façon que*.

Après *de façon à ce que*, on emploie plus souvent le subjonctif (d'intention, de finalité). Mais on emploie aussi les mêmes modes qu'après *de façon que*, c'est-à-dire : l'*indicatif*, si l'on exprime une conséquence présentée comme réelle; le *conditionnel*, si cette conséquence est présentée comme éventuelle; le *subjonctif*, si l'on exprime une simple intention, un but à atteindre : *Tout alla de façon qu'il ne vit plus aucun poisson. Il présenta sa requête avec maladresse, de façon que je l'aurais rejetée* (si je n'avais été gagné d'avance). *Il s'attarda de façon qu'il eût manqué son train si celui-ci avait été à l'heure. Ils avancent avec prudence de façon que l'ennemi ne puisse pas les surprendre.*

FAC-SIMILÉ. — *Un fac-similé. Des fac-similés.*

FACTEUR fait au féminin *factrice* pour désigner l'agent qui porte les lettres.

FACTORERIE [et non **factorie**, ancienne forme] = établissement de commerce en pays étranger.

FACTOTUM. — *Un factotum, des factotums.*

FADE. — [**Faire fade**]. Ne dites pas : [*Il fait fade aujourd'hui*]. C'est du wallon. Dites : *Il fait étouffant.*

FAIBLE. — [**Tomber faible**] est à éviter (belgicisme). Dites : *Il est tombé en faiblesse, en syncope. Il lui a pris une faiblesse. Il s'est évanoui*

[**FAIGNANT**] n'existe pas. On dit **fainéant**. Cf. *Feignant*.

FAILLIR (= manquer) ne s'emploie plus guère qu'à l'infinitif, au passé simple (*Je faillis*), au futur (*Je faillirai*), au conditionnel (*Je faillirais*) et aux temps composés (*J'ai failli*, etc.). On dit : *J'ai failli tomber* (sans *de*).

Je faur, je faillais, je faudrai, faillant sont très rares et à éviter.

Des grammairiens notent que *faillir*, dans le sens de « faire faillite », suit entièrement la conjugaison de *finir*. L'Académie ignore à juste titre cet emploi.

FAIM. — Cf. Aussi, 3. **J'ai très faim** a été fort discuté, mais est certainement correct aujourd'hui à côté de : *J'ai bien faim* (cf. Office, *Le Figaro*, 22 avril 1939). — On dit aussi : *J'ai fameusement faim* (G. BERNANOS, *La Joie*, ch. I, p. 9). *Il avait si faim* (R. ROLLAND, *Jean-Christophe*, I, p. 88). L'Académie écrit : *Avoir grand-faim*.

FAIRE. — 1. Conjugaison : *Je fais, nous faisons, vous faites, ils font.* — *Je faisais.* — *Je fis.* — *Je ferai.* — *Que je fasse.* — *Faisant.* — *Fait.*

Se faire se conjugue avec l'auxiliaire *être* comme tous les verbes pronominaux. Il faut donc dire : *Je me suis fait mal. Elles se sont fait mal. La blessure qu'il s'est faite.*

2. **Part. passé fait**; toujours invariable devant un infinitif. Et aussi dans la tournure impersonnelle : *Je les ai fait venir. Les grandes chaleurs qu'il a fait. Les costumes qu'ils se sont fait faire.*

3. **Faire, dans une proposition comparative**, s'employait fréquemment autrefois pour éviter la répétition d'un verbe précédent : *On regarde une femme savante comme on fait une*

belle arme (La Bruyère). On dirait aujourd'hui : *comme on regarde une belle arme* ou : *comme on fait d'une belle arme*.

En effet, *faire* peut encore, dans une comparaison, remplacer un verbe qui n'a pas de complément d'objet direct : *Il répondit comme les autres avaient fait* (Ac.). — *Nous nous entretenmes de cette nouvelle comme nous aurions fait de toute autre chose* (Ac.). *Cet homme n'aime plus tant le jeu qu'il faisait* (Ac.) : ce tour se présente surtout lorsque, de la première proposition à la seconde, il y a changement de temps ou de personne.

On ne confondra pas cet emploi avec un tour, usité aussi en dehors des phrases comparatives, « où *faire*, conservant la signification qui lui est propre, celle d'exécuter, d'opérer, d'effectuer, etc., a pour complément le pronom *le*, qui représente un verbe précédent : *Il voudrait partir, mais il ne peut le faire* (faire cela, l'action de partir) *sans autorisation* » (Ac.). *Il s'est conduit comme jamais son frère ne l'aurait fait*.

Si le verbe a un complément d'objet direct, la langue d'aujourd'hui répète le verbe ou emploie d'autres tours :

a) Si les sujets sont différents, on peut, sans risque d'équivoque, supprimer le verbe après *comme* : *Il vous accueillerait comme un père son enfant*.

Cette ellipse pourrait créer une équivoque si l'identité des deux sujets entraînait aussi la suppression du sujet dans la deuxième proposition : *Il vous aime plus qu'il n'aime son fils* ne peut être rendu par : *Il vous aime plus que son fils*. De même, en reprenant la phrase de La Bruyère citée plus haut, on ne pourrait dire sans équivoque : *On regarde une femme savante comme une coquette*. Comparer : *Je le regarde, je le considère comme un honnête homme*.

b) On emploie aussi parfois *faire* suivi d'un complément introduit par *de* : *Il vous accueillerait comme un père fait de son enfant* (ou : *pour son enfant*). Ce tour a été appelé par Abel Hermant « un lourd solécisme et une faute d'ignorance bien caractérisée » (II, p. 309). Il est pourtant admis par le bon usage actuel; la langue littéraire accueille mieux *faire de* que *faire pour* : *Ma mère me déshabilla, posément, sans une parole, comme elle eût fait d'un très petit enfant* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 101).

4. **Faire suivi d'un infinitif**. Cf. *Infinitif*. On s'inspirera des exemples suivants : *Il se fait suivre par* (ou *de*) *ses domestiques*. — *Je ferai bâtir ma maison par* (ou *à*) *cet architecte*. *L'architecte par qui* (ou *à qui*) *je fais bâtir ma maison*. *L'ami*

par qui j'ai fait raconter l'incident (à qui créerait une équivoque). — *Je lui ai fait bâtir ma maison. On leur a fait quitter la partie* (l'infinitif a un complément d'objet direct). — *On a fait sortir les enfants* (l'infinitif n'a pas d'objet direct; le sujet se construit alors sans préposition). *On les a fait sortir.* — *Qui le fait se charger des soins de ma famille?* (quand l'infinitif est un verbe pronominal, son sujet est *le, la, les*).

N. B. — A. On trouverait, dans la langue littéraire moderne, des exemples de *le, la* ou *les* (au lieu de *lui* ou *leur*) devant *faire* suivi d'un infinitif qui a un complément d'objet direct. Mieux vaut ne pas les imiter.

B. On dira : *Je les ai fait parler français* (le mot *français*, sans article, est considéré comme faisant partie d'une locution verbale), mais : *Je leur ai fait parler le français.*

De même : *Nous les avons fait parler politique.*

On dit : *Je les ai fait changer d'avis, de vitesse, de place* ou : *Je leur ai fait changer d'avis, de vitesse, de place* (cf. *Le français moderne*, t. VII, 1939, p. 52).

C. Si l'infinitif a un complément d'objet introduit par *à*, on peut employer *le* (préférable) ou *lui*, mais le nom qui représente le sujet de l'infinitif ne peut se construire avec *à* et doit se mettre après l'infinitif : *Cette chanson le faisait songer à sa jeunesse* ou *lui faisait songer à sa jeunesse. Cette chanson faisait songer le vieillard à sa jeunesse.*

5. **Omission du pronom réfléchi après faire.** Le pronom réfléchi s'omet régulièrement, mais non d'une manière obligatoire, après *faire*. Il faut tenir compte de la clarté et de l'harmonie.

On dira très bien : *Elle le fit asseoir* (ou *s'asseoir*). Pour éviter l'équivoque, on dira : *Il la fit s'arrêter. Le hasard les avait fait se connaître. Qui le fait se charger des soins de ma famille?*

Par contre, *Il nous faisait taire, il nous faisait souvenir de ces beaux jours* sonnent mieux que la répétition du pronom *nous*.

La présence de *moi-même, lui-même, etc.*, après le verbe pronominal suffirait à dissiper toute équivoque; cependant, il faut dans ce cas employer le pronom réfléchi.

On dira : *Un coup frappé à la porte la fit s'ouvrir*, et aussi, avec même : *Un coup frappé à la porte la fit s'ouvrir d'elle-même*

6. **Se faire fort de.** *Fort* reste invariable. Cf. *Fort*.

Se faire l'écho de : *Elles se sont fait l'écho de ces plaintes.* Cf. *Écho*.

7. **Faire un cours.** Cf. *Donner*.

8. **Ne faire que** (+ infinitif) marque la répétition, la continuité ou la restriction : *Il ne fait que sortir* (= Il sort à tout moment). — *Il ne fait que jouer* (= « Il joue continuellement » ou : « Il joue, et ne fait rien de plus », selon le contexte). — *Je ne fais qu'exécuter les ordres que j'ai reçus* (= J'exécute seulement). Attention donc à l'équivoque!

Ne faire que de est beaucoup plus rare et a un tout autre sens; il marque un passé rapproché : *Il ne fait que d'arriver* — Il vient d'arriver.

9. **Ne faire qu'un ou n'en faire qu'un** (ou une).

a) « Lorsque le sujet est un nom commun déterminé (par un article, un démonstratif, etc.), *ne font qu'un* (sans accord de genre) s'emploie au sens figuré, et *n'en font qu'un* (avec accord de genre) au sens propre : *Ces deux personnes ne font qu'un* (elles sont très unies). — *Ces deux personnes n'en font qu'une* (il s'agit d'une même personne). »

Telle est l'opinion exprimée par Dauzat dans *Le français moderne* (janvier 1940, p. 6), en réponse au commentaire dont j'avais accompagné une décision assez imprécise de l'Office (cf. *Le Figaro*, 13 mai 1939 et *Études classiques*, 1939, p. 497). On dira donc au sens propre : *Ces deux villes n'en font qu'une*, et au sens figuré : *Ces deux villes ne font qu'un* (= elles sont très unies).

Si l'on dit : *Leurs deux cœurs n'en font qu'un*, c'est par image.

b) « Pour les indéterminés et les noms propres, continue Dauzat, on emploie uniquement *ne font qu'un* sans accord; dans ce cas l'amphibologie est possible : *Pierre et Paul ne font qu'un* pourra signifier que Pierre et Paul sont de grands amis, ou que Pierre et Paul sont les deux prénoms d'une même personne. »

10. **Impersonnel.** Nombreuses sont les locutions impersonnelles avec *faire* : *Il fait bon, frais, sec, froid, nuit, clair, jour, beau, beau temps, du vent, du soleil*, etc.

N. B. — **Il fait bon s'abstenir.** Dans cette expression, *de* s'emploie de plus en plus, par analogie avec *il est bon de* : *Il ne fait pas bon de se frotter à cet homme-là* (Ac.).

11. **[Faire facile, difficile].** Ne dites pas : [*Il fait facile ou difficile marcher*]. Dites : *On marche aisément, avec peine*.

12. **[Ça fait que]** est à éviter. Ne dites donc pas : *Je suis*

arrivé trop tard, [ça fait que je ne l'ai pas vu]. Dites : *de sorte que je ne l'ai pas vu.* Cf. p. 158.

13. **Si fait** s'emploie pour renforcer l'affirmation *si*. Cf. *Si*.

14. **Faire dans les cuivres.** La plupart des linguistes condamnent cette expression comme un belgicisme et recommandent : *Il fait le commerce de cuivres.* Littré (*Faire*, n° 63) accueille cependant sans réserves : « *Faire dans les draps* = être négociant en draps ». Avouons que l'expression *faire dans les cuivres, dans les draps*, etc., nous paraît peu recommandable, parce qu'elle suscite inévitablement une rencontre avec l'expression familière que l'Académie définit élégamment « se décharger le ventre : *Cet enfant a fait dans sa chemise* ».

15. Ne dites pas : [**Il fait de sa poire**] ni : [**Il fait de son nez**]. Dites : *Il se donne de grands airs, Il fait des embarras, Il fait ses embarras.*

16. Ne dites pas : [**Il me fait ennuyer**]. Dites : *Il m'ennuie.*

17. Si l'on dit fort bien : *faire sa philosophie, faire ses classes, faire son droit*, en parlant d'études qui doivent être achevées en un certain temps, il semble un peu abusif de dire : ***faire du grec, faire des mathématiques***, pour *étudier le grec, les mathématiques*.

Toutefois l'emploi de *faire* est si étendu et si extensible qu'il est difficile d'en marquer les limites. Notons, d'après l'Académie, quelques expressions qu'on aurait tort de suspecter : *faire des excuses; faire une chambre, un lit; faire ses ongles ou se faire les ongles; se faire quelque argent; faire le lundi; faire le malade, faire le mort; faire de la neurasthénie, faire de la température; se faire à quelque chose ou être fait à quelque chose, au froid, au bruit; deux et deux font quatre; cheval fait au pluriel chevaux; ce tableau ne fait pas bien où il est, ce vin se fera* (s'améliorera avec le temps, se bonifiera), etc.

On évitera l'emploi absolu de *faire* tel qu'il apparaît dans des locutions dialectales. Ne pas dire : [**J'ai fait**] pour *J'ai fini, j'ai terminé*, etc., ni : [**J'ai bien fait**] pour *J'ai mangé suffisamment, j'ai bien mangé*.

18. **C'est fait de, c'en est fait, c'en est fait de.** Cf. *En*, pronom, 7.

19. **Faire confiance.** Cf. *Confiance*.

20. **Faire connaissance.** Cf. *Connaissance*.

21. **Faire long feu.** Cf. *Feu*.

22. **Faire visite.** Cf. *Visite*.

23. **Se faire une entorse.** Cf. *Entorse*.

24. **Faire celui qui.** Cf. *Celui*.

25. **Avoir à faire à.** Cf. *Affaire*.

26. **Faire montre de.** Cf. *Montre*.

27. **S'en faire.** Cf. *En*, pronom, 4.

28. **Faire cas de.** Cf. *Cas*.

29. **Faire aller.** Cf. *Aller*, 14.

FAIRE-PART. — *Un faire-part, des faire-part* (Ac.). Mais l'Académie écrit sans trait d'union : *Lettre de faire part. Billet de faire part.*

FAISAN, FAISANE peuvent être noms ou adjectifs : *Un faisan, un coq faisan. Une faisane, une poule faisane* (cf. Ac. et *Dict. gén.*). Noter : *faisandeau*.

[À FAIT QUE]. — Locution fautive, très répandue en Belgique. Il faut dire : *à mesure que*.

FAÎTE (= sommet) : accent circonflexe.

FALLOIR garde dans **s'en falloir** la signification de son doublet **faillir** (= manquer). On dit : *Il s'en faut de beaucoup* ou *Il s'en faut beaucoup* (cf. *Beaucoup*). *Il s'en faut de peu* (rare : *Il s'en faut peu*). *Peu s'en faut, peu s'en est fallu. Il ne s'en est presque rien fallu. Il ne s'en est guère fallu. Il s'en faut de moitié. Il s'en faut de dix francs. Tant s'en faut* (= bien loin de là).

Toutes ces expressions peuvent être suivies de *que* et requièrent alors le subjonctif.

Sauf après *Tant s'en faut* (*Tant s'en faut qu'il y consente*), *ne* est facultatif : *Il s'en faut de beaucoup que leur nombre soit complet* (Ac.). *Il s'en faut beaucoup que l'un ait le mérite de l'autre* (Ac.). *Il s'en faut de moitié que ce vase ne soit plein* (Ac.).

Selon certains théoriciens, l'emploi de *ne* peut marquer que la subordonnée est pensée d'une manière fortement négative. L'usage ne s'embarrasse guère de cette nuance. Peut-être peut-on noter une tendance à employer *ne* quand on précise qu'il manque peu de chose. Mais là encore l'usage hésite : *Il s'en faut de peu que ce vase ne soit plein* (Ac.). *Il ne s'en est pas beaucoup fallu qu'il fût tué* (Littré). Par ce dernier exemple (p 1609), Littré infirme lui-même la règle qu'il donne ensuite : « Lorsque *il s'en faut* est accompagné d'une négation ou de quelque'un des mots qui ont un sens négatif, ou bien encore si

la phrase marque interrogation ou doute, la proposition subordonnée prend *...ne* » (p. 1610).

N. B. — 1. Le participe passé *fallu* reste toujours invariable (verbe impersonnel).

2. Ne dites pas : [*Il faut mieux se taire*]. Dites : *Il vaut mieux se taire*.

3. Déplacement de la négation : cf. *Ne pas*, 2, e.

FAMEUX. — N'en faites pas un substantif. Au lieu de dire : [*C'est un fameux!*], dites : *C'est un drôle! C'est un curieux personnage!*

FAMILLE s'écrit avec *-ille* (prononcer : *iy*). Mais : *familial* (pluriel : *familiaux*), *familier*, *familiarité* (prononcer : *lya*, *lyé*).

Pour ne pas dire *elle est enceinte*, on dit couramment en Belgique, mais non en France : *elle attend famille*.

FANFARONNADE. — Deux *n*.

FANTÔME. — L'accent circonflexe de *fantôme* ne se retrouve pas dans *fantomatique*.

FARAMINEUX. — Cf. *Pharamineux*.

FARCE, employé comme adjectif, appartient à la langue populaire. *Des paroles farces* (Littré). Høfbye (p. 80) note qu'il peut aussi rester invariable.

FARDE a été emprunté au *xix^e* siècle à l'arabe *farda* = demi-charge d'une bête de somme; il a désigné un ballot et plus spécialement une balle de café. C'est le sens reconnu par le *Dict. gén.* L'Académie ignore ce mot.

« Dans le Nord, dit le *Larousse du XX^e siècle*, liasse de papiers, de dossiers. » Ce sens est indiqué dans le supplément du *Littré*, avec un exemple belge.

Outre ce sens de « liasse », les Belges seuls donnent à *farde* les sens de : *cahier* de feuilles libres, *chemise* d'un dossier, *carton*. Ce dernier mot se dit d'un portefeuille de carton où l'on serre des cahiers, des dessins, etc.

FAT ne s'emploie pas au féminin.

FATAL. — Masculin pluriel : *fatals*.

FATIGANT (sans *u*), adjectif. **Fatiguant**, participe présent.

FATIGUER s'emploie surtout comme verbe transitif (*Cela*

me fatigue. Mes yeux commencent à se fatiguer. Je me fatigue à vous expliquer ce problème. Vous me fatiguez les oreilles. Une voix fatiguée. Un tableau fatigué.

Il est aussi intransitif dans les sens de :

1) se fatiguer, se donner de la fatigue, éprouver de la fatigue : *Il fatigue trop* (Ac.). *Les soldats fatiguèrent beaucoup dans cette marche* (Ac.);

2) avoir à supporter un trop grand effort, en parlant des choses : *Cette roue fatigue beaucoup* (Brunot, p. 369). *Cette poutre fatigue* (Ac. : « elle plie sous le poids »). *Ce navire fatigue* (Ac. : « il a à lutter contre la violence des vagues »).

FAUTE. 1. On peut dire indifféremment, avec les meilleurs écrivains : *C'est ma faute, c'est de ma faute* (plus rarement : *C'est par ma faute*), soit sans complément, soit devant *si* ou *que*, selon les cas : *C'est ma faute si* (*C'est de ma faute que* ou *si* ou *C'est par ma faute que*) *ce malheur est arrivé.*

On dit : *C'est la faute de votre ami*; mais on dit : *Est-ce ma faute, à moi? A qui la faute?* (Ac.).

2. On dit : **Faute** (= manque) **d'avoir pu** = parce qu'il n'a pas pu; [*faute de n'avoir pas pu*] ne s'emploie pas et signifierait d'ailleurs exactement le contraire : « parce qu'il a pu ».

3. **Faute de quelque chose** signifie « par manque de » : *Et le combat finit, faute de combattants.* On dit donc : *Il est tombé, faute d'attention.* [*Faute d'inattention*] serait un contresens.

Mais avec un article ou un déterminatif, *faute* signifie : « erreur ». On dit donc : *Il a fait dans cette dictée plusieurs fautes d'inattention* (= dues à l'inattention).

Faute se s'emploie aussi avec un infinitif : *Faute d'avoir été prévenu à temps* (Ac.).

Avoir faute de est encore signalé par les lexicographes et par l'Académie. Mais je crois que personne ne dit plus : *On eut faute de blé* (Ac.). On dira : *On manqua de blé.*

Faire faute à quelqu'un se dit fort bien : *Il nous fait faute.*

FAUTEUIL. — Cf. *Dans*, 3.

FAUTIF. — D'après Durrieu (p. 184) et Boisson (p. 46), on ne peut dire : *Un enfant fautif* = qui est en faute. Condamnation injustifiée. En effet, *fautif* signifie :

1) sujet à être en faute : *Notre mémoire est fautive*;

2) qui est en faute : *Une personne fautive* (Dict. gén.). *Il se sentait fautif* (Ac.);

3) qui est plein de fautes : *La table du livre est fautive* (Ac.).

FAUX. — Féminin : *fausse*.

Un faux-fuyant. Pluriel : *des faux-fuyants*.

FAVORI. — Féminin : *favorite*.

FÉE. — **Un conte de fée ou un conte de fées?** L'Académie, à *conte* et à *fée*, ne donne l'expression qu'au pluriel : *des contes de fées*. Littré, à *fée*, écrit : *un conte de fée*. Mais l'Académie, au mot *bleu*, écrit : « *Conte bleu* : récit fabuleux, *conte de fées* ». J'écrirais : *un conte de fées, des contes de fées*.

FÉRIQUE. — On écrit *féerique* avec un seul accent aigu (*fée*).

[**FEIGNANT**] est donné par Littré comme populaire. On dit : *fainéant*.

FEINDRE. — Noter : *Je feins, il feint, nous feignons. Je feignais, nous feignions. Je feignis. Je feindrai. Que je feigne, que nous feignions. Feignant. Feint*.

FÉLICITATION. — On écrit : *une lettre de félicitations*.

FEMME. — 1. **Femme de journée.** Les Français qui parlent élégamment ne semblent pas dire : [*homme ou femme à journée*]; ils disent : *homme ou femme de journée* (comme on dit : *femme de charge, femme de ménage*). Ils disent aussi : *une femme à la journée* (*travailler à la journée, payer à la journée*), *une couturière en journée* (*aller en journée*).

2. Ne dites pas : [**C'est la femme aux œufs**]. Dites : *C'est la marchande d'œufs*.

3. Cf. *Dame*.

FENDRE. — *Je fends, il fend, etc. Cf. Rendre*.

FENÊTRE. — On dit : *Cet appartement a trois fenêtres donnant sur la rue ou trois fenêtres sur la rue*.

FER-BLANC (trait d'union). — Pluriel : *fers-blancs* (Littré). — **Ferblantier**.

FÉRIR = frapper. Ce verbe ne s'emploie plus que dans l'expression : *sans coup férir* et au participe passé *féru*, employé comme adjectif ou avec *être*.

1. **Sans coup férir** = sans frapper un coup. Ne dites donc pas comme ce journaliste : [*Le joueur (de football), rapide comme l'éclair, marque sans coup férir un but magnifique*].

2. **Féru** : *Un cheval qui a le tendon féru* = *qui a le tendon blessé par un coup*.

Être féru de quelqu'un, de quelque chose = être épris de :
Il est féru d'amour ne se dit plus; mais on dit : *il est féru de telle personne, de romans.*

FERMÉ. — Une maison fermée, c'est une maison dont on a fermé les portes ou une maison inhabitée, et non pas une maison bourgeoise.

FERMER peut s'employer dans le sens de *se fermer, être fermé* :
Ce coffre ferme à clef (Ac.). *Ces fenêtres ne ferment pas bien* (Ac.).
Cette porte ferme mal (Ac.).

FESTIVAL. — Pluriel : des *festivals*.

FESTIVITÉ. — Ce mot est employé couramment en Belgique, surtout au pluriel, dans le sens de *fête*. Il a eu autrefois ce sens en France. Mais il a disparu des bons dictionnaires comme de l'usage français. Seul le Larousse le mentionne encore, avec un sens d'ailleurs différent : caractère de fête.

FEU, adjectif = qui est mort depuis peu; il ne s'emploie guère au pluriel; il ne varie que s'il est immédiatement précédé d'un article défini ou d'un adjectif possessif : *La feuë reine. Ma feuë mère.*

Mais : *Feu la reine. Feu ma mère. Feu les rois. Feu Madame X.*

Le pluriel est rare, parce que, proprement, *feu* se dit de celui qui est mort le dernier : *le feu roi*, c'est le dernier roi défunt. On dit : *mes feus grands-parents.*

« On dit : *feu la reine* s'il n'y a pas de reine vivante, et *la feuë reine* si une autre l'a remplacée. » (Littré).

FEU, nom. — **Faire long feu.** Les dictionnaires ne sont pas d'accord sur le sens de cette expression, au propre et au figuré.

Au sens propre, *faire long feu* se dit d'une arme « dont l'amorce brûle sans que le coup parte » (*Dict. gén.*) ou « dont le coup est lent à partir » (Littré) « et n'atteint pas son but », ajoute judicieusement l'Académie. L'expression ne s'emploie d'ailleurs plus guère au sens propre.

Au sens figuré, on voit comment elle signifie : « traîner, traîner en longueur » ou « rater, ne pas aboutir, échouer ».

Elle a évidemment toujours un sens péjoratif. Quand Ph. Bertault, exposant les idées philosophiques de Balzac, déclare : « L'*homo duplex* de Buffon *fera long feu* dans le système » (*Balzac, Le Livre de l'étudiant*, p. 86), il veut dire : « y traînera longtemps », mais le sens péjoratif est clair; et d'ailleurs il ajoute : « Cette documentation scientifique, arborée

avec quelque naïveté, est la *partie caduque de son œuvre* ».

Un tel emploi est rare. On peut dire aussi : *une affaire qui fait long feu*, en parlant d' « une affaire qui traîne en longueur » (Ac.). Mais le sens d' « échouer, ne pas atteindre son but » est plus fréquent. *Une plaisanterie qui fait long feu* est « une plaisanterie qui ne produit pas son effet » (Ac.).

Le tour négatif **Ne pas faire long feu** est plus vivant que le tour positif.

Remarquons qu'au sens propre, quelle que soit la signification donnée à l'expression positive, *ne pas faire long feu* doit logiquement se dire d'un coup qui part normalement. Mais ce tour est inusité.

Au sens figuré, la langue n'a pas retenu le sens « ne pas échouer », donc « aboutir, réussir ». Elle s'en tient à la signification « ne pas traîner en longueur, ne pas durer longtemps » : *J'y vais, mais je n'y ferai pas long feu* = je n'y resterai pas longtemps, je n'y moisirai pas. *Cette alliance n'a pas fait long feu* (= n'a pas duré longtemps).

Sur cette expression, cf. DEHARVENG, *Scrupules de grammairiens*, 1^{re} série, pp. 53-58, et BOTTEQUIN, *Difficultés*, pp. 113-119.

FEUILLETER. --- *Je feuillette.*

FEUILLETONISTE. --- Une *n.*

FIANCER à ou avec. --- On dit : *Il s'est fiancé* (ou *Il est fiancé*). à une telle ou *avec une telle*.

FICELLE. --- Seule la langue populaire emploie ce nom au lieu des adjectifs « rusé, retors ».

FIER, adjectif, peut s'employer pour exprimer une sorte de superlatif, soit avec un nom, soit avec un adjectif : *C'est une fière imprudence, une fière étourderie* (Ac.). Ironiquement : *Voilà un fier marcheur, il ne peut faire une lieue sans être fatigué* (Ac.). *C'est un fier imbécile* (Ac.).

FIER, verbe. On dit : *siez-vous à lui, à elle* ou *siez-vous-y*. Cf. Y.

FIER-À-BRAS = fanfaron, matamore. Pluriel : *des fier-à-bras* (Littré). L'Académie ne donne pas de pluriel. Le Dict. Larousse laisse le choix entre *des fier-à-bras* et *des fiers-à-bras*.

FIGNOLER, FIGNOLAGE. --- On ne prononce pas et on n'écrit pas : [nio].

FILETER. -- *Je filette, nous filetons.*

FILIAL. — Pluriel : *filiaux*.

FILIGRANE. — On dit : le *filigrane* d'un papier, d'un billet de banque.

FILLE peut se dire pour *servante*. Ce n'est pas un belgicisme (cf. *Dict. gén.*). Mais on ne dit plus guère en France : *une fille de magasin*, *une fille de boutique* (Ac.). On dit plutôt : *une demoiselle de magasin*, *une vendeuse*.

FIN. — 1. *Une fin de non-recevoir, des fins de non-recevoir.*

2. On dit : **A la fin** (ou *vers la fin* ou *sur la fin*) **du mois**. *Payable à la fin du mois. A la fin de mai. Jusqu'à la fin de septembre.* On peut aussi supprimer l'article et *de* devant le nom du mois et dire elliptiquement : *Payable fin mai.* De même : *Payable fin courant* (= à la fin du mois courant). *Jusqu'à fin septembre. Ils se sont revus fin avril.*

La langue populaire connaît aussi un tour intermédiaire, avec l'article sans *de*. On dit en effet : *Jusqu'à la fin septembre. Ces belles soirées de la fin mai* (ARAGON, *Aurélien*, p. 431). Ce tour est encouragé par l'analogie avec *mi*; mais on remarquera que *fin* est un substantif et non pas, comme *mi*, un préfixe qui peut régulièrement s'ajouter au nom du mois pour former un nom composé : *la mi-juin*.

3. L'adjectif *fin*, pris adverbialement devant un adjectif, est normalement invariable d'après la syntaxe actuelle. Beaucoup d'auteurs le traitent cependant comme un adjectif, suivant l'ancien usage : *Elle est fin prête* (ou *fine prête*). *Ils sont fin seuls* (ou *fins seuls*) = tout à fait prête, seuls.

En termes de billard, on dit : *Prendre la bille fin, trop fin* ou *Prendre la bille fine, trop fine*, par opposition à *Prendre la bille pleine*.

FINAL, adjectif, fait au masculin pluriel *finals*, d'après les grammairiens; ils ne semblent pas disposés à le faire bénéficier de l'hésitation relative au pluriel de beaucoup d'adjectifs en *al* : *Sons finals* (Littré).

FINALE, nom masculin (emprunté à l'italien *finale*), désigne :

1) la dernière scène ou le morceau d'ensemble final d'un acte d'opéra : *Les finales de cet opéra sont particulièrement heureux* (Ac.). *Le finale du premier acte* (Ac.).

2) le morceau qui forme la dernière partie d'une symphonie, d'une sonate, d'un concerto. — L'Académie admet aussi dans ce double sens le nom **final**, mais cette forme n'est pas vivante.

La finale : l'adjectif *final* est employé substantivement pour désigner la note finale d'un air, la lettre finale ou la syllabe finale d'un mot, la figure finale dans une danse, l'épreuve finale et décisive d'une lutte sportive.

FINIR. — On distinguera : *Il finit par s'ennuyer* (= finalement il s'ennuya : dernière action de la série; cf. *Commencer*). *Finir par avoir raison* (= Avoir finalement raison). — *J'ai fini de travailler* (= cesser).

On dit : *Ce livre a été achevé d'imprimer à telle date*. Mais je ne dirais pas, avec *finir* : *Mon jardin est fini de bêcher, une lettre finie de lire*.

FIRME est ignoré par les bons dictionnaires. Il est cependant entré dans l'usage avec le sens de « raison sociale », nom sous lequel est connu un établissement industriel et commercial. On s'en sert même à tort pour désigner l'établissement et l'on dit : [*C'est une des meilleures firmes de la place*], au lieu de : *C'est une des meilleures maisons*.

[**FISTON**] appartient à la langue populaire.

FIXER quelqu'un peut se dire pour *fixer les yeux sur quelqu'un* (cf. Deharveng, p. 136, et BOTTEQUIN, *Difficultés*, pp. 120-123).

FLACHE est ignoré par l'Académie aussi bien comme adjectif que comme nom. L'adjectif est un vieux mot bien français qui, conformément à son étymologie (*flaccus*), signifie : mou, flasque; il est aujourd'hui vieilli et dialectal; on le trouve encore en langage technique : « se dit du bois équarri dont les arêtes vives manquent à certains endroits : *Poutre flache* » (Lar.).

Le nom féminin **flache** peut être un terme technique désignant une partie molle, affaissée (d'une voie ferrée), une fente, l'endroit où un tronc d'arbre est dépouillé de l'écorce; — ou il peut être la forme francisée de *flaque*, mare (cf. ДАУЗАТ, *Dict. étym.*).

FLAMBANT NEUF appelle les mêmes remarques que *ballant neuf*.

FLAMBÉ peut s'employer dans le sens de « ruiné, perdu ». *C'est un homme flambé* (Ac.). *Nous sommes flambés*.

FLÂNER. — Accent circonflexe; **flâneur**.

FLATTER. — **Se flatter que** est suivi des mêmes modes qu'*espérer que*.

[**FLEMME**] est un mot populaire français : [*Avoir la flemme*].

FLEUR. — On écrit : *Un vase de fleurs, une couronne de fleurs, un bouquet de fleurs, un pot à fleurs, un pot de fleurs, un marché aux fleurs, une étoffe à fleurs.* L'Académie écrit : *Une vigne en fleur* (à *En* et à *Vigne*), *Un arbre en fleur* (à *En*) : on ne voit pas pourquoi il ne serait pas permis d'écrire *en fleurs* dans ces expressions. L'Académie écrit d'ailleurs (à *Tout*) : *Cette plante est tout en fleurs.*

FLEURIR. — Le participe présent, l'adjectif verbal et l'indicatif imparfait ont deux formes.

1. **Fleurissant, fleurissait** s'emploient spécialement au sens propre = produire des fleurs, être en fleurs : *Les arbres fleurissaient.* De même dans le sens d' « orner de fleurs » : *Il fleurissait volontiers sa boutonnrière.*

2. **Florissant, florissait**, empruntés à l'ancien verbe *florir* (que certains auteurs modernes font revivre au figuré), s'emploient au sens figuré : prospérer, être en pleine réputation, en pleine force : *Athènes florissait. Les arts florissaient. Ronsard florissait en France vers 1575. Une santé florissante.*

On emploie **fleurissait** dans un sens figuré différent : *M. Ravier-Gaufre était un petit homme obèse sur les lèvres de qui fleurissait un perpétuel sourire* (G. DUHAMEL, *La Passion de Joseph Pasquier*, p. 148) = s'épanouissait comme une fleur.

On peut dire aussi, dans le sens de « prospérer, être en pleine vigueur », **fleurissait** (à côté de **florissait**, plus fréquent) : *Les sciences et les beaux-arts fleurissaient ou florissaient sous le règne de ce prince* (Ac.). *Sa santé florissait.*

Aux autres temps, y compris l'indicatif présent et le subjonctif présent, on emploie la forme en *eur* : *Où, Dieu veuille que vous fleurissiez d'abord de toute votre floraison, ma fille!* (G. BERNANOS, *La Joie*, ch. II, p. 38).

Retenons qu'au sens figuré de « prospérer, être en pleine vigueur », l'imparfait est **fleurissait** ou plus souvent **florissait**, le participe présent (ou l'adjectif verbal) est toujours **florissant**.

FLOCHE. — D'après le *Larousse du XX^e siècle*, ce terme désigne la petite houppe qui garnit certaines chaussures, ou aussi le gland du bonnet de police des soldats belges (avant 1941).

En termes d'ameublement, on dira donc : *un gland*.

On ne dira pas non plus *une floche* pour *un nœud, une frange*.

FLOTTILLE a deux *l*, comme *flotte, flotter*, etc.

FLÛTER = jouer de la flûte (par plaisanterie = boire).

On dira donc : *Une voix qui flûte, une voix flûtée* (= douce et coulée comme le son d'une flûte).

Ne pas confondre avec *futé*, adj. = malicieux, fin, rusé : *Une commère futée*.

FOIS. — **Une fois** est français dans les cas suivants :

1) *Il y avait une fois* (= un jour). — *Une fois qu'ils étaient venus me voir* (= un jour que).

2) Dans le sens d'une bonne fois, une seule fois :

Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte

L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

(Racine).

C'est bon pour une fois.

Ne dites pas : [*Je suis des fois obligé de venir*]. Dites : *Je suis parfois obligé*.

Ne dites pas : [*Si des fois vous passez par ici*]. Dites : *Si vous passez jamais par ici* ou *Si par hasard vous passez par ici*. Ne dites pas non plus : [*Des fois que vous seriez parti*].

Ne dites pas : [*Des fois je lis, des fois je me promène*]. Dites : *Parfois..., parfois. Tantôt..., tantôt. Quelquefois..., quelquefois*.

On dit : **bien des fois** et non pas [*beaucoup de fois*]. Cet usage répond à ce qui a été dit de *bien des*, plus subjectif et plus insistant que *beaucoup de*. Cf. *Beaucoup*, 3.

3) **Une fois que** peut signifier *dès que, lorsque* : *Une fois que vous serez mort, on vous oubliera*. Elliptiquement : *Une fois mort, vous serez oublié* (même sujet). *Une fois parti, je ne reviendrai plus* (Ac.). *Une fois en mouvement, il ne s'arrête plus* (Ac.). A. Daudet écrit même, en changeant de sujet : *Une fois sortis, sur le cours, il faisait un vent terrible* (Port-Tarascon, 1931, p. 271). Cf. Maupassant : *Je reviendrai au Havre une fois fortune faite* (Mon oncle Jules).

4) *A une fois que* = lorsque, correspond l'emploi d'**une fois** dans un sens adverbial. L'Académie donne ces exemples : *Si une fois je parviens à le découvrir* = Dès que je serai parvenu à. *Rien ne saurait l'empêcher de faire ce qu'il a une fois résolu* = Dès qu'il a résolu quelque chose, rien ne saurait...

On voit qu'il est possible de remplacer ces phrases par d'autres où intervient *dès que*.

Il n'en est pas du tout de même dans les *flandricismes* où *une fois* correspond à « donc, un peu » : [*Venez une fois ici*] au lieu de : *Venez ici, venez donc ici, venez un peu ici*. — [*Donnez-moi une fois ce livre. Fermez une fois la porte. Regardez une fois bien*].

5) D'un objet qui est double d'un autre, on peut dire : *Il est une fois plus long, plus grand ou deux fois plus long, plus grand.* Cf. *Deux*, 2.

6) **Chaque fois**. On entend et on lit : *à chaque fois*. « On ne peut nier que la préposition *à*, précédant *chaque fois*, soit fréquente dans la conversation ou le style familier. Mais il convient de ne pas l'employer dans le style soutenu. » (LE GAL, *Vous pouvez dire... mais dites mieux*, p. 10). L'Académie dit seulement : *chaque fois*.

Chaque fois que est aussi plus courant que *à chaque fois que*, employé cependant par des écrivains (cf. Le Bidois, II, p. 419).

7) Il faut dire : **Une fois pour toutes** et non [*pour tout*].

FOLKLORE. — Bien que l'Académie écrive **folk-lore**, il est certain que *folklore* est beaucoup plus répandu, même chez les linguistes et chez les folkloristes. L'Académie a tort.

FOLIO est invariable : *Un ou des in-folio*. Cf. p. 377.

FONCTION. — 1. **Être en fonction de quelque chose** est aussi correct que **Être fonction de quelque chose** : *Mon indulgence est en fonction de votre bonne volonté*. L'Académie écrit : « *l'fonction* désigne toute grandeur qui dépend d'une ou de plusieurs grandeurs variables... On emploie dans ce sens la locution *En fonction de* », et d'autre part elle écrit : « Une quantité est *fonction de* plusieurs autres quand... ».

2. On notera les expressions suivantes, en observant le singulier ou le pluriel du nom : *Faire les fonctions de sa charge* (Ac.). *S'acquitter des fonctions de sa charge* (Ac.). — *Remplir les fonctions, la fonction d'officier de l'état civil* (Ac.). — *Faire les fonctions de président, de secrétaire* (Ac.). — *Entrer en fonctions* (Ac.), comme on dit : *Être dans l'exercice de ses fonctions, Cesser ses fonctions* (Ac.). — Cependant l'Académie, avec raison, écrit sans *s* l'expression : *faire fonction de* (sans l'article) : *Ce lieutenant fait fonction de capitaine*. — De même : *être en fonction* paraît officiellement préféré à *être en fonctions*, qui est cependant correct.

3. Il apparaît plus logique de dire : **Le faisant fonction de bourgmestre** (*Le ff. de bourgmestre*) que : **Le bourgmestre faisant fonction** (*Le bourgmestre ff.*).

FOND, FONDS et FONTS. — Distinguer :

1. **Le fond** d'un vallon, le **fond** de la bouteille, du lac, le **fond**

d'une affaire, d'une boutique, le fond de la pensée, du cœur, d'un caractère, un fond de vérité, le fond et la forme, au fond, le fin fond de la Russie, bâtir sur un fond solide, faire fond sur (= compter sur) quelqu'un ou quelque chose, de fond en comble.

2. *Bâtir sur son fonds* (= sol), *des biens-fonds* (= immeubles), *prêter à fonds perdu* (= à un débiteur insolvable, sans pouvoir espérer recouvrer son capital), *placer, mettre son argent à fonds perdu, donner une maison à fonds perdu, être en fonds, c'est le fonds qui manque le moins* (= l'objet exploitable), *un fonds de science, de santé, de patience* (= un capital), *vendre son fonds, cultiver un fonds, vivre sur son fonds, un fonds de commerce, de roulement, savoir le fonds et le tréfonds d'une affaire, le Fonds des Mieux Doués.*

Si l'usage paraît à peu près constant dans les expressions qui viennent d'être citées, il faut reconnaître qu'au sens figuré les deux mots se confondent encore aisément.

3. *Les fonts baptismaux : Tenir sur les fonts baptismaux.*

FONDÉ DE POUVOIR(S). — On écrit : *un fondé de pouvoir ou de pouvoirs, être fondé de pouvoir ou de pouvoirs.*

FONDRE se conjugue comme *rendre*.

FOR. — On écrit : *dans son for intérieur.*

FORCE. — 1. Le peuple dit : *Il a réussi [à force qu'il a travaillé].*
Dites : *à force de travailler, à force de travail.*

2. **Force** s'emploie devant un nom avec le sens de « beaucoup de » : *Il m'a fait force politesses.*

FORCER à ou de. — Mêmes règles que pour *obliger*.

FORCLORE ne s'emploie guère qu'à l'infinitif et au part. passé : *forclos, forclosé : Il est forclos (= déchu) d'un droit.*

FORFAIRE est peu employé en dehors de l'infinitif et des temps composés : *Il a forfait à l'honneur* (Ac.).

FORMEL. — *Un démenti formel, c'est un démenti réel, catégorique, exprimé avec une clarté et une précision parfaites.*

FORMIDABLE a proprement le sens de : redoutable. Il n'est plus guère compris dans ce sens et s'emploie abusivement (mais chez de si bons écrivains et avec une telle fréquence qu'il faut s'incliner) dans le sens d'*énorme*. N'en abusez pas dans ce dernier sens. C'est aussi l'avis de Bottequin, qui cite d'étonnants emplois de ce mot (*Subtilités*, pp. 190-199).

FORMULAIRE. FORMULE. — Comment appeler « la feuille de papier, avec rubriques imprimées, qui est mise par l'Administration à la disposition des intéressés pour être remplie en vue d'un usage déterminé » : télégramme, lettre de voiture, chèque, déclaration d'impôts, etc.? L'Office a répondu : *une formule* (*Revue Universitaire*, janvier 1939, p. 43).

Les dictionnaires sont muets sur ce point. Ils connaissent *une formule*, dans le sens de « forme déterminée suivant laquelle on est convenu d'exprimer une chose » (D. G.) et *un formulaire* = recueil, répertoire de formules.

Pour désigner la feuille destinée à recevoir des formules ou des annotations brèves, des réponses plus ou moins rédigées en formules, il fallait donc étendre le sens d'un des deux mots. En Belgique, on dit couramment : *un formulaire*, et il n'y a rien d'illogique dans cet emploi, puisqu'une telle feuille contient plusieurs « formules ». En Suisse, il y a aussi hésitation. C'est la Chancellerie du gouvernement suisse qui a consulté l'Office, et celui-ci s'est rallié, dit-il, à l'usage français pour adopter *formule* dans ce nouveau sens. Il faut s'incliner devant l'usage de France. Je note d'ailleurs dans le Dict. de l'Académie, au mot *remplir* : *Remplir une quittance, une formule* = écrire ce qui manquait, à l'endroit qu'on y avait laissé en blanc.

FORMULER signifie proprement : « rédiger en formule ou d'après une formule ». *Formuler une ordonnance médicale, un problème algébrique, un acte notarial.*

Il a pris le sens d'« énoncer d'une façon précise, avec la netteté d'une formule » : *Veillez formuler votre réclamation.* Ce sens, plus fort et plus précis que celui d'« exprimer », le bon usage tâche de le maintenir. Cela n'empêche pas de dire, avec l'Académie : *formuler des vœux, des réclamations, des plaintes*, mais dans le sens qui vient d'être indiqué.

Ainsi, vous n'écrirez pas sur une carte de visite : [*X formule les vœux les plus sincères pour votre bonheur*]. Vous direz : *forme*.

Mais en remerciant, vous direz très bien : *X vous remercie des vœux que vous formulez si aimablement* ou : *que vous formez*.

On pourra aussi *formuler une objection*, c'est-à-dire l'énoncer, un tel énoncé voulant toujours être précis et clair, même s'il n'y parvient pas.

FORS ne s'emploie guère que dans : *Tout est perdu, fors l'honneur* (= excepté).

FORT. — 1. L'adjectif reste ordinairement invariable dans les expressions : *se faire fort de, se porter fort pour* : *Elle se*

portent fort pour vous. Nous nous faisons fort de le convaincre.

2. L'adverbe s'emploie au sens de *fortement* avec un verbe : *Ils travaillent fort, Elle lui plaît fort, Il pleut fort*, une locution verbale : *Cette entreprise lui tient fort au cœur* (Ac.). *J'ai cela fort à cœur* (Ac.). *Il a fort mal à la tête* (Grevisse, p. 636, note), un adjectif : *Il a été fort surpris* (Ac.). Une mesure *fort sage*, un adverbe : *Fort bien, fort peu*, et même certaines locutions prépositives dans des phrases comme celle-ci : *Il est fort au-dessus de l'ordinaire* (Ac.).

Je pense que la *Syntaxe* des Le Bidois exagère quand elle dit que *fort*, devant un adjectif, « dans l'usage actuel, s'emploie en parlant des choses plutôt que des personnes » (II, p. 597). Nous venons de voir que l'Académie n'a pas ce scrupule, que j'ai cependant rencontré chez plusieurs Français.

Lorsque *fort* modifie un verbe, mais alors seulement, il peut lui-même être modifié par un adverbe de quantité : *Il s'y intéresse très fort, trop fort, si fort. Il crie de plus en plus fort. Frappez de plus fort en plus fort* (Ac.).

FORTE, terme musical (prononcer : forté), reste invariable : *Un forte, des forte*.

FORTUNÉ. — On a dénoncé maintes fois comme un barbarisme l'emploi de *fortuné* dans le sens de *riche*.

Fortuné signifie cependant, aujourd'hui : 1) favorisé par le sort : *Un règne fortuné, un jour fortuné*; 2) pourvu de grandes richesses. D'innombrables écrivains l'emploient dans ce sens depuis longtemps, et l'Académie s'est ralliée à l'usage : *C'est la famille la plus fortunée du pays*.

FORUM est invariable : *Des forum*.

FOU, FOL. — Cf. *Beau*.

FOUDRE : 1) masculin = un grand tonneau ou l'attribut enflammé de Jupiter : *Jupiter lance un foudre*. On dit aussi : *Un foudre de guerre. Un foudre d'éloquence*;

2) féminin = le feu du ciel, un coup soudain : *La foudre est tombée. Les foudres de l'Église furent lancées contre lui*.

On remarquera que **tonnerre**, qui désigne proprement le bruit, s'emploie aussi pour la foudre : *Le tonnerre est tombé. Le tonnerre tombe d'ordinaire sur les lieux les plus élevés* (Ac.).

FOURMI. — Les composés **fourmiller, fourmillement** ont deux *l* (prononcer : iyé, ly(e)ment), mais on écrit : **une fourmilière**.

On peut dire : *Avoir des fourmis dans les jambes*.

FOURNÉE. — Le Gal a blâmé le ministre français de l'Instruction publique qui, en 1932, déclarait : *Il y a deux journées pour le baccalauréat* (cf. LE GAL, *Vous pouvez dire... mais dites mieux*, pp. 55-56). L'Académie tolère que *journée* se dise d'« un certain nombre de personnes qui accomplissent ensemble les mêmes actes ou subissent le même sort » : *Les visiteurs étaient admis par journées* (Ac.). On peut donc parler d'une journée de candidats. Il serait cependant plus élégant de parler de deux *sessions*.

FOURNIR. — On dit : *Il lui a fourni* (= livré) *des cravates* ou : *Il l'a fourni de* (= pourvu de) *cravates*. La première construction prédomine dans l'usage actuel.

FRAIS. — 1. Adjectif. — Féminin : **fraîche** (accent circonflexe). On écrit : *Des roses fraîches cueillies, fraîches écloses, des bêtes fraîches tuées* (sans trait d'union).

On rencontre aussi : *Une maison toute fraîche bâtie, une baraque fraîche peinte* à côté de : *une tête frais tondue* (F. Mauriac, cité par Le Bidois, II, p. 148; autres exemples d'instabilité dans Høfbye, p. 195). On se sert d'ailleurs aussi, et bien plus fréquemment, de **fraîchement** : *De l'herbe fraîchement coupée, une table fraîchement peinte, des peaux de mouton fraîchement écorchées* (Nyrop, V, p. 145).

2. Nom. — Ne s'emploie qu'au pluriel : *Faux frais. Des frais exorbitants. A peu de frais*, et non [*Avec peu de frais*].

FRANC. — Féminin : **franque** (pour la peuplade), **franche** (dans les autres sens) : *Une franche coquette. Une femme franche*.

Ne dites pas : [**Il est trop franc**] dans le sens de : trop hardi, effronté. Cela signifie : trop sincère.

Franc de port. Dans cette expression, *franc* ne varie ordinairement qu'après le nom : *Des marchandises franches de port*. — *Recevoir franc de port une caisse*. L'usage hésite cependant. On emploie d'ailleurs peu cette expression; pour une lettre, on dit : **affranchie**; pour un colis, on emploie **franco** (invariable).

Notez l'emploi adverbial (et donc invariable) dans : *Ils ont parlé franc et net. Ils me l'ont dit tout franc*.

On écrit : *la franc-maçonnerie, un franc-maçon, des francs-maçons; un franc-tireur, des francs-tireurs*.

FRANC-COMTOIS. — Nom : *Un Franc-Comtois, une Franc-Comtoise, les Francs-Comtois, les Franc-Comtoises*. Adjectif : *L'histoire franc-comtoise. Les soldats francs-comtois*.

FRANC-OR, FRANC-PAPIER. — Il est normal d'écrire : *des francs-or, des francs-papier*.

FRANGIPANE est féminin : *Servir une frangipane*.

FRANQUETTE. — Dites familièrement : **A la bonne franquette** (= franchement, sans façon) et non : [*A la bonne flanquette*].

FRAYON : *Ce cavalier a le frayon* (prononcer : frè-yon).
[**Froyon**] est une forme ancienne conservée dans les patois.

FREINER s'écrit avec *ei*. [**Frèner**] n'existe pas. Mais on écrit : *effréné*.

FRÉQUENTER. — On dit : *fréquenter un endroit, fréquenter quelqu'un*. Le verbe s'est employé autrefois intransitivement. Mais [*fréquenter chez quelqu'un, fréquenter avec quelqu'un*] sont des tours vieillies.

Le wallon emploie ce verbe absolument [*Il fréquente*] ou avec un complément introduit par *avec* [*Il fréquente avec cette jeune fille*] dans le sens de : *Il est fiancé. Il courtise cette jeune fille*.

FRINGALE. — Le Gal ordonnait : « Ne dites pas : *Il a la fringale*. Dites : *Il a la faim-vaile* » (1924, p. 48). Il a sagement renoncé à cette condamnation en 1946. **Avoir la fringale** est d'ailleurs une expression correcte, familière d'après l'Académie.

FRIRE ne s'emploie qu'à l'infinitif, au singulier de l'indicatif présent : *Je fris, tu fris, il frit*, au futur et au conditionnel : *Je frirai, je frirais*, au participe passé *frit* et aux temps composés : *J'ai frit*, etc.

Pour remplacer les autres formes, on emploie *faire frire* : *Je faisais frire*.

FRISER s'emploie intransitivement : *Ses cheveux frisent naturellement* (Ac.). *Le poil de cet animal frise* (Ac.). Par extension : *Une tête qui frise* (Dict. gén.).

Cependant, on dit très bien aussi : *Des cheveux frisés naturellement* (Dict. gén.). *Une tête frisée* (Ac.).

FRITES. — Les scrupuleux craignent de dire : *des frites* et voient même dans cette appellation un belgicisme. Le Dictionnaire de l'Académie paraît encourager leur scrupule : au mot *Pomme*, il donne la forme : *des pommes de terre frites* et déclare populaire l'expression : *des pommes frites*.

Le bon usage a pourtant adopté l'expression : *des frites*,

qui est courante en France. Dans *Biographie de mes fantômes*, G. Duhamel, p. 150, raconte qu'il achetait pour deux sous de pommes de terre frites et, p. 151, il écrit : deux sous de frites et un peu plus bas : Ces frites que l'on mange là sont les meilleures du monde.

FRITURE, FRITERIE. — Mais comment appeler l'installation où l'on vend des frites? En Belgique on dit couramment : une *friture*.

Il convient de dire **friterie**. Ce mot n'est ni dans le *Dict. de l'Académie* ni dans le *Dict. gén.* Celui-ci donne : « *friturerie*, néologisme : établissement où l'on prépare des sardines à l'huile ». Je ne crois pas que ce néologisme ait fait brillante carrière. Le *Larousse du XX^e siècle* donne : « *Friterie* : ... Installation ambulante qui frit et vend du poisson, des pommes de terre, etc. ». Et G. Duhamel : « Il se contentera d'acheter deux sous de frites et deux sous de petits poissons. Les *friteries* sont campées sous toutes les portes cochères... » (*Biographie de mes fantômes*, p. 151).

Mieux vaut réserver à **friture** ses sens bien nets : 1) action de frire, 2) substance (huile, graisse) qui sert à frire, 3) aliment frit, surtout poisson frit : une *friture de goujons*. Notons que l'Académie admet aussi l'emploi de ce mot, par analogie et familièrement, pour désigner une sorte de grésillement qu'on entend parfois dans les appareils téléphoniques.

FROID ne signifie pas : « un rhume ». Ne dites donc pas : [Attraper un froid] pour : Prendre froid; ni : [J'ai un froid] pour : J'ai un rhume.

FRUGAL. — Pluriel : *frugaux*.

FRUIT. — 1. On écrit : un *fruit à noyau*, des *fruits à noyau*, un *fruit à pépins*.

2. Un **fruit sec** n'est pas proprement un élève ignorant. C'est quelqu'un qui a échoué au terme d'études mal faites et dont il n'a tiré aucun profit (Ac.). Par extension, un homme qui n'a pas réussi dans sa carrière (Lar.).

FRUITIER désigne : 1) le local où l'on conserve les fruits (par une extension qui n'est pas encore admise par l'Académie : l'étagère munie de rayons à claire-voie sur lesquels on dépose les fruits); 2) le marchand de fruits, de légumes frais : Une *boutique de fruitier*.

Ne dites pas : Un *fruitier* pour une coupe à fruits.

FRUSTE qui signifie étymologiquement *usé par le frottement* (*Une médaille fruste, une boiserie fruste*), a pris, malgré les puristes, le sens de *rude, mal dégrossi*. René Groos proteste encore dans *La Gazette des Lettres* du 30 mars 1946. Cette évolution de sens est pourtant admise aujourd'hui par le meilleur usage (cf. de nombreux exemples de Dauzat, Tharaud, Bourget, Hanotaux, Maurois, Mauriac, etc., dans BOTTEQUIN, *Difficultés*, pp. 126-127); elle est due à l'influence de *rusire*. Il faut toutefois se garder de dire [*frustre*].

FUIR : *Je fuis, il fuit, nous fuyons. Je fuyais, nous fuyions. Je fuis* (passé simple). *Je fuirai. Que je fuie, que nous fuyions. Fuyant. Fui. J'ai fui.*

On peut dire d'un réceptacle fêlé ce qu'on dirait proprement du liquide qu'il contient et qui fuit : *Ce tonneau, ce pot, ce vase fuit* (Ac.). De même : *Cette conduite de gaz fuit* (Ac.).

FUR vient du latin *forum*, marché; par extension de sens : opérations faites au marché, convention, taux, mesure. La locution **au fur** (à proportion), n'étant plus comprise, a été renforcée par un synonyme. D'où le pléonasme, que le bon usage a admis : **au fur et à mesure**.

[**A fur et à mesure**] est vieilli.

FURETER. — *Je furète. Nous furetons.*

FUSILLER, verbe (prononcer : *ilyé*). — **Fusilier**, nom (prononcer : *ilyé*).

FÛT. — On écrit *un fût*, mais *futaie, futaille* (tonneau).

FUTÉ n'a pas d'accent circonflexe. Cf. *Flûter*.

FÛT-CE, dans le sens de *serait-ce, quand même ce serait*, prend un accent circonflexe.

FUTUR après si. — On ne met jamais le futur dans les propositions proprement conditionnelles. On dit donc : *Si vous le voulez, je le ferai*.

Mais on dit très bien, parce que *si* n'a aucune valeur conditionnelle : *Dites-moi si vous le ferez*. Cf. *Si, C*.

FUTUR DU PASSÉ. — Cf. *Conditionnel*.

G

GABEGIE est un terme bien français, déclaré populaire par le *Dictionnaire général* et familier par l'Académie, qui le définit : « Désordre dans une administration, dans une entreprise, qui a pour conséquence des dépenses exagérées, des pertes d'argent : *Faute de surveillance, cette affaire est devenue une gabegie. Il y a de la gabegie dans cette administration.* » Le sens de « fraude », donné par le *Dict. gén.*, est vicilli.

GABELOU, nom donné autrefois aux commis de la *gabelle*, se dit de nos jours des employés de l'octroi, de la douane, de l'accise ou des contributions indirectes. Il n'a pas encore perdu entièrement son sens péjoratif.

GÂCHIS. — Accent circonflexe : le *gâchis*. — *Gâcher*.

GAGEURE se prononce « gajure ».

GAGNE-PAIN, **GAGNE-PETIT** sont invariables.

GAGNER s'emploie proprement lorsqu'il s'agit d'un gain, d'un avantage. Toutefois, par extension, on dit très correctement : *gagner un rhume, une maladie* (= attraper, contracter), *gagner des coups*.

On dit : *gagner la bataille, une bataille* (Ac.). *Gagner la guerre. Gagner la victoire* n'est pas plus étrange que *gagner le prix*, mais l'expression usuelle est : *remporter la victoire*.

Ne dites pas : [Je suis **gagné**]. Dites : *J'ai gagné. Je suis gagnant*. Il est clair qu'on peut dire : *être gagné*, dans le sens de « être atteint, être rendu favorable ». *Tous les soldats sont gagnés par ses largesses. Être gagné à la cause de quelqu'un, à un parti*.

GAIEMENT. — L'Académie écrit *gaiement, gaieté*. Mais les formes *gaïment, gaïté* se rencontrent.

GAINE. — Pas d'accent circonflexe.

[**GALAFRE, GOULAFRE**], encore très vivants en Belgique, sinon en France, sont à proscrire. Dites : *gourmand*.

GALETTE. — Le *Larousse du XX^e siècle* et le *Larousse ménager* désignent ainsi un gâteau plat (et rond), fait de farine, de beurre et d'œufs et cuit au four. Ce nom désigne aussi un biscuit dur et plat qu'on donne aux marins. En argot = argent.

C'est donc à tort qu'on donne ce nom en Belgique à des sortes de *gaufres*. Les *gaufres* et les *gaufrelles* sont fabriquées au moyen d'un fer qui s'appelle un *gaufrier*.

GALOCHE = chaussure de cuir à semelle de bois. En Belgique, on dit fautivement : [*des galoches*], pour des *caoutchoucs*.

Notez l'expression : **un menton de galoche** = un menton long, pointu et recourbé en avant (Ac.). On entend souvent, et Larousse enregistre : *menton en galoche*.

GAMIN. — Ne dites pas : [*Je viendrai avec mon gamin*]. C'est du français populaire. Dites : avec **mon fils**.

Gamin, gamine (= petit garçon, petite fille) désignent particulièrement des enfants qui passent leur temps à jouer dans les rues, ou aussi des enfants espiègles.

GARANT s'accorde dans les expressions *se rendre garant, se porter garant ; Celle puissance s'est rendue garante du traité* (Ac.). *Elle s'en portait garante*. De même : *J'ai pour garants plusieurs témoins de l'affaire* (Ac.).

GARÇON. — 1. Féminin : *filie*. **Garçonne** est péjoratif = jeune fille de manières trop libres.

Garce, féminin de *gars*, a aussi de nos jours un sens péjoratif (= femme ou fille de mauvaise vie), que le masculin n'a nullement.

2. **Garçon** s'emploie correctement, non seulement quand il s'oppose à *filie* : *Il a des filles et des garçons de son mariage* (Ac.), mais aussi dans un emploi plus large, pour désigner un « enfant du sexe masculin » (Dict. gén.) ou un jeune homme, etc. : *Un petit garçon. Un beau garçon. Un garçon de café. Restler garçon. C'est un vieux garçon*. Mais *garçon* ne peut se substituer à *filis*, et l'on ne dirait pas avec élégance : [*Mon garçon est malade*] pour : **Mon fils est malade**.

GARDE dans les noms composés. — Si le nom composé désigne une personne, *garde* est considéré comme nom (= gardien) et varie. Si le nom composé désigne une chose, *garde* est considéré comme verbe et reste invariable. Le complément de *garde* ne prend pas une *s* au singulier, même s'il paraît logique d'en mettre une : *Une garde-robe, un garde-meuble*. L'Académie écrit

cependant : *un (ou une) garde-malades*. Mais le *Dict. gén.* écrit : *un ou une garde-malade*.

Au pluriel, on tient généralement compte du sens pour l'orthographe du complément; *garde*, nom (désignant une personne), prend *s* : *des gardes-barrière* (Ac.), *garde-boutique* (marchandises invendues), *garde-boue*, *gardes-canaux*, *garde-cendre(s)*, *garde-chaîne(s)*, *gardes-chasse* (Ac.), *gardes-chiourme*, *garde-corps* (= balustrade; ne pas confondre avec les *gardes du corps*), *gardes-côtes*, *garde-crotte*, *garde-feu*, *garde-fous*, *garde-jupe* (filet des bicyclettes de dames), *gardes-frein(s)*, *gardes-magasin* (Ac.), *garde-main(s)*, *gardes-malades*, *garde-manches* (manches mobiles qu'on passe pour préserver ses vêtements durant le travail), *garde-manger*, *garde-meubles*, *gardes-pêche* (Ac.), *gardes-rivières*, *garde-robis*, *gardes-scellés*, *gardes-vente*, *gardes-voie(s)*, *garde-vue* (visière).

N. B. — Quand le composé est formé de *garde* et d'un adjectif, on ne met pas de trait d'union, et les deux mots varient : *un garde champêtre*, *des gardes champêtres*. Notons : *un garde française*, *des gardes françaises*.

GARDER. PRENDRE GARDE. — Quelques emplois délicats :

1. **Se garder de** = se préserver de quelque chose, éviter : *Gardez-vous de le croire. Je me garderai bien d'en manger.*

Notons l'expression familière *se garder à carreau* = être sur ses gardes.

2. **Garder que** (+ subjonctif) a été d'un emploi plus fréquent autrefois qu'aujourd'hui. La langue classique l'employait avec ou sans *ne* : *Garde bien qu'on le voie* (Corneille). *Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate* (Racine). *Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée* (Boileau).

On voit le sens de « tâcher d'éviter, prendre des précautions contre » (cf. 3 et 5).

La langue actuelle emploie rarement cette expression et la fait suivre plutôt de *ne*.

3. **Prendre garde de** peut-il être suivi de *ne pas*? On trouve ce tour chez plusieurs grammairiens, répétant le même exemple de Bossuet : *Prends garde de ne l'ensler pas*. On entend dire aujourd'hui encore : *Prends garde de ne pas tomber*.

C'est qu'il y a quelque hésitation, même chez les lexicographes, sur le sens véritable de *prendre garde de* ou *que*. Le sens fondamental de cette expression est : prendre des précautions contre, s'efforcer d'éviter. *Prends garde de tomber*

= prends des précautions contre une chute, évite de tomber.

L'infinifif n'a nul besoin d'être accompagné d'une négation. Ceux qui considèrent comme normale et vivante la phrase exceptionnelle de Bossuet : *Prends garde de ne l'enfler pas* lui donnent le même sens qu'à : *Prends garde de l'enfler*. Littré, qui cite un second exemple de Bossuet, donne en effet à *prendre garde de ne pas* le sens d'*avoir soin de ne pas*. Ainsi *prendre garde* passerait du sens d'*éviter* à celui d'*avoir soin*, qui lui est exactement opposé, mais l'ensemble de la phrase ne changerait pas de sens : *Prends garde de ne pas tomber* (aie soin de ne pas tomber) doit équivaloir à *Prends garde de tomber* (évite de tomber).

On voit l'inutile complication introduite dans la langue par le tour *prendre garde de ne pas*.

En outre, dans certains cas, il est équivoque. Si le sens est clair dans les exemples cités, parce que l'infinifif exprime évidemment une action à éviter, il n'en est pas de même s'il exprime une action dont on ne peut dire à première vue qu'il faille l'éviter ou la rechercher. *Prends garde de ne pas le rencontrer* n'a-t-il pas l'air de s'opposer exactement à *Prends garde de le rencontrer*?

Mieux vaut donc ne pas employer *prendre garde de ne pas*. L'Académie se borne sagement à l'exemple : *Prenez garde de tomber*.

4. **Prendre garde à** = *veiller à*. C'est pourquoi, lorsque l'infinifif est accompagné d'une négation, on emploie plutôt *prendre garde à* (ou *veiller à*) : *Prenez garde à ne pas trop vous engager* (Ac.).

La langue semble avoir renoncé à l'emploi de cette expression devant un infinifif sans négation : *Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut* (Molière).

5. **Prendre garde que** + *subjonctif*.

a. *Sans ne*. Plusieurs grammairiens enregistrent cet emploi, illustré par le même exemple de Bossuet : *Prenez garde, mon fils, que vous entendiez tout ce que vous faites*. La subordonnée marque un résultat à atteindre.

Cet emploi me paraît exceptionnel, même dans la langue classique. Il est en tout cas aujourd'hui archaïque. Je ne pense pas qu'il faille encourager l'emploi d'un même verbe dans le sens d'*avoir soin* et dans le sens opposé d'*éviter* (cf. 3).

b. *Avec ne*. Voilà l'emploi normal, aujourd'hui comme au xvii^e siècle, *prendre garde* ayant le sens de « prendre des pré-

cautions contre » : *Prenez garde qu'on ne vous surprenne* (Ac.).
Prenez garde que personne ne vous vole (Ac.).

c. Avec **ne pas**. Ce tour populaire est inutile et incorrect. Au lieu de dire : [*Prenez garde qu'il ne vous trompe pas*], il faut dire : *Prenez garde qu'il ne vous trompe*.

Les deux expressions à retenir principalement sont donc :
 1) **Prendre garde de** + infinitif (sans *ne pas*), quand l'infinitif a le même sujet que *prendre garde*; 2) **Prendre garde que... ne**, quand le sujet change.

6. **Prendre garde que** + indicatif signifie « faire réflexion, remarquer » : *Prenez garde que cela a déjà été dit. Prenez garde que ce n'est pas exactement sa pensée*.

7. **Se donner garde que, se donner garde de** sont peu fréquents; *se donner de garde de* ou *que* sont vieillis. *Donnez-vous garde qu'on ne vous attaque* (Ac.). *Donnez-vous garde de toucher à cela* (Ac.).

GARDIENNE. — Ce qu'on appelle en Belgique *école gardienne* (appellation absente des dictionnaires français) s'appelle en France *école maternelle* ou *classe enfantine* ou *garderie* ou *jardin d'enfants* (Lar.). Cette dernière expression est courante en Belgique.

GARE, interjection. — Durrieu (p. 197) condamne : *Gare aux coups!* On peut cependant employer à devant un nom; on doit l'employer devant un pronom. Exemples de l'Académie : *Gare! Gare dessous! Gare la bombe! Gare les conséquences! Gare aux conséquences! Gare à toi!*

GARENNE = bois où il y a des lapins et où l'on prend soin de les conserver (Ac.). Il ne faut pas confondre *lapin de garenne* et *lapin de clapier*.

GARGOTE a un sens péjoratif = restaurant où l'on mange à bas prix, où l'on mange mal.

GARNI peut s'employer dans le sens de « chambre garnie, chambre meublée » : *Habiter en garni, un garni* (Ac.).

GARROTTER s'écrit avec deux *r* et deux *t*.

GAZETTE, signalé à tort comme un belgicisme, est français, au propre et au figuré : *J'ai lu dans la gazette. Cet homme est la gazette du quartier* (Ac.).

GEAI. — Cf. *Jais*.

GEINDRE se conjugue comme *atteindre*.

GELÉE. — On écrit : *gelée de groseille, de pomme, etc., ou gelée de groseilles, de pommes, etc.*

GELER. — *Je gèle. Il gèle. Nous gelons. Il gèlera.*

Être gelé de froid est un de ces vieux pléonasmes que la langue a fini par admettre : *Je suis gelé de froid* (Ac.).

On peut dire intransitivement **Je gèle** (avoir extrêmement froid). *Cette chambre est si froide qu'on y gèle* (Ac.). *La rivière a gelé* (Ac.). *Les vignes ont gelé* (Ac.). *Les pieds lui ont gelé* (Ac.). On pourrait évidemment dire, au passif : *La rivière est gelée. Tous les poiriers ont été gelés* (Ac.).

On dit aussi **se geler** : *Il fait un si grand froid que l'huile se gèle dans la bouteille* (Ac.).

GÉNIAL (où il y a du génie); pluriel : *géniaux*.

GENRE. — On écrit : **en tout genre** ou **en tous genres**.

Plusieurs genres de + pluriel (ou singulier). Cf. *Sorte, 2*.

GENRE des noms. — On trouvera à leur place, dans l'ordre alphabétique, les noms sur le genre desquels on se trompe communément. Cf. aussi *Consonnes*. Il suffit d'ajouter ici trois remarques :

A. **Certains noms de professions** n'ont pas de forme féminine spéciale et s'emploient tels quels pour les femmes : *auteur, écrivain, professeur, littérateur, sculpteur, peintre, etc.* D'autres, comme *docteur, pharmacien*, ont un féminin, mais la forme masculine est souvent préférée, surtout par les femmes.

On dit avec ces noms de forme masculine : *Cette dame est le professeur de ma fille. Madame X est un bon docteur*. Mais s'il y a un adjectif, ou s'il faut représenter le nom par un pronom? L'usage est hésitant. Je dirais, parlant d'une dame : *C'est le meilleur professeur du lycée* (accord formel avec le nom, vu sa proximité). Mais je n'hésiterais pas à employer ensuite un pronom féminin : *Elle a une culture étonnante*.

B. **Noms de villes.** Le genre est parfois nettement indiqué par l'article : *La Haye, Le Caire, Le Havre*. Une finale masculine est parfois le signe du genre masculin : *Paris, Lyon, Nancy, Alger* sont du masculin.

L'usage est flottant, même dans le cas d'une terminaison féminine en -e caduc. Le masculin est plus fréquent qu'autrefois, mais il y a concurrence du nom féminin *ville* sous-entendu. En cas de doute, on a la ressource de dire : « la ville de ».

Le masculin est plutôt de règle si l'on désigne, non pas le

lieu géographique, mais le groupe humain qui y réside : *Tout Genève s'intéresse au débat*. Cf. *Tout*, 1, C.

C. Noms supposant une ellipse.

1. En principe, on tend à donner à ces noms le genre du mot sous-entendu : *du hollande* (fromage de Hollande), *du semois* (tabac de la Semois), *un havane* (cigare de...) *un* (tableau de) *Rosa Bonheur*, *une* (robe de) *lévite*. *Donnez-moi le* (périodique) « *Marie-Claire* » *de cette semaine*.

2. Pour les *ballons*, en vertu de la règle précédente, on a dit : *Le Patrie*, *Le Ville de Paris*.

3. Il apparaît normal de traiter de la même manière les *noms de bateaux*. Ceux-ci ont cependant été l'objet de nombreuses controverses (cf. HANSE, *L'Office de la langue française*, dans *Les Études classiques*, 1939, p. 45, et, depuis lors, A. DAUZAT, dans *Le français moderne*, janvier 1940, pp. 7-9, et dans sa *Grammaire*, pp. 79-80).

La logique demande qu'on dise : *Le* (paquebot) *Normandie*, *le Jeanne d'Arc*. C'est d'ailleurs le plus sûr moyen d'éviter une équivoque : *Nous avons visité le Normandie*.

A quoi l'on peut objecter : 1) Et s'il s'agit d'une chaloupe ou d'une canonnière? Mais presque toujours les mots sous-entendus sont masculins. — 2) La logique formelle réclame le féminin. D'où la sympathie de plusieurs linguistes pour : *la Normandie*. — 3) Une décision de l'Académie (22 mars 1935) et un arrêté du ministre de la marine d'État française ont fait pencher la balance en faveur de l'accord avec le nom propre du navire : *la Bretagne*, *la Jeanne d'Arc*, *le Foch*.

L'Office de la langue française, dont les membres n'étaient pas d'accord, n'a pas voulu trancher la question, qui reste pendante. Voir dans les *Études de linguistique française* d'Albert Dauzat (1945, pp. 46-48), partisan du féminin, un aveu que *le Normandie* l'a emporté. Dans sa *Grammaire*, il fait encore à peu près le même aveu, mais il observe que, pour les petits bateaux, on continue à dire : *le Goéland*, *la Mouette*.

Je crois avec Thérive (*Querelles de langage*, t. III, pp. 128-130) et les Le Bidois (II, p. 119) qu'il vaut mieux dire, comme le public et les journalistes : *Le Normandie*.

Le directeur du *Journal de la Marine marchande* a d'ailleurs écrit à Thérive : « Tous les maritimes (sic) disent *le Normandie* et nous faisons comme eux. En cette matière, ce sont les dockers et non les académiciens qui jugent sans appel ».

On a voulu résoudre la question en supprimant l'article :

Je m'embarquerai sur « Normandie ». Cette omission, tout à fait contraire aux usages actuels de la langue, a beau avoir pour elle une circulaire ministérielle; elle est condamnée avec raison par les Le Bidois (II, pp. 109-120) et par l'Office (*Le Figaro*, 12 février 1938).

D. On dit, avec l'article partitif masculin : *J'ai lu du Montaigne, du George Sand, du Colette.*

GENS. — A. **Emploi :** *Gens* « ne se dit jamais en parlant d'un nombre déterminé de personnes, à moins qu'il ne soit précédé de certains adjectifs, comme dans ces exemples : *Il y vint trois pauvres gens. Nous étions dix honnêtes gens. Ces quatre frères étaient quatre braves gens* » (Académie). *Dix jeunes gens.*

On ne dit guère : *Un de ces gens*, mais on dit très bien : *Deux, trois, etc., de ces gens.*

On dit très bien, avec *cent* et *mille* marquant un nombre indéterminé : *Il y a cent gens qui l'ont vu. Mille gens l'ont dit.*

B. **Genre :** *Gens* est le pluriel du féminin *gent* (= race, nation; cf. *la gent trolle-menu, la gent qui fend les airs; le droit des gens*).

Dès le moyen âge, sous l'influence de l'idée d'*hommes*, les adjectifs et les pronoms qui se rapportaient à *gens* et même à *la gent* ont été souvent mis au masculin lorsqu'ils suivaient ce nom; l'accord actuel est déjà visible dans cette phrase des *Quinze joies de mariage* : *Telles vieilles gens deviennent jaloux.* Les grammairiens du xvii^e siècle ont, avec quelques hésitations, déterminé les règles qui sont encore observées aujourd'hui par les écrivains et par le bon usage, malgré tout ce qu'elles ont d'étrange. On peut regretter cette docilité.

1. *Gens* est masculin. Toutefois, lorsqu'il est immédiatement précédé d'un adjectif dont la forme féminine diffère de la forme masculine, cet adjectif et tous ceux qui le précèdent autrement que par inversion se mettent au féminin : *Tous ces vieux braves gens. Quels honnêtes gens! Tous les gens. Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns* (La Fontaine). *Qu'est-ce qu'ils diraient, toutes ces bonnes gens de ne pas me voir revenir?* (Proust, cité par Le Bidois, II, p. 142). *Instruits par l'expérience, les vieilles gens sont soupçonneux* (Ac.). Dans ce dernier cas, *instruits* reste au masculin parce qu'il ne précède que par inversion. On remarque, dans d'autres exemples, que le pronom personnel reste au masculin, même s'il précède.

Il y a dans ces accords, si corrects et si nécessaires qu'ils

soient, une discordance qu'on peut aisément éviter en employant *hommes* ou *personnes*.

2. Exception : *Tous* reste au masculin, même s'il précède immédiatement *gens*, quand celui-ci est suivi directement d'une épithète ou d'un déterminatif : *Tous gens bien connus* (Ac.). *Tous gens faisant des embarras*. — *Tous gens d'esprit et de mérite* (Ac.). Mais : *Il faut savoir s'accommoder de toutes gens* (Ac.).

3. *Gens* reste toujours masculin dans les expressions comme : *gens de bien, gens de lettres, de robe, de guerre, d'Église, d'épée, de loi, de mer, de finance, de maison, d'affaires, de cour, etc.*, où il est suivi de la préposition *de* et d'un nom qui désigne une profession, une qualité, un état quelconque :

Certains gens d'affaires (Ac.). — *De nombreux gens de lettres* (Ac.).

Gendelettre, au singulier et en un mot (comme *gendarme*), est péjoratif et se dit plaisamment. Il est masculin.

GENTIL. — Adverbe : **gentiment**.

GENTILHOMME (prononcer : *ti-yo*). — Pluriel : *des gentilshommes* (pron. : *ti-zo*).

GEÔLE : Prononcer : *jô* (et non *gé*o). — De même : **geôlier**.

GÉSIR (= être couché, être mort) ne s'emploie qu'au présent et à l'imparfait de l'indicatif et au participe présent : *Je gis, il gît* (C'est là que *gît* le lièvre = voilà le point délicat. *Savoir où gît le lièvre. Ci-gît, nous gisons. Je gisais. Gisant.*

GESTE. — Confiant dans le *Dict. gén.*, Boisson (p. 50) déclare que *geste* ne peut s'employer pour autre chose qu'un mouvement de la main et ne peut signifier : acte, action, procédé.

Il a tort, car la 8^e édition du *Dict. de l'Académie*, mieux informée et plus libérale que le *Dict. gén.*, — cela lui arrive plus souvent qu'on ne le croit, — déclare : « Il s'emploie aussi figurément pour désigner une action, généralement spontanée, et d'ailleurs bonne ou mauvaise, qui frappe l'esprit, qui attire l'attention : *En faisant cela, il a fait un beau geste. Il a eu un geste heureux, un geste malheureux.* »

GIBELOTTE. — Deux *t*.

GIBOULÉE = grosse averse soudaine, souvent accompagnée de grêle ou de neige : *une giboulée de mars, d'avril*.

GIFLE, GIFLER. — Une *f*.

GLACIAL. — Masculin pluriel hésitant. Littre incline pour *glaciaux*.
On entend aussi *glacials* (Michaut, p. 123 : *Des temps glacials*).

GLAIRE (féminin) = le blanc de l'œuf quand il n'est pas cuit;
humeur visqueuse du corps.

GLORIA est invariable : *Des Gloria*.

GLORIETTE est un ancien mot français dont l'évolution sémantique est obscure; il est attesté dès le moyen âge avec différents sens : petite chambre, pavillon, etc. Aujourd'hui c'est un mot régional, qu'on retrouve dans plusieurs provinces françaises avec des sens variés. Le sens qu'on lui donne en Belgique : « *tonnelle*, pavillon de verdure », n'est pas ignoré en France et est d'ailleurs attesté par le *Larousse du XX^e siècle*. Bloch observe que « *Glorieta*, berceau de verdure, en espagnol et en catalan, vient du français ».

À mon sens, on peut employer sans scrupule, là où il est répandu et compris, ce vieux mot français.

[**GLOU**] est aussi un vieux mot français, mais il n'est conservé que dans les patois. Il faut dire : *glouton*, *gourmand*.

GLUCOSE est *féminin* d'après l'Académie. Les chimistes emploient parfois ce mot au masculin.

GLYCÉRINE s'écrit avec *y* et accent aigu.

GNOME. — Pas d'accent circonflexe.

GOAL est certainement admis par les sportifs. Le mot français correspondant est *but*.

GOBER peut signifier familièrement : croire sans discernement, sans examen. *C'est un homme qui gobe tout ce qu'on lui dit* (Ac.).

Gober quelqu'un, c'est « l'estimer, en faire cas, parfois au-dessus de ses mérites. En être dupe » (Ac.).

Se gober, c'est donc avoir trop bonne opinion de soi-même.

GOBEUR, gobeuse — en langage familier, « celui, celle qui croit légèrement tout ce qu'on lui dit » (Ac.).

[**GODASSE**] (chaussure) est populaire. [**Godillot**] appartient à l'argot militaire.

GODICHE est admis comme familier par l'Académie, qui le définit : « celui, celle qui est d'une gaucherie ridicule ». *Un godiche, une godiche*. Adjectivement : *Il est assez godiche*.

Notons qu'il signifie aussi *niais*.

GOGUENARDISE est la forme moderne de *goguenarderie*. Le *Dict. gén.* l'ignore encore, mais l'Académie écrit : *Il ne répond que par des goguenardises. Un air de goguenardise.*

GOITRE. — Pas d'accent circonflexe.

[**GORIA**]. — Comment s'appelle en français l'appareil en bois posé sur les deux épaules et qui sert à transporter deux récipients? Dans certaines régions de Wallonie, on dit *goria*; dans d'autres, *cannoie* ou *hârké*. Haust traduit : *porte-seaux, gorge, joug à porteur.*

Voir sur ce sujet une discussion d'Albert Debatty (pp. 116-124) où l'on rencontre aussi les mots *courge, palanche, courbe*, écartés avec raison, et **gorge**, qui pourrait peut-être convenir, d'après plusieurs linguistes.

GORGE. — On dit : *Faire des gorges chaudes de quelqu'un, de quelque chose.*

[**GOSETTE**]. — Ne dites pas [**une gosette**] pour un *chausson*. *Un chausson aux pommes, aux confitures.*

GOULÛMENT. — Accent circonflexe. Cf. *Assidûment*.

GOURME = « inflammation des fosses nasales qui survient aux jeunes chevaux : *C'est un poulain, il n'a pas encore jeté sa gourme* » (Ac.).

Au sens figuré, **jeter sa gourme**, c'est « faire des folies de jeune homme, qu'on espère n'être que passagères » (Ac.).

Gourme désigne aussi, « dans la langue populaire, un eczéma qui envahit le cuir chevelu des enfants mal soignés » (Ac.); il s'emploie également pour *impétigo*.

Les piqures produisent des *élevures* (mot vieilli) ou des *boutons*, et non des *gourmes*.

GOÛT. — 1. On dit très bien : *J'ai du goût pour ce mets, pour cette science, pour cette personne.*

2. On peut dire : *Cela est à mon goût* ou *Cela est de mon goût*. L'Académie donne ces deux exemples : *Cet ouvrage est au goût de tout le monde. Cela n'est pas de mon goût.*

3. L'Académie permet aussi que *goût*, qui signifie « saveur », soit pris quelquefois pour « odeur ». Elle donne les deux exemples suivants : *On sent ici un goût de renfermé. Ce tabac a un goût de pourri.*

GOÛTER. — Ne dites pas : [*Cela vous goûte-t-il? Est-ce que cela vous goûte? Cette confiture goûle le moisi*].

Goûter (= apprécier par le goût, savourer, trouver bon) a pour sujet la personne qui goûte et il veut comme complément le nom de la chose qu'on apprécie : *Il goûte bien ce qu'il mange* (Ac.).

Dites donc : *Ce mets est-il à votre goût? Vous plaît-il? Le goûtez-vous? Celle confiture a un goût de moisi, sent le moisi.*

Dans le sens de : « vérifier la saveur d'une chose », on peut dire aussi **goûter à** : *Goûtez ce vin, ce plat ou à ce vin, à ce plat* (Ac.).

Goûter de = au sens propre, boire ou manger une chose pour la première fois : *Voulez-vous goûter de notre vin?* (Ac.). *Goûtez de cette volaille, elle est excellente* (Ac.). Au figuré : *Il a goûté du métier* (il l'a expérimenté), *des plaisirs*, etc.

GOUTTE. — *Comme deux gouttes d'eau.* Cf. *Comme*, 4.

Je n'y vois goutte, je n'y entends goutte. Cf. *Voir*, 6.

GOVERNEUR a pour féminin **gouvernante** : *Madame la gouvernante. La gouvernante des Pays-Bas.* On dit aussi : *La gouvernante de ces demoiselles. Ce célibataire et sa gouvernante* (= personne qui a soin de son ménage).

GRÂCE À implique l'idée d'un résultat heureux. Ne dites pas : [*Grâce à sa maladresse, nous avons encore perdu*], à moins que vous ne fassiez de l'ironie. Dites : *Par suite de, à cause de.*

GRACIER, gracieux, disgracier, disgracieux, ne prennent pas l'accent circonflexe de *grâce* et de *disgrâce*.

GRADÉ et **GRADUÉ.** — On dit : **un gradé** en parlant d'un militaire de grade inférieur et : **un gradué** pour désigner quelqu'un qui a un grade universitaire : *Un gradué de l'Université.*

GRAISSER et **ENGRAISSER.** — On **graisse** un essieu, un veston. On dit : *graisser la patte à quelqu'un; graisser le marleau* (= gagner le portier en lui donnant de l'argent).

On **engraisse** une bête.

Pour une terre, on dit plus souvent : *fumer une terre*, mais on peut dire aussi *engraisser* (= amender, fertiliser) : *Engraisser des terres avec du fumier* (Ac.).

Engraisser se dit parfois aussi transitivement pour les personnes : *L'ennui n'engraisse que les sols.* Au figuré, « rendre riche ».

On peut dire d'un homme qu'il *engraisse* ou qu'il *s'engraisse* : *Cette personne a beaucoup engraisé depuis un an* (Ac.).

S'engraisser dans une affaire (Ac.), c'est, en termes

familiers, y faire un gain considérable, un grand profit : *Ils se sont scandaleusement engraisés dans cette entreprise* (Ac.). On dit même, « dans le style soutenu » (Ac.) : *s'engraisser de la misère publique*.

GRAND dans les composés.

L'adjectif **grand**, d'après la déclinaison latine, n'avait qu'une forme pour les deux genres. Comme l'*e* du féminin s'était étendu par analogie à tous les adjectifs, on a voulu marquer son absence par une apostrophe dans les composés de *grand*. Les linguistes ont protesté contre cette apostrophe, qui prétendait remplacer une lettre n'ayant jamais existé dans ces mots. L'Académie leur a donné raison et a supprimé ce signe. Elle écrit donc : **grand-mère**, *grand-rue*, *grand-chose*, *grand-messe*, *grand-croix*, à *grand-peine*, *faire grand-pitié*, *avoir grand-faim*. L'usage hésite encore à la suivre dans cette voie logique. Il a tort d'hésiter.

Mais cette sage modification dans l'orthographe entraîne une modification au pluriel. Il était logique d'écrire : *des grands-pères*, mais *des grand'mères*. Il est logique maintenant d'écrire : **des grands-mères**. C'est l'orthographe recommandée par l'Office (*Le Figaro*, 22 janvier 1938).

L'Académie cependant se contredit sur ce point. Elle écrit : *des arrière-grands-pères*, *des arrière-grand-mères* et (à Introït) *des grand messes*. Elle semble donc maintenir l'invariabilité de *grand* dans les noms féminins, bien que, dans sa Grammaire, elle ait écrit : *des grands-mères*, orthographe qui s'impose.

On écrit : *la cour grand-ducale*, *les ministres grand-ducaux*.

Grand se joint encore à des adjectifs ou à des noms pris adjectivement, pour marquer un degré dans la qualité : *C'est un grand lâche*, *un grand buveur*, *une grande bavarde*, *un grand joueur*. *Ils sont grands amis*. *Les grands malades*. *Les grands mutilés*.

GRAND-CHOSE, comme expression composée, est du neutre. *Quelle grande chose a-t-il faite encore ?* Mais : *Je n'ai pas obtenu grand-chose d'intéressant*. (Remarquez *de*.)

GRAND-CROIX. — On écrit : *des grand-croix* (féminin) pour désigner des grades; *des grands-croix* (masculin) s'il s'agit des dignitaires (Larousse).

GRANDIR. — *Auxiliaire* : *avoir* marque l'action considérée dans son accomplissement; *être* marque l'état résultant de l'action

accomplie : *Il a grandi de dix centimètres en six mois. — Comme il est grandi!*

GRAND OUVERT. — Accord à conseiller : *Une fenêtre grande ouverte. Les yeux grands ouverts.*

GRAS. — Ne dites pas : [**Il fait gras**]. Dites : *Il fait lourd, étouffant.*

GRASSEYER conserve l'y devant e : *Je grasseye, je grasseyerai.*

[**GRATTE**] ne peut se dire pour *égratignure*.

GRATTER ne peut être confondu avec **griffer**. On dit : *Veillez gratter vos souliers, Les poules grattent le fumier, Il se gratte la tête, Gratter un mot, Ce vin gratte le gosier, Gratter du pied* (= montrer de l'impatience, de l'ardeur). Mais : *Le chat m'a griffé ou égratigné.*

Populaire et à éviter : *gratter*, pour *dépasser* (une voiture).

GREC. — Féminin : *grecque*.

GRÉGEAIS = grec, ne s'emploie plus que dans l'expression *feu grégeois*. Ce mot avait pour féminin *grégeoise* ou *grièche*, qui n'est plus employé que dans le nom *pie-grièche* (pluriel : *pies-grièches*).

GRÊLON. — Accent circonflexe. Prononcez un è ouvert.

GRENOUILLE. — Cf. *Coasser*.

GRIFFE. GRIFFURE. — La **griffe** n'est pas un *paraphe*, mais :

- 1) une empreinte imitant la signature d'une personne, ou
- 2) l'instrument, le cachet permettant de reproduire une signature.

La griffe n'est pas non plus une *égratignure*.

On a créé un néologisme, **griffure**, pour désigner à la fois une égratignure (*griffer, griffure*, comme *blessar, blessure*) et l'empreinte elle-même sur des livres ou des gravures (*griffe* marquant l'instrument, et *griffure* le résultat). Quel est l'usage?

Griffure a deux sens, d'après l'Académie : égratignure et rayure sur un tableau, un marbre. — Mais pour désigner une empreinte, une signature (le résultat) ou l'instrument qui sert à faire cette empreinte, la langue courante préfère le mot *griffe*. Ces deux sens sont enregistrés par l'Académie : *Tous les exemplaires de cet ouvrage sont revêtus de la griffe de l'éditeur* (Ac.). — *Apposer une griffe* (Ac.).

Quant à [griffurer], il faut le bannir (cf. Office, *Le Figaro*, 18 juin 1938).

GRIFFONNER, griffonnage. — Deux n.

GRIL et **GRILLE** ont été autrefois confondus en France, comme ils le sont encore aujourd'hui en Belgique. Le **gril** (on prononce généralement *gri*) sert à faire griller les mets. La **grille** soutient le charbon.

GRIMPER. — **Auxiliaire**. Nyrop (VI, pp. 209-210) et l'Office (*Le Figaro*, 16 avril 1938) n'hésitent pas à étendre à ce verbe la distinction, par l'emploi de l'**auxiliaire**, entre l'action considérée dans son accomplissement (*Ils ont grimpé au sommet*) et l'état résultant de l'action accomplie (*Maintenant que nous sommes grimpés, reposons-nous*).

GRINCER. — On dit : *grincer les dents* (vieilli) ou, plus souvent, *grincer des dents*.

GROGNON. — Comme nom, l'Académie le fait du masculin pour désigner « celui, celle qui ne cesse de grogner » : *C'est un grognon. Quel grognon vous faites!* Le Dict. gén. donne : *Un grognon, une grognon*.

En apposition, on emploie *grognon*, au féminin comme au masculin : *C'est une vraie mère grognon* (Ac.).

Il peut s'employer aussi comme adjectif : *Il a un air grognon. Il est grognon*. « Dans ce sens, il peut avoir un féminin : *Humeur grognonne* » (Ac.).

GROSEILLE. — On écrit à volonté : *sirop de groseille, gelée de groseille* (Ac., à *Groseille*), *sirop de groseilles* (Ac., à *Sirop*), *gelée de groseilles* (Ac., à *Gelée*). *Confiture de groseille* ou de *groseilles*.

GROSEILLIER s'écrit avec *-ier* (cf. *Poire, poirier*, etc.).

GROSSIR. — **Auxiliaire** : *avoir* marque l'action, *être* l'état résultant de l'action accomplie. Cf. *Grandir*.

GROSSO-MODO s'écrit avec un trait d'union (Ac.).

GROUILLER. — On parle des vers qui grouillent dans le fromage ou du fromage qui grouille de vers; on laissera à la langue populaire l'emploi de *grouiller* dans le sens de « remuer » et l'expression [*Elle ne grouille pas plus qu'un morceau de bois*]. Proscrire aussi [**Se grouiller**] : [*Grouille-toi*], pour *Remue-toi*.

GRUMELEUX = qui est composé de *grumeaux*; par extension : qui a de petites inégalités dures, au-dehors ou au-dedans. *Caillou grumeleux. Bois grumeleux. Poire grumeleuse.*

GUÈRE. — 1. **Guère** signifiait primitivement « beaucoup ». Il s'emploie avec un verbe et *ne*, dans l'acception de *pas beaucoup* : *Il n'a guère d'argent. — Il n'est guère plus sage que son voisin. — Elle n'a guère moins de trente ans. — Cela ne m'importe guère. Il n'a plus guère à vivre.*

Ne est nécessaire, à moins qu'il n'y ait à la fois ellipse de *ne* et du verbe : *La ville avait vingt mille habitants, ou guère moins. — Prenez-vous du vin? Guère.*

2. **Ne guère que** = « presque uniquement » : *Ce mot ne se rencontre guère qu'en Provence, ou « tout au plus » : Je n'ai guère que cinq francs.*

3. **Il ne s'en faut guère** a remplacé [*Il ne s'en faut de guère*] : *Il ne s'en faut guère que tout le monde soit content* = Presque tout le monde est content. — *Il ne s'en est guère fallu* = Il n'a pas manqué grand-chose.

GUERRE. — On écrit : **de guerre lasse** et non [*de guerre las*], bien que le sens soit : « las de la guerre, à bout de résistance ». *Ils se sont rendus, de guerre lasse.*

GUET-APENS. — Pluriel : *des guets-apens* (*s* ne se prononce ni dans *guets* ni dans *apens*).

GUEULARD est populaire, sauf en termes de métallurgie ou de manège.

GUEULER est reçu par l'Académie comme très familier : *Qu'avez-vous à gueuler toujours pour un rien? (Ac.) On l'entend gueuler après tout le monde (Ac.).* A déconseiller entre gens distingués.

GUEULETON est admis par l'Académie comme familier : « N. m. Repas intime, gai et copieux, partie de table ».

GUIDE. — On dit en France : **un indicateur** [et non : *un guide*] *des chemins de fer, des téléphones.* Simple question d'usage.

Un guide = celui qui montre le chemin, un manuel à l'usage des touristes ou un de ces manuels qui contiennent des renseignements pour guider le travail du lecteur : *le guide des mères, le guide du médecin de campagne, le guide de l'arpenteur.*

GUIGNE. — A côté du nom **guigne**, d'origine allemande, et désignant une grosse cerise à longue queue et fort sucrée, il

existe un autre mot **guigne**, synonyme de **guignon** (= mauvaise chance). L'Académie admet ces deux mots comme familiers : *Avoir la guigne. Avoir du guignon. Porter la guigne, porter la guigne à quelqu'un. C'est un guignon que nous ne nous soyons pas rencontrés.*

GUISE. — **En guise de**, d'après les dictionnaires, peut signifier « à la place de » ; mais il faut s'entendre. Ainsi cette phrase d'A. Daudet est fautive : *Il rapportait [en guise de l'objet] déjà vendu un lustre à pendeloques (Sapho, ch. III).* **En guise de** ne s'emploie pas avec l'article et signifie « à la place de », dans le sens de « à la façon de », « en manière de » : *Se servir d'un bâton en guise de canne. On lui a donné ce petit emploi en guise de consolation (Ac.).* Daudet aurait dû écrire : *au lieu de*.

GYMNASE (masculin) = le local destiné aux exercices de gymnastique. Ne dites pas : [faire du **gymnase**]. Dites : *Il doit faire de la gymnastique.*

H

H aspirée et H muette. — Tandis que l'*h* muette est absolument inutile, l'*h* dite aspirée interdit l'*élision* et la *liaison*.

Voici quelques mots, entre autres, où l'*h* est aujourd'hui **muette** : *hagiographie*, *Haïli*, *hallali*, *halluciné*, *hallère*, *hamadryade*, *hamçon*, *Hamlet*, *hanséatique*, *harmonie*, *Harpagon*, *hébété*, *Hébreu*, *Hector*, *héliotrope*, *Héloïse*, préfixes *héma-* ou *hémo-* (sang) et *hémi-* (demi), *Henri* (mais *La Henriade*), *Henriette*, préfixes *hépa-* (foie) et *hepta-* (sept), *héraldique*, *héraldiste*, *Hernani*, *héroïne*, *héroïque* (mais non dans *héros*), *hiatus*, *hidalgo*, *hier*, *hiératique*, *hiéroglyphe*, le préfixe *hippo-* (cheval), *Horace*, *horreur*, *horripilant*, *Hortense*, *hortensia*, *hosanna*, *Hugo* (l'usage hésite), *hugolâtre*, *huis* (mais non dans : le *huis clos*), *huissier*, *humecter*, *humide*, *humus*, *hurlubertu*, *hyacinthe*, *hygiène* (des auteurs écrivent cependant : la *hyène*) et tous les mots commençant par *hy-*.

En voici d'autres où l'*h* est dite **aspirée** (ainsi que dans leurs dérivés) : *ha!* *habanera*, *habler*, *hache*, *hagard*, *haie*, *haillon*, *Hainaut*, *haine*, *haïr*, *haire*, *halage*, *hâle*, *hâler*, *haler*, *haleter*, *hall*, *halle*, *hallebarde*, *hallier*, *halo*, *halte*, *hamac*, *hameau*, *hampe*, *hanap*, *hanche*, *handicap*, *handicaper*, *hangar*, *hanneton*, *hanse*, *hanter*, *happer*, *haquet*, *hara-kiri*, *harangue*, *haras*, *harasser*, *harceler*, *hardes*, *hardi*, *harem*, *hareng*, *hargneux*, *haricot*, *harelle*, *harnais*, *haro!*, *harpe*, *harpie*, *harpon*, *hart*, *hasard*, *haschisch* ou *hachisch*, *hase*, *hâte*, *hâler*, *hâtif*, *hauban*, *haubert*, *hausse*, *haut*, *hautain*, *hautbois*, *hâve*, *hâpresac*, *heaulme*, *hêler*, *henné*, *hennir*, *héraut*, *hère*, *hérissier*, *hérisson*, *hernie*, *héron*, *héros* (mais *h* muette dans les dérivés), *herse*, *hêtré*, *heur*, *hibou*, *hic* (voilà le *hic*), *hideux*, *hiérarchie*, *hisser*, *hobereau*, *hoche-pot*, *hochequeue*, *hocher*, *hochet*, *Hollande*, *homard*, *Hongrie*, *honnir*, *honte*, *honteux*, *hoquet*, *horde*, *horion*, *holle*, *hors*, *hollentot*, *houblon*, *hone*, *houille*, *houle*, *houlette*, *houleux*, *houppé*, *hourra*, *hourvari*, *houspiller*, *housse*, *houx*, *hublot*, *huche*, *huer*, *huguenot*, *huit* (quand il est initial : le *huit juin*, la *huitaine*, le *huitième*; aussi dans : *chapitre huit*, *livre huit*, *cent huit*; les *trois huit*; *h* muette dans : *dix-huit*, *vingt-huit*, etc., *mille huit*, *page huit*), *hululer*, *humer*, *Huns*, *hune*, *hure*, *hurler*, *Huron*, *hussard*, *hutte*.

HA! — L'interjection *ha!* exprime la surprise, le soulagement ou le rire. Elle peut toujours être remplacée par *ah!*, dont l'emploi est beaucoup plus large.

HABITER. — On peut dire, sans distinction de sens : *Habiter Paris, la campagne, la ville, un pays, une chaumière* ou *Habiter à Paris, à la campagne, à la ville, dans un pays, dans une chaumière.*

HABITUER. — On dit *habituer à* et *s'habituer à* : *Il faut les habituer à obéir.*

HACHÉ. — On dit très bien : *de la viande hachée.* Mais on ne peut dire : [du haché]. On dit : **du hachis.**

HACHURÉ est dans le *Larousse* du XX^e siècle avec le sens de « couvert de hachures ». L'Académie et le *Dictionnaire général* connaissent le nom *hachure*, mais non le verbe *hachurer*, pourtant assez répandu. Il faut dire, d'après eux, *hacher* (= sillonner de petits traits qui se croisent) : *Une estampe bien hachée.*

HAÏR se conjugue régulièrement comme *finir*. Il perd le tréma au singulier de l'indicatif présent et de l'impératif présent. On dit donc : *Je hais, tu hais, il hait, nous haïssons.* — *Je haïssais.* — *Je haïs* (passé simple). — *J'ai haï.* — *Que je haïsse.* — *Haïssant.* — *Haï, haïe.* Notons que le tréma exclut l'accent circonflexe au passé simple (*nous haïmes, vous haïtes*) et au subjonctif imparfait (*qu'il haït*).

HALEINE. — Cf. *A court*, 5, p. 27.

HALER = tirer avec effort : *haler un bateau, chemin de halage.* —

Hâler = brunir (en parlant du teint) : *le teint hâlé*; dessécher, flétrir les végétaux.

HALETER. — D'après la huitième édition du *Dictionnaire* de l'Académie (1935), **haleter** se conjugue comme *acheter* et non plus comme *jeter*. Il faut donc écrire : *je halète.* Mais on trouvera encore chez beaucoup d'écrivains : *je halette. Il halette de plaisir* (G. DUHAMEL, *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 49).

HALTÈRE est masculin : *Un haltère.*

HANDICAP, HANDICAPER et **ÊTRE HANDICAPÉ** (= être mis en état d'infériorité) sont admis par l'Académie.

HARASSÉ. — Une *r.*

HARCELER. — L'Académie écrit : *Je harcèle*, mais beaucoup d'auteurs écrivent encore : *Je harcèle.*

Le nom, ignoré par l'Académie, est mentionné par le *Dictionnaire général* sous la forme *harcèlement*.

HARDES. — D'après Boisson, « *hardes* n'est pas synonyme de *guenilles* »; il désigne l'ensemble des effets; dans le sens de *guenilles*, il faudrait dire : *de vieilles hardes*.

Sans doute, *hordes* signifie proprement l'ensemble des effets d'habillement servant à l'ordinaire. Mais le mot est pris surtout en mauvaise part; c'est ce que déclare avec raison l'Académie, plus précise que Littré et que le *Dictionnaire général*.

HARMONICA (masculin) ne signifie pas en français, comme dans certains patois, un accordéon. Il désigne proprement un instrument de musique à touches, où le verre remplace le métal. Le *Larousse du XX^e siècle* connaît aussi l'*harmonica à bouche*.

HÂTIF signifie : « qui vient trop tôt » ou « précoce » : *Croissance hâtive*; *un esprit hâtif*. Il se dit principalement des plantes : *Blé hâtif*, *cerises hâtives*.

Le *Dictionnaire général* n'enregistre pas cet autre sens, très répandu et admis par l'Académie : « qui a été exécuté avec trop de hâte ». *Travail hâtif*. *Réponse hâtive*. *Information hâtive*.

HAUT. — 1. Reste invariable dans : *élever, placer, monter, demeurer, parler haut, bien haut, assez haut, plus haut, trop haut* et dans les expressions suivantes où il précède l'article et le nom : *haut la main, haut les mains!*, *haut les cœurs!*, *tenir haut les rênes, porter haut la tête*. Mais on dit : *de haute lulle, la main haute* (= énergiquement, impérieusement), *avoir la haute main dans une affaire* (la direction principale ou souveraine), *porter la tête haute*.

2. **De haut en bas.** — Debatty (p. 111) blâme la phrase suivante d'Alphonse Daudet : *Le château, illuminé de haut en bas*. « *De haut en bas*, déclare-t-il, signifie : avec superbe, avec mépris : *Toiser quelqu'un de haut en bas*. Ici, il eût fallu dire : *du haut en bas*. » Purisme! Littré (*Haut*, n° 18) et le *Larousse du XX^e siècle* donnent comme équivalents *Du haut en bas*, *de haut en bas* dans le sens matériel : en partant du haut pour arriver en bas. Avec un complément, on devra dire *du* : *Il est tombé du haut de la maison en bas* (Ac.).

Au sens moral, les deux expressions sont équivalentes d'après l'Académie : *Traiter quelqu'un du haut en bas, de haut en bas* (Ac.). — *Regarder quelqu'un du haut en bas* (Ac.) ou *de haut en bas* (= avec dédain, avec arrogance).

3. **Haut de forme.** Cf. [Buse].

4. Ne pas dire : [Monter en haut]. On peut dire : *monter haut, bien haut, là-haut, en haut de la tour, au haut d'un arbre.*

HAUT-DE-CHAUSSES. — L'Académie écrit : *Un haut-de-chausses*; au pluriel : *des hauts-de-chausses* ou *des hauts-de-chausse*; il faut en déduire qu'on peut écrire : *un haut-de-chausse*.

HAUTEUR. — L'expression **être à la hauteur de** est dans Littré, qui donne notamment les exemples suivants : *Il n'est pas à la hauteur de son emploi* (= il ne l'occupe pas convenablement, il n'a pas les qualités requises). — *Il est à la hauteur de la situation* (= il a les qualités nécessaires pour suffire aux exigences de la situation; cette expression ne signifie donc pas : connaître la situation). — *Il est à la hauteur de son siècle, des idées actuelles* (= il n'est pas étranger aux connaissances, aux idées de son temps, il en suit les progrès). *Ce livre n'est pas à la hauteur des connaissances actuelles.*

L'Académie ajoute : *Être à la hauteur de quelqu'un* = être en état de le comprendre. *Peu d'esprits sont à la hauteur de ce grand génie.*

HAUT-LE-CŒUR, HAUT-LE-CORPS sont invariables.

HAUT-LE-PIED est aujourd'hui archaïque comme adverbe et comme nom (pour désigner un homme qui n'a pas de domicile fixe); mais il est très vivant comme adjectif. Dans ce dernier emploi, il a d'abord été appliqué aux chevaux ni attelés ni montés, particulièrement aux chevaux de halage. Il s'est ensuite répandu dans la langue de la navigation et dans celle des chemins de fer : *une locomotive haut-le-pied* (invariable) est une locomotive qui circule isolément (cf. l'Office, *Le Figaro*, 15 juillet 1939). Observons que l'Académie écrit sans traits d'union : *Chevaux haut le pied. Locomotive haut le pied.*

HAUT-PARLEUR. --- Pluriel : *des haut-parleurs* (Ac.).

HAVRE et **Le Havre** n'ont pas d'accent circonflexe.

HÉ, interjection, est d'un usage assez étendu, mais ne s'emploie plus guère dans *Hé bien!* Cf. *Eh bien.*

HÉBREU. — Pluriel : *hébreux*. Ce mot est nom ou adjectif.

Féminin de l'adjectif : *juive* pour les personnes; *hébraïque* pour les choses. *La langue hébraïque* L'adjectif *hébraïque* s'emploie parfois au masculin : *Caractères (lettres) hébraïques* (Ac.).

HÉCATOMBE (féminin) ne s'emploie qu'à propos du massacre d'un grand nombre de victimes (proprement de *cent* victimes; grec *hekalton*).

HEIN est familier. L'Académie donne l'exemple : *Hein, que dites-vous là?*; mais on fera bien de dire plutôt : *Pardon?* ou : *Pardon, que dites-vous là?* ou : *Plaît-il?* et non : [*S'il vous plaît?*]

HÉLAS n'a pas d'accent grave sur *a*.

HÉLIOTROPE est masculin : *L'héliotrope d'Europe est appelé aussi tournesol* ou, vulgairement, *soleil*.

HÉMÉROTHÈQUE. — Ce mot a été proposé au Congrès international des bibliothécaires en 1900 pour désigner l'endroit (grec *thèkè*, armoire; cf. *bibliothèque*) où l'on dépose les journaux et périodiques (*hèmèra* = jour). Il signifie donc une bibliothèque de journaux et périodiques.

Pour désigner « l'ensemble des journaux et périodiques contenant des articles qui se rapportent à un sujet donné », on pourrait dire : *bibliographie de périodiques* ou *hémérographie*. Mais l'Office a préféré, dans ce sens aussi, *hémérothèque*, pour des raisons d'ailleurs discutables (cf. *Revue Universitaire*, janvier 1939, pp. 42-43).

HÉMISPÈRE est masculin : *Un hémisphère*. Ce mot n'est d'ailleurs pas de formation française, mais grecque : en grec, le préfixe a été ajouté, non pas au féminin *sphaira*, mais au diminutif neutre *sphairion*.

HÉMISTICHE est masculin : *Un hémistichè*.

HÉRISSON. — On dit : *Cette femme est un vrai hérisson*.

HÉRITER. — Le Père Deharveng (pp. 149-151) a condamné l'expression **hériter quelque chose**. Elle est cependant correcte. Voici la règle :

1) Le complément de la *personne* réclame de : *Il a hérité de son oncle*.

2) Le complément de la *chose* :

a) est toujours *direct* s'il y a en outre un complément de personne : *Il a hérité de son père un beau domaine*.

b) peut être *direct* ou se construire avec *de* s'il est seul : *Il a hérité d'un beau domaine* ou *un beau domaine* (Office, *Le Figaro*, 12 mars 1938). *Vous héritez de sa puissance* (Ac.). *Vous avez hérité la patience et la ténacité, vertus paysannes* (H. BORDEAUX, *Réponse à G. Duhamel*, 1936, p. 81).

HEUR = bonheur : *Je n'ai pas eu l'heur de lui plaire.*

HEURE. — 1. Ne dites pas : [**Gagner cinq francs de l'heure**].

Dites : *à l'heure (travailler à l'heure) ou par heure*

2. On dit : **Il est huit heures.**

C'est huit heures ne se dit qu'en réponse à une question avec *ce*, posée pendant que l'heure sonne : *Quelle heure est-ce? — C'est huit heures (qui sonnent).*

3. **Indication de l'heure.** On dit : *Il est huit heures, huit heures précises, vers huit heures; huit heures dix; huit heures un quart; huit heures et quart* (ou aussi, mais cette forme est vieillie : *huit heures et un quart*); *huit heures et demie; huit heures trois quarts* (sans conjonction) ou *neuf heures moins un quart* ou *neuf heures moins le quart; huit heures cinquante* ou *neuf heures moins dix.* — *Il est midi, minuit, midi et demi, minuit et demi; il est midi précis, il est vers midi* (on dit moins bien : *il est douze heures*). Si l'on précise : *Il était quatre heures du matin* ou *quatre heures après midi, huit heures du soir.*

On dit : *deux heures trente et un* (ou *et une*). Cf. Martinon, p. 206.

Quand il n'y a pas de doute possible, on dit aussi : *Il est le quart, la demie, moins le quart, moins cinq. Il est l'heure et un quart* (Ac.).

Ne dites pas : [*Il est huit heures quart; il est neuf heures moins quart, le quart pour midi*].

Ne faites pas la liaison entre *heures* et *un* ou *et*.

4. **Sonnerie.** On notera la façon dont se fait l'accord dans les diverses expressions suivantes : *Huit heures sonnèrent* (pluriel). *La demie de huit heures avait sonné* (= huit heures et demie). *Le quart de huit heures sonna* (= huit heures un quart) ou : *le quart après huit heures sonna. Les trois quarts de (ou après) huit heures sonnaient* (= huit heures trois quarts) ou : *le quart avant neuf heures sonnait. Midi a sonné au même moment* (= action). *Midi est sonné* (état résultant de l'action accomplie). Après *minuit* et *midi*, des écrivains et des grammairiens ont proposé le pluriel. L'usage impose le singulier.

S'il s'agit de la demie, on emploiera le singulier. Évidemment, avec *un* et *demi* : *Une heure et demie a sonné*. Mais aussi, suivant une décision de l'Office commentée par Dauzat (*Le français moderne*, avril 1940, p. 131, et *Grammaire raisonnée*, p. 448) : *Trois heures et demie a sonné*, puisque c'est une demie, la demie de trois heures, qui sonne.

Notons : *A sept heures sonnantes (ou sonnante). Il est sept*

heures sonnées, midi sonné. A midi sonnant (cf. *Participe présent*, D).

Au coup de midi, de trois heures = Quand midi sonne, quand trois heures sonnent.

5. On dit : **Vers les deux heures, sur les deux heures** (à côté de : *vers deux heures*). Par analogie, on dit aussi et même on écrit assez fréquemment, mais je ne voudrais pas recommander ces expressions, si faciles à éviter : *Vers* (ou *sur*) **les midi, vers** (ou *sur*) **les une heure, vers** (ou *sur*) **les minuit**.

Litré note : *sur le midi, sur le minuit*. Je sais que Vaugelas observait, à propos de *sur le minuit* : « C'est ainsi que depuis neuf ou dix ans toute la cour parle ». Mais je ne crois pas qu'on emploie encore beaucoup ces formes, qui sont remplacées par : *sur les midi, sur les minuit*. Si on veut éviter celles-ci, on dira : **vers midi, vers minuit**, comme **vers une heure**.

6. Tavernier condamne : *Nous sommes à deux heures de Liège*. Il faudrait dire : *à deux lieues*, selon lui. Il a tort. *Heure* peut désigner le temps que l'on met à faire un chemin : *Ce village est à trois heures de Paris* (Dict. gén.).

7. **A cette heure** est une expression irréprochable; on peut l'employer pour *maintenant*. Mais les Belges l'emploient un peu trop souvent.

HEUREUX, HEUREUSEMENT QUE. — Après **il est heureux quo**, on emploie le subjonctif : *Il est heureux que vous soyez arrivés*.

Mais après l'expression elliptique **heureusement que**, on emploie, selon le sens, l'indicatif ou le conditionnel : *Heureusement qu'on vous l'a défendu. Heureusement qu'on ne vous le permettrait pas*.

Je suis heureux que est suivi du subjonctif : *Je suis heureux que vous m'ayez consulté*.

Je suis heureux de ce que peut s'employer, avec l'indicatif (parfois on rencontre le subjonctif) devant le verbe *être* suivi d'un attribut : *Je suis heureux de ce qu'il est guéri* (à côté de : *Je suis heureux qu'il soit guéri*); mais, par souci de clarté, on ne dit pas élégamment *de ce que* devant un verbe subordonné accompagné d'un complément d'objet direct : [*Je suis heureux de ce que vous m'avez appris votre succès*]; en effet, cela créerait un commencement d'équivoque avec la phrase : *Je suis heureux de ce que vous m'avez appris*. On dira donc plutôt : *Je suis heureux que vous m'avez appris votre succès* (cf. Le Bidois, II, p. 341).

HIBERNER, HIVERNER. — **Hiberner** (Dict. gén.), en parlant de certains animaux = passer l'hiver dans un état d'engourdissement; **hiverner** = passer l'hiver à l'abri : *L'armée hiverne.*

HIBOU. — Pluriel : *des hiboux.*

HIER. — 1. L'*h* est muette. Faites la liaison dans *avant-hier* (trait d'union).

2. Des puristes ont condamné l'expression **hier soir**. Elle est aussi régulière que *lundi soir*. On dit : *hier soir* ou *hier au soir* (Ac., à *Soir*). De même : *hier matin* ou *hier au matin* (Ac., à *Hier*).

HIÉROGLYPHE est masculin : *Un hiéroglyphe.*

HINDOU, INDIEN. — Proprement, l'habitant de l'Inde s'appelle un **Indien**; l'**Hindou** est celui qui pratique la religion appelée l'hindouisme. Il paraît donc incorrect de parler de « musulmans hindous » : « c'est une impropriété aussi forte que celle-ci : *Les catholiques anglicans* » (Deharveng, p. 151). Sévérité excessive et qui serait en tout cas aujourd'hui inutile. Dans la langue courante, comme chez les spécialistes, voici ce qu'on observe :

Indien désigne non seulement les habitants de l'Inde, mais aussi et surtout les indigènes d'Amérique; on sait en effet que Colomb croyait découvrir les Indes. Le contexte permet d'éviter toute confusion. S'il le faut, on parle des *Indiens d'Amérique* ou *d'Asie*.

Hindou (ou beaucoup plus rarement *Indou*) s'impose lorsqu'il s'agit de désigner les adeptes de l'Hindouisme (on rencontre aussi dans ce sens : *les Hindouistes*), mais il désigne aussi les habitants de l'Inde ou de l'Union indienne, sans qu'on tienne compte de leur religion. On parle aujourd'hui des *catholiques hindous*, des *musulmans hindous*.

Indien et **hindou** s'emploient aussi couramment comme adjectifs dans les mêmes sens.

Cela peut créer quelque confusion, mais qu'y faire? Ce n'est pas à nous à légiférer et je ne suivrai pas Bottequin, qui propose, « sans prétention », ajoute-t-il prudemment, une nouvelle convention (cf. *Subtilités*, pp. 226-228).

HISTOIRE DE + infinitif. — L'expression est correcte, d'après le *Dict. gén.* : *Histoire de rire*. Elle signifie : affaire de rire, uniquement pour rire. *Histoire de s'amuser, de plaisanter.* Les Le Bidois la déclarent très familière (II, p. 741).

HOI s'emploie pour appeler : *Ho! venez un peu ici* (Ac.).

Il s'emploie aussi, concurremment avec *oh!*, pour marquer l'étonnement ou l'indignation : *Ho! (ou Oh!) quel coup! — Ho! ho! (ou Oh! oh!) je n'y prenais pas garde!*

HOLOCAUSTE est masculin : *Un holocauste*.

HOMARD à l'américaine. — N'hésitez pas à employer cette appellation, malgré ceux qui conseillent : *homard à l'armoricaine*.

HOME n'a pas d'accent circonflexe.

HOMME. — Il n'y a qu'une *m* dans **homicide**; on écrit : **homme-masse**.

Certains dictionnaires (Littré et Ac.) donnent le proverbe *Un bon averti en vaut deux*. La forme aujourd'hui courante est *Un homme averti en vaut deux* (Dict. gén.).

HONNÊTE. — Si l'on peut dire : *une honnête famille* ou *une famille honnête* pour une famille à laquelle il n'y a rien à reprocher, on distingue : *un honnête homme* (qui signifie surtout aujourd'hui un homme probe) et un *homme honnête* (= civil, poli; familier dans ce sens d'après Littré; mais cette réserve peut être aujourd'hui négligée); on dit aussi, dans le même sens ou dans celui de « bienséant » : *un air honnête, des manières honnêtes, un langage honnête, un procédé honnête* (Ac.).

On dit : *Il y a des honnêtes gens* ou : *Il y a d'honnêtes gens partout* (Ac.).

On dit très bien aussi : *une longueur honnête* (Ac.) = suffisante; *un prix honnête* (Ac.) = convenable.

Une honnête femme, une honnête fille = proprement, une femme, une fille qui est irréprochable dans sa conduite (Ac.).

HONNEUR et **déshonneur** ont deux *n*. Mais on écrit avec une *n* : *honorer, honorable, honorabilité, honoraires, honorariat, honorifique, déshonorer*.

2. Boisson déclare (p. 51) : « *En quel honneur ce dîner, cette fête?* L'expression correcte est : *en l'honneur de qui ce dîner?* Mais l'on dit : *C'est en votre honneur que l'on fait tout cela.* »

J'ai cherché en vain à me documenter sur cette question. Martinon (p. 249) note que « *quel* est souvent commode pour épargner de quoi...; par exemple, au lieu de *à propos de quoi*, on dit volontiers : *à quel propos*; au lieu de *en l'honneur de quoi*, *en quel honneur* ». Il me semble que, s'il convient d'éviter ici l'emploi de *quel* dans le sens de *de qui*, c'est au nom de la

clarté seulement, parce que l'interlocuteur comprendrait normalement : *de quoi*. Cf. *Part*, 2.

HONORER est rare dans le sens de : *payer des honoraires*.

Le *Larousse du XX^e siècle* donne le sens : « Commerce. Accepter et payer avant la remise des fonds : *S'il vous revient un de mes billets impayés, je vous prie de l'honorer* ». Cet emploi semble justifier l'extension de sens, devenue courante en Belgique et ailleurs : *honorer les timbres de rationnement*.

On peut dire : *J'ai reçu votre honorée du...* (Ac.), en parlant d'une lettre.

HÔPITAL : accent circonflexe (*hospitaliser*).

HORIZON. — On peut dire : **ouvrir des horizons**. A. Hermant a condamné l'expression (*Lettres à Xavier sur l'art d'écrire*, pp. 58-59). Le P. Deharveng lui a emboîté le pas pour recommander (p. 152) : *ouvrir des perspectives*. Pourquoi cette querelle ? Parce que, au sens étymologique, l'horizon est ce qui borne (grec *horizein* = borner).

Certes, on peut dire : *ouvrir des perspectives* (= de nouveaux aspects, de nouveaux points de vue), *élargir, étendre, agrandir l'horizon*. Mais on peut dire sans scrupule, avec d'excellents écrivains et avec l'Académie : *ouvrir des horizons; vous n'ouvrez des horizons, des horizons nouveaux, de nouveaux horizons*. L'Académie, dans la 8^e édition de son Dictionnaire, répare le silence du *Dictionnaire général* et donne l'exemple suivant : *Cette découverte ouvre de nouveaux horizons à l'esprit humain. Les horizons s'ouvraient et se fermaient* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 117).

HORLOGE est féminin : *une horloge*.

HORMIS (préposition; invariable) = sauf : *Hormis la voix, on aurait pu s'y méprendre*.

HORMIS QUE (= excepté que, sauf que) est suivi de l'indicatif ou du conditionnel selon le sens : *Enfant très bien doué, hormis qu'il est étourdi* (Dict. gén.). *Hormis qu'il serait capable de...*

HOROSCOPE est masculin : *Un horoscope*.

HORREUR. — Notez, parmi les diverses constructions possibles : *Avoir horreur de quelque chose, de faire quelque chose. Avoir l'horreur de quelque chose. Avoir, concevoir de l'horreur pour quelque chose. Avoir, prendre une chose en horreur*.

HORRIPILER est admis. Il signifie « causer un sentiment d'irritation, impatienter, exaspérer » : *Ce propos l'horripile. Il m'a horripilé.*

HORS. — 1. Dans le sens de « à l'extérieur de, en dehors de », **hors** s'emploie sans *de* dans quelques expressions comme : *hors barrière, hors cadres(s), hors classe, hors concours, hors la loi, hors les murs, hors ligne, hors la ville, hors rang.*

En dehors de ces expressions figées, on emploie parfois aussi **hors**, sans *de* : *La langue tirée hors la bouche* (A. France, cité par Le Bidois, II, p. 723). D'après les Le Bidois, on a le choix entre **hors** et **hors de**. En théorie, peut-être. En fait, la plupart du temps, on emploie **hors de**. Voyez les expressions : *hors d'âge, hors d'affaire, hors d'atteinte, hors de son bon sens, hors de combat, hors de chez soi, hors de danger, hors de doute, hors de ses gonds, hors d'haleine, hors de pair* (on rencontre aussi : *hors pair*, qui n'est cependant pas enregistré par les bons dictionnaires), *hors de prix, hors de page* (= hors de tutelle), *hors de soi, hors de soupçon, hors d'usage, hors de la ville, hors d'ici.*

En outre, on dira : *hors de Paris, hors de France, hors de son pays, hors de sa maison*, etc.

L'Académie écrit : *Mettre hors de cause, être hors de cause.*

2. Dans le sens d' « excepté », **hors** s'emploie :

a) seul devant un nom (précédé ou non d'un adjectif), un pronom ou un adjectif numéral : *Hors le grand Turc; tout sur terre appartient aux princes, hors le vent; hors M. et Mme X, tous les invités...; hors vous et vos invités; hors cela; hors deux ou trois;*

b) avec *de* devant un infinitif : *Hors de le battre, il ne pouvait le traiter plus mal* (Ac.).

3. **Hors que** : a) Dans le sens d'excepté *que*, veut l'indicatif ou le conditionnel, selon le sens. Cf. *Hormis que*.

b) Dans le sens d'à moins *que*, veut le subjonctif. Cet emploi est archaïque : *Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne* (Molière).

HORS-D'ŒUVRE. Pluriel : *des hors-d'œuvre.*

HOSPICE est masculin : *Un hospice.*

HÔTE (— qui reçoit ou qui donne l'hospitalité). Féminin : *hôtesse.*

HÔTEL-DIEU. — Pluriel : *des hôtels-Dieu.*

HOURRA s'écrit avec deux *r*.

HUIT. — En bon français, il faut prononcer : *le huit' mai* (cf. *Cinq*).
En Belgique, une telle prononciation paraîtrait étrange.
Cf. *H aspirée*.

HULULER = crier, en parlant des oiseaux de nuit. Bien que l'h soit aspirée, la forme la plus courante est **ululer**; substantifs : *ululation* ou *ululement*. — L'Académie ne connaît qu'*ululer* et *ululement*. Le *Dict. gén.* ne mentionne aucun de ces mots.

HYMÉNÉE est masculin : *Un hyménée*.

HYMNE est masculin. Il est toutefois féminin dans le sens de « cantique latin qui se chante ou se récite à l'église » : *L'hymne national*. — *Seigneur, quels hymnes sont dignes de vous?* (Ac.).
— *L'église retentissait d'hymnes sacrées*.

I

ICI. — 1. **D'ici à.** Après *d'ici* :

1) Pour marquer le temps, *à* est régulier; mais, quoi qu'en dise Durrieu (p. 209), il est facultatif et tend même à disparaître : *D'ici (à) la fin du mois; d'ici (à) demain; d'ici le quinze; d'ici (à) quelques jours.*

On a le choix entre : *Ne me quittez pas d'ici huit jours, d'ici à huit jours* ou *de huit jours.*

Mais, si l'on ne peut sous-entendre *ici*, il faut dire : *Ne me quittez pas une minute* et non [*d'une minute*].

2) Pour marquer la distance, mieux vaut maintenir *à* : *d'ici à Paris.*

3) *A* est toujours omis devant *là* et *peu* : *d'ici là, d'ici peu.*

On peut employer *d'ici à ce que* + le subjonctif : *D'ici à ce que tu aies terminé les études...* (cf. Le Bidois, II, p. 626).

2. Voir cela d'ici, l'entendre d'ici, s'emploient régulièrement si la personne qui parle est dans l'endroit indiqué par *ici* : *Je vois cela d'ici.* Dans une conversation, je dirai à mon interlocuteur : *Tu vois cela d'ici*, mais je n'écrirai pas cela à un correspondant. L'usage ne se soucie pas toujours de cette distinction, qui est le bon sens même.

3. C'est ici que. Le tour classique [*C'est ici où*] est aujourd'hui archaïque et même incorrect. On dit : *C'est ici que nous sommes rencontrés.*

IDÉAL. — Pluriel : 1) L'adjectif fait plutôt *idéaux* au masculin pluriel : *êtres, types idéaux* (Dict. gén.). On entend aussi : *des paysages idéals.*

2) Le nom a deux pluriels : *idéaux* s'emploie plutôt, d'après l'Académie, dans la langue technique de la philosophie et des mathématiques; *idéals* dans le langage de la littérature, des beaux-arts et de la morale. L'usage ne s'embarrasse pas toujours de cette distinction.

IDIOTIE, IDIOTISME. — **Idiotie** se dit de l'état d'un idiot ou d'une parole idiote, d'une action idiote. **Idiotisme** se dit, moins souvent, de l'état d'un idiot (jamais d'une parole ou d'une action) : *Cela conduit à l'idiotie ou à l'idiotisme.* Mais

il se dit surtout d'une manière de parler propre à un idiome, à une langue : *Un idiotisme français est un gallicisme.*

IDOLE est féminin : *Une idole.*

IDYLLE est féminin : *Une idylle.*

IGNORER QUE est suivi de l'indicatif ou du subjonctif. L'indicatif souligne plus nettement la réalité du fait exprimé dans la subordonnée; d'où son emploi particulièrement fréquent après *ne pas ignorer que* (= savoir).

Le subjonctif ajoute l'idée que le fait exprimé dans la subordonnée aurait pu ne pas se produire. Comparez :

J'ignorais qu'il était là et qu'il fût là. Il ignore encore que vous êtes arrivé et que vous soyez arrivé. Je n'ignore pas qu'il a voulu me suivre (Ac.).

Ignorer si veut l'indicatif ou le conditionnel : *J'ignore s'il l'a fait. J'ignore s'il serait capable de le faire.*

Littre signale **ne pas ignorer de**. Cette expression est sortie de l'usage; on entend encore : *pour que nul n'en ignore.*

IL. — Les grammairiens veulent qu'on prononce *l* dans le pronom *il*. Assurément, cette prononciation est distinguée, mais ce n'est pas une faute de dire : *I(l) vient* et même *D'où vient-i(l)?* (cf. MARTINON, *Comment on prononce le français*, p. 259).

Ce qu'il et **ce qui**, cf. *Ce qui*, pp. 163, 164.

IL EST s'emploie parfois, surtout en style élevé, pour *il y a* : *S'il est des jours amers, il en est de si doux!* L'expression *il n'est* (sans *pas*) se retrouve dans : *Il n'est pire eau que l'eau qui dort, il n'est pire sourd que...*

IL Y A... QUE. — Pour l'emploi de la négation après cette expression, cf. *Ne* employé seul, 8.

IL N'Y A PAS QUE. — Expression correcte : *Il n'y a pas que l'argent qui compte* signifie, et c'est tout à fait normal, le contraire de : *Il n'y a que l'argent qui compte.* Cf. *Ne pas que.*

IMAGÉ. — Vincent a blâmé l'expression : *Style imagé.* Il s'en tenait à : *style figuré.* L'Académie écrit : *Style imagé. Langage imagé. Expressions imaginées.*

IMBÉCILE. — Une *l*; mais deux *l* dans *imbécillité.*

IMMENSE = proprement, sans bornes, sans mesure; par affaiblissement de ce sens = très étendu, très considérable. L'emploi du superlatif n'est donc pas à conseiller.

IMMENSURABLE == qui ne peut être mesuré, qui dépasse toute mesure. **Incommensurable** (cf. ce mot) se dit proprement de deux quantités qui n'ont pas de mesure commune; mais il a pris en outre le sens d'*immensurable*, qui est peu usité, et il signifie même : d'une étendue très considérable.

IMMINENT == dont la *menace* est prochaine. Cet adjectif prend couramment le sens de : *proche, prochain*. Si l'on veut respecter les nuances, on ne dira pas, à moins qu'on ne fasse de l'ironie : [*Son mariage est imminent*].

IMMISCE s'écrit avec deux *m*. **Immixtion**. **S'immiscer dans**.

IMMONDICE est féminin. Le singulier (== ordure) ne s'emploie plus guère. Au *pluriel* == ordures entassées, provenant des usages domestiques ou de la voie publique (*Dict. gén.*).

IMPARFAIT de l'indicatif. Emploi. Si l'on s'en tient à l'essentiel, l'imparfait de l'indicatif s'emploie pour indiquer qu'à un moment plus ou moins précis du passé, l'action (ou l'état) :

1) durait (ou bien qu'on présente l'action comme si elle avait une certaine continuité, sous un jour descriptif). La durée n'est pas nettement délimitée ou envisagée dans sa totalité; l'action est présentée comme en cours d'accomplissement : *Qu'avez-vous fait dimanche?* -- *Il pleuvait. J'ai lu toute la journée* (on envisage toute la durée). -- *Un agneau se désaltérait* (= était en train de se désaltérer) *dans le courant d'une onde pure*. -- *Il entra à l'hôpital le 18; huit jours après, il en sortait guéri* : l'imparfait a ici, comme c'est souvent le cas dans la langue littéraire actuelle, une valeur descriptive;

2) se répétait régulièrement ou était habituelle (sans que le nombre de fois soit indiqué) : *Il vivait de régime et mangeait à ses heures. Chaque année il allait à la mer*. -- *Je vous l'ai dit plusieurs fois*;

3) était inachevée ou ininterrompue, ou venait d'avoir lieu, ou même allait avoir lieu quand une autre action s'est produite; ou bien l'action est présentée comme non accomplie, non achevée, comme une tentative : *Il lisait quand je suis entré*. -- *Il partait* (= il venait de partir, on le voyait encore, ou : il était en train de partir, ou même : il allait partir) *quand je suis arrivé*. -- *Il était temps; un moment après, elle partait* (= si j'avais tardé encore, elle serait partie). Dans ce dernier cas, l'imparfait, on le voit, a le sens d'un conditionnel passé : cette action devait être la conséquence d'une autre, qui ne s'est

pas produite. — *Un peu plus, il m'écrasait* (= il m'aurait écrasé). — *Sans moi, vous vous trompiez encore.* (Le conditionnel passé *vous vous seriez trompé* serait correct, mais soulignerait moins la certitude). — *Pourquoi me reteniez-vous?* (= tentiez-vous de me retenir?). — *Les pleurs qu'il retenait* coulèrent un moment (Vigny);

4) se passait en même temps qu'une autre (cet emploi souligne aussi la continuité, la durée): *Comme on lui demandait..., il répondit... — Tandis que je me promenais, il alla voir son ami.*

L'imparfait de l'indicatif exprime également :

5) un fait présent ou futur après *si* marquant l'hypothèse, quand le verbe principal est au conditionnel : *Si nous le pouvions, nous continuerions ces études. Si vous pouviez venir demain, nous sortirions ensemble.*

C'est dans le même sens qu'on emploie l'imparfait après *si* pour exprimer un souhait ou un regret, sous forme exclamative : *Si je pouvais me rendre libre!* (sous-entendu : avec quel plaisir je vous accompagnerais!). — *Si jeunesse savait!*

Dans la principale, l'imparfait remplace même le conditionnel passé : *Si j'avais dit un mot, on me chassait* (= on n'aurait chassé; cf. n° 3).

Cet emploi est encore assez courant, mais moins que dans la langue classique, avec *devoir, falloir, pouvoir* : *Je pouvais le perdre* (= J'aurais pu perdre cet objet si j'avais été négligent; mais je ne l'ai pas été). — *Il fallait vous en aller. Je devais bien m'y attendre;*

6) un présent atténué; on atténue une affirmation : *Je voulais vous dire. Je venais vous prier de. Je pensais que vous seriez peut-être bien de...*

Cf. d'autres exemples à *Passé simple*.

IMPARFAIT du subjonctif. — Pour les formes, cf. *Subjonctif*, 1. Pour l'emploi, cf. *Concordance*.

IMPASSE est féminin : *Une impasse* = petite rue sans issue, situation sans issue favorable.

IMPECCABLE. — Un professeur belge donne comme un belgicisme : *Il a agi d'une manière impeccable.* Il corrige : *d'une manière irréprochable.* Sans doute s'est-il fondé sur l'autorité du *Dict. gén.* qui ne connaît *impeccable* qu'avec l'acception de « incapable de faillir » : *Un homme impeccable.* Quelle que soit l'autorité du *Dictionnaire général*, on le trouve assez souvent (cf. p. 15) moins bien informé ou moins accueillant que la

8^e édition du *Dictionnaire de l'Académie*. C'est ainsi qu'en 1935, ce dernier dictionnaire reconnaît à *impeccable* deux sens : 1^o incapable de pécher, de faire une faute, de se tromper; 2^o « par extension, il signifie : Qui est absolument régulier, correct : *Sa conduite fut impeccable. Tenue impeccable. Toilette impeccable* ». On peut donc dire : *un vers impeccable, d'une manière impeccable*.

IMPÉRATIF PRÉSENT. — 1. **Conjugaison.** Sauf pour *avoir, être (sois, soyons, soyez), savoir, vouloir* (cf. ces verbes), l'impératif présent reproduit les formes correspondantes de l'indicatif présent.

Toutefois on n'a *-es* au singulier que devant les pronoms (ou adverbes) *en* ou *y* non suivis d'un infinitif. Même règle pour l'*s* ajoutée à *va* : *Donne-moi. — Donnes-en une. Penses-y bien. — Va m'attendre. — Vas-y.*

Dans les autres cas (c'est-à-dire devant la préposition *en*, devant les pronoms *en* et *y* suivis d'un infinitif ou devant un autre mot) on ne met jamais *-s* : *Va en Amérique. Parle en maître. Va y mettre ordre* (sans trait d'union). *Daigne en agréer l'hommage. Écoute attentivement.*

2. **Place des pronoms.** Inutile d'insister sur la forme et la place du pronom personnel complément, quand il n'y en a qu'un : *Écoute-moi. Lave-toi. Dis-le. Entends-les. Parle-lui.* Avec une négation, le pronom précède le verbe : *Ne me regarde pas. Ne le dis pas. Ne lui parle pas.*

Lorsqu'il y a plusieurs pronoms personnels compléments :

a) En théorie, *y* est placé devant *en* : *Mettez-y-en. Expédiez-y-en* (Littre). Ces formes sont désuètes.

b) Le complément d'objet direct est le premier si l'impératif est affirmatif; il est le second, sauf avec *lui* ou *leur*, quand il y a négation. *En* et *y* se placent les derniers : *Dis-le-moi. Ordonnez-le-lui. — Ne me le dites pas. Ne nous l'envoyez pas. Ne le lui dites pas. — Fiez-vous-y. Abstenez-vous-en. Parlez-lui-en. Menez-m'y.*

Tel est l'usage normal. On pourrait cependant trouver, non seulement dans la langue familière mais même dans la littérature, le complément d'objet direct *la, les* (plus rarement *le*, et il vaut mieux s'en garder si ce pronom termine la phrase) placé après le complément indirect de la première ou de la deuxième personne. *Rends-nous-les pour un jour. Tenez-vous-le pour dit.*

Michaut et Schricke prétendent qu'à la forme pronominale,

le pronom réfléchi passe le premier, avant le complément d'objet direct : *Ces plaisirs innocents, accorde-toi-les, accordez-vous-les, accordons-nous-les. Arrogez-vous-les* (pp. 353-354).

Ce n'est pas exact. Il y a là une latitude, une tendance de la langue parlée, et non une exigence de l'usage actuel. Comme dit la *Syntaxe* des Le Bidois (I, p. 155, note) : « Avec les (ou lui), cet ordre (inverse) est très acceptable (mais non avec le) ». On peut certes dire : *Accorde-toi les, Tenez vous-le pour dit*, mais on dira encore très bien : *Accorde-les-toi, accordez-les-vous, accordons-les-nous, arrogez-les-vous*. Et aussi : *Appliquez-les-vous. Impose-la-toi. Imaginez-les-vous*. Avec le en fin de phrase, on ne dirait pas : [*Accorde-toi-le*]. Cf. *Tenir*, 5.

Si un infinitif suit l'impératif, le pronom sujet de l'infinitif se place en premier lieu, même s'il est au datif (forme du complément indirect; cf. *Infinitif*, 2). Toutefois, *le, la, les* précèdent *lui, leur* : *Regarde-la nous imiter. Ecoute-les nous applaudir. Écoutez-la les applaudir. Écoute-moi la gronder* (c'est moi qui gronde). *Écoute-la me gronder* (c'est elle qui me gronde). *Quand ils auront fini de transcrire la dictée, laissez-la-leur relire ou laissez-les la relire*.

Après *fais, faites*, les pronoms *moi, lui, etc.*, sont toujours en second lieu : *Faites-la-leur relire. Fais-le-moi savoir. Faites-le-nous comprendre*.

3. Trait d'union. a) Si l'impératif est suivi d'un seul pronom personnel (ou de *en* ou *y*), un trait d'union le joint à ce mot : *Regarde-moi. Dis-le. Mangez-en. Allez-y*.

Si un infinitif suit le pronom, le trait d'union se met également, même si le pronom est complément de l'infinitif. On n'omet le trait d'union qu'après un intransitif comme *aller, venir* ou après *vouloir* : *Laissez-la venir. Laisse-toi emmener. Faites-la sortir. Fais-moi appeler. Si cet arbre vous gêne, faites-le abattre. Regarde-la partir. Si tu aimes cet air d'opéra, écoute-le chanter par un grand ténor*.

Mais on écrit : *Veuillez m'écouter. Veuillez le répéter. Va le voir. Viens le voir. Va te laver. Cours le prévenir*.

b) S'il y a un deuxième pronom (ou *en* ou *y*), on met généralement deux traits d'union, sous les réserves ci-dessous.

Des grammairiens et des écrivains omettent volontairement le second trait d'union. Ce n'est certainement pas sans intention que M. Cressot, dans un article sur *La place du pronom personnel complément* (*Le français moderne*, 1941), écrit *donne-le-lui* (p. 273) et *parlez-lui en* (p. 277). De même Dauzat (*Grammaire raisonnée*, p. 423) : *donnez-nous en, trouvez-vous y*.

Sans vouloir attacher grande importance à un tel détail, observons que la plupart des écrivains, des bons grammairiens et l'Académie mettent deux traits d'union : *Donnez-nous-en. Trouvez-vous-y. Donnez-nous-en la preuve. Allons-nous-en. Donnez-le-moi.*

Si le second pronom dépend d'un infinitif qui le suit, il est normal de ne pas le faire précéder d'un trait d'union : *Laisse-moi te regarder. Laissez-les la relire. Entendez-la nous quereller.*

S'il est sujet de l'infinitif, un trait d'union l'unira au premier pronom pour mieux marquer la cohésion de l'expression : *Ce dessin est mal fait, laisse-le-lui recommencer* (mais : *Laissez-les le recommencer, Laissez-nous le recommencer*).

De même après *fais, faites*, on met deux traits d'union, parce que l'expression forme un tout : *Fais-le-lui recommencer.*

Mais, tout comme on écrit : *Veuillez la lire*, on écrit : *Veuillez me le dire*, parce que les deux pronoms sont compléments de l'infinitif. De même : *Va le lui dire.*

S'il y a apostrophe (cf. ci-dessous), le trait d'union disparaît.

4. Apostrophe. En, y. On met l'apostrophe (sans trait d'union) quand il y a élision : *Donne-m'en. Va-l'en. Jette-l'y.*

Le pronom personnel *le, la*, après un impératif, ne s'élide pas, sauf devant *en* ou *y* : *Fais-le arracher. Dis-le aujourd'hui. Fais-la entrer. Attache-l'y.* Cf. p. 404, II, B.

Devant *en* et *y*, les pronoms *moi, toi* reprennent leur forme atone *me, te*, avec élision et apostrophe : *Donne-m'en. Mets-l'y. Menez-m'y. Attendez-m'y* (Littré; Martinon, p. 299).

On remarquera qu'on dit : *Donnez-lui-en* et non pas : [*Donnez-moi-z-en, Donnez-lui-z-en*].

Quant à *Mets-l'y*, des scrupuleux hésitent devant *m'y* ou *l'y* et préférèrent dire : *Mets-toi là*. — Il faut éviter de dire : [*Mène-moi-z-y*]. Malgré l'autorité de Littré, je ne conseillerais pas : *Menez-y-moi, Mènes-y-moi* (tolérés, semble-t-il, par Martinon, p. 299), car la place normale de *en* et de *y* est après les autres pronoms personnels. On peut dire : *Mène-m'y ou Mène-moi là. Menez-m'y ou Veuillez m'y mener.*

IMPÉTRANT. — D'après l'étymologie (latin *impetrare* = obtenir), l'**impétrant** est celui qui obtient une charge, un titre, un diplôme universitaire, et non pas celui qui sollicite quelque chose.

[**IMPORT**] n'est pas français. Dites : *Une facture d'un montant de.*

IMPORTER. - - 1. Devant un infinitif ou devant *que, ce qui* *importe* est remplacé par *ce qu'il importe* : *Ce qui importe, c'est*

que vous compreniez. Voilà **ce qui** importe. Voilà **ce qu'il** importe de faire. Voilà **ce qu'il** importe que vous fassiez.

2. Qu'importe, peu importe, n'importe. Cf. Accord (du verbe), C, Cas spéciaux, 4.

IMPOSER et **EN IMPOSER** peuvent avoir exactement le même sens, aujourd'hui comme autrefois :

1) inspirer le respect, la soumission, la crainte : *De fort près, c'est moins que rien; de loin ils imposent* (La Bruyère). — *Le cardinal crut en imposer au peuple* (Voltaire; cf. *Dict. gén.*).

2) faire illusion, tromper : *Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer* (Molière). — *Il ne veut ni imposer aux autres ni s'en imposer à soi-même* (Massillon). — *Le discours affectueux de Néron n'en impose point à Sénèque* (Diderot).

Des philologues (tels G. et R. Le Bidois, II, p. 747) voudraient — et c'est aussi le souhait de l'Académie — qu'*imposer* s'employât dans le premier sens et *en imposer* dans le second. « Aujourd'hui, disent-ils, les bons écrivains s'accordent pour tenir compte de cette discrimination. » Affirmation fort discutable. Le *Dict. gén.* ne fait aucune distinction entre les deux expressions. Et l'on pourrait citer plusieurs écrivains modernes qui les confondent, comme les classiques (cf. Durrieu, p. 214, et Grevisse, n° 504). L'usage courant considère certainement les deux expressions comme synonymes et marque une préférence pour : *en imposer*.

IMPOSSIBLE a ajouté au sens de : « qui ne peut se faire, qui ne peut être », un sens voisin : « très difficile », attesté par Littré et par le *Dict. gén.* D'où l'emploi assez fréquent de cet adjectif au comparatif et au superlatif. Littré cite le latin *impossibillior*, une phrase de Pascal : *Rien n'est plus impossible que cela* et une de Madame de Sévigné : *Il faut se persuader qu'il n'y a rien de plus impossible*.

Rien n'empêche de dire, à mon sens : *Un livre impossible à se procurer*. Cf. *facile, difficile*. Mais un tel tour n'appartient pas encore à la langue distinguée.

On dit très correctement : *Un homme impossible à émouvoir*. Si l'on veut bien se reporter à la discussion de l'expression *facile à*, on admettra qu'en principe *impossible à* peut, comme *difficile à*, se construire avec un verbe pronominal, alors qu'il s'agit de choses : *Un livre impossible à se procurer*. Le bon usage hésite cependant devant cet emploi.

On dit : *Il est impossible de faire mieux* ou *qu'on fasse mieux*. Mais à côté de : *Il n'y a là rien d'impossible à faire*, on peut dire :

Il n'y a rien d'impossible à ce qu'il réussisse. Quoi d'impossible à ce qu'il se soit fourvoyé?

IMPOSTEUR n'a pas de féminin : *Cette femme est un imposteur.*

IMPRESSIONNER. — Du langage des photographes (= imprimer sur une plaque photographique), ce verbe a passé dans le bon usage avec un sens plus général : causer des impressions, émouvoir (Ac.). On peut donc très bien dire, malgré les puristes : *Ce spectacle l'impressionnait. Un argument impressionnant. Une nouvelle impressionnante* (Ac.).

IMPRIMER. — On peut dire : *imprimer un mouvement, une impulsion* (aussi bien que : *donner, communiquer*). En vain Litré a protesté contre le passage du premier sens d'*imprimer* (= presser sur, faire une empreinte, etc.) à celui de *provoquer* un mouvement. Mais l'usage, le bon usage a admis depuis longtemps l'expression : *Cette découverte imprimait aux idées une direction nouvelle.*

IMPULSIF = 1) qui donne une impulsion : *la force impulsive de la poudre*; 2) qui agit sous le coup d'une impulsion. Ce dernier sens est autorisé : *Un impulsif* (Ac.). — *Un caractère impulsif* (Ac.). C'est donc à tort que Vincent condamne : *Cet homme est un impulsif.*

IMPUNÉMENT signifie « avec impunité, sans être puni » : *Voler impunément. C'est un homme qu'on n'offense point impunément.* Par extension, il signifie « sans s'exposer à un danger » : *Le malade ne saurait sortir impunément.*

On s'en tiendra à ces deux sens voisins, les seuls admis aujourd'hui, sans donner à cet adverbe le sens de « en vain » ou celui de « sans punir » qu'il a dans un vers de *Britannicus* : *Néron impunément ne sera pas jaloux.*

IMPUTABLE (= qui peut ou doit être imputé, attribué) a pour sujet un nom de chose : *Des abus imputables à une administration.* — On dira que l'administration est responsable.

[**INATTEIGNABLE.**]. — L'Office me paraît indulgent lorsqu'il déclare : « Le contexte justifierait peut-être l'emploi d'*inalteignable* au lieu d'*inaccessible*, si l'auteur veut marquer une nuance » (*Le Littéraire*, 25 mars 1947).

INATTENTION. — Cf. *Faute.*

INCESSAMMENT a deux sens très différents, tous deux admis par l'Académie et par le bon usage :

1) d'une manière incessante, continuellement : *Pour mettre incessamment mon oreille au supplice* (Molière);

2) sans délai, au plus tôt. Ce sens, fort ancien aussi, est aujourd'hui le plus répandu : *Venez n° voir incessamment.*

INCHANGÉ est un néologisme admis par l'usage, malgré le silence de l'Académie et du *Dict. gén.*

INCHOATIF. — On prononce *k*, mais on écrit *ch*.

INCIDENT ne peut être confondu avec **accident**.

INCLINAISON. INCLINATION. — **Inclinaison** -- état de ce qui est incliné : *L'inclinaison d'un toit; angle d'inclinaison.*

Inclination = 1) action d'incliner, de pencher le corps ou la tête; 2) penchant, tendance de l'âme, sympathie : *La religion ne consiste pas dans les inclinations du corps.* -- *Un mariage d'inclination.*

INCLURE s'emploie surtout au participe passé : **inclus** (avec *s*). On dit surtout **ci-inclus** : *Voyez la lettre ci-incluse.* Cf. *Participe passé*, Règles particulières, 1, d.

INCOMMENSURABLE se dit proprement, en mathématiques, de deux grandeurs qui n'ont point de commune mesure : *Le côté d'un carré et sa diagonale sont incommensurables.* Au figuré : *La pensée est incommensurable, même entre ceux qui s'aiment.*

C'est pourquoi Abel Hermant déclare (*Chroniques*, II, p. 247) : « Au figuré comme au propre, pour être incommensurable, il faut être deux ».

Il a tort, et il se condamne lui-même au nom de l'usage lorsqu'il ajoute : « Quant au sens « Qui ne peut être mesuré, qui est très grand ou infini », dont il y a des exemples même chez des écrivains réputés corrects, et que donnent, je le reconnais, tous les dictionnaires, y compris celui de l'Académie française, c'est une impropriété détestable ».

Dites donc franchement, avec l'Académie et ces écrivains réputés corrects : *Un espace incommensurable* = qui ne peut être mesuré, qui est très grand ou infini (Ac.). Cf. *Immensurable*.

INCONTINENT, comme adverbe, signifie « aussitôt, sans délai » : *Elles sont parties incontinent.* Il vieillit.

[**INDAGUER**] est inconnu en France. Il faut dire : *Enquêter, faire une enquête.*

INDÉCROCHABLE — le croirait-on? — est ignoré (tout comme **décrochable**, qui est en effet très rare), par le *Dict. gén.*, par l'Académie, par Bloch, par Dauzat et même par le *Larousse du XX^e siècle*.

INDEMNÉ — sans dommage (*in-* privatif et *damnum*, dommage; d'où : *mn*). La prononciation *è* subsiste dans *indemnité*, *indemniser* et les dérivés.

INDICE est masculin : *Un indice*.

INDIEN. — Cf. *Hindou*.

[**INDIFFÉRER**] est un néologisme. Le *Larousse du XX^e siècle* le donne comme familier et plaisant : *Tout m'indiffère* (= me laisse indifférent).

INDIGÈNE — originaire du pays, né dans le pays qu'il habite. Si un Européen, ancien colonial, a un domestique nègre, on ne dira pas qu'il a un domestique indigène. Un Européen installé aux colonies pourra seul le dire.

On dit parfois par plaisanterie : *les indigènes pour les habitants. Les indigènes de ce village breton se pressaient autour de moi.*

INDIGNER. — A côté de la forme normale **s'indigner que** + le subjonctif, on rencontre aussi la forme également correcte : **s'indigner de ce que** + l'indicatif (parfois + le subjonctif).

INDŮMENT. — Accent circonflexe.

INFÂME : accent circonflexe. **Infamie** n'a pas d'accent.

INFECTER. INFESTER. — **Infecter** = rendre infect, gâter, corrompre, contaminer; par extension : empestier par une mauvaise odeur; intransitivement (plus rare) = avoir une odeur infecte, repoussante : *Une pauvre servante au moins m'était restée Qui de ce mauvais air n'était point infectée* (MOLIÈRE, *Les Femmes savantes*, v. 604-605). *Il s'est infecté le doigt par imprudence. La plaie s'est infectée. Si vous le fréquentez, il vous infectera par ses dangereuses maximes, de ses dangereuses maximes* (Ac.). *L'amour du gain infecte ses actions. Il nous infecte avec son haleine, de son haleine* (Ac.). *Le marais infecte* (Ac.).

Infester = ravager, désoler par des invasions, des actes de violence, de brigandage, causer de grandes incommodités dans (suppose une abondance) : *Des régions que des brigands,*

les serpents, les moustiques infestent. Une forêt infestée de bêtes sauvages.

INFÉRIEUR exprime en soi une idée de comparaison. Il n'est cependant pas assimilé aux comparatifs; en effet, son complément est introduit par *à* et non par *que* : *Le résultat est inférieur à ce que j'attendais.*

« Il serait absurde de les faire précéder (il s'agit d'*inférieur* et de *supérieur*) de l'adverbe « plus ». Mais nous disons : *très inférieur, très supérieur.* » (Bruneau et Heullay, p. 175). C'est *très inférieur* à ce que j'attendais. Littéré note qu'on pourrait dire : *la plus inférieure de ces couches.*

INFIME est un superlatif signifiant « qui est le plus bas, le dernier » : *Un rang infime.* Les puristes veulent lui conserver ce sens. L'Académie cependant, plus accueillante que le *Dict. gén.*, l'admet comme synonyme de « tout petit » : *Une somme infime, une dose infime* (d'un remède). - *Très infime* et *le plus infime* sont l'expression (suspecte) d'une surenchère. On peut dire : *aussi, plus, moins infime.*

INFINITIF. — 1. **Omission du sujet.** Le cas ne présente aucune difficulté dans l'usage courant; chacun dit sans hésiter, en omettant le sujet : *Je voulais venir. Je n'ai plus rien à faire* (parce que le sujet de l'infinitif est en même temps le sujet du verbe principal). *Je leur ai dit de venir. Je les ai priés de partir. Je leur ai donné deux heures pour me répondre* (parce que le sujet est en même temps complément d'objet ou d'attribution du verbe principal). *Je n'oublie pas sa promesse de faire son possible* (sujet implicitement représenté par l'adjectif possessif). *Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Il faut se laisser faire* (sujet général et indéterminé). De même : *Toute la vie se passe à désirer* (nulle équivoque possible). *Il faut partir* (sujet implicitement déterminé par le contexte). *Il s'est fait expulser. Il s'est entendu reprocher sa conduite. Il a fait fusiller l'espion,* etc.

2. **Quand le sujet doit s'exprimer,** on tiendra compte de l'importante remarque suivante. On nous excusera d'employer *accusatif* et *datif* pour abrégé.

Lorsque la proposition infinitive dépend des verbes **faire, laisser, entendre, voir** (exceptionnellement après d'autres verbes de perception) :

a) Si l'infinitif **n'a pas de complément d'objet direct,** son sujet se met à l'accusatif (*le, la, les*; nom ou pronom relatif

sans préposition) : *J'ai entendu ces enfants crier* ou *J'ai entendu crier ces enfants*. — *Je les ai entendus crier* (remarquez que le pronom doit précéder le verbe principal). — *Les enfants que j'ai entendus crier*.

Corneille disait après le verbe principal *laisser* : *Faites votre devoir et laissez faire aux dieux*. Ce tour met en relief le substantif. On dirait plus couramment aujourd'hui : *Laissez faire les dieux*, mais l'emploi de *à* n'est pas incorrect : *Et on laisse faire au soleil* (PESQUIDOUX, *Chez nous*, II, p. 197).

L'Académie écrit : « *Retourner quelqu'un : Lui faire changer d'avis, de parti* » (à *Retourner*). On dirait plutôt : *le faire changer d'avis*, puisque *changer* n'a pas de complément d'objet direct. Comparez : *C'est ce qui le fait vivre* et *On lui a fait souffrir de grands maux* (Ac.).

b) Si l'infinitif a un complément d'objet direct, on a théoriquement le choix (sauf pour *faire*; cf. ci-dessous) : le sujet se met à l'accusatif ou se construit avec *à* (datif), parfois aussi avec *par*; *à* et *par* suivent l'infinitif quand ils sont employés avec un nom. Il faut se garder de toute amphibologie : *Je laisserai les enfants cueillir des fleurs. Je laisserai cueillir des fleurs aux enfants* ou *par les enfants*. — *Je les laisse cueillir des fleurs* ou *Je leur laisse cueillir des fleurs*. — *Les enfants que je laisse cueillir des fleurs* ou *à qui* ou *par qui* je laisse cueillir des fleurs. — *Il nous laissera cueillir des fleurs* (*nous* est aussi bien un datif qu'un accusatif).

De même : *Je la leur ai entendu chanter* ou *Je les ai entendus la chanter. J'ai entendu ces enfants dire beaucoup de sottises* ou *J'ai entendu dire beaucoup de sottises par ces enfants* (*à ces enfants* serait équivoque). *Je les ai entendus dire beaucoup de sottises* (on évitera l'équivoque de *leur*).

L'oreille choisit parfois. On peut certes dire : *Je les ai entendus la chanter. Je l'ai vu la battre*. Mais je dirais plutôt : *Je la leur ai entendu chanter. Je la leur ai vu battre*.

On a pu observer que, lorsque le sujet de l'infinitif est un nom employé avec *à* ou *par*, il suit l'infinitif.

Il n'est pas inutile d'ajouter que l'emploi du datif n'est guère courant qu'avec *faire* (à condition qu'il n'y ait pas d'équivoque) et avec *laisser*; avec *voir* et *entendre*, il ne se rencontre guère qu'avec un pronom (*lui*, *leur*, *à qui*). Les grammairiens Le Bidois le considèrent aussi comme normal avec *envoyer* : *Je les ai envoyés chercher des livres* ou *Je leur ai envoyé chercher des livres* (I, p. 158), du moins quand il s'agit d'un pronom

personnel. *Les* paraît cependant préférable. Avec un nom, on dirait : *J'ai envoyé les enfants chercher des livres.*

CAS PARTICULIERS. — 1) Le choix dont il vient d'être question n'existe pas, pratiquement, avec **faire** (rien que des écrivains emploient parfois *le, la, les*, quand le sujet est un pronom personnel). On dit : *J'ai fait ouvrir la porte par les enfants* (on remarquera que, dans beaucoup de phrases, à serait équivoque). *Je lui ferai voir ce parc. Faites-le-lui comprendre.* Cf. *Faire*, 4.

2) Quand le sujet et l'objet de l'infinitif sont tous deux des pronoms personnels, on remarquera qu'on dit : *Cette chanson, je les ai entendus la chanter* ou : *je la leur ai entendu chanter* (les deux pronoms précèdent le verbe principal). *Ce livre, je le leur ai laissé lire* ou : *je les ai laissés le lire. Laisse-le-leur lire* ou : *Laisse-les le lire. Je l'ai vu le faire* ou : *Je le lui ai vu faire.* Si les pronoms ne sont pas de la même personne : *Je vous l'ai entendu louer* ou : *Je vous ai entendu le louer. Voyez-les nous suivre. Je le laisserai vous punir* (*Je vous le laisserai punir* a un autre sens; *vous* est sujet de *punir*).

On voit que, lorsque le pronom sujet de l'infinitif se met au datif, le pronom complément de l'infinitif se place à côté du pronom sujet. Mais la langue refuse certaines associations de pronoms. C'est ainsi qu'elle ne juxtapose pas *lui, leur, me, le, se, nous, vous*. On est donc amené dans certains cas à ne pouvoir employer *lui, leur* et à mettre le pronom sujet à l'accusatif. Comparez : *Je le lui ai laissé faire. Je le lui ai entendu dire. Je vous l'ai entendu dire* et *Je l'ai laissé me suivre. Je l'ai entendu te louer. Je l'ai vu vous saluer.*

On aura soin d'éviter toute équivoque. Ainsi, après un impératif on dira : *Laissez-les faire ce que nous avons dit; leur* pourrait passer en effet pour le complément de *faire*. — *Laisse-moi la regarder* (*Laisse-la me regarder* a un autre sens : c'est elle qui regarde, et non pas moi). — *Écoute-moi la gronder* (opposé à *Écoute-la me gronder*).

Ce dessin est mal fait, laisse-le-lui recommencer ou *fais-le-lui recommencer*. En parlant de plusieurs élèves : *laisse-le-leur recommencer, fais-le-leur recommencer*; on pourrait dire aussi avec *laisser* : *laisse-les le recommencer.*

3) Si le verbe principal est à la forme pronominale, le sujet de l'infinitif est introduit par *de* ou *par* : *Il se laisse facilement emporter par la colère. Il se fait aimer de tous. Il s'entend insulter par la foule. Il se voit dépasser par les autres.* Pour le choix entre *de* et *par*, cf. *De*, 7.

c) Si l'infinitif est un verbe pronominal, son sujet se met toujours à l'accusatif : *J'ai vu ces enfants se battre. Je les ai vus se quereller.*

3. Participe ou infinitif. On a parfois le choix; selon qu'on veut marquer plutôt l'action ou l'état, on emploie théoriquement l'infinitif ou le participe après des verbes de perception (*voir, regarder, entendre, écouter*) :

Par les traits de Jéhu, j'ai vu percer le père;

Vous avez vu les fils massacrés par la mère (RACINE, Athalie). On voit menacer Trissotin par Henriette. On voit Trissotin menacé par Henriette. — J'ai entendu raconter cette histoire par... — J'ai entendu cette histoire racontée par...

REMARQUE. Comme il n'y a pas de différence de prononciation entre l'infinitif et le participe des verbes de la première conjugaison, remplacez mentalement un verbe comme *massacrer* par un verbe d'une autre conjugaison : *Je les ai vu abattre* (action). *Je les ai vus abattus* (état).

4. Place des pronoms personnels (sans préposition) compléments d'un infinitif subordonné à un verbe. On a dit autrefois : *Vous le pouvez faire.* Une telle construction paraît aujourd'hui à Dauzat un « archaïsme prétentieux » (cf. *Le français moderne*, 1941, pp. 1-16, et *Études de linguistique française*, pp. 82-93). Actuellement, il paraît conforme à l'usage aussi bien qu'à la clarté et à la logique de placer le complément près de l'infinitif dont il dépend. On dit : *Vous pouvez le faire. Il va se couper. Il veut en reprendre. Il faut y penser. Je veux aller le voir.*

Si le pronom est complément du verbe dont dépend l'infinitif, il précède ce verbe : *Il me faudra encore le lui répéter.* On remarquera qu'ici les compléments de l'infinitif (*le lui*) précèdent celui-ci. Si le verbe principal est *faire, laisser, voir, regarder, entendre, écouter* ou *envoyer*, le pronom personnel complément de l'infinitif ou du groupe verbal précède le verbe principal : *Il me l'a entendu dire. On le lui fit bien voir. Je le lui ai laissé faire. Je les ai envoyé chercher. Je ne le leur ai pas envoyé dire.*

Si ces verbes sont à l'impératif sans négation, les pronoms suivent l'impératif : *Laisse-le-leur faire. Laisse-toi tenter.* On observe que, dans ce cas, on emploie *moi, toi*.

On peut voir, par les exemples ci-dessus, que si le verbe principal et l'infinitif ont tous deux un complément pronom, ces pronoms se placent devant *faire, laisser*, etc. On met le premier celui qui a la forme du complément indirect, mais *le, la*,

les, précèdent *lui, leur*. On tiendra compte des réserves faites plus haut, p. 375, n° 2.

Évidemment, si le premier complément est un nom, on dit : *J'ai entendu **mon ami** la chanter*. Comparer : *Je **la** lui ai entendu chanter* et *Je l'ai entendu **la** chanter* (cf. plus haut, 2).

INFLAMMATION et non [**enflammation**], au sens propre comme au sens figuré, bien que le verbe soit **enflammer** : *Le feu prit aux poudres, et l'inflammation fut si prompte qu'elle fit un ravage affreux* (Ac.). Il y a de l'inflammation à cette plaie.

INFLUANT, participe présent d'*influer*. **Influent**, adjectif, s'écrit avec *e* comme *influence*.

INFLUER (— proprement : faire couler dans, couler dans) ne s'emploie plus guère qu'avec *sur* et dans le sens d'*influencer* : *La lune influe sur les marées. L'éducation influe sur toute la vie* (ou : *influence toute la vie*). *Ces lois influèrent beaucoup sur les mœurs* (Ac.).

IN-FOLIO, **in-octavo**, **in-quarto**, restent invariables d'après l'Académie. Certains auteurs écrivent cependant ces mots avec une *s* au pluriel. Précédés d'un nom, ils ne prennent jamais la marque du pluriel : *Ses œuvres complètes forment douze volumes in-octavo*.

In-douze, **in-seize**, etc., restent invariables.

[**INFONDÉ**] n'est pas français. Dites : *non fondé. Des critiques non fondées*.

INFORMER QUE. --- Parce qu'on dit : *informer de quelque chose*, des patrons exigent que leurs employés écrivent : *de ce que*. Ils ont tort. De bons grammairiens considèrent *informer de ce que* comme incorrect. Personnellement, je ne dirais pas que cette expression est fautive, mais je conseille de l'éviter, ne fût-ce qu'à cause de sa lourdeur. Dites, avec l'Académie, l'Office de la langue française et le bon usage : *Il fut informé que sa demande était mal accueillie* (Ac.).

On distinguera bien cet emploi de celui-ci, tout différent : *Je ne m'informe point de ce qu'il peut être* (Ac.), *de ce qu'il peut avoir dit*.

S'informer si. *S'informer* peut aussi, comme *demandeur*, *s'enquérir*, etc., être suivi de *si* introduisant une interrogation indirecte : *Informez-vous s'il l'a fait*.

INGAMBE vient de l'italien (*in gamba*, en jambe) et signifie :

qui se meut facilement, alerte, c'est-à-dire exactement le contraire d' « impotent ». Dans *ingambe*, *in-* n'est pas négatif comme il l'est dans *indéfini*.

INHUMER. — Ne dites pas, comme ce journaliste, que le corps avait été [*inhumé dans les flots*]. **Inhumér** = mettre un corps en terre, avec les cérémonies ordinaires. On *immerge* un corps dans l'eau.

INITIAL. — Pluriel : *iniliaux*, de préférence.

INLASSABLE et **INLASSABLEMENT** sont rejetés par les puristes. Faguet aurait voulu qu'on dit : *illassable*, comme *illogique*. Il ne faut pas se donner beaucoup de peine pour trouver *inlassable* et *inlassablement* sous les meilleures plumes : *Des insectes inlassables* (G. DUHAMEL, *Géographie cordiale de l'Europe*, p. 97).

INOUBLIÉ n'est pas admis par l'Académie, qui ne connaît qu'*inoubliable*. Le *Dict. gén.* ignore l'un et l'autre. **Inoublé** se remplace aisément par : *non oublié*. Mais il est bien formé et on peut lui laisser courir sa chance.

INNOMMABLE a deux *n*, deux *m*. — **Innomé**, une *m* (= qui n'a pas encore reçu de nom; s'emploie surtout comme terme de droit). Cette anomalie de l'orthographe, maintenue par l'Académie, devrait disparaître comme tant d'autres. Le *Dict. gén.* donne *innommé* et *innomé*.

INOÛ signifie proprement : *non encore entendu*. Mais il a pris par extension le sens de : dont on n'a jamais parlé (Ac.), sans exemple : *Un prodige inouï, des faits inouïs, des infortunes inouïes* (Dict. gén.), et je ne blâmerais pas ceux qui parlent d'un *spectacle inouï*. L'Académie dit d'ailleurs : « Il signifie plus ordinairement : *Qui est extraordinaire, exceptionnel.* »

INQUIÉTER. — **S'inquiéter de ce que** est suivi de l'indicatif ou, parfois, du subjonctif : *Mais je m'inquiétais de ce que toujours la colère débordait...* (F. MAURIAC, *La Robe prétexte*, p. 32). — *Il s'inquiétait de ce qu'au mois de novembre l'air fût si doux* (M. BEDEL, *Jérôme 60^e lat. Nord*, p. 21, cité par Grevisse, n° 1001).

INSIGNE est masculin : *Un bel insigne. De beaux insignes.*

INSTALLER. — Durrieu déclare (p. 222) : « *Installer sa maison*, c'est y placer toutes choses commodément. On n'*installe* pas des meubles dans sa chambre, on les y place. » Encore une fois, erreur et défaut d'information. *Installer* signifie, d'après l'Académie et le *Dict. gén.* :

- 1) Établir solennellement dans sa fonction : *Installer un juge.*
 - 2) Établir quelqu'un dans le lieu qui lui est destiné : *Installer un commis à son bureau. On les a installés dans leur nouveau logement. S'installer dans un fauteuil.*
 - 3) Établir les objets à la place qui leur est réservée : *Installer ses meubles, ses livres.*
- On notera même que, si l'on dit : *Installer sa maison, installer une usine*, c'est par extension de ce troisième sens.
- On peut donc dire : *installer une armoire*, et même *une chaise*, pourvu qu'il s'agisse de les établir à la place qui leur est réservée.

INSTANT. — Cf. *Par.*

INSTIGUER. — Bien que les mots *instigateur* et *instigation* soient restés très vivants, le verbe *instiguer* (— pousser à agir; se prend surtout en mauvaise part) n'a jamais connu en France qu'une fortune précaire et y est aujourd'hui considéré comme vieilli. Il s'emploie encore très couramment en Belgique.

INSULTE est féminin : *Une insulte.*

INSULTER et *insulter* à sont parfois donnés comme synonymes. En réalité, on ne dit plus guère : *insulter à quelqu'un*, ni dans le sens d' « outrager » ni même dans le sens affaibli de « manquer à ce qu'on lui doit ». Mais dans ce dernier sens et surtout dans le sens d' « être comme un défi à », devant un nom de chose ou un nom abstrait, la langue actuelle accorde une préférence à *insulter à* : *Insulter à la misère de quelqu'un. Leur fortune insulte à la misère publique (Ac.). Leur allégresse insulte à ma douleur (Ac.).*

INTÉGRAL. INTÉGRANT. — **Intégral** signifie en langage courant : « total, entier ». *Renouvellement intégral du comité de direction. Des paiements intégraux.*

Ne pas confondre avec **intégrant**, qui signifie : « nécessaire à l'intégrité d'un tout » et ne s'emploie que dans l'expression *partie intégrante* : *Les bras, les jambes sont des parties intégrantes du corps humain (Ac.). Cette démarche fait partie intégrante du projet. L'introduction fait partie intégrante de ce livre (Dict. gén.).*

INTÉGRER, qui n'est pas discuté comme terme de mathématiques, est admis par l'Académie dans le sens d' « assembler des parties pour en former un tout cohérent et concentré » : *Les atomes se sont intégrés en corps. Des idées philosophiques*

s'intègrent en systèmes (Ac.). On ne voit donc pas pourquoi on ne pourrait pas dire : *Tout cela doit être intégré dans un ensemble.*

INTÉGRITÉ et **INTÉGRALITÉ** (ce dernier mot est ignoré par le *Dict. gén.*) peuvent s'employer indifféremment, d'après l'Académie, pour désigner l'état d'une chose qui est dans son entier : *Conserver l'intégrité* (ou *l'intégralité*) *du territoire. Il a remis le dépôt dans toute son intégrité* (Ac.; j'observe qu'il suffirait de dire : *dans son intégrité*) ou *dans son intégralité.* -- *Ils citent les textes dans leur intégralité* (R. JASINSKI, *Hist. lit. fr.*, I, p. 71). *Je souhaite que ces lettres puissent être un jour révélées dans leur intégrité* (G. FAURE, *Mallarmé à Tournon*, éd. 1946, p. 59).

Intégrité s'impose dans le sens de « vertu d'une personne intègre » : *L'intégrité d'un juge. L'intégrité des mœurs, de la conscience.* Il est encore préféré au sens figuré, surtout lorsqu'il s'agit de ce qui est peu mesurable : *L'intégrité du dogme. Garder l'intégrité de sa foi.*

INTENSE. INTENSIF. -- **Intense** == dont l'action se fait vivement sentir, qui dépasse la mesure ordinaire, qui est grand, fort, vif : *Froid, chaleur intense. Un désir intense. La spéculation est intense. La circulation est intense sur cette route.* On ne dira pas bien dans ce sens : *intensif.*

Intensif signifie proprement « à quoi on fait dépasser la mesure ordinaire » : *Culture intensive*; « qui renforce le sens » : *Particule intensive*; il s'emploie aussi en termes d'électricité : *Courant intensif* (Ac.).

Le *Dict. gén.* et l'Académie ne connaissent que l'adverbe **intensivement** : d'une manière intensive.

Intensément est cependant admis également par l'usage : *Il gèle intensément. Je le désire intensément.* Thérive préférait *intensement*, mais il n'a pas été écouté (*Querelles*, I, p. 31).

[**INTENTEMENT**], substantif d'*intenter* (un procès à) n'est pas dans les dictionnaires.

INTENTIONNÉ. -- La langue française actuelle n'emploie plus guère ce mot qu'avec *bien* ou *mal* : *Une personne bien intentionnée. Des gens mal intentionnés* (Ac.).

Le *Dict. gén.* note l'emploi *vieilli* avec un infinitif comme complément (tour resté vivant en Belgique) : [*Être intentionné de faire quelque chose*]. Mieux vaut l'éviter.

INTERDIRE se conjugue comme *dire*, sauf à la 2^e personne du pluriel de l'indicatif présent et de l'impératif présent : *interdisez*.

INTÉRIEUR. — Il y a tendance à appliquer à cet adjectif, comme à *extérieur*, les degrés de comparaison. Grevisse cite (n^o 368) : *Une salle plus intérieure* (J. Romains). *Une religion très intérieure* (Thibaudet).

INTÉRIM est masculin. Il ne désigne pas seulement l'intervalle de temps pendant lequel une fonction est vacante : *Gouverner dans l'intérim*, *par intérim*. Il signifie aussi, par extension, l'action d'administrer durant cette période : *Être chargé de l'intérim*. *Faire l'intérim*. Il est donc inutile d'employer dans ce dernier sens le néologisme [intérimat], qui n'est admis ni par l'Académie ni par le *Dict. gén.*

Pluriel : *des intérim* (invariable d'après Grevisse, n^o 295).

INTERLIGNE a deux genres et deux sens. *Un interligne* = un espace blanc entre deux lignes. *Une interligne* : une lame dont le typographe se sert pour séparer les lignes.

INTERMÈDE est masculin : *Un intermède*.

INTERMÉDIAIRE. — *Un intermédiaire* désigne non seulement la personne interposée, mais aussi l'action de cette personne; dans ce dernier sens il est synonyme d'*entremise*. On peut donc dire (malgré Boisson, p. 54) : *Recevoir une nouvelle par l'intermédiaire d'un correspondant*. « Ne vous flattez pas d'avoir commis un crime si vous avez employé *intermédiaire* pour *entremise* », dit Abel Hermant (*Lancelot* 1937, p. 206).

INTERROGATION. — 1. *Remarques sur la conjugaison interrogative directe :*

a) A la première personne du singulier de l'indicatif présent :
Seuls quelques monosyllabes s'emploient en inversion : *Ai-je?* De même : *dis, dois, fais, puis, suis, sais, vais, vois, veux*. On peut dire : *Est-ce que j'ai*, etc.

Pour les autres verbes, on dit *Est-ce que* : *Est-ce que je prends?* *Est-ce que je réponds?* *A qui est-ce que je réponds?*

b) L'*e* de la première personne devient *é* devant *je* : *Aimé-je?* (ou plus souvent : *Est-ce que j'aime?*). *Eussé-je fait ce travail?*

c) L'*e* et l'*a* de la troisième personne sont suivis d'un *t* entre deux traits d'union : *Aime-t-il?* *Joua-t-il?*

2. Cf. *Est-ce que*.

3. Cf. *Inversion*.

4. *Ne pas* dans l'interrogation négative et l'exclamation;
cf. *Ne pas*, 3.

INTERROGATOIRE est masculin : *Un interrogatoire*.

INTERROMPRE se conjugue comme *rompre*.

INTERSTICE est masculin : *Un interstice*.

INTERVALLE est masculin : *Un intervalle*. Cf. *Par*.

INTERVENIR. — Auxiliaire *être*.

INTERVENTIONNISME est un néologisme assez répandu. Il est encore ignoré par le *Dict. gén.* et par l'Académie. Le *Larousse du XX^e siècle* le définit : « Doctrine préconisant une intervention, soit de l'État dans les affaires jusqu'alors réglées entre particuliers, soit d'une nation dans un conflit entre d'autres pays. Dans le premier cas, synonyme d'étatisme. »

La fortune de ce nom et celle de l'adjectif (*une politique interventionniste*) semblent assurées.

INTERVIEW (prononcer : in-ter-viou) est féminin : *Une interview* (Ac.). Verbe : **interviewer** (prononcer : in-ter-viou-é).

INTRIGUANT, participe d'*intriguer*. **Intrigant**, nom ou adjectif.

INVECTIVER *quelqu'un*. — Ce tour, longtemps condamné par les puristes, est admis par d'excellents écrivains, par l'Académie et par l'Office de la langue française, à côté d'*invectiver contre quelqu'un*.

INVERSEMENT et non [inversément].

INVERSION DU SUJET. — On ne peut retenir ici et préciser tous les cas d'inversion du sujet. Il en est d'ailleurs certains, telle l'incidente (*J'irai, dit mon père*), qui ne présentent aucune difficulté. Il en est plusieurs qui sont des effets de style. On consultera une bonne grammaire (cf. Le Bidois, II, pp. 1-44) et, pour l'inversion absolue du substantif sujet, une étude de R. Le Bidois dans *Le français moderne*, IX, 1941, pp. 111-128.

Rappelons que, lorsqu'il y a inversion du sujet :

- 1) dans les temps simples, ce sujet se place après le verbe;
- 2) dans les temps composés, le sujet qui est un nom se place après l'auxiliaire et le participe; le sujet qui est un pronom se place après l'auxiliaire : *Où travaille votre frère? Où travaille-t-il?*
— *Où a travaillé votre frère? Où a-t-il travaillé?*

Voir à *Interrogation* les remarques sur la conjugaison interrogative et les restrictions relatives à l'inversion du pronom *je*. Cf. aussi *Est-ce que*.

A. Dans l'interrogation directe et non introduite par *est-ce que*. On sait que le français peut marquer l'interrogation sans recourir à une construction spéciale ou à *est-ce que*. Il suffit d'élever un peu la voix à la fin de la phrase ou d'ajouter un point d'interrogation dans l'écriture : *Vous venez?* *Son devoir est fini?* Ce tour très fréquent est obligatoire avec *n'est-ce pas?* : *C'est lui qui l'a dit, n'est-ce pas?* *Vous viendrez, n'est-ce pas?* *Sa sœur est morte, n'est-ce pas?* On dit aussi : *N'est-ce pas que sa sœur est morte?*

Quant au tour interrogatif :

a) On dit : *Part-on?* *Est-ce possible?* *Vient-il?* : inversion obligatoire du sujet dans tous les cas si c'est un **pronom personnel** ou bien **ce** ou **on**;

Votre frère part-il? *Chacun l'a-t-il bien vu?* : si le sujet est un autre pronom ou un nom, il conserve sa place, mais il est repris après le verbe par un pronom personnel de rappel. C'est ce que nous appellerons l'**inversion du pronom de rappel**. Voir ci-dessous les réserves à faire.

b) La phrase commence par un **mot interrogatif sujet** :

Qui l'a dit? *Quelle mouche te pique?* *Quel enfant a mal répondu?* *Quel élève n'a pas fait son devoir?* *Combien d'entre vous l'ont fait?* *Combien y ont pensé?* *Combien de gens ont fait cette erreur?* Pas d'inversion si le sujet est (ou contient) un mot interrogatif (pronom, adjectif ou adverbe). On ne peut dire : [*Quel enfant a-t-il mal répondu?* *Combien y ont-ils pensé?*]. Ce tour est permis avec *combien ne pas* ou *quel ne pas* lorsqu'il s'agit d'une exclamation (cf. plus loin, C, 1) : *Combien de gens n'ont ils pas fait cette erreur!* *Combien de soldats n'ont-ils pas été tués!* Blâmée par Michaut et Schricke (p. 497), cette dernière phrase est approuvée par les Le Bidois (II, p. 599). *Quels bienfaits la raison ne répandra-t-elle pas sur les hommes!* (A. France, cité par Le Bidois, II, p. 16).

Mieux vaut ne pas abuser de cette construction. Cf. *Ne pas*, 3.

Que interrogatif ne s'emploie comme sujet qu'avec des verbes conjugués impersonnellement et suivis de *il* : *Que faut-il?* *Qu'arriva-t-il?* On dit cependant : *Qu'importe?* *Que vous en semble?*

A défaut de *que*, on dit avec *qu'est-ce qui* : *Qu'est-ce qui l'inquiète?*

c) La phrase commence par un **mot interrogatif attribut** : on fait l'inversion du sujet, même si celui-ci est un nom. *Que deviendrons-nous? Qui êtes-vous? Qui est-ce? Qui est cet homme? Quel est votre sort?*

d) La phrase commence par un **mot interrogatif complément d'objet direct**. Il faut distinguer :

1) Après *que*, l'inversion est obligatoire : *Que dis-je? Que veulent ces gens?*

2) Après *qui*, elle est obligatoire si le sujet est *on* ou un pronom personnel : *Qui aime-t-elle? Qui frappe-t-on? Qui avez-vous rencontré?*

Si le sujet est un autre pronom ou un nom, il faut, sous peine d'équivoque, recourir à l'inversion du pronom de rappel : *Qui votre sœur a-t-elle épousé?* Par analogie, on recourt à la même construction si le verbe est au pluriel, bien qu'il n'y ait plus d'équivoque : *Qui vos amis ont-ils rencontré?*

Dans *Qui a épousé votre sœur?*, *qui* est sujet et ne peut être que sujet; cependant, par crainte d'équivoque on préfère dire : *Qui est ce qui a épousé votre sœur?*

Avec un autre pronom sujet que *on* ou un pronom personnel, on dit : *Qui celui-ci attaque-t-il? Qui chacun interroge-t-il aussitôt?*

3) Après *quel* suivi d'un substantif, on fait l'inversion si le sujet est un pronom personnel ou *on* : *Quel livre avez-vous lu?*

Si c'est un autre pronom ou un nom, ou bien on le met après le verbe ou bien on recourt à l'inversion du pronom de rappel : *Quel livre a lu votre fils?* ou *Quel livre votre fils a-t-il lu? Quel fruit peut en tirer la pensée?* ou *Quel fruit la pensée peut-elle en tirer?* (Le Bidois, II, p. 9). *Quelle demande a introduite celui-ci?* ou *celui-ci a-t-il introduite?*

Mais pour éviter l'équivoque on dira nécessairement : *Quel ami votre frère soupçonne-t-il?* En effet, dans *Quel ami soupçonne votre frère?*, *quel ami* est considéré comme sujet.

e) La phrase commence par un **mot interrogatif** qui est **adverbe ou complément indirect ou circonstanciel** :

1) Si le sujet est *ce*, *on* ou un pronom personnel, l'inversion est obligatoire : *A qui le dites-vous? A quoi pensez-vous? Comment est-il vêtu? Quand reviendra-t-il? Où est-ce?*

2) Si le sujet est un autre pronom ou un nom, l'inversion du pronom de rappel est obligatoire après *pourquoi* et après un verbe accompagné d'un attribut ou d'un complément d'objet direct : *Pourquoi ces gens sont-ils partis? A qui votre frère a-t-il prêté ce livre? Quand ces ouvriers ont-ils terminé leur travail?*

Comment votre ami serait-il si ingrat? Quand celui-ci aura-t-il fini de parler?

Dans les autres cas, on a le choix entre l'inversion du sujet et l'inversion du pronom de rappel : *Combien coûte cet objet?* ou *Combien cet objet coûte-t-il?* *Où va ce train?* *Où ce train va-t-il?* *Quand arrive votre frère?* *Quand votre frère arrive-t-il?* *A qui votre sœur a-t-elle écrit?* *A qui a écrit votre sœur?* *Où ceux-ci veulent-ils en venir?* *Où veulent en venir ceux-ci?*

N. B. — 1. Lorsque, dans les règles précédentes, il est question d'un mot interrogatif qui commence la phrase, il faut entendre que ce mot interrogatif peut être précédé d'une conjonction de coordination comme *et*, *mais* : *Et qui ne l'a pas dit?* *Et où l'avez-vous rencontré?* *Mais à qui s'est-il adressé?*

2. Avec un auxiliaire (comme *pourvoir*, *vouloir*, *devoir*) suivi d'un infinitif, seuls un pronom personnel, *ce* et *on* peuvent s'intercaler entre l'auxiliaire et l'infinitif en cas d'inversion : *Quand doit-il venir?* *Quand votre frère doit-il venir?* *Quand doit venir votre frère?* — *Quel âge peut-il avoir?* *Quel âge cet enfant peut-il avoir?* *Quel âge peut avoir cet enfant?*

B. Dans l'interrogation indirecte, on remarquera que :

1) Si le sujet est *ce*, *on* ou un pronom personnel, il n'y a pas d'inversion : *Je ne sais où il est.* *J'ignore qui c'est.* C'est donc une faute de dire : *Je me demande [où est-il].*

2) Il n'y a jamais inversion du pronom de rappel. On ne peut donc dire : *On se demande pourquoi cet enfant [a-t-il échoué].* Il faut dire : *a échoué.*

3) On n'emploie pas *est-ce que* (cf. Le Bidois, I, p. 369).

4) On doit recourir à l'inversion (si le sujet n'est pas *ce*, *on* ou un pronom personnel) lorsque la proposition interrogative indirecte commence par le pronom *qui* ou *quel* en fonction d'attribut : *Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector?* (Racine). — *Je demande quel est ce personnage, qui est celui-ci.*

5) On y recourt volontiers pour éviter de placer en fin de phrase un verbe plus court que le sujet, surtout être : *Je ne sais où est Pierre.* — *Je me demande quand le docteur est venu ou quand est venu le docteur.* *J'ai vu combien fausses étaient mes conceptions* ou *combien mes conceptions étaient fausses.* *Je sais quels collaborateurs précieux mes collègues sont pour moi* ou *quels collaborateurs précieux sont mes collègues.*

6) L'inversion ne se fait jamais dans l'interrogation indirecte introduite par *si* : *Je me demande si le docteur viendra.*

7) Elle ne se fait pas non plus dans les cas où elle provo-

querait une équivoque ou l'étrange juxtaposition au sujet d'un complément d'objet direct. On dit : *Je me demande où **mon ami** a lu cela*. On évitera l'équivoque de la phrase : *Je ne sais qui a rencontré mon frère*. On dira : *Je ne sais qui **mon frère** a rencontré*.

C. En dehors de l'interrogation, il y a lieu d'attirer l'attention sur les cas suivants, entre beaucoup d'autres :

1. Dans les *exclamations* commençant par un mot interrogatif, l'inversion est possible, mais elle n'est pas fréquente (elle se fait surtout si l'on veut appuyer sur l'attribut : *Combien douce est ma joie!*) : *Ah! combien j'en ai vu qui...* (ou : *Combien en ai-je vu qui...*). *Combien de larmes j'ai versées!* (ou : *Combien ai-je versé de larmes!*). *Quelle sottise il a encore faite!* (plutôt que : *a-t-il encore faite*, qui paraît être une interrogation). *Que de peines nous coûtera cette affaire!* ou *cette affaire nous coûtera!* On remarque qu'on ne recourt pas au pronom de rappel. *Et combien sa rougeur a redoublé ma honte!* (Racine. On ne peut faire l'inversion, qui juxtaposerait les deux noms : le sujet et le complément d'objet direct).

Avec une négation, au contraire, l'inversion est permise et fréquente; si le sujet est un nom, il se répète après le verbe sous la forme d'un pronom personnel : *Quelle sottise n'a-t-il pas encore faite!* *Quelle sottise cet enfant n'a-t-il pas encore faite!* Cf. plus haut, A, b, pour *Combien*, et *Ne pas*, 3.

2. Dans les propositions commençant par *à plus forte raison*, aussi (= par conséquent), *aussi bien*, *au moins*, *du moins*, *et encore* (non suivi d'une conditionnelle), *en vain*, *vainement*, *sans doute*, (certains auteurs ajoutent : *rarement*, après lequel l'inversion est pourtant exceptionnelle; elle est aussi beaucoup moins courante après *au moins* qu'après *du moins*) :

a) Si le sujet est *ce*, *on* ou un pronom personnel, l'inversion est habituelle, sans être obligatoire : *Aussi bien ne m'écouterait-il pas* (Ac.). *Aussi bien il n'en fera rien* (Ac.). *Il aurait eu tort d'en user de la sorte, aussi ne l'a-t-il pas fait* (Ac.). *S'il n'est pas fort riche, du moins il a, du moins a-t-il de quoi vivre honnêtement* (Ac.). *Au moins je vous en avertis* (Ac.).

b) Dans les autres cas, le sujet doit se placer avant le verbe; il peut y avoir inversion du pronom de rappel : *Il en use mal avec tout le monde, aussi tout le monde l'abandonne* (Ac.) ou *aussi tout le monde l'abandonne-t-il*. *Du moins mes efforts n'ont pas été vains* ou *n'ont-ils pas été vains*. *Vainement le malheureux faisait-il ouvrir les fenêtres* (BERNANOS, *La Joie*, p. 134). *Rare-*

ment un homme a montré une telle endurance. Aussi cela lui a fait de la peine ou *Aussi cela lui a-t-il fait de la peine.*

3. Si la proposition commence par *à peine, encore* (sans *et* et non suivi d'une conditionnelle; cf. *Encore*), *mais encore* (= malgré cela), *peut-être* (sans *que*), *tout au plus*, on recourt régulièrement à l'inversion du pronom sujet ou à l'inversion du pronom de rappel : *A peine a-t-il terminé* (l'Académie donne cependant les deux formes : *A peine est-il hors de son lit*, *A peine il est hors du lit*). *A peine cet homme m'a-t-il regardé.* On rencontre cependant : *A peine les yeux de sa raison s'étaient ouverts au jour, qu'il...* (R. ROLLAND, *La Nouvelle Journée*, Ed. Cahiers de la Quinzaine, p. 162). — *Encore vaut-il mieux. Peut-être s'est-il trompé. Encore cette affaire n'a-t-elle réussi qu'à moitié. Encore faut-il ajouter. Encore, si vous étiez venu, j'aurais pu m'absenter* (*Encore* est suivi d'une conditionnelle).

4. Si la proposition commence par un adverbe de quantité comme *tant, plus* (répété ou opposé à *moins*), *autant*, on trouve parfois l'inversion, surtout dans des expressions clichées : *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre* (proverbes). *Tant est profond l'amour de la patrie.* Mais on dira : *Tant le monde est crédule* (on voit que le sujet est ici plus bref que dans l'exemple précédent). *Tant il est vrai que...* — *Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense* (Corneille). *Plus je le vois et plus je l'apprécie* (Ac.). *Plus j'y réfléchis, moins je suis décidé à faire ce qu'on me demande* (Ac.). Le pronom sujet a peu de corps et se place devant le verbe. — *Autant en emporte le vent.*

5. Quelques cas spéciaux : *Toujours est-il* (= en tout cas). On dit, avec inversion obligatoire du pronom : *Si grand soit-il*, mais on dit plutôt : *Si grand qu'il soit* (on doit dire : *Si courageusement qu'ils luttent*) et on doit dire avec un nom : *Si grand que soit cet homme.* On voit que le sujet, quand il n'est pas un pronom personnel, *ce* ou *on*, est placé après le verbe. De même : *Pour grands qu'ils soient. Pour grands que soient les hommes.* Même construction avec *Tout... que, quelque... que, quel que.*

Alors je lui dis (Ac.). *Alors on vit paraître* (Ac.). *Alors une clameur s'éleva* ou *Alors s'éleva une clameur*; mais sans inversion, parce qu'il y a un autre verbe : *Alors une clameur nous fit tressaillir.* — *Ainsi dit le renard* (= de la sorte). *Ainsi va le monde. Ainsi soit-il, ainsi fit-il*, etc. *Ainsi périssent les traîtres!* Mais : *Ainsi chacun fut content. Ainsi tous les bons élèves furent récompensés* (= par ce procédé). Avec l'inversion, la phrase signifierait : « ils furent récompensés de cette manière-là ».

6. Nulle inversion après *C'est pourquoi*. Ne dites pas : *C'est pourquoi [avons-nous jugé] bon de...*

7. Notons enfin que, dans des phrases exclamatives qui ne sont introduites par aucun des mots qu'on vient de signaler, l'inversion est le procédé normal qui permet de faire sentir l'exclamation : *Est-il grand! Cet homme est-il méchant!* (DAUZAT, *Grammaire raisonnée*, p. 43). On dira plus souvent : *Est-il méchant, cet homme!* On dit aussi : *C'est magnifique!* ou *Est-ce magnifique!* (Ibidem).

Dans des propositions au subjonctif sans *que* et exprimant un souhait, une hypothèse, un moment, on recourt à l'inversion : *Puisse mon ami arriver à temps! Soit deux parallèles. Vienne l'hiver, il partira.*

INVESTIR se conjugue comme *finir*. Il signifie : 1) revêtir de, mettre solennellement en possession d'un fief, d'un pouvoir, d'une autorité : *Investir quelqu'un d'un titre, de l'autorité nécessaire*. Le nom est alors **investiture** : *L'investiture d'un fief, la querelle des investitures*; 2) entourer, cerner une place forte, une armée; dans ce sens, le substantif est **investissement**.

Investir et *investissement*, sous l'influence de l'anglais *to invest*, ont pris le sens de « placer, placement » : *Investir des capitaux*. Néologismes fort répandus, mais encore discutés et tout à fait inutiles.

INVITER. — Après *inviter*, on introduit l'infinitif par *à*, et non par *de* : *Inviter quelqu'un à se taire*.

INVOLONTAIRE. — Le Gal a proscrit : *C'est une erreur involontaire*. Il suffit de dire, selon lui : *C'est une erreur*. Il n'y a aucune incorrection à parler d'une *erreur involontaire* (l'expression est dans le *Dict. gén.*), car *erreur* signifie : fausse opinion, fausse doctrine, faute, méprise, inexactitude. Cette condamnation de Le Gal (1^e éd., p. 57) a d'ailleurs disparu dans l'édition de 1946.

INVOQUER. ÉVOQUER. — On **invoque** (= on appelle) Dieu, la Muse, le secours de quelqu'un, un témoignage; on **évoque** (= on fait apparaître) l'âme d'un mort, un démon, une image, le passé, un souvenir.

IRRADIER est intransitif et rare : *La lumière irradie dans le ciel*. Des auteurs l'emploient cependant abusivement en remplaçant le complément de lieu par un complément d'objet direct.

IRRUPTION = entrée soudaine et violente, débordement. Ne pas confondre avec **éruption** : *L'irruption des eaux; l'éruption d'un volcan*.

ISSU, *issue*, participe passé de l'ancien verbe *issir*, qui n'est plus en usage, signifie « descendu d'une personne, d'une race » : *De ce mariage sont issus beaucoup d'enfants*. Il s'emploie aussi au figuré.

ISTHME est masculin : *Un isthme*.

ITALIQUE s'emploie, en termes d'imprimerie, comme adjectif ou comme nom masculin : *Les exemples sont imprimés en lettres italiques* (Ac.). — *On se sert de l'italique pour les mots que l'on veut distinguer du reste du texte* (Ac.). *Un bel italique*. *Mettre en italiques* (Ac., à *Mettre*, p. 184, col. 1) ou *en italique*.

IVOIRE est masculin : *Un ivoire*.

IVRE MORT (sans trait d'union, d'après l'Académie; avec un trait d'union d'après le *Dict. gén.*) : *Ils sont ivres morts*.

IVROGNE. — Le nom a un féminin (populaire) : *une ivrognesse*. *C'est une vieille ivrognesse*. Mais l'adjectif reste *ivrogne* au féminin : *Une servante ivrogne*.

J

JACINTHE s'écrit avec *i*.

JAIS. — N'écrivez pas : [Noir comme geai]. On écrit : *Des cheveux noirs comme jais* ou *comme du jais* ou, en laissant noir invariable : *des cheveux noir jais* (= d'un noir de jais).

Le *jais* est une variété de lignite, d'un noir luisant. Le *geai* est un oiseau, qui n'est pas noir.

JAMAIS a proprement un sens positif = en quelque temps que ce soit, à un moment quelconque : *Quel peuple fut jamais en héros plus fertile? Si vous venez jamais me voir, je vous montrerai mes bibelots* (Ac.). *Le plus honnête homme que j'aie jamais rencontré.*

S'il est accompagné d'une négation (*ne, sans*), il prend un sens négatif et signifie : en aucun temps. *Jamais je ne l'ai vu* ou *Je ne l'ai jamais vu. Je ne le ferai plus jamais* ou *Jamais plus je ne le ferai* ou *Je ne le ferai jamais plus. Sans jamais se tromper.*

Il arrive que, par ellipse de la négation et du verbe à la fois, *jamais* ait un sens négatif : *C'est le cas ou jamais de le dire. L'avez-vous vu? Jamais. Le ferez-vous encore? — Jamais plus. Jamais de la vie!* Même sens devant un participe ou un adjectif : *Son style est élégant, jamais recherché* (Ac.). Cette construction, blâmée par des grammairiens, est correcte, si le sens négatif de *jamais* apparaît clairement.

Le sens positif se retrouve dans les locutions : à *jamais*, à *tout jamais*, *pour jamais*, qui signifient : dans tout le temps à venir, pour toujours, sans retour. — Notons l'expression familière *au grand jamais* (avec une négation exprimée ou sous-entendue) : en aucun temps, quoi qu'il arrive : *Puissiez-vous être heureux à jamais ou à tout jamais. La mort les a réunis à jamais ou à tout jamais. Adieu pour jamais. Au grand jamais je ne ferai cela* (Ac.). *Vous avez été le voir? — Au grand jamais!*

Place de *ne jamais* : Cf. *Ne pas*, 2, c.

JATTE. — Ce mot désigne, en français, non pas une tasse, mais une sorte de terrine ronde et sans anse : *Une jatte de lait.*

JAUNE. — L'expression familière **rire jaune** est correcte et signifie : dissimuler sous le rire son dépit, son mécontentement.
Cf. *Œuf*.

JAVEL. — On écrit : *De l'eau de Javel*.

JETER. — *Je jette, nous jetons*.

JEUN : *Ils sont encore à jeun*.

JEUNE. — L'Académie ne connaît *jeune* que comme adjectif. Le *Dict. gén.* admet l'emploi comme substantif pour désigner le petit d'un animal : *Le jeune d'un animal* (*Dict. gén.*). On peut dire : *La chatte a fait des jeunes*.

JEÛNE, JEÛNER. — *La loi du jeûne et de l'abstinence*. Attention à l'accent circonflexe.

JEUNE BELGIQUE, JEUNE FRANCE posent un tout petit problème d'orthographe que les années ont compliqué. Le titre du livre de Théophile Gautier est généralement écrit : *Les Jeunes-France*, orthographe adoptée par l'auteur dans son livre et dans sa correspondance (cf. R. JASINSKI, *Les années romantiques de Théophile Gautier*, p. 134). Mais les critiques et les bibliographes écrivent aussi : *Les Jeunes France*, *Les Jeune France* ou *Les Jeune-France* ou même *La Jeune-France*, qui désigne le mouvement.

Pour désigner les jeunes romantiques de cette époque, on peut écrire : « les Jeunes-France » ou, comme Jasinski (pp. 77, 134 et 149), « les jeunes-France ».

Quant à la revue *La Jeune Belgique*, qui se considérait (t. I, p. 207) comme le « pendant en Belgique » de la revue contemporaine *La Jeune France*, elle a donné son nom au mouvement littéraire « la Jeune Belgique » et aux écrivains du groupe. Ceux-ci n'ont pas été constants dans la façon d'écrire le nom qu'ils se donnaient. On lit, dans les premiers éditoriaux de *La Jeune Belgique*, « les jeunes Belgique » (t. II, p. 450) ou « les Jeunes Belgique » (t. III, p. 529) ou « les Jeune-Belgique » (t. IV, p. 137). Albert Mockel écrivait : « les Jeunes Belgique » (*La Wallonie*, 20 novembre 1887). Les Jeunes Belgique ont employé aussi leur nom comme adjectif, avec un trait d'union : « La légende du charabia Jeune-Belgique », « ce jargon Jeune-Belgique » (t. V, p. 482).

Oscar Thiry met les deux noms au pluriel, ce qui est vraiment contre toute tradition, dans son livre : *La Miraculeuse aventure des Jeunes Belges* (1910). De bons historiens l'imitent.

G. Doutrepont écrit généralement, dans son *Histoire de la littérature française en Belgique*, « la Jeune-Belgique » en parlant du mouvement et « les Jeune-Belgique » en parlant des écrivains (pp. 169, 321, 176 et 180). Valère Gille, un ancien Jeune Belgique, met un trait d'union dans le titre de la revue, où il n'a que faire, et dans le nom du mouvement. Il écrit : « les Jeunes-Belgique » (*La Jeune-Belgique, au hasard des souvenirs*, Bruxelles, 1943, p. 73). On trouve aussi : « les Jeune Belgique ».

La logique peut difficilement trancher ce problème. J'écrirais de préférence, en parlant du mouvement, « la Jeune Belgique » et, en parlant des écrivains, « les Jeunes Belgique ».

JEUNE HOMME ne signifie pas proprement « célibataire ». Ne dites pas : *C'est [un vieux jeune homme]*. Dites : *un vieux célibataire* ou *un vieux garçon*.

De même, ne dites pas d'une *vieille demoiselle* qu'elle est restée *jeune fille*.

JOBARD (= niais, crédule à l'excès) fait au féminin *jobarde* (Ac.).

Jobarderie = crédulité de jobard, parole de jobard, plaisanterie sottise; on entend de plus en plus *jobardise* (suffixe-ise, comme dans *roublardise, vantardise*).

JOINDRE. — *Je joins, il joint, nous joignons. Je joignais, nous joignions. Je joignis. Je joindrai. Que je joigne, que nous joignons. Joignant. Joint.*

Ci-joint : cf. *Participe passé, Règles particulières, 1, d.*

Bien que des écrivains aient écrit **joindre ensemble** : *De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata* (La Fontaine, IV, 18), ce pléonasme ne paraît guère recommandable.

JOINT QUE est vieilli : *Il n'a pas fait votre affaire, parce qu'il était malade, joint qu'il n'avait pas les papiers nécessaires* (Ac.).

Nous dirions plutôt : *Ajoutez que* ou *Joint à cela que*.

JOLIMENT s'écrit sans accent circonflexe.

JOUER se construit avec ou sans préposition, mais dans des sens différents :

1. **Jouer à** : *Jouer au soldat, à la guerre, à la bergère, à la boutique, à Robinson Crusoe, à la politique, au dictateur*; et non : [*Jouer soldat, etc.*].

Jouer aux barres, à cache-cache, au bridge, aux cartes.

2. **Jouer avec** : *Jouer avec sa poupée, avec une bonne raquette, avec sa santé, avec quelqu'un (ou contre quelqu'un).*

3. **Jouer de** : *Jouer d'un instrument, du piston, de la clarinette.* — *Jouer du revolver, des coudes.*

4. **Jouer** : *Jouer un air, une sonate, une tragédie, un rôle (jouer le rôle d'Oreste ou jouer Oreste; jouer les jeunes premiers).* — *Jouer la comédie.* — *Jouer son jeu.* *Jouer un sentiment, la douleur, un personnage* (= simuler, représenter : *jouer les ogres; jouer les bêtes sauvages; c'est ainsi qu'on entend dire familièrement : jouer les Napoléon*). — *Jouer un tour.* — *Jouer carreau.* — *Jouer quelqu'un : La fortune nous joue* = nous trompe.

N. B. — L'Office remarque prudemment : « Peut-être mettra-t-on une différence de sens entre : *Jouez-vous le bridge* (= Savez-vous jouer...?) et *Jouez-vous au bridge?* (= Voulez-vous jouer...?). Il semble ici que la « règle » cède devant l'intention de celui qui parle » (*Le Figaro*, 23 avril 1938).

5. **Jouer quitte ou double** est correct, aussi bien que : *Jouer à quille ou double*, d'après l'Académie.

6. On dit : *Jouer sur les mots.* *Jouer sur les cafés* (spéculer).

7. **Se jouer à, de** : accord du participe avec le sujet.

JOUETTE (féminin) = trou que le lapin creuse en se jouant et qui ne peut lui servir de terrier à cause de son peu de profondeur.

N'appliquez donc pas ce mot à un enfant qui aime trop à jouer.

JOUIR ne s'emploie que lorsqu'il s'agit de plaisirs, d'agréments, d'avantages. Ne dites pas : [*Il jouit d'une mauvaise réputation*]. Dites : *Il a une mauvaise réputation.*

JOUJOU. — Pluriel : *des joujoux.*

JOUR. — 1. **Au jour d'aujourd'hui** est correct. Cf. *Aujourd'hui*.

2. Il se trouve des gens qui prétendent enseigner l'art de parler correctement et qui voient une faute dans *Travailler jour et nuit*. Ils veulent qu'on dise : *Travailler nuit et jour* (cf. *Lerville*, p. 92). En vertu de la logique? Assurément non. En vertu de l'usage? Mais l'Académie, dans son Dictionnaire, p. 92, 2^e col., donne l'expression : *Travailler jour et nuit*.

JOURNÉE. — Cf. *Femme* (de journée).

JOUXTE est vieilli (terme de procédure) : *Jouxte le palais* (= près de). — *Jouxte la copie originale* (= conformément à).

JOVIAL a deux pluriels admis au masculin : *jovials* et *joviaux* (cf. *Michaut*, p. 123). *Joviaux* paraît préférable.

JUGER. — Dans le sens de « se former, avoir, énoncer un avis, une opinion sur une personne ou sur une chose », on dit souvent

juger de : Il ne faut pas **juger des gens** sur l'apparence. Je ne pouvais pas bien **juger de** la distance. Cf. *Préjuger*.

JUJUBE. -- Pour l'Académie, ce mot est masculin; elle ne lui connaît qu'un sens : le fruit du jujubier.

Le *Dictionnaire général* distingue deux sens et deux genres : 1) fruit du jujubier; dans ce sens, il est féminin; 2) par ellipse, le suc extrait de ce fruit; dans ce sens il est masculin : *Le jujube est bon pour la toux. Je voudrais du jujube* (l'Académie dit : *pâte de jujube*). — On emploiera *jujube* au masculin dans les deux sens : *un jujube* (fruit), *du jujube* (suc) ou *de la pâte de jujube*.

JUMEAU. -- Le bon usage français emploie *jumeau*, *jumelle*, adjectivement ou substantivement, pour deux ou plusieurs enfants nés d'un même accouchement : *Elle accoucha de trois jumeaux* (Ac.).

JUMELLE peut s'employer au singulier ou au pluriel pour désigner une double lorgnette.

JURÉ et **JURY**. -- L'ensemble des *jurés* s'appelle le *jury*.

JUSQUE exige à lorsqu'il n'est pas suivi d'une autre préposition.

Il n'y a d'exception que devant *alors*, *ici*, *là*, *où* et devant les adverbes d'intensité *assez*, *aussi*, *bien*, *fort*, *si*, *très*, modifiant un adverbe de temps ou de lieu.

On dit donc devant des prépositions : *Rester jusqu'aux vacances, aller jusque sur la plage, jusque vers midi, jusqu'en Amérique*. -- *Révolté jusque contre les dieux* (= même). *Jusque par-dessus la tête*.

Il faut dire avec *à* : *Il alla jusqu'à le frapper, jusqu'à Paris, jusqu'à Alger, jusqu'à la porte, jusqu'à trois heures, jusqu'à près de trois heures, jusqu'à : midi, demain, lundi, hier, maintenant, quand, toujours, jusqu'à concurrence de, jusqu'à plus tard, jusqu'à fin mars, jusqu'à moi, jusqu'à eux*.

Sans *à* : *Jusqu'alors, jusqu'ici, jusque-là* (trait d'union), *jusqu'où, jusqu'assez tard, jusque très tard, jusque fort loin, jusque bien loin*.

Devant **aujourd'hui**, qui contient déjà la préposition *à*, on omet plutôt de répéter *à* : *Jusqu'aujourd'hui*. La forme *jusqu'à aujourd'hui* est correcte, mais plus rare.

Martinon (p. 488, note) admet *jusque* sans *à* devant *hier*, *demain*, *maintenant*. Tolérance excessive, je crois, d'après le bon usage.

Je trouverais plus normale la suppression de la préposition *à*

devant *après* ou *avant* dans : *jusqu'après-demain, jusqu'avant-hier, jusqu'après midi.*

Cependant le bon usage semble préférer *jusqu'à* dans ces expressions. Grevisse (n° 939, p. 705) et Bottequin (*Subtilités*, p. 248) exigent : *jusqu'à après-demain, jusqu'à après-midi, jusqu'à avant-hier.* Les Le Bidois (II, p. 724) citent : *Tu vas rester jusqu'à après-demain* (L. Daudet). Aragon lui-même, qui n'a certainement pas peur d'employer les formes populaires, écrit : *jusqu'à après-demain* (Aurélien, p. 468).

« On ne dit bien ni *Jusqu'il y a six jours* ni *Jusqu'à il y a six jours* », déclare Martinon (p. 581), avec sévérité, me semble-t-il. La seconde expression n'est pas indéfendable.

Jusques, avec *s* finale, est encore officiellement admis par l'Académie devant une voyelle : *Jusques au ciel. Jusques à quand?* Cela ne se dit plus guère qu'en poésie ou par affectation. On n'entend plus vraiment, avec cette forme, que *jusques à quand?* (à côté de *jusqu'à quand?*) et *jusques et y compris* : ***Jusques et y compris*** la Noël ou plus souvent : *jusqu'à la Noël y comprise.*

Jusqu'à, devant un nom sujet ou complément d'objet direct, sert à souligner ce nom et signifie : *y compris, même* : *Il aime jusqu'à ses ennemis* (Ac.). Ne pas dire : [*Il aime même jusqu'à ses ennemis*]. *Les paroissiens ont déserté, jusqu'aux marguilliers ont disparu* (La Bruyère).

Jusqu'à s'emploie aussi devant un infinitif : *Il en fut affligé jusqu'à en être malade* (Ac.). Cf. *Même*, 7 (*Aller jusqu'à frapper*).

N. B. — Devant un complément d'objet indirect introduit par *à*, Michaut et Schricke condamnent l'emploi de *jusque* : « *Il nuit jusqu'à ses voisins* est impossible, puisqu'il faudrait *jusqu'à à* » (p. 533). Martinon (p. 581), moins sévère, trouve le tour « assez maladroit » et le déconseille également. L'Académie écrit cependant : *Il fait sa cour à tout le monde, jusqu'au chien du logis.* Ce tour, autorisé déjà par Vaugelas, est permis, à condition que le sens soit clair.

Jusqu'à... qui. On peut dire, avec l'indicatif : *Jusqu'aux enfants qui étaient menacés par ces soldats cruels*; avec le subjonctif et ne : *Il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne fussent menacés autrefois par les soldats cruels* ou : *qui ne soient menacés aujourd'hui.* On rencontre aussi l'indicatif au lieu du subjonctif.

Les mêmes tours s'emploient avec la forme tonique du pronom personnel : *Jusqu'à lui qui me trahit. Il n'est pas jusqu'à lui qui ne me trahisse.*

JUSQU'À CE QUE se construit normalement aujourd'hui avec le subjonctif, dans tous les cas.

Autrefois on employait le subjonctif quand il y avait une idée d'incertitude, d'intention, et l'indicatif quand on voulait exprimer un fait réel ou regardé comme tel, une simple constatation.

Aujourd'hui on n'emploie plus guère l'indicatif après *jusqu'à ce que*. On recourt à *jusqu'au moment où* suivi de l'indicatif. Comme le disent Bruncau et Heulluy : « Au xvii^e siècle, c'est donc l'opposition des modes qui est essentielle. Aujourd'hui, nous opposons les conjonctions » (p. 368). *Jusqu'à ce que* suivi du subjonctif peut d'ailleurs s'employer dans tous les cas, même s'il ne s'agit pas de marquer une intention : *Il recula un peu jusqu'à ce qu'il eût atteint le lit* (F. MAURMAC, *Les Chemins de la mer*, p. 20) ou *Il recula jusqu'au moment où il atteignit le lit*.

[**Jusqu'à tant que**] est vieilli.

JUSTE et **JUSTEMENT**. — **Justement** a un sens spécial : « avec justice, avec équité » : *Châtiment justement infligé*.

En dehors de ce cas, il peut avoir le même sens que l'adverbe *juste*; mais l'usage établit des distinctions. C'est ainsi qu'on dit : *deviner juste, tirer juste, frapper juste, mesurer juste, parler juste, peser juste, calculer juste, chanter juste, être chaussé un peu juste, raisonner juste, la clef entre juste*. Dans toutes ces expressions, *juste* reste invariable.

On dit : *Voici juste ou justement ou précisément ce que vous désiriez. J'ai reçu votre lettre justement à l'heure où j'allais partir ou juste à l'heure du dîner*.

Comme de juste, condamné par Le Gal, Vincent, Durrieu et d'autres, a été réhabilité par le Père Deharveng (p. 65). Cette expression, admise d'ailleurs par l'Académie, peut être regardée aujourd'hui comme correcte et même plus vivante que les expressions équivalentes proposées par les puristes : *comme il est juste, comme juste, comme c'est justice, comme de justice*. On dit aussi : *comme de raison*.

JUSTIFIER. — Distinguer : **Justifier sa présence** (= en prouver le bien-fondé), comme *justifier ses prétentions*, et **justifier de sa présence** (= en donner la preuve), comme *justifier d'un paiement*, en montrant la quittance.

JUTE est masculin : *le jute* (nom du chanvre de l'Inde qui sert à faire des fils et des tissus communs); on dit : *de la toile de jute*.

K

KAKI est des deux genres : *Une vareuse kaki*. Au pluriel il peut rester invariable ou prendre *s* : *Des uniformes kakis* ou *kaki*.

KALÉIDOSCOPE s'écrit avec *k* (Ac.).

KANGOUROU. — Pluriel : *des kangourous*.

KAOLIN s'écrit aujourd'hui avec *k* (Ac.).

KAPOK s'écrit aussi *capoc* (DAUZAT, *Dict. étym.*).

KAYAC est plus fréquent que *kajac*.

KERMESSE. — Bien qu'on dise : *C'est aujourd'hui fête* (Ac.), je ne crois pas qu'on puisse accueillir : [*C'est kermesse*]. Dites : *C'est la kermesse*.

KHÉDIVE s'écrit avec *h*.

KIDNAPPING est un terme américain qui désigne les enlèvements d'enfants. Sur le verbe *to kidnap* on a formé le verbe *kidnapper*.

KIF-KIF appartient à la langue très familière : *C'est kif-kif* (= c'est pareil, c'est tout comme). La langue populaire dit aussi : [*kif-kif bourricot*].

KILO s'écrit sans *g* : *Dix kilos*.

KLAXON. — Le *Larousse* du XX^e siècle écrit : *klakson* ou *klaxon*. Cette dernière graphie est la plus répandue. On trouve cependant aussi : *claxon*, *clakson* et même *clackson*.

KRACH. — Attention à l'orthographe. *Un krach* (désastre financier).

KYRIE est invariable : *Des Kyrie*.

KYRIELLE, féminin, varie : *Des kyrielles*.

KYSTE s'écrit avec *y*.

L

LA, article ou pronom. Cf. *Le*.

LÀ, adverbe, s'écrit avec un accent.

1. **Là où** ne se dit plus autant aujourd'hui qu'autrefois. Nous disons : *Allez où vous voulez*. On se sert parfois encore de *là où* en tête de la phrase, pour insister sur le lieu : *Là où est votre trésor, est aussi votre cœur...* On dit aussi, en changeant l'ordre des termes : *Où est votre trésor, là est aussi votre cœur*.

Remarquez la construction : *Là où je le trouve le plus intéressant, c'est dans tel chapitre, ou c'est quand il raconte... Là où elle a raison... c'est que je dois être prudent* (R. BENJAMIN, *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*, p. 128).

Mais lorsque *là où* peut être remplacé par *là que*, il n'y a pas à hésiter. On ne dit plus avec *c'est*, comme les classiques : [*C'est là où il est*]. On dit : *C'est là qu'il est*.

On trouve aussi au figuré : *C'est où je veux en venir, C'est où je l'attends* (= *C'est là que je compte voir son embarras*) ou : *c'est là que je l'attends, c'est là que je veux en venir*.

2. Il ne faut pas omettre le **trait d'union** dans : *celui-là, là-bas, là-dedans, là-dessus, là-dessous, là-haut, jusque-là, de-ci, de-là* (des auteurs écrivent *de ci de là* sans traits d'union), *par-ci, par-là*.

On écrit : *De là, il est parti pour Paris; il a passé par là; là contre* (locution correcte; cf. plus loin).

Après un nom ou un nom de nombre précédé d'un adjectif démonstratif, on met un trait d'union devant *là* : *cel homme-là, cette bonté-là, ces deux-là, ces deux hommes-là*.

Dans : *ces preuves de bonté là*, le démonstratif ne porte pas sur le nom auquel est joint *là* (= *ces preuves-là de bonté*). Régulièrement, le trait d'union ne s'emploie donc pas; mais l'usage ne s'embarrasse pas toujours de cette distinction.

LABORANTINE. - Ce mot a été emprunté à l'allemand pour désigner une femme qui travaille dans un laboratoire. Il a été vulgarisé par un roman de Paul Bourget.

LABOURÉ est un participe passé. On dit : *une terre labourée*, un *pré labouré* et non : [*un labouré*], qui est du wallon.

LÀ CONTRE (sans trait d'union) n'est pas dans le *Dictionnaire de l'Académie*, mais se trouve dans le *Dict. gén.* et chez beaucoup de bons écrivains. Dites donc sans hésiter : *Vous dit-on quelque chose là contre?* (MOLIÈRE, *Les Femmes savantes*, v. 439). *C'est tout ce qu'on peut dire là contre; se dresser là contre; on ne peut aller là contre; tenir là contre*, etc.

LACS. — *Un lacs* (pron. : lâ) = un nœud coulant qui sert à prendre certains gibiers (on dit plus ordinairement *lacet*). Au figuré : *Elle le retient dans ses lacs* (Ac.). *Il est tombé dans le lacs que lui ont tendu ces intrigants* (Ac.). — Ne pas confondre cette expression avec l'expression populaire fort répandue : *être dans le lac* = être manqué (en parlant d'une affaire), ne pas avoir réussi (en parlant des personnes).

LADITE s'écrit en un mot (Ac.), comme *ledit*. Cf. *Dit* et *Ledit*.

LADRE est des deux genres : *Cette femme est ladre*.

LADY (pronc. : lèdi). — L'Académie n'admet que le pluriel à l'anglaise : *des ladies*.

On rencontre cependant le pluriel à la française : *des ladys*.

LAIDERON (= jeune fille ou jeune femme laides) était autrefois féminin. L'Académie, enregistrant le bon usage, considère aujourd'hui ce nom comme *masculin*. Le peuple dit aussi : [*une laideronne*].

LAÏQUE. — A côté du masculin *laïc*, devenu rare, on rencontre plus souvent *laïque* pour les deux genres : *Un habit laïque. Des laïques*.

On condamne l'expression *en laïque* pour *en habit laïque*. Cette condamnation ne pourrait se fonder que sur l'usage. Logiquement, il n'est pas plus irrégulier de dire *en laïque*, par opposition à l'habit religieux, que de dire, avec le *Dict. gén.*, *en civil*, par opposition à l'uniforme militaire.

LAISSER. — 1. Le participe passé *laissé* peut rester invariable devant un infinitif ou, comme chez la plupart des écrivains, suivre la règle générale. Cf. *Participe passé*, pp. 518 et 525.

2. **Laisser + verbe pronominal**. Le pronom réfléchi est parfois omis, plutôt rarement. Cette omission n'est jamais obligatoire : *On a laissé échapper ce prisonnier* (Ac.); on pourrait dire : *s'échapper*. Encore faut-il que l'absence du pronom

réfléchi ne crée pas d'équivoque : *On l'a laissé se tuer* n'a pas le même sens qu'*On l'a laissé tuer*.

3. **Ne pas laisser de**, suivi d'un infinitif, signifie « ne pas cesser, ne pas s'abstenir, ne pas discontinuer de, ne pas manquer de » : *Il ne faut pas laisser d'aller votre chemin* (Ac.). *Il est pauvre, mais il ne laisse pas d'être désintéressé* (Ac.).

Ne pas laisser que de a les mêmes significations, mais vieillit : *Cette réponse ne laisse pas que de m'étonner* (= elle m'étonne). Mieux vaut dire : *ne laisse pas de m'étonner*.

4. Ne confondez pas : *Il s'est laissé prier* et : *Il s'est fait prier*. On dirait : *Il s'est laissé ballre* ou *attendrir*.

On ne dira pas non plus : *Je me suis laissé faire un habit*, à moins qu'on ne veuille dire qu'on a donné la permission. On dira normalement : *Je me suis fait faire...*

On dit très bien : *Je me suis laissé dire que...*

LAISSER-ALLER, nom invariable, est composé de l'infinitif : *Il montre du laisser-aller*.

LAISSEZ-PASSER, nom invariable, est composé de l'impératif : *Un laissez-passer*.

LAIT. LAITE. --- Ne dites pas : [*Le lait d'un hareng, d'une carpe*]. Dites : *la laitance* ou *la laite*. -- *Un hareng laité* : qui a de la laitance.

LAMENTER s'emploie parfois encore transitivement (= déplorer). *Le chantre désolé lamentant son malheur* (Boileau). *Ne déplorons pas trop les défauts de ces servantes fabuleuses* (les machines), *ne lamentons pas trop les tares de leur structure* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 174).

On dit plutôt **se lamenter** : *Vous vous lamentez en vain* (Ac.). *Il se lamente sans cesse sur la perte de son emploi* (Ac.).

« Très rarement, il s'emploie sans le pronom personnel : *Vous avez beau pleurer et lamenter* » (Ac.).

LAMPER. --- Terme cité par l'Académie comme populaire : boire d'un trait une grande quantité de liquide : *En un instant il eut lampé cinq ou six verres de vin* (Ac.).

LANCEMENT = action de lancer : *Le lancement d'un navire*. Ne confondez pas avec **élancement** = douleur aiguë qui s'élance brusquement d'une partie du corps. Dites donc : *Le doigt m'élance* ou (tour plus fréquent) : *J'ai des élancements dans le doigt. Ce doigt me donne des élancements fort douloureux*.

LANDAU. — Pluriel : *des landaus*.

LANGE est masculin : *Un lange de molleton, de piqué. Des langes tout blancs.*

LAPALISSADE est féminin : *Une lapalissade.*

LAPER. — Un *p*.

LA PLUPART. — Cf. *Accord* (du verbe), A, 2 et 12.

LAPON. — Féminin : *lapone* (Larousse, 1948) ou *laponne*. — *Laponie*.

LAQUE. — **La laque** est le nom d'une sorte de résine d'un rouge brun. **Laque**, masculin = 1) vernis qui sert à laquer; 2) un objet laqué.

LARBIN a surtout un sens péjoratif. Il est populaire ou du moins familier.

LARGE OUVERT. — Accord à conseiller : *des fenêtres larges ouvertes*. Cf. *Grand ouvert*.

LARIGOT. — L'expression populaire : *boire à tire-larigot* (= excessivement) est ancienne; **larigot**, d'origine obscure, a désigné une flûte. Comparez les autres expressions populaires : *Flûter*, *siffler* un verre.

LARRON. — Le féminin *larronnesse* n'est plus guère employé, dit l'Académie. Le *Dict. gén.* ne fait pas cette réserve. Certains emploient *larron* pour une femme : *Cette femme est un larron*. On dit aussi : *une larronne*.

LARVÉ est correct comme terme médical; du latin *larva* = masque. On parle d'une *épilepsie larvée*, d'une *fièvre larvée*, dont la marche est obscure, dont les manifestations sont intermittentes et en apparence différentes de celles qu'on attend.

LASCIVETÉ est le substantif de **lascif**. Ne pas dire : [*lascivité*].

LAS. — On dit : *De guerre lasse, ils se sont rendus*.

LASSER. — 1. **Se laisser à faire** une chose = la faire avec effort, se fatiguer à la faire : *L'autre en vain se laissant à polir une rime* (Boileau). *Je me lasse à vous le répéter*.

2. **Se laisser de faire** une chose = se dégoûter de la faire, désirer ne plus la faire : *Je me lasse de vous le répéter*.

Le participe passé de *se laisser* est toujours variable.

LAVANDIÈRE (= femme qui lave le linge) est poétique, d'après l'Académie, et vieilli, d'après le *Dict. gén.*

LAVETTE est français = morceau de linge ou gros pinceau en fil pour laver la vaisselle.

LAZZI (= jeu de scène bouffon) est un pluriel italien : *des lazzi*. On l'a employé cependant dès le XVIII^e siècle comme un nom singulier : *un lazzi*. D'où le pluriel : *des lazzis*, enregistré aussi par l'Académie, à côté de : *des lazzi*.

LE, LA, LES. — A. Article. Cf. Article (2^o Le plus, le moins; 4^o Répétition) et Genre.

B. Pronom.

1. **Pronom attribut.** a) S'il représente un nom précédé d'un article défini ou d'un adjectif démonstratif ou possessif, le pronom attribut varie, en accord avec ce nom : *Êtes-vous la gouvernante de ces enfants?* — *Je la suis*; *Êtes-vous leurs délégués officiels?* — *Nous les sommes*. Ce dernier exemple, conforme à la règle, est toutefois étrange, car on ne parle jamais de la sorte. On dit plutôt : *Oui, c'est nous*.

Avec *c'est*, on emploie *lui, elle, eux*, qui se placent après le verbe. La langue classique employait de préférence *le, la, les* avant le verbe pour représenter un nom de chose. C'est pourquoi des grammairiens et quelques écrivains restent fidèles à ce tour : *Est-ce là votre chapeau?* — *Ce l'est*. *Sont-ce là vos gants?*

Ce les sont. Ces phrases restent correctes, mais singulièrement démodées. Qu'il s'agisse de personnes, d'animaux ou de choses, on dira : *c'est lui, c'est elle, ce sont eux*.

b) S'il représente un autre mot qu'un nom déterminé, soit donc un adjectif, un participe, un verbe ou un nom sans article ou précédé de l'article indéfini, le pronom attribut a la forme neutre *le* (= cela) : *S'ils sont courageux, vous ne l'êtes pas moins*. *Serons-nous vaincus?* — *Non, nous ne le serons pas*. *Si elle était mère, et sait-elle si elle ne le sera pas un jour?* *La bataille de Verdun est une victoire, et le restera* (cité dans Høpbye, p. 128). *Nous serons des serviteurs aussi fidèles du fils que nous l'avons été du père*.

c) Dans les propositions comparatives, l'attribut de valeur neutre *le* est fréquemment omis après *plus, moins, comme*. Cette omission est moins fréquente après *aussi* : *Vous êtes plus heureux ici que vous ne l'étiez là-bas*, « de préférence à *que vous n'étiez* », dit Martinon (p. 281), trop sévèrement. Il ajoute : « *Un homme aussi brave que vous l'êtes* et non *que vous êtes* ».

Cependant les Le Bidois disent : *Elle est aussi bonne qu'elle l'a toujours été* ou *qu'elle a toujours été* (I, p. 135) — *Difficile comme il l'est* ou *comme il est, vous ne parviendrez pas à l'intéresser*.

« Il y a pourtant des cas où le est nécessaire : « Vous deviez bien penser que, telle que je suis, mariée *comme je l'étais*... » (FRANCE, *Lys rouge*, p. 407); ici le est indispensable, car il s'agit d'évoquer la *manière* dont elle était mariée; mariée *comme j'étais* indiquerait seulement le *fait* du mariage. » (Le Bidois, I, p. 135).

S'il y a un complément, on ne peut omettre le : *Je suis plus heureux cette année que je ne l'étais l'an dernier*.

N. B. — 1. Le pronom neutre attribut peut aussi représenter, avec une valeur d'adjectif, un nom déterminé : *Je m'imaginais que tous les voleurs le sont à la façon de Jean Valjean* (cf. Sandfeld, I, p. 62).

2. « Il faut éviter... de faire représenter par le » un adjectif employé précédemment au superlatif relatif : *Elle aimait le plus beau linge, et le plus fin ne le lui paraissait jamais assez*. Tel est l'avis des Le Bidois, citant (I, p. 133) cette phrase d'Henri de Régnier. Sandfeld (I, p. 61) ne fait pas cette restriction et cite parmi ses exemples une phrase de R. de Flers : *Nous défendons le plus précieux de nos biens : notre langue maternelle. Toutes les langues ne le sont pas au même degré*. Il me semble que le tour ne pourrait être condamné que s'il manquait de clarté. Il reste cependant insolite.

3. Un garçon dira : *Mes sœurs sont folles. Heureusement que je ne le suis pas autant qu'elles*. On observe que le pronom neutre le représente ici l'adjectif, non pas au féminin pluriel, mais au masculin singulier; le pronom neutre le peut en effet représenter un adjectif qui ne serait pas du même nombre et du même genre que dans la proposition précédente.

4. *On ne peut bien déclamer que ce qui mérite de l'être* (Voltaire). Cette phrase présente une anomalie : le pronom le représente le verbe *déclamer*, non pas dans sa forme active, précédemment énoncée, mais dans sa forme passive. D'après maints grammairiens, quand le verbe qui précède est à l'actif, le pronom neutre le ne peut remplacer le participe passé passif de ce verbe. Les bons écrivains ne se sont pas souciés de cette interdiction, pas plus que l'usage courant. Ce tour incriminé est d'ailleurs clair, commode et moins lourd que la répétition du verbe à la forme passive : *On ne peut bien déclamer que ce qui mérite d'être déclamé*. Dites donc sans hésiter, même si la forme active ne

se prononce pas comme la forme passive : *Je ne veux vous plaindre que si vous méritez de l'être*. Grevisse (n° 485, p. 352) cite cette phrase de Madame de Sévigné : *Si nous établissons la confiance, comme elle l'est déjà de mon côté*.

II. Pronom complément.

A. Peut-il représenter un nom sans article, formant avec le verbe une locution, comme dans : *faire confiance, demander grâce, avoir raison, demander conseil*? Les grammairiens diffèrent d'avis sur cette question. Abel Hermant, généralement si puriste, déclare que les pédants ont « tort quand ils condamnent : *J'ai demandé grâce et je l'ai obtenue*. Cette tournure n'est point grammaticale, mais elle est française, ce qui vaut mieux » (*Xavier ou les Entretiens sur la grammaire française*, p. 160). Voltaire écrivait : *Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore*; et encore : *On doit pardonner aux chrétiens qui font pénitence. Je la fais*. Les grammairiens Le Bidois, qui citent ces derniers exemples (I, p. 136), ajoutent avec raison : « Il n'y a pas lieu, selon nous, de s'asservir au rigorisme; une seule règle s'impose, la clarté ». Et, élargissant le débat, ils approuvent cette phrase de Barbey d'Aurevilly : *Tous les pêcheurs de truites qui les prennent au fil des cascadelles*.

B. **Pronom neutre complément.** Il n'y a aucune difficulté dans des phrases comme : *Retournez, je le veux. Avec quel zèle, vous le savez. Enfin, vous l'emportez. Vous le prenez bien haut. L'emporter sur. De quel ton le prenez-vous? Je vous le donne en cent. Le disputer à quelqu'un. Le céder à quelqu'un*, etc.

Signalons qu'après un impératif positif, *le* et *la* sont toniques et n'admettent donc pas l'élision, *Faites-le aujourd'hui. Etudiez-le en entier*. Toutefois l'élision se fait devant les pronoms *en* et *y*. On n'est donc pas tenu de dire : *Menez-le là*. On peut dire : *Menez-l'y. Instruisez-l'en* (cf. Le Bidois, I, p. 156).

Quelques remarques sur l'emploi de *le* :

a) *Le* peut annoncer ce qui suit, soit une proposition indépendante : *Si vous le voulez, vous pouvez y aller* (suppression facultative de *le*). *Nous le jurons tous, tu vivras* (*le* est nécessaire), soit une proposition complétive : *Je le savais bien, que vous viendriez*. Ce dernier tour, condamné par des grammairiens, est très vivant et très correct, du moment qu'on introduit dans la phrase quelque insistance : *Quand je vous le disais qu'elle avait tort! Vous le voyez bien qu'il n'y a rien à faire* (cf., dans Sandfeld, I, p. 60, des exemples de Gyp, A. Daudet, A. France). Il est clair qu'on pourrait dire aussi, sans appuyer

autant : *Je savais bien que vous viendriez. Vous voyez bien qu'il avait tort.*

b) Au contraire, le est nécessaire, en principe, comme complément, s'il remplace une idée *antérieure*. Toutefois, on l'omet souvent; mais on retiendra que cette omission est presque toujours facultative. Notons seulement quelques cas.

L'omission est surtout fréquente avec des verbes comme *dire, savoir, penser, croire, pouvoir, vouloir, faire*, employés dans des propositions comparatives ou après *comme*.

Dire. L'omission de *le* après *comme*, dans une incise, donne à l'expression *comme vous dites, comme on dit*, etc., le sens de : « pour parler comme vous, comme on s'exprime généralement » : *Si ces enfants sont désolés, comme vous dites*. La même phrase avec : *comme vous le dites* signifierait : ainsi que vous l'affirmez. Comparer : *Il était un peu timbré, comme on dit* et : *S'il est vrai, comme on le dit, qu'il soit millionnaire*. En dehors des cas où s'exprime cette nuance, on a le choix comme avec *penser, croire*, etc. : *Tout s'est passé comme j'ai dit* ou *comme je l'ai dit*. Notez aussi l'expression : *si j'ose dire*.

Savoir. Omission facultative du neutre *le* après *comme* ou *si*, sauf dans l'interrogation indirecte : *C'est un homme exigeant, comme tu sais, comme chacun sait* ou *comme tu le sais, comme chacun le sait*. *Si j'avais su* ou *si je l'avais su, je n'y serais pas allé. Je me demande s'il le sait*.

Penser, croire, etc. Devant ces verbes et des verbes analogues, *le* peut être omis dans une proposition comparative : *Il est autre que je croyais, que je ne croyais, que je ne le croyais* (Ac.). *Il est plus grand que je ne pensais* ou *que je ne le pensais*. *Il est aussi intelligent que je le croyais* ou *que je croyais*.

Il s'omet aussi normalement dans des incises comme : *je crois, je pense, je suppose, j'imagine, j'espère, je vois, je l'assure* : *Vous avez pris vos précautions, j'imagine*.

Falloir. On dira avec *comme* : *Je l'ai traité comme il fallait* ou *comme il le fallait*. Mais sans *le* : *C'est un homme très comme il faut* (locution figée).

En incise, on dit : *il le faut, il le faut absolument*.

Faire. Omission facultative après *comme* ou dans une comparative, si *faire* remplace un autre verbe sans un autre objet exprimé : *Il répondit comme les autres avaient fait* ou *l'avaient fait*. Mais sans *le* : *Il vous accueillerait comme un père fait de son enfant* ou *pour son enfant* (cf. *Faire*, 3). *J'ai souffert depuis*

deux mois plus que je n'avais fait ou que je ne l'avais fait pendant des années.

Pouvoir, vouloir. Omission facultative, non seulement dans une comparative, mais aussi dans une temporelle (après *quand, comme, aussitôt que*, etc.) et après *si* : *Vous viendrez quand vous pourrez ou quand vous le pourrez. Je viendrai si on veut ou si on le veut. J'en ai fait plus que vous ne vouliez ou que vous ne le vouliez, que je ne pouvais ou que je ne le pouvais.*

Voir. En incise, avec ou sans *comme*, on peut supprimer *le* : *J'ai fait mon possible, comme vous voyez ou comme vous le voyez. Il a tort, je vois ou je le vois.*

Réponses négatives. Dans les réponses négatives suivantes, on peut omettre *le* : *Je ne crois pas, je ne pense pas, je ne veux pas, je ne sais pas, je ne peux pas, je ne suppose pas, je ne vois pas* (dans le sens de : je ne crois pas), *je ne dis pas* (dans le sens de : je ne dis pas le contraire).

Le paraît s'il a été employé dans la question : *Le pensez-vous? — Non, je ne le pense pas.*

Sur cette question délicate et que les grammairiens hésitent à traiter, on peut consulter Sandfeld (I, pp. 65-68) et Martinon (pp. 278-280).

C. *Le* ou *lui* **sujet de l'infinitif.** Cf. *Infinitif*, 2.

Vous pouvez le faire. **Place du pronom.** Cf. *Infinitif*, 4 et *Pronoms personnels*, 6.

Répétition du pronom complément : cf. *Pronoms personnels*, 5.

LEDIT s'écrit en un mot (Ac.) : *Ledit preneur, audit lieu.* Cf. *Dit*.

LEGS. — On écrit : *un legs* (prononcer : lè).

LÉGUME est masculin : *Un légume.* Seule la langue populaire l'emploie au féminin dans un sens figuré : [*Une grosse légume*].

LÉGUMIER. — *Un légumier* = un plat dans lequel on sert des légumes. Ne dites pas : [*le légumier du coin*] pour *le marchand de légumes, le fruitier, le verdurier*; ce dernier mot vieillit.

LEITMOTIV (prononcer *f*). — Pluriel : *des leitmotive* (Ac.).

LEQUEL. — A. **Pronom relatif.**

Le relatif *lequel* représente le plus souvent un nom d'animal ou de chose après une préposition. Toutefois, il peut aussi remplacer un nom de personne et faire fonction de sujet.

1. *Lequel après une préposition* : *Le livre auquel vous faites allusion. Le chien pour lequel vous avez préparé cette viande. La personne à laquelle je me suis adressé* (ou, parce qu'il s'agit d'une personne, *à qui*). *Les petites filles auxquelles vous avez accordé cette permission* (ou *à qui*). Après *parmi*, on emploie toujours *lesquels*, même s'il s'agit de personnes : *Les jeunes gens parmi lesquels il devait choisir.*

Duquel, de laquelle, etc., ne s'emploient guère au lieu de *dont* que : 1) pour éviter une équivoque : *Un témoignage de la bonté de Dieu, de laquelle il ne faut jamais douter* (Le Pidois, I, p. 308);

2) comme complément d'un nom précédé d'une préposition (nous avons vu en effet que *dont* ne s'emploie pas en principe dans ce cas; cf. *Dont*, 3) : *Une complicité sans l'aide de laquelle ils n'auraient pas réussi.*

Si le relatif désigne une personne, on peut employer *de qui* ou *duquel* : *Des complices sans l'aide desquels ou de qui ils n'auraient pas réussi.*

N. B. — On n'emploie généralement pas *lequel* après *en*. On dira : *Je cherche la boîte dans laquelle j'ai mis ce bijou. Voici l'homme en qui j'ai confiance.*

2. *Lequel*, comme **sujet**, s'emploie surtout dans les cas suivants, qu'il s'agisse de personnes ou de choses :

a) pour éviter la répétition de *qui* : *J'ai reçu l'autre jour un billet, qui a l'air de bonne forme, d'un éditeur anglais, lequel me promet...* (MÉRIMÉE, *Lettres*, R. D. M., 1928; cité par Le Bidois, I, p. 296). Emploi facultatif et qui ne se recommande pas;

b) lorsqu'il est séparé de son antécédent par un autre nom de genre différent et que l'emploi de *qui* pourrait créer une équivoque : *Avez-vous remarqué le portail de la cathédrale, lequel a été restauré au XIX^e siècle? Un homme s'est levé au milieu de cette assemblée, lequel a parlé d'une manière extravagante* (Ac.);

c) pour marquer à la fois l'idée du relatif et celle d'un démonstratif : *On lui parle à travers les volets, lesquels ne s'ouvrent que pour une mère ou une sœur* (HUGO, *Misérables*, I, V, ch. 3; cité par Le Bidois, I, p. 297); mise en relief; emploi facultatif;

d) assez couramment encore dans la langue judiciaire et administrative : *On a entendu trois témoins, lesquels ont dit...* (Ac.). *On a lu le mémoire de la réclamante, laquelle sollicite un dégrèvement* (Ac.).

REMARQUE : « *Lequel* ne peut avoir pour antécédent un nom propre; il ne s'emploie pas après *et*; il ne figure jamais

dans une proposition déterminative » (Grevisse, p 386, n° 554). Une proposition déterminative est une proposition relative indispensable au sens. Dans tous les exemples ci-dessus, la suppression des propositions introduites par *lequel* n'enlève pas tout sens à ce qui reste.

B. Adjectif relatif. L'emploi de *lequel* + un nom ne se rencontre guère que dans les cas suivants :

1) dans l'expression *auquel cas* (= et dans ce cas);

2) dans la langue judiciaire ou administrative : *lesquels témoins ont déclaré* (= et ces témoins ont déclaré);

3) par besoin de clarté : *Rien n'advint de notable jusqu'au lundi de la semaine suivante, auquel jour le prince avertit sa femme qu'il allait à Rome* (A. FRANCE, *Le Puits de sainte Claire*, p. 277). Où serait équivoque après *semaine*. On pourrait dire : *et ce jour-là le prince...* ou bien : *jour où le prince...*

C. Interrogatif. *Lequel*, pronom interrogatif (l'adjectif est *quel*), se dit de personnes, d'animaux ou de choses qui viennent d'être nommés ou qui vont l'être sous la forme d'un complément introduit par *de*, *d'entre* ou *parmi* : *De ces deux livres, lequel préférez-vous?* ou : *Lequel de ces livres préférez-vous?* *Je voudrais vous poser une question. — Laquelle? Vois ces étoffes. Laquelle choisissais-tu? Je me demande sur lequel des deux je puis compter, auquel de vous trois on s'est adressé. Choisissez lequel d'entre nous vous voulez pour compagnon.*

Il peut s'employer comme « neutre », s'il y a un complément partitif au moins implicite : *Lequel préférez-vous, partir ou rester?* (Ac.) = lequel de ces deux partis... « On dit plutôt : *Que préférez-vous?* » (Ac.). *Il a ri ou il a souri, je ne sais plus lequel des deux.*

Lequel ne peut servir à l'exclamation.

LETTON. — Féminin : *lettonne* (Larousse, 1918) ou *lettone*.

LETTRE. — 1. **Genre des lettres de l'alphabet.** Cf. *Consonnes*.

2. **Lettre close** = 1) lettre scellée; 2) chose à laquelle on ne comprend rien : *Ces subtilités grammaticales sont devenues pour eux lettre close.*

3. **Lettre morte** tend depuis longtemps déjà à prendre le second sens de *lettre close*. Romain Rolland a écrit par exemple : *Il avait comme amis des gens pour qui son art, sa foi idéaliste, ses conceptions morales étaient lettre morte; ils avaient des façons différentes d'envisager la vie...* (*La Nouvelle Journée*, Ed. Cahiers de la Quinzaine, p. 213). Il s'agit de gens qui ne

comprennent rien aux idées de Jean-Christophe. Le contexte dissipe toute équivoque.

Proprement, *lettre morte* se dit des lois, des règles qui restent sans effet, qu'on n'applique pas. *Cette convention est devenue lettre morte* (Ac.). *Les recommandations qu'on lui fait, les avertissements qu'on lui donne, les reproches qu'on lui adresse sont pour lui lettre morte* (Ac.). On pourrait dire, dans l'exemple cité au 2^o : *Ces subtilités grammaticales sont devenues lettre morte*, mais le sens ne serait plus le même.

4. Ne dites pas : [*Une lettre de mort*] ou [*Une lettre mortuaire*]. Dites : *Une lettre de faire part*. *Un faire-part*. *Un faire-part de décès*.

5. On écrit : *du papier à lettres, une lettre de condoléance ou de condoléances, une lettre de recommandation, une lettre de remerciement* (d'après l'Académie; étant donné l'emploi fréquent de *remerciements* au pluriel, — *Je vous fais mes remerciements*, — il me semble qu'on peut écrire : *une lettre de remerciements*), *une lettre de félicitations* (Ac.), *une lettre d'affaires*.

LEU. — **A la queue leu leu.** Inutile de vouloir rétablir l'ancienne forme *A la queue le leu* (= le loup) = à la file.

LEUR. — 1. Distinguer *leur* (pluriel de *lui*), invariable, et l'adjectif possessif *leur* (pluriel de *son, sa, ses*) qui s'accorde avec le nom : *Je leur ai dit*. — *Ils ont embrassé leur tante*. *Ils avaient leurs livres*.

2. Ne dites pas : [*On leur a donné cela pour leur deux*]. Dites pour *eux deux, pour elles deux*. Cf. *Eux*.

3. Il y a **mis du sien** fait au pluriel : *Ils y ont mis du leur* (= de leur argent, de leur travail; ils ont fait des concessions).

4. **Leurs** s'emploie substantivement avec les pour « leurs parents, leurs proches, leurs amis » : *J'en ai souffert comme si j'avais été des leurs*.

5. Cf. *Adjectif possessif*, 10, et *Chacun*.

LEVER. — Cf. *Lièvre*.

LÉVRIER. — Féminin : *une levrette*.

LEZ (parfois écrit **lès** ou **les**) ne se trouve plus que dans des noms de lieux, avec le sens d'« à côté » (latin *latus*) : *Sart-lez-Spa, Plessis-lez-Tours*. Dauzat écrit : *Plessis-lès-Tours* (p. 363).

Dans d'autres noms de lieux, on trouve un *les* qui n'a pas le même sens : *Aix-les-Bains* (= qui possède des bains).

LIBELLE est masculin. Ce mot a signifié autrefois « petit livre ». Il désigne aujourd'hui un « écrit, ordinairement de peu d'étendue, injurieux, diffamatoire, et le plus souvent calomnieux » (Ac.) : *Répandre un libelle contre quelqu'un.*

LIBRE-ÉCHANGE s'écrit avec un trait d'union : *Le libre-échange. Les libre-échangistes* (Ac.).

LIBRE PENSEUR et **libre pensée** n'ont pas de trait d'union. *Des libres penseurs* (Ac.).

LICHETTE est un mot populaire qui signifie « petite quantité » : *Une lichette de viande.*

Ne dites donc pas : [*Pendre son veston par la lichette*]. Dites : *par l'attache.*

LICORNE est féminin : *une licorne*. C'est sans doute par distraction que G. Duhamel emploie le masculin (*Biographie de mes fantômes*, p. 8).

LIED. — Pluriel : *des lieds*. Généralement *des lieder* dans le langage des musiciens. C'est ainsi qu'on dit : *Les lieds de Gœthe et les lieder* (mais on dit de plus en plus *les lieds*) *de Schubert*.

LIÈGE. — Le nom de la ville belge s'écrit-il avec un accent aigu ou un accent grave? L'accent aigu semblait l'emporter, bien que la prononciation fit entendre généralement un *é* ouvert. Mais le Conseil communal de la ville a décidé, en 1946, que désormais ce nom s'écrit avec un accent grave. Décision approuvée par un arrêté du Régent.

On écrit et on prononce avec *é* : *liégeois, un Liégeois*.

Le nom commun s'écrit avec *è* : *un bouchon de liège*.

LIEU. — 1. **Subroger quelqu'un en son lieu et place** est une expression ligée en termes de procédure. On ne peut condamner : *Être, agir au lieu et place de quelqu'un.*

2. Après **au lieu que**, on emploie :

a) l'*indicatif*, si le fait est considéré dans sa réalité (= alors que) : *Cet employé était actif, au lieu que son remplaçant est paresseux;*

b) le *conditionnel*, si l'on veut marquer l'éventualité : *Un véritable ami s'offrira à vous aider, au lieu qu'un autre s'empresserait de chercher un prétexte;*

c) le *subjonctif*, si le fait ne s'est pas produit ou ne se produit pas, s'il est considéré simplement dans la pensée et n'est pas présenté comme une éventualité : *Au lieu que chacun s'en soit*

aperçu, son attitude a trompé tout le monde. Au lieu que notre malentendu soit en train de se dissiper, comme nous l'espérons, nous voilà plus entêtés encore.

3. Au lieu de (+ infinitif) s'emploie si le sujet est commun : *Au lieu de rire, vous feriez mieux de vous fâcher.*

LIÈVRE. — **Lever un lièvre.** Ne dites pas : [*Le chien a soulevé un lièvre*]; dites : *a levé*. Et au figuré : *Ai-je eu tort de lever ce lièvre?*

LIGNE. — Ne dites pas : *Ses cheveux étaient séparés par une [ligne] impeccable*. On dit : *une raie*. Porter la raie au milieu, de côté.

LIGNITE est masculin : *Du lignite*.

LIMAÇON. — Ne pas confondre le *limaçon* ou le *colimaçon* ou l'*escargot*, à coquille, et la *limace*, sans coquille. On dit : *Un escalier en limaçon, ou en colimaçon, ou en escargot, ou en spirale*. Cf. *Escalier*.

LIMITROPHE. — On dit : *Une région limitrophe d'une autre*.

LIMOGER (= disgracier) appartient à l'argot, surtout à l'argot militaire : *limoger un général*. En septembre 1914, plusieurs généraux français furent envoyés en disponibilité à Limoges. D'où ce verbe (d'après Dauzat et le *Larousse* du XX^e siècle).

LIMONADE. — Une *n*.

LINCEUL. — Prononcer *-eul* comme dans *seul*. Ne pas employer, comme autrefois, ce mot pour *drap de lit*. Le linceul sert à ensevelir les morts.

LINGUAL (prononcer *gwəl*). — Pluriel : *linguaux*.

LINOT. — Féminin : *linotte*.

LIRE. — *Je lis, je lisais, je lus, que je lise, lisant, lu*.

Laissez donc au mauvais style commercial : [*A vous lire, je vous prie d'agréer...*] et surtout : [*A vous lire, agréez...*].

LIS peut s'écrire aussi **lys**.

LISERÉ. LISÉRÉ. — L'Académie écrit *liséré*. Le *Dict. gén.* admet cependant avec raison *liseré*, qui date du XVIII^e siècle.

LIT. — On écrit : *Un lit de roses*, mais *Un lit de plume*. Cf. *Plume*.

LITTÉRAL. — Pluriel : *littéraux*.

LITTÉRATEUR n'a pas de féminin.

LOGER. — Tavernier tranche une fois de plus avec désinvolture :
« Non pas : *J'ai logé un mois chez lui*. Mais : *J'ai passé un mois chez lui* ».

Or l'Académie définit ce verbe : séjourner, avoir sa demeure habituelle ou temporaire dans un logis : *Où irez-vous loger? Loger chez un de ses amis, en hôtel garni, en garni* (Ac.). Même emploi, d'après le *Dict. gén.*

Ainsi donc, on peut dire : *J'ai logé un mois chez lui*.

LOIN. — 1. **Loin de** (+ infinitif), **loin que** (+ subjonctif) soulignent l'opposition : *Loin qu'il puisse me plaire, je...* (changement de sujet). *Loin d'en être abattu, il a continué avec persévérance* (même sujet).

2. Pour renforcer encore : **bien loin que, bien loin de**.

3. **Du plus loin que, d'aussi loin** (ou **de si loin**) **que**, marquant le temps, sont suivis du subjonctif : *Du plus loin qu'il me souviennne, qu'il m'en souviennne* (Ac.). Familièrement, dit l'Académie : *C'est du plus loin qu'il me souviennne*.

4. Pour marquer le lieu, le point de départ proprement dit, on emploie généralement l'indicatif : *Du plus loin qu'il me vit, que je l'ai aperçu* (Ac.). D'aussi loin qu'il m'aperçut. On dit aussi avec l'indicatif : *Aussi loin que la vue peut s'étendre*.

5. **De loin** marque la distance et ne peut s'employer pour *de beaucoup* dans des phrases comme celles qui sont signalées aux pages 131-135.

LOINTAIN. — Dites : **dans le lointain** ou **au loin**. La phrase suivante est donc fautive : *Et déjà, [au lointain], la rafale suivante s'annonçait* (R. BARJAVEL, *Ravage*, p. 168).

LONG. — 1. Féminin : *longue*.

2. On écrit *longtemps*; mais : *un long temps*.

3. Nous avons vu qu'on peut dire : *avoir plus court* (cf. *Court*, 5). Mais on ne dit pas : *[avoir plus long]*.

4. Dites : *J'ai les dents irritées, agacées par ce citron*, et non : *[J'ai les dents longues]*. **Avoir les dents longues** signifie, d'après l'Académie : 1) être affamé; 2) avoir des désirs insatiables, un grand appétit d'argent ou d'honneurs.

5. Cf. *Feu : faire long feu*.

LONGTEMPS. — 1. Distinguer **Longtemps** et **un long temps**.

2. Ne dites pas : *[Il est longtemps ici]*. Dites : *Il est ici depuis longtemps. Il y a longtemps qu'il est ici*.

[LOQUE A RELOQUETER.] — Provincialisme pour **torchon**.

LORGNON. — D'après l'Académie et le *Dict. gén.*, il faut dire : *mon lorgnon*, et non pas *mes lorgnons*. Le pluriel s'entend aussi cependant.

LORS (= alors) et **pour lors** (= en ce temps-là, en ce cas-là) sont vieillis. On n'emploie guère que **depuis lors** (= depuis ce temps), **dès lors** (= à partir de ce moment-là; ou : conséquemment), **dès lors que** (= du moment que, puisque) et **lors de** (= à l'époque de).

Lors même que s'emploie parfois encore avec l'indicatif dans le sens de « même lorsque »; cette locution s'emploie surtout avec le *conditionnel* dans le sens de « quand même » : *Il en sera ainsi lors même que vous ne le voudriez pas*.

Ainsi se construit également *alors même que*.

LORSQUE. — Élision et apostrophe : cf. *Puisque*.

[LOUAGEUR]. — Le bon usage dit : *un loueur de chevaux, de voitures*. Le mot *[louageur]*, formé sur *louage*, n'est pas admis.

LOUCHE. — On dit très bien : *une louche*. **[Lousse]** est une ancienne forme, reléguée au rang de provincialisme.

LOUP. — Féminin : *louve*.

Un loup-garou, des loups-garous.

Loup-cervier. Ancien féminin : *une loup-cerve*. On dit plutôt aujourd'hui : *un loup-cervier femelle*. — Pluriel : *des loups-cerviers*.

[LOUPER] est populaire dans ses divers sens : mal exécuter, rater, etc.

LOURD. — Peut-on dire : *Il fait lourd*? On peut parler d'un *temps lourd*, qui accable (cf. *Ac.* et *Dict. gén.*). On dit donc très bien : *Il fait un temps lourd, on peut à peine respirer* (cf. A. DEPRAS, *Le français de tous les jours*, I, p. 153). Mais je doute que l'ellipse *Il fait lourd* soit admise, comme d'autres, par le bon usage. L'aute bénigne, toutefois, si c'est une faute.

LUI. — On peut très bien dire pour insister : *Lui voulait partir. Lui semble ne rien voir et ne rien entendre* (cf. Deharveng, p. 170). *Lui n'y a rien compris* (Martinon, p. 253).

Lui, il voulait partir, Eux-mêmes n'y ont rien compris ne sont pas discutés.

Cf. *Infinitif*, 2 : *Je leur ai laissé cueillir des fleurs*.

[Lui adressé]. Cf. *Pronoms personnels*, 4.

LUIRE se conjugue comme *conduire*, sauf au participe passé : *lui*.

LUMIÈRE. — Cf. *Allumer.*

L'UN. — 1. On peut dire, devant un complément exprimant la totalité du groupe, **l'un** ou **un** : *L'un de nous ou un de nous, l'un d'eux ou un d'eux, l'un des meilleurs élèves ou un des meilleurs.* — *Un des consuls tué, l'autre fuit vers Linterne* (Hérédia). On pourrait dire : *l'un*.

« Les grammairiens se sont efforcés d'établir une distinction entre **l'un de**, en parlant de deux, et **un de**, en parlant de plusieurs; mais *l'un* et *un* se sont toujours plus ou moins confondus. » (Martinon, p. 160). Martinon croit remarquer une préférence de la langue moderne pour *un*, sauf devant les pronoms; ceux-ci demandent plutôt *l'un*, sans l'exiger.

L'un n'est obligatoire que dans certaines expressions où le complément *deux* précède : **de deux choses l'une**, *de deux jours l'un*. Mais on dirait : **un sur trois**.

Cf. *Un*, 4.

2. Après *en*, on doit dire *un* : *Il en est venu un*. Vous demandiez des formules : **en voici une**.

3. Généralement **l'un** s'emploie en opposition ou en corrélation avec **l'autre** ou avec **un autre** (s'il y a plus de deux termes) : *Le malheur de l'un [et non : d'un] ne fait pas le bonheur de l'autre. Si l'un espère ceci, l'autre espère cela.* De même, **les uns** s'emploie avec **les autres** ou avec **d'autres**.

Sur quelle règle, quel usage ou quelle autorité se fonde le grammairien qui, dans une liste de locutions vicieuses, insère **l'un après l'autre**, sans commentaire ni contexte, et corrige : *un après l'autre*? Il est clair qu'on dit, comme l'Académie : *Vous passerez l'un après l'autre*.

On ne peut employer *l'un* comme adjectif immédiatement devant un nom. *L'un* est pronom, et non adjectif. Ne dites pas : *[Il abandonna l'un projet après l'autre]*. Dites : **un projet après l'autre**. — *Passer d'une pièce à l'autre* (ou à *une autre* s'il y en a plus de deux dans la pensée).

Mais on emploie très bien toute l'expression *l'un et l'autre* ou *l'un ou l'autre* devant un nom au singulier : *Il passa de l'une à l'autre pièce. Moins de vingt-cinq ans se sont écoulés entre l'une et l'autre guerre. Donnez-moi l'un ou l'autre livre, à votre choix.* (Des écrivains mettent le nom au pluriel après *l'un et l'autre*. Cf. *Accord du verbe*, B, 12, p. 50).

Cette construction est moins courante avec un sujet. On peut dire : **L'un et l'autre raisonnement sont faux** (ou *est faux*); mais on dit souvent : **Les** (ou *ces*) **deux raisonnements sont**

faux ou *Ces raisonnements sont faux* tous les deux ou *sont faux l'un et l'autre*.

Avec *ni l'un ni l'autre*, on dira de préférence : *Ces raisonnements ne sont justes ni l'un ni l'autre*; mais on peut dire : *Ni l'un ni l'autre raisonnement n'est juste. Ni l'un ni l'autre de ces raisonnements ne sont justes* (ou *n'est juste*).

Avec *l'un ou l'autre*, on dira : *L'un ou l'autre de ces raisonnements est nécessairement faux* ou bien : *De ces deux raisonnements, il y en a nécessairement un de faux*. Cf. *Accord du verbe*, p. 50.

4. **L'un ou l'autre** : la tradition exige que cette expression ne s'emploie que lorsqu'il y a vraiment un choix entre deux êtres ou deux choses, comme dans l'exemple précédent ou dans celui-ci : *J'aime également ces deux livres : donnez-moi l'un ou l'autre*.

Cependant le passage du sens disjonctif au sens indéterminé est certainement réalisé. S'étonnera-t-on de cette phrase : *Un jour ou l'autre, vous vous ferez écraser*? On voit que *l'un ou l'autre* exprime l'indétermination (*quelque jour*) jointe à l'idée de : « si ce n'est pas un, c'est l'autre ». G. Duhamel écrit, et le contexte montre bien qu'il pense à un nombre indéterminé, mais considérable de gestes : « Les peuples ont ainsi baptisé, après les indices cliniques, jusqu'aux réactions de laboratoire. Enfin ce concert des nations est encore sensible dans l'appellation des techniques et, naturellement, des remèdes, si bien qu'en levant la main, si bien qu'en ouvrant les yeux, en allumant une lampe, en accomplissant *l'un ou l'autre* des rites de notre profession, nous rendons indirectement hommage au génie de vingt patries » (*Paroles de médecin*, p. 194).

Dans son *Balzac*, Philippe Bertault, après avoir énuméré huit genres différents qui ont inspiré son auteur, déclare : « *L'un ou l'autre* d'entre eux lui fournit un schéma d'exercices, des thèmes d'imitation : la parodie, le dialogue soit comique, soit dramatique, la description, etc. » (p. 37). On voit le sens élargi de *l'un ou l'autre* = *tel ou tel*. Et ailleurs : « *L'un ou l'autre* des personnages balzaciens n'a qu'à paraître, lancer un mot, faire un geste, nos souvenirs se réveillent » (p. 160).

Même sens élargi dans l'exemple suivant : « En très ancien français, ... l'ordre des mots était libre : c'était pour des raisons de style... que l'on commençait la phrase par *l'un ou l'autre* des éléments de la proposition » (Brunot et Bruneau, p. 281).

Cf. *Accord du verbe*, B, 12.

5. **L'un l'autre** marque la réciprocité : *Aimez-vous les uns les autres. Elles se rappelaient l'une à l'autre des souvenirs de leur enfance.* On observera que, dans ces phrases, l'adjonction de *l'un l'autre* (*l'un* représentant le sujet, et *l'autre* un complément) est nécessaire pour compléter le sens ou marquer la réciprocité. Les écrivains emploient parfois *l'un l'autre* sans nécessité. Il conviendrait au moins d'éviter les pléonasmes trop flagrants et de ne pas dire : *Ils se sont rencontrés et se sont parlé [l'un à l'autre] pendant une demi-heure. Ces maisons se touchent [l'une l'autre].*

Jamais **l'un et l'autre** ou **ni l'un ni l'autre** ne marquent cette réciprocité. Comparez : *Ils se plaignent l'un et l'autre* = tous deux se plaignent, chacun d'eux se plaint lui-même; *Ils ne se plaignent ni l'un ni l'autre* = aucun ne se plaint; *Ils se plaignent l'un l'autre* = mutuellement, réciproquement.

Lorsqu'on emploie **l'un l'autre**, on intercale entre *l'un* et *l'autre* la préposition exigée éventuellement par le verbe, le nom ou l'adjectif; cette préposition est celle qui introduirait normalement le complément : *Ils se nuisent les uns aux autres* (on se nuit à soi-même). *Ils se battent l'un contre l'autre* (on se bat contre quelqu'un). *Ils ont eu besoin les uns des autres* (on a besoin de quelqu'un). *Cette habitude charmante où l'on avait hâte de déférer à chaque prière l'un de l'autre* (Hervieu; exemple cité par Brunot, p. 333. On dirait : déférer à la prière de quelqu'un). *Ils pleurent dans les bras l'un de l'autre* (cf. Dans les bras de quelqu'un). *La réaction de ces deux composés l'un sur l'autre. L'amour des hommes les uns pour les autres.* A vîre de cette façon sur le dos les uns des autres, je ne vous donne pas un mois pour vous prendre en grippe (Gyp; exemple cité par Sandfeld, I, p. 453). *Jaloux l'un de l'autre.*

On dira donc : *Les deux troupes marchent l'une vers l'autre.* Remarque que, s'il s'agissait de trois troupes, on ne pourrait dire *l'un... l'autre* (= deux) ni *les uns... les autres* (= au moins quatre). On dirait : *Les trois troupes marchaient vers un même point. Ces trois femmes se jalourent mutuellement.*

S'il s'agit d'une locution prépositionnelle dont le dernier élément est *de*, elle se scinde généralement : la première partie se met devant *l'un*; *de* se met entre *l'un* et *l'autre* : *Ils demeurent loin l'un de l'autre. Ils marchent à la rencontre l'un de l'autre.*

Avec *à côté de*, *auprès de*, *en face de*, *vis-à-vis de*, *près de*, *autour de*, *au-dessus de*, *au-dessous de*, on peut scinder la locution ou l'insérer tout entière entre *l'un* et *l'autre*. Ce dernier tour est plus fréquent : *Ils sont assis l'un à côté de l'autre* (ou *à côté*

l'un de l'autre). Ils se tiennent *l'un en face de l'autre* (ou *en face l'un de l'autre*).

6. Avec un comparatif on dit : *Ils sont tous plus sots les uns que les autres*. « Mais on ne saurait dire correctement : *Il y en a de meilleurs les uns que les autres*, les uns étant de trop », dit Martinon (p. 175); on voit au contraire la nécessité de *les uns* dans le premier exemple.

7. On dit *l'un dans l'autre*, [et non : *l'un parmi l'autre*], pour marquer qu'il y a compensation (= en moyenne) : *Ces objets me reviennent à trois francs les uns dans les autres* (Martinon, p. 175). *Ces livres-là me reviennent à tant l'un dans l'autre* (Ac.).

8. **Répétition de la préposition.** Si *l'un* est régi par une préposition, celle-ci se répète régulièrement devant *l'autre* : *Être toujours chez l'un ou chez l'autre* (Ac. = être souvent en visite). *Je n'irai ni chez l'un ni chez l'autre*.

Vous êtes injuste envers l'un ou envers l'autre. Je n'ai parlé ni à l'un ni à l'autre. Je ne ferai cela ni pour l'un ni pour l'autre. Nous avons habité dans l'une et dans l'autre rue. Il va chez l'un et chez l'autre. Je montrerai la même indulgence envers l'un et envers l'autre.

Avec *ni l'un ni l'autre* et avec *l'un ou l'autre*, il y a disjonction normale des deux termes et la répétition de la préposition marque qu'on les pense d'une manière nettement distincte. C'est aussi le cas la plupart du temps avec *l'un et l'autre*, mais ici il arrive que la distinction soit moins accusée ou même que l'esprit considère ces termes globalement, comme l'équivalent de : *les deux, tous deux*, etc. Alors, on ne répète pas la préposition : *Dans l'une et l'autre rue. Pour l'un et l'autre de vous. Malgré l'un et l'autre. Envers les uns et les autres. A l'un et l'autre de ces points de vue.*

Entre ne se répète jamais : *Il y a une grande différence entre l'un et l'autre* (Ac.).

9. Lorsque *l'un* et *l'autre* renvoient à deux noms féminins, on dit généralement *l'une* et *l'autre*. Si les deux noms sont de genres différents, on dit *l'un* et *l'autre*; *un* est censé renvoyer au masculin : *Êtes-vous sa sœur ou sa cousine? — Ni l'une ni l'autre. — On lui a demandé son passeport ou sa carte d'identité. Il avait heureusement l'un et l'autre. — Est-ce de l'amitié ou de l'amour? Exactement ni l'un ni l'autre.*

On rencontre parfois *l'un*, même après deux noms féminins : *Est-ce une habitude qu'ils ont prise eux-mêmes ou une appellation*

qu'on leur a donnée? L'un et l'autre sans doute (Dauzat, cité par Sandfeld, I, p. 450).

On dira : *Est-elle coquette ou dédaigneuse? Ni l'un ni l'autre*, parce que les pronoms renvoient à des adjectifs et non pas à des noms; on dirait : *Sont-elles coquettes? Elles le sont.*

LUNETTE. — Une lunette est un appareil formé de verres grossissants disposés dans un tube. On dit aussi : *lunette d'approche. Regarder avec une lunette* (Ac.). Des lunettes ou une paire de lunettes, c'est une paire de verres enchâssés dans une monture qu'on place sur le nez devant les yeux : *Porter des lunettes* (Ac.).

LUSTRAL. — Pluriel : *lustraux*.

LUSTRE. — Ne dites pas : [*Un lustre de cinq années*]. C'est un pléonasmie. Dites simplement : *Un lustre*.

LUTHÉRANISME = doctrine de Luther. Gardez-vous de dire, par analogie avec **luthérien** ou *christianisme*, [*luthérianisme*].

LUTIN, comme nom, n'a pas de féminin : *Ce lutin*, en parlant d'une fille très pétulante. Comme adjectif, il signifie : éveillé, agaçant, taquin et fait au féminin *lutine* : *Cette fillette est d'humeur lutine* (Ac.).

LYNCH. — C'est abusivement qu'on dit : [*La loi du lynch*]. Dites plutôt : *La loi de Lynch*. *Lynch* est le nom propre d'un personnage qui aurait exercé une justice sommaire et expéditive. Le nom commun est **le lynchage** = action de lyncher, résultat de cette action.

LYS est admis par l'usage et par l'Académie, à côté de **lis**.

M

MACHINAL. — Pluriel : *machinaux*.

MACHINISTE. — Ce mot désigne plutôt celui qui déplace les décors d'un théâtre. Celui qui dirige une *locomotive* s'appelle généralement, en France, un **mécanicien**; parfois aussi un **machiniste**, comme en Belgique (cf. Englebert et Thérive, p. 60).

MADAME. — Pluriel : *Mesdames*. Cf. *Dame*. — On ne dit pas : [*Ma chère Madame*] et on ne doit pas perdre de vue qu'il y a de la familiarité dans : **Chère Madame**. Cf. *Adjectif possessif*, 3.

On peut parfois, dans le style familier, faire précéder *Madame* d'un article ou d'un adjectif démonstratif, comme dans les phrases suivantes : *Elle fait la madame* (Ac.) = elle se donne des airs. *Jouer à la madame* (ou mieux : à la dame). *Vous l'avez vue, cette Madame Durand?* Voyez-vous, disait-on, celle *Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse?* (Molière). *Je crains qu'il ne vienne des madames, c'est-à-dire de la contrainte* (Madame de Sévigné). — *Madame*, on le voit, fait au pluriel, dans cet emploi : *madames*. S'il s'agit de plusieurs personnes à qui l'on applique le nom d'une dame déterminée, *madame* reste invariable : **Les madame Marneffe pleurnichent quelquefois** (Balzac).

Madame s'écrit [en abrégé *M^{me}* (et non : *M^e*), avec majuscule.

MAGISTRAL. — Pluriel : *magistraux*.

MAIGRIR. — Auxiliaire : *Comme cet enfant a maigri pendant ce trimestre!* (action considérée dans son accomplissement). — *Comme il est maigri!* (état résultant de l'action considérée comme accomplie). Cf. l'Office, dans *Le Figaro* du 16 avril 1938 et la *Revue Universitaire*, février 1938, p. 127.

MAIGRELET (-ette), MAIGRICHON (-onne), MAIGRIOT (-otte) signifient tous trois : qui est un peu trop maigre. **Maigrichon** est familier.

On ne dit plus : [*maigret, maigrette*].

MAIN. — 1. D'après la logique, le *Dict. gén.* et l'Académie, *main*

doit rester au singulier dans l'expression : *remettre une lettre en main propre*, puisqu'on prend la lettre d'une seule main. Le pluriel est cependant assez répandu.

2. On écrit : *être en mains sûres, en bonnes mains, en meilleures mains, en mauvaises mains* : *Mettre son argent en mains sûres*.

3. **Prendre en main** (les intérêts, la cause de) = se charger de. *Main* reste au singulier comme dans : *avoir quelque chose ou quelqu'un en main*, c'est-à-dire (au figuré) : à sa disposition.

Au sens matériel, on dira : *Il prend un objet en main*, ou *dans la main* ou *à deux mains* ou *dans les mains*, *il tient sa canne à la main* ou *en main*, *il saisit la balustrade à deux mains*.

4. *Main* reste normalement au singulier dans : *une poignée de main, des poignées de main* (= de la main). Des auteurs écrivent cependant : *une poignée de mains*.

5. **En un tour de main** ; altération de *En un tournemain*. Cette deuxième expression est-elle préférable ? Non ; elle est vieillie et l'Académie elle-même recommande la première.

6. **Main courante** et **main coulante** (barre sur laquelle s'appuie la main). Les deux expressions sont correctes.

7. **Main-d'œuvre** (pluriel : *des mains-d'œuvre*), **main-forte** (*prêter main-forte à quelqu'un*) prennent un trait d'union.

MAINMISE s'écrit en un mot : *La mainmise d'un homme sur une assemblée*.

MAINT (= un grand nombre de) s'emploie comme adjectif, devant un nom. On ne peut donc dire : [*Maints se plaignent...*].

Il s'accorde avec le nom qui le suit ; le sens permet le singulier ou le pluriel ; celui-ci est cependant beaucoup plus fréquent : *maintes fois* (et non plus : *mainte fois*) ; *en mainte occasion* (Ac.) ou *en maintes occasions* ; *à maintes reprises* ou *à mainte reprise*. *Maintes personnes se sont plaintes* ou *Mainte personne s'est plainte*.

Maint et maint est généralement suivi d'un singulier : *Il m'a fait mainte et mainte difficulté*. Le pluriel est plus fréquent avec *fois* et *reprises*, sans s'imposer : *maintes et maintes fois, à maintes et maintes reprises*.

MAIS. — 1. **Il n'en peut mais** = il ne peut rien à cela.

2. *Ce n'est pas un criminel, mais bien un imprudent* (*mais bien* souligne l'opposition).

MAISON de rentier, de maître [et non : *maison fermée*].
Cf. *Fermé*.

MAÎTRE D'ÉTUDE. — *Étude* reste au singulier (= qui surveille les élèves à l'étude et non : qui surveille les études).

Féminin de *maître* : *maîtresse*.

[MAJESTATIF]. — Inutile de parler d'un [pluriel *majestati*].

Il suffit de parler d'un pluriel de *majesté* ou de *modestie*.

MAJORER peut remplacer *augmenter* dans le sens de « augmenter de prix un produit, une denrée » : *Vous avez majoré vos prix* (Ac.).

MAJUSCULES. — L'emploi des majuscules reste parfois hésitant, et il faut savoir que l'usage est moins rigoureux qu'on ne l'affirme. On consultera sur ce point Grevisse, pp. 123-126, nos 170 et 171. Bornons-nous à quelques remarques :

1. On écrit : *Un Français* (nom), mais : *un écrivain français, l'État français, l'Académie française, le français* (pour : *la langue française*). L'adjectif précédant ou parfois suivant le nom propre prend la majuscule quand il est joint intimement au nom et fait corps avec lui pour former un véritable nom composé : *l'Ancien Testament; Charles le Téméraire; les États-Unis; le golfe Persique; la Comédie-Française*; on écrit : *le bon Dieu*.

2. *Saint* prend la majuscule quand il s'agit d'une rue, d'une église, d'une localité, d'une fête, etc. : *la rue ou l'église Saint-Nicolas, la ville de Saint-Nicolas, la Saint-Nicolas tombe le 6 décembre*. Mais : *Les enfants belges aiment beaucoup saint Nicolas* (il s'agit du saint lui-même). Cf. *Saint*.

3. Les noms des jours et des mois ne prennent pas la majuscule dans le corps de la phrase : *le lundi 2 janvier*. Toutefois des écrivains mettent aujourd'hui fréquemment la majuscule (cf. G. DUHAMEL, *Chronique des saisons amères* et surtout *La Passion de Joseph Pasquier*, pp. 126, 130, 149, 175, 241, 244, 256; A. MAUROIS, *Espoirs et souvenirs*, pp. 12 et 19. De même aussi André Maurois, dans *Byron*).

4. On écrit couramment : *la Renaissance, le Moyen Age, la Révolution française*. Mais on écrit aussi : *le moyen âge*.

5. *Points cardinaux*. Il y a du flottement dans l'usage. Toutefois, lorsqu'on désigne une région géographique déterminée, on met une majuscule : *Cet homme est du Midi. Les provinces de l'Ouest. Le Chemin de fer de l'Ouest. Le département du Nord. Il a voyagé dans le Nord. Les peuples du Nord. Dans l'Est. La frontière de l'Est*.

On met parfois aussi une majuscule quand le nom du point cardinal est employé dans son sens le plus large : *Le soleil se lève à l'Est*. Toutefois cet usage est loin d'être généralisé et l'Académie emploie dans ce cas la minuscule : *Un vent d'ouest; maison exposée à l'ouest; le midi est opposé au nord. Ce pays est borné à l'est par...*

Elle écrit aussi : *Cette ville est au nord-est de la France. Il a une propriété dans le Midi, dans le midi de la France*. Ce dernier exemple est caractéristique : le nom du point cardinal, désignant une région, prend une minuscule quand il a un complément déterminatif. L'Académie écrit cependant : *Faire une tournée dans l'Ouest de la France*.

6. On n'omettra pas la majuscule dans les titres et les noms des dignités, quand on s'adresse aux personnes mêmes qui les portent : *Monsieur le Professeur, Monsieur le Ministre, Monsieur le Président, Monsieur l'Abbé*.

MAL est adverbe et invariable dans : *Elle s'est trouvée mal*.

On peut dire familièrement : *Cette jeune fille n'est pas mal*.

Ne dites pas : [*J'ai mal à ma tête, J'ai mal la tête, J'ai mal de tête*]. Dites : *J'ai mal à la tête. J'ai un violent mal de tête*. De même : *J'ai mal aux dents. J'ai un mal de dents très aigu*; et non pas : [*J'ai un mal aux dents très aigu*]; on emploie toujours de quand *mal* est accompagné d'un article ou d'un déterminatif : *un mal de dents, ce mal de cœur*.

Cf. *Pouvoir* [*Je ne peux mal*] et *Pas mal*, p. 533.

MALADE. — Ne pas dire : [*Il fait malade*]. Dire : *Le temps est lourd*.

MALBÂTI s'écrit maintenant en un mot.

MALCHANCE. — L'Académie écrit : *malchance, malchanceux* (que les puristes condamnent). Le *Dict. gén.* accueille *malchance* et (familier) *malchance*. Je crois qu'il vaut mieux s'en tenir à *malchance* et *malchanceux*.

MALEMORT est un mot vieilli qui signifie : mauvaise mort. *Mourir de malemort* = d'une mort cruelle.

Ne pas confondre avec : vouloir **mal de mort** à quelqu'un = le haïr à mort, lui vouloir beaucoup de mal, lui en vouloir à mort.

MALÉVOLE s'écrit maintenant avec un accent (Ac.). Il signifie : malveillant, mal disposé.

MAL FAIRE ne s'écrit plus en un mot. On écrit : *Un habit mal fait. Il se plaît à mal faire* (comme on dit : à bien faire). *Il trouve plaisir à mal faire*.

MALGRÉ QUE s'emploie correctement, non seulement dans l'expression *malgré que j'en aie, malgré qu'il en ait* (= en dépit de moi, de lui), mais aussi comme synonyme de *bien que*, avec le subjonctif. Ce dernier emploi a été fort critiqué par les puristes et est même condamné sans appel par les grammairiens Le Bidois. Il faut cependant reconnaître que le tour est entré dans le meilleur usage, puisqu'on le trouve sous la plume d'écrivains nombreux et excellents comme Boylesve, M. Barrès, Sainte-Beuve, France, Giraudoux, Loti, F. Mauriac, H. de Régnier, A. Daudet, Hérédia, Bourget, P. de Nolhac et combien d'autres! *L'air brûlait, malgré qu'on fût au déclin de la saison* (A. DAUDET, *Tartarin sur les Alpes*, p. 356). L'Office de la langue française a hésité à donner son approbation à cet emploi. Il faut, me semble-t-il, bannir tout scrupule et s'incliner devant l'accomplissement d'une évolution nouvelle. Qui donc pense encore à retrouver dans cette expression le nom *gré* et le relatif *que*? (*Malgré qu'il en ait* = quelque mauvais gré qu'il en ait). *Malgré* est devenu depuis des siècles une préposition devant un nom ou un pronom (*malgré son enlèvement, malgré lui*), puis il s'est employé devant une proposition; il n'est pas plus anormal d'employer *malgré que* à côté de *malgré* que d'employer *avant que* ou *après que* à côté de *avant* ou *après*.

Le Français d'aujourd'hui n'a pas besoin qu'on lui explique cet emploi; mais il a besoin d'une explication pour retrouver le sens premier (*mauvais gré*). La grammaire historique est là pour fournir cette explication d'une locution figée (*malgré qu'il en ait*), mais non pour s'opposer à une évolution tout à fait normale et admise par le meilleur usage.

MALHONNÊTE. — *Un malhonnête homme* est le contraire d'un honnête homme. *Un homme malhonnête, un enfant malhonnête* = un homme, un enfant manquant de civilité. Cf. *Honnête*.

[**MALI**]. — Parce qu'on dit très bien : *un boni, des bonis* (= un excédent), certains disent, à tort : [*un mali*] pour *un déficit*.

MALIN. — Féminin : *maligne* dans tous les sens.

Notez qu'un *garçon malin* est un garçon fin, rusé, habile, malicieux, et non pas proprement un garçon intelligent.

MALPOLI. — On trouvera dans les dictionnaires *malpropre, malsain*, mais non *malpoli* ni *mal poli*, qui paraissent cependant réguliers et qu'admet avec raison André Thérive (III, p. 24).

MALVERSATION = faute grave commise par cupidité dans

l'exercice d'une charge. Ne dites pas, par analogie avec *aversion*, *perversion*, etc. : [*malversion*].

MANCHES. — Cf. *Bras* (de chemise).

MANCHOT. — Féminin : *manchote*.

MANDER QUE. — Mêmes règles que pour *ordonner que*.

MÂNES est du masculin pluriel.

MANIÈRE. — 1. On appliquera aux locutions **de manière que** et **de manière à ce que** ce qui a été dit des locutions *de façon à ce que* et *de façon que*. Cf. *Façon*.

De manière que est la forme régulière; mais de bons auteurs emploient *de manière à ce que*, aujourd'hui correct.

2. On peut dire familièrement : **Il fait des manières** = il agit, il parle sans simplicité, il se fait prier (Ac.).

MANQUER. — 1. **Manquer** et **manquer de**, devant un infinitif, signifient « courir quelque risque, être sur le point d'éprouver quelque accident » (Ac.) : *Il a manqué d'être tué* (Ac.). *Il a manqué mourir* (Ac.). *Il a manqué de tomber* ou *Il a manqué tomber*.

2. **Manquer à**. Comme on dit : *manquer à ses devoirs* (= omettre, ne pas faire ce qu'on doit), on dit aussi dans le même sens : *manquer à* devant un infinitif, mais c'est plutôt un archaïsme : *A cause qu'elle manque à parler Vaugelas* (MOLIÈRE, *Les Femmes savantes*, v. 606). *Manquer à exécuter, à faire une chose* (Ac.). *Ce n'était pas qu'elle manquât à la cajoler dans ses moments de bonne humeur* (J. GREEN, *Varotuna*, p. 91). On dit plutôt, quand c'est possible : *omettre de, négliger de*.

3. Avec une négation, **ne pas manquer de** signifie *ne pas omettre de, ne pas oublier de* ou exprime la certitude : *Je ne manquerai pas de faire ce que vous voulez* (Ac.). *Il n'a pas manqué de nous faire des reproches. Vous ne manquerez pas d'être honoré* (= Vous le serez certainement).

4. **Il ne manquerait plus que**. On peut très bien dire : *Il ne manquerait plus que cela* (ou *que ça*)!

On dit dans le même sens : *Il ne manquerait plus que de le trouver là en arrivant!* ou : *Il ne manquerait plus que vous soyez là avant moi!* (mis pour : *que que vous soyez*). Cf. Le Bidois, II, p. 743.

5. On écrit : *Nous l'avons manqué belle* comme *échappé belle*. (participe invariable). Cf. p. 265.

[MANUCURER] n'est pas français.

MARCHÉ. — 1. On peut dire : *Acheter, vendre, avoir un objet bon marché* ou à *bon marché* (Ac.).

2. Au figuré, on dit toujours à *bon marché* : *En être quitte à bon marché. Être généreux à bon marché.*

3. L'expression *bon marché*, sans *à*, peut prendre la valeur d'un adjectif composé invariable : *Ces objets sont très bon marché.*

MARCHEPIED s'écrit en un mot.

MARCHER. — 1. Ne dites pas : [*Je marche dans la combinaison*]. Dites : *Je suis d'accord.*

2. On dit très bien que les trains, les autobus, les bateaux, les horloges *marchent*.

3. Ne dites pas : [*Je marche à pied*]. Dites : *Je vais à pied.* Dans les expressions suivantes : *Marcher à grands pas, d'un même pas, sur les pas de quelqu'un*, il est clair que ces compléments ne forment pas pléonasme.

4. On peut dire : *Aller ou marcher sur ses quatre ans, sur quatre ans.*

MARÉCHAL-FERRANT. — Trait d'union. Pluriel : *des maréchaux-ferrants.*

[**MARGAILLE**] appartient à la langue populaire.

MARGE. — On dit très bien : *Il y a de la marge* (prononcer *f*).

MARGUILLIER s'écrit avec *ier*.

MARIAGE. — Cf. *Rompre.*

MARIER (= unir, donner en mariage) n'a jamais pour sujet, sauf à la forme pronominale ou au passif, celui qui *se marie*. Dites : *Son père l'a marié à la fille, avec la fille d'un de ses amis* (Ac.). *Le prêtre et l'officier de l'état civil les ont mariés la semaine dernière.* — *Les deux fiancés se marient demain.* — *Mon ami épouse ma sœur ou se marie avec ma sœur.*

MARIN a un sens général et « s'applique, dit l'Office, aux choses de la mer, prise en quelque sorte en elle-même, indépendamment de son voisinage ou de l'activité des hommes » : *Sel marin, vents, courants, phénomènes marins, faune et flore marines.*

Maritime n'a pas ce sens général, mais a deux sens plus particuliers : 1) « qui se trouve au bord ou dans le voisinage de la mer » : *Climat, villes, provinces, puissances maritimes.*

2) « qui a rapport à l'activité de l'homme quant aux choses de la mer » : *Transport, inscription, droit, code, commerce, port, gare, signaux, préfet, messageries maritimes* (cf. *Le Figaro*, 21 mai 1938 et *Revue Universitaire*, juin 1938, p. 41).

Observez qu'on dit : *un marin, carte marine, montre marine, trompette marine, avoir le pied marin, le sens marin*.

MARMONNER est un vieux verbe qui veut dire « murmurer sourdement et d'une façon hostile » : *Qu'est-ce que vous avez encore à marmonner?* (Ac.). *Marmonner des injures. Il ne fait que marmonner.* Il peut avoir un complément d'objet direct ou être pris absolument.

MARMOTTER n'a pas le même sens; il signifie : parler confusément et entre les dents : *Marmotter ses prières* (Ac.).

MARONNER est familier = éprouver du dépit, maugréer, grogner entre ses dents. Il est intransitif, d'après l'Académie et le *Dict. gén.* : *Il est toujours à maronner. Il maronne dans son coin* (Ac.). Ne dites donc pas : [*Maronner des injures*]. Dites : *Marmonner des injures*.

Attention à l'orthographe. Il n'y a aucun rapport entre *marron* et *maronner*, qui est d'origine dialectale (= miauler) et en rapport avec *maraud*, dit Dauzat (*Dict. étym.*).

MARRON. — Cf. *Châtaigne*.

Ce nom reste invariable quand il désigne la couleur : *Des habits marron*.

Tirer les marrons du feu ne signifie pas : retirer un avantage sans courir aucun risque, mais au contraire : *courir des risques sans profit personnel*. Il y a là une allusion à la fable de La Fontaine : *Le Singe et le Chat* (IX, 6). Le chat Raton tire délicatement les marrons du feu. « Et cependant Bertrand (le singe) les croque. » Image de ces princes

Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauffer en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

Si *marron* varie dans : *des courtiers marrons, des éditeurs marrons*, c'est qu'il s'agit ici d'un adjectif, d'origine différente. **Marron, marronne** s'est dit d'un esclave en fuite (d'un mot de l'espagnol d'Amérique, signifiant : un fourré), puis, par analogie, d'une personne exerçant une profession sans titre, sans brevet.

MARRONNIER. — Deux *r*, deux *n*.

MARS (prononcer l's). — **Venir comme marée en carême** = arriver à propos.

Venir comme mars en carême = 1) arriver à propos (quoi qu'en dise Le Gal); ou 2) arriver inévitablement à une même époque (mars est toujours en carême); mais ce second sens est vieilli.

Ainsi donc, une fois de plus les puristes ont tort; si l'on en croit l'Académie, l'expression *Venir comme mars en carême* est non seulement admise dans le sens d'*arriver à propos*, elle est même préférable à l'autre, donnée comme familière.

MARTEAU est populaire comme adjectif (= un peu fou).

MARTELER. — *Je martèle*.

MARTYR. — *Un martyr* (ou *une martyre*) souffre le *martyre*.

MASTROQUET est populaire (Ac.).

MATCH. — *Un match, des matches* (pluriel à l'anglaise); parfois : *des matchs*.

MATÉRIAU. — Ce mot technique est tout à fait correct comme singulier de *matériaux*, seul admis par l'usage académique : *Le ciment armé est un matériau très pratique*.

MÂTIN désigne un gros chien de garde ou « un enfant qui fait preuve de malice ou de hardiesse » (Ac.). C'est aussi « une exclamation populaire qui exprime la surprise ».

MATIN. — 1. On dit : *Il reçoit le matin* (Ac.). *Demain au matin* ou, plus ordinairement, *Demain matin* (Ac. Cf. *Demain*). *Hier au matin* ou *Hier matin* (cf. *Hier*). *Lundi au matin* ou *Lundi matin*.

Au matin vieillit, mais s'écrit encore : *Samedi, départ au matin pour Lausanne* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 50). Cette expression se retrouve dans *Au petit matin* et dans le proverbe : *Rouge au soir, blanc au matin, c'est la journée du pèlerin* (Ac.).

Et aussi nécessairement dans : *Le 15 au matin*.

2. On dit : *Se lever matin, fort matin, très matin* (Ac.), *de grand matin, de bon matin* = tôt, de bonne heure, très tôt, de très bonne heure : *Ils se lèvent matin*.

3. Il serait logique d'écrire : *Tous les lundis matin* (= au matin); toutefois le bon usage hésite, et *matin* tantôt varie, tantôt reste invariable (cf. Grevisse, n° 916, p. 679, note 1).

MATINAL, MATINEUX, MATINIER.

Matinal = qui s'est levé de bonne heure ou « qui a coutume de se lever de bonne heure » ou aussi (au lieu de *matinier*) « qui appartient au matin » (Ac.) : *Une brise matinale, un homme matinal.*

Le pluriel de *matinal* est hésitant, mais il n'y a aucune raison d'hésiter à dire : *matinaux*.

Matineux signifie toujours, lui : qui a l'habitude de se lever matin : *Il faut être plus matineux que vous n'êtes* (Ac.).

On remarquera que ce sens peut être rendu aussi par *matinal*.

Matinier (= qui appartient au matin) ne s'emploie plus guère; au lieu de *L'étoile matinière*, on dit : *L'étoile du matin*.

MAUDIRE ne se conjugue pas comme *dire*, mais comme *finir* : *Je maudis, nous maudissons. Je maudissais. Je maudis. Que je maudisse. Maudissant. Maudit.*

MAUVAIS. -- Cf. *Pire*.

MAUVAISETÉ est un vieux mot français usité jusqu'au début du XVIII^e siècle; il est devenu dialectal ou archaïque. Dauzat dit qu'il est encore chez Balzac. Il est même encore chez Duhamel : *Pour comble à ses mauvaisetés...* (*Les Maîtres*, début du ch. XIX).

MAXIMUM et MINIMUM. -- 1. Proprement, ces adjectifs neutres latins au superlatif sont en français des *noms*. En langage scientifique, particulièrement dans les mathématiques, ces mots gardent leur pluriel latin : *Un thermomètre à maxima et à minima. Les maxima et les minima d'une intégrale.*

En langage courant, le pluriel régulier est : *des maximums, des minimums*.

2. Des linguistes comme Durrieu rejettent l'emploi de ces mots comme *adjectifs*. L'Académie admet cet emploi, qui est usuel. On peut donc dire : *Acheter au prix minimum*, sans s'astreindre à recourir à l'expression *au minimum du prix*.

Au féminin, on dit : *la vitesse maxima, la force maxima, la pression minima* (Ac.), *la température minima* (Ac.). On entend aussi : *la dépense maximum*.

Au pluriel, certains préfèrent, au masculin comme au féminin, *maxima* et *minima* : *Les altitudes maxima. Les prix maxima*. Rien n'empêche cependant de dire : *des prix maximums*. On entend même : *les dépenses maximums*.

Mieux vaut éviter le pléonasme [*au grand maximum*], car il n'y a rien au-delà du maximum. Dites : *au maximum*.

MAZETTE. — Une *mazette* est un homme qui manque d'ardeur, d'énergie, qui n'avance pas ou, plus souvent, un homme qui joue mal : *Mon partenaire était une mazette.*

MÈCHE. — *Découvrir, éventer* (proprement trouver en flairant) la *mèche d'une mine*, c'est découvrir, au moyen d'une contre-mine, l'endroit où une mine a été pratiquée et enlever la mèche qui devait la faire jouer. Au figuré donc, *découvrir, éventer la mèche*, c'est découvrir le secret d'un dessein, d'un complot, d'un projet préparé secrètement et le faire avorter. (On peut dire : *éventer la mine, éventer un secret, un complot.*)

L'Académie ajoute à sa définition : « On dit aussi *Vendre la mèche* ». Cela laisse entendre qu'on emploie cette expression dans le même sens que les deux autres. Il n'en est rien. Sous l'influence d'expressions où *vendre* signifie « trahir, révéler un secret par quelque raison d'intérêt » (*Vendre sa patrie, son meilleur ami*), *vendre la mèche* a pris le sens de : trahir, révéler un secret.

[**MÉCONDUIRE**]. — Le verbe [*se méconduire*] n'est pas admis par l'usage français. On dit : *se conduire mal*.

MÉCONNAÎTRE. — Pour l'emploi du mode et de *ne* explétif après *méconnaître* que, cf. *Contester*.

MÉDECINE. — Une *médecine* est proprement aujourd'hui un remède *purgatif*.

MÉDIAL. — Pluriel : *médiaux*.

MÉDICAL. — Pluriel : *médicaux*. *Soins médicaux*. On emploie *médicinal, médicinaux* en parlant des propriétés médicamenteuses des eaux, des plantes : *Des plantes médicinales*.

MÉDIRE se conjugue comme *dire*, sauf à la 2^e personne du pluriel de l'indicatif présent et de l'impératif présent : *Médisez*. Le participe passé *médil* n'a pas de féminin, car le verbe est intransitif : *Médire de quelqu'un*.

MÉFAIRE, vieillir, ne s'emploie guère qu'à l'infinitif.

MEILLEUR. — Cf. *Bon*, 7.

1. Ne dites pas : [**Plus meilleur**] : [*Plus il vieillit, plus il est meilleur*]. Dites : *plus il est bon* ou : *meilleur il est*.

2. Peut-on dire : *Cette rose sent meilleur que celle-là*? Martinon (pp. 95-96) affirme que « *bon* pris adverbialement ne peut avoir de comparatif, et qu'une fleur ne peut sentir ni *meilleur*

ni plus bon qu'une autre; elle a une meilleure odeur ». Je crois que la langue, ne pouvant dire : [*sont mieux*] ni [*sont plus bon*], fait bien d'adopter *meilleur*, qui est le comparatif de *bon*, même quand celui-ci est pris adverbialement. Le *Dict. gén.* dit d'ailleurs : « Adverbialement : *Il fait meilleur chez nous* ».

3. [**Meilleurs vœux**]. Cette formule est reproduite sur de nombreuses cartes de visite. Elle est impropre et mieux vaudrait dire : *Mes meilleurs vœux*. En effet, *meilleur*, sans l'article défini ou le possessif, est un comparatif. On souhaite à un malade *meilleure santé*. Or ici on ne veut pas présenter à son correspondant des vœux meilleurs que d'autres ou que les précédents, mais *les meilleurs* qui soient. C'est bien le superlatif qu'on emploierait si on ne cherchait à faire l'économie d'un mot et de quelques centimes.

MÊLER. — Dites : **Mêler les cartes** ou simplement : **Mêler** (Ac.).

[**MÊLE-TOUT.**] — Les bons dictionnaires ne connaissent pas ce mot. Il faut dire : *un touche-à-tout*.

Touche-à-tout, terme familier, masculin ou féminin et invariable, a en effet deux sens : 1) « qui aime à se mêler indistinctement de tout ce qui ne le regarde pas » (Ac.); 2) « qui a l'habitude de toucher à tous les objets qui sont à sa portée » (*Dict. gén.*).

MELLIFLUE, adjectif des deux genres, ne s'emploie qu'au figuré : *Langage melliflue* (= doucereux).

MEMBRÉ. — Il y a en principe une différence entre *être bien membré* et *être fortement membré*. En effet, *membré* signifie : « pourvu de membres » (*Dict. gén.*) et ne s'emploie guère qu'avec un adverbe qui détermine le sens de l'expression. **Être bien membré**, c'est avoir les membres bien faits, bien proportionnés. **Être fortement, solidement membré**, c'est avoir les membres forts, solides. Étant donné cependant le sens élargi de *bien* (= fort, très; cf. *Il est bien malade*), cette distinction paraît théorique et caduque.

MÊME. — 1. *Même* est toujours variable dans les cas suivants :

a) quand, accompagné de l'article, il ne s'appuie sur aucun nom : *Ce sont toujours les mêmes qui se dévouent. Nous sommes tous les mêmes*;

b) entre un déterminatif (article, démonstratif, nom de nombre, adjectif possessif) et un nom. Même s'il y a ellipse du déterminatif : *Les mêmes causes ne produisent pas toujours les*

mêmes effets. Nous avons retrouvé ces **mêmes** quartiers avec leurs **mêmes** rues malpropres. L'attraction analogique s'exerce plus facilement entre deux **mêmes** personnes de différents verbes (DAUZAT, *Vie du langage*, p. 142). Ils avaient **même** espoir et **mêmes** illusions;

c) après un pronom personnel : **nous-mêmes**, **vous-mêmes** (*nous-même*, *vous-même* si l'on ne désigne qu'une seule personne), **eux-mêmes**. Il y a toujours un trait d'union entre le pronom personnel (*moi*, *toi*, *soi*, etc.) et **même**.

2. **Même** est toujours adverbe et invariable quand il modifie un verbe, un adjectif, un adverbe ou une proposition ou lorsqu'il suit un nom employé sans article. Il signifie alors « aussi, de plus, jusqu'à » : Nous ferons **même** ces démarches avec vous. Ils nous offraient **même** de les accompagner. Les plus sages **même** se trompent quelquefois, souvent **même**. **Même** lorsqu'on vous appellera. Ils tuèrent hommes, femmes, enfants **même** (Michaut).

3. Tous ces cas sont très clairs. Il n'y a d'hésitation possible que si *même* suit un nom commun déterminé, un nom propre ou un pronom démonstratif.

Tout dépend alors de la nuance qu'on veut exprimer. On écrit : Ceux-là **même** ou ceux-là **mêmes** qu'il avait sauvés l'ont trahi, selon qu'on veut dire : *Même* ceux-là, ceux-là aussi ou ceux-là eux-mêmes. On a donc souvent le choix. Remarquez l'absence de trait d'union après un pronom démonstratif.

La langue d'aujourd'hui a d'ailleurs tendance à préférer les deux constructions suivantes :

1) quand *même* est adverbe (1^{er} cas), il est placé volontiers devant le nom et son déterminatif;

2) quand il est adjectif, il est renforcé souvent au moyen du pronom personnel : *eux-mêmes*.

Si l'on ne recourt pas à ces deux constructions, on peut observer pratiquement que :

1) si « même » doit rester après le nom, il est certainement adjectif;

2) si on peut le mettre devant le nom et son déterminatif, il peut être considéré comme adverbe; toutefois, s'il semble plutôt tenir la place d'*eux-mêmes*, on le considère généralement comme adjectif et il varie.

Les Romains ne vainquirent les Grecs que par les Grecs **mêmes** (Ac.); on ne pourrait dire : « que même par les Grecs »; *même* est adjectif = que par les Grecs eux-mêmes.

Autorisés par les rois, par les parlements mêmes et par l'Église (Voltaire); cela veut dire : « par les parlements eux-mêmes ». *Même* est adjectif.

Elle qui était la sagesse, la droiture et la vérité mêmes; on ne dirait pas : « et même la vérité ». Dans cette phrase de Fromentin, *même* s'accorde avec les trois noms, car l'auteur veut dire que la personne en question personnifiait ces trois vertus tout ensemble; on écrirait d'ailleurs : *elles-mêmes*. Toutefois, Grevisse, qui cite cette phrase, n° 459, en cite deux autres du même type où *même* est laissé invariable : *Son fils était l'honneur et la bonté même* (G. Boissier). *Elle était la bizarrerie et la bonne humeur même* (ALAIN-FOURNIER, *Le Grand Meaulnes*, p. 238). Il déclare qu'on a le choix. Je ne le pense pas. L'application du principe logique rappelé plus haut et généralement suivi montre que le pluriel s'imposait. Il est évident que l'emploi de l'article sans *même* ne se conçoit pas dans ces phrases. On ne dirait pas : *Elle était la bizarrerie*. Donc, *même* est un adjectif qui se rapporte aux deux noms.

Il n'y a de rémission que sur les planètes mortes, quand toute vie est abolie depuis des millions de siècles et que les souvenirs mêmes sont endormis pour toujours (G. DUHAMEL, *La Passion de Joseph Pasquier*, p. 259). Il veut dire : « les souvenirs eux-mêmes ». Mais on voit que le sens ne changerait pas si l'on disait : « et que même les souvenirs..., et que les souvenirs aussi sont endormis »; on peut donc considérer *même* comme adverbe; toutefois le sens d'*eux mêmes* entraîne généralement l'accord, sauf à la fin d'une gradation : *Sa femme, ses amis, ses enfants même se sont dévoués pour lui* (Ac.). Ici encore on peut comprendre autrement (« ses enfants eux-mêmes ») et faire l'accord, mais ce n'est pas l'usage habituel.

Répétons que, si l'on veut s'épargner toute hésitation, il est plus simple de se conformer aux deux constructions signalées plus haut comme les plus vivantes aujourd'hui.

4. **Boire à même la bouteille** = boire à la bouteille même, boire directement à la bouteille.

Mais *à même* s'emploie aussi pour remplacer des expressions similaires formées avec d'autres prépositions que *à* : *Se coucher à même le sol* = directement sur le sol. *Tailler à même le roc* = directement dans le roc. *Elle avait rêvé qu'on l'enfermait dans une pièce taillée à même une transparente montagne de glace* (G. BEAUMONT, *L'Enfant du lendemain*, p. 25).

Dans ces phrases, le rapport exprimé par la préposition *à*

n'est plus perçu. C'est ainsi qu'on en arrive, rarement encore, à employer la locution adverbiale à *même* avec une préposition autre que *à*, comme si *à même* ne signifiait que *directement* : *Elle serait plus à l'aise au coin d'une haie, oui, à même dans l'herbe* (G. BERNANOS, *La Joie*, p. 256).

On dit aussi, sans complément, *boire à même, mordre à même* : *Voici la cruche; buvez à même.*

5. **Le même** s'emploie dans certaines expressions pour : *la même chose* : *C'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles que de voyager* (Descartes). Cet emploi n'est plus guère admis que dans : *Cela revient au même.*

6. **Même que** (+ indicatif ou conditionnel) appartient à la langue familière (cf. Le Bidois, II, p. 585).

7. Boisson condamne : *Il va même jusqu'à le frapper.* « *Même*, dit-il, est de trop » (p. 61). Sans doute, en théorie. Mais il est certain que, dans la pensée de ceux qui emploient cette expression, et ils sont nombreux, elle marque une insistance plus grande que : *Il va jusqu'à le frapper; même* n'est donc pas de trop, en réalité.

8. **Être à même** : *Ils ne sont pas à même de nous renseigner.*

9. **Tout de même.** Cf. *Tout.*

10. **De même (que).** Cf. *De même.*

MÉMOIRE. — Distinguer : **Un mémoire** = état de sommes dues, écrit exposant certains faits, et **la mémoire** = faculté de se souvenir, etc.

MÉMORIAL. — Pluriel : *des mémoriaux.*

MENTALITÉ. — Des linguistes déconseillent, comme plutôt vulgaire, l'emploi de ce mot dans le sens d'*état d'esprit* (cf. Thérive, I, pp. 169-170). Sévérité excessive. Les frères Tharaud écrivent : *A Fez, où la mentalité est à peu près uniforme (Fez ou les bourgeois de l'Islam, p. 57).* D'ailleurs, l'Académie adopte cette acception : « État d'esprit, habitudes de pensée : *La mentalité germanique. La mentalité du public. La mentalité de la génération nouvelle.* »

MENTERIE. — L'Académie déclare : « Il est plus familier que **mensonge** et s'applique à des choses moins graves ».

MENTIR. — Notez les formes : *Je mens* (sans *t*), *tu mens, il ment. Je mentis, Je mentirai. Que je mente, que nous mentionnons. Mentant, Menti.* — *Vous en avez menti.*

MERCİ. — 1. Le bon usage dit indifféremment : *Merci de* ou *merci pour votre lettre*. Mais : *Merci d'être venu*.

Ironiquement, on dit plutôt de : *Merci du compliment!*

2. *Merci* a deux genres. Il est *féminin* dans : *A la merci de* (= au bon vouloir de); *N'espérez aucune merci* (= pitié, grâce); *ne faire aucune merci* (= grâce; cf. *crier merci*); *Dieu merci* (= par la grâce de Dieu, heureusement).

Il est *masculin* dans le sens de « remerciement » : *Un grand merci*. *Grand merci*. La langue courante et familière dit : *Merci bien*, *Merci beaucoup* (cf. Martinon, p. 506, note).

MESSE. — 1. Ne dites pas : [**Faire la messe**]. Dites : *Célébrer la messe*, *dire la messe*, *la grand-messe*.

2. Ne dites pas : [**Aller à messe**]. Dites : *Aller à la messe*, *revenir de la messe*.

3. Ne dites pas : [**Une messe d'année**]. Dites : *Un service anniversaire*. *Une messe de bout de l'an* (Ac.). *La messe du bout de l'an*.

MESSEOIR (n'être pas séant, ne pas convenir) ne s'emploie guère qu'aux formes suivantes : *il messied*, *il messiéra*, *il messierait*, *messéant*. On entend aussi l'imparfait (*messeyait*).

[**MESSIEURS, DAMES**]. — La langue populaire dit volontiers : [*Bonjour, Messieurs et dames*] ou [*Bonjour, Messieurs, dames*]. Dites : *Bonjour, Madame et Monsieur*, ou *Madame, Monsieur*, ou : *Mesdames et Messieurs*, ou : *Mesdames, Messieurs*.

MÉTÉMPSYCOSE s'écrit sans *h*.

MÉTIS. -- Féminin : *métisse*. Cf. *Créole*.

METTRE. — 1. Notez : *Je mets*, *nous mettons*. *Je mettais*. *Je mis*. *Je mettrai*. *Que je mette*. *Que je misse*. *Mettant*. *Mis*.

2. Ne dites pas : [**Mettez-vous**]. Dites : *Mettez-vous là*. *Asseyez-vous*. *Prenez place*. On peut dire aussi, avec un peu de solennité : *Donnez-vous la peine de vous asseoir*. *Prenez la peine de vous asseoir*.

3. **Mettre que** (+ indicatif ou subjonctif), dans les sens d'*admettre* ou de *supposer*, est familier d'après l'Académie. On sait combien une telle réserve est légère. On peut donc dire : *Mettez que je n'ai rien dit*. *Mettons que ce soit vrai* (Ac.).

4. **Mettre sur pied** : *pied* reste au singulier.

5. **Mettre au ban** : bannir, vouer au mépris de.

6. **Mettre à.** On dit fort bien : *Mettre deux cents francs à un bibelot* (= consacrer). — *Mettre du temps à faire quelque chose. J'y ai mis le temps. Il a mis cinq ans à faire ce travail.* — *Mettre quelqu'un à un travail ou à faire un travail* (= le mettre en train de le faire). *Se mettre à quelque chose. Mettre quelqu'un à bout, à la retraite, au régime, au fail, etc.*

On dit encore avec un infinitif : *Je mets mon orgueil à vous imiter* (= le faire consister à).

Avec changement de sujet : *Je mettrai mon orgueil à ce que vous soyez content de moi.*

Mettre sécher du linge, *mettre chauffer de l'eau* sont préférés par la langue distinguée à *mettre du linge à sécher, mettre de l'eau à chauffer*, tours que Thérive déclare populaires, mais que le Père Deharveng a rencontrés chez Dorgelès, P. Benoît, Bordeaux, Maurras, Bourget, Veuillot, Brousson (cf. Deharveng, p. 179, et Grevisse, n° 759, rem. 3). Durrieu a tort de prétendre qu'il vaut mieux dire : *mettre de l'eau à chauffer*. Ce tour ne s'impose qu'au passif : *Du linge est mis à sécher.*

7. [**Mettre auprès**]. Ne dites pas : [*Mettez cinq francs auprès*]. Dites : *Ajoutez cinq francs.*

8. **Mettre à jour** = mettre toute sa correspondance, tous ses comptes en règle; **mettre au jour** = donner naissance, faire apparaître, publier, faire connaître.

9. **Mettre quelqu'un dedans** (= le tromper, le faire échouer) est plutôt populaire.

10. **Mettre en demeure de** = mettre dans l'obligation de, sommer de. Proprement, *mettre quelqu'un en demeure de faire quelque chose*, c'est lui enjoindre de le faire en le rendant responsable du retard (cf. le vieux mot *la demeure* = le fait de demeurer, de tarder : *il n'y a pas péril en la demeure*).

11. **Mettre les bouchées doubles** = manger à la hâte, exécuter hâtivement, précipitamment, une besogne urgente (Ac.).

12. **Mettre en place.** Cf. A, p. 23.

13. **Mettre au propre.** Cf. *Propre*.

14. On dit : *Mettre un enfant à terre ou par terre* (Ac.).

MI est toujours invariable; il ne s'emploie jamais seul et est toujours suivi d'un trait d'union. S'il forme un nom composé, celui-ci est féminin : A *mi-corps*, à *mi-voix*, à *mi-côte*, à *mi-hauteur*, jusqu'à *mi-jambes*, jusqu'à *mi-chemin*. *Mi-clos*, *mi-souriant*. *Les avis ont été mi-partis* (Ac.). *Une étoffe mi-soie. De la toile mi-fil, mi-coton. La mi-carême, la mi-août, la mi-été, la mi-temps.* — Cf. *Mi-parti*.

MICHE. -- Dans certaines régions du pays de Liège, le « pistolet » rond est appelé une *miche*. Proprement, en bon français, *miche* désigne un « pain d'une grosseur moyenne, pesant au moins une livre. Il se dit par extension des pains ronds d'un poids plus considérable » (Ac.). Sans doute, le *Larousse du XX^e siècle* définit *miche* : « pain de petite grosseur »; mais à la planche *Pain*, n° 17, la *miche*, ronde, a l'air énorme par rapport aux autres pains. Ce mot ne convient donc pas pour désigner un « pistolet ». Cf. *Pistolet*.

MIDI. -- 1. Dites : *Il est midi précis, midi et demi*, et non *midi et demie*, qui est cependant assez fréquent, même chez de bons écrivains. -- *Midi sonnant. Midi est sonné. Midi et quart, midi et un quart* ou, plus souvent, *midi un quart*. Cf. *Heure*.

2. On dit : *A midi, sur le midi, vers midi*. Cf. *Heure*, 5.

3. *Ce midi* est blâmé par les puristes dans le sens de : *ce jour à midi*. On se demande pourquoi l'usage français accepte *ce soir* et *ce matin* et rejetterait *ce midi*. Grevisse cite (p. 311, n° 436) : *Nous l'attendons pour ce midi* (Gide).

4. On ne voit pas non plus pourquoi on condamnerait *le midi* comme complément circonstanciel de temps. G. Duhamel écrit : *Le midi du second jour, ... la servante introduisit un enfant (Tel qu'en lui-même..., chap. XXVI)*.

Remarquons cependant cette phrase de Louis Gillet, où l'on voit à *midi* entre deux formes avec *le* : *Cet appel permanent que la cloche de l'église nous répète trois fois par jour, le matin, à midi, et le soir, à l'heure de l'« Ave Maria » (Claudel, Péguy, p. 43)*.

5. On entend demander en Belgique : *Est-ce que le magasin est ouvert [entre l'heure de midi]*? Expression fautive. *Entre* s'emploie si l'on cite deux heures : *entre onze heures et midi, entre midi et une heure*. Ne dites pas non plus : *[pendant midi]*, car *pendant* s'emploie avec un nom qui implique une durée (*pendant la nuit*). On peut dire : *à midi, sur le midi* (cf. 2), *à l'heure de midi* (Ac.) ou préciser : *entre midi et deux heures*.

MIEUX. -- 1. Bien que *mieux* soit proprement un adverbe (*Je le connais mieux que vous. Il est mieux portant*), il peut s'employer adjectivement comme attribut ou complément d'un pronom neutre pour désigner un certain état : *La fièvre l'a quitté, il est mieux* (Littré). *Ce jeune homme est mieux que son frère* (Littré). *Quelque chose de mieux, rien de mieux, rien n'est mieux*. On retrouve d'ailleurs exactement, dans toutes ces phrases, le comparatif de *bien*.

2. On notera aussi des expressions comme : *Être au mieux avec quelqu'un. S'attendre à mieux. Faire mieux. Faire de son mieux. Pour le mieux. Il y a mieux. Qui mieux est.* En parlant d'une amélioration dans un état : *Il y a du mieux; un léger mieux; le mieux se maintient; ce mieux ne durera pas. — Cela va de mieux en mieux. Le mieux est l'ennemi du bien.*

3. **A qui mieux mieux** = à l'envi l'un de l'autre, avec émulation. Cette expression ne peut donc s'employer qu'avec un pluriel et l'on ne peut dire : [*Il jurait à qui mieux mieux*].

Faire quelque chose au mieux (Ac.). *Cela est au mieux* (Ac.) = très bien.

4. **Mieux que.** On dit : *Je ne demande pas mieux que de le faire, que de le voir réussir.* On dit aussi : *Je ne demande pas mieux qu'il réussisse.*

Avec **il vaut mieux**, *de* est facultatif : *Mieux vaut prévenir que guérir ou que de guérir.* Ne pas dire : [*Il faut mieux*].

Pour *aimer mieux*, cf. *Aimer*, 3.

5. Cf. *Article*, 2 (*le mieux faite ou la mieux faite*) et *Accord de l'adjectif*, 8 (*des mieux faite ou des mieux faites*).

On n'emploie plus guère **des mieux** avec un verbe : *Je m'acquiesce des mieux de ces devoirs.*

MILIEU. — Prononcer *l*.

MILLE et **MIL.** — 1. *Mille*, nom de nombre, est toujours invariable : *Quatre mille francs. Le chiffre des mille. Des dizaines de mille.* C'est à tort que F. Ambrière le fait varier dans cette phrase : *L'imprimeur demande trente-six heures pour tirer les cent premiers [milles].* (*La Vie secrète des grands magasins*, p. 77).

Mille est un nom et prend *s* au pluriel quand il désigne une mesure itinéraire. *Ce navire parcourt tant de milles à l'heure* (Ac.).

On rencontre ce mot, invariable, là où l'on attendrait *milliers de* : *Un directeur dépense des centaines de mille francs* (PROUST, *A la recherche du temps perdu*, t. V, 2^e partie, p. 126). *Puisque des centaines de mille lecteurs se sont jetés sur la Grammaire* (BRUNOT, *Observations*, Préface). *Quelques mille livres de rente de plus ou de moins* (LA BRUYÈRE, *Caractères*, XIII, 25). *Des centaines de mille acheteurs* (R. BOYLESVE, *Opinions sur le roman*, p. 63).

On dit aussi familièrement : *Des mille et des cents* (Ac.) pour désigner un très grand nombre. (Remarquer l'invariabilité de *mille* et l'accord de *cent*.)

Litttré donne encore comme invariable : « s. m., un mille, mille objets d'une certaine nature : *Un mille de jagots. Cela*

se vend tant le mille ». Dauzat, après avoir noté l'emploi de *cent* comme substantif, ajoute : « *Mille* est employé, quoique moins fréquemment, avec une valeur analogue : *Un mille de plumes à écrire* » (*Grammaire raisonnée*, p. 307).

2. Dans les **dates**, quand faut-il écrire *mil*? N'exagérons pas la gravité d'un tel problème; il s'agit d'une vétille, et l'Académie elle-même se contente de déclarer qu'on écrit « *de préférence* (je souligne) **mil** devant un autre nombre » : *L'an mil neuf cent*, mais : *l'an mille, l'an deux mille*.

Des grammairiens veulent qu'on écrive *mille* dans les dates étrangères à l'ère chrétienne : *L'an mille cinq cent avant J.-C.* Rien ne justifie cependant un traitement différent selon les ères. Historiquement, on pourrait tout au plus justifier l'opposition française *mil* — *mille* par l'opposition latine *mille* (singulier) — *millia* (pluriel). Et c'est pourquoi beaucoup d'auteurs écrivent : *l'an mil*.

Tout cela est d'ailleurs sans grande importance, car ces dates s'écrivent généralement en chiffres.

3. La numération par centaines est courante jusqu'à 1999, qu'il s'agisse ou non de dates : *L'an dix-neuf cent quarante* (ou *mil neuf cent quarante*). *Dix-neuf cents francs* (ou *mille neuf cents francs*). On dit même : *Onze cent mille hommes* ou *douze cent mille* pour un *million cent mille hommes* ou un *million deux cent mille*.

4. Il faudrait dire, et Grevisse l'exige (p. 295, n° 405) : **vingt et un mille livres de rente**. En effet, on porte sur *mille* et non sur *livres*. Telle est la règle; mais, par analogie avec *vingt et un francs, vingt et une livres*, et parce que l'usage fait varier un et l'adjectif intercalé dans des expressions comme : *vingt et une bonnes mille livres de rente*, un subit naturellement l'attraction par-dessus *mille* et l'on peut dire aujourd'hui sans hésiter, suivant l'exemple de Madame de Sévigné : *C'est, avec les deux mille écus de la reine, vingt et une mille livres de rente qu'elle aura tous les ans*. « Constatons l'usage et donnons tort à la règle sans barguigner », dit Thérive, qui va plus loin que nous en exigeant l'accord, t. III, p. 96. Cf. aussi Martinon, p. 189, note 2. L'invariabilité traditionnelle paraît mieux défendue dans d'autres expressions que cite Grevisse : *trente et un mille cartouches, quarante et un mille tonnes*; dans cette dernière, on peut cependant employer *une*, d'après l'usage courant.

5. **Mille un** est la forme correcte, sans *et*. On dit cependant **mille et un** dans les deux titres : *Les Mille et un jours*, *Les Mille*

et une nuits et pour exprimer un grand nombre indéterminé : A peine trouve-t-on quelques renseignements exacts dans les mille et une brochures écrites sur cet événement (Ac.).

MILLEFEUILLE est admis par l'Académie à côté de *mille-feuille*.
Pluriel : *des mille-feuilles* ou *millefeuilles*.

MILLEPERTUIS ou **mille-pertuis**; l'Académie laisse le choix.

MILLIER, MILLION, MILLIARD sont des noms et varient : *Trois milliers de francs*.

Billion est remplacé couramment par *milliard*.

Trillion était autrefois remplacé par *milliasse*. Ce dernier mot, féminin, ne s'emploie plus que familièrement et avec un sens indéterminé et péjoratif : *On voit un tas de ploutres entasser des millions et des **milliasses***.

Millionnaire s'écrit avec deux *n* et **millionième** avec une.

On notera que tous ces mots se prononcent avec *l + y*.

MIMOSA est aujourd'hui masculin : *Du mimosa (Ac.)*.

MINABLE = 1) qu'on peut attaquer, détruire par une mine : *Rempart aisément minable*; 2) par extension : qui semble être miné, usé par la misère, par le chagrin, qui fait pitié : *Avoir l'air minable. Vêtements minables (Ac.)*.

On remarquera que ce dernier sens ne vient pas de *mine*, « apparence de la personne et principalement du visage ».

On notera enfin que le mot ne doit pas être considéré comme populaire ou familier. Il appartient aujourd'hui au français académique.

MINCE doit être laissé à la langue populaire comme interjection.

MINERVAL (pluriel : *des minervals*) ne se rencontre ni dans le *Dictionnaire de l'Académie* ni dans le *Dict. gén.* Il est dans Littré, comme substantif masculin : « dans quelques collèges d'Allemagne et des Pays-Bas, rétribution payée par les élèves externes ». Le mot remonte au latin (*minervale munus*) et désigne les présents qu'à certaines dates, notamment aux fêtes de Minerve, patronne des écoles, les élèves offraient à leurs maîtres. C'était là réellement une véritable rétribution qui se substituait à la gratuité théorique des écoles romaines.

Comme le vieux mot français *un écolage* est à peu près sorti de l'usage pour désigner la rétribution payée par les écoliers, je crois qu'on peut employer *minerval* en Belgique, où ce terme est d'un usage courant.

MINIME ne signifie pas « le plus petit qui soit », mais « très petit » : *Objet minime, d'un intérêt minime, d'une valeur minime.*

Déjà Littré constatait que cet adjectif était traité comme un positif. Cet emploi n'a fait que se répandre et, bien qu'il ne soit pas officiellement admis, il me semble qu'on peut dire aujourd'hui : *d'un intérêt plus minime encore, d'une valeur très minime, tout à fait minime.*

MINIMISER n'est pas accueilli par les dictionnaires officiels, mais il est entré dans l'usage et l'a emporté sur un autre néologisme : [*minimer*].

MINIMUM. — Cf. *Maximum*.

L'Académie écrit : *Un appel à minimâ* = en termes de jurisprudence, un appel que le ministère public interjette quand il croit que la peine prononcée par les juges est trop faible. — Observons qu'on écrit souvent : *a minima*. L'expression s'explique en sous-entendant l'ablatif latin *poena* (la peine).

[**MINQUE**] n'est pas français. Il faut dire : *le marché aux poissons.*

MINUIT. — Mêmes remarques que pour *midi*. *A minuit, à minuit précis, (à) minuit sonnant, vers minuit (sur le minuit, sur les minuit, vers les minuit), à minuit et demi.* Cf. *Heure*, 4 et 5.

MINUS-HABENS = ayant moins (de capacités qu'il ne convient).
Un minus-habens, des minus-habens (prononcez : nuss-a-binss).

MINUTER = faire la minute d'un acte (= rédiger l'original qui demeurera chez le notaire ou au greffe) : *Minuter un contrat, une sentence.* — *Minuter une lettre*, expression vieillie = en faire le brouillon.

MI-PARTI, mi-partie sont les formes du participe passé, encore vivant, de *mi-partir*, qui est vieilli et signifie : partager en deux. On écrit : *Un costume mi-parti vert, mi-parti jaune; des robes mi-parties bleues, mi-parties rouges* ou : *mi-parties de bleu, mi-parties de rouge.* On dit aussi : *des suffrages mi-partis, des vêtements mi-partis, une assemblée mi-partie.*

On traite de plus en plus *mi-partie* comme une locution invariable, malgré des condamnations répétées : *Le costume des fous mi-partie vert, mi-partie jaune* (Ch.-M. DESGRANGES, éd. *Gringoire*, par Banville, p. 6). Cet emploi, bien qu'il reste suspect, n'a rien d'étrange : on ne comprend plus le sens de *partir* (= partager) et on croit que *mi partie* est composé de *mi* et du nom *partie* et veut dire : par demi-partie, par moitié.

Mi-partie devient ainsi une locution adverbiale comme à moitié. — Bottequin a trouvé *mi-partie* employé de cette façon chez A. Daudet, G. Beaumont, Colette, P. Benoit, Paul Guth (*Présence linguistique française dans les Flandres, Mi-parti*, dans *Marches de France*, décembre 1948).

MIRAGE. — Par définition, *mirage* signifie apparence trompeuse, illusion séduisante. Mieux vaut donc éviter les pléonasmes, qui tendent cependant à se répandre par un phénomène très naturel d'appauvrissement de sens du nom : [un *mirage illusoire*, un *mirage décevant*, *trompeur*].

MIROBOLANT est admis par l'Académie comme familier dans le sens de « qui est merveilleux, étonnant, excessif, trop beau pour avoir des chances de se réaliser » : *Des promesses mirobolantes* (Ac.). *Il a fait briller à ses yeux un avenir mirobolant* (Ac.).

MISE BAS : La mise bas d'une chienne. — Ce nom n'est plus admis dans le sens de « vêtements qu'on ne met plus » : *Donner sa mise bas à ses domestiques*.

MISS fait généralement au pluriel *misses*, comme en anglais. Parfois : *des miss*.

MISTRAL. — Pluriel : *des mistrals*.

[**MOCHE**], adjectif, doit être laissé à la langue très populaire.

MODE. — 1. **Un mode.** Sur l'emploi des modes, on trouvera des indications au mot *subjonctif* et aux divers mots, conjonctions ou verbes, qui appellent une remarque à ce sujet.

2. **Une mode.** On peut très bien dire : à sa mode pour : à sa guise : *Il faut le laisser vivre à sa mode, le laisser fuir à sa mode* (Ac.).

3. Ne pas dire : *Il a dit cela [à mode de rien]*. Dire : *en ne faisant semblant de rien*.

MODELER. — Ind. présent : *Je modèle*.

MOELLE, MOELLEUX, MOELLON n'ont ni tréma ni accent.

[**MOI BIEN**] n'est pas français. Ne dites pas, à la flamande : [*Il n'est pas étonné, moi bien*]. Dites : *moi, si*. Cf. *Bien*, 6.

Évitez pour moi devant un infinitif. Cf. *Pour*, 6.

On peut dire **moi, pour moi** ou **quant à moi** pour insister sur le sujet ou sur le complément : *Vous en direz ce qu'il vous plaira; quant à moi, pour moi, je sais ce qui en est* (Ac.). Mais

pour moi s'emploie aussi, surtout en Belgique, dans le sens de « à mon avis ». Cf. Pour, 8.

MOINDRE signifie « plus petit », « moins grand », parfois « moins bon » : *Une douleur moindre* (Ac.). *Une étoffe de moindre prix* (Ac.). *Une étendue moindre* (Ac.). — *La distance est moindre que vous ne croyez* (Ac.). — *Ce vin-là est moindre que l'autre* (Littré). La langue usuelle dirait plutôt : *Ce vin est moins bon*.

L'usage connaît des distinctions d'emploi comme celles-ci : *On a souvent besoin d'un plus petit que soi. Sa taille est plus petite que la vôtre. Cette maison est plus petite que la mienne*. Il s'agit dans ces phrases d'êtres, de choses matérielles qu'on mesure. *Moindre* est pris plutôt au sens moral : *Cette faute est moins grave ou est moindre. Cela est de moindre importance*.

Normalement, **c'est là son moindre défaut** doit signifier « c'est son défaut le plus petit, parmi les défauts qu'elle a ». Comparez : *C'est son moindre mérite* = c'est son mérite le plus petit. Quand La Fontaine dit : *La fourmi n'est pas préteuse, C'est là son moindre défaut*, il veut dire, je pense : « Le fait de n'être pas préteuse est son plus petit défaut, le plus excusable », et il n'y a aucune raison d'interpréter : préteuse est un défaut qu'elle n'a pas du tout.

On peut renforcer *moindre* par **bien** ou **beaucoup** : *Cela est de bien moindre importance ou de beaucoup moindre importance. Une faute bien moindre, beaucoup moindre. L'inconvénient sera beaucoup moindre, sera moindre de beaucoup* (Ac.).

On dit : *Le moindre de nos employés. Le moindre de nous ou d'entre nous*.

Le complément de comparaison est introduit par *que* : *La distance est moindre que vous ne croyez* (Ac.). *Son mal n'est pas moindre que le vôtre* (Ac.). « Cependant, devant un nom de nombre, comme après *moins*, on met *de* : « Le gouvernement de Bengale ayant voulu connaître... le nombre des femmes qu'un préjugé barbare conduisait sur le bûcher de leurs maris, trouva qu'il n'était pas **moindre de trente mille** par an » J. DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Petersbourg*, II, 358. » (Le Bidois, II, p. 279). Ne dirait-on pas plus couramment : *inférieur à trente mille*?

Mieux vaut éviter le pléonasme *le moindre petit*. Dites : *le plus petit, le moindre; au moindre bruit*.

MOINS. — 1. **Moins... moins**. Ne dites pas : [*Au moins il a à faire, au moins il fait*]. Dites : *Moins il a à faire, moins il fait. Moins il a de travail, moins il en fait*. De même, dites : *Plus je le vois,*

plus je l'apprécie ou : Plus je le vois, moins je l'aime ou : Moins il exigeait, plus on se gênait. La conjonction *et* peut être ajoutée devant le dernier membre : *Certes, plus je médite, et moins je me figure Que vous m'osiez compter pour votre créature* (RACINE, *Britannicus*).

2. Moins de ou moins que :

a) Devant un nom, *moins de* est le comparatif de *peu de* : **Moins de peine**, moins de joie. *J'ai moins d'argent. J'ai moins de titres que lui.*

On dit : *J'ai moins envie, j'ai moins peur, j'ai moins faim, j'ai moins raison que lui*, parce que *moins* détermine ici des locutions verbales.

Comme on emploie *moins* devant un adjectif (*C'est moins facile que je ne croyais*), on l'emploie parfois aussi devant un nom employé comme épithète ou comme attribut : *Il est moins homme de bien qu'on ne le disait. Un auteur moins poète qu'on ne le prétend.*

b) Devant un nom de nombre (et généralement devant une fraction ou un multiple), on emploie *de* : **Moins de deux ans** sont passés. *Moins du double, du tiers. Ils sont moins de cent.* S'il y a comparaison entre deux nombres, *que* s'impose. On dira : *Nous avons parcouru moins de dix kilomètres. Mais : Un mille est moins que deux kilomètres. Nonante est moins que cent.*

Avec *à demi*, *à moitié*, *aux trois quarts*, etc. (les fractions étant précédées d'une préposition), on emploie *moins de* le plus souvent; *moins que* est également correct : *Une besogne moins d'à moitié faite* (ou *moins qu'à moitié faite*). De même avec *plus* : *C'est plus qu'à moitié faux* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 6). *Cela est plus d'à demi* (ou *qu'à demi*) *fait* (Ac.).

c) On emploie *que* dans les autres cas : *Il travaille moins que jamais. Moins que tout. Il demande moins que rien.* Ne pas confondre avec la locution de valeur adverbiale *en moins de rien* : *Nous ferons cela en moins de rien.*

3. **A moins** = pour un moindre prix, pour un moindre motif : *Vous n'aurez pas ce livre à moins. On s'effrayerait à moins.*

4. **Au moins, du moins** sont considérés comme synonymes par Littré, le *Dictionnaire de l'Académie*, le *Dict. général* et la plupart des grammairiens. D'après la *Syntaxe* des Le Bidois, il y a une différence de sens entre les deux locutions : « *Au moins* corrige sans effacer; *du moins* corrige en effaçant, parfois même en annulant presque complètement l'assertion qui précède » (II, pp. 609-610) : *Ne va pas dépouiller un blessé, au moins* (« *au moins* apporte un simple correctif au contexte, mais il

laisse intacts le fait ou l'idée exprimés dans ce qui précède »). — *Oreste a des vertus, il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime* (RACINE, *Andromaque*; « l'amoureuse de Pyrrhus craint d'avoir trop accordé à Oreste; à peine vient-elle de vanter ses vertus que, par un brusque revirement du cœur, elle tente, par ce *du moins*, d'effacer l'impression de l'aveu qui lui est échappé »).

Ces remarques, ainsi illustrées, semblent pertinentes. Mais il semble bien que l'usage ne s'en inquiète guère dans la plupart des cas.

Sur l'inversion, facultative, mais plus fréquente après *du moins* qu'après *au moins*, cf. *Inversion*, C, 2.

5. Mentionnons seulement les expressions **au moins** (= au minimum), **à tout le moins**, **pour le moins** : *J'ai fait au moins cent kilomètres.* — *Tous les péchés confesseras, A tout le moins une fois l'an.* (On pourrait dire : *pour le moins* ou, en insistant moins sur la notion de minimum, *au moins*.)

6. **C'est bien le moins** peut s'employer seul ou avec *que* et le subjonctif : *C'est bien le moins que vous puissiez faire. C'est bien le moins qu'il me fasse une visite de reconnaissance.*

7. **Des moins** + *adjectif*. Cf. *Accord* (de l'adjectif), 8.

Devant un adverbe, on dit : *Il parle des moins correctement.*

8. **Le moins** ou **la moins** + *adjectif*, cf. *Article*, 2.

9. **Rien moins que**. Cf. *Rien*, 12.

10. **A moins que**, cf. ce mot, p. 82.

11. **N'en... pas moins**. Cf. *En*, *adverbe ou pronom*, 4.

12. **Pas moins de. Moins de deux**. Cf. *Accord du verbe*, A, 6.

MOITIÉ. — Cf. *Accord du verbe*, A, 8, avec *la moitié*.

On dit : *plus d'à moitié caché* ou *plus qu'à moitié caché*. Cf. *Moins*, 2, b.

MOMENT. — Cf. *Par*.

MOMERIE. — Pas d'accent circonflexe. « Son usage le plus ordinaire est au figuré, où il se prend pour Affectation ridicule d'un sentiment qu'on n'a pas » (Ac.).

MONDIAL. — Pluriel : *mondiaux*.

MONSIEUR. — Cf. *Adjectif possessif*, 3, 4, et *Messieurs*. Abréviation : *M. Durand. MM. Durand et Dupont*.

Notez qu'on prononce *Me* et qu'*r* ne se prononce pas.

Monsieur s'emploie couramment avec un article ou un déterminatif : ***Un monsieur vous a demandé. Faire le monsieur.***

Votre fameux monsieur s'est encore fait remarquer! Ce monsieur dont vous m'avez parlé.

MONSTRE peut s'employer comme adjectif (familièrement, dit l'Académie), en apposition, pour désigner un être ou une chose énorme, extraordinaire : *Un déjeuner monstre* (Ac.). *Des banquets monstres* (accord).

MONTER, qui se conjugue généralement avec *être* lorsqu'il est intransitif, peut changer d'auxiliaire, même avec un complément circonstanciel, selon que l'action est considérée dans son accomplissement (*avoir*) ou comme accomplie (*être*) : *Avez-vous monté au Righi?* — *A présent que nous sommes montés, reposons-nous* (Ollce, *Le Figaro*, 16 avril 1938).

A. Dauzat semble donc beaucoup trop sévère lorsqu'il déclare que *J'ai monté sur la montagne* est un « vulgarisme » (*Grammaire raisonnée*, p. 196). L'Académie écrit : *Il est hors d'haleine pour avoir monté trop vite. Il est monté à sa chambre. Notre-Seigneur est monté au ciel. La Seine a monté de plusieurs centimètres. Le blé est monté à un prix qu'il n'avait pas encore atteint. Les enchères ont monté très haut. Cette pièce est montée, a monté aux nues. Ces actions ont beaucoup monté.*

C'est ainsi qu'on dit : *Le baromètre a monté cette nuit. Mais : La plante a monté (ou est montée) en graine. Le thermomètre est monté (ou a monté brusquement) à trente-neuf degrés.*

Malgré quelques illustres mauvais exemples, ne dites pas : [*monter en haut*]. Autre chose est de dire : *Je monte là-haut*, car il n'y a cette fois aucun pléonasmе, mais une précision utile.

Monter quatre à quatre. Cf. *Escalier*.

Monter un coup. **Monter la tête.** [*Monter le coup à quelqu'un*].

On dit très bien : *monter un coup, une affaire, une cabale.*
— *Un coup monté*, c'est un « coup préparé à l'avance, prémédité. Il se prend toujours en mauvaise part » (Ac.).

La langue populaire dit aussi : *monter le coup à quelqu'un* = faire croire quelque chose à quelqu'un. D'où l'expression populaire : *se monter le coup*, s'en faire accroire à soi-même. Le bon usage ne semble pas avoir adopté ces expressions.

Il ne faut pas les confondre avec les expressions familières, admises comme telles : *monter la tête à quelqu'un* et *monter quelqu'un* = exciter quelqu'un. D'où *se monter la tête*, *se monter l'imagination*; d'où aussi : *se monter* = s'exciter, se mettre en colère.

MONTRE

MONTRE. — L'expression **faire montre de** signifie généralement « faire parade de, montrer avec ostentation ». Elle tend cependant à signifier *montrer* (telle qualité). Thérive l'emploie dans cette acception non péjorative. (cf. Englebert et Thérive, p. 60).

MOQUER. — On n'emploie plus aujourd'hui, sinon par affectation, l'ancienne forme : *moquer quelqu'un*, sauf au passif : *une vertu moquée, un homme moqué, moqué par tout le monde.*

Ce verbe ne s'emploie guère qu'à la forme pronominale : **se moquer de**. Toutefois, avec *faire*, l'Académie et l'usage laissent le choix entre : *Vous vous ferez moquer* et *Vous vous ferez moquer de vous*, bien que cette dernière construction soit logiquement étrange.

MORATORIUM. — Pluriel : *des moratoriums*. On dit aussi : *un moratoire, des moratoires.*

MORDRE. MORSURE. Cf. *Piquer*.

MORT. — Une femme peut dire : *Je fais la mort* ou : *Je fais la morle.*

MORT-AUX-RATS (= préparation empoisonnée) s'écrit avec deux traits d'union : *De la mort-aux-rats* (Ac.).

MORTIFIER au figuré, n'est pas synonyme de « fâcher ». Il signifie « froisser quelqu'un dans son amour-propre, humilier l'amour-propre et causer ainsi de la confusion » : *Y a-t-il rien de plus mortifiant que ces reproches? Un refus mortifiant.*

MORT-NÉ. — Dans ce composé, *mort* reste invariable : *Une fille mort-née, des enfants mort-nés.* — *Une tragédie mort-née* = une tragédie qui n'a eu aucun succès. Cf. *Adjectifs composés*, 1.

MORTUAIRE est employé en Belgique comme nom, *la mortuaire*, pour désigner *la maison mortuaire*. Il y a là exactement la même synecdoque qui a fait dire : *la capitale* pour *la ville capitale*, *les grands* pour *les grands personnages*. Cette évolution est d'autant plus acceptable que le nom est devenu disponible; on ne l'emploie plus guère en effet dans le sens de « statistique des décès », ignoré même par l'Académie.

Toutefois les Français semblent ne connaître que l'expression : *la maison mortuaire.*

MOT. — L'expression : **avoir des mots** (= se quereller) est donnée par l'Académie comme populaire. Sévérité trop grande.

En un mot signifie non seulement « en un seul mot », mais « brièvement, pour résumer, en quelques paroles ».

MOTUS est admis par l'Académie : « Interjection familière par laquelle on avertit quelqu'un de ne rien dire. *Motus, ne parlez pas de cela. Sur ce sujet, motus!* »

MOU. — 1. Pluriel : *mous*.

2. **Mou** ou **mol**. Cf. *Beau*.

3. Dites : *mou comme une chiffé* (mauvaise étoffe) et non [*mou comme une chique*].

MOUDRE. — Ind. prés. : *Je mouds, tu mouds, il moud, nous moulons*. Ind. imp. : *Je moulais*. Passé simple : *Je moulus*. Futur simple : *Je moudrai*. Subj. prés. : *Que je moule, que nous moulions*. Subj. imp. : *Que je moulusse, qu'il moulit*. Part. prés. : *Moulant*. Part. passé : *Moulu*.

MOULIN, dans le sens de *les chevaux de bois, un manège de chevaux de bois, un carrousel*, est un flandricisme à proscrire.

MOURIR. — Ind. prés. : *Je meurs, il meurt, nous mourons, ils meurent*. Ind. imp. : *Je mourais*. Passé simple : *Je mourus*. Futur simple : *Je mourrai*. Subj. prés. : *Que je meure, qu'il meure, que nous mourions, qu'ils meurent*. Part. prés. : *Mourant*. Part. passé : *Mort*.

Auxiliaire *être*.

MUSSEUX, MOUSSU. — On dit : *un tapis mousseux, du vin mousseux, de la bière mousseuse*.

Moussu = couvert de mousse : *Une pierre moussue, un arbre moussu, un toit moussu*.

L'expression *une rose mousseuse* (dont la tige et le calice sont comme garnis de mousse) est certainement entrée dans l'usage depuis longtemps; il est vain de vouloir lui substituer l'expression, assurément correcte, *une rose moussue*.

MOUSTACHE s'emploie indifféremment au singulier (d'après l'Académie) ou au pluriel : *Porter des moustaches* (Dict. gén.). *Friser sa moustache* (Dict. gén.).

MOUSTACHU est français : « qui a une forte moustache ».

MOUSTIQUAIRE est féminin (Ac. et Dict. gén.). Beaucoup de gens et même quelques écrivains emploient cependant ce nom au masculin : *Le moustiquaire se gonflait sur le lit comme une fumée blanche* (F. MAURIAC, *La Robe prétexte*, p. 246).

Dites plutôt : *La moustiquaire*.

MOUVOIR. — Ind. prés. : *Je meus, il meut, nous mouvons, ils*

meuvent. Ind. imp. : *Je mouvais*. Pas. simple : *Je mus*. Futur simple : *Je mouvrai*. Subj. prés. : *Que je meuve, qu'il meuve, que nous mouvions, qu'ils meuvent*. Part. prés. : *Mouvant*. Part. passé : *Mû, mue*; seul le participe passé masculin singulier a l'accent circonflexe : *Il est mû par la jalousie. Ils sont mus par l'intérêt*.

MOYEN. -- Il ne faut pas exagérer la différence d'emploi entre le singulier et le pluriel. « *Moyens* au pluriel signifie quelquefois : richesses, facultés pécuniaires. Il se dit quelquefois aussi des facultés naturelles ou physiques » (Ac.) : *Cet écolier a peu de moyens* (Ac.). *Cet auteur est intelligent, mais il manque de moyens* (Ac.). *Il n'a pas le moyen, les moyens de faire cette dépense* (Dict. gén.).

MOYEN ÂGE. -- Officiellement, le mot s'écrit sans trait d'union, avec deux majuscules ou deux minuscules : *Pendant le Moyen Age* ou *le moyen âge*. Il faut reconnaître cependant qu'on rencontre souvent, sous les plumes les plus autorisées, *moyen-âge* (cf., par exemple, Ch. Guérin de Guer, dans *Le français moderne*, t. II, p. 195) ou *Moyen-Age*, orthographe adoptée notamment par le médiéviste français Gustave Cohen (cf. son livre : *La grande clarté du Moyen-Age*, Gallimard, 1945).

Adjectifs : **moyenâgeux** (Ac.) est familier (= qui se rapporte au moyen âge); **médiéval** s'emploie plutôt comme terme didactique : *les temps médiévaux, les études médiévales, la littérature médiévale*.

On emploie aussi *moyen âge* en apposition : *Un costume moyen âge* (Ac.) ou *Un costume moyenâgeux* (Ac.).

MUE, MUANCE. -- Cl. Vincent veut qu'on parle de la **mue** des animaux et de la **muance** d'un enfant dont la voix devient plus grave à l'époque de la puberté. Le *Dict. gén.*, en accueillant les deux mots, reconnaît que *muance* peut être remplacé par *mue*. L'Académie ne mentionne même plus le mot *muance*, qui semble en effet sorti de l'usage. Elle donne à *mue* les deux acceptions. Une fois de plus, les puristes ont tort.

MUEZZIN s'écrit avec deux *z* (Ac.).

MUFLE s'écrit avec une *f*. De même *mufler*.

MULÂTRE. -- L'*adjectif* est des deux genres : *Une servante mulâtre* (Ac. et Dict. gén.).

Le *nom* a pour féminin : *mulâtresse* (Ac.). Le *Dict. gén.* admet : *Une mulâtresse* ou *une mulâtre*.

MULTIPLIER peut s'employer intransitivement, à côté de **se multiplier**, dans le sens d'augmenter en nombre par voie de génération (Ac.) : *Les enfants d'Israël multiplièrent en Égypte* (Ac.).

En parlant de quelqu'un qui est fort actif, qui semble être partout à la fois, on doit dire *se multiplier* : *Il se multipliait au service de notre cause.*

MUSCAT. MUSCADE. — Malgré sa parenté d'origine avec l'adjectif et le nom **muscade**, — cf. *rose muscade, une noix muscade, une muscade*, et non pas [*une noix de muscade*], — l'adjectif **muscat** (= dont l'arôme rappelle l'odeur du musc) n'a pas *muscade* pour féminin. Certains auteurs ont risqué [*muscate*], sans succès. Cet adjectif n'a pas de féminin. On ne l'emploie qu'avec des noms masculins : *vin muscat, raisin muscat* ou comme nom : *une greffe de muscat.*

MUSER = flâner, perdre son temps à des bagatelles. On dit plus souvent : **musarder**. Il y a eu en ancien français un verbe **muser** qui signifiait : jouer de la musette; d'où vraisemblablement l'emploi provincial belge, dans le sens de : fredonner, chançonner.

MUSICAL ou **MUSICIEN**. — « L'*oreille musicale* semble correspondre à l'*oreille juste*, sensible aux rapports entre les notes de la gamme, entre les tons.

» L'*oreille musicienne* suppose, outre l'*oreille musicale*, la connaissance des choses de la musique dans leur valeur esthétique, le goût, la culture, avec tout ce que ces mots comportent de réactions subjectives, de choix, d'émotions, etc. » (Oflice, dans *Le Figaro*, 1^{er} avril 1939).

MUTUEL et **RÉCIPROQUE**. — Cf. *Réciproque*.

MUTUELLEMENT. — Peut-on dire : *Ils s'entraident mutuellement*? Évidemment il y a là un pléonasme et mieux vaut dire : *Ils s'entraident* ou : *Ils s'aident mutuellement*. Toutefois il est indéniable que *mutuellement* intervient, dans le bon usage, même lorsqu'il forme pléonasme : *Ils se sont fait mutuellement des concessions* (Ac.).

Mieux vaut cependant ne pas employer cet adverbe avec les verbes composés de *entre*: le pléonasme est alors trop visible.

MYRIADE. — Attention à l'orthographe.

MYRTILLE. — L'Académie ne connaît pas la forme *myrtil*, mais on prononce *il*.

N

N' après **on**. — N'oubliez pas **n'** dans des phrases comme : *On n'a rien à faire*. Comparez : *Je n'ai rien à faire*.

NACRE est féminin : *De la nacre*.

NAGUÈRE = il n'y a guère, récemment. L'habitude s'est introduite, même chez des gens cultivés, de l'employer pour « jadis ». L'élite réagit encore, à bon droit. — *Naguère* s'écrit sans *s*.

NAÎTRE (accent circonflexe devant *i*). — Ind. prés. : *Je nais, tu nais, il naît* (accent circonflexe), *nous naissons*. Ind. imp. : *Je naissais*. Passé simple : *Je naquis*. Futur simple : *Je naîtrai*. Subj. prés. : *Que je naisse*. Part. prés. : *Naissant*. Part. passé : *Né*. — Auxiliaire *être*. — Trait d'union dans : **un écrivain-né**, **un orateur-né**, etc. : *Il est l'ennemi-né des talents* (Ac.).

NARVAL. — Pluriel : *des narvals*.

NASAL. — Pluriel : *nasaux*. *Des sons nasaux*.

NATAL a un pluriel hésitant. L'Académie déclare : « Le pluriel *natals* est rare. » Littré incline pour *nataux*. Les grammairiens actuels donnent plutôt *natals* : *Les pâturages natals* (F. Mauriac, cité par Grevisse, n° 358, p. 268).

NATURE peut s'employer elliptiquement en termes de cuisine. On dit : *Bœuf nature* (Ac.) pour désigner du bœuf simplement bouilli. De même : *des pommes nature*. La langue populaire étend cet usage : *De l'eau nature* = de l'eau naturelle. *Un café nature* = un café sans alcool, sans lait.

Elle l'applique aussi à des personnes : *Ce garçon est tout à fait nature* = tout à fait naturel.

NAVAL. — Pluriel : *navals*. — *Des combats navals*.

NAVIGUER. — Il faut distinguer : *En naviguant* (verbe) et *Le personnel navigant* (adjectif).

NAVIRE. — Pour le genre des noms de navires, cf. *Genre*.

NE employé seul au lieu de *ne pas*. — Autrefois, *ne* suffisait pour exprimer la négation. Il reste encore de nombreuses

traces de cet emploi. Seul l'usage révélera les multiples nuances ou habitudes de la langue. Voici du moins quelques remarques :

1. *Ne* se trouve encore tout seul, sans *pas* ou *point*, dans certaines expressions : *n'avoir cure, n'avoir crainte, n'avoir garde, n'avoir de cesse que, (il) n'importe, (il) n'empêche, qu'à cela ne tienne, à Dieu ne plaise, ne vous déplaise, ne dire mot* (à côté de : *ne pas dire un mot*), *ne souffler mot, il n'est... qui ou que, il n'y a... qui ou que* (il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, il n'est pire eau que l'eau qui dort, il n'y a femme si sincère qui ne mente parfois), *n'avoir que faire de quelque chose, ne voir goutte, n'entendre goutte, je ne vois âme qui vive*, etc. Dans ces dernières expressions, on voit que le verbe est accompagné d'un complément qui précise la négation en tendant vers rien, personne.

2. *Ne* doit s'employer seul quand la négation est complétée ou renforcée par des mots (indéfinis ou adverbes) qui lui sont habituellement associés et que la langue considère comme négatifs ou comme des auxiliaires habituels de la négation : *aucun, nul, personne, rien, jamais, guère, plus*, etc. : **Personne n'y pense. Je ne dis rien.**

Il s'emploie seul aussi sans *pas* lorsque, avec *que*, il forme l'expression qui signifie « seulement » : *Ils n'ont que ce qu'ils méritent.*

C'est aussi une survivance que la suppression fréquente de *pas* quand le verbe a un complément de temps introduit par *de* : *Je ne le verrai de dix jours* (Vaugelas). *Je ne veux de trois mois rentrer dans ma maison* (RACINE, *Les Plaideurs*). *Vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes* (MOLIÈRE, *L'Avare*). *Je ne le verrai de longtemps.*

3. Les verbes **cesser, oser, pouvoir** se passent de *pas*, dans certains cas, surtout devant un infinitif. **Savoir** aussi, dans d'autres conditions, et rarement **bouger**.

Ne cesser de, suivi d'un infinitif, marque la constance d'un fait : *Il ne cesse de travailler. Il n'a cessé, dans ses ouvrages, de mettre en garde les jeunes chercheurs contre les pièges de l'érudition* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 107). *Elle n'a cessé, depuis, de publier loyalement la formule* (*Ibid.*, p. 5).

L'emploi de *pas* reste possible (cf. plus loin).

On remarquera qu'on ne peut omettre *pas* dans des phrases comme celles-ci, où le sens n'est pas « faire constamment une chose » : *Bien que j'eusse à me plaindre de lui, je n'ai pas cessé de le rencontrer. Malgré les conseils du médecin, il n'a pas*

cessé de prendre régulièrement son apéritif (= ne pas renoncer à). *Il ne cessera pas de m'importuner avant qu'on lui ait donné satisfaction.*

Oser peut s'employer sans *pas*, même si l'infinitif est sous-entendu. Sans être obligatoire, *pas* reparait plus souvent aux temps composés : *Je n'ose le faire* (ou *Je n'ose pas le faire*). *Voulez-vous venir?* — *Je n'ose pas* (ou *Je n'ose*). *Je n'ai pas osé le lui réclamer.*

Pouvoir peut aussi se passer de *pas* devant un infinitif : *Il n'a pu s'en dispenser. Je ne puis le faire. Ce n'est pas, ce ne peut être cela.* Mais : *Je ne pouvais pas beaucoup plus.*

Pas peut s'omettre même si l'infinitif est sous-entendu ou remplacé par *le*. On dit : *Je ne puis*; on a le choix entre *Je ne peux* et *Je ne peux pas*, qui paraît préférable, *Je ne pouvais* et *Je ne pouvais pas*. — *Je devrais me résigner, mais je ne le puis* (ou : *je ne le puis pas*).

Locutions figées : *on ne peut mieux, on ne peut plus. Il travaille on ne peut mieux. Je suis on ne peut plus content.*

L'emploi facultatif de *pas* avec ces trois verbes exprime-t-il une nuance? Pour Damourette et Pichon (t. VI, p. 164), *ne pas oser, ne pas cesser de* sont moins forts que *n'oser, ne cesser de*. Je ne le crois pas. Au contraire, *pas* semble appuyer sur la négation. C'est aussi l'avis de Gougenheim (p. 268) et, en ce qui regarde *pouvoir*, de Martinon (p. 540).

On notera que *pouvoir* se construit avec *ne pas* si l'infinitif qui suit est lui-même accompagné de *ne pas* : *Je ne puis pas ne pas croire que...*

Bouger s'est autrefois employé sans *pas* plus couramment qu'aujourd'hui : *Le chien ne bouge et dit* (LA FONTAINE, *L'Ane et le Chien*). *L'angora ne bougeait* (FLORIAN, *Le Chat et les Rats*). Il demande aujourd'hui habituellement la négation complète, bien qu'on puisse dire cependant, avec l'Académie, devant de là : *Je ne bougerai de là. Ne bougez de là.*

Savoir s'emploie sans *pas* dans quelques cas bien précis :

a) Sans complément, à l'indicatif présent, *Je ne sais, tu ne sais, etc.*, s'emploient aussi bien que *je ne sais pas, etc.* On dit toutefois plus souvent : *Ils ne savent pas*. On a le choix entre : *Je ne sais pas trop* et *Je ne sais trop*.

b) Dans le tour de l'interrogation indirecte, à tous les temps, *ne savoir* exprime l'incertitude, l'hésitation. *Je ne sais* correspond alors à *Je ne sais pas bien, je ne sais trop* : *Je ne sais qui l'a fait. Il ne savait ce qu'il voulait. Il n'a su que dire. Je ne*

sais quels fous prétendraient lui en faire grief. Vous n'avez su à qui vous adresser. Je ne sais où, quand, comment. Je ne sais s'il viendra. Je ne sais si je pourrai aller vous voir aujourd'hui. Tandis que Je ne sais pas s'il viendra = j'ignore tout à fait, je ne sais pas du tout.

Comparez *Je ne sais ce qu'il a dit* (= Je ne sais trop) et *Tu ne sais pas ce que ton ami vient de faire* (= Tu ignores, tu ne soupçonnes pas).

c) Au conditionnel, lorsque *savoir*, employé absolument ou devant un infinitif, remplace l'indicatif de *pouvoir*, il s'emploie avec *ne* tout seul : *Les délicats sont malheureux : Rien ne saurait les satisfaire* (= rien ne peut les satisfaire, rien n'est capable de les satisfaire). *Il fait trop noir, je ne saurais lire. Je voudrais vous faire ce plaisir, mais je ne saurais.*

Mais, de même qu'on dit avec *pas* : *Il ne sait pas sa leçon*, on dira (*savoir* gardant son sens propre et sa valeur de conditionnel) : *Il ne saurait pas sa leçon, si le mauvais temps ne l'avait fait rester chez lui hier.*

C'est que, en dehors des conditions qui viennent d'être notées, *savoir* s'emploie avec *ne pas* : *Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin* (RACINE, *Andromaque*, v. 196). *Je ne sais pas faire de platitudes. Je ne sais pas l'anglais.*

4. *Ne* s'emploie tout seul dans certains cas après un pronom ou un adjectif interrogatifs; les grammairiens ne précisent pas ces cas d'une manière assez nette. Je crois qu'on peut observer du moins ceci :

Ne tout seul s'emploie si la pensée est affirmative : *Qui ne voit qu'il y a là une erreur?* (= Chacun voit...). *On se demande qui n'en aurait fait autant* (= Je suis certain que chacun en aurait fait autant). *Qui ne le ferait aussi bien que lui?* Il y a donc là une négation atténuée. Si d'ailleurs on insiste, en employant *qui donc*, on dira plutôt : *Qui donc ne le ferait pas aussi bien que lui?*

Même emploi après *quel* interrogatif, accompagnant le sujet : *Quel esprit ne bat la campagne? Qui ne fait châteaux en Espagne?* (La Fontaine). *Quel homme n'a éprouvé l'inquiétude de l'au-delà? Dites-moi quel homme n'a éprouvé cette inquiétude. Mais : Quelles démarches n'a-t-il pas faites?, car démarches est complément.*

On dira avec *ne pas* : *Qui d'entre vous n'a pas terminé son devoir? Il me manque deux bulletins : quel élève n'a pas remis le sien?* On voit que ces dernières phrases ne peuvent se ramener à : « Chacun a terminé son devoir, a remis son bulletin ».

Après *que*, pronom interrogatif, on emploie *ne pas*.

La langue évite ainsi la confusion avec l'adverbe interrogatif ou exclamatif *que* signifiant « pourquoi » ou exprimant un regret : *Que ne le disiez-vous? Que n'est-il là! Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!* (RACINE, *Phèdre*).

Observez que *ne* suit immédiatement l'adverbe. On ne dirait pas : [*Que votre fils n'a-t-il mieux travaillé?*] On dirait : *Que n'a-t-il mieux travaillé?* ou *Pourquoi votre fils n'a-t-il pas mieux travaillé?*

Mais on dit, avec le pronom interrogatif : *Que n'a-t-il pas lu?* On distinguera donc : *Que n'a-t-il pas mangé?* (= quel aliment n'a-t-il pas mangé? qu'est-ce qu'il n'a pas mangé?) et *Que n'a-t-il mangé?* (= Pourquoi n'a-t-il pas mangé?).

Toutefois, dans les cas où l'équivoque est impossible, parce qu'il apparaît clairement et tout de suite qu'on est en présence du pronom appelé par le verbe transitif direct, la langue ne recule pas devant l'emploi de *ne* tout seul : *Que ne ferait-on pour lui?* (Personne ne comprendra : Pourquoi ne ferait-on pas pour lui?)

5. On met *ne* tout seul dans les **propositions relatives** ayant leur verbe au **subjonctif** et dépendant :

a) D'une proposition négative. La pensée est, en effet, dans son ensemble, affirmative, et la négation est atténuée : *Il n'est pas d'homme qui ne désire être heureux* (Ac.) = 'Tout homme désire être heureux. Il n'y a personne dont il ne médise = Il médit de tout le monde.

La même règle s'applique si la principale, au lieu d'être négative et d'exprimer l'idée *Il n'y a rien, il n'y a personne*, affirme, avec *peu*, une quantité qui tend vers zéro : *Il y a peu d'hommes qui ne connaissent un jour le découragement. J'aime les livres d'histoire : il en est peu qui ne fassent réfléchir.*

b) D'une proposition interrogative qui, en réalité, dans la pensée de celui qui parle, correspond à une négation. Le tour se ramène ainsi au précédent : *Y a-t-il quelqu'un dont il ne médise?* (Ac.).

Si la proposition interrogative n'a pas cette valeur négative, on emploie *ne pas* dans la subordonnée. De même qu'on dit : *Il me faut quelqu'un qui ne soit pas trop exigeant*, on dit également : *Ne connaissez-vous pas quelqu'un qui ne soit pas trop exigeant?* (= J'espère que vous connaissez quelqu'un qui...). *Connaissez-vous quelqu'un qui ne soit pas trop exigeant?*

6. Après les adverbes **si**, **tellement**, **à tel point** ou des locutions de sens analogue employées dans une proposition négative,

on omet également *pas* avec le subjonctif dans la proposition consécutive : *Il n'était pas si indifférent qu'il ne nous prêtât quelque attention*. La même omission se rencontre aussi après une interrogation qui correspond à une négation : *Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?* (= On ne peut si bien prêcher qu'il ne dorme).

Ici encore, l'ensemble de la phrase implique l'affirmation du fait énoncé dans la subordonnée : « Il nous prêtait quelque attention. Il dort toujours au sermon ».

7. Après *si* marquant la condition ou employé dans le sens d'à moins que, la suppression de *pas* est une survivance qui peut même être élégante, mais qui ne s'impose jamais : *L'dme est un feu qu'il faut nourrir Et qui s'éteint s'il ne s'augmente* (Voltaire). *Je n'irai pas si on ne vient me chercher*. L'omission est assez courante après *ne pas* : *Je ne le ferai pas si on ne m'y contraint. Je ne le dirais pas si je ne le pensais, si on ne m'en priait. Le renard sera bien habile, S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon* (LA FONTAINE, *La Laitière et le pot au lait*). *Si je ne l'avais pas vu, je ne l'aurais pas cru. Je ne l'aurais pas fait si on ne m'avait (pas) provoqué. Je me fâche si vous n'acceptez pas*.

On dit : *si je ne me trompe, si je ne m'abuse, si je ne fais erreur*; mais si, au lieu de marquer simplement une hésitation, une légère restriction, on veut accuser la valeur négative de l'expression, on emploie *ne... pas*.

Si ce n'est s'emploie nécessairement sans *pas* dans le sens de « sinon, excepté » : *Je ne l'ai même jamais vu, si ce n'est de loin*. Lorsque cette expression marque vraiment une condition, *pas* peut reparaître : *Si ce n'est lui* ou plus souvent : *si ce n'est pas lui, qui donc l'a fait?*

On remarquera qu'au lieu de *si ce n'était (pas), si ce n'eût (pas) été*, on emploie plus souvent *n'était, n'eût été* : *N'étaient les oiseaux, la forêt serait silencieuse. N'eût été son air arrogant, on lui eût pardonné. N'était qu'il est souffrant, je m'étonnerais de son absence*.

8. Après *depuis que, il y a* (tel temps, longtemps) *que, voici ou voilà* (tel temps) *que*, si la proposition peut avoir un sens négatif, on emploie *ne pas* ou plus souvent *ne plus* lorsque le verbe est à un temps simple et *ne* ou *ne plus* (rarement *ne pas*) lorsqu'il est à un temps composé. L'analyse de quelques exemples expliquera suffisamment cet usage :

Temps simple : *Il y a deux jours à peine qu'ils vivent*

ensemble (aucun sens négatif). *Il y avait deux jours qu'il ne mangeait plus* (sens négatif). *Il y a longtemps que je ne le vois plus*. On voit que *ne plus* convient mieux que *ne pas*; celui-ci n'est cependant pas rare; on exprime l'idée que l'action ne s'est pas produite ou ne s'est plus produite depuis un certain temps.

Temps composé : *Il y a deux jours qu'il est parti* (aucun sens négatif possible). *Il y a huit jours que j'y suis allé*. Cela veut dire ordinairement que, depuis huit jours, l'action d'*aller* ne s'est plus produite. C'est pourquoi on présente généralement l'idée sous sa forme négative : *Il y a huit jours que je n'y suis allé* ou que *je n'y suis plus allé*. Des auteurs écrivent : *que je n'y suis pas allé*.

De même : *Il y a longtemps qu'il a donné de ses nouvelles* ou plutôt *qu'il n'a donné de ses nouvelles* (ou *qu'il n'a pas donné de ses nouvelles*) ou *qu'il n'a plus donné de ses nouvelles*. — *Depuis que je l'ai vu* ou *que je ne l'ai vu* (ou *que je ne l'ai pas vu*) ou *que je ne l'ai plus vu*. — *Voilà trois mois que je ne l'ai rencontré*, etc.

Si la négation porte sur un degré et non sur le verbe lui-même, on met *ne* ou *ne plus* : *Voici longtemps que je n'avais lu avec un appétit aussi sain* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 197). *Il y a longtemps que je ne m'étais pareillement amusé* ou *que je ne m'étais plus pareillement amusé*.

Pour de et une indication de temps, cf. 2.

9. Devant le complément d'objet direct précédé de **d'autre** et suivi de la conjonction *que*, on peut employer ou omettre *pas* : *Je n'ai d'autre désir que celui de vous être utile* ou *Je n'ai pas d'autre désir que celui de...* ou *Je n'ai (pas) d'autre désir que de vous être utile*. *Je n'ai d'autre volonté que la vôtre* ou : *Je n'ai pas d'autre volonté que...* On peut aussi supprimer *autre* en même temps que *pas* : *Je n'ai de volonté que la vôtre*. Mais ce tour est rare.

10. Ne s'emploie seul avec **ni** répété : **Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. Il n'est ni bon ni juste. Il n'a ni parents ni amis.**

On peut aussi, au lieu d'employer déjà *ni* devant le premier sujet, le premier attribut ou le premier complément, nier le verbe au moyen de *ne pas* et introduire *ni* dans la suite seulement : *L'or ne nous rend pas heureux, ni la grandeur. Il n'est pas bon ni juste. Il n'a pas de parents ni d'amis*. Dans ce dernier exemple, on voit que ce tour s'impose avec des compléments d'objets directs partitifs (avec *de*) coordonnés par *ni*. Cf. *Ni*, A, 1.

Voir à *Ni*, A, l'emploi de *ne* ou de *ne pas* dans les propositions coordonnées par *ni*.

Cf. aussi *Ce n'est pas que* et *Que*, 5, B.

11. On va voir l'emploi de *ne* explétif après *ne... pas plus... que*. Tout différent est le *ne* vraiment négatif après ***ne pas... pas plus que*** : *Je n'ai pas besoin de lui, pas plus qu'il n'a besoin de moi*. Ici, *ne* n'est pas explétif; on s'en aperçoit en remplaçant *pas plus que* par son équivalent *tout comme* ou *de même que* : *Je n'ai pas besoin de lui, de même qu'il n'a pas besoin de moi*. Une négation est nécessaire dans la subordonnée; on la réduit à *ne* pour éviter la répétition de *pas* après *pas plus que*.

NE explétif. — Quelle que soit la valeur de négation qu'on peut lui reconnaître en cherchant à justifier son emploi, il faut observer que, même lorsqu'il révèle l'existence d'un point de vue négatif dans la pensée de celui qui parle, il n'est pas perçu comme l'équivalent exact ou le remplaçant de *ne pas*, *ne point*. Au contraire, là même où elle emploie ce *ne*, la langue le distingue très nettement de *ne pas*. Comparez : *Je crains qu'il ne vienne* et *Je crains qu'il ne vienne pas*.

D'où le nom d'*explétif* qu'on donne à ce *ne*. Ce terme ne signifie pas, d'ailleurs, dans la convention des grammairiens, qu'un tel *ne* n'exprime aucune nuance, du moins chez ceux qui s'en préoccupent.

En fait, cependant, cette préoccupation est assez rare. Le *ne* explétif a pu gagner un peu de terrain, mais il en a perdu beaucoup plus et on peut dire qu'il est devenu aujourd'hui facultatif dans bien des cas où le bon usage l'imposait autrefois. On verra ces divers emplois à leur rang alphabétique : cf. *contester*, *craindre*, *défendre*, *douler*, *empêcher*, *éviter*, *falloir*, *garder*, etc.; et aussi *que* et les locutions conjonctives à moins *que*, *avant que*, *sans que*, etc.

Nous ne retiendrons ici que les **propositions comparatives**.

La règle formelle est simple. On emploie *ne* explétif dans la subordonnée introduite par *que*, lorsqu'on affirme un rapport d'*inégalité* (ou, en d'autres termes, après un comparatif d'inégalité, quand la principale est affirmative) : *Il agit autrement qu'il ne parle* (Ac.). *Il est autre que je ne croyais* (Ac.). *Il est plus habile que vous ne croyez*. *C'est moins beau que je ne m'y attendais*.

Mais : *Il n'agit pas autrement qu'il parle* (Ac.). *Il est aussi curieux que je le pensais*. *Il n'est pas autre qu'il paraît*. *Est-il plus habile que vous le croyez?*

En fait, cependant, si l'on consulte simplement l'usage et même l'Académie, on voit que l'emploi de *ne* après un comparatif ne s'impose jamais. L'Académie accepte : *Il est autre que je croyais* et *Il est autre que je ne croyais*, *Il agit autrement qu'il parle* et *Il agit autrement qu'il ne parle*.

On voit d'autre part employer *ne* après une principale niant l'inégalité. Ce tour est certainement courant après *ne... pas plus... que* : *Je ne le connais pas plus que vous ne le connaissez* (Ac.). *Je n'ai pas plus besoin de lui que je n'ai besoin de vous*. *Il n'est pas plus étonné que je ne l'ai été*. *Je n'en ai pas plus qu'il n'est nécessaire*.

Peut-on établir une règle fondée sur la nuance à exprimer? On peut évidemment tenter de le faire à la lumière de quelques textes et prétendre que *ne* apparaît chaque fois que la pensée de celui qui parle contient une négation ou tend à considérer l'aspect négatif de la seconde proposition. La *Syntaxe* des Le Bidois (II, p. 285) oppose deux exemples lumineux de Saint-Evremond : *Il n'y a personne qui ait plus d'admiration que j'en ai pour les ouvrages des anciens* (= j'ai de l'admiration, une admiration absolue) et : *Pour la conversation des hommes, j'avoue que j'y ai été autrefois plus difficile que je ne suis* (= je ne suis plus si difficile aujourd'hui).

Mais elle doit bien reconnaître que « des écrivains très soigneux négligent parfois d'exprimer ce *ne*, qui n'est en somme que le signe d'une négation contenue au plus intime de la pensée » (II, p. 284).

L'Office de la langue française a voulu aussi préciser des nuances : « Vous êtes plus grand que vous **croyez**, ou que vous **ne croyez**, ou que vous **ne le croyez**. Ces trois formes présentent des nuances délicates. Le *ne* de la deuxième insiste sur le fait (« Vous croyez n'être pas grand »). Le *le* de la troisième apporte plus d'insistance. L'idée générale reste la même dans les trois phrases; mais de la première à la troisième, il y a progression ascendante. Le choix ici ne dépend donc que de l'intention de celui qui parle » (*Le Littéraire*, 27 mars 1947). C'est fort discutable. Nè n'est pas nécessairement plus insistant. Il peut seulement souligner l'aspect négatif, comme on l'a vu. D'ailleurs, on ne peut dire que l'usage, familier ou littéraire, respecte les nuances distinguées par l'Office.

Voir aussi l'Académie : *Il est fait tout autrement que vous croyez*, *que vous ne croyez*, *que vous ne le croyez*.

NÉANMOINS est un adverbe, et non une préposition. Ne dites pas : [*Néanmoins son opposition*]. Dites : *Malgré son opposition*.

NÉBULEUX. NUAGEUX. — Il ne faut pas exagérer la différence entre ces deux mots. Sans doute on parlera d'un *écrivain obscur* ou *nébuleux* (bien que Littré parle d'un auteur nuageux), mais on dira que *ses idées sont nuageuses* ou *nébuleuses*. Les deux adjectifs se diront également d'un ciel, d'un temps, d'un esprit, d'un style.

Dans le sens de « soucieux, sur lequel se peignent les soucis », on dit : *visage, front nébuleux*.

NÉFASTE. — 1. On a prétendu que cet adjectif ne peut s'appliquer aux personnes. C'est une erreur. *Néfasté* se dit assurément des choses considérées comme fatales, funestes : *Un jour néfasté, une invention néfasté*. Mais il se dit aussi des personnes : *Une personne néfasté* (Dict. gén.). *Un personnage néfasté* (Ac.).

2. « De plus en plus, *néfasté* s'emploie avec un complément, et il est probable qu'avant longtemps le bon usage ratifiera cet emploi » (LE GAL, *Vous pouvez dire... mais dites mieux*, p. 68). Il paraît en effet inévitable que, puisqu'il a pris le sens de *funeste* et de *fatal*, *néfasté* prenne, comme ces adjectifs, un complément et qu'on dise : *Cet accord serait néfasté à notre pays*.

NE FAIRE QUE, ne faire que de. — Cf. *Faire*, 8.

NE FAIRE QU'UN. — Cf. *Faire*, 9.

NÉGLIGEANT, participe présent de *négliger* (cf. *nous négligeons*); *négligent*, adjectif; *négligence*, nom.

NÉGOCIANT. — L'Académie écrit : *négociant en vins, en fourrures, en laines, en colons*. Il est à remarquer que, d'après Littré et l'Académie, *négociant* se dit de celui qui fait de grosses affaires de commerce. Le mot a pris cependant le sens plus large de *commerçant*. Le féminin *négociante*, considéré comme très rare par Littré, est aujourd'hui entré dans l'usage.

NÈGRE. — Féminin du nom : *Une négresse*; de l'adjectif : *Une tribu nègre*.

NÉNUPHAR (masc.) s'écrit avec *ph* (Ac.).

NE PAS, NE POINT, ne jamais, ne plus, ne rien, ne guère.

1. **Emploi.** Cf. *Pas, Ni, Ne*, etc.

2. **Place.** a) Les deux éléments de la négation encadrent le verbe employé à un temps simple autre que l'infinitif présent : *Je ne sors pas*.

Seuls les pronoms personnels compléments atones s'intercalent entre *ne* et le verbe : *Je ne me cache pas*.

A l'impératif présent, les pronoms personnels et les pronoms ou adverbes *en* et *y* se placent après *ne* : *Répondez-moi. Ne me répondez pas.* — *Allez-vous-en. Ne vous en allez pas.*

Si le verbe est à un temps composé, c'est l'auxiliaire qui est encadré de la même façon : *Je ne suis pas sorti; je ne l'ai pas caché; je ne me suis pas caché.*

b) Si le verbe est à l'infinitif présent, les deux éléments de la négation précèdent aujourd'hui l'infinitif et, éventuellement, le pronom personnel complément : *Je voudrais ne pas le rencontrer, ne pas en avoir.* Les tours : *ne le rencontrer pas, ne le pas rencontrer, n'en pas avoir* se lisent encore, mais ils sont archaïques.

Si le verbe est à une forme composée de l'infinitif, l'usage courant est le même : *Je regrette de ne pas l'avoir rencontré. — Comment ne pas s'être aperçu que...? — J'espère ne pas être battu;* mais on entend et on lit souvent aussi, avec l'auxiliaire encadré par les deux éléments de la négation : *de ne l'avoir pas rencontré; ne s'être pas aperçu; n'être pas battu.*

c) Ces règles sont valables pour *ne plus* : *Je ne le vois plus. Je ne l'ai plus vu. Je regrette de ne plus le savoir, de ne plus y aller. Je suis triste de ne plus l'avoir rencontré (ou de ne l'avoir plus rencontré). Je n'ai plus rien dit.*

Rien suit le verbe ou l'auxiliaire, mais il précède le verbe si celui-ci est à l'infinitif présent : *Il ne dit rien. Il n'a rien dit. Il prétend n'avoir rien dit. Sans avoir rien eu à dire. Ne rien estimer.* On ne dirait plus, du moins en prose : *Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde* (MOLIÈRE, *Le Misanthrope*).

On a le choix, avec *en* ou *y*, entre *ne rien y voir* et *n'y rien voir*. Cf. *Rien*, 15.

Ne jamais encadre le verbe ou l'auxiliaire et les pronoms atones : *Je ne le vois jamais. Je ne l'ai jamais dit. Je crois ne l'avoir jamais rencontré, n'en avoir jamais parlé.* Avec un infinitif présent, *ne jamais* précède : *Je désire ne jamais le rencontrer (comme : ne pas le rencontrer). Il prétend ne jamais se tromper.*

On sait que *jamais* peut se placer au début de la proposition : *Jamais je n'ai rien vu de pareil* ou *Je n'ai jamais rien vu de pareil*. (On dit aussi, moins souvent : *Jamais je n'ai vu rien de pareil* et *Je n'ai jamais vu rien de pareil*.)

Ne guère encadre généralement le verbe ou l'auxiliaire, même à l'infinitif : *Je ne le vois guère. Je suis résolu à ne parler guère* (Michaut et Schricke, p. 524; on peut dire : *à ne guère*

parler). *Je n'en ai plus guère. On ne le voit plus guère qu'à son bureau. Mais : Il n'est guère plus riche que vous* (comparaison). *Il ne s'en est guère fallu. Il n'est guère venu de gens. On ne l'a guère vu.*

d) Si la négation est accompagnée d'un autre adverbe, celui-ci suit : *Je ne l'ai pas encore vu.* Mais **presque** et **même** peuvent s'intercaler entre les deux éléments avec un infinitif; on remarquera que ces deux adverbes demandent des constructions différentes : *Je finirai par ne plus même la saluer* ou *par ne même plus la saluer.* — *Je finirai par ne presque plus dormir* ou *par ne dormir presque plus; par ne presque plus le voir* ou *par ne le voir presque plus.*

e) **Déplacement de la négation** avec *devoir, falloir, vouloir*, (et *prétendre* dans le sens de *vouloir*) suivis d'une proposition subordonnée ou d'un infinitif; ces verbes prennent souvent la négation qui, logiquement, porte sur le verbe subordonné : *Je ne veux pas que vous partiez* (dans le sens : « Je veux que vous ne partiez pas »). *Je ne prétends pas qu'on me réplique* (mais avec ce verbe, il y a parfois danger de contresens. Cf. *Prétendre*). *Il ne faut plus en parler* (= Il faut ne plus en parler). *Ce crime ne doit pas rester impuni.* De même avec *aller* exprimant le futur rapproché : *Je ne vais plus en dormir.*

Un tel déplacement de la négation est sans inconvénient avec ces verbes de volonté. S'il y avait équivoque, il faudrait l'éviter. Ainsi on distinguera nécessairement : *J'exige que vous n'y alliez pas* et *Je n'exige pas que vous y alliez.*

La Bruyère a écrit : Vous **ne faisiez pas hier semblant de nous voir** (*Des Grands*, 50), et l'on dit fréquemment : *Je n'ai pas fait semblant de le voir.* L'expression n'est pas ambiguë, et l'on ne voit pas pourquoi il faudrait la condamner. Chacun comprend : *J'ai fait semblant de ne pas le voir*; cette dernière expression a toutefois l'avantage de ne pas être critiquée.

f) Par analogie avec la construction régulière (cf. b) : *pour ne pas la voir, pour ne pas être vu*, on dit souvent **pour ne pas que** : *Cachez-vous pour ne pas qu'on vous voie.* Cette construction est opposée à la règle énoncée plus haut, a; il faudrait dire normalement : ***pour qu'on ne vous voie pas.*** On la rencontre cependant chez de bons auteurs, et des grammairiens la justifient par diverses raisons, et notamment par un besoin d'expressivité, par un désir de souligner plus nettement l'intention négative, le souhait négatif, l'alternance du positif et du négatif (cf. François ROSTAND, *Contradiction à André Gide...*

en faveur du **pour ne pas que**, dans *Le Littéraire*, 25 janvier 1947). Je ne crois pas toutefois que ce tour soit recommandable dans l'état actuel de la langue.

Quant à [**pour pas que**], c'est un tour populaire qui doit être proscrit, malgré l'avis d'André Thérive (*Querelles*, I, pp. 175-176).

g) **Négation renforcée**. On dit : *Je n'ai absolument pas compris. Il ne veut absolument rien comprendre.*

Avec du tout : *Je n'ai pas du tout compris ou Je n'ai pas compris du tout.*

3. **Ne pas**, dans l'interrogation négative et l'exclamation.

L'exclamation positive est souvent — et même beaucoup trop souvent dans le peuple et chez les apprentis écrivains — remplacée par l'interrogation négative avec inversion du sujet. Ce dernier tour a l'avantage d'exprimer une nuance. Comparez *Quelles erreurs il a commises!* et *Quelles erreurs n'a-t-il pas commises?* (= il en a commis tellement qu'on se demande quelles sont celles qu'il n'a pas commises). *Que n'a-t-il pas dit?* *Que n'a-t-il pas fait?* (= il a tout dit, tout fait; on ne trouverait pas une chose qu'il n'ait pas dite ou faite).

Il suffit de ne pas abuser de ce tour et de lui réserver sa valeur affective spéciale.

On se gardera surtout d'étendre ce tour à des phrases exclamatives comme celle-ci : *Vous n' imaginez pas toutes les erreurs qu'il n'a pas commises!* Il est si simple et si clair de dire : *toutes les erreurs qu'il a commises!*

Souvent, en effet, le tour de l'interrogation négative transposé dans l'exclamation crée une équivoque. S'il n'y en a pas dans : *Que de fois ne vous ai-je pas dit cela!* ou *Quelle ne fut pas sa stupeur!*, on la voit apparaître, du moins pour une seconde, dans : *Avec quelle impatience n'ont-ils pas recommencé!*

Martinon condamne ce tour et déclare : « En réalité, l'interrogation seule peut et doit être négative quand elle remplace l'exclamation, mais l'exclamation elle-même doit rester positive » (p. 538). Sévérité excessive.

Les Le Bidois approuvent au contraire l'exclamation négative; ils y voient « quelque chose comme une déclaration qui défie la contradiction » (II, p. 16) : *Quels bienfaits la raison ne répandra t-elle pas sur les hommes!* (A. France.)

C'est une faute d'employer **ne** tout seul dans des phrases de ce genre : [*Que de fois n'a-t-il, lui aussi, ébauché des projets grandioses!*]

Pour *combien... ne... pas*, cf. *Inversion*, A, b.

NE PAS QUE. — 1. **Il n'y a pas que vous** = Il n'y a pas seulement vous, Vous n'êtes pas le seul. Ce tour a été attaqué bien souvent depuis une centaine d'années. Et cependant il est autorisé par le meilleur usage.

Sans doute les classiques l'ignoraient, du moins dans ce sens. Le *xvii^e* siècle, qui donnait plus souvent que nous une pleine valeur négative à *ne*, considérait *que*, dans cette expression, comme l'équivalent de *sinon* : *Je ne ferai que ce qu'il lui plaira* se résolvait pour Vaugelas en : *Je ne ferai sinon ce qu'il lui plaira*. On comprend qu'un Corneille, renforçant la négation, ait écrit : *Ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu, Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince* (Horace) = Et ne l'auront point vue obéir, si ce n'est à son prince, sinon à son prince. Un tel renforcement était déjà exceptionnel au *xvii^e* siècle; aujourd'hui on dirait : *Et ne l'auront vue obéir qu'à son prince* (cf. 2). Bien qu'une telle phrase corresponde pour nous à : *Et ne l'auront vue obéir à personne d'autre qu'à son prince*, l'expression *ne que* est généralement sentie, non plus comme une négation complétée par *sinon*, mais comme l'équivalent de *seulement*. Comment dire alors le contraire de *ne que*? Va-t-on dire, comme l'imaginait par moquerie Abel Hermant : « Il n'y a pas ne que lui »? Ou, à défaut de *ne pas*, va-t-on ajouter *ne*? C'est également impossible. Sur quoi les puristes décrètent l'impossibilité d'un tour négatif de *ne que*. Ils oublient que *pas*, dans des cas déterminés, sert de négation unique; n'est-il pas normal qu'on y ait recouru dans un cas où il était impossible de doubler *ne*? *Ne pas que* est d'ailleurs un tour commode, expressif et clair. Les bons auteurs l'emploient couramment, bien qu'ils n'y recourent qu'avec discrétion devant un adjectif ou un participe attributs. On peut donc dire : *Il n'y a pas que vous. Il n'y a pas que l'argent qui compte. Il n'obéit pas qu'à ses parents, il écoute aussi ses maîtres. Je ne bois pas que de l'eau. Il n'a pas que des qualités. Il ne fait pas qu'imiter, il crée.*

On trouvera des exemples nombreux, empruntés aux meilleurs écrivains, dans Le Bidois (I, p. 330 et II, p. 660), Grevisse (n^o 889, p. 661), Deharveng (*Corrigeons-nous*, t. VI, pp. 179-186) et Bottequin (*Subtilités*, pp. 249-273).

Cependant cette façon de parler est souvent lourde et disgracieuse et l'on fera bien, lorsqu'elle apparaîtra telle, de la remplacer par une autre. La phrase *Sa maison n'était pas qu'ouverte aux savants et aux poètes* aura beau se réclamer du bon usage théorique, elle est affreuse et de mauvais goût. On

dira : *Sa maison n'était pas ouverte seulement aux savants et aux poètes* ou *Il ne se contentait pas d'accueillir savants et poètes...* De même une oreille un peu délicate n'appréciera guère : *Je n'en ai pas qu'une*. Il est aisé de dire : *J'en ai plus d'une*.

Puisque le tour *ne pas que* est correct, il doit être permis de dire : *Ce n'est pas qu'un collègue, c'est un ami*. Mais, lourdeur à part, on justifierait difficilement cet emploi par le bon usage. L'expression *ce n'est pas que*, en tête d'une proposition, sert généralement à écarter une cause; elle est alors suivie d'un verbe, et celui-ci est au subjonctif : *Ce n'est pas que mon collègue soit paresseux, mais il travaille très lentement*. — *Ce n'est pas qu'au départ l'idée de Proudhon ne se présente à nous de la manière sommaire et brouillonne à la fois qui est souvent la sienne* (André ROUSSEAU, *Les livres*, dans *Le Figaro littéraire*, 24 mai 1947).

Je crois que l'expression *Ce n'est pas que* est plutôt figée dans ce sens. Cf. *Ce n'est pas que*.

2. Nous venons de voir que, dans l'ancienne langue, *ne pas que* signifiait *ne que* = seulement : *Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince* (CORNEILLE, *Horace*) = et ne l'auront vue obéir qu'à son prince. *Damourette* a prétendu que ce tour est encore vivant dans la conversation; la langue orale évite l'ambiguïté en marquant devant *que* une pause qu'on pourrait remplacer par une virgule dans la langue écrite. Je crois que la langue ne gagnerait rien à rétablir ce tour, équivoque, quoi qu'on dise (cf. *Le français moderne*, 1938, pp. 285-287).

NE QUE, on vient de le voir, signifie *seulement* : *Il n'est que distrait*. *Je n'ai qu'un livre*.

1. On remarquera que la restriction qu'il exprime ne porte pas sur le verbe lui-même, mais sur son attribut ou sur son complément, qui peut être un infinitif : *Je ne veux que le voir*, ou sur le sujet réel d'un verbe impersonnel : *Il ne reste qu'un volume*. *Il ne me reste qu'à vous remercier*. Elle peut cependant porter sur un verbe à un temps composé : *Mais, pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché* (La Fontaine). *Il n'a pas crié, il n'a que soupiré*. Mieux vaut dire : *il a seulement soupiré* ou recourir à *ne faire que* : *il n'a fait que soupirer*. Cf. *Faire*, 8.

2. On rencontre, même chez de bons écrivains, le pléonasme **ne... seulement que** : *Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal* (La Fontaine).

NEUF. — 1. **Nom de nombre**. Dans le bon usage français, on ne prononce pas *f* devant une consonne quand il y a multiplication : *Neuf(f) francs, dix-neuf(f) cent quarante (eu fermé)*.

Mais on prononce *f* dans : *le neuf mai* (pas de multiplication), *le neuf de cœur, page neuf, j'en ai neuf*.

Il est certain qu'en Belgique, si ceux qui ont le souci de bien parler disent : *mil neu(f) cent quarante*, ils ne se risquent guère à dire : *neu(f) francs*. Beaucoup de Français disent d'ailleurs couramment aussi : *neuf francs*.

2. Adjectif. *Neuf* peut-il s'employer pour *nouveau*? Et, particulièrement, peut-on dire : *Quoi de neuf?* Personnellement, je ne condamnerais pas cette expression.

« On entend aussi employer au hasard : *Quoi de neuf? Quoi de nouveau? Qu'y a-t-il de neuf? de nouveau?* Ici encore, emploi erroné.

» *Neuf* signifie d'une façon générale : qui est fait depuis peu, qui n'a pas encore servi.

» *Nouveau* veut dire : qui est récent, qui commence d'être ou de paraître, qui n'existe ou qui n'est connu que depuis peu de temps. Les formules *Quoi de neuf? Qu'y a-t-il de neuf?* doivent, en conséquence, être proscrites. C'est un vulgarisme, mais il a gagné la langue familière. L'Académie ne connaît que : *Qu'y a-t-il de nouveau? Quoi de nouveau?* » (BOTTEQUIN, *Le français contemporain*, p. 244).

Cette distinction est empruntée à Littré, qui précise : *Un livre neuf* n'a pas encore servi ou n'a encore guère servi, il n'a pas encore été sali. *Un livre nouveau* est un livre nouvellement composé, nouvellement paru; il reste nouveau, même s'il est déjà sale.

Mais l'Académie élargit le sens de *neuf* en ajoutant : « qui n'a pas encore été dit, traité, employé » et elle permet qu'on dise familièrement (on sait que cette restriction n'est pas grave) : *Voilà qui est tout neuf pour moi, Voilà une chose toute neuve pour moi*. Le *Dict. gén.* admet aussi, sans réserve, qu'on dise par analogie : *Voilà une chose neuve pour moi* = qui m'était inconnue (ce qui est bien le sens propre de *nouveau*).

Baudelaire n'a pas hésité à écrire : *Quoi de neuf?* (*Œuvres complètes*, éd. Crépet, *Histoires extraordinaires par Poe*, p. 85).

Le nouveau s'emploie substantivement pour désigner ce qui est nouveau, inconnu : *Savez-vous du nouveau? Il y a du nouveau*.

Le neuf se dit plutôt de ce qui n'a pas encore servi : *Travailler dans le neuf*. Cf. *Être habillé de neuf*. *Remettre à neuf*.

Battant neuf, flambant neuf : cf. *Ballre*, 2.

NEZ. — L'expression [**faire de son nez**] est un belgicisme; il faut dire : *faire de l'embarras, faire des embarras, faire ses embarras*.

NI.

A. AVEC UNE AUTRE NÉGATION.

1. A l'intérieur d'une même proposition négative, on peut :

a) employer les négations habituelles (*ne pas, ne point, ne jamais, ne plus*, etc.) et recourir ensuite à *ni* pour coordonner : *Je ne suis pas aveugle ni sourd. Je n'ai pas d'ennemis, ni de rivaux, ni de concurrents* (on peut souligner en disant : *ni même de concurrents*). *Sa générosité ne sera pas oubliée, ni sa simplicité.*

Lorsque la négation *ne pas* est réduite à *ne* tout seul (en vertu des règles données à *Ne employé seul*), le principe ne change pas : *Sa générosité ne peut être oubliée, ni sa simplicité.*

On remarquera que, dans cette première construction, *ni* n'est pas employé devant le premier terme. Les classiques étaient moins pointilleux sur ce point. On ne dira pas : [*Il n'était pas question ni de blouses ni de manteaux*] (Elsa TRIOLET, *Le Cheval blanc*, Ed. Lumière, p. 400). On dira : *Il n'était pas question de blouses ni de manteaux* (cf. ci-dessous d'autres tours possibles).

b) employer la négation *ne* (sans *pas*) et, devant chaque terme, employer *ni*. C'est le tour le plus fréquent : *Je ne suis ni aveugle ni sourd. Ni sa générosité ni sa simplicité ne seront oubliées ou ne peuvent être oubliées. Je n'entends ni vos cris ni vos soupîrs.*

Cette seconde construction n'est pas possible devant des compléments directs partitifs (avec *de*). On dira : *Je n'ai pas d'argent ni de provisions*; on peut aussi répéter *pas* et remplacer *ni* par *et* : *Je n'ai pas d'argent et pas de provisions*. Plus souvent on supprime *de* : *Je n'ai ni argent ni provisions*.

L'exemple donné plus haut : *Je n'ai pas d'ennemis, ni de rivaux, ni de concurrents* peut donc être remplacé par *Je n'ai pas d'ennemis, pas de rivaux et pas de concurrents* ou *et pas même de concurrents* (Michaut, p. 524) ou par *Je n'ai ni ennemis, ni rivaux, ni concurrents*.

On voit qu'avec les verbes ou les expressions qui entraînent la suppression de *pas*, le choix entre les deux constructions subsiste, malgré l'absence de *pas* : *Je n'ai confié à aucun d'eux ni la soin de ma réputation ni la gestion de mes intérêts* (2^e tour). *Je n'ai confié à aucun d'eux ce soin ni cette gestion* (1^{er} tour. Comparer : *Je n'ai pas confié à l'un d'eux ce soin ni cette gestion*).

c) On peut aussi trouver des exemples d'un autre tour, qui paraît aujourd'hui démodé. On emploie *ne* avec le verbe

et on met *ni* devant le dernier terme seulement : *Je ne connais Priam, Hélène ni Paris* (Racine). *L'envie, la malignité ni la cabale n'avaient de voix parmi eux* (La Fontaine). *Je ne suis aveugle ni sourd*.

REMARQUE. — Le choix entre *et* ou *ni* ne peut être fixé par une règle formelle.

En principe, *ni*, tout en liant les termes, disjoint les idées. S'il y a lieu de rapprocher les idées, de les présenter comme un groupe, d'exprimer la notion d'à la fois, on emploie *et*, soit entre deux termes, soit entre deux propositions : *Il n'était pas question de robes et de manteaux*. Les deux compléments sont disjoints et présentés avec plus de force si l'on dit : *Il n'était pas question de robes ni de manteaux* ou, plus nettement encore : *Il n'était question ni de robes ni de manteaux*.

En réalité, dans les phrases négatives, *ni* a gagné du terrain sur *et*. Mais on ne peut prétendre, comme Le Gal (éd. 1924, p. 71), qu'il s'impose toujours.

On trouve aussi *et ni* pour terminer une énumération : *Ni le jeune Désir, ni la Raison qui ruse, Ni la Chimère ainsi qu'un cheval ébloui Ne m'ont été loyaux et sûrs, tout m'a trahi. Et ni mon lâche cœur ne m'a servi d'excuse* (P. CLAUDEL, *Vers d'exil*, cité par Louis GILLET, *Claudé, Péguy*, p. 22). Emploi étrange, d'ailleurs. *Ces religions nouvelles ne sont pas de nature à engendrer les cathédrales, des œuvres d'art innombrables, des légendes et ni surtout la paix du monde* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 223). *Je supplie les réformateurs impatients de ne pas faire trop bon marché d'une longue, d'une féconde expérience et ni même de ce témoignage... Parvenu au seuil de la vieillesse, et sans pour cela perdre le sens critique et ni même le goût de la satire...* (Id., *Paroles de médecin*, p. 60). Ces tours ne sont pas à imiter, semble-t-il. *Ni non plus le suivant : Ce n'était pas le carmin et non certes le vermillon* (Id., *La Passion de Joseph Pasquier*, p. 7).

2. Pour coordonner plusieurs propositions principales (ou indépendantes) négatives :

a) Si le sujet ne change pas, on a généralement le choix entre les tours suivants : *Cet homme ne se laisse pas dominer ni ne cherche à dominer les autres* ou, avec *et ne...* pas au lieu de *ni ne*, pour souligner la négation : *Cet homme ne se laisse pas dominer et ne cherche pas à dominer les autres*.

La langue classique employait également *ni* devant le premier verbe : *Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne*

cherche à gouverner les autres (LA BRUYÈRE, *Caractères*, IV, 71). Un sot *ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes comme un homme d'esprit*. (ID., II, 37). Ce tour est encore correct, surtout lorsque le sujet se répète : *Ni je ne l'aime ni je ne l'estime* (Martinon, p. 564). *Ni je ne veux, ni je ne puis, ni je ne dois le faire* (Michaut, p. 525). On dira d'ailleurs plus couramment : *Je ne l'aime ni ne l'estime. Je ne veux, ni ne puis, ni ne dois le faire*.

On voit que, si les verbes sont rapprochés, on peut aussi supprimer *pas* dans la première proposition : *Ses ouvriers ne l'aiment ni ne l'estiment*. On peut dire également : *Ses ouvriers ne l'aiment pas ni ne l'estiment*. *Ses ouvriers ne l'aiment pas et ne l'estiment pas* (cf. plus haut).

De même : *Cela n'est ni ne sera. Cela n'est pas ni ne sera. Cela n'est pas et ne sera pas*.

b) Si les sujets changent, on réunit par *et* les deux propositions ou on répète *ni* : *La garnison ne se rendra pas et la ville ne sera pas prise. Ni la garnison ne se rendra, ni la ville ne sera prise* (Martinon, p. 564).

3. Pour coordonner **plusieurs propositions subordonnées négatives**, on emploie *et* entre les négations habituelles (*ne pas... et ne pas*) : *Je vois que vous ne l'aimez pas et ne l'estimez pas. Quand on n'est pas intelligent et qu'on ne travaille pas, comment réussirait-on?*

Parfois cependant, quand le sujet est le même et que les subordonnées sont brèves, on emploie *ne* avec la première et *ni* ne avec les suivantes : *Si vous ne sortez ni ne marchez, vous n'irez pas mieux* (ou bien : *si vous ne sortez pas et si vous ne marchez pas*). *Je vois que vous ne l'aimez ni ne l'estimez*.

4. Pour coordonner **des subordonnées complétives affirmatives** dépendant d'une principale de sens négatif, on emploie généralement *ne pas* dans la principale et *ni*, *et* ou bien ou entre les subordonnées : *N'espérez pas que j'aille le voir ou que je lui écrive. — N'espérez pas que je lui écrive et que j'aille le voir. — N'espérez pas que j'aille le voir ni que je lui écrive*.

On voit que l'emploi de *et*, *ni*, ou peut se prêter à l'expression d'une nuance particulière.

Si les propositions subordonnées sont brèves, on peut dire aussi : *N'espérez ni que je le voie ni que je lui écrive*.

B. SANS UNE AUTRE NÉGATION.

Ni s'emploie également si la négation est seulement implicite :

1. Dans des propositions dont le verbe sous-entendu est négatif. Comme on dit : *Il n'est ni meilleur ni pire que la plupart des hommes*, on dira : *Je me montrerai comme je suis, ni meilleur ni pire* (= je ne me montrerai ni meilleur ni pire). *Patience et longueur de temps Font plus que force ni que rage* (La Fontaine). Mais dans ce cas-ci on pourrait dire : *ou que rage* ou bien : *et que rage*.

2. En dépendance d'un mot qui implique une négation ou qu'on peut ramener à une négation; on peut employer *ni*, *et* ou bien *ou*, selon le sens; cet emploi se présente avec des mots comme *impossible*, *incapable*, *désespérer*, *défendre*, *avoir peine à croire*, *loin de*, *sans*, etc., et avec une interrogation de valeur négative : *Il est impossible que ni lui ni son frère puissent y réussir. Je désespère d'y arriver (ni) par force ni par adresse. Peut-on voir quelque chose de plus beau ni de plus rare?* (Martinon, p. 565).

Avec **sans**, on dit : *sans... ni* ou bien *sans... et sans*, mais non pas [*ni sans*] : *Sans jeu ni lieu. Sans tambour ni trompette. Sans effort et sans bruit. — Sans voir ni toucher ou sans voir et sans toucher.*

NIER + infinitif. — D'après certains puristes, *de* est obligatoire : *Il nie d'avoir dit cela*. Cependant la langue d'aujourd'hui, même chez les bons écrivains, l'omet couramment : *Il nie y être allé, l'avoir vu* (Dict. gén.).

Nier que. Pour l'emploi de l'indicatif ou du subjonctif (avec ou sans *ne* explétif), cf. *Contester*.

NIPPES. — Durrieu prétend (p. 266) que *nippes* se dit « du linge fin et de tout ce qui sert à l'ajustement et à la parure », et non pas de vêtements en mauvais état. L'Académie et le bon usage sont cependant d'accord pour accepter ce dernier sens : « Ensemble de pièces de vêtements et plus souvent vêtements pauvres et usés » (Ac.) : *De bonnes nippes. — Vendre ses nippes* (Ac.).

On peut dire : *Il est bien nippé*.

NIPPON fait au féminin *nippone*, généralement, ou *nipponne*.

NOCE. — Pour désigner la célébration du mariage, ce mot ne s'emploie qu'au pluriel : *Il épousa une telle en premières noces*

(Ac.). *Convoler en secondes nocés* (Ac.). *Le jour de ses nocés* (Ac.). *Les nocés d'argent*.

Pour désigner le festin, la fête qui accompagnent le mariage, il s'employait autrefois au pluriel (*Les nocés de Cana*). « Il s'emploie aujourd'hui surtout au singulier. » (Ac.) : *Une noce de village*. *Aller à la noce*. *Cadeau de noce*. *Repas de noce* (Ac.). *C'est un garçon de la noce* (Ac.).

L'expression *Un voyage de nocés* (Dict. gén.) peut donc s'écrire : *Un voyage de noce*, comme on écrit : *Un repas de noce*.

Un puriste condamne : *J'ai assisté à sa noce* et réclame : *à son mariage*. Il a tort; on dit très bien : *aller, être à la noce de quelqu'un*.

Expressions familières et figurées : *N'être pas à la noce* (= être dans une situation pénible, inquiétante). *Faire la noce*.

NOËL. — On dit : *Un Noël, des Noëls, Noël; à Noël ou à la Noël*. « Cependant Noël approchait, et bien que ce fût un Noël de guerre, de restrictions et de tristesse, il gardait pour Marielle toute la poésie de ses Noëls d'enfant... L'année prochaine à Noël... » (G. BEAUMONT, *L'Enfant du lendemain*, pp. 23-24).

L'expression *à la Noël* a été blâmée par Le Gal, pour la raison que Noël est masculin. Il y a là une ellipse, que l'Académie autorise : « *A la fête de Noël* ou, elliptiquement, *à la Noël, à Noël* » (Ac.).

NOISETTE. — On ne met qu'un seul *t* à *noisetier*.

NOMBRES. — Cf. *Numéraux*.

NOMS COMPOSÉS. — **Pluriel.** Les noms composés dont le pluriel présente une difficulté sont généralement signalés à leur rang alphabétique. Il suffit de rappeler ici quelques principes :

1. Si le nom composé est écrit en un mot et est devenu ainsi un nom simple, il forme son pluriel suivant les règles habituelles : *des portemanteaux, des portefeuilles*.

Exceptions : *bonshommes, gentilshommes, mesdames, mesdemoiselles, messeigneurs, nosseigneurs, messieurs*.

2. Dans les noms composés, seuls les *noms* et les *adjectifs* peuvent prendre la marque du pluriel. Adverbes, prépositions et verbes restent invariables.

a) *Deux noms coordonnés ou apposés* prennent tous deux la forme du pluriel : *des chefs-lieux, des choux-fleurs, des porcépés* (prononcer : porképik), *des reines-claude, des dames-jeannes*.

b) Si un nom est complément d'un autre, même si la préposition n'est pas exprimée, il reste invariable et le nom déterminé varie seul : *des arcs-en-ciel* (pron. : arken), *des chefs-d'œuvre*, *des pots-de-vin*, *des cous-de-pied*, *des timbres-poste*, *des bains-marie*, *des appuis-main*, *des vers à soie*.

Parfois le sens exige, au singulier et au pluriel, une forme unique pour le complément et même pour les deux noms : *un char à bancs*, *des chars à bancs* (pron. : chara); *une bête à cornes*, *des bêtes à cornes*; *un ou des pied-à-terre*, *coq-à-l'âne*, *pot-au-feu*, *tête-à-tête*.

c) Un nom et un adjectif varient tous deux, à moins que le bon sens ne s'y oppose : *des arcs-boutants*, *des États-majors*, *des blanches-seings*, *des francs-maçons* (mais : *les franc-maçonneries*, *des libre-échangistes*).

On écrit : *un ou des pur sang*, *sang-mêlé*.

Un terre-plein, *des terre-pleins*; *un sauf-conduit*, *des sauf-conduits*; *un cheval-léger*, *des chevaux-légers*.

Pour *grand*, cf. *Grand*, *grand-croix*.

Pour *demi*, cf. *Demi*.

d) Deux adjectifs formant un nom varient tous deux : *des clairs-obscur*, *des sourds-muets*, *des toutes-bonnes*, *les derniers-nés*. Cependant on écrit : *des nouveau-nés*, car *nouveau* est pris adverbialement; mais : *les nouveaux venus* (cf. p. 479).

e) Si le nom est composé d'un verbe et d'un complément d'objet direct, le sens parfois et plus souvent l'usage déterminent l'accord ou l'invariabilité du complément. Cf. ces divers mots, à leur rang alphabétique.

f) Le nom joint à un adverbe ou à une préposition varie généralement : *des en-têtes*, *des contre-attaques*, *des à-coups*, *des après-dîners* (exception : *des après-midi*); mais : *des meurt-de-faim*.

g) Dans les noms composés, les mots étrangers ou à terminaison étrangère restent invariables : *des vice-rois*, *des nota bene*, *des ex-voto*, *des post-scriptum*, *des ex-ministres*, *des statu quo*. De même : *les Gallo-Romains*, *des électro-aimants*, *des pseudo-prophètes*, *les Anglo-Saxons*. Cependant : *des fac-similés*, *des oranges-outangs*, *des sénatus-consultes*, *des boy-scouts*, *des girl-guides*.

NOMS PROPRES. — Pluriel. Les noms propres restent invariables quand ils désignent les individus mêmes qui les ont portés, des familles (sauf certaines familles illustres dans

l'histoire), des titres de revues, de journaux, de livres, etc. : *Les deux Corneille; les Sforza; les Bonaparte; les Habsbourg; les Bossuet et les Bourdaloue ont illustré la chaire chrétienne au XVII^e siècle; j'ai deux « Iphigénie »; donnez-moi deux « Journal illustré », trois « Journal de Genève ».*

Mais : *Les trois Horaces, les trois Curiaces, les Gracques, les Tarquins, les Antonins, les Constantins, les Sévères, les Flaviens, les Césars, les Guises, les Capets, les Bourbons, les Condés, les Montmorencys, les Plantagenets, les Stuarts, les Tudors, les Pharaons, les Ptolémées.*

Autres cas :

1. Noms d'ouvrages :

a) s'il s'agit de personnages représentés : *les deux Dienes de cette salle* (des auteurs laissent le nom propre invariable);

b) s'il s'agit du sujet : *des Descendentes de croix;*

c) s'il s'agit du nom de l'auteur : *trois Corot* (plus fréquent, semble-t-il, que *trois Corots*, bien que Brunot et plusieurs grammairiens fassent l'accord); *deux Virgile* (des grammairiens proposent : *deux Virgiles*); *deux La Bruyère et deux La Fontaine;*

d) On écrit : *deux Brabançonnes, deux Marseillaises.*

2. Noms de personnes employés pour désigner des gens semblables à ceux qui ont porté ces noms : *Des Mécènes. Ce ne sont pas des Cicérons.*

Cependant des auteurs laissent le nom propre invariable dans ce cas. Grevisse cite notamment (n° 288) : *Nous ne sommes pas des Lénine* (Bedel). *Il y a peut-être eu des Shakespeare dans la Lune* (Duhamel). *Les Jérémie de la finance* (A. Maurois). *Une famille de René poètes et de René prosateurs* (Chateaubriand).

3. Noms de peuples : *les Belges.*

4. Noms géographiques : *Il n'y a pas deux Belgique. Deux Rome sont en présence.*

Cependant, quand il s'agit de noms de pays, de provinces, de cours d'eau, qui sont plusieurs à porter ce nom, on met *s* : *Les deux Gaules. Les Espagnes. Les Russies. Les Amériques. Les deux Siciles. Les Indes. Les Guyanes. Les Florides. Les Flandres. Les deux Nêthes.*

On écrit : *les Carthages* si on veut dire : les villes comme Carthage.

N. B. — En fait, il y a très souvent hésitation. De bons esprits sont partisans de l'invariabilité du nom de personne. Ils la justifient par le souci de ne pas défigurer le nom propre. Celui-ci refuse un pluriel en *-x*. On n'écrira pas : *les Jean-Jacques*

Rousseaux. Pourquoi impose-t-on un pluriel en -s dans d'autres cas?

NON, adverbe de négation, reste invariable comme substantif :
Des oui et des non.

Sans nous arrêter aux emplois évidents : *Irez-vous?* — **Non**;
Je vous dis que non, signalons quelques cas particuliers :

1. Pour marquer une alternative, on emploie, après l'énoncé complet du premier membre, **ou non** : *Irez-vous ou non? Le ferez-vous ou non? Je me demande s'il a tort ou non. Méchanceté ou non, voilà ce qu'il a fait. Solvable ou non, il sera condamné à payer. Diles oui ou non.*

Oui ou non, accompagnant une question, marque l'impatience de connaître la réponse : *Viendrez-vous, oui ou non?*

2. Pour nier un verbe antérieur qui n'est pas répété, on met **non** après le nouveau sujet, opposé au précédent : *Il viendra, mais elle, non. Les uns étaient satisfaits, les autres, non.*

Certains auteurs, dans ce cas, emploient **pas** au lieu de **non** : *Ils se sont relevés. Lui, pas* (Barrès). *Il a besoin de moi, pensait-elle. Moi pas* (Maurois. Cf. Grevisse, p. 647, n° 874).

On dit même, si le sens est clair : *Pas moi, pas lui*, etc.

3. **Non, et non — non pas, et non pas — mais non, mais non pas**, servent à nier un élément de phrase (sauf un verbe à un mode personnel) qu'ils opposent à un autre élément antérieur de même fonction : *Il était orgueilleux, non vaniteux. Je veux le dire nettement, et non l'insinuer. Il (l'inventeur) doit être instruit du nécessaire, mais non alourdi par un bagage paralysant* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 107). *Le mérite seul doit être considéré, non la naissance. Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue* (Boileau).

Sur l'emploi de **pas, point** au lieu de **non**, cf. *Pas*, adverbe.

Si l'on commence par le terme nié, on dit : *non pas* ou *non... mais* : *Ce grand savant... juge non pas avec scepticisme, non pas avec désespérance, mais avec humilité, les illusions du savoir* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 7). *Je dois, non pour être complet, car le problème est immense, mais pour aller à l'essentiel, dire que...* (*Ibidem*, p. 56). *Je reproche à ce système non pas d'ouvrir les portes, mais bien plutôt de les fermer* (*Ibidem*, p. 190).

4. **Non seulement** s'oppose à *mais, mais encore, mais même*; les deux expressions doivent précéder les termes qu'elles opposent : *Non seulement il n'est pas savant, mais il est très ignorant* (Ac.).

Ne dites donc pas : [*Je l'ai non seulement payé, mais encore je lui ai fait un cadeau*]. Dites : *Non seulement je l'ai payé, mais...*

Ne dites pas : [*Il a non seulement participé à l'épreuve, mais il a été classé parmi les premiers*]. Dites : *Non seulement il a...*

Ne dites pas : [*Non seulement un chrétien doit aimer ses amis, mais même ses ennemis*]. Dites : *Un chrétien doit aimer non seulement ses amis, mais même ses ennemis (Ac.)*.

5. *Non* est parfois **renforcé**, surtout dans une réponse directe : *Le ferez-vous encore?* — *Non ou Non, certes ou Non, vraiment ou Non, assurément* (ces expressions servent aussi à atténuer la sécheresse du *non*) ou *Non, jamais, Non, non ou Oh! non, Mais non, Que non, Bien sûr que non*.

6. Si, oui et non.

Une proposition positive est confirmée par *oui* et niée par *non* : *Viendrez-vous?* — *Oui ou Non*.

Après une proposition négative, on emploie *si* pour affirmer le contraire de ce qui vient d'être dit; *non* sert à confirmer cette proposition : *Vous ne l'avez pas vu?* — *Non* (je ne l'ai pas vu) ou *Si* (je l'ai vu). *Je vois que vous ne voulez pas me croire. — Mais si, je vous crois. Je gage que si.*

Si peut aussi s'employer par opposition à *non* : *Vous dites que non et moi je dis que si.*

Remarques :

a) Parfois *oui* se substitue à *non* pour confirmer une proposition négative que la pensée traduit par une affirmation : *Il n'a pas le sou.* — *Oui, il est très malheureux* (on comprend « Il n'a pas le sou » comme « Il est très pauvre »; on ajoute d'ailleurs aussitôt, et c'est ce qui explique l'emploi de *oui* : « Il est très malheureux »).

b) Parfois aussi, *oui* s'emploie au lieu de *si* pour affirmer le contraire de ce qui vient d'être dit dans une interrogation négative. C'est que celle-ci est généralement perçue comme l'équivalent d'une quasi-affirmation : *N'êtes-vous pas souris?* *Parlez sans fiction. Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette* (La Fontaine, *La Chauve-souris et les deux belettes*). On voit que la belette ne pose la question que pour la forme et s'empresse d'y répondre. D'où son *oui*. De même dans les répliques suivantes : Clavaroche : *Ne m'aimez-vous pas, Jacqueline?* — Jacqueline : *Oui*. — Clavaroche : *Eh bien donc! qui peut vous fâcher? N'est-ce donc pas pour sauver notre amour que vous avez fait tout cela?* — Jacqueline : *Oui* (MUSSET, *Le Chandelier*, II, 1).

Mais c'est habituellement la forme négative de la phrase qui retient l'attention et qui appelle *si*, d'ailleurs plus clair en bien des cas.

c) A la question : **Est-ce vrai que vous ne l'avez pas vu?**, la réponse *oui* ou *non* porte sur le verbe principal.

Oui est très clair et veut dire : « C'est vrai que je ne l'ai pas vu ». On peut d'ailleurs préciser en disant : *Oui, c'est vrai*.

Non veut dire : « Ce n'est pas vrai que je ne l'ai pas vu; Je l'ai vu ». Mais ici *non* risque fort d'être interprété : « non, je ne l'ai pas vu »; c'est pourquoi on fera mieux de répondre : *Mais non, ce n'est pas vrai ou : Certainement que je l'ai vu*.

d) Si la question comprend **ne que** (= seulement), elle est considérée comme affirmative. On répond donc par *oui* (non par *si*) ou par *non* : *Ils n'ont que cet enfant-là?* — *Oui* (= ils n'ont que celui-là). *N'ont-ils que cela à faire?* — *Oui*.

Non signifierait : Ils ont plus d'un enfant, ils ont autre chose à faire. Pour plus de clarté on peut dire *Oh! non*, qui souligne l'idée négative, ou être plus explicite : *Non, ils en ont un autre*.

Il ne faut donc pas imiter aujourd'hui les écrivains classiques qui ont en pareil cas répondu parfois *non* au lieu de *oui*. C'est qu'ils sentaient davantage une idée négative dans *ne que* (cf. *Ne pas que*).

e) Après **n'est-ce pas?** joint à une proposition positive, on répond comme si ce groupe de mots n'y était pas : *C'est bien lui, n'est-ce pas?* — *Oui*.

De même après **pas vrai?** : *Nous avons un compte à régler. Pas vrai?* — *Oui*.

f) Si l'on donne son assentiment à une suite de propositions mêlant le tour négatif au tour affirmatif, on peut hésiter sur l'emploi de *oui* ou de *si*. L'essentiel est d'éviter l'équivoque : *Tu iras le voir de ma part et tu lui remettras ceci. Ne le donne à personne d'autre*. On répondra : *Oui* ou mieux : *Bien*.

Une enfant à qui l'on demande : *Tu es contente, maintenant? Tu n'as plus de chagrin?* répondra tout naturellement : *Non, maman*, si elle n'est plus triste.

7. Tandis que **si fait** est encore un renforcement correct de *si*, [*non fait*] n'est plus admis aujourd'hui.

On peut aussi familièrement accentuer *si* en disant : *Que si. Oh! que si*.

8. En dehors même de toute idée d'opposition, *non* sert de **préfixe négatif** devant certains noms ou infinitifs et le pronom

moi auxquels il est joint par un trait d'union (*en non-activité, la non-conformité, un non-conformiste, un non-combattant, la non-jouissance, le non-paiement, un non-sens, une non-réalité, la non-intervention, la non-disponibilité, un traité de non-agression, un non-lieu, le non-usage, la non-résidence, une non-valeur; — le non-moi; — le non-être, une fin de non-recevoir*) ou, sans trait d'union, devant des qualificatifs, des participes passés ou des mots invariables (*une leçon non sue, un débiteur non solvable, nul et non venu, des métaux non fusibles, une affaire non terminée; non moins, non loin, non sans beaucoup de peine*). L'Académie écrit cependant *nonpareil* en un mot et, avec un trait d'union : *une troupe non-combattante, non-comparant, non-conformiste* (comme adjectif ou comme nom).

9. **Non que, non pas que** (rejeté à tort par Boisson, p. 65), *non point que, ce n'est pas que, ce n'est point que*, sont suivis du subjonctif. On notera que ces expressions signifient : « il ne faut pas croire pour cela que » : *Il se déclara contre lui, non pas qu'il fût son ennemi, mais...* (Ac., à Pas). *Non que je veuille le lui reprocher. Non qu'il ne soit dangereux de s'attarder.* Remarquez dans cette dernière phrase la valeur négative de *ne* : « Il ne faut pas croire qu'il ne soit pas dangereux de s'attarder ». Il ne s'agit donc pas d'un *ne* dit explétif. — *Non qu'il ne soit fâcheux de le mécontenter* (Ac.).

10. **Non plus** remplace **aussi** dans une proposition négative (complète ou elliptique) faisant suite à une autre proposition de sens négatif : *Si vous y allez, j'irai aussi. Si vous n'y allez pas, je n'irai pas non plus.* — *Il n'y est pas allé, ni moi non plus. Il ne disait rien, moi non plus ou ni moi non plus.*

Avec **ne plus**, on emploie de préférence **aussi**. Au lieu de dire : *Je ne le crois plus non plus, Moi non plus, je ne le crois plus*, on dit plutôt : *Moi aussi, je ne le crois plus.*

Il y a sans doute ici avant tout une raison d'euphonie. Mais l'emploi de *moi aussi* au lieu de *moi non plus* peut traduire un autre aspect de la pensée; au lieu de souligner l'identité dans la négation, on souligne l'identité dans la situation : *Il n'était pas bien portant; moi aussi je ne me sentais pas bien. Lui aussi n'avait pas dormi.* Ce tour était plus fréquent dans la langue classique qu'aujourd'hui.

Après **non que... ne**, on emploie **aussi** : *Non que cela ne soit dangereux aussi. Il aurait voulu que sa mère eût de la peine : non que cela ne lui en fît aussi de penser qu'elle était triste; mais*

cela lui aurait fait, malgré tout, du bien (R. ROLLAND, *Jean-Christophe*, I, p. 114).

Avec **ne... que**, on hésite entre *non plus* et aussi : **Toi non plus** tu ne fais que des sottises ou **Toi aussi** tu ne fais que des sottises. — Il lit incessamment, je ne fais non plus que lire ou : je ne fais aussi que lire (Litttré).

Devant *non plus*, on emploie *et* ou, plus souvent, *ni* : Vous n'y êtes pas allé, **ni moi non plus**. Je ne suis pas un néophyte **et non plus** un thuriféraire (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 5).

Avec un verbe à un temps composé, *non plus* suit normalement le participe : Je n'ai pas fini non plus. On le rencontre parfois avant le participe : Je n'ai pas non plus fini ou, plus rarement encore, entre l'auxiliaire et *pas* ou *jamais* : Je n'ai non plus jamais fini. On dira plutôt : Je n'ai jamais fini non plus ou Moi non plus, je n'ai jamais fini.

Non plus que est plutôt archaïque dans le sens de *pas plus que*. Harpagon disait : Ces damoiseaux flûets qui n'ont non plus de vigueur que des poules (Molière). Nous dirions : qui n'ont pas plus de vigueur que des poules.

L'Académie écrit encore : Il n'en fut non plus ému que s'il eût été innocent. On n'en parle non plus que s'il n'eût jamais existé. Je n'en sais rien, non plus que vous. Il est certain qu'on emploie un tour plus actuel en disant : pas plus.

NONANTE est une ancienne forme française devenue un provincialisme. Il faut dire : *quatre-vingt-dix*, si l'on veut parler le français normal. Mais en Belgique on ne doit pas se croire déshonoré si l'on dit *nonante*.

NONOBTANT est tout à fait vieilli comme adjectif (*Une clause nonobstante* = qui n'est pas un obstacle efficace) et même comme adverbe (*Il l'a fait nonobstant*); il n'est plus employé que comme préposition (= malgré), sans être d'ailleurs fort courant : *Nonobstant mes remontrances. Il a été obligé de payer, nonobstant l'appel* (Ac.). *Nonobstant* ce est encore plus rare que *ce nonobstant*.

NON PAS QUE, NON QUE. — Cf. *Non*, 9.

NON PLUS. — Cf. *Non*, 10.

NON SEULEMENT. — Cf. *Non*, 4.

NOPAL. — Pluriel : *des nopals* (sortes de cactus).

NOTA BENE. — *Un* ou *des nota bene*.

NOTABILITÉ peut se dire pour : personne notable.

NOTABLE. — Cf. *Notoire*.

NOTAMMENT signifie « spécialement, d'une manière qui doit être particulièrement notée ». Cet adverbe implique donc une idée de choix; on cite un ou plusieurs êtres, faits ou idées, parmi d'autres : *Tout le monde le dit, notamment un tel. J'ai rencontré souvent cette personne, notamment à la réception de Madame X.*

Il ne faut pas le confondre avec **nommément**, qui signifie : « en désignant par le nom » : *On accuse plusieurs personnes et nommément un tel et un tel.*

NOTE. — **Prendre note que**, dans le sens de *noter*, se recommande plutôt que *prendre note de ce que* : *Prenez note **que** nous arriverons à deux heures.*

On dit très bien : *Prenez note de ce que je vous dis*, mais le sens est différent.

NOTOIRE. — Ne dites pas : [**un écrivain notoire**]. Dites, selon le sens, *connu* ou *notable*. Il y a entre *notoire* et *notable* une double différence : **Notoire** = qui est à la connaissance du public, qui est connu généralement, qui est manifeste; il ne se dit que des faits, des choses, et non pas des personnes. **Notable** = qui est digne d'être connu ou signalé, qui est important; il se dit de tout : *Faits notables, paroles notables; préjudice, perte, gain notable; les gens notables* (substantivement : *les notables*).

Ne dites donc pas : [**un personnage notoire**]. Dites : *un personnage notable*.

Distinguez : *un fait **notable*** (= à noter, à signaler) et *un fait **notoire*** (= connu de tous, manifeste).

NÔTRE. — L'accent circonflexe se trouve non seulement sur le pronom possessif (*le vôtre et le nôtre*), mais sur la forme tonique de l'adjectif (*Je suis **votre** serviteur*; mais *Je suis **vôtre**. Sa cause est bonne, nous la faisons **nôtre***). O est long et fermé dans *nôtre*.

NOUS. — 1. **Nous** est parfois mis pour *je* (pluriel de majesté ou de modestie). Dans ce cas, le verbe dont il est sujet se met au pluriel; mais les adjectifs, les participes ou les noms, apposés ou attributs, restent au singulier : *Nous, huissier soussigné, avons assisté... et sommes convaincu.*

2. On peut dire pour marquer l'opposition : **nous autres**. *Vous partez? Nous autres, nous restons.* Cf. *Autre*, 5.

3. Ne dites pas : [**Nous deux mon frère**] pour : *mon frère et moi*.

Au lieu de dire : [*Nous deux mon frère, on l'a fait* ou : *nous l'avons fait*] ou [*Nous l'avons fait avec mon frère*], dites : *Nous l'avons fait, mon frère et moi* ou : *Mon frère et moi, (nous) l'avons fait*. On dira aussi, selon le sens : *Nous l'avons fait, à nous deux* (l'un aidant l'autre) ou : *Nous l'avons fait tous les deux* ou *tous deux* ou *l'un et l'autre*.

NOUVEAU, nouvel. — Cf. *Beau*.

Nouveau et neuf. Cf. *Neuf*.

NOUVEAU, dans les **composés**, reste invariable chaque fois que le composé a la valeur d'un adjectif. Il varie (sauf dans *nouveau-né*, le seul à prendre un trait d'union, d'après l'Ac.), si le composé est employé substantivement : *Des enfants nouveau-nés. Des vins nouveau percés. Des chrétiens nouveau convertis* (mais on dirait plutôt : *nouvellement percés, nouvellement convertis*). — Une *nouveau-née. La nouvelle mariée* (comme adjectif, on dirait : Une femme *nouvellement mariée*). *Les nouveaux venus*.

Telle est du moins la règle qui prévaut malgré des hésitations.

A NOUVEAU, DE NOUVEAU sont aujourd'hui interchangeables.

La bonne tradition littéraire a maintenu jusqu'à la fin du xix^e siècle une différence de sens entre ces deux expressions : **de nouveau** = une fois de plus; **à nouveau** = de façon complètement différente : *On l'a emprisonné de nouveau. Ce travail est manqué, il faut le refaire à nouveau*.

On ne peut dire que le bon usage se soucie encore de cette distinction, dont les puristes exagèrent l'importance. *A nouveau* a perdu son sens spécial (si c'est nécessaire, le contexte est là pour suggérer la nuance) et est devenu synonyme de *de nouveau*, dans la langue littéraire comme dans la langue parlée. Je ne vois aucune raison sérieuse de réagir contre cet usage ou de s'en chagriner et je ne suivrais pas l'exemple de Grevisse (n° 923) et de Bottequin (*Le français contemporain*, pp. 240-244) qui, tout en citant des exemples de cette confusion chez de bons écrivains comme M. Prévost, Gide, Alain-Fournier, Duhamel, souhaitent qu'on maintienne la distinction.

NOUVELLE. — On écrira avec *s* : *Nous sommes sans nouvelles de cet ami*, puisqu'on dit : *recevoir des nouvelles, de bonnes nouvelles*. Mais on écrira : *Je n'ai reçu aucune nouvelle de notre ami*, parce que le pluriel *aucuns* est devenu archaïque (cf. l'Office, dans *Le Figaro*, 11 juin 1938).

NOVATEUR et **INNOVATEUR** sont synonymes comme noms ou comme adjectifs. « En parlant de religion, on dit mieux *novateur* » (Ac.).

NOYAU reste invariable dans *Un fruit à noyau, des fruits à noyau*.

NU. — On écrit : *nu-tête, nu-pieds, nu-jambes*, mais : *tête nue, pieds nus, jambes nues*.

NUE-PROPRIÉTÉ, NU-PROPRIÉTAIRE. — Les lexicographes ne sont pas d'accord sur le trait d'union; l'Académie se contredit : elle écrit, au mot *Nu* : « *Nue propriété, nu propriétaire*. Voyez *Nue-propriété, nu-propriétaire* ». Pluriel : *les nues-propriétés, les nus-propriétaires* (en parlant d'une propriété dont on n'a pas l'usufruit).

NUIRE se conjugue comme *luire*. Le participe passé *nui* est toujours invariable, même à la forme pronominale.

NUL, nulle, placés après le nom, signifient : sans valeur. En dehors de ce cas, ils signifient *aucun, aucune* et sont employés dans des phrases qui en font ressortir le sens négatif; ils sont généralement accompagnés d'une négation ou de *sans* : *Un devoir complètement nul. Le mariage est déclaré nul. Je n'en ai nul souci. Il fait son devoir, sans nul souci des qu'en-dira-t-on. Que m'avaient-ils fait? Nulle offense* (La Fontaine). — *Cela est frivole et de nulle conséquence* (Ac.).

Le pluriel est moins fréquent, mais on ne peut dire qu'il est sorti de l'usage. On le rencontre non seulement avec des noms qui ne s'emploient qu'au pluriel : *Nulles gens, nuls frais* (Ac.), mais aussi avec des noms qui ont un singulier : *Nulles troupes* (Ac.). *Nulles raisons ne sauraient prévaloir contre ce fait. Il n'avait pris nulles précautions* (Le Bidois, I, p. 219).

Le pronom *nul* s'emploie seulement au singulier et comme sujet : *Nul ne l'affirme. Nul d'entre nous, nul de nous ne l'a dit. Vous soupçonnez à tort vos amis; nulle ne vous a accusée*.

NŪMENT. — Accent circonflexe, d'après l'Académie; *nument*, d'après le *Dict. gén.*

NUMÉRAUX. — On trouvera aux mots *vingt, cent, mille, millier, million, un*, les règles relatives aux noms de nombre, appelés couramment adjectifs numéraux cardinaux.

Il suffira d'ajouter ici quelques remarques :

1. **Trait d'union.** Il se met entre les éléments qui sont tous deux plus petits que *cent*, sauf s'ils sont unis par *et* :

Cent quatre-vingt-dix-sept mille trois cent trente et un. — Des grammairiens comme Gougenheim écrivent : « trente-et-un, vingt-et-un » (*Le français moderne*, t. VI, p. 229). — *Deux cent vingt-troisième. Le trois centième.*

2. Emploi de **et** après les dizaines devant un. Cf. *Cent un.*

3. Emploi des adjectifs numéraux **cardinaux** pour les **ordinaux**.

Dans les dates : *En mil neuf cent un. En trente-neuf. L'an un de la République. Le premier janvier, le deux février.*

Pour une dynastie : *Napoléon premier*, mais *Napoléon trois, Léopold deux.*

Dans les autres cas : *livre deux, tome trois, acte deux, strophe un, page trente et un, livre un ou livre premier, acte un ou acte premier, chapitre un ou chapitre premier* (cf. *Un*, 1).

Quand des adjectifs ordinaux se suivent et sont coordonnés, on peut dire : *La langue des douze et treizième siècles* (Littré), mais on dit plutôt : *des douzième et treizième siècles.*

De même : *en sa douze ou treizième année* ou : *en sa douzième ou treizième année* (cf. Grevisse, n° 416, p. 301).

4. Cf. *Deuxième.*

5. Vous dites couramment, je suppose : *Il y avait là de deux à trois cents personnes* ou bien *deux ou trois mille hommes.* Vous suivez ainsi une tradition qui remonte au moyen âge et vous parlez notamment comme Voltaire. Et cependant André Moufflet vous apprendra que vous manquez de « subtilité » et que vous êtes « coupable » : « Gardez-vous, dit-il, d'écrire : *L'assistance se composait de deux à trois cents personnes...* Ne dites pas davantage : *deux ou trois mille hommes.* » Il affirme que ces phrases sont équivoques et qu'on pourrait comprendre : de deux personnes à trois cents personnes, deux hommes ou trois mille hommes. Il vous recommande donc d'écrire : « *L'assistance comprenait deux ou trois centaines de personnes* » et « *deux ou trois milliers d'hommes* ». C'est ainsi qu'il croit se porter *Au secours de la langue française* (p. 96).

NUPTIAL. — Pluriel : *nuptiaux* (Ac.).

O

Ô avec accent circonflexe : 1) est le signe du vocatif, de l'apostrophe : *ô mon Dieu!* 2) ou, comme interjection, marque l'admiration, la joie, la crainte, la douleur, etc. : *O rage, ô désespoir, ô vieillesse ennemie!* Il est toujours devant un nom.

Il ne faut pas le confondre avec *oh!* ni avec *ho!*

Oh! marque la surprise ou une vive émotion : *Oh! oh! je n'y prenais pas garde! Oh! que dites-vous?* Il sert aussi à interpeller : *Oh là!*

Ho! s'emploie pour appeler, ou bien (et alors il se confond aisément avec *oh!*) pour marquer l'étonnement ou l'indignation : *Ho! venez un peu ici! Ho! quel coup!* (Ac.)

OASIS est féminin : *une oasis* (prononcer *s* finale).

OBÉIR. -- Bien qu'on ne puisse dire [*« obéir quelqu'un »*], on emploie très bien le participe passé au sens passif sans complément d'agent exprimé : *Être obéi. Vous serez obéi* (Ac.).

OBÉLISQUE est masculin : *un obélisque*.

OBJET. -- On peut dire indifféremment : *faire l'objet de* ou *être l'objet de* (Office, *Revue Universitaire*, avril 1938, p. 340).

OBLIGER à ou de + infinitif.

1. Lorsque *obliger* signifie « forcer, contraindre, mettre dans l'obligation de », l'infinitif complément est régulièrement introduit par *à*. *De se rencontrer*, mais n'est pas à recommander : *Vous m'obligez à me fâcher* (Ac.).

Au passif, quand *obligé, contraint, forcé*, ont une valeur verbale (c'est généralement le cas s'ils ont un complément d'agent), on emploie *à* : *Il fut obligé par ses parents à se rendre à la ville. Je serai obligé de vous punir* (Ac.). Dans : *Il est obligé par le contrat de faire telle chose* (Ac.), *obligé* a la valeur d'un adjectif : Il est dans l'obligation de.

2. Si *obliger* signifie « faire plaisir, rendre un bon office », l'infinitif complément est introduit par *de* : *Vous m'obligerez beaucoup d'aller lui parler pour moi* (Ac.). Mais on recourt plus fréquemment au gérondif : *en allant lui parler pour moi. En me rendant ce service vous n'obligerez pas un ingrat* (Ac.). On voit

comment, dans cette dernière phrase, le sens serait modifié par *de* et l'infinitif : *Vous n'obligerez pas un ingrat de rendre ce service* serait interprété comme *Vous n'obligerez pas un ingrat (= vous ne le forcerez pas) à rendre ce service*.

Au passif, on dira : *Je vous suis bien obligé de la peine que vous avez prise*. Mais, comme on dit : *Je vous remercie d'avoir pris cette peine*, on pourra dire aussi : *Je vous suis obligé d'avoir pris cette peine*. Le changement de sujet ne suscite aucune équivoque, pas plus que dans les cas où *obliger* signifie « forcer ». Il est clair que le complément d'objet indirect du verbe principal est le sujet de l'infinitif.

OBLONG. — Féminin : *oblongue*.

OBSERVER. — Ne dites pas : [*Je vous observe que vous vous trompez*]. Dites : *Je vous fais observer que...* Lui avez-vous fait observer que je n'y consentais point?

OBVIE, mot savant, se dit du sens le plus naturel des termes rencontrés dans un texte. Cet adjectif n'est pas admis officiellement. Mieux vaut donc ne pas dire : *Tel est le sens obvie de ce passage*. Dites : *évident*.

OBVIER. — On dit : *obvier à un inconvénient* (— prendre les précautions pour parer à un effet fâcheux qu'on prévoit).

OCCASION. — On dit : *J'ai acheté, j'ai eu ce livre d'occasion* (Ac.). *Un meuble d'occasion*. Par extension : *C'est une occasion* (Ac.).

OCCIRE ne s'emploie plus que familièrement et uniquement à l'infinitif, au participe passé (*occis*) et aux temps composés.

OCCULTATION. — Ce mot, qui n'est pas nouveau, désigne proprement la disparition d'un astre qui est caché par un autre : *L'occultation d'une planète par la lune* (Dict. gén.). Les Belges l'ont employé pour désigner ce qu'on a appelé ailleurs le *camouflage des lumières* (*camoufler*, c'est soustraire aux regards de l'ennemi) ou l'*obscurcissement* (ce terme marque proprement, non pas une action, mais un état, le fait de devenir obscur ou d'être obscurci : *l'obscurcissement de l'horizon, du paysage*; mais on comprend qu'il désigne aussi l'action).

OCCUPER se dit plus qu'*occuper à*. Il implique une idée d'attention, de préoccupation.

A : *Il faut l'occuper à des choses utiles* (Littré).

S'occuper à ou *être occupé à* = travailler à quelque chose :

Il s'occupe à son jardin, à lire (Ac.). Il était occupé à faire ses préparatifs de voyage (Ac.).

De : *Je saurai l'occuper de soins plus importants.*

S'occuper de ou être occupé de = penser à quelque chose, en avoir la tête remplie, chercher les moyens d'y réussir (Ac.) : *Il s'occupe constamment de cette affaire (Ac.). Il s'occupe de détruire les abus (Ac.). — Il s'occupe de son jardin (Ac.). Il ne s'occupe que de bagatelles (Ac.). — Il ne s'occupe que de gérer sa fortune (Ac.). On dit toujours s'occuper de quelqu'un : S'occuper de ses invités. Il n'est occupé que de sa personne (La Bruyère).*

On ne dit pas : [*Il est occupé avec quelqu'un*]. On dit, selon le sens : *Il s'occupe de quelqu'un. Il reçoit quelqu'un. Il est occupé à recevoir quelqu'un.* — [*Être occupé avec quelque chose*] est également un flandricisme.

OCCURRENCE s'écrit avec deux c, deux r : *En cette occurrence, en pareille occurrence.*

ŒIL fait *yeux* au pluriel : (*Je l'ai vu de mes yeux; les yeux du fromage*), sauf dans les noms composés : *Des œils-de-bœuf* (fenêtres rondes ou ovales), *des œils-de-chat* (pierres précieuses), etc.

Entre quatre yeux : on prononce ordinairement, observe l'Académie, « entre quatre-z-yeux », mais on écrit toujours : *entre quatre yeux.*

A l'œil - avec l'œil, à la vue : *On juge de cela à l'œil (Ac.).* - Il suffit de le regarder pour le connaître, pour en juger.

La langue populaire emploie à l'œil dans le sens de *gratis* : *Dîner à l'œil (Ac.).*

On dit : *Avoir l'œil à quelque chose ou sur quelque chose* = en avoir soin, y veiller, y prendre garde. *Avoir l'œil sur quelqu'un* - prendre garde à sa conduite. On dit aussi dans le même sens : *Tenir quelqu'un à l'œil.*

Avoir les yeux sur quelqu'un n'a pas ce sens particulier. Cette expression signifie, au figuré, « le regarder, l'observer attentivement » : *Tout le monde avait les yeux sur lui.*

Notons quelques expressions correctes, admises par l'Académie comme familières : *N'avoir pas froid aux yeux; pleurer d'un œil et rire de l'autre; avoir bon pied bon œil; tenir à une chose comme à la prune de ses yeux; couvrir des yeux une personne, une chose* (la regarder avec complaisance); *manger, dévorer des yeux une personne, une chose* (la regarder avec plaisir, jeter sur elle des regards avides); *avoir des yeux (J'ai*

des yeux, Dieu merci = je ne me laisse pas tromper); *avoir des yeux au bout des doigts; avoir des yeux de chat; avoir les yeux bouchés; se mettre le doigt dans l'œil; avoir le compas dans l'œil; cela crève les yeux* (se dit de ce qui est sous les yeux ou de ce qui est évident et que pourtant on ne voit pas : *Vous cherchez votre gant, le voilà, il vous crève les yeux*); *n'avoir pas ses yeux dans sa poche; faire de l'œil à quelqu'un; faire les yeux doux à quelqu'un; faire les gros yeux à quelqu'un; regarder du coin de l'œil; donner dans l'œil à quelqu'un* (faire sur lui une impression vive par des agissements extérieurs); *pour les beaux yeux de quelqu'un; frais comme l'œil* (très frais).

L'Académie cite comme populaires les expressions : *Avoir les yeux plus grands que le ventre* et *Avoir un œil poché* ou *un œil poché au beurre noir*. Elles n'ont, semble-t-il, plus rien de populaire. Prendra-t-on la peine de dire : *Il a un œil gonflé, meurtri et noir*?

ŒUF. — Pluriel : *œufs* (prononcer *eu*, sans *f*, comme dans *jeu*).

On écrit : *un blanc d'œuf, un jaune d'œuf; des jaunes d'œufs, des blancs d'œufs* (Ac.).

ŒUVRE est généralement féminin; il l'est toujours au pluriel.

Au singulier, il est masculin dans deux cas : 1) quand il désigne l'ensemble de la bâtisse : *Le gros œuvre est terminé*, ou, en termes d'alchimie : *Le grand œuvre* = la transmutation des métaux en or; 2) théoriquement, quand il désigne l'ensemble des œuvres d'un écrivain ou d'un artiste : *L'œuvre gravé de Raphaël* (Ac.). *Tout l'œuvre de Callot* (Ac.). En réalité, quand il s'agit de toute l'œuvre d'un artiste et surtout d'un écrivain, le féminin est aujourd'hui plus fréquent : *Cette ardente curiosité vivifie toute l'œuvre de René Bazin* (G. DUHAMEL, *Discours de réception*, p. 29).

Comme terme de droit : « *Nouvel œuvre* = changement apporté à une propriété, pouvant servir plus tard à établir des droits » (*Larousse du XX^e siècle*).

OFFICE, désignant cette partie de la maison où l'on dispose tout ce qui dépend du service de la table, vaisselle, plats, etc., est féminin. Sinon il est masculin.

OFFICIEL = qui émane des autorités gouvernementales et est déclaré par elles : *Une lettre officielle*. — **Officieux** se dit de ce qui vient aussi de source autorisée sans être donné officiellement : *Une communication officieuse*. Le sens de « serviable, qui est prompt à rendre de bons offices », n'est plus guère vivant.

On dit encore **mensonge officieux** : « mensonge qu'on se permet pour faire plaisir à quelqu'un, ou pour lui rendre service sans nuire à personne » (Ac.).

OGRE a pour féminin *ogresse*.

OIE. — Le mâle s'appelle *un jars*.

OINDRE s'emploie surtout à l'infinitif et au participe passé *oint*. On entend rarement : *J'oins, tu oins, il oint, nous oignons, j'oignais, j'oignis, j'oindrai, oignant*. Cf. *Poindre*.

OISEAU. — Être comme un poisson dans l'eau, c'est être bien; mais être **comme l'oiseau sur la branche** a un autre sens : être dans un état incertain, sans savoir ce qu'on deviendra.

OISELEUR = celui qui prend les oiseaux. **Oiselier** = celui dont le métier est d'élever et de vendre des oiseaux.

OISEUX = qui ne sert à rien : *Une question oiseuse; des propos oiseux. Ce sont paroles oiseuses* (Ac.). — **Oisif** = qui ne fait rien, qui n'a point d'occupation : *Un homme oisif. Une vie oisive*. On dit aussi : *des capitaux oisifs*.

OLYMPIADE (fém. sing.) = « espace de quatre ans qui s'écoulait d'une célébration des jeux Olympiques à une autre » (Ac.). Malgré Deharveng (III, pp. 109-110) et la fréquence de la confusion, qui n'étonnait pas les Grecs, mieux vaut ne pas employer *olympiades* pour désigner les jeux eux-mêmes.

OMBRAGEUX. — Ne parlez pas d'[arbres ombrageux], comme Elsa Triolet (*Domaine français*, p. 76). Cf. *Ombreux*.

OMBRE. — Au sens propre, on dit : *à l'ombre* (être, se mettre, se promener à l'ombre, à l'ombre des forêts), *dans l'ombre*, *l'ombre de*, et parfois *sous l'ombre de* : *Que des époux séjournent sous leur ombre* (LA FONTAINE, *Philémon et Baucis*). — *Quelque frais déjeuner sur l'herbe, sous l'ombre de grands arbres exotiques* (A. DAUDET, *Port-Tarascon*, éd. 1931, p. 50).

Au figuré : *mettre quelqu'un à l'ombre* = en prison; *laisser quelqu'un dans l'ombre* = dans une situation peu en vue; *sous l'ombre de*, *sous ombre de* = sous apparence, sous prétexte : *Il a attrapé bien des gens sous ombre de dévotion, sous l'ombre de la dévotion* (Ac.).

OMBREUX = qui donne de l'ombre, couvert d'ombre : *Les forêts ombreuses. Une vallée ombreuse*. Il ne se dit plus guère qu'en poésie. Dans le sens de « couvert d'ombre », on emploie **ombragé**.

Ne confondez pas avec **ombrageux** qui ne se dit plus,

au propre, que des bêtes : *Ce cheval est fort ombrageux* ... il s'effraie d'une ombre, d'un rien. Au figuré : *C'est un homme fort ombrageux; un esprit ombrageux* = qui s'offusque ou s'inquiète d'un rien.

OMOPLATE est féminin : *une omoplate*.

ON. — 1. Quand les circonstances indiquent nettement qu'on désigne une personne féminine, l'attribut ou l'apposé se mettent généralement au féminin : *On n'est pas toujours jeune et belle* (Ac.). *On s'amuse moins bien toute seule qu'avec des compagnes. Quand on est aussi belle que vous.*

Quand on désigne clairement plusieurs personnes, il peut être suivi d'un participe passé (avec (s')être), d'un attribut ou d'un apposé mis au pluriel, bien que le verbe doive rester au singulier : *On n'est pas des esclaves pour endurer de si mauvais traitements* (Ac.). L'Académie n'admet cet emploi que « familièrement, avec le pluriel *des* et un nom ». Il est en réalité beaucoup plus fréquent et se rencontre chez de nombreux écrivains. Des grammairiens comme Grevisse (n° 587), Le Bidois (I, p. 214), Iliaby (p. 127), Sandfeld (I, p. 332) et Nyrop (V, p. 373) l'acceptent sans réserve et citent des exemples empruntés à Loti, Molière, Maucclair, Chéreau, Lemaitre, Estaunié, Colette, Romain Rolland, Miomandre, Diderot, Dorgelès, Benjamin, Fabre, Brioux, etc. : *L'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens* (MOLIÈRE, *Le Bourgeois gentilhomme*, III, sc. 12). *On dort entassés dans une niche* (Loti). *Nous nous lutoyions étant enfants...* *On devient timides avec l'âge* (Fabre). *On était perdus dans une espèce de ville* (Barbusse). *On était fatiguées par le voyage; on n'avait envie que de rester étendues sans bouger* (R. Rolland). *On ne s'était jamais séparés* (G. Chéreau). *Comme on ne s'était pas revus depuis trente ans* (Estaunié).

J'avoue que, malgré la justification logique de cet accord par syllepse et en dépit des références, ce tour me paraît généralement peu recommandable. Il répond souvent, chez les auteurs, à une intention de style : ils veulent imiter la langue populaire ou familière. Lorsque ce pluriel fait pendant à un autre pluriel exprimé, il apparaît plus normal (cf. les exemples de Molière et de Fabre), mais la substitution de *on* à un autre pronom doit être pratiquée avec mesure, comme on va le voir.

2. La langue populaire abuse en effet de la substitution de *on* à un pronom de la première ou de la deuxième personne.

Parfois cet emploi se justifie, à condition que le sens soit clair, par la recherche d'un effet stylistique; on veut exprimer

la modestie, l'orgueil, la gentillesse, le mépris, etc., ou bien on ne veut pas préciser la personne, pour une raison quelconque : *On a voulu tenter dans cet ouvrage une mise au point*, pourra dire un auteur dans sa préface. *Et puis, on est bourgeois de Gand* (HUGO, *Hernani*, I, 3; on = je). *Pensez-vous qu'on soit si naïf?* (= je). *A-t-on été sage, mon enfant?* — *Qu'entends-je?* *Quels conseils ose-t-on me donner?* (RACINE, *Phèdre*, v. 1307; Phèdre s'adresse à Œnone et veut dire : oses-tu me donner). *Demain, on mangera mieux. Ce soir, on va au théâtre.*

Mais on ne voit pas ce que peut gagner la langue à remplacer nous par on dans ces phrases blâmées à juste titre par les Le Bidois (I, p. 213) : *Si encore on avait deux ou trois jours devant nous! On est descendu ensemble tous les deux. On est voisins*, ou par Grevisse (n° 587) : *Quand nous autres, on règle des alésages au dixième de millimètre.*

La substitution de on à un autre pronom pose un autre problème. Au lieu de dire : *Nous oublions vite les morts*, il est naturel de recourir à on, puisqu'il s'agit d'exprimer une idée générale : *On oublie vite les morts.*

Mais quel pronom personnel employer pour renvoyer à on? *Soi* n'est pas toujours possible. On dit fort bien : *On aime dans les autres ce qu'on retrouve en soi*. Mais si *soi* ne peut s'employer, on recourt à nous, vous : *On n'aime guère les gens qui nous font du mal. Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!* (RACINE, *La Thébaine*, IV, 2). *Quand on voit partout des ennemis et qu'on croit que chacun vous veut du mal, on est bien à plaindre.*

M. Schöne, parlant des fautes de syntaxe, écrit : « L'une des plus fréquentes, éminemment sinon essentiellement parisienne, est du type *On faisait tout par nous-mêmes* » (*Le français moderne*, X, p. 81). Sévérité qui se justifie uniquement s'il n'y a aucune raison d'employer on, comme c'est le cas dans cet exemple.

3. Adjectif possessif en rapport avec on : *On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain. On tient à ses droits.*

Parallèlement à l'emploi de nous, vous, pour renvoyer, comme complément, à on, il faut noter l'emploi de l'adjectif possessif notre, votre. Sans doute on laissera à la langue populaire des phrases comme [*On n'a plus nos jambes de vingt ans*], car il suffit de dire : *Nous n'avons plus nos jambes de vingt ans* ou *On n'a plus ses jambes...*

Mais je ne vois pas pourquoi on devrait avoir peur de dire, en parlant d'un sujet volontairement indéterminé : *Quand on craint d'exprimer une idée qui pourrait froisser notre interlocuteur*

ou **votre** interlocuteur. Son paraît en effet équivoque dans ce cas, et il y a une raison d'employer *on*. Il est vrai qu'on pourrait dire : un *interlocuteur*.

4. La langue actuelle n'admet pas que le pronom *on* se rapporte, dans une même phrase, à des personnes différentes. On ne dira donc pas, comme Molière dans *Le Misanthrope* : *Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers*. Ni non plus [On doit bien se contenter de ce qu'on nous offre]. On dira : *Dès qu'on se voit mêlé avec tout l'univers. Nous devons bien nous contenter de ce qu'on nous offre*.

5. **L'on** peut s'employer au lieu de *on* par euphonie : *Si l'on nous entendait* (Ac.). *Il faut que l'on consente* (Ac.). Mais on ne dira pas : [Si l'on le voit. Lorsque l'on lit]. On dit : *Où l'on se taira... Ce que l'on conçoit bien, ce que l'on constate. Et l'on se demande. L'on* s'emploie surtout dans le cours de la phrase, après *et*, *ou*, *où*, *si*.

6. On n'oubliera pas *n'* après *on* dans les phrases négatives : *On n'est pas plus discret*.

ON-DIT. — *Un on-dit, des on-dit* (Ac.).

ONGLE est masculin : *Un ongle*.

ONZE. — L'article *le* n'est pas éliidé devant *onze* : **Le** *onze novembre*. On dit aussi sans élision : *chapitre onze, livre onze*, mais plutôt *pag(e) onze*.

On dit : *bouillon d'onze heures* (potion empoisonnée), mais : *La messe d'onze heures* ou *de onze heures*. *Il n'est qu'onze heures* ou **que** *onze heures*.

On dit sans liaison : *Sept et quatre font onze*. De même, *était, étaient* et *sont* ne se lient pas; mais on lie généralement *est* dans : *Il est onze heures*. C'est la seule liaison qu'on fasse avec *onze*.

On dit : **le, la** *onzième, ma onzième*. (D'après MARTINON, *Comment on prononce le français*, pp. 153 et 154.)

OPÉRER signifie : « accomplir une œuvre, produire un effet » : *La foi opère des miracles. C'est Dieu qui a opéré ces miracles* (Ac.). *Il s'est opéré en lui un grand changement* (Ac.). Absolument : *Dans beaucoup de maladies, il faut laisser opérer la nature* (Ac.). *La grâce opéra dans son âme* (Ac.).

On dit familièrement et par ironie : *Il a bien opéré* = Il n'a rien fait qui vaille. *Voilà qui est bien opéré!* = Voilà une lourde faute qui a été commise!

En termes militaires, *opérer une retraite, une diversion, opérer une jonction entre deux corps d'armée.*

En médecine : *opérer un malade, opérer un abcès.*

Des puristes condamnent : *opérer une capture.* Je n'ai pas rencontré l'expression chez un très bon écrivain; il est certain qu'on dit plutôt : *faire une capture.* Mais je ne vois pas sur quoi fonder la condamnation d'*opérer une capture.* Le Larousse du ^{xx}e siècle donne l'expression : *opérer une arrestation.*

Opérer s'emploie absolument, non seulement dans le sens général, mais en termes d'arithmétique : *Votre division est fausse, vous avez mal opéré* (Ac.) et en termes de médecine : *Ce remède a fini par opérer* (Ac.) ou de chirurgie : *Il opère avec grande habileté* (Ac.).

OPINIÂTREMENT. — L'Académie écrit avec raison *opiniâtrement*; c'est la forme la plus ancienne — et normale — de cet adverbe. Mais, comme dans beaucoup de cas similaires, l'époque classique a créé la forme : *opiniâtrément.* Beaucoup de lexicographes et d'écrivains restent fidèles à cet usage.

OPPOSER. — On dit : *Je m'oppose à ce qu'il le fasse* (subjonctif). Des puristes ne veulent admettre que l'expression : **s'opposer que.** La forme **s'opposer à ce que** (+ subjonctif), beaucoup plus courante, doit être considérée comme correcte, malgré le silence des dictionnaires officiels : *Des raisons capitales s'opposent à ce que je n'en dessaisisse pour un seul jour* (A. FRANCE, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, p. 40).

OPPROBRE est masculin : *Un opprobre.*

OPTIMUM. — Ne dites pas : *La condition optima.* Pédantisme inutile. Dites : *la meilleure.*

OPUSCULE est masculin : *Un opuscule.*

ORATEUR s'emploie pour une femme comme pour un homme. *Cette femme est un orateur de talent.* On rencontre cependant *oratrice.*

ORBE est masculin : *Un orbe* (espace renfermé dans l'orbite).

ORBITE est féminin : *Une longue orbite* (nom de la courbe et non pas de la surface).

ORDONNANCE, désignant un soldat attaché à la personne d'un officier pour l'entretien de ses effets et de son cheval, garde le genre féminin (Ac.). Toutefois les militaires l'emploient

généralement au masculin; plusieurs écrivains les suivent et l'Académie et le *Dict. gén.* enregistrent cet emploi. On a donc le choix.

On dit : *une ordonnance du médecin, une ordonnance de police.*

ORDONNER QUE est normalement suivi du *subjonctif*, qui est toujours correct et à conseiller. On peut parfois employer l'indicatif (futur ou futur du passé) si l'ordre émane d'une autorité dont les décisions paraissent indiscutables, et pour marquer la conviction qu'il sera exécuté : *Le colonel ordonne que vous irez. Le tribunal a ordonné que ses biens seraient saisis.*

ORDRE. — Quelques expressions : *Mettre ses papiers, ses idées en ordre. Remettre en ordre. Intervertir l'ordre. Ranger, placer, disposer les choses dans tel ordre. Procéder par ordre. J'y mettrai bon ordre. Il n'est pas dans l'ordre que (+ subjonctif). — Un ordre exprès. Il a fait cela par mon ordre, sur mon ordre. Donner, recevoir l'ordre de faire quelque chose. Je suis à vos ordres.*

OREILLE. — On écrit : *une boucle d'oreille, des boucles d'oreilles, des pendants d'oreilles de diamants (Ac.).*

Cf. *Bâttre.*

ORES. — **D'ores et déjà** peut très bien s'employer dans le sens de « dès maintenant ».

ORFRAIE et **EFFRAIE** sont couramment employés l'un pour l'autre, même par de bons écrivains, mais non par les ornithologues. Proprement *une orfraie* est un oiseau de proie, qu'on nomme aussi aigle de mer; *une effraie* est une sorte de chouette, qu'on nomme ordinairement *fresaie*.

ORGANISME. ORGANISATION. — Ce dernier mot désigne la manière dont un corps est organisé : *L'organisation du corps humain.* A ce sens abstrait, correspond le sens concret d'*organisme* : *Un organisme international.* L'Office a constaté que l'usage moderne a consacré « l'emploi du mot *organisation* comme synonyme d'*organisme* » au sens concret (*Revue Universitaire*, avril 1938, p. 339). On parlera donc d'un *organisme délicat*, mais on pourra dire aussi : *Son organisation délicate l'a contraint à renoncer à ce sport. L'O. N. U. est une organisation internationale ou un organisme international.*

Cette synonymie ne me paraît cependant pas complète. Le mot *organisme*, désignant l'ensemble des organes qui exécutent les fonctions de la vie (Ac.), me paraît s'imposer dans

des expressions comme : *Organisme intact. Lésion de l'organisme.*

ORGE est féminin, sauf dans : *orge mondé, orge perlé.*

ORGUE, toujours masculin au singulier, l'est aussi généralement au pluriel : *Cet orgue est excellent. Les deux orgues de cette cathédrale sont très bons. Un orgue de Barbarie.*

L'usage le considère comme féminin au pluriel lorsqu'il désigne, avec une sorte d'emphase, un instrument unique : *Les grandes orgues de cette église. Cette cathédrale a de belles orgues.*

ORGUEIL, *enorgueillir*, etc. - - Attention à *u* devant *e*.

ORIFICE est masculin. : *Un orifice.*

ORIFLAMME est féminin : *Une oriflamme.*

ORMEAU. Proprement, ce mot signifie « un jeune orme ». Mais, par extension, il se dit pour orme en général : *De vieux ormeaux* (Ac.). C'est à tort que Durrieu (p. 278) condamne cette expression, qu'on rencontre d'ailleurs chez Delille, Chateaubriand, A. France et chez beaucoup d'autres écrivains.

OSER. - Négation avec *oser* ; infinitif. Cf. *Ne* employé seul, 3.

ÔTÉ, placé sans auxiliaire devant le nom ou le pronom, reste invariable.

OÙ. - 1. **Où**, adverbe ou pronom relatif, prend un accent grave : *La maison où je demeure.* - **Ou**, sans accent = ou bien : *Vous ou moi.*

2. **Où** et **quo**. Après un nom exprimant le temps, la langue classique employait fréquemment *que*, là où nous employons plutôt *où* : *L'hiver où il fit si froid; le jour où cela est arrivé; au moment où je le reverrai.* Cf. *Que*.

3. **Où** et **auquel**, à **quoi**, etc. **Où** est vieilli dans ce sens après un substantif. On n'emploierait plus guère ces expressions que donne encore l'Académie : *Les affaires où je suis intéressé. Le but où il tend.*

On ne dirait plus guère non plus : *L'estime où je vous tiens* (Molière). On dirait : *dans laquelle je vous tiens.*

Où ne s'emploie plus couramment qu'avec un nom de temps (cf. 2) ou un nom de lieu, ou pour exprimer, avec ou sans antécédent, un lieu, une situation : *La ville d'où vous venez. Le pays où je vais. L'embaras où je me trouve. Tu vois jusqu'où va ma franchise. Le chemin par où j'ai passé. Je ne sais où aller.*

On voit qu'il s'emploie sans préposition ou avec *de, jusque, par*. Il ne s'emploie plus avec d'autres prépositions. On devrait dire : *La ville vers laquelle vous marchez*.

Il ne s'emploie plus pour désigner des personnes.

4. **Dont** et **d'où**. Cf. *Dont*, 9.

5. **Où** après *ici* et *là*. Cf. ces mots.

6. On peut dire : *Où est-ce qu'on trouvera ce livre?* (Ac.). Je préfère dire : *Où trouvera-t-on ce livre?* Ne dites pas : [*où qu'il est*]. Cf. *Pourquoi*.

7. **Où que** est suivi du subjonctif : *Où que vous alliez, conformez-vous aux mœurs du pays* (Ac.).

OU, conjonction.

1. **Ou** et **ou que** peuvent remplacer *soit* et *soit que* devant le deuxième membre d'une alternative : *Soit oublié, soit mauvaise volonté* ou bien *Soit oublié ou mauvaise volonté*. -- *Soit qu'il reste, soit qu'il s'en aille* ou bien *Soit qu'il reste ou qu'il s'en aille*. On ne dit plus : [*ou soit, ou soit que*].

2. **Sujets unis par ou**. Cf. *Accord* (du verbe), pp. 49, 50.

3. **A** ou bien **ou**. Cf. *A*, p. 24.

OUATE. -- Bien que l'Académie écrive *l'ouate* dans tous ses exemples, elle ajoute : « On dit aussi *De la ouate* ».

OUBLIER QUE est suivi de l'indicatif, du conditionnel ou du subjonctif, selon la nuance de la pensée : *J'ai oublié qu'il devait venir me chercher* (Ac.). *J'oubliais qu'il fût parti* (le subjonctif, exceptionnel, ajoute l'idée que l'action de partir aurait très bien pu ne pas se produire). *J'oublie que vous m'en auriez averti dans ce cas*. Pris interrogativement ou négativement, *oublier que* ne peut être suivi du subjonctif.

OUI. — 1. Bien qu'on rencontre parfois l'élision devant *oui* (*Je crois qu'oui, je dirai qu'oui*), elle est exceptionnelle. Mieux vaut dire : *Je crois que oui* (Ac.).

2. Cf. *Non*, 6 : *Si, oui, non*.

OUIR ne s'emploie plus guère qu'à l'infinitif et au participe *ouï, ouïe*. Le participe passé reste invariable quand il est employé sans auxiliaire devant le nom : *Ouï les témoins*.

Un ouï-dire. Des ouï-dire.

OURDIR. — On peut dire figurément : **ourdir une trame** (= former un complot).

Ourdir = préparer le tissage en tendant les fils destinés à

former la chaîne; **tramer** = croiser les fils tendus de la chaîne avec ceux de la *trame*, tendus transversalement.

L'expression *ourdir une trame* est donc proprement absurde. Mais qui donc en perçoit encore l'absurdité? Au sens figuré, *ourdir* = *tramer*; c'est pourquoi l'Académie a adopté *ourdir une trame* à côté de *ourdir un complot*, *ourdir une trahison*, *une intrigue*, *tramer un complot*, *tramer une conspiration*.

OUTRE signifie généralement « en plus de » : *Outre cette raison, il y en a plusieurs autres*.

Il signifie « au-delà de » dans certaines expressions : *outre-mer*, *outre-tombe*, *outre-Meuse*. Le même sens (« au-delà ») se retrouve dans : *aller plus outre*, *passer outre* (sans complément), *passer outre à quelque chose* (= ne pas en tenir compte).

En outre de (inutile doublure de *outre*), ignoré par l'Académie et le *Dict. gén.* et condamné par maints puristes et même par l'Office (*Revue Universitaire*, mai 1938, p. 424), est cependant adopté par de bons auteurs, comme *en plus de*. Cf. des exemples de Chateaubriand, Veuillot, Maurras, Faguet, Goyau, dans Deharveng, p. 111. Cf. aussi LE GAL, *Vous pouvez dire... mais dites mieux*, pp. 70-71. Ajoutons : *En outre de la modique pension qu'il touchait* (R. ROLLAND, *Jean-Christophe, II, Le Matin*, p. 41). *En outre du message direct* (G. DUHAMEL, *Chronique des saisons amères*, p. 39).

Outre que se construit avec l'indicatif ou le conditionnel, selon le sens : *Outre qu'il était trop âgé, il n'avait pas les qualités physiques requises*. — *Outre qu'il serait... il n'aurait pas...*

OUTREPASSER = aller au-delà de : *Ces arbres outrepassaient l'alignement; on les a fait abattre* (Ac.). *Outrepasser les ordres reçus*. *Outrepasser ses pouvoirs*.

OVATIONNER appartient à la série moderne, assez inutile parfois, mais très vivante, des verbes en *-onner*. Il dit plus qu'*acclamer* ou *applaudir*, comme *ovation* dit plus qu'*acclamation* ou *applaudissement*. On peut dire, comme l'Académie : *Le public lui fit une ovation. Il fut accueilli par une ovation*. Mais tant de gens disent : *Le public l'ovationna. Il fut ovationné!* J'avoue que cela ne me plaît guère, mais je crois que l'usage a déjà adopté ce verbe et je ne me reconnais pas le droit de l'appeler un barbarisme.

OYANT ou **oyant compte** : vieux termes de procédure désignant celui ou celle à qui on rend un compte en justice : *Les oyants, les oyants compte*. Attention à l'accord.

P

PAF! est une interjection employée pour exprimer le bruit d'une chute, d'un coup : *Paf! Il est tombé par terre* (Ac.). Il ne faut pas la transformer en un adjectif qui marque l'étonnement : [*J'en suis resté tout paf!*] Dites : *tout déconcerté*.

PAGNE est masculin : *un pagne*

PAIEMENT. - - On écrit *paiement* ou *payement* (Ac.).

PAÏEN, païenne. - - L'Académie a supprimé la variante avec *y*. On peut dire : *Jurer comme un païen*.

PAIN D'ÉPICE. --- Les dictionnaires français et le *Larousse ménager* écrivent *pain d'épice*. On ne peut blâmer les Belges d'écrire *pain d'épices*, qu'on trouve d'ailleurs chez des écrivains français.

PAIR. - - Bien qu'on rencontre, sous la plume d'écrivains français, l'expression *hors pair*, la locution adverbiale correcte est *hors de pair* : *Un journaliste hors de pair* (au-dessus de ses égaux).

PAÎTRE se conjugue comme *connaître*, mais n'a pas de passé simple ni de participe passé. *Repâitre* s'emploie à tous les temps.

PAL. — Pluriel : *des pals*.

PALABRE est féminin d'après son étymologie (espagnol *palabra* = parole), mais s'emploie aux deux genres (Ac.).

PALISSADER, PALISSER. --- **Palissader** = entourer d'une palissade (Ac.) : *Palissader un jardin, un chantier*.

Palisser un arbre = étendre et fixer contre une muraille ou un treillage les branches d'un arbre dont on veut faire un espalier : *Palisser des pêchers, des poiriers* (Ac.).

PALLIER = couvrir d'un manteau (latin *pallium*). On dit donc : *pallier quelque chose*, et non [à].

En termes de médecine, **pallier un mal** = l'atténuer sans le guérir, ne le guérir qu'en apparence. Un remède qui produit cet effet est un *remède palliatif* ou, substantivement, *un palliatif*.

Pallier s'emploie figurément dans le même sens : *Ces moyens n'ont fait que pallier le mal. Pallier les inconvénients.* — Une action nerveuse dont rien ne vient pallier l'effet tendu, un peu fébrile (ROMAIN ROLLAND, *Beethoven, Les derniers quatuors*, p. 65). — M. Lenotre, fort malade, était le premier à s'affliger de ce manquement. Il a fait en sorte de le pallier en publiant le texte de son hommage (G. DUHAMEL, *Discours de réception*, p. 13). C'est sans doute le sens de *remédier à, obvier à*, qui a amené la construction analogique [*pallier à*]. Je la mets entre crochets comme fautive, mais je ne suis pas de ceux-là qui considèrent cette faute comme monstrueuse. Combien de gens ont encore conscience de l'étymologie de *pallier*? L'expression *pallier à* finira peut-être par s'imposer, mais on n'en est pas encore là.

Ce verbe s'emploie aussi absolument dans ce sens : *Ces remèdes ne font que pallier* (Dict. gén.).

Pallier un défaut, un crime, c'est le déguiser, l'atténuer en le présentant sous un jour favorable : *Il essaie de pallier sa faute* (Ac.).

PÂLOT. — Féminin : *pâlote*.

PALPE, terme d'entomologie = appendice mobile situé de chaque côté de la bouche des insectes et qui leur sert à palper et tenir les aliments : *Les palpes d'un hanneton*. Ce mot est féminin. L'Académie ajoute cependant : « Quelques naturalistes font ce mot du masculin ».

PALPITER = avoir des palpitations : *Le cœur lui palpite. Sa paupière palpite* (Ac.). Au figuré : *Ce souvenir fait palpiter son cœur*. Par extension : *Il palpite de crainte, d'espérance*.

Palpitant signifie proprement « qui palpite » : *Des membres palpitants. Le cœur tout palpitant. Palpitant d'émotion*.

On a condamné : *C'est un roman palpitant d'intérêt*, parce que, dit-on, « un roman ne peut palpiter ». L'Académie accepte cependant ce sens figuré — qui *fait* palpiter, « qui est passionnant, qui provoque un vif intérêt : *L'endroit palpitant. Une question palpitante. Un récit d'un intérêt palpitant* ».

PAMPLEMOUSSE est féminin (Ac. et Dict. gén.), quoi qu'on dise, qu'il désigne l'arbre ou le fruit. Disons donc : *Une pamplemousse*.

PANACÉE veut dire proprement : remède pour tout (grec *pan*), remède universel.

Panacée universelle est donc un pléonasme. Mais on trouve

cette expression chez de si bons auteurs et on l'entend si fréquemment qu'on peut, je crois, la considérer avec indulgence. *Panacée*, comme tant de mots dont le sens s'est appauvri, a changé en réalité de signification. On lui donne couramment le sens de « remède » et on parle de *panacée universelle*, comme Doumic (*Le Théâtre nouveau*, p. 288) ou A. Daudet (*Port-Tarascon*, 1931, p. 153).

PANADE = sorte de soupe avec de la croûte de pain. Le peuple dit : [*Être dans la panade*] = être dans la misère. Une autre expression populaire a les honneurs du *Dictionnaire de l'Académie* : *être dans la panne*. Cf. ci-dessous.

PANNE. — Le même mot *panne* représente en français des termes d'origines différentes.

1. Inutile d'insister sur les expressions correctes *Avoir une panne*, *rester en panne*, *être en panne* (Ac.) = être arrêté dans son action. *Une panne de moteur*, *une panne d'électricité*.

Ces expressions dérivent d'une locution empruntée aux marins : *Mettre en panne* (disposer la voilure pour l'immobiliser). D'où *dépanner*.

2. *Panne* a d'abord été employé pour désigner une sorte d'étoffe, semblable à du velours; il a désigné aussi dans la suite une graisse qui se trouve sous la peau de quelques animaux, notamment du porc.

L'expression populaire *être dans la panne* signifie « être dans la misère ». *Être panné* (populaire) = avoir perdu tout son argent (Ac.).

3. *Panne* s'emploie également comme terme de charpenterie. Parmi ses sens techniques, le *Larousse du XX^e siècle* mentionne celui de « tuile faîtière double, rappelant la forme d'un S couché ». En Wallonie, *panne* s'emploie abusivement pour *tuile*; en Flandre, pour *poêle à frir*.

En Belgique encore, on appelle couramment *panne* le bassin ou la cuvette qu'on place sous un malade alité.

PANTALON. — Tandis qu'on dit *une culotte* ou *des culottes*, on doit dire *un pantalon*.

PANTALONNADE = bouffonnerie : *Une plaisante pantalonnade* (Ac.); subterfuge ridicule pour sortir d'embarras : *Il s'en est tiré par une pantalonnade* (Ac.); fausse démonstration de joie, de douleur, de bienveillance : *Le deuil qu'il affiche est une sinistre pantalonnade* (Ac.).

PANTOMIME, et non [pantomine].

Un **pantomime** = un acteur qui ne s'exprime que par gestes.

La **pantomime** = l'art de s'exprimer de la sorte ou la pièce jouée de cette façon.

PANTOUFLE. — Une *f*.

PAPAL. — Pluriel : *papaux*.

PAPE. — Ce mot est employé à tort en Belgique, sans doute sous l'influence du flamand *pap*, pour désigner : *de la bouillie, du riz au lait, de la colle de pâte*.

PAPIER. — 1. On dit : *polir à l'émeri, avec de la poudre d'émeri; un flacon bouché à l'émeri; de la toile ou du papier d'émeri ou du papier de verre* (enduit de poudre d'émeri ou de poudre de verre, servant au polissage).

2. On dit : *du papier buvard* (ou *du papier brouillard*).

3. On dit : *du papier peint* et non pas *une tapisserie*, qui est en étoffe.

4. On écrit : *du papier à cigarettes, du papier à lettres, du papier à sucre, du papier à filtre ou du papier-filtre* (Ac.).

PAPILIONACÉ — Observez la différence d'orthographe entre *papilionacé, -ée* et *papillon, papillonner*.

[**PAPIN**]. — Belgicisme pour : *un cataplasme*. Le *Larousse du XX^e siècle* connaît aussi ce mot, comme dialectal, pour désigner une bouillie pour les enfants. À éviter.

PÂQUE. PÂQUES. — 1. Quand il désigne la fête chrétienne, *Pâques*, généralement, est masculin singulier et s'emploie sans article, avec une majuscule : *Pâques était déjà passé. À Pâques prochain*.

On dit cependant : *faire ses pâques* (avec une minuscule, d'après l'Académie et le Dict. gén.), *faire de bonnes pâques; Pâques fleuries* (le dimanche des Rameaux); *Pâques closes* (le dimanche de Quasimodo); *joyeuses Pâques*.

2. Quand il désigne la fête juive ou russe, le mot est féminin singulier et s'emploie avec l'article et, généralement, une minuscule : *la pâque*. Dauzat écrit : *la Pâque juive* (*Grammaire*, p. 85).

PAQUETER = mettre en paquet (Dict. gén.). *Je paquette* (A. DAUDET, *Port-Tarascon*, 1931, p. 26). On dit plus souvent : *empaqueter*.

PAR. — Cf. *Commencer, Débuter, Finir* et p. 27 : à (ou *par*) terre.
Par ou **de** devant le complément d'agent. Cf. *De*, 7.

De par existe dans deux expressions : *De par le roi*, *de par la loi* (= de la part du roi; sur l'ordre du roi) et *De par le monde* (= quelque part dans le monde) : *Il a de par le monde un cousin inconnu qui a fait une grande fortune* (Ac.).

L'usage moderne l'emploie aussi, tout à fait inutilement d'ailleurs, au lieu de *par*, dans le sens de « par l'effet de » : *De par sa nature, le langage est soumis à une évolution incessante.* — *De par la disposition des lieux, nos équipes de corvées étaient réparties en deux groupes* (P. Benoit, cité par Le Bidois, II, p. 705).

Notons un emploi assez curieux et qui me paraît insolite, dans un autre sens : *Tout ce qui venait de par chez moi était son bûtin préféré* (Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin*, édition pour la scène, 1944, p. 209). Claudel veut dire : *de chez moi* ou *de ma part*. Cf. *de par le roi*.

On se gardera de confondre *de par* avec les expressions où intervient le mot *part* : *de ma part*, *de part en part*, *d'autre part*.

Par ailleurs, par contre, par exprès, par parenthèse.
 Cf. *Ailleurs, Contre*, etc.

Par endroits, instants, intervalles, moments, places, etc., s'écrivent normalement avec une *s*, parce qu'il y a une idée de pluralité : *Par moments, je me demande si j'ai bien fait. Il le quitte par intervalles* (Ac.).

Mais on rencontre aussi parfois le singulier, l'attention se fixant alors, non plus sur la pluralité des moments, des endroits, etc., mais sur chacun d'eux.

PARAFFINE s'écrit avec deux *f*.

PARAÎTRE se conjugue comme *connaître*.

1. Auxiliaire. Les puristes n'admettent que l'auxiliaire *avoir*. Il faut préciser :

En parlant d'une personne, on dit toujours *avoir* : *Lorsque l'actrice a paru sur la scène. Ils ont paru scandalisés.*

En parlant de publications, on emploie *avoir* si l'action est considérée dans son accomplissement, et *être* si elle est considérée comme accomplie : *Le livre a paru hier. Le livre est maintenant paru* (Office, *Revue Universitaire*, février 1938, p. 127).

Deux ouvrages récents dominent le champ de bataille, ... mais il en est déjà paru plusieurs autres (Pierre Audiat, dans *Le Littéraire*, 5 avril 1947).

Un écrivain pourra même écrire, comme Flaubert : *Je ne suis pas encore paru que l'on m'écorche*. Il s'agit ici d'une personne, mais dans le même sens que s'il s'agissait d'une publication.

Il est donc à conseiller de demander au vendeur si la deuxième édition du journal *est* parue, puisque c'est le résultat qui intéresse. Cependant l'Académie, en retard ici sur la grammaire actuelle, écrit : *La troisième livraison de ce recueil n'a pas encore paru*.

Conclusion : en employant *avoir* dans tous les cas, on ne fait pas de faute, mais on renonce à une nuance que la langue d'aujourd'hui aime à préciser.

2. **Paru** peut s'employer *sans auxiliaire*. Ceux qui condamnent cet emploi donnent comme argument qu'on ne peut employer sans auxiliaire les participes passés des verbes intransitifs conjugués avec *avoir* (cf. Durrieu, p. 285). Outre que cela n'est pas exact, la raison ne vaut rien pour *paraître*, qui se conjugue aussi avec *être*, nous venons de le voir. On dit donc : *Les livres parus l'an dernier*.

3. **Paraître tel âge** : *Elle paraissait soixante ans* (Madame de Sévigné). *Elle avait trente ans et les paraissait. Il ne paraissait guère plus de cinquante ans*.

Malgré l'autorité de Littré, ce tour a été blâmé par Faguet et par Durrieu. Le P. Deharveng en a souligné au contraire la correction. On dit très bien aussi : *Elle paraît plus que son âge* (Deharveng, p. 195). Il n'est pas nécessaire d'employer *avoir* après *paraître* dans ce cas.

4. **Paraître et sembler**. Outre son sens propre, « se manifester, se faire voir, se laisser voir », *paraître* signifie aussi « sembler, avoir l'apparence » (Ac.). Des théoriciens exagèrent la différence de sens entre *paraître* et *sembler*. L'usage ne s'embarrasse pas de leurs distinctions, ni l'Académie non plus. Celle-ci dit, au mot *Paraître* : *Cela me paraît beau. Il me paraît fort honnête homme. Il me paraît que vous vous êtes trompé*.

Et à *sembler* : *Ces choses-là me semblent belles et bonnes. Vous me semblez tout mélancolique*.

Dans tous ces exemples, les deux verbes *sembler* et *paraître* sont interchangeable. Tout au plus peut-on dire qu'il *paraît* marque une apparence plus objective, comme il *apparaît*.

Les dictionnaires ne mentionnent pas l'emploi spécial d'il *paraît* que dans le sens de « on dit que ». La *Syntaxe* des Le Bidois

(II, p. 325) admet cet emploi et donne l'exemple : *Il paraît que cet enfant sait déjà lire.*

Avec *il semble*, l'emploi du subjonctif atténuant l'affirmation — ce qui est impossible avec *paraître* — donne à l'expression le sens de « on dirait que » : *Il semble qu'il se soit trompé.*

5. On vient de le voir, l'indicatif est de règle après *il paraît que* affirmatif : *Il paraît qu'il a tort. Il me paraissait qu'il avait tort.*

Le conditionnel marquera un fait hypothétique : *Il paraît qu'il l'aurait fait aussi bien que vous* = Il apparaîtrait que...

Le subjonctif s'emploie dans deux cas :

1) avec *il ne paraît pas que* : *Il ne paraît pas qu'on ait fait tout ce qu'on devait* (Dict. gén.).

2) par suite du sens d'un adjectif attribut; on emploie alors le même mode que si l'on avait : *il est* + cet adjectif : *Il me paraît nécessaire que vous partiez. Il me paraît évident qu'il a raison. Il me paraît superflu que vous m'interrogiez encore. Il paraît préférable que vous partiez.*

6. **A ce qu'il paraît [que].** Ne dites pas : [A ce qu'il paraît qu'il est venu vous voir]. Dites : *Il paraît qu'il est venu vous voir.*

[A ce qu'il paraît qu'il est malade] est fautif. Il faut dire : *Il paraît qu'il est malade* (= on dit) ou, dans le sens de « d'après ce que je constate », « à mon avis » : *Il est malade, à ce qu'il me paraît.* — *A ce qu'il me paraît, cette affaire est fort embrouillée* (Ac.). On dit aussi : *Autant qu'il me paraît, suivant qu'il me paraît, selon qu'il me paraît* (Ac.) ou : *Il me paraît que...*

PARALLÈLE. — Ne pas confondre un *parallèle* (cercle parallèle à l'équateur; rapprochement comparatif) et une *parallèle* (une ligne parallèle à une autre; une tranchée tracée parallèlement au côté de la place qu'on assiège).

PARALLÉLIPIÈDE. — Tel est le mot adopté par l'Académie et répandu dans le monde des mathématiciens. Le Dict. Larousse connaît en outre *parallélépipède*, préféré par Littré, qui démontrait dans l'autre forme « un barbarisme ».

PARAPHE. — On peut aussi écrire : un *parafe*.

PARC. — Ne dites pas : [Un *parc* de fleurs ou de légumes; faire ses *parcs*]. On dit : un *parterre* de fleurs; un *semis* ou un *carré* de pois, etc. Le mot *plate-bande* ne peut non plus s'employer dans ce sens. Il désigne l'étroite bande de terre garnie de fleurs ou d'arbustes qui entoure un carré de jardin.

PARCE QUE et **par ce que**. — La différence d'orthographe correspond à une différence de sens : *Il m'en veut parce que je l'ai corrigé. Par ce que vous me dites, je comprends mon erreur* (= par cela que, par les choses que).

Après **parce que** ou **puisque**, on fait parfois l'ellipse du sujet (à condition qu'il soit le même que dans la principale) et du verbe *être*; ce tour se rencontre chez de bons auteurs. Grevisse, n° 231, cite Pesquidoux, Maurois, Jammes, Farrère : *Le puritanisme est faux parce que contraire à la nature humaine* (Maurois). Cf. aussi Le Bidois, II, p. 452.

PAR CONTRE. — Cf. *Contre*.

PAR-DESSUS, adverbe ou préposition, s'écrit avec un trait d'union. Mais : *un pardessus*.

PARDONNER. — On dit : *pardonner à quelqu'un*. Cette construction est préférable à *pardonner quelqu'un*, qu'on trouve chez quelques bons écrivains, dont l'exemple ne me paraît pas à suivre. Mais on dit très bien, avec l'Académie : *Vous êtes pardonné*, comme : *Vous êtes obéi* (sans complément d'agent).

Pardonnable peut se dire des personnes aussi bien que des choses : *Cette faute est-elle pardonnable? Ils sont pardonnables*.

PREIL. — Ne dites pas : [*Ils sont habillés tout preil*]. Dites : *habillés de même*.

Ne dites pas : [*La distance est preille par Namur ou par Charleroi*]. Dites : *est la même par Namur que par Charleroi*.

Ne dites pas : [*C'est preil par ce chemin que par l'autre*]. Dites : *C'est la même distance par ce chemin que par l'autre*; ou : *La distance est la même par...*

On dit : *preil à; à nul autre preil*. Ne pas dire : [*Il es preil que son frère*].

PARENTHÈSE. — Au lieu de l'expression classique **par parenthèse** (sans s), on peut dire sans hésiter : **entre parenthèses** (avec s) : *Par parenthèse, j'ajouterai telle chose* (Ac.). — *Entre parenthèses, je tiens à signaler...* (Ac.).

PAR EXPRES. — Cf. *Exprès*.

PARFAIRE = achever, compléter quelque chose, en sorte qu'il n'y manque rien : *Parfaire un ouvrage. Parfaire un paiement, une somme* = ajouter à un paiement, à une somme ce qui y manquait (Ac.).

PARFOIS. — Ne dites pas : [*Auriez-vous parfois fait cela?*], dans

le sens de : « par hasard, peut-être ». *Parfois* = quelquefois : *Il arrive parfois qu'on soit méchant sans le vouloir.*

PARIER. — On dit : *Combien pariez-vous? Je parie cent contre un que vous vous trompez. Je parie telle somme*, et non [pour telle somme]. On parie avec quelqu'un ou contre quelqu'un, qui propose ou qui accepte le pari.

S'il y a réellement pari, on ne dit pas avec un nom : [*Je parie tel fait; je parie le contraire*]; on dit alors : *je parie pour telle chose, pour le contraire; Je parie pour son succès*, comme on dit : *Je parie pour tel joueur* (Ac.), *Je parie pour tel cheval* (Ac.). On dit aussi : *Je parie sur tel cheval* (Ac.); avec une proposition, on dit : *Je parie cent francs qu'il réussira* ou *Je parie qu'il réussira*.

On dit très bien par extension : *parier une chose*, dans le sens de « soutenir une chose, sans aucune intention de pari ». *Je parie que vous n'en viendrez pas à bout* (Ac.). *Je parie sa perte*.

L'Académie admet, comme expressions familières : *Il y a à parier que, il y a beaucoup* (ou *tout* ou *gros*) *à parier que* = Il est presque certain que : *Il y a gros à parier que nous n'arriverons pas avant une heure* (Ac.).

Participe. On dit : *parier quoi? une somme*. On écrira donc : *Les cent francs que j'ai pariés* (= mis dans un pari). Cf. *Participe passé*, Règles particulières, 2.

SE PARJURER a deux sens : violer son serment ou faire un faux serment en justice (Ac.).

PARLER. — 1. **Parler français, le français, en français.**

Dans une de ses consultations (*Le Figaro*, 25 mars 1939), l'Office de la langue française a déterminé l'usage de ces trois expressions :

Parler français = 1° en général, parler la langue française, considérée comme langue maternelle : *Les populations parlant français en Belgique, en Suisse, au Canada*;

2° dans beaucoup de cas, parler le bon français : *Parlez donc français!* (signifie aussi, d'après l'Académie, s'exprimer clairement, intelligiblement).

Notons que **parler français** peut se dire pour : « parler clairement, exprimer nettement son intention sur une affaire ». *On a bien de la peine à vous faire parler français* (Ac.).

Parler le français se dit d'un étranger capable de se servir, à l'occasion, du français comme moyen d'expression.

L'article marque une opposition : *Ce savant parle le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol. Cf. Il parle le français du Midi* (opposition à un autre français).

Parler en français correspond au cas d'une personne qui, ayant à sa disposition plusieurs langues, a momentanément choisi le français comme moyen d'expression : *L'ambassadeur a parlé en français.*

2. On dit : **parler musique, peinture, politique, parler affaires, parler chicane, parler raison.**

3. *Parler* ne signifie pas seulement « adresser la parole à », mais aussi « avoir un entretien avec, converser » ; on peut dire : *Parler avec quelqu'un ou à quelqu'un* (Ac.).

Ils se sont parlé : participe invariable.

4. L'Académie donne les exemples : *Je n'ai jamais entendu parler de cette affaire. Parler sur des matières difficiles.* L'emploi de *sur* me paraît impliquer le sens de « s'étendre sur une question » : *C'est encore un sujet sur lequel il est préférable de ne pas parler* (G. DUHAMEL, *Souvenirs de la vie du paradis*, p. 144).

PARMI (= au milieu de) s'emploie devant un pluriel ou un collectif : *Parmi eux, parmi lesquels* [et non : *qui*], *parmi la foule, parmi le bon grain* (Ac.). Il faut cependant observer que *parmi* ne peut pas s'employer au lieu de *entre* en parlant de deux personnes.

Certains auteurs modernes, suivant l'usage classique, l'emploient devant un singulier non collectif (= au milieu de, sens étymologique) : *Parmi la plaine* (La Fontaine). *Parmi ce plaisir* (Racine).

Ne dites pas : [l'un *parmi* l'autre]. Dites : *l'un dans l'autre, l'un portant l'autre* (Ac.), *en moyenne*.

PARQUETER. --- *Je parquette.*

PART. --- 1. **De part en part** : *percer de part en part.*

2. **De la part de** : *Il est venu de la part du roi. De quelle part viennent ces nouvelles?* (Ac.). Cette phrase signifie, selon l'Académie : *De la part de quelle personne...* On peut donc dire : *De la part de qui venez-vous?* ou *De quelle part venez-vous?*

3. On dit : *faire part à quelqu'un de quelque chose, d'un décès, d'un mariage.* Mais *faire part que* ne semble guère élégant et l'on dira mieux *informar, annoncer que.*

D'après l'Académie, on écrit sans trait d'union : *Une lettre*

de *part* (expression peu répandue), *Une lettre* (ou *un billet*) de *faire part* et avec un trait d'union : *Un faire-part*.

4. **De toute part** s'écrit au singulier ou au pluriel (Ac.).

5. Ne dites pas : [*Prendre une chose de mauvaise part*]. Dites : **en bonne, en mauvaise part** = trouver bon, trouver mauvais, interpréter en bien ou en mal (Ac.).

6. **A part moi, à part lui ou à part soi, à part nous**, etc. *Je pensais, à part moi, que...*

PARTAGER. — 1. *Partager à* = distribuer : *Partager le travail aux ouvriers*.

2. *Partager en* = diviser en : *Le général partage son armée en deux corps*.

3. *Partager entre* : *Partagez cela entre vous. Partageons cela entre nous*.

4. *Partager avec* : *Il partage son bien avec les pauvres. Partagez cela avec moi*.

PARTIAL. — Pluriel : *partiaux*.

PARTICIPE PASSÉ. — **Accord.** Je tiens à déclarer que, si j'entre dans le dédale des règles d'accord du participe passé, ce n'est pas de gaieté de cœur. Comme tous les gens bien pensants, j'aspire au jour où l'on pourra écrire correctement sans se soumettre aux subtilités raffinées que des générations d'écrivains et de grammairiens retors ont fini par imposer. Cette heure paraît encore lointaine, hélas ! Il faut donc bien nous plier aux règles, quitte à tâcher de les préciser le plus nettement possible et à introduire dans notre exposé toute la logique dont elles s'accroissent et les tolérances qu'accepte réellement le bon usage, et non pas toutes celles de l'arrêté de 1901.

RÈGLES GÉNÉRALES.

L'accord, lorsqu'il a lieu, se fait en genre et en nombre. Il se fait uniquement en genre lorsque *nous, vous* ne représentent qu'une seule personne; dans certains cas, le sujet *on* peut être suivi d'un participe mis au féminin ou au pluriel (cf. *Accord* de l'adjectif, 1 et 2; *On*, 1, et *Nous*, 1).

Il faut tout d'abord, dans chaque cas qui se présente, voir si le participe passé :

1) est employé **sans auxiliaire**, comme épithète : il s'accorde alors avec le nom qu'il qualifie : *Des livres perdus*;

2) est conjugué avec **être** : il s'accorde avec le sujet du verbe : *Elles sont allées jouer. Elles sont venues me voir : elles*

avaient été oubliées (dans cette forme passive, *avaient été* est l'auxiliaire *être* au plus-que-parfait de l'indicatif);

3) est construit avec **avoir** : il s'accorde avec le complément d'objet direct, si celui-ci précède le participe : *Avez-vous lu les livres que je vous ai prêtés? Voulez-vous les romans dont je vous ai parlé? Il n'a pas obtenu la récompense que nous avons pensé qu'il méritait* (nous avons pensé quoi? qu'il méritait la récompense).

Avec le *vous* de politesse ou le *nous* de modestie ou de majesté, l'accord ne se fera qu'en genre : *Je vous ai entendue*.

N. B. --- La tendance à l'invariabilité du participe construit avec *avoir* est très sensible dans certains cas, surtout lorsque le sujet est *cela*. Mais ce n'est qu'une tendance et la règle subsiste dans le bon usage : *L'impression que cela m'a faite* peut paraître étrange, mais l'invariabilité de *fait* serait une faute. On peut, si l'on veut, tourner la phrase autrement : *L'impression que j'ai ressentie*;

4) appartient à un verbe **impersonnel** ou employé impersonnellement : l'invariabilité s'impose toujours, quel que soit l'auxiliaire : *Les orages qu'il y a eu. Il est arrivé plusieurs accidents*;

5) appartient à un **verbe pronominal** : cf. ci-dessous, 11;

6) est **suivi d'un infinitif** : cf. ci-dessous, 10;

7) appartient à un **temps surcomposé**. Dans ce cas, *eu* reste invariable et le second participe varie ou non, suivant la règle du participe construit avec *avoir* : *Ce petit vin les a eu vile grisés*.

N. B. -- Il n'y a jamais à hésiter quand il s'agit d'un participe conjugué avec *être* : il s'accorde toujours avec le sujet; il reste invariable s'il appartient à un verbe employé impersonnellement; si le verbe est pronominal, cf. 11.

RÈGLES PARTICULIÈRES.

1. **Formes figées**, assimilées à des mots invariables.

a) **Approuvé, attendu, certifié, compris, non compris, y compris, entendu, excepté, ôté, ouï, passé, supposé, vu**, employés sans auxiliaire, comme des formes cristallisées, immédiatement devant le nom, le pronom ou l'adjectif, sont traités comme des prépositions et demeurent invariables : *Attendu leurs bons antécédents. Approuvé les corrections ci-dessus. Ouï les témoins. Excepté eux. Vu ses efforts*.

Mais : *Approuvée par tous, cette enfant gâtée est devenue insupportable. Vue sous cet angle, l'affaire est tout autre* (de

même, évidemment, si l'adjectif est détaché : *Ainsi vue, l'affaire...*). — *Les notes y comprises. Tous se sont trompés, cinq ou six exceptés.*

b) **Passé** suit normalement la même règle : *Passé cette rue, vous trouverez... Passé cinq heures, il ne reçoit plus. Il est quatre heures passées.*

Cependant il n'est pas rare de le voir s'accorder devant le nom : *Et quand, passée la demie d'onze heures* (G. DUHAMEL, *Le Club des Lyonnais*, éd. 1945, p. 62). Mais, *passées les épreuves des débuts...* (R. DORMIC, « *Le Misanthrope* » de Molière, p. 28.) *Passées les surprises du début, le corps médical tout entier s'est efforcé...* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 26).

c) **Étant donné** peut certes encore s'accorder avec le nom sujet qui suit, mais il paraît plus conforme aux tendances actuelles de le laisser invariable dans les mêmes conditions que attendu, etc. : *Étant donné sa stupidité, on ne pouvait attendre autre chose de lui* (Ac.).

d) **Ci-joint, ci-inclus, ci-annexé.**

Ils varient toujours, comme les autres participes passés qui viennent d'être cités, lorsqu'ils suivent le nom ou le pronom : *Vous trouverez cette lettre ci-jointe, la copie ci-incluse. Vous la trouverez ci-jointe.*

Mais ils s'emploient surtout devant le nom, et alors il y a quelque hésitation dans la façon de les traiter :

1) En tête de la proposition, s'il y a soudure, l'invariabilité s'impose, selon l'usage et tous les grammairiens : *Ci-joint quittance ou la quittance. Ci-joint les pièces demandées.*

2) Dans le corps de la phrase, après un verbe, on hésite. D'excellents grammairiens ne laissent ces participes invariables que si le nom qui suit est « employé sans article ni déterminatif » : *Vous trouverez ci-incluse la copie que vous m'avez demandée* (Ac.). — *Veillez trouver ci-jointes les quittances demandées. Veillez trouver ci-jointe une liste des ouvrages que nous possédons. Mais : Vous trouverez ci-joint copie du contrat.*

Subtilité bien inutile, à mon sens. Comme, en cette matière, la littérature offre si peu d'exemples qu'on ne peut vraiment invoquer son témoignage, il reste à voir si les grammairiens sont d'accord. Or ils ne le sont pas.

Après avoir déclaré que *ci-joint* et *ci-inclus*, dans le corps de la phrase, « ne sont régulièrement invariables que dans un cas, à savoir devant le nom présenté sans article », G. et R. Le Bidois affirment : « La tendance actuelle de la langue paraît

être, — qu'on emploie ou non l'article, — de traiter le participe, en pareil cas, comme une forme cristallisée » (II, p. 177).

L'Académie décrète l'invariabilité de *ci-inclus* et *ci-joint* devant le nom; si elle est inconséquente dans ses exemples, elle écrit cependant : *Vous trouverez ci-inclus une lettre de votre père.*

Brunot lui aussi écrit : *ci-inclus la copie* (p. 410).

CONCLUSION : En attendant que les autorités s'entendent pour laisser *ci-inclus*, *ci-joint*, *ci-annexé* invariables devant le nom, aussi bien dans le corps de la proposition qu'en tête de celle-ci, il est bon de savoir que cette invariabilité a des répondants sérieux et qu'elle est conforme à une tendance générale de la langue.

2. Complément d'objet direct et complément circonstanciel sans préposition.

Il ne faut pas confondre le complément d'objet direct (répondant à la question *qui?* ou *quoi?* après un verbe transitif direct, qui appelle un objet sans l'intervention d'une préposition) et le complément circonstanciel (de temps, de prix, de poids, de distance, etc.) sans préposition.

Cette remarque importante vaut pour plusieurs verbes intransitifs (qui ne demandent pas un objet) comme : *marcher*, *dormir*, *régner*, etc.

L'attention est davantage requise lorsqu'il s'agit :

a) de verbes qui peuvent être transitifs directs ou intransitifs, selon leur sens ou leur emploi, comme *coûter*, *vivre*, *peser*, etc.;

b) ou de verbes transitifs directs dont le complément d'objet direct, au lieu de répondre à la question *quoi?* peut répondre à la question *combien?*, comme dans : *Il a vingt ans. Les cent francs qu'il a gagnés.*

Voici quelques verbes à remarquer :

Avoir tel âge. On écrira, en accordant le participe : *Cet enfant a neuf ans, dites-vous. Quand les a-t-il eus?*

Gagner : *Les cent francs qu'il a gagnés* (il a fait un gain de cent francs : *gagner* est dans ce cas un verbe transitif direct).

De même il y a un complément d'objet direct dans : *Les cent francs que nous avons perdus, offerts, reçus, dépensés.*

Rapporter est également transitif direct dans : *Les beaux fruits que ce verger m'a rapportés. Les deux mille francs que ce travail m'a rapportés.*

Parier 200 francs = mettre 200 francs dans un pari (Ac.). On écrit : *Les 200 francs que j'ai pariés, je les ai perdus.*

Coûter. 1. Le participe reste invariable quand il est accompagné d'un complément de prix, qui répond à la question *combien?* : *Les vingt francs que ce livre m'a coûté* (Le Bidois). *Les trois mille francs que ce meuble m'a coûté* (Ac.).

Cela ne devrait pas être discuté. Il s'agit bien d'un complément circonstanciel, et je ne puis partager l'avis de Michaut et Schricke (p. 430). Ils considèrent que *coûter*, accompagné d'un complément d'attribution (*m'* = à moi), prend le sens d'« obliger à déboursier » et devient transitif et variable. La plupart des autres bons grammairiens laissent *coûté* invariable dans une phrase de ce genre. Tout différent, nous le verrons, est le cas de *valoir* qui, accompagné d'un complément d'objet exprimant l'attribution, n'a plus son sens intransitif.

2. Après avoir dit comme nous : « Ce n'est que lorsque *coûter* s'accompagne d'un complément de prix ou répond à la question *combien?* que le terme indiquant le prix doit être tenu pour un complément circonstanciel », la *Syntaxe* des Le Bidois (II, pp. 182-183) donne l'exemple : *La grosse somme que cette maison m'a coûtée*. Le complément est pourtant bien un complément de prix répondant à la question *combien?* et je crois qu'il convient d'écrire, comme Dauzat : *La somme que cet objet m'a coûté* (*Grammaire raisonnée*, p. 446).

3. Au sens figuré d'« occasionner », « exiger », « nécessiter un sacrifice pour être obtenu », *coûter* peut avoir un complément d'objet direct et devenir variable : *Toute la peine que vous nous aurez coûtée* (Ac.). *Les efforts que ce travail m'a coûtés* (Ac.). *Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante!* (Racine).

J. Romains écrit : *Les semaines que m'a coûté ma recherche* (cité par Le Bidois, II, p. 183). Sans doute interprète-t-il : Elle m'a coûté combien? Des semaines. — On pourrait aussi dans ce cas entendre : « Elle a exigé de ma part des semaines de travail » et écrire : *Les semaines que m'a coûtées ma recherche*.

4. Michaut et Schricke ont proposé leur règle, critiquée plus haut, pour résoudre un cas comme celui-ci : *Les mille francs et les ennuis que m'a coûté (?) ou coûtés (?) cette affaire*. Le verbe a en effet deux compléments, l'un au sens propre, l'autre au sens figuré. Que faire, sinon éviter ce rapprochement? Il ne serait pas difficile de s'exprimer autrement.

Valoir. — 1. Au sens d'« avoir une valeur, être d'un certain prix », ce verbe est intransitif et le participe reste invariable : *La somme qu'a valu il y a dix ans ce domaine* (Littré).

2. Au sens de « faire obtenir en récompense, rapporter un

profit ou occasionner des ennuis », il est transitif direct : *La gloire que cette action lui a **value*** (Ac.). *Les réprimandes qu'il nous a **values*** (Ac.). *Les dix mille francs que lui a **valus** ce prix de l'Académie*. Ici aussi, bien que le complément exprime une somme, le verbe signifie « rapporter, faire obtenir » et il est transitif direct. Comparez : *Ce cheval ne vaut plus la somme qu'il a **valu** autrefois* (Ac.), où *valoir* est intransitif parce qu'il signifie : « avoir comme valeur ».

Peser. Au sens d' « être d'un certain poids », le participe reste invariable : *Les cent kilos que ce ballot a **pesé***.

Au sens de « mesurer le poids » (au propre ou au figuré), il s'accorde : *Les marchandises que nous avons **pesées***.

Courir. *Les trois heures que ce cheval a **couru*** est peut-être une expression de grammairien plutôt qu'une expression vraiment vivante. On dira cependant : *Les dix années qu'il a **couru** le monde* (Le Bidois, II, p. 183). Quoi qu'il en soit, *que* est alors complément circonstanciel = pendant lesquelles.

Plus étrange est l'exemple *Les trois kilomètres qu'il a **couru*** (Nyrop, VI, p. 260). Høfbye (p. 156) voit aussi dans *que* un complément circonstanciel d'étendue. On pourrait également, je crois, donner à *courir*, dans cette phrase, le sens de « parcourir », signalé plus bas, et accorder le participe.

Courir a un complément d'objet direct et est variable dans les sens suivants : 1) poursuivre en courant : *S'il avait tué tous les lièvres qu'il a **courus**, ce serait un Nemrod* (Le Bidois); 2) s'exposer à subir, affronter : *Les dangers qu'il a **courus***; 3) parcourir : *Les terres hostiles qu'il a **courues** pendant dix ans*; 4) dans les expressions : *courir une carrière, courir le grand prix, un spectacle fort couru, courir la chance de..., courir des chances, courir les aventures, courir les rues, les concerts, les spectacles, etc.*

Vivre. Littré veut qu'on écrive : *Les années qu'il a **vécu***; il interprète : *pendant lesquelles il a vécu*. — *Les cinq années que j'ai **vécu** à Londres* (R. GUILLAUME, *L'Accord du participe mis à la portée de tous*, Paris, Librairie de l'Arc, 1938, p. 22).

Toutefois, *vivre* prend facilement un sens transitif, celui de passer : *L'existence qu'il a **vécue***. — *Les années que j'ai **vécues** au front* (Vautel, cité par Grevisse, n° 786, p. 567). *Les heures difficiles que nous avons **vécues***. *Les jours heureux qu'elle a **vécus** ici* (Guillaume, p. 22).

Cependant des écrivains le laissent invariable dans ce cas : *Quelles heures il avait **vécus*** (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 254). — *Me voici arrivé aux pages les plus sombres de*

mon histoire, aux jours de misère et de honte que Daniel Eyssette a vécu à côté de cette femme (A. DAUDET, *Le Petit Chose*, p. 107). Je ferais plutôt l'accord dans ces deux phrases. On voit qu'il y a hésitation; lorsque le verbe a nettement le sens de *passer*, l'accord paraît cependant préférable, surtout si la phrase implique un jugement sur le temps ainsi passé, sur sa qualité bonne ou mauvaise.

Il est clair qu'il doit y avoir accord dans des phrases comme celles-ci : *Sa foi, il l'a courageusement vécue* (= mise en pratique). *Les génies disparus, dont l'âme revêt dans ces musiques qu'avait vécues leur vie* (R. ROLLAND, *Jean-Christophe, Le Matin*, p. 75).

Passer. Comme on vient de le voir, on écrit : *Les cinq années qu'il a passées en Amérique. Les vacances qu'il a passées à la mer. L'heure qu'il a passée à nous attendre.*

Souffrir. *Les années qu'il a souffert.* Mais : *Les ennuis qu'il a soufferts.*

Habiter. On distinguera : *La rue que j'ai habitée* (comme *La maison que j'ai habitée*) et *La rue où j'ai habité.*

Sortir. *La voiture qu'on a sortie;* comme : *Les meubles qu'on a entrés par la fenêtre.*

Descendre. *Les malles qu'on a descendues.*

Coucher. *Les arbres que le vent a couchés. La nuit que (pour où) j'ai couché à la belle étoile.*

Mesurer. *Les terrains que nous avons mesurés. Les deux hectares que cette propriété a mesuré avant l'expropriation.*

3. Pronom neutre l'. Dans des propositions comparatives, *l'* peut représenter :

a) un nom; le participe varie si le nom représenté par *l'*, qui précède, est féminin;

b) une proposition ou une idée; c'est alors un pronom neutre signifiant *cela*, et le participe est invariable.

En théorie, la distinction est nette. Toutefois grammairiens et écrivains tendent à réduire cette distinction.

Normalement *l'* ne devrait représenter un féminin que lorsque le nom ou le pronom féminin suffit comme réponse à la question *qui?* ou *quoi?* : *Je l'ai revue plus triste que ne je l'avais quittée* (J'avais quitté *qui?* elle). Dans ce cas, on observera qu'en mettant la phrase au pluriel on emploierait *les* : *Je les ai revues plus tristes que je ne les avais quittées.*

Dans la phrase : *Elle est plus malade que je ne l'avais cru*, on veut dire : « que je n'avais cru *quoi?* cela, qu'elle était malade », et non pas : « que je n'avais cru *qui?* elle »; en effet,

on n'a pas cru la personne, mais on a cru qu'elle était malade. Le complément d'objet du participe n'est donc pas un nom féminin, c'est une idée : cela, qu'elle était malade.

De même : *L'affaire était plus grave que nous ne l'avions pensé* (DAUZAT, *Grammaire raisonnée*, p. 446). En mettant ces phrases au pluriel, on conserverait *l'* et on n'emploierait pas *les* ; *Elles sont plus malades que je ne l'avais cru ou pensé*.

Autre critère : on peut constater que, lorsque *l'* est un pronom neutre dans une proposition comparative, il est possible de le supprimer : *La chose est plus grave que je n'avais pensé*.

Mais l'usage actuel admet certainement une double interprétation dans des phrases comme celle-ci : *Elle est moins belle que je ne l'avais imaginé* (ou *imaginée*), *supposé* (ou *supposée*) : il présente même des accords tout à fait déconcertants.

Locutions figées : *Il ou elle l'a échappé belle*. *Vous me l'avez baillé belle*.

4. Participe passé suivi d'un attribut du complément d'objet direct.

Très nombreux sont les verbes qui peuvent se construire avec un complément d'objet direct, réel ou prétendu, auquel se rapporte un attribut, comme dans les exemples suivants : *Les lectures qu'on appelle mauvaises*; ces exemples, je les ai choisis très simples; se constituer prisonnier; je la crois jolie; déclarer quelqu'un coupable; se déclarer malade; on la dit, on la prétend dévouée; s'estimer heureux; se faire beau; cette œuvre, je la juge banale; on l'imagine accueillante; laisser la porte ouverte; l'ouvrir toute grande; je la préférerais plus modeste; une chose que je sais fausse; se sentir malade; supposer connue une notion; je la trouve bien bonne; je voudrais la voir heureuse; je la voudrais, je la souhaiterais plus aimable, etc.

A y regarder de près, il n'y a pas toujours dans ces expressions un nom ou un pronom complément d'objet direct. Si l'on peut fort bien analyser, dans le premier exemple, *lectures* comme l'objet direct d'*appeler*, ou plus loin *la porte* comme l'objet direct de *laisser*, il faut reconnaître qu'une telle analyse est impossible dans d'autres cas comme : *je la crois jolie*; *on la dit*, *on la prétend dévouée*; *une chose que je sais fausse*; *je la trouve bonne*. En réalité, je crois que *cette personne est jolie*, on dit *qu'elle est dévouée*, etc. Le complément d'objet direct n'est donc pas dans ce cas le nom ou le pronom, mais une proposition qui contient le nom ou le pronom et l'attribut.

Il est légitime que cette différence dans l'analyse se traduise

par une différence dans le traitement du participe passé :

a) Lorsque le pronom qui précède peut être analysé comme un complément d'objet direct, l'accord est normal : *Ces lectures, ce n'est pas sans raison qu'on les a appelées mauvaises. Cet accident l'a rendue sourde* (Ac.; *rendre* signifie ici « faire devenir » et peut avoir un nom comme complément d'objet direct). *Je l'ai trouvée errante sur la route.* (On peut dire : J'ai trouvé, j'ai rencontré cette femme.)

L'accord s'impose toujours si l'attribut est introduit par *comme*, *de* ou *pour* : *L'auberge qu'on m'a indiquée* (ou *donnée*) *comme la meilleure. Ils les ont laissés pour morts. Il l'a prise pour femme. On les a traitées de folles.*

b) Si le complément du verbe ne peut être qu'une proposition, la logique demande qu'on laisse le participe invariable. C'est ce que fait par exemple R. Jasinski dans son *Histoire de la littérature française*, t. 1, p. 23 : *L'origine des chansons de geste est très discutée. On les a cru* longtemps *issues de poèmes populaires*; p. 52, parlant des fabliaux : *On les a cru* dérivés *de contes orientaux*. Cette invariabilité se rencontre chez plusieurs écrivains excellents : *La poursuite des vanités, que j'ai cru* sérieuses *parce que je voyais les autres y croire* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 27). Grevisse cite Maupassant, Dorgelès, Mauriac, Bainville, Tharaud, Estaunié, Montherlant, etc. (n° 789, p. 589). Høpbye reproduit de nombreux textes de Marcel Proust (pp. 164-168).

Cependant la grammaire traditionnelle ne fait pas cette distinction, et l'accord avec le pronom qui précède est recommandé par la plupart des grammairiens et pratiqué par de nombreux écrivains, même quand le complément d'objet direct est une proposition : *Un défilé de menues pensées que j'ai cru* étrangères (J. Romains, cité par Grevisse, qui donne aussi des textes de Thérive, A. Hermant, Bloy, Duhamel, Bordeaux).

CONCLUSION : On peut toujours faire l'accord avec le pronom qui précède. Si l'on veut introduire plus de logique dans le mécanisme de l'accord, on laissera le participe invariable dans les cas flagrants où le complément d'objet direct ne peut être qu'une proposition.

Sur : *La route que j'ai cru être la plus courte*, cf. plus loin, 10, d.

5. **Pronom en.** Si *en* exprime le complément d'objet partitif, faut-il accorder le participe avec le nom représenté par *en*?

Il suffira d'observer qu'il faut mettre hors de cause une phrase comme celle-ci : *Cette propriété est d'un bon rapport; les*

sommes que j'en ai tirées... En effet, le complément d'objet direct est *que* = les sommes.

Mais en dehors de ce cas, l'usage est loin d'être fixé, tant chez les écrivains que chez les grammairiens.

a) Si *en* est employé seul, on peut dire que l'invariabilité prédomine. Comment la justifier? Certains grammairiens déclarent que *en* est un neutre partitif (= une partie de cela), mais je ne crois pas qu'on le perçoive comme un neutre. D'autres disent qu'il n'est qu'un complément déterminatif du complément d'objet direct non exprimé. Cela ne me paraît pas exact non plus. Dans l'exemple de Littré, *Voyez ces fleurs; en avez-vous cueilli?*, on peut analyser comme lui et les Le Bidois (II, p. 194) : Avez-vous cueilli une *part* de ces fleurs. Bien que je croie qu'on entende plutôt : *quelques-unes* de ces fleurs, je reconnais qu'il y a là une sorte de déterminatif. Mais si je supprime le démonstratif *ces* et si je dis : *Ma femme sait que j'aime les fleurs, elle en a mis dans mon bureau*, dira-t-on encore que cela veut dire : *quelques-unes des fleurs ou une part des fleurs?* Il est clair que non. Le sens ici est bien : *Elle a mis des fleurs dans mon bureau. En* exprime vraiment le complément d'objet partitif, et celui-ci n'est pas perçu comme un neutre.

L'accord serait donc défendable si l'usage ne s'était pas prononcé contre lui; il est certain que le français a toujours hésité à traiter *en* comme un complément direct et surtout à mettre au féminin, après *en*, un participe terminé par une consonne. Qui dirait : *Des toiles de ce genre, j'en ai [peintes], moi aussi?* On dira sans hésiter : *J'en ai peint.*

b) Pourquoi donc y a-t-il plus d'hésitation lorsque *en* est complément d'un adverbe de quantité? Il est bien vrai qu'on trouve plus souvent l'accord, chez les écrivains et chez les grammairiens, dans des phrases comme celles-ci : *Il avait demandé cinq livres; combien en a-t-il reçus? Autant il en a demandés, autant il en a reçus.* Le participe a pour complément le groupe formé par l'adverbe de quantité + *en*, ce groupe exprime un pluriel et, au moment où est énoncé le participe, on sait ce que *en* représente. On écrirait de même : *Autant de démarches il a faites, autant d'affronts il a reçus.*

Cependant il y a hésitation :

1) Quelques bons écrivains laissent le participe invariable, même dans le cas qui vient d'être cité (*combien en, autant en, plus en*, etc.).

2) L'usage courant, dans la langue parlée, ne fait pas l'accord, ainsi qu'on le remarque avec un participe dont le féminin se perçoit.

3) Les grammairiens présentent des opinions divergentes. Certains sont partisans de l'invariabilité dans tous les cas. Ceux qui exigent l'accord le font sous certaines conditions qui varient d'un grammairien à l'autre; ils proposent parfois des distinctions que rien ne justifie.

En effet, beaucoup ne font l'accord que si l'adverbe de quantité précède *en*, mais laissent le participe invariable si *en* précède l'adverbe (*Des monuments comme celui-là, j'en ai beaucoup vu*); d'autres acceptent l'accord dans l'interrogation directe, mais non dans l'interrogation indirecte (*Je ne sais combien j'en ai vu*); d'autres exigent que l'accord soit subordonné à l'énonciation, avant l'adverbe, du nom représenté par *en* (*Combien j'en ai entendu de ces plaintes!*); d'autres encore font des distinctions étranges entre les divers adverbes de quantité (cf. Le Bidois, II, pp. 195-197); d'autres enfin, sentant bien que la langue parlée recule devant cet accord, ne l'admettent que s'il ne s'entend pas ou ne s'entend guère, c'est-à-dire si le participe est terminé par une voyelle.

C'est pourquoi je n'hésite pas à pencher en faveur de l'invariabilité dans tous les cas; j'écrirais : *Nous avons souffert autant de maux qu'ils en ont souffert eux-mêmes. Des explications, personne ne m'en a réclamé. Des fautes de ce genre, combien en avez-vous fait ou corrigé? ou j'en ai déjà beaucoup souligné ou je ne sais combien vous en avez fait.*

6. Lorsque le complément d'objet direct comprend :

- a) un collectif,
- b) un adverbe de quantité,
- c) *le peu*,
- d) un relatif remplaçant *un des*,
- e) *que* en rapport avec deux antécédents unis par *ou*, il suffit d'appliquer les règles valables pour l'accord du verbe. Cf. *Accord du verbe*.

a. *La foule de manifestants que j'ai rencontrée* (ou *rencontrés*) *s'avance* (ou *s'avançaient*) *en hurlant*.

Tout dépend de l'intention et du contexte.

b. *Que de pleurs j'ai versés! Que de peine j'ai eue! Combien de toiles avez-vous peintes?* Accord avec le complément de l'adverbe de quantité. Mais : *Combien avez-vous vendu de toiles?*, puisque le nom qui détermine l'accord suit le participe.

Pour l'adverbe de quantité + *en*, cf. 5.

c. *Le peu d'exigences que cette servante a formulé me l'a fait choisir* (= le petit nombre d'exigences).

Le peu de maladresses qu'il a commises ont été rudeinent punies (= les quelques; on peut supprimer le peu de : les maladresses qu'il a commises).

d. *C'est un des plus beaux poèmes que j'aie lus* (= j'ai lu des poèmes et, parmi ces poèmes, celui-ci est un des plus beaux, voilà un des plus beaux).

Tel est le cas le plus fréquent. Mais il arrive que certains auteurs laissent le participe invariable dans une phrase de ce genre; *un des* signifie alors : *à peu près le plus*.

C'est un de nos amis qu'on a délégué à cette fête = c'est bien un de nos amis qui a été désigné, on a délégué un de nos amis. *J'ai emporté en voyage un des livres que vous m'aviez donnés* (= vous m'aviez donné plusieurs livres).

N. B. - - *Voici un de ceux que vous avez appelés* : toujours accord, logiquement, après *un de ceux*. Mais après une autre expression démonstrative (*un de ceux-là que, un de ces... que*), il faut voir si le sens n'indique pas clairement que l'objet est un. Comparez : *C'est un de ceux que j'ai désignés* et *C'est un de ceux-là que j'ai désigné* pour parler à ma place.

e. *La peur ou la misère, que les hommes ont toujours difficilement supportées, ont fait commettre bien des fautes* (il y a addition). - - *Est-ce le fils ou la fille qu'on a déshéritée?* (il y a exclusion d'un des deux antécédents de *que*; accord avec le plus proche, selon la grammaire traditionnelle, ou avec l'antécédent sur lequel s'arrête la pensée).

7. Les participes **désiré, dit, dû, cru, osé, permis, pensé, prévu, pu, su, voulu**, etc., restent invariables quand ils ont pour complément d'objet direct un infinitif ou une proposition qu'on sous-entend :

J'ai fait tous les efforts que j'ai pu (faire); *pu* est d'ailleurs toujours invariable. — *J'ai fait toutes les démarches qu'il a voulu* (que je fasse). Mais : *J'ai fait toutes les démarches qu'il a voulues* (= qu'il a exigées expressément). *Je lui ai laissé lire tous les livres qu'il a voulu* (lire). — *Vous avez obtenu la réparation que vous avez désirée* (on peut désirer une réparation) ou *désiré* (obtenir). — *Il a fait les démarches qu'il a dû* (faire; on ne peut dire : il a dû des démarches).

8. **Participe passé entre deux « que » ou entre « que » et « qui »** : *La lettre que j'avais présumé que vous recevriez. Les malheurs que j'avais prévu qui vous frapperaient.* L'invariabilité est de rigueur dans ces cas. En effet : j'avais présumé

quoi? que vous recevriez; j'avais prévu quoi? que ces malheurs vous frapperaient. Mais : *Ceux que l'on a informés qu'ils devaient se présenter* : on a informé ceux-là que... -- De telles phrases sont d'ailleurs si lourdes qu'on fera mieux de les éviter.

9. Il n'y a **de** + participe passé + *que* et un nom : *Il n'y a d'éclairé (ou d'éclairées) que deux lucarnes.* Cf. *De*, 3, d.

10. Participe passé construit avec *avoir* et **suivi d'un infinitif**.

On peut relever, chez les auteurs, des exemples d'invariabilité irrégulière. Ils ne sont ni assez nombreux ni assez cohérents pour qu'on puisse s'en autoriser. Les règles traditionnelles subsistent. On va voir qu'elles n'ont généralement rien de mystérieux.

Il s'agit d'une simple application de la règle générale du participe passé construit avec *avoir*. Mais il faut procéder avec discernement pour chercher le complément d'objet direct.

Les enfants que j'ai entendus chanter.

Les couplets que j'ai entendu chanter.

Bien que l'accord soit différent, parce que le complément d'objet du participe est le nom (remplacé par *que*) dans la première phrase et l'infinitif dans la seconde, on pourra ne pas apercevoir cette différence si l'on pose les questions *qui?* ou *quoi?* après le participe ou après l'infinitif :

J'ai entendu qui? les enfants; *quoi?* les couplets.

J'ai entendu chanter qui? les enfants; *quoi?* les couplets.

Voilà comment beaucoup de personnes risquent de répondre. Rien dans ce cas ne leur fera percevoir la raison d'accorder le participe avec son complément *enfants* (qui fait l'action de l'infinitif) et de considérer *couplets* comme complément de l'infinitif *chanter*. (Dans la deuxième phrase le complément du participe est : *chanter les couplets*.)

Mieux vaut donc ne pas recourir à la façon habituelle de chercher le complément d'objet direct.

Le procédé le plus simple et le plus sûr est de commencer la phrase par le sujet de la proposition qui renferme le participe, d'intercaler s'il y a lieu entre le participe et l'infinitif le sujet de ce dernier et de continuer (généralement par une proposition relative) :

J'ai entendu les enfants qui chantaient

J'ai entendu quelqu'un qui chantait les couplets.

De même : *Les démarches qu'il a voulu faire.* On dira : *Il a voulu faire des démarches* (pas de sujet à intercaler). On voit

ainsi clairement la fonction du pronom *que*, remplaçant *enfants* dans la première phrase, *couplets* dans la seconde et *démarches* dans la troisième.

Comparez : *Je les ai **vus** jouer. Je les ai **vu** punir. Les mesures qu'il a **voulu** prendre* (il a voulu prendre des mesures).

Il est donc évident que, si l'infinitif est suivi ou peut être suivi d'un complément d'agent introduit par une préposition, c'est ce complément qui représente le sujet logique de l'infinitif; le participe est alors invariable : *Les arbres que j'ai **vu** abattre (par le bûcheron)*. En effet : J'ai vu quelqu'un, j'ai vu le bûcheron qui abattait les arbres. *Arbres* est complément de *abattre*.

REMARQUES. — a) Le participe **fait** immédiatement suivi d'un infinitif est toujours invariable; il perd en effet alors sa valeur ordinaire et forme avec l'infinitif un groupe que l'analyse ne peut rompre : *Ces livres, je les ai **fait** venir directement de Paris*. On ne pourrait dire : J'ai fait les livres venir.

Laissé ne présente pas exactement le même cas. Si je dis : *Les enfants étaient nerveux, je les ai **laissé(s)** sortir*, on peut entendre : « J'ai laissé les enfants sortir » et donc : J'ai laissé qui? eux. D'où l'accord. Mais si on y regarde d'un peu près, on peut trouver que *laisser* n'a pas non plus exactement sa valeur ordinaire quand il est immédiatement suivi d'un infinitif. Comparez : *Je les ai **laissés** dehors, je leur ai **laissé** la bride sur le cou* et *Je les ai **laissé** battre, je les ai **laissé(s)** parler*. D'où l'assimilation à *fait*.

C'est pourquoi l'usage hésite. On peut donc ou bien ne jamais faire l'accord ou bien appliquer la règle générale : *Je les ai **laissé** punir* (nécessairement invariable, puisque *les* ne fait pas l'action de l'infinitif). *Je les ai **laissé** (ou **laissés**) venir*.

b) Si l'infinitif est **précédé d'une préposition**, il faut voir s'il y a moyen d'intercaler un complément d'objet direct entre le participe et la préposition :

*La peine que j'ai **eue** à le convaincre* (= J'ai eu de la peine à...; *que*, remplaçant *peine*, est complément d'objet direct du participe).

*Les amis que j'ai **invités** à dîner*.

*Les dentelles qu'on nous a **appris** à faire* (= on nous a appris à faire des dentelles; nous complément indirect; *que* n'est pas le complément d'objet direct d'*on a appris*, mais de *faire*).

*Les romans que j'ai autrefois **aimé** à lire* (= J'ai autrefois aimé à lire les romans). L'infinitif, comme dans l'exemple précédent, est complément d'objet direct; comparez : *on nous*

a appris l'art de la dentelle, j'ai aimé la lecture des romans; que est complément d'objet direct de l'infinitif.

La folie que j'ai faite de partir (= J'ai fait la folie de partir. *Fait* n'est pas immédiatement suivi de l'infinitif. Il suit donc la règle générale).

Avoir à et **donner à** se prêtent particulièrement à un double sens. Pour appliquer logiquement la règle d'accord, il faut voir si l'on est en présence d'auxiliaires formant avec l'infinitif une locution verbale, ou si *avoir* et *donner* conservent leur sens propre. Les écrivains ne font pas toujours cette distinction.

Si **avoir à**, suivi d'un infinitif, signifie « devoir, être tenu de », le participe reste invariable, car le pronom qui précède est complément de toute l'expression : *La visite que j'ai eu à faire*. C'est ainsi que, contrairement à l'avis de Grevisse (n° 794), je ne conçois pas l'accord, logiquement, dans *Les affronts qu'il a eu à subir*. Le sens n'est pas qu'il a eu et qu'il a subi des affronts; le pronom n'est pas complément du participe *eu*, mais de l'expression *Il a eu à subir*.

D'autre part, *avoir* conserve son sens et il y a donc normalement accord dans *Les trois enfants que nous avons eus à aimer* (Michaut et Schricke, p. 433), car le sens est bien qu'on les a eus et qu'on les a aimés, et non pas qu'on a été tenu de les aimer.

Mais il y a des cas où les deux sens sont possibles : *La nombreuse famille qu'il a eu(e) à élever* peut signifier « qu'il a dû élever » ou bien « qu'il a eue et qu'il a élevée ».

La phrase : *Voilà les ennemis qu'il a eu à combattre* me paraît signifier : « qu'il a dû combattre », et je préférerais laisser le participe invariable, car tel est bien le sens normal. Mais on peut interpréter aussi : « Voilà les ennemis qu'il a eus et qu'il a combattus », et l'accord du participe est donc possible.

C'est ainsi également qu'on peut expliquer l'accord dans cette phrase de Stendhal (*La Chartreuse de Parme*, XXV), citée par Le Bidois (II, p. 193) : *Les premières (fonctions) qu'il eût eues à remplir*. Mais l'invariabilité se justifierait très bien : les fonctions qu'il a dû remplir.

On voit que, très souvent, l'invariabilité est normale.

Observons que le cas est tout différent dans la phrase citée plus haut : *La peine que j'ai eue à le convaincre, car que* représente *peine* et est complément du participe : « Nous avons eu de la peine ». Remarquez que l'infinitif a d'ailleurs un complément d'objet direct : *le*.

Avec **donner à**, on s'explique mieux encore l'hésitation dans

la plupart des cas. On peut comprendre *ordonner de*, et le participe reste alors invariable; ou bien on peut considérer le pronom comme complément et du participe et de l'infinitif et accorder le participe avec le pronom qui précède : *Les livres qu'on nous a donné à lire* = qu'on nous a ordonné de lire; *donnés* soulignerait qu'il y a eu don, remise des livres, en même temps que l'ordre de les lire. De même : *Les problèmes qu'on vous a donnés à résoudre* (= donnés pour que vous les résolviez) ou *donné à résoudre* (= ordonné de résoudre). Les deux sens se confondent pratiquement, quoique l'accord du participe révèle qu'on attribue à *donner* une nuance qu'il n'a pas dans l'autre cas.

c) Nous avons vu (cf. *Infinitif*, 2) que le sujet de l'infinitif se met couramment au datif (à la forme du compl. indirect) quand l'infinitif dépend de *voir*, *laisser*, *entendre* et a un complément d'objet direct. Dans ce cas, le participe reste invariable. Comparez *Je les ai entendus raconter une bonne histoire* et *Je leur ai entendu raconter une histoire. C'est un geste que je leur ai déjà vu faire*. Dans de telles phrases, si l'on employait *vous* et *nous*, etc., il conviendrait de se demander s'ils tiennent la place de *lui*, *leur* (participe invariable) ou de *la*, *les* (participe variable) : *Cette histoire, ils nous l'ont déjà entendu raconter*. (Comparez : *ils la leur ont entendu raconter*). — *Voilà ce qu'ils nous ont vu faire* (ou *vus faire*; comparez : *ce qu'ils leur ont vu faire*, *ce qu'il les ont vus faire*). Mais il est certain qu'on traitera plus souvent *nous*, *vous*, etc., comme des compléments d'objet directs et qu'on fera l'accord.

d) Bien qu'on accorde souvent le participe dans : *La route que j'ai crue la plus courte* (cf. plus haut, 4), mieux vaut, par un retour à la logique, le laisser invariable dans : *La route que j'ai cru être la plus courte*. (Remarquons en passant que c'est une des raisons pour lesquelles il ne convient pas de déclarer que « le participe s'accorde avec le pronom qui précède, quand celui-ci fait l'action de l'infinitif ».)

Avec certains verbes d'opinion ou d'énonciation, le complément d'objet direct du participe est une proposition et non pas un nom (cf. 4). Sans doute les grammairiens et les écrivains ne font pas toujours cette distinction quand le verbe à intercaler dans cette proposition n'est pas exprimé. Mais s'il est dans la phrase, sous la forme d'un infinitif, il apparaît plus clairement que le complément est une proposition. Dans : *La solution qu'on m'a assuré être la meilleure*, le complément d'objet direct est : « qu'elle était la meilleure », et non pas : « la solution qui était la meilleure ».

L'usage général s'est d'ailleurs prononcé dans ce cas en faveur de l'invariabilité, malgré des raisonnements de grammairiens qui demandaient l'accord dans les deux cas.

e) C'est encore une proposition qui est nécessairement complément d'objet direct du participe dans des phrases comme celles-ci : *Je lui ai payé la somme que j'ai supposé lui revenir. Les démonstrations que j'ai découvert avoir le plus de prise sur son esprit* (Michaut et Schricke, pp. 431-432).

N. B. — Du moment qu'il est possible de donner au pronom la fonction de complément d'objet direct du participe, on accorde le participe selon le principe énoncé au début de ce n° 10. Høbybye cite ces phrases de Proust : *Sans les avoir jamais vu passer en voiture. Elle les avait souvent vu naître* (les = ses domestiques). On peut dire : *Sans avoir vu ces personnes* qui passaient en voiture; *Elle avait vu ses domestiques* qui naissaient. L'accord du participe me paraît donc s'imposer. Il semble d'ailleurs qu'en cette matière Proust ait montré une fantaisie déconcertante. Il a écrit, en se conformant à la règle traditionnelle : *Je les ai vus pleurer. Cette jeune fille que je n'avais jamais vue me saluer ainsi. Je l'avais vue ce matin s'éloigner*, etc. (cf. Høbybye, p. 168).

11. Participe passé des **verbes pronominaux**.

Ils se conjuguent tous avec *être*. Dans certains cas seulement (lorsque l'analyse peut trouver au verbe simple un complément d'objet direct ou voir dans le pronom réfléchi un complément d'objet indirect), *être* est considéré comme mis pour *avoir*.

Si une telle analyse est impossible, il apparaît que le verbe pronominal ne peut se ramener au même verbe employé sans pronom réfléchi et conjugué avec *avoir*; dans ce cas, on applique la règle du participe conjugué avec *être*.

Pratiquement donc, on procédera comme suit :

a) On voit tout de suite si, en dehors du pronom réfléchi, il y a dans la phrase un élément qui doit être analysé comme complément d'objet direct. S'il n'y en a pas, le pronom réfléchi peut, dans certains cas, remplir cette fonction.

La détermination d'un éventuel complément d'objet direct se fait en remplaçant *être* par *avoir* pour poser la question *quoi?* d'abord, *qui?* ensuite.

S'il y a une réponse, on applique la règle d'accord du participe passé construit avec *avoir*.

b) S'il n'y a pas de complément d'objet direct, il reste à

voir si le pronom réfléchi a bien une fonction logique. On sait déjà qu'il n'est pas complément d'objet direct. On cherche s'il peut s'analyser comme un complément d'objet indirect. Dans l'affirmative, le participe reste invariable : en effet, *être* est mis pour *avoir*, mais il n'y a pas de complément d'objet direct.

c) Sinon, puisque le pronom réfléchi (nous l'appelons ainsi dans tous les cas, sans préjuger s'il a ou non une fonction) ne peut s'analyser, on n'est pas en présence d'un verbe pronominal qui peut être ramené au verbe simple correspondant. *Être* n'est donc pas mis pour *avoir*; le participe est considéré comme conjugué avec *être*, il s'accorde avec le sujet.

Quatre verbes seulement font exception : *se rire*, *se plaire*, *se déplaire* et *se complaire*, qui restent invariables bien qu'ils ne puissent se décomposer logiquement. Encore faut-il noter que des écrivains font l'accord avec le sujet dans *se plaire* et ses composés.

On voudra bien se reporter à *compte*, *écho* (le participe reste invariable dans *se rendre compte*, *se faire l'écho*), *persuader*.

Quelques exemples pour illustrer la règle et la marche à suivre :

a. Ils se sont **lavé** les mains (Ils ont lavé quoi? les mains).
Ils se sont **lavés** ce matin.

Ils se sont **frappé** la tête. Ils se sont **frappés** à la tête.

Ils se sont **donné** de la peine (Ils ont donné quoi? de la peine.
De indique seulement que le complément est partitif).

Les injures qu'ils se sont **lancées** à la tête.

Plusieurs candidats se sont **proposés** pour cet emploi (ils ont proposé, mis en avant, présenté quoi? eux). La tâche plus utile qu'il s'était **proposée** (on se propose une chose, une fin, un but, etc.; il avait proposé quoi? la tâche, à lui-même).

Elle s'était **proposé** de participer à ce congrès (même interprétation : on se propose quelque chose; mais ici le complément d'objet direct est l'infinitif qui suit; cf. la 2^e remarque ci-dessous).

Elle s'est **assuré** notre protection. La protection qu'il s'est **assurée**. Il s'est **assuré** des provisions pour six mois. Dans ces phrases, *assurer* = procurer, garantir une chose d'une façon certaine. Comparez : « Assurer sa protection à quelqu'un, assurer des vivres à une armée ». Elle s'est **assurée** de ma bonne foi. Nous nous sommes **assurés** de cette nouvelle (= assurer soi-même d'une chose, dans le sens de « garantir une chose à soi-même »). Nous nous sommes **assurés** à plusieurs compagnies.

Les droits qu'elle s'est **arrogés** (c'est le seul verbe qui, tout

en étant toujours pronominal, a un complément d'objet direct : *s'arroger quelque chose*).

b. *Les hôtes se sont succédé chez nous pendant ces vacances* (pas de complément d'objet direct; ils ont succédé à qui? à eux, les uns aux autres).

Ils se sont nui l'un à l'autre.

Nous nous sommes suffi à nous-mêmes (nous est complément d'objet indirect; à nous-mêmes le renforce).

c. *Ils se sont échappés de prison.* Ici, pas de complément d'objet direct possible en dehors du pronom réfléchi. Or celui-ci n'est pas complément direct. En effet, *Ils ont échappé quoi? qui?* : la question est absurde, car on n'échappe pas quelqu'un ou quelque chose. *Se* est-il complément d'objet indirect? *Ont-ils échappé à eux-mêmes?* Non. *Se* n'a donc pas de fonction; *s'être échappé* ne peut être remplacé par *avoir échappé*. L'accord se fait avec le sujet.

Ils se sont aperçus de leur erreur. Même raisonnement. On observera qu'il ne peut être question de dire : « Ils ont aperçu quoi? leur erreur », puisque le complément est « de leur erreur ».

Ils se sont doutés de la fraude. Encore une fois, *se* n'est pas complément d'objet, ni direct ni indirect. On ne peut d'ailleurs tenter de substituer *douter de quelque chose* à *se douter de quelque chose*, qui a un tout autre sens.

Elles se sont plaintes de votre conduite.

Cette maison s'est bien vendue. Le bon sens ne permet même pas de poser la question : La maison a vendu quoi? Le verbe pronominal a un sens passif. *Se* n'a pas de fonction logique. Accord avec le sujet. De même : *Les roses se sont effeuillées.*

Ils se sont plu à nous taquiner. *Ils se sont ri de nos menaces* (exceptions; on a senti, à tort, dans ces verbes l'équivalent de : il leur a plu, ils ont ri).

d. Mettons à part les verbes pronominaux suivis de ce qu'on appelle un attribut du complément d'objet (cf. plus haut, 4).

Elle s'est crue guérie. Si l'on considère le pronom personnel comme un complément d'objet direct dans *On l'a crue guérie*, il y a cette fois accord avec *se*. Nous avons dit que nous préférons écrire : *On l'a cru guérie*, parce que le complément d'objet direct est une proposition : On a cru qu'elle était guérie. C'est pourquoi sans doute des auteurs écrivent : *Celle qui déjà s'était cru sa fiancée* (P. LOTI, *Figures et choses qui passaient*, p. 226). L'usage général est cependant d'accorder le participe. Il se justifie par le même raisonnement que nous avons appliqué aux autres verbes pronominaux. Le pronom réfléchi n'ayant

pas de fonction logique (il n'est ni objet direct ni objet indirect), le participe s'accorde avec le sujet. C'est ainsi qu'Høpbye écrit : *Une collaboration qui s'est affirmée* (ou *s'est avérée*) *très fructueuse. Ces postes fortifiés s'étaient montrés impuissants. La blessure s'est trouvée mortelle* (p. 145).

On écrira : *Ils se sont sentis* malheureux. Mais : *Ils se sont senti* le courage de résister.

Elle s'est imaginée riche, gracieuse; se est complément d'objet direct : Elle s'est vue en imagination, elle s'est représentée comme... Comparez : *Cette réunion, l'une de celles que j'avais longtemps imaginées si belles* (Proust, cité par Høpbye, p. 144). *Elles ne sont pas aussi belles que je les ai imaginées* (*Grammaire des grammaires*, 1838, p. 384). *Elle s'est imaginée* belle et riche. *Les aventures qu'elle s'est imaginées* (Michaut et Schricke, p. 425). *Elle s'est imaginé* qu'on la trompait : Elle a imaginé quoi? qu'on la trompait; on s'imagine une chose; il y a ici un complément d'objet direct exprimé sous la forme d'une proposition (cf. la première remarque ci-dessous); « se peut se traduire par à soi, pour soi, dans son esprit » (Michaut et Schricke, p. 425).

REMARQUES IMPORTANTES.

1. Si une proposition suit, commençant par *que*, le principe ne change pas : le participe passé s'accorde avec le sujet lorsque le pronom réfléchi n'a aucune fonction logique; il reste invariable si la proposition qui suit est complément d'objet direct.

Une petite difficulté peut surgir du fait que des verbes pronominaux se construisent avec *que* au lieu de *de ce que*.

Il suffit de se demander si le même verbe pronominal, construit avec un nom ou un pronom comme *quelque chose*, serait transitif direct. Dans ce cas, le participe passé suivi de la subordonnée complément d'objet direct reste invariable.

Si au contraire le nom ou le pronom complément du verbe pronominal réclame une préposition, il n'est pas difficile de constater que le pronom réfléchi n'a aucune fonction; l'accord du participe passé se fait donc avec le sujet.

Elle s'est imaginé qu'on l'écouterait. On s'imagine une chose. Elle a imaginé quoi? qu'on l'écouterait. *Se* = pour soi, dans son esprit.

Ils se sont étonnés qu'on les eût fait attendre. On s'étonne de quelque chose.

Peut-on dire : ils ont étonné eux-mêmes? Évidemment non! Ni non plus : ils ont étonné à eux-mêmes. *Se* n'a donc pas de fonction; accord avec le sujet.

Ils se sont aperçus qu'il fallait recommencer. Même raisonnement. *Se n'a pas de fonction.*

Ils se sont flattés qu'on les rappellerait.

Elle s'est assurée que rien ne manquait (ZOLA, *Le Rêve*, II). Grevisse trouve qu'« on pouvait avoir : assuré » (n° 796, p. 578). Je ne crois pas; il me semble qu'on a bien ici l'expression *s'assurer de quelque chose* (cf. p. 522, a). Le sens est : *Il s'est assuré de l'intégralité du dépôt*, et non pas : *Il s'est assuré l'intégralité*. De même : *Nous nous sommes assurés que rien n'était plus faux*. Comparez : *Nous nous sommes assurés de la vérité de ce qu'il disait*.

Cf. *Persuader*.

2. Si un infinitif suit, le principe ne change pas non plus (cf. plus haut, 10). Toutefois on remarquera que l'infinitif peut être précédé d'une préposition et jouer le rôle de complément d'objet direct.

D'autre part, lorsque l'infinitif est précédé d'une préposition, on doit bien prendre garde à celle-ci et ne pas répondre à la question *quoi?* en employant une autre préposition.

Elle s'est décidée à partir tout de suite. Elle a décidé quoi? A cette question on ne peut répondre : *de partir*, puisque le complément est *à partir*. Donc, pas de réponse à la question *quoi?* — Elle a décidé qui? elle-même. Accord avec *se*.

Les démarches qu'il s'était proposé de faire. Il avait proposé quoi? *de faire des démarches*. L'infinitif est complément d'objet direct. Le participe reste invariable. De même : *Elle s'est bien promis de recommencer*.

Si l'infinitif n'est pas prépositionnel, le cas est plus simple encore :

Ils se sont vus mourir de faim : ils ont vu eux-mêmes mourir de faim. Mais : *Ils se sont vu condamner*.

Ils se sont fait gronder (*fait* invariable quand il précède immédiatement un infinitif).

Ils se sont imaginé être des héros (ils ont imaginé qu'ils étaient des héros; le complément direct est une proposition; cf. plus haut, 10, remarque d).

Laissé peut toujours rester invariable devant un infinitif ou suivre la règle des autres participes (cf. plus haut, 10, remarque a) : *Ils se sont laissé gagner par cette propagande* (= Ils ont laissé cette propagande les gagner). *Ils se sont laissés glisser*. Cependant on trouve, en vertu de la tendance très légitime à l'invariabilité : *Les rabatteurs se sont laissé glisser* (PESQUIDOUX, *Chez nous*, I, p. 39).

Quant à l'accord insolite de cette phrase : *Elle s'était [laissée] marier docilement à un vieillard* (F. MAURIAC, *Le Nœud de vipères*, 1^{re} partie, ch. VIII), il ne s'explique pas par l'analyse (Elle avait laissé son père la marier), mais sans doute par l'idée de passivité inhérente à l'expression.

3. Quand le sujet est **on**, le participe passé est parfois mis au pluriel, s'il est clair que le pronom représente plusieurs personnes : *On ne s'est jamais tant vues* (Colette, citée par Høybye, p. 156). *On ne s'était jamais séparés* (G. Chérau, cité par Grevisse, p. 407, n° 587).

Certes, un tel accord s'explique fort bien, mais cet emploi appelle des réserves. Cf. *On*, 1.

PARTICIPE PRÉSENT ET ADJECTIF VERBAL. — En principe, le *participe présent* exprime une action momentanée ou nettement délimitée dans sa durée. Il peut être généralement remplacé par *qui* + le même verbe conjugué. L'*adjectif verbal* exprime un état qui se prolonge, une habitude, une qualité plus ou moins permanente; il correspond plutôt à un adjectif : *Je l'ai vue riant aux éclats* (= qui riait, en train de rire à ce moment; participe). — *Il a des yeux brillants* (= vifs; état; adjectif).

Cependant, on observera que l'on pourrait, dans cette dernière phrase, remplacer aussi *brillants* par *qui brillent*.

C'est pourquoi, pour voir si l'on est en présence d'un participe présent invariable ou d'un adjectif verbal variable, il vaut mieux appliquer les règles suivantes, fondées sur les conditions normales d'emploi du verbe ou de l'adjectif.

A. La forme en **-ant** est **participe présent** et invariable :

1) quand elle a un complément d'objet direct : *Une personne aimant la lecture*;

2) quand elle est employée à la forme pronominale : *Ces enfants, se riant de nos remarques...*;

3) quand elle est employée avec l'auxiliaire *aller* ou *s'en aller* : *Ses maux vont croissant. Ses forces s'en vont déclinant*;

4) quand elle est accompagnée de la négation *ne* ou *ne pas* : *Ils étaient sévères, ne riant jamais*;

5) quand elle est suivie d'un adverbe qui la modifie. *Des enfants grincheux, réclamant sans cesse. Une chair palpitant encore* (dans ce cas, on pourrait faire l'inversion de l'adverbe et dire : *encore palpitante*; c'est pourquoi, devant un adverbe, on trouve — mais rarement — l'accord du mot en **-ant** pour

marquer l'état : *Nous marchions, hésitants quelquefois, mais non découragés*;

6) quand elle est employée en construction absolue, avec un sujet propre (ablatif absolu latin) : *La grâce aidant, nous réussirons*;

7) quand elle forme un gérondif; elle est alors précédée de *en*; cette préposition peut être parfois sous-entendue : *Elle arriva en courant. Ils allaient criant par les rues.*

On ne confondra pas le gérondif avec l'emploi de *en*, signifiant « comme », suivi de l'adjectif verbal : *Ils sont venus en conquérants. Elle se présente en suppliante.* Comparez : *en vainqueurs, en demandeuse.*

B. La forme en *-ant* est **adjectif verbal** et variable :

1) quand elle est attribut : *Ils sont amusants*;

2) quand elle précède immédiatement ou peut précéder le nom : *une étonnante audace, une audace étonnante, une ravissante vallée*;

3) quand, placée en épithète après un nom ou en apposition, elle n'a pas de complément d'objet direct : *Une enfant souriante. Les murs fumants de Troie. Une apparition étrange, inattendue, saisissante. Une vague odeur engourdissante de peinture, de térébenthine et de tabac.*

Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse (V. Hugo, *La Conscience*). Dans cet exemple, *dormant* suggère l'action, dont le poète souligne avec raison la brièveté. On pourrait écrire *dormants*, qui correspondrait à *lasse* et suggérerait un état, comme *assoupis*;

4) quand, précédée d'un adverbe (autre que *ne*) qui la modifie, elle n'est pas suivie d'un complément d'objet direct : *Une personne non complaisante. Des personnes bien pensantes.*

Cependant, Alain-Fournier écrit : *Elle avait toujours été pauvre, toujours empruntant, toujours dépensant* (cité par Grevisse, n° 772, B); il s'agit en effet visiblement d'une action. Mais de tels cas sont tout à fait exceptionnels.

C. Quand la forme en *-ant* a un complément prépositionnel (ou circonstanciel sans préposition), le cas est moins clair, car verbes et adjectifs peuvent avoir de tels compléments. Il faut donc alors recourir aux principes énoncés plus haut et voir si l'on exprime une action momentanée, délimitée, ou un état, un fait habituel. On ne perdra pas de vue les cas précis qui viennent d'être énumérés; on accordera le mot en *-ant* si on peut le remplacer par un qualificatif. *Il a vu des chiens courant*

à travers bois. Une démarche **tendant** à la suppression des faveurs. Des cloches à melon **étincelant** au soleil. Elle s'enfuit, **mourant** de peur. — Rendre ses passions **obéissantes** à la raison (= dociles à la raison). Nous ne distinguons que des points **brillants** sur le fond noir du ciel. Expression **courante** (ou Cette expression est **courante**) dans la région parisienne.

Une intention règle souvent d'ailleurs l'accord ou l'invariabilité. Il y a là un moyen d'exprimer des nuances.

D. On notera les expressions : *argent comptant, deniers comptants, avocat, médecin consultant, une place payante, couleur voyante, musique chantante* (= qui est chantée facilement); dans ces expressions, le mot en *-ant* a un sens passif; *une rue passante* (= fort fréquentée), *un endroit commerçant, poste restante, chemin glissant, café chantant, soirée dansante, à la nuit tombante, une personne bien portante, méfiante, repentante, la partie plaignante, en espèces sonnantes, à sept heures sonnantes* (ou *battantes*), mais on dit aussi : *à sept heures sonnant* (ou *battant* ou, familièrement, *tapant*), *toute(s) affaires cessante(s), tous empêchements cessants, les tenants et les aboutissants, les payants, les allants et venants, séance tenante, chemin faisant, tambour battant, généralement parlant, à son corps défendant, donnant donnant, les ayants droit, une maison à lui appartenante, une affaire pendante* et d'autres expressions juridiques.

Battant neuf, flambant neuf. Cf. *Baltre*, 2.

E. **Orthographe.** On aura soin d'observer la distinction, dans l'orthographe, entre certains participes présents et les adjectifs en *-ant* ou *-ent* correspondants, notamment dans les verbes en *-ger*, *-guer*, et *-quer*. On trouvera la plupart de ces mots à leur place, dans l'ordre alphabétique.

F. Emploi du participe présent. Son sujet.

1. En dehors des propositions où il est employé en construction absolue avec son sujet propre, le participe se rapporte normalement au sujet de la principale.

On ne peut donc dire : [*Disant toujours la vérité, vous devez me croire*] ni [*Espérant recevoir une réponse favorable, veuillez agréer...*]. Il faut dire : *Puisque je dis..., vous devez* ou : **Disant...** *j'ai le droit d'être cru.* **Espérant recevoir...** (ou : *Dans l'espoir d'une ...*), **je vous prie d'agréer...**

On dit, selon un ancien usage : *L'appétit vient en mangeant, La fortune vient en dormant.* Mais on fera mieux de limiter cet ancien usage à des locutions toutes faites. L'Académie dit cependant (à Rire) : *Le fou rire m'a pris en le voyant.*

2. Dans le cas d'une proposition absolue, le sujet de celle-ci ne peut être le même que celui de la principale; il peut d'autre part être remplacé dans la principale par un pronom *complément* : *La ville étant prise, on la pillà*. Mais on ne peut dire : [*La ville étant prise, elle fut pillée*].

3. En principe, déclarent des grammairiens, « un participe présent ne doit être apposé à un substantif que si celui-ci est *sujet*. S'il est *complément*, tournez par la relative, qui semble beaucoup plus légère » (A. THÉRIVE, *Querelles de langage*, 3^e série, p. 175). C'est un principe de style plutôt qu'une règle de grammaire et qui ne s'applique que si le participe remplace une proposition relative; encore est-il loin d'être toujours observé : *Il vit un montreur d'ours et sa bête se dirigeant vers l'embarcadère* (J. GREEN, *Varouna*, 1941, p. 32).

Dans les formules générales, par exemple dans l'énoncé d'une règle, ou quand il n'y a pas la moindre équivoque, on admet que le participe présent se rapporte à un complément; mais la relative vaut mieux, d'ordinaire : *On emploie mal à propos le participe présent renvoyant à un complément* (Martinon, p. 470). On pourrait dire : *qui renvoie*. — *Il me faut un employé qui ait de l'expérience* (mieux que : *ayant*). — *Un peintre déformant sans cesse la nature me déplaît*. — *Je n'aime pas un peintre qui déforme sans cesse la nature*.

On dira très bien, si le participe présent est coordonné à un participe passé : *J'ai rencontré une voiture lancée à toute vitesse et filant sur Paris* (Martinon, p. 471).

Mais « *J'ai donné deux sous à une fille implorant la charité* est lourd... C'est du style de version latine, du style mollusque, invertébré », dit Thérive, avec une sévérité d'ailleurs excessive.

G. **Répétition de *en*** : *En* se répète généralement quand il y a plusieurs participes : *en entrant et en sortant*. Toutefois on peut ne pas répéter *en* quand les deux participes ont le même complément ou quand le second participe ne fait que développer le premier : *En préparant et assurant le succès de cette entreprise. En expliquant et développant cette idée* (Martinon, p. 466).

On dit aussi : *En allant et venant*.

PARTICIPER. — On distinguera :

Participer à = avoir part : *Il participe à tous les profits* (Ac.). *On l'accusa d'avoir participé à la conjuration*.

Participer de = tenir de la nature de : *Cela participe de la nature du feu* (Ac.). *Son système participe de celui des anciens* (Ac.).

PARTI PRIS s'écrit sans trait d'union (Ac.) : *C'est un parti pris* (Ac.).

Des **partis pris** : *Paris n'était guère propre aux partis pris absolus* (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 274).

On rencontre cependant ce nom avec un trait d'union chez plusieurs écrivains.

PARTIR. — 1. **Conjugaison** : *Je pars, il part, nous partons. Je partais. Je partis. Que je parte, etc.*

Auxiliaire : *être. Nous sommes partis.*

Littre connaît encore l'auxiliaire *avoir* pour marquer l'action, et certains linguistes voudraient le maintenir lorsqu'il s'agit d'un coup de fusil qui part. L'usage actuel emploie *être* dans tous les sens.

2. Ne dites pas : [*Il est parti soldat*]. C'est un tour populaire. Dites : *Il est parti comme soldat*.

Ne dites pas non plus : [*Il est parti pendant un mois*].

Partir signifie en effet : quitter un lieu pour se diriger vers un autre. Cette action n'a pas une durée d'un mois. Dites : *Il s'est absenté pendant un mois*.

3. **Partir pour, partir à.** On dit régulièrement *partir pour* et parfois *partir vers*. L'analogie avec *aller* explique et justifie *partir à* qui, malgré la condamnation de presque tous les grammairiens, est certainement entré dans le bon usage, ainsi que *partir en* et *partir dans* : *Il feignait de partir au bureau* (A. Daudet). *Hippolyte partit à Neufchâtel* (Flaubert). *Il était reparti à la campagne* (Flaubert). *Les mélayers sont partis au bourg* (Alain-Fournier). *Partir au front* (Dorgeles). *Partir au païsement* (Duhamel). *Il rêva d'y partir* (Tharaud). — *J'étais parti en Angleterre* (R. Martin du Gard). *Nous partions dans le Midi* (L. Daudet). *Les étudiants étaient partis dans leurs familles* (Flaubert). *Partir là-bas, ailleurs, quelque part, etc.*

Grevisse, qui cite ces exemples et plusieurs autres (p. 708, n° 912), trouve aussi qu'« il est inutile de s'indigner ». Cf. Le Bidois (II, p. 709) : « Le tour condamné a, depuis (Littre), fait son chemin, et envahi la langue littéraire elle-même ».

4. Des puristes condamnaient l'expression : *La tache est partie* (est enlevée, est disparue). Elle me paraît cependant se justifier aussi bien que ces deux autres, empruntées au Dictionnaire de l'Académie (au mot *Tache*) : *La tache est restée. Cette tache s'en ira avec de l'essence*.

5. *Partir* a le sens de *partager* dans : *Avoir maille à partir avec quelqu'un*, dans *mi-parti* (cf. ce mot) et en termes de blason.

6. **Composés.** Cf. *Repartir* (se conjugue comme *partir*) et *répartir* (comme *finir*).

Départir se conjugue comme *partir*.

PARTISAN. — L'*adjectif* a pour féminin régulier *partisane* : *Les passions **partisanes***. Quelques écrivains ont risqué [*partisante*].

Le *nom*, appliqué à une femme, reste parfois *partisan* et fait parfois aussi *partisane* : *Madame X est **un partisan** acharné* (ou ***une partisane** acharnée*) *des nouvelles méthodes*.

PAR TROP = beaucoup trop : *Il est par trop pressant* (Ac.).

PARUTION est un néologisme qui signifie : l'action de paraître en librairie. L'Académie, le *Dict. gén.* et les puristes le rejettent et emploient : *publication, mise en vente* ou *apparition*.

Parution est cependant courant en librairie et constamment employé par la Société des gens de lettres dans sa *Chronique*. On peut dire que le mot est entré dans l'usage (cf. LE GAL, *Cent manières*, pp. 184-185). Il est certain qu'il dit autre chose que *publication*. Il évoque le *moment* où le livre paraît, où il est mis en vente.

PAS, nom. — 1. *Pas d'un cheval*. L'Académie mentionne l'expression familière : *Cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval* (se dit d'une chose difficile à trouver).

2. *Pas* peut signifier *seuil* : *Il est sur le pas de la porte* (Ac.).

3. Plutôt que [*donner un pas de conduite à quelqu'un*], dites : *Faire la conduite* à un ami, à un camarade qui part (Ac.).

PAS, adverbe, et POINT.

1. Concurrence entre *pas* et *point*. D'après l'étymologie, *point* nie plus fortement que *pas* : *Je n'avance pas* (d'un pas) dit donc moins en théorie que *Je n'avance point* (d'un point). Je rappelle cette différence originelle parce qu'elle explique les distinctions désuètes que l'on veut faire aujourd'hui. En réalité :

1) *pas* est beaucoup plus fréquent que *point*;

2) la langue littéraire emploie parfois *point* au lieu de *pas* pour des raisons d'euphonie (on évite une répétition ou une cacophonie);

3) il existe encore certaines différences d'emploi, dues à la tradition :

a) On n'emploie jamais *pas* tout seul au lieu de *non* dans une réponse elliptique. On répondra : *Pas du tout, pas toujours, pas*

encore, pas trop, pas beaucoup, pas assez, pas tant que vous, pas même, pas un, pas plus que ça. Dans le même cas, *point* tout court est possible, mais rare: *En voulez-vous? Point* (Ac.).

b) On met *pas* plutôt que *point* devant un comparatif, un adverbe de quantité ou un nom de nombre : *pas plus, moins, meilleur, mieux, moindre, pire, etc.; pas autant, tant, si, beaucoup, peu, trop, etc.; pas un, pas deux, etc.* : *On n'est pas plus gentil. Je n'en ai pas tant que vous. Je n'en ai pas trop. Pas si bête. Vous n'en trouverez pas deux, pas un de votre avis.*

2. *Pas* ou *point* peuvent s'employer dans certains cas au lieu de *non* ou de *non pas* pour nier un mot ou un groupe de mots qu'ils précèdent (cf. *Non*, 3).

Discuté devant un adjectif (en réalité cependant, si *pas* étonne encore parfois dans ce cas, *point* a pour lui une longue tradition), ce tour est tout à fait normal devant une préposition ou un adverbe et il se recommande même devant un adverbe suivi d'un adjectif : *Invitée ou point invitée, je ne m'en souviens pas* (Littré). — *Il était équitale, point jaloux et point suborneur* (Rousseau, cité par Littré). *Cet homme est bienfaisant, indulgent, point soupçonneux* (Grammaire des grammaires, 1838, p. 437). *J'ai trouvé un logement pas cher. Des avantages sérieux et pas méprisables* (Brunot, p. 614). *C'est un bon camarade, pas désagréable à voir* (G. SAND, *Elle et Lui*, citée par Brunot). *Les gens peu ou point instruits* (Ac.). — *C'est pour lui qu'il travaille, pas pour les autres* (Ac., à Lui). *Je pardonne à mes ennemis et point à mes flatteurs* (Ac.). — *L'herbe poussait où elle doit pousser et pas ailleurs* (G. DUHAMEL, *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 161).

— Une postérité *point trop ingrate* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 106). *Il était resté là, pas plus ému que si rien ne s'était passé* (Martinon, p. 558). *Il était grand, pas très gros.*

Pas s'emploie aussi devant un nom : *Plusieurs d'entre eux, du moins; pas Pascal* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 21). *Je réclame un droit, pas une faveur* (Michaut, p. 525) à côté de : *et non pas une faveur, non pas une faveur, non une faveur.*

Il n'est pas rare devant un pronom : *Je veux consulter quelqu'un, mais pas lui.*

N. B. — On dit aujourd'hui *pourquoi pas?*, plus souvent même que *pourquoi non?*

Emploi de *pas* au lieu de *non* dans des phrases elliptiques comme : *les autres, non; moi, non.* Cf. *Non*. 2.

3. Nombreux sont les tours elliptiques comme : *Point d'argent, point de Suisse; pas de ça, s'il vous plaît; point d'affaire; pas de nouvelles, bonnes nouvelles.*

4. Il faut éviter de dire [*si pas*] au lieu de *sinon*. Cf. *Sinon*.

5. En dehors des phrases elliptiques, on évitera de réduire la négation à *pas* ou à *point* sans *ne* : [*C'est pas vrai*]. [*Te fâche pas*]. [*Je sais pas*]. Dans les interrogations directes, le xvii^e siècle admettait aussi bien *Ont-ils pas fait?* que *N'ont-ils pas fait?* La correction demande aujourd'hui *ne pas* : *Ne dirait-on pas?* *N'allez-vous pas m'en vouloir?*

6. Ellipse de *pas* ou *point*. Cf. *Ne*, employé seul.

7. Cf. *Ne pas que*.

PAS MAL. — 1. **Pas mal!** marque l'approbation : *Pas mal! Continuez!*

2. Littré signale le tour : *Il n'y avait pas mal de curieux et le Dict. gén.* (à *Mal*) donne : *Il n'est pas mal effronté*.

Ces tours négatifs sont encore corrects, mais démodés. On emploie aujourd'hui, dans la langue écrite comme dans la langue parlée, *pas mal* sans *ne* : *J'en connais pas mal qui...* *Nous avons à faire encore pas mal de choses*. La négation est impossible après une préposition : *Avec pas mal de difficultés, j'ai pu m'en tirer*.

PAS RIEN. — **Ce n'est pas rien** (= c'est quelque chose) appartient à la langue parlée plutôt qu'à la langue écrite, disent les puristes; cette expression se rencontre cependant chez de bons auteurs comme Thibaudet (*Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, 1936, p. 182).

Grevisse (n^o 592) cite aussi Bremond, Veuillot, Maurois, Duhamel, Tharaud, A. Hermant. On ne peut donc la proscrire.

PAS UN est accompagné de *ne*, sauf évidemment dans une proposition comparative où il y a ellipse du verbe : **Pas un ne recula**. *Il souffrit comme pas un*.

Devant un adjectif ou un participe, on met *de* : *Parmi ces élèves, il n'y en a pas un d'indiscipliné*.

On évitera de dire : *sans [pas un] mot*; on dira : **sans un mot**, **sans aucun mot**.

Après **Pas un qui**, on emploie le subjonctif, sans *ne* explétif : *Pas un bachelier sur dix qui sache vraiment le français, le simple français correct*, écrit André Billy. Si le verbe subordonné est pris négativement, on emploie *ne* : *Pas une des rubriques grammaticales de nos hebdomadaires qui n'ait souligné l'horreur de ces néologismes dont nous enrichissent sans compter les jeux de la vie politique* (René GROOS, *Querelles de mots*, dans *La Gazette des Lettres*, 30 mars 1946). Cf. *Ne*, employé seul, 5.

PASCAL. — Pluriel : *pascaux*.

PASSAGER — qui ne fait que passer, qui n'a pas une longue durée : *un plaisir passager*. Ne dites pas : [*Une rue passagère*]. Dites : *Une rue passante, animée*.

PASSE. — **Être en passe de** — être dans une situation favorable pour : *Il est en passe de devenir officier* (Ac.).

PASSÉ. — 1. **Passé cinq heures.** Cf. *Participe passé*, Règles particulières, 1, b.

2. Ne dites pas : [*Il y a passé trois cents ans. Il y avait passé deux cents personnes*]. Dites : *Il y a plus de trois cents ans. Il y avait plus de deux cents personnes*.

3. Mais on dit très bien : *Il a passé cinquante ans* ou *Il a cinquante ans passés. Il a passé la cinquantaine*

PASSÉ ANTÉRIEUR. — 1. On évitera de mettre un *accent circonflexe* sur l'auxiliaire à la 3^e personne du singulier. Il en faut un aux deux premières personnes du pluriel : *Quand il fut arrivé; quand nous fûmes partis*.

2. **Emploi :** a) pour exprimer un fait non répété qui a eu lieu, dans un temps déterminé et limité, immédiatement avant un autre (généralement exprimé au passé simple) : *Quand il fut arrivé, je partis. Dès qu'il eut fini, il se leva;*

b) avec un complément de temps, pour exprimer une action entièrement accomplie et faite rapidement : *Et le drôle eut lapé le tout en un moment* (La Fontaine). *En quinze secondes il eut démonté la roue*.

Lorsque, dans le premier emploi, l'action principale est exprimée par un passé composé, le *passé surcomposé* se substitue régulièrement au passé antérieur dans la subordonnée : *Quand il a été arrivé, je suis parti. Dès qu'il a eu fini, il s'est levé*.

PASSÉ COMPOSÉ. — Il indique proprement un fait passé que l'on considère comme achevé mais en contact avec le présent, soit par son caractère récent, soit par ses conséquences présentes ou l'intérêt qu'il présente actuellement : *J'ai vu hier mon ami. J'ai bien travaillé cette année. J'ai lutté pendant vingt ans pour cette idée. Quelqu'un a égaré mon livre*.

On comprend donc qu'avec un complément de temps (comme *jamaïs, toujours, souvent, parfois*), il exprime une vérité générale : *L'effort a toujours été récompensé*. On peut d'ailleurs aussi, dans ce cas, employer le *passé simple*. Il y a entre les deux formes,

dans un grand nombre d'emplois, une concurrence que l'usage seul apprendra. Cf. *Passé simple*.

Le passé composé peut aussi avoir la valeur d'un *futur antérieur* en présentant le fait comme s'il était déjà accompli : *J'ai fini dans un instant*. Avec *si*, on n'emploie pas le futur antérieur : *S'il n'est pas parti dans une heure, appelez-moi*.

PASSÉ SURCOMPOSÉ. — Cf. *Temps*. Voir aussi *Passé antérieur*.

PASSÉ SIMPLE. — Il s'emploie peu dans la langue parlée, sauf dans certaines provinces. La langue écrite est loin de l'avoir abandonné, surtout dans la narration. La première et la deuxième personne du pluriel sont particulièrement démodées et sont remplacées généralement par le *passé composé*.

Il importe surtout de distinguer le passé simple de l'*imparfait* (cf. *Imparfait*). Le passé simple ne souligne aucun contact du fait passé avec le présent (cf. *Passé composé*), ni l'idée de continuité, ni celle de simultanéité : *Il mourut le 11 mai 1940. Il remercia son bienfaiteur et sortit*. Il convient mieux que le passé composé, surtout dans la langue écrite, pour exprimer des actions successives dans un récit.

Comparez les temps dans cette phrase d'Alphonse Daudet (*Le Petit Chose*, p. 138) : *Comme je sortais* (simultanéité) *du collège à grandes enjambées, encore tout ému de l'horrible spectacle que je venais de voir* (cf. *Imparfait*, 3), *la loge du portier s'ouvrit brusquement et j'entendis qu'on m'appelait* (cf. *Imparfait*, 4).

Et dans ces lignes de Romain Rolland (*Jean-Christophe, L'Aube*, p. 92) : « Un soir, vers sept heures, il était seul à la maison. Les petits frères se promenaient avec Jean-Michel. Louisa lavait le linge au fleuve. La porte s'ouvrit, et Melchior fit irruption. Il était sans chapeau, débraillé; il exécuta pour entrer une sorte d'entrechat, et il alla tomber sur une chaise devant la table. Christophe commença à rire, pensant qu'il s'agissait d'une de ses farces habituelles; et il vint vers lui. Mais dès qu'il le regarda de près, il n'eut plus envie de rire. Melchior était assis, les bras pendants... »

Un fait qui a duré longtemps est normalement exprimé au passé simple si cette durée est nettement précisée ou si l'action est envisagée dans toute sa durée : *Il marcha trente jours, il marcha trente nuits* (Hugo). Comparez : « Ils restèrent longtemps ainsi. Melchior se balançait lourdement sur sa chaise... Personne ne rentrait, ils restaient seuls tous deux; la nuit tombait, et la peur de Christophe augmentait de minute en minute. »

PASSEPORT s'écrit en un mot.

PASSER. — 1. **Auxiliaire** : *Il a passé alors dans le camp ennemi* (action en train de s'accomplir). *J'ai passé par là.* — *Le facteur est déjà passé* (action considérée dans son résultat, comme accomplie). *Cette mode est passée. L'envie lui est passée ou lui a passé* (Ac.).

2. Cf. *Passé.*

3. **Passer un examen**, c'est le subir : *Il a passé son examen d'une manière brillante* (Ac.).

Passer peut signifier aussi : « être reçu, réussir »; on dit alors : *Il ne passera pas à l'examen, il est trop ignorant* (Ac.).

4. Dans le sens d'« être reçu, être nommé », on dit : *Il est (ou il a) passé sous-chef, capitaine, etc.* (Ac.).

5. *Passer* peut signifier *dépasser* : *Le col passe trop* (Lar.). *Sa jupe passe sous son manteau* (Ac.).

6. **Passer outre.** Cf. *Outre.*

7. *Accord du participe passé.* Cf. *Participe passé, Règles particulières, 1, b, et 2.*

[**PASSET**]. — Le wallon a conservé ce mot qui, déjà au moyen âge, désignait un petit banc placé sous les pieds. On ne peut l'employer en français.

PASSE-TEMPS. — On écrit : *Un passe-temps, des passe-temps.*

PASSETTE, ignoré par l'Académie, est admis par Littré et le Dictionnaire Larousse : petite passoire.

PASSIVITÉ et non [*passivélé*].

[**PATAPOUF**] appartient à la langue populaire : « personnage gros, gras, petit » (Bauche) : [*Un gros patapouf*].

PÂTÉ — pâtisserie contenant des viandes ou du poisson. Ne pas confondre avec « gâteau » ou « petit gâteau ».

PATER (nom de prière) : *Un Pater, des Pater.*

PATÈRE est féminin : *Une patère.*

PATIENT. — On dit : *le patient*, non seulement pour désigner celui qui a de la patience (*Le patient est le fort*) mais aussi et surtout celui ou celle qui est entre les mains des chirurgiens ou des médecins (Ac.). Le mot ne s'emploie plus guère pour désigner celui ou celle qui subit un supplice.

PATIO, masculin (prononcer *t*) = cour dallée et à ciel ouvert.

PATRIARCAL. — Pluriel : *patriarcaux.*

PATRON. — Féminin : *patronne*.

Patronnesse = qui patronne une œuvre : *Une dame patronnesse*. Substantivement : *Les patronnesses d'une fête* (Littré).

PATRONAL. — Pluriel : *patronaux*. Une *n.* Mais **patronner** a deux *n.*

[**PAUMER**] est un vieux mot français qui a eu parmi ses acceptions : frapper avec la paume (le peuple dit encore, comme Thomas Corneille : *le paumer la gueule*), vendre à l'enchère (cf. Godefroy). Il s'emploie encore en Belgique dans le sens de « mettre à prix ».

Il faut éviter ce mot si l'on veut parler le français correct d'aujourd'hui.

PAUSE. — Cf. *Pose*.

PAUVRE. — L'adjectif a pour féminin *pauvre* : 1) *Une pauvre femme*; 2) *une femme pauvre*. Notez la différence de sens : 1) malheureuse; 2) dépourvue de ressources.

Le nom a pour féminin *pauvresse* : *Une pauvresse*.

PAYER s'écrit avec *y* ou *i* devant un *e* muet. Cf. *Paiement*.

On dit : *Il me le paiera* (cf. *Payer une somme à quelqu'un*). — *Payer un domestique*. *Payer quelqu'un de sa peine, de ses services*. — *Payer cher des marchandises*. *J'ai payé ce livre vingt francs* et non : [*J'ai payé vingt francs pour ce livre*]. *Il a payé pour les aulres, pour les crimes de son père*. — *Je l'ai payé pour faire cette besogne, pour qu'il fît cette besogne*.

PÊCHEUR. — Féminin : *pêcheresse*.

PÊCHEUR. — Féminin : *pêcheuse*.

PÉCUNIAIRE. — Ne dites pas : *Des embarras [pécuniers]*. Dites : *pécuniaires*.

Pécuniaire a été entendu à tort comme le féminin de [*pécunier*]. D'où ce dernier mot, dont Littré notait déjà l'emploi et qui n'a cessé de se répandre.

PÉDANT. PÉDANTESQUE. — **Pédant** s'emploie pour désigner une personne : *Un pédant, une pédante*.

Comme adjectif qualificatif, on emploie *pédant* ou **pédantesque**. *Pédant* est d'un emploi plus général et peut seul se dire pour la personne. *Pédantesque* se dit surtout du langage (*un parler pédantesque, un discours pédantesque*).

On dira : *des citations pédantesques ou pédantes, un air pédant ou pédantesque, une érudition pédante ou pédantesque*.

PÉDANTERIE. PÉDANTISME. — On dit plutôt aujourd'hui : *le pédantisme* (Ac.).

PÉDOLOGIE. --- Les agronomes ont adopté le mot *pédologie* (grec *pedon*, sol) pour désigner « l'étude du sol au point de vue de ses constituants chimiques et conséquemment de sa fertilité » (Larousse). Ce choix est malheureux, car le mot *pédologie* est adopté par les pédagogues français depuis la fin du siècle dernier pour désigner l'étude scientifique de l'enfant en vue de son éducation. Les pédagogues ont pour eux non seulement la priorité, mais aussi le grand avantage d'inscrire ce nom dans une série d'un type accrédité depuis longtemps : celle de tous les composés du grec *pais*, *paidos*, enfant, et qu'ils ne cessent d'enrichir un peu audacieusement (ils parlent de *pédocentrisme*, de *documents pédotechniques*). On ne peut leur demander d'écrire *paedagogie*, *pardologie*, etc., car l'usage a consacré depuis longtemps *pédagogie*.

L'Office, consulté, a trouvé que l'agronome responsable de cette formation a été mal inspiré; d'autre part, il a rejeté toute modification de l'orthographe actuelle de *pédagogie* ou de *pédologie*.

Mais il n'a pas craint de proposer *paedogénèse* à « un maître de la médecine qui cherchait un terme technique désignant l'état de la femme depuis le début de la gestation jusqu'à la fin des couches » (cf. *Revue Universitaire*, octobre 1938, p. 328).

PEINDRE. — 1. **Conjugaison** : *Je peins, tu peins, il peint, nous peignons. Je peignais, nous peignions. Je peignis. Je peindrai. Que je peigne, que nous peignions. Peignant. Peint.*

2. L'expression figurée *sous couleur de* : *Sous couleur de punir un injuste attentat* (Corneille) est peut-être à l'origine des expressions fautives : [*Peindre sous de sombres, de riantes, de vives couleurs*]. On dit : *Peindre le vice avec les couleurs les plus propres à en donner l'horreur* (Ac.). On nous le *peignit des plus vives couleurs* (Ac.). *Peindre de mille couleurs* (Dict. gén.).

On dit, avec le participe passé : *Des barreaux peints en gris*. Le *Dict. gén.* laisse cependant le choix entre : *peint de gris* (qui paraît étrange) et *peint en gris*. Avec un nom, on dirait : *Des papillons peints d'azur et d'or* (Lar.).

A l'actif, on emploie *en* : *Peindre un mur en blanc, en gris* (Ac.).

PEINE. A. A **peine** :

1. *Inversion* du sujet dans la proposition commençant par *à peine*. Cf. *Inversion*, C, 3.

2. **A peine... que** est la construction la plus fréquente : *A peine les yeux de sa raison s'étaient ouverts au jour* (on dirait plus souvent : *s'étaient-ils*), *qu'il avait aperçu autour de lui cet amas de ténèbres transpercées de lueurs éblouissantes* (Romain ROLLAND, *La Nouvelle Journée*, Ed. Cahiers de la quinzaine, p. 162). **A peine** peut être placé dans le corps de la phrase . Elle avait **à peine** prononcé ce mot *qu'elle le regretta*.

On trouve aussi les deux propositions juxtaposées (plus rarement unies par *et*) : **A peine** la sut-il *arrivée chez Collette, Christophe accourut la voir* (R. ROLLAND, *Ibidem*, p. 119).

Quand, lorsque, peuvent être préférés par le sens (= au moment où), si **à peine** n'est pas placé au début de la proposition : *Il était à peine rentré quand nous sommes arrivés*.

Enfin on peut aussi, surtout si les sujets se confondent, employer **à peine** avec un participe passé ou même avec un complément de lieu : **A peine assise** dans un coin, elle ferma les yeux (Flaubert). **A peine dans cet endroit**, il se transportait dans un autre (Flaubert). Plus rarement : *A peine le visiteur parti, elle appela la bonne* (cf. Le Bidois, II, p. 435).

3. **A peine si**. On peut dire : *C'est à peine s'il a répondu* ou **A peine s'il a répondu**.

4. **A peine de, sous peine de**, etc. On dit aujourd'hui : *Cela est défendu sous peine de mort* (Ac.). On trouve encore dans Littré et le *Dict. gén.*, comme expressions équivalentes, *sur peine de* : *sur peine de péché mortel* et *à peine de* : *à peine de péché mortel* (Pascal). G. Duhamel emploie *à peine de* dans le sens de *sous peine de* : *A peine de s'avilir* (*Paroles de médecin*, p. 40).

L'expression courante est actuellement *sous peine de*.

L'Académie donne encore (à *Vie*), comme Littré et le *Dict. gén.* : *A peine, sous peine de la vie* = *sous peine de perdre la vie*, en encourageant la perte de la vie. Il semble qu'on dise de préférence, aujourd'hui : *sous peine de mort*.

B. On écrit : *Vous n'aurez pas grande peine à faire cet ouvrage* (Ac.) ou : *Je n'y ai pas eu grand-peine* (Ac.).

Dans l'expression adverbiale, on écrit *grand* : *à grand-peine*.

PEINTRE. — On dit : *Une femme peintre. Une artiste peintre. Cette femme est un bon peintre*.

PÉKIN. — On écrit : *un pékin* (Ac.); ce mot appartient, d'après l'Académie, à la langue populaire. Il oppose les civils aux militaires.

PELER : *Il pèle.*

PÈLERIN et **PÈLERINAGE** et non [*pélerin, pèlerinage*].

PELUCHE. — **La peluche** (ou **pluche**) est une étoffe de laine, de soie, analogue au velours, mais dont le poil est long, couché, brillant. **Pelucher** se dit d'une étoffe rase qui, par usure, devient velue. **Pelucheux** = qui donne, au toucher, la sensation de la peluche, qui peluche.

On ne dira donc pas [*des peluches*] pour *des flocons* ou *des moutons* (flocons de poussière qui s'assemblent sous les meubles).

PELURE. — Cf. *Écorce*.

PÉNAL. — L'Académie ne donne pas le pluriel de cet adjectif. Littré donne *pénaux* (préférable) et Michaut (p. 124) *pénals*.

PÉNATES est du masculin pluriel.

PENDANT. — 1. Préposition. Cf. *Durant*.

2. Nom. On peut dire : *Ces deux tableaux se font pendant*, tout aussi bien que *font pendants*. Je donne ces deux expressions d'après l'Académie. On observera la différence d'accord, qui ne manquera pas d'étonner.

Il est normal d'écrire : *Ces deux tableaux font pendants*, puisqu'on dit : *Cette marine fait pendant à celle autre. Il faut un pendant à ce tableau. J'ai les deux pendants*.

L'accord pourrait aussi se justifier dans *Ces deux tableaux se font pendant* (expression longtemps controversée), puisqu'il s'agit de deux objets qui s'appellent *des pendants*.

Mais l'expression semble s'être figée par analogie avec *se faire face, se faire vis-à-vis*. Littré, qui ignorait *se faire pendant*, laissait la faculté d'accorder ou non le substantif dans *faire pendant*.

PENDULE. — **Une pendule** : sorte d'horloge qu'on place dans les appartements. **Un pendule** = balancier.

PÊNE (*d'une serrure*) : accent circonflexe.

PENSER peut très bien s'employer dans le sens de : *être sur le point de, faillir*, en parlant de personnes : *J'ai pensé mourir* (Ac.).

Dans le sens d'*avoir l'intention*, on dit : *Je pensais à aller vous voir* ou *Je pensais aller vous voir* (Ac.).

Dans le sens de *songer à, penser* se construit avec *à* : *Un homme de cœur pense à remplir ses devoirs* (La Bruyère).

PENSIONNÉ. — Je ne vois pas pourquoi on condamne l'emploi de ce mot comme substantif. On dit : *Être pensionné*. On peut donc dire : *Un pensionné comme un retraité*.

PENSUM (pron. : *pinsome*). — Pluriel : *des pensums*.

PERCE-NEIGE est féminin d'après l'Académie. Mais l'usage moderne, chez les écrivains comme chez les botanistes, est en faveur du masculin (cf. *Le français moderne*, t. VIII, 1940, pp. 308-309, *Revue Universitaire*, 1941, p. 25, et DAUZAT, *Études de linguistique française*, p. 249).

PERCER. — Durrieu (p. 297) condamne l'expression **percer un trou**. Elle est cependant correcte. On dit : *percer un mur, une planche; percer une allée dans un parc, une rue, une porte dans un mur, un puits, un tunnel, un canal*. Mais l'Académie, au mot *trou* (= ouverture), dit : *Creuser, faire un trou. Percer un trou dans du fer, du bois*.

On dira : *La dent a percé* (= se faire une ouverture), *l'abcès a percé*. Il est clair qu'on peut dire aussi : *Le médecin a percé l'abcès* (= a fait une ouverture dans), mais qu'il est absurde de dire : [*Bébé a percé sa première dent*]. On dira : *La dent a percé à cet enfant*.

PERCLUS. — Féminin : *percluse*.

PERDRE. — Ne dites pas, en parlant d'une perte au jeu : *Je suis perdu*. Dites : *J'ai perdu*.

Être perdu signifie : être égaré, être ruiné; cela se dit aussi de quelqu'un qu'on n'a plus d'espoir de guérir.

[**PERDURER**] n'est pas un belgicisme. Mais ce mot, d'ailleurs rare en France (l'Académie et le *Dict. gén.* l'ignorent; Larousse le définit « durer très longtemps » et ajoute : peu usité), prend en Belgique le sens de : continuer.

[**PÉRÉQUATER**] a été formé en Belgique sur le mot bien français **péréquation**. Thérive déclare : « En France, **péréquer**, qui appartient à la langue administrative, existe heureusement et ne craint rien du vocable bruxellois » (*Querelles*, III, p. 209). Il est certain que *péréquer* est correct (latin *peraequare*) et qu'on a eu tort en Belgique de voir un suffixe *-ion* là où il y a un suffixe *-ation*. [*Péréquater*] est aussi ridicule, si l'on raisonne, qu'*administrater* ou *agitater*. Mais *péréquer* n'est pas encore admis par les dictionnaires français, même pas par le *Larousse du XX^e siècle*. Puisque Thérive nous déclare que le mot est

entré dans l'usage et puisqu'il n'y a pas d'autre terme pour désigner cette action d'adapter les traitements au coût de la vie, employons *péréquer*.

PERFECTION. À la **perfection**, considéré comme vieilli par le *Dict. gén.*, est une locution correcte, admise par l'Académie. Les bons écrivains ont employé et emploient concurremment *à la perfection* et **dans la perfection**. L'expression **en perfection**, qu'on trouve chez les classiques, est vieillie.

PÉRIODE est féminin. Il n'est masculin que dans le sens : « le point, le degré où une chose, une personne est arrivée », surtout dans l'expression, d'ailleurs rare aujourd'hui : *le plus haut période* : *Il est au plus haut période de la gloire* (Ac.).

PÉRIPLE. Proprement, un **périple**, terme de géographie ancienne, signifie : navigation *autour* d'une mer, d'un pays, d'une partie du monde; par extension, récit d'une navigation de ce genre.

Mais le mot, qui reste un terme rare, a pris, même chez les bons écrivains, un sens plus large, où il n'est plus question de bateau, de navigation, ni même de voyage autour de quelque chose : randonnée, expédition, déplacement, excursion à travers, circuit. Cf. des textes dans BORTEQUIN, *Subtilités*, pp. 277-280. Ajoutons celui-ci, d'Henri Mondor. Après avoir parlé d'un projet de voyage de Mallarmé qui veut aller visiter quelques poètes dans diverses villes de France, il appelle ce projet « le circuit des poètes », puis « son *périple* lyrique » (*Vie de Mallarmé*, I, p. 131).

PÉRIR signifie ordinairement « avoir une fin malheureuse, violente »; il se dit d'une chose comme d'une personne : *La population a péri de faim. Il aimerait mieux périr que de manquer à sa parole. Le navire a péri corps et biens. Les plus grands empires ont péri.*

Au figuré : *Périr d'ennui, s'ennuyer à périr* (Ac.). Être ruiné, anéanti : *La liberté périt par la licence. Ce genre de commerce a péri* (Ac.). *Les corps peuvent donc changer, mais ils ne peuvent pas périr* (Dict. gén.).

Périr a pu se conjuguer autrefois avec *être*, et le participe a pu s'employer sans auxiliaire. Cet emploi est aujourd'hui vieilli; *périr* se conjugue toujours avec *avoir*.

Dans le langage de la jurisprudence, on dit encore : *Il a laissé périr son appel. L'instance est périée*. Mieux vaut employer **périmer**.

PERMETTRE. — 1. On permet à quelqu'un **de** faire quelque chose. Il est permis *de* faire telle chose. On *se* permet *de* faire telle chose.

2. **Permettre que** est suivi du subjonctif : *Permettez que je réponde.*

3. Le participe du verbe pronominal reste invariable : *Il ou elle s'est permis de m'insulter.*

PERSONNALITÉ. — Je ne crois pas qu'on hésite sur les sens traditionnels de ce mot : *Avoir de la personnalité.* — *Ce propos est une personnalité offensante* (« trait piquant, injurieux et personnel, contre quelqu'un » Ac.). *Il y a dans cette critique beaucoup de personnalités* (même sens). *Faire une personnalité.*

Deux remarques seulement :

1. On dit : *Avoir, obtenir la personification* civile et non [*la personnalité civile*].

2. *Personnalité* est admis par l'Académie pour désigner une personne connue : *C'est une personnalité du monde judiciaire. Il y avait sur l'estrade un grand nombre de personnalités.* Il est étonnant que le *Dict. gén.* ignore ce sens.

PERSONNE, comme nom (déterminé par un article, un démonstratif ou un nom de nombre), est féminin. *Une personne* = un être humain, homme ou femme. On ne dirait plus, comme Molière : « Je n'ai jamais vu deux personnes être si contents l'un de l'autre ». — Racine a écrit : « On rend une personne insensible quand on le reprend trop »; on dirait aujourd'hui : *On rend une personne insensible quand on la reprend trop.*

En personne se rapporte toujours au sujet du verbe et reste invariable (= *en propre personne*) : *Ils y sont allés en personne* (Ac.).

Comme pronom, *personne* a généralement un sens négatif (= nul être humain) et est du masculin singulier : *Personne n'est parfait.*

Genre. « Quand le nominal *personne* désigne évidemment une femme, on met au féminin les mots qui s'accordent avec lui : *Personne n'est plus que moi votre servante, votre obligée* (Littré). — *Personne n'était plus belle que Cléopâtre* (dans Littré). » (Grevisse, n° 588, rem. 1). Je crois que, malgré la correction de ces exemples, cela demande une précision.

On ne peut guère mettre au féminin qu'un attribut du sujet, et il faut que le sens féminin de *personne* soit rendu évident

par un complément ou parce qu'une femme prononce la phrase. C'est le cas dans les deux exemples cités. Nous ne dirions pas, comme Vaugelas et les Le Bidois (I, p. 215) : [*Je ne vois personne si heureuse que vous*] ou [*si heureuse qu'elle*], car *personne* n'est pas sujet. Mais nous ne dirions pas davantage : [*Personne n'est si heureuse que vous*].

Dans ces phrases, s'il est clair qu'on parle à une femme ou d'une femme, la comparaison s'établit avec un être humain, homme ou femme, représenté par le mot *personne*. Au contraire, dans l'exemple cité plus haut, il est clair que la beauté de Cléopâtre ne pouvait être comparée qu'à celle d'une femme.

Remarquons d'ailleurs qu'on ne dirait pas non plus : [*Je ne vois personne si heureux qu'elle*]. De nos jours, on recourt au nom *personne*, ou plus souvent au pronom suivi de la préposition *de* et d'un adjectif masculin : 1) *Je ne connais aucune personne plus heureuse que celle femme.* — 2) *Je ne connais point de personne plus heureuse* (remarquez qu'ici encore *personne* est un nom. Cf. *J'ai un ami. Je n'ai pas d'ami.* — *Je connais une personne désintéressée. Je ne connais point de personne désintéressée.* — 3) *Je ne connais personne* (pronom) *d'aussi heureux que celle femme* (Ac.).

Si l'on dit : *Je n'ai jamais vu personne plus intelligente*, même s'il s'agit d'un homme, c'est que *personne* est ici un nom; l'omission de l'article indéfini est régulière, sans être obligatoire, après *jamais*. On dirait de même, sans article : *Je n'ai jamais vu homme plus intelligent. Je n'ai jamais vu femme plus élégante.*

Il est évident qu'on pourrait dire, avec le pronom et *de* : *Je n'ai jamais vu personne d'aussi intelligent.*

L'emploi actuel, après le pronom *personne*, de la préposition *de* devant un adjectif ou un participe au masculin singulier est tout à fait général : *Il n'y a personne de blessé. Personne d'autre n'est venu.*

La langue littéraire omet parfois *de* (*Il n'y a personne si peu instruit des affaires qui ne sache... Ac.*), surtout devant *autre*. On est plus près de l'usage actuel en employant *de* : *personne d'autre.*

Sens négatif ou positif. Le sens positif étymologique (= quelqu'un) de *personne* (latin *persona*) se retrouve dans quelques constructions : *Y a-t-il personne d'assez hardi pour le faire?* (mais on dit plus souvent : *quelqu'un*). *Je doute que personne y réussisse. Je ne crois pas que personne ait jamais*

dit cela. Il ne veut pas que personne soit émé. Il n'a rien dit dont personne puisse se fâcher. Il est venu sans personne avec lui. Il savait tout sans que personne eût parlé. Je suis meilleur juge que personne. Avant que personne eût fait un geste, les voleurs avaient disparu. Avant d'accuser personne. Il est trop poli pour froisser personne. Il sait du grec plus que personne au monde, etc.

N. B. — On emploie *personne* (moins que *aucun*) avec un complément déterminatif (introduit par *de*) : *Je n'y ai rencontré personne des miens. Personne de vous ne me contredira.* Cf. Sandfeld, I, p. 355.

PERSONNIFIER. — *Cet homme personnifie la justice.* Expression correcte, quoi qu'en disent Durrieu (p. 300) et Vincent (p. 131). D'après eux, on devrait ajouter dans ce cas : *en soi, en lui.* L'Académie, encore une fois, fait la leçon aux puristes. Elle donne les exemples suivants : *Cet homme personnifie l'honneur, la probité. Néron personnifie la cruauté. Il est la modestie personnifiée. C'est l'insolence personnifiée.*

PERSUADER peut s'employer absolument : *Il a l'art de persuader.* Il faut distinguer les deux constructions *persuader quelqu'un* (de quelque chose) et *persuader quelque chose à quelqu'un.*

1. **Persuader quelqu'un (de quelque chose) :** *Je les ai facilement persuadés. Rien ne persuade plus efficacement les hommes que l'exemple (Ac.). Il s'est laissé persuader trop aisément (Ac.). — Je les ai persuadés de ma bonne foi.*

Au passif : *Il ne tient pas à être persuadé. Je suis persuadé de sa bonne foi. Un homme bien persuadé des vérités de sa religion (Ac.).*

On dit **être persuadé que :** *Je suis bien persuadé que, depuis longtemps, le Cuib ne pense plus à cette histoire (G. DUHAMEL, Les Plaisirs et les Jeux, p. 164). Je suis persuadé que c'est un très honnête homme (Ac.). Persuadé que vous le trouveriez bon (Ac.). Soyez bien persuadé que... (Ac.).*

A la forme pronominale : *Elle s'est persuadée de ma bonne foi* (accord du participe). *Ils se sont persuadés l'un l'autre.* Cf. ce qui suit.

2. **Persuader quelque chose à quelqu'un :** *Persuader une vérité à quelqu'un (Ac.). On persuade aisément aux hommes ce qu'ils souhaitent. La passion se ment à elle-même et se persuade ses mensonges (Bescherelle).*

On écrira donc, en laissant le participe invariable : *Je leur*

ai persuadé cette vérité, tandis qu'on l'accordera dans : *La vérité que je leur ai persuadée*.

Ce tour s'emploie surtout avec *de* et l'infinitif ou avec *que* et l'indicatif : *Il rejetait sa faute sur celui qui lui avait persuadé de la faire* (Ac.). *On lui a persuadé de se marier* (Ac.). *Aucun argument ne pouvait lui persuader de manquer à ses engagements* (R. ROLLAND, *Jean-Christophe, Le Matin*, p. 42). *Persuader à quelqu'un qu'il doit faire une chose* (Dict. gén.).

A ce sens se rattache aussi l'emploi pronominal suivant, avec sens passif : *La religion se persuade et ne se commande point* (Littré).

3. On voit combien aisément s'est faite la collision entre *me (le) persuader de quelque chose* (1) et *me (=lui) persuader quelque chose ou de faire quelque chose* (2).

C'est ainsi qu'à côté du tour *persuader à quelqu'un que, lui persuader que*, on a dit : **persuader quelqu'un que, le persuader que**; les puristes ont beau ignorer ou condamner ce dernier tour, il s'est d'autant mieux imposé qu'on dit très bien, nous l'avons vu, avec un passif : **Persuadé que vous le trouverez bon** (Ac.), **Soyez bien persuadé que** (Ac.).

4. A la forme pronominale, devant *que*, les puristes ont vu dans *se* un complément indirect et exigé l'invariabilité du participe. Cette discussion remonte au XVII^e siècle. L'Académie a longtemps admis l'accord, jusqu'au XIX^e siècle; elle écrivait : *Ils s'étaient persuadés qu'on n'oserait les contredire*. Aujourd'hui elle ignore le tour *persuader quelqu'un que* et elle écrit : *Ils s'étaient persuadé qu'on n'oserait les contredire*.

Littré trouvait avec raison qu'on a le choix. Grevisse (p. 577, n^o 796, Rem. 4) considère aussi que « l'accord du participe est facultatif » dans l'expression *se persuader que* : « *Ils se sont persuadé(s) qu'on n'oserait les contredire* (ils ont persuadé eux que...; ou bien : ils ont persuadé à eux que...) ».

5. Autre lacune des dictionnaires. On ne voit pas pourquoi, à côté de *persuader quelqu'un de quelque chose*, ils ne signalent pas l'expression : **persuader quelqu'un de faire quelque chose**.

Martinon observe judicieusement (p. 441, note 2) que « avec *persuader*, (l'infinitif) peut être (complément) direct ou indirect ». On dit en effet : *persuader à quelqu'un de faire quelque chose* (cf. plus haut, 2) ou *persuader quelqu'un de faire quelque chose*.

PESANT. - **Valoir son pesant d'or** se dit d'une personne ou d'une chose qui a toutes sortes de qualités : *Elles valent leur pesant d'or*.

PESÉ. — Cf. *Participe passé*, Règles particulières, 2.

PÉTALE est masculin : *Un pétale régulier.*

PÉTIOLE (prononcer s) est masculin : *Un pétiole* (queue d'une feuille).

PETIT. — 1. A l'emploi de *grand* devant un adjectif ou un nom pris adjectivement (cf. *Grand*), correspond parfois celui de *petit* : *un petit mangeur.*

2. **Petit-fils, petite-fille**, avec trait d'union, désignent le fils ou la fille d'un enfant de l'aïeul. Mais s'il s'agit de ma fille qui est petite, j'écris : *ma petite fille.*

On écrit : *arrière-petit-fils, petit-neveu, petite-nièce, petit-cousin.*

Pluriel : *mes petits-fils, des arrière-petites-filles, mes petits-neveux* (les fils de mes neveux), *mes petits neveux* (mes neveux en bas âge).

PEU. — 1. **Peu ou prou** = peu ou beaucoup. *Ni peu ni prou : Je n'en ai ni peu ni prou* = ni peu ni beaucoup.

2. **Peu**, employé sans article, exprime une petite quantité (comparaison implicite avec une quantité supérieure) et peut même prendre un sens négatif : *Il a peu d'argent, peu d'espoir. L'affaire est peu importante, fort peu importante. Il est peu intelligent.*

Peu sans article ne s'emploie pas devant un comparatif (à la différence de *beaucoup*). Cependant on dit : **peu inférieur, peu supérieur** ou mieux : **de peu inférieur, de peu supérieur** (cf. Michaut, p. 499).

3. **Un peu** est d'un emploi tout différent et suppose plutôt une comparaison avec une quantité nulle. *Il a un peu d'argent*, tout en exprimant une petite quantité, souligne l'aspect positif, la possession, et s'oppose à : *Il n'a pas d'argent.*

4. **Un peu, très peu, fort peu, bien peu**, etc., peuvent être remplacés par **quelque peu, tant soit peu** ou aussi par les expressions plus familières, mais correctes : **un petit peu** (combinaison de *un peu* et de la locution archaïque de même sens *un petit*), **un tout petit peu**, condamnées à tort par les puristes depuis Littré; on peut dire aussi **un tant soit peu**, d'après l'Académie et l'Office (cf. *Tant*, 8).

Il sait un peu de musique, quelque peu de musique, (un) tant soit peu de musique, un (tout) petit peu de musique.

Il est un peu naïf, quelque peu naïf, (un) tant soit peu naïf,

un petit peu naïf, un tout petit peu naïf. De même devant un comparatif : un peu plus naïf, quelque peu plus naïf, etc.

Je le crains un peu, quelque peu, tant soit peu, un petit peu ou un tout petit peu ou un tant soit peu.

Je vous demande encore un tout petit peu de patience (Ac.).

Donnez-m'en un tant soit peu (Ac.). Mettez-en tant soit peu (Ac.).

5. **Un peu** s'emploie correctement, surtout dans la langue familière, d'une manière explétive; il marque souvent une sorte d'adoucissement : *Dites-moi un peu (Ac.). Voyons un peu comment... (Ac.). Racontez-moi un peu cela. Venez un peu ici.*

6. **Un peu** prend parfois par litote le sens de *beaucoup trop* : *C'est un peu court, jeune homme! (Rostand). La question d'âge n'entre donc pas seule en jeu et il me semble que les commentateurs ont un peu insisté sur ce point (G. FAURE, Essais sur Chateaubriand, p. 139). Il est un peu violent.*

C'est aussi le sens de l'expression **un peu bien** (= excessivement); elle est moins fréquente qu'autrefois : *C'est un peu bien tendancieux. Vous avez dit cela un peu bien vite (Ac.).*

L'expression **un peu beaucoup** s'emploie familièrement dans le même sens (= beaucoup trop) : *Ne trouvez-vous pas qu'il parle un peu beaucoup? Il se moque un peu beaucoup de nous (Ac.).*

L'expression populaire *Nous sommes un peu là!* (= Nous sommes des gens capables) n'est que l'extension de l'emploi qui « consiste à prendre un peu, en phrase exclamative, dans le sens de *beaucoup, certainement* : « Il était un peu père, lui! » BALZAC, *Eug. Grandet*, p. 120; « Il paraît que tu prendras ton fusil...? -- Un peu! » DUMAS père, *Impressions de voyage en Suisse* » (Le Bidois, II, p. 602). L'Académie dit : « Un peu se dit très familièrement en manière d'affirmation. *Vous avez fait cela? Un peu.* »

7. On peut dire : *Nous sommes bien peu de chose* ou **C'est peu de chose que de nous** (Ac.). Mais devant un nom, *de* disparaît et l'on dit : *C'est peu de chose que cet homme-là.*

8. **C'est peu** se construit absolument ou, dans le sens de *cela ne suffit pas*, avec *de*, avec *de* et un infinitif ou avec *que* et le subjonctif : *Vous avez écrit une page. C'est peu. C'est bien peu, fort peu, trop peu. — C'est peu de quatre jours pour un tel sacrifice (Littre). Quelquefois, avec un pronom, c'est peu que de : Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous (Corneille). -- C'est peu d'être concis, il faut être clair (Ac.). — C'est peu qu'il veuille être le premier, il voudrait être le seul (Ac.).*

9. **Peu s'en faut** se construit absolument ou avec *que* et le subjonctif : *Il a fini son travail ou peu s'en faut* (= il manque peu de chose). *Peu s'en est fallu qu'il ne soit tué* (Ac.). *Ne* est assez couramment employé après *peu s'en faut que*. Il reste facultatif (cf. *Falloir*).

Avec **il s'en faut**, on dit aujourd'hui : *il s'en faut de peu (que) : Il s'en est fallu de bien peu. Il s'en faut de peu de chose que ce vase ne soit plein* (Ac.). *Il s'en faut de peu que je ne vous blâme* (Ac.).

10. **Pour peu que, si peu que**, sont suivis du subjonctif.

11. **Pour un peu** sert « à marquer une donnée hypothétique : *Pour un peu, il eût dit à cette dame trop fardée des choses désagréables* » (Le Bidois, II, p. 602). Remarquez l'emploi du conditionnel. *Pour un peu, il se serait mis à pleurer* (= si on l'avait poussé un peu).

12. Cf. *Accord du verbe*, A, 7. et *Participe passé*, Règles particulières, 6.

PEUR. — 1. **De peur que** est suivi du subjonctif avec *ne* explétif ou, s'il faut une négation, avec *ne pas* : *Je vous le répète de peur que vous ne vous trompiez*. Mais : *Je le répète de peur que vous ne m'ayez pas compris*. *Ne* explétif est parfois omis.

2. Après **avoir peur**, on emploie *ne* explétif dans les mêmes conditions qu'après *craindre* (cf. ce mot). Toutefois, *ne* est beaucoup plus souvent omis qu'après *craindre* : *Je voudrais le rendre prudent : j'ai peur de le rendre timide. Brave : j'ai peur qu'il soit téméraire* (G. DUHAMEL, *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 264).

PEUT-ÊTRE. — Attention au trait d'union dans cet adverbe. Distinguez : *Il peut être entendu. Il est peut-être mort*.

Placé en fin de phrase et détaché, *peut-être* a la valeur d'une interjection qui souligne la certitude en relevant le doute qui est dans la pensée de l'interlocuteur : *J'ai bien le droit d'y aller, peut-être ! Je sais à mon âge comment je dois me conduire, peut-être !* (Balzac, cité par Le Bidois, II, p. 105).

Peut-être que est suivi de l'indicatif ou du conditionnel, selon le sens : *Peut-être qu'il l'a fait. Peut-être qu'il aurait fait s'il en avait eu le temps*.

PHALÈNE est féminin d'après l'étymologie et l'Académie, masculin et féminin d'après le *Dictionnaire général*, masculin chez beaucoup d'auteurs.

PHARAMINEUX (ou aussi **faramineux**, d'après Bloch et Dauzat) n'est pas un néologisme. Le mot a plus de cent ans. Il vient, dit Bloch, des dialectes de l'Ouest et est dérivé de *bête faramine*, nom d'un animal fantastique. Il signifie, dans la langue populaire, « étonnant, merveilleux, prodigieux » : *Des prix pharamineux*.

Le bon usage ne semble pas avoir adopté officiellement ce mot, bien que Littré le donne dans son supplément, comme un provincialisme il est vrai. Il n'est pas rare en Belgique.

PHTISIE s'écrit avec deux *i*.

PIANO. — Pluriel : *des pianos*. **Piano** ou **piano forte**, désignant un mouvement ou une nuance, restent invariables : *Les piano succèdent aux forte*.

Piano, adverbe = doucement; de même : **piano piano** (« quelques-uns disent dans le même sens *piane piane* », note le *Dict. gén.*) : *El piano piano vous le glisse en l'oreille* (Beaumarchais).

PICAILLON. — « Nom (masculin) d'une ancienne monnaie de cuivre, qui ne s'emploie plus que dans le langage familier pour dire De l'argent. *Avoir des picaillons*. » (Ac.).

PIÈCE. — 1. Notez les expressions parfois discutées et cependant correctes : *Une pièce de drap, une pièce de toile. Une pièce de blé, une pièce d'avoine* (Ac. et *Dict. gén.*).

2. Mais on ne dit pas, comme en wallon : [*Une fameuse pièce d'homme*]. Sans doute faut-il voir là une déformation de *perche*.

On ne dit plus : [*Une pièce de bétail*]. On dit : *Ce fermier a tant de têtes de bétail*. On dit encore : *une pièce de gibier, une pièce de volaille*.

3. On dit : *les pièces d'une maison* et non [*les places*] : *Il y a trois pièces au rez-de-chaussée*.

PIED. — Attention au singulier ou au pluriel dans les expressions suivantes : *Cette ville est au pied des Pyrénées* (= au bas; le pied d'une montagne). *Se jeter aux pieds de quelqu'un* (devant les pieds de quelqu'un). — *Il est venu à pied* (adverbe : pédestrement) et non [*de pied*]. *Marcher pieds nus, nu-pieds. De la tête aux pieds.* — *Passer la rivière à pied sec.* — *Mettre une armée sur pied. Mettre un fonctionnaire à pied.* — *Sauter à pieds joints. Pieds et poings liés.* — *Mettre pied à terre. Ne savoir sur quel pied danser. Au pied levé.* — *Le blessé est sur pied.*

On écrit : **le cou-de-pied** (Ac.), partie du pied. Pluriel : *les cous-de-pied*.

PIED-À-TERRE (logement) reste invariable : *Un ou des pied-à-terre*.

PIERRE. — 1. On parle des *pierres* (durcités) qui se trouvent dans une poire, mais *Pierre* ne signifie pas « noyau ». On distingue les fruits à *pépins* et les fruits à *noyau*.

2. L'Académie écrit, en laissant *Pierre* invariable : *Bâtiment de Pierre de taille, Maison de Pierre de taille*.

[**PIGER**] n'est plus mentionné par le *Dict. gén.* ni par l'Académie. Littré et Larousse le donnent dans le sens de : mesurer avec une pige (longueur arbitraire prise comme étalon). Bloch le signale comme terme familier signifiant « attraper, comprendre » : [*Je n'y pige rien*]. — [*Pige-moi cela*], signifiant « admire-moi cela », est aussi populaire, tout comme [*piger un rhume*], [*piger un voleur*], etc. — Sur l'origine de ce mot, cf. DAUZAT, *Études de linguistique française*, p. 277.

PILE. — 1. [**S'arrêter pile**] appartient à la langue populaire et signifie : « s'arrêter net ». L'expression tend à s'introduire dans une certaine littérature; je l'ai rencontrée chez R. Barjavel, chez Aragon et dans une interview d'Anouilh.

2. Le peuple dit : **Donner une pile à quelqu'un** (Dict. gén.). **Flanquer une pile à quelqu'un** (Ac.) = le battre. **Recevoir une pile** (Ac.) = être battu. Ces expressions viennent de l'expression vieillie *mettre à la pile* = maltraiter. (*Piler* = broyer, écraser).

PINCE-NEZ s'emploie au singulier : *Il mit son pince-nez*.

PINTER, mot populaire (= boire avec excès), s'emploie intransitivement : *Un homme qui ne fait que pinter* (Ac.).

PIOCHER peut s'employer familièrement, d'une manière intransitive, dans le sens de « travailler avec ardeur, avec assiduité » (Ac.) : *J'ai bien pioché aujourd'hui. Il me faudra beaucoup piocher pour préparer cet examen*. On dit aussi : *Cet écolier est un piocheur* (Ac.). Cf. *Bûcher*.

PIQUE. — 1. *Une pique* peut désigner une brouillerie, une aigreur entre plusieurs personnes : *Il a fait cela par pique* (Ac.). *Il y a de la pique entre eux* (Ac.). *Il est en pique avec son voisin* (Ac.).

2. On écrit *Être à cent piques* (Ac.) *au-dessus* ou *au-dessous*

de quelqu'un (lui être fort supérieur ou fort inférieur) et non [à cent pics].

3. Un **pique** se dit en parlant des cartes : *Il a tout le pique, tous les piques* (Ac.). *Il a quatre piques. Jouer du pique. Il tourne du pique* (Ac.).

PIQUE-ASSIETTE est invariable (Littre et Lar.) *Un ou des pique-assiette.*

PIQUE-NIQUE. — *Un pique-nique. Des pique-niques.*

PIQUER. — L'expression populaire [**piquer un fard**] s'explique mieux que : [*piquer un phare*], proposé par des lexicologues.

Piquer s'emploie concurremment avec *mordre* lorsqu'on parle « des serpents, de la vermine, des insectes qui mordent » (Ac.). De même, **piqûre** et *morsure*.

« On dit toujours *morsure* de vipère (et non *piqûre*) », déclare Durrieu (p. 305). Or, si l'Académie dit : *Il a été mordu par une vipère*, le *Dict. gén.* (à *piquer*) écrit : *Il a été piqué par une vipère*. La définition de l'Académie n'exclut d'ailleurs pas *piqûre*.

PIRE et **PIS** ne peuvent être confondus.

A. — 1. **Pire** est un *adjectif* qui peut être employé comme nom : *Il n'est pire misère qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur* (Musset). *Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire* (Boileau). *Il n'est point de degrés du médiocre au pire* (Boileau).

On voit que son sens se rapproche de *plus mauvais*, mais il ne peut pas toujours remplacer cette expression. L'usage établit des distinctions. Notamment, lorsque *mauvais* est pris au sens propre : « de nature défectueuse », on emploie *plus mauvais* : *Sa vue est plus mauvaise que celle de son frère. Pire se dira plutôt au sens moral (Cette excuse est pire que la faute) ou au sens de « dangereux, nuisible, pénible » : Le café est pire que le thé* (Martinon) = plus nuisible à la santé. *Ce café est plus mauvais que l'autre* = il a plus mauvais goût. L'Académie dit cependant : *Ce vin-là est encore pire que le premier* (à *pire* et à *que*).

Plus mauvais est d'un emploi beaucoup plus fréquent et peut même souvent se substituer à *pire*; les Le Bidois (II, p. 277) et Grevisse (n° 364) notent avec raison qu'on dirait : *Cette excuse est pire ou plus mauvaise que la faute*.

Pire se rencontre surtout : a) dans des proverbes comme : *Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Il n'y a pire eau que l'eau qui dort*;

b) pour l'opposer à *meilleur* ou à l'idée de *meilleur* : *Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures ou pires que les hommes* (La Bruyère);

c) pour ne pas répéter *mauvais* ou parce que ce dernier mot sonnerait mal, à côté de *mal* ou de *faute* par exemple : *Il faut distinguer le mauvais du pire. Si le premier est mauvais, le second est pire. C'est un remède qui est pire que le mal* (cf. Martinon, p. 96). *La dernière faute sera pire que la première* (Ac.).

N. B. — Le comparatif de *mauvais* pris adverbialement est toujours *plus mauvais* : *Cela sent plus mauvais*.

2. *Pire*, qui est un comparatif, ne peut être précédé de *plus* ou de *moins*. [*Plus pire, moins pire*] sont de grosses fautes.

3. *Pire* ne peut être employé comme adverbe : [*Tant pire, aller de mal en pire*] sont nettement fautifs. Il faut dire : *tant pis, aller de mal en pis*.

La langue est plus hésitante lorsque le mot est en rapport avec un neutre ou un indéfini. Mieux vaut dire : *C'est encore pis que je ne pensais. Ce fut bien pis* (R. ROLLAND, Jean-Christophe, *Le Matin*, p. 128). *Rien de pis. Quelque chose de pis*.

On rencontre *pire* dans ce cas : *Il n'était pas un mauvais homme, mais un homme demi-bon, ce qui est peut-être pire* (R. ROLLAND, Jean-Christophe, *L'Aube*, p. 65). *Ce qu'il y a de pire* est admis par Martinon (p. 98). *Ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire* (La Bruyère). Mais Martinon ajoute qu'on dit mieux : *Ce qu'il y a de pis*.

4. **Le pire**, superlatif, employé comme nom, signifie : le plus mauvais, ce qu'il y a de plus mauvais. Il est en concurrence avec *le pis*. Il se rencontre surtout, semble-t-il, et quoi qu'en dise Boisson (qui, p. 71, condamne : *le pire est que*), devant le verbe *être* : *Mais le pire était que souvent le vieux Krafft n'était pas rentré* (R. ROLLAND, Jean-Christophe, *L'Aube*, p. 104). *Le pire était quand elle imaginait qu'il était de son devoir...* (Id., *Le Matin*, p. 167).

On emploie aussi normalement *le pire*, de préférence à *le pis*, quand le mot s'enchaîne à des adjectifs pris substantivement : *Le bon, le mauvais, le pire, tout y entre*.

En rapport avec un nom masculin ou féminin, *le pire* s'impose : *Les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs* (Bossuet). *Un bandit de la pire espèce*.

Mais on dira, résistant à l'extension abusive de *pire* : **Le pis de tout** (« *le pire de tout* est très incorrect », dit Martinon,

p. 98), **le pis** qu'on puisse faire, **le pis** qui puisse nous arriver, c'est...

B. **Pis** s'emploie comme adverbe, comme adjectif (cf. plus haut, 3), comme nom (cf. 4) ou dans le sens de « une chose plus mauvaise » : *Aller de mal en pis, tant pis, au pis aller.*

- Il n'y a rien de pis que cela. Elle est laide et, qui pis est, méchante. Ce qui est pis. - Le pis est que je n'ai pas été averti. En mettant tout au pis. - Il y a pis. Il m'en a dit pis que pendre. Il a fait pis que cela. Par crainte de pis. Crainte de pis. Je m'attendais à pis.

On voit que *pis* est le comparatif de *mal*. Il ne peut s'employer que lorsque son contraire serait *mieux* (*Tant pis; ni mieux ni pis; de mal en pis*, etc.); mais non pas chaque fois que son contraire serait *mieux*, car son emploi est plus restreint. *Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi* (Molière) : on ne pourrait dire *pis*, bien qu'on dise *mieux servi* (cf. Le Bidois, II, p. 278). On ne dirait pas *pis* avec n'importe quel verbe qui s'accommode de *mieux*. On dit : *parler plus mal, se conduire plus mal, agir plus mal, aller plus mal* (bien qu'on dise : *un pis aller, aller de mal en pis*).

L'Académie, après Littré, donne l'exemple : *Il se portait un peu mieux, mais il est pis que jamais*. Cela ne semble guère conforme à l'usage actuel. On dirait : *il est plus mal que jamais*, comme on dirait : *il va plus mal, il se porte plus mal*.

Martinon observe aussi, rencontrant exactement cet exemple de l'Académie : « On ne peut pas dire... qu'un malade *va pis* ou même *est pis* que la veille, à cause du sens particulier de *être*, ni que deux personnes *sont pis que jamais ensemble* » (p. 97). L'Académie dit cependant : *Ils sont pis que jamais ensemble*.

PISSENLIT est un mot bien français, employé même plus souvent que son synonyme *dent-de-lion* : *Une salade de pissenlit. Des pissenlits*.

PISTOLET. 1. Littré dit : « A Bruxelles, nom de petits pains au lait qu'on prend au déjeuner ». Définition inexacte; le « pistolet » n'est pas proprement au lait. Le *Dictionnaire général*, sans dire que ce nom est, dans cet emploi, un belgicisme, le donne comme dialectal et le définit : petit pain en forme de pistolet. Le *Larousse du XX^e siècle* dit : « En Belgique, petit pain fin, pain au lait ». Mais, à la planche *Pain*, n° 13, on voit reproduit un petit pain mince, allongé, appelé *pistolet*. Il ne s'agit donc pas proprement d'un belgicisme. Le P. Deharveng

(p. 203) relève ce mot dans un roman de Ferdinand Fabre (*Ma Vocation*, pp. 143 et 236) : « dans une corbeille d'osier, quantité de *pistolets*, petits pains longs, à croûte vive, fraîchement défournés — une gourmandise du pays » (l'action se passe à Montpellier).

F. Mistral donne d'ailleurs *pistoulet*, dans *Loù Tresor dou Felibrige*, avec le sens de « petit pain ». Il renvoie à *panoto* : petit pain étiré, très cuit, en usage dans les fermes d'Arles. Mais à *panoto* il renvoie à *panoun* : petit pain rond, moitié d'un pain double.

La définition de Fabre est juste. Mais en Belgique, le *pistolet* est généralement rond; le *pistolet* de la figure 509, dans le *Dictionnaire liégeois* de Haust, a cependant une forme allongée, comme dans le Larousse; cette forme varie donc selon les régions.

On peut, je crois, appeler d'un nom régional, en l'écrivant entre guillemets, un mets régional. Ici, c'est d'autant plus excusable que *petit pain* prend un autre sens, moins précis.

Cf. *Miche*.

2. Le mot *pistolet* peut s'employer familièrement pour désigner une personne bizarre, fantasque : *C'est un drôle de pistolet* (Ac.).

PLACE. — 1. **En place, à la place.** Cf. p. 23, 5.

2. On ne dit pas : [les places d'une maison] pour : les *pièces d'une maison* : *Le salon est une belle pièce, bien éclairée.*

3. **Une place** (= espace qu'on occupe) peut être *prise, occupée, vide*, mais elle ne peut être *assise* ou *debout*. L'inscription française et belge : *X places assises, x places debout* est étrange; on a voulu faire bref et l'on a peut-être été influencé par *rue passante* (où l'on passe), *soirée dansante*, etc. Cf. p. 528, D.

4. Cf. *Par*.

PLAIE. — Parce que *plaid* signifiait « procès », d'aucuns veulent qu'on écrive « ne rêver que plaids et bosses ». L'orthographe admise, et qui paraît très logique, est : *Ne rêver que plaies et bosses* (Ac.). Le *Dict. gén.* cite Le Sage : *Je ne demandai plus que plaie et bosse*. L'expression *plaies et bosses* est employée au sens propre par Scarron. On comprend qu'elle ait pris un sens figuré : souhaiter des querelles, des batailles, des procès.

PLAIN. — L'adjectif *plain, plainne*, est vieilli. On dit : *Ce terrain est plan* (il ne présente pas d'ondulation). *Du velours uni, du linge uni* (par opposition au linge *ouvré* ou *damassé*).

Plain ne se rencontre plus guère que dans *le plain-chant*, un *plain-pied* (rare) et de *plain-pied* (= 1) au même niveau : *Un appartement de plain-pied*; 2) sans obstacle, sans difficulté : *Entrer de plain-pied dans la gloire*).

La rareté de l'adjectif *plain* a amené la confusion orthographique avec *plein*; confusion très normale, suivant les lois du langage, mais contre laquelle il est naturel que les gens instruits réagissent. Victor Giraud ne craint cependant pas d'écrire : *Il (Sainte-Beuve) est plus à son aise en compagnie des écrivains de second ordre que des génies de premier plan; il est avec eux comme de plein pied* (*La Critique littéraire*, p. 22).

PLAINDRE. — 1. **Conjugaison.** Ce verbe se conjugue comme *craindre*. La participe passé du verbe pronominal *se plaindre* est toujours variable : *Elles se sont plaintes de votre conduite*.

2. **Se plaindre** que veut normalement le subjonctif; c'est la construction à conseiller. Les classiques employaient parfois l'indicatif, qui peut souligner la réalité de ce qui motive la plainte : *Il se plaint qu'on ne l'attende pas*. — *Phèdre se plaint que je suis outragé* (Racine). — **Se plaindre de ce que**, moins répandu dans la langue littéraire, est construit avec l'indicatif ou, plus rarement, avec le subjonctif.

3. On dit : *Il ne plaint pas sa peine, son temps* = il dépense généreusement sa peine, son temps. *Il ne plaint pas la dépense* = il dépense volontiers.

PLAIRE. — 1. **Conjugaison.** Notez l'accent circonflexe sur : *il plaît*. — *Je plais, il plaît, nous plaisons. Je plaisais. Je plus. Je plairai. Que je plaise, plaise à Dieu, à Dieu ne plaise. Qu'il plaît, plaît à Dieu. Plaisant. Plus*.

Rappelons l'invariabilité théorique du participe passé à la forme pronominale. *Ils se sont plu. Elle s'est plu. Elles se sont plu* l'une à l'autre. Cf. *Participe passé*, 11, p. 522.

2. On dit : **se plaire à quelque chose** et aussi, avec un infinitif : **se plaire à faire quelque chose**. *Elle s'est plu à vous contredire* (Ac.). *Ils se sont plu à me persécuter* (Ac.).

Avec l'impersonnel, on emploie de devant l'infinitif : *Et s'il me plaît à moi d'être battue?* Avec *que* : *Il ne me plaît pas que vous alliez là* (Ac.).

3. **S'il vous plaît** s'emploie pour *demander* ou *ordonner* quelque chose : *Voulez-vous me donner ce livre, s'il vous plaît?* ou pour souligner : *N'allez pas, s'il vous plaît, vous imaginer que je vous laisserai faire* (Ac.).

Pour offrir quelque chose, les Français ne disent pas : *S'il vous plaît*, mais : *Voici, Voilà* ou : *Je vous en prie*.

Pour faire répéter, on dira : *Plait-il?* ou *Pardon?* ou *Comment?*

4. **Ce qui me plaît ou ce qu'il me plaît.** Cf. *Ce qui*, 2.

PLAISANT. — *Je vous trouve plaisant*, dit Sylvia à Arlequin dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*. Il y a là une équivoque subtile : *Un homme plaisant* est un homme qui plaît, mais aussi qui divertit. *Un plaisant homme* est un homme ridicule. — On écrit : *Les bons plaisants, les mauvais plaisants* (pas de féminin).

PLAISANTERIE. — **Entendre la plaisanterie.** Cf. *Entendre*.

PLAISIR à ou de.

1. On dit avec **à** : *prendre plaisir, avoir plaisir, avoir, prendre, trouver du plaisir à quelque chose ou à faire quelque chose : Je prends plaisir (ou un vif plaisir) à cette lecture, à le rencontrer. Il a plaisir à vous taquiner. Il y a plaisir à travailler avec lui (Ac.). Quel plaisir prenez-vous à le fâcher? (Ac.). Il n'a de plaisir à rien (Ac.).* On dit aussi : *Cela fait plaisir à voir (Ac.).*

2. **De** a pu s'employer avec certaines de ces expressions. Il est aujourd'hui vieilli dans tous les cas, sauf après *le plaisir, c'est (un) plaisir* et *se faire un plaisir*; on ne peut alors employer **à** : *Faites-moi le plaisir de m'écouter. J'aurai le plaisir de le voir. C'est plaisir de l'entendre (Ac.). C'est un plaisir de voyager dans de telles conditions. Je me fais un grand plaisir d'aller vous voir (Ac.).*

PLAN. — 1. Littré et Durrieu prétendent qu'on doit écrire : [*Laisser en plan*]. L'usage actuel est d'écrire : *Être en plan, rester en plan, laisser en plan* (Dict. gén. et Ac.).

2. [**Tirer son plan**] n'est pas français. On dit : *se tirer d'affaire, s'en tirer*.

PLANÉ (pas d'accent circonflexe). Thérive a dénoncé (III, pp. 35-36), l'anglicisme *planer* « qui concurrence *planifier* »; ce dernier mot reste d'ailleurs suspect, lui aussi. Au lieu d'*économie [planée]* ou même *planifiée*, pourquoi ne pas dire : *économie dirigée?*

PLANISPÈRE est masculin : *Un planispère*.

PLANT. — Cf. *Plan (Laisser en plan)*.

PLANTER. — 1. Le Père Deharveng (p. 205) condamne à tort **planter des pommes de terre**. Il veut qu'on dise (et il cite des

références) : *semier des pommes de terre*. Mais, si on veut le suivre, on devra dire aussi : « semier des oignons, des pois », puisqu'on ne pourrait *planter* qu'un végétal qui a des racines. Or l'Académie définit *planter* : « fixer dans le sol par des racines (*un arbre, des fleurs, de la laitue*); se dit également en parlant des noyaux, des pépins, des amandes, des noix et généralement de toutes les graines qu'on met en terre l'une après l'autre avec la main, au lieu de les semer confusément : *Planter des oignons, des pois, des fèves*. » Cette définition de l'Académie exclut les pommes de terre, qui ne sont pas des graines; mais elle convient à la façon de mettre en terre les tubercules. Thérive nous tire d'embarras en cautionnant de son autorité *Planter des pommes de terre* (Englebert et Thérive, p. 61). L'expression me paraît donc meilleure que : *Semer des pommes de terre*. Le *Larousse du XX^e siècle* dit, à l'article *Pomme* : *La pomme de terre se multiplie par semis, mais plus ordinairement par tubercules qu'on plante en terrains meubles...; on plante de mars à mai*.

Semer implique d'ailleurs, ainsi que le note très bien l'Académie (à ce mot), l'idée de répandre, de jeter çà et là, de disséminer.

PLAQUER. - 1. On dit correctement : *planter là quelqu'un*. Mais on ne peut dire : [*le plaquer là*].

2. *Plaquer quelque chose au nez de quelqu'un* est admis par l'Académie, comme populaire.

3. On dit, avec un complément d'objet direct : *Plaquer une chose sur une autre, plaquer ses cheveux, du plâtre, du mortier, un accord*, mais on ne peut dire : [*Cela plaque*] pour : *Cela colle, cela tient*.

PLAT. La langue qui se surveille tâche de maintenir la distinction entre **plat pays**, qui désigne ordinairement la campagne, les villages, par opposition aux places fortes, aux villes, et **pays plat**, pays de plaine, par opposition à pays montueux.

PLAT DE CÔTES ou **PLATES CÔTES.** — Les deux expressions sont admises par l'Académie (à *Plat*) : *J'ai demandé du plat de côtes* (c'est l'expression propre; *le plat de côtes*, c'est la région des côtes dans le bœuf); on dit aussi, déclare l'Académie : *des plates côtes*.

PLATE COUTURE. - On écrit : *battre une armée à plate couture* (Ac.).

PLATINE. — Le platine = le métal précieux. Une platine = une pièce plate (dans un fusil, une montre, une serrure, etc.). Mais on ne dit pas : [une platine] à tarte, à pain, etc. On dit : un moule.

PLEIN. — Cf. *Battre*, 5 : *Battre son plein*.

On écrit : *Ils ont les poches pleines de billets* et, en laissant *plein* invariable lorsqu'il précède le nom désignant ce qui est plein : *Ils ont des billets plein les poches*.

Tout *plein* suit la même règle : *Ils ont les poches toutes pleines d'argent*. Familièrement : *Ils ont des billets tout plein les poches*.

On dit aussi familièrement : *On trouve tout plein de gens qui...*
Il y a tout plein de monde dans les rues. Il y en a tout plein (Ac.).
Il a de l'argent tout plein (= beaucoup).

PLEUVINER (= pleuvoir légèrement, bruiner) est un ancien mot français, employé encore par Chateaubriand, mais aujourd'hui vieilli en France et resté vivant en Belgique : *Il a pleuviné toute la matinée* (Littré). Le Dict. Larousse l'accueille encore, mais il ne figure plus ni dans le *Dictionnaire général* ni dans le *Dictionnaire de l'Académie*.

PLEUVOIR. — Conjugaison : *Il pleut, il pleuvait, il plut, il a plu, il pleuvra, qu'il pleuve, qu'il plût, pleuvant, plu*.

PLI est courant en Belgique, mais inconnu en France, sinon comme provincialisme, pour désigner ce qu'on appelle, au jeu de cartes, une levée : *Il n'a pas fait une levée. Nos adversaires ont déjà fait trois levées (Ac.).*

PLIER. PLOYER. — 1. Ne dites pas : [*Pliez vos livres*]. Dites : *Rassemblez vos livres*, bien qu'on dise *plier bagage* (= s'approprier à partir, s'en aller).

2. **Plier** a beaucoup plus d'acceptions que *ployer*. Dans ses acceptions propres, *ployer*, observe l'Académie, « s'emploie le plus ordinairement dans le style élevé. Dans le langage courant, on se sert de *plier* ». On pourrait employer *plier* dans ces divers exemples : *Ployer une branche d'arbre. Ployer le genou. Tout ploiera à sa volonté. L'aile droite de l'ennemi a ployé*.

PLUME se dit collectivement d'un amas de plumes. C'est ainsi qu'on dit : *Mettre de la plume dans un coussin* et qu'on écrit : *Un lit de plume (Ac.).*

PLUPART. — Cf. *Accord du verbe*, A, 2 et 12.

On peut dire : *la plupart du temps*.

PLURIEL. — Cf. *Noms, Accord, etc.*

PLUS. — 1. On appliquera à **plus** toutes les remarques faites à propos de *Moins*, 1, 2 : *Plus il a à faire, (et) moins il fait. Plus obscure est la nuit, (et) plus l'étoile y brille.* Non pas : [Au plus... au plus].

Plus de peine. Mais : *J'ai plus faim, plus raison que lui.*

Il est plus homme de bien qu'on ne le prétend. Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.

Plus de deux. Un mille est plus qu'un kilomètre.

Plus d'à moitié ou plus qu'à moitié. Plus d'à demi fait ou plus qu'à demi fait.

Plus que jamais, etc.

2. On dit : **rien de plus, rien de moins; quoi de plus?**

3. « **Le frère a la tête de plus que la sœur.** Il vaut mieux s'exprimer autrement, car on semble dire que la sœur est une femme sans tête. V. Hugo se moquait de cette construction : « J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi. » On dira : *Le frère est plus grand que la sœur de toute la tête* ou : *Le frère dépasse la sœur de toute la tête.* » (Durrieu, p. 311).

Je ne me laisserais pas impressionner par cette plaisanterie de V. Hugo. L'expression me paraît adoptée par le bon usage. Frédéric Lefèvre, parlant de son père, dit : *Il était très grand, avec la tête de plus que moi* (cf. *L'Interview de Paul Guth dans La Gazette des Lettres*, 13 avril 1946). L'Académie, au mot *tête*, donne d'ailleurs l'expression : *Avoir la tête de plus que quelqu'un.*

4. On peut dire, quoi que prétende Durrieu, **en plus de**, mais pas [*en plus que*] : *En plus du ministre, il y avait là quelques hauts fonctionnaires* (cf. Le Bidois, II, p. 723, et Grevisse, n° 940, p. 706).

5. **Des plus** + adjectif. Cf. *Accord* (de l'adjectif), 8.

6. **Plus d'un**, sujet. Cf. *Accord* (du verbe), A, 6.

7. **Davantage** ou **plus**. Cf. *Davantage*.

8. **Plus ou moins** marque l'approximation, des degrés différents ou a parfois un sens péjoratif : *Quarante francs, plus ou moins. Il souffre tous les jours plus ou moins. Plus ou moins gros. Il est plus ou moins intelligent.*

9. **Non plus**. Cf. *Non*, 10, p. 476.

10. Place de **ne plus**. Cf. *Ne pas*, 2, c, p. 460.

PLUSIEURS. --- Il ne faut pas s'étonner de l'expression : *deux ou plusieurs*. *Plusieurs* exprime en effet un certain nombre indéfini, supérieur à un et le plus souvent à deux (Ac.).

PLUTÔT. PLUS TÔT. — **Plus tôt** = plus vite, de meilleure heure; cette expression s'oppose à *plus tard* : *Il est arrivé plus tôt que moi. Il n'eut pas plus tôt aperçu son père qu'il courut à lui (Ac.). Il ne fut pas plus tôt seul qu'il ferma la porte.*

L'expression **plus tôt que plus tard** est française. La Fontaine l'a employée dans *Conseil tenu par les rats* (II, 2) : *Dès l'abord leur Doyen, personne fort prudente, Opina qu'il falloir, et plutost que plus tard, Attacher un grelot au cou de Rodilard.* Je cite l'orthographe du *xvii^e* siècle; à cette époque, la confusion entre *plutôt* et *plus tôt* n'était pas rare.

A propos d'une phrase de Raymond Poincaré : *La stabilisation sera faite probablement plus tôt que plus tard*, une discussion a surgi entre grammairiens. Thérive a défendu subtilement ce gallicisme, qui semble venir de *plutôt plus tôt que plus tard* et, pour des raisons d'euphonie, n'a pas cédé la place à *plutôt tôt que tard* (cf. *Querelles*, I, pp. 228-231).

Plutôt = plus exactement, de préférence : *Il est indolent plutôt que paresseux. Plutôt ceci que cela. Plutôt souffrir que (de) mourir. Il partira plutôt que de céder.* On rencontre, mais rarement, *plutôt que*, sans *de*, devant un infinitif, en tête de la phrase (cf. p. 76), et *plutôt que* suivi du subjonctif (avec changement de sujet).

Bien qu'on ait écrit autrefois et qu'on écrive encore souvent *ne... pas plutôt que*, il vaut mieux écrire : *N'avoir pas plus tôt (fait, dit telle chose) que...* et : *N'être pas plus tôt (parti, seul, tombé, etc.) que* = aussitôt qu'on a fait telle chose; n'avoir pas plus vite fait... que, n'être pas plus vite parti que.

Plutôt peut encore signifier *assez, passablement*, ou même *très*, avec une nuance; on veut dire plus qu'*assez* et on n'ose dire : *très* : *Il est plutôt maigre* (sous-entendu : *que gros*). *Ce discours est plutôt banal* (= très). Cf. Brunot, p. 689, Le Bidois, II, p. 274, et Nyrop, t. VI, p. 13, qui approuvent ce tour condamné par des puristes.

PLUVIAL. — Pluriel : *Pluviaux*.

POCHE. — **En poche.** Cf. *Adjectif possessif*, 2.

POÈTE. — On dit d'une femme : *un poète* ou *une femme poète*. *Poétresse* a moins de faveur dans la langue distinguée.

POIGNÉE DE MAIN. — Pas d'*s* à *main* : *Des poignées de main*.

POINDRE. — **Conjugaison.** 1. Intransitif, il ne s'emploie guère qu'à l'infinitif, à la troisième personne du singulier de l'indi-

catif présent ou futur et du conditionnel présent et aux temps composés : *Le jour point, poindra, pointerait, a point, commence à poindre*. On n'aime guère l'homonymie avec *point*, substantif et négation. On trouve parfois d'autres formes sur le modèle de *oindre* : *Quand le jour poignit* (J. GREEN, *Varouna*, p. 21).

On emploie souvent **pointer** dans le sens de *poindre* : *Les bourgeons commencent à pointer* (Ac.). On voit *pointer* aujourd'hui les mêmes difficultés (Vittoz, cité par Frei, p. 172).

2. Transitif, *poindre* est pratiquement inusité et est remplacé par **piquer**. On connaît encore l'ancien dicton : *Oignez vilain, il vous poindra; poignez vilain, il vous oindra*. Le participe présent **poignant** est devenu adjectif, au sens figuré d'*empoignant*.

Le verbe [*poigner*] tente de s'imposer.

POINT. Cf. *Pas*.

Pour **au point que**, cf. *Si*, I, 2.

Ellipse de *point* : cf. *Ne* employé seul.

POINT DE VUE. 1. On dit : *au point de vue*, moins souvent *du point de vue*, parfois *sous un point de vue*; ce dernier tour est rare et paraît archaïque : *Je me mets au point de vue de mon interlocuteur. Envisager une chose à un point de vue particulier ou d'un point de vue particulier*.

On se gardera de déterminer *point de vue* par un nom qui le suit directement, sans *de*. Ce tour est fort répandu, non seulement dans la langue parlée, mais aussi dans la langue écrite. Il reste suspect : [*Au point de vue éducation*] sera remplacé par : *Au point de vue de l'éducation* ou *Au point de vue éducatif*.

[*Au point de vue commerce et navigation*], écrit A. Daudet (*Port-Tarascon*, 1931, ch. II, p. 36). On dira : *Au point de vue du commerce et de la navigation*.

2. **Point de vue** peut signifier aussi, malgré les puristes, « manière de voir, manière de juger ». L'Académie déclare : « *Point de vue* se dit figurément de la manière dont une affaire, une question peut être considérée » : *C'est là son point de vue* (son opinion, sa façon de voir). *Chacun a défendu son point de vue. Je partage votre point de vue*.

POINT DE CÔTÉ. On dit : *J'ai un point de côté* (comme on dit : un mal de tête) et non [*un point au côté*].

POINTER. Cf. *Poindre*.

POIREAU. — L'Académie ne donne plus la forme *porreau*.

Quant à la prononciation, on ne doit pas se croire obligé de prononcer *oi*. L'expression [*faire le poireau*] (avec *oi*) est populaire.

POISSER est français dans les sens de : enduire de poix, salir avec quelque chose de gluant, être gluant. Mais cela n'autorise pas le nom [*la poisse*] au lieu de *la mélasse*, au figuré.

POLARISER. — Le verbe **polariser**, terme de physique, n'a proprement rien à voir avec le mot *pôle*. Il a été formé d'après le verbe grec *poleîn* (= tourner), parce que, pour les premières expériences de polarisation, on faisait tourner un cristal. Le mot **polarisation** désigne plusieurs phénomènes; mais on peut observer qu'il indique plutôt soit une déviation soit une diminution. Or le langage non technique tend à employer le verbe *polariser* dans le sens tout différent d'« attirer comme un pôle ». J'ai noté cet emploi chez plusieurs intellectuels français, qui parlaient de *polariser* des efforts, des sympathies. Influence évidente du mot *pôle* et peut-être du mot **polarité** (*la polarité de l'aimant* = la propriété qu'il a de se diriger approximativement vers le pôle).

Citons seulement, à titre de curiosité, cette phrase d'André Rousseaux, où il donne au verbe *polariser* le sens d'« attirer à soi », mais en parlant de choses devenues disponibles et déviées : *Il reste que le culte de la dignité humaine reçoit tout le zèle de cette foi déviée. Dieu renié, mais non aboli, sa créature garde des titres divins pour polariser l'effort et l'ambition de Proudhon* (*Le Figaro littéraire*, 23 octobre 1948, *La vie de Proudhon*).

POLICLINIQUE (ou **polyclinique**) est entré dans l'usage. La forme correcte est *policlinique*. Le mot contient en effet le grec *polis* = ville. Il signifie : clinique municipale. Dans une note du *Français moderne* (t. IV, n° 2, mars-avril 1936), Edouard Pichon déclarait : « Il désigne un organisme très spécial de consultation et d'enseignement, où ne sont reçus que des malades *de ville*, non hospitalisés, et qui est annexé à un service comportant des lits... La graphie *polyclinique* est indubitablement fautive... Mais il est vrai qu'à la faveur de l'interprétation fautive par *polus* (nombreux), il tend à se produire un glissement de sens ». En effet, le mot *polyclinique* est pris dans le sens de : clinique où l'on soigne des maladies diverses, où l'on fait de la médecine générale, de la chirurgie, de la pédiatrie, etc.

POMME. — 1. L'expression [**tomber dans les pommes**] n'est pas française.

2. **Pomme de terre.** Cf. *Planter*.

3. **Pommes de terre frites.** Cf. *Frites*.

4. On écrit : *une compote de pommes* (Ac.); mais, bien que l'Académie écrive (au mot *pomme*) : *gelée de pommes*, il est certain qu'on peut aussi écrire : *gelée de pomme*. En effet, au mot *gelée*, elle admet *gelée de groseille* et *gelée de groseilles*.

5. **Pommes de terre en robe de chambre.** Cf. *Robe*.

POPEUX. — Ne confondez pas : *Un quartier populaire* = habité par des gens du peuple et *Un quartier populeux* = très peuplé : *Une ville populeuse*.

PORT D'ARMES. — Tavernier condamne *un port d'armes* pour un *permis de chasse*. Or l'Académie définit *port d'armes* :

1) droit de porter des armes pour chasser; 2) pièce administrative constatant qu'on a le droit de chasser.

PORTAIL (pluriel : *des portails*) désigne une « grande porte » en général (Ac.), mais spécialement « la grande porte d'une église avec tout son appareil architectural » (Ac.) : *Ouvrir le portail pour faire entrer la voiture* (Ac.). *Le portail de Notre-Dame* (Ac.).

PORTANT. — On dit : *se bien porter, il se porte bien*, en employant la forme pronominale; mais on dit : *Il est bien portant. Elle est bien portante*.

PORTE. — 1. On peut dire familièrement : *Mettre la clef sous la porte* (quitter furtivement sa maison, cesser son commerce par suite de mauvaises affaires).

2. On ne dit pas : [*Être sur sa porte*], mais *Être sur le pas de sa porte, sur le seuil de sa porte*.

Être à la porte de quelqu'un = être près d'entrer dans la maison de quelqu'un.

3. Ne dites pas : [*Il a trouvé porte de bois*]. Dites : *Il a trouvé porte close* ou *Il a trouvé visage de bois*; cette dernière expression signifie : Il a trouvé la porte fermée; par extension : il n'a trouvé personne.

4. On dit : *frapper à la porte*. Cf. *Toquer*.

PORTE dans les composés. — Voici l'orthographe des principaux composés, d'après l'Académie : *Être en porte à faux, un porte-affiches, un ou des porte-aiguille* (instrument de chi-

rurgien), un porte-aiguilles (portefeuille qui sert à ranger les aiguilles à coudre), un ou des porte-amarré, un porte-avions, un porte-bagages, un porte-balle, un ou des porte-bannière, un porte-billets, un ou des porte-bonheur, un ou des porte-bouquet, un porte-bouteilles, un ou des porte-carnier, un porte-cartes, un porte-cigares (étui), un porte-cigarettes (étui), un porte-clefs (gardien ou anneau ou étui), un ou des porte-couteau, un ou des porte-crayon, un porte-croix, un ou des porte-crosse, un ou des : porte-drapeau, porte-enseigne, porte-épée, porte-étendard, porte-fanion, un porte-faix, une porte-fenêtre, des portes-fenêtres (ici, porte varie, parce que c'est le nom), un portefeuille, des portefeuilles, un ou des porte-hache (étui), un porte-liqueurs (ou : un cabaret, une cave à liqueurs), un ou des porte-malheur, un portemanteau, des portemanteaux, un ou des : porte-mine, porte-monnaie, porte-montre (petit support), un porte-montres (petite armoire vitrée), un porte-mors, un ou des : porte-mousqueton, porte-musc, porte-musique, un porte-parapluies, un ou des : porte-parole, porte-plume, porte-queue, porte-respect, un porteserviettes, un ou des : porte-vent, porte-vis, porte-voix.

PORTÉE. — Ne dites pas, en parlant d'une femme : *Sa [portée] est pénible*. Dites : *sa gestation*.

Le mot *gestation* s'applique à la femme comme aux animaux pour marquer l'état ou le temps que dure cet état.

Portée se dit de la totalité des petits d'un animal : *Ces deux chiens sont de la même portée*. La portée de la louve est communément de cinq petits.

PORTER. — 1. Bien qu'on dise : *supporter le froid, la chaleur*, il ne semble pas qu'on dise correctement, en parlant d'une boisson : [*Il supporte bien le vin*]. L'Académie dit : **porter bien le vin** = boire beaucoup de vin sans s'enivrer.

2. **Se porter fort.** *Fort* reste invariable : *Elle se porte fort pour lui* = elle répond pour lui, elle se porte caution pour lui ou elle répond du consentement de cette autre personne.

POSE et PAUSE. — Ne pas confondre **pose** = action de poser, de placer, de se poser, et **pause** = suspension, interruption, repos, silence.

[**POSER UN ACTE**] est une expression très répandue en Belgique, même parmi les gens cultivés. Elle est inusitée en France. Il faut dire : *faire, accomplir un acte* et, dans un sens péjoratif, *commettre un acte*.

POSSESSION. — On remarquera qu'**être en possession** de peut se dire de la chose possédée ou de la personne qui possède : *Cette lettre est en sa possession* (Ac.). *Je suis en possession de cette lettre.* « *Être en possession de l'estime publique* = la posséder, en jouir » (Ac.).

POSSIBLE. — 1. *Possible* reste invariable après un **superlatif**, parce qu'il est considéré comme l'attribut du pronom impersonnel neutre *il* sous-entendu : *Nous ferons le moins d'indiscrétions possible* — qu'il sera possible de faire. *Il a réuni le plus de documents possible. Les conclusions les plus précises possible.*

Mais : *Toutes les indiscrétions possibles* (pas de superlatif).

La phrase de Voltaire, souvent citée : *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles* ne fait pas exception. La construction est en effet différente. Il ne dit pas : *dans les meilleurs mondes possible*, mais *dans le meilleur des mondes possibles*, c'est-à-dire dans le meilleur parmi les mondes imaginables. On pourrait citer cependant d'autres exemples, assez rares, où *possible* est rapporté au nom malgré la présence d'un superlatif. Mieux vaut suivre la règle.

2. **Il est possible que** est suivi du subjonctif, parce qu'il implique un doute, une incertitude : *Il est possible que vous n'ayez mal compris.* Si l'on voulait souligner la quasi-certitude ou la réalité, on dirait : *Il est probable* ou *Il est sûr*, suivis de l'indicatif.

On cite la phrase suivante de Molière — ce n'est pas la seule où l'on trouve un indicatif : *Est-il possible que vous serez toujours embêquiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature?* (*Le Malade imaginaire*, III, 3). On voit que l'indicatif futur a été employé ici, non pas pour insister sur la réalité du fait, comme le dit Grevisse (n° 997), car Molière aurait alors mis les deux verbes à l'indicatif, mais — comme l'a fait remarquer l'édition des Grands Écrivains — pour exprimer plus clairement un futur. *Soyez toujours* pourrait signifier : *soyez encore*. Dans certains cas, cependant, l'indicatif souligne la réalité du fait après le tour interrogatif *Est-il possible que?*

Ce sont des latitudes que les bons écrivains peuvent se permettre aujourd'hui encore.

3. **Possible que** se substitue familièrement à *il est possible que*.

POSTDATER : dater d'un temps postérieur au temps réel : *Postdater une lettre.* Cf. *Antidater*.

POSTE, dans le sens d' « article d'un budget, chapitre d'un compte », n'est pas un belgicisme, comme le croit Boisson (p. 141), puisque cette acception est donnée par le petit Larousse (1918). Mais [*prendre un poste*], pour : *tomber*, etc., est un belgicisme.

POSTER signifie « placer ». On dit de plus en plus *poster une lettre*. L'expression reste encore suspecte. On dira : *Mettre une lettre à la poste*.

POSTÉRIEUR implique une idée de comparaison; il peut se construire avec un complément de comparaison introduit par à : *Un testament postérieur. Une démarche postérieure à notre requête*. Il peut être précédé de *très*, mais la langue surveillée ne l'emploie pas avec *plus* ou *moins*.

POSTHUMEMENT, qui est dans le *Supplément de Littré*, est concurrencé par *posthumément*. Tous deux sont rares.

POSTULER. -- A côté de l'emploi transitif, *postuler un emploi, une place*, la langue de la procédure connaît un emploi intransitif : *postuler pour son client* (Ac.).

POSTURE (= attitude, situation) ne peut s'employer dans le sens de : « statue » ou « statuette ».

POT. -- 1. On écrit : *un* ou *des pot-au-feu; un pot-de-vin, des pots-de-vin*, dans le sens de « avantage pécuniaire offert à celui qui a favorisé la conclusion d'une affaire »; *le pot aux roses*.

2. **Pot** avec à exprime la destination du vase; avec de, l'usage actuel : *Le pot à l'eau ou le pot à eau; un pot au lait; un pot à beurre, à tabac, à confitures, à fleurs* = un pot destiné à recevoir de l'eau, etc. *Le pot d'eau, de beurre*, etc., c'est le pot où il y a de l'eau, etc.

POTAGE. -- Cf. *Soupe*.

POTIN est français (Ac.) et désigne familièrement un commérage ou un grand bruit : *Colporter des potins. Faire du potin*.

POU. — Pluriel : *des poux*.

POUBELLE, ignoré par l'Académie et le *Dict. gén.*, est employé en France à côté de *boîte à ordures* et *panier aux ordures*. Les Parisiens ont donné à cette boîte le nom du préfet de la Seine, René Poubelle, qui en a imposé l'emploi vers 1885. Cf. *Bac*.

POUR. — 1. Au lieu de : *Si grand qu'il soit, si grands que soient les rois*, on peut encore dire comme Corneille : *Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes*. **Pour... que** marque

alors une concession ou une opposition (et non le but comme dans *pour qu'il soit content*) et il est suivi normalement du subjonctif, rarement de l'indicatif soulignant la réalité de la qualité exprimée par l'attribut.

L'ancienne langue combinait parfois les deux tours *pour* et *si*. C'est ce que font encore aujourd'hui quelques bons écrivains : [*Pour si grands qu'ils soient*]. Il y a là un pléonasme si apparent que le bon usage actuel doit le rejeter.

2. *Pour* s'emploie aussi avec un infinitif qui a le même sujet qu'une principale négative ou interrogative (cf. 5), pour marquer une opposition (proposition dite concessive) : *Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme* (*Tartuffe*). *Mais pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi* (*Le Cid*). *Est-on moins malade pour ignorer le nom de sa maladie?* (Hugo). Ce dernier exemple est cité par la *Syntaxe* des Le Bidois (II, p. 449), qui a tort de mettre, parmi les conditions de cet emploi, la présence d'un comparatif dans la principale. Ajoutons d'ailleurs que ces tours sont aujourd'hui un peu vieillis.

3. **Pour que**, suivi du subjonctif, peut aussi marquer le but, la finalité : *Pour que vous n'ayez pas à vous plaindre, je donnerai à tous la même quantité*.

Ne dites pas : [*Pour ne pas que vous ayez*], ni surtout : [*Pour pas que vous ayez*]. Cf. p. 461, f.

4. **Pour que** marque aussi la conséquence : *Pour que le résultat soit atteint, il suffit qu'on fasse preuve de bonne volonté*. (Notez qu'on pourrait faire ici l'inversion : *Pour que soit atteint le résultat*.) *Il suffit de la plus légère menace pour qu'il se sente en péril. Je suis trop jeune pour qu'on me confie cette tâche* (cf. plus bas, 7).

Dans la phrase : *Pour qu'on l'ait puni avec tant de rigueur, il doit avoir commis une bien grande faute* (Grevisse, n° 1022, p. 782), la subordonnée, bien qu'elle paraisse exprimer la conséquence de la principale (la punition est la conséquence de la faute commise), énonce en réalité une cause : celle qui permet d'affirmer la vraisemblance de la proposition principale. Remarquez : *il doit avoir commis*. Cf. *Devoir*, 5.

5. Le remplacement de *pour que* par *pour* + l'infinitif implique l'identité du sujet de la subordonnée et du sujet de la principale (cf. *Infinitif*, 1) : *J'ai emporté ce livre pour le lire en voyage*. Dans : *Je vous accorde un délai pour le faire*, le sujet de l'infinitif est clairement suggéré par le complément d'objet indirect du verbe principal.

Pour avec l'infinifif passé, dans ces conditions, peut aussi marquer la cause, là où l'on ne pourrait employer *pour que* : *Il est puni pour avoir répondu grossièrement*. On dirait avec un nom : *pour sa réponse grossière*. Cette construction se rencontre, dans la langue classique, avec un infinitif présent : *Et qu'en science ils sont des prodiges fameux Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux* (MOLIÈRE, *Les Femmes savantes*, v. 1371-1372). *Et je ne suis sa main que pour la trop chérir* (*Ibidem*, v. 1758). *Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères* (CORNEILLE, *Horace*, v. 900). Cet emploi de *pour* avec un infinitif présent pour marquer la cause est aujourd'hui vieilli et prête d'ailleurs souvent à équivoque.

On le rencontre encore rarement, là où nulle équivoque n'est possible, comme dans : *Il ne perd rien pour attendre*. Et aussi dans les cas qui se rattachent au n° 2, où il s'agit d'une opposition plutôt que d'une cause.

6. Ne dites pas : *J'ai emporté ce livre [pour moi lire] en voyage. Donnez-moi la clef [pour moi ouvrir] la porte*. Dites : *pour le lire*. Prenez la clef *pour ouvrir* la porte. Donnez-moi la clef *pour que j'ouvre* la porte. Sur cette expression, cf. Frei, pp. 93-94.

7. *Assez pour (ne pas), trop pour (ne pas)*. On dit : *Il est assez grand pour se tirer d'affaire* ou *pour ne pas se perdre, pour que je le laisse faire* ou *pour que je ne le traite plus comme un enfant*.

Ces exemples montrent assez clairement quand il faut une négation dans la conséquence.

On ne peut donc dire : [*Je l'ai assez dit pour insister une nouvelle fois*]. Il faut dire : *pour ne plus devoir insister...* = La conséquence de mon insistance antérieure est que *je ne dois plus insister* aujourd'hui.

On remarquera qu'après *trop* ou après *pas assez que*, la conséquence de forme affirmative a un sens négatif, tandis que la conséquence de forme négative a un sens affirmatif : *Il est trop grand pour se tromper*. *Je l'ai trop répété pour insister encore* : il ne se trompera pas, je n'insisterai pas. — *Je ne l'ai pas dit assez clairement pour pouvoir l'exiger, pour qu'on m'ait compris* : je ne puis l'exiger, on ne m'a pas compris.

Je l'ai trop clairement averti pour qu'il ne sache pas à quoi s'en tenir : il sait à quoi s'en tenir.

Il n'a pas parlé assez bas pour qu'on ne l'ait pas entendu : on l'a entendu.

Mais ce déplacement curieux de la valeur de la subordonnée

s'explique précisément par le fait que le degré suffisant est dépassé ou n'est pas atteint; il ne se justifie nullement si *assez*, employé positivement, marque un degré suffisant. On dirait : *Je l'ai assez clairement averli pour qu'il sache à quoi s'en tenir* ou *pour qu'il ne me faille plus revenir sur ce point* (il sait à quoi s'en tenir, il ne me faut plus revenir sur ce point).

8. *Pour* peut servir à souligner un mot, surtout en tête d'une phrase ou d'un membre de phrase. Il signifie alors *quant à* et le mot qu'il met en relief a sa place normale dans la phrase : *Pour moi, je n'y crois pas. Pour moi, je n'en ferai rien* (Ac.). *Pour ce qui est de moi, soyez sans inquiétude* (Ac.). *Pour ce qui est de vous, je suis certain que vous réussirez* (Ac.). *Pour cela, pour ce qui est de cela, je le veux bien* (Ac.). *Pour son affaire, pour ce qui est de son affaire, j'en aurai soin* (Ac.). *Pour méchante, elle l'est* (Ac.). *Courageux, il l'est ou Pour courageux, il l'est. Du courage, il en a ou Pour du courage, il en a. Nous reparlerons de son courage ou Pour son courage* (ou *Pour ce qui est de son courage*), *nous en reparlerons*.

J'évitais d'employer *pour moi*, comme on le fait en Belgique, au lieu de « à mon avis » : *Pour moi, il est malade*. Dans tous les exemples cités plus haut, *pour* signifie *quant à* ou, devant un adjectif, *quant à être*. Mais on voit combien facilement s'explique l'extension abusive que nous venons de signaler. Elle n'est pas propre aux Belges. René Boylesve donne bien à *pour moi* le sens de « selon moi » lorsque, à propos d'un de ses romans, il écrit : « Et, *pour moi*, pourquoi a-t-il encore le droit de toucher à cet élément de haute moralité ou de philosophie? parce qu'une telle tendance existe réellement dans l'enfance. » (*Opinions sur le roman*, p. 120).

9. *Être pour* a plusieurs sens qui apparaîtront dans les exemples suivants. Préférence : *Il était pour ce genre d'écriture. Il est pour la démocratie. Êtes-vous pour ou contre?* - - Être sur le point de : *Il était pour partir* (Ac.). - Devant un complément de temps : *Son bal était pour hier. Il est ici pour huit jours. Ce sera pour demain* (Ac.).

Mais [Qu'est-ce pour un livre? Qu'est-ce que c'est pour un homme? Je ne sais pas ce que c'est pour...] sont des flandricismes. On dit : *Qu'est-ce que ce livre? Quel est ce livre? Quel livre est-ce là? Qui est cet homme? Quel est cet homme? Qu'est-ce que cet homme-là? Quel genre d'homme est-ce?* - *Je ne sais quel livre c'est ou quel est ce livre*.

Pour autant. Cf. *Autant*, 8.

10. Pour quand, pour chez, pour dans.

On peut dire avec *quand* : **Pour quand** me promettez-vous une réponse? (Ac.). Je prends mes dispositions pour quand vous serez guéri. **Pour quand** aurez-vous terminé ce travail? Il en avait (des musiques) **pour quand** maman apportait la soupe sur la table... (R. ROLLAND, *L'Aube*, p. 175). Martinon admet aussi (p. 575, note 1) : **pour quand** je n'y serai plus. On voit que *pour quand* peut s'employer en dehors de l'interrogation.

On ne voit pas pourquoi, alors qu'il admet **pour chez**, Martinon déclare : « On a été conduit à dire également *pour dans trois jours, pour dans dix ans*, mais **pour dans** ne saurait être tenu pour correct, et on fera bien de l'éviter ». *Pour* s'emploie très bien avec un complément de temps pour marquer la durée future ou pour exprimer le terme de la durée, l'époque à laquelle une chose s'est faite ou se fera : *Il y en a pour trois ans avant que ce monument soit achevé* (Ac.). *Je n'en ai que pour un moment* (Ac.). *Son bal était pour hier* (cf. plus haut, 9). *Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main, que la jaim pour ce soir et la mort pour demain* (MUSSET, *Lettre à Lamartine*). *Pour* peut ainsi se trouver devant un adverbe (*pour combien de temps, pour toujours, pour jamais*) ou devant une préposition. La *Syntaxe* des Le Bidois (II, p. 710) trouve cet emploi normal et enregistre : *C'est pour dans un an* (J. Romains). *La voici déchainée pour jusqu'à la fin de ses jours* (G. Duhamel). *Ce qu'il désirait pour après sa mort* (M. Proust).

11. **Pour le moins**. On peut dire : *Il y a cinq ans au moins (ou pour le moins) qu'il a déménagé. Donnez-lui au moins (ou pour le moins ou tout au moins) de quoi vivre*. Cf. *Moins*, 4 et 5.

12. **Pour autant que** est correct, à côté de *autant que*, dans la mesure où. Cf. *Autant*, 7.

13. **Pour de bon, pour de vrai**, sont condamnés à tort par Martinon (p. 576, note 2) et par maints puristes.

Pour de bon se trouve chez de nombreux écrivains (cf. Durrieu, p. 57, et Grevisse, n° 942) et est certainement correct, à côté du tour classique *tout de bon* et de *pour tout de bon*, qui a sans doute donné naissance à *pour de bon*.

Pour de vrai est admis comme familier par le *Dict. gén.* (à *Vrai*).

Mais [**pour de rire**] est considéré comme enfantin ou populaire.

14. **Pour le cas où** est suivi du conditionnel (comme *au cas où, dans le cas où*); on dit aussi parfois dans le même sens :

pour si jamais, avec l'indicatif : *Je vous le dis pour le cas où vous ne le sauriez pas. Comparaison que je retiens pour si jamais un Calmelle quelconque m'autorise à faire un article sur vous* (Proust, cité par Le Bidois, II, p. 564). **Pour si jamais** paraît plutôt populaire, ou du moins familier. — André Thérive, bien qu'il reconnaisse que **pour si** est un tour populaire, le déclare cependant « exquis et respectable » : *J'ai pris mon parapluie pour s'il allait pleuvoir* (Querelles, I, p. 220). J'avoue ne point partager son enthousiasme, mais je dois bien constater que *pour si* et *pour si jamais* ne sont pas rares.

15. **Pour peu que** est suivi du subjonctif.

16. Cf. *Parier, partir, soigner, tenir, sûr* (pour sûr que), *peu* (11, pour un peu), *merci, remercier, pourquoi*.

POURCENTAGE. — Cf. *Accord du verbe*, A, 10.

POURPRE. — D'après l'Académie comme d'après le *Larousse du XX^e siècle*, on peut dire la *pourpre* pour désigner la couleur rouge, la rougeur du teint.

En effet, la **pourpre** = 1) la teinture, la matière colorante, d'un rouge foncé, tirée d'un coquillage dont elle porte le nom; 2) l'étoffe teinte en pourpre : *La pourpre des cérémonies*; 3) la dignité souveraine dont elle était la marque : *La pourpre des empereurs. Il aspire à la pourpre*; 4) « par extension, la couleur rouge : *la pourpre de son teint* » (Ac.). *La pourpre de la pudeur* (Lar.).

Le **pourpre** désigne, d'après l'Académie, une couleur rouge foncé tirant sur le violet : *Des œillets tachetés de pourpre. Cette étoffe est d'un beau pourpre* (Ac.).

Pourpre peut être adjectif. Il est variable : *Des manteaux pourpres. Ils devinrent pourpres de colère*.

POURQUOI, adverbe, s'écrit en un mot : *Je ne sais pourquoi vous êtes venu*.

La question **pour quoi faire?** est souvent écrite *pourquoi faire?* Elle signifie : pour faire quelle chose? dans quel dessein? à quoi bon? On écrit : *la raison pour quoi*.

Pourquoi est-ce que vous faites cela? est souvent substitué dans la langue parlée à *Pourquoi faites-vous cela?* Ce tour manque vraiment d'élégance et je suis porté à le juger sévèrement; en tout cas, je le déconseille. Cependant je tiens à reconnaître qu'il se justifie aussi bien que *Quand est-ce que vous partirez?* (Ac., à Ce) et *Où est-ce qu'on trouvera ce livre?* (Ac., à Que).

Évitez [*pourquoi que*], non seulement dans l'interrogation directe, mais aussi dans l'interrogation indirecte.

POURRIE. — On emploie l'auxiliaire *avoir* pour marquer l'action en train de s'accomplir, *être* pour marquer le résultat de l'action accomplie.

POURSUIVRE un but. — Cf. *But*.

POURVOIR se conjugue comme *voir*, sauf aux temps suivants :
Futur : *je pourvoirai*. Conditionnel : *je pourvoirais*. Passé simple : *je pourvus*. Subj. imp. : *que je pourvusse*.

POURVU QUE est suivi du subjonctif : *Pourvu cependant qu'il veuille le faire*.

POUSSAH, nom d'un jouet, peut se dire figurément d'un homme ridicule, gros et court : *Un poussah*.

POUVOIR (fondé de). — Remarquez que *pouvoir* reste au singulier dans : *Un fondé de pouvoir, des fondés de pouvoir*.

POUVOIR. — 1. **Conjugaison** : Ind. prés. : *Je peux* (ou *je puis*), *tu peux*, *il peut*, *nous pouvons*, *vous pouvez*, *ils peuvent*. — Les autres formes sont : *Je pouvais; je pus; je pourrai; que je puisse, que nous puissions; que je pusse; pouvant; pu* (sans féminin ni pluriel). Pas d'impératif présent.

A la première personne de l'indicatif présent, *je puis* est concurrencé par *je peux*, refait sur la deuxième personne et tout à fait correct : *Je ne puis* (cf. p. 452). Dans l'interrogation, on emploie toujours *puis* : *Puis-je? Qu'y puis-je? Que puis-je?*

Au subjonctif présent, on évitera de dire, par analogie avec *émouvoir* — *émeuve* : [*que je peuve*]. Il faut dire : *que je puisse*.

N. B. On dit : **Ce peuvent** (ou **ce peut**) *être eux*. Cf. p. 53.

2. Trois tours vicieux :

Ne dites pas : [**Je ne peux pas de ma mère**]; flandricisme. Dites : *Je n'ai pas l'autorisation de ma mère. Elle ne me le permet pas*.

Ne dites pas : [**Je ne peux mal**]. Dites : *Je n'ai garde ou Je m'en garde bien ou : Il n'y a pas de danger*.

L'usage n'admet pas : [**Je n'en peux rien**]. Dites : *Il n'y a pas de ma faute ou : Ce n'est pas ma faute (ou de ma faute) ou Je n'y puis rien* (qui, note Deharveng, p. 211, peut signifier : 1) Je ne puis l'empêcher; 2) Ce n'est pas ma faute).

Dans l'expression **Je n'en peux mais**, *mais* a encore son sens premier : davantage. Cela veut dire : *Je ne peux faire plus, je ne peux rien à cela*.

3. **Pouvoir bien**, comme l'observe Brunot (p. 858), est

« devenu une locution spéciale » qui annonce une opposition : *Il peut bien promettre tout ce qu'il veut, je ne le crois pas.*

N'employez donc pas cette expression dans le sens de *pouvoir*. Ne dites pas : *Je peux bien faire cela*, dans le sens de : *Je peux faire cela.*

On dit cependant, avec un conditionnel : *Il pourrait bien en mourir* (Ac.), dans le sens de : Il est possible qu'il en meure.

4. **Pouvoir** s'emploie comme auxiliaire pour marquer l'approximation ou l'incertitude : *Il pouvait être une heure du matin. Il peut avoir quinze ans* (Grevisse, n° 655). *Il pourrait bien pleuvoir ce soir. Ils pouvaient être quinze ou vingt* (Bruneau et Heulluy, p. 307).

Puisse, suivi du sujet, exprime un souhait : *Puissent vos projets réussir!* (Ac.).

5. **Pouvoir** et **savoir**. Cf. *Savoir*.

6. On lit sur des wagons de marchandises, en Belgique : *Ne peut pas sortir de Belgique*. Un journal de Bruxelles critiquait récemment cette inscription et s'écriait : « Afficher notre ignorance sur tout le réseau européen! » L'expression est cependant correcte et il n'y a aucune raison de préférer l'inscription suisse : *Ne doit pas sortir de Suisse*.

PRALINE a en Belgique un sens tout autre qu'en France. Le *Dict. gén.*, le *Dict. Lar.* et l'Académie donnent comme définition : amande rissolée dans du sucre. Je sais bien qu'on pourrait dire : *crotte de chocolat*. Mais on conviendra sans peine que *praline* a le droit de l'emporter, surtout en Belgique.

PRÉ. Les mots composés, comme *prééminence*, *préemption*, *préétablir*, *préhistorique*, *préromantisme*, s'écrivent sans trait d'union.

PRÉCÉDANT, participe. **Précédent**, nom ou adjectif.

PRÉDIRE se conjugue comme *dire*, sauf à la deuxième personne du pluriel de l'ind. présent et de l'impér. prés. : *prédisez*.

Prédire d'avance : cf. *Avance*, 2.

PRÉFACER est admis par l'usage, bien que l'Académie et le *Dict. gén.* ignorent ce verbe. On peut dire aussi : *mettre une préface à*.

Le substantif **le préfacier** devrait aussi être accueilli par l'Académie.

PRÉFÉRER. — *Conjugaison*. Futur : *je préférerai* (deux *é*).

1. **Prétérer de** est correct devant un infinitif : *Elle préférerait de n'avoir pas la fillette à ses troussees* (J. GREEN, *Varouna*, p. 91).

— *Elle préférerait de rire, de rire même à grands éclats en montrant sa denture* (G. DUHAMEL, *La Passion de Joseph Pasquier*, p. 46).

Toutefois on emploie aujourd'hui plus souvent l'infinitif sans **de** : *Je préfère partir*.

Après *ce que*, on emploie *c'est de* : *Ce que je préfère, c'est de m'en aller*.

2. **Avec deux infinitifs**, on emploie devant le second :

a) le plus souvent, et le plus correctement : *plutôt que de* ou *plutôt que* : *Il préférerait deviner les êtres plutôt que de les interroger* (LACRETELLE, *Discours de réception*). *Je préfère partir plutôt que de faire cela* ou *plutôt que faire cela*;

b) parfois aussi à : *Je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine à me trouver seul ainsi* (CHATEAUBRIAND, *Atala*). L'emploi de **à** s'impose devant un nom ou un pronom : *On préfère une chose à une autre*, et non pas *[qu'une autre]*. **A** est cependant beaucoup moins courant devant un infinitif :

c) parfois aussi *que de* ou *que* : *Il préférerait encore balayer que d'apprendre à lire* (A. DAUDET, *Jack*). — *Il préfère être déshonoré que ce le devoir, cet argent* (BOURGET, *La Géole*). Ces exemples sont cités par les Le Bideis, selon qui cette construction est une faute. « Plus d'un écrivain, aujourd'hui, fait cette faute » (*Syntaxe*, II, p. 271). Je sais que cette construction est proprement celle d'*aimer mieux* : *J'aime mieux souffrir que mourir* ou *que de mourir*. Mais il est indéniable que le bon usage d'aujourd'hui l'adopte, malgré les grammairiens, avec *préférer* aussi bien qu'avec *aimer mieux* (cf. Deharveng, p. 211, Thérive, *Querelles*, I, pp. 87-89, et Grevisse, n° 975, p. 732).

3. **Préférer que**, sans infinitif intercalé, est suivi du subjonctif : *Je préfère qu'il parte* (changement de sujet).

Voir à *Aimer*, 3, p. 76, la construction à employer pour comparer deux termes qui devraient être au subjonctif.

PRÉJUDICE. — L'expression **sans préjudice de** signifie « sans porter atteinte à, sans renoncer à, réserve faite de » : *Une sanction administrative a été prise, sans préjudice des poursuites judiciaires. Sans préjudice de ce qui vous revient. Faire des avantages à sa femme, sans préjudice des droits de ses enfants* (Lar.). *Sans préjudice de mes droits* (Ac.).

Mais on dit : *porter préjudice à*.

PRÉJUGER. — Si l'on s'en tient aux dictionnaires, le verbe *préjuger* demande toujours un complément d'objet direct.

En termes de jurisprudence : *La Cour a préjugé cela, quand elle a ordonné...* (Ac.). *Sans préjuger le fond* (Ac.). « Dans le langage ordinaire, **Préjuger une question**, la décider avant de l'avoir approfondie, avant d'avoir pris connaissance de tout ce qui doit servir à la résoudre : *Je ne veux point préjuger la question, j'attendrai pour la résoudre les renseignements qui m'ont été promis.* » (Ac.).

Préjuger signifie aussi « prévoir par conjecture » : *Autant qu'on peut le préjuger, à ce qu'on en peut préjuger, à ce qu'on peut préjuger* (Ac.). On voit qu'ici encore le verbe a un complément d'objet direct. Si l'on dit : *à ce qu'on peut en préjuger* ou *à ce qu'on en peut préjuger*, cela correspond à : on peut préjuger cela de cette question.

Toutefois l'expression **préjuger de quelque chose** est fort répandue, et on la trouve même chez de bons écrivains : *Bourget affirme qu'il n'y a point de roman qui ne laisse préjuger des opinions de l'auteur* (R. BOYLESVE, *Opinions sur le roman*, p. 205). Le sens est bien : juger d'avance quelque chose. Mais *juger*, dans l'acception de « se former, avoir, énoncer un avis, une opinion sur une personne ou sur une chose » (Ac.), peut s'employer avec un complément d'objet direct ou avec *de* : *Vous jugez cet homme trop sévèrement. Juger des gens sur l'apparence, sur la mine. Juger un ouvrage, un tableau, une pièce de théâtre. Juger de la pièce par l'échantillon. Juger de la distance. Juger sainement des choses* (exemples empruntés au Dictionnaire de l'Académie). Il est donc assez naturel qu'on dise *préjuger de* dans le sens de « se former un avis sur, avant tout examen approfondi ».

PREMIER. — Emploi du mode après le **premier qui**. Cf. *Dernier* et *Subjonctif*, Emploi, B.

PREMIER-NÉ varie dans ses deux éléments. *Sa fille première-née* (rare; on dit plutôt : *sa fille aînée, son aînée*); *les enfants premiers-nés*.

PRÉMISSÉ et **PRÉMICES**.

Prémices (fém. pluriel) = premier produit de la terre ou du bétail, premières productions de l'esprit, premiers mouvements du cœur, commencements, débuts : *Les prémices des champs, des études, d'une amitié, d'un règne*.

Mais, d'après les dictionnaires français, on ne peut employer ce mot, comme on le fait en Belgique, pour désigner la première messe solennelle d'un prêtre.

Prémisse (fém.) = chacune des deux premières propositions (majeure ou mineure) d'un syllogisme.

PRENDRE. — 1. **Conjugaison.** Notons les formes : *Je prends, il prend, nous prenons; je pris; que je prenais, que nous prenions; prenant, pris.*

2. **Prendre** peut se dire « de ce qui se gèle, se coagule, s'épaissit, se solidifie » (Ac.) : *La rivière a pris celle nuit. On dit aussi avec être : Le fleuve était entièrement pris. — La colle a pris. L'huile est prise. Vos confitures ont mal pris ou sont mal prises. Faire prendre une crème.*

3. On peut dire, selon l'Académie : *La fièvre l'a pris tel jour. L'accès le prit à telle heure. La faim le prit. L'enthousiasme le prend ou : La fièvre lui a pris. Un évanouissement lui a pris* (cf. *Le feu a pris à la maison*).

On peut dire aussi impersonnellement : *Il lui prit une colique, un mal de dents, une faiblesse, une fantaisie, un dégoût, un accès d'humeur.*

Qu'est-ce qui lui prend? = *Qu'a-t-il?*

Peut-on dire : *L'envie le prit d'aller à la campagne?* Littéré a condamné l'expression. Le bon usage semble en effet ne connaître que : *L'idée lui prit, l'envie lui prit de faire telle chose.* J'avoue cependant que, mise à part la question d'usage, je ne vois pas pourquoi le serait incorrect; en effet le bon usage, même académique, a adopté : *La frayeur, la colère, l'enthousiasme, l'ennui le prit.*

Avec l'impersonnel, il faut évidemment — personne n'hésite — *lui, leur*. On ne dirait pas : [*Il prit mon frère une colique*]. On dira donc : *Il lui prit l'idée de partir.*

4. **Le prendre de haut, de très haut** = parler avec arrogance. Molière écrit : *Prenez-le un peu moins haut.*

En parlant d'un récit : *Prendre l'histoire de plus haut.*

On dit aujourd'hui : *Puisque vous le prenez sur ce ton. Vous le prenez sur un ton bien haut* (Ac.). Molière fait dire à Chrysale : *Vous le prenez là d'un ton bien absolu!* (*Les Femmes savantes*, v. 1640).

Le participe reste invariable dans : *le prendre de haut, sur ce ton, le prendre bien, mal.*

5. **Se prendre à quelqu'un** = le provoquer, l'attaquer : *Il ne faut pas se prendre à plus fort que soi* (Ac.).

S'en prendre à quelqu'un = lui attribuer quelque faute, vouloir l'en rendre responsable : *On s'en prend à moi comme si*

j'étais pour quelque chose dans cette affaire (Ac.). *Je m'en prendrai à vous de tout ce qui pourra arriver* (Ac.). On voit que, contrairement à ce que déclare le *Larousse du XX^e siècle*, cette expression ne suppose pas que le motif ait été indiqué précédemment.

6. On dit très bien : **prendre une route, le chemin de fer, le train, le bateau.**

7. Pour exprimer l'idée « Il a reçu des coups, il a subi des remontrances, un châtement, etc. », la langue populaire emploie les expressions suivantes, qu'on lui laissera : [*Il a pris quelque chose pour son rhume!* ou *pour son grade!* *Il en a pris pour son rhume, pour son grade. Qu'est-ce que j'ai pris!*].

8. **S'y prendre.** Accord du participe⁵ : *Elle s'y est mal prise.*

9. **Prendre⁷ garde.** Cf. *Garder.*

10. Ne dites pas : [**prendre attention**]. Cf. *Attention.*

11. Cf. *Boire.*

PRÉOCCUPER dit plus qu'*occuper* : *Cette idée le préoccupe* = occupe fortement son esprit, l'absorbe. *Je me préoccupe de sa santé* (Ac.). *Je me suis préoccupé de ce problème, de résoudre cette difficulté* (Ac.).

PRÉPOSITIONS. — A. Répétition du complément.

Deux prépositions ne peuvent avoir un régime commun que si elles admettent l'une et l'autre la même construction. On ne dira pas : [*sur et près de la plage*], [*pendant et à cause de la guerre*]; on répétera le régime : **sur la plage et près de la plage** (ou : *et près de celle-ci*), etc., ou l'on tournera la phrase autrement.

B. Répétition des prépositions. 1. Il n'y a pas de règle absolue. La préposition peut être répétée si l'on insiste sur chaque partie du régime; elle l'est généralement si les compléments s'opposent ou présentent une alternative. Elle ne l'est point dans un des cas prévus au n° 3. *Un devoir sans fautes et sans ratures* dit plus que : *sans fautes ni ratures.* — *Dans la paix et dans la guerre* (mais : *Dans le calme et la paix*). — *Qui de vous ou de moi?*...

Dans les locutions prépositives terminées par *à* ou *de*, on se contente généralement de répéter *à* ou *de* : **A cause de vous ou de moi.**

2. Dans les **titres d'ouvrages.** Cf. *Titre*, A, 3.

3. **A, de, en,** se répètent généralement (presque nécessairement après *sauf* et *excepté*), sauf (et ceci est valable pour toutes les prépositions) : a) si les compléments, associés ou de

sens voisin, forment un tout considéré globalement ou constituent une locution toute faite; b) s'ils désignent le même être ou les mêmes êtres (ou idées); c) si, unis par *ou*, ils marquent un nombre approximatif : a) *Une procuration pour acheter, vendre, recevoir, payer, faire tous actes d'administration. Travailler avec ardeur et application. En faire part aux amis et connaissances. Il importe de bien mâcher et broyer les aliments. Divisé en livres, chapitres et paragraphes. Je suis las d'aller et venir. En allées et venues. En mon âme et conscience. Condamner aux frais et dépens. Inspecteur des ponts et chaussées.* b) *A mon collègue et ami.* — c) *Un sursis de quatre ou cinq ans. A trois ou quatre mètres de profondeur.*

4. Sauf après *autre* (cf. ce mot, 2), la préposition doit se répéter après *que*, dans une comparaison : *J'aime mieux travailler pour vous que pour lui.*

5. Répétition avec *l'un et (ou, ni) l'autre*. Cf. *L'un*, 8.

PRÈS. — 1. **Près de.** La suppression de la préposition *de* est régulière dans certaines expressions figées, devant des noms propres surtout : *Près le Palais-Royal. Neuilly près Paris. Près la porte Dauphine. Ambassadeur près le Saint-Siège. Avocat près la Cour d'Appel.* Mais il convient de dire : *près de la fenêtre. Il s'installe près de Paris*; ici, la suppression de *de* reste suspecte.

2. **Près de**, dans le sens d'*auprès de*, pour marquer la comparaison, paraît vieilli. Cet emploi n'est plus signalé par l'Académie; il l'est encore par le *Dict. gén.*, par Le Bidois (II, p. 722) et par Grevisse (n° 925), avec un exemple du XVII^e siècle : *Et près de vous, ce sont des sots que tous les hommes* (Molière).

3. Aujourd'hui, devant un infinitif, **prêt à** = préparé à, disposé à; **près de** = sur le point de : *Il est près de venir. Il est prêt à recommencer.*

4. **A peu près**, locution adverbiale, peut s'employer substantivement : *Cette traduction n'est pas assez exacte, ce n'est qu'un à peu près* (Ac.).

5. **A cela près.** « *Il n'est pas à cela près ou Il n'en est pas à cela près* : c'est une dépense peu onéreuse pour lui » (Ac.).

On dira aussi : *Le devoir de cet élève est bon, à cela près qu'il s'y trouve quelques fautes d'orthographe* (Ac.).

De même : *J'ai été payé à cent francs près* (Ac.). *Ce capitaine avait sa compagnie au complet, à deux hommes près* (Ac.). *Les hommes sont des moutons, à la douceur près* (Lar.). *A peu de chose près.*

PRESCRIRE QUE. — Même règle que pour *ordonner que*.

PRÉSENT, « employé comme réponse à un appel, s'est cristallisé sous la forme masculine » (Nyrop, V, p. 106).

Même des jeunes filles répondent : *Présent!*

PRÉSENTE. — L'Académie admet, à côté de *la présente lettre*, *la présente* : *La présente vous servira de décharge*.

PRÉSIDENT, participe. **Président**, nom.

PRESQUE. — 1. **Élision.** *E* ne s'élide que dans *presqu'île*; on écrit donc : *presque alléré, presque entier, presque usé*. Cependant des écrivains font plus souvent l'élision. Ainsi Mauriac : *C'était presqu'un enfant* (*Le Désert de l'amour*, p. 116).

2. **Place** : *Presque*, modifiant un verbe à un mode personnel, se place après ce verbe ou après l'auxiliaire : *Il reconnaît presque ses torts. Il a presque reconnu ses torts*. Il précède l'infinitif ou le participe : *C'est presque m'injurier. Un ouvrage presque achevé*. Il précède aussi généralement la préposition : *Il est presque en colère*.

Avec *tous*, on dit parfois : *C'est l'avis presque de tous les grammairiens*; mais il est plus clair et plus élégant de dire : *C'est l'avis de presque tous les grammairiens*. Littré, approuvé par les Le Bidois (II, pp. 636-637), critique comme équivoque : *C'est une faute qui se trouve presque dans toutes les éditions de Cicéron*. Mieux vaut dire assurément : *dans presque toutes*.

On a le choix entre : *presque dans tous les cas* et *dans presque tous les cas* (Office, *Le Figaro*, 25 mars 1939).

Place de *presque* avec une négation. Cf. *Ne pas*, 2, d.

3. La langue actuelle emploie **presque** entre l'article et le nom : *la presque totalité, la presque réalisation, une presque immobilité* (cf. Le Bidois, II, p. 589). *Il a été élu à la presque unanimité*.

PRESENTIR se conjugue comme *sentir*. — Cf. *Avance*, 2.

PRESSE-PAPIERS. — On écrit : *un ou des presse-papiers*.

PRÊT A. — Cf. *Près*, 3.

PRÊTÉ. — Boisson déclare que l'expression : *un prêt pour un rendu* « n'a pas de sens » et qu'il faut dire : *un prêt rendu*. L'Académie distingue les deux expressions. — **C'est un prêt pour un rendu** signifie que « la victime de ce mauvais procédé saura prendre sa revanche ». Le mauvais procédé dont on est

l'objet, on l'accepte comme un prêt que l'on rendra (un prêté pour un rendu dans l'avenir, dans l'intention). — **C'est un prêté rendu** = c'est une juste représaille. On a rendu ou on rend le mauvais procédé.

PRÉTENDRE a plusieurs sens et se prête à plusieurs constructions :

1. Dans le sens de « soutenir, affirmer », il s'emploie avec un complément d'objet direct neutre ou avec le mot *chose* ou avec un verbe à l'infinitif (s'il y a identité du sujet) ou à l'indicatif : *Prétendez-vous cela ou cette chose? C'est ce qu'il prétend. Je prétends qu'il a tort. Il prétend avoir raison.*

L'indicatif dans la proposition subordonnée distingue nettement ce sens du suivant (*vouloir*). L'emploi, plus rare, de l'infinitif suppose que le contexte ou les circonstances dissipent toute équivoque; c'est pourquoi aussi on ne recourra guère au subjonctif, qui serait théoriquement normal quand *prétendre*, verbe d'opinion, est employé à la forme négative ou à la forme interrogative (cf. *Croire*). *Je ne prétends pas qu'il l'a dit ou qu'il l'ait dit*; dans les deux cas, *prétendre* a clairement le sens de « soutenir, affirmer ».

Mais *Je ne prétends pas qu'il le fasse* sera interprété : « Je ne veux pas qu'il le fasse ». Si l'on veut dire : « Je ne soutiens pas », on emploiera l'indicatif : *Je ne prétends pas qu'il le fera*. De même on distinguera : *Prétendez-vous qu'il le dise?* (= Voulez-vous...) et *Prétendez-vous qu'il le dira?* (= Affirmez-vous...).

2. Dans le sens de « vouloir », **prétendre** se construit avec l'infinitif (s'il y a identité du sujet) ou avec *que* et le subjonctif, comme on vient de le voir : *Je prétends qu'il m'obéisse. Je prétends faire ce voyage, rien ne m'en empêchera* (Ac.).

Tavernier, Lervitte et d'autres condamnent, sans d'ailleurs s'expliquer : ***Il ne prétend pas apprendre sa leçon. Ils exigent : Il prétend ne pas apprendre sa leçon.***

Ils ont tort. Les deux tours sont corrects. *Prétendre* peut, comme *vouloir*, attirer à lui la négation qui devrait accompagner le verbe subordonné (cf. *Ne pas*, 2, e, p. 461).

Mais, dans certains cas, une différence de sens assez nette peut séparer *prétendre ne pas faire* (= affirmer sa volonté de ne pas faire) et *ne pas prétendre faire* (= refuser de faire). On évitera prudemment la confusion.

L'exemple cité plus haut, *Il ne prétend pas apprendre sa leçon*, a pratiquement à peu près le même sens que *Il prétend ne pas apprendre sa leçon*.

Mais on distinguera mieux : ***Il prétend ne pas venir*** (= Il

affirme sa volonté de ne pas venir) et *Il ne prétend pas venir* (= Il refuse de venir).

Le même déplacement de la négation peut également se faire devant *que* et le subjonctif, à condition que le sens ne soit pas modifié : *Je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien* (MOLIÈRE, *Monsieur de Pourceaugnac*, I, 4) a en fait le même sens que : *Je prétends que vous ne preniez pas...*

3. **Prétendre** signifie aussi parfois « demander, réclamer comme un droit ». Il a alors comme complément d'objet direct un nom ou plus souvent un infinitif : *Je prétends un dixième, une moitié dans cette société* (Ac.). *Ce corps prétend le pas sur tel autre* (Ac.). Avec un infinitif : *Il prétend marcher avant lui* (Ac.).

4. **Prétendre à une chose** = aspirer à une chose. *Il prétend à cette charge, à cette place, à la main de cette jeune fille* (Ac.). Les dictionnaires actuels ne donnent aucun exemple de *prétendre à* + infinitif. Je n'en ai pas relevé chez les écrivains. Grevisse (n° 757) admet l'expression et cite une phrase de Madame de Staël : *Cette révolution qui prétendait à recommencer l'histoire du monde*.

5. **Prétendre de**, qu'on trouve chez les classiques, ne paraît guère usuel aujourd'hui : *C'est en vain que tu prétendrerais de le déguiser* (MOLIÈRE, *L'Avare*, V, 3).

PRÉTENDU peut se dire comme nom, familièrement, en parlant de celui ou de celle qui doit épouser la personne dont on parle : *Voilà sa prétendue* (Ac.).

PRÉTENDUMENT s'écrit sans accent circonflexe. Mentionné par Littré, ignoré par l'Académie et le *Dict. gén.*, cet adverbe est donné par le *Larousse du XIX^e siècle* comme peu usité. En Belgique, il est d'un usage courant. Il signifie : « d'après ce qu'on prétend fausement, à tort ». Il est concurrencé par *soi-disant*. Cf. ce mot.

PRÉSENTAINE (sans accent) est préféré aujourd'hui à *pretantaine* et à *présentaine*, que l'on rencontre encore : *Courir la prétentaine*.

PRÉTENTION. — On dira : *Sa prétention de faire telle chose*.

PRÊTER. — 1. Ne dites pas : [*J'ai demandé* (ou : *J'ai eu*) *ce livre à prêter*. *On me l'a donné à prêter*]. Dites : *J'ai demandé qu'on me prêtât ce livre* (les sujets changent) ou *J'ai emprunté ce livre* ou *On me l'a prêté*.

2. On dit : **prêter à rire** ou (plus rarement) **apprêter à rire** : *Ne faisons semblant de rien et n'apprêtons point à rire* (MARIVAUX, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, III, 6). — *Le reproche apprête à rire* (A. BILLY, *Revue de Paris*, juin 1945, p. 8). — *Sa conduite prête à rire* (Ac.), comme on dit : *prêter à la censure, à la critique, à la plaisanterie* ou : *Ce que vous me dites prête à penser* (Ac.).

3. **Un prêté rendu et Un prêté pour un rendu**. Cf. *Prêté*.

PRÉTEXTE. — 1. On ne dira pas : [un *faux prétexte*], parce qu'un *prétexte* est par définition une cause simulée, supposée; mais, pour marquer la fragilité du *prétexte*, on dit : un *prétexte spécieux*, un *mauvais prétexte*, comme on dit : un *prétexte plausible*, un *bon prétexte*.

2. **Sous prétexte de**. Avec un nom : *Sous prétexte de justice, il poursuit une vengeance*. Avec un infinitif : *Sous prétexte de mener une enquête, il s'est offert un agréable voyage* (Ac.). Avec que : *Sous prétexte qu'il a besoin de se ménager, il refuse de venir* (Ac.).

PREUVE. — Boisson condamne à tort, comme pléonasme : une *preuve probante*. L'Académie laisse le choix entre les expressions : *preuve convaincante*, *preuve démonstrative*, *preuve probante*, *preuve concluante*, *preuve sans réplique*.

PRÉVALOIR se conjugue comme *valoir*, sauf au subj. prés. : *prévale*, *prévalions*, *prévalent*.

Accord du participe passé dans *se prévaloir* : *Elle s'est prévalu* de ses droits.

PRÉVENIR. — **Prévenir d'avance** : cf. *Avance*, 2.

Prévenir que. Ne dites pas : [Je vous *préviens* de ce que]. Dites, avec l'Académie : *Je vous préviens que vous aurez demain une visite importante*.

PRÉVENTION. — Une *prévention*, comme un préjugé, peut être *favorable* ou *défavorable*. On peut avoir des *préventions pour* quelqu'un, *en faveur de* quelqu'un, ou *contre* quelqu'un.

PRÉVOIR se conjugue comme *voir*, sauf au futur et au conditionnel présent : *Je prévoirai, je prévoirais*.

Ne dites pas : *Prévoir d'avance*. Cf. *Avance*, 2.

PRIE-DIEU. — *Un* ou *des prie-Dieu*.

PRIER. — 1. Ne dites pas : [prier un *chapelet*, prier la messe]. Dites : *réciter un chapelet, dire* ou *réciter les prières de la messe*.

2. On prie quelqu'un à **dîner** (comme on invite à dîner), mais on prie quelqu'un **de faire** une chose. Comparez : *Je vous en prie.*

3. **Prier que** (+ subjonctif) est aujourd'hui peu usuel, surtout si on peut le remplacer par *prier de*.

4. On dit : **se faire prier pour faire quelque chose.**

PRIMESAUTIER s'écrit sans trait d'union.

PRIMORDIAL. — Bien que ce mot veuille dire, étymologiquement : « qui est à l'origine, qui sert d'origine au reste » (*L'état primordial des choses humaines*), l'usage, par une fausse étymologie, ne connaît plus guère que le sens de « très important, de premier ordre ». Ce sens n'est cependant enregistré ni par l'Académie, ni par le *Dict. gén.*, ni même par le *Larousse du XX^e siècle*. Littré notait : « se dit quelquefois des branches et des racines principales ». Le petit Larousse 1948 déclare : « *Abusivement* : Très important ».

PRIX. — Au prix de. Cf. *Auprès*.

PROBABLE. — Après il est probable que (employé affirmativement) et **probablement que**, on emploie l'indicatif ou le conditionnel, selon le sens : *Il est probable qu'il viendra. Il est probable qu'il aurait déjà terminé son travail sans ce fâcheux contretemps. Probablement qu'il vous obéira.* Cf. *Subjonctif*, 2. Emploi, 4.

PROBANT. — Cf. *Preuve. Une démonstration probante, une preuve probante.*

PROCÉDER contre quelqu'un = agir contre lui en justice.

PROCÈS-VERBAL s'écrit avec un trait d'union, d'après l'Académie; *des procès-verbaux*.

PROCHE peut être adjectif, adverbe ou préposition.

Ces deux maisons sont fort proches (Ac.) = voisines; ou : *proches l'une de l'autre (Ac.). Des malheurs si proches* (= prochains). *Le caprice est, dans les femmes, tout proche de la beauté (La Bruyère).*

Ils demeurent ici proche, ils habitent tout proche. Ils sont proche de mourir. Dans ces emplois, *proche*, adverbe, reste évidemment invariable. Mais on dit plutôt aujourd'hui : *ici près, tout près, près de.*

Il a loué des champs proche de la rivière (= près de). On peut dire aussi, sans *de* : *proche la rivière*, mais ce tour est plus rare encore que le précédent, lui-même peu usuel. On pourrait évidemment écrire : *des champs proches de la rivière*, en prenant

proche adjectivement, dans le sens de *voisin* (cf. dans Le Bidois, II, p. 149, cette expression de Pascal : *dans les temps proches de sa naissance*).

PROCUREUR a deux féminins : *procuratrice* = celle qui a reçu par procuration le pouvoir d'agir pour autrui; *procureuse* = familièrement, la femme du magistrat appelé *procureur* (Dict. gén.); le mot *procureuse* n'est guère à conseiller dans cette acception, car il a un autre sens, péjoratif : entremetteuse, signalé par l'Académie et par le *Dict. gén.*

PROFANER peut se dire, au figuré, en parlant d'une chose qui devrait être traitée avec respect : *Profaner son talent, la beauté, l'innocence* (Ac.).

PROFESSEUR. — On dit d'une femme : *C'est le professeur de ma fille. Madame X, professeur à telle école. Elle est professeur de piano. Une femme professeur.* Aucun doute dans ces cas. Mais si l'on continue le premier exemple, ajoutera-t-on : *Il est très sévère* ou *Elle est très sévère*? Je crois qu'il vaut mieux dire : elle.

PROFITER. — 1. **Profiter de ce que** a découlé tout naturellement de *profiter de quelque chose* : *Les fidèles profitèrent de ce qu'ils s'asseyaient* (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 160). *Je profitai de ce que la duchesse changeait de place pour me lever aussi* (M. PROUST, *A la Recherche...*, t. V, 1^{re} partie, p. 79).

2. **Profiter sur.** Le *Dict. gén.* ne connaît que *profiter de*. L'Académie admet *profiter sur* dans le sens de *faire un gain sur* : *Il a beaucoup profité sur les marchandises qu'il a vendues.*

Mais dans le sens de : *tirer profit de, tirer avantage de*, il faut *de* : *Je veux profiter de son offre. L'occasion dont j'ai profité.* On dit : *En quoi cela vous profitera-t-il?* (Ac.) L'Académie dit aussi : *De quoi cela vous profitera-t-il?*

PROFOND. — Un service de table contient des *assiettes plates* et des *assiettes creuses*, et non pas [*des assiettes profondes*]. Le mot *profond* évoque une cavité plus considérable.

PROFUSÉMENT = avec profusion : *Il donne profusément* (Ac.).

PROLONGER et **PROROGER.** — On *prolonge* une trêve (= faire durer plus longtemps); on *proroge* un terme, un délai, l'échéance d'une traite (on reporte à plus tard), un traité de commerce, un bail (faire durer au-delà du terme d'abord fixé).

PROMENER peut avoir un complément d'objet direct : *Promener*

des parents dans la ville, promener un chien, promener ses regards sur la foule.

Le verbe pronominal **se promener** suit, pour l'omission du pronom réfléchi, la règle notée ci-dessous (cf. *Pronoms*, 1). On dit donc : *Je vais me promener, allez vous promener, qu'il aille se promener, nous sommes allés nous promener.*

Mais on dit très bien : *Je l'ai envoyé promener* (Ac.). *Il la menait promener.*

PROMETTRE peut s'employer pour *assurer*. Cet usage se sera sans doute introduit d'abord avec un futur : *Je vous promets qu'il s'en repentira* (Ac.) ou avec un conditionnel présent : *Je vous promets que je ne saurais les donner à moins* (Molière). Comparez : *Je vous promets que je ferai tout mon possible.* Mais la langue actuelle, même écrite, va plus loin, malgré les condamnations, et l'on rencontre ce verbe avec un passé : *Je vous promets qu'il a fait son possible.*

Cet emploi (qui n'est pas plus étrange que celui d'*espérer*, cf. ce verbe, 1) est admis par Frei (pp. 237 et 249) et par Deharveng (p. 215). Il reste généralement suspect.

PROMOTEUR = celui qui donne la première impulsion. On ne dira donc pas : [*le premier promoteur*]; on dira : *le promoteur, un des plus ardents promoteurs.*

PROMOUVOIR se conjugue comme *mouvoir*, mais ne s'emploie guère qu'à l'infinitif, au participe (*promouvant, promu*, sans accent circonflexe) et aux temps composés : *Il a été promu à telle dignité, à un grade supérieur.*

PRONOMS PERSONNELS ET RÉFLÉCHIS.

1. **Omission du pronom réfléchi.** Courante, mais non obligatoire, après *faire* (cf. *Faire*, 5), elle est moins fréquente, sans être rare, après *envoyer, laisser, mener* : *On a laissé échapper ce prisonnier* (Ac.). *Je l'ai envoyé promener* (Ac.).

2. **Emploi du pronom explétif d'intérêt personnel.** On emploie le pronom personnel de la 1^{re} ou de la 2^e personne pour marquer l'intérêt que la personne indiquée prend ou doit prendre à l'action : *Qu'on me l'égorge tout à l'heure* (MOLIÈRE, *L'Avare*, V, 2). *Regardez-moi cette tête! Il vous lui fait un beau sermon! Je vais te lui faire un de ces compliments!* S'il y a un autre pronom complément, on voit qu'il suit le pronom d'intérêt.

Cet emploi est très vivant et tout à fait régulier et l'on s'étonne des railleries de Proust : « Cottard docile avait dit à

la Patronne : « Bouleversez-vous comme ça et vous *me* ferez demain 39 de fièvre », comme il aurait dit à la cuisinière : « Vous *me* ferez demain du ris de veau ». La médecine, faute de guérir, s'occupe à changer le sens de verbes et des pronoms. » (*A la Recherche du temps perdu*, t. V, 2^e partie, p. 152).

La médecine, en l'occurrence, s'exprime bien : *Vous me ferez demain de la fièvre* marque l'intérêt personnel que prend le docteur à l'état de sa malade.

3. Emploi du pronom personnel pour annoncer :
Je vous en prie, faites-le. Vous en parlez tout le temps, de ces gens-là. J'en étais sûr qu'il viendrait. Je m'en doutais, qu'il allait encore se faire remarquer. J'en ai assez de me faire remarquer!

Je vous le dis pendant que j'y pense : votre livre est retrouvé. Je le savais bien qu'il avait tort. On remarque que le pronom personnel peut annoncer, non seulement une proposition indépendante, mais aussi une proposition complétive. Certains puristes belges voient dans ce tour un flandricisme. La parenté de cette construction avec une construction flamande ne doit pas nous la faire condamner. Il s'agit d'un tour bien français, que des grammairiens donnent encore comme familier, mais qui est accepté par d'autres, comme les Le Bidois (I, p. 137), Sandfeld (I, pp. 60, 150 et 151), Bruneau et Heulluy (p. 234).

4. Pronom personnel complément. Placé devant un participe passé pris adjectivement, le pronom personnel complément d'objet indirect doit être précédé de *à* et prendre la forme tonique : *Une lettre à nous* (à moi, à toi, à lui, à elle, à vous, à eux, à elles) *envoyée*. Cf. A, p. 27.

5. Répétition du pronom personnel complément.

Quand des verbes juxtaposés ou coordonnés ont le même pronom personnel comme complément :

a) On le répète devant un temps simple, même si le sujet n'est pas répété (cf. 7) : *Je le dis et (je) le répète*. On ne peut donc dire [*Je vous admire et félicite*]. Il faut dire : *Je vous admire et vous félicite*.

b) Devant un temps composé, la répétition du pronom personnel complément est associée à la répétition de l'auxiliaire :

1. Si l'auxiliaire est répété, le pronom complément l'est aussi : *Je l'ai dit et l'ai répété*.

2. Si l'auxiliaire n'est pas répété, le pronom complément ne l'est pas non plus : *Je l'ai dit et répété*.

3. Si le même pronom remplit une fonction différente, il

convient de le répéter : *Il m'a parlé et félicité*, toléré « à la rigueur » par les Le Bidois (I, p. 519), n'est pas conforme à l'usage habituel. Mieux vaut dire : *Il m'a parlé et m'a félicité*. Au lieu de : [*Nos amis nous ont secourus et envoyé des vivres*], on dira : *Nos amis nous ont secourus et nous ont envoyé des vivres*.

c) Le pronom réfléchi se répète aujourd'hui normalement : *Il s'entête et s'acharne. Il se lève et se lave dès qu'on l'appelle*.

6. Place des pronoms personnels compléments :

A. **D'un impératif.** On s'inspirera des exemples suivants (cf. *Impératif*, 2) :

Dites-le. Dites-moi. Dites-lui. Dites-le-moi.

Ne le dites pas. Ne me le dites pas. Ne le lui dites pas. Ne nous le dites pas. Ne le leur dites pas.

Réponds et dis-moi ce que tu sais.

Rapporte-m'en. Rapportez-nous-en. Ne m'en rapportez pas. Fiez-vous-y.

B. **D'un infinitif.** Cf. *Infinitif*, 4.

C. **D'un verbe à un autre mode.** On observera que :

a) Le pronom personnel complément introduit par une préposition se place normalement après le verbe : *J'ai besoin de vous*. Avec mise en évidence : *C'est de vous que j'ai besoin. A toi, je le dirai*.

b) Le complément d'objet indirect précède le complément d'objet direct. Mais *le, la, les*, précèdent *lui, leur* : *Je te le demande. Je le leur demande*.

c) La langue refuse de joindre les pronoms suivants : *me, le, (moi, toi), se, nous, vous, lui* (sans préposition), *leur*, à moins que l'on n'ait un pronom explétif d'intérêt personnel (cf. plus haut, 2). Le pronom personnel complément d'objet indirect prend donc la forme prépositionnelle quand le pronom complément d'objet direct est une première ou une deuxième personne ou une troisième personne réfléchie : *Il l'a envoyé à moi. Il m'a présenté à vous. Ils se sont adressés à nous. Je vous ai confiés à lui, à eux*.

De même, à l'impératif (sans négation), on dirait : *Présente-moi à eux. Confie-moi à lui. Fiez-vous à moi*.

7. **Répétition du pronom personnel sujet.** Ce problème n'est pas simple. Il y a une certaine discordance entre la langue écrite et la langue parlée; dans celle-ci la répétition est plus fréquente.

Voici quelques principes, auxquels la langue écrite ne craint

pas de contrevenir parfois, pour des effets de style. En cas de doute, mieux vaut répéter le pronom personnel sujet.

A. Jamais on ne peut le répéter après **ni** : *Je ne bois **ni** ne mange.*

B. Propositions **juxtaposées**. L'omission du second sujet n'est jamais obligatoire. Elle est beaucoup plus fréquente à la troisième personne qu'aux deux autres et elle souligne la rapidité de la succession : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue. — César (ou Il) est venu, a vu, a vaincu. Phèdre (ou Elle) le vit, rougit, pâlit à sa vue. — J'ouvris la lettre, la lus, la jetai au panier. Je rentrai chez moi, ouvris ma porte, me mis au lit.*

Si le verbe est répété volontairement pour produire un effet, le pronom sujet se répète aussi : *Il dort le jour, il dort la nuit, il dort constamment.*

Cf. aussi plus loin, E.

C. Propositions **coordonnées**.

1. Après **et**, l'omission est régulière (voir cependant E) : *Je plie **et** ne romps pas. Je suis allé le voir **et** lui ai demandé des explications.* Elle est surtout normale à la troisième personne.

On répète cependant aussi le pronom, soit sans raison, soit pour mieux éclairer la personne, soit — surtout aux deux premières personnes — s'il y a opposition : *Tu es paresseux **et** tu veux réussir.*

2. Parce que l'opposition appelle dans une certaine mesure la répétition du pronom sujet, celle-ci est plus fréquente après **mais** et **ou** : *Il prétend m'aider, **mais** il me gêne. Il fera ce que j'ai dit, **ou** il s'en ira.*

3. La répétition est nécessaire aussitôt après les autres conjonctions de coordination : *Il réussira, **car** il travaille **et** est intelligent.*

D. Propositions **subordonnées**. On doit répéter le pronom personnel sujet aussitôt après une conjonction de subordination : *Il vous pardonnera **parce qu'il** vous croit **et** vous fait confiance* (N. B. : *et vous fait*; cf. C, 1; on pourrait reprendre la conjonction sous la forme de *que*; il faudrait évidemment dans ce cas répéter *il* : *et qu'il vous fait confiance*).

E. Nous avons déjà vu que l'opposition entraîne normalement la répétition du pronom sujet. Il se répète quand l'idée est présentée de deux manières différentes, quand les verbes sont à des temps ou à des modes différents et surtout quand

on passe d'une négation à une affirmation sans recourir à une conjonction : **Nous avons vécu et nous mourrons ensemble. Il m'a dit et il me répèle chaque jour. Je désire le rencontrer et je voudrais le prier de me recevoir.** — **Il n'hésite plus, il agit.**

F. On et l'impersonnel il se répètent presque toujours : **Il pleut et il vente. On s'émeut et on se passionne.**

8. Cf., à leur rang alphabétique, les divers pronoms : *en, le, lui, nous, soi, y.*

Cf. aussi *Infinitif et Inversion.*

9. Emploi du pronom personnel *le, lui* ou *les, leur*, après **chacun**. Cf. *Chacun*, 2.

10. Emploi de *soi* ou de *lui* pour renvoyer à **chacun**. Cf. *Chacun*, 3.

PRONOM POSSESSIF : *le mien, le tien, le nôtre, le vôtre, le leur, la mienne, la leur, les miennes, les leurs*, etc.

1. Nulle difficulté dans : **J'ai mes torts et vous avez les vôtres. Chacun y met du sien. Vous serez des nôtres, j'espère. Les miens** (= mes proches) **me reprochent ma faiblesse. Faire des siennes.**

2. On notera la différence entre **Aimez cet enfant comme le vôtre** (= comme vous aimez le vôtre) et **Aimez-le comme vôtre** (= comme étant vôtre, comme s'il était à vous). « La langue commune tient peu compte de cette différence, qui a pourtant son importance » (Le Bidois, I, p. 192).

3. Ne dites pas, en commençant une lettre : [*J'ai reçu la vôtre en date du...*]. Dites : **J'ai reçu votre lettre**. Si le nom *lettre* vient d'être employé, on emploie le pronom : **J'espère que vous avez reçu ma lettre. La vôtre m'est parvenue le jour même où je vous avais écrit.**

4. « On ne dit pas non plus (dans la bonne société) : [*A la vôtre!*] mais : **A votre santé!** » (Le Bidois, I, p. 194).

5. Ne dites pas : [*Je ne connais pas de plus mauvaise tête ou de plus mauvaise langue que la sienne*]. Dites : **que lui**.

Quand on emploie un nom de chose au figuré pour désigner telle ou telle qualité d'une personne, on remplace ensuite **ce** nom par le nom de la personne ou par un pronom personnel, et non par un pronom possessif (cf. Le Bidois, I, pp. 194-195).

6. Emploi de *le sien, le leur*, après **chacun** : cf. à *Chacun*, 1, les règles d'emploi de l'adjectif possessif après *chacun*.

PROPHÈTE. - Féminin : *prophétesse*.

PROPOS. - On écrit généralement : à **tout propos** (parfois : à **tous propos**).

PROPOSER. — Cf. *Participe passé*, 11, a.

PROPRE. — 1. *Mettre au net* est l'expression habituellement employée en France. On peut dire cependant : **mettre au propre** (cf. Englebert et Thérive, p. 61).

2. On peut dire : *Être propre sur soi* (Ac.).

3. Distinguez nettement : **les propres termes** et **les termes propres** : *Ce sont ses propres termes* (je ne change rien à ses paroles). *C'est, en propres termes, ce qu'il a répondu* (Ac.). *Il a dit cela en ces propres termes* (Ac.). — *Les termes propres* sont ceux qui seuls rendent exactement l'idée (on dit aussi : *le mot propre*).

4. **Mon propre habit** = celui qui m'est personnel. **Mon habit propre** = celui qui n'est pas sale.

5. **Il est proprel**, dans le sens de : *Il est dans une mauvaise situation*, est donné par Littré comme populaire. L'expression appartient aujourd'hui au langage familier.

6. On ne dit plus : [*être propre pour quelque chose*]. On dit : *Être propre à quelque chose, à la guerre, à tout, à rien. Ce bois est propre à la construction* (Ac.).

PROTAGONISTE = le principal personnage d'une pièce, celui qui y joue le premier rôle; par extension, celui qui joue le rôle principal dans une affaire. On ne peut donc dire : [*le premier protagoniste, le principal protagoniste*]. On dira : *le protagoniste ou un des protagonistes*.

PROU (= beaucoup) est vieilli. On dit encore : *peu ou prou, ni peu ni prou*.

PROVOQUANT, participe présent; **provocant**, adjectif.

PRUD'HOMME. — On écrit : *prud'homme(s), prud'homie*.

C'est à tort que l'Académie écrit *prud'hommesque* (= à la fois sentencieux, solennel et banal); cet adjectif ne vient pas du nom commun *prud'homme*, mais du nom propre du personnage mis en scène par Henry Monnier : *Joseph Prudhomme*. Il faut donc écrire : *prudhommesque*.

Notons qu'on écrit : *Sully Prudhomme*.

PSEUDO, préfixe invariable, s'unit par un trait d'union au mot avec lequel il forme un composé, si ce mot existe isolément : *le pseudo-classicisme, la littérature pseudo-classique; des pseudo-républicains*.

PSYCHIATRE et **psychiatrie** n'ont pas d'accent circonflexe.
Ch se prononce *k*.

PSYCHOLOGIE s'emploie très bien pour désigner une série d'états d'âme : *Ce romancier excelle à analyser la psychologie féminine* (Ac.). On peut dire aussi : *avoir de la psychologie* ou *manquer de psychologie* (Ac.) dans le sens de « être clairvoyant ou aveugle en matière de sentiments humains ». Mais on n'emploiera pas *psychologie* dans le sens de « mentalité, caractère », en parlant d'une personne, comme dans cette phrase : [*Il a une étrange psychologie*].

En critique littéraire, on parle du *caractère des personnages*, mais on emploie aussi l'expression **psychologie des personnages**, pour désigner l'ensemble des traits de caractère qui forment leur physionomie morale.

PSYCHOLOGIQUE. — **Le moment psychologique**, c'est le moment favorable, l'occasion propice pour prendre un parti, pour agir.

PU, *participe passé*, est toujours invariable.

PUBLIC. — Féminin : *publique*.

PUBLICISTE = celui qui écrit habituellement dans les feuilles publiques (Ac.). Le mot est vieilli dans le sens de : « celui qui écrit sur les matières politiques et sociales ». Il ne peut désigner un agent de publicité ou un courtier d'annonces.

PUER s'emploie à tous les temps, quoi qu'en dise l'Académie.

PUIS - ensuite, après. On dit : *et puis*, mais non [*et puis ensuite*].

PUISQUE. — 1. **Puisque** et **parce que** ne marquent pas la cause de la même façon; la nuance qui les distingue est assez subtile.

Parce que énonce la cause d'une façon plus objective; **puisque** introduit un élément plus subjectif, il implique une appréciation, il présente le fait comme connu, comme avéré aux yeux de celui qui parle, il insiste sur le raisonnement, il en souligne le caractère logique, incontestable : *On l'a puni parce qu'il était coupable* exprime simplement la cause. *Puisqu'il était coupable, je l'ai puni* ou : *Je l'ai puni, puisqu'il était coupable* soulignent le raisonnement : « Il a bien fallu le punir, il était naturel de le punir ». Après *c'est*, il faut employer *parce que* : *C'est parce qu'il était coupable que je l'ai puni*.

Comparez *Je lui en veux parce qu'il m'a menti* et *Vous voyez bien qu'il lui en veut, puisqu'il ne l'a plus invité*.

Remarquez que, dans cette dernière phrase, « il ne l'a plus invité » n'indique pas la cause de « il lui en veut », mais le motif qui amène à énoncer la principale.

C'est ainsi que l'âne de La Fontaine déclare : *Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net*. C'est ainsi également que, dans la conversation, on se sert couramment de *puisque tu parles de, puisqu'il est question de*, etc., dans le sens d'*à propos de* : *Puisqu'il s'agit de votre ami, comment se fait-il que nous ne l'ayons plus rencontré?*

2. Pour l'ellipse du sujet et du verbe *être* après *puisque*, cf. *Parce que*.

3. *E* est remplacé par l'**apostrophe** dans *puisque, lorsque, quoique* devant *il, elle, on, un, une* (des grammairiens ajoutent *en et ainsi*). De bons auteurs mettent l'apostrophe devant une voyelle dans d'autres cas : *puisqu'en cette occasion, puisqu'à moins de, lorsqu'en 1940, lorsqu'à des propositions*.

PULLULER a pour sujet ce qui se répand avec profusion, et non pas l'endroit où les choses pullulent : *Le roman de mœurs pullule en Angleterre. Les champignons pullulent dans ces bois*.

PURGE, quoi qu'en disent les puristes, peut s'employer dans le sens de « purgatif » (Ac.).

PURGER = donner un purgatif. *Son médecin l'a purgé. Il s'est purgé* et non : [*Il a purgé*]. *Il a été purgé hier. Son médecin l'a fait purger hier* (omission régulière de *se* après *faire*).

PYRAMIDAL est admis par l'Académie, non seulement au sens propre (le seul connu par le *Dict. gén.*) : « qui est en forme de pyramide » (*Figure pyramidale*), ou en termes d'anatomie (*Muscles pyramidaux*), mais aussi, figurément, au sens d'« énorme » : *Une bêtise pyramidale*.

Q

QUALIFIER. — 1. En parlant des *choses*, le mot désignant la qualité attribuée à ces choses se construit avec ou sans **de** : *Un fait qualifié crime* (Ac.). *La soustraction frauduleuse est qualifiée vol* (Ac.). — *L'homicide commis volontairement est qualifié de meurtre* (Ac.). *L'ouvrage fut qualifié d'hérétique* (Ac.). *On doit qualifier une telle réponse d'impertinente* (Dict. gén.). *Votre acte essentiel est pourtant de ceux que je qualifie créateurs* (G. DUHAMEL, *Paroles de médecin*, p. 178).

2. En parlant des *personnes*, on emploie **de** : *Qualifier quelqu'un de fourbe, d'imposteur*. Dans le sens d'attribuer favorablement un titre, une qualité à une personne, *de* ne s'impose pas, mais la langue courante l'emploie volontiers : *Les lettres du roi, l'arrêt le qualifient chevalier* (Ac.). *Il se qualifie docteur* (Ac.). — *On le qualifie de duc, de baron* (Ac.). *Il se qualifie de marquis* (Ac.).

3. **Une personne qualifiée**, c'est, d'après les puristes, une personne de qualité, une personne considérable; mais l'Académie observe avec raison que l'expression a vieilli dans ce sens et qu'elle désigne aujourd'hui une personne qui a qualité pour agir en telle circonstance : *Je ne me sens pas qualifié pour intervenir* (Ac.). On dit aussi : *Un mandat qualifié* (Ac.).

4. On dit très bien : *Une conduite qu'on ne saurait qualifier* (Ac.).

5. *Un vol qualifié, un délit qualifié* = un vol, un délit accompagné de circonstances aggravantes que la loi définit.

6. On parle d'*ouvrier qualifié* (dont la qualité, la compétence est reconnue).

7. *Un cheval qualifié* (Ac.) désigne, en termes de course, un cheval qui remplit toutes les conditions requises par le règlement de la course.

QUAND. — 1. Durrieu condamne : *Quand est-ce que vous viendrez?* L'expression est admise dans l'interrogation directe (cf. *Est-ce que?*).

2. Les grammairiens Le Bidois prétendent que « **de quand** est du langage familier : *De quand est ce journal?* » (I, p. 359).

L'Académie, moins sévère, admet que, dans l'interrogation, *quand* se combine avec *à, de, depuis, jusqu'à, pour* : **De quand date cet usage?** (Ac.). **A quand la partie est-elle remise?** (Ac.). **Pour quand me promettez-vous une réponse?** (Ac.).

Ce qui semble appartenir à la langue négligée, c'est l'emploi de ces diverses locutions en dehors de l'interrogation : *C'est une photo de quand j'étais petit* (= de l'époque où j'étais petit). *Il avait cette expression laide et touchante de quand il était enfant* (F. Mauriac, cité par Le Bidois, II, p. 415). — *Pour quand* est certainement admis. Cf. *Pour*, 11.

3. Ne pas confondre *quand* (marque le temps) et *si* (marque la condition) : *S'il pleut, je ne sortirai pas. Quand il ne pleuvra plus, je sortirai. Quand il pleuvra, nous resterons chez nous* veut dire : *Lorsqu'il pleuvra, les jours où il pleuvra...*

4. *Quand* peut introduire une condition considérée comme irréaliste, au sens de *quand même* ou *quand bien même*. On emploie alors le conditionnel : **Quand je le voudrais** (ou **quand même je le voudrais**), *je ne le pourrais pas*.

Quand même peut s'employer aussi absolument au sens de *malgré tout* : *Je le ferai quand même* (Ac.). *Une chose étrange et qui m'intéressait quand même au plus haut point* (G. Duiamel, *Biographie de mes fantômes*, p. 103).

QUANT s'écrit avec *t* dans la locution prépositive *quant à* (= pour ce qui est de) *moi, vous, lui*, etc. Ne dites pas : [*tant qu'à moi*].

Notez les expressions substantives **le quant-à-soi, son quant-à-moi, son quant-à-soi** (= réserve, attitude distante) : *Tenir, garder son quant-à-moi, son quant-à-soi. Se tenir, rester sur son quant-à-moi, sur son quant-à-soi.* — *Se mettre sur son quant-à-soi* = faire le suffisant, le hautain (Ac.).

QUANTIÈME. — On a autrefois employé ce mot pour demander l'ordre, le rang : *La quantième est-ce des planètes?* (cf. Brunot, p. 156). Mais il ne s'emploie plus que pour désigner le jour du mois : *Il a reçu des nouvelles très fraîches, mais je ne sais pas de quel quantième elles sont* (Ac.). *Le quantième sommes-nous?* « *Quel quantième avons-nous?* Cette dernière forme, si baroque, recommandée depuis la fin du XVII^e siècle, indique combien le mot a vieilli. » (Brunot, p. 156).

On dira donc : *Quel est son rang? Quelle est sa place? Quelle place a-t-il? Quel numéro avez-vous?* et pour la date, sans rejeter *Le quantième sommes-nous?* on préférera : *Quel jour (du mois) sommes-nous?* Cf. *Combien* et *Date*, 6.

Ne pas confondre *quantième* et *lantième*. Cf. ce mot.

QUART. — Cf. *Heure*.

QUARTERON. — Je lis dans un journal belge : « Un quarteron d'hommes politiques... » ; suivent quatre noms.

Il faut donc rappeler que **quarteron** = le quart d'un cent ou vingt-cinq (vingt-six, en Belgique, quand il s'agit d'œufs).

QUARTIER. — On ne dit pas : [*quartier à louer*], mais : *appartement, chambre, logement à louer*. Ni non plus : [*une fille de quartier*], mais, selon le sens : une femme de chambre, une femme de ménage, une femme de charge, une bonne. En effet, *quartier* ne peut désigner une partie de maison; il désigne très bien une partie d'une ville, d'une bête tuée, d'un pain, d'un gâteau, d'une orange (sans qu'il s'agisse nécessairement d'une quatrième partie).

Dans **demandeur quartier** (= demander grâce), **faire quartier** (= faire grâce, pardonner), on retrouve un ancien sens de *quartier* : lieu où quelqu'un se retire et particulièrement lieu de sûreté; d'où : vie sauve, grâce.

QUASI (pron. : *ka*) est joint par un trait d'union au nom avec lequel il se combine : *Un quasi-délit, un quasi-protectorat, un quasi-contrat*.

Il s'emploie fréquemment avec des *adjectifs* ou des *adverbes*, mais sans trait d'union : *quasi impossible, quasi mort, quasi jamais*.

QUASIMENT est vieux et familier : *Une robe quasiment perdue par la pluie* (Ac.).

QUATRE. -- 1. Écrivez : **entre quatre yeux**; vous pouvez prononcer : *entre quatre-z-yeux*, l'Académie elle-même note que c'est la prononciation ordinaire.

2. **Quatre à quatre** : cf. *Escalier*, 2.

QUE. -- 1. L'*e* de *que* est généralement remplacé aujourd'hui par une apostrophe devant un mot commençant par une voyelle ou une *h* muette (Ac.). Des grammairiens prétendent limiter fortement les cas où se fait l'élisio.

2. **Que** et **où**. *Que* remplaçait autrefois fréquemment *où* : *L'hiver qu'il fit si froid, le jour que cela est arrivé; au moment que je le reverrai* (Ac.). Certains auteurs conservent ce tour, en souvenir de la langue classique. D'autre part, le peuple l'emploie volontiers aussi. Mais la langue courante, éloignée à la fois des raffinements archaïques et des tours populaires, préfère *où*.

Que doit s'employer après *maintenant*, chaque fois, la *n^e* fois, il y a un an, un jour : *Maintenant que vous avez fini*; la première fois que je l'ai vu; il y a deux semaines que je ne l'ai plus vu.

3. **Que et dont.** a) Avec des mots comme *façon*, *manière*, etc., *que* peut encore remplacer *dont*, mais il le fait moins qu'autrefois : *Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui?* (Racine). Nous dirions plutôt : **dont** il me voit. De l'humeur **dont** je suis.

b) A côté de : *Ils se souviendront de ce que je me rappelle* (*que*, complément d'objet direct; cf. *se rappeler quelque chose*), on dit : *Ils se souviendront de ce dont je me souviens* (*dont*, complément d'objet indirect).

c) Avec *c'est de... que*, le complément n'est plus répété aujourd'hui sous la forme de *dont*. Les classiques disaient : [*C'est de lui dont je parle*]. Nous disons : **C'est de lui que je parle**. De même : **C'est à lui que je parle**, etc. Cf. *C'est*, 6.

4. **Quelques emplois spéciaux de que.**

a) On dit : *Si j'étais que de vous* (Ac.) ou *Si j'étais de vous* (Ac.).

b) On emploie généralement *que* dans des phrases comme celle-ci : *Triste métier que le vôtre*. On dit : *Ce sont de belles qualités que la douceur et la fermeté*.

c) On a le choix entre : *Cela ne laisse pas que d'être...* (qui vieillit cependant) et *Cela ne laisse pas d'être...* *Cela ne laisse pas d'être embarrassant, d'étonner ou que d'être..., que d'étonner* (Ac.). Cf. *Laisser*, 3.

d) *Que* peut précéder *si* en tête d'une phrase, par redondance : **Que si vous m'objectez...**

e) *C'est... (que) de + infinitif*. Cf. *C'est*, 2.

f) L'emploi de *que* est facultatif dans des propositions au conditionnel comme celles-ci : *Vous me le demanderiez, (que) je ne vous l'accorderais pas*. *Vous l'avoueriez, (que) je m'en étonnerais*.

g) On ne joint pas un *que* amené par un adverbe ou un comparatif et un *que* introduisant une complétive. C'est pourquoi on dit avec un seul *que* ayant une double fonction : *Je ne demande pas mieux que ça dure*. *Il ne manquerait plus qu'il fût malade!* De même : *Alors rien de plus simple qu'il habite chez nous* (Gide, cité par Sandfeld, II, p. 3). *Quoi de plus naturel que Paul fût reçu comme l'enfant de la maison?* (Dandet, *ibid.*).

Les puristes recommandent de recourir plutôt à d'autres tours (cf. *Demander*, 2; *Manquer*, 4). C'est ce qu'il faut faire du moins après *Aimer mieux*. Cf. *Aimer*, 3.

5. *Que* remplaçant une conjonction.

A. *Que*, employé pour éviter la répétition d'une conjonction (*comme*, *quand*, *lorsque*, *quoique*, *puisque*, *si*, *comme si* ou une locution conjonctive comprenant *que*), est suivi du même mode que celle-ci : *Comme il se faisait tard et que nous n'avions pas de lumière... Bien qu'il soit averti et qu'il sache exactement à quoi s'en tenir...*

Exceptions : a) *que*, remplaçant le *si* conditionnel ou *comme si*, doit être suivi du subjonctif : *S'il vient me voir et qu'il me plaigne. Comme si le danger était écarté et qu'on pût se dispenser de toute vigilance*;

b) on emploie le subjonctif après *non pas que*, etc., équivalant à *non pas parce que*, etc. (cf. 6, c).

B. *Que* peut être employé au lieu de diverses conjonctions ou locutions conjonctives non exprimées précédemment, à condition que le sens soit clair. C'est ainsi qu'il remplace *alors que*, *lorsque*, *quand*, *pendant que*, *afin que*, *de peur que*, *soit que*, *puisque*, etc. Il se construit alors comme les conjonctions dont il tient la place : *Il parlait encore que je lui avais déjà tourné le dos. Descends que je te dise un mot. Sors vite, que je ne l'assomme. Qu'il pleuve ou qu'il vente, nous faisons notre promenade quotidienne. Serait-il malade qu'il n'est pas venu?*

Il peut aussi familièrement signifier de *façon que*, etc., et suffire à introduire une proposition consécutive, s'il s'agit d'exprimer une idée de degré et non seulement de conséquence : *Il souffre que cela fait peine à voir*. Mais on dit : *Tout alla de façon qu'il ne vit plus aucun poisson*.

Après une principale négative, *que* peut être mis pour *avant que*, *à moins que*, *sans que*, non employés précédemment ; il est alors obligatoirement suivi de *ne* et du subjonctif : *Il n'avait pas voulu partir que tout ne fût réglé. Il ne recevait pas une visite que la police n'en fût avertie*.

Lorsqu'il signifie *afin que* après un impératif ou un tour équivalent, la négation reste normalement *ne pas* : *Couvrez-le, qu'il ne prenne pas froid. Tu mettras cet argent de côté, que tu ne sois pas encore pris au dépourvu*.

Si le sens est de *peur que*, on emploie seulement *ne*. Cf. plus haut : *Sors vite, que je ne l'assomme*.

6. *Que* et *parce que*. *Que* peut remplacer *parce que* :

a) pour ne pas répéter celui-ci : *Parce que vous êtes trop jeune et que vous manquez d'expérience*;

b) après *c'est* : *Si je vous le dis, c'est que je le pense*;

c) dans *non pas que*, *non point que*, *ce n'est pas que*, *non que*

(ces locutions négatives sont suivies du *subjonctif*) : *Il le fera; non qu'il y soit résolu, mais parce que les circonstances l'y amèneront.*

d) après un participe, avec inversion : *Ils ne vous accorderont qu'un instant, occupés qu'ils sont par leur travail.* N'abusez pas de ce tour.

7. *Que*, conjonction, placé par inversion en tête de la phrase, est suivi du *subjonctif*. La proposition introduite par *que* est généralement reprise dans la principale sous la forme d'un pronom neutre ou par *la chose, le fait*, etc.; la reprise n'a pas toujours lieu si la subordonnée est sujet : *Je crois qu'il a tort. Qu'il ait tort, j'en suis persuadé* (ou : *je le crois* ou *la chose est certaine*). *Qu'il ait tort, cela est certain* (ou, moins souvent : *Qu'il ait tort est certain*). Parfois, l'indicatif est substitué au *subjonctif* pour souligner la certitude : *Qu'elle mentait, nous le savions depuis longtemps.*

8. *Que* = *pourquoi*. Cf. Ne employé seul, 4.

Cf. aussi, pour l'emploi du *que* exclamatif dans une phrase de forme à la fois interrogative et négative, Ne pas, 3.

QUEL, adjectif interrogatif et exclamatif.

Devant un nom, *quel* s'emploie comme adjectif dans une interrogation ou une exclamation : *Quels fruits choisissez-vous? A quelle heure viendrez-vous? Quel est ce clocher? — Quelle chaleur!* On emploie aussi *quel* devant un autre adjectif, suivi d'un nom : *Quelle belle ville!*

En *quel honneur*. Cf. *Honneur*.

Comme pronom, la langue actuelle n'emploie plus *quel* correctement. On dit : *J'ai lu un des deux livres.* — *Lequel?* Quelques écrivains emploient *quel* dans ce cas. C'est un archaïsme affecté.

Cf. *Qui*, interrogatif et Ne employé seul, 4.

QUELCONQUE (= n'importe lequel) est toujours qualificatif et suit le nom : *Prenez deux livres quelconques. Supposons une femme quelconque. Une portion quelconque d'une circonférence.*

On le rencontre rarement — c'est un tour plutôt affecté — devant le nom : *Parce qu'il a plu à un quelconque monsieur de déclarer...* (Gyp, cité par Sandfeld, I, p. 353, qui cite aussi des phrases où *quelconque* suit le nombre un ou le pronom indéfini l'un : *l'un quelconque de ces régimes*). Son sens se rapproche alors du sens péjoratif qu'il prend comme attribut, dans une construction tout à fait régulière : *Ce spectacle m'a paru quelconque* (= médiocre, banal).

QUELLEMENT. — *Tellement quellement. Cf. Tellement.*

QUELQUE et **QUEL QUE.**

1. **Quel que** s'écrit en deux mots quand il est suivi immédiatement du verbe *être* ou d'un verbe similaire; *pouvoir, devoir* ou un pronom personnel peuvent s'intercaler après *quel que*. *Quel* est attribut et variable; on applique les règles de l'accord du verbe : *Quelles que soient, quelles que puissent être les difficultés, quelles qu'elles vous paraissent. Quelle qu'en soit la cause. Quels qu'en doivent être les résultats. Quels qu'aient été sa force et son courage. Quelle que soit votre sagesse, votre bon sens* (sujets synonymes; accord avec le plus rapproché).

Remarques.

a) L'ancien tour *tel que* [*tel qu'il soit*], dans le même emploi, est archaïque et affecté.

b) On rencontre des phrases où *quel* est attribut du complément (ou se rapporte au sujet du verbe *être* sous-entendu) : *Un garçon de cet âge, quel que vous le supposiez (être), ne peut pas...* (Brunot, p. 884).

c) Il y a une certaine concurrence entre *quel que* et *qui que* pour les personnes. A la troisième personne, la langue actuelle préfère indiscutablement *quel* : *Quel qu'il soit, le coupable sera puni. Qui que tu sois* (marque plutôt l'identité) ou *quel que tu sois* (marque plutôt la qualification).

On dit : *qui que ce soit*.

d) **Mode.** On remarque l'emploi obligatoire du subjonctif après *quel que* (tour concessif). Mais à quel mode faut-il mettre le verbe qui suit *quel que soit... que*? A l'indicatif ou au subjonctif, selon l'intention : *Quel que soit le respect que l'on doit* implique que le respect est dû vraiment et marque la certitude; *que l'on doive* marque une réserve, un doute possible, peut-être une concession (cf. l'Office, *Le Figaro*, 29 juillet 1939).

2. Quelque.

a) Immédiatement devant un nom, il est toujours adjectif : *Je voudrais voir s'il n'y a pas quelque maison à vendre* (= une, indéterminée) ou : *quelques maisons à vendre* (= des maisons). *Il y a quelque temps* (= un certain). *Il y a quelques jours* (= plusieurs) *qu'il est parti*.

Il en est de même, bien que la signification soit différente, si *quelque... que*, encadrant simplement un nom, marque la concession ou l'opposition : *Quelque promesse qu'on lui ait faite. Quelques excuses qu'il ait alléguées, il a tort.*

La langue actuelle, qui emploie couramment *quelque... que*, a laissé tomber les tours classiques *quelque... dont* et *quelque... où*. Au lieu de dire : [*quelque péril dont vous soyez menacé*], on dira : *de quelque péril que vous soyez menacé*. De même on remplacera [*quelque trouble où tu sois*], qui est chez Corneille, par *dans quelque trouble que tu sois ou quel que soit ton trouble*. On dit encore *quelque qui* : *Quelque chose qui arrive* (Ac.). *Quelques difficultés qui puissent vous assaillir. Quelque lien qui pût nous unir* (MUSSET, *Confession d'un enfant du siècle*, V, début du ch. 6).

b) Devant un nom de nombre, *quelque* est adverbe s'il signifie *environ*, et adjectif s'il signifie *plusieurs* : *Il y a quelque dix ans. Il y a quelques dizaines d'années. Il a quelque mille livres de rente* (environ). *Il a quelques mille livres de rente* (plusieurs milliers; cf. *Mille*). *Il a fait quelques cents mètres* (plusieurs centaines). Attention à l'équivoque, surtout dans la langue parlée.

Après un nom de nombre, à partir de *vingt*, il marque un nombre indéterminé qui s'ajoute à l'autre. Il est alors variable : *Il nous faudra payer trente et quelques mille francs. J'ai lu vingt et quelques pages de ce livre. Nous étions soixante et quelques*.

c) Devant un adverbe, il est adverbe : *Quelque adroitement qu'ils s'y prennent*.

d) Devant un adjectif non suivi d'un nom, il est toujours adverbe : *Quelque grandes qu'elles soient* (= si).

e) Devant un adjectif suivi d'un nom, il peut être adverbe ou adjectif, selon qu'à l'idée de concession ou d'opposition il ajoute soit une idée de degré, soit une idée de pluralité.

Si le nom est attribut du sujet ou considéré comme attribut de l'objet, *quelque* est adverbe; sinon, il est adjectif et variable : *Quelque bons orateurs qu'ils soient, qu'ils paraissent, qu'ils puissent être, que vous les croyiez...* — *Quelques belles promesses qu'il ait faites* (cf. plus haut, a), *il ne s'améliore guère*.

On peut aussi observer que, dans *quelque... que*, *quelque* est invariable toutes les fois qu'il est construit avec *être* (ou un verbe qui permet de sous-entendre *être* ou un verbe qu'on peut remplacer par *être*).

Dans *quelque... qui* marquant une concession ou une opposition, *quelque* est adjectif et variable : *Quelques grandes difficultés qui vous assaillent...*

N. B. — Le *subjonctif* est obligatoire après *quelque... que* ou *quelque... qui* exprimant une concession ou une opposition.

QUELQUE CHOSE est un pronom indéfini. Il peut être qualifié à l'aide d'un adjectif masculin introduit par *de* : *Quelque chose de bon. Quelque chose d'autre. Quelque chose qui n'était pas moins important.*

Il peut être précédé d'un article ou, surtout, d'un adjectif démonstratif : *Il ruminait un quelque chose qui ne venait pas* (Courteline, cité par Le Bidois, I, p. 234). *Ce quelque chose de gai, de rieur. Un petit quelque chose* (Sandfeld, I, p. 346).

Chose reste un nom féminin, encadré par *quelque... que* (= quelle que soit la chose que), dans des phrases comme celles-ci : *Quelque chose que je lui aie dite, je n'ai pu le convaincre* (comme : *Quelque parole que je lui aie dite...*).

QUELQUEFOIS et **QUELQUES FOIS**. — *Quelquefois* signifiait primitivement « une certaine fois », « une fois » : *Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans*, écrit La Fontaine.

Aujourd'hui, malgré son orthographe, il signifie « certaines fois ».

Il y a parfois coupure : *quelques fois*. Le cas est clair si un adjectif s'insère entre les deux éléments : *quelques rares fois*.

Même en l'absence d'adjectif intercalé, *quelques fois* marque ou souligne la pluralité.

Venez me voir quelquefois = parfois, de temps en temps. *Je l'ai vu quelquefois, cet hiver* = parfois. *Quelques fois* soulignerait l'idée de pluralité, la répétition.

Je ne l'ai vu que quelques fois = un petit nombre de fois. Coupure nécessaire.

Il a répété quelques fois cette injure, puis il est parti en grommelant (= plusieurs fois, plus de deux fois).

Ne dites pas : [*Si quelquefois il n'était pas là*]. Dites : *Si par hasard il n'était pas là; si peut-être...*

Laissez aussi à la langue populaire le tour : [*Quelquefois qu'il ne serait pas là*.]

QUELQU'UN. — Pluriel : *quelques-uns*.

On dit : *Quelqu'un de grand. Quelqu'un ou quelques-uns d'entre nous ou de nous*. — *Quelqu'une de nos amies*. — *Parmi ces travaux, j'en ai quelques-uns de tout préparés*. — *Parmi ces tâches, j'en ai trouvé quelques-unes d'intéressantes*.

Attention à la forme figée au masculin, au sens de « personne considérable » : *Elle a l'air de quelqu'un qu'il faut ménager*. — *Elle se croit quelqu'un*. — *Elle est quelqu'un*. — *Elle est devenue quelqu'un*.

QUERIR ou **QUÉRIR** (= chercher). — Les deux formes sont

admises. Ce verbe ne s'emploie plus qu'à l'infinitif, avec les verbes de mouvement : *Aller quérir*.

QU'EST-CE? Cf. *Est-ce que?*

Les formes **qu'est-ce?** **qu'était-ce?** sont excellentes, mais se raréfient au profit de : *qu'est-ce que c'est?* *qu'est-ce que c'était?*

QUESTION. — On dit normalement: *Il est question de telle chose, de faire telle chose* ou *Il n'est pas question de*.

Le P. Deharveng (p. 223) déclare inusitée en France l'expression : *Il y a* ou *Il n'y a pas question de faire*. André Thérive l'admet cependant (cf. Englebert et Thérive, p. 61).

QUÊTER [quelqu'un] ne se dit plus dans le sens de « chercher quelqu'un ». On dit : *quêter un animal* (à la chasse), *quêter une chose, sa nourriture, des louanges, des suffrages*, etc.

G. Virrès a noté l'emploi, dans les salons parisiens « les plus vieille France », de *quêter quelqu'un* pour **quêter chez quelqu'un** (demander et recueillir des aumônes). Le P. Deharveng (p. 223) a relevé l'expression chez Chateaubriand, Veuillot, Maurras, Barrès, Goyau, Bazin. Elle ne figure cependant pas dans les dictionnaires, et je ne la recommanderais pas, car elle est illogique, équivoque et rare.

QUEUE. -- On écrit : **A la queue leu leu** = un par un, à la file.

QUEUX. --- 1. Pour désigner un cuisinier, ce mot ne s'emploie plus que dans *Un maître queux*.

2. Pour désigner une pierre à aiguiser, *une queux à faux, une queux à l'huile*, on peut écrire *queue* (Ac.).

QUI, pronom relatif, peut s'appliquer à des animaux ou à des choses comme à des personnes, aussi bien comme complément prépositionnel que comme sujet.

Toutefois, chez les écrivains scrupuleux, il ne s'emploie guère comme complément que pour désigner des personnes ou des choses qui se prêtent plus ou moins à une personnification : *Rochers à qui je me plains* (Ac.). Il y a quelque affectation -- mais pas d'incorrection -- aujourd'hui dans des phrases comme : *Un chien à qui elle fait mille caresses* (Ac.). — *Ces mots ignobles ou vilains pour qui Victor Hugo a réclamé l'égalité des droits* (A. HERMANT, *Lancelot*, t. II, p. 180). On voit comment une telle phrase se prête à la personnification de la chose. Personnification impossible dans cette phrase de Flaubert : *La dorure du baromètre sur qui frappait un rayon de soleil*.

Mieux vaudrait dire : *sur lequel*. Dans les autres exemples cités, *lequel* serait d'ailleurs tout à fait régulier, observons-le.

Qui et **qu'il** s'emploient concurremment avec les verbes susceptibles d'être construits impersonnellement. Certes, on n'écrira pas : [*Le voilà qu'il arrive*], car il ne peut y avoir d'emploi impersonnel dans ce cas, après *le voilà*. On dira donc : *Le voilà qui arrive* ou *Voilà qu'il arrive* (comparez : *Voilà que mon ami arrive*).

On pourrait rappeler ici les observations faites à la rubrique *Ce qui, ce qu'il*.

C'est ainsi qu'à côté d'exemples avec *qu'il lui restait à*, on en trouverait avec *qui lui restaient à*. Peut-être y a-t-il une tendance plus forte à employer *qui* avec les verbes qui ne sont pas exclusivement impersonnels. Dans Grevisse, p. 383, n° 548, on peut lire : *Les onze années qui lui restaient à vivre* (Bellessort). *Pour le peu qui lui reste à vivre* (Duvernois). *Le peu d'énergie qui lui reste* (R. Martin du Gard) et : *Pendant les semaines qu'il me reste à passer ici* (A. Billy). Cf. aussi Sandfeld, II, p. 168.

Ne dites pas : [*Faites ce qui bon vous semble*]. Dites : **ce que bon vous semble** ou bien, en changeant la construction, *ce qu'il vous semble bon* ou : *ce qui vous semble bon*.

Qui, sujet. Cf. *Accord* (du verbe), A, 11.

Pour le **mode** dans la relative, cf. *Subjonctif*, 2, B.

QUI, interrogatif. --- Ces remarques suffiront :

1. Il s'emploie concurremment avec *quel* pour des *personnes*, en fonction d'attribut : *Quel est cet homme?* ou : *Qui est cet homme?* Je me demande *quels sont les gagnants* ou : *qui sont les gagnants*.

On ne peut dire que la langue établisse une différence quelque peu nette entre l'emploi de *qui*, marquant l'identification, et l'emploi de *quel*, interrogeant sur la qualité. *Quel* a été souvent employé pour *qui*, dans la meilleure littérature.

Si le sujet est un pronom personnel ou *ce*, on emploie aujourd'hui comme attribut *qui* ou *que* dans les cas où la langue classique employait *quel* : *Qui êtes-vous? Qui est-il? Qui est-ce?* Je me demande *qui vous êtes*. — *Que deviendrons-nous?*

Devant *celui-ci*, *celle-ci*, et surtout devant un sujet suivi du pronom relatif *qui*, on emploie de préférence *quel* : *Quel est celui-ci? Quel est le malheureux qui a encore été exploité?*

Devant un nom, on emploie l'adjectif *quel* : *Quel homme est-ce?*

Pour des choses, on ne peut employer *qui* comme attribut : *Quel est ce monument?*

2. On peut dire : *Qui (ou lequel) de vous, d'entre vous?*

3. Pour l'emploi de la négation après *qui, que, quels* interrogatifs, cf. *Ne*, employé seul, 4.

4. On notera la différence entre : *Quel démon vous excite?* et *Qui diable a fait cela?* (= *Qui diantre a fait cela?*).

Qui que ce soit. Cf. plus loin.

QUICONQUE. — Ce pronom, d'emploi surtout littéraire, peut signifier :

1) *toute personne qui : Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu* (La Fontaine). *Et l'on crevait les yeux à quiconque passait* (Hugo).

Dans ces deux phrases, *quiconque* remplit son rôle propre de pronom à la fois *indéfini* et *relatif*, ayant une fonction dans deux propositions : sujet dans la subordonnée, il est sujet ou complément dans la principale.

Dans une phrase comme le premier exemple, l'ancienne langue reprenait le sujet sous la forme du pronom personnel *il* dans la proposition principale. Ce tour paraît encore normal aujourd'hui dans deux cas, selon Littré et Le Bidois (I, p. 228) :

a) quand *quiconque* est fort éloigné du verbe principal;

b) surtout devant un subjonctif, pour permettre l'expression de la conjonction *que* et pour bien marquer qu'il s'agit d'un subjonctif : *Quiconque ne sait pas dévorer un affront, Ni de fausses couleurs se déguiser le front, Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie* (RACINE, *Esther*, v. 838-840).

Mais on évitera comme une faute indiscutable la combinaison *quiconque qui*, où *qui* est inutile. Ne dites pas : [*Quiconque qui l'a entendu est enthousiaste. Quiconque de vous qui désire nous accompagner doit s'inscrire*]. Il faut dire : *Quiconque l'a entendu est enthousiaste. Quiconque de vous désire nous accompagner doit s'inscrire*;

2) *qui que ce soit, n'importe qui* : *Il n'a jamais fait de tort à quiconque*. Cet emploi, où *quiconque* n'a plus rien d'un relatif et où il n'appartient, comme indéfini, qu'à une seule proposition, peut être aujourd'hui considéré comme correct. Je sais qu'il déplaît aux puristes et même aux Le Bidois (I, pp. 228-229). Je sais aussi qu'il est inutile, puisqu'il suffit d'employer « personne », « n'importe qui ». Mais comment ne pas s'incliner devant les nombreux exemples cités notamment par Grevisse, (p. 412, n° 591), Bottequin (*Subtilités*, pp. 287-288), Sandfeld (I, pp. 359-362, 391) et les Le Bidois (I, p. 229)? Cf. aussi DAUZAT, *Grammaire*, p. 296.

N. B. — 1) On a remarqué que *quiconque*, qui est normalement de la troisième personne et du masculin singulier, peut désigner aussi, grâce à la précision d'un complément, une deuxième personne : *Quiconque de vous s'absentera sera puni*.

2) Évidemment, dite à des écolières, cette phrase deviendrait : *Quiconque... sera punie*. Si le contexte ou les circonstances marquent nettement que *quiconque* se rapporte à un féminin, les mots qui s'y rapportent se mettent au féminin.

QU'IMPORTE. — Cf. *Accord (du verbe)*, C, 4.

On dit : *Qu'importe qu'il ait fait cela?*

QUI QUE CE SOIT QUI ou QUE est suivi du subjonctif : *Qui que ce soit qui vous l'ait dit, il s'est trompé* (Ac.). *Qui que ce soit, qui que ce puisse être qui ait fait cela, c'est un habile homme* (Ac.). *A qui que ce soit que vous le demandiez*.

On emploie aussi *qui que ce soit* d'une manière absolue :

1) l'expression forme une proposition complète : *Qui vient là?*

— *Qui que ce soit*, continuez;

2) ou bien elle signifie *n'importe qui* ou (c'est l'emploi le plus fréquent), en phrase négative, *personne* : *Je défie qui que ce soit de faire mieux. Il n'y a qui que ce soit* (Ac.). *Je n'y ai trouvé qui que ce soit* (Ac.). *Je n'ai parlé à qui que ce soit*.

QUITTE. — A. *Quitte*, adjectif (variable) :

1. **Être quitte** (d'une chose envers quelqu'un). **Tenir quitte de** : *En être quitte pour. Être quitte envers quelqu'un. Je les tiens quittes de leur dette. Nous sommes quittes. Nous en sommes quittes pour la peur. Je voudrais en être quitte pour une dizaine de mille francs.*

Je l'en tiens quitte peut signifier ironiquement : Je le dispense de ses services suspects (Ac.).

2. On dit : *Être quitte d'un rhume, d'une corvée*, de quelque chose de déplaisant. On ne peut donc dire : [*être quitte de son emploi, de son portefeuille*]. On dit : *Je l'ai perdu, on me l'a volé*.

3. On ne dit pas : [*se faire quitte de quelque chose*]. On dit : *se débarrasser de quelque chose*.

B. **Être** (plus courant que *faire*) **quitte à quitte** signifie, au jeu, dans les affaires : ne rien se devoir l'un à l'autre quand on règle un compte : *Nous voilà quitte à quitte. Nous sommes quitte à quitte* (Ac.).

On dit : **Jouer à quitte ou double** et plus ordinairement : *Jouer quitte ou double ou absolument : Quitte ou double*.

C. **Quitte à**, locution prépositive (généralement invariable), s'emploie devant un infinitif = au risque de (avec la nuance : cela m'est égal) : *Quitte à être querelleux, nous le répéterons.* On dit aussi, avec un autre sujet, *quitte à ce que* : *Quitte à ce qu'on nous en fasse le reproche, nous répéterons...*

QUITTER. — 1. On peut dire : *quitter une chose à quelqu'un* (= céder), du moins dans certaines expressions : *Quitter tous ses droits à quelqu'un* (Ac.). *Quitter sa place à quelqu'un* (Ac.).

Je vous quitte la place = Je vous laisse, je me retire. Figurement : Je ne veux point contester, je vous cède.

2. Ne suivez pas les puristes qui condamnent l'expression *quitter son veston*. L'Académie admet : *Quitter ses vêtements, sa robe, son chapeau.*

QUOI est proprement un neutre : *Ce à quoi je m'attends. C'est en quoi vous vous trompez. On lui a dit beaucoup de sottises; sur quoi il s'est fâché.*

1. Toutefois, par un archaïsme littéraire, la langue écrite l'emploie assez souvent (au lieu de *lequel*) pour renvoyer à un nom de chose bien déterminé, masculin ou féminin, singulier ou pluriel : *Voici de petits vers pour de jeunes amants, Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments* (MOLIÈRE, *Les Femmes savantes*, v. 967-968). *Ce sont des choses à quoi vous ne prenez pas garde* (Ac.). *Le feu se fortifiait des flammes par quoi on avait...* (MAURIAC, *Le Désert de l'amour*, p. 255). *Voici quelques signes à quoi les reconnaître* (Le Bidois, I, p. 483).

2. *Quoi* s'emploie parfois sans antécédent : *Il a de quoi nous contenter. Il a de quoi vivre.* L'Académie admet, comme populaire (disons : familière), l'expression *avoir de quoi* (= avoir de l'argent, être dans l'aisance) : *C'est un homme qui a de quoi.*

Elle admet aussi *comme quoi* dans le sens de « comment » : *Prouvez-lui comme quoi il se trompe* (Ac.).

Notons l'expression très courante : *Il n'y a pas de quoi* (sous-entendu : me remercier, vous tracasser).

3. On le voit par les exemples précédents, *quoi* est généralement précédé d'une préposition. On dit cependant : *Je ne sais quoi, un je ne sais quoi.* On emploie aussi sans préposition *Quoi!* exclamatif; autrefois celui-ci était souvent suivi d'un point d'interrogation : *Quoi? vous avez le front de trouver cela beau?* (Molière). On écrit fréquemment : *Hé quoi!*

4. *Quoi interrogatif*, qui est normalement complément prépositionnel (*A quoi pensez-vous? Je me demande de quoi il*

parle), peut s'employer familièrement comme complément d'objet direct :

a) après un verbe à un mode personnel : *J'ai mangé, devinez quoi? Il l'a dit quoi?* ou après un infinitif : *Avouez-le. — Avouer quoi?*

b) devant l'infinitif de quelques verbes : *devenir, dire, faire, manger, savoir, répondre, voir*, etc. : *Quoi faire? Il ne sait quoi dire. Il faut savoir quoi répondre. Je ne sus d'abord quoi lui répondre* (A. GIDE, *Attendu que*, p. 66). Il est évident que, dans tous ces cas, *que* est plus élégant. Cet emploi de *quoi*, contesté par les puristes, est cependant admis par les grammairiens pour souligner l'incertitude (cf. Le Bidois, I, p. 349; Sandfeld, I, pp. 320-321). Il est surtout courant après *savoir* pris négativement : *Je ne sais quoi leur dire*.

On dit aussi, familièrement : *en quoi faisant?* (cf. Grevisse, n° 575, p. 398, et Sandfeld, p. 321).

L'emploi comme attribut s'impose après le verbe : *Tu seras quoi?*, mais est admis également (en concurrence avec *que*) devant *devenir* : *Quoi devenir? Il ne sait quoi devenir*.

5. *Quoi* interrogatif peut, dans des phrases sans verbe, être déterminé par un adjectif, une locution équivalente ou un adverbe introduits par *de* : *Quoi de plus heureux? Quoi d'étonnant? Quoi de plus en vogue? Quoi de mieux?*

6. L'emploi de *quoi?* pour faire répéter est regardé comme peu poli. Dites : *Pardon?* ou : *Plaît-il?*

Il est mieux accepté pour faire compléter une phrase : *Est-ce que vous répéteriez encore aujourd'hui ce que vous disiez l'autre jour? — Quoi? Je voudrais bien, mais... — Mais quoi? J'en ai assez. — De quoi? — De son insolence.*

QUOIQUE et QUOI QUE. — *Élision.* Cf. *Puisque*, 3.

1. **Quoique** = bien que (subjonctif). **Quoi que** = quelle que soit la chose que : *Quoiqu'il soit trop tard. — Quoi qu'on dise, faites votre devoir. Quoi qu'il pût lui en coûter. Quoi qu'il en soit. Quoi que vous en pensiez.* On dit aussi, avec *qui* : *Quoi qui vous inquiète, ayez du courage.*

2. **Quoi que j'en aie, quoi qu'il en ait**, expression devenue courante et correcte. Elle a été formée sur *malgré qu'il en ait* (cf. *Malgré*) et elle a sensiblement le même sens que cette dernière expression; plus exactement peut-être on entend par là : *quelque dépit qu'il en ait*. Et voilà pourquoi il faut maintenir l'orthographe *quoi que* en deux mots, malgré la confusion qui apparaît ici comme ailleurs entre *quoique* et *quoi que*.

Je ne partage pas du tout la sévérité des puristes à l'égard de l'expression *quoi qu'il en ait*, dont Abel Hermant disait : « Elle ne vaut rien du tout, et même elle ne signifie rien » (*Lancelot* 1937, p. 109). Logiquement, cette expression s'analyse très bien, si l'on observe le sens vague et extensible de *quoi*.

Fût-elle même rebelle à l'analyse que je propose, il faut l'admettre parce que le bon usage l'a admise. Le P. Deharveng a aligné des citations qui ont ébranlé l'hostilité d'André Thérive. Il a rencontré ce tour chez Brunetière, Lemaître, Barrès, Bourget, A. Daudet et d'autres. Grevisse mentionne en outre Montherlant, Colette, Bedel. La cause est donc entendue (cf. Deharveng, pp. 226-227, Thérive, I, pp. 137-141, Grevisse, p. 735, n° 978) : *Circonstances aventureuses où la vraie personnalité, quoi qu'elle en ait, vient au jour* (Montherlant; le sens est : quelque dépit qu'elle en ait ou malgré elle).

3. Ne dites pas : [*quoique ça*]. Dites : **malgré cela**. En effet, *quoique* n'est pas une préposition. Il faut éviter cette analogie avec *malgré*.

4. **Mode** : a) Après *quoi que*, on emploie le **subjonctif**.

b) Après *quoique* (*bien que, encore que, malgré que* — cf. ce mot —), le **subjonctif** est de règle également. On rencontre toutefois, même chez les classiques, l'*indicatif*. Celui-ci paraît justifié, aux yeux de certains bons grammairiens, si l'on veut souligner la réalité du fait, et particulièrement avec un *futur simple*, pour éviter l'équivoque du subjonctif présent. Dans l'exemple suivant, on voit bien l'intention de marquer que le fait à venir qui est concédé est tenu pour certain : *Je ne crois pas qu'il se dérange...* — *Ni moi! reprit vivement M. Homais, quoiqu'il lui faudra pourtant suivre les autres* (FLAUBERT, *Madame Bovary*, II, 6).

On trouve aussi le *conditionnel*, surtout pour souligner l'irréalité ou l'éventualité : *Quoiqu'à ne vous rien taire, Ce même amour peut-être et ces mêmes bienfaits Auraient dû suppléer à mes faibles attraits* (RACINE, *Bajazet*, v. 1474-1476).

On tiendra compte cependant de l'opinion catégorique d'Albert Dauzat, qui n'a rien d'un puriste : « L'emploi du conditionnel et surtout de l'indicatif, même au futur, est vulgaire et incorrect » (*Grammaire raisonnée*, p. 389). Sans être aussi sévère que lui, je crois également qu'il faut être plus indulgent pour le conditionnel que pour l'indicatif.

On recourra aisément d'ailleurs à une autre construction, pour éviter un conditionnel qui paraît s'imposer : *Je vous permets d'y aller, quoique j'aimerais mieux vous voir rester ici*

dit plus que : *quoique j'aime mieux*. On veut dire, et il est bien facile de dire : *et cependant j'aimerais mieux vous voir rester ici* (si c'était possible, si vous vouliez me faire ce plaisir, mais vous ne le voulez pas).

Si une relative dont le mode normal serait l'indicatif dépend de la subordonnée introduite par *quoique*, etc., on peut la mettre au subjonctif dans un cas comme celui-ci : *Quoique ce soit un homme qui me déplaît* ou *qui me déplait* (DAUZAT, *Grammaire raisonnée*, p. 381).

Comment expliquer le second subjonctif? On peut voir là une attraction purement formelle (attraction modale). Mais on peut croire aussi que l'attraction est réellement fondée sur le sens; en réalité, le verbe de la relative est mis, à juste titre, sur le même pied que l'autre; on pourrait dire en effet : *Quoique cet homme me déplaît*.

Tout à fait normal dans un tel cas, le second subjonctif paraît aujourd'hui étrange, même si on l'explique par une attraction modale, dans cette phrase de Flaubert (*Correspondance*, 3^e série, 8), citée par Brunot (p. 520) : *Quoiqu'il prétende qu'ils sachent un peu l'anglais, ils n'en comprennent pas un mot*.

On n'admettrait pas non plus le subjonctif dans les relatives suivantes : *Quoiqu'il ait répété ce que j'avais dit*. *Quoique j'aie déjà raconté cette histoire, qui n'est pas nouvelle*. *Quoique cet homme soit un des témoins qu'on a entendus*.

5. Cf. *Aller*, 8 : *quoique je doive sortir*.

6. **Quoique malade, quoique ayant vécu**. Cf. *Bien que*, 2 et 3.

R

RABATTRE. — **Rebattre les oreilles.** *Rabattre* = rabaïsser, aplatis, etc. Lorsqu'on répète sans cesse la même chose à quelqu'un, on ne lui *rabat* pas les oreilles, on les lui *rebat* (= on les frappe de nouveau). *J'en ai les oreilles rebattues.*

On dit donc : *rebattre les oreilles à quelqu'un de quelque chose* et, par extension, observe l'Académie : *rebattre quelque chose aux oreilles de quelqu'un. Un sujet rebattu* et non [rabattu].

Durrieu condamne : *rebattre sans cesse la même chose*. Évidemment, par définition, c'est la même chose qu'on rebat. Mais ce pléonasme d'insistance n'est pas plus choquant que : *Tu répètes toujours la même chose. Il répète dix fois la même chose* (Ac.).

RABBIN. — Quoi qu'en dise Durrieu, on n'emploie plus guère la forme *Rabbi*, qu'« on employait... sans article devant un nom propre » (Ac.). On dit : *le rabbin Siméon*.

[**RAC**]. — Ne dites pas [*être en rac*]. On dit : *être en panne*.

RACAILLE et non [rascaille].

RACCOMMODER : deux *c*, deux *m*.

RACCOMPAGNER. — On dit : *raccompagner* (Lar.). Le mot n'est pas dans le *Dict. de l'Ac.* ni dans le *Dict. gén.* Cf. *Re. Gide* l'emploie (*Journal*, La Pléiade, p. 113).

RACCOURCI. — Boisson (p. 79) blâme l'expression **prendre un raccourci**. Elle est cependant correcte : *En prenant par ce raccourci, vous arriverez plus vite* (Ac.).

[**RACCUSER**]. — Il faut laisser au wallon l'emploi du verbe [*raccuser*] et du substantif [*une raccusette*]. On dit : *rapporter, un rapporteur*.

RACLÉE, admis par l'Académie comme populaire, n'a pas d'accent circonflexe. Ni non plus **racler, racloir, raclure**, etc.

RACONTAR. — On dit : *un racontar*, et non [un racontage].

RAFFOLER. — On peut dire familièrement : *raffoler de quelqu'un*

ou *de quelque chose* = se passionner follement pour quelqu'un ou pour quelque chose (Ac.) : *Il raffole de la lecture.*

RAFISTOLER, rafistolage (une *f*) sont admis comme familiers (Ac.) = raccommoder; action ou résultat de cette action.

RAFLE. — Une *f*.

RAGAILLARDIR et REGAILLARDIR. — Les deux mots sont anciens et corrects (cf. *Dict. gén.*), bien que l'Académie ne donne plus que **ragailhardir**, qui est en effet plus courant aujourd'hui.

RAGOÛTANT est tout l'opposé de *dégoûtant*. *Un mets ragoûtant* est un mets qui excite l'appétit, qui remet en goût.

RAI. — Un **rai** (pluriel : *des rais*) peut désigner non seulement un rayon de roue, mais (c'est son premier sens) un rayon de soleil, de lumière. Il est concurrencé dans ce sens, chez quelques écrivains, par une *raie* de lumière, de soleil. Je ne crois pas que l'exemple soit à suivre. La langue courante d'ailleurs se contente de *rayon*, qui est irréprochable.

RAIDE (parfois encore écrit et prononcé *roide*). — On notera l'accord de *raide* dans : *Ils tombent **raides** morts. Il lance des balles très raides au tennis* (= ayant une trajectoire très tendue). — Familièrement, *raide* se dit des choses difficiles à accepter ou inconvenantes : *Vous niez un fait de notoriété publique, c'est un peu raide* (Ac.). *Un dénouement raide* (Ac.). *Il y a dans cette pièce une scène très raide* (Ac.).

Substantivement : *Il tient des propos d'un raide!* (Ac.).

Invariable : *Les pentes montent raide.*

RAISON. — 1. Des puristes veulent établir entre **à raison de** et **en raison de** une distinction trop nette. Les deux expressions peuvent signifier « proportionnellement à », « à proportion de » ou « sur le pied de » : *Payer un ouvrier à raison de l'ouvrage qu'il fait* (Dict. gén.). *Il doit être payé en raison du temps qu'il y a mis* (Ac.). *Vous m'en tiendrez compte à raison du profit que vous en tirerez* (Ac.). On ne peut donc prétendre qu'*en raison* signifie toujours « à cause de ». On dit très bien : *L'industrie de l'homme croît en raison de ses besoins* (Ac.). *L'ambition s'accroît en raison du succès* (Dict. gén.). Dans ces deux exemples aussi, on pourrait d'ailleurs employer *à raison de*.

Les deux expressions peuvent s'employer (mais on emploie plus souvent *en raison de*) dans le sens de : « A cause de, vu, en considération de » : *En raison de son extrême jeunesse* (Ac.).

En raison des circonstances (Ac.). *A raison de ses bons services* (Littré).

Devant un nombre qui indique une quantité, un prix, une somme, l'expression employée est *raison de* : *Louer une maison à raison de tant par mois* (Dict. gén.). *Je vous payerai celle étoffe à raison de dix francs le mètre* (Ac.). *A raison d'un demi-litre par tête* (Littré).

On dit : *en raison directe, en raison inverse* (Ac.).

2. L'Académie considère comme populaire l'expression : *Avoir des raisons avec quelqu'un*. On doit dire : *avoir des difficultés avec quelqu'un, se quereller avec lui*.

3. **Comme de raison** = comme il convient, comme de juste.

4. **A plus forte raison**. Cf. *Inversion*, C, 2.

RAISONNER. — 1. De l'expression : *résonner comme un tambour mouillé*, qui ne résonne pas, on a passé, par jeu de mots, à *raisonner comme un tambour mouillé* (cité par Littré) et à *raisonner comme un tambour* (non admis par les dictionnaires) = raisonner très mal.

On dit familièrement : *raisonner comme une pantoufle* (Ac.).

2. On peut dire : **raisonner quelqu'un** = chercher à lui faire entendre raison.

RAJEUNIR. --- Auxiliaire : *Il est vraiment rajeuni* (état, résultat). *Il a rajeuni durant ces vacances* (action en train de s'accomplir).

RAIL est masculin : *le rail*.

RAMASSER. — [**Ramassette**] ne figure pas dans les dictionnaires français avec le sens qu'il a en Wallonie. On dit en France : *une pelle, une pelle à poussière*. On dit aussi en Belgique : *un ramasse-poussière*. Ce dernier mot n'est pas non plus dans les dictionnaires. Mais puisque le français connaît le *ramasse-miettes* (plateau ou bassin dans lequel on ramasse les miettes dont une table est couverte), les Belges ne sont-ils pas excusables de dire : *ramasse-poussière*?

RAMONER, ramonneur, ramonage : une *n*.

RAMPONNEAU est donné par le *Larousse du XX^e siècle* (qui écrit aussi *ramponeau*) et par le *Dictionnaire étymologique* de Dauzat (Supplément, 4^e éd., p. 775). Aucun des sens indiqués ne correspond à celui de « filtre à café en tissu » qu'a pris le mot *ramponeau* dans certaines régions, notamment en Wallonie. On annonce sur ce provincialisme une étude de M. Piron dans le *Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie* (1949).

RANCART ne s'emploie que dans l'expression familière : *Mettre au rancart* (Ac.).

RANCUNIER. [**RANCUNEUX**]. — On dit aujourd'hui *rancunier*, *rancunière* (= qui garde sa rancune, qui est sujet à la rancune) : *Un esprit rancunier. C'est un rancunier.*

Le mot [**rancuneux**], encore courant en Belgique, est un archaïsme; ce fut la seule forme correcte jusqu'au début du XVIII^e siècle.

RANGER. On se range *du* parti, *du* côté de quelqu'un (on embrasse son parti); on se range *à* son avis, *à* son opinion (on déclare qu'on est *de* son avis).

RAPATRIEMENT et non [**repatriement**]. — Cf. *Rapatrier*.

RAPATRIER signifie : 1) ramener dans sa patrie (un voyageur, un naufragé, un soldat, etc.) par les soins du consulat (substantif : le *rapatriement*); 2) réconcilier; d'après l'Académie, ce second sens est familier (ainsi que le substantif correspondant le *rapatriage*) : *Ils étaient brouillés, on les a rapatriés. Ils se sont rapatriés. Ne voulez-vous pas vous rapatrier avec lui?* (Ac.).

RAPPELER. — On doit dire, si l'on a le souci de bien parler : **se rappeler quelque chose, se souvenir de quelque chose; se le rappeler, s'en souvenir.**

Il faut bien constater que l'analogie entre ces deux verbes fortifie de plus en plus la forme [*se rappeler de*], même chez les écrivains français.

Il faut d'ailleurs observer deux faits : 1) on ne peut employer *se rappeler* avec un pronom des deux premières personnes comme complément d'objet direct; 2) d'autre part, le verbe *se souvenir* tend à disparaître de la langue parlée populaire. Ainsi les formes : *je me souviens de toi, il se souvient de moi* sont remplacées par [*je me rappelle de toi, il se rappelle de moi*].

Devant un infinitif, on a pu dire : *se rappeler d'avoir vu*. Mais on dit plutôt : *Je me rappelle avoir vu...* ou *que j'ai vu*.

RAPPLIQUER, qui n'est pas dans le Dict. de l'Ac., ne peut avoir qu'un sens : *appliquer de nouveau*. Seule la langue populaire l'emploie pour « revenir ».

RAPPORT. — 1. Plusieurs puristes ont blâmé l'expression **sous le rapport de** = « au point de vue de ». Une chose, disent-ils, est *en rapport* avec une autre, elle est *dans* un rapport; un rapport est une relation, une abstraction qui n'a ni dessus ni

dessous. D'ailleurs, si une chose était *sous* un rapport, elle serait *en dehors* du rapport, et non *en* rapport, *dans* le rapport, ajoutent les puristes.

Mais l'usage ne s'est pas préoccupé de cette logique et les expressions *sous le rapport de*, *sous ce rapport*, *sous tous les rapports*, sont très répandues chez de bons écrivains et d'ailleurs admises par l'Académie : *Cette voiture est excellente sous le rapport de la commodité* (Ac.). On aura soin de ne pas omettre *de* devant le complément déterminatif de *rapport*.

2. Quelques expressions.

Avoir rapport à et avoir rapport avec. — On dit que deux affaires, deux sciences, *ont entre elles un rapport*, un grand rapport.

Une chose a rapport à une autre = elle se rapporte à cette chose, elle a avec elle une sorte de relation : *A quoi cela a-t-il rapport?* (Ac.). *Cela a rapport à notre débat.*

Dans cette phrase de Pascal : *Quel rapport y a-t-il de cette doctrine à celle de l'Évangile?* ou dans cette autre de Montesquieu : *Le gouvernement des rois de Rome avait quelque rapport à celui des rois des temps héroïques chez les Grecs* (cf. Littré, 13), l'expression *avoir un rapport à* marque plus qu'un lien; elle marque l'analogie, la conformité. Il semble qu'aujourd'hui on emploie *avoir rapport avec* ou plutôt *avoir un rapport avec* pour exprimer cette idée : *La langue italienne a grand rapport, a un grand rapport, de grands rapports avec la langue latine* (Ac.). « Une chose a rapport, du rapport, des rapports avec une autre quand elle lui est conforme » (Littré).

D'après l'Académie, *Avoir un rapport avec* peut aussi marquer simplement la liaison, la relation : *Ce que vous dites aujourd'hui n'a aucun rapport avec ce que vous disiez hier* (Ac.).

Être en rapport avec, en parlant de deux choses, marque l'accord, la correspondance, la proportion : *Le style de cet ouvrage n'est pas en rapport avec le sujet, avec les idées* (Ac.). *Sa dépense n'est pas en rapport avec sa fortune.* En parlant des personnes, on dit, pour exprimer les relations que les hommes ont entre eux, *être en rapport avec une personne, avoir des rapports avec une personne* (s'il s'agit d'un commerce intime), *n'avoir aucun rapport avec une personne, mettre une personne en rapport avec une autre*; on peut dire aussi : *être en relation avec quelqu'un*, etc.

On dira : *Juger sur le rapport des experts* (Ac.). *Au rapport de tel chroniqueur*, — ou *suivant ce rapport, selon ce rapport, d'après ce rapport*, — les choses se sont passées ainsi.

3. N'employez pas **rapport à** comme locution prépositive. On ne peut dire : *Il est venu me voir [rapport à] son procès.* Il faut dire : *au sujet de, à propos de, à cause de, en vue de.*

La locution [**rapport que**] est nettement populaire. On ne dira pas non plus : [*rapport à ce que*]. Il faut dire : *parce que.*

RAPPORTER. — On dit : *Ils se sont rapportés du prix à un tel* (Ac.) ou (sans le nom *prix*) : *Ils s'en sont rapportés à un tel.* Remarquez l'accord. Et aussi dans : *Les cent francs que cela m'a rapportés*; ce verbe est transitif direct, sauf dans quelques emplois.

RAPPRENDRE et non [**réapprendre**].

RAPPROCHER ne signifie pas seulement « approcher de nouveau », il signifie aussi « approcher de plus près » : *Éloignez les lumières; vous les rapprocherez dans un moment. Rapprochez cette table* (Ac.).

On peut donc employer **se rapprocher** sans aucune idée de « de nouveau » : *Le bruit de la fusillade se rapprochait* (Ac.). *Il s'est rapproché de mon quartier* (Ac.). Il signifie aussi « se réconcilier » : *Ils s'étaient brouillés, mais ils se sont rapprochés depuis peu* (Ac.).

Se rapprocher de quelqu'un s'emploie au sens matériel : *Rapprochez-vous de moi, je ne puis vous entendre* (Ac.). *Ils se sont rapprochés l'un de l'autre* (Ac.) ou au sens figuré (par son caractère, sa manière d'être, sa conduite) : *Il faut toujours que les grands hommes se rapprochent des autres par quelque faiblesse* (Litttré).

On dit aussi *se rapprocher de quelque chose* : *Il s'est rapproché de mon quartier* (Ac.).

On ne peut donc suivre M. Schöne lorsqu'il range *se rapprocher* de parmi les barbarismes (*Le français moderne*, X, p. 89).

RAREMENT. — Cf. *Inversion*, C, 2.

RARRANGER est admis par l'Académie, qui le déclare familier.

Il signifie « arranger de nouveau, raccommoder, réparer » : *Ce mécanisme fonctionne mal : il faut le faire rarranger* (Ac.).

RAS. — On dit : **Au ras de terre** ou **à ras de terre** (Ac.). L'Académie ajoute : *Cette embarcation est au ras de l'eau, à ras l'eau.* L'usage courant préfère sans nul doute *au ras de, à ras de.*

Ras s'emploie adverbialement : *Avoir les cheveux coupés ras.* Adjectif : *Il a la tête rase. Il a la barbe rase.*

On dit : *Verser du vin à ras bord* (Ac.). Substantivement : *Verser, boire un ras bord* (Ac.).

RASER est admis comme terme familier dans le sens de « ennuyer, fatiguer par des propos longs et oisifs » (cf. Ac. et *Dict. gén.*).

RASOIR « se dit très familièrement d'une personne ou d'une chose ennuyeuse » (Ac.) : *Quel rasoir!* (Ac.). La langue populaire dit même : *Ah! ce qu'elle est rasoir!*

RASEUR s'emploie de même : importun, bavard.

RASIBUS est admis par l'Académie comme terme populaire « tout contre, tout près, au ras ».

RASSEOIR se conjugue comme *asseoir*. Notons : *du pain rassis*.

RASTAQUOUÈRE. — Attention à l'orthographe. « Par abréviation et plus familièrement : *Rasta* » (Ac.).

RATATOUILLE est admis dans la langue familière. Il n'a pas toujours un sens péjoratif. Abréviation populaire : *Un rata* (Ac.).

RATÉ. RATER. — Chacun admet : *Son coup de fusil a raté*. Et au figuré : *L'affaire a raté*. Transitivement : *Rater une pièce de gibier; rater son coup, rater un ouvrage, une affaire, sa vie; rater une place* (Ac.); ne pas recevoir une place pour laquelle on a fait une démarche).

Substantivement, **un raté** = un coup raté. Le *Dict. gén.* s'en tient à ce sens, mais l'Académie, plus accueillante et plus près de l'usage, enregistre les acceptions suivantes :

1) En parlant de quelqu'un qui n'a réussi dans aucune entreprise *C'est un raté*.

2) *Les ratés d'un moteur* (dont toutes les explosions ne se succèdent pas régulièrement).

RÂTEAU (ancien français *rastel*, du latin *rastellum*), **râtelier** (amasser, nettoyer avec le râteau), **râtelier**, s'écrivent avec un accent circonflexe.

Ratisser et les substantifs **ratissage** (action de ratisser), **ratissure** (ce qu'on ôte en ratissant : *jeter les ratissures*) n'ont pas d'accent circonflexe. *Ratisser* vient en effet de l'ancien verbe *rater* (même racine que *ature*) qui signifie proprement : enlever en grattant.

Ratisser signifie dans l'usage actuel : 1) racler légèrement; ôter, emporter en raclant la surface de quelque chose ou ce qui s'y est attaché : *ratisser un cuir, des peaux de parchemin, des*

navets, des carottes, des salsifis (Ac.); 2) par confusion avec le mot *râteau* : nettoyer à l'aide du râteau : *ralisser les allées d'un jardin* (Ac.). Ce deuxième sens est aujourd'hui le plus répandu.

RATIONALISTE : une *n.* **Rationnel** : deux *n.*

RAUQUE. — Ne dites pas de quelqu'un : [*Il est rauque*]. *Rauque* se dit en parlant de la voix et signifie « qui a un son rude, âpre et comme enroué ». *Il a quelque chose de rauque dans la voix* (Ac.). On dira donc : *Il est enroué. Il a la voix rauque.*

RAVIGOTER peut se dire familièrement : *Il se sentait faible, on lui a fait prendre un cordial qui l'a ravigoté* (Ac.).

RAVIR. — *Je suis ravi de vous rencontrer. Je suis ravi que vous soyez venu ou de ce que vous êtes venu* (parfois : *de ce que vous soyez venu*). Cf. *Étonner*.

Ne pas dire : *ravir* (la viande) pour : *havir* (peu usité).

RAVOIR ne s'emploie guère, élégamment, qu'à l'infinitif. Il signifie : avoir de nouveau, recouvrer. Le futur et le conditionnel, *je raurai, je raurais*, sont familiers. Ils ne peuvent exprimer l'idée de vengeance.

RAYONNE, nom du tissu, est féminin.

RAYONNER signifie proprement *envoyer des rayons*. On dit donc : *Le soleil rayonne*; au figuré : *Son visage rayonne de joie*; avec un complément de lieu : *Le soleil commençait à rayonner sur les cimes. De ce point central, l'armée rayonnait sur le pays voisin.*

Puisqu'il signifie : *envoyer des rayons*, il paraît anormal de le construire avec un complément d'objet direct représentant au figuré l'équivalent de *rayons* : *Grazia rayonnait d'ailleurs sur ceux qui l'entouraient le charme silencieux de son harmonieuse nature* (R. ROLLAND, *La Nouvelle journée*, Ed. Cahiers de la Quinzaine, p. 541). Il suffirait de dire : *Grazia faisait rayonner*, etc.

Avec un complément d'objet direct, *rayonner* signifie « garnir de rayons » : *Rayonner un bureau. J'ai fait rayonner cette pièce pour y mettre mes livres* (Ac.).

RAZZIA. — *Une razzia, des razzias*. Verbe : **razzier** (transitif).

RE ou **RÉ** peuvent se joindre à un grand nombre de mots. C'est une erreur de considérer comme incorrects tous les verbes composés de *re* ou de *ré* qui ne sont pas mentionnés dans les dictionnaires. Le *Dictionnaire de l'Académie*, à l'article *Re*, déclare : « On peut donner à beaucoup de verbes, surtout dans le langage

familier, une signification itérative, en les faisant précéder de la particule *re* ou *ré*... Nous nous bornons à indiquer les plus usités. » Le *Larousse du XX^e siècle* dit de son côté : « Tous les verbes pouvant se composer avec le préfixe *re* pour marquer la répétition, nous ne donnons que ceux qui sont répandus dans l'usage, ou auxquels la composition ajoute un sens nouveau ».

Si le verbe commence par une consonne, on ajoute *re* : *rebroyer*, *redémolir*, etc. Cf. *Res*.

Si le verbe commence par une voyelle, on ajoute *ré*. Mais devant les verbes commençant par *a* ou *é*, le préfixe est souvent réduit à *r*. D'où l'hésitation, accrue par les lacunes des dictionnaires.

[**RÉAJUSTER**] n'est pas français. On dit : *Rajuster* (Ac.) *les traitements*. *Le rajustement des pensions* (Ac.).

RÉALISER. — Personne ne discute les expressions : *réaliser ses promesses* ou *réaliser sa fortune*. Mais peut-on employer ce verbe au sens de : se faire une idée exacte de, se rendre compte de, prendre nettement conscience de (anglais *to realize*)? Je le crois, avec Bremond, Boylesve, Bourget, Jaloux, Gide et d'autres (cf. Deharveng, pp. 228-229, et LE GAL, *Cent manières d'accommoder le français*, pp. 191-192) : *Réalisez-vous bien les difficultés de cette entreprise?* — *Je ne peux réaliser ce deuil* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 280).

Réaliser que, dans le même sens, est plus discuté encore, mais sa fortune est attachée à celle de l'expression précédente.

Enfin, on emploie **réaliser**, dans la même acception, sans complément : *Il m'écoute; il me croit, bien sûr! Mais comme je sens qu'il ne « réalise » pas, je tente une phrase...* (F. MAURIAC, *Le Bâillon dénoué*, p. 35; remarquez les guillemets prudents).

REBATTRE les oreilles. Cf. *Rabattre*.

[**RÉBELLIONNER**]. Le verbe [**se rébellionner**] appartient à l'abondante série des nouveaux verbes en *-er*. Il est inutile et lourd. On a déjà : *se révolter*, *faire rébellion* (accent), *se rebeller*.

REBUFFADE n'a aucune parenté d'étymologie ni de sens avec le verbe pronominal plus ou moins familier : *se rebiffer*.

Une **rebuffade**, c'est, d'après l'Académie, un mauvais accueil, un refus accompagné de paroles dures ou méprisantes. On dit : *recevoir, souffrir une rebuffade*.

Se rebiffer contre quelque chose ou contre quelqu'un, c'est se refuser à quelque chose avec brusquerie, regimber contre

quelqu'un, refuser de lui obéir : *Il se rebiffa contre cette proposition* (Ac.).

RECALER s'emploie dans divers sens techniques; mais, dans le sens de « refuser à un examen », il appartient à l'argot scolaire. Ne dites pas : [*Il a été recalé. Il s'est fait recaler*]. Dites : *Il a échoué, il a été refusé, il a été ajourné*. Une circulaire officielle du ministère français de l'Instruction publique (3 mars 1932) parle cependant des « *recalés* de juillet ».

RECELER. — La 8^e éd. du *Dictionnaire de l'Académie* écrit *receler* et abandonne *recéler*, qu'on trouve encore chez beaucoup d'écrivains.

Receler se conjugue : *Je recèle, nous recelons, je recelais, je recelai, je recélerais*, etc.

Recéler : *Je recèle, nous recétons, je recélais, je recélai, je recélerais*, etc. On dit : **receleur**.

RÉCEPTIONNER n'est pas encore enregistré par les dictionnaires. Sans doute on ne doit pas favoriser la création des verbes en *-onner*. Mais celui-ci paraît bien installé dans le vocabulaire des compagnies de transport et il y exprime une nuance : recevoir en contrôlant. L'action s'appelle **réceptionnement**.

RÉCIPiendaire. — D'après son sens étymologique (= celui qui doit être reçu), *récipiendaire* pourrait très bien convenir à un *candidat* qui se présente à un examen. Mais ce mot désigne aujourd'hui celui qu'on reçoit dans quelque corps, dans quelque compagnie, comme une Académie, avec une certaine solennité : *Le discours du récipiendaire à l'Académie française*.

RECEVOIR. -- Cf. *Reçu*.

RÉCIPROQUE et **MUTUEL**, sans se confondre dans tous leurs emplois, se rapprochent. On ne garde plus guère conscience de la nuance qui voyait dans le premier une intention de rendre ce qui avait été donné spontanément et dans le second un échange plus spontané de part et d'autre. Ce qui subsiste, c'est la réserve suivante : *réciproque* ne se dit normalement que de deux personnes ou de deux choses; *mutuel* peut se dire de deux ou de plusieurs : *Pari mutuel. Société de secours mutuels. Enseignement mutuel. Compagnie d'assurance mutuelle* (Ac.).

Mais on dira, sans que la nuance signalée plus haut soit toujours respectée : *Amour mutuel* ou *réciproque. Haine mutuelle* ou *réciproque*.

Dans d'autres expressions, *réci-proque* se maintient parce qu'il exprime mieux l'idée d'un retour intentionnel ou déclenché par un autre mouvement : *Accusation réci-proque*. *Mouvement réci-proque* de deux pendules mis en présence. *Propositions réci-proques*. *Termes réci-proques*. *Vœux réci-proques*.

RÉCIPROQUER, ignoré par l'Académie et signalé comme vieilli par le *Dict. gén.*, est en effet un vieux verbe français tombé en désuétude en France et conservé en Belgique. Il signifie : *rendre la réci-proque, rendre la pareille*.

RÉCITAL. — *Un réci-tal, des réci-tals*.

RECLUS (participe passé de *reclure*). -- Féminin : *recluse*. — *Un reclus, une recluse*.

RÉCOLEMENT et **RECOLLEMENT**. — **Récolement** = action de *récoler*, de vérifier par un nouvel examen. (Faire un *récolement* dans une bibliothèque). **Recollement** = action de *recoller*, de coller de nouveau.

RECONNAISSANCE. — On dit : *Il m'a rendu de grands services, je lui en ai, je lui en garde une profonde reconnaissance. Je suis pénétré de reconnaissance pour toutes vos bontés* (Ac.). *En reconnaissance de ce que vous avez fait pour moi*.

RECONNAISSANT. — On dit : *être reconnaissant; être reconnaissant envers ses bienfaiteurs; être reconnaissant de quelque chose; être reconnaissant à quelqu'un de quelque chose*.

On peut dire : *Je vous suis reconnaissant de ce que vous m'avez écouté* ou, moins lourdement : *de m'avoir écouté*. L'infinif peut s'employer malgré le changement de sujet; *vous* écarte toute équivoque, comme dans : *Je vous remercie de m'avoir écouté*.

RECOUVRER et **RECOUVRIR** ne peuvent plus être confondus comme ils ont pu l'être autrefois.

Recouvrer. Passé simple : *Je recouvrai, il recouvra*. Futur simple : *Je recouvrerai*. Participe passé : *Recouvré*.

Aux mêmes temps, **recouvrir** fait : *Je recouvris, je recouvrirai, recouvert*.

RÉCRIER. — Accord du participe passé avec le sujet dans *se récrier* : *Elle s'est récriée*.

RÉCRIRE et non [réécrire] = 1) écrire de nouveau : *Récrire un article, une lettre*; 2) faire réponse par lettre (Ac.) : *Puisqu'il*

m'a écrit, je veux lui récrire (Ac.); 3) changer le style, composer à nouveau : *Récrire un ouvrage*.

RECROÎTRE. — On pourrait appliquer à *recroître*, que l'Académie conjugue comme *croître*, les remarques faites à propos d'*uc-croître*. Le participe passé masculin est *recrû*. *L'herbe a recrû* (action); *est recruté* (état).

RECRU (féminin *recrue*). Les puristes condamnent, sous prétexte que c'est un pléonasme : **recru de fatigue**. Ils ont tort.

Recru, participe passé de l'ancien verbe *se recroire*, impliquait l'idée d'épuisement, de découragement, d'abandon, de défaite. Associé à l'idée de fatigue, il a pu et il peut s'employer avec ou sans le complément *de fatigue* pour exprimer l'idée : harassé, las, excédé. La Bruyère écrit : *Il revient de nuit, mouillé et recru, sans avoir tué* (*Caractères*, VII, 10), mais aussi : *D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrutée de fatigue* (XI, 35). Aujourd'hui, l'expression est courante et admise par l'Académie : *Être recru de fatigue* (Ac.). — *Cette année, il a fui Paris dès le mois de juin, recru de fatigue* (BERNANOS, *La Joie*, p. 134). *Je ressors après dîner, quoique déjà recru de fatigue* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 161).

L'idée de fatigue n'est d'ailleurs pas nécessairement associée à *recru*. G. Duhamel écrit : *A l'heure où j'écris ces pages, le monde est recru de souffrance* (*Biographie de mes fantômes*, p. 76). *Aveugle, mutilé, recru de cauchemars, le monde... est en train de s'éteindre* (*Lieu d'asile*, p. 51). *Le médecin, recru de fatigue et de tourments* (*Paroles de médecin*, p. 55). *Et soudain, peut-être parce qu'ils étaient tous recrutés de bruits, le silence commença de faire son œuvre* (*Souvenirs de la vie du paradis*, p. 116).

RECRUE est féminin, même lorsqu'il désigne un homme : *Nos recrues se sont comportées dans cette affaire comme de vieux soldats*.

RECTA peut se dire en langage familier pour *ponctuellement* : *Il a payé recta à l'échéance* (Ac.). *Il est arrivé recta à l'heure indiquée*.

REÇU. — 1. Le nom signifie « quittance, écrit attestant réception » et non pas « réception ». On ne peut donc dire : [*Au reçu de votre lettre*], bien que l'expression soit répandue en France.

2. *Participe*. On écrit : *Reçu mille francs*; mais, après le nom : *Mille francs reçus à valoir sur...*

RÉCURER. — Cf. *Curer*.

REDESCENDRE. — Conjugaison et auxiliaire : cf. *Descendre*.

REDEVOIR se conjugue comme *devoir*. Attention à *redu*.

RÉDIGER. — Peut-on dire *rédiger un rapport à quelqu'un*? La question ne m'était jamais venue à l'esprit jusqu'au jour où j'ai lu chez G. Duhamel : *Le rapport qu'il venait de rédiger à son supérieur hiérarchique* (*Paroles de médecin*, p. 25). Je n'ai trouvé aucun autre exemple de cette construction où *rédiger* se substitue, semble-t-il, à *adresser*.

REDIRE est le seul composé de *dire* qui se conjugue à toutes les formes comme ce dernier : *Vous redites toujours la même chose* (Ac.).

Trouver à redire (= à blâmer) dans un ouvrage, à ce qu'on fait, à sa conduite (Ac.). *Il trouve à redire à tout.*

REDOUTER. — Emploi du mode et de *ne* : cf. *Craindre*.

[**RÉÉLARGIR**] n'est pas correct. On dit : *rélargir* (Ac.).

[**RÉEMBALLER**]. — On dit : *remballer*. Cf. ce mot.

[**RÉEMBARQUER**]. — On dit : *rembarquer* (Ac.).

[**RÉEMPLOYER**]. — On dit : *emploi, remployer*. Cf. *Remployer*.

[**RÉENFLAMMER**]. — On dit : *renflammer* (Ac.).

[**RÉENGAGER**]. — D'après l'Académie, on dit : *rengager*.

RÉENSEMENCER. — Cf. *Rensemencer*.

REFAIRE se conjugue comme *faire*.

RÉFÉRÉ, n. m. — Terme de jurisprudence : « Recours au juge qui, dans les cas d'urgence, prend une décision provisoire : *Plaider en référé. Une ordonnance en référé* » (Ac.). *Introduire un référé* (Dict. gén.).

RÉFÉRENCE. — 1. Il n'est pas question de discuter l'emploi de ce mot dans : *L'auteur aurait eu intérêt à indiquer ses références. La référence qu'il donne est fautive* (Ac.).

2. On notera que, d'après Littré, l'Académie et le *Dict. gén.*, *référence* reste invariable dans l'expression : *des ouvrages de référence*, désignant des ouvrages faits pour être consultés, tels que dictionnaires, recueils, etc.

3. Durrieu condamne l'expression correcte : *Prenez des références sur moi*. Le *Dict. gén.* donne l'acception : témoignage de personnes pouvant renseigner sur quelqu'un qui demande un emploi, propose une affaire, etc. : *Avoir d'excellentes références*. Et l'Académie écrit aussi : *Il se présente avec les meilleures références*.

REFERENDUM (masculin). — *Des referendums*. Prononcer : *référindom'*.

RÉFÉRER. — On ne peut dire : *L'auteur, renonçant à exposer lui-même la question, [réfère] à tel passage, à tel auteur*. Il faut dire : *renvoie à tel passage* ou *cite tel passage*, ou *se réfère à, s'en réfère à*.

On dit *se référer* ou *s'en référer* à l'avis de quelqu'un, à un texte (= recourir à l'autorité de) : *Je m'en réfère à l'événement pour justifier mes conseils, ma prédiction* (Ac.).

En dehors de la forme pronominale, **référer** s'emploie absolument, en termes de procédure : *Il faut en référer au juge. Il en sera référé*; mais il est vieilli avec un complément d'objet direct : *Il en faut référer* (= rapporter) *l'honneur, la gloire à Dieu* (Ac.). — *Référer une citation au texte original* (Dict. gén.).

RÉFLÉCHIR. — On dit : *J'ai réfléchi à ce que vous avez dit* (= à cette chose que). Mais *J'ai réfléchi qu'il était temps d'intervenir* doit être préféré à [*réfléchi à ce que*].

REFLÉTER et non [**réfléter**]. — *Il reflète*.

REFRÉNER et non [**réfréner**].

REFUSER. — L'Académie admet encore *refuser quelqu'un*, qui paraît vieilli, en parlant des personnes dont on ne veut pas : *Il a déjà refusé tous ceux qui l'ont prié* (Ac.). On dit encore : *refuser du monde* (ne pas admettre), *refuser sa fille à quelqu'un*, *il a été refusé à son examen*.

Se refuser. Notez qu'en application des règles d'accord du participe passé des verbes pronominaux, on écrit : *Ils se sont tout refusé pour payer leurs dettes. Les plaisirs qu'il s'est refusés. Ils se sont refusés à cette enquête. Elle s'est refusée à nous aider. Ils se sont refusés à l'évidence. De pareilles propositions ne se sont jamais refusées*.

REGARDER. — 1. *Regarder à quelque chose, à ses intérêts* = y faire attention. *Regarder à la dépense* = être économe. *Y regarder à deux fois. Regarder à un franc. Il n'y regarde pas de si près*.

2. On dit : *regarder quelqu'un, regarder un objet*. Il faut donc dire : *Cela ne le regarde pas* et non [*Cela ne lui regarde pas*]. Mais il est clair qu'on dit : *C'est lui que cela regarde* (deux propositions).

3. *Il se fait regarder* = il se donne en spectacle.

4. [*Regarder après quelque chose*], qu'on entend en Belgique, est incorrect. Cf. *Après*, 2.

5. L'expression [*Regardez voir*] est populaire, comme [*Attendez voir*] et surtout [*Voyons voir*].

6. *On le regarde comme un homme de bien. Il se regarde* (= s'estime, se considère) *comme réservé à de hautes destinées* (Ac.).

REGISTRE et non [régistre].

RÉGLISSE est féminin. On met *de la réglisse* dans une tisane.

RÉGNICOLE est la seule forme admise actuellement par l'Académie. Le *Dict. gén.* donne encore : *regnicole*. **Régnicole** se dit de ceux qui appartiennent à la nation du pays qu'ils habitent : *Les régnicoles et les étrangers*.

REGRETTER s'emploie avec *de* et l'infinitif (quand le sujet est le même pour les deux verbes) ou avec *que* et le subjonctif : *Je regrette de devoir vous dire. Je regrette que vous ne soyez pas venu*.

[**Regretter de ce que**] ne se dit pas.

[**Se regretter**] est un affreux belgicisme. Ne dites pas : [*Vous ne vous en regretterez pas*]. On dit : *Vous ne le regretterez pas. Vous ne vous en repentirez pas*.

REINE-CLAUDE (prononcer un *c* ; on prononce *g* en wallon ; Durrieu note que cette prononciation a été longtemps répandue en France et y subsiste encore). Pluriel : *des reines-claude* (Ac.). Colette écrit cependant : *des reines-claude* (*Julie de Carneilhan*, p. 160).

REINE-MARGUERITE. — Pluriel : *des reines-marguerites*.

REINETTE. — On dit : *une reinette* (sorte de pomme à peau tachetée), *des reinettes* ; on dit aussi : *une pomme de reinette*, mais non pas [*une pomme reinette*]. Bien que cette appellation vienne probablement de *rainette*, nom d'une grenouille à peau tachetée, il ne peut être question de retourner à l'orthographe *rainette* pour désigner la pomme, ainsi que le souhaitait Littré. La déformation en *reinette* est due sans doute à une confusion avec *reine*, mais elle s'est depuis longtemps imposée dans l'usage.

RÉJOUIR. — **Se réjouir** : *Je me réjouis de vous rencontrer. Je me réjouis que vous soyez là, de ce que vous êtes là* (parfois : *de ce que vous soyez là*). *Je me réjouis si vous l'avez fait*. Cf. *Étonner*.

RELÂCHE. — Un **relâche** = 1) détente que produit l'interruption de ce qui est pénible, fatigant : *L'esprit veut du relâche*.

On pourrait dire aussi *du relâchement*, car ce dernier mot peut s'employer aussi en bonne part : *Après une grande contention d'esprit, on a besoin de quelque relâchement*. Toutefois on fait mieux de dire *relâche* quand *relâchement* risque d'être interprété dans un sens péjoratif; 2) suspension momentanée des représentations dans un théâtre.

Une relâche. Ce féminin ne s'emploie correctement que dans le vocabulaire maritime = 1) action de relâcher ou de séjourner en un point d'une côte; 2) endroit d'une côte où le vaisseau fait un séjour.

RELÂCHER. — Cf. *Relaxer*.

RELAIS s'écrit avec s : *Un relais*.

RELATION. — On écrit : *Ils ont des relations ensemble* ou *l'un avec l'autre*. *J'ai des relations dans ce pays-là*. *J'ai avec lui des relations d'amitié*. *Il a obtenu cet emploi par relations* (Ac.). *Ce n'est pas un ami, c'est une relation* (Ac.). Les dictionnaires écrivent : *Être en relation avec quelqu'un* (Littré, Ac.). On ne voit pas quelle faute il y aurait à mettre le pluriel : *Être en relations avec quelqu'un*.

RELATIVE. — Emploi du mode dans la proposition relative. Cf. *Subjonctif*, Emploi, B, *Quelque* et *Quoique*, 4.

RELAVER ne s'emploie que dans le sens de « laver de nouveau ».

RELAXER. RELÂCHER. — **Relâcher** a, parmi ses sens particuliers, celui de « laisser aller un prisonnier, une personne à qui on rend la liberté ». Il est alors synonyme de son doublet *relaxer*.

On dit : *La relaxation d'un prisonnier* ou *L'élargissement d'un prisonnier*. On notera que *relâchement* ne peut s'employer dans ce sens. Il se dit des cordes d'un violon, des mœurs, du zèle, de l'esprit; il peut se prendre, on l'a vu, en bonne part, pour désigner un certain état de repos, une utile cessation de travail ou d'exercice (cf. *Relâche*). Il peut s'employer pour *relaxation* en parlant de *muscles relâchés* : *Le relâchement du ventre* (Ac.). *Relaxation des muscles* (Ac.).

Notons quelques emplois de **relâcher** : *Il relâche de son ardeur*. *Ils ont beaucoup relâché de l'ancienne discipline*. *Ils se relâchent*. *Ils se relâchent de leur première ardeur*. *Ils se relâchent dans le travail*. *L'ancienne discipline s'est relâchée*. *Son ardeur s'est relâchée*. *Il relâche quelque chose de son attention, un peu de son zèle*. *Il ne relâche rien de son ardeur*.

RELAYER. — [Se relayer tour à tour] : pléonasme. Dites : *Les équipes se relayent.* L'Académie admet *Se relayer l'un l'autre : Il avait tant d'ouvriers qui se relayaient l'un l'autre* (Ac.).

RELEVER. — *Relever de maladie, relever d'une maladie* = commencer à se porter mieux, en sorte qu'on n'est plus contraint de garder le lit. « Il signifie encore se guérir, se rétablir : *On n'espère pas qu'il en relève.* » (Ac.).

[RELOQUETER]. — Belgicisme à proscrire. Dites : *Nettoyer, laver. Passer le torchon. Donner un coup de torchon.*

[REMAILLER] ne se dit plus. On dit : *remmailler des bas. Remmaillage.* Prononcer : *ran.*

REMAILLOTER. — Prononcer *ran.* Un seul *t.*

REMBALLER = emballer de nouveau. La langue familière emploie ce verbe au sens figuré de « remettre en voiture, en chemin de fer; renvoyer, envoyer au diable ». Ces acceptions ne sont pas admises par le bon usage. Cf. *Rembarrer.*

REMBARRER = repousser rudement; ne s'emploie qu'au figuré, en parlant des personnes : *Je l'ai rembarré* (Ac.).

REMERCIER *de* est encore très vivant, à côté du tour nouveau, justifié lui aussi par l'usage : *remercier pour.* Peut-être ce dernier tour marque-t-il une expressivité plus forte, puisqu'il ne saurait, comme *remercier de*, s'accompagner d'un refus. Il faut dire en refusant : *Je l'ai remercié de son offre généreuse, mais inutile.* Sinon : *Je vous remercie de votre aimable envoi ou pour votre aimable envoi.* — Devant un infinitif, on doit dire *de* : *Je vous remercie d'avoir pensé à moi* (cf. Office, *Le Figaro*, 18 juin 1938).

REMERCIEMENT est écrit parfois *remerciment*, note l'Académie. On dit : *Je vous fais mes remerciements de ce que vous nous avez accordé cela* (Ac.). *Je vous en fais mes remerciements* (Ac.). *Agréez mes remerciements pour votre obligeance.* — *Lettre de remerciement.* Cf. *Lettre.*

REMETTRE. — 1. [**Commerce à remettre**], expression belge et fautive. On dit bien : « *Remettre un bénéfice, une charge*, se dessaisir d'un bénéfice, d'une charge entre les mains de celui à qui il appartient d'y pourvoir : *Il remit sa charge, son gouvernement entre les mains du roi* » (Ac.). On retrouve là le sens premier de *remettre* = mettre une chose à l'endroit où elle était auparavant.

On peut dire aussi : « *Remettre une affaire à quelqu'un* = lui

en confier l'inspection, la disposition : *Le ministre remet ordinairement ces sortes d'affaires à un tel* » (Ac.).

Remettre signifie encore : « mettre comme en dépôt, confier au soin, à la prudence de quelqu'un » (Ac.) : *Je vous remets le soin, le succès de cette affaire.*

Il s'agit de tout autre chose dans l'expression incriminée. Il faut dire : *Maison de commerce à céder.*

2. **Remettre quelqu'un**, dans le sens de *reconnaître*, est condamné à tort : On peut dire : *Je vous remets parfaitement. J'ai peine à vous remettre* (Ac.).

Se remettre quelque'un ou quelque chose = s'en rappeler l'idée, le souvenir : *Je ne puis me remettre son nom. Je me remets fort bien cette personne* (Ac.).

3. On ne dit pas : [**remettre sur cent francs**]. On dit : *rendre la monnaie de cent francs, changer cent francs.*

4. Un puriste condamne l'expression : **Je suis tout à fait remis**. Il faudrait dire : *guéri*.

Remettre peut très bien s'employer dans le sens de « rétablir la santé, redonner des forces » (Ac.) : *L'usage du lait est ce qui l'a remis* (Ac.). *Après une longue convalescence, le voilà tout à fait remis* (Ac.). On peut donc dire : *Je suis tout à fait remis* (= guéri).

Même emploi du verbe pronominal *se remettre* (d'une maladie, d'une émotion) : *Il a eu bien de la peine à se remettre de sa maladie* (Ac.). *Il a été longtemps sans pouvoir se remettre* (Ac.). *Il changea de visage en le voyant, mais aussitôt il se remit.*

5. **Se remettre à ou s'en remettre à**. On dit : *Se remettre d'une chose à quelqu'un ou, plus souvent : S'en remettre à quelqu'un (d'une chose)* = s'en rapporter à lui : *Je m'en remettrai à qui vous voudrez* (Ac.). *Il s'en est remis à lui du soin de tous ces détails* (Ac.). De même : *S'en remettre au jugement, à la décision de telle personne* (Ac.).

6. On peut dire, en termes de jeu de balle : *Remettre un coup* = recommencer un coup, et : *A remettre* (Ac.).

7. On dit très bien *remettre* pour différer, renvoyer à un autre temps : *Remettre la cause, la partie au lendemain; remettre ses créanciers de mois en mois; il me remet sans cesse* (Ac.); absolument : *Il remet de jour en jour.*

8. L'expression [**remettre ça**] (= remettre la partie, recommencer) est populaire.

9. *Remettre*, avec ou sans complément, ne signifie pas vomir.

10. On dit fort bien : *Le temps se remet* = Il revient au beau.

11. **Remettre en ordre.** Cf. *Ordre*.

REMMENER = emmener ce qu'on avait amené : *Remmenez cet homme, ce cheval.*

REMONTER. — Auxiliaire. Cf. *Monter*.

Évitez l'illogisme flagrant de l'expression [*remonter à la base*], car *base* évoque l'idée de ce qui est plus bas, même au sens figuré de « principe, donnée fondamentale d'une chose, ce sur quoi elle repose ».

Mais on dit très bien : *remonter à la source, à l'origine, à la cause, au principe.*

REMOUS s'écrit avec *s*.

REEMPLIR. — 1. Ce verbe ne signifie pas seulement *emplir de nouveau*, mais plus ordinairement *emplir* : *De princes égorgés la chambre était remplie* (Racine).

2. On peut très bien dire : *remplir une mission, un devoir, une tâche* (= accomplir, exécuter) et, à cause du glissement de sens de *but* (cf. ce mot) : *remplir un but*.

3. Populairement : *se remplir de viandes, se remplir le ventre* ou *se remplir* (Ac.).

REMPLOYER et **REMPLOI.** — Telles sont les seules formes admises par le *Dict. gén.* et par l'Académie, qui ignorent *réemploi*, donné par le *Larousse du XX^e siècle*. Le mot *remploi* a surtout un sens juridique très spécial.

RÉMUNÉRER et non [**rénumérer**], influencé par *numéraire*. **Rémunérer** remonte au latin *munus, muneris*.

RENÂCLER se dit des animaux qui reniflent bruyamment en signe de colère ou de répugnance. D'où, figurément : témoigner de la répugnance : *On voudrait le décider, mais il renâcle* (Ac.). *Il renâcle à cette besogne, à cette démarche* (Ac.).

RENAÎTRE se conjugue comme *naitre*, mais n'a ni participe passé ni temps composés.

RENDRE : *Je rends, il rend. Je rendais. Je rendis. Je rendrai. Que je rende. Rendant, rendu.*

1. Certains auteurs considèrent comme populaire l'emploi de *rendre* dans le sens de *vomir*. L'Académie cependant ne fait aucune restriction lorsqu'elle déclare : « *Rendre* se dit encore en parlant de ce que le corps rejette, par les voies naturelles ou autrement : *Rendre un remède, rendre une médecine, un*

vomitif. Rendre de la bile. Il rend le sang par le nez. On lui perça un abcès qui rendit quantité de pus. Rendre un aliment comme on l'a pris. Absolument, Le malade a rendu plusieurs fois dans la journée ».

2. C'est un prêté pour un rendu. Cf. *Prêté*.

3. Se rendre compte que. Cf. *Compte*.

RENFLAMMER est autorisé par l'Académie.

RENFORCER = rendre plus fort. Ne dites pas [*renforcir*].

Enforcir existe, mais il signifie déjà « rendre plus fort » ou « devenir plus fort » : *Le grand air l'a enforci. Il a beaucoup enforci*.

RENGAGER. — L'Académie permet qu'on dise : *Ce soldat s'est rengagé* ou *Ce soldat a rengagé*. On dit : *un rengagé*.

RENGAINER n'a pas d'accent circonflexe. **Une gaine**. On peut dire familièrement : *Rengainer un compliment, des excuses* (Ac.).

[**RENON**]. **RENONCE**. **RENONCER**. — [**Rènon**] n'est pas français, mais belge.

1. Au jeu de cartes, ne pas fournir la couleur demandée, c'est *renoncer* : *Renoncer à pique* (Ac.).

Avoir une renonce à cœur (Dict. gén.) = ne pas avoir cette couleur.

Faire une renonce (Ac. et Dict. gén.) = ne pas fournir d'une couleur quand on en a.

Se faire une renonce en pique, à pique (Ac.) = se mettre en état de couper cette couleur en se débarrassant des cartes de cette couleur.

2. Pour un bail, on ne dit pas : [*Donner son renon, renoncer son bail*]. On dit *rompre, résilier un bail, la résiliation d'un bail, le congé, la signification du congé*. — Notons l'expression : *donner congé à son locataire ou à son propriétaire*. L'opposé est : *recevoir congé*.

3. **Renoncer** se construit absolument (*Je renonce*) ou bien avec à (*renoncer à un plaisir, à parler*). On dit aussi : *renoncer quelqu'un* (= le renier, le désavouer) : *Avant que le coq chante, tu me renonceras trois fois* (Ac.); *renoncer quelqu'un pour son parent, pour son ami* (= refuser de le reconnaître comme tel), *renoncer sa patrie, sa foi* (= abandonner, renier). *Tout ce que j'ai renoncé..., je le réclame* (G. DUHAMEL, *Les Plaisirs et les Jeux*, p. 193). On entend : *renoncer à ce que* (+ le subjonctif).

RENONCEMENT, RENONCIATION. — Les deux mots expriment l'action de renoncer, mais aujourd'hui le premier est un terme de morale et particulièrement de spiritualité chrétienne, le second est plutôt un terme d'affaires et de jurisprudence : *Le renoncement aux honneurs, à soi-même, le renoncement des choses de ce monde* (Ac.). — *Une renonciation verbale. La renonciation à une succession. Donner acte à quelqu'un de sa renonciation.*

RÉNOVER, ignoré par le *Dict. gén.*, est admis par l'Académie. Ce verbe signifie « donner une nouvelle vie, une nouvelle vigueur, une nouvelle forme à » : *Rénover une doctrine, un enseignement* (Ac.).

RENSEIGNER. — 1. On ne dira pas : [*Les documents ne peuvent nous renseigner s'il a eu gain de cause*]. Il faut dire : *ne peuvent nous renseigner sur l'issue de ses démarches, ne nous permettent pas de savoir s'il a eu gain de cause.*

2. [*Voulez-vous me renseigner le chemin? Ce dictionnaire ne renseigne pas ce mot*]. Affreux belgicisme, très répandu. **Renseigner** = donner des renseignements à, éclairer quelqu'un par des indications : *Il m'a renseigné sur les ouvrages à consulter. Je suis très mal renseigné sur ce fait. Je me renseigne sur le chemin à suivre. Veuillez me renseigner sur l'état de la route.*

On dira donc : *Voulez-vous m'indiquer le chemin? Ce dictionnaire ne mentionne pas, ne signale pas ce mot. Ce livre m'a été signalé. Pourriez-vous m'indiquer un bon coiffeur?*

RENSEMENCER. — Ni l'Académie ni le *Dict. gén.* ne donnent *rensemencer* ni *réensemencer*. Le *Larousse* du XX^e siècle cite les deux formes, mais prétend qu'« on dit mieux *réensemencer* ».

RENTRE. — [*Faites rentrer la personne qui a sonné. Il rentrera à l'hospice le premier août*]. Fautes fréquentes, en France comme en Belgique. **Rentrer** ne peut s'employer intransitivement pour *entrer* en parlant des personnes; il se dit de quelqu'un qui entre de nouveau, qui entre après être sorti, qui revient à. Mais on dit très bien, au figuré : *rentrer en soi-même*.

RENVERSER a été l'occasion pour maints puristes de montrer leur étroitesse et leur ignorance.

Si l'on dit normalement : *renverser un verre* (= faire tomber), on peut dire par extension : *renverser l'eau qui est dans le verre* (*Dict. gén.*). On peut donc dire : *Vous allez renverser votre café* (= épancher). *Renverser son café dans sa soucoupe* (Ac.).

Le *Dict. gén.* admet aussi, dans la langue familière, l'emploi intransitif : *Le lait a renversé sur le feu*, à côté de : *s'est renversé* ou de : *a coulé*, qui n'est pas discutable.

On dit aussi intransitivement : *La voiture a renversé* ou *a versé*.

L'Académie, moins farouche que les puristes, ne craint pas d'écrire : « *se renverser sur le dos, se renverser en arrière* ou simplement *se renverser*, se mettre, se coucher sur le dos ».

Elle admet aussi **renversant**, familier, dans le sens de : « qui déconcerte fortement » : *Une nouvelle renversante*.

[**RÉOUVRIR**] n'existe pas. On dit **rouvrir**. On dit cependant : *la réouverture*.

REPAIRE, REPÈRE. — Distinguer : le *repaire* d'une bande de malfaiteurs, d'une bête sauvage et un *point de repère* (qui permet de se retrouver).

REPAÎTRE se conjugue comme *connaître*.

REPARTIE, substantif de *repartir*, signifie « réponse vive » et ne prend pas d'accent, selon l'Académie. La forme *répartie* est cependant très répandue : *Cette faculté de répartie* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 204).

REPARTIR = 1) partir de nouveau (auxiliaire *être*); 2) répondre vivement (auxiliaire *avoir*). Dans les deux sens, il se conjugue comme *partir* : *Je repars, je repartais*; passé simple : *je repartis*. *J'ai reparti* (second sens) s'impose, mais ne se dit guère.

RÉPARTIR = partager d'après certaines conventions; il se conjugue comme *finir* : *je répartis, je répartissais, j'ai réparti*.

REPENDRE : *Je repends, il repend. Je rependais. Je rependis. Que je repende. Rependu*.

REPENTIR se conjugue comme *dormir* : *Je me repens, il se repent, ils se sont repentis*.

RÉPÉTER. — *Je répète, nous répétons*. L'Académie ne craint pas d'enregistrer les pléonasmes entrés dans le bon usage, et qu'il est vain de critiquer : *Vous redites toujours la même chose. Il répète dix fois la même chose*.

RÉPÉTITION. — Cf. *Article, adjectif possessif, auxiliaires, ni, préposition, pronom*.

REPLET. — Féminin : *replète*. On écrit : *réplétion*.

RÉPONDRE. — 1. On ne dit plus : [*Je dois encore répondre deux lettres*] dans le sens de : *à deux lettres* (faire réponse à).

Mais, comme on dit : *Répondre une chose (à quelqu'un), répondre deux mots*, on peut dire : *Je lui ai répondu une longue lettre*. L'objet est alors ce qu'on répond, et non pas ce à quoi on répond. Notons bien : *Je lui ai répondu*.

On dit encore, d'après l'Académie : **répondre la messe**, *répondre une requête, une pétition. La pétition n'a pas encore été répondue* (Ac.).

REPRISE. — On dit : *à différentes reprises, à plusieurs reprises, à diverses reprises* ou : *à deux reprises, à trois reprises*. Dans ce dernier cas, il est inutile d'ajouter *différentes*. Cela va de soi.

REQUÉRIR se conjugue comme *acquérir*.

REQUINQUER. — Le *Dict. gén.* accueille ce mot comme trivial et seulement dans le sens de « rajuster dans sa toilette » : *La voilà toute requinquée* (Scarron).

L'Académie, plus libérale, le signale comme familier et le définit d'une manière beaucoup plus complète : « *Se requinquer*, verbe pronominal = réparer le désordre de sa toilette; remonter sa garde-robe; se remettre d'aplomb, soit au physique, soit au moral... Le participe passé *requinqué* s'emploie adjectivement : *Il est tout requinqué* ».

RES ou **RESS.** — On notera l'emploi de deux *s* dans les verbes suivants : *ressaigner, ressaisir, ressangler, ressasser, ressauter, resseller, ressembler, ressemeler, ressemer, ressentir, resserrer, resservir, ressortir, ressouder, ressouffler, ressouffrir, se ressouvenir, ressuer, ressuyer, ressusciter*. Dans tous ces verbes, sauf dans le dernier, on prononce *re*. — Mais : *resaler, resalir, resaluer*, etc.

RESCAPÉ est un néologisme d'origine belge, ignoré par le *Dict. gén.*, mais admis par l'Académie comme adjectif et comme nom.

RÉSERVER. — L'expression fort répandue : *J'espère que vous réserverez à ma demande un accueil favorable* ne paraît pas très heureuse, surtout si elle se trouve dans la requête elle-même. En effet, *réserver* implique l'idée de « garder en réserve, pour un autre temps, pour une autre occasion, destiner ». On dit fort bien : *Réservez-moi vos bontés pour une autre occasion* (Ac.). *Les événements lui réservaient une fin glorieuse* (Ac.).

Il serait donc plus régulier de dire : *que vous ferez à ma demande un accueil favorable*. Cependant *réserver* paraît avoir pris un des sens de *ménager, procurer*. L'Académie, en définissant

l'expression *Ménager une chose à quelqu'un*, dit : « La lui procurer, la lui réserver ».

[RESERVIR]. — On écrit : *resservir*.

RÉSIDANT, participe présent. **Résident**, nom. L'adjectif est *résidant*, écrit parfois *résident*, note l'Académie.

RÉSIPISCENCE (la première s est dure) = reconnaissance de la faute avec retour au bien : *Venir à résipiscence. Amener à résipiscence.*

RÉSOLUMENT n'a pas d'accent circonflexe.

RÉSONANCE : une n. — **Résonner, résonnant** : deux n.

[RESORTIR]. — On écrit : *ressortir* (prononcé : re-sortir). Cf. ce verbe.

RÉSOUTRE. - 1. **Conjugaison**. Ce verbe se conjugue comme *absoudre*, mais il a un passé simple : *je résolu* et deux participes passés : *résous, résoute* (pour les choses qui se changent en d'autres : *brouillard résous en pluie, vapeur résoute en gouttelettes*; cette forme n'est plus guère vivante d'ailleurs), *résolu, résolue* (*J'ai résolu ce problème; j'ai résolu de me taire; le contrat est résolu*, c'est-à-dire qu'il est cassé, privé d'effet).

Attention aux formes : *Je résous, il résout, nous résolvons. Je résoudrai.*

2. Devant un infinitif :

a) *résoudre*, sans complément de personne, se construit avec *de* : *Il a résolu d'attendre.*

On emploie *résolu* comme adjectif (= qui est déterminé, hardi : *Une femme résolue, il est très résolu*) ou, familièrement, comme nom (*Il fait bien le résolu*). Être *résolu* (= décidé) se construit avec *à* (parfois avec *de*) : *Il est résolu d'empêcher ce mariage* (Ac.). *Je suis résolu à rester* (Ac.).

b) *résoudre quelqu'un* (vieilli), *se résoudre* se construisent généralement avec *à* : *On ne saurait le résoudre à faire cette démarche* (Ac.). *Je me résolu à plaider* (Ac.). -- *De paraît vieilli.*

3. **Se résoudre à ce que** : *Je ne puis me résoudre à ce qu'on vous manque* (subjonctif) *de respect*. De même : **être résolu à ce que** : *Je suis bien résolu à ce qu'on ne l'admette pas dans notre groupe.*

RESPECT. - 1. On entend en Wallonie [au respect de] dans le sens de : en considération de, eu égard à, à cause de. [*L'homme*

au respect duquel j'ai été vous trouver. On lui a pardonné au respect de sa jeunesse ou au respect qu'il était souffrant]. Il y a là une survivance d'un sens aujourd'hui disparu : considération, motif.

2. Sauf votre respect, sauf respect sont corrects comme termes d'adoucissement, dans le style familier (Ac.), quand on veut dire quelque chose qui pourrait choquer ceux devant qui on parle.

RESPECTIF. — Il semble qu'on puisse dire : *La position respective des deux astres* (Littré, Larousse), bien qu'il soit plus logique de dire : *Les positions respectives des deux astres* (Dict. gén.). *Déterminer les positions respectives de deux astres* (Ac.). *Ils ont envoyé cet extrait à leurs cours respectives* (d'Alembert, cité par Littré).

RESQUILLEUR, très familier, sinon populaire, paraît en train de s'imposer. Plusieurs écrivains l'emploient sans hésiter, comme Claudel (*Le Soulier de satin*, éd. 1944, p. 163).

RESSEMBLER. — 1. On dit : *ressembler à quelqu'un, à quelque chose*.

C'est pourquoi le participe passé de *se ressembler* reste invariable : *Tous ces jours se sont ressemblé*.

2. Cf. *Goutte*.

RESSENTIR. — Deux s.

RESSERVIR. — Deux s.

RESSORT ne peut normalement s'employer pour désigner un *sommier*; il y a là une figure qui est fort courante cependant : la partie désigne le tout.

RESSORTIR. — Deux s. 1. Dans les sens de *sortir de nouveau, sortir après être entré, former relief, devenir plus apparent, rendre plus frappant, résulter*, il se conjugue comme *sortir* et prend l'auxiliaire *être* ou *avoir* (transitivement), comme *sortir* : *Le rouge ressort sur le fond blanc. Il est ressorti de là que*.

2. Dans le sens de *être du ressort*, être de la compétence, de la dépendance de quelque juridiction (sens qui s'élargit jusqu'à celui d', comme dans l'exemple de Duhamel), il se conjugue comme *finir* et prend l'auxiliaire *avoir* : *Cette affaire ressortit au tribunal de commerce. L'affaire a ressorti à tel tribunal. Je prends plaisir à composer parfois des ouvrages qui ressortissent à ce qu'il faut bien appeler la littérature*

savante et érudite (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 17).

RESSOUVENIR (SE) : Deux s.

RESSUSCITER. — **Auxiliaire.** Pris transitivement, il se conjugue avec *avoir* : *Le Christ a ressuscité Lazare. Ce médicament m'a ressuscité. Cette bonne nouvelle l'a ressuscité.* — Pris intransitivement, il s'emploie couramment avec *être*, bien qu'on puisse faire une distinction et employer *avoir* quand on veut marquer l'action : *Lazare a ressuscité à la voix de Jésus* (Littré) et *être* quand on veut marquer l'état, le résultat de cette action : *Lazare était ressuscité.*

RESTANT, RESTE. — On peut dire : *le restant* pour désigner ce qui reste d'une plus grande quantité : *Je vous paierai le restant avec les intérêts* (Ac.). « On dit plus ordinairement *le reste* » (Ac.).

RESTE. — 1. **Au reste, du reste.** L'Académie et le *Dict. gén.* donnent ces deux expressions comme synonymes : « au surplus, d'ailleurs, cependant, malgré cela » (Ac.), « en laissant les autres choses de côté » (*Dict. gén.*). Les exemples de l'Académie montrent néanmoins qu'une nuance les sépare : *Au reste, je vous dirai que... Il est capricieux, du reste il est honnête homme.* On ne pourrait en effet, dans cette dernière phrase, dire *au reste*.

Les deux locutions se confondent souvent; elles ont beaucoup d'emplois communs. Mais *du reste* seul peut s'employer, comme le remarquait jadis le P. Bouhours (*Suite des remarques nouvelles*, 1693, p. 297), « quand ce qui suit n'est pas dans le même genre que ce qui précède, ou n'y a pas une relation essentielle » : *Il était colère, bizarre, emporté; du reste homme d'honneur et bon ami* (mais : *au reste, traître et perfide*). *Il était adroit à lancer le javelot; du reste, brave et intrépide.*

Au reste se met généralement en tête de la proposition.

De reste = plus qu'il n'est nécessaire : *Je l'entends de reste* (Ac.).

2. Accord avec **le reste, ce qui reste.** Cf. *Accord du verbe*, A, 2.

RESTER. — 1. **Auxiliaire être.** Littré exigeait *avoir* « quand on veut exprimer que le sujet n'est plus au lieu dont on parle, qu'il n'y était plus, ou qu'il n'y sera plus à l'époque dont il s'agit : *Il a resté deux jours à Lyon* ». On emploie aujourd'hui *être* dans ce sens également : *Il est resté deux jours à Paris* (*Dict. gén.*).

2. **Rester** s'oppose à *partir*, à *s'en aller*. On s'accorde généralement à le proscrire dans le sens d'*habiter*. Cet emploi reste fort suspect, bien qu'il soit assez répandu et admis par le *Dict. gén.* comme familier : « Où restez-vous? == où habitez-vous? »

3. Après **il reste**, on emploie aujourd'hui généralement à devant l'infinitif : *Il me reste à vous dire que...* (Ac.). On rencontre cependant **de**, qui est vieilli : *Il ne restait plus à Denis que de se coucher sur le sable et de la regarder souffrir* (V. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 207).

Accord du verbe après *Reste* en tête de la proposition : Cf. *Accord (du verbe)*, C, 6.

4. **Ce qu'il me reste** ou **ce qui me reste**. Cf. *Ce qui*, 3, et *Qui*.

5. **Restez dîner**. On dit régulièrement : *Restez pour partager notre dîner* ou *Restez avec nous pour dîner* ou *Restez à dîner avec nous*. L'expression *rester* + *infinitif*, blâmée par d'auteurs, est cependant courante en France. Grevisse (n° 759) l'a rencontrée chez de bons auteurs : *Neslor resta déjeuner* (Cocteau). *Pour qu'il restât coucher* (Alain-Fournier). *Il lui arrive de rester dîner avec elle* (M. Arland).

6. **Rester court**. *Cette personne est restée court* == elle n'a plus trouvé que dire. Non pas [à court].

7. On dit très bien : *Ce domestique est resté dix ans dans la même place* (= demeurer dans le lieu, dans la position où l'on est), mais on ne peut employer ce verbe dans le sens de « consacrer un certain temps à » : [Ils sont restés deux ans pour faire ce travail]. On dira : *Ils ont mis deux ans à* (Littré).

8. On écrit : *De 7, ôtez 5, il reste 2* ou *reste 2*.

9. Ne pas dire : [Ils restent bien à venir]. Dire : *Ils tardent bien à venir* (Littré).

RÉSULTER ne s'emploie qu'à l'infinitif et aux troisièmes personnes.

Auxiliaire : *avoir* pour marquer l'action en train de s'accomplir : *Qu'a-t-il résulté de là?* (Ac.); *être* pour marquer l'état, le résultat : *Qu'en est-il résulté* (Ac.).

RETABLE. — L'Académie écrit ce mot sans accent. Le *Dict. gén.* admet en outre *rétable*, qui est vieilli.

RETARDER. — On peut dire : *Ma montre retarde de cinq minutes* ou *Je retarde de cinq minutes*.

RETENIR. — On dit : *retenir* [et non : *retenir d'avance*] *une loge, un logement, une fenêtre sur une rue pour assister à un défilé.*

RÉTORQUER s'écrit avec *é*. On rencontre [*relorquer*], peut-être par suite d'une faute d'impression, dans : DUHAMEL, *La Passion de Joseph Pasquier*, p. 64.

RETOUR. — 1. Quelques expressions : *Être de retour* (= être revenu). *Être sur son retour* (= être près de partir pour retourner). Figurément : *Être sur le retour, sur son retour* (= commencer à déchoir, à vieillir). *L'amitié demande du retour* (= de la réciprocité). *Payer quelqu'un de retour* (= lui montrer sa reconnaissance, lui rendre la pareille). *Obliger sans espoir de retour. Rendre un service en retour* (= en échange, par réciprocité). *Un billet d'aller et retour.*

2. On dit : *De retour chez moi, j'ai trouvé... Au retour de la campagne, à mon retour.* La *Syntaxe* des Le Bidois (II, pp. 738, 739) admet : *Ces gens, retour de Londres, racontent...* (Morand). *Retour du front, les poilus...* (M. Prévost). *Les mots français, retour d'Angleterre...* (A. Hermant).

3. Ne pas dire : [*Je vous donnerai votre livre de retour. Vous l'aurez de retour. Je veux avoir mon argent de retour.*]. Dire : *Je vous rendrai votre livre. Je veux ravoïr mon argent.*

RETOURNER, pris intransitivement, se conjugue avec *être* : *Nous sommes retournés à la ville.*

Ne dites pas : [*Je ne me retourne pas pour cela ou après cela*] au lieu de : *Je ne m'inquiète pas de cela, cela m'est indifférent.*

Quelques expressions qui effrayent à tort les puristes :

Retourner quelqu'un peut s'employer familièrement dans deux sens : « le faire changer d'avis » ou « l'émouvoir » : *Il était de notre avis, mais on l'a retourné* (Ac.). *Il s'est laissé retourner* (Ac.). *Cette nouvelle m'a tout retourné* (Ac.).

Se retourner peut s'employer aussi familièrement dans des phrases comme celles-ci, empruntées à l'Académie : *Les affaires traversent une crise; mais il saura bien se retourner. Laissez-lui le temps de se retourner.*

On dit aussi : « Vous ne savez pas de quoi **il retourne**. Voyons de quoi **il retourne** » (Ac.) = ce qui se passe.

Retourner signifiant encore *renvoyer*, on peut dire non seulement *retourner un compliment, mais aussi retourner un envoi, une lettre.*

[**RÉTROACTES**]. usité en Belgique, n'est pas français. Le français possède cependant, depuis le xvi^e siècle, l'adjectif savant

rétroactif formé sur le latin *retroactum* = qui agit sur le passé : *Avec effet rétroactif*. Il connaît aussi **rétroaction** = effet rétroactif.

Le sens donné au mot en Belgique [*les rétroactes d'une affaire*] est d'ailleurs anormal. Il n'est pas question dans cet emploi d'action sur le passé, mais du passé lui-même, qui agit sur le présent. Il faut dire : *exposer les antécédents, faire l'historique, l'exposé d'une affaire*.

RETROUSSER. — On dit : avoir les *manches retroussées* ou les *bras retroussés*.

RÉUSSIR peut-il s'employer transitivement? Oui, dans tous les sens. Littré l'admettait en termes de peinture : *Réussir un tableau. Un portrait réüssi*. L'Académie a accepté l'emploi du participe passé passif : *Un portrait bien réüssi, un plat bien réüssi, mal réüssi*. Les puristes ont lutté contre l'emploi transitif de *réussir*, qui signifie étymologiquement *sortir*. Ils imposaient donc les tours : *réussir à un examen, être reçu à un examen*. Mais la tendance semble « irrésistible » qui fait de *réussir* un verbe transitif, déclare l'Office (*Le Figaro*, 26 mars 1938). On peut donc dire : *réussir un dîner, un examen, un ouvrage, un tour*.

Ne dites pas : [*Ça veut juste réüssir!*] Dites : *Quelle coïncidence!*

REVANCHER (prononcer un *ch* et non un *j*). Le verbe [revenger] n'existe pas. *Revancher* a signifié anciennement *venger*. **Se revancher** signifie « prendre sa revanche, reprendre sur quelqu'un l'avantage qu'il avait, rendre la pareille d'une injure, d'un mal qu'on a reçu » : *Je veux me revancher. Je sais tout le mal que vous avez dit de moi, je m'en revancherai* (Ac.).

L'emploi de *revancher* en dehors de la forme pronominale est tout à fait vieilli en France.

RÊVE et **SONGE**. — Durrieu veut que **rêve** s'emploie pour une vision confuse, incohérente, absurde, et **songe** pour une vision où il y a de la logique. L'usage est tout autre. Comme l'observe très bien l'Académie, *songe* « s'emploie surtout dans le langage soutenu ou pour désigner un rêve auquel on prête une valeur d'avertissement. Dans le langage courant, on dit plutôt maintenant *rêve* ».

RÉVEIL. — On écrit : un *réveille-matin*, *des réveille-matin* ou, par abréviation : un *réveil*, *des réveils*.

[REVENGER.]. — Cf. *Revancher*.

REVENIR sur s'emploie dans diverses acceptions où l'on retrouve le sens de *revenir* (cf. *revenir sur une question, sur une promesse*), mais on ne peut dire : [*Je ne reviens pas sur son nom*] pour : *Je ne me rappelle plus son nom* ou *Ce nom ne me revient pas* (Ac.).

L'expression : *Cette personne ne me revient pas* (= ne me plaît pas) est correcte. *Il a un air, des manières qui ne me reviennent pas* (Ac.). *Si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins* (Molière).

RÊVER. — 1. Au sens propre (voir en rêve pendant le sommeil), on peut dire : **rêver une chose** : *J'ai rêvé une chute, un incendie* (Ac.). Cet emploi transitif ne se rencontre plus guère qu'avec un mot comme *chose* ou *cela* : *Nous avons rêvé la même chose*, avec un nom commun sans article : *Rêver mort, mariage, querelle* (Dict. gén.) ou avec *que* : *J'ai rêvé que vous étiez malade*.

On dit ordinairement **rêver de** : *Rêver de combats, rêver de naufrages* (Ac.). *J'ai rêvé de vous cette nuit. J'ai rêvé d'un château*.

Dans ce sens, *rêver à* doit être évité.

2. Dans le sens de « désirer vivement », on dit, d'après le *Dict. gén.* et l'Académie : **rêver quelque chose** : *Il ne rêve que fortune. Il rêvait la tiare* (Ac.). *Il ne rêve que plaies et bosses* (Ac.). *Il ne rêve que la guerre*. Le bon usage emploie cependant aussi la préposition **de** : *Ils rêvent d'un sort meilleur. Il ne rêve que de sainteté*.

3. Dans le sens d'« imaginer », **rêver** s'emploie sans préposition : *Je n'ai jamais tenu ce propos, c'est vous qui l'avez rêvé. Vous avez rêvé cela* (je n'y crois pas). *Les crimes du manchot, c'est Conrad seul qui les a consommés en imagination... Et les belles actions de Iteyst, ... c'est Conrad qui les a rêvées* (G. DUHAMEL, *Chronique des saisons amères*, p. 50).

4. **Rêver à.** — Lorsque *rêver* signifie « être distrait, laisser aller son imagination sur des choses vagues, sans aucun objet fixe et certain » (Ac.), il s'emploie normalement sans complément : *Il ne fait que rêver. Il est resté toute la soirée à rêver* (Ac.). Si on exprime un complément, celui-ci est introduit par *à* : *A quoi rêvez-vous?* (Ac.).

Rêver (à) peut d'ailleurs avoir un objet précis et prendre le sens plus fort de « penser, méditer profondément sur » : *On vous demande la solution de tel problème, prenez du temps pour y rêver* (Ac.). *Cela donne à rêver* (Ac.). *Ils rêvent à leur enfance. Comme je vais y rêver à ce fils!* (Coulevain, cité par Sandfeld, I, p. 137).

Dans le même sens, on peut dire aussi *rêver sur quelque chose* : *J'ai rêvé longtemps sur cette affaire, à cette affaire* (Ac.).

REVISER. REVISION. — Pas d'accent, d'après l'Académie. Le *Dict. gén.* admet *reviser*, *revision* et *réviser*, *révision*.

REVOICI, REVOILÀ, généralement précédés de *me*, *te*, etc., signifient : *voici, voilà de nouveau* : *les revoilà. Vous revoici.*

REVOIR. — En quittant quelqu'un, on dira plutôt : **Au revoir**, malgré la concurrence d'*A revoir*, admis par l'Académie.

REVOLVER. — On prononce *ré*, mais on écrit *re*, comme en anglais.

REZ. — L'Académie ne donne plus cette préposition (= au niveau de), qui est en effet sortie de l'usage et ne survit que dans : *rez-de-chaussée*. Le *Dict. gén.* signale encore les expressions : *à rez de terre* et, elliptiquement, *rez terre*. On dira plutôt : *à ras de terre* ou *au ras de terre*.

RH. — **Rhapsode, rhapsodie, rhéostat, rhéteur, rhétorique, rhinocéros, rhénologie, rhododendron, rhubarbe, rhumatisme, rhume**, etc., s'écrivent avec *rh*.

[**RIBOTE**] est populaire. L'Académie le définit : « *débauche, excès de table ou de boisson* ».

RIC-À-RAC = avec une exactitude rigoureuse : *Je le ferai payer ric-à-rac* (Ac.). *Compter ric-à-rac*.

On dit aussi **ric-à-ric** (Ac.).

RIEN. — 1. *Rien* + **adjectif**. L'adjectif doit être au masculin et, dans l'usage moderne, est précédé de la préposition *de* : *rien de grand, de beau, rien d'autre*. — *Rien autre* est plutôt vieilli.

2. **Négation**. Ne dites pas : [*C'est rien. Ça fait rien. J'ai rien dit*]. *Rien*, dans le sens de « *nulla chose* », exige la négation : *Ce n'est rien. Ça ne fait rien. Ça ne me fait rien. Je n'ai rien dit. Ça ne me dit rien*. Il peut s'employer seul, la négation étant sous-entendue : *Que fais-tu?* — *Rien* (= je ne fais rien).

3. La langue populaire emploie *rien* comme adverbe, dans le sens de : très, rudement : [*Elle est rien bête. On va rien se tordre*]. A éviter.

4. **Ce n'est pas rien** semble s'installer dans le bon usage. Cf. *Pas rien*.

5. **Comme si de rien n'était**, et non [*Comme si rien n'était*] = comme s'il n'était question de rien, comme si la chose n'était pas arrivée.

6. **Etre rien, être de rien.** L'Académie distingue *Cet homme ne m'est rien* = il n'est pas mon parent, et *Cet homme ne m'est de rien, cela ne m'est de rien* = je ne m'intéresse pas du tout à cet homme, à cela.

7. **Servir à rien, servir de rien.** Cf. *Servir*, 2.

8. Notons : *Ne savoir rien de rien.* (Ac., à *Savoir*) = être dans une ignorance absolue. *Ce que vous dites et rien c'est la même chose* (Ac.). *Si peu que rien* (Ac.).

9. [**Je ne sais de rien**] est un flandricisme. Il faut dire : *Je n'en sais rien; je l'ignore.*

10. On peut dire : *Je n'ai rien là contre.*

11. **Rien de moins.** Chacun comprend : *Il n'y a rien de plus facile* = c'est très facile.

L'expression opposée : *Il n'y a rien de moins facile* signifie donc exactement le contraire : c'est très difficile. Mais elle n'est pas toujours bien comprise.

Il m'a dit cela, rien de moins = il m'a bel et bien dit cela. *Je n'attendais rien de moins* = c'est bien ce que j'attendais.

12. **Rien moins que, rien de moins que.** Le sens logique de ces deux expressions, qui réclament *ne*, peut s'établir assez aisément lorsqu'on réfléchit.

Rien moins que a un sens négatif = nullement : *Il n'est rien moins que brave* = Il n'est aucune chose moins que brave; la bravoure est la qualité qu'il possède le moins; il n'est pas brave du tout.

Cependant beaucoup d'écrivains emploient *rien moins que* dans un sens positif. L'Académie elle-même observe (à *Moins*) que, suivie d'un substantif ou d'un infinitif, cette expression prend parfois le sens de « véritablement ». « Le reste de la phrase doit déterminer le sens dans lequel est prise cette locution », dit-elle. Et elle donne des exemples d'une même proposition où *rien moins que* signifie tantôt « nullement », tantôt « véritablement ». Elle ajoute cependant : « Pour éviter toute équivoque, il est bon de réserver l'emploi de *Rien moins que* au sens négatif qui se justifie mieux; et dans le sens positif, il convient de l'éviter et de se servir de préférence de *Rien de moins que*, qui s'explique parfaitement ».

Bornons-nous à des exemples où *rien moins que* a le sens négatif, le seul qui soit à conseiller : *Ma comédie n'est rien*

moins que ce qu'on veut qu'elle soit (Molière). Vous pouvez vous dispenser de reconnaissance envers lui, car il n'est rien moins que votre bienfaiteur (Ac.). Vous le croyez votre concurrent; il a d'autres vues : il n'aspire à rien moins qu'à vous supplanter (Ac.).

Rien de moins que a proprement et logiquement le sens positif de « véritablement, bel et bien » : *Il n'est rien de moins que votre bienfaiteur* = Il n'est aucune chose de moins que votre bienfaiteur; il est bel et bien votre bienfaiteur, et rien de moins. Ce sens positif ressortira peut-être plus clairement encore d'un exemple où l'expression est suivie d'un infinitif : *Il n'aspire à rien de moins qu'à vous supplanter* = il n'aspire pas à autre chose de moins qu'à vous supplanter, il ne veut pas moins que vous supplanter. *On ne parle de rien de moins que de l'arrêter.*

Mais cette expression, elle aussi, est prise souvent à contresens, dans l'acception négative de *rien moins que*, et cela non seulement dans la langue courante, mais par de bons écrivains.

Dans ces conditions, je crois qu'il vaud mieux, par souci de clarté, n'employer ni l'une ni l'autre de ces expressions; elles ne sont jamais irremplaçables. Si on tient à les employer, il faut leur donner leur sens logique : *rien moins que* = nullement; *rien de moins que* = véritablement, bel et bien, pas moins que.

13. Rien que. On distinguera l'emploi de *rien que...ne* et celui de *rien que*. Le vers de La Fontaine : *Rien que la mort n'était capable d'expier son forfait* (VII, 1) signifie : Rien d'autre que la mort n'était capable de... *Rien que la façon dont elle me disait cela me pénétrait doucement* (R. BAZIN, *Une Tache d'encre*, p. 122) ne signifie pas : « Rien d'autre que cette façon ne me pénétrait », mais : « Cette façon suffisait à me pénétrer ». C'est dans ce dernier sens qu'on emploie aujourd'hui couramment *rien que* : *Rien qu'en le regardant, vous lui faites peur. Rien qu'à sa façon de se tenir, on voyait d'où il venait. Rien que parce qu'elle recevait de tendres confidences, elle se sentait troublée* (cf. Sandfeld, I, p. 381). *Rien que d'y penser on en est effrayé* (Ac.). *Rien qu'à le voir on prenait de lui une bonne opinion* (Ac.).

14. Rien du tout est correct dans une expression comme : *Il n'aura rien du tout* (Ac.). L'Académie admet aussi comme familière l'expression *Un rien du tout*, dans le sens de « un homme méprisable ». Sandfeld (I, p. 369) note l'emploi féminin *une rien du tout* dans le même sens (= une femme sans valeur) et relève chez Lichtenberger l'expression *devenir un insensible rien du tout*. — Mais on ne dira pas : [*Un morceau de rien du tout*] pour : *un tout petit morceau*.

15. **Place** de *rien* complément d'objet direct. Employe seul, *rien* suit le verbe ou l'auxiliaire : *Je ne vois rien; je n'ai rien vu*. Il précède généralement l'infinitif simple : *Il est parti sans rien dire*. L'Académie écrit : *Il passe sa vie à ne rien faire* et *N'avoir rien au monde*. À l'infinitif passé, *rien* suit ordinairement l'auxiliaire : *Sans avoir rien dit. Sans avoir rien eu à payer* (cf. Le Bidois, II, p. 48). *N'avoir plus jamais rien vu*.

Si *rien* a un complément, sa place est généralement la même : *Je ne vois rien de pareil. Je n'ai rien vu de tel*. Parfois, il est placé après le verbe, devant son complément : *Je n'ai vu rien de tel. Jamais je n'ai vu rien de pareil* (H. de Régner, cité par les Le Bidois, I, p. 226).

Rien précède ou suit *en* et *y*, devant l'infinitif : *ne rien y (ou en) voir, n'y (ou n'en) rien voir*.

16. Comme nom, **rien** varie : *Un rien, des riens*. Mais on écrit : *un ou des rien du tout, rien qui vaille*.

[**RIGOLER**] est populaire : « s'amuser de façon vulgaire; rire bruyamment » (Ac.).

RIRE. — 1. **Conjugaison**. Attention aux formes suivantes : Indicatif imparfait et subj. prés. : *nous riions, vous riez*. — Passé simple : *je ris*. — *Ils se sont ri* (participe invariable).

2. Ne dites pas : *Il a ri [avec] moi* pour *Il a ri de moi*.

3. On dit : *prêter à rire*; moins souvent : *apprêter à rire*. Cf. *Prêter*.

RISQUER implique proprement l'idée de courir un risque, un danger : *Risquer sa vie, le combat, l'abordage* (= courir le risque de l'abordage), *une démarche*. On ne risque donc pas sa chance, un succès, une chose qu'on souhaite; cependant ce glissement de sens est assez courant; il est d'ailleurs très naturel, puisque toute tentative comporte un risque; j'hésiterais à le considérer comme une faute dans l'usage actuel (cf. Frei, pp. 140, 160, 263).

Mieux vaut dire toutefois : *Il risque de perdre, de tomber, qu'on le vole*, mais : *Il a des chances de gagner, il tente de réussir. Tenter ou courir sa chance*.

On dit familièrement : *Il risque le paquet* dans le sens de : courir la chance, tenter une chose hasardeuse.

Risqué, participe, peut s'employer adjectivement dans le sens d'osé : *Des propos risqués. Une comédie risquée* (Ac.).

RIVALISER ne s'emploie pas transitivement. On dit : *Pierre rivalise avec Paul. Ils rivalisent d'efforts, de courage. Ils rivalisent entre eux d'efforts, de courage*.

ROBE. — Faut-il dire : **des pommes de terre en robe de chambre** ou **en robe des champs** pour désigner des pommes de terre cuites et servies avec leur pelure?

Ces deux expressions imaginées s'entendent en Belgique et en France. La première se justifie malaisément; sans doute on a fait état du sens de *en robe de chambre* : « en déshabillé ». Mais j'avoue que je ne vois pas comment on peut expliquer que ces pommes de terre sont, plus que d'autres, « en déshabillé », puisqu'il faut encore les « déshabiller » pour les manger.

L'expression *en robe des champs* se comprend beaucoup mieux et a pour elle la logique, à défaut de l'usage. Celui-ci, il faut le reconnaître et s'incliner, préfère nettement *en robe de chambre*. Littré, Le *Larousse du XX^e siècle* et le *Dict. gén.* disent : *des pommes de terre en robe de chambre*.

ROGNER et **RONGER** ne peuvent être confondus. **Rogner** = raccourcir en coupant l'extrémité; **ronger** = entamer, déchiqueter à petits coups de dents ou de bec. Cette distinction de sens au propre entraîne une distinction parallèle au figuré. On dit : *Rogner les bords d'un chapeau, la marge d'un livre, rogner les ongles à quelqu'un, les ailes de quelqu'un, lui rogner ses revenus.* — *Ronger un os; les vers rongent le bois; il ronge ses ongles; se ronger les ongles; la mer ronge les bords; la rouille ronge le fer; les remords rongent la conscience.*

ROIIDE se rencontre encore parfois au lieu de *raide* : *Il me semble seulement que les rues en pente montent plus roide qu'autrefois* (G. DUHAMEL, *Chronique des saisons amères*, p. 19). *Les muscles roïdes* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 103).

ROMPRE un mariage. — Les *Dictionnaires des synonymes* (cf. Guizot, p. 162; Lafaye, p. 426) ont distingué : *Rompre un mariage* = rompre un projet de mariage et *casser un mariage* = l'annuler.

Le P. Deharveng (pp. 243-244) a voulu maintenir cette distinction; il a blâmé Bourget d'avoir donné à *rompre un mariage* le sens de *casser* (*Cœur pensif ne sait où il va*, p. 19) et Cornil d'avoir écrit, dans son *Droit romain*, 1921, p. 35 : *Ce droit (est) reconnu à chaque conjoint de rompre le mariage à sa guise.*

L'usage donne raison à Bourget et à Cornil. Le *Larousse du XX^e siècle*, dans son commentaire juridique sur le mariage, écrit, en exposant la théorie catholique : « Lorsque le mariage a été valablement reçu, il ne peut être rompu par aucune sentence humaine ». L'Académie, au mot *mariage*, donne les

expressions : *Contracter un mariage, contracter mariage, casser, dissoudre, rompre un mariage*, et l'ordre de ces expressions montre bien que les deux expressions en cause sont pour elle synonymes. A *rompre*, elle reconnaît d'ailleurs, au figuré, le sens de « détruire, faire cesser, rendre nul » : *rompre un traité, une alliance*. Elle garde toutefois à *rupture d'un mariage* le sens de : rupture d'un projet de mariage. Pourquoi ne pas dire : *rompre un projet de mariage, la rupture d'un projet de mariage*?

Conjugaison de *rompre* : *Je romps, il rompt. Je rompais. Je rompis. Je romprai. Que je rompe. Rompant. Rompu.*

RONCHONNER, donné par Bauche comme populaire, est certainement admis par l'usage. L'Académie le définit : « v. intr. Maigréer, grogner. Il est familier. »

ROND. — Vincent demande qu'on dise *un coulant* et non un *rond de serviette*. L'Académie admet cette dernière expression et ne reconnaît pas ce sens à *coulant*.

ROSAT, adjectif invariable, s'emploie pour les deux genres, quoi qu'en pense Tavernier. Il se dit de quelques compositions dans lesquelles entrent des roses : *Vinaigre rosat. Pommade rosat* (Ac.). *Des pommades rosat.*

ROSE, ROSACE. — Les deux noms peuvent, d'après l'Académie et le bon usage, désigner les grands vitraux circulaires et à compartiments, disposés en forme de grande rose dans les églises.

ROSETTE. — On dit : *la rosette d'officier de tel ordre*.

ROUGE. — Distinguer l'adjectif : *Ils sont devenus tout rouges de colère* et l'adverbe : *Ils ont vu rouge, ils se sont fâchés tout rouge*.

Les composés restent invariables : *Des étoffes rouge foncé, rouge sang.*

ROUGIR. — L'expression *un fer rougi à blanc* se rencontre chez les techniciens comme chez des écrivains. Il semble bien que peu de gens aperçoivent encore le caractère étonnant de cette association de termes. Si l'on en est choqué, on dira : *un fer chauffé à blanc*. En effet, *chauffer à blanc*, c'est faire passer du rouge au blanc. D'où l'expression *rougir à blanc*.

ROULER. — 1. On peut dire (familièrement, d'après l'Académie) : *rouler quelqu'un* = le duper : *Il m'a roulé. Il s'est laissé rouler* (Ac.).

2. On laissera à la langue très populaire l'expression [*se les rouler*] = ne rien faire, se reposer.

Et aussi *se rouler* dans le sens de « rire aux éclats » et [*c'est roulant*] pour *c'est très amusant*.

[**ROUSPÉTER, ROUSPÉTEUR, ROUSPÉTANCE**] ne sont pas admis par le bon usage.

RUE. — Cf. *Dans*, 4.

Une rue passante (Ac.) = une rue fort fréquentée. [**Rue passagère**] n'est pas adopté par le bon usage (cf. BOTTEQUIN, *Subtilités*, pp. 309-312).

RUFFIAN peut s'écrire avec une ou deux *f*, d'après l'Académie. Le *Dict. gén.* écrit : *rufian* (= débauché).

RUSE = finesse trompeuse, artifice : *Recourir à la ruse. User de ruses. Je connais toutes ses ruses.* Mais ne dites pas, comme en Belgique : [*Avoir des ruses avec quelqu'un, Faire des ruses à quelqu'un*] pour : *Avoir des difficultés avec quelqu'un. Chercher des difficultés à quelqu'un* (ou *chercher noise à quelqu'un*).

RUTILANT ne signifie pas « brillant », mais « qui est d'un rouge éclatant ».

S

SABOTER. — La définition de l'Académie vaut mieux que celle du *Dict. gén.* Celui-ci dit : « Fig. fam. : faire (quelque chose) sans goût, sans soin », ce qui n'est pas le sens de *saboter*. L'Académie définit ce verbe : « Mal faire *exprès* l'ouvrage dont on est chargé ou Arrêter, troubler le fonctionnement d'un mécanisme, soit en détériorant une pièce, soit par une fausse manœuvre intentionnelle. » Il suffit d'élargir le sens de « mécanisme » pour avoir une définition tout à fait conforme à l'usage.

L'Académie accueille aussi, comme familiers, les noms *un saboteur* et *le sabotage*, ignorés par le *Dict. gén.*

SAC. — **Votre affaire est dans le sac** signifie : Tout est préparé pour qu'elle réussisse; on peut regarder le succès comme acquis (Ac.).

SACHE. — Notez les expressions :

1. **Je ne sache pas que** (ne s'emploie, comme la suivante, qu'à la première personne du singulier) : *Je ne sache pas qu'il ait fait la guerre.* On remarque le subjonctif qui suit et la valeur de cette expression, négation atténuée : *Je ne sache pas que ce soit défendu* est moins catégorique que *Ce n'est pas défendu*.

2. **Je ne sache personne, rien.** L'Académie donne aussi les expressions : *Je ne sache personne qu'on puisse lui comparer* = je ne connais personne... *Je ne sache rien de si beau* = Je ne sais rien de si beau.

3. **Que je sache** s'emploie, surtout à la fin des phrases négatives (ou parfois interrogatives), à toutes les personnes, pour introduire une restriction = à ma connaissance : *Il n'a pas fait la guerre, que je sache, que l'on sache. Est-il venu quelqu'un, que vous sachiez?* (Littré).

L'emploi de cette expression dans une phrase affirmative choque certains grammairiens. Il est vrai qu'elle y est sensiblement plus rare. Mais pourquoi ne pourrait-elle y exprimer la même restriction? Grevisse (n° 747, 6°, note) cite ces deux exemples : *Pierre le Grand, qui me valait bien, que je sache...* (Barbey d'Aurevilly). — *Il existe une science que seuls les méde-*

cins ont, que je sache, introduite dans le programme normal des études. Elle porte le beau nom de déontologie (G. Duhamel).

SACOCHE désigne proprement une sorte de gros sac de cuir ou de toile forte, retenu par une courroie et qui se porte au côté ou dans le dos : *la sacoche du facteur, d'un encaisseur.*

Le petit sac dans lequel les femmes mettent les menus objets dont elles peuvent avoir besoin s'appelle un **sac** (à main). Le mot *rélicule* est vieilli pour désigner le petit sac en filet que les femmes portaient à la main.

SACRISTAIN. — Féminin : *sacristine.*

SAIGNER. — On dit : *Saigner du nez. Un saignement de nez.*

SAILLIR. — **Conjugaison** : 1) comme *finir* quand il signifie *jaillir*, mais il ne s'emploie guère dans ce sens qu'à l'infinitif et aux troisièmes personnes : *L'eau saillit, saillissait, saillira, qu'elle saillisse, saillissant, sailli;*

2) comme *assaillir* quand il signifie *être en saillie, déborder* : *Le balcon saille, saillait, saillera.*

En fait, ce verbe ne s'emploie presque plus. *Saillant* n'est plus qu'un adjectif : *Une corniche saillante* (2^e sens).

SAIN. — *Elle est revenue saine et sauve* (accord).

SAINT. — On écrit sans majuscule à *saint* et sans trait d'union : *Le martyr de saint Pierre*, parce qu'on désigne le saint lui-même.

Mais s'il s'agit de sa fête, d'une église, d'une rue, etc., on écrit avec majuscule et trait d'union : *la Saint-Nicolas, la place Saint-Paul, l'église Saint-Pierre, la ville de Saint-Hubert.*

On écrit toujours la *Sainte-Alliance*, le *Saint-Esprit*, l'*Esprit-Saint*, le *Saint-Siège*, le *Saint-Père*, le *Saint-Empire*, le *Saint-Sépulchre*, la *Sainte-Trinité*. Mais : *La Sainte Vierge, la sainte Église, la sainte Bible, les saintes Écritures, la sainte Famille, la sainte table, la sainte messe, le saint sacrifice*, etc.

Les abréviations *S.* ou *St*, *Ste*, les *SS.*, prennent toujours la majuscule.

Cf. *Majuscules*, 2.

SAISI peut signifier « surpris, frappé subitement, touché de plaisir, pénétré de douleur » : *J'en suis encore saisi, tout saisi. Être saisi de joie, de peur, d'étonnement, de respect.*

SAISIR s'emploie correctement, au figuré, pour « discerner, concevoir nettement, comprendre » : *Vous n'avez pas bien saisi, vous avez mal saisi ce que j'ai dit, le sens de mes paroles.*

SALAMALEC est masculin : *De grands salamalecs.*

SALE. -- On dit : *le linge sale* et non pas [*le sale linge*].

SALLE. — Dans certains cas, le complément déterminatif de ce nom peut se mettre au singulier ou au pluriel. L'Académie écrit : *étude* ou *salle d'étude* (au mot *Étude*), *salle de bain* (au mot *Bain*) et *salle d'études*, *salle de bains* (au mot *Salle*). Au même mot *Salle*, elle écrit : *salle de concert* et *salle de concerts*. On écrit : *salle de conférences*, *salle de spectacle*, *salle de danse*, *salle de bal*; *une salle d'audience*, comme *une salle du trône*, *de réception*; mais on dirait très bien, pour distinguer d'une autre une salle déterminée : *dans la salle des audiences*.

SANATORIUM. -- Pluriel : *des sanatoriums* (Ac.).

SANCTIONNER signifie proprement « approuver, confirmer, donner la sanction »; cette dernière expression s'entend dans un sens très large d'approbation, de reconnaissance par une autorité légitime : *Sanctionner une loi* (Ac.). *Le souverain a sanctionné la promesse faite par son représentant* (Ac.). *C'est un usage sanctionné par le temps* (Ac.).

Toutefois *sanction* s'emploie souvent dans le sens de « punition » : *Sanction pénale* (Ac.). D'où l'emploi de plus en plus fréquent de *sanctionner* dans le sens de « punir ». On ne peut dire que le bon usage ait déjà sanctionné cet emploi.

SANDWICH est masculin dans l'usage général : *un sandwich*.

Le pluriel se forme à la française : *des sandwiches*, ou à l'anglaise : *des sandwiches*.

SANS. — Cf. *Ni*, B, 2.

1. On ne peut employer *sans* comme adverbe. Il lui faut un complément, car c'est une préposition. Ne dites donc pas : [*Je ne puis faire sans. Je ne puis rester sans. Nous sommes sans pour le moment*]. Dites : *Je ne puis m'en passer. Je ne puis faire sans cela. Nous en sommes dépourvus*.

2. *Sans* est suivi généralement du singulier. Le sens peut justifier le pluriel : *La chambre où il dormait était un réduit sans fenêtres et sans porte* (R. ROLLAND, *L'Aube*, p. 108). On pense en effet à une porte et à des fenêtres. On écrira : *Il est sans place. C'est une situation sans précédent, sans exemple. Je suis sans pain, sans armes* (on dirait : *j'ai des armes*). *Il m'a parlé sans témoin*. L'Académie écrit : *sans ressource, sans compliment, sans façon*. On pourrait, je pense, mettre le pluriel, car on dirait : *il a des ressources, il a fait des compliments, des façons*.

Au mot *façon*, l'Académie écrit d'ailleurs : *Recevoir, traiter quelqu'un sans façon. J'en use sans façon avec vous mais : Il m'a accordé cela sans façons.* On écrira : *Je viendrai sans faute. Son devoir est écrit sans faute ou sans fautes.*

3. **Sans que** est suivi du subjonctif avec ou sans *ne*. Il y a dans la langue actuelle une tendance très nette et louable à omettre *ne* : *Sans que rien ne l'en avertisse* (MAURIAC, *Le Désert de l'amour*, p. 213). *Sans qu'elle en prit nettement conscience* (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 138; cf. aussi p. 152). *Sans que rien fût changé à l'essentiel, sans que rien fût fait* (J. BAINVILLE, *Napoléon*, p. 25). *Je ne puis parler sans qu'il m'interrompe* (Ac.). *Il l'a fait sans qu'on le lui ait dit* (Ac.). Dauzat ne craint pas d'écrire : « C'est une faute (commise par des auteurs négligents) d'écrire *sans qu'il ne soit* » (*Grammaire raisonnée*, p. 332).

4. **Sans doute** peut signifier « certainement » : *Vous le connaissez? — Sans doute.* On peut dire aussi : *sans aucun doute, sans nul doute.* Généralement, *sans doute* signifie « probablement » : *Il aura sans doute été empêché.*

Cf. *Inversion*, C, 2.

Après **sans doute que**, on emploie l'indicatif ou le conditionnel, selon le sens : *Sans doute qu'il restera quelques jours.* — *Sans doute qu'il m'en voudrait, s'il savait cela.*

SAOUL, SAOULER peuvent s'écrire aussi **soûl, soûler**. *L'* ne se prononce pas dans *saoul* et *soûl* : *Ils sont soûls* (ivres). *Ils ont bu, mangé tout leur soûl.*

C'est à tort que F. Mauriac écrit [saoûl] dans *La Robe prétexte*, p. 102, et *Les Chemins de la mer*, p. 286.

SATIRE et **SATYRE** ne peuvent être confondus. On écrit : *Les satires d'Horace, de Boileau (une satire).* Quant à **satyre**, il désigne : au masculin, un personnage mythologique, un homme lubrique; au féminin, dans la littérature ancienne, une pièce de théâtre bouffonne où figuraient des *satyres* et qui n'avait rien de commun avec ce que nous appelons une *satire*.

SATISFAIRE se conjugue comme *faire*.

1. Transitif direct = contenter, plaire à, faire réparation, payer ce qu'on doit, répondre à l'attente : *On ne peut satisfaire tout le monde; satisfaire son ambition, un besoin, l'oreille. Vous l'avez offensé, il faut le satisfaire. Satisfaire ses créanciers; satisfaire l'attente de quelqu'un.*

2. **Satisfaire à** = faire ce qui doit être fait, donner satis-

faction à : *Satisfaire à son devoir, à la loi, à ses obligations, à une exigence, à un paiement. Une solution qui ne satisfait pas aux conditions du problème* (Dict. gén.). *Les gens qui peuvent satisfaire au plus franc de leur appétit* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 222).

Satisfaire à une objection = y répondre.

Le Dict. gén. donne encore : *satisfaire à quelqu'un* = lui donner la réparation qu'il attend. L'Académie ne connaît plus ce tour, qui semble en effet sorti de l'usage.

3. **Satisfaire pour quelqu'un** = acquitter ce qu'il doit.

SAUF est invariable devant un nom, un pronom ou un nom de nombre : *Sauf erreur, sauf erreur ou omission, sauf quelques livres, sauf eux, sauf deux.*

On écrit : *Elle est sauve. Elle est revenue saine et sauve.*

Sauf à reste invariable : *Ils n'insisteront pas, sauf à revenir ensuite à la charge.*

Sauf que est suivi de l'indicatif ou du conditionnel, selon le sens; il ne peut être suivi du subjonctif.

SAUF-CONDUIT : *Un sauf-conduit, des sauf-conduits.*

SAUPOUDRER signifie étymologiquement : poudrer de sel. Mais il y a longtemps que l'étymologie de ce verbe n'est plus apparente; il signifie : poudrer avec une substance pulvérisée. C'est pourquoi on peut dire : *saupoudrer de sucre, de poivre, de fromage râpé* et aussi, sans crainte de faire un pléonasma : *saupoudrer de sel*. L'Académie admet *saupoudrer avec* : *Saupoudrer des soles avec de la farine pour les frire*, à côté de : *Saupoudrer de poivre un lièvre pour le mettre en pâté.*

SAUT DE MOUTON. — On écrit : le jeu de *saut de mouton* (pas de trait d'union) ou de *saute-mouton* (forme plus fréquente). *Jouer au saute-mouton.*

SAUTÉ. — Des linguistes déclarent : Ne dites pas : *Des sautés de veau*, mais : *Des escalopes de veau*. Ils ont tort. Le *Larousse ménager* fait une distinction entre *escalope* et *sauté*.

Sauter, en langage culinaire, signifie « faire cuire vivement à grand feu en agitant, en faisant sauter de temps en temps » : *Sauter un poulet, un lapin. Un poulet sauté, des pommes de terre sautées. Du sauté de veau* (Ac.). *Un sauté de veau. Un sauté de chevreuil* (Ac.).

SAUVAGE est des deux genres : *Une oie sauvage. Les peuplades*

sauvages. Mais quand il est pris substantivement, il fait au féminin *sauvagesse* (plutôt que *sauvage*) pour désigner les femmes qui appartiennent aux peuples qui vivent en dehors des sociétés civilisées.

SAUVAGEON. — Un *sauvageon* est un jeune arbre venu spontanément d'une graine, sans culture, ou venu d'un semis et non encore greffé (Ac.), ou un rejeton sauvage de la partie non greffée d'un arbre (*Dict. gén.*). Ni l'Académie ni le *Dict. gén.* ne citent un emploi figuré, comme adjectif, avec le féminin *sauvageonne* : Elle (la sœur de Diderot) *était la branche restée rude et sauvageonne* (Sainte-Beuve, cité par Littré).

SAUVER. — La Bruyère écrivait : *Il leur sauve la peine d'amasser de l'argent* (V, 13). Aujourd'hui, *sauver* est vieilli dans ce sens d'épargner.

SAUVEUR, comme adjectif, a aujourd'hui deux formes féminines. On rencontre *sauveuse*, mais la forme *salvatrice* paraît l'emporter. Grevisse (n° 347, p. 263) note les deux formes : doctrine *salvatrice* (Duhamel), *rigueur sauveuse* (P. de La Gorce).

SAVOIR. — 1. **Conjugaison** : Ind. prés. : *Je sais, nous savons, ils savent*. Ind. imp. : *Je savais, nous savions*. Passé simple : *Je sus, nous sûmes, ils surent*. Futur simple : *Je saurai*. Impératif présent : *Sache, sachons, sachez*. Subj. prés. : *Que je sache, que nous sachions*. Subj. imparf. : *Que je susse*. Part. prés. : *Sachant*. Part. pas. : *Su, sue*.

2. On écrit : *Ce ne saurait* (ou *sauraient*) *être qu'eux*.

3. **Savez-vous?** est raillé par les Français chez les Belges, non pas comme une incorrection, mais comme un tic trop fréquent.

4. *Savoir et connaître*. Cf. *Connaître*.

5. **Savoir par cœur** est une expression correcte : *Il savait son discours par cœur* (Ac.). On dit même : *Savoir quelqu'un par cœur* = connaître parfaitement son caractère, ses habitudes.

6. **Savoir et pouvoir** ne peuvent être confondus.

Sans parler du cas où *pouvoir* exprime le souhait (*Puisse-t-il arriver à temps!*), voici comment s'établit la distinction :

Savoir = avoir la science de, la connaissance de, posséder tel art, être instruit, habile en quelque profession, en quelque exercice, être accoutumé à, avoir la force, le moyen, l'adresse de faire quelque chose. Deux remarques faciliteront l'emploi de ce verbe :

a) Il s'emploie dès qu'il s'agit d'une action qui suppose une connaissance, un apprentissage, un entraînement, une force, une aptitude ou une habileté.

b) Il ne peut avoir un nom de chose comme sujet.

Pouvoir = être en état de, avoir la permission de, la faculté de; il marque aussi la possibilité d'un événement.

Seul un illettré peut dire : *Je ne **sais** pas lire*. Si l'obscurité ou une mauvaise écriture vous empêche de déchiffrer un texte, dites : *Je ne **puis** pas lire*. Vous direz : *Je **sais** lire le vieux français, les inscriptions anciennes*.

On dira : *Je viendrai dès que je le **pourrai***. — *Il faut **savoir** se taire à propos. On ne **sait** commander qu'en sachant obéir. Il **sait** s'habiller* (— il a l'art de s'habiller). *Je **saurai** bien le faire obéir. Il **sait** parler aux foules, il **sait** vaincre ses passions. Il ne **sait** pas distinguer sa main gauche de sa main droite. — Je ne **puis** pas savoir ce qu'il va répondre. Je n'ai pas **pu** dormir. Je ne **pourrai** pas dîner*.

Ne dites pas : [Je ne **sais** rien là contre]. Dites : *Je ne **puis** rien là contre*.

Dites : *Cet enfant ne **sait** pas rester tranquille* (= il n'en a pas l'habitude, il n'a pas appris à se tenir tranquille). Mais : *Je suis trop nerveux, je ne **puis** rester tranquille* (= je ne suis pas en état de rester tranquille).

On distinguera de même *Il ne sait se taire* et *Je ne puis me taire*.

Toutefois, un usage qui remonte à l'ancien français et qui s'explique par la connexion de sens entre les deux verbes (cf. *Je n'ai **su** en venir à bout*) permet d'employer *je ne saurais* (avec *ne*, sans *pas*) au lieu de l'indicatif présent : *je ne puis pas*. Mais dans *je ne saurais pas* avec la négation complète, on retrouve le sens de *savoir* et la valeur modale du conditionnel : *Cet homme m'intimide; je ne puis* ou *je ne puis pas* ou *je ne saurais le regarder en face. La pluie ne peut* ou *ne peut pas* ou *ne saurait tarder à tomber* (CLÉDAT, *Revue de philologie française*, 1927, p. 39).

S'il me le demandait, je ne pourrais ou *je ne pourrais pas* le lui permettre (= je n'en aurais pas la faculté). *Si vous n'aviez pas séjourné en Angleterre, vous ne sauriez pas* aussi bien parler l'anglais.

7. *Ne pas* ou *ne* avec *savoir*. Cf. *Ne* employé seul, 3.

8. [**Je ne sais de rien**] est un belgicisme. Les Français disent : *Je ne sais rien de rien* (Ac.) ou *Je ne sais rien*.

9. On dit : *C'est à savoir* (rare, vieilli), à **savoir** et plus ordinairement **savoir** : *Différents meubles, savoir : un lit, une armoire et deux chaises.*

10. *Savoir de* ne peut s'employer pour *devoir*. Ne dites pas : [Quand je saurais de le fâcher]. Dites : Quand je **devrais** le fâcher ou quand je **saurais que** je vais le fâcher.

11. [**Ne pas savoir de chemin avec**] est un flandricisme. Il faut dire : *Je ne sais que faire de mon argent. Je ne sais comment m'y prendre avec lui.*

12. **Savoir que**. On dit : *Je sais qu'il est là, qu'il réussira. Je savais qu'il était là, qu'il réussirait. Je ne savais pas qu'il était là, qu'il avait réussi* ou *qu'il fût là, qu'il eût réussi* (le subjonctif, après *ne pas savoir que*, ajoute l'idée que le fait de la subordonnée aurait fort bien pu ne pas se produire). *Je sais qu'il serait capable de le faire, qu'il aurait été capable de le dire.*
Cf. *Sache*.

[**SAVONNÉE**] n'est pas français. Dites : *eau de savon, mousse de savon*. Benj. Crémieux écrit : « *Marinelle nous imite et s'amuse à souffler dans les tasses remplies de savonnade* (*Le Premier de la classe*, p. 41). Le mot [savonnade] ne se trouve pas dans les dictionnaires, bien qu'il ait été employé autrefois.

SAVONNER quelqu'un, **Donner un savon à quelqu'un** sont admis par l'Académie comme populaires = lui faire une vive réprimande. On dit aussi : *savonner la tête à quelqu'un* (Dict. gén.).

SAVONNETTE s'emploie correctement dans le sens de : *petit pain de savon de toilette* (Ac.). Le *Dict. gén.* restreint abusivement ce sens en disant : *boule de savon de toilette pour savonner la barbe avant de se raser*. Il signale encore, comme deuxième sens : *blaireau*. Cette acception, donnée aussi par le *Larousse du XX^e siècle*, ne paraît guère vivante et n'est plus citée par l'Académie.

SAYNÈTE. — Attention à l'orthographe.

SCÉNARIO. — Pluriel : *des scénarios*.

SCHAKO. — On écrit, d'après l'Académie : **schako** ou **shako**.

SCHAH. — L'Académie donne trois formes : **schah**, **chah**, **shah**. On prononce *ch*.

SCOLIE. — D'après l'Académie, pour désigner, en géométrie,

une remarque sur un théorème, on dit *un scolie*. Le *Dict. gén.* a tort d'admettre les deux genres dans cette acception.

Une note d'un commentateur ancien sur un texte s'appelle *une scolie*.

[SCRIBAN] n'est pas français. A défaut d'un mot semblable cautionné par l'Académie ou le *Dict. gén.*, on trouve dans le *Larousse du XX^e siècle* : un *scribain* ou une *scribanne* = meuble flamand qui est une sorte de bureau secrétaire muni de tiroirs.

SCULPTEUR n'a pas de forme spéciale pour le féminin. On dit : *Une femme sculpteur. Celle femme est un bon sculpteur.*

SÉANT est le participe présent de *seoir* = être assis, siéger : *La Cour d'appel séant ce jour-là à Versailles*. Il peut s'employer aussi comme adjectif verbal et faire au féminin *séante*, quand il marque une habitude : *La Cour d'appel séante à Paris*. D'après l'usage, cet accord ne paraît pas obligatoire.

Séant peut s'employer comme **nom** (= fondement d'une personne) : *Se mettre sur son séant. Je le trouvai sur son séant* (Ac.). *Il ne saurait rester sur son séant* (Ac.). Des auteurs condamnent l'expression *assis sur son séant*, parce que le mot *séant* implique déjà la notion d'être assis. Il n'empêche que l'expression *s'asseoir en son séant* est attestée dès le moyen âge, et notamment dans *Le Roman de la Rose* (v. 1777). — On notera que *séant* ne s'emploie qu'avec un adjectif possessif.

L'expression *en son séant* est vieillie.

Dans le sens de *qui convient*, on peut employer comme **adjectifs** *séant* ou *seyant*, mais ils ne sont pas synonymes. *Seyant* - *qui va bien* (à la figure, à l'extérieur de quelqu'un); il se dit d'une couleur, d'une toilette, d'un vêtement, etc. : *Une conduite peu séante. Il n'est pas séant que vous sortiez seule. Il n'est pas séant à un homme de sa dignité... de faire telle chose* (Ac.). - *Une étoffe seyante. Une coiffure seyante.*

SEC. - Féminin : *Sèche*.

SECOND (prononcer *g*). Cf. *Deuxième*.

SECRET, - Quoi qu'en disent le *Larousse du XX^e siècle*, Bailly et Boisson, *en secret* et *secrètement* sont synonymes. L'Académie déclare : « **En secret** = sans témoin, en se cachant : *Je lui ai parlé en secret. Ils se voient en secret*. Il signifie aussi : d'une manière secrète, cachée, dissimulée : *Il feint de l'aimer, mais en secret il le déteste* ».

« **Secrètement** = en secret, d'une manière secrète, cachée :

Il le fit avertir secrètement. Il allait secrètement dans cette maison. Il en était secrètement jaloux. »

SÉCRÉTER = produire une *sécrétion*. Remarquer les deux accents aigus. Mais quand la syllabe finale est muette : *Il secrète. Le foie secrète la bile.*

SECTIONNER. — Suivant le *Dict. gén.* et plusieurs linguistes, ce verbe ne signifie que « *diviser en plusieurs sections* » : *On sectionna ce département en plusieurs circonscriptions électorales.*

L'Académie ajoute cependant : « En termes de médecine, il signifie *Couper, trancher* : *La balle avait sectionné l'artère.* »

SEIGNEURIE. — Et non [*seigneurerie*].

SEING. — On écrit : *Sous seing privé. Un blanc-seing, des blancs-seings.*

SÉISME. — En vain Thérive (*Querelles de langage*, t. I, p. 28) a demandé qu'on écrivît *sisme* (cf. *sismique*). L'usage a confirmé *séisme*. Le mot est admis par l'Académie, malgré le silence du *Dict. gén.* et bien que les adversaires de néologismes inutiles trouvent que « *tremblement de terre* » suffit.

SÉLECTIONNER semble entré dans l'usage avec le sens de « *faire une sélection, un choix raisonné de* » : *Sélectionner des graines* (Lar.), *des joueurs.*

SELLE. — On entend en Belgique [*aller à selle*] pour : *aller à la selle* ou *à la garde-robe*, etc.

SELON et **SUIVANT**. — L'Office restreint abusivement l'emploi de *suivant* : « L'un et l'autre peuvent se dire des choses : *Suivant* (ou *selon*) *les circonstances*. Pour les personnes (noms ou pronoms), on emploie *selon* : *Selon vous. Selon les philosophes.* » (*Le Figaro*, 8 avril 1939).

En réalité, les deux peuvent s'employer devant des noms de personnes comme devant des noms de choses. Devant les pronoms, on emploie *selon*. Ici encore, l'Académie est plus près de l'usage que le *Dictionnaire général* et même que l'Office, puisqu'elle donne l'exemple : *suivant Descartes*.

On notera l'emploi absolu de *selon* : *C'est selon* (Ac.). *Pensez-vous qu'il puisse réussir? C'est selon* (marque un doute, une incertitude).

Selon que et **suivant que** ont le même sens : *Je le récompenserai suivant qu'il m'aura servi* (Ac.). *Suivant que l'air entraînait ou sortait de la poitrine* (Sandfeld, I, p. 435). — *Selon*

que vous serez puissant ou misérable (La Fontaine). J'en userai avec lui selon qu'il en usera avec moi (Ac.).

SEMAINE. — On dit : *Il y va deux fois la semaine* ou *deux fois par semaine.* — *Il arrivera d'aujourd'hui en trois semaines.* — *Il y aura jeudi trois semaines qu'il est malade (Ac.).*

En semaine n'est pas un wallonisme. Il se dit, « par opposition à *dimanche*, d'un jour ouvrable » (Littré) : *J'y vais rarement le dimanche, mais en semaine je passe souvent par là.*

SEMBLER. — 1. Après **il semble que**, pris affirmativement, on met l'indicatif ou le subjonctif, selon la nuance de la pensée; avec l'indicatif, la subordonnée est plus affirmative; le subjonctif souligne l'idée de simple apparence; il est plus fréquent et s'emploie parfois sans nuance spéciale : *Il semble que la logique est l'art de convaincre de quelque vérité (La Bruyère).* *Il semble que chacun s'en soit rendu compte.*

Comparez *qu'il ait été trop exigeant* et *Il semble qu'il a été trop exigeant*. Le doute est mieux exprimé dans la première phrase, et la probabilité dans la seconde.

Brunot et Bruneau (*Précis*, p. 536) citent une phrase caractéristique de V. Hugo (*Waterloo*) : *Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme.* Ils observent judicieusement : « *Était devenue monstre* correspond à une vision matérielle; *n'eût qu'une âme* a un caractère plus hypothétique : c'est une imagination de poète ». On dirait que l'auteur atténue instinctivement la seconde idée.

Le conditionnel peut s'employer pour exprimer un fait éventuel : *Il semble que chacun s'en plaindrait* aussitôt (on dirait : *Chacun s'en plaindrait*).

Après **il ne semble pas que, semble-t-il que?** on emploie régulièrement le subjonctif, soulignant l'idée de doute : *Il ne semble pas que vous vous soyez donné beaucoup de peine.*

2. Après **il me (te, lui, etc.) semble que** pris affirmativement, on emploie l'indicatif : *Il me semble qu'il a tort.* De même si le complément est un nom de personne : *Il semblait à Pierre, à nos amis, que nous avions tort.*

Le conditionnel peut s'employer pour marquer un fait éventuel qui, dans une principale, s'exprimerait par ce mode : *Il me semble qu'il ne devrait pas s'en froisser* (on dirait : *Il ne devrait pas s'en froisser*).

Le subjonctif est rare et n'est pas à conseiller.

Après **il ne me semble pas que, vous semble-t-il que?** le subjonctif est au contraire le tour normal : *Il ne me semble*

pas que vous ayez fait votre possible. Vous semble-t-il qu'il faille lui en tenir rigueur? L'indicatif, qui est exceptionnel dans ce cas, fait pratiquement passer sur la subordonnée la portée de la négation en renforçant la *1* serve que l'on fait. *Il ne me semble pas que vous ayez fait votre possible* exprime à peu près la même idée que *Vous n'avez pas fait votre possible, me semble-t-il.*

3. Après *il (me) semble* accompagné d'un adjectif attribut qui énonce un jugement, le mode est le même que si l'adjectif était joint à *il est* : *Il me semble juste que vous soyez récompensé.* Comparer : *Il est juste que vous soyez récompensé.* Cf. Subjonctif, 2, Emploi, A, 4.

SEMI. -- Cf. *Demi*.

SEMOIS. -- On dit *fumer du semois* (= du tabac de la Semois), comme on dit *boire du champagne, manger du hollandais*.

SENS DESSUS DESSOUS, sens devant derrière. -- Il ne faut pas imiter les archaïsants qui, sur le conseil de Littré, écrivent comme autrefois : *c'en dessus dessous* (= ce qui est dessus mis dessous), *c'en devant derrière*.

SENS. -- **Tomber sous le sens** = être clair, évident. **Tomber sous les sens** = être perceptible par les sens.

SENSÉ. -- Cf. *Censé*.

S'ENSUIVRE. -- Cf. *Ensuivre*.

SENTIR.

1. **Se sentir** + infinitif ou participe. On écrit : *Ils se sont sentis mourir* (= Ils ont senti qu'ils mouraient). -- *Ils se sont sentis troublés, confondus* (= Ils ont senti qu'ils étaient troublés). *Ils se sont senti attirer par elle* (= Ils ont senti qu'elle les attirait; *se* est complément d'*attirer*). On peut écrire : *Ils se sont sentis attirés par elle* (= Ils ont senti qu'eux-mêmes étaient attirés par elle). De même, avec cette nuance qui distingue l'action de l'état : *Elle s'est senti bouleverser par cette nouvelle* ou : *Elle s'est sentie toute bouleversée par cette nouvelle*. Cf. Bossuet (*Or. funèbre de Condé*) : *Je me sens également confondu et par la grandeur du sujet et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail*.

2. **Conjugaison** : comme *dormir*. A la forme interrogative, la première personne du singulier de l'indicatif présent est : **Sens-je?** ou **Est-ce que je sens?** Il faut se garder de dire : [senté-je?]

3. On peut dire, figurément et familièrement : **Je ne puis pas sentir cet homme-là** (Ac.) = J'ai pour lui beaucoup de répugnance, d'aversion.

4. Notez les expressions : *Cela sent son pédant* ou *sent le pédant*. *Il sent le coquin d'une lieue* (Ac.). *Cette proposition sent l'hérésie* (Ac.).

5. *Bon* reste invariable dans : *Ces lilas sentent bon*.

6. On ne dit plus guère : *Il a eu une fièvre dont il se sent encore*. *Ce pays se sent encore de la guerre*. On emploie plutôt dans ce sens : *se ressentir*.

SEOIR -- 1) être assis, être situé, siéger; il ne s'emploie dans ce sens qu'au participe présent (*séant*; cf. ce mot) et au participe passé (*sés*). Il n'a pas de temps composés. — *Sieds-toi, seyez-vous*, sont d'anciennes formes, aujourd'hui vieilles;

2) convenir; il ne s'emploie dans cette acception qu'aux formes suivantes : *il sied, ils sièent; il seyait, ils seyaient; il siéra, ils sièront; il siérait, ils siéraient; seyant* (Ac.). Voir, à *Séant*, l'emploi de *seyant* comme adjectif.

SÉPARER. -- On dit : *séparer de* ou *séparer d'avec* : *Séparer dans la cave le vin vieux du nouveau* (Ac.). *Séparer le bon grain d'avec le mauvais* (Ac.). *Au dernier jour, les bons seront séparés d'avec les méchants* (Ac.).

On dit : *La séparation des bons d'avec les méchants* ou des bons **et des** méchants.

SEPT. -- Prononcez le *t* devant un nom de mois : *le sept mars*, ou devant une voyelle : *sept amis*, ou devant une pause : *ils sont sept, quatre et trois font sept*.

Le Français ne prononce pas le *t* dans *se(pt) maisons, se(pt) cents, se(pt) mille* (devant un pluriel commençant par une consonne). Une telle prononciation, en Belgique, n'est guère courante, chez les gens les plus délicats, que dans l'énoncé des dates du XVIII^e siècle.

SEPTANTE est une ancienne forme française. Elle subsiste en Belgique comme en Suisse et dans plusieurs provinces françaises. Mais le Français cultivé dit : *soixante-dix*, sauf en parlant des *Septante* qui traduisirent d'hébreu en grec l'Ancien Testament : *La version des Septante*.

SEPTEMBRE : on prononce le *p*.

SÉRIEUX. -- On emploie très bien cet adjectif dans le sens de « qui présente un caractère grave, important, qui peut avoir

des suites fâcheuses » : *Une indisposition sérieuse; une querelle sérieuse.*

SERMON. — On parle du *sermon* d'un prêtre catholique et du *prêche* d'un protestant. Les dérivés de *sermon* prennent deux *n* : *sermonner, sermonneur, un sermonnaire.*

SERRER la vis. — Cf. *Vis.*

SERRÉ. — Notons cet emploi comme adverbe : *Ils sont liés plus serré les uns aux autres que les alpinistes par leur chaîne* (J. GIRAUDOUX, *La Folle de Chaillot*, p. 87).

L'Académie ne connaît cet emploi que dans l'expression : *jouer serré*, au propre (= avec une attention rigoureuse) ou au figuré (= agir avec circonspection).

SERVAL. — Pluriel : *des servals.*

SERVEUR. — Leruitte, après Vincent, déclare que « ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires avec le sens de celui qui sert à table ». Durrieu considère qu'il y a là une « expression provinciale ». Il est vrai que le *Larousse* du XX^e siècle et le *Dict. gén.* ignorent cet emploi. Mais l'Académie donne l'acception suivante : « Serviteur auxiliaire que l'on prend quand on reçoit, pour servir à table ou au buffet ». Le *Petit Larousse* (1948) donne un sens plus large : celui qui sert à table. Il me paraît donc normal d'employer également le féminin *serveuse* pour désigner celle qui sert à table, dans un restaurant.

SERVIETTE = linge dont on se sert à table (*serviette à thé, serviette de table*) ou pour la toilette (*serviette de toilette, serviette-éponge*); grand portefeuille (*serviette d'avocat, d'écolier*).

SERVIR. — 1. Conjugaison : comme *dormir*. *Je sers, nous servons*, etc.

2. **Servir à quelque chose, à rien. Servir de quelque chose, de rien.** Proprement, *servir à* = être utile à et *servir de* = tenir lieu, faire l'office de : *A quoi vous sert tout ce bagage? A quoi nous sert-il de pleurer?* On peut dire : *A quoi sert-il, que sert-il, que sert de s'emporter?* (Ac.). *Que nous sert de pleurer? — Son oncle lui a servi de père. Cela vous servira d'excuse, de preuve* (Ac.).

Toutefois, à côté de *servir à rien* on peut employer *servir de rien* dans le sens d'« être inutile » : *Cela ne vous sert de rien* (Ac.). *Il ne sert de rien que tu remettes tes vieilles robes* (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 182). *Il ne sert de rien à l'homme de*

gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme (Massillon). *Les choses qui ne servent à rien* (Litttré). *Il ne sert à rien de s'emporter* (Ac.). *L'expérience ne sert de rien à l'impuissance* (Lar.).

3. *Accord du participe passé* : Dans toutes les expressions qui précèdent, *servir* n'a pas de complément d'objet direct; on écrit donc : *Ces livres nous ont bien servi*. Mais en parlant d'un domestique qui *sert ses maîtres*, ou d'une personne qui *sert quelque chose* à une autre, on écrira : *Ces garçons nous ont servis avec déférence. Ils nous ont servi du lait. Les mets qu'on m'a servis étaient de qualité.*

SEUL. — Emploi du mode après **le seul qui**. Même règle qu'avec *le dernier*. Cf. *Dernier* et *Subjonctif*, Emploi, B.

Cf. aussi *Accord du verbe*, A, 11, a.

Un seul homme = un homme seulement et non plusieurs.
Un homme seul = un homme sans compagnie.

Durrieu condamne le pléonasme *Il n'a qu'une seule maison*. L'expression est cependant admise. On dit : *Il n'y a qu'un seul Dieu* (Dict. gén.). *Il n'y a qu'une seule personne qui puisse vous en donner des nouvelles* (Ac.).

Seul à seul. Si cette expression se rapporte à un pluriel désignant un homme et une femme, on écrit d'ordinaire *seul à seule* : *Les deux époux restaient seul à seule*. Autrefois on aurait écrit : *seul à seul*; l'invariabilité se rencontre encore.

Une femme écrira : *Nous sommes restées seule à seule, Marie et moi. Nous sommes restés seul à seul* (ou *seul à seule*), *Pierre et moi*.

SEULEMENT. — 1. Si l'on dit très bien : *Dites-lui seulement un mot* (Ac.), *Faites seulement cette démarche et tout s'arrangera* (seulement ayant le sens régulier de « uniquement, rien de plus », comme dans : *Dites seulement une parole et mon âme sera guérie*), on ne peut dire : [*Faites seulement, Mangez seulement, Dites-le seulement*] dans le sens de : *Faites-le donc, Mangez donc, Dites-le donc ou Osez donc le dire!*

2. L'Académie, plus accueillante que le *Dict. gén.*, admet *seulement* dans le sens de « mais, toutefois » : *Pensez ce que vous voulez; seulement il ne faut pas tout dire. Vous pouvez aller le voir; seulement ne restez pas trop longtemps* (Ac.). Et aussi dans le sens de « à l'instant » : *Le courrier vient seulement d'arriver*.

3. **Ne... seulement que** forme proprement pléonasme, puisque *ne... que* signifie aussi *seulement* : *Il n'y a seulement qu'à le demander, Il n'y aurait seulement qu'à se gêner un peu*

ne paraissent donc pas recommandables, mais peuvent être cautionnés par de bons écrivains, même classiques : *L'un de nos deux marchands de son arbre descend, Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal* (LA FONTAINE, *L'ours et les deux compagnons*). N'y a-t-il pas là insistance? — *Il ne faudra seulement que changer de ton* (M^{me} de Sévigné, citée par Littré).

4. **Pas seulement** = pas même : *Il n'est pas seulement venu me voir. Cet homme, que l'on disait mort, n'a pas seulement été malade* (Ac.).

La *Syntaxe* des Le Bidois (II, p. 105) cite une phrase de Maupassant : *Je n'en ai seulement point eu connaissance* et déclare que cette construction « relève exclusivement de la langue populaire ». Il faudrait préciser que le caractère populaire de cette phrase est dû au déplacement de *seulement* avant *pas*. On dirait en bon français : *Je n'en ai pas seulement eu connaissance*.

On ne dira donc pas : [*Il n'a seulement pas été malade*].

5. **Non seulement**. Cf. *Non*, 4.

SHILLING se prononce *ch'lin* (Ac.).

SI. — A. **Adverbe d'affirmation**. Cf. *Non*, 6.

On notera que, si [*non fait*] ne se dit plus correctement, **si fait** est encore très vivant pour « affirmer fortement ce qu'un autre nie ou met en doute » (Ac.).

B. **Adverbe d'intensité**. Cf. *Aussi* (et *Très*). Rappelons que *si* se joint à un adjectif, à un participe passé pris adjectivement ou à un adverbe : *Il est si grand! Il est si prétentieux qu'il ne voit pas sa bêtise. Si petit qu'il soit. Il est si ému! Il est si troublé qu'il ne peut rien dire. Il travaille si allégrement qu'il nous réconforte tous. Si bien qu'il parle, il fait encore quelques fautes. Une règle si mal observée*.

Devant un participe passé ayant vraiment la valeur d'un verbe, on emploie *tant* ou *tellement* : *Cette règle, vous l'avez tant répétée* ou *tellement répétée. Ce tyran naguère tant craint par vous* ou *tellement craint par vous*.

Cette distinction est généralement maintenue par les grammairiens. Il faut reconnaître toutefois que *si* tend (et tendait déjà chez Voltaire) à s'employer devant un participe passé ayant une valeur verbale; cet emploi semble tolérable si le participe est employé sans auxiliaire ou avec *être*, même devant un complément d'agent.

N. B. — 1. *J'ai si faim, Il fait si chaud* : cf. *Aussi*, 3.

2. Emploi facultatif de *si* au lieu de *aussi* dans une phrase négative de comparaison : cf. *Aussi*, 7.

3. Mode après *si... que* : cf. plus loin, D.

4. Emploi de *tellement* au lieu de *si* : cf. *Tellement*.

C. **Conjonction.** Remarques essentielles :

1. **Si** conditionnel régit l'indicatif :

a) *Si tu viens me voir, nous en reparlerons. Si tu as dit cela, tu es coupable* ou *tu l'es compromis*. Remarque l'emploi du présent ou du passé composé ; on n'emploie ni le futur ni le passé simple après *si* conditionnel. Dans *s'il en fut* exprimant un superlatif, le temps est figé : *C'est* (ou *c'était*) *un homme intègre s'il en fut* (pas d'accent circonflexe). On change cependant parfois le temps : *Un coquin s'il en est* (Littre).

b) *Si tu étais plus patient, tu réussirais mieux. Si tu avais mieux travaillé, tu aurais un meilleur résultat* ou, selon le sens : *tu aurais eu un meilleur résultat*.

On n'emploie pas le conditionnel dans la proposition introduite par *si* conditionnel. En rapport avec un conditionnel dans la principale, on emploie dans la subordonnée l'indicatif :

L'imparfait, si la condition se rapporte au présent ou au futur ; le *plus-que-parfait*, si elle se rapporte au passé.

Dans ce cas, la condition est présentée comme contraire à la réalité ou, s'il s'agit de l'avenir, comme particulièrement éventuelle ou soumise à une réserve que l'on souligne : *S'il venait demain, je lui parlerais. Si un jour tu me reprochais ma faiblesse, je te répondrais...* (comparez : *S'il vient demain, je lui parlerai. Si un jour tu me reproches ma faiblesse, je te répondrai...*).

Lorsque la condition se rapporte au passé, on peut employer le conditionnel passé 2^e forme (subjonctif plus-que-parfait) dans les deux propositions ou dans l'une des deux seulement : *S'il l'avait pu, il serait revenu*, ou : *S'il l'eût pu, il fût revenu*, ou : *S'il l'avait pu, il fût revenu*, ou *S'il l'eût pu, il serait revenu*.

c) Il est aisé de ramener aux cas précédents les phrases suivantes, en exprimant un conditionnel sous-entendu : *Si je pouvais gagner le gros lot!* (je serais si content!). *Ah! si la guerre n'avait pas éclaté!* *Si nous nous mettions d'accord?* *S'il allait pleuvoir!*, etc.

N. B. — *Que* remplaçant *si* est suivi du subjonctif. Cf. *Que*.

2. Lorsque *si* n'a aucune valeur conditionnelle, les règles précédentes ne comptent plus et l'on peut employer le passé simple, le futur ou le conditionnel : *Je ne sais s'il viendra* (inter-

rogation indirecte). *Je me demande si votre ami aurait agi comme vous* (Aurait-il agi comme vous? Je me le demande). — *Ne vous plaignez pas (ne vous étonnez pas, ce n'est pas étonnant, pardonnez-lui) s'il manifesta en cette occasion quelque impatience.* — *Il fit courageusement son devoir; et : il le fit, vous devez en tenir compte* (cause : et puisqu'il le fit; ou bien : et s'il est vrai qu'il le fit). — *C'est à peine (ou A peine ou C'est tout juste ou C'est tout au plus) si je m'en étonnerais* (correspond à une indépendante au conditionnel : Je m'en étonnerais à peine. Tout au plus m'en étonnerais-je). Même valeur de proposition indépendante ou principale dans ces deux phrases : *Ce qu'il a fait, du diable si je le saurai jamais. Si jamais batailles auraient dû être gagnées, ce sont celles-là* (cf. Grevisse, n° 1039, p. 800). — *S'il nous fit un peu de mal, ce que je ne veux pas nier, il nous a fait aussi beaucoup de bien* (concession, opposition; il est facile de remplacer si par sans doute et d'ajouter plus loin : « mais il nous a fait aussi beaucoup de bien »; on constate encore que si == s'il est vrai que). Même valeur d'opposition ou de concession, avec emploi régulier du futur ou du conditionnel dans les phrases suivantes : *Mesdemoiselles, il faut que les femmes se préparent à la vie, puisque, si beaucoup pourront se marier, certaines ne le pourront pas* (F. BRUNOT, *Observations*, pp. 50-51). *Si (la science) laisse, si elle laissera toujours sans doute un domaine de plus en plus rétréci au mystère, et si une hypothèse pourra toujours essayer d'en donner l'explication, il n'en est pas moins vrai qu'elle ruine, qu'elle ruinera à chaque heure davantage les anciennes hypothèses* (Zola, cité par Sandfeld, II, p. 365). *Ce drame n'est pas même italien; car s'il aurait pu, avec autant de vraisemblance, se dérouler à Venise ou à Florence, Nice lui eût convenu également, et Saint-Moritz, voire Paris et Londres* (BOURGET, *Cosmopolis*, p. 1).

On retiendra cet emploi de si avec un conditionnel pour opposer une éventualité à une autre ou à une réalité : *Si on y voudrait plus de clarté, il faut reconnaître que cette politique est habile* (Brunot, p. 868).

Dans les vers de Racine : *Ou si d'un sang trop vil la main serait trempée, Au défaut de ton bras prête-moi ton épée* (*Phèdre*, v. 709-710), Grevisse voit un exemple de l'emploi de si pour marquer l'opposition ou la concession (n° 1039, p. 800); il me paraît plutôt que si a un véritable sens conditionnel, mais que celui-ci porte sur l'idée que pourrait se faire Hippolyte, et non sur serait : *si tu penses que ta main serait souillée*. Un tel emploi est d'ailleurs très rare.

Plus courant est le cas où *si* reprend dans une réponse, avec les paroles qui viennent d'être prononcées, un conditionnel ou un futur : *Je ne le dirais pas (je ne le dirai pas)*. — *Eh bien! si tu ne le dirais pas (si tu ne le diras pas)*, moi, je le dirai.

3. Après *si c'était, si ç'avait été... qui* (ou *que*), le verbe de la relative se met normalement à l'indicatif et au même temps que si on n'avait pas recours à la forme *c'était* : *Si c'était moi (ou si ç'avait été moi) qui avais fait cela* (Ac.; comparez : si j'avais fait cela). *Si c'était cela que vous vouliez, il fallait le dire*.

Grevisse admet dans ce cas l'indicatif ou le subjonctif, et il cite des exemples pour les deux cas (n° 1013, pp. 774-775). Le subjonctif paraît cependant parfois bien prétentieux, comme dans cette phrase d'A. Hermant : *Si c'était moi qui vous disse tout ceci* (*Les Samedis de M. Lancelot*, p. 44).

4. *Si j'étais que de vous, si j'étais de vous, si j'étais vous* sont des expressions correctes, mais la première est vieillie. Cf. *De*, préposition, 4.

5. *Emploi de la négation après si* · cf. *Ne* employé seul, 7.

6. Cf. *Comme si*.

D. **Mode régi par si... que.**

1. Le verbe de la proposition subordonnée *comparative* se met à l'indicatif ou au conditionnel selon le sens : *Il n'est pas si malade que vous le croyez, que je le croyais, qu'on l'aurait cru*.

2. Le verbe de la proposition *consécutives* se met à l'indicatif ou au conditionnel, selon le sens, si la principale est affirmative, et au subjonctif si la principale est négative ou interrogative : *Il est si entêté qu'il n'acceptera pas. Il est si entêté qu'il n'accepterait pas, même si on lui faisait de sérieuses concessions*. — *Il n'est pas si entêté qu'on ne puisse le convaincre. Est-il si habile qu'il soit irremplaçable?*

Même règle pour *au point que, tant que, tel que, tellement que*. Cf. *Tant*, 3, a.

3. Dans la *concessive* introduite par *si... que* on emploie le subjonctif : *Si grand qu'il soit*. On peut dire aussi, en supprimant *que* et en plaçant le sujet après le verbe : *Si grand soit-il*. Ce dernier tour ne s'emploie pas avec un adverbe. On dit : *Si obligeamment qu'il vous reçoive* et non [*si obligeamment vous reçoive-t-il*].

SIDÉRÉ, ignoré par le *Dict. gén.* et par l'Académie, est certainement autorisé comme adjectif et aussi comme participe passé. Du sens d' « anéanti », « frappé de mort subite », il a passé à

celui de « frappé d'une stupeur subite, qui paralyse en quelque sorte » : *Cette nouvelle l'a sidéré. Il en est sidéré.*

SIÈCLE. — Si l'on écrit sans hésiter, dans un titre : *Dix-septième et dix-huitième siècles*, comment dire avec l'article? Cf. *Article*, 4, Répétition, d.

SIGNER. — **Se signer** = faire le signe de la croix.

SIGNET. — *Prononciation* : *sinet* d'après Deharveng (p. 260). Cependant écoutons plutôt Martinon, qui déclarait déjà en 1913 : « Les livres maintiennent encore *si(g)net* non mouillé; mais ce résidu d'une prononciation désuète ne peut manquer de disparaître par l'effet de l'analogie, le mot étant de ceux qu'on apprend plutôt par l'œil » (*Comment on prononce le français*, p. 282). Ne craignons pas de prononcer *signet* avec la mouillure, comme dans *signe*.

S'IL VOUS PLAÎT. — Cf. *Plaire*.

SIMILI est admis par l'Académie comme « particule qui, placée devant un nom, désigne un objet qui imite la chose désignée par ce nom : *Du simili-marbre. Du simili-bronze. La simili-gravure* ». Le *Dict. gén.* ignore ce mot. Bloch enregistre l'emploi de ce préfixe comme nom masculin.

SINON (= si ce n'est) ne peut être remplacé par [*si pas*] dans les oppositions elliptiques : *Il travaillait avec conscience, sinon avec enthousiasme* (= s'il ne travaillait pas avec enthousiasme). *Il espère, sinon une grande distinction, au moins une distinction. Il ne se préoccupe de rien, sinon de manger et de boire. Précaution utile, sinon nécessaire. Il m'intéresse autant, sinon davantage.* Ne dites pas : [*si pas plus*].

Sinon, pris dans le sens de *sans cela, faute de quoi*, est parfois précédé de *ou* qui, sans jamais être nécessaire, peut souligner la disjonction : *Quand ils (ces papiers) seront en cendres, écrasez-les encore en poussière invisible... ou sinon vous êtes perdu* (Maupassant, cité par Le Bidois, II, p. 692).

Sinon que, moins courant que *sauf que, si ce n'est que*, ne s'emploie plus guère qu'après *rien* : *Je ne sais rien, sinon qu'il est venu* (Ac.).

SIROCCO s'écrit avec deux *c*.

SISMIQUE (= qui a rapport aux tremblements de terre) vient du mot grec *seismos*, qui signifie choc. C'est donc proprement un pléonasme de dire : *une secousse sismique* pour un trem-

blement de terre. C'est pourquoi les puristes recommandent l'expression : *un phénomène sismique*.

Mais le grand public comprendrait-il toujours aujourd'hui ce qu'on entend par *un phénomène sismique*? Je crois que *secousse sismique* s'imposera de plus en plus. Je préfère d'ailleurs dire : *un (léger ou fort) tremblement de terre*.

SITÔT. — 1. Lorsque *sitôt* correspond à *plus tôt* et, s'opposant à *aussi tard, si tard*, a le sens de « aussi vite », « si vite », il serait logique de l'écrire en deux mots; cependant la tradition littéraire et celle des dictionnaires présentent la graphie *sitôt* en un mot : *Je n'arriverai pas sitôt que vous* (Ac.). *Comment puis-je sitôt servir votre courroux?* (RACINE, *Andromaque*, v. 1203). Il ne faut pas craindre d'écrire *sitôt* dans ce cas. Littre s'est fait l'écho des grammairiens qui demandaient qu'on écrivît : *Je n'arriverai pas si tôt que vous. Votre affaire ne sera pas si tôt faite que la mienne*, comme on écrirait : *Il était venu plus tôt que moi. Son procès sera jugé plus tôt que le mien*. Observons que l'Académie écrit (au mot *Hé*) : *Hé, vous voilà? Je ne vous attendais pas si tôt!*

2. La locution conjonctive *sitôt* (en un mot) **que** peut s'employer dans le sens de *dès que* : *Le cocher, sitôt qu'il me voit, m'accueille avec d'horribles jurons* (GIDE, *L'Immoraliste*, p. 98). *Sitôt qu'il reçut cette nouvelle, il partit* (Ac.).

3. Au lieu de *sitôt que* suivi d'un verbe, on rencontre *sitôt* suivi d'un nom et d'un participe : *Sitôt certaines bornes franchies* (BERNANOS, *Sous le soleil de Satan*, p. 123). Cf. *Aussitôt*, 1, a. Ou aussi devant un participe seul : *Sitôt sorti, il se mit à courir*. Cf. *Aussitôt*, 2.

On peut dire aussi : *Sitôt ces tristes paroles. Sitôt le jour. Sitôt dans le train* (GIDE, *Journal*, p. 1239). Cf. *Aussitôt*, 1, b.

4. **De sitôt** signifie « prochainement » et ne s'emploie qu'avec la négation : *Il ne partira pas de sitôt* (Ac.).

SNOB n'a pas de féminin officiel. On dit : *une femme snob*. Cependant on dit familièrement *snobinette*.

SOCQUE, nom masculin (latin *soccus*) désigne une sorte de chaussure qui n'entoure pas le talon et qui est le plus souvent à semelle de bois.

SOCQUETTE (ou *sockette*), nom féminin tiré de l'anglais *sock*, désigne une chaussette à revers.

SOI, qui a un sens réfléchi (c'est-à-dire qu'il renvoie au sujet),

peut encore s'employer dans la plupart des cas concurremment avec *lui, elle, eux, elles*.

1. Il est de rigueur pour renvoyer à un sujet indéterminé, vague, général ou non exprimé : *Chacun travaille pour soi. Ne travailler que pour soi. Qui ne pense qu'à soi ne peut être aimé. Il est bon de rentrer en soi ou en soi-même. Charité bien ordonnée commence par soi-même.*

De même avec un nom marquant une action réfléchie : *L'amour de soi* (= qu'on a pour soi).

Emploi de *soi* ou de *lui* après *chacun* : cf. *Chacun*, 3.

Après *aucun* accompagné d'un complément, on emploie plutôt *lui-même, elle-même*, comme après *chacun* dans le même cas : *Aucun d'eux ne pense à lui-même.*

2. *Soi* s'emploie dans certaines expressions, non seulement avec un sujet « neutre », mais aussi avec un sujet qui n'a rien d'indéterminé :

De soi. *Il fallait que cela vînt de lui-même* (R. ROLLAND, *L'Aube*, p. 198). On dirait tout aussi bien, sinon mieux : *de soi-même*. On dit en effet : *Cela va de soi. Il va de soi.*

D'où l'emploi de *soi* dans des expressions similaires : *Une explication qui va de soi. Ce sont choses qui vont de soi. Ces choses-là vont de soi. De soi le vice est odieux* (Ac.). *La vertu est aimable de soi* (Ac.).

En soi. On dit, avec un neutre : *Le beau en soi*; cette expression « amène *Les choses qui sont belles en soi*, et le vocabulaire philosophique fait un grand usage de *en soi* » (Martinon, p. 305).

On dit ainsi, avec un sujet déterminé : *Cette attitude est en soi défendable. Un article en soi inoffensif. Un incident futile en soi* (cf. Sandfeld, I, p. 126). Mais on pourrait dans ces exemples employer *en lui-même, en elle-même*.

A part soi = en son particulier, dans son for intérieur. *Faire des réflexions, une réflexion à part soi* (Ac.). Notons qu'on dit aussi à *part moi, à part nous*, etc. : *Je disais à part moi* (Ac.).

3. Pour renvoyer à un sujet, personne ou chose, qui n'a rien d'un « neutre » ni d'un indéfini, on emploie généralement *lui, elle, eux, elles*. Telle est la tendance, pour ne pas dire la règle; cet emploi ne suppose donc pas toujours une intention d'insistance : *C'est pour lui qu'il travaille, pas pour les autres* (Ac.). *Il se croyait aimé pour lui-même* (Ac.). *Il n'est plus lui-même* (Ac.).

Il n'est pas rare cependant de rencontrer *soi*, et l'on peut dire : *Chaque voyageuse emportait avec elle* ou *avec soi* (Office, *Le Figaro*, 12 mars 1938).

Il faut, même avec un tel sujet, employer *soi* pour éviter une équivoque : *L'ami de mon frère me parle toujours de soi*.

On emploie généralement *soi* quand le sujet désigne un type : *Quand le Naziste respecte exclusivement ce qui lui ressemble, il ne respecte rien que soi-même* (SAINT EXUPÉRY, *Lettre à un otage*, p. 60).

4. *Soi* peut fonctionner aussi comme *sujet*, assez rarement : *On voudrait que tout le monde fût honnête comme soi. Il était impossible de le sauver sans risquer soi-même sa vie*.

Il peut être aussi parfois *attribut* : *Il faut toujours être soi* (Ac.).

Soi-même peut, dans la langue familière, remplacer *lui-même* et suivre le nom d'une personne déterminée, surtout s'il s'agit d'une personne qui aime à faire parler d'elle : *C'est M. X, soi-même!*

SOI-DISANT. - Cette expression est un reste de l'ancienne syntaxe où *soi* pouvait, tout comme *se*, être un complément d'objet direct. Logiquement, elle ne devrait s'appliquer qu'à des *personnes* qui peuvent *se dire* ceci ou cela. C'est l'opinion défendue par la plupart des linguistes, comme Brunot, Martinon, Le Gal, A. Hermant, Vincent, Thérive, Moufflet, Boisson, Deharveng, etc., sans parler des amateurs. Frei lui-même considère comme une faute l'expression : *Les soi-disant préparatifs allemands* (p. 120).

Le débat porte généralement sur trois points : 1) *Soi-disant* peut-il s'appliquer à des choses? 2) Peut-il faire fonction d'adverbe, au sens de « prétendument »? 3) L'expression est-elle invariable?

1) Notons tout de suite son invariabilité dans tous les cas : *De soi-disant docteurs. Une soi-disant expérience* (Ac., à l'Empirique).

2) Je sais qu'il est illogique de parler d'une *soi-disant expérience*, car une chose ne peut affirmer qu'elle a telle qualité. Mais on voit très bien comment l'expression s'est dite de choses qu'on pourrait présenter comme plus ou moins personnifiées : *Une amitié soi-disant inaltérable. Une théorie soi-disant irréfutable*, et s'est étendue à tous les cas : *Vous croyez qu'il m'a aidé? Mais ces soi-disant services sont bien peu de chose*. Il ne s'agit pas d'une chose qui se dit un service, mais de ce que l'interlocuteur appelle un service = ce que vous appelez un service.

Ainsi *soi-disant* a pris le sens de *prétendu*. Et si l'on dit : *de prétendues expériences*, on peut dire aussi : *de soi-disant expériences*. Non pas certes au nom de la logique ou du sens premier de l'expression, mais au nom de l'usage et même du bon usage. Nombreux sont les écrivains de valeur qui ont, depuis un siècle, appliqué *soi-disant* à des choses : Th. Gautier, Fromentin, Flaubert, Barrès, M. Prévost, Montherlant, etc. : *Le soi-disant progrès* (H. BORDEAUX, *Réponse au discours de réception de G. Duhamel*, p. 16).

Devenu synonyme de *prétendu*, *soi-disant* s'associe à un mot exprimant le contraire d'une qualité. C'est ainsi qu'on parle de *Ce soi-disant défaut* (M. Barrès) ou d'*une soi-disant erreur*; c'est évidemment absurde pour celui qui pense au sens premier de l'expression, mais ce ne l'est plus pour celui qui constate que ce sens premier est oublié par l'immense majorité des Français et par un nombre impressionnant de bons écrivains. Je ne partage donc pas l'émoi de Thérive (*Querelles de langage*, I, p. 128) devant « l'ineptie » de : *Le soi-disant escroc était un honorable diplomate*. « J'aurais honte, dit-il, à signaler cette faute au fond primaire, si l'expression n'était absolument courante dans tous les journaux, dans les conversations (où elle a peu de nocivité) et chez la plupart des écrivains qui ne se surveillent pas ». Si l'on note l'exagération de *qui ne se surveillent pas*, on est en droit de faire remarquer qu'une expression aussi répandue ne peut plus être condamnée.

Devenu synonyme de *prétendu*, *soi-disant* varie chez quelques écrivains, et l'on trouve : [*les soi-disantes preuves*]; mais ici, le bon usage des écrivains d'aujourd'hui s'allie aux logiciens pour exiger que l'expression reste invariable.

On n'écrit pas : [*soit-disant*].

3) **Soi-disant** peut faire aussi fonction d'adverbe, au sens de *prétendument*. On trouve cet emploi, déjà noté par Littré, chez des écrivains comme Bourget, A. Duhamel, M. Prévost, R. Martin du Gard, Gyp, J. Romains, etc. : *Valdo jouait soi-disant pour faire travailler Cécile* (G. DUHAMEL, *Le Jardin des bêtes sauvages*, VI). *Tu as réfléchi ou soi-disant* (GYP, *La bonne fortune de Toto*, p. 3).

On consultera sur cette question Grevisse, n° 491, pp. 355-356; Sandfeld, I, p. 123, note; Le Bidois, I, p. 150; BOTTEQUIN, *Le F. C.*, pp. 259-270.

4) Par contre, [**soi-disant que**] ne paraît pas avoir pour lui de bonnes cautions.

[**SOIFFER, SOIFFEUR, SOIFFARD**] sont à proscrire comme vulgaires.

[**SOIGNER POUR. SOIGNER QUE**]. — **Soigner** est un verbe transitif direct qui a pour complément un nom.

Ne dites pas : [*Je soignerai qu'il vienne*]. Dites : *J'aurai soin qu'il vienne*.

On ne dit pas : [*Je soignerai pour vos intérêts*]. On dit : *Je soignerai vos intérêts. Je veillerai sur vos intérêts. Je m'occuperai de, j'aurai soin de, je me chargerai de.*

On ne dit plus aujourd'hui : [*soigner à*].

SOIR. — 1. On peut dire : *hier au soir* ou *hier soir, demain au soir* ou *demain soir*. Cf. *Hier* et *Demain*.

2. On dit : *Je vous verrai lundi au soir* ou *lundi soir*.

3. Dans *Tous les lundis soir*, logiquement *soir* devrait rester invariable, puisqu'il y a ellipse de *au*. L'usage est flottant et on rencontre *Tous les lundis soirs*.

4. On dit : *Le 15 au soir, la veille au soir*.

5. On dit généralement : *Le soir, nous faisons telle chose*. Mais on peut dire *au soir* : *Au soir, il est devenu fou* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 79).

SOIT. — Cf. *Accord du verbe*, C, Cas spéciaux, 7 : *Soit les uns, soit les autres*.

Soit que veut le subjonctif.

Soit remplacé par *ou*. Cf. *Ou*, conjonction, 1.

SOLEIL. — On dit : *Il fait du soleil, il fait grand soleil, trop de soleil*. On ne peut, sur le modèle d'*il fait beau, jour, nuit*, dire : [*il fait soleil*].

SOLIDARISER est admis par l'usage (= rendre solidaire). On dit surtout, observe l'Académie : *se solidariser avec quelqu'un*. **Se désolidariser** n'a pas pour lui la caution du *Dict. gén.* ou de l'Académie. Le bon usage a cependant adopté *Se désolidariser de quelqu'un*.

SOLLICITER se construit avec *de* ou *à* devant un infinitif. L'oreille décide : *Solliciter quelqu'un à faire quelque chose, de faire quelque chose* (Ac.). *Ils l'avaient sollicité d'entrer dans leur parti* (Ac.).

SOLO. — Pluriel : *des solos* (Ac.). — On peut dire : *un violon solo*.

[**SOLUTIONNER**] s'est répandu surtout dans le langage politique. Le verbe a l'air assez solidement installé dans le monde

du parlement et du journalisme. L'Office conseille cependant de s'en tenir à *résoudre* (*Le Figaro*, 26 mars 1938).

SOMPTUAIRE = relatif à la dépense, qui règle les dépenses. Il faut éviter la confusion avec *somptueux*. Faite par de bons écrivains et fort répandue, elle s'imposera peut-être ou permettra d'exprimer quelque nuance spéciale; mais en attendant, c'est faire preuve d'une certaine ignorance que de parler de [*dépenses somptuaires*] ou de [*travaux somptuaires*]. Il faut dire : *dépenses excessives*, *travaux coûteux*, etc.

SON, SA, SES. — Cf. *Adjectif possessif* et *En*, adverbe ou pronom, 2.

SONGE, SONGER. — **Songe**, dit l'Académie, « s'emploie surtout dans le langage soutenu ou pour désigner un rêve auquel on prête une valeur d'avertissement; dans le langage courant, on dit plutôt maintenant *rêve* ». Cf. *Rêve*.

Songer, d'après la même autorité, est vieilli dans le sens de « faire un songe » ou « voir en songe »; il s'emploie le plus ordinairement au figuré, dans le sens de « se livrer à la rêverie » ou de « penser, faire attention, prendre garde » : *Que faites-vous? — Je songe. Songez à vos affaires. — Mais j'y songe! Il ne songe qu'à lui.*

SONNER. — 1. Auxiliaire et accord du verbe. Cf. *Heure*, 4.

Ajoutons : *Il a cinquante ans sonnés* (révolus). *A sept heures sonnantes* (ou aussi : à sept heures sonnant), à midi *sonnant*. — *En espèces sonnantes*.

2. Ne pas dire : [*On sonne à mort*]. Dire : *On sonne le glas*.

SOPRANO. — Certains préconisent le pluriel à l'italienne : *soprani*. Mais la forme *sopranos* est devenue courante. C'est la seule admise par l'Académie.

[**SORET**]. — On dit en Belgique [*un sorêt*] pour désigner un *hareng saur*. La faute n'est pas aussi grave qu'on le prétend. La forme *sorêt* est correcte et a été prise comme substantif dans l'ancienne langue; le mot hollandais *zoor* (= desséché) a donné en français les formes *sor*, *sorêt*, *saur*, *saurel*. Mais ces mots sont pris en français comme adjectifs. On dit aujourd'hui : *hareng saurel* ou plus souvent *hareng saur*.

SORT. — **Faire un sort à une chose**, c'est, d'après l'Académie, « la propager, la faire valoir » : *Ce mot serait passé inaperçu si vous ne lui aviez fait un sort en le répétant et le com-*

mentant (Ac.). La langue populaire emploie cette expression dans le sens de : l'utiliser à son profit.

SORTE. — 1. *Toute sorte* peut s'écrire au singulier (= n'importe quelle sorte) ou au pluriel (= toutes les sortes) : *Il a toute sorte de dons* (Ac.). *Toutes sortes de gens* (Ac.). Le singulier se rencontre même quand on pourrait attendre un pluriel : *Il y en a de toute sorte : des ronds et des bombés, des tressés, etc.* (PESQUIDOUX, *Chez nous*, II, p. 126).

2. Le complément de *deux, plusieurs sortes* (*espèces, genres*) *de* se met généralement au pluriel; il reste souvent au singulier si c'est un nom abstrait : *Il y a plusieurs sortes de bonheur.*

SORTIR. — 1. **Conjugaison.** Il se conjugue comme *dormir*, sauf lorsque, employé comme terme juridique, il a le sens de *produire*; il se conjugue alors comme *finir* et prend l'auxiliaire *avoir* : *Cette sentence sortit dès aujourd'hui son plein et entier effet. En attendant qu'elle sortisse son effet* (subj. prés.).

Dans les autres sens, l'auxiliaire est *être* quand *sortir* est employé intransitivement (quoi qu'en dise Littré) et *avoir* quand il est transitif.

2. Cet **emploi transitif** (en dehors du sens de *produire*) a été et est encore fort discuté. Il s'est néanmoins répandu jusque dans le bon usage. *Sortir* a pris le sens de *faire sortir, tirer*. On peut dire : *Sortir les orangers de la serre* (Ac.). *Il a sorti la voiture du garage* (Ac.). *Sortir son mouchoir* (Littré). *Sortir un enfant, un malade* (Ac.). *Sortir quelqu'un de son état, d'une affaire ou d'affaire* (Littré). *Cela m'a sorti de ma torpeur. Cela nous a sortis de l'ordinaire. Sortir un ami du marasme.*

Mais on observera que *sortir un enfant* n'a pas le même sens que *sortir avec un enfant*. On ne dira donc pas [*J'ai sorti mon ami*] pour *Je suis sorti avec mon ami*.

On fera bien de considérer encore comme populaire, avec l'Académie, l'expression *sortir quelqu'un* dans le sens d' « expulser » : *Cet évergumène troublait la réunion. On l'a sorti* (Ac.). *Sortez-le* (Ac.). *On l'a sorti par la fenêtre.*

On ne dira pas non plus : *sortir* (des reproches, des mots vifs) à *quelqu'un* : [*Qu'est-ce qu'il lui a sorti! Il lui en a sorti, des injures!*]

3. **Sortir de + infinitif** s'emploie (très familièrement, dit l'Académie, mais cette restriction peut être abandonnée) pour marquer un passé très rapproché. Comme on dit : *sortir de la messe, du spectacle, sortir de table*, on est amené à dire : *sortir*

de dîner, de souper. Littre admettait ce tour « dans les cas où effectivement on quitte un lieu après avoir entendu, dîné, etc. » : *Je sors d'entendre le sermon*; mais il refusait de l'étendre à des emplois analogues, comme *Je sors de le voir*. Restriction que rien ne justifie plus. Grevisse cite (n° 655, p. 466) : *Il sortait de faire une expérience* (Barbey d'Aurevilly). *Quand on sort de le lire* (R. Kemp).

L'expression *Je sors d'en prendre* (pour refuser quelque chose) est plutôt populaire.

4. **En sortir.** A côté de *sortir d'affaire* (Ac.), *sortir d'un grand péril, d'un mauvais pas* (= « se tirer de quelque situation difficile, embarrassante, périlleuse » Ac.), on dit fort bien : *Je n'en sors pas* = je n'en viens pas à bout, je ne me tire pas d'affaire : *Il fallait en sortir à quelque prix que ce fût* (Ac.). *Il en est sorti à son honneur* (Ac.).

5. **S'en sortir** (= s'en tirer). Cette locution, plus expressive qu'*en sortir*, est devenue courante et correcte, malgré le silence des dictionnaires. Thérive l'approuve (*Querelles*, III, pp. 164-165) et G. Duhamel n'hésite pas à la mettre dans la bouche d'un membre de l'Institut : *Janville s'en sortira très bien. Voyez Peuch, voyez de Praz! Ils s'en sont bien sortis* (*La Passion de Joseph Pasquier*, p. 235).

SOTIE. — C'est ainsi que l'Académie écrit le nom de ce vieux genre dramatique français; les érudits écrivent *solie* ou *sollie*.

SOUFFLETER. — *Je soufflette, nous souffletons; je souffletais, je souffletterai.*

SOUFFRE-DOULEUR. — *Un souffre-douleur. Des souffre-douleur.*

SOUFFRETEUX a certainement comme sens le plus courant : qui est de santé débile. *Un enfant souffreteux.* L'Académie accepte ce sens, que les puristes refusent d'accueillir (Durrieu veut qu'on dise : *valétudinaire, maladif*).

Le sens ancien : « qui est dans la misère », encore cité par l'Académie, est aujourd'hui vieilli. Le mot a encore un autre sens : « qui souffre de malaises accidentels, passagers », mais il ne prend ce sens qu'à côté d'un adverbe de temps (ou d'une autre expression) qui empêche l'équivoque : *Je l'ai trouvé hier tout souffreteux* (Ac.).

SOUHAITER. — *Souhaiter que* est suivi du subjonctif.

Souhaiter (de) + infinitif. Des grammairiens, amateurs de subtilités, prétendent qu'il y a une nuance de signification entre

Je souhaite de vous rencontrer et *Je souhaite vous rencontrer*. Ils ne précisent pas laquelle. En fait, je n'en vois aucune, pas plus que Grevisse (n° 758) ou les Le Bidois (II, pp. 353, 697) ou l'Académie, qui écrit : *Souhaiter d'avoir un emploi. Je souhaiterais pouvoir vous obliger*. G. Duhamel écrit dans un même ouvrage (*Biographie de mes fantômes*) : *Il est de ceux, somme toute rares, dont j'eusse souhaité devenir l'ami* (p. 25). *Vilfrac souhaitait d'épouser ma sœur Rose* (p. 67). *L'étudiant qui souhaite de parvenir* (p. 80). *Ceux qui souhaitent de me voir* (p. 83).

Ce qu'il faut observer, c'est que, si *souhaiter* est accompagné d'un complément d'objet indirect représentant la personne à qui s'adresse le souhait, on doit employer de : *Je vous souhaite de réussir*.

SOUILLON est des deux genres : *Un souillon. Cette souillon* (Dict. gén.). *Un souillon. Une petite souillon* (Ac.). D'après ces dictionnaires, il se dit d'une personne malpropre, qui salit ses vêtements. Il semble qu'on puisse dire aussi *une souillon* pour désigner une servante employée à de bas offices.

SOÛL. SOÛLER. — Cf. *Saoul*.

SOULEVER. — On dit : *soulever un poids, une difficulté*, mais on ne dit pas : [*Le chien a soulevé ce lièvre*]. On dit : *levé*. Cf. *Lièvre*.

Si l'on dit fort bien : *Soulever une question*, l'expression *soulever un point de vue* reste étrange. On dira : *Nous ne nous sommes pas placés (mis) à ce point de vue. Nous n'avons pas considéré la chose de ce point de vue*, etc.

SOULIGNER signifie, au sens figuré, « insister sur » : *J'ai bien compris ce que vous voulez dire, il est inutile de le souligner* (Ac.). On entend et on lit *souligner que* : *Il a souligné que nous avions tort*.

SOUPE et **POTAGE.** — **Potage**, d'après l'Académie = aliment demi-liquide, fait de bouillon et de tranches de pain ou de diverses substances alimentaires, légumes, pâtes, etc.

Le mot **soupe**, d'après la même autorité, désigne un liquide dans lequel trempe ordinairement du pain et qu'on sert au commencement du repas. Il peut donc désigner un potage, avec ou sans pain. On a donc le choix entre les deux termes.

Potage, depuis longtemps, paraît plus distingué.

On dit : *une soupe aux choux, à l'oseille; un potage aux herbes, au vermicelle, au lait*, etc.

On dit : *manger le potage, manger la soupe*, et non *boire*, parce qu'on se sert d'une cuiller pour les prendre.

SOUPER. — Cf. *Avec*, 2; *Rester*, 5.

Dîner ou souper. Cf. *Déjeuner*.

SOURD-MUET. — Féminin : *sourde-muette* (Ac.). Pluriel : *sourds-muets, sourdes-muettes*.

SOURDRE ne s'emploie plus guère qu'à l'infinitif et aux troisièmes personnes de l'indicatif présent : *l'eau sourd, les eaux sourdent*. On emploie plutôt *jaillir, surgir*.

SOUS. — Cf. *Rapport. Point de vue*.

Pluriel des noms composés. Il y a quelque hésitation pour certains des noms composés de *sous*. La discrétion de l'Académie accroît encore l'indécision. On accordera dans presque tous les cas le deuxième élément : *des sous-pieds, des sous-litres, des sous-chefs, des sous-entendus, des sous-sols*, etc., sauf dans : *des sous-gorge, des sous-main*.

Le *Petit Larousse* (1948) dit que *sous-ordre* reste invariable dans le sens de « qui travaille sous les ordres d'un autre ». L'Académie écrit *des sous-ordres* : *Ceux qui sont à la tête d'une administration doivent veiller sur leurs sous-ordres* (Ac.).

SOUS-ESTIMER s'écrit en deux mots; mais **surestimer**.

SOUS-MAIN. — 1. *Un sous-main, des sous-main* (accessoire de bureau).

2. On peut dire : Il a fait cela *sous main* ou *en sous-main* (= en cachette, clandestinement).

SOUSSIGNÉ, participe passé = qui met sa signature au bas d'un acte : *Les témoins soussignés. Par-devant les notaires soussignés*. Substantivement : *Le soussigné, la soussignée*.

On écrit : *Je soussigné reconnais...* Au féminin : *Je soussignée*.

— *Nous soussigné* ou *Nous soussignés*, selon que *nous* représente une seule ou plusieurs personnes.

SOUS-SOL. — Pluriel : *des sous-sols*, qu'il s'agisse de désigner une partie du sol ou une partie de maison.

[**SOUS-TASSE**] ou [**SOUTASSE**]. — Ces mots ne sont pas dans les dictionnaires. On dit : **une soucoupe**. On observera cependant qu'on ne peut voir dans *sous-lasse* un belgicisme; c'est un mot français populaire et qui n'a rien d'insolite. Elsa Triolet l'emploie : *Mme Slavski fera bien attention de toujours mettre une sous-*

lasse sous le vase (dans : *Domaine français, Messages 1943*, p. 74).

SOUSTRAIRE se *conjugue* comme *traire*.

SOUTIEN-GORGE. — Telle est l'orthographe préférée par l'Office, qui a écarté avec raison [*soutient-gorge*]. *Soutien-gorge* est un composé du type *timbre-poste* (cf. l'Office, dans *Le Figaro*, 19 mars et 9 avril 1938). C'est donc à tort que le dictionnaire Larousse déclare que ce nom est invariable. On écrira *des soutiens-gorge*, comme des *timbres-poste*.

SOUVENIR (SE). — 1. On dit : *Je me souviens de cela. Il me souvient de cela. Je me souviens que. Il me souvient que.*

2. Avec un infinitif : *Je me souviens de l'avoir rencontré.*

3. Avec *si* : *Je ne me souviens pas s'il y était* (Ac.).

Avec *que* : *Je me souviens qu'il l'a dit. Je ne me souviens pas qu'il l'ait dit.* Cf. *Croire*.

SOUVENT s'emploie au comparatif et au superlatif : *plus souvent, le plus souvent.*

L'expression **plus souvent** s'emploie familièrement et ironiquement (*Dict. gén.*), comme formule de refus, dans le sens de « jamais » : *Veux-tu m'accompagner? — Plus souvent! La langue populaire emploie de la même façon plus souvent que : Plus souvent que je lui confierai mon argent!*

Mon ami [n'arrive pas souvent]. Cf. *Arriver*, 4.

SPECTACULAIRE, ignoré par l'Académie, est admis par le bon usage. Son sens courant est : « qui est propre à constituer un spectacle ». *Une mise en scène très spectaculaire* (qui est de nature à frapper les foules).

SPIRAL. SPIRALE. — **Le spiral** est le petit ressort qui fait osciller le balancier d'une montre. **Une spirale** est une courbe qui fait *sur un même plan* plusieurs révolutions autour d'un point dont elle s'écarte de plus en plus. Cependant, observe l'Académie, dans le langage courant, ce mot désigne une suite de circonvolutions. Et l'Académie accepte l'expression rejetée par les puristes : *un escalier en spirale*.

STALACTITE. — Retenez, en vous rappelant la présence de *t* ou de *m* devant *i*, qu'une **stalactite** tombe et qu'une **stalagmite** monte.

[**STATÉTER**]. — Ne dites pas : *On a fait [stater] les travaux*. Dites : *arrêter, suspendre*.

STATUAIRE. — Un **statuaire** = un artiste qui fait des statues. **La statuaire** = l'art du statuaire.

STATUFIER n'est admis ni par le *Dict. gén.* ni par l'Académie. Il s'emploie par ironie et veut dire : élever une statue à quelqu'un.

STÈLE est féminin : *Une stèle.*

STEPPE est féminin (Ac.) : *La steppe.* Le *Dict. gén.* et certains auteurs donnent à *steppe* le genre masculin.

STERLING est invariable : *Cinquante livres sterling* (Ac.).

STIPULER QUE. — Par suite de son sens même (... énoncer comme condition obligatoire dans un contrat), **stipuler**, normalement suivi du *subjonctif* comme verbe de volonté, se construit souvent avec l'*indicatif*, parce que la condition stipulée est considérée comme devant être certainement exécutée : *Il est stipulé qu'aucune indemnité ne pourra être réclamée. Il était... ne pourrait...*

STOMACAL = qui est relatif à l'estomac : *Digestion stomacale.*

Stomachique = qui est salulaire à l'estomac : *Une poudre stomachique.* Il s'emploie aussi comme nom masculin : *C'est un bon stomachique.*

STUPÉFAIT, STUPÉFIÉ. — Proprement, **stupéfait** est un adjectif, **stupéfié** est un verbe : *Sa conduite m'a stupéfié.*

— *Il demeura stupéfait. J'ai été stupéfait d'apprendre. Il en fut stupéfait* (Ac.). *Stupéfait du désastre et ne sachant que croire* (V. Hugo, *L'Expiation*). La confusion entre les deux termes est fréquente; on la rencontre même chez de bons écrivains, qui font de *stupéfait* un verbe et l'emploient avec l'auxiliaire *avoir* : *Suppression qui l'avait [stupéfaite] la veille* (M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, t. V, 2^e partie, p. 40). C'est une faute.

STYLER = former, dresser : *Ce domestique bien stylé* (Ac.). On ne parle donc pas d'[un livre bien stylé], d'[une lettre bien stylée].

SUBJONCTIF. — **Emploi des temps** : cf. *Concordance.*

Il ne peut être question d'entreprendre ici une définition et une explication de tous les **emplois du subjonctif**. Fidèle à notre méthode, nous avons mentionné à leur rang alphabétique, avec les indications et les nuances qui s'imposaient, les principales expressions après lesquelles on emploie le subjonctif. Nous ne sommes pas de ceux qui sont prêts déjà à prononcer l'oraison funèbre de ce mode, devenu à leurs yeux un luxe inutile. Nous croyons qu'il reste vivant et très utile. Non cependant qu'il exprime toujours une intention consciente.

Tantôt le subjonctif est une servitude grammaticale, une habitude qui garde son importance parce que c'est une vieille habitude, mais non plus parce qu'elle a encore un sens; tantôt ce même mode traduit les modalités les plus délicates de la pensée.

Nous espérons que nos commentaires laisseront entrevoir suffisamment les exigences, les tolérances et les possibilités de la langue française en cette matière complexe et délicate.

Ajoutons seulement quelques remarques.

1. Conjugaison. — Les terminaisons du **subjonctif présent** sont : *-e, -es, -e, -ions, -iez, -ent*. Notez : *que nous criions, que nous agrégions, que nous voyions, que nous employions*.

Exceptions : *avoir* à trois personnes (*qu'il ait, que nous ayons, que vous ayez*) et *être* à cinq personnes (*que je sois, que tu sois, qu'il soit, que nous soyons, que vous soyez*).

Le **subjonctif imparfait** est sorti à peu près de l'usage courant et la langue écrite elle-même ne l'emploie plus guère qu'à la 3^e personne, principalement du singulier; il a un radical qui correspond à la 2^e personne du singulier du passé simple; on ajoute *-se, -ses, -t* (l's du radical tombe à la 3^e personne et est remplacé par un accent circonflexe), *-sions, -siez, -sent* : *que je chantasse* (forme non employée), *qu'il chantât*.

Qu'il haill, qu'il ouït (rare) s'écrivent avec un tréma, sans accent circonflexe.

Le **subjonctif passé** reste aussi vivant que le subjonctif présent : *que j'aie terminé, qu'il ait terminé*. Il se substitue au présent pour marquer l'achèvement de l'action. Cf. *Concordance*.

Le **subjonctif plus-que-parfait**, comme le subjonctif imparfait, n'est plus guère employé, même dans la langue écrite, qu'à la 3^e personne : *qu'il eût découvert*. Aux deux premières personnes, on évitera de remplacer les formes normales, mais désuètes, *j'eusse, je fusse* par *j'eus, je fus*.

2. Emploi. On tiendra compte des réserves qui viennent d'être faites.

Sans nous arrêter aux propositions **principales** qui expriment un ordre, une exhortation, un conseil, un désir, une crainte, un regret, un souhait, une concession, une éventualité, une supposition, une indignation, etc., notons sommairement l'emploi du subjonctif dans les **subordonnées** :

A) Introduites par la **conjonction que** :

1) après les verbes qui marquent une volonté, un ordre, une défense, un empêchement, une prière, un désir. Cf. *Ordonner, Empêcher*, etc.

L'indicatif, après le *malheur* (le *hasard*) *veut*, traduit la simple constatation du fait et donne à la subordonnée la valeur d'une indépendante : *Le malheur veut que je le vois tous les jours* (= Par malheur, je le vois tous les jours). *L'homme n'est ni ange ni bête et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête* (Pascal). C'est ainsi également qu'on peut expliquer l'indicatif après le *ciel* *permet* : *Le Ciel permet qu'un saule se trouva...* (La Fontaine, I, 19). Mais dans ce dernier cas il s'agit d'un usage vieilli, selon moi. Il ne faut pas s'autoriser de tels exemples, comme le fait Thérive (*Querelles*, III, pp. 51, 52), pour substituer trop facilement l'indicatif au subjonctif, sous prétexte qu'on n'est pas en présence de vraies subordonnées;

2) après les verbes qui expriment un sentiment : joie, douleur, regret, plainte, surprise, etc. Cf. *Craindre*, *Étonner*;

3) après les verbes d'opinion ou de perception à la forme négative ou interrogative (ou introduits par *si* conditionnel) et après les verbes qui expriment un doute, une contestation, une négation. Cf. *Croire*, *Contester*, *Douter*;

4) après les formes impersonnelles, sauf après celles qui expriment la certitude, la probabilité, la vraisemblance ou le résultat et qui sont employées affirmativement : *Il est juste que vous soyez récompensé. — Il est probable qu'il s'est trompé. — Il n'est pas probable qu'il se soit trompé. Il est certain qu'un autre se tromperait aussi* (fait hypothétique). *Il me semble juste que vous partiez le premier.*

Cf. *Doute*, *Possible*, *Sembler*, *Paraître*, *Arriver*, *Suffire*, 5, etc.;

5) quand la subordonnée introduite par *que* est placée en tête de la phrase (*inversion*) : cf. *Que*, 7.

On notera qu'une proposition subordonnée introduite par *que* peut, au lieu de dépendre d'un verbe comme *craindre*, *désirer*, *croire*, etc., suivre un substantif comme *crainte*, *désir*, *conviction*, etc., et le déterminer : *La crainte que son fils ne dût interrompre ses études était pour lui une obsession. Je n'ai qu'une seule crainte, c'est qu'il ne soit imprudent. Mon désir qu'il réussisse s'est évanoui. Mon espoir qu'il réussira...*

On voit que la subordonnée se construit alors comme si elle complétait le verbe dont le substantif prend la place.

B) Introduites par un **pronom relatif**, si l'on exprime une possibilité, un but, une intention, une conséquence, une restriction, une atténuation portant sur la principale, si le relatif a le sens de *tel que*, *de nature à*, *capable de*.

En fait, le subjonctif est surtout fréquent, sans qu'une

intention spéciale soit toujours exprimée par là, lorsque l'antécédent est accompagné de *le seul, l'unique, le plus, le moins, le premier, le dernier, le suprême*, ou d'une expression analogue, ou d'un adjectif accompagné d'un *des* avec une valeur proche du superlatif; ou aussi après un antécédent vague, indéterminé.

Le subjonctif se rencontre couramment après une principale négative ou interrogative ou après une affirmative comme *il y a peu de*, correspondant à peu près à une négative : on exprime alors généralement une des idées signalées plus haut.

Il ne faut pas exagérer le caractère obligatoire de l'emploi du subjonctif dans la proposition relative. « C'est dans les propositions relatives que nous avons le plus souvent l'occasion de choisir entre l'indicatif et le subjonctif... Après *le premier, le dernier, le seul* et les *superlatifs*, l'indicatif et le subjonctif sont également possibles : *J'entrai chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse aux environs* (J.-J. Rousseau). « Je visse » insiste sur l'idée qu'elle était la seule. « Je voyais » soulignerait le fait qu'elle se trouvait là. C'est un cas où l'emploi des deux modes est à peu près indifférent.

» A notre époque, le subjonctif « fait distingué ». Un assez grand nombre d'écrivains emploient des subjonctifs inattendus qui n'expriment autre chose que le désir de paraître bien écrire : ce sont des subjonctifs *d'élégance*, des subjonctifs *académiques*. » (Bruneau et Heulluy, p. 366).

On ne peut cependant prétendre que l'emploi de l'indicatif ou du subjonctif dans la relative relève toujours de la fantaisie ou du snobisme. Il garde au moins la faculté d'exprimer une nuance : le subjonctif souligne une des idées notées plus haut; l'indicatif souligne la réalité, la certitude. Dans la phrase de Rousseau qui vient d'être citée, le subjonctif me paraît marquer une atténuation à l'affirmation *c'était la seule* et surtout une idée de possibilité : la seule que je pouvais apercevoir; j'aurais voulu en voir d'autres, mais je ne pouvais en découvrir. Voici d'ailleurs quelques exemples qui éclaireront cette distinction. *Y a-t-il quelqu'un qui veuille me faire ce plaisir?* (antécédent vague; doute : je n'en sais rien). — *Je connais quelqu'un qui voudra bien me faire ce plaisir* (cette personne existe, je la connais; aucun doute). La même nuance entre le doute et la certitude ou la confiance distinguera *Je cherche quelqu'un qui le fasse* (je ne sais si je le trouverai) et *Je cherche quelqu'un qui le fera* (je marque ma confiance dans l'existence d'une telle personne). — Le conditionnel se substitue assez souvent au

subjonctif pour exprimer l'éventualité : *Je cherche quelqu'un qui le **ferait***. — Dans cette phrase de F. Mauriac : *Elle ne prononçait aucune des paroles que Robert attendait et où se fût trahie la fureur d'une femme humiliée* (*Les Chemins de la mer*, p. 182), l'antécédent est *paroles* et non pas l'indéfini *aucune*; d'où l'indicatif *attendait* (il attendait ces paroles); le subjonctif *fût*, qui suit, correspond au conditionnel *serait*, pour exprimer l'éventualité, qui ne s'est pas produite.

*Il n'avait aucun ami avec lequel il **pût** sortir* (principale négative; idée de conséquence : tel qu'il pût). *Il y a peu de gens qui **soient** capables d'en faire autant* (principale affirmative tendant vers la négation; idée de conséquence).

*C'est une des grandes erreurs qui **soient** parmi les hommes* (MOLIÈRE, *Don Juan*, III, 1) ne signifie pas : C'est une erreur parmi d'autres erreurs; l'expression tend vers le plus. *O la plus chère tombe et la plus ignorée Où **dorme** un souvenir* (MUSSET, *Souvenir*, v. 3 et 4). *Le principal péril que nous **courions** aujourd'hui, c'est de ne pas écrire assez clair, assez simple* (Thérive, cité par Le Bidois, II, p. 408). Le subjonctif marque une atténuation. *C'est le plus habile ouvrier que je **connaisse***. Mais : *C'est le plus habile des ouvriers que je **connais***; ici, l'antécédent de *que* n'est pas déterminé par un superlatif relatif (*le plus*); il est lui-même complément d'un superlatif : c'est le plus habile parmi les ouvriers que je connais.

*Et je serai le seul qui ne **pourrai** rien dire*. L'indicatif exprime mieux le futur après *le seul, le premier, le dernier*. *Il l'aimait surtout (sa mère) parce qu'elle était la seule chose vivante qu'il **comprit** pleinement* (G. BERNANOS, *La Joie*, ch. 1). Comme après un superlatif relatif, le subjonctif corrige l'affirmation trop absolue et introduit une idée de possibilité : qu'il pût comprendre pleinement (valeur subjective et appréciative du subjonctif). — *Il n'y a qu'une seule chose qui m'**ait** amusé depuis trois jours* (= telle qu'elle m'ait amusé...; qui ait pu m'amuser...). L'indicatif insisterait sur la réalité du fait. Remarquez le changement de mode, facultatif, dans cette phrase où un financier commente l'incendie du seul puits prospère de son exploitation : *Le N° 6, c'était le seul qui **donnât** de l'huile sous pression, le seul qui, par son débil, **permettait** jusqu'à nouvel ordre de considérer l'affaire avec une certaine confiance* (G. DUHAMEL, *La Passion de Joseph Pasquier*, p. 149). L'indicatif me paraît souligner le fait que c'est bien le seul élément réel de confiance.

Cette nuance paraît déjà bien fragile. Mais dans d'autres

cas, comme avec *le premier, le dernier*, elle est si imprécise que les explications de bons grammairiens sont nettement opposées. Pour Van Daele (p. 78), le subjonctif, après *le premier, le dernier qui*, suscite l'idée de « pas un autre avant (après) celui-là » ; « l'indicatif affirme le fait purement et simplement ». Pour Michaut et Schricke (p. 443), si on emploie le subjonctif, c'est qu'il y a « incertitude » ; dans *De tous nos amis, Paul est le premier qui ait fait fortune*, « on énonce... que Paul a été le premier à faire fortune, sans affirmer qu'il est le seul. Ainsi se justifie le subjonctif ». Je préférerais voir dans l'emploi du subjonctif l'expression d'un élément subjectif d'appréciation, très vague d'ailleurs et variable : possibilité, capacité, concession, affirmation nuancée (= à ma connaissance, si je ne m'abuse) : *C'est bien le premier homme qui dise cela, qui ait vu cela. J'ai demandé mon chemin au premier passant que j'ai rencontré* (simple fait). *Ils furent les derniers des Romains qui combattirent pour la liberté de la république* (Ac.). Pour un fait futur, on emploie normalement l'indicatif : *Le premier homme que j'interrogerai me le dira*. Avec un futur du passé : *Il pensait que le premier qu'il interrogerait le lui dirait*. — Pour marquer un fait hypothétique : *C'est bien le premier qui consentirait à faire cette démarche*.

Quoique ce soit un homme qui me **déplaie** ou qui me **déplait** : cf. Quoique, 4. — Cf. aussi Quel que, 1, d.

C) Introduites par **certaines conjonctions autres que la conjonction que** : cf. ces conjonctions, à leur rang alphabétique.

Emploi du mode après *que* remplaçant une autre conjonction : cf. Que, 5.

N. B. — Dans l'**interrogation indirecte**, on emploie l'indicatif ou le conditionnel, et non le subjonctif.

On voit tout de suite la différence entre *Peu importe qu'il l'ait dit* et *peu importe à qui il l'a dit*. Dans cette dernière phrase, on retrouve le mot interrogatif, il y a interrogation indirecte ; comparez : *à qui l'a-t-il dit ? peu importe*. On dira de même : *Peu importe quelle démarche il a faite, de quoi il se plaint, comment on l'a reçu, pourquoi il est parti, combien il y en a*. Pour marquer une éventualité : *Peu importe comment on l'aurait reçu, à qui on aurait pu s'adresser, etc.*

La langue classique employait parfois le subjonctif dans l'interrogation indirecte : *Qu'importe à qui je sois ?* (Corneille). Nous dirions : *à qui je suis*. L'Académie donne encore cet exemple, dont l'étrangeté ne doit pas être soulignée : *Il m'est fort indifférent quel jugement vous en portiez* (à *Indifférent*).

SUBSIDIER, qui n'est pas nouveau puisqu'il est dans Bescherelle, n'est admis ni par Littré, ni par le *Dict. gén.*, ni par l'Académie. Il est cependant employé en France, mais moins qu'en Belgique. Bien formé et plus élégant même que l'officiel *subventionner*, il n'a rien d'un barbarisme.

SUBSTANCE s'écrit avec *c*; **substantiel** avec *t*.

SUBTIL. -- En dehors de son sens premier (« fin, composé d'éléments déliés » : *Matière subtile, émanation subtile*; par extension, « qui s'insinue promptement » : *Venin subtil*), cet adjectif s'emploie surtout dans les deux acceptions suivantes, où l'on retrouve l'idée de finesse, de difficulté de perception :

1) qui présente des finesse difficiles à saisir : *Une différence subtile*. Il se dit figurément « des choses où l'on montre de la finesse, de l'ingéniosité, de la pénétration » : *Pensée subtile. Argument subtil. Interprétation subtile* » (Ac.). Parfois en mauvaise part : *Un raisonnement plus subtil que solide* (Ac.).

2) qui perçoit finement, qui distingue les choses les plus fines à saisir : *Un esprit subtil. Avoir la vue subtile, l'œil subtil, des sens très subtils* (Ac.).

D'après les dictionnaires officiels d'aujourd'hui, *subtil* ne peut donc jamais se dire pour une adresse manuelle (cf. Bloch). Il a eu pourtant ce sens autrefois et Littré le connaît encore : *Un subtil voleur. Main subtile pour escamoter. Un joueur de gobelets fort subtil. Ce tour, ce vol est subtil*.

Le *Larousse du XX^e siècle* donne les expressions : *Un escamoteur subtil* (= qui est doué d'une grande dextérité), *Un tour fort subtil* (= opéré avec une grande dextérité).

En Belgique, on va plus loin encore et l'on dit : [*Il s'est laissé rattraper, il n'est pas assez subtil*] = pas assez rapide, alerte. Il y a là aussi une survivance du sens plus large que *subtil* avait autrefois. Littré, après avoir donné des exemples où il est question de dextérité, ajoute : « On dit à peu près dans le même sens : Le renard est un animal fort subtil; le singe est subtil ».

SUCCOMBER à = ne pouvoir résister à (*à la tentation, à la douleur*); **sous** = être accablé sous (*sous le poids, sous le fardeau*).

SUCETTE n'est pas admis par l'Académie et par le *Dict. gén.*, qui ne connaissent que *tétine*. Mais la *tétine* s'adapte au biberon. La *sucette* désigne autre chose. Le mot figure d'ailleurs dans le *Larousse du XX^e siècle* avec plusieurs sens : appareil servant dans les raffineries, bonbon fixé à l'extrémité d'un bâtonnet.

En Belgique, le mot désigne une sorte de tétine qu'on donne à sucer aux bébés pour les calmer. Le *Nouveau Petit Larousse illustré* (éd. 1948) connaît également ce dernier sens, qui n'est donc pas propre aux Belges : « petite tétine que l'on donne à sucer aux nourrissons ».

SUCRE. -- Ne pas dire : [*un sucre*] pour *du sucre*, *un morceau de sucre*.

SUCRER. -- Littéré accepte qu'on dise familièrement : [*Se sucrer*] pour : « sucrer son café, son thé ». Le bon usage n'a pas adopté cette expression. On ne dira pas : [*Êtes-vous assez sucré? Sucrez-vous*]. On dira : *Votre café est-il assez sucré? Servez-vous de sucre*.

SUÉE désigne l'état de transpiration : *Une bonne suée peut guérir un rhume*.

Laissez à la langue populaire l'emploi de ce mot dans les sens de « peur subite, alertes, fatigues, allant jusqu'à provoquer la sudation, travail manuel excessif et fatigant » (Lar.).

SUFFIRE. — 1. **Conjugaison.** Notez les formes : *Je suffis, nous suffisons, vous suffisez, ils suffisent. Je suffisais. Je suffis, nous suffîmes*. Subj. prés. : *Que je suffise*. Subj. imp. : (*Que je suffisse*), *qu'il suffît. Suffisant. Suffi*.

2. On dit : **Cela suffit** ou simplement **Suffit** == Voilà qui est bien, c'est assez, n'en parlons plus.

3. On dit : **Suffire à** ou **suffire pour** devant les noms et devant les verbes : *Cette somme ne suffit point pour payer vos dettes* (Ac.). *Cinq cents francs ne peuvent suffire pour toutes ces emplettes* (Ac.). *La plus légère contrariété suffit pour l'irriter* (Ac.). — *S'il perd ce procès, tout son bien n'y suffira pas* (Ac.). *Un domestique ne saurait suffire à servir tant de personnes* (Ac.). *Comme si la nature ne suffisait pas à nous détruire* (Voltaire).

On dit : *Il ne suffit pas à la tâche* (expression clichée), mais on dirait : *à cette tâche* ou *pour cette tâche*.

4. Après l'impersonnel, on emploie *de* devant un nom ou un infinitif : *Il suffit de le regarder, il suffit d'un rien*.

5. Après **il suffit que** ou la forme elliptique **suffit que**, on emploie généralement aujourd'hui le subjonctif, qui est toujours permis. L'indicatif s'emploie encore, moins qu'autrefois, pour exprimer l'idée d'une constatation pure et simple ou pour souligner la réalité de la subordonnée : *Il suffit que chacun fasse son possible et tout ira bien* (idée d'une condition, d'une éven-

tualité : si chacun fait son possible). *Il suffit qu'il m'a souvent trompé pour que je n'aie plus confiance en lui* (Le Bidois, I, p. 328. Simple constatation. On pourrait d'ailleurs dire, bien qu'il ne s'agisse plus d'une condition : *Il suffit qu'il m'ait souvent trompé*. — *Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné?* (RACINE, *Andromaque*, v. 1188).

SUFFISAMMENT. — 1. **Suffisamment de + un nom** est correct : Durrieu a donc tort de condamner, après Littré : *Il a suffisamment de bien pour vivre. Il a suffisamment de courage pour...* — *Il y a suffisamment de monde* (Ac.).

2. On ne peut dire [**suffisamment que pour**]. On dit : *Je ne suis pas suffisamment documenté pour discuter cette question.*

3. Malgré le double sens de *suffisance*, **suffisamment** ne peut être employé dans le sens de : avec *prétention*.

SUFFOCANT, adjectif; **suffoquant**, participe présent : *Une fumée suffocante. Suffoquant d'indignation, il répondit péniblement.*

SUICIDER, s'il s'employait seul, voudrait dire, étymologiquement : *se tuer*. Les puristes ont naturellement souligné le pléonasme de **se suicider**. Vincent a parlé d' « une expression barbare ». L'Académie, greffier de l'Usage, écrit : « *Se suicider* : se tuer (notons que *se tuer* peut se dire quand il n'y a pas suicide). Ce verbe est incorrectement formé, mais il est d'un usage courant. » L'Office, comme les bons écrivains, adopte l'expression (cf. *Le Figaro*, 26 mars 1938).

Mais qu'on ne parle pas de [**suicider quelqu'un**], même dans le sens spécial de : « assassiner quelqu'un et répandre le bruit qu'il s'est suicidé ». Cependant, le Père Deharveng (p. 273) relève l'expression chez Veuillot, chez « Maurras, Daudet et bien d'autres ».

SUISSE. — L'adjectif ne change pas au féminin. Le nom fait au féminin : *Une Suisseuse*.

SUITE. --- 1. [**Suite à**]. Bien que la suppression de *à* ou de *par*, dans *à la suite de* et *par suite de*, rappelle d'autres ellipses semblables (cf. *Retour*), on ne dira pas : [**suite à**]. D'après l'Académie, **à la suite de** = dans la compagnie de, dans le cortège de (*De brillants officiers venaient à la suite du prince*), après (*A la suite de ce chapitre, on a mis un commentaire explicatif*); **par suite de** = en conséquence de. En réalité, *à la suite de* peut aussi exprimer la conséquence. Comparez : *A la*

suite de cet accident il a dû garder le lit (Ac.). et *Par suite des arrangements pris entre eux, vous serez payé* (Ac.).

On dira donc : **A la suite de** cette démarche. **Par suite de** cette démarche. **En réponse à** votre lettre.

Ensuite de (= par suite de, à la suite de) est vieilli (Ac.).

Par suite = par une conséquence naturelle. **Par la suite** = à une époque postérieure.

2. **De suite** et **Tout de suite**. Cf. *Tout*, 17.

SUIVANT. — Cf. *Selon* et *Suivre*.

[**SUIVEUR**] a un sens péjoratif et ne se dit que d'un homme qui suit les femmes dans la rue. Le mot est vulgaire.

SUIVRE. — Cf. *Ensuivre*.

[**En suivant**] ne peut se dire pour *d'affilée*.

Ne dites pas : *Il le suivait [par derrière]*.

SUJET ne peut s'employer, comme on le fait en Belgique, dans l'acception de « domestique », « gens de maison ».

On dit : *un sujet rebattu*, et non [*un sujet rabattu*].

SUPÉRIEUR. — Cf. *Inférieur*.

SUPERLATIF. — Inutile d'insister sur la différence entre le superlatif absolu (*très grand*) et le superlatif relatif (*le plus grand de tous*).

Il suffira de noter ceci à propos du superlatif relatif :

1) On dit : *C'est le plus grand fripon*. Aussitôt après un possessif, on n'emploie pas l'article : *Mon plus cher ami, mon meilleur ami*. Mais : *Mon ami le plus cher*.

2) Des grammairiens affirment que l'article défini est omis après la préposition *de*. Ce n'est pas exact. On dit en effet : *C'est du meilleur goût* (comparez : *C'est de bon goût*). *Un homme de la plus haute distinction*. On omet l'article après la préposition *de* séparée du pronom démonstratif *ce* par un relatif et un verbe : *Ce qu'il y a de plus beau*. *Ce que j'ai vu de plus intéressant*. Après un pronom indéfini, dans des phrases comme les suivantes, on a en réalité un comparatif : *Je n'ai rien de plus beau*. *Je voudrais quelqu'un de plus dévoué*.

3) Le nom suivi d'un superlatif relatif est normalement précédé de l'article défini : *C'est la chose la plus aisée du monde*. Toutefois, certains amateurs d'archaïsmes emploient aujourd'hui encore l'article indéfini, comme le faisaient couramment les écrivains classiques : *C'est une chose la plus aisée du monde*

(Molière). L'emploi du démonstratif avec un superlatif relatif n'est pas non plus très vivant : *Cet endroit le plus reculé de votre appartement* (La Bruyère).

4) Accord de l'article : cf. *Article*, 2.

5) Accord de l'adjectif après *de plus* : cf. *Accord (de l'adjectif)*, 8.

SUPPLÉER. — On connaît la distinction théorique, maintenue par les linguistes, par le *Dict. gén.* et par l'Académie, entre *suppléer quelque chose* et *suppléer à quelque chose*. Il est certain qu'elle n'est pas toujours respectée, et Littré la rejetait au nom de l'usage. Je crois qu'il faut ajouter aux divers sens de *suppléer quelque un* ou *quelque chose* celui de *remplacer*.

1) **Suppléer quelque chose** = a) Ajouter ce qui manque, fournir le complément. Le verbe a pour complément ce qu'on ajoute : *J'ai suppléé les cent francs qui manquaient*.

b) Mettre à la place d'autre chose : *S'ils ne plaisent point assez* (les titres), *l'on permet d'en suppléer d'autres* (La Bruyère).

c) Seconder pour rendre complet, remplacer : *La clarté du soleil, apparemment jugée trop faible, était, même à midi, secondée, suppléée par des lampes très puissantes* (G. DUHAMEL, *Chronique des saisons amères*, p. 145). Le complément (ici le sujet du verbe passif) n'est pas ce qu'on met à la place, mais ce que l'on complète. Cet emploi se substitue aisément à *suppléer à ce qui est insuffisant* (cf. 3), du moins quand il ne s'agit pas de choses de nature différente. *Il lui était séant de se maintenir près des maîtres; l'intelligence de ceux-ci suppléait avantageusement la sienne* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 299).

Duhamel écrit aussi, dans *Paroles de médecin* : *L'homme demande aux animaux non seulement des vêtements pour suppléer l'insuffisance de sa fourrure...* (p. 212). Le sens est bien, ici encore : remplacer (en complétant). *Il est clair que les appareils et les machines tendent non seulement à prolonger, à compléter, à corriger, à multiplier nos sens, mais encore à les suppléer* (p. 216). *Il n'existe aucun appareil susceptible de suppléer le toucher, sens merveilleux qui suffirait à nous donner une représentation cohérente du monde* (p. 217). L'idée de « remplacer en complétant » a fait place dans ces derniers exemples à celle de « remplacer », ainsi que le montre l'énumération de l'avant-dernière phrase.

2) **Suppléer quelque un** = le remplacer momentanément en faisant ses fonctions : *suppléer un professeur, un juge. Si vous ne pouvez venir, je vous suppléerai* (Ac.).

3) **Suppléer à quelque chose** : remédier au manque, au

défaut de quelque chose; remplacer une chose par une autre qui en tient lieu, quoique de nature différente. Le complément est ce qui manque, ce qui est insuffisant : *La qualité supplée à la quantité.*

N. B. --- On ne dirait plus guère comme Pascal (cité par Littré) : *Ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entière aux termes courts.* On dirait : *substitue la définition entière aux termes courts.*

SUPPORTER. --- Cf. *Porter le vin.*

SUPPOSÉ. -- Cf. *Participe passé* (accord), Règles particulières, 1, a.

SUPPOSER QUE est suivi du *subjonctif* s'il veut dire « établir l'hypothèse que »; de l'*indicatif* s'il veut dire « présumer, croire, admettre comme un fait » : *Suppose que je sois absent. Que ferais-tu? --- Décide, voyons! Suppose que je suis absent et que tu dois prendre une décision. --- Suppose que je ne sois pas reçu. Que dirais-tu? --- Suppose que je viens d'échouer et que tu ne reçois. --- Je suppose qu'il sera bientôt las de ce genre de vie. Supposons que ce soit vrai...*

SUR est employé incorrectement dans beaucoup d'expressions :

[**Sur le coup de midi**] pour *Au coup de midi* (quand midi sonne) ou *Vers midi.*

[**Sur le temps que**] pour *pendant que.*

[**Sur ce temps-là, sur le temps que vous ferez ceci, je ferai cela**] pour *pendant ce temps-là, pendant que vous ferez ceci.*

[**Sur deux heures. Il fera cela sur huit jours**] pour *en deux heures, en huit jours.*

[**Sur le tram**] pour *dans le tram*, à moins qu'on ne soit *sur la plate-forme.*

[**Travailler sur un bureau**] pour *dans un bureau.*

[**Trouver à redire sur tout**] pour *à tout.*

[**Être fâché sur quelqu'un**] pour *contre quelqu'un.*

[**Je ne reviens pas sur son nom**] pour *Je ne me rappelle pas son nom.* Cf. *Revenir.*

[**Être sur sa porte**] pour *sur le pas de sa porte.* Cf. *Porte.*

[**Sur un journal**] pour *dans un journal.* Cf. *Dans, 1.*

[**Jouer sur la rue**] pour *dans la rue.* Cf. *Dans, 4.*

[**Il y va deux fois sur la semaine**] pour *deux fois la semaine, deux fois par semaine.*

[**Crier sur quelqu'un**] pour *Gronder quelqu'un, se fâcher contre quelqu'un.*

Voici quelques expressions condamnées ou suspectées à tort par des puristes ou des amateurs :

Il est très propre, très sale sur lui est admis par l'Académie. Cf. *Propre*, 2.

Tomber sur tel passage d'un livre, tomber sur quelqu'un (le rencontrer par hasard, dire du mal de lui).

Aller sur quatre ans, aller sur ses quatre ans (Ac., à *Aller*).

Rester sur son appétit : *Pour se bien porter, il faut demeurer, rester sur son appétit* (Ac., à *Appétit*).

Il tire sur son père (= il ressemble à son père); cf. *Tirer*.

La clef est sur la porte, expression (familière) admise par l'Académie = Elle est dans la serrure. Mais on ne dira pas : [*La clef ne va pas sur cette serrure*]. On dira : *dans cette serrure*.

Sur un fauteuil. Cf. *Dans*.

Sur la fin de l'hiver, sur l'heure du dîner, sur les dix heures (Ac.).

Sur dix, il n'y en a pas un de bon (Ac.). *Il eut deux cents voix sur trois cents et fut élu* (Ac.).

Il travaille une semaine sur deux, un jour sur deux, sur trois. Nouvel exemple de l'ignorance de Tavernier et de Lerville, qui condamnent ce tour. Il faudrait dire : *de deux jours l'un*, etc. Sans doute on dit très élégamment : *de deux semaines l'une, de deux jours l'un*, mais on ne dit plus guère : *de trois jours l'un*. On peut dire assurément : *une semaine sur deux, un jour sur deux, sur trois* (cf. Martinon, p. 161).

Fermer la porte sur quelqu'un (Ac.).

Cet appartement a deux fenêtres sur la rue (Ac.). Cf. *Dans*, 4.

Vivre sur ses rentes, sur son capital. Cf. *Vivre*.

Être sur son départ (Ac.) = être près de partir. *Une femme qui est sur le retour*.

Tourner sur la droite, sur la gauche (Ac.) ou plus souvent : *Tourner, prendre à droite, à gauche*.

Une maison sur le bord ou *au bord* de la route.

Il travaille sur tel sujet.

Notez aussi l'emploi de *sur* en parlant de l'endroit où se porte l'effort : *Il fallait mettre quatre chevaux sur cette voiture pour la tirer du bournier* (Ac.). *Cet imprimeur a mis deux ouvriers sur la même feuille pour aller plus vite* (Ac.).

On dit aussi *être sur un sujet, sur une question* ou *en être sur* : *Quand il est sur ce sujet, il est intarissable* (Ac., à *Être*). *Puisque j'en suis sur l'arrangement de mon temps* (G. DUHAMEL, *Bio-graphie de mes fantômes*, p. 224)

SÛR. — On écrit avec un accent circonflexe : *Un abri sûr (= où l'on est en sûreté), un ami sûr, je suis sûr qu'il en est ainsi, j'en suis sûr, un remède sûr, sûrement qu'il viendra, à coup sûr (Vous le trouverez à coup sûr = inmanquablement); et familièrement : pour sûr que nous irons ou : pour sûr, il viendra.*

On ne dit pas : [*Il viendra sûr me voir*]. C'est du wallon. Il faut dire : *sûrement*.

Ne dites pas non plus : [*Je suis sûr et certain*]. Dites : *Je suis sûr* ou *Je suis certain*.

Sûrement que. On dit très bien : *Sûrement qu'il le fera. Sûrement qu'il l'aurait fait si on le lui avait demandé.*

L'adjectif **sur** s'écrit sans accent circonflexe quand il signifie « qui a un goût acide et aigret » : *Ce fruit est sur. Ces pommes sont sures.*

SÛRETÉ. Cf. *Épingle (de sûreté)*.

SURPLOMBER peut être pris intransitivement dans le sens de « pencher, être hors de l'aplomb » : *Ce mur surplombe*. Mais, malgré certaines oppositions, il est surtout vivant aujourd'hui, et chez d'excellents écrivains, dans le sens de « se trouver au-dessus d'une chose par une position hors d'aplomb » : *Des rochers surplombent le chemin* (Ac.).

SURPLUS. — Accord du verbe avec *le surplus*. Cf. *Accord (du verbe)*, A, 2.

SURPRENDRE. — *Être surpris que* ou *si*. Cf. *Étonner*.

SURSEOIR. — 1. Conjugaison : *Je sursois. Je sursoyais. Je sursis. Je surseoirai. Que je sursoie, que nous sursoyions. Sursoyant. Sursis* (sans féminin).

2. **Surseoir quelque chose** (remettre, différer) est vieilli et ne se dit plus guère qu'en termes de procédure : *Surseoir une délibération, un jugement, l'exécution d'un arrêt, les poursuites* (Ac.).

De nos jours, on dit mieux **surseoir à** : *Surseoir au jugement d'une affaire, à l'exécution de l'arrêt, aux poursuites* (Ac.).

SURTOUT QUE (— surtout parce que, d'autant plus que) est condamné par des grammairiens et considéré par Thérive comme « irréprochable ». « Trois millions de Parisiens l'emploient chaque jour en l'an 1928 » (*Querelles*, t. I, pp. 185-186). J'ajoute que, parmi ces Parisiens, on peut citer des gens comme Duhamel, Jammes, Miomandre, Cohen, Romain (cf. Sandfeld, II, pp. 318-319).

SURVENIR. — Auxiliaire *être*.

SUSCEPTIBLE marque étymologiquement une possibilité passive (latin *suscipere*, recevoir) : « qui peut recevoir ». Il ne peut être synonyme de *capable*, dit l'Office, qui s'en tient à une remarque de Littré : « On est *susceptible* de recevoir, d'éprouver, de subir; mais on est *capable* de donner ou de faire. Un édifice est *susceptible* de réparations; un architecte seul est *capable* de les concevoir telles qu'il les faut. Ce colonel serait bien *capable* d'être général; mais les lois militaires ne le rendent pas encore *susceptible* de cet avancement » (*Le Figaro*, 11 février 1939). Ce dernier exemple montre la nécessité de recourir parfois au mot *capable* pour éviter l'équivoque. Mais en dehors des cas où l'amphibologie est à craindre, on emploie couramment *susceptible*, même dans les milieux cultivés et en littérature, pour exprimer une possibilité active. Cf. Duhamel : *Joseph avait un chauffeur et un valet de pied susceptible lui aussi de tenir le volant* (*La Passion de Joseph Pasquier*, p. 30). *Tous les praticiens susceptibles d'apporter au débat des faits et des lumières* (*Paroles de médecin*, p. 187).

SYLLABES. — Comment diviser les syllabes lorsqu'on va à la ligne?

On met un tiret à la fin de la ligne devant la consonne unique ou devant la dernière consonne du groupe. Toutefois on ne sépare pas *l* et *r* de la consonne précédente, si celle-ci n'est pas identique. On ne sépare pas non plus *ch*, *gn*, *ph*, *th*.

Exemples : *ma-gni-fi-que*, *res-plen-dis-sant*, *en-tre-pren-dre*, *il-li-si-ble*, *ir-ré-sis-ti-ble*, *an-thro-po-pa-ges*, *cor-res-pon-dan-ce*, *ins-truc-tion*. Parfois on s'écarte de cette règle pour faire la pcouure entre le préfixe et le radical : *sub-sti-tuer*. On notera qu'il est contraire à l'usage d'aller à la ligne entre deux voyelles.

SYMPATHIQUE. — L'Office n'a pas craint d'employer les mots « redondance » et « galimatias » pour condamner : *Croyez à mes sentiments sympathiques*. « La sympathie, a-t-il déclaré, est un sentiment. *Sentiments sympathiques* constitue donc un pléonasm » (*Le Figaro*, 12 mars 1938).

C'est mal raisonner. On peut dire, certes : *Croyez à ma sympathie*. Mais si l'on parle de sentiments, ce qui n'est pas plus étrange dans ce cas-ci que dans tous les autres, il faut préciser la nature de ces sentiments. L'Académie enregistre les expressions : *Sentiments antipathiques*, *Sentiments sympathiques*. *Croyez à mes sentiments bien sympathiques*.

SYMPTÔME. — *P* et *t* se prononcent. L'accent circonflexe disparaît dans l'adjectif **symptomatique**.

T

TABOU. — Ce nom masculin, employé adjectivement, s'applique à une personne ou à un objet que l'on doit respecter, que l'on ne peut toucher. On écrit : *Ces sorciers sont tabous. Un lieu tabou; armes taboues* (Nouv. Petit Lar. ill., 1948).

TACHE = souillure. **Tâche** = travail à exécuter.

Tacheter. *Je tachelte.*

Tacher. Tacheter. Des censeurs, comme Leruitte, veulent qu'on dise *une robe tachelée* pour une robe souillée de diverses taches. C'est mal comprendre le sens de *tacheter*. Ce verbe signifie : marquer de diverses taches, surtout de taches petites et très nombreuses; mais, ainsi que l'observe très justement l'Académie, « il se dit proprement des taches qui sont sur la peau des hommes et de certains animaux : *Le grand soleil, le grand hâle lui a tacheté le visage*. Il se dit aussi de taches artistiques : *Il faudra tacheter de rouge le fond jaune de cette étoffe* ». Et elle ajoute : « *Tacheté*, adjectivement : *Une couleur tachetée, un chien blanc tacheté de jaune, des fleurs tachetées de rouge* ».

Tout cela précise bien le sens et l'emploi de *tacheté*, qui se dit de la peau, du pelage, de fleurs ou d'une étoffe volontairement marquée de diverses taches. Mais une robe souillée d'une ou de plusieurs taches est une robe *tachée*.

Bien que Brunot (p. 369) donne l'expression *Ce tissu ne tache pas à l'eau*, cet emploi dans le sens de *se tacher* n'est pas à conseiller.

Tâcher. 1. On dit : *Tâcher de faire une chose. Tâchez d'avancer cet ouvrage* (Ac.).

Certains écrivains restent fidèles à la forme *tâcher à faire*, qui est cependant vieillie : *En ce temps que je tâche à décrire... Je déteste l'attente : je tâche à l'éviter pour moi-même et à l'épargner aux autres* (G. DUCHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, pp. 66 et 83).

2. On évitera le pléonasme de [*Tâchez de faire en sorte que*].

3. On dit **tâcher que** : *Tâchez qu'on ne vous entende plus* (Veillez à ce qu'on ne vous entende plus).

[**Tâchez à ce que**], qui s'entend, est d'autant moins recommandable qu'on ne dit plus guère : *tâcher à faire*.

Ne dites pas non plus : [**Tâchez moyen que**].

TAC-TAC, synonyme de **tic-tac**, s'écrit avec un trait d'union (Ac.).

TAIE. — On dit : *une taie d'oreiller* et non : [*une tête d'oreiller*].

TAILLEUR n'a pas de féminin. [**Tailleuse**] ne peut s'employer pour *couturière*, comme on le fait non seulement en Belgique mais aussi dans des régions du midi de la France.

TAIRE. — Conjugaison : *Je tais, il tait, nous taisons. Je taisais. Je tus. J'ai tu. Je tairai. Que je taise. Taisant. Tu.*

Noter l'accord dans *se taire* : *Elle s'est tue*.

TAMBOUR. — Cf. *Raisonner*.

TAM-TAM. — Pluriel : *des tam-tams* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 83).

TANDIS QUE se construit avec l'indicatif ou le conditionnel. Il peut avoir le même sens que *pendant que*, mais il peut aussi, mieux que cette dernière locution, marquer l'opposition, en même temps que la simultanéité : *Tandis que* (ou *pendant que*) *nous séjournions en Suisse, nous avons eu le plaisir de rencontrer X. Tandis que ses condisciples travaillaient, il s'abandonnait à la dissipation*. — Il peut se détacher en tête d'une proposition adversative principale ou indépendante : *Cet itinéraire est trop fatigant. Tandis que, si nous prenons ce chemin, nous ferons une promenade reposante*.

TANIN s'écrit avec une ou deux *n* (Ac.).

TANT. — 1. Cf. *Autant* : *Il travaille tant! Il a tant de travail!* (mais, devant un adjectif : *Il est si travailleur!*) *Il ne travaille pas autant* (ou *tant*) *que vous. Il gagne tant par mois* et non [*autant par mois*]. *Dans ce journal, on paie tant la ligne* et non [*autant*]. *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*. Cf. *Si*, B : emploi de *tant* + un verbe.

2. **Tant** en tête d'une phrase peut signifier « à tel point » : *Tant il était abusé. Tant le monde est crédule. Tant il est difficile d'être impartial. Tant il est vrai que...*

3. Quelques expressions :

Tant et si bien que..., *faire tant et si bien que...* (on dit

aussi familièrement dans le même sens : *tant et tant que...*).

Tant et tant, tant et plus : *Il a tant et tant de richesses, il en a tant et plus. Nous vous en fournirons tant et plus.*

Tant il y a que, tant y a que. Durrieu (se fondant sans doute sur le *Dict. gén.*) considère la première de ces expressions comme incorrecte. Il a tort. Le pronom *il*, souvent omis dans l'ancienne langue, qui disait volontiers *y a*, a été exigé par Malherbe, qui n'a pas toujours été écouté. Les deux tours sont admis dans l'usage actuel, mais le tour qui paraît le plus normal et le plus fréquent est certainement *tant il y a*; l'autre « se rencontre encore aujourd'hui chez quelques écrivains curieux d'archaïsme » (Le Bidois, I, p. 179). L'Académie met les deux locutions sur le même pied et les réserve à la langue familière, ce qui est une erreur, car il s'agit aussi d'expressions littéraires.

Quant au sens, ces deux locutions, d'après les Le Bidois, ont sensiblement le même sens que *tant et si bien que* : *Il ne cesse de se plaindre; tant y a que sa conversation devient insupportable* (Le Bidois, II, p. 486). Le sens le plus fréquent est cependant « quoi qu'il en soit, enfin, bref » : *Je ne sais pas bien ce qui donna lieu à leur querelle, tant il y a qu'ils se battirent* (Ac.). C'est le seul sens possible, me semble-t-il, dans ce vers des *Plaideurs* cité par les Le Bidois : *Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne* (RACINE, *Les Plaideurs*, v. 711).

En effet, Petit Jean, rappelé au fait par Dandin, s'écrie : On veut me faire dire de grands mots. « Pour moi, je ne sais point faire tant de façon Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapon. *Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne*; Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine; etc. » C'est bien le sens de « quoi qu'il en soit de toute cette éloquence, bref ».

Si tant est que — à supposer que, en admettant que; la condition est présentée avec réticence, sans confiance. D'où le subjonctif : *Je ne manquerai pas d'y aller, si tant est que je le puisse* (Ac.). *Si tant est que cela soit comme vous le dites* (Ac.).

4. **Tant que** a plusieurs acceptions :

a) tellement que (Mode, cf. *Si, D*) : *Il montre tant de courage qu'il doit réussir. Tant d'ardeur l'animait qu'il ne put se contenir.* - - *A-t-il tant de soucis qu'il ne puisse nous écrire?* Subjonctif après une principale négative ou interrogative, pour exprimer un fait présenté comme douteux;

b) autant que (dans une proposition négative) : *Il n'a pas*

tant de livres que moi. Il n'a pas tant d'énergie que j'avais cru.

On pourrait dire : *autant que.*

On emploie aussi de préférence *tant que* dans certaines expressions consacrées comme : *tant qu'il peut, tant qu'il veut : Vous en trouverez tant que vous voudrez. Il peut essayer tant qu'il peut.*

On doit employer *tant que* dans *tous tant que nous sommes et tant bien que mal.*

On trouve aussi *tant que* après *rien* dans des phrases comme celle-ci : *Il n'aimait rien tant qu'à persuader autrui* (R. MARTIN DU GARD, *Les Thibault*, Épilogue, p. 12);

c) aussi bien... que : *Tant chez les sauvages que chez les civilisés. Les auteurs tant anciens que modernes. Je le sers tant pour lui que pour me faire plaisir* (Ac.);

d) aussi loin que : *Tant que la vue peut s'étendre* (Ac.);

e) aussi longtemps que : *Tant que j'aurai du souffle, je protesterai. Tant qu'on ne nous l'aura pas permis, nous n'irons pas. Tant que ce peuple ne sera pas assagi, la paix restera précaire.*

On voit qu'il faut se garder de dire : *Vous faites bien de me le rappeler et [tant que j'y suis, tant que j'y pense,] je vais vous rendre ce livre.* En effet, *tant que* ne peut être remplacé ici par « aussi longtemps que ». Il faut dire : *et, pendant que j'y pense...*

5. Il faut se garder de dire, malgré la défaillance de quelques écrivains, [*tant qu'à*] au lieu de *quant à*. On dit : *Quant à moi, quant aux soldats.*

D'après les Le Bidois (II, p. 261), cette confusion est tolérable et même parfois nécessaire, devant un infinitif : *Tant qu'à lui pardonner, pardonnez-lui de bon cœur.* Il y aurait là un tour concessif et une réduction de *à tant faire que de*. Mais pourquoi ne pas employer cette dernière expression, tout simplement, lorsque le sens l'exige? Le rôle des linguistes n'est pas d'encourager de telles licences, tant qu'elles ne sont pas imposées par l'usage; or les grammairiens Le Bidois ne citent aucun exemple d'écrivain employant *tant qu'à* + infinitif.

6. **Faire tant que de** (= aller jusqu'à). On ne dit plus, comme M^{me} de Sévigné : [*Quand on fait tant de leur écrire*]. On dit : *Quand on fait tant que de leur écrire.*

7. Ne dites pas : *J'ai constaté une amélioration [tant au point de vue physique que moral]*. Dites : *tant au point de vue physique qu'au point de vue moral ou tant au physique qu'au moral.*

8. [**Un tant**] est incorrect. Au lieu de : [*Je leur donne un tant*],

il faut dire : *Je leur donne tant*. Mais on dit indifféremment *Je leur donne tant soit peu* ou *un tant soit peu* (Office, *Le Figaro*, 31 décembre 1938). — *Il me paraît tant soit peu égoïste. Ils me paraissent tant soit peu égoïstes. Douce monnaie, un tant soit peu légère* (Littré). Cf. *Peu*, 4.

9. On entend en Wallonie : [**Un tant à faire**] pour désigner un homme affairé, la mouche du coche, quelqu'un qui prétend avoir tant à faire. Cette contraction hardie n'est pas autorisée par le bon usage.

TANTIÈME. — L'Académie ne connaît ce mot que comme nom masculin : chiffre convenu d'un pourcentage. *Les tantièmes des administrateurs d'une société*.

Elle ignore l'emploi de *tantième* comme adjectif pour désigner une quantité non précisée. Cet emploi correspond à celui de *tant* et n'a rien d'anormal : *La tantième partie d'un nombre* (Littré). Mais il est assez rare et l'on entend souvent : *la n^{ième} (è-niè-me) partie d'un nombre*; *n* désigne en effet, dans le langage mathématique, un nombre indéterminé.

TANTÔT. — 1. Avec un présent ou avec *voici*, il peut indiquer un temps très prochain : *Il est tantôt midi* (Ac.). *Voici tantôt deux heures que j'attends*. On dit plus couramment dans ce sens : *bientôt*. — *Il y aura bientôt deux ans que... Il sera bientôt midi*.

2. Avec un futur, il signifie « peu après, dans la journée où l'on est » : *Je l'ai vu ce matin, et je le reverrai encore tantôt* (Ac.).

Avec un passé, il signifie = « il y a peu de temps, dans la même journée » : *J'ai vu tantôt l'homme dont vous parlez* (Ac.). *On m'a dit que vous étiez venu tantôt me chercher* (Ac.).

On voit donc qu'il est permis d'employer *tantôt* avec un passé et de dire : *Je l'ai vu tantôt*.

Dans la région parisienne, *tantôt* désigne l'après-midi, observe Dauzat (p. 322). L'Académie, elle aussi, restreint le sens de *tantôt* : « Employé avec le futur ou avec le passé, il signifie Cet après-midi ». Restriction excessive. Lorsque, dans *Andromaque*, à l'acte III, l'héroïne rappelle à Pyrrhus la scène du premier acte, qui doit se situer dans la matinée, elle lui dit : *Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié!* (v. 903). Je préférerais donc dire, avec les grammairiens Le Bidois : « *Tantôt* se rapporte toujours à un moment de la journée, et d'ordinaire à un moment de l'après-midi » (II, p. 618).

3. **A tantôt** — à un prochain moment de la journée ou, d'après l'Académie, « à cet après-midi ».

4. On dit aussi **pour tantôt, jusqu'à tantôt, de tantôt** : *Venez ça, que je vous distribue mes ordres pour tantôt* (MOLIÈRE, *L'Avare*, III, 1). *Attendez jusqu'à tantôt. D'après ses déclarations de tantôt...*

5. « La langue familière le construit parfois avec *le* ou *ce* : *Sur le tantôt. A ce tantôt.* » (Le Bidois, II, p. 619). Mieux vaut dire *tantôt* (*Je l'ai vu tantôt*) et à *tantôt*.

6. **Tantôt... tantôt.** Pour exprimer l'alternative, la succession (à tel moment, puis à tel autre), on répète *tantôt*, et l'on ne dit pas [*tantôt... ou*] : *Il les montre tantôt unis, tantôt séparés. Tantôt plus, tantôt moins.*

TAPECUL s'écrit en un mot et avec *l* (Ac.); *l* ne se prononce pas. Ce mot signifie notamment : une voiture cahotante et rude ou, en termes de marine, une petite voile que l'on hisse à l'arrière d'une embarcation. Il n'a pas les sens qu'on lui donne en wallon : trappe (porte horizontale) ou tombeau.

TAPER s'emploie fort bien intransitivement : *Taper sur quelque chose. Il lui tape sur le ventre. Taper du pied.*

L'Académie admet l'emploi familier avec un complément d'objet direct dans le sens de « frapper » : ***Taper un enfant.*** *Si vous désobéissez, je vous taperai* (Ac.).

Elle enregistre comme populaire l'expression : *Une réponse bien tapée* = qui a frappé juste.

Des puristes déclarent qu'on ne peut dire : ***taper une lettre à la machine*** (à écrire). Ils veulent qu'on dise : *frapper*. Dites sans hésitation : *taper*. L'Académie, au mot *lettre* (t. II, p. 115, col. 3), écrit : *Une lettre écrite, tapée à la machine.*

A sept heures tapant. Cf. *Participe présent*, D.

Taper dans l'œil à quelqu'un est une expression populaire pour : ***Donner dans l'œil à quelqu'un*** = « faire une impression vive sur lui par des agréments extérieurs » (Ac.).

TARDER. — On dit généralement : *Ne tardez pas à le faire.* Mais avec l'impersonnel : *Il me tardait de le voir* ou, avec *que* : *Il me tarde bien que je sois hors d'affaire* (Ac.).

TARTUFE. — Bien que Molière ait écrit *Tartuffe* et que tel soit le nom propre, on écrit couramment, comme nom commun : *un tartufe, un vrai tartufe* (Ac.). De même : *tartuferie*.

TATILLON s'écrit sans accent circonflexe. Le féminin est *tatillonne* (Ac.) : *Cet homme est tatillon. Une femme tatillonne.*

TE DEUM. — *Un Te Deum. Des Te Deum.*

TEINDRE. -- Conjugaison : *Je teins, il teint, nous teignons. Je teignais, nous teignions. Je teignis. Je teindrai. Que je teigne, que nous teignions. Teignant. Teint.*

TEL. — 1. Noter la différence d'accord entre : **Tels que des bêtes féroces, ils se sont tous rués...** *J'ai relevé plusieurs fautes, telles que celle-ci* (où *tel* s'accorde logiquement avec le premier terme de la comparaison; *Des écrivains accomplis tel que Guy de Maupassant*, écrit à tort G. Duhamel, dans *Chronique des saisons amères*, p. 31) et : *Les enfants grouillaient, telles des fourmis.* Ce dernier tour, un peu étrange mais très correct, peut s'expliquer par l'ellipse d'un verbe : *telles grouillaient, telles étaient des fourmis*; ou par l'ellipse de *que* : *tels que des fourmis* == *pareils à des fourmis*. Logiquement on peut donc accorder *tel* avec le nom qui précède (premier terme de la comparaison) ou avec celui qui suit. Cependant, en dépit de quelque hésitation, visible même chez de bons écrivains, l'usage accorde plutôt *tel*, dans ce deuxième emploi, avec le mot qui suit. On écrirait de même : **Telles des fourmis, ils grouillaient.**

2. **Tel quel** signifie « tel qu'il est », « bon ou mauvais », et prend souvent un sens péjoratif : *Ces meubles sont vendus tels quels, sans garantie.* -- Ne pas dire [*tel que*], pourtant fréquent dans ce sens. -- *Je vous rends votre lièvre tel quel* (Ac.). **Tel quel**, ce lièvre mérite une récompense (Ac.). *Il y avait dans cette chambre un lit tel quel* (Ac.). *C'est une maison telle quelle* (Ac.).

3. On ne dit plus : [*Tel qu'il soit, telle que puisse être sa conduite*]; on dit : **Quel qu'il soit, quelle que puisse être sa conduite.**

4. *Monsieur un tel, Madame une telle* font au pluriel : *Messieurs un tel et un tel, Mesdames une telle et une telle.*

5. On écrit, en laissant le nom au singulier : *Il m'a dit telle et telle chose* (Ac.). On peut écrire : **Tels et tels livres.**

Tel ou tel peut signifier : « celle-ci ou celle-là que je ne précise pas, certain, quelque » : *Je ne lui reproche pas telle ou telle parole.* -- *Je ne suis pas sans avoir observé sur moi-même telle ou telle chose, depuis quelque temps* (J. ROMAINS, *Knock*, III, 9). Sandfeld (I, p. 351) cite cette phrase, où le pluriel me paraît normal : *Ne doit-on pas croire qu'Allah, qui a donné aux femmes tels ou tels instincts, ne les en saurait punir?* (P. Mille).

Pour l'accord du verbe après *tel ou tel* et *tel et tel* employés comme adjectifs ou comme pronoms, on peut appliquer logiquement les règles valables pour *l'un ou l'autre* et *l'un et*

l'autre (cf. p. 50). On notera qu'on emploie généralement le singulier après *tel* ou *tel*, le pluriel après *tel et tel*, pronom, le singulier après *tel et tel*, adjectif, suivi d'un nom singulier.

TÉLÉFÉRIQUE est préféré par l'Office à [*l'éléphérique*] qui n'a pu s'imposer (*Revue Universitaire*, février 1938, p. 126).

TELEMENT peut remplacer *si* devant un adjectif (ou un participe) suivi ou non de *que*, à condition qu'il ne soit pas question de comparaison : *Il est tellement aimable qu'on ne peut rien lui refuser. Il n'est pas tellement prudent qu'on ne puisse le surprendre. Il fait tellement chaud que... Il est tellement avare!* Cf. Martinon, p. 523, qui admet aussi : *J'ai eu si* (ou *tellement*) *froid, faim, soif, envie de*.

Ne pas dire : [*si tellement*].

Devant *plus*, ou *davantage*, ou un comparatif, ou un superlatif, on ne peut employer que *tellement* : *Il est tellement plus sage* ou *tellement meilleur que vous. Je m'y intéresse tellement plus* ou *tellement davantage* (Martinon).

Notons aussi : *Il est tellement au-dessus des autres* (Ac.).

Avec un verbe, *tant* peut être remplacé par *tellement* : *Je l'aime tellement! Je l'ai tellement aimé! J'ai tellement attendu!*

Emploi du mode après *tellement que* (cf. Si, D, 2) : *Il est tellement avare qu'il ne veut rien prêter. — Il n'est pas tellement sot qu'on ne puisse lui apprendre un métier* (subjonctif après une principale négative ou interrogative). *Il est tellement préoccupé de ses affaires qu'il ne saurait penser à autre chose* (Ac.).

Tellement quellement = ni bien ni mal, et plutôt mal que bien : *Il s'acquitte de ses fonctions tellement quellement* (Ac.). Cette expression vieillit, mais elle se rencontre encore : *Je rapprochais, tellement, quellement, les lèvres des déchirures avec des épingles* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 133).

TÉMOIGNER s'emploie avec ou sans *de*, selon le sens :

Témoigner de = 1) porter témoignage en justice ou ailleurs, servir de témoin : *Je témoignerai de son innocence.* On dit aussi : *Il ne peut pas témoigner en justice. Témoigner contre quelqu'un;*

2) figurément, servir de preuve : *Votre offre témoigne de votre sympathie. Cette démarche témoigne de l'intérêt que vous attachez à cette affaire.*

Témoigner quelque chose = manifester, faire connaître, exprimer : *Témoigner une vive joie, de l'estime, du mépris. Il lui*

en témoigna son ressentiment (Ac.). *Il témoigna que cela ne lui plaisait pas* (Ac.). *Je vous ai assez témoigné quelle était ma pensée là-dessus* (Ac.).

TÉMOIN : 1. n'a pas de féminin : *Cette femme fut le témoin de la défense*;

2. reste au singulier dans l'expression **prendre à témoin** : *Je les prends tous à témoin*; mais varie avec *pour* : *Je les ai pris tous pour témoins*;

3. reste encore invariable quand il est employé elliptiquement devant le nom qui désigne ce qui est pris à témoin : *Il a travaillé avec négligence, témoin les erreurs qu'il a faites* (= je puis prendre à témoin...). — *Témoin leurs demandes extravagantes* (Brunot, p. 644). *Témoin les multiples pamphlets* (G. MONGRÉDIEN, *La Vie littéraire au XVII^e siècle*, p. 155). *Témoin les blessures dont il est encore tout couvert* (Ac.). Il arrive cependant que des écrivains fassent l'accord : *Témoins Octave Mirbeau et « la 628 E-8 »* (G. CHARLIER, *Passages*, p. 180). — *Il n'en a pas toujours été ainsi, témoins les exemples suivants* (Damourette et Pichon, V, p. 73).

TEMPS. — 1. Cf. *Correspondance, Passé, Imparfait, Subjonctif, etc.*

2. **Temps surcomposés**. La langue a formé des temps surcomposés en mettant l'auxiliaire *avoir* au temps composé. Ainsi le passé composé devient : *J'ai eu fini, nous avons eu fini, elle a été arrivée*. De même : *j'aurais eu fini, que j'aie eu fini, avoir eu fini* et, formes beaucoup plus rares : *j'avais eu fini, j'aurai eu fini, ayant eu fini*.

On dira, pour mieux préciser l'achèvement : *Je suis arrivé avant que vous ayez eu taillé mes arbres* (Dauzat, p. 223).

3. Notons quelques expressions formées avec **le nom temps** :

Par le temps qui court (Ac.).

Dans le temps = autrefois (Ac.). Durrieu prétend à tort que cette expression est blâmable et que la phrase : *Je l'ai connu dans le temps* ne serait correcte que dans la bouche d'un revenant.

Cela n'a qu'un temps (une durée limitée). **Pour un temps** : *Cet emploi n'est que pour un temps* (pour une certaine durée, limitée).

Dans le temps que = lorsque, pendant que : *Dans le temps qu'on le croyait perdu, il reprit l'avantage* (Ac.). On dirait mieux : *Au moment où on le croyait perdu...*

Le temps que ou **Le temps où** : *Quand reverrons-nous le*

temps où...? Un temps fut que, Un temps fut où, il fut un temps où, il y a eu un temps où. Pour l'emploi de *que* et de *où*, cf. *Que*, 2.

Ne dites pas : [sur le *temps que*] pour *pendant que*.

Le temps de, le temps que : Voyez-le deux minutes, le temps de lui donner vos premières instructions. Attendez-moi quelques instants, je vous prie, le temps que je *dise* quelques mots à ma femme. — *Le temps d'aller jusqu'à la plage, il sera sept heures. Le temps que le dîner soit prêt, nous pouvons aller jusqu'à la plage.* On remarque le subjonctif après le temps que = pendant juste assez de temps pour que je dise, pour que le dîner soit prêt... *Toutes ces pensées ne durèrent que l'espace d'une seconde, le temps qu'il portât la main à son cœur, reprit sa respiration et parvint à sourire* (Proust, cité par les Le Bidois, II, p. 427).

Tout le temps que, pendant tout le temps que : *Tout le temps que la guerre a duré, je suis resté sans nouvelles de ma famille.* On se gardera d'employer ces expressions sans un élément qui détermine la durée, le sens de *temps*. On dira fort bien : *pendant un certain temps, pendant un peu de temps, un temps* (dans le sens d'un certain temps), etc.

Dans l'entre-temps : cf. *Entre-temps*.

On écrit normalement : **de tout temps, en tout temps :** *Toujours, de tout temps, la vertu s'est fait estimer* (Ac.).

On dit : **la mi-temps** (comme *la mi-carême, la mi-août*).

TENAILLES est plus usité au pluriel qu'au singulier. *Arracher un clou avec des tenailles* (ou avec une *tenaille*).

TENDRE. — 1. Conjugaison : *Je tends, il tend*, etc.

2. **Tendant** à reste invariable d'après la syntaxe d'aujourd'hui : *Des démarches tendant à obtenir*. On trouve des traces de l'ancien usage (qui accordait le participe présent), surtout dans le langage juridique : *Deux requêtes tendantes à même fin*. L'Académie considère encore *tendant* comme adjectif et variable. Elle écrit : *Une proposition tendante à l'hérésie. Semer des libelles tendants à la sédition*. Cet accord étonne aujourd'hui.

TENDRETÉ. — On dit : *la tendreté d'un gigot, de ces légumes*.

Ce mot indique en effet, au sens physique, la qualité de ce qui est tendre, lorsqu'on parle de fruits, de légumes, de viandes.

TÉNÈBRES n'est courant qu'au pluriel : *Des ténèbres épaisses*. Des écrivains l'emploient cependant au féminin singulier : *Toute la ténèbre sauvage* (A. GIDE, dans *N. R. F.*, 1^{er} déc. 1929, p. 760). *Cette ténèbre* (F. MAURIAC, *Les Chemins de la mer*, p. 141). *La dernière ténèbre* (Id., *Le Désert de feu*, p. 146).

Peut-être les lecteurs de Moufflet nous reprocheront-ils l'exemple : *Des ténèbres épaisses*. Ce puriste décrète en effet que, si l'obscurité peut être plus ou moins profonde, « *ténèbres* (sens absolu) signifie absence totale de lumière; donc pas d'épithète à *ténèbres*, pas de *ténèbres épaisses* » (*Au secours de la langue française*, p. 118). Distinction trop radicale. *Ténèbres* s'accommodent fort bien, sans la requérir, d'une épithète qui souligne la profondeur de l'obscurité : *Se trouver dans les ténèbres* (Ac.). *Être enveloppé d'épaisses ténèbres* (Ac.).

TENIR. — 1. **Conjugaison** : *Je tiens, il tient, nous tenons, ils tiennent. Je tenais. Je tins. Je tiendrai. Que je tienne. Que je tinsse, qu'il tint. Tenant. Tenu.*

2. **Tenir (pour) + attribut** (= considérer comme). Leruitte condamne : *Je vous tiens coupable, responsable*. Il veut qu'on dise : *pour coupable, pour responsable*. Une fois de plus, il est mal informé. Les classiques disaient, comme Polyencte : *Je tiens leur culte impie*. Cette construction n'est pas sortie de l'usage littéraire et elle reste correcte, mais on dit le plus souvent *Tenir pour* : *Je tiens cela vrai, pour vrai, puisque vous le dites* (Ac.). *Je le tiens honnête homme, pour honnête homme* (Ac.). *Je tiens ces deux opinions également soutenables* (Ac.) ou *Je les tiens pour soutenables. Il délirait, maigrissait, dépérissait, je le tenais perdu* (G. DUHAMEL, *Biographie de mes fantômes*, p. 198).

On dit : *Se le tenir pour dit* (cf. 5), *se tenir pour battu, tenir que* (*Je tiens que cela a besoin d'explication*), *tenir pour constant que*.

3. [**Tenir ses Pâques**] : flandricisme. Il faut dire : *faire ses Pâques*.

4. Ne dites pas : [*Tenez cela pour vous*]. Dites : *Gardez cela pour vous* ou *Tenez cette chose secrète* (*secrète* est attribut = Gardez le silence à son sujet), *Tenez votre langue*.

5. **Se le tenir pour dit**. Boisson déclare (p. 92) : « A l'impératif, dire : *Tiens-toi-le pour dit* et non : *Tiens-le-toi pour dit; Tenez-vous-le pour dit* et non : *Tenez-le-vous* ». Il est vrai qu'on entend plutôt : *Tenez-vous-le pour dit* (Ac.), mais *Tenez-le-vous pour dit* n'est pas condamnable et est donné par les Le Bidois comme une forme tout à fait normale (II, p. 712, n° 1874). Comparez à : *Dites-le-moi*. Cf. *Impératif*, 2.

6. **Tenir au cœur**. Boisson écrit encore : « Dans *Cela me tient au cœur*, *me* est complément direct. Il faut donc dire : *cela le, la, les tient au cœur*, et non *lui, leur tient au cœur* ». Or tous les exemples que j'ai rencontrés contiennent *lui, leur*, ce

qui est logique; l'expression s'explique comme : *Sa chemise lui tient au dos* (Ac.) = être attaché à. Au figuré : *Cette injure lui tient au cœur* (Ac.; = il en a du ressentiment), *Cette affaire lui tient au cœur* (Ac.; = il s'y intéresse vivement, il y est très sensible). Cf. Molière : *Cette galère lui tient au cœur* (*Les Fourberies de Scapin*, II, 11).

7. **Il tient à... que** (= il dépend de... que) est suivi du subjonctif. Ne s'emploie d'habitude, mais reste facultatif, après cette expression employée interrogativement ou négativement (pas après *ne que*) : *Il tient à vous qu'il soit nommé. Il tient à moi que cela se fasse ou ne se fasse pas. Il ne tiendra qu'à lui que le différend se juge par une bataille* (Littré). *A quoi tient-il que nous ne partions?* (Ac.). *Il ne tient pas à moi que cela ne se fasse.* « Quelquefois, quand on dit : *Il ne tient pas à une personne que telle chose ne se fasse*, on veut faire entendre non seulement qu'elle n'y apportera point d'obstacle, mais même qu'elle y contribuera de tout son pouvoir : *Il ne tient pas à moi qu'un tel n'ait satisfaction.* » (Ac.).

Remarquez que, si le sujet du verbe subordonné représente le même être que le complément de *tient*, on emploie *de* et l'infinitif : *Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire, d'être aussi gras que moi* (La Fontaine).

8. On ne dit pas : [*tenir collection*], mais **faire collection**; ni [*tenir des lapins*] pour **élever des lapins**.

Tenir des marchandises = en avoir un assortiment, en vendre : *Tenez-vous de l'épicerie, de la mercerie? Ce marchand tient de tout* (Ac.).

9. *Tenir* peut signifier « arrêter, empêcher de faire, de dire » : *Il est si vif, si remuant qu'on ne peut le tenir. Il ne saurait se tenir de parler* (Ac.). *Je ne pus me tenir de lui dire que cela n'était pas bien* (Ac.).

Mais on ne peut pas dire absolument : [*Je suis tenu*] pour : *Je suis empêché, je ne suis pas libre*.

10. On écrit : *Elle se tient droite. Tenez-vous droit, droite, droits*. Mais : *Ils se tiennent debout*.

11. **Tenir à faire quelque chose** = avoir un vif désir de faire cette chose : *Je tiens à vous convaincre de mon innocence* (Ac.).

Avec changement de sujet, **tenir à ce que** : *Il tient beaucoup à ce que nous l'accompagnions* (subjonctif). On ne dit pas : [*Il tient beaucoup que nous l'accompagnions*].

TENTACULE est masculin : *Un tentacule*.

TERMINER. — Si l'on dit : *J'ai commencé par faire ceci* (= en faisant), on dit plutôt : *J'ai terminé en faisant ceci*. Terminer par reste cependant correct : *Il a terminé son agréable Mémoire par y joindre un Éloge* (SAINTE-BEUVE, *Lundis*, III, 68, cité par les *Le Bidois*, II, p. 704). Mais ce tour ne vous paraît-il pas plus vieilli que ne le disent les grammairiens?

TERRE. — D'après Littré, *tomber à terre* ne se dit que si ce qui tombe ne touchait pas le sol; sinon, on dit *par terre*. Distinction dont le bon usage ne se préoccupe pas. L'Académie écrit : *Votre livre est tombé à terre. Il a jeté ce papier par terre. Se jeter à terre, par terre*. On remarquera qu'on peut employer ces expressions, même s'il s'agit d'une chambre et si la chute se fait sur un tapis, sur un parquet.

Expressions figées avec à : *aller, courir ventre à terre, mettre pied à terre*.

TERRE-PLEIN. — *Un terre-plein, des terre-pleins* (= des lieux pleins de terre).

TÊTE. — 1. On peut dire : *Il a la tête de plus que moi*. Cf. *Plus*, 3

2. *Je ne connais pas de plus mauvaise tête que lui*, et non [*que la sienne*]. Cf. *Pronom possessif*, 5.

3. Boisson (p. 145) condamne comme un belgicisme l'expression *tête de bétail*. Au lieu de dire : *On a vendu cent têtes de bétail*, il faudrait dire : *cent pièces de bétail*. Erreur. *Tête* se dit très bien des animaux comme des hommes pour désigner un être : *Il a un troupeau composé de tant de têtes d'une espèce et de tant de telle autre* (Ac.). *Posséder cent têtes de bétail* (Ac.).

TÊTE-À-TÊTE. — *Se trouver tête à tête ou en tête à tête*.

L'emploi de *tête à tête* comme locution adverbiale et, avec traits d'union, comme nom masculin (*un tête-à-tête* = une entrevue où une personne est seule avec une autre, un service à déjeuner pour deux personnes, etc.) n'est pas contesté.

Mais, prétextant qu'on ne dit pas [*en face à face*], des linguistes ont voulu rejeter la locution adverbiale *en tête à tête*. Elle est cependant adoptée par le bon usage actuel. On pourrait citer beaucoup d'excellents écrivains qui l'emploient, les uns avec traits d'union, les autres sans. Grevisse (n° 934, p. 699) cite : *Il les avait laissés en tête-à-tête* (Flaubert). *En tête à tête avec sa femme* (Maupassant). *En tête-à-tête avec...* (Maurois). *Rester en tête à tête* (A. France). *Être en tête à tête avec elle*

(A. Gide). *Vivre en tête à tête* (A. Thérive). *En tête à tête avec la mort* (R. Martin du Gard).

L'Office de la langue française estime même que l'usage introduit une nuance sensible entre « Nous nous sommes trouvés *tête-à-tête* » (ou *tête à tête*) et « *en tête-à-tête* » (ou *en tête à tête*). La première locution marque mieux un fait inattendu et aussi le fait concret, matériel (*Nous nous sommes trouvés tête à tête, sur la route*; comme on dirait : *nez à nez*); la seconde a un sens plus métaphorique; elle exprime la situation de deux personnes qui s'isolent (cf. *Le Figaro*, 9 juillet 1938, et *Le français moderne*, octobre 1938, p. 328). Remarquons que l'Office hésite aussi sur la question des traits d'union. Ceux-ci, obligatoires dans le nom (*un tête-à-tête, quelques minutes de tête-à-tête, de fréquents tête-à-tête*), restent facultatifs, d'après l'usage, dans les locutions adverbiales *tête à tête* et *en tête à tête*, que je conseillerais cependant d'écrire sans traits d'union (cf. Ac. aux mots *tête* et *œil*, à propos d'*entre quatre yeux*). Ainsi fait d'ailleurs Bottequin, qui cite de nombreux exemples d'*en tête à tête* (*Difficultés*, pp. 166-169). Mais il est bon de savoir que des écrivains mettent des traits d'union dans *tête à tête* et même dans *tête à tête*. Par exemple, Mauriac écrit : *Maria Cross avait manqué au rendez-vous et l'avait laissé tête-à-tête avec Victor* (*Le Désert de l'amour*, p. 78).

THÉ. — Le P. Deharveng (pp. 276-277) a rompu une lance, avec raison, en faveur d'un emploi belge de ce nom. Proprement le thé, comme boisson, est une infusion faite avec des feuilles séchées de l'arbrisseau appelé *thé* (et non [*théier*], comme le croit Deharveng). Mais les Français disent aussi, par analogie, du *thé de framboises* (Lar. = infusion de framboises sèches), du *thé suisse* (infusion de plantes aromatiques), du *thé de viande* (infusion de viande hachée). Il semble tout aussi normal de dire : du *thé de tilleul, de camomille*. Cependant Thérive considère ces deux dernières expressions comme des provincialismes français (il ajoute : anglicismes) et il déclare qu'il faut dire : *une infusion de tilleul, de camomille, ou de la tisane de tilleul, ou simplement du tilleul* (Englebert et Thérive, pp. 54-55). **Tisane** doit être réservé pour une boisson médicamenteuse.

TIC-TAC s'écrit avec un trait d'union et est invariable.

TICKET. — Cf. *Coupon*.

TIERS. — Féminin : *tierce*. Notez qu'une **tierce personne**, c'est proprement une *troisième* personne, et non pas une autre per-

sonne quelconque. Cependant l'Académie déclare : « **Tiers** se dit, par extension, d'une personne étrangère à une affaire. *Il ne faut point mêler de tiers à cette affaire. Le droit des tiers* ».

TIMBALE. — Ne pas confondre avec *cymbale*. Cf. ce mot.

TIMBRÉ se dit familièrement d'une personne qui a l'esprit dérangé : *Une cervelle, une tête timbrée* (Ac.). *Cet homme est timbré, est un peu timbré* (Ac.).

TIMBRE-POSTE. — Pluriel : *des timbres-poste*.

TINTOUIN s'emploie familièrement dans deux sens, d'après l'Académie : 1) inquiétude qu'on a du succès de quelque chose; 2) embarras que cause une affaire : *On juge maintenant son procès; il doit avoir du tintouin* (Ac.). *Cette affaire lui donnera beaucoup de tintouin* (Ac.).

TIQUER : avoir un tic. Il peut se dire en langage familier dans le sens de « Être arrêté, être heurté par une proposition, par un fait » : *Cela m'a fait tiquer* (Ac.).

TIRÉ À PART. On a prétendu que cette expression n'était pas française et que, pour désigner une étude, une brochure tirée à part, il fallait dire : *un tirage à part*. L'action de tirer à part s'appelle un tirage à part. Mais la brochure elle-même s'appelle en bon français, et très normalement, *un tiré à part*.

TIRER. — 1. **Tirer un oiseau**, expression elliptique pour *tirer sur un oiseau*, ce qui ne signifie pas toujours le toucher ou le tuer.

2. On disait autrefois, et Littré note encore cet emploi, qui est vieilli : **Tirer quelqu'un**, dans le sens figuré de *Tirer sur quelqu'un* = dire des choses offensantes de quelqu'un, ou de *Tirer sur quelqu'un à bout portant* = lui dire en face les choses les plus dures.

Tirer sur peut signifier également : se rapprocher, avoir quelque rapport avec : *Le plumage de cet oiseau tire sur le violet* (Ac.). D'où l'expression : [*Cet enfant tire sur son père*] (= il lui ressemble). Thérive l'emploie, mais il la considère comme un provincialisme français (cf. Englebert et Thérive, pp. 57 et 61). Mieux vaut l'éviter, ou du moins la réserver à la langue très familière.

Quant à [*il tire après son père*], employé dans le même sens, c'est une incorrection.

3. [**Il tire, Ça tire**] se disent à tort en Belgique pour :

Il y a un courant d'air. Flandricismes, familiers d'ailleurs aux Wallons.

4. Ne dites pas : [**Tirer son plan**]. Dites : *S'en tirer, se tirer d'affaire.*

5. On dit : **Tirer la sonnette** et non pas [*sur la sonnette*] ou [*à la sonnette*]. En effet :

6. **Tirer sur une corde**, c'est exercer une traction sur une corde avec un réel effort pour amener à soi quelque chose.

7. **Tirer à quelque chose** n'existe que dans certaines expressions comme *tirer à la ligne* (allonger un écrit pour qu'il soit payé davantage), *tirer à sa fin* (être bien près de finir, de mourir).

TITRE. — 1. **L'article dans les titres d'ouvrages.**

A. — Peut-on faire la **contraction** entre *à* ou *de* et l'article par lequel commence un titre? Voici l'usage :

1) Si le titre ne comprend qu'un **nom**, on fait la contraction : « La beauté du *Cid*. La première scène du *Misanthrope*. L'exposition des *Fâcheux*. Je vais au *Bourgeois gentilhomme*. La morale des *Deux pigeons* ».

2) Si le titre contient un **nom suivi d'un complément déterminatif**, on dit de même : « Le succès des *Odeurs de Paris*, du *Lys dans la Vallée*, du *Médecin de campagne* ».

3) Si le titre contient **deux noms coordonnés par et ou par ou**, la préposition ne se répète pas; on dit : « Dans *Le Corbeau et le Renard* ». Mais après *de* ou *à*, fera-t-on la contraction et, dans l'affirmative, la répètera-t-on? On rencontre sous des plumes autorisées, mais rarement : « Les premiers vers de *Le Corbeau et le Renard* ». On dit aussi : « Les premiers vers du *Corbeau et le Renard*. — « Les premiers vers du *Corbeau et du Renard* »; la répétition de la préposition (et de la contraction) altère le titre et peut créer une équivoque. En l'absence d'article, on ne répète pas *de* : « La tragédie de *Tile et Bérénice* ». L'Académie dit cependant : « La fable du *Loup et de l'Agneau* ». Mieux vaut ajouter un nom comme *fable, roman, recueil, poème, comédie*, et dire : « Les premiers vers de la fable *Le Corbeau et le Renard* ».

En parlant de la comédie *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, on ne pourra dire : « L'auteur du *Misanthrope et de l'Auvergnat* », sous peine, non seulement de défigurer le titre, mais de créer une équivoque et de laisser entendre que Labiche est l'auteur de deux comédies, l'une appelée *Le Misanthrope*, l'autre *L'Auvergnat*. De même on ne dira pas : « Beaumarchais est

l'auteur du *Barbier de Séville* ou de *La Précaution inutile* »], car on laisserait croire qu'il s'agit de deux comédies différentes entre lesquelles on hésite.

Il est donc nécessaire, dans ce cas, pour échapper à l'amphibologie, d'éviter la répétition de la préposition et d'adopter un des autres tours signalés; on dira de préférence : « L'auteur de la comédie *Le Misanthrope* et *l'Auvergnat* », « L'auteur de la comédie *Le Barbier de Séville* ou *La Précaution inutile* ».

4) Si le titre contient **un verbe**, le mieux est de contracter l'article : « L'auteur du *Roi s'amuse* ».

Certains auteurs ont condamné cette contraction, bien qu'elle soit admise par l'usage, et ont conseillé de dire : « Je vais à *Le Roi s'amuse* » (A. Hermant. Cf. *Lancelot*, 1937, p. 68). Dites simplement : Je vais au *Roi s'amuse*.

B. — On notera l'emploi de l'article masculin singulier devant les titres formés d'un pluriel neutre latin (accord, selon la pensée, avec le nom *recueil* impliqué dans ces titres) : *Le Menagiana*, *le Boileana*, *le Carpentariana* (cf. Molière, Col. Grands écrivains, t. IX, pp. 8-9).

2. Pour l'accord du verbe, de l'adjectif ou du participe avec un titre d'ouvrage, cf. *Accord du verbe*, A, 13.

3. Cf. *Tout*, 1, b.

TOMBER. — 1. **Tomber quelqu'un** = le renverser; cette vieille expression française appartient actuellement au langage sportif ou populaire : *Il a tombé son adversaire*. Gide l'emploie cependant : *Quand il veut tomber J. déjà moins fort que lui* (*Journal*, *La Pléiade*, p. 300).

Si l'on dit *un auteur tombé* (dont la pièce a été sifflée), c'est dans le même sens actif que si l'on dit : *je suis tombé, des fruits (qui sont) tombés*.

2. **Auxiliaire.** Le verbe intransitif *tomber* s'emploie toujours avec l'auxiliaire *être*. Littéré, suivi par d'autres linguistes, exigeait *avoir* pour marquer l'action en train de s'accomplir, et *être* pour marquer le résultat. Aujourd'hui, *être* s'emploie dans tous les sens : *Il est tombé brusquement*. *Le tonnerre est tombé*. *Le vent est tombé* (= a cessé de souffler).

3. *Tomber sous le sens* = être clair, évident. *Tomber sous les sens* = être perceptible par les sens (vue, ouïe, etc.).

4. **Tomber d'accord.** On dit : *Je ne conteste pas ce que vous dites, j'en tombe d'accord*. *Ils en sont tombés d'accord*. *Je tombe d'accord que cela est arrivé* (Ac.).

5. **Tomber à terre, par terre.** Cf. *Terre*.

6. [**Cela veut justement tomber**]. Expression doublement fautive : par l'emploi de *vouloir* et par l'ellipse d'un adverbe. Comparez l'expression correcte : *Cela tombe justement bien*.

7. **Tomber sur quelqu'un** peut signifier, selon le contexte, « le rencontrer par hasard » (comme : *Tomber sur un mot, sur un vers, sur un passage*) ou « dire de lui des choses dures et désobligeantes ».

TON. — On dit : *Il l'a pris sur un ton fort haut. Si vous le prenez avec moi sur un ton de supériorité* (Ac.). — *Parler d'un ton de maître, d'un ton fier.* — *Je le ferai chanter sur un autre ton* (Ac.). — *Je le lui ai répété sur tous les tons.*

TONALITÉ, terme de musique et non de peinture. On dit : *les tons chauds d'une toile*.

TONDRE. — Bien qu'on dise : *tondre une brebis, le drap, un gazon*, on dit au figuré : *tondre sur un œuf* (Ac., Dict. gén.) en parlant d'un avare qui épargne sur les plus petites choses : Il tondrait ce qu'il pourrait trouver sur un œuf. On tend à dire : *tondre un œuf*.

TONITRUANT est un adjectif signifiant « qui fait un bruit comparable à celui du tonnerre » : *Voix tonitruante* (Ac.).

[**Tonitruer**] et surtout [**tonitruance**] ne sont pas admis.

TONNERRE, bien qu'il désigne proprement le bruit, s'emploie aussi pour la *foudre*. Cf. ce mot.

TOQUER a signifié anciennement *toucher, frapper*. D'où la locution proverbiale : *Qui toque (= offense) l'un, toque l'autre*.

On dit : **heurter à la porte** (ou simplement *heurter*), *frapper à la porte*. Cependant l'expression **toquer à la porte** (survivance de l'ancienne acception « frapper ») subsiste dans le langage populaire ou familier.

Celui-ci emploie aussi **toquer** sans complément, dans le même sens : *Il a poussé la porte vitrée de la concierge, loqué, et passant obliquement son melon dans la loge...* (ARAGON, *Aurélien*, p. 101).

Se toquer (familier) = s'engouer : *Il s'est loqué de cette idée, de cette personne*.

Le participe passé **toqué** peut s'employer familièrement comme adjectif : *Il est loqué (= un peu fou)* ou comme substantif *Un loqué. Une vieille loquée* (Ac.).

TORDANT. — L'Académie enregistre comme populaire : *Se tordre de rire* = rire convulsivement. Je crois qu'on peut sans scrupule employer cette expression. Mais on laissera à la langue populaire ou à l'argot l'expression : [*Il est tordant*] pour : *Il est très amusant.*

TORDRE. — *Je tords, il tord. Je tordais. Je tordis. Je tordrai. Tordu, etc.*

TORPÉDO, ignoré par l'Académie et le *Dict. gén.*, est donné par le *Larousse du XX^e siècle* avec les deux genres. Il est naturel que le féminin l'emporte, entraîné par le genre préféré d'*auto*.

TORS (= qui est tordu). — Féminin : *torse. Des jambes torsées. De la soie torse. Une colonne torse.* L'Académie mentionne le féminin populaire *torte* (à côté de la forme normale *torse*) pour ce qui est contourné, difforme : *Jambes tortes, bouche torte.*

TOUCHE. — En Wallonie on donne le nom de [**touche**] au *crayon* avec lequel on écrit sur l'ardoise. Cet emploi n'est pas français. On peut dire : *crayon d'ardoise.*

TOUCHER le piano. — Telle est l'expression normale. On dit cependant très bien aussi : *toucher du piano*, par analogie avec *jouer du piano.*

Toucher dans la main à quelqu'un = mettre la main dans la sienne en signe d'accord.

TOUJOURS peut s'employer dans les sens de « en attendant, cependant, néanmoins, du moins, en tout cas : *Je vous suivrai de près, allez toujours. Prenez toujours cela à compte. Toujours est-il que...* » (Ac.). *Tu n'iras pas lui reprocher ça, toujours* (Frei, p. 253). *Dis-moi toujours ce que tu en penses; nous discuterons ensuite. Ce n'est toujours pas la bonne volonté qui lui manque.* Remarquez que, dans ce sens spécial, *toujours* précède *pas*. Comparez : *Il n'a pas toujours raison*, où *toujours* a son sens habituel.

TOURNEMAIN ne se rencontre que dans l'expression démodée **En un tournemain** = en aussi peu de temps qu'il en faut pour tourner la main. Cette expression « a vieilli; on dit plutôt maintenant : *En un tour de main* » (Ac. Cf. aussi l'Office, dans *Le Figaro*, 29 juillet 1939).

TOURNER. — On dit très bien : *Il tourne carreau* (Dict. gén.). — *Le lait a tourné. Cette crème a tourné.*

TOURNEVIS. — On dit *un tournevis* en prononçant l's finale.

TOURNIS désigne une maladie des moutons et des bœufs qui, pris de vertige, tournent convulsivement sur eux-mêmes. Le wallon fait de ce nom un adjectif (prononcé avec s), appliqué aux personnes prises de vertige.

TOUT, comme **nom**, a pour pluriel *touts* : *Plusieurs touts distincts*.

Ne nous arrêtons pas aux cas élémentaires où *tout*, **adjectif** ou **pronom**, varie : *Tout homme; toute femme; tous les huit jours; toutes les vingt-quatre heures; ce sont tous contes à dormir debout; il a de la patience, du dévouement, du soin, toutes qualités précieuses; toutes les villes; tous me l'ont dit; tout est fini*, etc.

Notons cependant l'emploi de l'**adjectif tout**, variable, éloigné du nom auquel il se rapporte et remplaçant un adverbe comme *complètement, entièrement, tout à fait* ou l'expression *tout entier, tout entière* : *Elle tremblait toute. Un voile qui la couvrirait toute. En elle je me retrouve toute. Cela me change toute. — La philosophie de Claudel est toute dans ses ouvrages dramatiques et lyriques* (G. Duhamel, cité par Sandfeld, I, p. 410).

Au pluriel, cette construction n'est pas possible, parce qu'il y a équivoque; *Elles tremblaient toutes* signifie : *Toutes tremblaient*. Comparez de même : *Un voile qui les couvrirait tout entiers, tout entières, tout à fait et qui les couvrirait tous, toutes* (sans exception).

Retenons quelques cas spéciaux :

1. *Tout* devant un nom d'auteur, un titre ou un nom de ville :

A) Devant un nom propre de *personne* employé pour désigner les œuvres de la personne nommée, *tout* reste invariable : *J'ai lu tout Mademoiselle Scudéry*.

B) Devant un *titre* constitué par un ou plusieurs noms :

a) devant un nom masculin, singulier ou pluriel, précédé de l'article faisant partie du titre, *tout* reste invariable : *J'ai lu tout « Les Caractères » de La Bruyère* (j'écrirais, en détachant du titre l'article pluriel : *Tous les « Caractères » de La Bruyère n'ont pas la même portée satirique*. Comparez : *J'ai lu tous les « Contes d'Espagne et d'Italie »*. *J'ai lu tout « Les Misérables »* (Michaut, p. 326). *Tout « Les Animaux malades de la peste »*; on éviterait l'équivoque en disant : *en entier « Les Misérables »*, *« Les Animaux malades de la peste »*;

b) devant un nom propre féminin sans article, *tout* reste invariable : *J'ai lu tout « Phèdre » en deux heures, tout « Madame Bovary »*;

c) mieux vaut mettre *tout* au féminin si le titre commence

par un article féminin singulier : **Toute** « *La Chartreuse de Parme* », « *Il sait par cœur toute* « la *Princesse de Clèves* » plutôt que **tout** « la *Princesse de Clèves* » (Michaut, p. 326);

d) devant un nom féminin pluriel précédé de l'article faisant partie du titre, on recourt plutôt à une autre tournure. Au lieu de dire : *J'ai lu tout* « *Les Femmes savantes* » (tour qui paraît étrange), ou *toutes* « *Les Femmes savantes* » (tour équivoque), on dira plutôt : *J'ai lu en entier* « *Les Femmes savantes* ». De même, on ne dirait guère : *J'ai lu tout* « *Les Fleurs du mal* »; on écrirait, sans qu'il y eût de réelle équivoque : *toutes* « *Les Fleurs du mal* », mais on dirait mieux : *J'ai lu en entier* « *Les Fleurs du mal* ».

Si l'article ne fait pas partie du titre, on dit évidemment : *J'ai lu toutes les* « *Oraisons funèbres* » de Bossuet comme : *Tous les* « *Emaux et Camées* ».

c) Devant un nom propre de ville :

a) si celui-ci désigne les habitants, *tout* reste invariable : **Tout Rome** l'acclamait. L'accord est très rare dans la langue littéraire et n'est pas à conseiller;

b) si le nom propre désigne la ville elle-même, l'usage hésite et laisse le choix. L'Académie laisse *tout* « invariable devant un nom de ville », mais dans son exemple il s'agit des habitants plutôt que de la ville elle-même : **Tout Rome** assista à son triomphe.

D'après les Le Bidois, on dit : *Presque toute Rome fut la proie des flammes* (I, p. 244); Høfbye écrit : *Tout Rome* (p. 69); Michaut dit : *Tout Rome* ou *Toute Rome brûlait* (p. 326); Martinon note également l'incertitude (p. 176, note).

Devant un article féminin, *tout* varie : **Toute la Rome** des empereurs.

On écrit : **le Tout-Paris, le Tout-Rome** (= l'élite de ces villes), avec une majuscule à *Tout* et un trait d'union. Certains, tels les Le Bidois (I, p. 243), écrivent cependant : *Le tout Paris*.

2. Singulier (= chaque, n'importe quel) ou pluriel dans certaines expressions :

On a le choix (mais le singulier tend à l'emporter) dans : *en tout cas, de tout côté, de toute façon, en tout genre, en tout lieu, à tout moment, de toute part, de tout point, en tout point, à tout propos, en tout sens, en toute saison, de toute sorte, de toute taille, etc.*

Pour toute raison s'écrit, selon le sens, au singulier ou au pluriel.

Certaines expressions comportent l'emploi nécessaire du

singulier : *contre toute attente, à toute allure, à toute bride, à toute vitesse, à toute force, à tout hasard, à toute minute, en tout bien tout honneur, de tout temps.*

On emploie le pluriel dans : *à tous égards, en toutes lettres, de toutes pièces* (inventer, créer, forger...), *à toutes jambes, toutes voiles dehors, tourner à tous vents, toutes proportions gardées, il se livre à toutes sortes de suppositions*, etc.

Quand le sens permet le choix et que le pluriel devant un nom féminin serait sensible à l'oreille, on préfère le singulier : *en toute occasion, il se livre à toute espèce de suppositions*; c'est ainsi qu'on écrit toujours : *à toute heure.*

3. Tout adverbe.

Emploi. *Tout*, devant un adjectif, signifie « tout à fait, entièrement » (ou « si », dans *tout... que*). On ne peut dire que l'usage laisse toujours le choix entre **tout** et **très**. On ne peut non plus établir entre les deux une limite bien nette de sens et d'emploi, comme a voulu le faire Ch. Bally (*Mélanges Paul Boyer*, pp. 22-29); plusieurs observations de l'éminent linguiste sont cependant pertinentes.

Il y a des cas où *tout* s'impose parce que l'idée à exprimer est bien celle de « tout à fait », d'« entièrement », plutôt que celle d'un degré très élevé : *la bouteille est toute pleine, son linge est tout mouillé, il a les cheveux tout gris, ses mains sont toutes poissées, le ciel est tout bleu.*

C'est de même *tout* qu'impose le sens de « tout à fait » dans des expressions comme : *être tout en larmes, tout en sang, tout hors d'haleine, tout en noir, être tout au bout de la table, tout à la fin d'un livre, tout au fond du puits*, etc.

En dehors de ces cas, je pense qu'on peut retenir le principe proposé par Bally, mais en le nuancant; il faudrait noter que, généralement, *très* peut se substituer à *tout*. Celui-ci, d'un emploi plus limité, convient particulièrement devant un adjectif qui indique un état momentané, consécutif à une intervention récente. Si je parle d'un homme qui est habituellement aimable, je dois, pour exprimer cette qualité et sa constance, employer *très* : *Il est très aimable*. Si je veux marquer qu'il est devenu, à tel moment, très aimable, j'ai le choix : *Le voilà très aimable* ou *Le voilà tout aimable* (ce dernier tour marque mieux la nuance).

Notons enfin que *tout* s'emploie aussi devant certains ad-
verbes : *parler tout haut, tout bas* (à côté de *parler très haut, très bas*, qui disent davantage), *refuser tout net, tout bonnement, tout simplement*, etc. L'usage apprendra qu'on dit, avec *très* :

frapper très fort, raisonner très juste, voir très clair, agir très habilement, etc.

Accord : a) *Tout, adverbe*, est normalement invariable. Toutefois il varie en genre et en nombre devant un *adjectif* (ou un participe) *féminin* commençant par une consonne ou une *h* aspirée : *Ils sont tout tristes. Elles ont été toutes surprises, tout attristées. Toute honteuse qu'elle est. Les tout premiers. Tout surpris qu'ils sont. Des syndicats tout-puissants. Des sociétés toutes-puissantes.*

Dans *Elles se fâchent tout rouge*, on notera que *rouge* est aussi employé comme adverbe.

b) Par archaïsme — ou par analogie avec l'exception qui vient d'être signalée — certains auteurs écrivent au singulier : *Elle est toute attristée; la ville toute entière* (comme Racine écrivait : *C'est Vénus toute entière à sa proie attachée*). Ils ont tort. On suivra la règle énoncée plus haut : *tout attristées, tout entière*. Au pluriel, jamais on n'écrit *toutes* devant un adjectif féminin commençant par une voyelle, lorsqu'il s'agit de l'adverbe.

c) On voit en effet la distinction entre *Ils sont tout intimidés, Elles sont tout intimidées* (= tout à fait) et *Ils sont tous intimidés, Elles sont toutes intimidées* (= sans exception). De même entre *Ils sont tout en colère* et *Ils sont tous en colère*.

On peut se plaindre qu'*Elles sont toutes surprises* soit équivoque. Remarquons que dans la langue parlée il n'y a pas d'amphibologie; ou bien on lie étroitement *tout* et l'adjectif quand on veut dire : « extrêmement »; ou bien on accentue *tout* et on marque ensuite un fléchissement de la voix quand on veut dire : « sans exception ».

Il reste aussi la faculté de déplacer *tout* dans ce dernier cas et de dire : *Toutes sont surprises*.

La même remarque vaut pour : *Les robes sont toutes neuves*.

d) **Devant un nom**, *tout* peut avoir une valeur d'adverbe. *Il est tout énergie, toute vivacité* se perçoit comme l'équivalent de : *Il est très énergique, très vif*. Le substantif abstrait employé comme épithète ou comme attribut a une valeur d'adjectif; il est donc naturel de traiter l'adverbe *tout* comme s'il était devant un adjectif.

D'autre part, à cette tendance naturelle s'opposent d'autres tendances et d'autres usages, car il y a beaucoup de fluctuations.

On peut laisser l'adverbe *tout* invariable dans tous les cas devant un nom, même devant un nom féminin commençant

par une consonne. A côté de *Il (elle) est toute sagesse*, on peut écrire : *Il est* ou *elle est tout sagesse*. De même : *Il est tout énergie, tout vivacité*.

On accorde parfois aussi avec le nom qui suit : *Avec des yeux tout amour et toute admiration* (Bourget, cité par Sandfeld, I, p. 425). Il nous paraît plus normal d'écrire : *tout amour et tout admiration*.

Quand l'expression ainsi formée se rapporte à un féminin, on accorde souvent *tout* avec le nom féminin singulier qui le suit, même si ce nom commence par une voyelle : *Elle est toute énergie, toute vivacité* (ou : *tout énergie, toute vivacité*). *Elles sont toute ardeur* (ou *tout ardeur*). *Elle est tout cœur et toute passion*. *Elle est pour ses amis tout zèle, tout dévouement* (Ac.). *Ce sont des gens qui sont tout cœur et tout esprit* (Ac.). *Des femmes qui sont toute bonté*.

On ne se laissera pas émouvoir par l'interdit que Grammont a jeté sur : *Il est toute bonté* dans *Le français moderne*, octobre 1939, p. 358. Dans le n° suivant (janvier 1940, p. 36), A. Dauzat n'hésitait pas à parler d'un collaborateur qui était *toute* conscience.

Des grammairiens comme Michaut (p. 329) et Martinon (p. 179) déclarent que *tout* reste invariable devant les noms de choses. C'est bien ce qui ressort aussi des exemples littéraires donnés par Sandfeld (I, pp. 424, 425) : *Un gros homme débonnaire, tout sourcils*. *Il s'était montré d'abord tout sourire et prévenances*. *Le break des officiers alpins, tout mimosas et géraniums*. *Un de ces sauts-de-lit compliqués, tout lingerie et dentelles*. *Elle, en poupée de luxe, tout volants et dentelles*.

Je n'étendrais pas, comme ces auteurs et comme Littré, la rigueur de cette invariabilité à *tout... que*. De même qu'on dit : *Toute femme qu'elle est* (Ac.), on dira : *Ce corps, toute poussière qu'il est*, plutôt que : *tout poussière qu'il est*.

On notera l'invariabilité de *tout* dans les expressions consacrées : 1) En langage commercial : *Une étoffe tout laine, tout soie*; 2) *Être tout yeux, être tout oreilles* (*Elles sont tout yeux, tout oreilles*); 3) *Être tout feu, tout flamme*.

4. Tout de, tout à, tout en.

Lorsque *tout* renforce un nom introduit par une préposition, il est traité tantôt comme un adjectif, tantôt comme un adverbe.

La langue fait entrer en ligne de compte : le genre et le nombre du nom auquel se rapporte l'expression, la préposition elle-même, le souci d'éviter la moindre équivoque.

Devant **de** ou **à** :

a) Si l'expression se rapporte à un nom féminin singulier, la tendance générale est de mettre *tout* au féminin : *Une vie toute de travail. Une pièce toute de circonstance* (mais *Un sujet tout de circonstance*). *Une œuvre toute d'imagination et de sensibilité. Elle ne m'écoutait pas, toute à ses préoccupations. Elle était toute à ses devoirs.*

b) Si *de* est suivi d'un adjectif marquant la couleur et pris substantivement, *tout* reste normalement invariable : *Elle était vêtue* (ou *elles étaient vêtues*) **tout de noir**. *Ils étaient vêtus tout de noir* (remarquez que *tous de noir* voudrait dire : *Tous étaient vêtus de noir*).

c) Si l'expression se rapporte à un féminin pluriel, on emploie plutôt *toutes* (à moins qu'elle n'exprime une couleur) : *Des œuvres toutes d'imagination et de sensibilité.*

Si l'emploi de *toutes* créait une équivoque, il faudrait préférer *tout* : *Elles sont tout à leur devoir. Elles sont toutes à leur devoir* serait en effet interprété : *Toutes sont à leur devoir.*

d) Si l'expression se rapporte à un masculin pluriel, on emploiera *tout* pour éviter un contresens : *Ils sont tout à la joie d'entendre ce récit. Ils sont tout à ce que nous disons.*

Devant **en**, il y a plus d'hésitation encore. On écrira : *Elle était tout en noir*, mais on peut écrire aussi : *Elle était toute en noir*. De même : *Une robe tout en soie* ou *toute en soie. La ville était tout en flammes* ou *toute en flammes. Elle était toute en muscles* (ou *tout en muscles*). *Cette plante est tout en fleurs* (Ac.). Dans ce dernier cas, on peut aussi écrire *toute*. Mais il me semble que certains grammairiens ont tort de considérer *toute* comme la forme normale, assez souvent « déguisée » en *tout* (cf. Sandfeld, I, p. 424 et Le Bidois, I, p. 253). Ils en arrivent ainsi à donner comme *tout* à fait régulière cette phrase de Pérochon : *Une ménagère noire et sale, [toute] en mâchoires*. J'écrirais : *tout en mâchoires* (cf. plus bas, e : être tout en larmes).

Lorsque l'expression se rapporte à un pluriel masculin, l'invariabilité s'impose : *Des vêtements tout en fourrure*. On préférera aussi : *Des robes tout en soie* (toujours par souci de clarté).

Quelques expressions :

a) **Tout d'une pièce, tout de travers**. Si ces expressions déterminent un verbe, elles doivent rester invariables : *La phalange se mouvait tout d'une pièce* (toutes les pièces agissant

d'un même mouvement). *Dormir la nuit tout d'une pièce* (sans interruption). *Elles vont tout de travers.*

Si elles se rapportent à un nom (ou pronom) féminin, l'usage hésite : *Avec sa nature toute d'une pièce* ou *tout d'une pièce*. Il a sur ce problème *des idées toutes de travers* ou *tout de travers*. Parfois on laissera *tout de travers* invariable pour éviter l'équivoque : *Ces tables sont tout de travers.*

b) **Tout d'une traite** reste invariable : *Ils sont venus* ou *Elles sont venues jusqu'ici tout d'une traite.*

c) **Tout(e) à vous.** Une femme doit-elle écrire : *Je suis toute à vous* ou *tout à vous*? L'Académie fait une distinction : « *Tout à vous*, formule de politesse pour dire qu'on est à la disposition de quelqu'un. Dans cette expression, *tout*, étant adverbe, reste invariable si c'est une femme qui parle. Au contraire, il fait *toute* dans la phrase suivante, où il est employé comme adjectif : *Elle s'est donnée toute à lui* ».

C'est ainsi que, de la part d'une femme, on distingue : *Je suis tout à vous*, marquant la politesse et *Je suis toute à vous*, marquant la passion ou simplement la tendresse. Pour Sandfeld (I, p. 423), cette « prétendue différence... est purement fictive »; pour Michaut et Schricke (p. 328), « la nuance est négligeable ». Je pense au contraire qu'elle est encore assez nettement perçue et je conseille à mes lectrices de la respecter si elles veulent éviter toute méprise.

d) Dans *se faire, se donner tout à chacun, à tous, être tout à chacun, à tous*, on traite *tout* comme un adjectif attribut; on le laisse toutefois invariable, par crainte d'équivoque, si le sujet est un masculin pluriel (cf. plus haut ; *tout à*) : *Elle se fait toute à chacun* (= tout entière). *Elle se fait toute à tous* (Martinon, p. 176). *Elles se donnent toutes à tous. Ils sont tout à tous. Non qu'ils ne fussent tout à tous* (Bernoville, cité par Grevisse, n° 457, p. 324).

e) **Être tout en larmes.** Au pluriel : *ils étoient tout en larmes, elles étaient tout en larmes*; il est nécessaire de laisser *tout* invariable, à moins qu'on ne veuille dire : *Tous étaient en larmes* (tel est en effet le sens de : *Ils étaient tous en larmes. Elles étaient toutes en larmes*).

Au singulier, on écrira aussi : *Elle était tout en larmes* (Ac.).

Martinon (p. 177, note) voit « une légère nuance de sens », qu'il ne précise pas, entre *elle est tout en larmes* et [*elle est toute en larmes*]. Je n'hésite pas à mettre entre crochets, pour la déconseiller, cette dernière façon d'écrire, car, si elle était

régulière au xvii^e siècle, elle me paraît absurde selon notre syntaxe. L'accord impliquerait aujourd'hui l'interprétation : *tout entière en larmes*. Tandis que *tout en larmes*, sans signifier exactement « tout à fait en larmes », exprime une sorte de superlatif de l'expression : *elle était en larmes*.

5. **Tout autre.** Dans cette expression, *tout* peut être adjectif ou adverbe, selon le sens : *Toute autre attitude m'aurait froissé* (on pourrait dire : Toute attitude autre que celle-là). *Demandez-moi toute autre chose* (= toute chose autre, n'importe quelle chose différente). — *C'est tout autre chose* (= tout à fait autre chose). *C'est tout une autre affaire* (= tout à fait une autre affaire), *une tout autre affaire* (= une affaire tout à fait autre).

On voit comment il suffit de procéder pour résoudre aisément la difficulté : si l'on peut placer le nom entre *tout* et *autre*, *tout* est adjectif et variable; si le sens est « tout à fait autre », *tout* est adverbe et invariable.

6. **Négation.** La négation qui accompagne *tout* porte sur le mot *tout*, et non sur le verbe ou sur l'ensemble de l'idée : *Toute la ville n'est pas en flammes* signifie sans équivoque possible : Ce n'est pas toute la ville qui est en flammes; la ville n'est pas toute en flammes (cf. Martinon, p. 185).

Tous les candidats n'ont pas répondu signifie proprement : Certains candidats ont répondu, non pas tous. Si l'on veut dire : Les candidats, tous tant qu'ils sont, n'ont pas répondu (la négation portant sur le verbe), mieux vaut dire : *Aucun candidat n'a répondu*. Dans l'autre sens, on pourrait d'ailleurs aussi s'exprimer autrement : *Les candidats n'ont pas tous répondu*.

Avec un singulier, on s'expose plus encore à l'équivoque. Si le sens de *Tout ce qui reluit n'est pas or* est clair et normal (= Ce qui reluit n'est pas toujours de l'or), on s'étonne, avec les Le Bidois (II, p. 750), que Mérimée ait écrit : *Tout homme, ami des arts, n'a pu passer à Séville sans visiter l'église de la Charité*. Cela semble dire : Certains hommes, amis des arts, pas tous, ont pu passer, etc. Or il suffisait à Mérimée de dire, pour exprimer nettement sa pensée : *Aucun homme, ami des arts, n'a pu...*

Dans certains cas, la construction, la détermination particulière du nom ou le contexte dissipent toute équivoque et il apparaît clairement que la négation porte sur le verbe et sur l'ensemble : *Toutes questions qui n'ont jamais reçu de réponse. Toutes ces distinctions n'ont plus aucune utilité*.

7. **Répétition de tout.** D'une manière générale, *tout*, adjectif ou adverbe, se répète devant chacun des mots qu'il modifie : *Tous les livres et tous les cahiers seront soigneusement recouverts. Des robes toutes fripées et toutes déchirées.*

L'omission n'est cependant pas rare, mais elle est limitée par le danger d'équivoque et par la tendance à ne pas se contenter d'énoncer une seule fois l'adjectif devant des noms de genres différents.

Des robes toutes fripées et déchirées; il y a équivoque : il n'est pas évident que *tout* détermine les deux épithètes.

Tous les livres et les cahiers seront soigneusement recouverts; le sens est assez clair. Il y a certes tendance à répéter *tout* devant deux noms coordonnés, lorsque l'article se répète; mais ici les deux noms sont assez naturellement associés; on peut omettre le second *tout*.

Toutes les promesses et tous les engagements. Telle est la tournure à conseiller avec deux noms de genres différents, bien que des journalistes écrivent : *Toutes les promesses et engagements. Tous les forts, batteries, navires, matériel*; sans doute l'omission s'explique-t-elle ici par la synonymie ou l'analogie qu'il y a entre ces noms. Dans le dernier exemple, s'ajoute une autre raison : la longueur de l'énumération. Cf. aussi cet autre exemple cité par Sandfeld (I, p. 397) et qui choque : *De toutes ces villes, bourgs, villages, vallées, quels sont ceux dont les noms vont entrer dans l'histoire?*

Mais on dira très bien : *Tous les jeux et divertissements. Toutes les rues et (les) routes du pays. Toutes les personnes ou les choses dont il s'agit* (Ac.). C'est un roman lyrique où s'étalent *toutes les idées du penseur, toutes les émotions du poète, toutes les affections, haines, curiosités, sensations de l'homme* (Lanson, cité par Le Bidois, I, p. 246).

On ne répète généralement pas *tout* dans *tout... que* au sens de *si... que, quelque... que* : *Tout prudent et rusé qu'il est. Toute reine et femme qu'elle est.*

On dit aussi, sans répéter *tout* : *Tout en parlant et en marchant, il observait son ami* (= en même temps qu'il parlait et marchait à la fois...).

8. Dans *Un tel tout le premier, moi tout le premier, elle toute la première*, il y a accord de *tout*, même au masculin pluriel. L'Académie donne les exemples : *J'irai vous voir, Madame, vous toute la première. Nous avons cru à cette nouvelle nous tous les premiers.* Plus fréquente est l'expression *(le) tout premier* : *en toute première ligne, les tout derniers*

jours du mois (*tout* reste invariable devant un adjectif masculin.)

9. **Tous les deux.** La distinction de sens qu'on établit entre *tous deux* et *tous les deux* ne se rencontre pas dans la pratique, même chez les bons écrivains.

Jusqu'à quatre, on a donc le choix entre : *tous les deux, trois, quatre* et *tous deux, trois, quatre*.

A partir de cinq, l'omission de l'article est rare et est à éviter. On dit : *tous les cinq, tous les seize* (Ac.).

10. **Du tout**, locution adverbiale, se joint à *rien, pas, point, sans*, pour renforcer la négation. *Il n'aura rien du tout* (Ac.). *Je n'en veux pas du tout* (Ac.). *Point du tout. Sans du tout se lamenter.* Dans une réponse, on dit parfois *Du tout* au lieu de *Pas du tout* : *Ferez-vous cela? Du tout* (Ac.).

11. L'expression **comme tout** (= extrêmement) effraie certains puristes comme Durrieu. Elle appartient surtout à la langue familière : *Ils s'ennuyaient comme tout* (Dict. gén.). *Il est maigre comme tout* (Hugo, cité par Le Bidois, I, p. 244).

L'expression **c'est tout comme** est correcte : *C'est justement tout comme* (MOLIÈRE, *L'École des femmes*, II, 3).

12. **Tout plein**, aussi critiqué, est admis, du moins familièrement : *On trouve tout plein de gens qui pensent que...* (Ac.). *Il y a tout plein de monde dans les rues. Il y en a tout plein* (Ac.).

Tout partout, populaire, est une survivance de l'ancienne langue.

13. **A tout le moins** est correct à côté de *au moins, tout au moins, pour le moins* = même en se bornant au moins possible : *A tout le moins, il est en ma puissance de suspendre mon jugement* (Descartes, cité par le Dict. gén.).

14. **Tout à coup** (pas de trait d'union) = soudainement : *Tout à coup la lampe s'éteignit.*

Tout d'un coup signifie proprement « tout en une fois » : *Il fit sa fortune tout d'un coup* (Ac.). — L'Académie ajoute : « s'emploie aussi quelquefois dans le sens de *tout à coup* ».

15. **Tout à l'heure** peut se rapporter au passé comme au futur : *Vous disiez tout à l'heure que...* (Ac.) = il y a un moment, il y a quelques moments. *Je suis à vous tout à l'heure* (Ac.) = dans un moment, dans quelques moments. *Tout à l'heure, j'irai voir la mer* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 43).

16. **Tout de même** signifie proprement « tout à fait de même » ou « de même » : *Vous voyez celui-là, l'autre est tout de*

même. Les puristes et le *Dict. gén.* n'admettent que cette acception. Cependant l'Académie déclare avec raison : « Il est vieux dans ce sens ».

Tout de même n'a plus guère aujourd'hui que la signification : « malgré cela, cependant, néanmoins ». Évolution sémantique naturelle, favorisée par l'emploi de cette expression dans des phrases où l'on exprime une opposition : *Il aurait pu réussir tout de même avec d'autres moyens* (Ac.). Cette nouvelle acception de *tout de même*, on la rencontre chez de très nombreux écrivains : A. Daudet, Bourget, P. Benoit, Thérive, Proust, Tharaud, Rostand, etc. Ainsi on la trouve au moins trois fois dans *Les Chemins de la mer* de F. Mauriac (pp. 48, 54, 168) : *Mais elle avait été sa femme, pendant très peu de temps sans doute... elle avait tout de même été une femme pour lui. — Tout de même, ça m'inquiète. — Ce sommeil qui est tout de même la vie*. Même emploi chez Bernanos dans *La Joie*, pp. 187, 196, et, comme interjection, p. 183 : *Tout de même! Supposez qu'il me plaise de rester là*. Et chez A. Gide : *Je ne l'avais pas rappelé. Il est revenu tout de même* (*Attendu que*, p. 37). *Colère sainte sans doute, mais colère tout de même* (*Journal*, La Pléiade, p. 237).

Tout de même que garde mieux le sens de « tout à fait de même que ».

17. **Tout de suite**. — La distinction entre *de suite* (= sans interruption, l'un après l'autre : *deux heures de suite*) et *tout de suite* (= immédiatement, sur-le-champ : *Venez tout de suite*) est maintenue par l'Académie et par des linguistes. Cependant, il y a longtemps que la langue parlée et même de bons auteurs donnent à *de suite* le même sens qu'à *tout de suite* (= immédiatement). On pourrait citer Chateaubriand, Flaubert, A. France, Bazin, etc. : *Parfois des rages me prennent de lâcher tout, de suite, de décommander les leçons...* (A. GIDE, *Journal*, La Pléiade, p. 16). *L'aspect aimable de Bouvard charma de suite Pécuchet* (FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, ch. I). Cf. des exemples dans Grevisse, n° 856, p. 639.

Cet emploi de *de suite* peut créer une équivoque. S'il est clair que *de suite* conserve son sens premier dans *deux heures de suite* ou *Il a bu trois verres de suite*, on peut hésiter sur le sens d'une phrase comme : *Faites-les marcher de suite*, qui veut dire, pour l'Académie, « l'un après l'autre ». Je crois que huit personnes sur dix comprendraient aujourd'hui : « immédiatement ». Si l'on veut exprimer l'autre idée, sans crainte d'être mal compris, que l'on dise : *Faites-les marcher l'un derrière l'autre* ou *à la file*. — Cf. *De suite*.

Tout de suite que s'emploie dans la langue très familière pour : *aussitôt que*.

18. **Tout-puissant**. Parmi les locutions commençant par *tout*, seul *tout-puissant* s'écrit avec un trait d'union : *Un roi tout-puissant, des rois tout-puissants, des reines toutes-puissantes*. On voit que *tout*, dans ce composé, ne varie qu'au féminin.

19. **Tout... que** : a. Accord de *tout* : cf. plus haut, 3, a, et d. b. *Répétition*. Cf. plus haut, 7.

c. *Mode*. *Tout... que*, marquant la réalité, est normalement suivi de l'indicatif : *Tout grand qu'il est, je ne le crains pas*. Mais, à cause de l'idée de concession, par analogie avec *si... que*, qui réclame le subjonctif, même s'il s'agit d'un fait réel, beaucoup d'auteurs emploient le subjonctif. On a le choix.

20. [**Tout qui**]. Ne dites pas : [*Tout qui l'a entendu a été enchanté*]. On dit : *Quiconque l'a entendu a... ou, plus couramment : Tous ceux qui l'ont entendu ont été enchantés*.

21. **Tout ce qu'il y a de**, suivi d'un complément pluriel, était suivi d'un verbe pluriel dans la langue classique (accord avec l'idée). Cet accord se rencontre encore aujourd'hui par archaïsme; mais la syntaxe actuelle préfère le singulier (accord avec *tout*). Cependant le verbe *être* suivi d'un attribut pluriel se met au pluriel : *Tout ce qu'il y avait de notabilités assistait à la réunion. Tout ce qu'il y a d'intéressant dans ce rapport sont des idées empruntées* (ou : *ce sont des idées empruntées*). Cf. *Accord du verbe*, A, 2, p. 38. Cf. aussi *Accord de l'adjectif*, 11, p. 35.

Dans **tout ce qu'il y a de plus**, le verbe *avoir* reste au présent si la locution est figée dans le sens d'*extrêmement* : *Ce café était tout ce qu'il y a de plus fort*. Mais on dirait : *Tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville se pressait pour l'entendre*, car le sens est différent : il ne s'agit pas ici d'une locution figée.

TOUX est féminin : *Une toux*.

TRAC. — L'expression familière **Avoir le trac** est admise par l'Académie.

TRACTATION est admis par l'Académie dans le sens de « ensemble de démarches, de pourparlers ayant un caractère officieux ou occulte ». Le mot, ignoré par le *Dict. gén.*, date du XVIII^e siècle (1761, Bloch); il est signalé par le *Supplément* de Littré : action de traiter une affaire, de mener une négoc-

ciation : *Passé la tractation du marché, je n'y suis pour rien* (*Journ. off.*, 30 juil. 1872). — La définition de l'Académie est plus juste, mais il faudrait ajouter que le mot s'emploie surtout au pluriel : *Toutes ces tractations ont pris beaucoup de temps.*

TRAFIC. — S'il est incontestable qu'on dit très bien : *Le trafic des vins, des cuirs* (= le négoce, le commerce) et figurément, en mauvaise part : *Un trafic d'influence, Il fait trafic de son crédit* (Ac.), on peut se demander si l'on peut dire : *Il y a sur cette route un grand trafic* (= circulation, mouvement). Cet emploi, courant en Belgique, est ignoré par l'Académie. Il est connu en France et enregistré par le *Larousse du XX^e siècle*, du moins pour les chemins de fer. Le *Dict. gén.* note : « Par extension (chemins de fer). Transport des marchandises, par opposition au transport des voyageurs ». L'évolution sémantique semble donc plus avancée en Belgique qu'en France.

TRAFIQUANT. — Le nom s'écrit avec *qu*, comme le participe présent de *trafiquer*.

Il n'a pas nécessairement un sens péjoratif, puisqu'il désigne celui qui fait trafic (cf. ce mot) de marchandises. Cependant le sens péjoratif est fréquent.

TRAIN-TRAIN (*Traintrain*). — L'ancienne expression *trantran*, employée pour désigner la petite allure lente et routinière des choses, est correctement remplacée dans l'usage courant par *train-train* (influence des expressions *aller son train, aller son petit train, le train de la vie, mener grand train*). L'Académie écrit *train-train* : *Le train-train de la vie journalière*. Mais on écrit souvent *traintrain*.

TRAIRE. — Ind. prés. : *Je traie, il trait, nous trayons, ils traient*. Ind. imp. : *Je trayais, nous trayions*. Pas de passé simple. Futur : *Je trairai*. Subj. prés. : *Que je traie, que nous trayions*. Part. prés. : *Trayant*. Part. passé : *Trait, traite*.

TRAIT D'UNION. — On trouvera sous diverses rubriques les remarques relatives à l'emploi du trait d'union. Cf. notamment : *anti, cent, ci, demi, grand, impératif, là, non* (8), *nu, numéraux, quasi, saint, tout-puissant*.

On ne met pas le trait d'union dans les **noms propres** contenant un *prénom* et une épithète : *Philippe le Bon, Charles le Téméraire*.

Mais : *le Pont-Neuf, le Palais-Bourbon*.

Faut-il mettre un trait d'union dans les **noms de rues**?

Évidemment, on écrit : *Place Sainte-Croix, Boulevard Saint-Germain* (cf. *Saint*), *Rond-point des Champs-Élysées*, etc. Mais est-il bien nécessaire, comme le fait l'Administration des Postes en France, d'introduire le trait d'union dans les noms propres de personnes employés comme noms de rues ? Peut-être faciliter-elle ainsi le tri des lettres. L'Office a souligné cependant que, pour les usagers, le trait d'union est inutile et il a conseillé de ne pas s'engager dans cette voie. On écrira donc plutôt : *rue Charles Nodier, avenue du Maréchal Lyautey, rue du Docteur Blancke, avenue Silvestre de Sacy* (cf. *Le Figaro*, 2 juillet 1938).

J'observe toutefois que l'usage critiqué par l'Office est fort répandu en France et qu'un des membres de l'Office, A. Billy, dans un article intitulé *La plaque bleue d'Anatole France*, met, neuf ans plus tard (*Le Figaro littéraire*, 24 mai 1947), le trait d'union dans tous les cas semblables, non seulement dans *la grande allée centrale du Champ-de-Mars*, mais dans : *l'avenue Anatole-France, le quai, la gare Anatole-France, un boulevard Anatole-France*.

Il semble donc qu'on ait le choix et que les scrupuleux ne doivent pas se tracasser pour si peu.

TRAITER est très correct dans le sens de « recevoir à sa table, régaler », aussi bien que dans celui de « donner à manger pour de l'argent » : *Cet homme nous a fort bien traités* (Ac.). — *Il nous a bien traités pour le prix*. (Ac.) *Traiter à table d'hôte* (Ac.).

TRAITRE se dit d'une personne (*Une âme traîtresse*), de quelques animaux (*Ce chat est traître*), de certains actes perfides (*Un procédé bien traître, des joueurs traîtresses*), mais aussi « de certaines choses qui trompent, qui sont plus dangereuses qu'elles ne le paraissent » : *Ces sortes de maux sont traîtres. Ce vin-là est traître, il enivre aisément. Une liqueur traîtresse* » (Ac.).

On peut dire : *Il ne m'en a pas dit un traître mot* = Il ne m'en a pas dit un seul mot.

TRAMWAY (par abréviation : *tram*) désigne un chemin de fer établi au moyen de rails posés sans saillie, soit en ville soit dans les villages (*chemin de fer vicinal*; cf. *Vicinal*). *Tramway* désigne aussi la voiture qui circule sur ces rails.

TRANQUILLE. — Prononcer *-il* comme 'dans ville.

TRANSCENDANTAL. — Attention à l'orthographe : *dan*.

TRANSE signifiait autrefois « passage de la vie au trépas ». D'où l'expression liégeoise [*sonner une transe*] = sonner le glas. Ce

nom comporte encore le sens, non pas d'une inquiétude proprement mortelle, mais d'une frayeur très vive, d'une angoisse, de l'appréhension d'un malheur ou d'un accident (cf. Ac.). *Il est dans les transes, dans des transes mortelles à la pensée de ce qui pourrait arriver* (Ac.).

TRANSFERT. — Si l'on en croit Boisson, Littré et le *Larousse* du XX^e siècle, on ne peut dire : *le transfert d'un malade, d'un corps*. **Transfert** peut signifier cependant : « action de transférer » : *Le transfert du corps d'un mort* (Ac.). *Le transfert des cendres de Napoléon* (Dict. gén.). Il est beaucoup plus courant que *transfèrement*, qui ne s'emploie guère que pour des prisonniers.

TRANSIR se conjugue comme *finir*.

TRAVAIL. — Pluriel : *des travaux*, sauf quand il désigne l'appareil employé pour ferrer les chevaux : *Ce maréchal ferrant a deux travaux*.

TRAVAILLER à ce que. — L'emploi de *travailler à faire quelque chose* : *Je travaille à vous contenter* (= je fais des efforts pour vous contenter) a entraîné l'emploi de *travailler à ce que* : *Je travaille à ce qu'on soit content de moi. Il travaille à ce qu'on mette fin à cette situation*.

TRAVERS. — La distinction de sens établie par des grammairiens entre *à travers quelque chose* (pour un passage libre) et *au travers de quelque chose* (pour un passage qui rencontre une résistance) « n'est plus rigoureusement observée », dit l'Académie. Ce qu'il faut noter, c'est qu'*à travers* s'emploie sans *de*, sauf s'il s'agit du partitif : *A travers la rue, la foule, à travers du beurre. Se jeter au travers d'une conversation*.

Les deux constructions ont été parfois confondues à l'époque classique. Aujourd'hui encore on rencontre : [*A travers de l'atmosphère et de l'espace interposés*] (L. GILLET, Claudel, Péguy, p. 29). Cet exemple n'est pas à imiter.

En travers = d'un côté à l'autre, suivant la largeur : *Des banderoles se balançaient en travers des rues. Cette table n'est pas solide; il faut y mettre des bandes en travers pour qu'elle puisse servir* (Ac.). Au figuré, *se mettre en travers de quelque chose* = s'y opposer.

TRAVERSE. — Un *chemin de traverse* est un chemin plus direct que la grand-route.

A la traverse, locution adverbiale, se dit de ce qui survient

inopinément et apporte quelque obstacle : *Notre marché eût été conclu, si un tel ne fût venu à la traverse, ne se fût pas jeté à la traverse* (Ac.).

A la traverse de, locution prépositive, a le même sens : *Les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination* (MOLIÈRE, *Les Précieuses ridicules*).

TRAVERSER. — A. Hermant, Durrieu et d'autres ont prétendu que, si on peut *traverser une rue, une rivière*, on ne peut dire : *traverser un pont*, puisqu'on le passe dans le sens de la longueur. Le bon usage n'est pas toujours lié par cette subtilité : *Comme je traversais le Pont-Neuf* (A. FRANCE, *L'Étui de nacre*, p. 226).

TREMBLER. — Emploi de *ne* explétif. Mêmes règles que pour *craindre*.

TRENTE ET UN. — Le P. Deharveng a noté que l'expression *se mettre sur son trente-et-un* est fort usitée en France (p. 279). Thérive l'accueille aussi (Englebert et Thérive, p. 62).

Remarquez les traits d'union : il s'agit d'un nom composé. Mais on écrit : *trente et un francs*.

TRÉPASSER. — Auxiliaire : *Avoir* (action) ou *être* (état) : *Il a trépassé à six heures du soir* (Littré). *Il est trépassé depuis une heure* (Littré).

TRÈS. — 1. Cet adverbe s'emploie normalement devant les adjectifs, les adverbes et les participes passés ayant une valeur passive ou la valeur d'un adjectif : *Il est très actif, très occupé, très réfléchi, très fâché. Très souvent. Cf. Bientôt.*

Mais on dira : *J'ai beaucoup réfléchi. Il s'en est beaucoup occupé. Cela est fort à désirer.*

La langue très familière emploie parfois *très* dans les réponses avec ellipse de l'adjectif : *Êtes-vous content?* — *Très* ou *Pas très*. Mieux vaut dire : *Extrêmement* ou *guère*.

Tout et *Très*. Cf. *Tout*, 3, Emploi.

2. *Très* peut s'employer devant un nom dans certains cas :

a) devant un nom employé adjectivement comme épithète ou attribut : *Il est très enfant. Elle est très femme. C'est déjà très alliance russe, cet attelage à trois* (Bourget, cité par NYROP, V, p. 116);

b) devant une expression correspondant à un adjectif : *une étude très en surface, être très en colère, être très au courant*;

c) au lieu de *bien* ou de *grand*, dans certaines expressions formées d'un verbe et d'un nom sans article. L'Office admet :

avoir très faim, c'est très dommage (cf. *Le Figaro*, 22 avril 1939).

Mais cet emploi s'étend à beaucoup d'autres expressions, surtout dans la langue familière.

On peut dire certainement : *avoir très soif, avoir très mal, avoir très peur, se faire très mal*. — *Avoir bien soif, avoir bien mal*, etc. auraient « un sens moins fort », si l'on en croit Martinon (p. 507, note 1).

On laissera prudemment à la langue familière ou très familière d'autres expressions qui sont plus ou moins courantes et qui finiront peut-être par s'imposer : *faire très attention, avoir très sommeil* (je les admettrais), *avoir très raison, avoir très tort, avoir très envie, avoir très soin de*; on rencontre même : *avoir très hâte, avoir très besoin de*.

TRESSAILLIR. — Conjugaison : cf. *Assaillir*.

TRÊVE. --- Accent circonflexe.

TRIBU et **TRIBUT** : *La tribu de Juda. Une tribu sauvage.* --- *Payer tribut. Payer un tribut d'éloges. Un tribut d'admiration.*

TRICYCLE. — On va *en tricycle*.

TRILLE. — Masculin : *un trille*. Le *Dict. gén.* donne la prononciation *tril* et ajoute : « quelques-uns prononcent *triy* ». Aujourd'hui, il convient de prononcer *ille* comme dans *fille*.

TRIMBALER (une *l*) est admis comme verbe transitif familier. Il signifie « traîner, mener, porter partout » : *Elle a trimbalé cet enfant dans tout le voisinage* (Ac.).

TRIMER. — L'emploi de ce verbe intransitif est régulier dans la langue familière. La définition de l'Académie (travailler d'arrache-pied, besogner avec effort et sans beaucoup de goût) vaut beaucoup mieux que celle du *Dict. gén.* (se fatiguer en efforts inutiles). Elle devrait cependant être corrigée par la suppression de la finale péjorative « et sans beaucoup de goût » : *J'ai trimé toute la journée. Faire trimmer quelqu'un* (Ac.).

TRINÔME. — Accent circonflexe sur *o*.

TRIOMPHE. — Cf. *Atoul*.

[**TRIPATOUILLER, tripatouillage**] appartiennent à la langue populaire (sens péjoratif; ils se disent à propos d'affaires mal-propres).

TRIPTYQUE. — Attention à l'orthographe.

TROLLEYBUS est un composé formé d'après *autobus*.

A. Dauzat eût préféré *autobus* à *trolley* ou même *trolley-car*, mais il doit bien constater que le mot *un trolleybus* est entré dans l'usage (cf. *Études de linguistique française*, pp. 245-247).

TROMBONE (une *n*) est masculin : *Le trombone joue du trombone*.

TROMPETTE; nom féminin = l'instrument; masculin = celui qui sonne de la trompette. Au figuré, pour désigner celui qui publie quelque chose, on dit *le trompette* ou plus souvent *la trompette* : *Ce bavard est une vraie trompette*.

TROP. — 1. Peut-il s'employer pour *très*? Cet emploi choque les logiciens, car *trop* marque l'excès. Cependant il est assez répandu, même dans la langue littéraire, et il me semble qu'on peut l'adopter lorsqu'il n'y a pas d'équivoque. L'Académie déclare : « *Trop* se dit encore, *le plus souvent* dans des phrases de politesse », ce qui implique l'approbation dans d'autres cas, « pour *Beaucoup*, fort : *Je suis trop heureux de vous voir. Vous êtes trop aimable* ».

On notera aussi le sens très affaibli de *trop* dans certaines phrases négatives : *Je ne sais trop ce qu'il en a fait*.

2. On emploie parfois **par trop** au lieu de *trop* : *C'est par trop difficile. Je m'ennuyais par trop* (cf. Le Bidois, II, p. 608).

3. On dit : *Beaucoup trop, c'en est trop, un peu trop, trop de fautes, en avoir trop, n'en avoir pas trop, il travaille trop*.

Dans toutes ces expressions, évitez [*de trop*].

4. **De trop, en trop**, employés avec un nom, un pronom, une expression de quantité (sauf *beaucoup*, *bien*, *un peu*) ou être, marquent l'excès : *J'ai un livre de trop* (ou *en trop*) *Il n'y a pas dans tout son discours un mot de trop* (ou *en trop*). *Tout ce qu'on dit de trop. Vous m'avez donné cent francs de trop. C'est un de trop. Il n'y a rien de trop. Quelque chose de trop. Il faut retrancher ce qui est en trop* (Ac.) ou *de trop*.

Familièrement, note l'Académie : *Vous n'êtes pas de trop* (= Vous pouvez rester). *Suis-je de trop?* A distinguer de : *Ils sont trop* = ils sont trop nombreux. *Vous n'êtes pas trop* (= pas trop nombreux).

5. Ne dites pas : *Il est arrivé [trop de bonne heure]*. Dites : *de trop bonne heure*, car *trop* modifie simplement *bonne*.

6. On dit **trop... pour** + infinitif; si les sujets sont différents, **trop... pour que** + subjonctif : *Il est trop prudent pour s'exposer. Il a trop de bon sens pour agir ainsi. Il a trop peu de zèle*

pour réussir. Vous êtes trop imprudent pour qu'on vous fasse confiance. Dans toutes ces expressions, ce serait une faute de dire [*trop... que pour...*].

Pour l'emploi de *ne pas* après *trop pour*, cf. *Pour*, 7.

TROPHÉE est masculin : *Un trophée.*

TROTTE est admis par l'Académie comme familier : *Il y a une bonne trolle, une longue trolle d'ici là.*

TROUVER s'emploie dans le sens de « rencontrer dans tel état » : *Je l'ai trouvé malade.* On en est arrivé à dire : *Je l'ai trouvé sorti, parti, absent.* Et il faut avouer que, dans la mesure où l'on pense au sens général de *trouver*, il est étrange de dire qu'on a « trouvé » quelqu'un « absent ». Littre approuvait cependant ce tour; je me demande si l'oubli du sens premier est suffisant pour qu'un tel rapprochement ne paraisse pas singulier.

Trouver bon, trouver mauvais = approuver, désapprouver, consentir, ne pas consentir que quelqu'un fasse une chose : *Je trouve bon que vous alliez le voir* (Ac.). *Je trouve mauvais que vous ayez fait cette démarche* (Ac.). Il s'agit donc d'un jugement porté sur l'action (faite ou à faire) d'une personne qui n'est pas le sujet; il ne semble pas qu'il soit si anormal qu'on le prétend d'employer *trouver bon* de dans le même sens, si l'action est faite par le sujet qui juge : *Il a trouvé bon de venir nous voir*; sans doute on dira plutôt : *Il a jugé bon de...*, mais *trouver* a parmi ses sens celui de *juger, estimer* : *Je trouve cette idée bonne, mauvaise.*

Se⁷ trouver court. Cf. *Court*, 1.

TRUBLION. — « Mot créé par A. France vers 1899, dans un texte écrit en langue du xvi^e siècle, à la fois d'après *troubler* et le mot latin *trublium*, écuelle, par allusion plaisante à *gamelle*, surnom du prétendant au trône de France dont les trublions sont les partisans » (Bloch). Le mot est admis par l'Académie, qui le définit : *brouillon qui s'agit pour semer le trouble.* Beaucoup de gens, ignorant l'étymologie de ce nom, disent à tort [*troublion*], sous l'influence de *trouble*.

TRUC. — On peut dire familièrement, d'après l'Académie : *Il a le truc. Il connaît tous les trucs.*

TUBERCULE est masculin : *Un tubercule.*

TUER. — Grevisse (n^o 760, p. 546) déclare qu'on emploie *à* ou *de* indifféremment avec *se tuer* suivi d'un infinitif, comme après

s'efforcer. Il ne cite pas d'exemple. Il me semble que l'expression à recommander d'après l'usage est **se tuer à** : *Je me tue* (= je me donne beaucoup de peine) *à vous répéter toujours la même chose* (Ac.). L'expression *se tuer de* s'est employée autrefois. Littré cite des exemples du xvii^e et du xviii^e siècle, avec le sens parfois discutable de « faire incessamment » : *Son ami se tuait de lui dire. Je me tue de vous faire signe*. Ce tour semble sorti de l'usage courant. On dirait : *se tuer à*.

TURC. — Féminin : *turque*.

TUYAU peut se dire familièrement pour « une sorte de renseignement confidentiel venant ou prétendant venir d'une source bien informée » : *Il m'a donné un tuyau. Un bon tuyau* (Ac.).

D'où l'emploi, actuellement populaire, de **tuyauter**, dans le sens d' « informer, donner un tuyau ». Proprement ce verbe signifie : former avec un fer rond des tuyaux à du linge, à de la dentelle : *Tuyauter un bonnet*.

TYPE. — Si l'on dit : *Cette personne est le type de l'avarice, C'est le type de l'honnête homme, C'est un beau type de la race nègre*, le bon usage n'emploie pas *type* dans le sens d' « individu » : *C'est un type épatant, ennuyeux; un brave type*. Je ne crois pas que ces expressions constituent aujourd'hui une faute impardonnable, mais je serais beaucoup plus sévère pour le féminin [*typesse*].

TYRAN. — On dit toujours *un tyran*, même si ce mot se rapporte à un nom féminin : *La mode est un tyran* (Ac.).

U

ULCÈRE est masculin : *Un ulcère.*

UN. — 1. **Emploi et accord.** On dit nécessairement *premier* pour les quantités du mois et pour les noms de personnages : *le premier août, Léopold premier.* Cf. *Numéraux.*

Peut-on dire : *acte un* ou *premier, chapitre un* ou *chapitre premier*? Grevisse affirme qu'on dit « toujours » *chapitre premier* (n° 409, p. 298). Assurément l'usage littéraire est d'écrire : *chapitre premier.* Martinon déclare cependant qu'on dit « aussi bien » *chant un, tome un, chapitre un, scène un, paragraphe un, acte un, livre un* que *chant premier, etc.* (p. 209). Michaut et Schricke disent aussi (p. 320) : *Tome un* ou *premier, Chapitre un* ou *premier*, comme *Tome deux* ou *deuxième* (p. 319). L'Académie laisse aussi le choix. Elle écrit (à *Un*) : *Chapitre un. Livre un.*

En parlant d'une année, d'une page, d'une strophe, d'un vers, on emploie *un* (après le nom) et on le laisse invariable : *l'an un, page un, strophe un, note un, page vingt et un.* Pour les minutes, on emploie aussi généralement *un* : *deux heures cinquante et un*, observe Martinon (p. 206, note 1). On peut dire cependant : *cinquante et une.*

Pour *vingt et un* ou *vingt et une mille livres de rente*, cf. *Mille*, 4.

2. **Sur les une heure.** Cf. *Heure*, 5.

3. **Le un de telle rue** (Ac.) = la maison qui porte le n° 1.

4. **Un** ou **l'un.** Voir les remarques faites à *L'un*, 1, 2, 3.

Un ne s'emploie plus guère au lieu de *l'un* qu'avec un complément désignant le groupe ou avec *qui* (ou *que*). On ne dirait plus couramment : *J'attendais plusieurs amis; un est arrivé hier*, bien que le tour reste correct. On dirait plutôt : *l'un d'eux* ou *un d'eux est arrivé hier* ou : *il en est arrivé un hier.* On emploie toujours *un* devant *seul* : *Un seul est venu. Pas un seul n'est venu.* Avec ellipse de *scul*, après *pas* : *Pas un n'est venu.*

Avec *qui* ou *que*, *un*, dans la langue classique, signifiait *quelqu'un*. Cet emploi n'est plus guère vivant que dans la langue familière : *Un que je plains de tout mon cœur, c'est... Un qui a eu de la chance, c'est... Il soupirait comme un qui a du chagrin. Il marche comme un qui a trop bu.*

5. **Un chacun** = tout le monde (en attirant l'attention sur les individus) : *Il s'empresse auprès d'un chacun.*

6. **L'un l'autre, l'un ou l'autre.** Répétition de la préposition, emploi, etc. Cf. *L'un*. Cf. aussi *Accord du verbe*, B, 12.

7. Ne pas dire : *Laisser couler [de l'un récipient] dans l'autre.* Dire : *d'un récipient...* Cf. *L'un*, 3.

8. **Un des... qui (ou que).** *Accord.* Cf. *Accord du verbe*, A, 11, b; *Participe passé*, Règles particulières, 6.

URBANIFIER. URBANISER. -- Sait-on que le mot **urbanisme**, si répandu aujourd'hui et admis par l'Académie (= art de construire, de transformer, d'aménager les villes au mieux de la commodité), est ignoré par le *Dict. gén.*? Et qu'on cherche en vain dans les bons dictionnaires, même dans le *Larousse du XX^e siècle* et dans les Dictionnaires étymologiques de Bloch et de Dauzat, un verbe correspondant pour exprimer « l'application de la science de l'urbanisme »? Consulté, l'Office a rejeté [*urbanisier*] et [*urbanister*] et accepté **urbanifier** (cf. *Le français moderne*, t. VIII, 1940, p. 310).

Je m'étonne qu'on n'ait pas tout simplement étendu le sens d'**urbaniser**, qui n'est donné, il est vrai, ni par le *Dict. gén.* ni par l'Académie, mais qui figure dans le Supplément de Littré avec le sens de « donner le caractère de la ville, le caractère citadin ». Le succès du mot **urbanisation** (ignoré provisoirement par les bons dictionnaires) me paraît devoir entraîner celui d'**urbaniser**, dans un sens élargi (aménager les villes au mieux de la beauté et de la commodité).

URGENT = pressant, qui ne peut se différer — et non pas : nécessaire.

Le verbe [**Urger**] n'est pas admis.

USAGE.--- L'expression *un usage abusif*, critiquée par des logiciens, est correcte.

USER. USITÉ. --- **User de quelque chose** = faire usage de. Le participe (ou adjectif) **usé** ayant un autre sens (*un vêtement usé*), on emploie **usité** comme *adjectif* dans le sens de « qui est en usage ». *On usait de ce mot autrefois. Ce mot était fort usité autrefois.* Mais le verbe [**usiter**] n'existe pas et l'on ne peut employer *usité* comme *participe passé* avec un complément d'agent introduit par *de* ou *par*. On dira : *Ce mot était employé autrefois par les bons écrivains.*

Brunot donne l'expression : *Mes bottes n'usent pas* (p. 369). L'expression correcte est : *ne s'usent pas*.

UTILISER n'a pas le même sens qu'*employer*. Il signifie : employer d'une manière *utile*.

UTILITAIRE. — Durrieu voudrait réserver ce mot au langage philosophique : *La morale utilitaire*. C'est le seul sens admis par le *Dict. gén.* L'Académie est plus large : « *Utilitaire* : qui ne vise que des buts intéressés : *Des calculs utilitaires. Une politique utilitaire*. Comme nom, *Un utilitaire* : partisan d'une doctrine de ce genre ».

V

VA. — Cf. *Aller*.

La locution interjective à **Dieu va!** usitée en termes de marine au moment où le bateau part, est écrite de la sorte par l'Académie (au mot : *Dieu*). On hésite cependant sur l'orthographe et l'on trouve : *adieu-va* (Littré, t. I) et à *Dieu-va* (Id., *Supplément*).

VACANT, adjectif. **Vaquant**, participe présent de *vaquer*.

[**VACATURE**] n'est pas français. On dit : *La vacance d'un siège*.

VACHE. — N'hésitez pas à dire : *Parler français comme une vache espagnole* (Ac.). L'origine de cette expression a été discutée. Pour l'Académie, il y a là « probablement » une déformation de « Parler français comme un Basque l'espagnol ». Mais comment les Français auraient-ils pu juger de la qualité de cet espagnol? se demande Dauzat. Il propose une autre étymologie : Parler français, non pas même comme un Basque de France, qui parle déjà fort mal le français, mais comme un Basque d'Espagne, ce qui est beaucoup pis (*Le français moderne*, juillet 1946, p. 233). Quoiqu'il en soit, la déformation de l'expression originelle est aujourd'hui admise.

[**VADROUILLE, VADROUILLER**] sont populaires.

VA-ET-VIENT. — *Un ou des va-et-vient*.

VAIN (EN VAIN). VAINEMENT. — Cf. *Inversion*, C, 2.

VAINCRE. — Ind. prés. : *Je vains, il vainc, nous vainquons, ils vainquent*. Ind. imp. : *Je vainquais*. Passé simple : *Je vainquis*. Futur : *Je vaincrai*. Subj. prés. : *Que je vainque*. Part. prés. : *Vainquant*. Part. pas. : *Vaincu*.

VAINQUEUR, sans article, peut être attribut d'un nom féminin : *Aurais-je pour vainqueur dû choisir Aricie?* (Racine). *La femme demeura vainqueur* (Littré).

VAISSEAUX. — Pour le genre des noms des vaisseaux, cf. *Genre des noms*, C, 3.

VAL. — Pluriel : *des vals* (sauf dans l'expression : *par monts et par vaux*).

VALOIR. — 1. **Conjugaison** : Ind. prés. : *Je vaux, il vaut, nous valons, ils valent*. Ind. imp. : *Je valais*. Pas. simple : *Je valus*. Futur : *Je vaudrai*. Subj. prés. : *Que je vaille, qu'il vaille, que nous valions, qu'ils valient*. Part. prés. : *Valant*. Part. passé : *Valu* (cf. *Participe passé*, 2). Les composés se conjuguent de même, sauf *prévaloir*. Voir ce verbe.

2. **Valoir mieux... que ou que de + infinitif.**

a) Dites : *Il vaut mieux* et non [*Il faut mieux*] *souffrir que mourir* ou *que de mourir* : *Mieux vaut souffrir que mourir* (ou : *que de mourir*). *Mieux vaut s'accommoder que de plaider* (Ac.). *Mieux vaut tenir que courir* (Ac. = mieux vaut la possession immédiate d'un bien quelconque que la recherche d'un bien plus considérable).

Même construction après **autant vaut** ou après *autant* avec ellipse du verbe : *Autant (vaut) fuir cela sur-le-champ que de différer* ou *que différer*.

On ne pourrait plus, quoi qu'en ait dit Littré, employer *de*, comme les écrivains classiques, devant les deux infinitifs : *Mieux vaut encore [de] penser que de lire*.

b) Avec *cela, ceci*, l'infinitif qui exprime le deuxième terme de comparaison est normalement précédé de la préposition *de* : ***Cela vaut mieux que de se taire***.

c) Si le premier verbe subordonné n'est pas à l'infinitif, on est forcé d'éviter la répétition de *que*. On ne peut dire : *Il vaut mieux qu'il parle [que qu'il reste]*. On dira : *Il vaut mieux qu'il parle que de rester*. Ou bien, en employant *plutôt que* : ***Plutôt que de rester, il vaut mieux qu'il parle***.

Si les sujets changent, on peut employer *que si* : *Il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux orateurs autour d'un chien accusé, que si l'on avait mis sur la sellette un véritable criminel* (RACINE, *Les Plaideurs*, Préface). *Il vaut mieux tuer le diable que si le diable nous tue* (Stendhal, cité par les Le Bidois, II, p. 273). On pourrait dire : *que d'être tué par le diable* ou *que de se voir tuer par le diable*.

3. « **Tout coup vaille** est très correct et n'offre aucune obscurité », déclare l'Office (*Le Littéraire*, 27 mars 1947). Je doute que l'expression soit encore très vivante et très claire. Notons qu'elle signifie, dans le langage de certains jeux, « qu'en attendant la décision de ce qui est en contestation, on ne laissera pas de jouer. Figurément, à tout hasard » (Littré) : *Ma foi, tout coup vaille, voyons où la chose ira*.

4. On peut dire familièrement : ***Cela ne vaut pas le diable*** (Ac.).

VANNER, c'est nettoyer les grains au moyen d'un van. D'où l'emploi populaire : secouer comme un van, fatiguer, épuiser.

VAUVERT. — Cf. *Vert*.

VEAU. — Les Belges disent à tort : [*des veaux de mars*] pour des *giboulées*. — Cf. *Sauté*.

VÉHICULAIRE, ignoré par l'Académie, signifie, d'après le *Larousse du XX^e siècle*, « relatif aux moyens de transport ». A propos de [*la langue véhiculaire de l'enseignement*], expression classée à tort par Boisson (p. 146) parmi les belgicisms, Thérive déclare : « Je ne sais en quelle cervelle de cuistre est né ce tour risible » (*Querelles*, t. III, pp. 182-183). Il suffit de dire : *la langue de l'enseignement*.

VEILLER. — En dehors de : *veiller sur un malade* (= le garder pendant la nuit) et de : *veiller sur quelqu'un*, on dit : *veiller à quelque chose*, *veiller à faire quelque chose* et *veiller à ce que* (+ subjonctif) : *Veillez à ce qu'on soit content de vous*.

Veiller que est rare : *Veillons du moins que l'allure de nos déplacements dans l'espace n'entraîne pas celle de notre vie intérieure* (Jean Schlumberger, dans *Le Littéraire*, 5 avril 1947).

VEINE est certainement entré dans le bon usage dans le sens de *chance* : *Être en veine*, *avoir de la veine* (Dict. gén.). L'Académie dit aussi : *Il est dans une bonne veine*, *Il est en veine de bonheur*. *Il a su profiter de la veine*. *Il est en veine*.

D'où **déveine** (= « mauvaise chance persistante, surtout au jeu. *Je suis dans la déveine* » Ac.) et **veinard**, **veinarde**, qu'il n'y a aucune raison de rejeter.

VÉLIN. — Il faut distinguer *le vélin*, qui est de la peau, et le *papier vélin*, qui imite le vélin.

VENDEUR a deux féminins : *vendeuse*, dans l'emploi ordinaire, et *venderesse*, dans la langue de la procédure.

VENDRE la mèche = trahir un secret. Cf. *Mèche*.

VÉNÉNEUX, VENIMEUX. — **Vénéneux** se dit des plantes, des matières inorganiques et aussi, observe Littré, des animaux qui, ingérés comme aliments, agissent comme des poisons : *Des champignons vénéneux*, *des moules vénéneuses*.

Venimeux se dit des animaux qui portent et communiquent un venin; il se dit aussi, au figuré, des personnes et de leurs

actions ou de leurs paroles : *Un serpent venimeux. Une attaque venimeuse.*

On dit : *une morsure, une piqûre venimeuse.*

VENGEUR. — Féminin : *vengeresse.*

VENIR. — 1. **Conjugaison** : Ind. prés. : *Je viens, nous venons, ils viennent.* Ind. imp. : *Je venais.* Passé simple : *Je vins.* Futur : *Je viendrai.* Subj. prés. : *Que je vienne, que vous veniez, qu'ils viennent.* Part. prés. : *Venant.* Part. pas. : *Venu.* -- Auxiliaire : *être.*

On notera le subjonctif sans *que* : *Des flatteurs l'entourent; vienne une disgrâce, il sera seul* (Ac.).

Les **composés** intransitifs se conjuguent avec *être* : *Je suis parvenu, survenu; je suis devenu malade.* Mais ceux qui ont un complément d'objet direct (*circonvenir, prévenir*) ou indirect (*contrevenir, subvenir*) se conjuguent avec *avoir* : *On les a circonvenus, prévenus. Il a contrevenu à nos ordres. On a subvenu à ses besoins.* — Cf. *Convenir* et *Disconvenir*.

2. **Devant un infinitif** :

a) **Venir à** marque un fait accidentel inattendu ou qu'on envisage : *S'il venait à mourir* (Ac.). *Si le secret venait à être découvert* (Ac.). *Je vins tout à coup à me le rappeler* (Ac.). *Nous vîmes à parler de telle chose* (Ac.). *Un homme vint à passer.*

b) **Venir jusqu'à** et surtout **en venir jusqu'à** = pousser l'entêtement, l'audace, etc., jusqu'à... : *Il vint jusqu'à me déclarer* (Ac.). *Il en vint jusqu'à le menacer, jusqu'à l'insulter* (Ac.).

c) **En venir à** peut marquer aussi l'aboutissement : *Il en vint à se demander...* *Il en vint à nous menacer.*

d) **S'en venir** peut s'employer dans le même sens général que *venir* (cf. 5) : *Il s'en vint nous voir* (Ac.). *Nous nous en vîmes ensemble* (Ac.). *A quelle heure s'en viendra-t-il?* (Ac.).

e) **Venir de** + infinitif exprime un passé très rapproché par rapport au présent ou à un autre fait passé : *Il vient de pleuvoir. Je viens de le rencontrer. Ce que je viens d'entendre me surprend ou m'a surpris. Il venait de sortir quand je suis entré.*

Cet emploi est surtout fréquent au présent et à l'imparfait de l'indicatif, mais il n'est pas inconcevable à d'autres modes : *Bien que je vienne de lire ce roman, je serais incapable de le résumer. Quoiqu'on vînt encore de le lui défendre, il a recommencé. Venant d'arriver, je ne veux pas me mêler à la discussion.*

On peut même dire au futur ou au conditionnel, en exposant

une succession de faits qui se situent dans l'avenir ou dans une hypothèse : *D'après le scénario, il viendra à peine de sortir quand vous arriverez* ou : *Il viendrait à peine de sortir quand vous arriveriez.*

3. On écrit : **la première venue, les premiers venus.**

4. Ne dites pas : [*Cela ne vient pas à un franc*]. Dites : *Je ne suis pas à un franc près* ou : *Je n'en suis pas à un franc près* ou : *Ce n'est pas à cinq francs près.*

5. **Venir** et **aller** ne s'emploient pas indifféremment. *Venir* implique l'idée d'un rapprochement.

J'écris à un ami : **Venez me voir tel jour** (chez moi, là où je suis maintenant; ou bien : à tel endroit que j'indique, où je serai tel jour). *Il vint à ma rencontre* (là où j'étais). *Il viendra ce soir pour vous parler* (là où vous êtes; ou bien : là où vous serez).

Je vais à Paris, voulez-vous venir avec moi? Nous allons nous promener, venez avec nous (invitation à aller d'un lieu proche à un lieu éloigné, mais pour accompagner celui qui parle).

Le malade fit venir le médecin. Mon ami me pria de venir le rejoindre (mouvement vers celui qui invite ou qui ordonne).

Il est venu de Rome à Lyon, dira un Lyonnais, mais pourra dire aussi un Parisien, parce qu'il s'agit d'un « mouvement qui se fait d'un lieu plus éloigné à un lieu plus proche de celui qui parle » (Ac.).

L'ami que j'ai invité me répond : *J'irai vous voir.*

De même un Français dit : *Les Anglais viennent passer le week-end en France.* Mais un Anglais dira : *Nous allons, nous irons passer deux jours en France.*

6. L'expression **Ne faire qu'aller et venir** signifie « être toujours en mouvement » ou « aller et venir promptement » : *Je serai ici dans un instant, je ne fais qu'aller et venir* (Ac.).

7. **Venir avec** (= accompagner) peut très bien se dire sans complément, dans la langue familière, si le complément sous-entendu vient d'être énoncé. Ainsi on ne dira pas : [*Venez avec*].

Mais on pourra dire familièrement : *Paul et Louis m'accompagnent. Voulez-vous venir avec? Cf. Avec, 1.*

VENTAIL (partie inférieure de l'ouverture d'un casque ou d'un heaume). Pluriel : *des ventaux.*

VÉRACITÉ. — Cf. *Véridique.*

VÉRANDA. — Attention à l'orthographe.

VERBES. — Aux diverses remarques qu'on trouvera çà et là dans ce *Dictionnaire*, je voudrais ajouter quelques règles relatives aux conjugaisons.

1. Verbes en **-cer, -ger** : attention à la cédille dans les premiers et à l'*e* intercalé dans les seconds, devant *a* et *o* : *nous commençons, nous voyageons*.

2. Verbes en **-yer** : *y* devient *i* devant un *e* caduc : *Je nettoie, je nettoierai*. *Y* est suivi d'un *i* aux deux premières personnes du pluriel de l'indicatif imparfait et du subjonctif présent.

Les verbes en **-ayer** peuvent toujours conserver *y* : *Je paye ou je paie*.

Les verbes en **-eyer** le conservent toujours : *Je grasseye*.

3. Les verbes en **-er** qui ont un *e* à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif changent cet *e* en *è* ouvert devant une syllabe muette : *Je sème, je sèmerai*.

Pour les verbes en **-eler** et **-eter**, se reporter à chacun d'eux.

4. Les verbes en **-er** qui ont un *é* à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif changent cet *é* en *è* devant une syllabe muette finale; ils conservent donc *é* au futur et au conditionnel : *Je répète, je répéterai. Je révèle, je révélerai*. Exception : cf. 5.

Il n'est pas rare cependant de trouver *è*, même chez de bons écrivains, au futur et au conditionnel. Il y a dans cette fréquence, due partiellement aux imprimeurs, l'indice d'une évolution de l'usage; la prononciation marque aussi un glissement.

5. Les verbes en **-éer** conservent *é* : *Je crée, je créerai*.

6. *Apercevoir, concevoir, décevoir, percevoir, recevoir*, se conjuguent comme suit : Ind. prés. : *Je reçois, tu reçois, il reçoit, nous recevons, vous recevez, ils reçoivent*. Ind. imp. : *Je recevais, nous recevions*. Pas. simple : *Je reçus, nous reçûmes*. Futur : *Je recevrai*. Subj. prés. : *Que je reçoive, que nous recevions, qu'ils reçoivent*. Part. prés. : *Recevant*. Part. passé : *Reçu*.

7. Les verbes en **-indre** et en **-soudre** ne gardent le *d* qu'au futur simple et au conditionnel présent. A l'indicatif présent, le *d* tombe; il est remplacé par un *t* à la 3^e personne : *Je plains, il plaint*. — *Je résous, il résout*. — *J'absous, il absout*.

8. Les autres verbes en **-dre** gardent le *d* au présent de l'indicatif et de l'impératif : *Je vends, il vend. Je couds, elle coud*.

9. Les verbes en **-âtre** et en **-ôître** ont toujours un accent circonflexe sur l'*i* suivi de *t* : *Je parais, il paraît, il paraîtra*.

10. Pour l'accord, cf. ce mot.

VERDURIER, verdurière = celui, celle qui vend des salades, des légumes. Ce mot ne s'emploie plus guère. On dit : *le marchand de légumes, le fruitier.*

VÉRIDIQUE. VÉRIDICITÉ. VÉRACITÉ.

Véridique signifie proprement : qui dit la vérité. Cet adjectif s'emploie dans ce sens à propos des personnes et aussi (quoi qu'en pensent des puristes) des choses : *Un historien véridique. Un homme véridique* (qui a l'habitude de dire la vérité). Appliqué aux choses, il tend à prendre le sens de *vrai* = qui est conforme à la vérité. C'est d'ailleurs ainsi que le définit l'Académie, bien qu'elle ne donne que des exemples où l'on retrouve le sens de « qui dit la vérité » : *Un témoignage véridique, un récit véridique.*

Les substantifs correspondants sont **véridicité**, qui est peu usité, et **véracité**. Ils sont synonymes et s'appliquent aussi aux choses comme aux personnes. On peut donc parler de la *véracité d'un historien, d'un récit, d'un témoignage.*

Véracité s'emploie seul dans l'expression : *La véracité divine.*

VERNIR se conjugue comme *finir*. Participe passé : *verni*. L'emploi du part. passé comme adjectif ou comme substantif masculin pour désigner une personne qui a de la chance appartient à la langue populaire.

Le nom **vernis** s'écrit avec s.

VERNISSER se dit spécialement de la poterie : *Vernisser une terrine, un pot de terre.*

VERS. — On dit très bien : *Vers midi. Vers les quatre heures. Vers le printemps. Vers la Toussaint. Vers Pâques. Vers l'an 1900.*

VERSER. — Cf. *Renverser* et *Vider*.

VERT. — 1. *Aller, envoyer au diable vert ou au diable vauvert* = très loin. Ces deux locutions sont aujourd'hui correctes. On ne dit plus : *au diable au vert*. L'ancienne forme a été *au diable de Vauvert* (Rabelais). On a conjecturé que le château abandonné de Vauvert, dans la banlieue parisienne, était fréquenté par des brigands et, croyait-on, par des diables. Mais « on ne sait rien de précis sur l'origine de cette locution » (Bloch).

2. On dit : **Mettre du linge sur le vert**, comme on dit : *sur le pré*, mais non [au vert]. L'expression **mettre au vert** se dit des chevaux (leur faire manger des herbes vertes). *Se mettre au vert* (Ac.) = prendre des vacances, se reposer à la campagne.

3. On écrit : *Vert galant, Vert-de-gris.*

4. Les expressions : *vert pré, vert pomme, vert émeraude, vert bouteille*, qui désignent des couleurs, s'écrivent sans trait d'union et restent invariables.

VÊTIR. — Ind. prés. : *Je vêts, il vêt, nous vêtons, ils vêtent*. Ind. imp. : *Je vêtais*. Passé simple : *Je vêtis*. Subj. prés. : *Que je vêle*. Part. prés. : *Vêtant*. Part. passé : *Vêtu*.

VÊTURE n'a plus le sens d'habit, de vêtement. Il désigne la « cérémonie qui se fait dans les couvents lorsqu'on donne l'habit à un religieux, à une religieuse : *Assister à une vêtue*. On dit plus ordinairement : *prise d'habit* » (Ac.).

VICINAL est un adjectif. On parle de *chemins vicinaux* (qui servent de moyens de communication entre plusieurs villages). Les Belges n'ont donc pas tort d'appeler un *chemin de fer vicinal* un tramway (cf. ce mot) passant par les rues des villages.

VICISSITUDE = révolution, changement par lequel des choses différentes se succèdent. Le *Dict. gén.* ne connaît que ce sens, au singulier et au pluriel : *La vicissitude* (ou *les vicissitudes*) *des saisons. La vie est une vicissitude continuelle de repos et de travail. Les vicissitudes de la mode.*

L'Académie ajoute : « Il désigne aussi l'instabilité, la disposition qu'ont toutes les choses à changer rapidement, de mal en bien, de bien en mal : *La vicissitude des choses humaines*. Il se dit aussi de ces changements mêmes, surtout au pluriel; il se dit plutôt alors pour un changement de bien en mal » : *Être exposé à toutes sortes de vicissitudes.*

VICOMTÉ est féminin : *La vicomté de Paris*.

VIDER. — On condamne à tort : *Je vais encore vider un verre* (pour : *boire un verre*).

Ne dites pas : [*Vider un liquide dans un récipient*] pour verser... *Vider*, c'est retirer d'un récipient (ou boire) ce qu'il contient.

VIEUX. — 1. Féminin *vieille*. — *Un vieil ami*. Cf. *Bel*.

2. Durrieu condamne : *Ce petit garçon est plus vieux que son cousin*. Il veut qu'on dise : *plus âgé*. Sans doute *vieux* signifie « qui est avancé en âge », mais il « s'emploie avec les adverbes *plus et moins* et autres semblables pour marquer la différence d'âge entre deux personnes : *Il n'a que vingt ans et vous en avez vingt-cinq, vous êtes plus vieux que lui. Il n'est pas si vieux*

que vous. Il est plus vieux que lui de six ans » (Ac.), quel que soit l'âge dont il est question.

3. On dit : *un vieux garçon, une vieille fille*, pour une personne qui a passé la jeunesse et qui est encore célibataire. Ne pas dire : [*un vieux jeune homme*].

VILLÉGIATEUR et **VILLÉGIATURER** (= être en villégiature) ne sont pas admis par les dictionnaires officiels; ils sont certainement autorisés par l'usage, à la suite de **villégiature**.

VILLES. — Cf. *Genre*, B; *Tout*, 1, C, p. 714.

VIN. — Seuls les scrupules absurdes de certains puristes entêtés m'excusent de signaler qu'on peut dire : *boire du bourgogne, du bordeaux, du champagne*.

L'Académie écrit : *Négociant en vins, Marchand de vin* (au mot *Vin*), *Marchand de vins* (au mot *Marchand*).

VINCULÉ, ignoré par l'Académie et le *Dict. gén.*, est donné par Littré dans son *Supplément* comme un vieux terme de droit encore usité en Belgique dans le sens de « qui n'est possédé que sous certaines obligations ».

Les Français semblent ne pas employer le verbe savant [*vinculer*], usité en Belgique dans le sens moral : *lier, enchaîner*.

VINGT. — **Prononciation** : Le *t* sonne dans 21, 23, etc., assimilé à *d* dans 22; on ne l'entend pas dans 81, 82, etc.

S'il s'agit du nombre 20 exactement, le *t* ne sonne que devant une voyelle : Ils sont vin(gt); vin(g)t enfants; le vin(gt) mars, le vin(g)t août.

Accord. Cf. *Cent* : *Quatre-vingts litres. Quatre-vingt-six francs. Cent vingt francs. Quatre-vingts milliards*.

VIRGINAL. — Il n'y a aucune raison d'hésiter à dire au pluriel : *virginaux*.

VIS est du féminin : *Une vis*. Le bon usage et même l'Académie admettent l'expression : **serrer la vis à quelqu'un**.

VIS-À-VIS. — Le Gal condamne l'expression : *Je l'aperçus alors vis-à-vis ma fenêtre*. « On dit souvent, et bien à tort : *vis-à-vis notre maison*. »

En réalité on peut dire : **vis-à-vis ma fenêtre** ou **vis-à-vis de ma fenêtre**, *vis-à-vis notre maison* ou *vis-à-vis de notre maison*. L'Académie admet cette suppression du *de* : *Vis-à-vis l'église* (Ac.).

Dans le sens de « à l'égard de, envers », l'expression **vis-**

à-vis de n'a cessé de se répandre depuis le XVIII^e siècle, malgré les puristes. Elle est aujourd'hui reçue par le meilleur usage : *Rien n'égale l'impertinence de cet enfant vis-à-vis de ses parents* (Ac., au mot *Impertinence*).

VISITE. — Que penser des trois expressions : **visiter**, **faire visite** à, **rendre visite** à ?

1) Des puristes se sont attaqués sans raison valable à **faire visite**, qui est en usage depuis longtemps.

2) On dit tout aussi bien, et même plus souvent, **rendre visite**; certains craignent à tort l'équivoque d'une telle expression; la langue ne semble cependant pas s'en inquiéter. Si l'on veut spécifier qu'on rend à quelqu'un une visite reçue, on dira : *je lui ai rendu sa visite, je vous rendrai votre visite*. Mais il est permis de dire : *Le prêtre a rendu visite au malade*.

3) Quant à **visiter**, le *Dictionnaire de l'Académie* et le *Dictionnaire général* le définissent : « aller voir quelqu'un chez lui, spécialement par politesse, par déférence ». Cette nuance n'apparaît pas dans un très grand nombre de cas. — « Un ami de ses parents, M. Dablin, vint le *visiter* un dimanche, dans sa mansarde, peu de jours après qu'il s'y fut installé » (R. BENJAMIN, *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*, p. 34). *Visiter* peut donc être pris dans le sens de : *faire visite* ou *rendre visite*, bien que la langue actuelle semble l'employer plus souvent pour une ville, un pays, un monument (cf. Office, *Le Figaro*, 23 avril 1938).

VITE est adverbe (*Ils vont vite*) ou adjectif variable : *Les coureurs les plus vites*. Cet emploi comme adjectif n'est pas un néologisme; on le rencontre chez les classiques; mais il avait vieilli depuis lors et il a été remis en usage par le sport (cf. Office, *Le Figaro*, 19 mars 1938).

On ne peut dire : *Il sortira [aussi vite qu'il aura fini] son travail* ou *[si vite qu'il aura fini...]*, pour : *aussitôt qu'il aura fini* ou *silôt que* ou *dès que*.

VITRAIL. — Pluriel : *des vitraux*.

VITRE. — On écrit : *du verre à vitres*.

VITRINE peut s'employer pour désigner la devanture vitrée d'une boutique.

VITUPÉRER (= blâmer, désapprouver) s'emploie normalement avec un complément d'objet direct : *Vitupérer quelqu'un*

ou quelque chose. Cependant, par analogie avec *invectiver contre quelqu'un*, on rencontre [*vitupérer contre*]. Bottequin (*Difficultés*, p. 183) cite deux exemples, dont l'un est emprunté aux Tharaud, et il croit que [*vitupérer contre*] l'emportera sous l'influence d'*invectiver contre*.

Ce serait à vrai dire fort étrange, étant donné qu'*invectiver quelqu'un* tend à se substituer à *invectiver contre quelqu'un* (cf. *Invectiver*). Mieux vaut s'en tenir à *vitupérer quelqu'un*, qui d'ailleurs ne s'emploie plus guère.

VIVRE. --- 1. **Conjugaison :** *Je vis, nous vivons. Je vivais. Je vécus. Je vivrai. Que je vive. Vivant. Vécu.*

2. Emploi transitif et accord du participe passé. Cf. *Participe passé*, Règles particulières, 2.

3. **Vive les vacances.** *Vive*, dans les exclamations, peut s'accorder régulièrement avec le sujet. Mais, dans de nombreux cas, il est devenu une simple interjection (= bravo!), vidée de la notion même de vie. Il semble alors normal de le considérer comme un mot invariable, même si le sujet est un nom de personne. L'Office (*Revue Universitaire*, mai 1938, p. 425) conseille d'écrire : *Vive les vacances!* et c'est fort bien, mais : *Vivent les Français!* et c'est plus discutable, car je ne crois pas qu'en lançant ce cri on souhaite longue vie aux Français; on se contente de les acclamer. Je crois donc qu'on peut écrire : *Vive* ou *vivent les Français!* C'est aussi l'avis de Martinon (p. 373) et des Le Bidois (II, p. 172); mais Martinon a tort, je pense, d'autoriser *Vive* ou *vivent le vin et le jeu!* Le singulier me paraît s'imposer dans ce cas, bien que l'Académie fasse aussi l'accord, d'une manière qui me paraît insolite, dans : *Vivent les arts! Vivent la Champagne et la Bourgogne pour les bons vins!*

4. Le Gal a proscrit l'expression : *Cette ferme me rapporte assez pour vivre* parce que, disait-il, elle « manque de correction et de clarté, car *vivre* (grammaticalement) se rapporte à *ferme* » (*Ne dites pas*, éd. 1924, p. 106). Sans doute, en théorie, dans la syntaxe actuelle, l'infinitif dont le sujet n'est pas exprimé doit avoir le même sujet que le verbe principal. Mais cette règle s'assouplit dans certains cas : lorsqu'il n'y a pas d'équivoque, l'infinitif peut se rapporter au complément du verbe principal; c'est surtout commode avec *pour* : *Le roi l'a choisi pour commander* (Martinon, p. 447). *Je vous donne une semaine pour me répondre.* Le Gal a d'ailleurs supprimé ces réflexions dans l'édition de 1946.

5. A côté de **vivre de ses rentes** (Ac., à *de*), les bons diction-

naires et les bons auteurs admettent : **vivre sur ses rentes, sur son capital** (Ac., à sur). Au figuré, l'Académie laisse le choix entre *vivre de sa réputation* et *sur sa réputation*. On emploie plutôt *sur* : *Vivre sur un vieux fonds de culture assez sommaire. Vivre sur une idée. Vivre sur ses souvenirs* (exemples cités par Grevisse, n° 946, p. 711).

VIVRES est masculin pluriel : *Des vivres abondants*.

VOICI, VOILÀ. — 1. En principe, **voici** désigne ce qui est proche, ce qu'on va dire, **voilà** ce qui est un peu éloigné, ce qui vient d'être dit : *Voilà tous mes forfaits, en voici le salaire*, dit Agrippine, dans *Britannicus*, au moment où elle vient de rappeler ce qu'elle a fait et où elle va dire ce qu'elle en a retiré.

« Mais en fait on emploie souvent *voilà* dans des cas où *voici* semblerait plus indiqué : *les voilà*; et quand on n'a pas de raison particulière pour choisir, c'est toujours *voilà* qu'on préfère. » (Martinon, p. 581).

2. On dit : *voici* ou *voilà qui vaut mieux*, mais on ne peut dire, en parlant d'une personne : [*voici qui vous répondra*] pour : *voici quelqu'un qui vous répondra*.

On dit cependant très bien : **Le voici (le voilà) qui vient** [mais non : *Le voici qu'il vient*], **Voici qu'il vient**. Cela s'explique par l'étymologie de *voici* : *vois ici* (= Vois cet homme qui vient. Vois qu'il vient, mais non : Vois-le qu'il vient).

3. *Voici* ou *voilà* (tel temps) *que*, suivis d'une négation. Cf. Ne employé seul, 8.

Voilà ce que c'est que de ou, plus rarement, *que*. Cf. *C'est*, 2.

4. **Voici** s'emploie parfois devant un infinitif suivi de son sujet, surtout devant *venir* : **Voici venir** les temps où, vibrant sur sa tige, chaque fleur s'évapore... (BAUDELAIRE, *Harmonie du soir*). Comme il parlait à la femme, *voici venir le mari* (Ac.) = le mari survint. *Voici venir le printemps* (Ac.) = le printemps approche.

Voilà ne s'emploie pas de la même manière devant un infinitif. **Voilà bien instruire une affaire** (RACINE, *Les Plaideurs*, III, 3) et l'expression familière **Voilà parler** s'expliquent par une ellipse : « Voilà ce qui s'appelle bien instruire..., parler ».

Voici et **voilà** peuvent aussi se construire avec un participe : *Voici* ou *voilà revenues les longues soirées*. On peut déplacer le participe : *Voici* ou *voilà les longues soirées revenues*.

5. **(Ne) voilà-t-il pas**. Dans la tournure interrogative (devenue exclamative) *Ne voilà-t-il pas que* (correspondant à *Voilà*), la langue familière laisse tomber *ne*. *Ne voilà-t-il pas*

qu'il se met à ricaner! — Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà! (MOLIÈRE, *Tartuffe*, 164).

VOIE. — **Être en voie de** signifie non seulement « être en train de », mais aussi « se disposer à, être prêt à » : *Il est en voie de réussir* (Ac.). *Être en voie d'accommodement* (Ac.).

VOIR. — 1. **Conjugaison** : Ind. prés. : *Je vois, il voit, nous voyons, ils voient* (se prononce comme *il voit*). — Ind. imp. : *Je voyais, nous voyions*. — Passé simple : *Je vis*. — Futur : *Je verrai*. — Subj. prés. : *Que je voie, que tu voies, qu'il voie* (se prononcent comme : *il voit*), *que nous voyions*. — Part. prés. : *Voyant*. — Part. pas. : *Vu*.

2. *Je lui ai vu faire* telle chose. Cf. *Infinitif*, 2.

3. **Pour voir** peut s'employer familièrement, comme par défi : *Faites cela pour voir* (Ac.). *Essayez pour voir* (Ac.) = pour voir ce qui arrivera.

Mais il n'est pas permis de faire l'ellipse de *pour* : [*Répète voir*].

4. On ne peut dire : [*Regardez voir*], [*Montrez voir*], [*Attendez voir*], [*Écoute voir*], [*Voyons voir*]. Quelle que soit l'origine de ces expressions, *voir* y est aujourd'hui inutile. Même s'il était vrai que *voir* y représente *voire* = vraiment, comme le croit Thérive, à tort, d'ailleurs (I, p. 12), ce n'est pas ainsi que le peuple l'entend lorsqu'il abuse de ces tours.

5. **Voir à** peut signifier *veiller à*. L'Académie donne ces exemples : *Voyez à ce qui se passera. Voyez à la dépense. Voyez à nous faire souper, à nous loger* (= ayez soin de).

Dans le même sens, *voir à ce que* et, de préférence, **voir que** : *C'est à vous à voir qu'il ne lui manque rien* (Ac.). *Voyez que le repas soit prêt à temps*.

6. Durrieu dit que, dans les expressions **n'y voir goutte** et **n'y entendre goutte**, on ne peut employer *y* que pour rappeler un mot qui précède : *Cette salle est obscure, on n'y voit goutte* (dans cette salle). C'est trop restreindre l'emploi de *y*. On peut toujours l'employer, sauf quand la même proposition contient un complément circonstanciel de lieu : *C'est un homme qui ne voit goutte dans ses affaires* (Ac.). *Je n'y vois goutte* (Dict. gén.) ou *Je ne vois goutte*.

7. **Voyons-les venir** (Ac.) peut signifier : Attendons.

8. Ne dites pas : [*Je viens voir après ce dossier*]. Dites : *Je viens chercher ce dossier*. Mais l'expression [*voir après*] suivra la fortune de [*chercher après*]. Cf. *Après*, 2.

9. On dit : **Faire voir** = montrer, faire connaître : *Il a fait voir son ouvrage. Se faire voir* = se montrer : *Cet homme aime beaucoup à se faire voir* (Ac.).

Être bien vu, *être mal vu* de quelqu'un = être considéré favorablement, défavorablement par lui.

VOIRE a signifié autrefois *vraiment*. Ce sens ne se trouve plus guère qu'en tête d'une phrase pour nier ou mettre en doute ce qui précède : *C'est le plus grand écrivain de cette époque. — Voire* (Ac.).

Aujourd'hui, cet adverbe s'emploie surtout dans le sens de *même* : *Tout le monde était de cet avis, voire monsieur un tel, qui n'est jamais de l'avis de personne* (Ac.). C'est que, par ellipse, *voire* a pris le sens de *même* auquel il était joint. **Voire même** a en effet signifié autrefois *véritablement même*. L'expression est correcte, quoi qu'en disent les puristes, dans le sens de *même*, ou de *voire*, qu'elle souligne plus ou moins : *Ce remède est inutile, voire même pernicieux* (Ac.).

VOISINER. — On ne dit pas : [*voisiner quelqu'un*]. Ce verbe, qui signifie « visiter souvent ses voisins », est intransitif : *Il ne voisine pas. Il se plaît à voisiner* (Ac.).

VOL. — Proprement, l'expression **à vol d'oiseau** signifie « en ligne droite » et s'emploie pour exprimer une distance. Durrieu condamne : *Il ne voit les objets qu'à vol d'oiseau. Vue à vol d'oiseau, cette ville...* Ces phrases sont cependant correctes; *à vol d'oiseau*, joint à un verbe comme *voir* ou à un nom comme *vue*, ne présente aucune équivoque et signifie : d'en haut, ainsi qu'on le verrait en planant au-dessus comme un oiseau. On parle très bien d'une *vue à vol d'oiseau*, d'une *vue prise à vol d'oiseau*, d'une *ville vue à vol d'oiseau*. L'Académie écrit : « *Vue à vol d'oiseau*, *vue prise d'en haut* ». Et André Gide, parlant de Gourmont : « *Monter au-dessus de soi-même pour se regarder* », écrit-il..., *c'est qu'il ne se sent pas beau vu de face; il espère être mieux, à vol d'oiseau* (*Journal*, La Pléiade, p. 174).

VOLAILLE. — Durrieu est mal informé quand il condamne : *Nous avons mangé une belle volaille*. En effet, *volaille*, d'après l'Académie, désigne l'ensemble des oiseaux qu'on nourrit ordinairement dans une basse-cour (*Engraisser, vendre de la volaille*), mais « il se dit familièrement d'un de ces oiseaux » : *Une volaille rôtie*.

VOLATIL signifie : « qui est susceptible de se résoudre en vapeur,

en gaz, par opposition à *Fixe* : *Alcali volatil. Substance volatile* » (Ac.).

Ne pas confondre avec **un volatile**, nom masculin (animal qui vole) ou adjectif : *un insecte volatile*.

VOLE. --- **La vole**, au jeu de cartes, désigne le coup où l'un des joueurs fait toutes les levées : *Il a fait la vole*. On se gardera d'employer *volle* pour *vole*, malgré l'autorisation du *Larousse* du XX^e siècle.

VOLER. — Pourquoi recourir au pléonasme flagrant : [**voler en l'air**] ? Il suffit de dire : *Je l'ai fait voler* = je l'ai lancé, projeté avec violence.

VOLETER. — *Il volette*.

VOLONTAIRE. --- On parlera d'un *acte volontaire* (libre de toute contrainte), d'un *sacrifice volontaire*, d'un *enfant volontaire* (qui ne veut faire que sa volonté), mais non d'une [*plante volontaire*]. On dira : *une plante robuste*.

VOLONTIERS signifie : 1) de bon gré, sans contrainte; 2) de bon cœur; 3) facilement, naturellement : *Il écoutera volontiers cette proposition. Ferez-vous cela? Je le ferai volontiers, très volontiers. On croit volontiers ce qu'on désire* (Ac.). Il s'emploie aussi dans ce dernier sens en parlant des êtres inanimés : *Les petites rivières débordent volontiers dans cette saison* (Ac.). *Cette plante vient volontiers de bouture* (Ac.).

On voit que, si le sens « de bon cœur » autorise des phrases où l'expression *voir volontiers* signifie : *voir avec plaisir* (*Je le verrai volontiers*), elle ne peut signifier, comme en wallon, « avoir une affection amoureuse pour ».

VÔTRE. — On écrit : *Croyez-moi vôtre. Nous sommes vôtres* (ô long et fermé), mais : *votre ami* (o bref), *vos amis* (o fermé).

[*J'ai reçu la vôtre. A la vôtre! Je ne connais pas de plus mauvaise tête que la vôtre*] : cf. *Pronom possessif*.

VOULOIR. — 1. **Conjugaison.** Ind. prés. : *Je veux, il veut, nous voulons, ils veulent*. — Ind. imp. : *Je voulais*. — Passé simple : *Je voulus*. — Futur : *Je voudrai*. — Subj. prés. : *Que je veuille, que nous voulions, que vous vouliez, qu'ils veuillent*. — Part. prés. : *Voulant*. — Part. passé : *Voulu* (cf. *Participe passé*, 7).

REMARQUES : a) Ce verbe a deux **impératifs** :

1) *Veux, voulons, voulez*, très rares, font appel à une ferme volonté : *Veux et tu réussiras. Voulez seulement*. Littré cite :

Ne m'en veux pas (Hugo). *Veux-le bien* (Cousin). Et Grevisse (n° 674, p. 489) : *Faites un effort, voulez seulement* (Lamennais). *Ne m'en voulez pas* (Él. Bourges, Veuillot et Barrès). *Ne m'en veux pas* (R. Verce).

2) *Veuille, veuillons, veuillez* sont les formes usuelles : *Veuille y penser. Veuillez en tenir compte*. Dans bien des cas, ces formes sont de simples expressions de politesse : *Veuillez agréer...*

On dit généralement : *Ne m'en veuillez pas si je suis en retard*.

b) Le **conditionnel** *Je voudrais* s'emploie au lieu de *Je veux* pour exprimer poliment un désir : *Je voudrais vous entretenir en particulier* (Ac.). Il s'emploie aussi « dans certaines phrases pour exprimer une sorte de défi » (Ac.) : *Je voudrais bien voir cela*.

2. **Vouloir** se substitue comme auxiliaire à **aller**, dans plusieurs provinces françaises, pour marquer un futur prochain. On dit par exemple dans le Lyonnais : *Il ne veut pas venir ce soir* pour *Il ne viendra pas ce soir* (cf. *Le français moderne*, 1943, p. 62). On évitera cette confusion, facilitée par la ressemblance de certaines formes verbales entre *vouloir* et *aller*.

Vouloir conserve toujours son sens plein : *Je veux voir ce que vous faites* signifie « J'ai la volonté de voir ».

Bien qu'il ne s'agisse pas là d'un belgicisme comme le dit Boisson (p. 147), on ne peut donc pas dire : [*Je crois qu'il veut pleuvoir*] ni [*Je ne crois pas qu'il veuille pleuvoir*]. On dira : *Je crois qu'il va pleuvoir. Je ne crois pas qu'il pleuve* (ou, pour marquer une quasi-certitude : *qu'il pleuvra*) *aujourd'hui* ou *d'ici ce soir* ou *avant ce soir*. Cf. *Aller*, 8 et *Devoir*, 5.

Mais il n'y a pas lieu de condamner l'emploi usuel de *vouloir* lorsqu'on prête au sujet une sorte de personnalité (il ne s'agit donc pas d'exprimer un futur) : *Ce bois ne veut pas brûler* (Ac.). D'où : *Le soleil ne veut pas se montrer. Le vent ne veut pas tomber*. En employant *vouloir*, nous marquons, par image, que le soleil ou le vent oppose un refus à notre désir.

C'est ainsi que je m'explique très bien également l'emploi paysan de *vouloir* dans un sens parallèle, avec un impersonnel : [*Il ne veut pas pleuvoir aujourd'hui*]; on veut dire : *la pluie ne veut pas tomber*. Ce qui est insolite, à mon sens, dans ce tour, ce n'est pas l'emploi de *vouloir*, mais celui de ce verbe à la forme impersonnelle, qui est pourtant admise avec *pouvoir* (cf. Bru-néau et Heully, p. 352) : *Il pourrait bien pleuvoir*.

On se gardera de dire, car cela n'a pas de sens : [*Cela veut*

réussir!] pour *Cela tombe bien* (ou *mal*). *Quelle coïncidence!*
Quelle malchance!

3. On ne dit pas, logiquement : [*Voulons-nous faire une petite promenade?*]. On dit : *Voulez-vous m'accompagner? Voulez-vous que nous fassions une petite promenade? Faisons-nous une petite promenade?*

4. **Vouloir une chose**, c'est l'exiger ou la désirer, la souhaiter. **Vouloir d'une chose**, c'est la rechercher ou l'accepter. Cette deuxième expression est courante en négation (= ne pas accepter) : *Je n'en veux à aucun prix. Je ne veux pas de cet emploi. Je ne voudrais pas de la liberté à ce prix-là*; ces phrases font entendre que je refuse d'accepter ou de garder cette personne ou cette chose dont je pourrais disposer.

VOYELLES. — Les noms des voyelles sont du masculin : *Un a*.

VRAI. — 1. [**Comme de vrai**] est incorrect.

2. Le *Dict. gén.* donne comme familières les expressions : **de vrai, pour vrai** (vieilli), **dans le vrai, au vrai**. Elles signifient « véritablement » : *Ce qu'elle me disait est, de vrai, fort étrange* (Corneille).

L'Académie ne mentionne qu'**au vrai**, qui paraît en effet la plus vivante de ces expressions : *Voilà au vrai comme la chose s'est passée* (Ac.) = conformément à la vérité.

Pour de vrai est également signalé par le *Dict. gén.* comme familier et donné par le dictionnaire Larousse comme synonyme de *pour de bon*. Cette dernière expression est préférable.

Éviter [*vrai de vrai*].

A dire vrai, à vrai dire = pour parler sincèrement.

VRAIMENT s'écrit sans accent circonflexe.

VRAISEMBLABLE. — Emploi des modes après **il est vraisemblable que, il n'est pas vraisemblable que** : cf. *Subjonctif*, 2, A. 4.

VUE. — Cf. *Point de vue*.

On dit : **A vue d'œil** (autant qu'on en peut juger par la vue seule; visiblement), mais on peut dire aussi : **A vue de nez** = à la suite d'un examen rapide (Ac.).

W

WAGON doit se prononcer *vagon*. Plusieurs écrivains et l'Office de la langue française ont proposé en conséquence d'écrire *vagon* (cf. *Revue Universitaire*, avril 1938, pp. 338-339; *Le Figaro*, 12 mars 1938; Deharveng, p. 293). Tel n'est pas l'usage.

WALLONIE et **wallonisme** s'écrivent avec une *n*. Le féminin de *wallon* est *wallonne* avec deux *n*.

WHISKY. — Telle est l'orthographe de l'Académie.

X

x. — On dit : *un x*. Cf. *Consonnes*.

Y

Y est proprement un adverbe de lieu (= là, en cet endroit). Il s'emploie comme pronom, soit pour exprimer un complément de lieu, au propre ou au figuré (*Il avait fabriqué, pour y placer ses livres, une élégante bibliothèque. Quand mon ami est dans la peine, j'y suis aussi. Voici un endroit charmant, nous allons nous y reposer*), soit dans le sens de : à cela, à lui, à elle, etc. Ce dernier emploi est plus rare aujourd'hui qu'autrefois dans la langue littéraire ou surveillée, mais la langue populaire abuse vraiment d'y.

On recourt régulièrement à ce pronom dans le sens de : à cela, à lui, etc., pour remplacer :

1) **Des noms de choses ou d'idées** qui précèdent : *Ces injures sont grossières, je ne veux pas y répondre. Ce vase est brisé, n'y touchez pas. Je voulais vous raconter cette histoire : je n'y ai plus pensé. On écoute malgré soi les éloges, on n'y peut rester insensible. Cela s'est fait quand nous n'y pensions pas.*

L'idée que représente y peut le suivre au lieu de le précéder : *Sans y être obligé, il a donné sa vie pour son pays. Pensez-y bien : avait-il le droit de provoquer un tel scandale?*

REMARQUE. — Cependant on emploie *lui, leur* (non pas à lui, à elle, à eux, à elles), au lieu d'y, avec certains verbes, à condition qu'il n'y ait pas d'équivoque. C'est le cas lorsqu'il s'agit d'un vrai complément d'objet indirect (et non pas d'un complément de lieu), avec des verbes qui admettent *lui*, comme *comparer, conférer, demander, devoir, donner, préférer, reprocher*, etc. : *Ces arbustes vont périr si on ne leur donne de l'eau (Ac.). Les grandes courses organisées dans ce petit village lui conféraient un intérêt passager. Je ne regrette point la maladie qui m'a immobilisé pendant deux mois; je lui dois de grandes satisfactions spirituelles.* « Il n'y a donc pas lieu d'hésiter à dire d'une table : *Je lui ai fait remettre un pied*, simplement parce que *lui* est disponible » (Martinon, p. 297).

Mais on dirait : *J'y pense, il n'y tient pas, j'y renonce*, parce qu'on ne peut dire : *[je lui pense]*, etc.

D'autre part, une distinction s'est faite entre *lui* et *y*, selon qu'il s'agit de personnes ou de choses, avec des verbes comme *répondre, consacrer* ou *obéir* : *Il m'a écrit et je lui ai répondu.*

Cette lettre était insolente, je n'y ai pas répondu. Cet ordre était injuste; je n'y ai pas obéi. Il aime son maître et il lui obéit.

Y et lui gardent un sens particulier dans des phrases comme celles-ci, que j'emprunte à Sandfeld (I, p. 53) : *Ma solitude m'a semblé sévère, mais je lui ai trouvé de charmes inattendus* (y signifierait : dans ma solitude). *Sa prière a été si pressante qu'il n'y a pas eu moyen d'y résister* (lui renverrait à la personne).

Grevisse (n° 498, p. 359) admet le remplacement d'y par à lui, à elle et cite ces exemples : *Ces journées de Catharona, qu'on me laisse un instant m'attarder à elles* (P. Benoit). *Quelles années! Elle ajouta en riant : Je ne les regrette pas, je ne pense jamais à elles* (E. Jaloux). Il est clair qu'on aurait pu employer y (*m'y attarder, je n'y pense jamais*); l'emploi d'à elles peut s'expliquer par le désir d'employer une forme tonique, plus consistante.

2) **Des noms d'animaux**, du moins pour éviter l'emploi des formes toniques à lui, à elle, à eux, à elles. Ainsi on dira : *Ce cheval est capricieux; ne vous y fiez pas* (pour ne pas dire : « ne vous fiez pas à lui »). *Son chien malade la préoccupe beaucoup trop; elle ne cesse d'y penser*. Mais on dira avec lui : *Ce cheval a faim; donnez-lui à manger ou je vais lui donner à manger*.

Il peut arriver aussi que le choix entre y et lui dépende de l'indétermination ou de l'individualité nettement accusée de l'animal en question.

On a cité (cf. Sandfeld, I, p. 52; Le Bidois, I, p. 172) ce passage de Duhamel : *Dans dix minutes... Belœuf ressemblera ou ne ressemblera pas à un chat. — S'il doit y ressembler dans dix minutes, il y ressemble déjà* (L'Œuvre des athlètes, I, 4). Le commentateur des Le Bidois laisse entendre que l'emploi de lui est impossible lorsque le nom est précédé d'un article indéfini. Il serait plus juste de dire que, dans l'exemple de Duhamel, y s'impose, non pas parce que le nom est précédé d'un article indéfini, mais parce que ce nom n'a rien d'individualisé et représente un chat en général. On dira : *Regardez ce chat, il me semble que cet homme lui ressemble* (Sandfeld), mais aussi : *J'ai vu chez un tel un gros chat; eh bien! cet homme lui ressemble* (un n'empêche pas que l'individualité du chat soit nettement accusée).

3) **Des noms de personnes**. Cet emploi n'est guère régulier que :

a) pour éviter la répétition de la même forme d'un pronom personnel (de n'importe quelle personne) qui vient d'être employé avec une préposition : *Laissons-les venir à nous; ils y*

viennent avec une telle confiance! Ce qu'il aime surtout en vous, c'est ce qu'il y a mis.

On voit dans ce dernier exemple le sens locatif, appliqué à une personne. *Y* s'emploie fort bien dans ce cas, non seulement après un pronom personnel, mais après un nom de personne précédé d'une préposition qu'on évite ainsi de répéter. Sandfeld cite les exemples suivants (I, p. 135) : *Je rentrerai chez moi pour y dormir* (Duhamel). *Pourquoi vous est-il impossible d'aller chez les Desréaux? C'est votre mari qui y connaît quelqu'un?* (Boylesve);

b) avec des verbes comme *penser* (*songer, rêver*) : *Son ancienne amie ne l'intéressait plus vraiment; elle y pensait encore à de rares moments, mais par simple habitude.* Cet emploi est cependant rare dans la langue surveillée.

Avec *croire, se fier*, on dit plutôt aussi : *Je crois en lui, je me fie à lui* (cf. Le Bidois, I, p. 374).

L'Académie donne toutefois l'exemple : *C'est un homme équivoque, ne vous y fiez pas.*

N. B. — 1. *Y* est parfois employé dans la même proposition où est exprimé le complément qu'il représente. Ce tour, dont il ne faut pas abuser, car il présente aisément un pléonasme, peut produire un effet d'insistance. Il se rencontre surtout lorsqu'*y* précède; *Tu y penses encore, à cet individu? Quand il y entra, dans ce jardin, c'était presque le soir* (Loti, cité par Sandfeld, I, p. 138). — *Tu y vas, toi, à ce bal?*

Si le complément précède, il est généralement présenté sans préposition : *Cette bibliothèque, j'y ai passé des heures.*

2. *Y* forme aussi de nombreux gallicismes où il n'a pas un sens très précis. Voyez : *y aller* (*Comme vous y allez!*), *il y va de l'honneur, de l'intérêt* (*C'est une affaire où il y va de notre intérêt*; cf. ci-dessous, 3), *s'y prendre* (*Le tout est de savoir s'y prendre, il s'y prend mal pour faire telle chose*), *y regarder* (*Je n'y regarde pas de si près, j'y regarderai à deux fois*), *s'y connaître, s'y entendre, y paraître* (*Il y paraît = cela se remarque*), *y passer, y tenir* (*Est-ce que vous y tenez vraiment? = désirer; Il n'y tient plus = il ne peut plus supporter cela*), *y voir* (*y voir clair, n'y voir goutte*), *y être* (*J'y suis* peut signifier : « Je suis là » — ou « Je suis prêt »; cf. *Nous y sommes* — ou « Je comprends »; cf. *Je n'y suis plus, Vous n'y êtes pas du tout*), etc.

3. Devant le futur et le conditionnel d'*aller*, on supprime *y* pour éviter un hiatus désagréable : *Avez-vous été à Paris? — J'irai* (Ac.). *Quand il irait de tout mon bien* (Ac.); comparez : *nous y allons; il y va de mon salut.*

4. **Y** avec un **impératif**. Cf. *Impératif*, pp. 366-368.

5. Ne dites pas : *La fenêtre est-elle ouverte?*— [*Elle y est*]. Dites : *Elle l'est*. **Y** correspond à un complément de lieu ou à un complément avec *à*. Il n'est pas inutile d'observer que, si ce complément avec *à* fait en réalité fonction d'attribut, il est remplacé aujourd'hui par le neutre *le* et non point par *y*. La phrase de Fontenelle : *Jamais philosophie n'a été plus à la mode qu'[y] fut celle de Platon* ne serait plus régulière aujourd'hui; on dirait : *que ne le fut celle de Platon* (cf. Le Bidois, I, pp. 172-173).

Y initial est traité comme une *h* aspirée pour la liaison et pour l'élision : *le yod, le yucca, le yacht* (prononcer *yote* ou *yak*), *la pointe du yatagan*.

Exceptions : *l'yeuse, les yeux, l'ypérite* et l'adjectif *ypérite*.

Y compris. — Cf. *Participe*, Règles particulières, 1, p. 506.

YEUX. — Cf. *Œil*.

YPÉRITÉ = qui a été soumis à l'action de l'ypérite. Le mot est employé deux fois par R. Martin du Gard dans *Les Thibault*, *Épilogue*, pp. 9 et 12.

Z

ZÉPHYR. — L'Académie a supprimé la graphie *zéphire* dans la huitième édition de son Dictionnaire.

ZÉRO est un nom : *Cet homme est un vrai zéro, un zéro en chiffre* (= un homme nul). Il prend une *s* au pluriel : *Trois zéros* (Ac.).

Ce nom ne s'emploie comme adjectif devant un nom que dans *Zéro faute, zéro franc, zéro centime* et *zéro heure* : *L'usage tend à s'introduire de numéroter les heures de 0 heure à 24* (Ac., à *Heure*).

On ne dit donc pas : [*Zéro femme*]. On dit : *aucune femme, nulle femme, pas une femme*.

ZONE s'écrit sans accent circonflexe.

L.B.S. National Academy of Administration, Library

ससुरी

MUSSOORIE

यह पुस्तक निम्नांकित तारीख तक वापिस करनी है ।

This book is to be returned on the date last stamped

[illegible]

F-R
440.03
Ham

LIBRARY
LAL BAHADUR SHASTRI
National Academy of Administration
MUSSOORIE

Accession No. 274

1. Books are issued for 15 days only but may have to be recalled earlier if urgently required.
2. An over-due charge of 25 Paise per day per volume will be charged.
3. Books may be renewed on request, at the discretion of the Librarian.
4. Periodicals, Rare and Reference books may not be issued and may be consulted only in the Library.
5. Books lost, defaced or injured in any way shall have to be replaced or its double price shall be paid by the borrower.

Help to keep this book fresh, clean & moving